[illegible]

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ETAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITÉS, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, gravées par d'habiles Maîtres.

TOME VINGTIEME.

A AMSTERDAM,

Chez { E. VAN HARREVELT & D. J. CHANGUION.

MDCCLXXIII.

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE. (*)

Le nouveau Volume, que nous offrons au Public, lui fournira des preuves sensibles de notre attention constante à rendre cet Ouvrage de plus en plus digne de la sienne. En exécution de nos promesses (†), on y trouvera des *Augmentations* considérables, dont nous allons indiquer ici les principales (§).

I. Nous avons enrichi notre Edition d'une *Nouvelle Carte de la Mer du Sud*, dressée sur les Mémoires & Avis des meilleurs Pilotes & Routiers de cette Mer (**). Cette Carte ne se trouve point dans l'Edition de Paris, quoique M. l'Abbé Prevost en ait lui-même reconnu la nécessité indispensable.

II. Un second Morceau très curieux & très intéressant, c'est le *Voyage de Mr.* Bouguer *au Pérou, & son Retour depuis Quito jusqu'à la Mer du Nord, par la Riviere de la Magdeleine*. Quelque fondé que pût être Mr. Prevost à supprimer les détails communs à cet Académicien & aux autres Voyageurs, qu'il introduit à ce titre, il eut été de l'équité d'épargner au moins ceux qui regardent ses propres courses. Dans le Supplément que nous en tirons, on lui voit faire, seul, le trajet de la Riviere de *Jama* à *Guayaquil*, & celui de *Quito* à la *Mer du Nord*, par des Routes jusqu'alors presque inconnues, surtout la derniere.

III. La *Nouvelle Description de Buenos-Aires en 1767*, ainsi que les *Détails sur les Missions du Paraguay, & l'Expulsion des Jésuites de cette Province*, sont des Additions bien précieuses aux Articles qui les précedent, & qui concernent les mêmes lieux, ou les mêmes objets.

IV. Après avoir profité des Eclaircissemens qu'on trouve, sur *Rio de la Plata*, dans les Relations de Mr. de Bougainville & de Don Pernetty, nous empruntons encore, du dernier, une *Description particuliere de l'Ile Sainte Catherine*, accompagnée de ses *Plans & Vues*, &, du premier, des *Observations nautiques, faites dans la traversée d'Europe au Bresil*, jusqu'à l'entrée de la même Riviere.

V. En sortant de cette Riviere, nous en venons, avec Mr. de Bougainville, à la *Relation de l'Etablissement des François aux Iles* Malouines ou

(*) L'Avertissement que M. Prevost a mis à la tête de son XIVme. Volume, ayant pour objet principal la Partie qui nous reste encore à donner, se trouveroit déplacé ici. Nous le supprimons, pour le restituer à sa place.

(†) Voyez l'Avertissement du Tome XIX.

(§) Elles sont distinguées par des [--], à l'exception de quelques-unes, où l'Imprimeur a négligé ces marques.

(**) *Malgré nos soins nous n'avons point encore pû nous procurer jusqu'ici une Carte exacte de la Mer du Sud. Nous nous engageons de la donner, en publiant notre XXIme. Volume, corrigée d'après les Observations des derniers Voyageurs François & Anglois.*

Iles de FALKLAND; Etablissement qu'il avoit d'abord formé, & qu'il s'est vu ensuite obligé de livrer aux Espagnols, comme ceux-ci ont dû le céder depuis aux Anglois, sur le point d'entrer en guerre pour maintenir le droit qu'ils s'attribuoient à la possession de ces Iles, qui deviennent ainsi des objets doublement intéressans, & par les fameux différends qu'elles ont occasionnés, & par leur situation Australe. Outre M. de BOUGAINVILLE & Don PERNETTY, son Compagnon de Voyage, le Commodore BYRON a contribué sa part dans notre Article, qui est terminé par des *Détails sur l'Histoire Naturelle des mêmes Isles*, avec de nouvelles *Cartes* & *Vues*.

VI. LES Anglois de cette Escadre, & les François, dans deux différens Voyages au *Détroit de Magellan*, nous ont encore fourni des *Témoignages récens sur l'existence des Géans Patagons*; mais malgré la conformité de leurs rapports, qui sembleroit suffire à décider la question, nous n'avons pas dissimulé que M. de BOUGAINVILLE ne représentoit les Patagons que comme des hommes d'une taille ordinaire, & M. de COMMERSON, qui l'accompagnoit, est encore moins favorable à l'idée contraire. Dans une Lettre à M. de LA LANDE (*), ce savant Naturaliste, parlant d'une race de Pygmées, qui habitent les hautes montagnes de l'Ile de Madagascar, s'exprime en ces termes:

„ CETTE Relation me fera sans doute trouver grace par devant les amateurs du merveilleux, que j'ai surement revoltés en parlant des Patagons. „ Ils auront été indignés de voir reduire à six piés de haut, la taille de ces „ prétendus Géans. Ces Titans prodigieux du Détroit de Magellan n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des Poëtes & des Marins.

„ NE trouvez-vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur? Ce qui m'étonne surtout, c'est de voir que des gens que j'aurois pris à témoins du contraire, en leur supposant quelque amour pour „ la vérité, sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde: ils ne craignent point d'assurer qu'ils ont vu, au Détroit de Magellan, des hommes de neuf piés. Mais j'ai vu, comme eux, ces mêmes „ Patagons; je me suis trouvé au milieu de plus de cent, sur la fin de 1769, „ avec Mr. de BOUGAINVILLE & Mr. le Prince de NASSAU (*Siegen*), que „ j'accompagnai à la descente qu'on fit à la Baie Boucault: je puis certifier „ qu'ils sont communément de cinq piés, six à huit pouces. J'en ai vu bien „ peu qui excédassent cette taille, mais aucun qui passât six piés quatre „ pouces. Il faut convenir qu'il y a bien loin de-là à cette prétendue taille gigantesque que leur donnent quelques Voyageurs.....

„ OUTRE ces Patagons avec lesquels nous restâmes environ deux heures à „ nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre „ d'autres, nous suivre au galop le long de leurs Côtes. Mais ces derniers „ n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers. Je „ crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux „ exagérations qu'on a débitées sur ces Sauvages, qu'ils vont errans comme les Scythes, & sont presque sans cesse à cheval: or les chevaux n'étant que de race Espagnole, qui est très petite, comment prétendre leur

(*) Cette Lettre se trouve imprimée à la suite de la Traduction Françoise du *Voyage autour du Monde* par Mrs. BANKS & SOLANDER; mais nous étant parvenue trop tard pour l'insérer à sa place, nous sommes réduits à le faire dans cet *Avertissement*.

„ affourcher des Géans fur le dos? Ils font déja obligés, fans avoir plus d'u-
„ ne toife de haut, de tendre les piés en avant; ce qui ne les empêche pas
„ d'aller toujours au galop, foit à la montée, foit à la defcente. Leurs che-
„ vaux font fans doute préparés & formés à cet exercice. D'ailleurs l'efpe-
„ ce en eft fi fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique Méri-
„ dionale, qu'on fe foucie peu de les ménager.

„ MAIS laiffons-là les Patagons, & toutes les rêveries qu'on a débitées à
„ leur fujet, &c". —— Après avoir ainfi expofé le pour & le contre, dans un Article qui ne regarde abfolument que les prétendus Géans de cette Contrée, nous empruntons, des mêmes Voyageurs, de *nouveaux Eclairciffemens fur le Détroit de Magellan*, fuivis de la *Relation de Mr. de* BOUGAINVILLE en 1767, qui en fait la Defcription la plus exacte qu'on connoiffe encore.

ON a réfervé, pour quelque autre partie de ce Recueil, les Relations des nouvelles Découvertes faites dans la Mer du Sud, tant par Mrs. BYRON & de BOUGAINVILLE, que par Mrs. BANKS & SOLANDER, uniquement parce que cela nous eut trop écartés du Continent de l'Amérique Méridionale, qu'il s'agiffoit d'achever, & dont il nous refte une douzaine de feuilles de l'Edition de Paris, contenant entr'autres les *Voyages fur l'Orinoque*, & les *Etabliffemens dans la Guiane*; Article que nous avons promis d'augmenter de divers Eclairciffemens fur les *Colonies Hollandoifes*, qui n'ont pas paru, à Mr. PREVOST, mériter l'honneur d'une Defcription fatisfaifante.

VII. Enfin, pour derniere Addition à ce Volume, nous donnons, fous la *Defcription du Brefil*, d'après Mr. de BOUGAINVILLE, des *Détails fur les Mines de Rio Janeiro*, où l'on voit le montant des Revenus que le Roi de Portugal en tire, année commune.

SANS parler de plufieurs *Corrections*, que nous ne relevons que fort rarement (*), ni de nos diverfes *Notes*, diftinguées par les Lettres *R. d. E.*, nous obferverons feulement, que de 60 Feuilles, tant de la fin du Tome XIII, que du commencement du Tome XIV, de l'Edition de Paris, nous en avons fait en tout 72 Feuilles, c'eft-à-dire 12 d'*Augmentation*, même Format & même Caractere, outre 14 nouvelles *Cartes* & *Figures*, marquées par un Aftérique dans l'*Avis au Relieur*

ON n'aura pas de peine à reconnoître, à ces divers égards, la même méthode qui a été fuivie depuis le Xme Volume de l'Edition de Hollande, & qui lui a acquis une fi grande fupériorité fur celle de Paris. Auffi la premiere eft-elle encore dirigée par la même Perfonne, avec tout le foin & toute l'attention imaginables (†).

(*) La plupart font des fautes d'Impreffion, très excufables, & dont nous ne fommes nous-mêmes pas plus exempts. Il s'en eft gliffé une dans notre *Avertiffement* du précédent Volume, *pag.* IX *ligne* 25, dont le dernier mot *productions*, doit être *Introductions*.

(†) Mr. DU BOIS, Secrétaire Privé d'Ambaffade, Chargé des Affaires de la Cour Electorale de *Saxe*, à *la Haye*.

TABLE
DES
TITRES ET PARAGRAPHES,
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DES VOYAGES, DES DÉCOUVERTES
ET DES ETABLISSEMENS EN AMÉRIQUE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

AVIS AU RELIEUR,

POUR

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

DU

VINGTIEME VOLUME.

NB. *Le Relieur aura l'attention de mettre des Onglets aux Cartes qui ne doivent pas être pliées.*

HISTOIRE



Ceremonie Religieuse du Perou.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme. SIECLE.

VINGTIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CONTINUATION DES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET ETABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

CHAPITRE V.

Origine, Gouvernement, Religion, Mœurs, Usages, Sciences, Monumens, Curiosités, &c. de l'ancien Empire du Pérou.

INTRODUCTION.

QUOIQU'IL n'y ait point une seule Relation du Pérou, dans laquelle on ne trouve quelques détails sur chacun des Chefs, qui font le titre de cet Article, nous renonçons à toutes les remarques qui ont moins de précision, d'ordre & de clarté, que celles des Mathématiciens de France & d'Espagne; ou, du moins, nous n'aurons recours à des Observateurs moins exacts, que dans l'occasion où ces doctes Guides nous manqueront tout-à-fait. Ici, par exemple, nous faisons moins profession de suivre *Garcilasso*, que Dom

Description du Pérou.

Antoine d'Ulloa & Dom Georges Juan, qui l'ont rectifié par leurs lumieres (*).

(*) Ce n'est point ce dont ils se vantent, cet Auteur, comme le plus sûr, étant né faisant, au contraire, profession d'avoir suivi aux Indes, & du sang des Incas. R. d. E.



§. I.

Origine des Incas, & de l'ancien Empire du Pérou.

Fabuleuse Origine des Incas.

Ce qu'il y a de plus obscur dans l'Histoire du Pérou est l'Origine & la Chronologie des Incas. M. d'Ulloa veut qu'on s'en prenne moins à l'ignorance des Peuples du Pays, à qui l'art d'écrire étoit inconnu, & qui n'y suppléoient que par les célebres nœuds, dont on rapportera la forme, qu'au préjugé fort adroitement établi par le premier Inca, qui se donna pour Fils du Soleil. Cette fable, reçue aveuglement par tous ses sujets, adoptée & confirmée par ses successeurs, fit perdre toute autre idée des anciens tems, sans soupçon d'erreur, & sans intérêt à chercher la vérité. Tous les Historiens conviennent, en effet, que l'Origine des Incas est fabuleuse; mais ils ne s'accordent point sur la fable inventée par le premier Inca pour s'assurer du respect de ses Peuples, & les gouverner avec plus d'empire. Leur barbarie différoit peu de celle des Bêtes féroces. La plupart n'avoient aucun sentiment de loi naturelle, & vivoient sans société, sans religion, ou livrés à la plus ridicule idolâtrie. Herrera, (a) Gregoire Garcia (b) & Jerôme d'Acosta (c) se sont fort étendus en explications & en conjectures sur cette ténébreuse situation du Pérou.

Mais, suivant Garcilasso, le premier Inca passoit pour Fils du Soleil. Son Pere, touché du triste état de cette Contrée, qu'il aimoit, l'envoya lui & sa Sœur, pour en civiliser les Habitans, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver la terre & à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans le Pays la Religion & le culte du Soleil leur Pere, & pour lui faire offrir des sacrifices. Dans cette vue, le Frere & la Sœur furent déposés sur les bords du Lac de Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur avoit donné un lingot d'or d'une demi-aune de long & de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jetter, dans les lieux où ils s'arrêteroient, le lingot à terre, & d'établir leur demeure où ils le verroient s'enfoncer. Il y avoit joint les Loix, qui leur devoient servir à gouverner les Peuples dont ils pourroient s'attirer la confiance & la soumission. Le Frere & la Sœur, qui étoient liés aussi par le mariage, prirent leur chemin vers le Nord, jusqu'au pié d'une Montagne au Sud de Cusco, nommée *Huanacauri*; ils y jetterent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout d'un coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'étoit le lieu où le Soleil leur Pere avoit fixé leur demeure. Ensuite, s'étant séparés, pour inviter le Monde

(a) Decad. 5. L. III. ch. 6.
(b) *Origen de los Indios*, L. V. ch. 8.
(c) Hist. Nat. des Indes, L. VI. ch. 1. & suivans.

entier à venir jouir sous leurs loix d'un bonheur qui lui étoit inconnu, l'un continua sa route vers le Septentrion, & l'autre prit la sienne vers le Midi. Les premiers Indiens auxquels ils s'adresserent, touchés de la douceur de leurs discours & des avantages de leurs offres, les suivirent en foule à la Montagne d'Huanacauri, où l'Inca bâtit la Ville de Cusco. Ses nouveaux Sujets, charmés de la vie douce & paisible qu'il leur fit mener, se répandirent de toutes parts pour informer d'autres Peuples de leur bonheur. Il se forma plusieurs Peuplades, dont les plus considérables n'excédoient pas alors le nombre de cent Maisons. Les Hommes furent instruits dans l'agriculture; les Femmes à filer, à faire des tissus & d'autres ouvrages domestiques. Le Domaine du même Monarque s'étendoit, vers l'Orient, depuis Cusco jusqu'au Fleuve de *Paucartambo*; vers l'Occident, jusqu'à la Riviere d'*Apurimac*, c'est-à-dire environ huit lieues; & vers le Sud, neuf lieues, jusqu'à *Quequesana*.

DESCRIPTION DU PEROU. ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

On ignore combien il s'étoit écoulé de tems, depuis la fondation du nouvel Empire jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il n'étoit resté aux Indiens qu'une mémoire confuse de cette premiere époque; & leurs *Quipos*, ou les nœuds qu'ils faisoient à divers fils, pour conserver le souvenir des actions mémorables, n'ont donné là-dessus aucune lumiere. Garcilasso (*d*) juge qu'il s'étoit passé quatre cens ans entre ces deux événemens.

Durée de la premiere époque de l'Empire.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition, on doit admirer, dans ce qu'elle a de vraisemblable, l'adresse du premier Inca & de sa Femme à tirer tant d'Hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandoit un génie si supérieur au caractere des Indiens, qu'il y a beaucoup d'apparence que ces deux Personnes n'étoient pas nées dans le Pays. L'Homme se nommoit *Manco-Inca*; & sa Sœur, ou sa Femme, *Mama Ocello Huaco*. Le mot *Inca* a deux significations différentes: proprement, il signifie Seigneur Roi, ou Empereur; & par extension, il signifie aussi, descendant du Sang Royal. Dans la suite, les Sujets s'étant multipliés, & le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un Gouvernement policé, on ajouta le surnom de *Capac* à celui d'Inca. *Capac* signifie riche en vertus, en talens, en pouvoir. On y joignit encore d'autres titres, tels que *Huac-Chacuyac*, ami & protecteur des Pauvres; *Intip-Churin*, Fils du Soleil. Le titre de sa Femme étoit *Coya*, nom qui signifie proprement Epouse légitime, mais réservé à celle de l'Empereur ou du Roi, & par extension aux Princesses sorties de leur mariage. [Les Concubines, qui n'étoient point parentes du Monarque, avoient le titre de *Mamacuna*, qui signifie Matrone, ou Femme qui doit faire l'office de Mere.] A l'égard des Concubines, [parentes du Roi,] on leur donnoit le titre de *Palla*, qui étoit commun à toutes les Femmes de la Maison Royale, & qui servoit à désigner les Princesses des Races collatérales.

MANCO-CAPAC premier Inca. Ses Noms & ses Titres.

Manco-Capac imagina plusieurs marques de distinction, pour lui & pour tous ses Successeurs. La premiere de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur d'un doigt; au lieu que tous ses Sujets les portoient longs & plats. La seconde d'avoir aux oreilles des pendans fort longs, qu'ils

Marques distinctives du Souverain & des Grands.

(*d*) *Comment. Picales de los Incas.* L. I. cap. 17.

DESCRIPTION DU PEROU. ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

se passoient dans un trou fait pour cet usage. Ils étendoient, pour cela, la partie inférieure de l'oreille jusqu'à lui donner la forme d'un anneau de trois pouces de diametre, dans lequel ils faisoient entrer les pendans. Une troisieme distinction étoit une espece de tresse, de diverses couleurs, qui se passoit quatre ou cinq fois autour de la tête, comme une guirlande, & qui descendoit sur le front, en s'étendant d'une temple à l'autre. Le Fils aîné du Roi, son Héritier présomptif, portoit une frange jaune. Manco-Capac attribua dans la suite ces marques d'honneur à toutes les Personnes de son sang, & même aux principaux Seigneurs de sa Cour; mais ce fut avec des différences, qui faisoient connoître la distinction des degrés & des rangs.

Maniere dont les Péruviens furent policés.

A mesure qu'il attiroit des nouveaux Sujets, & qu'il les accoutumoit à vivre en société, il leur enseignoit tout ce qui pouvoit les rendre capables de contribuer au bien commun; surtout l'agriculture, & l'art de conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles en les humectant. Il établit, dans chaque Habitation, un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées de chaque Canton, qu'il faisoit distribuer aux Habitans suivant leurs besoins, en attendant que l'Empire fût assez formé pour y faire une juste répartition des Terres. Il obligea tous ses Sujets à se vêtir, & leur inventa lui-même un habit décent: la Coya Mama Ocello Huaco se chargea d'enseigner, aux Femmes, l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque Habitation eut son Seigneur, pour la gouverner sous le titre de *Curaca*, ou *Cacique* (e), & ces Offices étoient la récompense du zele & de la fidélité.

Loix de Manco-Capac, Inca.

Les loix, que Manco-Capac fit recevoir, au nom du Soleil, étoient conformes aux simples inspirations de la Nature. La principale ordonnoit à tous les Sujets de l'Empire de s'entr'aimer les uns les autres comme ils s'aimoient eux-mêmes, & portoit des peines proportionnées au degré d'infraction. L'homicide, le vol & l'adultere étoient punis de mort. La polygamie fut défendue; & le sage Législateur voulut que chacun se mariât dans sa Famille, pour éviter le mélange des Lignages. Il ordonna aussi que les Hommes ne se marîroient point avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leur Famille & de pourvoir à sa subsistance. Tout fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'Inca faisoit assembler, dans son Palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avoit de Filles & de Garçons nubiles de son sang, il les appelloit par leurs noms; & prenant la main de l'Epoux & de l'Epouse, il leur faisoit donner la foi mutuelle aux yeux de toute sa Cour. Le lendemain, des Ministres nommés pour cet office, alloient marier avec la même cérémonie tous les jeunes gens nubiles de Cusco; & cet exemple étoit suivi, dans toutes les Habitations, par les Curacas (f).

Forme des mariages.

Premiere Religion du Pérou.

On représentera la Religion des Péruviens dans un autre Article. Manco-Capac étant Idolâtre, ses idées ne s'éleverent point jusqu'au véritable Au-

(e) On a déja remarqué que le mot *Cacique* avoit été pris des premieres Iles découvertes par les Espagnols, & qu'ils l'employerent ensuite dans toutes leurs Conquêtes. Ainsi, c'est *Curaca* qui étoit propre au Pérou.

(f) On donne ici, d'après les Espagnols, une Figure qui représente cette cérémonie & les ornemens des Incas.

Origine des Incas et de l'Empire.

teur de la Nature; mais de toutes les Idolâtries, la sienne fut une des moins grossieres, & ne le devint beaucoup plus que par la faute de ses Descendans. Ce fut le Soleil qu'il fit adorer, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple, dont il désigna le lieu, avec une espece de Monastere pour les Femmes consacrées à son culte, qui devoient être toutes du Sang Royal.

Mort de Manco-Capac.

Après avoir vû croître heureusement son Empire, se sentant affoibli par l'âge, & près de sa fin, il fit assembler une nombreuse Postérité, qu'il avoit eue de sa Femme & de ses Mamacunas, les Grands de sa Cour & tous les Curacas des Provinces. Dans un long discours, il leur déclara que le Soleil son Pere l'appelloit au repos d'une meilleure vie; il les exhorta de sa part à l'observation des loix, en les assurant que le Soleil ne vouloit point qu'on y fît le moindre changement: enfin il mourut, pleuré de tous ses Peuples, qui le regardoient non-seulement comme leur Pere, mais comme un Etre divin. Dans cette idée, ils instituerent des sacrifices à son honneur, & son culte fit bientôt une partie de leur Religion.

Réflexions sur cet Inca.

La diversité, qu'on a fait remarquer sur l'origine de cet Inca dans les Historiens & les premiers Voyageurs, vient apparemment de celle des récits que les Vieillards Indiens en firent d'abord aux Espagnols, ou du peu d'intelligence de ces Conquérans mêmes, la plupart gens de guerre & sans lumieres, qui auroient peut-être eu peine à rendre un meilleur compte de l'Histoire & de la Religion de leur propre Pays. Mais les témoignages sont en effet si différens, qu'il est impossible aujourd'hui d'y démêler le fil de la vérité. Dans ces ténebres, M. d'Ulloa croit pouvoir hazarder ses conjectures. „ Quand on considere, (dit-il) le caractere des Indiens, & l'état „ de barbarie où l'on suppose qu'ils étoient plongés, il ne paroît pas croya„ble qu'ils se soient rangés si facilement sous l'obéissance de Manco-Ca„pac, jusqu'à former tout d'un coup une société d'Hommes sages & rai„sonnables. Une métamorphose si peu compréhensible ne fait-elle pas „ trouver de la difficulté à se persuader, que, jusqu'à cet Inca, il n'y ait „ point eu de Roi ni de Gouvernement au Pérou? Le soupçon est augmen„té par la variété des sentimens sur l'origine de ce Prince ". M. d'Ulloa suppose donc qu'il y avoit, dans ces Contrées, diverses especes d'Idolâtries, entre lesquelles il s'en trouvoit quelques-unes qui rendoient un culte au Soleil. „ Cette seule supposition, (dit-il,) fait disparoître le merveil„leux; car la Famille de Manco-Capac pouvoit être de celles qui étoient at„tachées à cette Idolâtrie, d'autant plus noble, que son objet étoit plus ca„pable d'exciter l'admiration. On ne s'écartera pas non plus du sentiment „ de tous les Historiens, en supposant qu'au milieu de la barbarie il y avoit „ des Indiens capables de penser à s'assujettir les autres. Il est même à pré„sumer que chaque Nation, ou chaque Tribu, avoit une espece de Chef, „ dont l'autorité passoit à ses Descendans; car on concevroit encore moins „ que l'égalité y eût toujours été parfaite. Ainsi rien n'empêche de s'ima„giner que du côté de Cusco, où Manco s'établit, il y avoit une Nation „ moins barbare & plus rusée que les autres, dont les Chefs se maintin„rent sans progrès, jusqu'à ce qu'elle en eût un plus adroit, plus résolu,

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

„ plus entreprenant, tel en un mot que Manco-Capac, qui se déclara Fils „ du Soleil, comme si cet Astre avoit eu commerce avec sa Mere; ce qui „ n'est pas plus étonnant que d'autres fictions avidemment reçues des Nations „ les plus éclairées. Cette fable, jointe à des manieres douces & insinuan- „ tes, pût lui suffire pour rassembler les Indiens, & pour jetter les fonde- „ mens d'un Empire, qui s'accrut ensuite par la force."

QUELQUES Historiens donnent des Rois au *Pérou* depuis le Déluge. D'autres en comptent un petit nombre avant Manco-Capac. Mais, ces deux opinions n'étant accompagnées d'aucune preuve (*g*), il est plus naturel en effet de penser que Manco-Capac étoit Prince de quelque Nation peu nombreuse; qu'avec plus d'esprit que ses Prédécesseurs, il cultiva le génie de ses Sujets; qu'il aggrandit ses Etats à force de ruses, de douceur & de bienfaits; qu'il fut ainsi le premier Fondateur de l'Empire, & l'Auteur des loix observées jusqu'à l'arrivée des Espagnols. C'est du moins ce qu'on peut tirer de plus clair & de plus vraisemblable du récit de Garcilasso.

Treize successeurs de Manco-Capac.

LA succession des Descendans du premier Inca n'a pas d'autre difficulté que la durée de leur regne. On en compte treize (*h*), dont l'ordre & les noms ont été fidellement conservés, avec leur caractere & leurs principales actions. On regretteroit de n'en pas trouver ici quelques traits.

SINCHI-ROCA.

Sinchi-Roca, Fils aîné de Manco-Capac, monta sur le trône après son Pere. *Roca*, qui étoit son nom propre, n'a pas de signification connue; mais *Sinchi* est un surnom, qui signifie Vaillant. Ce Prince joignoit effectivement beaucoup de courage à la douceur. Il excelloit à la lutte, à la course, & personne ne lançoit mieux une pierre. Après la mort de son Pere, il assembla ses principaux Sujets, pour leur déclarer qu'il vouloit aggrandir son Empire par la bonne opinion qu'il donneroit de ses vertus, & qu'il les exhortoit tous à l'imiter. On assure en effet qu'il étendit beaucoup sa domination, sans y employer la force des armes, & qu'il y fit regner l'abondance & la tranquillité. Il eut, pour Femme, *Mama-Cora* sa Sœur, qui lui donna plusieurs Enfans légitimes; mais il en eut un assez grand nombre des Pallas & des Mamacunas. Sa maxime étoit que les Enfans du Soleil ne pouvoient trop se multiplier.

LLOQUE-TUPANQUI.

Lloque-Tupanqui, son Fils aîné, lui succéda. *Lloque* signifie gaucher, &

(*g*) Acosta dit seulement „ que par le „ commandement de Philippe II, on fit la „ plus exacte recherche qu'il fût possible de „ l'Origine, des Coutumes & des Privileges „ des Incas; qu'on ne put le faire aussi bien „ qu'on le desiroit, parceque ces Indiens n'a- „ voient point d'Ecritures; & qu'on tira „ néanmoins ce qu'il rapporte, de leurs *Quipos*, ou Registres de nœuds." *Hist. Natur. des Indes*, L. VI. ch. 19. Mais il ne rapporte rien que de vague & d'obscur.

(*h*) Les voici de suite, en observant que Garcilasso ne donne pas les années de leur Regne pour certaines:

1 *Manco-Capac*, 30 ou 40 ans.
2 *Sinchi-Roca*, 30 ans.
3 *Lloque-Tupanqui*, tems ignoré.
4 *Mayta-Capac*, 30 ans.
5 *Capac-Tupanqui*, tems ignoré.
6 *Ynca-Roca*, 50 ans.
7 *Yahuar-Huacac*, tems ignoré.
8 *Viracocha*, 50 ans.
9 *Pachacutec*, 50, ou 60 ans.
10 *Tupanqui*, tems ignoré.
11 *Tupac-Tupanqui*, tems ignoré.
12 *Huayna-Capac*, tems ignoré.
13 *Huascar*, ou *Inticusi-Hualpa*, tems ignoré.
14 *Atahualipa*, depuis la mort d'Huascar, jusqu'à la sienne.

ce Prince l'étoit en effet. Yupanqui est un mot fort expressif, qui signifie *tu compteras*; pour faire entendre que les vertus de celui qui porte ce nom méritent d'être comptées. Tout ce regne fut une suite d'événemens glorieux; mais les armes y furent employées, pour réduire par la force ceux qui refusoient de se rendre à la douceur. Les bornes de l'Etat furent étendues jusqu'au Lac de Titicaca; & l'espace de vingt lieues à l'Occident, jusqu'au pié des Cordillieres. L'Inca parcourut deux fois son Empire, pour rendre justice à ses Sujets, & s'assurer que les Loix étoient observées. Il fit faire aussi deux fois la même visite à son Fils aîné. Il n'eut que ce Prince de *Mama-Cava*, son Epouse légitime; mais elle lui laissa beaucoup de Filles, & ses Pallas lui donnerent quantité d'Enfans de l'un & de l'autre sexe.

Mayta-Capac.

Mayta-Capac, Successeur de Lloque-Yupanqui, commença son regne par une nouvelle visite de ses Etats, pour la distribution de la Justice. Ensuite s'étant mis à la tête d'une puissante Armée, il soumit la Province de *Tiahuanacu*, célebre par les grands Edifices que les Espagnols y trouverent encore (*i*). Ses Conquêtes furent continuées avec le même succès. La douceur avec laquelle il traita une Nation qui avoit entrepris de lui résister, détermina les Provinces de *Cauquicura*, de *Mallama*, de *Huarina*, & plusieurs autres, à lui faire leurs soumissions. Il réduisit ensuite, sans verser de sang, tout le Pays jusqu'à la Mer du Sud. Les *Cuhunicas*, Peuple qu'il vainquit, à l'Occident de la Cordilliere, avoient l'horrible coutume d'employer, pour leur vengeance, un poison lent, dont l'effet étoit de défigurer entiérement ceux qui l'avoient pris, de les affoiblir, & de les jetter dans un état de langueur qui ne finissoit qu'avec la vie. Mayta-Capac ordonna qu'à l'avenir non-seulement les Empoisonneurs seroient brûlés, mais que leurs arbres, leurs grains & leurs maisons seroient enveloppés dans la même Sentence; & cette loi fit cesser tout d'un coup le désordre. Il étendit ses conquêtes environ cinquante lieues à l'Orient, depuis *Puraca d'Umasuyu*. Ce Pays, habité par les *Llaricassas* & les *Sancavans*, ne fit aucune résistance; plus loin, les *Collas* s'unirent, pour tenter le sort d'une bataille. L'Inca n'épargna rien pour leur faire goûter les voies de la douceur; mais n'ayant pu réussir, on se battit avec tant d'opiniâtreté, que l'action dura un jour entier. La défaite des Collas les obligea de se soumettre au Vainqueur, dont ils furent traités avec une clémence, qui lui assujettit encore trente lieues de Pays, jusqu'à *Calla-marca*. De-là, il pénétra vingt-quatre lieues plus loin, par le chemin des Charcas, jusqu'au Lac de Parias; d'où, tournant à l'Orient, il se rendit au Pays des *Antis*, Nation fameuse par sa cruauté. Ces Peuples, non contens de sacrifier leurs Prisonniers, immoloient leurs propres Enfans. Leur méthode, dans ces sacrifices, dont l'âge ni le sexe ne faisoient excepter personne, étoit, ou d'éventrer les victimes & de les mettre en quartiers, ou de les attacher nues à des pieux, & de les découper par tout le corps avec des coûteaux de caillou, qu'ils savoient rendre fort tranchans. Ces Barbares n'en furent pas moins réduits sous le joug, comme un grand nombre d'autres, jusqu'à la Vallée de *Chuquiapu*. Ce fut dans cette belle Vallée, que l'Inca borna ses victoires à l'Est. Il la fit peupler par toutes

Singuliere cruauté de la Nation des Antis.

(*i*) Voyez ci-dessous l'Article des Monumens.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

les Nations comprises sous le nom de Collas. Ensuite, étant retourné à Cusco, il y forma le dessein d'étendre aussi les bornes de son Empire à l'Occident; & comme il falloit passer le Fleuve Apurimac, qui étoit trop large & trop rapide pour recevoir un Pont de bois ou de pierre, il imagina le premier cette espece de Pont d'oziers tissus & entrelassés, dont on a déja fait la description: celui qu'il fit faire sous ses yeux subsiste encore (k). Il a plus de deux cens pas de long, sur environ huit piés de large. Chacun des quatre cables, qui l'affermissent, est de la grosseur d'un homme. Cette invention causa tant d'étonnement à plusieurs Peuples, que reconnoissant l'Inca pour Fils du Soleil, ils se soumirent volontairement à ses loix. Ce fut le parti que prirent entr'autres les habitans de *Chumydivillica*, Pays qu'il traversa, pour s'approcher du Désert de *Contisuyu*; mais ayant à passer un Marais impratiquable, & large de trois lieues, il y fit faire, en peu de jours, une chaussée de pierre, haute d'une toise & demie, & large de quatre, qui fait encore l'admiration des Voyageurs. Après avoir traversé le Marais, il entra dans le Pays d'*Alca*, où l'on ne peut arriver que par de dangereux défilés, qui l'exposerent à diverses attaques; mais rien n'ayant été capable de l'arrêter, il subjugua les Peuples de *Taurisma*, *Gotahuaci*, *Puma-Tampu* & *Parihuana-Cocha*; il traversa de-là le Désert de *Coropuna*, & termina ses conquêtes par les Provinces d'*Aruni* & de *Collahua*, qui s'étendent jusqu'à la Vallée d'Arequipa. Tous ces Pays étoient peu habités: il y établit des Colonies, qu'il tira d'autres Régions moins fertiles. Enfin, chargé de richesses & de gloire, il prit le parti de retourner à Cusco, où l'unique soin de sa vie, après avoir libéralement récompensé ceux qui l'avoient servi dans ses expéditions, fut de veiller à l'observation des loix. Il se distingua, surtout, par le soin qu'il prit des Orphelins & des Veuves.

CAPAC-YUPANQUI.

Capac-Yupanqui, son Fils aîné, qu'il avoit eu de *Mama-Cuca*, sa Sœur & son Epouse, ne fut pas moins brave que son Pere, & contribua beaucoup aussi à l'aggrandissement de l'Empire. Il fit construire plusieurs Ponts d'oziers sur de grands Fleuves, particuliérement celui du *Desaguadero de Titicaca*, que les Espagnols conservent par de soigneuses réparations. Il déclara une haine mortelle aux Sodomites, qu'il faisoit brûler vifs, avec tout ce qui leur appartenoit. Après ses conquêtes, entre lesquelles Garcilasso nomme plus de vingt Nations, il fut le premier des Incas, qui fit une entrée triomphante à Cusco, suivi de toute son Armée, & porté dans un magnifique brancard, sur les épaules des Curacas qu'il avoit subjugués.

YNCA-ROCA.

Le nom d'*Inca-Roca*, Fils d'Yupanqui & de *Mama-Curiylpay*, Sœur & Femme de ce Monarque, signifie Prince prudent. En succédant à son Pere, sous lequel il avoit appris à vaincre, Inca-Roca médita de nouvelles conquêtes. Dans une seule expédition il étendit son Empire de plus de cinquante lieues, du Nord au Sud, & presqu'autant de l'Est à l'Ouest. On lui attribue des talens supérieurs. Il établit de bonnes loix pour la sûreté publique; il défendit plusieurs excès sous de rigoureuses peines, & fonda une espece d'Académie dans sa Capitale, pour l'instruction des Princes de son Sang. *Ta-*

(k) On a vu que les Espagnols trouvent beaucoup d'utilité à réparer ces anciens Ouvrages.

Yahuar-Huacac, Successeur & Fils aîné d'Inca-Roca, reçut ce nom, qui signifie *Pleure-sang*, à l'occasion d'un Phénomene des plus étranges. Il répandit, à ce qu'on prétend, des larmes de sang dans l'enfance. Ce prodige donna lieu à des prédictions si funestes, qu'ayant été nourri dans la crainte de quelque désastre, il prit le parti de renoncer aux Armes, pour se borner au Gouvernement. Cependant la nécessité de contenir ses Peuples lui fit lever une Armée, dont il confia le commandement à son Frere, & qui soumit tout le Pays de *Collasuyo*, entre Arequipa & Tacama. Son regne fut marqué par des avantures encore plus extraordinaires.

DESCRIPTION DU PEROU.
ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.
YAHUAR-HUACAC.

L'AINÉ de ses Fils lui ayant causé divers chagrins, par son orgueil & ses manieres hautaines, ce Monarque, pour l'humilier, l'envoya garder les Troupeaux du Soleil, dans des Pâturages peu éloignés de la Cour. La tradition des Indiens est que pendant son exil le jeune Prince vit en songe un Homme barbu, en habit étranger, qui lui dit qu'il étoit aussi Fils du Soleil, & frere de Manco-Capac & de la Coya Mama-Oello-Huaco; qu'il se nommoit *Viracocha-Inca*, & qu'il venoit l'avertir que la plus grande partie des Provinces de Chinchasuya s'étoient révoltées. Cet Homme lui commanda d'en donner avis à son Pere, & l'avertit en particulier de ne rien craindre, quelque disgrace qui lui survînt, parce qu'il lui promettoit de le secourir dans toute sorte d'occasions. Le Prince ne manqua point d'informer son Pere, qui se moqua de cette apparition; moins apparemment par force d'esprit, que parce qu'il jugeoit mal des intentions de son Fils; ou parce que l'avis lui déplaisant, il aima mieux le croire faux que de s'occuper d'une fâcheuse idée. Cependant la nouvelle se répandit bientôt que les Peuples de Chinchasuya, depuis *Atahualla* jusqu'au fond de ce Pays, s'étoient réellement soulevés. On fit d'abord peu d'attention à ce bruit, qui fut regardé à la Cour comme une suite du rêve; mais enfin les informations devinrent certaines. On sut que les Nations de *Chanca*, d'*Uramarca*, de *Vilca*, d'*Uturfulla* & de *Hancohualla*, s'étoient liguées, avoient massacré les Gouverneurs établis par l'Inca, & marchoient contre Cusco au nombre de quarante mille hommes. Yahuar-Huacac, effrayé de leur approche, prit le parti d'abandonner la Ville, & tous les Habitans se disposoient à le suivre; lorsque le jeune Prince, à qui le nom de Viracocha étoit resté depuis son rêve, & qui n'en avoit pas moins continué de garder les Troupeaux du Soleil, alla joindre son Pere à quelques lieues de Cusco, reprocha vivement leur lâcheté à ceux qui lui avoient conseillé de fuir, se mit à la tête des plus braves, & prit le chemin de Cusco, pour employer sa vie à la défense de cette Ville. Son exemple ayant ranimé tout le monde, il se vit en peu de jours une Armée de trente mille hommes, avec laquelle il alla au-devant des Rebelles. La bataille fut sanglante; mais Viracocha demeura vainqueur, & n'en fit pas moins admirer sa clémence après la victoire. Tous ses soins se tournerent d'abord à pacifier l'Empire. Ensuite il se rendit à *Muyna*, où son Pere s'étoit retiré: il eut une conférence avec lui; &, mécontent sans doute de ses principes, il retourna brusquement à Cusco, où il se mit en possession de l'Autorité royale. Cependant il fit bâtir à son Pere un magnifique Palais dans le lieu de sa retraite, où le Monarque dépouillé acheva tran-

Apparition de Viracocha.

DESCRIPTION DU PEROU.

ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

VIRACOCHA-INCA.

quillement sa vie. La Femme de Yahuar-Huacac se nommoit *Mama-Chic-Ta.*

APRÈS avoir détrôné son Pere, Viracocha commença son regne par la construction d'un superbe Temple, dans un lieu nommé *Cachoc*, à seize lieues de Cusco, vers le Sud. Ce Temple fut dédié au Protecteur dont il avoit pris le nom, à ce premier Oncle de tous les Incas, auquel il devoit toutes ses prospérités. Il y fit représenter au naturel, & le lieu, & toute l'histoire de son rêve. Mais en vain s'efforça-t-il d'y faire adorer le Viracocha qui lui avoit apparu; ses Sujets se persuaderent que le Temple étoit pour lui-même, & l'érigerent en Divinité. Il soutint cette opinion par des actions fort éclatantes, qui augmenterent considérablement l'étendue de l'Empire; &, pour s'attacher les Curacas, il leur accorda l'honneur du *Llautu*, c'est-à-dire une sorte de diadême, mais sans frange, & le droit de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rasés, à l'imitation des Incas, quoiqu'avec quelque différence. Viracocha fut non-seulement un grand Prince, mais le plus célebre Devin de l'Empire. Ce fut lui, suivant la Tradition Péruvienne, qui prédit que dans la suite des tems il arriveroit au Pérou une Nation inconnue, qui envahiroit l'Empire, & changeroit la Religion du Pays. On ajoute qu'il desira que cette prédiction ne fût connue que des Incas, & qu'on ne cessât point d'en faire mystere au Peuple, dans la crainte que son respect ne diminuât pour ses Souverains: mais elle s'étoit répandue, malgré toutes les précautions, & l'on a vu qu'elle ne servit pas peu au succès des Armes Espagnoles. Viracocha-Inca eut pour Epouse légitime *Mama-Runtu*, sa Sœur. Cette Princesse étoit plus blanche que le commun des Femmes Indiennes, & c'est ce que son nom signifie.

Prédiction de l'arrivée des Espagnols au Pérou.

PACHACUTEC.

LE Fils aîné de Viracocha-Inca avoit reçu, en naissant, le nom de *Titu-Manco-Capac;* mais son Pere, ayant vaincu les Rebelles & s'étant mis en possession de l'Empire, voulut, pour conserver la mémoire de ces grands événemens, que son Fils se nommât *Pachacutec*, c'est-à-dire *Change-monde.* Son premier dessein étoit de prendre ce nom lui-même; mais voyant ses Peuples disposés à le regarder comme un Dieu, il le fit porter à son Fils, pour ne pas nuire à l'opinion de sa divinité.

PACHACUTEC entreprit plusieurs guerres, & les termina glorieusement. Après diverses conquêtes, il s'avança dans les Vallées de *Pachacamac*, de *Rimac*, ou Lima, de *Chancay* & de *Huaman*, autrement *la Baranca*, qui composoient un petit Etat dont le Souverain se nommoit *Quismancu.* Ses Peuples avoient, à Pachacamac, un Temple consacré à l'Idole du même nom, d'où la Vallée tiroit le sien; & ce nom signifie Créateur & Conservateur de l'Univers. Les Incas reconnoissoient cette Divinité; mais ils ne lui avoient pas fait bâtir de Temples, & ne lui rendoient aucun culte, parce qu'ils la croyoient invisible. Rimac avoit aussi une Idole du nom de Rimac, qui signifie *celui qui parle*, parce que ses Prêtres la faisoient répondre aux questions qu'on lui faisoit. *Cupac-Tupanqui*, Oncle & Général de Pachacutec, fit sommer Quismancu de rendre hommage aux Incas, & d'admettre leurs Loix & leur Religion. Ce petit Prince expliqua les raisons qui devoient l'en empêcher; & le Général en fut si satisfait, qu'il entra dans la

Vallée, en Ami plus qu'en Conquérant. Il promit que l'Oracle de Rimac feroit toujours respecté des Incas; & Quismancu prit l'engagement de bâtir dans ses Etats des Temples au Soleil, avec une Maison de Vierges; de reconnoître les Incas pour Empereurs, & de vivre fidelement dans leur alliance. Alors Cupac-Yupanqui retira ses Troupes des Vallées; mais il se fit accompagner de Quismancu, qui souhaitoit d'ailleurs de saluer l'Inca Pachacutec. En faveur du Dieu Pachacamac, Quismancu reçut de l'Inca des distinctions extraordinaires. Il entra dans Cusco avant les Curacas, & parmi les Princes du Sang, qui formoient le premier cortege de l'Empereur.

DESCRIPTION DU PEROU. ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

Les conquêtes de Pachacutec furent considérables, par le nombre des Provinces & par leur étendue. Mais pendant que ses Armées faisoient de si glorieux progrès, il apportoit tous ses soins à faire cultiver les Arts dans son Empire. Il bâtit quantité de Temples & de Palais; il fonda des Académies; il fit creuser des Canaux; enfin, il sut joindre à l'amour de la gloire, celui du bien public. Il eut plusieurs Enfans de *Mama-Huarcu*, son Epouse légitime; & plus de trois cens, de ses Concubines.

YUPANQUI.

L'Inca *Yupanqui*, Fils & Successeur de Pachacutec, suivit les maximes de ses Ancêtres. Il visita son Empire, il écouta les plaintes, il rendit justice à ses Sujets. Mais il fut moins heureux que ses Prédécesseurs, dans ses entreprises militaires. Ce fut lui néanmoins qui tenta le premier la conquête du Chili, après avoir découvert un chemin pour traverser le vaste Désert qui sépare le Chili du Pérou; & la résistance, qu'il trouva dans quelques Provinces guerrieres, ne l'empêcha point d'obtenir que les Loix & la Religion des Incas y fussent observées. Il renonça enfin au projet de conquérir, pour s'occuper uniquement du soin de faire régner la justice & d'embellir ses Etats. On lui doit l'origine de la fameuse Forteresse de Cusco, dont la grandeur & la disposition ne se font pas moins admirer, que la prodigieuse grosseur des pierres. Les secours, qu'il répandoit continuellement sur les Pauvres, lui firent obtenir le surnom de compâtissant. *Mama-Chimpu-Oello*, sa Femme, lui donna plusieurs Enfans [dont l'aîné se nommoit *Tupac-Yupanqui*]; & l'on en compte environ deux cens cinquante de ses Concubines.

TUPAC-YUPANQUI.

Le nom de *Tupac*, ajouté à celui de cet Inca, signifie *éclatant*. Aussi ses vertus parurent-elles éclipser celles de tous ses Prédécesseurs. L'administration de la Justice & les soins du Gouvernement firent son premier objet: cependant, pour ne pas dégénerer du caractere conquérant de ses Ancêtres, il se signala par quatre expéditions, qui aggrandirent beaucoup l'Empire. Son bonheur fut mêlé de quelques disgraces. Les Peuples de la Province, qui se nomme aujourd'hui *Puertovejo*, lui ayant fait demander des Gouverneurs pour les civiliser, il eut le chagrin d'apprendre que ces Barbares avoient massacré ceux qu'il leur avoit envoyés. D'autres occupations ne lui permirent pas d'en tirer vengeance; mais, en mourant, il en fit un devoir à son Successeur. Il tenta la conquête du Royaume de Quito, à laquelle divers obstacles l'obligerent aussi de renoncer. *Huayna-Capac*, son Fils aîné, auquel il abandonna le commandement de ses Troupes, la poussa plus heureusement; & dans une guerre de trois ans, il se rendit maître de

Description du Perou. Origine des Incas et de l'Empire.

ce grand Pays, dont le Roi mourut de tristesse ou de frayeur. La mémoire de Tupac-Yupanqui demeura si chere à ses Peuples & à sa Famille, qu'on lui donna le surnom de *Tupac-Taya*, c'est-à-dire *Pere éclatant*. Il laissa de *Mama-Oello*, sa Sœur & sa Femme, cinq Fils, outre le Prince héréditaire; & beaucoup d'autres Enfans, de ses Concubines.

Huayna-Capac.

Huayna-Capac, dont le nom signifie *riche en vertus*, succéda tranquillement à son Pere. On vante une chaîne, qu'il fit fabriquer au commencement de son regne, pour célébrer le jour où l'on devoit imposer un nom & couper les cheveux à son Fils aîné. Elle étoit d'or, de la grosseur du poignet. Garcilasso assure qu'elle avoit environ trois cens cinquante pas de long (*l*), & qu'elle servoit dans les Fêtes solemnelles à la danse des Incas, qui la tiroient ou la lâchoient, suivant certaine mesure. Huayna-Capac ajouta plusieurs Provinces à l'Empire, entre lesquelles se trouverent des Nations barbares que son Pere l'avoit chargé de punir. Il les fit décimer; & tous ceux, sur qui le sort tomba, reçurent la mort. La Nation de *Huancavilla* étant la plus coupable, il ordonna que pour conserver le souvenir de sa perfidie, ses Curacas & les principaux Habitans du Canton s'arracheroient, de Pere en Fils, deux dents de la mâchoire supérieure & deux de l'inférieure. Ensuite il porta ses armes jusques dans l'Ile de Puna, dont le Souverain, nommé *Tumpalla*, feignit de le recevoir pour Maître: mais à peine Huayna-Capac fut-il retourné sur la Côte, que ce perfide fit mainbasse sur un grand nombre d'Incas & d'autres Seigneurs, qui n'avoient pas encore quitté l'Ile. Cette nouvelle frappa si vivement le Monarque, qu'il s'imposa un deuil profond & lugubre: ce tems fut employé à faire venir de nouvelles forces; & lorsqu'il fut expiré, les Traîtres furent punis avec la derniere rigueur.

Dans le soulevement d'une autre Province, il se préparoit à faire un autre éclat de justice, lorsqu'une ancienne Concubine de son Pere, qui s'y étoit retirée, vint lui demander grace, pour les Rebelles, accompagnée de quantité d'autres Femmes. Non-seulement il se laissa toucher par leurs larmes, mais il remit la distribution des graces à la Mamacuna, & la fit accompagner par quatre Incas, Freres & Fils de cette Femme, pour rétablir l'ordre & l'observation des loix dans la Province. Les Vallées voisines de *Manta* firent partie de ses conquêtes. Plus loin, il trouva des Nations si stupides, nommées les *Saramissus* & les *Passaus*, qu'il renonça au dessein de les conquérir. Garcilasso lui fait dire, dans le mépris qu'il conçut pour leur barbarie: *Retirons-nous; des hommes de cette espece ne méritent pas de nous avoir pour Maîtres* (*m*). Il ordonna que ces deux Contrées servissent de bornes à l'Empire.

Un nouveau soulevement, dans la Province de *Carangut*, où tous ses Gouverneurs & ses Officiers furent massacrés, lui fit oublier encore une fois sa modération naturelle. On prétend néanmoins que ce ne fut qu'après avoir fait offrir leur grace aux Rebelles, & que leur mépris pour cette offre acheva de l'irriter: mais s'étant mis à la tête de son Armée, il tailla ses Ennemis en pieces, & ravagea leur Pays. Ensuite, ayant fait rassembler

(*l*) Liv. IX. chap. 1.

(*m*) Même Livre, chap. 8.

tous les Prisonniers qu'on avoit gardés par son ordre, il leur fit couper la tête, & jetter les corps dans un Lac voisin de cette Province. C'est de cette terrible vengeance, que le Lac a pris le nom d'*Tahuarcocha*, qui signifie *Lac de sang*.

DESCRIPTION DU PEROU. ORIGINE DES INCAS ET DE L'EMPIRE.

HUAYNA-CAPAC eut de *Mama-Rava-Oello*, sa seconde Femme, *Huascar-Inca*, son Successeur; & d'une troisieme, nommée *Mama-Runtu*, Fille de son Oncle, il eut *Manco-Inca*, qui fut aussi Empereur du Pérou après l'arrivée des Espagnols. D'une de ses Concubines, Fille du Roi de Quito, il eut *Atahualipa*, pour lequel sa tendresse fut si vive, qu'il lui laissa le Royaume de Quito & quelques autres Provinces. Huayna-Capac étoit dans son Palais, lorsqu'il apprit qu'on avoit vu sur la Côte un Navire d'une forme singuliere, & conduit par des Hommes d'une figure tout-à-fait étrangere. Il en eut d'autant plus d'inquiétude, que divers prodiges avoient annoncé l'approche de quelque événement extraordinaire, & que tous ses Peuples étoient persuadés que l'ancienne prédiction alloit s'accomplir. Sa mort ayant suivi de près, il ne fit plus difficulté de déclarer, en expirant, que cette prédiction, dont le Public n'avoit encore que des idées vagues, portoit qu'après douze regnes d'Incas, il arriveroit une Nation inconnue, qui assujettiroit l'Empire; que le douzieme regne étant accompli dans sa personne, il ne doutoit pas que ces Etrangers, qu'on avoit vus, ne fussent la Nation annoncée par Viracocha, & que pour obéir au Soleil son Pere, il ordonnoit qu'ils fussent reçus avec autant de soumission que de respect. Cet ordre, & l'attente des Péruviens, expliquent tout ce qu'on a pû trouver d'obscur dans les premieres circonstances de la Conquête (*n*).

HUASCAR, OU INTICUSI-HUALPA.

QUOIQUE le nom du treizieme Inca fût proprement *Inticusi-Hualpa*, qui signifie *Soleil de joie*, il prit celui d'Huascar, en mémoire de la fameuse chaîne d'or, que son Pere avoit fait faire à son occasion. On a vu que, regrettant d'avoir cédé le Royaume de Quito à son Frere Atahualipa, & souhaitant du moins qu'il ne le conservât qu'à titre de Vassal, il prit les armes avec si peu de succès, qu'il fut vaincu & fait Prisonnier dans une sanglante bataille. Atahualipa voulut user de sa fortune, pour monter sur le trône du Pérou; mais en étant exclu par les loix de l'Empire, qui ne donnoient la couronne qu'aux Princes légitimes du Sang Royal, il entreprit de lever l'obstacle de sa naissance, en se défaisant de tous les Incas. Sous divers prétextes, il en rassembla un grand nombre, qu'il fit massacrer, sans distinction d'âge ni de sexe. Le reste fut poursuivi dans toutes les parties de l'Empire, & cette persécution duroit encore à l'arrivée des Espagnols. Il seroit inutile de répéter ce qu'on a lu dans un autre Article: mais Atahualipa n'ayant pas manqué de prendre la frange rouge, lorsqu'Huascar fut tombé entre ses mains, on compte son regne pour le quatorzieme des Incas. Ceux, à qui les Espagnols affecterent de donner le même rang après lui, vécurent dans leur dépendance, & méritent si peu le nom d'Empereurs, que M. d'Ulloa nomme Charles-Quint pour quinzieme Souverain du Pé-

ATAHUALIPA.

XIV & XVe. Rois du Pérou.

(*n*) Voyez la Relation de la Conquête, Tom. XIX. p. 40 & suiv.

DESCRIPTION DU PEROU.

rou (*a*). Dans ce nouvel ordre, le cours de la ſucceſſion n'eſt pas obſcur juſqu'aujourd'hui.

(*a*) Tom. II. p. 248. Il le qualifie premier Roi d'Eſpagne du nom, Empereur d'Allemagne, & quinzieme Roi du Pérou.

---

§. II.

Chronologie des Viceroìs du Pérou.

CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

MAIS, pour ne rien ſupprimer de curieux & d'inſtructif, nous emprunterons de M. Frezier (*a*) & de M. d'Ulloa (*b*) celle des Viceroìs, depuis la Conquête. Remarquons néanmoins que ce titre ne convient pas exactement à quelques-uns des premiers, puiſqu'ils n'en furent point honorés dans leurs Commiſſions. Auſſi M. d'Ulloa ne leur donne-t-il que celui de Gouverneurs. Après le récit qu'on a fait de leurs actions, il ſuffit ici de les nommer.

I. Dom François Pizarre.

FRANÇOIS PIZARRE avoit obtenu de la Cour, dès l'année 1528, c'eſt-à-dire deux ans avant la Conquête, le titre d'Adelantade Major, & celui de Gouverneur & Capitaine Général de tous les Pays qu'il pourroit découvrir & conquérir dans cette partie de l'Amérique. En 1538, il fut décoré du titre de Marquis de *Los Charcas* & d'*Atabillas*. Etant mort le 26 Juin 1541, on peut dire qu'il gouverna près de treize ans.

II. Vaca, ou Baca de Caſtro.

VACA, ou Baca de Caſtro, ſon Succeſſeur, arrivé au Pérou avant ſa mort, ne gouverna qu'environ trois ans, juſqu'au débarquement de Blaſco Nuñez de Vela, qui vint lui ſuccéder en 1544.

III. Blaſco Nuñez de Vela.

BLASCO NUÑEZ DE VELA, revêtu des titres de Gouverneur, Capitaine Général, Viceroi du Pérou, & de Premier Préſident de l'Audience Royale de Lima, fut tué en 1545. à la Bataille de Quito.

IV. Pedro de La Gaſca.

ON ne donne aucun rang à Gonzale Pizarre, qui n'obtint un Gouvernement paſſager, que par la violence des armes, ou du moins par une élection forcée; mais Pedro de la Gaſca, nommé en 1546 Gouverneur, Capitaine Général du Pérou, & Préſident de l'Audience de Lima, arriva dans le Pays en 1547, fit trancher la tête à Gonzale Pizarre en 1548, & gouverna juſqu'en 1550, qu'il réſigna toute ſon autorité à l'Audience royale.

V. Antonio de Mendoza.

IL eut pour Succeſſeur, en 1551, ſous le titre de Viceroi, Dom Antonio de *Mendoza*, qui étoit auparavant Gouverneur de la Nouvelle Eſpagne, & dont les grandes qualités faiſoient eſpérer un Gouvernement fort heureux: mais ſa mauvaiſe ſanté l'obligea de l'abandonner auſſi à l'Audience royale. Il mourut l'année ſuivante, le 21 de Juillet; & ſa mort fut ſuivie d'une guerre ſanglante entre les reſtes des premiers Conquérans, qui dura trois ans entiers, juſqu'à l'arrivée du troiſieme Viceroi.

VI. André Hurtado de Mendoza.

ANDRÉ HURTADO DE MENDOZA, Marquis de *Cañete*, arriva au Pérou, le 6 Juillet 1555, avec le titre de ſixieme Gouverneur, Capitaine Général, troiſieme Viceroi, & quatrieme Préſident de l'Audience de Lima. Charles-Quint ayant renoncé, l'année ſuivante, au Trône d'Eſpagne, en faveur de

(*a*) En Appendix, à la fin de ſa Relation de la Mer du Sud.

(*b*) Tom. II. de ſon Voyage au Pérou, pp. 249. & ſuiv.

son Fils, le nouveau Viceroi fit la cérémonie de prendre possession du Pérou au nom de Philippe II. Ensuite, voyant que les derniers troubles étoient venus des prétentions d'un grand nombre d'Espagnols, qui ne croyoient pas leurs anciens services dignement récompensés, il prit le parti d'envoyer les principaux en Espagne, au nombre de trente-sept, pour faire leurs plaintes à la Cour. Son espérance étoit de rétablir la paix, en éloignant les Factieux; mais le Roi n'approuvant point cette rigueur, pour de braves Officiers qui avoient fait tant d'honneur à l'Espagne, les renvoya, au contraire, comblés d'honneurs & de présens, avec ordre au Viceroi de donner aux uns de nouvelles terres, aux autres des Gouvernemens; & ce Seigneur entra dans les vues de son Maître, avec si peu de regret aux siennes, qu'il se fit aimer de ceux-mêmes dont il s'étoit d'abord attiré l'aversion.

Sayry-Tupac Inca, Fils de Manco, se soumet aux Espagnols.

IL résolut ensuite de tirer, des Montagnes de Vilcapampa, le Prince *Sayry-Tupac*, Fils aîné de Manco Inca, dont on a rapporté la suite & la mort. Le crédit des Indiennes du Sang royal, qui vivoient tranquilles à Cusco, fut employé à cette grande entreprise; sur-tout celui de la Coya *Béatrix*, Tante du Prince, que son nom fait juger Chrétienne, & mariée peut-être à quelque Espagnol. Sa négociation fut heureuse. Sayry-Tupac Inca, qui étoit encore jeune, se laissa persuader de la suivre à Lima, où le Viceroi lui assigna une médiocre portion de terre, & des Indiens pour la cultiver: triste sort d'un Prince, dont les Ancêtres avoient possédé des Etats si vastes. Il demanda la liberté d'aller à Cusco, & le Viceroi y consentit. Les caresses qu'il y reçut des Espagnols, le déterminerent à se faire baptiser, avec la Coya *Cusi-Huarcay*, son Epouse, petite Fille d'Huascar Inca. Cependant, après avoir visité la Forteresse & les Mines du Palais de ses Ancêtres, il se retira dans la Vallée d'Yucay, où il mourut trois ans après. Une Fille unique, qu'il laissa de son mariage, fut mariée à Dom Martin Garcia *Oñez de Loyola*, de qui descendent les Marquis d'*Oropesa* & d'*Alcañizas*.

Il embrasse le Christianisme.

Sa Postérité.

Mort singuliere du Viceroi.

LA mort du Viceroi eut une cause assez singuliere; son Successeur lui ayant refusé le titre d'Excellence, il en conçut un chagrin si vif qu'il en mourut, avant même que d'avoir quitté le Gouvernement.

VII. Diego de Zuniga.

DOM Diego de *Zuniga*, Comte de *Nieva*, quatrieme Viceroi, fit son entrée à Lima le 17 d'Avril 1561. Son Gouvernement fut court. On le trouva mort dans son Palais, l'année suivante, avec tous les indices d'une mort violente. L'Audience & les autres Tribunaux se dispenserent d'approfondir cet événement, dans la crainte de découvrir quelque odieux mystere, qui fût capable de renouveller les troubles.

VIII. Lope Garcia de Castro.

LE Licentié *Lope Garcia de Castro* étoit Membre du Conseil royal des Indes, lorsqu'il fut nommé Gouverneur du Pérou & Président de l'Audience, sans être honoré du titre de Viceroi. Le principal objet de sa Commission étoit de faire des recherches sur la mort du Comte de Nieva: mais n'étant arrivé à Lima que le 22 de Septembre 1564, tous ses soins ne purent le faire retomber sur les traces de cet attentat. Ce fut sous son Gouvernement qu'on découvrit les fameuses Mines de vif-argent de *Guanca-Belica*, & qu'on vit pour la premiere fois, en 1567, arriver des Jésuites au Pérou.

DESCRIPTION DU PEROU. CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

IX. François de Tolede.

DOM François *de Tolede*, de la Maison d'*Oropesa*, nommé pour succéder à Castro avec le titre de Viceroi, de Gouverneur, Capitaine Général, & de Président de l'Audience, fit son entrée à Lima le 26 Novembre 1569. Les deux premieres années de son administration furent employées aux nécessités du Gouvernement.

La race des Incas est cruellement extirpée.

EN 1571, il forma le dessein de tirer des Montagnes de Vilcapampa l'Inca *Tupa-Amano*, Fils de Manco Inca, & Frere de Sayry-Tupac, qui n'ayant point eu d'Enfans mâles, lui avoit laissé ses droits à l'Empire. Le Viceroi n'employa d'abord que des voies douces. Ses offres furent rejettées, sous prétexte qu'il y avoit peu de fond à faire sur les promesses des Espagnols; que Sayry-Tupac s'étoit mal trouvé d'y avoir pris confiance; qu'à peine avoit-il obtenu de quoi vivre, & qu'on doutoit même si sa mort avoit été naturelle. M. d'Ulloa observe que ce soupçon n'étoit fondé sur aucune preuve; mais, *quoi qu'il en soit*, dit-il, le Viceroi, ferme dans sa résolution, envoya quelques Troupes, sous la conduite de ce même Loyola, qui avoit épousé la Fille de Sayry-Tupac, & força le malheureux Inca de se rendre à sa discrétion. Il fut conduit à Cusco, avec quelques Indiens qui lui étoient demeurés fideles. Son espérance étoit d'obtenir du moins, comme son Frere, une honnête subsistance; elle fut cruellement trompée. Le Viceroi, qui s'étoit rendu exprès à Cusco, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit jamais commis, & le condamna au dernier supplice. Ce malheureux Prince souffrit la mort avec une grandeur d'ame digne de sa naissance, & qui le fit regretter des Espagnols mêmes. Avant l'exécution, il reçut le baptême avec le nom de *Philippe*. La cruauté du Viceroi ne s'en tint point à ces bornes. Sur de vaines accusations, il fit périr successivement tout ce qui restoit du sang des Incas, sans excepter même les Métifs; & la race en fut entiérement détruite, à la réserve de quelques Enfans Espagnols, qui en sortoient par leur Mere. On nous assure, à la vérité, que cette horrible tragédie ne fut point approuvée du Roi d'Espagne. En 1581, lorsque le Viceroi, rappellé à la Cour, s'attendoit à de grandes récompenses, pour avoir délivré sa Nation d'inquiétude, en extirpant toute la Race royale des Incas, il fut mal reçu du Roi, qui lui ordonna de se retirer dans ses Terres, en lui disant „qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le Bourreau „ des Rois, mais pour aider les Malheureux dans leur infortune". Ce reproche fut un coup de foudre, & lui causa un serrement de cœur, qui le mit en peu de jours au tombeau (*c*). Loyola ne fit pas une fin plus heureuse, quoiqu'ayant d'abord été récompensé par son mariage avec l'Héritiere de Sayry-Tupac, cette fortune lui eût servi de degré pour s'élever au Gouvernement du Chili. Il y fut bientôt assassiné par les Indiens d'Arauco, dans une Maison de Campagne, où il s'étoit retiré sans défiance.

Cette barbarie est désapprouvée du Roi d'Espagne.

CE fut pendant l'administration de François de Tolede, que les deux Tribunaux de l'Inquisition & de la Croisade furent établis à Lima, & que le Chevalier Drake porta ses ravages dans la Mer du Sud.

DOM

(*c*) Ulloa, *ubi sup.* p. 277.

Description du Perou. Chronologie des Vicerois.

X. Martin Henriquez.

Dom Martin Henriquez, Fils du Marquis d'*Alcanizas*, & sixieme Viceroi du Pérou, avec tous les autres Titres, étoit Gouverneur de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il fut revêtu de cette nouvelle dignité. Il fit son entrée à Lima, le 23 de Septembre 1581. Sa mort, arrivée le 15 de Mars 1583, fit passer le Gouvernement à l'Audience jusqu'à l'arrivée d'un Successeur.

XI. Fernando de Torres y Portugal.

On ne verra plus de Gouverneurs, en qui tous les Titres ne soient réunis. Dom Fernando *de Torres y Portugal*, Comte de *Villar-don-Pardo*, nommé après Henriquez, ne fit son entrée à Lima que le 30 Novembre 1586. Cette année fut glorieuse pour la Capitale du Pérou, par la naissance de *Sainte Rose*, dont la vertu éclata dans la même Ville; pendant que celle de *Saint Toribio*, un de ses Archevêques, n'y causoit pas moins d'admiration.

XII. Garcia Hurtado de Mendoza.

L'administration précédente n'ayant duré qu'environ trois ans, Dom Garcia *Hurtado de Mendoza*, Marquis de *Cañete*, qui avoit été Gouverneur du Chili, pendant que son Pere étoit Viceroi du Pérou, vint remplir une dignité familiere à sa Race, le 8 Janvier 1590. Son premier soin fut d'équiper trois Vaisseaux, pour faire chercher les fameuses Iles de Salomon, dont on avoit eu quelque connoissance au Pérou. Le commandement de cette Escadre fut donné à l'Adelantade *Alvaro de Mendaña*, qui les découvrit (*d*) entre les paralleles de six à quatorze degrés de Latitude Australe. Il débarqua dans la plus grande, après en avoir reconnu six, entre un grand nombre de petites. Elles étoient habitées; mais il n'y trouva point d'or ni d'argent, quoiqu'on eût publié que ces précieux métaux y étoient en abondance.

Ce fut sous ce Viceroi & par ses soins, que le droit d'*Alcavales*, ou des Gabelles, fut établi au Pérou, & que le Commerce de Merceries entre le Pérou & la Nouvelle Espagne fut défendu, parce que celui du Pérou commençoit à souffrir, de l'introduction des Marchandises de la Chine par cette voie. Il fut seulement permis d'envoyer aux Ports de Realejo & de Sonsonate deux Vaisseaux, qui pouvoient revenir chargés de celles de la Nouvelle Espagne, avec une entiere exclusion de tout ce qui venoit de la Chine. Garcia Hurtado, étant retourné en Espagne, y mourut presqu'en arrivant (*e*).

XIII. Louis de Velasco.

Dom Louis de Velasco, Marquis de *Salinas*, étoit Gouverneur de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il fut nommé à la Viceroyauté du Pérou. Son entrée à Lima se fit le 24 Juillet 1596. La Côte fut infestée, pendant son administration, par Olivier van Noort & d'autres Pirates Hollandois. Philippe II. étant mort dans cet intervalle, le Marquis de Salinas fut renvoyé à Mexico pour gouverner la Nouvelle Espagne.

XIV. Gaspard de Zuniga y Azevedo.

A l'avénement de Philippe III. au Trône d'Espagne, Dom Gaspard *de Zuniga y Azevedo*, Comte de *Monterey*, reçut ordre de quitter la Viceroyauté du Mexique, pour aller prendre celle du Pérou. Il ne vécut gueres plus d'un an; &, dans l'intervalle, Pedro Fernandez de Quiros entreprit la découverte des Terres Australes de la Mer du Sud. Il paroît que les

(*d*) C'est de quoi l'on doute encore.

(*e*) On a sa vie, écrite par Christophe Suarez de Figuerra.

Iles qu'il découvrit sont celles qui sont situées près du Capricorne, au nombre d'environ treize, depuis les cinquante degrés jusqu'aux soixante-dix, à l'Occident du Méridien de Lima.

XV. Juan de Mendoza y Lima.

C'est encore de la Viceroyauté du Mexique, qu'on voit passer Dom Juan *de Mendoza y Lima*, Marquis de *Montes-Claros*, à celle du Pérou. Il y fut reçu le 21 Décembre 1607. La Junte générale du Commerce de ces Contrées fut établie sous son administration. En 1609, la Cour ordonna que tous les Bénéfices à charge d'ames, des Evêchés du même Pays, s'obtiendroient par concours, mais à la nomination des Vicerois & des Gouverneurs de Provinces, qui choisiroient un Sujet entre les trois qui seroient proposés par les Evêques. Elle défendit pour jamais le Service personnel des Indiens, comme la principale cause de leur diminution.

XVI. François de Borja y Arragon.

En 1615, année de la découverte du Détroit de le Maire, le Prince d'*Esquilache*, Dom François *de Borja y Arragon*, fut reçu dans la dignité de Viceroi, le 18 Décembre. La découverte de Jacques le Maire fit envoyer en 1617, le Pilote Jean *Morel*, avec deux Caravelles, pour reconnoître son Détroit; & ces observations furent continuées jusqu'en 1620, par d'autres Navigateurs, Espagnols & Portugais, qui étant passés dans la Mer du Sud par le Détroit de le Maire, qu'ils nommerent *Détroit de Saint Vincent*, revinrent dans la Mer du Nord par le Détroit de Magellan.

La mort de Philippe III, dont on reçut la nouvelle au Pérou avant la fin de 1621, fit partir le Prince d'Esquilache pour retourner en Espagne, en laissant l'administration à l'Audience Royale.

XVII. Fernandez de Cordoue.

Le premier Viceroi, sous Philippe IV, fut Dom Diego *Fernandez de Cordoue*, Marquis de *Guadalcazar*, qui fit son entrée à Lima, le 25 Juillet 1622. Les Côtes du Pérou furent infestées par les Pirates Hollandois; & la résistance, qui les obligea de retourner en Europe, fit beaucoup d'honneur au Viceroi.

XVIII. Louis Jerôme Fernandez de Cabrera.

Dom Louis Jerôme *Fernandez de Cabrera*, Comte de *Chinchon*, Ministre d'Etat & de Guerre, fit son entrée à Lima le 14 Janvier 1629. L'année suivante, cette Capitale essuya, le 27 de Novembre, un furieux tremblement de terre. En 1638, une Flotte de Pirogues Portugaises remonta le Marañon, sous la conduite de Pedro Texeira, dont l'expédition entrera dans un Article de cet Ouvrage.

XIX. Pedro de Tolede y Leva.

Dom Pedro *de Tolede y Leva*, Marquis de *Mancera*, nouveau Viceroi, fut reçu le 18 Décembre 1639. Il fit faire, au Callao, les Fortifications qu'on a décrites dans un autre Article, & qui ont subsisté jusqu'au dernier tremblement de terre. L'Artillerie de bronze, dont elles étoient munies, avoit été fondue sous ses yeux. Le Chili lui dut aussi celles de Valdivia & de Valparaiso.

XX. Garcia Sarmiento de Soto-Mayor.

En 1648, Dom Garcia *Sarmiento de Soto-Mayor* fut tiré de la Viceroyauté du Mexique, pour aller remplir la même dignité au Pérou. Il en prit possession le 20 Septembre de la même année; & le 24 Février, 1655, il remit le Gouvernement à son Successeur. La communication du Pérou avec l'Espagne étant interrompue par les Anglois, il mourut à Lima dans l'intervalle.

Dom Louis *Henriquez de Guzman*, Comte d'*Alva de l'Ile*, Grand d'Espagne, & le premier de ce rang que la Cour ait envoyé au Pérou, étoit auparavant Viceroi de la Nouvelle Espagne, & fit son entrée à Lima le 24 Février 1655.

DESCRIPTION DU PEROU. CHRONOLOGIE DES VICEROIS. XXI. Louis Henriquez de Guzman.

Il eut pour Successeur, en 1661, Dom Diego *de Benavidez y la Cueva*, Comte de *Sant-Estevan del Puerto*, dont l'administration fut troublée par divers soulevemens. Il mourut à Lima, le 16 de Mars 1666, & l'Audience demeura chargée du Gouvernement.

XXII. Diego de Benavidez y la Cueva.

En 1667, sous le regne de Charles II, qui avoit commencé en 1665, Dom Pedro *Fernandez de Castro*, Comte de *Lemos*, fut nommé Viceroi du Pérou. Il employa la rigueur pour y rétablir la paix. Entre plusieurs Personnes de distinction qu'il condamna au supplice, on nomme *Salcedo*, riche Particulier, auquel on ne connoissoit pas d'autre crime que de posséder une Mine abondante, & d'user fort noblement de ses richesses. Un Espagnol pauvre, qui arrivoit au Pérou, étoit sûr de trouver du secours chez Salcedo. On assure même qu'il permettoit à ceux qui recouroient à lui, d'entrer dans la Mine, & d'y couper, pendant le tems qu'il leur accordoit, tout l'argent qu'ils y pouvoient trouver, en laissant au sort la mesure de son aumône. Cette générosité ne manqua point d'attirer chez lui un grand nombre d'indigens, dont la mauvaise conduite fournit un prétexte pour le perdre. Mais ce qui paroît surprenant, dans un récit aussi sérieux que celui de M. d'Ulloa, c'est que le jour même de sa mort, lorsque le Viceroi comptoit d'en tirer avantage en usurpant la Mine, une grosse source d'eau, qu'on y vit sortir tout d'un coup, la rendit inaccessible aux Ouvriers; & tous les efforts qu'on a faits depuis n'ont pu vaincre cet obstacle. Cependant on se flattoit, en 1744, lorsque M. d'Ulloa quittoit le Pérou, que plusieurs Personnes riches, qui s'étoient réunies dans cette vue, réussiroient plus heureusement. En 1670, le P. *Muscardi*, Missionnaire Jésuite chez des Indiens idolâtres qui habitent entre le Pays des *Aranjuez* & le Détroit de Magellan, entreprit de découvrir la Ville des *Cesars*, bâtie, dit-on, par le Capitaine Sebastien d'*Arguello*, qui fit naufrage sur la Côte du Détroit; mais toutes ses recherches ne purent même vérifier l'existence de cette Ville. La mort du Viceroi, arrivée en 1672, laissa le Gouvernement à l'Audience royale.

XXIII. Pedro Fernandez de Castro.

La Viceroyauté du Pérou fut remplie, en 1674, par Dom Baltazar *de la Cueva Henriquez*, Marquis de *Castelar*, qui fit son entrée à Lima le 15 d'Août 1674. Sur le soupçon d'avoir favorisé le Commerce illicite de la Chine, il fut rappellé, quatre ans après, avec ordre de remettre le Gouvernement à l'Archevêque de Lima.

XXIV. Baltazar de la Cueva Henriquez.

Ce Prélat, nommé Dom Melchior *de Linnan y Cisneros*, gouverna trois ans, avec l'embarras de se défendre contre Jean *Guerin* & Barthelemi *Cheap*, Pirates Anglois.

XXV. Melchior de Linnan y Cisneros.

Dom Melchior *de Navarre Rocaful*, Duc de *la Palata*, Prince de *Massa*, vint le délivrer d'un soin si peu convenable à sa Profession, en prenant les rênes du Gouvernement le 20 de Novembre 1681. La gloire de son administration fut d'avoir entouré Lima d'un mur de brique : mais l'ouvrage fut à peine fini, qu'il eut le chagrin de le voir renversé par deux tremblemens

XXVI. Melchior de Navarre Rocaful.

DESCRIPTION DU PEROU. CHRONOLOGIE DES VICEROIS.

de terre. On remarque, à l'honneur de ce Viceroi, qu'ayant pris querelle avec l'Archevêque, à l'occasion de quelque mécontentement qu'il avoit eu de la conduite des Curés, il fit, pour la défense de sa Cause, divers Ecrits pleins d'érudition. Dans son retour en Espagne, il fut attaqué, à Porto-Belo, d'une maladie funeste aux Etrangers, qui le mit au tombeau le 13 d'Avril 1691. Les Pirates Anglois, & les Flibustiers François, avoient causé beaucoup de mal au Pérou pendant son administration.

XXVII. Melchior Porto Carrero.

Il y avoit deux ans que Dom Melchior *Porto Carrero*, Comte de *Moncloa*, & Commandeur de *Zara*, gouvernoit le Mexique, lorsqu'il fut nommé à la Viceroyauté du Pérou. Il fit son entrée à Lima le 15 d'Août 1689. Jusqu'à lui, tous les Vaisseaux fabriqués aux Indes avoient été mal construits; il mit la Marine du Pérou sur un meilleur pié. En 1700, l'avénement de Philippe V, Fils de France, au Trône d'Espagne, lui donna l'avantage de proclamer ce Monarque dans les Provinces de son Gouvernement, & de commander sous ses ordres jusqu'en 1706, qu'il mourut à Lima.

XXVIII. Manuel Omns de Santa Pau.

Dom Manuel *Omns de Santa Pau*, de *Sentenana* & de *la Nuza*, Marquis de *Castel dos Rios*, Grand d'Espagne, ancien Ambassadeur aux Cours de France & de Portugal, prit possession de la Viceroyauté du Pérou le 7 Juillet 1707. Pendant son administration, quantité de Vaisseaux François fréquentoient la Mer du Sud, avec la liberté du Commerce dans tous les Ports. Cette faveur leur fut accordée, parce que dans un tems où l'Espagne n'avoit pas d'autre appui que la France, elle tiroit d'eux beaucoup de secours contre les Puissances unies. D'ailleurs, l'envoi des Galions étant alors interrompu, les Marchandises de l'Europe venoient au Pérou par cette voie. Le Viceroi mourut en 1710; mais une sage précaution de la Cour avoit pourvu à cet accident. On gardoit à l'Audience un ordre cacheté, par lequel Sa Majesté Catholique nommoit, pour lui succéder, les Evêques de Cusco, d'Arequipa & de Quito. Les deux premiers étant morts aussi dans l'intervalle, ce fut l'Evêque de Quito qui se trouva revêtu de cette importante dignité.

XXIX. Diego Ladron de Guevara.

Il se nommoit Dom Diego *Ladron de Guevara*, & son entrée à Lima se fit le 30 d'Août de la même année. Les Vaisseaux François continuerent d'être reçus au Pérou sous son administration; mais, pour conserver à l'Espagne les droits imposés sur les Marchandises étrangeres, il exigea que les François qui faisoient traite vinssent étaler leurs Marchandises au Callao. C'étoit le moyen, non-seulement de faire cesser toutes les fraudes, mais encore de rassembler assez de Vaisseaux pour défendre Lima contre l'invasion des Anglois, dont cette Ville se croyoit menacée. Cependant cet ordre ne pût empêcher la continuation du Commerce clandestin; & d'un grand nombre de Navires François, il n'y en eut que trois qui profiterent des offres du Viceroi. Après la paix d'Utrecht, l'entrée des Ports du Pérou leur fut interdite; & les Anglois obtinrent l'*Assiento* des Negres, c'est-à-dire le privilege exclusif de fournir tous les Negres dont les Espagnols ont besoin pour le travail des Terres & des Mines; à quoi l'on joignit le fameux Vaisseau de permission, qui a causé un préjudice extrême au Commerce d'Espagne, par l'abus continuel des Anglois. La condescendance du Viceroi pour les

François fut désapprouvée à la Cour; & cette raison l'ayant fait dépouiller du Gouvernement en 1716, il mourut, en 1718, à Mexico, que sa curiosité lui avoit fait souhaiter de voir, après sa disgrace.

Description du Perou. Chronologie des Vicerois.

XXX. Diego Marcillo Rubio d'Auñon.

Son Successeur fut l'Archevéque de Plata, Dom Diego *Marcillo Rubio d'Auñon*, qui n'ayant été chargé de le remplacer qu'en attendant celui que la Cour avoit nommé, ne gouverna le Pérou que cinquante jours.

XXXI. Dom Carmine Caracciolo.

Il remit le Gouvernement à Dom *Carmine Caracciolo*, Prince de *Santo Bono*, Grand d'Espagne, qui arriva le 5 d'Octobre 1716. Tous les soins de ce nouveau Viceroi furent employés à troubler le Commerce des Vaisseaux François, qui n'avoit point encore cessé au Pérou, malgré les défenses de la Cour d'Espagne. Ce fut sous son administration, qu'elle établit, en 1718, un Viceroi dans la nouvelle Grenade, dont la Jurisdiction fut réglée depuis les confins du Royaume de Quito jusqu'à la Mer du Nord; & pour soutenir cette dignité, sans qu'il en coûtât trop au Trésor Royal, les Audiences de Quito & de Panama furent supprimées. Elle fut d'abord remplie par Dom George de Villa-longa, alors Gouverneur de Callao, & Commandant des Armées du Pérou. Le Prince de Santo Bono obtint, en 1720, la permission de retourner en Espagne.

XXXII. Diego Marcillo Rubio d'Auñon, une seconde fois.

L'Archevéque de Plata fut rappellé aussitôt pour lui succéder, & prit une seconde fois les rênes du Gouvernement: mais la guerre des Indiens du Chili, qui commença par le meurtre d'un Capitaine Espagnol, dont ils envoyerent, suivant leur usage, la main droite à tous leurs Alliés, pour les inviter à prendre les armes, causa tant de frayeur ou d'inquiétude à ce Prélat, que dans la plus grande chaleur des opérations militaires il abandonna la Viceroyauté pour se réduire au soin de son Diocese.

XXXIII. Joseph d'Armendariz.

Louis I, qui avoit succédé au Trône d'Espagne, après l'abdication du Roi son Pere, étant mort en 1724, après un regne de sept mois & dix-sept jours, Dom Joseph d'*Armendariz*, Marquis de *Castel Fuerte*, déja nommé au Gouvernement du Pérou, y fut confirmé par Philippe V, aussitôt que ce Prince eut repris les rênes de la Monarchie Espagnole. Le Marquis s'attacha particuliérement à mettre les Mines en valeur, par des saignées pour en faire écouler l'eau. En 1732, une petite Flotte de Pirogues Portugaises, partie de la Ville du Para, remonta le Fleuve des Amazones, jusqu'au Napo, qu'elle remonta aussi, pour former un Etablissement & bâtir un Fort à l'embouchure de l'*Aguarico*. C'étoit entreprendre sur les Missions des Jésuites Espagnols, & par conséquent sur les droits de la Couronne d'Espagne. Le Supérieur de ces Missions protesta contre l'usurpation des Portugais, & porta ses plaintes à l'Audience de Quito, d'où elles passerent au Viceroi du Pérou. Quelques Troupes, envoyées à la Riviere d'Aguarico, n'auroient pas eu de peine à déloger les Portugais de ce Poste, s'ils n'eussent pris volontairement le parti de se retirer: mais ce désistement ne fut pas de longue durée.

Guerre du Paraguay.

Une affaire d'une autre nature devint l'occasion d'une guerre, dont la singularité demande un peu d'explication (*f*). L'Audience de *Chuquisaca* avoit

(*f*) Comparez ce récit, qui est tiré de M. d'Ulloa, avec celui de l'Historien du Paraguay, Liv. 17 & 18.



Description du Perou. Chronologie des Viceroys.

nommé pour Juge-Visiteur des Missions du Paraguay, Dom Joseph d'*Antequera*, Protecteur Fiscal des Indiens, & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara. Les Jésuites, Curés de ces Missions, refuserent de consentir à sa visite, parce que leur honneur n'étoit point assez ménagé dans la forme de sa Commission. Ce refus lui fut signifié avec des politesses qui devoient le satisfaire. Mais il n'en publia pas moins, dans la Ville de l'Assomption, où il s'étoit déja rendu, qu'aucune opposition ne seroit capable de l'arrêter. Une déclaration si brusque forma deux partis, l'un en faveur des Jésuites, l'autre pour l'exécution des ordres de l'Audience. La discorde s'étant répandue dans les lieux voisins, on vit bientôt en campagne deux petites Armées, qui se battirent avec beaucoup de furie. L'action fut très sanglante; Antequera, que l'Audience avoit envain rappellé, fut toujours à la tête de ses Partisans, & n'en fut pas moins défait par ceux des Jésuites. Sur de nouvelles Lettres de rappel, il prit le parti de retourner à Chuquisaca, pour y justifier sa conduite. On l'accusa d'avoir eu dessein de se faire Roi du Paraguay. La vérité de ses intentions paroît d'autant plus difficile à pénétrer, que suivant le récit de M. d'Ulloa, les attaques & les défenses contenoient 5000 feuilles d'écriture. Un ordre du Viceroi le fit conduire à Lima, où plusieurs années furent employées à l'instruction de son Procès. Enfin, le Conseil des Indes ayant pressé le Viceroi de finir cette affaire, les opinions se trouverent partagées dans son Tribunal. Des quatre Auditeurs Royaux, deux condamnerent Antequera sans appel; un troisieme fut d'avis de le renvoyer devant le Conseil des Indes; & le quatrieme refusa de le juger, sous prétexte que le tems lui avoit manqué pour l'examen des Pieces. Le Viceroi s'étant joint aux deux premiers, on dressa la Sentence, qui condamnoit Antequera à perdre la tête, & Dom Joseph de *Mena*, son Lieutenant, au gibet. Tout ce qu'il y avoit de Personnes distinguées à Lima, demanderent grace pour les Coupables, ou du moins la liberté de l'appel au Conseil des Indes. La Populace, plus emportée dans sa faveur, témoigna hautement qu'elle étoit résolue de s'opposer à l'exécution du Jugement. Mais le Viceroi fut inexorable; & craignant néanmoins les obstacles dont on le menaçoit, il fit venir secrétement quelques Troupes du Callao, pour renforcer la Garnison de Lima. Ensuite, ayant ordonné aux Officiers de faire tirer sur Antequera, au moindre mouvement qu'on feroit pour l'enlever, il fixa le jour de l'exécution. Ce fut le 5 Juillet 1731. Les deux Coupables furent conduits à l'échaffaut, dressé sur la grande Place, qui se trouva remplie d'une foule de Peuple. Un Particulier eut l'audace de s'avancer, & de crier trois fois, *grace*. Ce cri fut répété par des milliers d'Habitans, & sembloit annoncer d'autres entreprises. Mais les Soldats, qui conduisoient Antequera, firent feu sur lui; & de la même décharge ils tuerent deux Cordeliers, qui l'assistoient aux derniers momens de sa vie. A ce bruit, le Viceroi sortit de son Palais, & prit le cheval d'un de ses Gardes, pour se rendre plus promptement sur la Place: mais sa présence ne faisant qu'irriter le Peuple, qui commençoit à s'armer de pierres, & de tous les instrumens de la fureur, il ordonna aux Troupes de tirer sur la foule. Quelques-uns furent blessés, mais il n'en coûta la vie à personne; & cette fermeté ayant

éloigné les plus séditieux, Mena fut exécuté sans aucune opposition. Philippe V, informé de cet événement, approuva la conduite du Viceroi; & loin d'écouter les plaintes des Cordeliers sur la mort de leurs Confreres, il fit faire des réprimandes à leur Chapitre, pour avoir osé demander raison d'un accident qui ne pouvoit être attribué qu'au hazard.

Cet exemple de sévérité rendit le Marquis de Castel Fuerte si terrible, que son nom seul arrêta les extorsions & soutint la Justice, pendant le reste de son Gouvernement.

Il le remit, au mois de Février 1736, à Dom Antonio *de Mendoza*, XXXIV. Antonio de Mendoza.
Marquis de *Villa-Garcia*. Ce fut dans cette année que les Mathématiciens de France & d'Espagne, envoyés pour la mesure des Degrés terrestres, près de l'Equateur, arriverent à Quito. Deux fameuses guerres donnerent un autre éclat au nouveau Gouvernement; celle des Anglois, qui produisit les vaines entreprises de l'Amiral Vernon, suivies des brigandages plus heureux de l'Amiral Anson; & celle des Indiens du Chili, dont l'opiniâtreté ne causa pas peu d'embarras aux Espagnols. Ce que la seconde eut de plus remarquable, c'est la politique du Chef des Rebelles, qui, pour faire entrer dans ses intérêts les Indiens convertis, comme les Idolâtres, publioit qu'il ne vouloit pas d'autre Religion que le Christianisme, promettoit d'établir des Ecoles pour instruire ses Partisans dans les Sciences, & de faire donner les Ordres sacrés à ceux qui se sentiroient de la vocation pour l'Etat Ecclésiastique, envoya même une Ambassade aux Espagnols, pour leur demander des Jésuites, & faisoit toujours porter une Croix au milieu de son Armée, avec une Image de la Sainte Vierge. Cette ruse eut d'abord quelque succès; mais elle fut découverte, & la guerre n'en devint que plus furieuse. Ces Barbares n'avoient pas encore quitté les armes en 1744, lorsque les Mathématiciens Espagnols mirent à la voile pour retourner en Europe.

Le Marquis de Villa-Garcia, ayant remis le Gouvernement à son Successeur en 1745, mourut de maladie, le 15 Décembre 1746, à bord du Vaisseau François l'*Hector*, qui le ramenoit en Espagne. Lima lui est redevable d'une belle Statue équestre de Philippe V, placée sur le Pont de la Riviere de Rimac, par lequel on entre dans cette Ville.

Dom Joseph *Manso y Velasco*, Comte de *Superunda*, Chevalier de l'Or- XXXV. Joseph Manso y Velasco.
dre de Saint Jacques, & Lieutenant Général des Armées d'Espagne, dernier Viceroi dont je trouve le nom, succéda au Marquis de Villa-Garcia le 12 Juillet 1745. Il étoit Gouverneur du Chili. L'année suivante, qui fut celle de la mort de Philippe V, & de l'avénement de Ferdinand VI. au Trône, est mémorable à jamais dans les Fastes du Pérou par le tremblement de Terre qui détruisit entiérement le Callao & la Ville de Lima. M. d'Ulloa rapporte cet événement au 28 d'Octobre (*g*).

(*g*) *Ubi supr.* Tom. II, pp. 316 & précédentes.

DESCRIPTION DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

§. III.

Climat, Saisons, Température de Lima & de tout le Pays des Vallées du Pérou.

INTRODUCTION.

On a fait observer plus d'une fois, que ce qu'on nomme le *Pays des Vallées*, au Pérou, est le long espace qui borde la Mer du Sud, entre Tumbez & Lima, jusqu'aux Montagnes qui portent le nom de *Cordilliere*. C'est proprement de cette belle Contrée qu'il est question, dans cet Article; car on a pris soin de joindre, à la Description des autres, quelques remarques sur les qualités de l'air, qui varie presqu'à chaque Corrégiment, suivant la différence des situations. Celui de Lima & de tous les Pays des Vallées a des singularités, qui méritent une attention particuliere. Les Voyageurs anciens, comme les modernes, se sont fort étendus sur ces Phénomenes; & toutes leurs explications n'empêchent point que les causes ne demeurent toujours fort obscures: mais comme on ne peut desavouer que la Physique ne soit aujourd'hui beaucoup plus éclairée qu'elle ne l'étoit il y a deux siecles, il ne paroîtra pas surprenant qu'on donne ici la préférence aux lumieres récentes, sur celles de Gomera, d'Herrera, d'Acosta, de Zarate, de Garcilasso, de Laet, & de tous ceux qu'on a pris pour guides dans les récits historiques. Ajoutons que chaque Science ayant ses bornes, hors desquelles l'autorité de ceux qui les professent n'est jamais du même poids, on doit toujours mettre beaucoup de distinction entre le sentiment d'un Mathématicien ou d'un Physicien, sur l'objet de ses Etudes, & celui d'un Historien commun ou d'un simple Voyageur.

Différence de climat à la même hauteur.

OBSERVONS d'abord, avec M. d'Ulloa, qu'il seroit difficile de déterminer la température de Lima & ses changemens, si l'on en devoit juger par ce qu'on éprouve dans une égale Latitude, à la partie Nord de l'Equinoxial. On se tromperoit, par exemple, si de ce que les hauteurs de Lima & de Carthagene, l'une à l'Hemisphere boréal, l'autre à l'Hemisphere austral, different peu entr'elles, on concluoit qu'il y a beaucoup de ressemblance entre le climat de ces deux Villes; car, autant que celui de Carthagene est chaud & fâcheux, autant celui de Lima est agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. Le Printems commence, à Lima, peu de tems avant la fin de l'année, vers la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre: ce qui ne regarde néanmoins que l'air; car les vapeurs, dont il étoit chargé tout l'Hiver, venant alors à se dissiper, le Soleil recommence à paroître, & rend à la terre une douce chaleur, que l'absence de ses rayons lui avoit ôtée. Ensuite vient l'Eté, qui est chaud, sans qu'on se plaigne de l'excès; parce que sa chaleur est tempérée par les vents du Sud, qui soufflent modérement dans cette saison. L'Hiver commence au mois de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet, & dure jusqu'en Novembre ou Décembre, avec un peu d'Automne entre deux. C'est à la fin de l'Eté, que les vents du Sud commencent à souffler avec plus de force & à répandre le froid. Au reste le froid ne ressemble point à celui qu'on ressent, dans les lieux où l'on voit

Saisons de Lima.

de

de la neige & de la glace; mais il est assez fort, pour faire quitter les habits légers, & prendre le drap, ou quelque étoffe de cette nature.

Climat, saisons, température, &c.

Cause du froid de Lima.

Deux causes produisent le froid qu'on éprouve dans ce Pays, comme on en a remarqué deux autres, qui produisent le même effet à Quito. Le froid de Lima vient premiérement des vents du Pôle austral, qui conservent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Mais peut-être ne la conserveroient-ils pas dans un si grand intervalle, c'est-à-dire, depuis la Zone glaciale jusqu'à la Zone torride, si la Nature n'y avoit pourvu; & c'est ici la seconde cause: pendant que l'Hiver dure, la terre se couvre d'un brouillard épais, comme d'un voile qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer jusqu'à elle; de sorte que les vents, soufflant sous ce voile, conservent le froid qu'ils ont contracté dans des Pays naturellement froids. Ce brouillard n'enveloppe pas seulement tout le Canton de Lima; il s'étend vers le Nord, dans tout le Pays des Vallées. Il ne se borne pas à la terre, & couvre aussi l'Atmosphere maritime. Reguliérement il se maintient sur la terre toute la matinée, jusqu'à dix ou onze heures, ou midi, au plus tard, qu'il recommence à s'élever, sans se dissiper entiérement. Mais il n'offusque plus la vue: il cache seulement le Soleil pendant le jour, & les Etoiles pendant la nuit; car le Ciel demeure toujours couvert, soit que les vapeurs s'élevent, soit qu'elles s'étendent sur la terre. Quelquefois elles s'éclaircissent un peu, & laissent appercevoir l'image du Soleil, mais sans laisser sentir la chaleur de ses rayons. C'est une observation assez singuliere, qu'à deux ou trois lieues de Lima, depuis midi jusqu'au soir, les vapeurs se dissipent beaucoup plus que dans cette Ville, puisqu'elles laissent voir pleinement le Soleil & sentir ses rayons, qui y moderent le froid. Au Callao, par exemple, qui n'est qu'à deux lieues de Lima, les Hivers y sont beaucoup moins desagréables, & le Ciel moins embrumé.

Effet de la rosée au Pérou.

Ce n'est que dans cette saison, que les vapeurs se résolvant en bruine fort menue, comme une espece de rosée, la terre est partout également humectée. Cette rosée se nomme *Garua*; elle fait renaître la verdure & les fleurs sur les Collines & les Côteaux, qui avoient paru arides tout le reste de l'année. Aussi le fort de l'Hiver n'est-il pas plutôt passé, que les Habitans des Villes s'empressent d'aller peupler les Campagnes. Jamais les *Garuas* ne sont assez fortes pour rendre les chemins plus difficiles. A peine sont-elles capables de pénétrer l'étoffe la plus légere, qu'on y auroit longtems exposée. Cependant elles suffisent pour pénétrer la terre; & pour en fertiliser la plus aride surface, parce que le Soleil ne peut les dessécher. Par la même raison, elles remplissent de boue les rues de Lima, en détrempant cette fiente, qu'on a représentée fort incommode en Eté.

Vents qui y regnent en Hiver.

Les vents, qui regnent en Hiver, ne sont pas précisément ceux du Sud, quoiqu'on leur donne ordinairement ce nom; ils tournent un peu vers le Sud-Est, & soufflent continuellement entre Sud-Est & Sud. C'est du moins ce que les Mathématiciens observerent pendant deux Hivers, qu'ils passerent, l'un à Lima en 1742, l'autre au Callao en 1743. Le second fut des plus rigoureux qu'on eût jamais sentis dans toute cette partie de l'Amérique, jusqu'au Cap de Horn. Dans le Chili, à Valdivia, à Chiloé, il fut pro-

DESCRIPTION DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Jamais de pluie dans les Vallées du Pérou.

portionné à la hauteur du Pôle. A Lima, il causa des constipations & des fluxions, qui emporterent beaucoup de monde.

Une singularité fort étrange des Vallées du Pérou, c'est qu'il n'y tombe jamais de pluie; ou, pour employer l'expression de M. d'Ulloa, jamais les nuages ne s'y résolvent en eaux formelles. Divers Voyageurs (a) en ont cherché la cause. Les uns ont cru la trouver dans les vents du Sud, qui, soufflant sans cesse, tiennent dans une continuelle agitation, vers le même côté, les vapeurs de la Terre & de la Mer. Comme elles ne s'arrêtent en aucun lieu de l'une & de l'autre, faute d'un vent qui les repousse, ces Voyageurs Philosophes ont conclu qu'elles ne peuvent s'unir & se condenser, jusqu'à former des gouttes d'eau que leur poids soit capable de précipiter vers la Terre. D'autres ont prétendu que le froid apporté par les vents du Sud, tenant pendant toute l'année cette Atmosphere dans un certain degré égal, à mesure que ces vents grossissent les particules de l'air, soit par les particules salines, dont ils les pénetrent, & dont ils se chargent en traversant l'Atmosphere maritime, soit par les particules nitreuses dont ces Régions abondent; ces mêmes vents n'ont pas un mouvement assez fort, pour unir les vapeurs de la Terre jusqu'à leur faire former des gouttes d'eau d'un poids supérieur à celui des particules d'air. M. d'Ulloa, sans entreprendre de réfuter ces solutions, hasarde aussi son sentiment, & le fonde sur des principes de fait, qu'il croit capables, dit-il, non-seulement de guider ceux qui s'employeront à la même recherche, mais encore ceux qui voudront juger de la solidité de toutes les explications.

Explication de M. d'Ulloa.

Il établit, premiérement, que dans tout le Pays des Vallées, il ne regne pendant toute l'année aucun autre vent que ceux qui viennent du Pôle austral, c'est-à-dire du Sud au Sud-Est (b), tant sur Terre que jusqu'à une certaine distance des Côtes de Mer; sur quoi il remarque néanmoins qu'en certaines occasions, ces vents se calment tout-à-fait, & qu'alors on sent, du côté du Nord, une certaine moiteur dans l'air, quoique très foible, dont se forme le brouillard. 2°. Les vents du Sud soufflent sur Terre avec plus de force, en Hiver, qu'en Eté. 3°. Quoiqu'on ne voie point de pluie formelle dans les Vallées, on y éprouve les petites bruines qui se nomment *Garuas*; & ces bruines, qui sont presque continuelles en Hiver, n'arrivent jamais en Eté. 4°. Pendant les Garuas, les nuages, brouillards, ou vapeurs, qui s'élevent de la terre, y restent comme attachés; & le même brouillard, qui se résout en Garua, commençant par la moiteur, peu à peu l'humidité devient plus sensible, jusqu'à ce que le brouillard étant arrivé à sa plus grande condensation, on distingue les petites gouttes qui s'en séparent. Cette remarque se faisant même dans les Pays froids, il n'est pas étonnant que la même chose arrive ici. 5°. En Eté, l'action du Soleil sur la terre fait sentir une très grande chaleur dans toutes ces Vallées; d'autant plus grande, que les rayons agissant sur le sable, la réverbération doit l'augmenter encore, surtout si l'on n'oublie point que le vent est alors très foible. 6°. Dans les

(a) Outre ceux qu'on vient de nommer, M. Frezier & M. Gentil de la Barbinais ont donné chacun leur explication.

(b) D'autres prétendent qu'ils viennent entre le Sud & le Sud-Ouest; mais on vient de voir une expérience de deux Hivers, qui les dément.

Climat, saisons, température, &c.

Vallées, on a vu quelquefois la nature se démentir & produire des pluies formelles, comme on l'a rapporté dans la Description des Corrégimens de Chocopé, de Truxillo & de Tumbez; avec cette particularité, que non-seulement les vents n'avoient point varié, mais que s'étant maintenus au Sud, ils avoient été beaucoup plus forts, à l'arrivée des pluies, qu'ils ne le sont dans les Etés & les Hivers ordinaires. Ces six principes sont si propres au climat des Vallées, qu'ils peuvent être appliqués à toutes leurs parties.

Là-dessus, pour donner une solution qui s'accorde de tout point avec l'expérience, M. d'Ulloa regarde comme accordé, que le vent souffle avec plus de force dans certains espaces de l'Atmosphere que dans d'autres. Ce n'est pas, dit-il, immédiatement sur la surface de la Terre, que le vent a sa plus grande force; cette expérience peut se vérifier partout. Il en prend droit de poser, avec quelque certitude, que les vents du Sud portent leur plus grande force, par un intervalle de l'Atmosphere un peu séparé de la Terre, mais non pas au point de surpasser celui où se forme la pluie, ou dans lequel les particules d'eau, que les vapeurs renferment, se réunissent pour composer des gouttes de quelque poids. Dans ce Pays on voit que les nuées, ou les vapeurs, qui s'élevent au-dessus de cet espace, c'est-à-dire celles qui s'élevent le plus, sont venues beaucoup plus lentement que celles qui ont le vent au-dessous d'elles. Souvent hors des Vallées, ces nuages se meuvent dans un sens contraire à celui des gros nuages qui sont au-dessous. On peut donc supposer, avec une parfaite vraisemblance, que la partie de l'Atmosphere, où les vents soufflent d'ordinaire avec le plus de force, est la même où se forme la grosse pluie.

Venons à l'explication. M. d'Ulloa juge qu'en Eté l'Atmosphere étant plus raréfié, le Soleil par l'influence de ses rayons attire les vapeurs de la terre, & les raréfie au même degré que l'Atmosphere; parceque ses rayons, tombant perpendiculairement, ont plus de force pour faire lever les vapeurs, qui, venant à toucher la partie inférieure à la Région de l'Atmosphere où les vents soufflent avec le plus de force, sont emportés par ces mêmes vents, qui ne leur laissent pas le tems de s'élever dans cette Région, pour s'y unir & former des gouttes, sans quoi il ne sauroit y avoir de pluie. D'ailleurs, à mesure que les vapeurs s'élevent de la terre, elles prennent leur cours par cette partie inférieure de l'Atmosphere; & les vents étant ici continuels, ils emportent ces vapeurs, raréfiées par la chaleur du Soleil. La trop grande activité de cet Astre les empêche aussi de s'unir; & de-là vient qu'en Eté l'Atmosphere est claire & dégagée de vapeurs. En Hiver, les rayons du Soleil ne tombant qu'obliquement sur la Terre, l'Atmosphere reste condensée; & l'air qui vient des Parties Australes l'est davantage, parce qu'il est chargé de cette coagulation naturelle que les glaces lui communiquent, & qu'il communique à son tour aux vapeurs.

Cette Doctrine se trouve ici fortifiée par d'autres raisonnemens; après quoi M. d'Ulloa continue d'expliquer d'où sont venues les pluies abondantes, qu'on n'a pas laissé de voir deux fois dans certaines parties des Vallées. Ces accidens étant arrivés en Eté, il croit pouvoir conclure de leurs circonstances, que les vents d'Est, ayant été plus forts ces années-là qu'à l'ordinaire,

Description du Pérou.

Climat, saisons, température, &c.

& s'étant plus avancés sur le Continent, ont couru par cet espace supérieur où les vents du Sud passent avec le plus de force & de rapidité, & les ont contraints de changer de Rhumb. Comme ceux-ci ne pouvoient prendre, en rebroussant, le Rhumb qu'ils avoient tenu, parce qu'ils en étoient empêchés par la continuité des autres, ils quittoient nécessairement cette Région, pour la céder à un plus grand poids; & descendant au-dessous des vents d'Est, ils se trouvoient plus proches de la terre. Alors, les vapeurs qui en sortoient pendant tout le jour, après avoir couru dans un certain espace avec le vent le plus bas, s'élevoient jusqu'à la Région où l'autre vent regnoit, & refoulées par celui-ci, elles avoient le tems de se condenser en pluie, surtout lorsque l'activité du Soleil commence à décliner. Aussi la pluie ne commençoit-elle que vers le soir; d'ailleurs on nous avertit que les vents d'Est, dans les Climats où ils sont réguliers, ne soufflent avec force que depuis le coucher du Soleil jusqu'à l'Aurore, & que la pluie cessoit le matin, lorsqu'ils commençoient à s'affoiblir. Au contraire, les vents de Sud soufflant tout le jour, & ne trouvant dans la partie supérieure de l'Atmosphere aucun vent qui leur fit obstacle, ils emportoient avec eux les vapeurs, à mesure qu'elles s'élevoient, & l'air demeuroit serein.

Si l'on peut dire que réguliérement il ne pleut jamais à Lima & dans les Vallées, jamais on n'y voit non plus d'orage. Les Habitans qui n'ont jamais voyagé, ni dans les Montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ou dans d'autres lieux, ignorent ce que c'est que le Tonnerre & les Eclairs; & leur frayeur est égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils entendent l'un & qu'ils voient les autres. Mais il n'est pas moins surprenant que ce qui est inconnu dans les Vallées soit très fréquent à 30 lieues de Lima vers l'Est; car de ce côté-là, c'est à-peu-près la distance des Montagnes, les pluies & les orages y sont aussi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique constans à Lima, varient néanmoins un peu, mais presqu'imperceptiblement. Ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons; & si cette Ville n'étoit pas sujette à d'autres incommodités, ses Habitans n'auroient rien à desirer pour l'agrément de la vie. Mais la Nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des Terres Australes, qui se font généralement sentir dans les Vallées, succedent quelquefois des vents de Nord, si foibles à la vérité & si imperceptibles, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les Girouettes & les Banderolles des Vaisseaux. C'est une petite agitation de l'air, qui suffit pour faire remarquer que les vents du Sud ne regnent point. Elle arrive réguliérement en Hiver, & c'est par ce changement que les brouillards commencent; ce qui paroît conforme à l'explication de M. d'Ulloa sur le défaut de pluie. Mais ce léger souffle a des qualités si particulieres, que lorsqu'il commence, & même avant que le brouillard soit condensé, les Habitans en ressentent les effets, par de violens maux de tête, qui les dispensent de quitter leur lit pour s'assurer de la disposition de l'air.

Insectes de Lima.

Un autre fléau, dont tous les soins & les préparatifs ne garantissent personne, ce sont les Puces & les Punaises. Les Voyageurs attribuent la prodigieuse multitude de ces Insectes au crotin, dont on a remarqué que les

Description du Perou. Climat, saisons, temperature, &c.

rues font toujours remplies; il n'y a point de Maisons qui en soient exemptes, & où l'on ne voie tomber sans cesse des Punaises & des Puces à travers les ais. Les Mosquites n'y sont gueres moins communs; mais il est plus aisé de s'en défendre. On ne voit d'ailleurs, à Lima & dans toutes les Vallées, aucune espece d'Animaux ni de Reptiles venimeux.

Maladies communes aux Habitans.

Les maladies, qui y font le plus de ravage, sont les fievres malignes, intermittentes & catharreuses, les pleurésies & les constipations. La petite vérole, qui regne à Lima comme à Quito, n'y est pas annuelle; mais elle emporte toujours un grand nombre d'Habitans. Les *Pasmes* y sont encore plus dangereux. Cette maladie, qui n'est pas connue à Quito, mais dont on a déja parlé dans la Description de Carthagene, se divise en Pasme commun, ou *partial*, & en Pasme malin, ou *d'arc*. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque autre maladie aiguë. On échappe souvent au premier, quoiqu'il emporte quelquefois les Malades en quatre ou cinq jours, qui est le tems ordinaire de sa durée: mais le Pasme malin ne fait pas languir long-tems. Deux jours mettent un Homme au tombeau.

Pasme, terrible maladie. En quoi elle consiste.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entiere inaction, & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Ajoutez une humeur mordicante, qui se répand dans toutes les membranes, & qui y cause des douleurs insupportables, mais plus encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre si fort par des mouvemens convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment; & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir, même avec force.

Dans le Pasme partial, le pouls n'est pas plus élevé que dans la maladie qui le précede; il arrive même que la fievre diminue: dans le Pasme d'arc elle augmente, parceque le mal accelere la circulation. Mais l'un & l'autre sont accompagnés réguliérement d'une léthargie, qui n'empêche pas néanmoins que les douleurs ne se fassent sentir avec assez d'activité, pour faire jetter des cris lamentables. Le Pasme malin, ou d'arc, tire ce nom de ce qu'au commencement du mal, sa malignité est si grande, qu'elle commence à causer une contraction dans les nerfs qui accompagnent les vertebres de l'épine du dos, depuis le cerveau en bas; & cette contraction augmente tellement, que le corps du Malade se courbe en arriere comme un arc, & que tous ses os se disloquent (*c*). Sa douleur doit être extrême; & si l'on y joint les maux communs aux deux Pasmes, on ne sera pas surpris qu'il perde bientôt le sentiment & la respiration. C'est ordinairement dans un de ces accès de léthargie qu'il expire.

La maniere de traiter cette maladie est d'empêcher, autant qu'il est possible, l'air de pénétrer dans le lit du Malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours grand feu, afin que la chaleur ouvre les pores & facilite la transpiration. On donne des lavemens, pour modérer le feu intérieur; tandis qu'à l'extérieur, pour adoucir les parties, on emploie les onguens & les cataplasmes. On se sert aussi des cordiaux, des diurétiques, &

(*c*) Le P. Feuillée a donné aussi la description & des exemples de ce mal. Tom. I. pag. 474.

Description du Perou.

Climat, saisons, température, &c.

quelquefois du bain, pour arrêter les progrès de l'humeur maligne; mais le bain n'eſt jamais employé que le premier jour, avant que le mal ſoit dans ſa force.

Fâcheuſe maladie des Femmes de Lima.

Entre les infirmités des Femmes de Lima, on en compte une, non-ſeulement fréquente, mais fort contagieuſe & preſqu'incurable. C'eſt un Cancer à l'Uterus, qui leur cauſe d'abord des douleurs ſi vives, qu'elles ne font que gémir. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues; elles maigriſſent, & tombent dans une langueur qui les conduit à la mort. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, pendant leſquels les douleurs & les évacuations diminuent. Mais tout d'un coup elle recommence avec plus de force que jamais. Elle eſt ſi trompeuſe, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du viſage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre ſymptôme, juſqu'à ce qu'elle ſoit à ſon dernier période. Elle eſt ſi contagieuſe, qu'on la gagne en s'aſſeyant ſur la chaiſe ordinaire d'une perſonne qui en eſt atteinte, ou pour avoir porté un de ſes habits: mais cette contagion ſe borne aux Femmes; car elles ne laiſſent pas de vivre avec leurs Maris, juſqu'au moment où l'excès du mal les jette dans l'abattement qu'on a repréſenté. On attribue cette dangereuſe maladie à deux cauſes; l'abondance des odeurs, dont les Femmes ſont toujours munies, & le mouvement continuel qu'elles ſe donnent dans leurs Calêches: M. d'Ulloa doute avec raiſon de la ſeconde.

La maladie vénérienne eſt auſſi commune à Lima & dans les Vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique Méridionale. On n'y apporte pas plus de ſoin à la guérir, & le ſort commun de tous ceux qui en ſont atteints, eſt de la porter juſqu'au tombeau.

Tremblemens de terre.

Mais de tous les maux qui ſe font ſentir au Pérou, il n'y en a point de comparable aux Tremblemens de terre. Le Pays y eſt ſi ſujet, que ſes Habitans vivent dans de continuelles allarmes. Les ſecouſſes ſont ſubites, & ſe ſuivent ordinairement de près, avec un ſi furieux trémouſſement, qu'il inſpire de la terreur aux plus braves. M. d'Ulloa en fait une peinture, qu'on traiteroit de poétique, ſi elle n'étoit d'un grave Mathématicien, qui ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. „ Quelqu'inopinés, (dit-il,) „ que ſoient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laiſſe pas d'être „ annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'eſt-à-dire, „ une minute avant les ſecouſſes, on entend, dans les concavités de la terre, un bruit ſourd, qui ne s'arrête pas où il ſe forme, mais qui ſe répand „ ſous terre en divers endroits. Les chiens ſont toujours les premiers qui „ preſſentent un tremblement de terre. Ils aboient, ou plutôt ils pouſſent „ des hurlemens fort lugubres. Les Bêtes de charge, & les autres Animaux „ qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court; & par un inſtinct naturel, ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche „ point de l'effroi des Habitans. Au premier indice, ils quittent leurs Maiſons, la terreur peinte ſur le viſage, & courent vers les grandes rues, „ pour y chercher une ſûreté qu'ils ne trouvent point ſous leurs toîts. Leur „ précipitation eſt extrême. Ils ſortent dans l'état où ils ſe trouvent, & „ ſans y faire réflexion. Si c'eſt la nuit, pendant qu'ils étoient à repoſer, „ ils ſortent nus, ils ne ſe couvrent pas même d'une robe; & ſi, dans une

Deſcription de ſes effets.

„ consternation si générale, ce spectacle pouvoit être regardé de sang froid, „ tant de figures singulieres feroient une scene fort comique. Qu'on se re- „ présente avec cela les cris des Enfans, les lamentations des Femmes, qui „ invoquent toutes les Puissances du Ciel, celles mêmes des Hommes, & „ les hurlemens des chiens, qui continuent; c'est une épouvantable confu- „ sion, qui dure bien plus long-tems que les secousses, parceque l'expérien- „ ce ayant appris qu'elles peuvent se réiterer, & que les malheurs, qui ne „ sont point arrivés dès les premieres, sont souvent causés par celles qui les „ suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi" (*d*).

Heure précise des Tremblemens de 1742.

Le même Voyageur, se trouvant à Lima en 1742, eut la curiosité de marquer l'heure précise des tremblemens de terre qu'on y essuya. Il nous donne le résultat de ses Observations. 1. Le 9 de Mai, à neuf heures un quart. 2. Le 19 du même mois, vers minuit. 3. Le 27, à 5 heures 35 minutes du soir. 4. Le 12 de Juin, à cinq heures trois quarts du matin. 5. Le 14 d'Octobre, à neuf heures du soir. Ces cinq tremblemens ne sont que les plus considérables d'une seule année, & durerent au moins une minute. M. d'Ulloa remarque qu'ils sont arrivés indifféremment pendant le flux ou reflux de la Marée, & jamais au flux parfait ni au reflux total; ce qui ne s'accorde point avec l'opinion de ceux qui prétendent que les tremblemens n'arrivent que dans les six heures de reflux ou de basse Marée. Mais cette supposition, qu'ils n'ont hazardée que pour étayer leur systême, n'est pas moins contraire à d'autres Observations.

Nombre des Tremblemens de Lima depuis sa fondation.

Le premier tremblement de terre qu'on ait ressenti à Lima, depuis l'établissement des Espagnols, arriva quelques années après la fondation de cette Ville; mais elle en reçut peu de dommage, & tout le mal alla tomber sur Arequipa, qui fut entiérement ruinée. En 1586, le 9 de Juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux qui échapperent au danger fonderent une Fête d'actions de graces, qui se célebre encore le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609, on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore, le 27 Novembre 1630: la Ville, menacée de sa ruine entiere, célebre tous les ans la Fête de sa préservation, sous le titre de Notre-Dame du Miracle. En 1655, le 13 Novembre, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices & quantité de Maisons. Sa violence & sa durée obligerent les Habitans, d'aller passer plusieurs jours dans les Campagnes. Le 17 Juin 1678, les Eglises souffrirent beaucoup, & diverses Maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux tremblemens celui du 20 Octobre 1687, qui ayant commencé à quatre heures du matin, ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs Maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet, les secousses recommencerent deux heures après & ne laisserent rien d'entier dans la Ville; avec ce bonheur pour le reste des Habitans, qu'ayant été avertis par les premiéres, le tems ne leur avoit pas manqué pour se sauver par la fuite. Dans cette reprise, la Mer se retira sensiblement de ses bornes; à son retour, elle les excéda par de si hautes montagnes d'eau, que le Callao & d'autres lieux se trouvant tout d'un coup inondés, tous leurs Habitans furent noyés. Le 29

(*d*) Voyage au Pérou, Tom. I, 2 part. L. 5, chap. 7.

DESCRIPTION DU PEROU.

CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

Septembre 1697, le 14 Juillet 1699, le 6 de Février 1716, le 8 Janvier 1725, & le 2 Décembre 1732, les secousses furent violentes, & causerent beaucoup de dommage aux Maisons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734, & 1743; cinq grands, & plusieurs moins considérables en 1742.

Dernier tremblement qui a ruiné cette Ville.

MAIS il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 Octobre 1746, puisqu'il causa plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, cinq heures & trois quarts avant la pleine Lune, les secousses commencerent avec tant de violence, que dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, & les Habitans, qui ne se hâterent pas de fuir, ensevelis sous leurs ruines. La tranquillité, qui succéda, ne fut pas de longue durée. On compta jusqu'à deux cens secousses en 24 heures; & jusqu'au 24 Février de l'année suivante, on en avoit compté, suivant la derniere Relation, 451, dont plusieurs n'avoient pas été moins fortes que les premieres, quoiqu'elles eussent duré moins.

Ses suites funestes.

DANS le même tems, le Callao éprouva la même infortune: mais la perte de ses édifices ne fut rien, en comparaison de ce qui la suivit. La Mer, s'étant retirée, comme on l'avoit vu dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur le Callao, dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira une seconde fois, pour revenir plus furieuse encore; & par une nouvelle inondation, elle engloutit si totalement cette malheureuse Ville, qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du Fort de Sainte Croix. Il y avoit alors 23 Vaisseaux à l'ancre dans le Port: dix-neuf furent submergés; & les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurerent embourbés dans la terre à une distance considérable du rivage. Les autres Ports de cette Côte eurent le même sort; entr'autres Cavalla & Guanapé. Les Villes de Chancay & de Gaura, & les Vallées de la Baranca, de Supé & de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres, qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 du mois d'Octobre, étoient au nombre de 1300; sans y comprendre une infinité d'Estropiés. Au Callao, de quatre mille Habitans qu'on y comptoit, il n'en échappa que deux cens; & de ce nombre, 22 furent conservés par ce même pan de mur, qui sert comme de monument au malheur de cette Ville.

Autres événemens qui l'accompagnerent.

LA même nuit, un Volcan, qui s'ouvrit tout d'un coup à Lucanas, vomit une si grande quantité d'eau, que toutes les Campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres Volcans creverent dans la Montagne qui se nomme *Convensiones de Caxamarquilla*, & répandirent aux environs la même abondance d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avoit entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissemens, tantôt à plusieurs coups de Canon. On continua de les entendre, pendant la nuit qui suivit le tremblement de terre, lorsqu'ils ne pouvoient être confondus avec d'autres bruits; apparemment parceque la matiere inflammable n'étant pas tout-à-fait éteinte, la cause des mouvemens de la terre n'étoit pas finie.

Opinion de M. d'Ulloa sur les tremblemens du Pérou.

SANS s'écarter de l'opinion commune, sur la cause des Tremblemens de terre, M. d'Ulloa cherche, dans l'expérience, de nouveaux secours pour expliquer ce qui les rend si fréquens au Pérou. Dans cette Région, dit-il, on

Description du Perou.
Climat, saisons, temperature, &c.

on apprend plus qu'en nulle autre, par le grand nombre de Volcans dont les Cordillieres ſont remplies, que lorſqu'un Volcan vient à crever, il donne une ſi furieuſe ſecouſſe à la Terre, que les Villages voiſins en ſont ordinairement détruits. Cette ſecouſſe, qu'on peut déja nommer un tremblement de terre, n'arrive pas ſi ordinairement dans les éruptions où les ouvertures ſont déja faites; ou ſi l'on ſent alors quelque tremouſſement, il eſt léger. Ainſi dès que la bouche, ou le ſoupirail du Volcan, eſt ouvert, les ſecouſſes ceſſent, quoique la matiere recommence à s'enflammer. Perſonne n'ignore aujourd'hui que ces Volcans ſont cauſés par les parties ſulphureuſes, nitreuſes, & autres matieres combuſtibles renfermées dans les entrailles de la terre, qui s'étant unies, & formant une eſpece de pâte, préparée par les eaux ſouterraines, fermentent & s'enflamment. Alors, le vent, ou l'air, qui rempliſſoit leurs pores, ſe dilate; & ſon volume s'accroît exceſſivement, en comparaiſon de celui qu'il avoit avant l'inflammation, & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une Mine, avec cette différence, néanmoins, que la poudre diſparoît auſſi-tôt qu'elle eſt en feu; au lieu que le Volcan, une fois allumé, ne ceſſe de l'être qu'après avoir conſumé toutes les matieres huileuſes qu'il contenoit en abondance, & qui étoient liées avec ſa maſſe. M. d'Ulloa ſe figure deux ſortes de Volcans; les uns contraints, ou gênés; les autres dilatés. Les premiers ont, dans un petit eſpace, quantité de matiere inflammable; & les autres n'ont qu'une certaine quantité de la même matiere dans un large eſpace. Ceux-là ſe trouvent ordinairement dans le ſein des Montagnes, qui ſont les dépoſitaires naturels de cette matiere. Les ſeconds, quoique nés ſouvent des premiers, ne laiſſent pas d'en être indépendans: ce ſont des rameaux, qui s'étendent de divers côtés ſous les Plaines, ſans aucune correſpondance avec la Mine principale. Dans ces ſuppoſitions, il paroît certain qu'un Pays, où les Volcans, c'eſt-à-dire les grands dépôts de ces matieres, ſont plus communs, s'en trouvera plus *veiné*, plus *ramifié* dans ſes Plaines, & que par conſéquent il ſera plus ſujet aux tremblemens de terre, par la fréquente inflammation qui ſurvient lorſque ces matieres ont aſſez fermenté pour s'enflammer.

Outre la lumiere naturelle, qui dicte qu'un Pays où les Volcans ſont en grand nombre, doit contenir auſſi beaucoup de rameaux de la matiere qui les forme, l'expérience le démontre au Pérou, puiſqu'on y rencontre à chaque pas du Salpêtre, du Soufre, du Vitriol, du Sel & d'autres Phlogiſtiques. Le terrein des Vallées eſt ſpongieux & creux, autant, & plus même, que celui de Quito. Ses concavités & ſes pores font qu'il eſt humecté, par beaucoup d'eaux ſouterraines. D'ailleurs les eaux des glaces, qui ſe fondent continuellement dans les Montagnes, n'en tombent que pour ſe filtrer par les poroſités de la terre, & pour ſe répandre dans ſes cavités, où elles humectent, uniſſent, & convertiſſent en pâte les matieres ſulphureuſes & nitreuſes: & quoique ces matieres ne ſoient pas là auſſi abondantes que dans les Volcans, elles le ſont néanmoins aſſez, pour s'enflammer & pouſſer l'air qu'elles contiennent. Cet air, ayant la facilité de s'incorporer dans celui des pores des cavités, ou veines de la terre, & le comprimant par ſon extenſion, fait effort pour le dilater, en lui communiquant la raréfaction dont

il participe, & qui eſt une ſuite naturelle de l'inflammation. Il ſe trouve trop à l'étroit dans ſa priſon, il continue ſon effort pour en ſortir; & cette action même ébranle tous les eſpaces par leſquels il tâche de s'échapper, juſqu'à ce qu'enfin il ſort par l'endroit qui lui réſiſte le moins, & le laiſſe quelquefois ouvert, quelquefois fermé, par le mouvement même de la ſecouſſe: s'il ſort par divers endroits, ce qui arrive lorſqu'il trouve partout la même réſiſtance, les ouvertures qu'il ſe fait ſont ordinairement plus petites, & la ſecouſſe n'en laiſſe aucun veſtige. D'autres fois, quand les concavités de la terre ſont ſi grandes, qu'elles forment de ſpacieuſes cavernes, non-ſeulement il crevaſſe le terrein, & le gerſe à chaque tremblement de terre, mais il l'enfonce même en partie. Cette Doctrine, fondée ſur l'expérience, fut confirmée pour M. d'Ulloa par ſes propres obſervations, près du Bourg de Guaranda, dans le Corrégiment de Chimbo. Un tremblement de terre y enfonça la terre d'une vare de profondeur, d'un côté de la crevaſſe, & laiſſa, de l'autre côté, le terrein plus haut de la même meſure, mais avec quelques inégalités. Jamais cette circonſtance n'avoit été remarquée dans le même lieu.

Le bruit qui précede les tremblemens, ſemblable à celui du tonnerre, & qui ſe fait entendre à une grande diſtance, s'accorde fort bien avec leur cauſe & leur formation. Il ne peut provenir que de cet air enflammé & rareſié, qui cherche à ſortir. On obſerve que lorſque la terre s'ouvre, & que cette quantité d'air comprimé s'échappe, on ne voit ni le feu ni la lumiere que répandent les Volcans. C'eſt que ce feu, ou cette lumiere, n'exiſte qu'au moment de l'inflammation, & que l'air, répandu par toutes les veines de la terre, s'évanouiſſant par ſa dilatation, la lumiere devient imperceptible. On doit ſuppoſer que depuis l'inflammation juſqu'à l'effet, il y a quelque intervalle de tems, mais fort court. Une autre raiſon du peu de durée de la flamme, c'eſt que la matiere qui s'allume contenant moins de parties ſolides & huileuſes que les Volcans, qui en ont une quantité prodigieuſe en comparaiſon, celles qui s'allument en effet ne s'élevent pas du lieu où elles s'enflamment juſqu'à la ſuperficie de la terre. On peut ajouter que ce lieu n'étant pas celui où la matiere étoit renfermée, mais celui par lequel elle ſe fait ouverture, pour chaſſer la quantité d'air qu'elle raréfie, la lumiere ſe perd dans les eſpaces de la terre où elle ſe répand; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de la voir, lorſque le vent vient à s'échapper. Cependant on a quelquefois apperçu de la lumiere, mais plus ſouvent de la fumée; quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire que cette fumée ſe confonde avec la pouſſiere, qui s'éleve de la terre dans le tremblement.

Les tremblemens de terre ſont répétés à peu de diſtance l'un de l'autre, & ſe renouvellent, peu de jours après s'être pluſieurs fois ſuccédés. La cauſe en eſt ſenſible. C'eſt que la matiere étant répandue en divers endroits, en diverſes portions, avec différens degrés d'aptitude à s'enflammer, une portion s'allume avant l'autre, ſuivant que chacune eſt plus ou moins préparée; & de-là vient auſſi la différence des ſecouſſes, qui ſe ſuivent à différente diſtance, les unes plus fortes que les autres. Une portion de matiere, qui peut avoir acquis avant les autres la derniere diſpoſition à s'en-

DESCRIPTION DU PEROU. CLIMAT, SAISONS, TEMPERATURE, &c.

flammer, s'enflamme effectivement, & sa chaleur actuelle hâte la disposition des autres, qui ne l'avoient point encore. Ainsi celles qui ne se seroient enflammées que dans plusieurs jours, ou quelques semaines, deviennent propres à produire leur effet en peu de jours, par le secours du feu qui les perfectionne en les touchant. Les secondes secousses sont toujours plus fortes & font plus de ravage que les premieres; parceque sans être considérable, le feu de la premiere matiere qui s'enflamme suffit pour hâter la fermentation d'une grande quantité de matiere, & celle qui s'allume ensuite doit avoir par conséquent beaucoup plus de force.

---

§. IV.

Mœurs, Usages & Qualités des Péruviens.

INTRODUCTION.

Nos derniers Voyageurs représentent les Habitans naturels de l'ancien Empire du Pérou, si différens aujourd'hui de ce qu'ils étoient au tems de la Conquête, qu'on a peine à concilier les peintures modernes avec celles des premieres Relations. Les Ecrivains des derniers tems s'étonnent eux-mêmes de se trouver comme en contradiction avec les anciens. „ Je ne sais „ que penser, (dit M. d'Ulloa,) en voyant les choses si changées. D'un cô„ té, je vois des débris de Monumens, des restes de superbes édifices & „ d'autres ouvrages magnifiques, qui ont signalé la police, l'industrie, la „ législature des Péruviens, & qui ne permettent pas à ma raison de douter „ des témoignages historiques. De l'autre, je vois une Nation plongée „ dans les plus profondes ténebres de l'ignorance, pleine de rusticité, & „ peu éloignée de cette barbarie qui rend les Sauvages à-peu-près semblables „ aux Bêtes féroces; & le témoignage de mes propres yeux me fait presque „ douter de ce que j'ai lu. Comment concevoir qu'une Nation, assez sage „ pour avoir fait des Loix équitables, & formé un Gouvernement aussi sin„ gulier que celui sous lequel elle vivoit, ne conserve plus aucune marque „ du fond d'esprit & de capacité, sans lequel il est évident qu'elle n'a pu „ régler avec tant de sagesse toute l'œconomie de la vie civile (*a*)"? Sur le récit que nous avons fait de l'origine de ce Gouvernement, on pourroit répondre au savant Mathématicien, que la sagesse nécessaire en effet pour le former, comme pour le soutenir, devant être uniquement attribuée aux Incas, les Sujets peuvent avoir toujours été fort grossiers, quoique soumis à des Loix sages, & conduits par des Maîtres éclairés (*b*): mais sans s'arrêter à des raisonnemens, dont il y auroit moins de lumiere à tirer que de la simple exposition des faits, on prend le parti de présenter les deux Tableaux, dont la différence paroît faire un sujet d'étonnement; c'est-à-dire, qu'après avoir peint les Habitans du Pérou tels que nos derniers Voyageurs les ont vus, on donnera successivement l'ancienne peinture.

(*a*) Voyage au Pérou, Tom. I, Liv. 6. chap. 6.

(*b*) Nous nous gardons bien de faire remarquer qu'une grande partie du changement vient de la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par leurs nouveaux Maîtres: mais cet aveu n'étoit-il pas digne de l'esprit philosophique de M. d'Ulloa?

Description du Perou.

Moeurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

François Corréal, M. Frezier & M. d'Ulloa, les plus modernes, & sans contredit les plus exacts des Voyageurs modernes, assurent également que dans l'état où sont aujourd'hui les Indiens du Pérou, il est très difficile de définir leurs véritables qualités, & de faire une fidele description de leurs usages. En les envisageant comme des créatures humaines, les bornes de leur esprit, dit M. d'Ulloa, paroissent fort au-dessous de l'excellence naturelle de l'ame; & leur imbécillité est si excessive, qu'à peine croit-on les pouvoir placer au-dessus des Bêtes. Quelquefois même l'instinct de la nature leur manque. D'un autre côté, il n'y a pas de Peuples au monde qui aient plus de compréhension, avec une malice plus réfléchie. Cette inégalité peut laisser du doute au plus habile Homme: s'il ne juge d'eux que par les premieres actions qu'il leur verra faire, il sera porté à les prendre pour des gens d'un esprit vif; mais s'il observe leur rusticité, l'extravagance de leurs opinions, & leur maniere de vivre, il sera tenté de les mettre au rang des Brutes.

Leur caractere général.

Leur indifférence est telle pour les choses du monde, que si elle ne s'étendoit pas jusqu'à celles d'une autre vie, on pourroit dire que le siecle d'or n'a jamais existé plus réellement que pour eux. Rien n'altere la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités & aux revers. Quoiqu'à demi nus, ils paroissent aussi contens, que l'Espagnol le plus somptueux dans son habillement; & loin d'envier un habit riche, qu'on offre à leurs yeux, ils n'ambitionnent pas même d'allonger un peu celui qu'ils portent, quoique si court, qu'il en est choquant pour tout autre qu'eux. L'or, l'argent, & tout ce qu'on nomme richesse, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités, excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'Alcalde & celui de Bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Aussi n'y a-t-il point d'emplois, auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leurs repas, ils ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier. Leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis: M. d'Ulloa doute néanmoins que dans le choix ils préférassent les derniers; mais il assure que plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir, ni changer leur naturel. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte & le respect ne les touchent pas plus: humeur d'autant plus singuliere, que rien ne peut la fléchir, & qu'on ne connoît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts & les soins de leurs Guides.

Détail sur leur génie & leurs usages.

Mais entrons dans quelque détail de leur génie & de leurs usages; sans quoi ceux, qui nous en donnent cette étrange idée, reconnoissent qu'il seroit impossible de rien comprendre à leur caractere. En général les Indiens du Pérou sont fort lents, & mettent beaucoup de tems à faire tout ce qu'ils entreprennent. De-là le Proverbe du Pays, pour tous les ouvrages qui demandent du tems & de la patience: *c'est un Ouvrage d'Indien*. Dans leurs

Fabriques de Tapis, de Rideaux, de Couvertures de Lit, & d'autres étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à prendre chaque fil l'un aprés l'autre, à les compter chaque fois, enfin à faire paſſer la trame; & pour fabriquer une Piece de ces étoffes, ils emploient ainſi deux ans & plus. A la vérité, le défaut d'adreſſe & d'invention n'y contribue pas moins que leur lenteur naturelle. On avoue que ſi l'on prenoit la peine de leur enſeigner les méthodes qui abregent le travail, ils ont une facilité pour l'imitation, qui leur feroit faire de grands progrès.

Leur pareſſe.

A la lenteur ſe joint la pareſſe; vice enraciné par une ſi longue habitude, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres, ne peut les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des beſoins indiſpenſables, ils en laiſſent le ſoin à leurs Femmes. Ce ſont leurs Femmes qui filent, qui font les chemiſettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Elles préparent leur nourriture commune. On les voit moudre l'Orge pour la *Machea*, faire griller le Maïz pour la *Camcha*, & préparer la *Chicha*, tandis que les Maris, accroupis à la maniere des Singes, les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle, ſans ſe donner le moindre mouvement, juſqu'à ce que la faim les preſſe, ou que l'envie leur prenne de viſiter leurs Amis. L'unique travail qu'ils faſſent pour leur famille eſt de labourer une petite portion de terre qui forme ce qu'ils nomment leur Chacarite; mais ce ſont encore leurs Femmes & leurs Enfans qui l'enſemencent, & qui ajoutent tout ce qui eſt néceſſaire à la culture. Lorsqu'ils ſont une fois livrés à l'indolence, dans la poſture qu'on vient de repréſenter, nul motif n'eſt capable de leur faire quitter cette ſituation. Qu'un Voyageur s'égare, comme il arrive ſouvent au Pérou, & qu'il s'avance vers une Cabane pour s'informer du chemin, l'Indien ſe cache, fait répondre par ſa Femme qu'il n'eſt pas au Logis, & ſe prive volontiers d'une réale, qui eſt le prix ordinaire du ſervice qu'on lui demande, que d'interrompre ſon oiſiveté. Si le Voyageur quitte ſon cheval pour entrer dans la Cabane, il ne lui eſt pas aiſé d'en trouver le Maître, parceque ces miſérables édifices ne reçoivent de lumiere que par une fort petite porte, & qu'en venant du grand jour on n'y diſtingue point les objets: mais il lui ſeroit inutile de découvrir l'Indien; car les prieres, les offres & les promeſſes ne peuvent l'engager à ſortir. Il en eſt de même de toutes les occupations qu'on leur propoſe, & qu'ils ont la liberté de refuſer. A l'égard de celles qui leur ſont preſcrites par leur Maître, & pour leſquelles ils ſont payés, il ne ſuffit pas de leur dire ce qu'ils ont à faire; on eſt forcé d'avoir continuellement les yeux ſur eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent, & ceſſent de travailler juſqu'au retour de celui dont ils craignent la préſence. La ſeule propoſition qu'ils ne refuſent jamais, c'eſt celle de prendre part aux danſes & aux Fêtes: mais il faut qu'elles ſoient accompagnées du plaiſir de boire. Cet amuſement fait leur bonheur. C'eſt par-là qu'ils commencent la journée & qu'ils la finiſſent. Ils ne ceſſent de boire, qu'aprés avoir perdu l'uſage de leurs ſens dans l'ivreſſe.

Leur ivrognerie.

Ce penchant pour l'ivrognerie eſt ſi général, que la Dignité de Cacique, ni l'Office d'Alcalde, ne ſont pas un frein pour ceux qui en ſont revêtus.

Ils courent avec le même emportement aux Fêtes solemnelles: & la Chicha met au même rang le Cacique, l'Alcalde & leurs plus vils Sujets. Mais, ce qui doit paroître assez étonnant, les Femmes, les Filles, & les jeunes Garçons sont absolument exempts de ce vice. Leurs mœurs ne permettent qu'aux Peres de famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parcequ'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu toute connoissance. La maniere dont ils célebrent leurs Fêtes mérite une description.

Leurs Festins.

CELUI qui la fait célebrer invite chez lui toutes les personnes de sa connoissance, & tient prête une quantité de Chicha, proportionnée au nombre de ses Convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la Cour de la Maison, si c'est une grande Bourgade, ou devant la Cabane, si c'est en pleine campagne, on met une Table, couverte d'un Tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le Festin se réduit à la Camcha, avec quelques herbes sauvages, bouillies à l'eau. L'Assemblée se forme. On donne à chacun deux ou trois feuilles de cette décoction, à laquelle on joint dix à douze grains de Camcha. Telle est la bonne chere. Ensuite les Femmes accourent & servent à boire à leurs Maris, dans des Gourdes qu'ils nomment *Pilches*. Ils continuent de boire, jusqu'à ce que la gaieté commence à les animer. Alors quelqu'un bat d'une main une espece de Tambourin, & de l'autre, joue du Flageolet; tandis qu'une partie des Assistans de l'un & de l'autre sexe forment leurs danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés, sans aucune sorte d'ordre & de mesure. Quelques Indiennes y mêlent d'anciennes Chansons, dans leur propre Langue; & les grands coups de Chicha ne cessent point de regner entre les Hommes. Ceux qui ne sont pas de la premiere danse se tiennent accroupis, jusqu'à ce que leur tour vienne. La table demeure; mais c'est pour la parade, car il n'y reste rien à manger, & les Convives ne sont plus autour. Lorsqu'à force de boire, ils ont achevé de s'enivrer tous, & qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la Femme de l'autre, près de sa propre Sœur, de sa propre Fille, ou d'une Parente plus éloignée. Tous les devoirs sont oubliés dans ces occasions, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés prennent le parti de se transporter au champ de la débauche, de répandre les restes de Chicha, qu'on ne peut leur dérober, & d'emmener eux-mêmes cette troupe d'ivrognes, dans la crainte qu'ils n'en aillent acheter d'autre. Le lendemain de la Fête se nomme *Concho*, c'est-à-dire, le jour où l'on boit ce qui est resté de la veille au fond des cruches. C'est par ces restes qu'on recommence, malgré les Curés; & si la chaleur se rallume, chaque Convive court ensuite à sa Cabane, pour en apporter les cruches de sa provision. Quelquefois ils en achetent à frais communs. Ainsi c'est un nouveau Concho qui reste pour le lendemain, & successivement d'un jour à l'autre. Ils ne finiroient, si l'on ne s'efforçoit de les arrêter, que lorsqu'il n'y auroit plus de liqueur à vendre, ou que l'argent leur manqueroit pour en acheter, & qu'on leur en refuseroit à crédit. Leur maniere de pleurer les Morts, c'est de bien boire. La Maison d'où part le deuil est remplie de cruches. Ainsi, non-seulement ceux qui sont dans l'af-

Leurs Danses.

fliction, & leurs Amis particuliers, noient leur chagrin dans la Chicha, mais les derniers sortent dans la rue, arrêtent tous les Passans de leur Nation, les font entrer dans la Maison du Mort, & les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours, & quelquefois plus long-tems. Il paroît que les Curés sont assez contens, lorsqu'ils y voient mêler une ombre de Christianisme.

Leurs Jeux.

Autant que les Péruviens ont de passion pour la danse & l'ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le jeu; on ne leur a jamais remarqué le moindre goût pour cet amusement. Il ne paroît pas même qu'ils connoissent d'autre jeu que celui qu'ils nomment *Posa*, c'est-à-dire *cent*, parcequ'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le Posa s'est conservé dans leur Nation, depuis la conquête. Ils y emploient deux instrumens: l'un est une Aigle de bois à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où les points se marquent par dixaine; l'autre est un osselet, taillé en dez, c'est-à-dire à six faces, dont l'une, distinguée par une certaine marque, se nomme *Guagro*. Pour jouer, on jette l'osselet en l'air; il retombe, & l'on compte les points marqués sur la face d'en haut. Si c'est celle qu'on nomme Guagro, on gagne dix points; & l'on en perd autant, si c'est la marque blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, ils ne le jouent gueres que lorsqu'ils commencent à boire.

Leur nourriture ordinaire. Le Macha, Le Camcha,

Leur nourriture ordinaire, comme on a pu le remarquer plusieurs fois, est le Maïz, changé en *Camcha*, & la *Macha*. La préparation de celle-ci consiste à faire griller l'orge, qui se réduit ensuite en farine; & sans autre apprêt, ils en mangent quelques cuillerées, par dessus lesquelles ils avalent une certaine quantité de Chicha. Quoiqu'ils mangent le Maïz de plusieurs façons, la plus commune est de le faire rôtir, & c'est ce qu'ils nomment la Camcha. C'est de ce même grain, qu'ils composent la Chicha, ancienne boisson du Pays, dont ils sont encore fort avides. Pour la préparer, ils font tremper le Maïz, & lorsqu'il commence à pousser un peu son germe, ils le font sécher au Soleil; ce qui ne les empêche point de le rôtir un peu au feu, pour le moudre. La farine se brasse d'abord dans une certaine quantité d'eau. Ensuite ils la mettent dans de grandes cruches, en y ajoutant l'eau qu'ils jugent nécessaire pour le degré de force qu'ils veulent lui donner. Cette eau fermente, le second ou le troisieme jour. On laisse durer la fermentation à-peu-près le même tems; après quoi l'on trouve une liqueur potable. Le goût en est même assez bon, & tire sur celui du cidre; mais elle a le défaut de ne pouvoir se conserver plus de huit jours, au bout desquels elle s'aigrit. Elle est apéritive & rafraîchissante; quoiqu'elle enivre, lorsqu'on en boit avec aussi peu de modération que les Indiens. On lui attribue l'avantage dont jouissent tous les Péruviens, de n'être jamais sujets aux suppressions d'urine. Elle est d'ailleurs fort nourrissante; & l'on observe qu'avec l'usage presque unique de la Camcha, de la Macha, & de la Chicha, ces Peuples sont robustes & d'un bon tempéramment. Le Maïz, cuit à l'eau, jusqu'à ce que le grain s'ouvre, tient lieu de Camcha, sous le nom de *Maté*, & sert aussi à la nourriture, non-seulement des Indiens, mais encore des pauvres Habitans de toutes les races, surtout des Domestiques, qui étant accoutu-

La Chicha: & leur composition.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

Facilité des Péruviens à voyager.

més dès leur enfance à cet aliment, comme à la Camcha, le préferent souvent au pain. Le Maïz encore tendre reçoit diverses préparations en épis, & se nomme *Chogllos*. Dans leurs voyages, les Indiens du Pérou font peu de frais. Toutes leurs Provisions sont renfermées dans un petit sac, qu'ils nomment *Gierita*, rempli de farine d'orge grillé, ou Macha, & d'une cuillere. Ce secours leur suffit pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la Chicha; ou près d'un ruisseau, dans les lieux déserts. Là, ils prennent, avec la cuillere, un peu de leur farine, qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche, avant que de pouvoir l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la Chicha, ou de l'eau; & se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Forme de leurs Cabanes.

LEURS Habitations, dans les Campagnes, sont aussi petites qu'il soit possible de se l'imaginer. C'est une Chaumiere, au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement, pour eux, pour leur Famille & pour leurs Animaux domestiques, tels que les Chiens, qu'ils aiment beaucoup, & dont ils ont ordinairement trois ou quatre; un ou deux Cochons, des Poules & des Oies. Leurs Meubles consistent en divers vaisseaux de terre, surtout des Pilches & d'autres cruches, & le cotton que leurs Femmes filent; leurs lits, en quelques peaux de Mouton, étendues à terre, sans coussins & sans couvertures. La plupart ne se couchent point, & dorment accroupis sur leurs peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour dormir.

Leurs Meubles.

QUOIQU'ILS élevent des Poules & d'autres Animaux dans leurs Chaumieres, ils n'en mangent point la chair. Leur tendresse va si loin pour ces Bêtes, qu'ils ne peuvent les tuer, ni les vendre. Un Voyageur, qui est forcé de passer la nuit dans une de ces Cabanes, offre envain de l'argent pour obtenir un Poulet. Le seul parti est de le tuer soi-même. Alors l'Indienne jette des cris, pleure, se désole; enfin voyant le mal sans remede, elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

Comment leurs Cabanes sont gardées dans leur absence.

DANS leurs voyages, l'usage ordinaire des Péruviens est de mener avec eux toute leur Famille. Les Meres portent leurs petits Enfans sur leurs épaules. La Cabane demeure fermée; & comme il n'y a rien de précieux à voler, une simple courroie suffit pour serrure. Les Animaux domestiques de la Famille sont confiés à quelque Voisin, lorsque le voyage doit être de quelque durée; autrement, on s'en repose sur la garde des Chiens; & ces Animaux sont si fideles, qu'ils ne laissent approcher personne de la Cabane. M. d'Ulloa remarque, comme un phénomene fort singulier, que les Chiens, élevés par des Espagnols & des Métifs, ont une si furieuse haine pour les Indiens, que s'ils en voient entrer un dans une Maison où il ne soit pas connu, ils s'élancent dessus, & le déchirent à l'instant, lorsqu'ils ne sont pas retenus (c); comme, d'un autre côté, les Chiens élevés par les Indiens ont la même haine pour les Espagnols & les Métifs.

LA

(c) Cette singularité paroîtra moins surprenante, si l'on se souvient que, dans l'origine de la Conquête, les Chiens Espagnols étoient dressés à faire la guerre aux Indiens.

Moeurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

La plupart des Indiens qui ne font pas nés dans une Ville, ou dans une grande Bourgade, ne parlent que la Langue de leur Nation, qu'ils appellent *Quichoa*, & qui fut répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste Empire, pour y rendre le Commerce plus aisé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent & parlent l'Espagnol; mais ils n'ont presque jamais la complaisance d'employer cette Langue avec ceux-mêmes qui n'entendent pas la leur. Ils s'obstinent plutôt à se taire. Dans les Villes & les Bourgs, ils se font honneur, au contraire, de ne parler qu'Espagnol, jusqu'à feindre d'ignorer la Quichoa. Ils sont tous superstitieux à l'excès; & par un reste de leur ancienne Religion, que tous les efforts des Curés ne sont point encore parvenus à détruire, ils ont des méthodes par lesquelles ils croient pouvoir pénétrer dans l'avenir. Ils en ont d'autres pour se rendre heureux, & pour obtenir du succès dans leurs entreprises.

Christianisme des Péruviens.

Avec de si folles erreurs, leurs notions de Christianisme sont très foibles; & M. d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincerement embrassé (*d*). S'ils assistent au Service Divin les Dimanches & les Fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Pendant que les Mathématiciens étoient au Pérou, un Indien ayant manqué à la Messe, pour s'être amusé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui est la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le Curé, & de le remercier de son zele pour ceux qu'il est obligé d'instruire; car on a mis tout en œuvre, pour leur donner une haute idée de la Profession Ecclésiastique. Le Curé lui fit une réprimande, avec une exhortation affectueuse à ne pas négliger les devoirs de la Religion. A peine eut-il cessé de parler, que l'Indien, s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain, qui étoit une autre Fête, parcequ'ayant envie de boire encore, il prévoyoit qu'il ne pourroit assister à la Messe. Ce qu'on pourroit prendre pour malignité dans une autre Nation, n'est ici, suivant le même Voyageur, qu'un excès d'ignorance & d'imbécillité. L'indifférence des Péruviens est égale pour leur ame & pour leur corps. On leur prodigue les instructions: ils ne disputent jamais, ils accordent tout; mais au fond ils ne croient rien. Sont-ils malades, & menacés de la mort? On les visite, on les exhorte à faire une fin chrétienne: ils écoutent, sans donner aucune marque de sensibilité. Ces prodigieuses ténebres, dont on desespere de les faire sortir, ne permettent gueres de les admettre à la participation des Sacremens. Les Indiens même d'une Paroisse n'avertiroient pas le Curé des maladies de leurs Parens ou de leurs Voisins, s'ils n'y étoient forcés par les loix; & malgré l'ordre établi, il arrive fort souvent qu'ils les laissent mourir sans les secours de la Religion.

Exemples.

Leurs Mariages.

Dans leurs Mariages, le Christianisme n'a pû les guérir du plus extravagant de tous les préjugés, qui est de se persuader que la Personne qu'ils

(*d*) Ne faisons point remarquer que suivant les Voyageurs qui ne sont point Espagnols, surtout M. Frezier, & suivant quelques Espagnols mêmes, tels que François Corréal, une partie de la faute tombe sur les Ecclésiastiques du Pays, qui décréditent leur doctrine par leurs mœurs. Les exemples en sont odieux.

Epreuve qu'ils font de leurs Femmes.

épousent à peu de mérite, s'ils la trouvent vierge. Aussitôt qu'un jeune homme a demandé une Fille en mariage, & qu'elle lui est accordée, les deux Fiancés commencent à vivre ensemble comme s'ils étoient déja mariés. Après s'être assurés de leur état dans cette familiarité, le dégoût prend quelquefois au jeune homme, qui abandonne la Fille, sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas, ou parcequ'il ne lui a point trouvé l'espece de mérite qu'il desire. Il se plaint de son Beau-Pere, & l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après la fréquentation, qu'ils nomment entr'eux *Amanarse*, il se marie. Cet usage est tellement établi, que les Evêques & les Curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la premiere question qu'on fait, à ceux qui se présentent pour le Mariage, est, s'ils sont *Ammanados*, c'est-à-dire Amans éprouvés, pour les absoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon, s'il n'est solemnel; & ne le faisant consister que dans la bénédiction du Prêtre, donnée devant un grand nombre de Témoins, on ne peut leur faire entendre qu'ils soient engagés, si cette circonstance manque. On les voit alors changer de Femmes, comme s'ils n'étoient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, surtout dans l'ivrognerie. Envain les corrections sont-elles employées, parcequ'aucun châtiment n'imprimant parmi eux de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est égal d'être exposés à la risée publique, ou de danser à leurs Fêtes. Ces deux situations leur paroissent à-peu-près les mêmes, parcequ'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais, un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience ayant fait assez connoître qu'on ne peut espérer de changement dans leur naturel, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs désordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier.

Comment ils pratiquent la Religion.

SUR les pratiques de Religion, faisons parler M. d'Ulloa, qui cite toujours le témoignage des Curés. „ La maniere (dit-il,) dont les Indiens du Pérou confessent leurs péchés, paroîtra fort singuliere. Lorsqu'ils entrent „ au Confessionnal, où ils ne viendroient jamais s'ils n'y étoient appellés, „ il faut que le Curé commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, „ & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor*, d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, l'Indien s'arrête aussi. Ensuite il ne suffit pas que „ le Confesseur lui demande s'il a commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il „ affirme que le péché a été commis, sans quoi l'Indien nieroit tout. Le „ risque de se tromper n'est pas grand, lorsqu'il s'agit des péchés ordinaires à la Nation. L'Indien voyant que le Prêtre insiste, & parle de certitude & de preuves, s'imagine alors qu'il est informé par quelque moyen „ surnaturel; non-seulement il avoue le fait, mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé (e)."

Insensibilité des Péruviens pour la mort.

L'IDÉE de la mort, & la crainte que son approche imprime naturellement à tous les Hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur aucune autre Nation. Dans toutes leurs maladies, ils ne sont abbattus que par la

(e) Voyage du Pérou, Tom. I, Liv. 6. chap. 6.

douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; & les exhortations des Prêtres ne paroissent pas les toucher. M. d'Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir, aux derniers momens de leur vie, deux Criminels en bonne santé, dont la Justice avoit décidé le sort; l'un, Metif, ou Mulâtre; l'autre, Indien. „ Il se fit conduire à la Prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortoient en Espagnol, faisoit des Actes de Foi, de Contrition & d'Amour, avec toute „ la frayeur qui convenoit à sa situation. L'Indien avoit autour de lui d'autres Prêtres, qui lui parloient dans sa Langue naturelle. Sa tranquillité „ l'emportoit sur celle des Assistans. Loin de manquer d'appétit, comme „ son Compagnon d'infortune, l'approche de sa derniere heure sembloit redoubler son avidité à profiter du dégoût de l'autre, pour manger la portion qu'il lui voyoit rejetter. Il parloit à tout le monde, avec la même „ liberté que s'il n'eut joué qu'une farce. Si les Prêtres lui faisoient quelque „ demande, il répondoit sans aucune marque de trouble. On lui ordonnoit „ de s'agenouiller, il obéissoit: on lui disoit des prieres; il les répétoit mot „ pour mot, jettant les yeux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme „ un Enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui „ fait faire ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fut „ conduit au gibet, où son Compagnon étoit déja; & tant qu'il eut un souffle de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération (f)".

Elle est la même dans leurs combats contre les Hommes & les Bêtes.

Ce caractere est le même, lorsqu'un Péruvien s'expose à la furie d'un Taureau, sans autre ruse que dans la maniere dont il s'en laisse frapper. Il est jetté dans l'air, & tout autre seroit tué de sa chûte; mais n'en étant pas même blessé, il se releve fort content de sa victoire, qu'on appelleroit plus justement celle du Taureau. Lorsqu'ils se joignent en troupes, pour combattre contre d'autres Hommes, ils les attaquent, sans aucun égard pour la supériorité du nombre, & sans faire attention à leur perte; intrépidité qui mériteroit de l'admiration, si la valeur y avoit quelque part, mais qui ne peut passer, dans eux, que pour un brutal emportement, fondé sur l'ignorance du danger. Ils sont fort adroits, comme les Indiens du Chili, à passer un laqs au cou de toute sorte d'Animaux, en courant à toute bride; & ne connoissant aucun péril, ils attaquent ainsi les Bêtes les plus féroces, sans en excepter les Ours. Un Péruvien, à cheval, porte dans la main une courroie si menue, que l'Ours ne peut la saisir de ses pattes, & si forte néanmoins, qu'elle ne peut être rompue par l'effort de la course du Cheval & de la résistance de l'Ours. Aussitôt qu'il découvre l'Animal, il pousse à lui; & celui-ci se dispose à s'élancer sur le Cheval. L'Indien, arrivant à portée, jette le laqs, saisit l'Ours au cou; & l'autre bout du laqs étant attaché à la selle du Cheval, il continue de courir avec la plus grande légéreté. L'Ours, occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle, ne peut suivre le Cheval, & tombe enfin roide mort. On a peine à décider qui l'emporte, dans cette action, de l'adresse ou de la témérité. Dans la Province d'Alausi,

(f) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

vers la Cordilliere Orientale, qui eſt le Pays où ces Animaux abondent le plus, on ne leur fait point autrement la guerre.

Leur ſtupidité n'eſt pas invincible.

Effets de l'éducation & de l'exemple.

Au reſte, l'abrutiſſement des Péruviens ne paroît venir que du peu de ſoin qu'on prend de leur cultiver l'eſprit, furtout dans l'enfance; car ceux qui reçoivent une bonne éducation deviennent du moins capables de quelque diſcernement, & ſe rapprochent de l'eſpece humaine par un développement ſenſible de leurs facultés. Ce qui réuſſit, dans quelque degré, à l'égard des Enfans les plus barbares, a plus de ſuccès encore ſur ceux qui naiſſent d'un Pere qu'on a déja fait inſtruire. Sans citer l'exemple des Peuples du Paraguay (*g*), dont les Jéſuites ont fait une ſociété d'Hommes aſſez raiſonnables, on reconnoît que les Péruviens élevés dans les Villes & dans les grands Bourgs, ſur-tout ceux qui exercent quelque métier & qui ſavent la Langue Eſpagnole, ont plus d'ouverture d'eſprit & moins de groſſiéreté dans les mœurs, que ceux des Campagnes. Ils ont une ſorte d'habileté, avec beaucoup moins d'erreurs & de vicieuſes habitudes. On les diſtingue par le nom Eſpagnol de *Landinos*, qui revient à celui de *Prud'hommes*. S'ils conſervent quelques uſages Indiens, c'eſt par un reſte de communication avec ceux qui ſont moins policés, ou par d'anciens préjugés, qui les attachent encore à l'imitation de leurs Ancêtres. Les plus ſpirituels ſont ceux qui exercent la profeſſion de Barbiers. Ils y joignent ordinairement celle de Chirurgiens, du moins pour la ſaignée; & l'on nous aſſure qu'au jugement même de M. de Juſſieu & de M. de Seniergues (*h*), ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomiſtes de l'Europe. C'eſt le commerce, que cette profeſſion leur procure avec les premieres Perſonnes du Pays, qui les éleve par l'eſprit & les manieres au-deſſus de tous leurs Compatriotes. On ne ſauroit douter que s'il y avoit des Ecoles, où l'on enſeignât réguliérement la Langue Eſpagnole aux Indiens, comme le portent les anciens Réglemens qui concernent les Indes, le pouvoir & l'occaſion qu'ils auroient de converſer avec les Eſpagnols, ou le ſeul avantage de les entendre, ſerviroient beaucoup à les faire ſortir des ténebres, où la négligence qu'on a, pour leur inſtruction, les tiendra toujours enſévelis.

Maladies des Péruviens.

Les Péruviens ſont naturellement robuſtes. Le mal vénérien, ſi commun parmi leurs Maîtres, les attaque rarement; ſoit que leurs humeurs en ſoient moins ſuſceptibles, ou que l'uſage de la Chicha les en garantiſſe. C'eſt la Petite-vérole qui fait le plus de ravage dans leur Nation. Elle ne regne pas continuellement; & quelquefois il ſe paſſe ſept ou huit ans, ſans que perſonne en reſſente la moindre atteinte: mais lorſqu'elle commence à paroître, elle répand la déſolation dans les Campagnes. Outre la malignité du mal, on rejette une partie de ſes malheureux effets ſur le peu d'aſſiſtance qu'on donne aux Malades. Ils manquent de tout. On a vu comment ils ſont logés, vêtus & nourris. Ceux qui échappent, ne doivent la vie qu'à la force de leur tempérament.

(*g*) M. d'Ulloa rend témoignage que dans toutes les vaſtes Régions qu'il a parcourues, il n'a trouvé aucune différence entre tous les Indiens de l'Amérique Méridionale, *ubi ſuprà*, p. 347.

(*h*) Chirurgien Anatomiſte de MM. les Académiciens François, dont on a vu la malheureuſe fin, dans le Journal de M. de la Condamine, Tome XIX. p. 478.

Moeurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Ils sont aussi fort sujets au mal de la Vallée, qu'on a déja fait connoître sous le nom de *Bicho*: mais ils ont des pratiques simples, qui les en guérissent promptement. Quelquefois ils sont attaqués d'une sorte de fievre maligne, dont la guérison est également prompte & singuliere. Ils approchent le Malade du feu, & le placent sur deux peaux de Mouton; ils mettent près de lui une cruche de Chicha. La chaleur du feu & celle de la Fievre lui causent une soif, qui le fait boire sans cesse; ce qui lui procure une éruption si décisive, que dans un jour ou deux il est mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques, jouissent longtems d'une parfaite santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens, Hommes & Femmes, qui ont plus de cent ans. Leur nourriture simple, & toujours la même, ne sert pas peu à fortifier leur tempérament. Avec les alimens qu'on vient de nommer, ils font un grand usage de l'Aji & du sel, c'est-à-dire qu'ils se mettent en même tems dans la bouche un morceau d'Aji & quelques grains de sel, qu'ils y conservent, en avalant de la Macha, ou de la Camcha, jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés.

Comment ils se guérissent de la fievre.

Ils vivent longtems.

Leurs occupations communes se réduisent aux Fabriques, à la culture des Plantations, & au soin des Bestiaux. Chaque Village est obligé, par les Ordonnances, de fournir tous les ans aux *Haziendas*, ou Métairies de son district, un certain nombre d'Indiens, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service, ils retournent à leurs Cabanes, & d'autres viennent leur succéder. Cette répartition se nomme *Mita*. Quoiqu'elle regarde aussi les Fabriques, on a renoncé à l'observer, parceque n'étant pas tous exercés au métier de Tisserands, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les Fabriques mêmes, avec leurs Familles, & qui enseignent le même Art à leurs Enfans. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'Ouvriers, les Maîtres donnent, à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre & des Bœufs, pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement, pour la subsistance de leurs Familles; ils bâtissent des Cabanes autour de la Métairie, qui devient ainsi une Maison seigneuriale, & qui forme quelquefois, par degrés, un Village fort nombreux. C'est à ces Terres défrichées, qu'on donne le nom de *Chacare* ou *Chacarite*.

Leurs occupations.

Chacare, ou Chacarite.

Avec quelque confiance qu'on ait suivi jusqu'à présent M. d'Ulloa, on a déja fait entendre, qu'en déplorant avec beaucoup de candeur & d'humanité l'état des Indiens du Pérou, il traite toujours les Espagnols du Pays avec un peu de faveur; & personne n'a dû s'attendre, en effet, qu'il rendît une justice trop sévere à sa Nation. Mais la bonne foi nous oblige de remarquer qu'on trouve, dans quelques autres Voyageurs, un peu plus d'explication sur divers points qu'il s'est cru dispensé d'éclaircir. M. Frezier, qui avoit fait un assez long séjour au Pérou, & qui n'y avoit employé le tems qu'à s'instruire, nous apprend, par exemple, pourquoi la Religion Chrétienne, qu'on a fait embrasser aux Péruviens, n'a point encore pris d'heureuses racines dans le cœur de ces Peuples. C'est, dit-il, parcequ'ils conservent une forte inclination pour le culte du Soleil, qui étoit leur ancienne Idolâtrie. Dans

Témoignage de M. Frezier sur quelques points mal éclaircis.

Description du Perou. Moeurs, usages, &c. des Péruviens modernes.

les grandes Villes, où l'on doit supposer qu'ils ont pris plus d'attachement pour le Christianisme, ils ont des jours où leur dévotion pour le Soleil se réveille, avec leur amour pour leurs anciens Rois, & leur fait regretter un tems qu'ils ne connoissent plus que par les récits de leurs Peres. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célebrent la mort d'Atahualipa, par une espece de Tragédie, qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique; ils portent encore les images du Soleil & de la Lune, leurs cheres Divinités, & les autres Symboles de l'Idolâtrie, qui sont des bonnets formés en tête d'Aigle ou de Condor, des habits de plumes, & des aîles si bien ordonnées, que de loin ils ressemblent à des Oiseaux. Dans ces Fêtes, ils boivent beaucoup, & peut-être n'ose-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils sont extrêmement adroits à jetter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse : les Espagnols, si redoutés de leur Nation, ne sont pas alors en sûreté; la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques-uns, & les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces Fêtes; & depuis quelques années on en a retranché le Théâtre, où ils représentoient la mort de l'Inca (i).

Obstacle à la conversion des Péruviens.

Mais, suivant le même Voyageur, le principal obstacle à leur parfaite conversion, est qu'ils sont fort mal instruits, & que la Doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples (k). „ Quel moyen, (dit „ M. Frezier,) de leur interdire le commerce des Femmes, lorsqu'ils en „ voient deux ou trois aux Curés? D'ailleurs chaque Curé est pour eux, non „ pas un Pasteur, mais un Tyran, qui va de pair avec les Gouverneurs Espagnols, pour les sucer; qui les fait travailler à son profit sans les récompenser de leurs peines, & qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine, où l'Ordonnance royale oblige les Indiens de venir au Catéchisme: s'ils y arrivent un peu tard, la correction paternelle du Curé est une volée de coups de bâton, appliqués dans l'Eglise même; de sorte que pour se rendre le Curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du Maïz pour ses Mules, ou des fruits, des légumes & du bois pour sa Maison. S'il s'agit d'enterrer les Morts, ou d'administrer les Sacremens, les Curés ont plusieurs moyens pour augmenter leurs droits; comme de faire des Patrons de divers Saints, ou certaines cérémonies, auxquelles ils fixent un prix arbitraire. Ils ont même conservé des restes d'Idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandes & des liqueurs sur les tombeaux, parceque cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les Moines vont, dans les Campagnes, faire la quête pour leurs Couvens, c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient; & si l'Indien propriétaire ne lâche point de bonne grace ce qui lui est extorqué, ils changent leur apparence de priere en injures, qu'ils accompagnent de coups (l)."

(i) Relation de la Mer du Sud, p. 249.

(k) François Corréal, Espagnol, se donne carriere sur cet article; partie 3e. de ses Voyages, chap. premier. Benzoni, Italien, n'épargne pas plus les Prêtres du Pérou; mais c'est dans les premiers tems, où la licence de la Conquête sembloit autoriser le désordre.

(l) *Ibid.* p. 241.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &C. DES PERUVIENS MODERNES.

M. Frezier rend aux Jésuites un témoignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Indiens; & comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces Peuples, & leur inspirent le goût du Christianisme. C'est ainsi qu'ils ont formé, près de la Paz, les Missions des *Yungos* & des *Moxas*, à l'imitation de celles du Paraguay (*m*).

Vexations des Corrégidors.

Les Curés, continue le même Voyageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la Cour d'Espagne, ces Peuples sont traités fort durement par les Corrégidors, ou Gouverneurs, qui les font travailler pour eux & pour leur Commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils font venir, du Tucuman & du Chili, une prodigieuse quantité de Mules; & s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Indiens de leur district de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le Roi leur accorde aussi, de vendre seuls, dans leur Jurisdiction, les Marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Indiens, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les prennent à crédit, & par conséquent pour le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Indiens; & parceque ce sont des assortimens, il faut souvent que ces Malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin, car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien, & qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les Marchands, & autres Espagnols qui voyagent, prennent hardiment, & le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les Cabanes des Indiens. De-là vient que ces Peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Ils ne sement que le Maïz nécessaire pour leurs Familles, & cachent dans les Cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines; & le Pere ou la Mere, seuls Possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

Haine entre les Indiens & les Negres.

Il paroît certain à M. Frezier que les Péruviens, poussés à bout par la dureté du joug Espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de tems en tems quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la Ville; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les appaise aisément par des menaces ou des promesses. D'ailleurs les Espagnols se trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'Esclaves Negres, qu'ils font venir tous les ans de Porto-Belo & de Panama, où sont les Bureaux de l'Assiento. Comme il ne leur est plus permis de réduire les Indiens à l'esclavage, ils ont moins d'égards pour eux que pour les Negres, qui leur coûtent assez cher, & qui font la plus grande partie de leur richesse & de leur magnificence. Ceux-ci, faisant fond sur l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Indiens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Or-

(*m*) M. Frezier prête ici aux Jésuites des vues de domination, dont il confesse lui-même qu'il ne connoît aucune preuve. p. 243. Ils ont expliqué leur conduite au Tome VIII. des Lettres Edifiantes.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES PERUVIENS MODERNES.

Loix qui empêchent entr'eux les commerces d'amour.

donnances sont d'ailleurs remplies de sages précautions, pour empêcher qu'elles ne se lient. Il est défendu, par exemple, aux Negres & aux Negresses d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés des parties naturelles, & pour les Negresses, d'être rigoureusement fustigées (*n*). Ainsi les Esclaves Negres, qui dans d'autres Colonies sont les ennemis des Blancs, sont ici les Partisans de leurs Maîtres. Cependant il ne leur est pas plus permis qu'aux Indiens de porter les armes, parcequ'ils en ont quelquefois abusé.

Mines cachées aux Espagnols.

L'INVINCIBLE aversion des Péruviens pour les Espagnols produit un autre mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les Trésors enfouïs & les plus riches Mines, dont ils ont entr'eux la connoissance, demeurent cachés, & par conséquent inutiles aux uns & aux autres; car les Indiens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage: ils aiment mieux vivre de leur travail, & dans la derniere misere. L'opinion commune des Espagnols est qu'ils les enchantent. Ils racontent les plus étranges aventures de ceux qui ont entrepris de les découvrir; telles que des morts subites, par des vapeurs, des éclairs, & des tonnerres: mais entre tous ces prodiges, il n'y a d'avéré que les épanchemens d'eau, dont les Mines se trouvent quelquefois inondées, sans qu'il soit besoin de recourir à des causes surnaturelles. Cependant personne ne doute que les Péruviens ne connoissent plusieurs belles Mines, qu'ils ne veulent pas découvrir, autant pour empêcher que l'or ne sorte de leur Pays, que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse Mine de Salcedo lui fut découverte par une Indienne, qui l'aimoit éperdument. On n'applique point les Negres au travail des Mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Indiens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses Herbes qui augmentent leur force. Il est certain, par l'aveu des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice, à diminuer le nombre des Habitans naturels du Pérou, qui se comptoit par millions avant la conquête. Les Mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que lorsqu'ils y ont passé quelque tems, le vif-argent les pénetre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans & meurent hébêtés (*o*). Les cruautés des Corrégidors & des Curés en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses Nations voisines, qui ont toujours rejetté la domination Espagnole.

Principale cause de la diminution des Péruviens.

Habillement des Vallées.

M. FREZIER nous représente l'habillement des Vallées, peu différent de celui de Quito & des Montagnes. Les Femmes portent de plus une piece d'étoffe du Pays, bigarrée de couleurs vives, qu'elles se mettent quelquefois plissée sur la tête, & quelquefois sur les épaules comme un *Amict*, mais plus ordinairement sur le bras, comme les Chanoines portent l'aumusse. Les Hommes, au lieu du Poncho, ont un Sur-tout, en forme de sac, dont les man-

(*n*) *Se mando que para adelante ningun Negro ni Negra se pudiesse servir de Yndio, so pena que al Negro, que se sirviesse de Yndia, se cortassen los genitales; y si se sirviesse de Yndio, cien azotes para la primera vez.* Herrera, *ann.* 1551.

(*o*) Relation de la Mer du Sud, p. 251.

manches ne viennent qu'au-dessus du coude. Elles ont été ajoutées depuis la conquête; car dans les figures mêmes des anciens Incas, il n'y a simplement que deux trous pour le passage des bras, comme l'usage s'en conserve encore à Quito. M. Frezier prit la peine de dessiner une de ces anciennes figures, d'après un Tableau des Indiens de Cusco.

Description du Perou. Moeurs, usages, &c. des Peruviens modernes.

Singuliere distinction que l'Espagne accorde à un descendant des Incas.

Il nous apprend aussi que malgré la destruction des Incas, telle qu'on l'a lue dans l'article des Vicerois, une ligne, restée de cette race, jouit d'une singuliere distinction à Lima. Le Chef, qui porte le nom d'*Ampuero*, est non-seulement reconnu du Roi d'Espagne pour Descendant des Empereurs du Pérou, mais en cette qualité Sa Majesté Catholique lui donne le titre de Cousin, & lui fait rendre par les Vicerois une espece d'hommage public, à leur entrée. Ampuero se met dans un Balcon, sous un dais, avec sa Femme; & le Viceroi, s'avançant sur un Cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois courbettes vers le Balcon.

Mœurs, Usages, &c. des Créoles.

Moeurs, usages, &c. des Créoles.

Leur Religion.

Avant que de passer au second tableau des Indiens, on ne peut refuser, à la curiosité du Lecteur, une courte esquisse des mœurs & des usages de cette espece de Péruviens-Espagnols, qui, tirant leur origine de Parens Européens, sont ici distingués, comme dans toutes les Colonies de l'Europe, par le titre de *Créoles*. A commencer par la Religion, Correal & M. Frezier leur attribuent la vanité de se croire les meilleurs Chrétiens de l'Univers. Pendant que les François portoient leur Commerce à la Mer du Sud, ils prétendoient se distinguer d'eux par cette qualité. Un *Chrétien* & un *François*, étoit une maniere de parler fort en usage, qui signifioit un Espagnol & un François; mais nos Voyageurs sont fort éloignés de leur attribuer cette perfection. L'abstinence des viandes est fort altérée chez eux par l'usage de *la Grossura*, qui consiste en langues, en têtes, piés, entrailles, & extrêmités des Animaux, dont ils mangent, les jours maigres; sans y comprendre l'usage de *la Manteca*, ou graisse de Porc & de Bœuf, dont ils se servent au lieu d'huile & de beurre. On ne connoît point, au Pérou, d'autre Office divin que la Messe. Ceux qui sont à plus de trois lieues de l'Eglise Paroissiale, & les Indiens mêmes, qui n'en sont point à plus d'une lieue, ont été dispensés d'entendre la Messe les jours de Fête. A Lima, on s'exempte d'assister à la Messe de Paroisse, parcequ'il est peu de bonnes Maisons qui n'aient leur Chapelle, où elle se dit pour la commodité des Habitans.

Il paroît que toute la piété des Créoles se réduit à la dévotion du Rosaire, qui se récite publiquement dans chaque Bourgade jusqu'à trois fois la semaine, ou dans les Processions nocturnes, ou en Famille, ou tous les jours au soir en particulier. Les Religieux portent le Rosaire au cou, & les Séculiers sous leurs habits. M. Frezier prétend avoir observé, plusieurs fois, qu'ils le récitent pour le succès de leurs intrigues amoureuses.

Après le Rosaire suit la dévotion du Mont-Carmel, dont les Religieux de la Merci ne tirent pas moins d'avantage que les Dominicains du Rosaire. Celle de l'Immaculée Conception tient le troisieme rang. Les Cordeliers &

DESCRIPTION DU PEROU.
MOEURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

les Jésuites l'ont accréditée, jusqu'au point qu'on la célebre dans les actions les plus indifférentes. On ne commence point le dîner, on ne se leve point de table, on n'allume point le soir une chandelle, sans prononcer avec emphase: „ Loué soit le très saint Sacrement de l'Autel, & la sainte Vierge, „ Notre-Dame, conçue sans tache & sans péché originel, depuis le premier „ instant de son existence;" *desde el primero instante de su ser natural*. On ajoute aux Litanies, *absque labe concepta*. Enfin cette question, pieuse en elle-même, mais qui n'appartient point à l'essence du Christianisme, entre dans tous les événemens de la vie.

La superstition des Créoles du Pérou n'a pas de bornes. Ceux qui portent le Rosaire au cou, y joignent des *Habillas*, espece de châtaignes, & un autre fruit dont la figure approche de celle d'une poire, avec des noix muscades & divers Amulettes, pour se garantir des Sorciers & du mauvais air. Les Dames en portent d'autres, autour de leurs colliers. Ce sont des médailles sans empreinte, avec une petite main de Jaïet, large de trois lignes, ou de bois de Figuier; fermée, à la réserve du pouce, qui est élevé. La vertu, qu'elles attribuent à ces Amulettes, est de les garantir du mal qu'elles craignent de ceux qui admirent leur beauté; elles l'appellent *le mal des yeux*. Cette superstition est générale. Mais celle qui l'emporte sur toutes les autres est de se munir d'un habit de Moine, qu'on doit avoir acheté dans le cours de sa vie, & dans lequel on se fait enterrer. Les Religieux ont persuadé aux Créoles riches, que plus ils se font enterrer proche de l'Autel, plus ils participent aux Prieres ecclésiastiques. M. Frezier assure que deux jours avant son départ de Lima, deux Particuliers, pénétrés de cette opinion, avoient donné chacun six mille piastres, pour être enterrés dans le Caveau des Augustins de Lima.

Le culte des Images est poussé jusqu'à l'Idolâtrie. On ne voit que statues, qu'on prend soin d'orner, & devant lesquelles tout le monde vient brûler de l'encens. Des Quêteurs, à pied & à cheval, en portent dans les rues, sous un verre, enchassées dans de grands cadres, qu'ils donnent à baiser aux Passans, pour une certaine rétribution. Les Religieux, sur-tout, abusent là-dessus de la crédulité du Peuple. Ils joignent à ce profit celui du Commerce, dont ils tirent assez de parti pour entretenir chacun leur Femme. Au reproche qu'on leur en fait, ils répondent que leur Monastere ne leur fournissant que la nourriture, ils ne pourroient vivre sans le secours d'une Amie, qui fournit à leurs autres besoins. Cette dissipation ne leur permettant gueres d'étudier, la plupart ne connoissent que le Latin du Missel, & ne seroient point en état de dire la Messe, s'il falloit expliquer ce qu'ils prononcent (a).

Leur caractere.

Dans le caractere & les inclinations des Créoles, on trouve, comme en Europe, un mélange de bien & de mal. Ceux des Montagnes sont d'un assez bon commerce. Les plus pauvres se donnent pour des gens de distinction, entre les Indiens, les Negres, les Mulâtres & les Metifs; & cette Noblesse imaginaire devient la source d'une infinité de bonnes actions. Ils

(a) M. Frezier, *ubi suprà*.

exercent l'Hospitalité, sur-tout dans les Campagnes, où ils reçoivent fort généreusement les Etrangers.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

Opinion qu'ils ont de leur esprit.

A l'égard de l'esprit, tous les Voyageurs en accordent aux Créoles de Lima & des Vallées, avec de la vivacité même & de la disposition aux Sciences. On ajoute que ceux des Montagnes en ont un peu moins; mais que les uns & les autres s'en croient plus que les Espagnols Européens, qu'ils traitent de *Cavallos*, c'est-à-dire Bêtes; peut-être par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de régner entr'eux, & dont la principale raison est qu'ils ne peuvent voir, sans une mortelle jalousie, les Charges & la plus belle partie du Commerce entre les mains de ces Etrangers. Ils ont peu de goût pour la guerre. La mollesse, dans laquelle ils vivent continuellement, leur fait craindre tout ce qui menace leur repos. On n'en excepte que les voyages, dont la fatigue ne les effraie point. Ils vont d'une extrêmité du Pérou à l'autre, dans une partie de plaisir ou de curiosité. On les trouve aussi rusés que les Européens, pour toutes les pratiques du Commerce; mais leur paresse les éloignant du travail, du moins s'ils n'y sont engagés par l'espérance d'un gain considérable, ils laissent les profits ordinaires aux Espagnols de l'Europe. Les Ouvriers mêmes, qui n'ont que leur profession pour vivre, poussent l'indolence jusqu'à dormir réguliérement au milieu du jour; & perdant ainsi la moitié du tems, ils rendent tous les Ouvrages excessivement chers. Cette fainéantise vient peut-être du climat; car on observe que les plus laborieux Ouvriers de l'Europe deviennent bientôt lâches au Pérou.

Leur paresse.

Leur maniere de manger.

En général, les Créoles ont l'air composé, & perdent d'autant moins cette gravité, qu'elle leur est naturelle. Ils sont sobres pour le vin. On a déja remarqué, d'après M. d'Ulloa, que leur penchant est plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent avidement, & sans aucun goût de propreté; ordinairement en portion, comme les Moines. Dans un repas d'appareil, on fait passer successivement, devant chacun des Convives, plusieurs petits plats de ragoûts, que chacun donne ensuite aux Domestiques, ou à divers Assistans qui ne sont pas à table, sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. M. Frezier raconte que venant quelquefois manger sur son Vaisseau, où ils étoient traités à la Françoise, dans un service bien ordonné, ils enlevoient les plats, quelquefois avant qu'on y eût touché, pour en faire part à leurs Esclaves; & que les Officiers François, n'osant leur en faire sentir l'impolitesse, laissoient aux Cuisiniers la liberté de venir se plaindre qu'on dérangeoit l'ordonnance du Festin (*b*). Les Créoles du Pérou n'ont pas l'usage des fourchettes: c'est une autre source de malpropreté. Ils sont obligés de se laver les mains à la fin du repas; ce qu'ils font dans un même Bassin, & cette eau commune leur sert aussi à se laver les levres. Leurs viandes sont assaisonnées de quantité d'Aji, épicerie si piquante, qu'elle est insupportable aux Etrangers: mais ce qui rend encore leurs ragoûts plus mauvais, c'est un goût de suif, qui vient des graisses mal apprêtées. D'ailleurs ils n'ont point l'art de faire rôtir de grandes pieces; & leur méthode n'est point de les faire tourner continuellement, comme en Europe. Ils

Heures de leurs repas.

(*b*) *Ubi sup.* p. 228.

Description du Pérou.

Moeurs, usages, &c. des Créoles.

font deux repas; l'un à dix heures du matin; l'autre à quatre heures du soir, qui tient lieu de dîner à Lima; une collation à minuit.

Usage de l'herbe du Paraguay.

Dans le cours de la journée ils font un grand usage de l'herbe du Paraguay, dont on donnera la description dans un autre article. Au lieu d'en boire séparément la teinture, comme nous buvons celle du Thé, ils mettent l'herbe dans une coupe de calebasse, ornée d'argent, qu'ils nomment *Maté*; ils y joignent du sucre, & versant l'eau chaude par dessus, ils la boivent aussitôt, sans lui laisser le tems de se teindre, parcequ'elle noircit comme l'encre. Mais, pour ne pas avaler l'herbe qui surnage, on se sert d'un chalumeau d'argent, terminé en globe percé de plusieurs petits trous. Ainsi la liqueur, qu'on suce par un bout, se dégage entiérement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, qui se nomme *Bombilla*, en remettant, à mesure, de l'eau chaude sur la même herbe. Quelques-uns écartent l'herbe, avec une petite plaque d'argent, percée aussi de petits trous. „La „ répugnance, (dit M. Frezier,) que les François avoient à boire après „ toutes sortes de gens, dans un Pays où le mal immonde est si commun, „ fit alors inventer, pour chacun, l'usage des petits chalumeaux de verre (*c*)". Au reste, cette liqueur lui parut meilleure que le Thé. L'odeur en est agréable. On y mêle souvent du jus d'orange amere, ou de citron, & des fleurs odoriférantes (*d*). L'usage en est si général dans toutes les parties du Pérou, que les plus pauvres en prennent du moins une fois le jour.

Mariages des Créoles.

L'amour, au Pérou, regne avec une puissance égale sur les deux sexes. Les Hommes sacrifient librement, à cette passion, la plus grande partie de leur bien. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté; c'est-à-dire que n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques: leur méthode, qu'ils nomment *Mariage derriere l'Eglise* (*e*), consiste à vivre avec une Maîtresse, dont ils reçoivent la foi, comme ils la donnent. Ces Femmes ont ordinairement de la sagesse & de la fidélité. Les loix du Royaume leur sont assez favorables; elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & les Enfans de l'amour ont à-peu-près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le Pere. Il est assez ordinaire de voir des Hommes mariés, qui abandonnent leurs Femmes, pour s'attacher à des Maîtresses, ou même à des Esclaves noires; mais cette sorte d'incontinence passe toujours pour odieuse, d'autant plus qu'elle entraîne souvent du desordre dans les Familles.

Goûts & caractere des Femmes.

Quoique les Femmes ne soient pas gênées au Pérou comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la Promenade; & l'on a vu que dans les grandes Villes il est rare qu'elles sortent à pié. Mais c'est à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites; & suivant le témoignage de M. Frezier, on les trouve souvent où elles ne sont point attendues. Les plus modestes, en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert du *Rabos* ou de la Mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font les démarches qui ne conviennent qu'aux Hommes. Leur posture ordinaire, dans l'intérieur de leurs Maisons, est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une Estrade couverte d'un tapis à la Turque.

(*c*) *Ubi sup.* p. 229. (*d*) Voyage de MM. Juan & d'Ulloa, Tom. I. L. 5. ch. 5.
(*e*) *Detras de la Yglesia.*

Moeurs, usages, &c. des Créoles.

Elles passent ainsi les jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas; parcequ'on les sert à part sur de petits coffres, qu'elles ont toujours devant elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. De-là vient que la plupart ont une marche pesante & sans grace. L'Estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six piés de large, qui regne ordinairement de tout un côté de la salle. Les Hommes sont assis dans des Fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'Estrade.

On voit les Femmes chez elles, avec autant de familiarité qu'en France. Elles se font un plaisir, dans les visites qu'elles reçoivent, de jouer de la Harpe ou de la Guitarre, qu'elles accompagnent de la voix. Leur goût pour la danse, qu'on a déja remarqué, les dispose toujours aussi à présenter cet amusement. Leur maniere de danser est différente de la nôtre, où l'on estime le mouvement des bras, & quelquefois celui de la tête. Elles ont les bras pendans, ou pliés sous un manteau, dont elles sont enveloppées; de sorte qu'on ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des piés. Dans plusieurs de leurs Danses figurées, elles quittent le manteau; mais les agrémens, qu'elles y mêlent, sont plutôt des actions que des gestes. Les Hommes dansent à-peu-près dans le même goût, sans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe en avant, pour n'en être pas embarrassés dans leurs sauts, mais sur-tout dans leurs *pliés*, qu'on prendroit pour des génuflexions.

Ce qu'on a dit, dans la Description de Lima, des Dames Créoles de cette Capitale, semble convenir à toutes les Villes du Pérou; c'est-à-dire que la plupart des Femmes y ont de l'agrément dans l'esprit & dans la figure, mais que l'usage du Fard (*f*) ne donne point un long regne à leur beauté. M. Frezier ajoute qu'elles aiment une galanterie aisée; que leur entretien est spirituel, mais qu'il approche un peu du libertinage; que les propositions qu'un Amant n'oseroit faire en France, sans mériter l'indignation d'une honnête Femme, ne déplaisent point à celles du Pérou qui sont les plus éloignées d'y consentir; que les Coquettes y sont en fort grand nombre; qu'elles entendent parfaitement l'art d'abuser du foible qu'on a pour elles, & qu'elles se font une gloire d'avoir ruiné plusieurs Amans: enfin, qu'avec la fortune, on risque toujours avec elles de perdre sa santé, mal encore plus difficile à réparer dans un Pays dont les Habitans le comptent pour rien, & où l'on trouve peu de Médecins. L'unique ressource des Etrangers est dans le secours de quelques vieilles Femmes, qui traitent les Malades avec de la Salsepareille, des Tisannes de Mauves & d'autres herbes du Pays, mais sur-tout par de profonds cauteres, qui passent pour des spécifiques, dont les deux sexes sont également pourvus, & dont les Dames font si peu de mystere, que dans leurs visites elles se demandent des nouvelles de leurs *Fuentes*, qu'elles se pansent mutuellement.

Nous n'ajouterons rien a la description de leurs habits. Quoique celle que nous avons donnée, d'après M. d'Ulloa (*g*), regarde particuliérement

(*f*) Le témoignage de M. Frezier, joint à celui de M. d'Ulloa, dément Oexmelin, lorsqu'il assure que le Fard n'est pas connu des Créoles de l'Amérique.

(*g*) Voyez Tome XIX, p. 340.

Description du Perou.

Moeurs, usages, &c. des Créoles.

Habits des Femmes Créoles dans les Parties froides du Pérou.

Lima & Quito, il paroît que dans toutes les autres Villes, les usages sont à-peu-près les mêmes entre les Femmes de distinction. Cependant M. Frezier observe, que dans les Provinces froides elles sont toujours enveloppées d'un *Rabos*, qui n'est qu'un simple morceau d'étoffe d'un tiers plus long que large, dont un des coins leur tombe en pointe sur les talons; & que la différence entre les Riches & les Pauvres ne consiste que dans la richesse de l'étoffe. L'habit de cérémonie est celui des Espagnoles d'Europe, c'est-à-dire une Mante de taffetas noir, qui les couvre de pié en cap. L'habit de parade, que le même Voyageur distingue de celui de cérémonie, est aussi la Mante de taffetas noir, mais avec le *Saya*, qui est une jupe fermée, couleur de musc, à petites fleurs, sous laquelle est une autre jupe fermée, d'étoffe de couleur, nommée *Pollera*. Elles n'ont point d'ornement sur la tête. Leurs cheveux pendent par derriere en tresses; quelquefois elles se font un tour de tête, d'un ruban or & argent, appellé *Valaça* au Pérou, *Haque* au Chili. Si le ruban est large, orné de dentelles, & couvre le front de deux tours, il se nomme *Vincha*. Elles ont le sein & les épaules à moitié nus, à moins qu'elles n'aient un grand mouchoir, qui leur tombe par derriere jusqu'au milieu des jambes, & qui leur sert comme de Mantille. On n'examine point en quoi consistent ici les différences des habillemens de Lima & de Quito: mais M. Frezier nous assure que les Dames Créoles du Pérou ne blessent point la bienséance par leurs nudités d'épaules, parceque les Espagnols y font peu d'attention. Ils font plus de cas, dit-il, des petits piés: & la coquetterie, à qui rien n'échappe, oblige celles à qui la nature a fait une si grande faveur, de cacher soigneusement cette partie d'elles-mêmes, ou de ne la montrer qu'avec art.

Dans les Vallées, comme à Lima, les Hommes sont habillés à la Françoise, le plus souvent en habits de soie, avec un mêlange de couleurs vives. Cet usage ne s'est introduit que depuis le regne de Philippe V: mais pour déguiser sa source, les Créoles le qualifient d'habit de guerre. Les Gens de robe, à l'exception des Présidens & des Auditeurs, portent, comme en Espagne, la Golile & l'épée. L'habit de voyage du Pérou est un justaucorps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus & dessous, & des boutonnieres. On le nomme *Capotillo de dos faldas*.

Leur Architecture.

A l'exception de Lima, où les Maisons sont fort belles, le logement des Créoles ne répond point à la richesse de leurs habits. C'est ordinairement un rez-de-chaussée, de quatorze ou quinze piés de hauteur. Les plus magnifiques ont, à l'entrée, une cour ornée de porches de charpente, le long du Bâtiment; auquel on donne toute la profondeur que l'on veut, parceque n'ayant point à craindre de pluie, on tire du jour des plafonds, lorsqu'on n'en peut tirer par les murs. La piece d'entrée est une grande Salle, d'environ dix-neuf piés de large, & longue de trente à quarante, d'où l'on passe de suite dans deux ou trois autres Chambres. La premiere est celle de l'Estrade, & le lit est placé dans un coin en forme d'Alcove, dont la principale commodité est une fausse porte, pour admettre ou renvoyer les Etrangers, sans qu'ils puissent être apperçus. Les Maisons ont peu de lits, parceque les Domestiques couchent à terre sur des peaux de Mouton. La

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

hauteur & l'étendue des Pieces leur donneroient un air de grandeur, si elles étoient réguliérement percées: mais les fenêtres y sont en si petit nombre, que l'obscurité y regne sans cesse. D'ailleurs, elles sont fermées, au lieu de vîtres, avec des grilles de bois tourné, qui diminuent encore le jour. Les meubles ne leur donnent point plus d'éclat. L'Estrade seule est couverte de tapis, & de carreaux de velours pour les Femmes. On ne voit, pour tapisserie, qu'une grande quantité de mauvais Tableaux, qui sont l'ouvrage des Indiens de Cusco. Les chaises, qui servent aux Hommes, sont revêtues de cuir, estampé en demi-relief; & le plus souvent, ces Salles sont sans plancher & sans carrelage. Les matériaux ordinaires des Bâtimens particuliers sont des *Adoves*, espece de brique cuite, ou de la terre simple, battue entre deux planches, qui est apparemment ce que M. d'Ulloa nomme *Brique crue*, & qui, dans un Pays où il ne pleut jamais, dure des siecles entiers. On a vu, dans la Description de Lima, quelle est l'Architecture de cette Ville & celle des édifices publics.

Cérémonies de la réception des Viceroys.

Si l'on se souvient que, sur le témoignage de M. Frezier, nous n'avons pas fait difficulté de rapporter qu'à l'entrée du Duc de Palata, lorsqu'il prit possession de la Viceroyauté, en 1682, les deux rues, par lesquelles il devoit passer pour se rendre au Palais, furent pavées de lingots d'argent, jusqu'à la valeur de trois cens vingt millions de nos livres, on ne sera pas sans curiosité pour les circonstances ordinaires d'une Fête où les Créoles du Pérou se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Aussitôt qu'un nouveau Viceroi est débarqué au Port de Payta, qui est à deux cens quatorze lieues de Lima, il dépêche à cette Capitale un Officier de distinction, honoré du titre de son Ambassadeur, avec des lettres qui portent la nouvelle de son arrivée. L'ancien Viceroi, à qui elles sont remises, fait partir aussitôt un Courier, qui se nomme *Chasqui* au Pérou, pour complimenter son Successeur. Ensuite, congédiant l'Ambassadeur, il lui donne, à son départ, un riche présent, auquel il joint un ou deux Corrégimens, avec la liberté de les faire exercer en son nom, s'il a des liens qui l'attachent à quelque autre devoir.

Le nouveau Viceroi est reçu, à Payta, par le Corrégidor de Piura, qui lui fournit les litieres & les autres voitures nécessaires, jusqu'à la Jurisdiction d'un autre Corrégidor. Ainsi, de Corrégiment en Corrégiment, il est accompagné, servi & défrayé jusqu'à Lima. En y arrivant, il traverse la Ville, sans s'y arrêter, & comme *incognito*, pour se rendre au Callao. Là il est reçu & reconnu par un Alcalde, envoyé de la Capitale, & par les Officiers Militaires. On le loge dans le Palais du Fort, qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant, tous les Tribunaux séculiers & ecclésiastiques de Lima viennent le complimenter, & c'est sous un Dais qu'il les reçoit. L'Audience arrive la premiere; ensuite la Chambre des Comptes, le Clergé, le Corps de Ville, le Consulat, l'Inquisition, le Tribunal de la Croisade, enfin les Supérieurs d'Ordre, les Colleges & les Personnes de marque. Le même jour, l'Alcalde lui fait servir, aux dépens du Pays, un magnifique dîner, où il n'a que les Auditeurs pour Convives; & toutes les

autres Perſonnes de diſtinction rendent le même honneur à ſa Famille. Le ſoir, il y a Comédie, & toutes les Femmes ont la liberté d'y aſſiſter.

Le ſecond jour de ſon arrivée, il ſort, dans un caroſſe que la Ville tient prêt pour lui, & ſe rend à la Chapelle de *la Legua*, ainſi nommée parcequ'elle eſt à la moitié du chemin, entre le Callao & Lima. Il y trouve le Viceroi qu'il vient relever. Tous deux ſortent de leurs Voitures. Le dernier remet à l'autre le Bâton de commandement. Ils ſe ſéparent auſſitôt, & chacun s'en retourne par le même chemin. Cependant, lorſque les préparatifs de l'entrée ſolemnelle demandent encore quelque tems, au lieu de retourner au Callao, le nouveau Viceroi va loger tout de ſuite dans le Palais de Lima, pour y attendre le jour dont on convient avec lui. C'eſt le plus jeune des Auditeurs, & le plus jeune des Alcaldes, qui prennent là-deſſus ſes ordres.

Le jour arrivé, toutes les rues de la Ville ſe trouvent ſoigneuſement nettoyées, & tendues de riches Tapiſſeries, avec des Arcs de triomphe, où l'art & la richeſſe brillent à l'envi. Le Viceroi ſe rend *incognito*, vers deux heures après midi, à l'Egliſe du Monaſtere de Monferrat, qui eſt ſéparé de la rue, où doit commencer la marche, par un arc de triomphe & par une Porte fermée. Lorſque ſon Cortege eſt raſſemblé, il monte, lui & toute ſa Famille, ſur les Chevaux que la Ville fournit. La Porte s'ouvre. On voit défiler d'abord les Compagnies de Milice; enſuite les Colleges, & l'Univerſité, dont les Docteurs ſont en habits de leur Ordre. Ces premiers Corps ſont ſuivis du Corps de la Ville, de la Chambre des Comptes, & de l'Audience royale, ſur des Chevaux ſuperbement équipés. Les habits du Corps de Ville ſont des robes de velours cramoiſi, doublées de brocard de la même couleur, avec de grands Bonnets ſur la tête; & cet habillement n'eſt employé dans aucune autre occaſion. Quelques Membres du même Corps ſont à pié, & portent le Dais ſous lequel on voit enſuite avancer le Viceroi. Deux Alcaldes ordinaires, à pié auſſi, lui ſervent de Palfreniers, & tiennent chacun de ſon côté la bride du Cheval. Au reſte, M. d'Ulloa remarque que cette cérémonie eſt défendue par les Ordonnances, mais qu'elle ne s'en obſerve pas moins; parcequ'étant fort ancienne, la crainte de déplaire aux Vicerois, ou de diminuer le reſpect qui leur eſt dû, n'a permis à perſonne de tenter l'innovation.

La marche, qui ſe fait dans cet ordre, dure aſſez longtems par différentes rues qui conduiſent le Viceroi ſur la Place. A ſon arrivée, le Cortege ſe trouvant rangé devant la Cathédrale, il y deſcend à la Porte, où l'Archevêque le reçoit à la tête de ſon Chapitre. Il entre dans l'Egliſe. On y entonne les Hymnes de joie, tandis qu'il ſe place avec les Tribunaux, ſur des Sieges d'une richeſſe éclatante. Après la Muſique, il remonte à Cheval, & ſe rend droit au Palais, accompagné juſqu'au Cabinet par le Tribunal de l'Audience. On y ſert une magnifique collation, à laquelle toute la Nobleſſe eſt admiſe.

Le lendemain, il retourne à la Cathédrale, mais dans ſon caroſſe, avec le Cortege qui doit l'accompagner dans toutes ſes fonctions publiques; c'eſt-à-dire qu'il eſt précédé de ſa Compagnie des Gardes à cheval, & des Tribunaux

naux en carosse, après quoi, il marche lui-même, suivi de ses Hallebardiers. L'Archevêque officie pontificalement, & l'Orateur du Chapitre prononce un Sermon. Ensuite le Viceroi retourne à son Palais, suivi de toute la Noblesse, qui n'oublie rien pour y paroître avec éclat. Le soir de ce jour & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance. Les confitures & les glaces sont présentées dans la plus riche vaisselle. Il est permis, pendant ces trois jours, à toutes les Femmes de venir au Palais, & d'y faire admirer leur esprit & leur beauté, dans les Sallons, les Galeries & les Jardins.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

A ces Fêtes succedent les courses de Taureaux, qui sont données par la Ville. Elles durent cinq jours; les trois premiers pour le Viceroi, & les deux autres pour l'Ambassadeur de qui l'on a reçu la nouvelle de son arrivée. L'honneur, qu'on rend à cet Officier, n'est qu'une suite de sa premiere entrée, & n'en est séparé, que pour éviter l'embarras de donner deux fois le même spectacle. Après cet amusement tumultueux, on y voit succéder la cérémonie de l'Université, des Colleges, & des Couvens de l'un & de l'autre Sexe, qui reconnoissent le Viceroi pour leur Protecteur. Elle est d'une magnificence qui ne cede rien à toutes les autres. Les louanges du Viceroi sont célébrées par des Ouvrages d'esprit, & l'on accorde des prix publics, aux Pieces qui se font distinguer. C'est l'Université qui commence. Le Recteur prépare un Combat poétique, dont il publie les sujets. Les Prix sont rangés dans une grande Salle, & les sujets affichés aux Piliers, dans des cadres fort ornés. Le Recteur, placé sur un Siege, vis-à-vis du Viceroi, prononce un discours à son honneur, & lui présente le Recueil des Pieces, relié si magnifiquement, qu'on en fait monter la valeur à mille écus. Tous les prix sont d'argent, & plus riches encore par le travail.

LES Colleges de Saint Philippe & de Saint Martin prononcent des discours, avec les mêmes cérémonies, mais n'ont point de Combat poétique. Les Religieux soutiennent des Theses & font aussi des Panégyriques. Les Supérieures des Religieuses font des complimens, des collations, & des concerts de Musique. Le Viceroi ne manque point d'assister successivement à toutes ces Fêtes (*h*).

AJOUTONS à cet Article, l'état de la Milice que les Créoles de la Capitale entretiennent pour leur défense. Elle est composée de Troupes Bourgeoises, qui ne tirent aucune paie du Roi, à l'exception des Officiers Généraux & des Sergens. Quatorze Compagnies d'Infanterie. Sept Compagnies du Corps de Commerce, qui ont, de plus que les précédentes, un Sergent Major & deux Aides de camp. Huit Compagnies d'Indiens, qui outre leurs Officiers ordinaires ont encore un Mestre-de-Camp, un Major & un Aide-Major. Six Compagnies de Mulâtres & de Noirs libres, qui ont un Major, deux Aides-Majors, & un Lieutenant-Général: toutes ces Compagnies sont de cent hommes chacune, & n'ont pour Officiers qu'un Capitaine, un Enseigne & un Sergent. Dix Compagnies de Cavalerie, de cinquante hommes chacune, dont six sont de la Ville même, & quatre des Métairies du canton: chacune de ces Compagnies a son Capitaine, son Lieutenant & son Cornette.

Milice Créole.

(*h*) Relation de la Mer du Sud, p. 199.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES CRÉOLES.

Forces que le Viceroi peut mettre fur pié.

ON prétend que, dans le befoin, un Viceroi du Pérou peut mettre fur pié cent mille hommes d'Infanterie & vingt mille Chevaux. Mais les informations que M. Frezier tira de diverfes perfonnes qui avoient parcouru l'intérieur du Pays, le mettent, dit-il, en état d'affurer qu'on n'y trouveroit pas de quoi armer la cinquieme partie de ce nombre. Les Officiers Généraux, nommés & payés par le Roi, font le Viceroi, dont les appointemens réguliers montent à 40000 piaftres; le Général, qui en a 7000; le Lieutenant Général de la Cavalerie, 1500; le Commiffaire Général, 1500; le Lieutenant du Meftre-de-Camp, 1200; & le Lieutenant du Général, 1200. Le Viceroi nomme quelques autres Officiers, qui reçoivent auffi leurs gages de la Cour: un Capitaine de la Salle d'armes, 1200 piaftres; un Lieutenant d'Artillerie, 1200; deux Aides d'Artillerie, chacun 300; quatre maîtres Canoniers, chacun 544; un Armurier principal, 1500; quatre Armuriers ordinaires, chacun 600; un maître Charpentier, 1000 (i).

Garnifon & autres Troupes du Callao.

EN 1713, le Roi d'Efpagne entretenoit, au Callao, fix cens hommes d'Infanterie, qui compofoient la Garnifon, & dont la paie étoit de 240 piaftres; avec fix autres Compagnies, chacune de cent hommes, pour être employées fuivant les occafions. Il y avoit dans le même Port un Général de la Mer, & un Amirante, nommés tous deux par le Roi; le premier, avec les mêmes honneurs que le Général des Galions, & 3600 piaftres d'appointemens; le fecond, avec 2200; fans compter un grand nombre d'Officiers fubalternes, d'Artillerie & de Marine. La Bourgeoifie étoit divifée en trois Compagnies, fans gages; l'une, de Gens de Mer; l'autre, de Marchands; la troifieme, de maîtres Charpentiers, Calfateurs, & d'autres Artifans employés dans les Atteliers du Roi. Les Indiens des deux Fauxbourgs & des Métairies voifines formoient auffi quatre Compagnies, avec leurs Officiers de la même Nation, tous obligés de s'affembler au premier fignal du canon; & deftinés au tranfport des munitions de guerre & de bouche.

Mœurs, Ufages, &c. des anciens Péruviens.

MOEURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PERUVIENS.

VENONS aux anciens Péruviens & commençons par la forme de leur Gouvernement. On a vu, dans l'article de fon origine, qu'il étoit véritablement Monarchique. Les Rois, ou les Empereurs du Pérou, avoient divifé leur Empire en quatre parties, qui répondoient à celles du Monde. La partie Orientale fe nommoit *Antifuio*, & tiroit ce nom de la Province d'*Anti*, qui le communiquoit auffi à cette vafte chaîne de Montagnes, que les Efpagnols ont appellée *Cordilliere*. La partie Occidentale tiroit celui *Condifuio*, d'une autre Province nommée *Condi*. *Chincafuio*, qui étoit la partie Septentrionale, devoit le fien à la Province de *Chinca*; & *Collafuio*, partie Méridionale, le prenoit du Pays de *Collao* (a).

Divifion du Peuple en Décuries.

LE Peuple étoit divifé en Décuries, dont chacune avoit fon Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Officier fupérieur; un autre de cent en cent, de cinq en cinq cens, & de mille en mille. Jamais les Départemens ne paffoient ce nombre. L'office des Décurions étoit de veiller

(i) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(a) Garcilaffo, L. II, chap. 11. On ne fauroit defirer ici de meilleur Guide, puifqu'il étoit du Sang des Incas, & né au Pérou.

Moeurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

à la conduite & aux besoins de ceux qui étoient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des désordres, ou des plaintes, & de tenir rôle des noms & du nombre des Nouveaux-nés & des Morts. On leur donnoit le titre de *Chunca-Camayu*, de deux mots, dont le premier signifie *dix*, & l'autre *Administrateur* ou *Procureur*. Le titre des Officiers supérieurs étoit aussi *Camayu*, avec le nombre qui répondoit à celui de leurs Centuries. Les Officiers de chaque Bourgade jugeoient tous les différends, sans appel: mais s'il naissoit quelques difficultés entre les Provinces, la connoissance en étoit réservée aux Incas. Les anciennes loix étoient généralement respectées. On ne souffroit point de Vagabonds ni de Gens oisifs. La vénération pour l'Empereur alloit jusqu'à l'adoration. Outre les lumieres qu'il recevoit chaque mois sur le nombre, le sexe, & l'âge de ses Sujets, il envoyoit souvent des Visiteurs, qui observoient la conduite des Chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; & le châtiment des Officiers étoit toujours plus rigoureux que celui du Peuple (*b*).

Autorité des Empereurs.

L'autorité des Empereurs étoit si peu limitée, qu'elle s'étendoit aux Personnes comme aux biens. Non-seulement ils avoient le choix des terres & des autres possessions, mais ils pouvoient prendre les jeunes Filles qui leur plaisoient, pour Concubines ou pour Servantes. A l'exemple du Fondateur de la Monarchie, l'Héritier présomptif du Trône prenoit en mariage sa Sœur aînée; & s'il n'en avoit point d'Enfans, ou s'il la perdoit par la mort, il prenoit la seconde, & successivement toutes les autres. S'il étoit sans Sœurs, il épousoit sa plus proche Parente. Les autres Incas prenoient aussi des Femmes de leur sang; mais leurs Sœurs étoient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'Empereur & à l'aîné de ses Fils; car c'étoit toujours l'aîné qui lui succédoit, & Garcilasso assure (*c*), contre le témoignage du Pere d'Acosta, que cet usage étoit aussi ancien que la Monarchie. Entre les *Curacas*, c'est-à-dire les Seigneurs, la Succession varioit, suivant les divers usages des Provinces. Dans les unes, c'étoit au Fils aîné qu'elle tomboit, sans partage; dans les autres, tous les Freres y avoient la même part; & d'eux elle passoit aux Neveux: dans quelques-unes, l'Héritier, entre plusieurs Freres, étoit nommé par le Peuple: & de-là vient apparemment l'erreur d'Acosta, qui attribue l'usage des Grands de l'Empire à la Famille royale. On ne sevroit les aînés qu'à l'âge de deux ans; & c'étoit l'occasion d'une grande Fête, dans laquelle on leur coupoit les cheveux, en leur imposant un nom. Cette cérémonie se faisoit par un Parrein, qui étoit choisi entre les Personnes du même sang: mais, pour le Fils aîné de l'Empereur, c'étoit toujours le Grand-Prêtre du Soleil.

Ordre de leur Succession.

Division des Terres.

Dans les nouvelles Provinces que les Incas ajoutoient à l'Empire, ils apportoient leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres & semer beaucoup de grains. Comme l'eau y manque souvent, ils y avoient fait construire, en mille endroits, ces fameux aqueducs, qui, malgré les injures du tems & la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage, dans leurs ruines, à la magnificence de l'ouvrage. Les Champs avoient été applanis dans la même vue. Ceux dont on entretenoit la culture étoient divisés en trois par-

(*b*) *Ibid.* ch. 12.

(*c*) Le même, L. IV, ch. 9.

DESCRIPTION DU PEROU. MOEURS, USAGES, &C. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

ties; la premiere pour le Soleil, une autre pour l'Empereur, & la troisieme pour ceux qui la cultivoient. Les parties du terrein, qui ne pouvoient être arrosées, étoient plantées d'arbres ou de racines utiles, & l'on en faisoit la même division. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avoient le premier rang; ensuite, ceux des Veuves & des Orphelins; puis ceux des Cultivateurs: ceux de l'Empereur, ou du Curaca, venoient les derniers. Chaque jour au soir, un Officier, nommé *Llacta Camayu*, montoit sur une petite Tour, qui n'avoit pas d'autre usage, pour annoncer à quelle partie du travail on devoit s'employer le jour suivant. La mesure de terre, assignée aux besoins de chaque personne, étoit ce qu'il en faut pour y semer un demi boisseau de Maïz. On engraissoit les terres inférieures avec la fiente des Animaux; & vers la Mer, avec celle des Oiseaux marins. Le Prince n'exigeoit, de ses Peuples, aucun autre tribut que sa partie de leurs Moissons, qu'ils étoient obligés de transporter dans des Greniers, dont chaque Bourgade étoit fournie pour cet usage, avec des habits & des armes pour ses Troupes (*d*). Toute la race des Incas, les Officiers & les Domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité Impériale, les Soldats, les Veuves & les Orphelins étoient exempts de toute espece de tribut. L'or & l'argent, qu'on apportoit au Souverain & aux Curacas, étoit reçu à titre de présent, parcequ'il n'étoit employé qu'à l'ornement des Temples & des Palais, & que dans tout l'Empire on ne lui connoissoit pas d'autre utilité. Chaque Canton avoit son Magasin pour les habits & les armes, comme pour les grains (*e*); de sorte que l'Armée la plus nombreuse pouvoit être fournie, en chemin, de vivres & d'équipages, sans aucun embarras pour le Peuple. Tous les tributs qui se levoient autour de Cusco, dans une circonférence de cinquante lieues, servoient à l'usage du Palais Impérial & des Prêtres du Soleil.

Réglement pour la culture.

Usage du produit.

Richesse des Palais & des Temples.

LA forme & la nature des Edifices royaux feront le sujet d'un article particulier; mais les Historiens de la Conquête (*f*) assurent que rien n'approchoit de la magnificence de leurs ornemens; & l'un d'entr'eux ajoute que les Espagnols, après avoir enlevé l'or & l'argent dont les Palais & les Temples étoient incrustés, démolirent jusqu'aux pierres, pour en tirer le ciment, qui étoit mêlé des plus précieuses poudres. Cependant ces avides Conquérans demeurerent persuadés qu'après la mort d'Atahualipa, les Indiens avoient enséveli, dans les Montagnes, une grande partie des trésors de leurs Incas.

ON ne vante pas moins la richesse des Temples du Soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les Provinces de l'Empire. Celui de Cusco étoit revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. La figure du Soleil, telle que nos Peintres la représentent, étoit d'or massif, avec ses rayons, & d'une monstrueuse grandeur. On raconte qu'un Espagnol, qui s'en étoit saisi, la perdit au jeu dès la premiere nuit. Ce Temple, dont les

(*d*) Le même, L. V, ch. 1.

(*e*) C'est ce qu'on nommoit *Tambo*. C'étoit, en même tems, une espece d'Hôtellerie, où les Voyageurs de quelque distinction étoient reçus gratis. Le même, Liv. VI, ch. 7. Pierre de *Cieca*, chap. 21, 37 & 41. Zarate, Liv. I, chap. 14. Gomara, chap. 115.

(*f*) Cieca, chap. 42, 50, & 94.

murs subsistent encore, fait aujourd'hui partie du Couvent de S. Dominique. Vis-à-vis le Temple du Soleil, il y en avoit quatre autres, dont le premier étoit consacré à la Lune, sa Femme & sa Sœur: les portes & les murs en étoient revêtus de lames d'argent. Le suivant, dédié à l'Etoile de Venus, que les Péruviens nommoient *Chasca*, offroit la même richesse. Le troisieme étoit consacré au Tonnerre & aux Eclairs; & le quatrieme, qui étoit entiérement revêtu d'or, à *Cuychu* ou l'Arc-en-ciel. Une grande Salle voisine, où les Prêtres s'assembloient pour leurs conférences de Religion, étoit incrustée aussi du même métal. Quoique les Provinces aspirassent entr'elles à se distinguer par leurs Temples, ils étoient moins magnifiques que celui de Cusco, à l'exception, peut-être, de celui du Lac de Titicaca, que tous les Péruviens s'étoient efforcés d'enrichir, parcequ'ils en croyoient leurs Rois sortis. Outre l'or & l'argent dont ses parties étoient ornées, ils y en avoient amassé une quantité si surprenante, qu'on la soupçonneroit volontiers d'exagération.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Religion des anciens Péruviens.

On doit avoir observé plus d'une fois, dans les récits précédens, qu'ils n'adoroient pas d'autre divinité que le Soleil. Ils lui immoloient presque toutes sortes d'Animaux; & leurs offrandes étoient aussi toutes sortes de grains, de légumes, de liqueurs & d'étoffes. Mais les Incas avoient en horreur les victimes humaines, & n'étoient pas moins éloignés d'en faire leur aliment, quoique plusieurs Espagnols leur aient attribué ce barbare usage (*g*). Le Soleil avoit plusieurs Prêtres, tous du Sang royal, & pour Chef du Sacerdoce, un Grand Pontife, distingué par le titre de *Villouna* (*h*), qui signifie Devin ou Prophête; leur habillement ne différoit point de celui des Grands de l'Empire. On consacroit au Soleil, dès l'âge de huit ans, des Vierges, qui étoient renfermées dans des Cloîtres, où les Hommes ne pouvoient entrer sans crime; comme c'en étoit un pour les Femmes d'entrer dans les Temples du Soleil: ainsi c'est encore une erreur de quelques Espagnols, d'avoir écrit que les Vierges s'employoient avec les Prêtres au service de l'Autel. Leur ministere n'étoit qu'extérieur, & consistoit à prendre les Offrandes. Le nombre de ces jeunes Filles montoit à plus de mille, dans la seule Ville de Cusco. Elles étoient gouvernées par de plus vieilles, qui portoient le nom de *Mamacunas*. Tous les vases, qui servoient à leur usage, étoient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion, elles s'occupoient à filer, pour le service du Roi & de la Reine.

Vierges consacrées au Soleil.

Habillement des Empereurs.

L'habillement des Monarques du Pérou étoit une sorte de chemise, qui leur descendoit jusqu'aux genoux, avec un *Manteau* de la même longueur, & une bourse quarrée, qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portoient leur *Coca*, herbe qui se mâche dans cette Contrée, comme le Betel aux Indes Orientales, & qui étoit alors réservée aux seuls Incas (*i*). Enfin ils avoient la tête ceinte d'un diadême, nommé *Llautu*,

(*g*) Particuliérement Zarate; & son Traducteur, qui a donné d'assez mauvaises figures, paroît avoir emprunté celle qui représente ces Sacrifices, des Relations du Mexique. Garcilasso réfute vivement l'accusation.

(*h*) D'autres disent *Villacunu*.

(*i*) On a déja remarqué qu'elle fait aujourd'hui l'objet d'un commerce considérable. Voyez l'Hist. Nat. précéd. Tom. XIX. p. 373.

DESCRIPTION DU PEROU.
MOEURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

qui n'étoit qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés, sur les temples, avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs & des Historiens ont nommé la *Frange* impériale.

TOUTES les autres parties de l'Empire avoient aussi des Monasteres, où les Filles des Curacas & toutes celles qui passoient pour belles étoient renfermées; non pour servir le Soleil & pour vivre chastes, mais pour devenir les Concubines du Souverain. Elles sortoient, lorsqu'il les faisoit appeller; & leurs Mamacunas les occupoient, dans leur clôture, à filer ou à faire des étoffes, que le Roi distribuoit aux Courtisans & aux Soldats, comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qu'il avoit une fois employées à ses plaisirs, ne retournoient jamais au Monastere; elles passoient au service de la Reine, & quelques-unes étoient renvoyées à leurs Parens: mais après avoir eu les bonnes graces du Roi, elles ne pouvoient être, ni les Femmes, ni les Concubines de personne. Le respect alloit si loin pour tout ce qui lui avoit appartenu, que celles qui se laissoient corrompre étoient enterrées vives, & que la même loi condamnoit au feu, non-seulement le Corrupteur, mais tous ses Parens & tous ses biens.

Fêtes Péruviennes, & leurs cérémonies.

ENTRE plusieurs Fêtes, que les Incas avoient établies à Cusco, la plus fameuse étoit celle qui se nommoit *Intip Raymi*, ou plus simplement *Raymi*, C'étoit proprement la Fête solemnelle du Soleil. Elle se célébroit au mois de Juin, immédiatement après le Solstice. Tous les Curacas, les Grands, & les Officiers Militaires de l'Empire, se rassembloient dans la Capitale. Ils se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche, & les ornemens étrangers y étoient employés comme ceux du Pays. Le Monarque étaloit lui-même toute sa magnificence, en qualité de Fils du Soleil. On se préparoit à la solemnité par un jeûne de trois jours, qui renfermoit la privation du commerce des Femmes. Il n'étoit pas permis, pendant ce tems, d'allumer du feu dans aucune partie de la Ville. La derniere nuit étoit employée par les Prêtres à purifier des Brebis & des Agneaux, qui étoient les victimes du sacrifice; & par les Vierges consacrées au culte du Soleil, à préparer le pain & les liqueurs qui servoient aux Incas, après l'offrande qui s'en faisoit à l'Autel. D'autres Femmes, nommées dans cette occasion, en préparoient pour le reste de l'Assemblée.

LE lendemain, à la pointe du jour, le Monarque, avec tous les Incas, suivant l'ordre de l'âge & de la dignité, marchoit en procession jusqu'à la grande Place de la Ville. Là, piés nus, & le visage tourné vers l'Orient, ils attendoient en silence que le Soleil montât sur l'horison. Lorsqu'ils commençoient à l'appercevoir, ils s'accroupissoient à terre, ils étendoient les bras, ils ouvroient les mains; & les approchant ensuite de leur bouche, ils en pressoient leurs levres, comme s'ils eussent voulu baiser l'air, & les premiers rayons qui sortoient de leur brillante Divinité. Après cette cérémonie, ils honoroient leur Dieu & leur Pere, par d'anciens Cantiques. D'un autre côté, les Grands lui rendoient le même hommage, dans la seconde Place de Cusco. On apportoit alors, dans les deux cercles, les liqueurs destinées aux libations. Le Monarque se levoit au milieu du sien, & prenoit deux grands Vases d'or, tous deux pleins. Il offroit au Soleil celui qu'il

tenoit dans la main droite, & versoit la liqueur dans une coupe d'or, où tenoit un chalumeau tourné vers le Temple, afin que le Soleil en parût boire. Le Vase de la main gauche étoit offert aussi, par une libation de quelques gouttes: mais ensuite le reste de la liqueur étoit versé dans de fort petites coupes, qui étoient au même nombre que les Incas; & chacun avaloit sa portion, d'un seul trait. Les Grands faisoient de leur côté la même cérémonie: après quoi, les deux Troupes se rejoignoient dans un même lieu, pour prendre ensemble le chemin du Temple. Mais il n'y avoit que le Monarque & les Incas, auxquels il fut permis d'y entrer; & l'Empereur s'avançoit seul au pié de l'Autel, pour offrir au Soleil les deux Vases des libations. Les Grands, qui étoient demeurés devant la porte du Temple, remettoient leurs Vases aux Prêtres & les offroient par leurs mains, avec diverses figures d'Animaux en or. Après les oblations, les Prêtres faisoient amener une multitude de Brebis & d'Agneaux, qu'ils consacroient par de mystérieuses cérémonies. Ils choisissoient, dans ce nombre, un Agneau noir, pour les consultations qui regardoient l'avenir. On l'étendoit à terre, la tête tournée vers l'Orient; & le Sacrificateur lui ouvroit le côté gauche, par lequel il se hâtoit de tirer avec les mains le cœur & les poûmons. Si ces parties sortoient vives & palpitantes, l'augure étoit fort heureux: mais si l'on y remarquoit quelque apparence de langueur, ou si la victime se levoit sur ses piés avant que d'être frappée, on se croyoit menacé de quelque mal; & pour le détourner, on continuoit d'immoler quantité de Brebis & d'Agneaux, dont on consumoit le cœur & le sang, dans les flammes d'un feu que les Prêtres avoient l'art d'emprunter du Soleil. Les chairs étoient rôties en public, & mangées joyeusement, avec une profusion de liqueurs. La solemnité duroit neuf jours entiers, mais ne consistoit plus qu'en festins, après lesquels chacun retournoit dans son canton.

DESCRIPTION DU PEROU.
MOEURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Sacrifices & Consultations.

OUTRE la figure du Soleil, on voyoit dans les Temples celle de la Lune, qui recevoit une partie des honneurs. Il y avoit aussi diverses figures de pierres, auxquelles on rendoit une sorte de culte, mais sur la signification desquelles leurs Adorateurs mêmes ne s'accordoient point. Ils les nommoient *Guacas*; & pour réponse, à ceux qui leur en demandoient l'origine & la nature, ils assuroient que leurs Peres leur avoient appris à les honorer. On n'a jamais bien connu quelle idée ils se formoient d'une autre vie. Les Incas étoient portés, après leur mort, dans un lieu voûté, assis, & revêtus de leurs plus précieux ornemens. On y renfermoit, avec eux, une ou deux de leurs Femmes. Souvent, cet honneur étoit contesté entre celles qui leur avoient été les plus cheres; & de-là vint une loi, qui obligeoit les Maris de régler ce point en expirant. On assure qu'on enterroit aussi, avec eux, deux ou trois jeunes gens, du nombre de leurs Domestiques, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent; & que cet usage étoit fondé sur l'espérance d'une résurrection, dans laquelle ils ne vouloient pas paroître sans cortege (k): mais Zarate n'explique point si ces misérables victimes étoient enterrées vives ou mortes; & l'on ne trouve pas plus de lumieres sur l'état dans lequel on ensévelissoit les Femmes. Le même Ecrivain ajoute seulement qu'en voyant

Culte de la Lune & des Guacas.

Enterremens & circonstances.

(k) Zarate, *ubi sup.* L. I. ch. 2.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &c. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

entrer les Espagnols dans les sépultures, pour en tirer l'or & l'argent dont elles étoient remplies, les Péruviens leur demandoient en grace de ne pas disperser les os, dans la crainte que la résurrection des Morts n'en fût plus lente & plus difficile. On mettoit, sur les tombeaux, de grandes Statues qui les représentoient; & sur ceux des Morts du commun, les marques de leur Profession ou de leur Emploi. Dans la cérémonie des Funérailles, les Parens versoient, sur la sépulture, une certaine quantité de leur liqueur favorite, dans un tuyau, qui répondoit à la bouche du Mort (*l*).

Education des Enfans.

LES Péruviens, de tous les ordres, élevoient leurs Enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, ils les plongeoient dans de l'eau froide; & chaque jour, avant que de renouveller leurs langes, ils les mettoient un moment dans le même bain. Ils ne leur laissoient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne servoit tant à les fortifier. Leurs berceaux étoient de petits Hamacs, dont on ne les tiroit que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les Meres ne prenoient leurs Enfans entre leurs bras, ni sur leurs genoux: elles se baissoient sur le Hamac, pour leur donner le lait; & jamais plus de deux ou trois fois par jour.

Mariages.

L'HONNÊTETÉ publique étoit observée avec une extrême rigueur. On ne souffroit point de Courtisanes dans les Villes & dans les Bourgades: elles avoient la liberté de se faire des Cabanes au milieu des champs; & quoique leur commerce fût permis aux Hommes, les Femmes se déshonoroient à leur parler. On a vu, qu'à Cusco, les Mariages se faisoient par l'Empereur même (*m*). Dans les Provinces, cet office appartenoit aux Curacas, qui l'exerçoient en son nom. Aussi l'état conjugal étoit-il si respecté, que dans chaque Maison la Femme légitime avoit toute la distinction d'une Reine, au milieu des Concubines de son Mari, dont le nombre n'étoit pas borné.

Occupations laborieuses des deux sexes.

Elles ne laissoient pas de s'employer ensemble aux Ouvrages qui convenoient à leur sexe. Elles faisoient des toiles & des étoffes pour les habits, comme les Hommes préparoient les cuirs pour la chaussure. L'ancien Pérou n'avoit pas de Professions publiques de ce genre. Chaque Famille travailloit pour elle-même, avec un partage fort égal entre les deux sexes: mais ils s'employoient de concert à l'agriculture. Les Femmes étoient si laborieuses, que dans leurs amusemens mêmes & leurs visites, elles avoient toujours les instrumens du travail entre leurs mains. A l'égard des Hommes, quelque paresse qu'on leur reproche aujourd'hui, il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs Ancêtres, à la vue de divers Monumens qui sont leur ouvrage.

Grands chemins du Pérou.

Zarate compte leurs grands Chemins entre les merveilles du Monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le regne de Huaynacapac, à l'occasion de ses Conquêtes, & pour faciliter son retour: cinq cens lieues de Montagnes, coupées par des rochers, des vallées & des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito jusqu'à l'autre extrêmité de l'Empire. Quelque tems après, &

(*l*) *Ibid.* ch. 16.

(*m*) Il est vraisemblable qu'il ne faisoit, comme on l'a dit, que les Mariages des Incas; & que ceux du Peuple de Cusco, comme des Provinces, étoient faits par ses Officiers. Voyez la Figure ci-dessus, p. 5.

& sous le même regne, on en vit de toutes parts dans les Plaines & les Vallées. C'étoient de hautes levées de terre, d'environ quarante piés de largeur, qui mettant les Vallées au niveau des Plaines, épargnoient la peine de descendre & de monter. Dans les Déserts sabloneux, le chemin étoit marqué par deux rangs de pieux, ou de palissades, plantés au cordeau, qui ne laissoient plus aucune crainte de s'égarer. Une de ces routes étoit de cinq cens lieues, comme celle des Montagnes. Les levées subsistent encore; quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs Ennemis: mais, en paix comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux, sans autre vue que d'en employer le bois à faire du feu, ou à d'autres besoins (*n*).

DESCRIPTION DU PEROU. MOEURS, USAGES, &C. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

Langue commune.

La Langue commune des Péruviens étoit celle de Cusco, que les Incas s'étoient efforcés d'introduire dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso, qui devoit juger mieux que les Espagnols de sa Langue naturelle, lui reproche de manquer d'abondance, quoique d'autres Ecrivains lui en attribuent beaucoup. Elle n'a souvent qu'un seul terme, répete-t-il plusieurs fois, pour exprimer différentes choses (*o*). Il se plaint aussi qu'elle manque de plusieurs Lettres des Alphabets Latins & Castillans, telles que *b, d, f, g, i, l*; quoiqu'elle ait, dit-il, *ll*, ou double *l*; *x* & *r* simples, jamais doubles: ce qui est assez difficile à comprendre, pour ceux qui n'en connoissent point l'usage, & ce que l'Inca prétend aussi que les Espagnols ont mal rendu dans un grand nombre de noms, que cette raison leur a fait corrompre ou défigurer. Il ajoute que la Langue de Cusco, ou des Incas, a trois sortes de prononciation, qui servent à varier la signification des mots; une des levres, une du seul palais, & la troisieme du gosier. Enfin, il n'y trouve point de syllabes qui aient deux consonnes, ou une mute avec une liquide; & s'il y a quelques mots qui paroissent avoir des syllabes de cette nature, il nous apprend que dans la prononciation la mute doit être séparée de la liquide; comme dans les mots suivans, *Papri*, *Pocra*, *Chocra*, qu'il faut prononcer *Pap-ri*, *Poc-ra*, *Choc-ra*, &c.

Jugement de M. de la Condamine sur les Langues d'Amérique.

M. de la Condamine, dont on sait que le jugement n'est pas moins éclairé sur les points de Grammaire & d'Eloquence que sur les Sciences les plus profondes, & qu'un long usage avoit mis en état de connoître les Langues de l'Amérique Méridionale, nous fournit ici quelques réflexions utiles. „ Toutes les Langues, (dit-il,) dont j'ai eu connoissance dans cette partie du „ Monde, sont fort pauvres. Plusieurs sont énergiques & susceptibles d'é- „ légance; singuliérement l'ancienne Langue du Pérou: mais toutes man- „ quent de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles; preu- „ ve évidente du peu de progrès de l'esprit dans toutes ces Contrées. Tems, „ durée, espace, être, substance, matiere, corps; tous ces mots, & beau- „ coup d'autres, n'ont point d'équivalent dans leurs Langues. Non-seule- „ ment les noms des Etres métaphysiques, mais ceux des Etres moraux ne „ peuvent se rendre chez eux qu'imparfaitement, & par de longues péri- „ phrases. Il n'y a point de mots propres, qui répondent exactement à ceux

(*n*) Zarate, *ubi sup.* chap. 13.
(*o*) Garcilasso, L. II. ch. 17.

DESCRIPTION DU PEROU.

MOEURS, USAGES, &C. DES ANCIENS PÉRUVIENS.

„ de vertu, justice, liberté, reconnoissance, ingratitude: tout cela paroît „ difficile à concilier, avec ce que Garcilasso rapporte (p) de la Police, de „ l'Industrie, des Arts, du Gouvernement & du Génie des anciens Péruviens. „ Si l'amour de la Patrie ne lui a pas fait illusion, il faut convenir que ces „ Peuples ont beaucoup dégénéré de leurs Ancêtres (q). Quant aux au- „ tres Nations de l'Amérique, on ignore qu'elles soient jamais sorties de la „ barbarie (r)."

L'ACADÉMICIEN dressa un vocabulaire des mots les plus usités, dans les diverses Langues Indiennes. Il prétend que la comparaison de ces mots avec ceux qui ont la même signification en d'autres Langues de l'intérieur des Terres, peut non-seulement servir à prouver les diverses transmigrations de ces Peuples, d'une extrêmité à l'autre de ce vaste Continent, mais que lorsqu'elle pourra se faire avec diverses Langues d'Afrique, d'Europe & des Indes Orientales, elle est peut-être l'unique moyen de découvrir l'origine des Américains. Une conformité de Langues bien averée lui paroît capable de décider la question: „ le mot *Abba*, *Raba*, ou *Papa*, & celui de *Mama*, „ qui des anciennes Langues d'Orient semblent avoir passé, avec de légers „ changemens, dans celles de l'Europe, sont communs à un grand nombre „ de Nations de l'Amérique, dont le langage est d'ailleurs très différent. Si „ l'on regarde ces mots comme les premiers sons que les Enfans peuvent ar- „ ticuler, & par conséquent comme ceux qui ont dû, par tout Pays, être „ adoptés préférablement par les Parens qui les entendoient prononcer, pour „ les faire servir de signes aux idées de Pere & de Mere; il reste à savoir „ pourquoi, dans toutes les Langues d'Amérique où ces mots se rencon- „ trent, leur signification s'est conservée sans se croiser? Par quel hazard, „ dans la Langue *Omogua*, par exemple, au centre du Continent, ou dans „ quelque autre pareille, où les mots de Papa & de Mama sont en usage, „ il n'est pas quelquefois arrivé que *Papa* signifiât Mere, & *Mama* Pere; „ mais qu'on y observe constamment le contraire, comme dans les Langues „ d'Orient & d'Europe? Il y a beaucoup de vraisemblance que parmi les „ Naturels d'Amérique, il se trouveroit d'autres termes, dont le rapport, „ bien constaté avec ceux d'une autre Langue de l'ancien Monde, pourroit „ répandre quelque jour sur une question abandonnée jusqu'ici aux con- „ jectures."

La Langue des Incas est négligée.

MAIS ce qui regarde la Langue des Incas, dans ces Observations, tombe aujourd'hui avec cette Langue même, qui s'évanouit par degrés depuis la Conquête, & qui fait place de jour en jour aux anciennes Langues de chaque Province du Pérou, jusqu'à faire remarquer aux Missionnaires que ce changement nuit beaucoup à la propagation du Christianisme.

IL n'en paroît pas moins vrai que cette Langue commune avoit été fort cultivée par les Poëtes & les Philosophes du Pays. Les premiers se nom-

(p) Il n'est pas le seul. Zarate, Acosta & Gomara rendent le même témoignage.

(q) C'est de quoi Garcilasso convenoit déja de son tems.

(r) M. de la Condamine semble oublier ici les progrès de la Religion, de la raison, de la politesse & des bonnes mœurs dans le Paraguay, & tout ce qu'on a rapporté dans un Article particulier de l'Audience des Charcas.

moient *Havarac*; & les ſeconds, *Amantas*. On nous a conſervé deux exemples de la Poéſie Péruvienne; l'un, qui n'eſt qu'une Chanſon galante, & qui ſignifie: *mon chant vous endormira, & je viendrai vous ſurprendre au milieu de la nuit* (s); l'autre, qu'on peut regarder comme un Cantique Religieux, parcequ'il contient un point de la Mythologie du Pérou. C'étoit une ancienne opinion qu'une jeune Fille de la Famille du Soleil avoit été placée dans la haute région de l'air, avec un vaſe plein d'eau, pour en répandre ſur la terre lorſqu'il en étoit beſoin; que ſon Frere frappoit quelquefois le vaſe, d'un grand coup, & que de-là venoient le tonnerre & les éclairs. Cette eſpece d'Hymne ſignifie (t): „Belle Nymphe, votre Frere vient de „ frapper votre Urne, & ſon coup fait partir le tonnerre & les éclairs. „ Mais vous, Nymphe Royale, vous nous donnez vos belles eaux par des „ pluies; &, dans certaines ſaiſons, vous nous donnez de la neige & de la „ grêle. Viracocha vous a placée, & ſoutient vos forces, pour cet office."

Description du Perou. Moeurs, usages, &c des anciens Péruviens.

Elle avoit été cultivée par les Poëtes & les Philoſophes.

Exemples de la Poéſie Péruvienne.

Garcilaſſo y joint une ſorte de Commentaire (u), & vante la force des expreſſions. Il ajoute que les Poëtes Péruviens compoſoient auſſi des Drames, dans leſquels ils repréſentoient les grandes actions des Empereurs morts.

Astronomie.

Les Amantas n'ignoroient pas abſolument l'Aſtronomie: mais ils ne dis-

(s) On donne les vers Péruviens en termes Latins, du même nombre de ſyllabes.

Caylla Llapi	Ad Canticum
Punmunqui;	Dormies;
Chaüpituta	Media nocte
Samuſac.	Veniam.

(t) On nous donne ici deux interprétations; l'une en même nombre de ſyllabes, pour faire ſentir la meſure Péruvienne, & l'autre exactement littérale, pour conſerver tout le ſens des mots:

Cumac Nuſta	Pulchra Nympha.	Formoſa Domicella.
Torallayquin	Frater tuus	Aqua implevit Germanus tuus
Punnuy quita	Urnam tuam	Cantharum tuum;
Paquiz Cayau	Nunc infringit;	Quem nunc frangit:
Hina Mantar	Cujus ictus	Qua ex cauſa
Cunnun Nunun	Tonat, Fulget,	Cum ſtrepitu
Tllapantac.	Fulminatque.	Tonat-fulgurat-fulminat.
Camri Nuſta	Sed tu Nympha	Tu, Regia Domicella,
Unuy quita	Tuam Lympham	Tuas pulchras aquas
Para Munqui	Fundens pluis,	Nobis das pluendo,
Riti Munqui	Interdumque	Et certis vicibus
Pacha Rurac	Grandinem ſeu	Ninges nobis
Pacha Camac.	Nivem mittis.	Et grandinem fundes.
Viracocha	Viracocha	Viracocha
Cay Hinapac	Ad hoc munus	Ad hoc officium
Chura Sunqui	Te præfecit	Te collocavit
Cama Sunqui.	Ac ſufficit.	Et te animavit.

(u) *Tllapantac*, dit-il, ſignifie, d'un ſeul mot, le tonnerre, la foudre & l'éclair; *Cunnunnuni*, faire du bruit; *Unu*, de l'eau; *Para*, pleuvoir; *Chiti*, grêler; *Riti*, neiger; *Chura*, placer, mettre; & *Cama*, animer, donner de la force. On nous donne, à cette occaſion, quelques autres mots de la Langue Péruvienne. Les Peres donnent à leurs Enfans le nom de *Churi*, & les Meres celui de *Vava*. Le ſexe ſe diſtingue par l'adjection d'une Particule. Les Freres s'appellent entr'eux *Huauque*, & les Sœurs *Nanna*: mais un Frere appelle ſa Sœur *Panna*, & une Sœur nomme ſon Frere *Tora*. Ainſi, ſans voir la perſonne qui parle, on diſtingue ſon ſexe à l'entendre. *Garcilaſſo, Ibidem. Laet.* L. XI. chap. 19.

Description du Perou. Moeurs, usages, &c. des anciens Péruviens.

tinguoient que trois Astres par des noms propres; le Soleil, qu'ils nommoient *Tuti*: la Lune, qui portoit le nom de *Quilla*, & Vénus, qu'ils nommoient *Chasca*; toutes les Etoiles étoient comprises sous le nom commun de *Coyllur*. Ils observoient le cours de l'année; & les moissons leur servoient à distinguer les saisons. Les Solstices entroient aussi dans leur calcul du tems: ils avoient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites Tours, qui servoient à leur Astronomie; mais Acosta & Garcilasso ne s'accordent, ni sur leur nombre, ni sur leur usage. Garcilasso en compte douze, qui marquoient, dit-il, le nombre des mois (*x*). Acosta en met huit d'un côté de la Ville & huit de l'autre; disposées de maniere, que les quatre plus petites, qui occupoient le milieu, étoient éloignées entr'elles d'environ vingt piés, & que les plus grandes en étoient à une même distance des deux côtés: l'ombre des petites marquoit le Solstice. Les Equinoxes s'observoient à-peu-près de même, par des colonnes, érigées devant le Temple du Soleil, & par un cercle tracé à l'entour (*y*). Mais rien n'approchoit de l'attention des anciens Péruviens pour les éclipses de Soleil ou de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes, & qu'ils leur en attribuassent de ridicules: ils croyoient le Soleil irrité contr'eux, lorsqu'il leur déroboit sa lumiere, & toute la Nation s'attendoit aux plus terribles disgraces. La Lune étoit malade, lorsqu'elle commençoit à s'éclipser; si l'Eclipse étoit totale, elle étoit morte, ou mourante; & leur crainte étoit alors qu'elle n'écrasât tous les Humains par sa chûte. Ils se livroient aux cris & aux larmes; ils faisoient sortir leurs chiens, & les forçoient d'aboyer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimoit particuliérement ces Animaux.

Effet des Eclipses.

Division du tems.

Leurs mois étoient lunaires. Ils ne leur donnoient point d'autre nom qu'à la Lune, c'est-à-dire celui de Quilla: mais ils les divisoient en quatre parties, qu'ils distinguoient par des noms & par une Fête. Dans l'origine de la Monarchie ils commençoient leur année par Janvier; mais depuis le regne de Pachacutec, qu'ils nommoient le Réformateur, ils avoient pris l'usage de commencer par Décembre.

Médecine.

Quoiqu'ils n'eussent aucuns principes de Médecine, l'expérience leur avoit fait connoître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguoient par cette connoissance étoient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs, ils n'avoient que deux remedes; l'ouverture de la veine, qui se faisoit ordinairement dans la partie affectée; & la purgation, qui consistoit à prendre deux onces d'une racine, assez violente pour leur procurer des vomissemens & des selles. On remarque, comme un usage digne d'attention, qu'ils ne prenoient jamais de remedes qu'au commencement des maladies, & qu'ensuite ils employoient uniquement la diete, ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenoient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parcequ'ils craignoient les mélanges, ou parcequ'ils les ignoroient.

Géométrie & Musique.

Ils avoient quelques idées de Géometrie, mais grossieres, & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'étoit pas plus recherchée. Elle con-

(*x*) Garcilasso, *ubi sup.*

(*y*) Acosta, L. VI. ch. 3.

ſiſtoit dans l'uſage de quelques Tambours & de quelques Flûtes de Cannes; les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres ſimples, dont le ſon n'avoit aucune variété.

Description du Perou. Moeurs, usages, &c. des anciens Péruviens. Hiſtoire.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils n'avoient aucune connoiſſance de l'Ecriture. Cependant ils avoient trouvé le moyen de conſerver la mémoire de l'Antiquité, & de ſe former une ſorte d'Hiſtoire, qui comprenoit tous les événemens remarquables de leur Monarchie. Premiérement, les Peres étoient obligés de tranſmettre, aux Enfans, tout ce qu'ils avoient appris de leurs propres Peres, par des récits qui ſe renouvelloient tous les jours. En ſecond lieu, ils ſuppléoient au défaut des Lettres, en partie par des peintures aſſez informes, comme les Mexiquains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommoient *Quippos*. C'étoient des regîtres de cordes, où, par divers nœuds & par diverſes couleurs, ils exprimoient une variété ſurprenante de faits & de choſes. Acoſta, qui en avoit vu pluſieurs, & qui ſe les étoit fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-ſeulement tout ce qui appartenoit à l'Hiſtoire, aux Loix, aux Cérémonies, aux comptes des Marchandiſes, &c. étoit exactement conſervé par ces nœuds, mais les moindres circonſtances y trouvoient place par de petits cordons, attachés aux principales cordes. Des Officiers, établis ſous le titre de *Quippa-Camayo*, étoient les dépoſitaires publics de cette eſpece de Mémoires, comme les Notaires le ſont de nos Actes; & l'on n'avoit pas moins de confiance à leur bonne foi. Les Quippos étoient différens, ſuivant la nature du ſujet, & variés ſi réguliérement, que les nœuds & les couleurs tenant lieu de nos 24 Lettres, on tiroit de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'Ecriture & des Livres.

Quippos qui ſuppléoient à l'Ecriture.

Acosta paroît encore plus ſurpris qu'ils fuſſent parvenus à faire les calculs d'Arithmétique, avec de ſimples grains de Maïz. Il aſſure que nos opérations ne ſont pas plus promptes & plus exactes avec la plume.

Arithmétique.

On conclura, ſans doute, que la ſeule inſpiration de la Nature avoit conduit aſſez loin les Péruviens; ſurtout ſi l'on conſidere qu'étant environnés de Nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvoient rien devoir à l'exemple.

Concluſion.

---

§. V.

Anciens Monumens du Pérou.

Quoique les Péruviens n'euſſent pas fait beaucoup plus de progrès dans les Arts méchaniques que dans les Sciences, l'induſtrie naturelle, qui ſupplée aux lumieres de l'étude, les avoit fait parvenir à former des Ouvrages, dont les reſtes excitent de l'étonnement. Si l'on n'y remarque pas cette élégance, qui ne peut venir que d'un goût cultivé, ils ont, ſuivant M. d'Ulloa, d'autres perfections, que leur ruſticité même n'empêche point d'admirer (*a*).

Ces Peuples conſacroient des Monumens à la Poſtérité. Les campagnes en ſont remplies, près des Villes & des Bourgades, dans les Plaines, ſur les

(*a*) Voyage au Pérou, Tom. I. Liv. 6. chap. 11.

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

Tombeaux nommés Guaques.

plus hautes Montagnes, & dans les Collines. Ils choisissoient, comme les Egyptiens de l'ancien tems, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devoient reposer, ils les entouroient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de Mausolée; & les Amis jettoient par-dessus, une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une Colline artificielle, à laquelle ils donnoient le nom de *Guaque*. La figure des Guaques n'est pas exactement pyramidale. Il paroît que dans ces ouvrages les Péruviens ne vouloient imiter que celle des Montagnes & des Collines. Leur hauteur ordinaire est de 8 à 10 toises, sur 20 à 26 de longueur, & un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, surtout dans le district de Cayambé, dont toutes les Plaines en offrent un fort grand nombre. Ce Bourg, qui contenoit un des principaux Temples du Pays, passoit pour un lieu saint; & cette opinion s'étendant jusqu'à ses Campagnes, les Caciques & les Rois mêmes y vouloient avoir leurs Tombeaux.

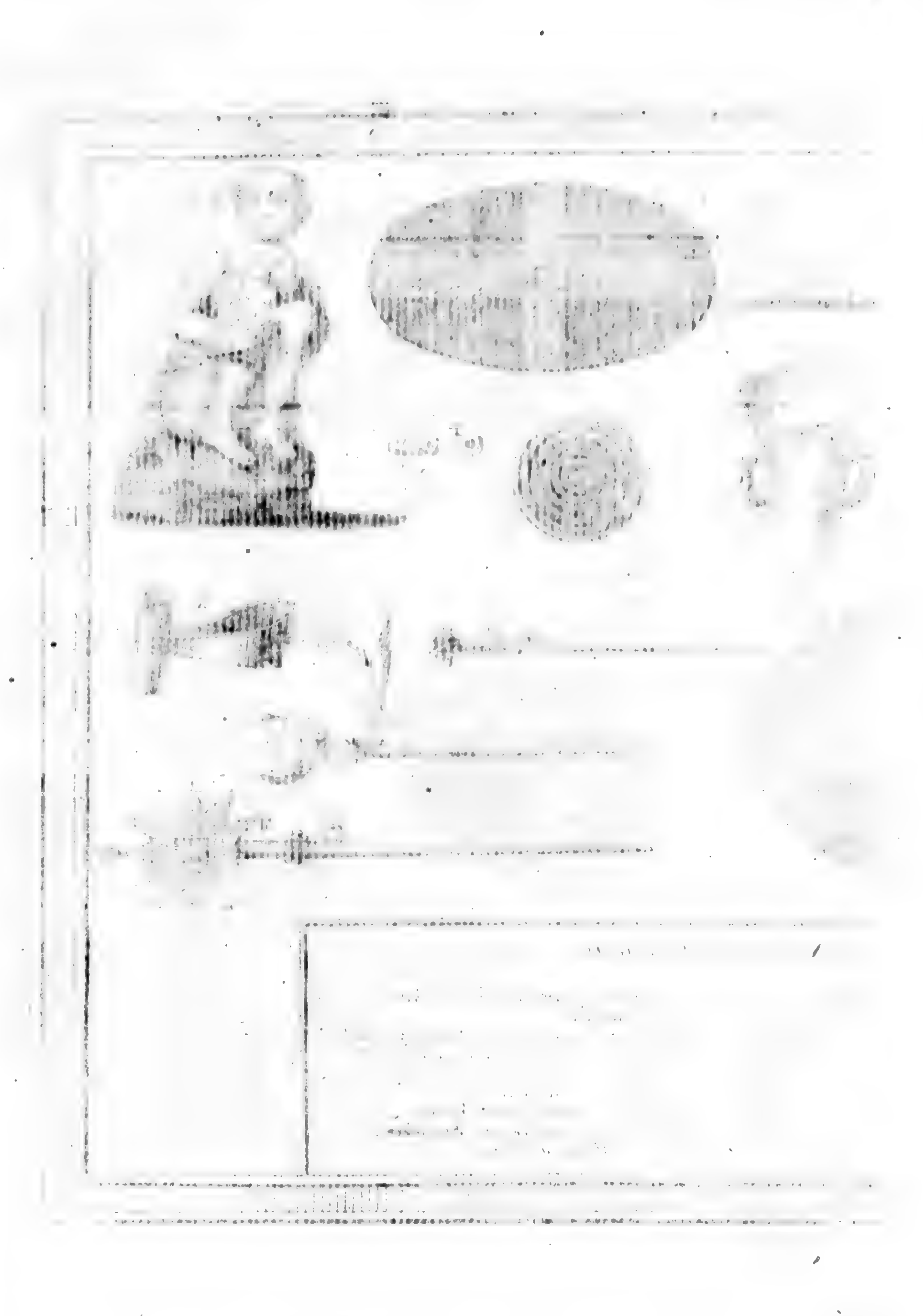
Ce qu'on trouve dans les Guaques.

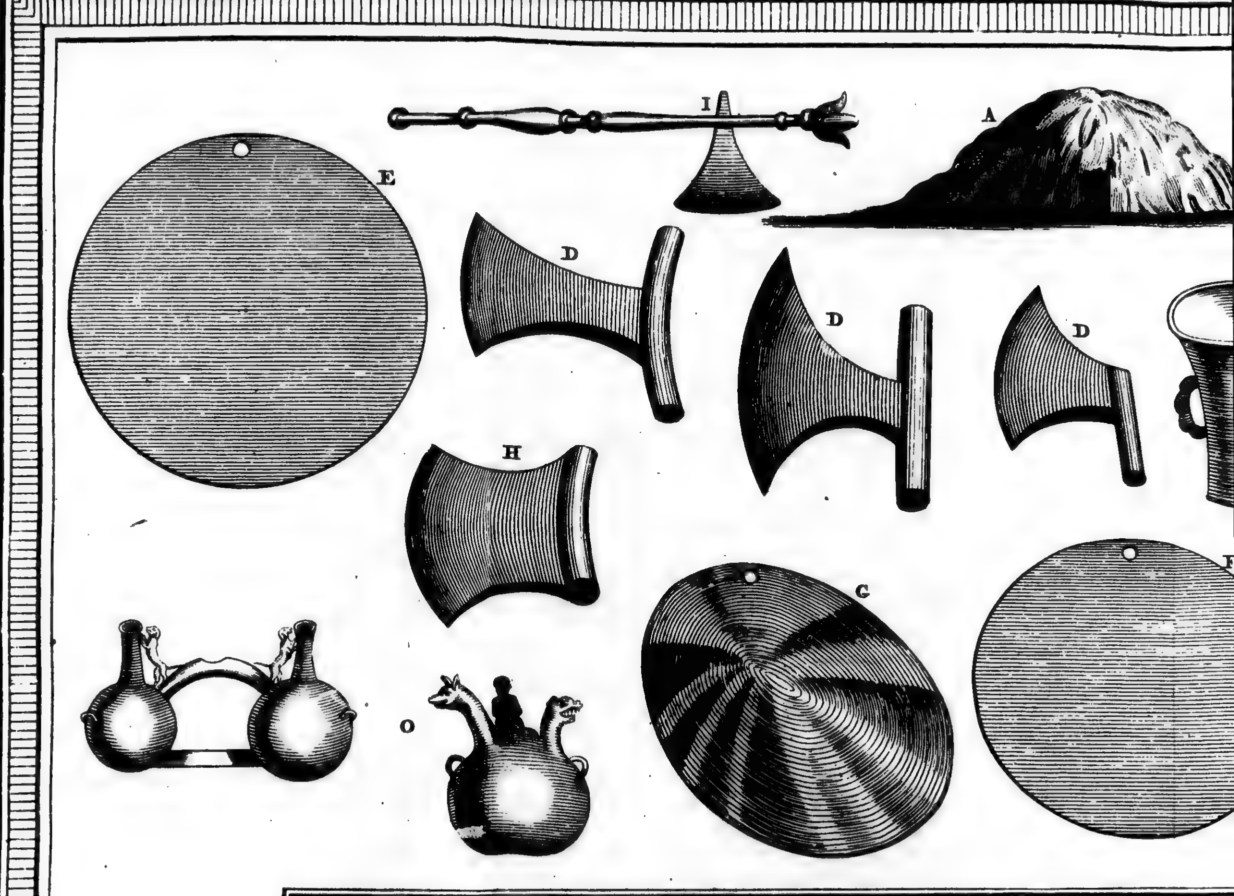
LA différence qu'on remarque dans la grandeur de ces Monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des Morts. Tous les Péruviens étoient ensevelis avec leurs meubles & leurs effets personnels, d'or, de cuivre, de pierre & d'argile. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols, dont plusieurs passent le tems à fouiller dans ces Sépultures, pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée. M. d'Ulloa rend témoignage que pendant le séjour qu'il fit au Pérou, on tira beaucoup d'effets d'or, de la Plaine de Pesillo, dans le voisinage de Cayambé, & d'une autre Plaine dans la Jurisdiction de los Pastos. Mais les Guaques ne contiennent ordinairement que le Squelette du Mort, les vases de terre qui lui servoient à boire la Chicha, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'*Inca*, & d'autres meubles, qui n'ont de curieux que leur antiquité. Pour ouvrir les Guaques, on les perce vers le bas, en long & en travers. C'est au centre de la croix, que se trouvent le corps & les meubles.

Deux sortes de miroirs de pierre.

Pierre d'Inca.

ON distingue dans les Guaques, deux sortes de miroirs de pierre; les uns de pierre d'Inca, les autres d'une pierre nommée *Gallinace*. La premiere n'est pas transparente. Elle est molle, de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds, avec une de leurs surfaces platte, aussi lisse que le plus fin crystal; l'autre est ovale, ou du moins un peu sphérique, mais moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs, la plupart ont trois à quatre pouces de diametre. M. d'Ulloa en vit un qui n'avoit pas moins d'un pié & demi, dont la principale superficie étoit concave & grossissoit beaucoup les objets, aussi polie qu'une pierre pourroit le devenir entre les mains de nos plus habiles Ouvriers. Le défaut de la pierre d'Inca est d'avoir des veines & des paillettes, qui la rendent facile à briser, & qui gâtent la superficie. On soupçonne qu'elle n'est qu'une composition. A la vérité, il se trouve encore dans les Coulées, des pierres de cette espece; mais rien n'empêche de croire qu'on a pu les fondre, pour en perfectionner la figure & la qualité.

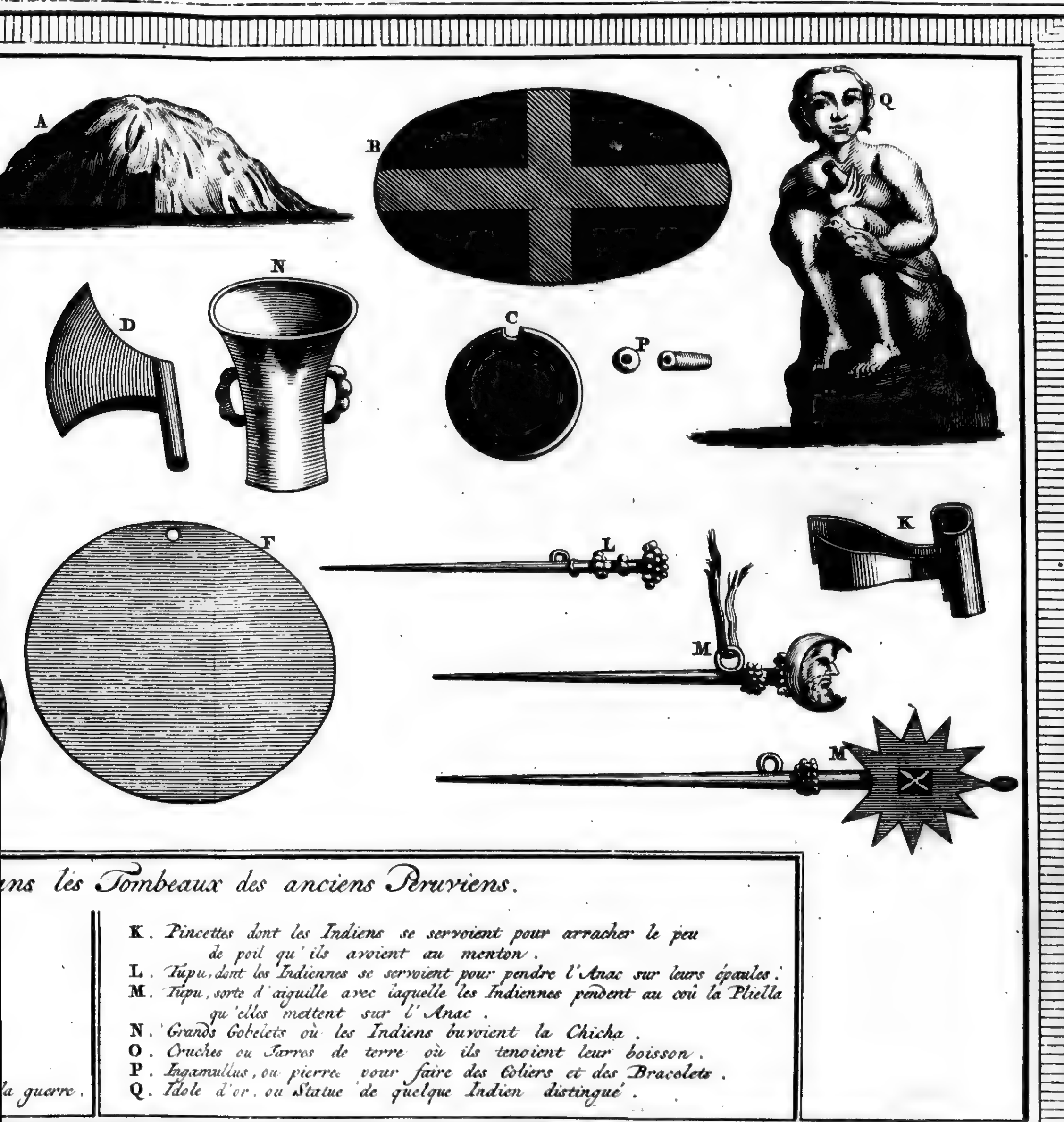


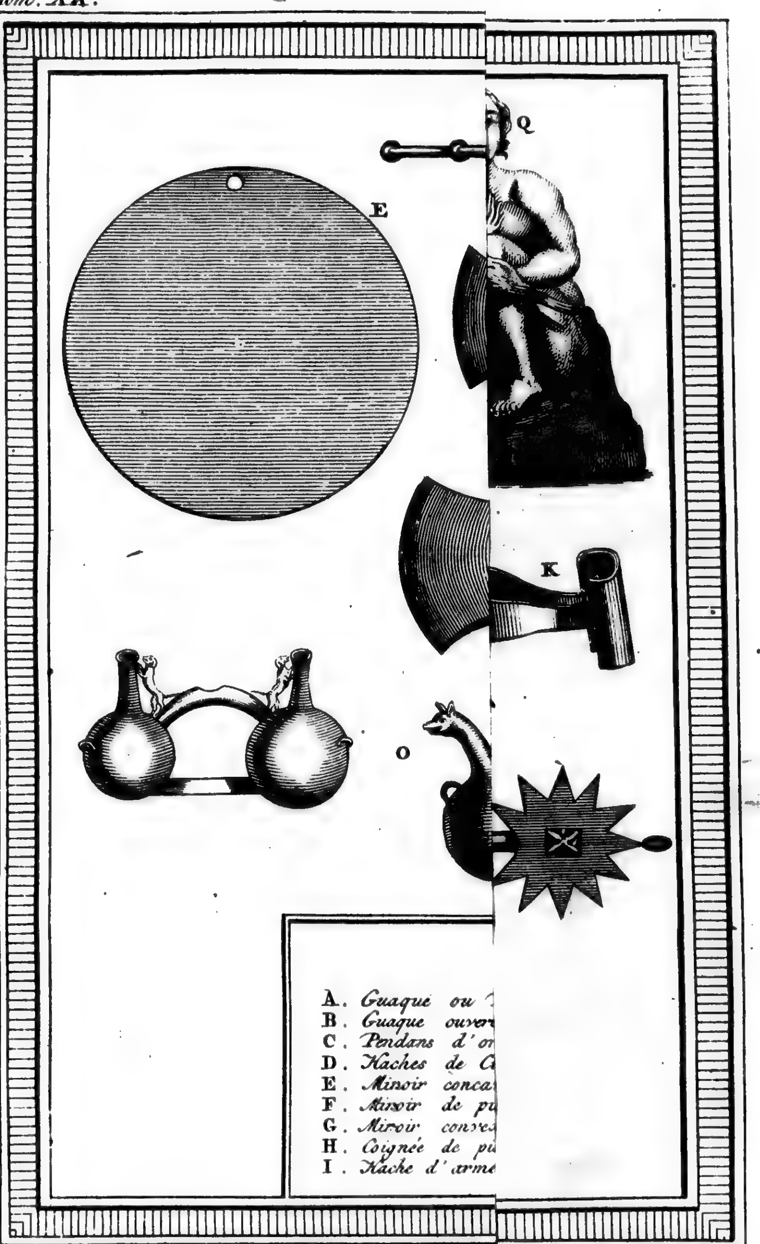


Ouvrages, qui se trouvent dans les Tombeaux des

A. Guaque ou Tombeau.
B. Guaque ouverte en Croix.
C. Pendans d'oreille d'or et d'argent.
D. Haches de Cuivre, de differentes façons.
E. Miroir concave, de pierre de Gallinace.
F. Miroir de pierre d'Inca tout plat.
G. Miroir convexe.
H. Coignée de pierre-à-feu et d'autres pierres.
I. Hache d'arme avec sa hampe de bois, dont ils se servoient à la guerre.

K. Pincettes don
de poil
L. Tupu, dont les
M. Tupu, sorte d'
qu'elles
N. Grands Gobele
O. Cruches ou
P. Ingamullus, o
Q. Idole d'or, o


A
B
Q
N
D
C
P
F
L
K
M
M
ns lés Tombeaux des anciens Peruviens.
la guerre.
K. Pincettes dont les Indiens se servoient pour arracher le peu de poil qu'ils avoient au menton.
L. Tupu, dont les Indiennes se servoient pour pendre l'Anac sur leurs épaules.
M. Tupu, sorte d'aiguille avec laquelle les Indiennes pendent au coû la Pliella qu'elles mettent sur l'Anac.
N. Grands Gobelets où les Indiens buvoient la Chicha.
O. Cruches ou Jarres de terre où ils tenoient leur boisson.
P. Ingamullus, ou pierre pour faire des Coliers et des Bracelets.
Q. Idole d'or, ou Statue de quelque Indien distingué.



La pie
pierre à
nazo. L
bien arro
passoit un
rien à cel
de plats,
Péruviens
une grand
Gallinace
transparen
Les ha
beaucoup
à faire la
strument
commun.
tranchant
du côté c
nioit. Q
de Gallina
moins ne
pierres,
instrumen
ques, où
Les an
On ignore
est celle c
est l'ouve
dien, fo
sans aucu
deux mat
Entre
patenes,
toient pe
cans, de
res, & d
pier. O
du corps
& comm
est diffic
prétend c
on a pû
sans end
Le M
rou, &
pierre fo

LA pierre de Gallinace est extrêmement dure, mais aussi cassante que la pierre à feu. Son nom vient de sa couleur, aussi noire que celle du Gallinazo. Les Miroirs de cette pierre sont travaillés des deux côtés, & fort bien arrondis. Ils sont percés par le haut; ce qui fait connoître qu'on y passoit une ficelle, pour les suspendre à quelque crochet. Leur poli ne cede rien à celui de la pierre d'Inca. Entre ces derniers Miroirs, il s'en trouve de plats, de concaves & de convexes, & d'aussi bien travaillés que si les Péruviens avoient eu les instrumens les plus propres à cet ouvrage, avec une grande connoissance de l'Optique. On connoît encore des Carrieres de Gallinace; mais les Espagnols n'en font aucun cas, parcequ'avec de la transparence & de la dureté, cette pierre a des veines & des pailles.

DESCRIPTION DU PEROU. ANCIENS MONUMENS. Pierre de Gallinace.

LES haches de cuivre, qu'on trouve dans les Tombeaux, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paroît que les Péruviens s'en servoient à faire la plupart de leurs autres ouvrages; car si ce n'étoit pas leur seul instrument tranchant, la quantité qu'on en trouve fait juger que c'étoit le plus commun. Leur unique différence est dans la grandeur. Les unes ont le tranchant rond, d'autres sont échancrées, & quelques-unes ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche tors, par lequel on les manioit. Quoique leur matiere la plus commune soit le cuivre, on en trouve de Gallinace, & d'une autre pierre assez semblable à la pierre à feu, mais moins nette & moins dure. Il se trouve aussi des pointes, de ces deux pierres, taillées en forme de lancettes. Si les Péruviens avoient d'autres instrumens, il est surprenant qu'il n'en soit pas resté dans toutes ces Guaques, où l'on ne cesse de fouiller tous les jours.

Haches de cuivre.

LES anciens vases à boire sont d'une argile très-fine & de couleur noire. On ignore absolument d'où les Péruviens la tiroient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pié, ronde, avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture, pour le passage de la liqueur; & de l'autre, une tête d'Indien, fort naturellement figurée. Quelques-uns sont d'une argile rouge, sans aucune différence pour la forme. On trouve divers autres vases de ces deux matieres, & de différentes grandeurs.

Vases.

ENTRE les Meubles d'or, les plus communs sont des *Nasieres*, espece de patenes, mais plus petites que celles des Calices, que les Péruviens portoient pendues au cartilage qui sépare les deux narines; des colliers, ou carcans, des bracelets, des pendans d'oreilles, presque semblables aux Nasieres, & des Idoles. Tous ces ouvrages sont d'un or aussi mince que le papier. On entend, par idoles, des figures qui représentent toutes les parties du corps, creuses en dedans, c'est-à-dire évuidées jusqu'aux moindres traits; & comme elles sont d'une seule piece, sans la moindre trace de soudure, il est difficile de comprendre comment on a pû les évuider à ce point. Si l'on prétend qu'elles se jettoient en fonte, la difficulté sera d'expliquer comment on a pû faire des moules, si déliés & si fragiles, qu'ils pussent être rompus sans endommager des ouvrages si minces.

Nasieres.

LE Maïz ayant toujours été la principale nourriture des Indiens du Pérou, & leur servant à composer la Chicha, ils en représentoient les épis en pierre fort dure, avec un art, qui ne permet point encore de les distinguer

Imitations en pierre.

DESCRIPTION DU PEROU. ANCIENS MONUMENS.

de l'ouvrage de la Nature. Ils n'entendoient pas moins parfaitement l'imitation des couleurs. Les unes imitent le Maïz jaune, d'autres le Maïz blanc, & d'autres celui dont les grains paroiſſent enfumés.

Emeraudes admirablement taillées.

LEUR habileté à travailler les Emeraudes cauſe encore plus d'étonnement. Ils tiroient particuliérement ces pierres de la Côte de Manta, & d'un Canton du Gouvernement d'Atacamès, nommé *Daquis*, ou *Quaques*. On n'en a pu retrouver les Mines; mais les Tombeaux de Manta & d'Atacamès fourniſſent encore des Eméraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté & la beauté, ſur celles qu'on tire de la Juriſdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'eſt de les voir taillées, les unes en figure ſphérique, les autres en cylindre, & d'autres en cône, &c. On ne comprend point qu'un Peuple, qui n'avoit aucune connoiſſance de l'acier ni du fer, ait pu donner cette forme à des pierres ſi dures, & les percer avec une délicateſſe que nos Ouvriers prendroient pour modele. La diſpoſition des trous augmente l'étonnement. Les uns traverſent diamétralement, les autres ne pénetrent que juſqu'au centre de la pierre, & ſortent par les côtés, pour former un triangle à peu de diſtance les uns des autres. Enfin la figure des pierres mêmes n'eſt pas moins variée que celle des trous.

Anciens Edifices.

LES Edifices, anciennement bâtis par les Péruviens, ſoit pour leur culte, ſoit pour loger leurs Souverains & pour ſervir de barriere à leur Empire, ſont un autre ſujet d'admiration. On a déja vu qu'ils étoient magnifiques à Cuſco, dans la Vallée de Pachacamac, à Tomebamba, à Guamanga, & dans quelques autres lieux, que les premiers Voyageurs ont vantés, ſans nous en laiſſer la deſcription. M. d'Ulloa nous donne celle de quelques reſtes de ces Monumens, qu'il a viſités. A Cayambé, dit-il (b), on voit encore la plus grande partie de l'ancien Temple. Il eſt ſitué ſur un terrein élevé, qui forme une eſpece de monticule. La figure de l'édifice eſt ronde, d'environ huit toiſes de diametre. Il n'en reſte que les ſimples murs, qui ſe maintiennent encore, à la hauteur d'environ deux toiſes & demie, ſur quatre à cinq piés d'épaiſſeur. Les briques ſont jointes, avec la même terre dont elles ſont compoſées; & cette maſſe forme un mur auſſi ſolide que s'il étoit de pierre, puiſqu'il réſiſte aux injures du tems, auxquelles il eſt expoſé depuis pluſieurs ſiecles. Outre la tradition, par laquelle on ſait que c'étoit un Temple, ſa forme ronde, ſans aucune ſéparation intérieure, ne laiſſe point douter que ce ne fût un lieu d'aſſemblée publique. La Porte, qui eſt fort petite, ſemble marquer que les Incas mêmes entroient ici à pié, par reſpect pour le Sanctuaire du Soleil, quoique dans leur Palais, comme dans tout autre lieu, ils entraſſent toujours en Chaiſe. D'ailleurs il eſt certain, par tous les témoignages, que le Soleil avoit un de ſes principaux Temples à Cayambé.

Temple de Cayambé.

Palais de Latacunga.

DANS la Plaine qui s'étend depuis Latacunga vers le Nord, on voit encore les murailles d'un Palais des Incas, qui ſe nommoit *Callo*, & qui conſerve encore ce nom. Il ſert aujourd'hui de Maiſon de Campagne aux Peres Auguſtins. On n'y remarque, ni la beauté, ni la grandeur des Edifices Egyp-

(b) *Ubi ſup.* p. 386.

Egyptiens & Romains: mais, en comparaison des autres Bâtimens Indiens, on y trouve un air de Noblesse qui annonce la Majesté de ses anciens Maîtres. Le Mathématicien Espagnol y entra par une ruelle de cinq ou six toises de long, qui conduit dans une Cour, autour de laquelle regnent trois grands Sallons qui en forment le quarré. Chacun a plusieurs séparations; & derriere celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits, qui paroissent avoir été des Fourrieres, à l'exception d'un, qui devoit servir de Ménagerie, puisqu'on y distingue encore les Loges de chaque Animal. L'ouvrage ancien, quoiqu'un peu défiguré, subsiste encore dans ses principales parties; mais on y a bâti, dans ces derniers tems, quelques Habitations qui ont changé la forme des Appartemens. Les matériaux de l'édifice sont de pierres presque noires, aussi dures que la pierre à fusil, & sont si bien jointes, qu'on ne peut faire entrer la pointe d'un coûteau dans l'intervalle. Les jointures ne semblent paroître, que pour faire juger que toute la masse n'est pas d'une seule pierre. On n'y remarque aucune liaison de ciment ou de mortier: elles sont convexes en dehors, & plattes à l'entrée des portes. On voit de l'inégalité, non-seulement dans les rangs de pierres, mais dans les pierres mêmes; & l'ouvrage en est plus singulier, car une petite pierre étant immédiatement suivie d'une grande, assez mal quarrée, celle de dessus ne laisse point d'être accommodée à ces deux inégalités, comme aux saillies & aux irrégularités de leurs faces; & de quelque côté qu'on les regarde, on les voit jointes avec la même perfection. La hauteur de ces murs est, comme au Temple de Cayambé, d'environ deux toises & demie sur trois ou quatre piés d'épaisseur. Les Portes, qui ont deux toises de haut, sur trois ou quatre piés de large par le bas, vont en se rétrécissant par le haut jusqu'à deux piés & demi. On leur donnoit cette hauteur, afin que le Monarque y pût passer dans sa Litiere, dont les Brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. Il pénétroit ainsi jusqu'à son Appartement, seul endroit où il marchoit à pié. On ignore si ce Palais, & les autres de la même espece, avoient un étage au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle maniere ils étoient couverts. Ceux, que le Mathématicien Espagnol examina, étoient sans toît, ou n'avoient été couverts que depuis la Conquête. Cependant il paroît certain que les anciens toîts étoient en terrasse, & de bois, soutenus par des poutres qui traversoient d'une muraille à l'autre; car il ne reste aucune marque qu'elles aient soutenu des combles. On juge aussi que ces toîts en terrasse avoient quelques pentes, pour l'écoulement de l'eau. La raison qui faisoit rétrécir les Portes par le haut, c'est que les Péruviens ne connoissoient point l'usage des ceintres, & qu'ils étoient obligés de faire leurs linteaux d'une seule pierre. Comme ils n'avoient aucune idée des voûtes & de la coupe des pierres, on ne trouve rien de courbe ou de cintré dans leurs Ouvrages.

DESCRIPTION DU PEROU. ANCIENS MONUMENS.

Admirable jointure des pierres.

A cinquante toises du même Palais vers le Nord, qui est le côté de la Porte, on voit au milieu de la Plaine, une Colline, nommée aujourd'hui *Panecillo de Collo*, haute de 25 à 30 toises. Elle a toute la rondeur d'un pain de sucre, avec tant d'égalité dans toutes ses faces, qu'elle paroît faite de main d'Hommes, d'autant plus que le bas de sa pente forme de tous cô-

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

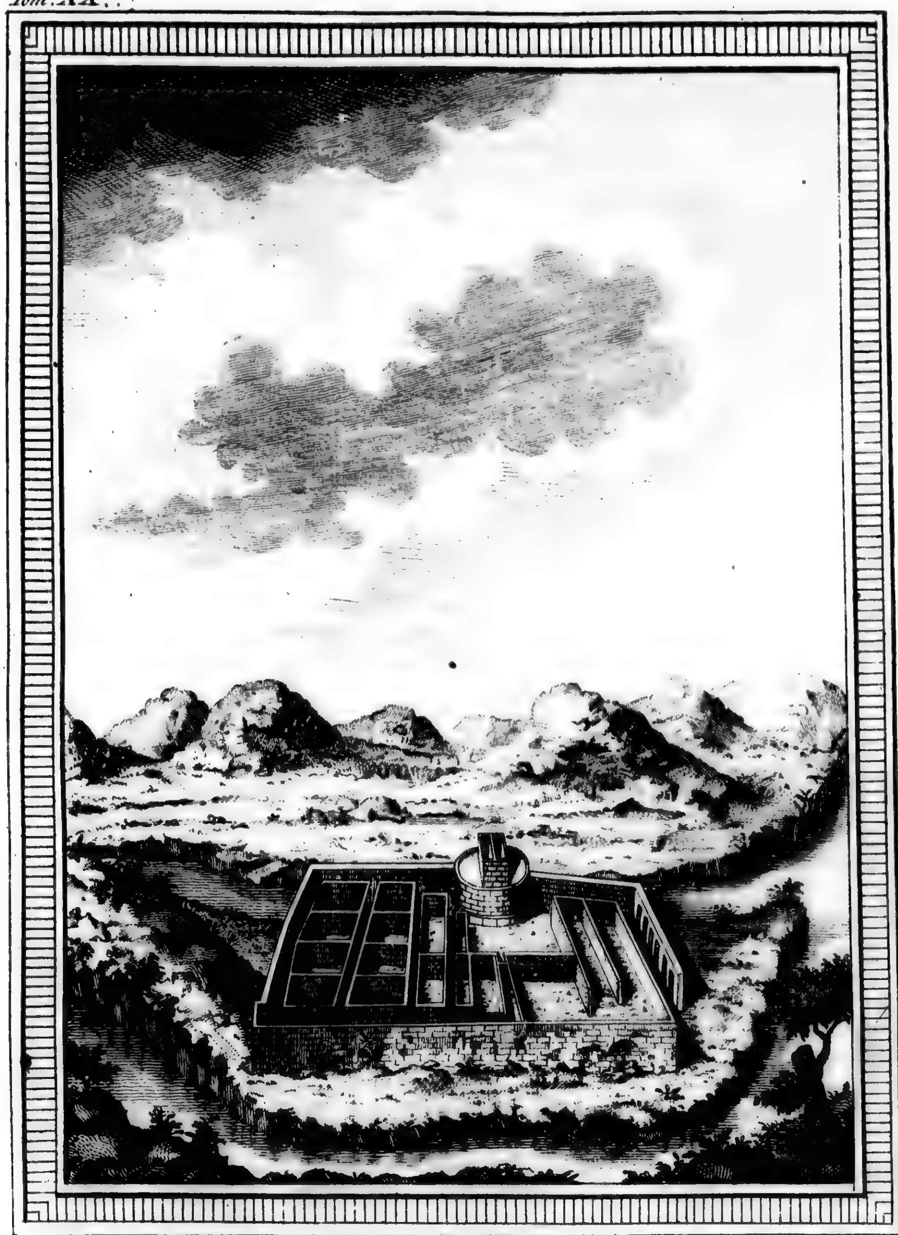
tés le même angle avec le terrein qui le porte. On ne doute point que ce ne soit un Monument de quelque Indien d'une haute distinction, & que la terre n'en ait été tirée d'une Coulée voisine, d'où sort une petite Riviere, qui vient passer au pié de la Colline du côté du Nord. Mais, suivant les conjectures de M. d'Ulloa, elle pourroit bien n'avoir été qu'une sorte de Befroi, qui servoit à découvrir ce qui se passoit dans la campagne, pour mettre le Prince en sûreté contre l'attaque imprévue des Ennemis de l'Empire.

Forteresse & Palais d'Atun Cañar.

AU Nord-Est du Bourg d'*Atun Cañar*, ou Grand Cañar, à deux lieues de distance, on voit encore subsister une Forteresse & un Palais des Incas, qui passe pour le Monument le plus entier, le plus spacieux, & le mieux bâti de l'ancien Pérou. L'entrée est défendue par une Riviere qui lui sert de Fossé; & du côté opposé, l'enceinte s'éleve sur une Colline, par une haute muraille, qui, joint à la pente du terrein, en rend l'approche assez difficile. Le centre est occupé par un Tourillon de forme ovale, qui ne s'éleve du terrein intérieur de l'édifice, qu'à la hauteur d'environ deux toises, mais qui du côté extérieur s'éleve de sept à huit toises au-dessus de la Colline; & du milieu du Tourillon sort un quarré, en maniere de Donjon, formé par quatre murailles dont les angles touchent à la circonférence de l'ovale & ferment le passage entre deux, n'en laissant qu'un fort étroit du côté opposé, qui répond à l'intérieur du Tourillon. Le milieu du Donjon offre deux petits réduits séparés, dans lesquels on entre par une Porte, à l'opposite de l'espace qui les sépare. Ces deux réduits paroissent avoir été deux guerites, avec de petites fenêtres par où les Sentinelles avoient la vue sur la campagne; & vraisemblablement ce Tourillon même servoit de Corps-de-Garde.

LA muraille de cette Forteresse s'étend d'environ 40 toises à gauche, & de 25 à droite. Elle se replie ensuite; & formant divers angles réguliers, elle embrasse un terrein spacieux. On n'y entre que par une seule Porte, vis-à-vis du Tourillon, & fort près de la Coulée d'où sort la Riviere. De cette Porte, on entre dans une ruelle étroite, où deux personnes peuvent à peine passer de front, & qui mene droit à la muraille opposée, d'où elle se replie vers le Tourillon, sans aucune diminution de largeur; & de-là continuant de s'incliner vers la Coulée, elle s'élargit assez pour former une petite Place devant le Tourillon. Le long de cette ruelle, on a pratiqué, de trois en trois pas, dans l'épaisseur du mur de la Forteresse, des niches en forme de Guerite; & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle même, deux Portes, pour servir d'entrée à deux Corps-de-Logis, qui paroissent avoir servi de Cazernes aux Soldats de la Garnison. Dans l'enceinte intérieure, à la gauche du Tourillon, divers Appartemens fort bien conservés semblent marquer, par leur hauteur, leur distribution & leurs Portes, qu'ils formoient le Palais du Prince. On y voit des enfoncemens, en forme d'Armoires, avec des pierres en saillie, de six à huit pouces de long sur trois ou quatre de diametre, qui servoient probablement à pendre les anciennes armes. Toute la principale muraille qui est sur le penchant de la Colline, & qui descend latéralement depuis le Tourillon, est épaisse, & fort escarpée en dehors, avec un Terre-plein en dedans, & un Parapet de hauteur ordinaire. Pour monter au Terre-plein du Rempart, qui regne tout autour, il

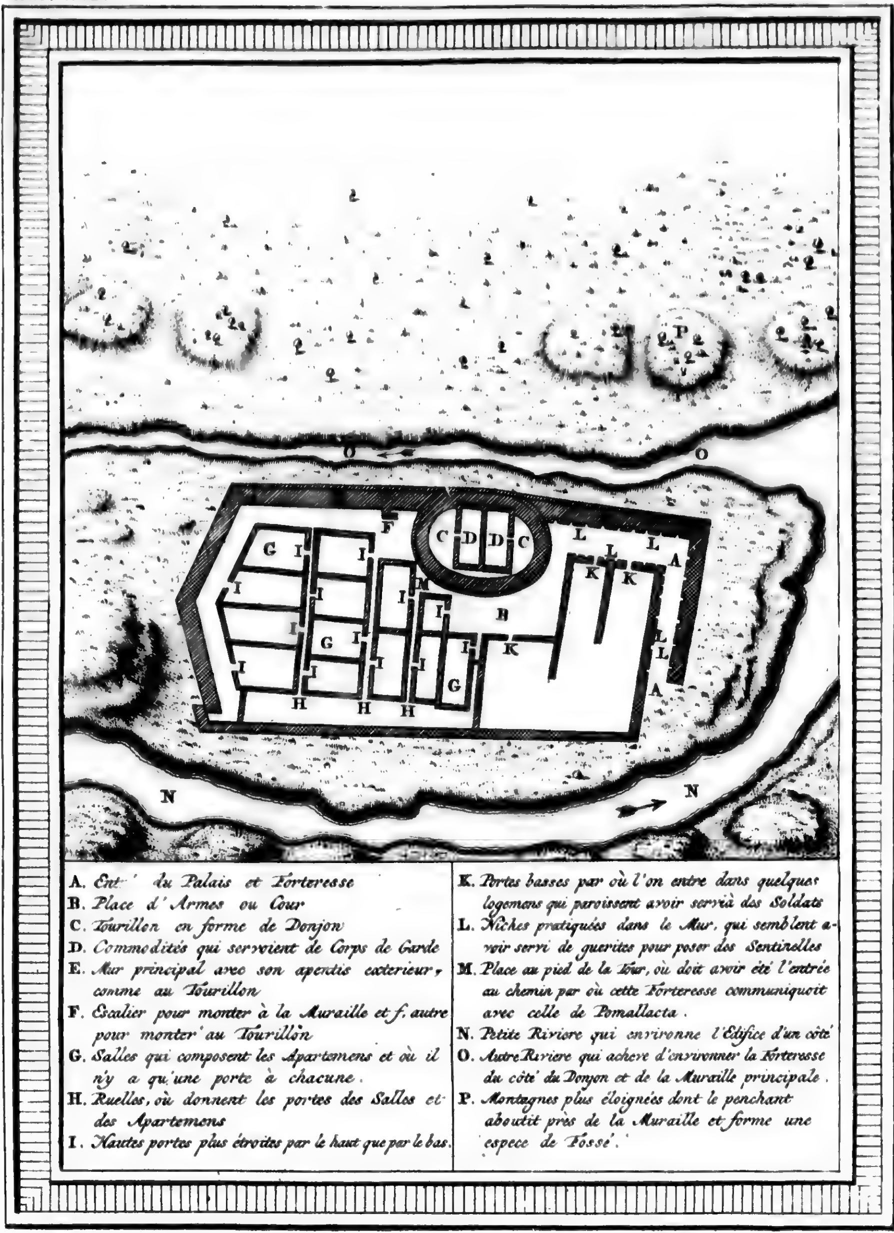
point que
n, & que
Riviere,
ivant les
forte de
pour met-
Empire.
lieues de
ncas, qui
ieux bâti
i fert de
une haute
difficile.
'éleve du
mais qui
ne; & du
par qua-
le & fer-
opposé,
deux pe-
pofite de
guerites,
a campa-
de-Garde.
uche, &
éguliers,
e Porte,
ere. De
peuvent
d'où elle
e-là con-
une pe-
iqué, de
niches en
même,
iffent a-
intérieu-
vés fem-
u'ils for-
ne d'Ar-
trois ou
nnes ar-
line, &
efcarpée
ur ordi-
tour, il



VUE du Palais et Citadelle que les Rois Incas, avoient près du Village de Cañar et dont on voit encore les Murs.



Mars.



PLAN du Palais et Citadelle des Rois Incas, la quelle subsiste encore en partie près du Village de Cañar, Jurisdiction du Corregiment de Cuenca, Province de Quito, Royaume du Perou.

n'y a qu'un Escalier près du Tourillon. Les pierres, dont tous les murs sont composés, ne sont pas moins dures, moins polies, ni jointes avec moins d'art, que celles du Callo: & tous les Appartemens sont découverts, comme dans le Palais, sans aucune marque à laquelle on puisse reconnoître qu'ils aient eu des Planchers.

DESCRIPTION DU PEROU. Anciens Monumens.

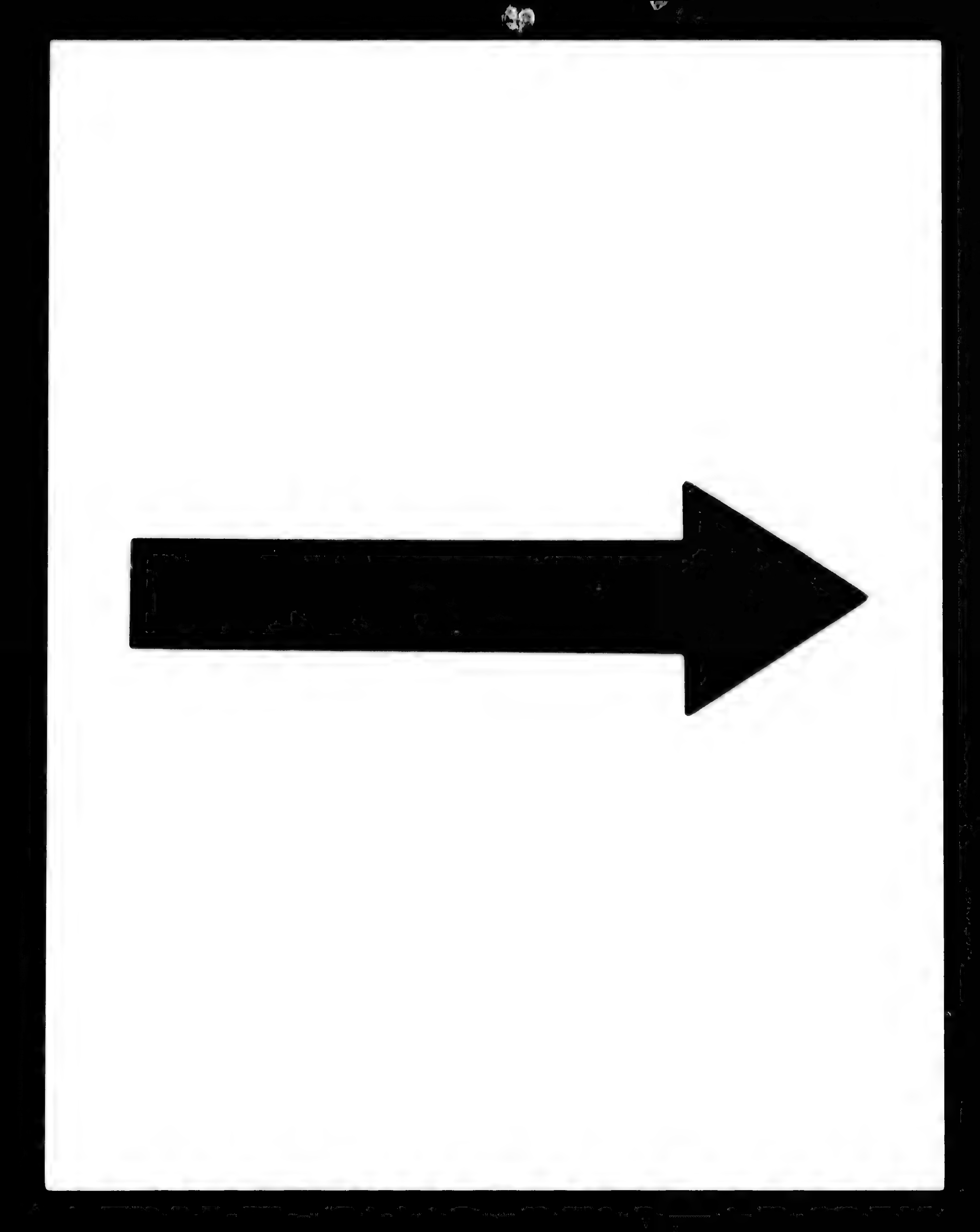
On prétend qu'il y avoit à *Pamallacta*, dans la Jurisdiction de Guasuntos, une Forteresse toute semblable à celle d'Atun Cañar; & l'opinion commune est qu'elles communiquoient l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre. Mais cette communication parut peu vraisemblable à M. d'Ulloa, parceque l'une des deux Forteresses étant au Nord & l'autre au Midi, elles sont séparées par une distance d'environ six lieues, d'un terrein coupé de Montagnes & de Coulées, où passent divers Torrens. Cependant on lui assura que peu de tems avant son arrivée, un Homme étoit entré dans ce souterrain, par la bouche d'Atun Cañar, & qu'il n'avoit été retenu en chemin que par le malheur qu'il eut de voir manquer tout d'un coup ses Flambeaux. Cette bouche est au pié du Tourillon, dans l'intérieur de la Forteresse. „ Nous y vîmes en effet, (dit M. d'Ulloa,) une espece de trappe, „ bouchée de terre; & nous comprîmes qu'elle avoit dû être de quelque „ usage; mais on ne sauroit conclure qu'il y eût une communication entre „ les deux Forteresses, puisqu'il auroit fallu des soupiraux pour donner de „ l'air au souterrain, & qu'ils n'ont jamais été pratiquables dans un terrain „ coupé de grandes Montagnes."

Communication souterraine.

On connoît beaucoup d'autres ruines, dans toute cette Contrée, surtout dans les lieux déserts, où il ne reste aucune autre trace d'Habitation. Elles sont toutes de brique crue, ou de pierres communes, à l'exception des trois qu'on vient de décrire; ce qui porte à croire que c'est l'ouvrage des Indiens avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas; au lieu que les murs de Callo & des deux Forteresses semblent avoir été construits depuis la fondation de l'Empire, & sur de meilleures idées d'Architecture, que les Princes introduisirent avec les Loix. Tous ces restes d'Edifices antiques portent, dans le Pays, le nom d'*Inca Pirca*, qui signifie, *Murailles des Incas*.

Les Péruviens avoient une autre maniere de se fortifier, dont il reste quelques vestiges. C'étoit de creuser autour d'une Montagne escarpée, & d'y pratiquer trois ou quatre Redans, à quelque distance les uns des autres, au dedans desquels ils élevoient une petite muraille à hauteur d'appui, pour se couvrir contre l'Ennemi, & le repousser avec moins de danger. Ils donnoient à ces fortifications le nom de *Pucaras*. Au fond des fossés, ils bâtissoient des Cases de brique crue, ou de pierre, qui servoient apparemment à loger la Garnison. Ces Ouvrages étoient si communs, qu'il s'en trouve sur presque toutes les Montagnes. Celle de *Pambamarca*, où les Mathématiciens firent une partie de leurs opérations dans la Province de Quito, en contenoit trois ou quatre. Dans quelques-unes, le premier fossé avoit plus d'une lieue de circonférence. Quoique la profondeur & la largeur de tous les fossés fussent ordinairement les mêmes, quelques-uns néanmoins avoient jusqu'à deux toises de large, & d'autres n'en avoient qu'une; & le bord

Autres Fortifications Péruviennes.



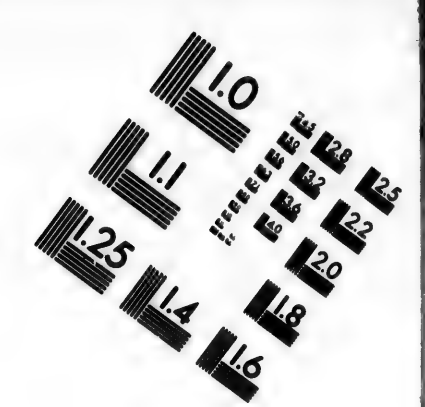
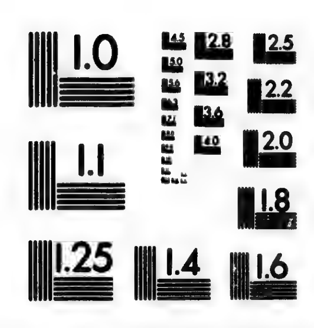


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

DESCRIPTION DU PEROU.

ANCIENS MONUMENS.

intérieur étoit toujours plus élevé de trois à quatre piés que l'extérieur, pour mettre l'avantage du côté des Assiégés.

Les Péruviens n'avoient pas l'usage du fer.

TOUTES ces ruines, où la jointure & le poli des pierres se font admirer, ne laissent presqu'aucun doute que ces Peuples ne se servissent des pierres mêmes, pour en polir d'autres par le simple frottement; car on ne concevroit pas qu'avec les seuls outils qu'ils avoient, ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des Mines dans le Pays; mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux, à l'arrivée des Espagnols; & le cas extraordinaire qu'ils faisoient des moindres bagatelles de ce métal, prouve qu'il leur étoit absolument inconnu (c).

Navigation des Péruviens.

ON ne doit pas oublier, entre les Monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les Bâtimens qu'ils employoient pour la Navigation, & dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des Chatas & des Canots, qui sont trop connus, mais d'une sorte d'Édifices flottans, nommés *Balses*, ou *Jangades*, qui servent en Mer comme sur les Fleuves. Le Bois, dont les Balses sont composées, est mou, blanchâtre, & d'une extrême légereté. Il n'est plus connu, au Pérou, que sous le nom Espagnol de *Balsa* (d), qui signifie Radeau; mais on le nomme *Pucro* dans le Darien.

Balses, ou Jangades, & leur construction.

ON fait des Balses de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept, ou neuf solives, jointes par des liens de Bejuques, & des Soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. La plus grosse avançant un peu en saillie vers la poupe, on y attache la premiere des deux côtés, & les autres de suite. C'est la maîtresse piece du Bâtiment; ce qui fait que le nombre des solives est toujours impair. Au-dessus est une espece de Tillac, ou de revêtissement, fait de petites planches de Cannes, & couvert d'un toît à deux faces. Au lieu de Vergue, la Voile est attachée à deux perches de Mangliers. Il en est de même dans les Balses, qui ont le mât de Trinquet. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de Marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau, qui bat entre les solives, n'y pénetre point, parceque tout le corps de l'Edifice en suit le cours & le mouvement. D'ailleurs, les Bejuques ne se dénouent jamais, lorsqu'elles sont saines: mais il arrive quelquefois que les Indiens négligeant de les visiter, & ne changeant point celles qui sont usées par le tems & le travail, la Balse chargée se déjoint, & laisse les Passagers, comme la cargaison, à la merci des flots. Les Indiens sont toujours ceux qui se dérobent le plus aisément au danger. Ils

(c) M. de la Condamine a donné, dans l'Histoire de l'Académie de Berlin, année 1746, un Mémoire sur quelques anciens Monumens des Incas, où l'on trouve une partie de ce qu'on a lu dans cet Article.

(d) Voyage au Pérou L. IV. chap. 9. Il y a toute apparence, dit M. d'Ulloa, que c'est celui que les Latins nommoient *Ferula*, & dont ils distinguoient deux sortes. Dom Juan en a vu à Malte, où il croît naturellement sous le nom de *Ferula*, & ne trouve point de différence entre celui-là & le *Pucré*, si ce n'est que le premier est plus petit.

Description du Perou.

montent sur la premiere solive du débris, & sans autre secours ils savent aborder au premier Port.

Anciens Monumens.

Leur commodité & leur grandeur.

Outre les Balses, qui servent au Commerce sur les Fleuves, & sur la Côte maritime, il y en a pour la Pêche, & d'autres, plus proprement construites, pour le transport des Familles dans leurs Terres & leurs Maisons de Campagne. On y est aussi commodément que dans une Maison, sans se ressentir du mouvement, & fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur. Les solives, dont elles sont composées, ayant 12 à 13 toises de long sur deux piés, ou deux piés & demi, de diametre dans leur grosseur, elles forment ensemble une largeur de 20 à 24 piés, toise de Paris, qui reviennent à huit ou neuf vares de Castille. Il est aisé de se faire là-dessus une idée des Balses qui n'ont que sept ou cinq solives.

Invention des Péruviens pour les gouverner.

On doit faire remarquer, comme une propriété fort extraordinaire, qu'elles peuvent voguer & louvoyer, dans un vent contraire, aussi-bien que le meilleur Vaisseau à quille. Ce n'est point à l'aide d'un Gouvernail. On a des planches de trois à quatre aunes de long, sur une demi-aune de large, qui se nomment *Guares*, & qu'on arrange verticalement à la poupe & à la proue, entre les solives de la Balse. On enfonce les unes dans l'eau, &, l'on en retire un peu les autres: par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la Cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer; invention jusqu'à présent ignorée des Nations les plus éclairées de l'Europe, & dont les Indiens, qui l'ont découverte, ne connoissent que le méchanisme. M. d'Ulloa regrette qu'elle ne soit point introduite en Europe. „ Les naufrages, (dit-il,) n'y seroient pas si „ communs. Lorsque la Frégate Espagnole, la *Génoise*, fut submergée à „ la *Vibora*, plusieurs personnes entreprirent de se sauver sur un Radeau „ qu'ils firent à la hâte: mais ils n'en périrent pas moins, pour s'être livrés „ aux flots & aux vents sans être capables de se conduire." Des exemples si tragiques ont déterminé le savant Mathématicien à chercher sur quoi est fondée la manœuvre des Balses Péruviennes, pour la rendre utile aux Européens. Il se sert d'un petit Mémoire que son Collegue a composé sur cette matiere.

Utilité de cette manœuvre.

Sur quoi elle est fondée.

„ La détermination, dans laquelle se meut un Vaisseau poussé par le „ vent, est une ligne perpendiculaire à la voile (e). Or la réaction étant „ égale & contraire à l'action, la force que l'eau oppose au mouvement du „ Vaisseau doit être comme une ligne perpendiculaire à la voile, qui com- „ mence sous le vent & finit au-dessus, poussant avec plus de force un „ grand corps qu'un petit, en raison composée de leurs superficies, & des „ quarrés des *sinus* des angles d'incidence, c'est-à-dire dans la supposition „ de l'égalité des vîtesses: d'où il suit que toutes les fois qu'on enfonce une „ Guare dans l'eau, à la proue du Bâtiment, celui-ci sera au Lof, & si on „ la retire, il sera à dérive. De même, si l'on enfonce la Guare dans „ l'eau, à la pouppe, le Bâtiment sera à dérive; comme, au contraire, si „ on la retire, il sera au Lof. Telle est la méthode des Péruviens pour

(e) Cela est démontré par M. Renaud, dans sa Théorie des Manœuvres, chap. 2. art. 1. par M. Bernoulli, chap. 1. art. 4, & par M. Pitot, Sect. 2. art. 13.

Description du Perou.
Anciens Monumens.

„ gouverner leurs Balses. Ils augmentent le nombre des Guares jusqu'à quatre, cinq, ou six, pour se maintenir sur le vent; car il est évident que „ plus on enfonce, plus on augmente la résistance que le Bâtiment trouve à „ fendre l'eau par le côté. Les Guares font ainsi l'office des Ourses, dont „ les Mariniers se servent dans les petits Bâtimens. La manœuvre de ces „ Guares est si facile, que dès qu'on a mis un Bâtiment dans la direction de „ sa route, il suffit d'en enfoncer ou retirer une seule, un ou deux piés, „ pour le maintenir dans sa direction (*f*)."

Dans quelques endroits de la Côte, les Pêcheurs emploient, au lieu de Balses & de Canots, des Balons pleins d'air, faits de peaux de Loups marins, si bien cousus qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Il s'en fait, au Pérou, qui portent jusqu'à douze quintaux & demi, ou 50 arrobes. La maniere de les coudre est particuliere. On perce les deux peaux jointes ensemble, avec une alene; & dans chaque trou on passe un morceau de bois, ou une arrête de Poisson, sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser, par dessous, des boyaux mouillés, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces Balons ensemble, par quelques bâtons qu'on fait passer sur les deux; de sorte que le devant soit plus rapproché que le derriere. Avec une pagaie, ou un aviron à deux pelles, un Homme s'expose là-dessus; & si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton. Enfin pour remplacer l'air, qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux, par lesquels il souffle, dans les Balons, aussi souvent qu'il en est besoin (*g*).

(*f*) Voyage au Pérou, *ubi sup.*
(*g*) Relation de la Mer du Sud, par M. Frezier, p. 109.

---

§. VI.

Mines d'or, d'argent, &c. & remarques sur leurs richesses & leur exploitation.

Mines d'or et d'argent.

Les seules Mines, que les Péruviens eussent à cœur, étoient les Mines d'or, d'argent & d'éméraudes: mais on n'est pas informé de la maniere dont ils tiroient ces riches productions du sein de la terre; & les premiers Conquérans, s'attachant aux méthodes de leur propre Nation, ne virent apparemment rien qui méritât d'être emprunté dans les inventions d'un Peuple barbare. Ainsi, c'est uniquement aux Mines découvertes & travaillées par les Espagnols, que les Voyageurs ont étendu leurs Observations.

Personne n'ignore qu'une des plus grandes richesses du Pérou, & même de toutes les Indes Orientales, consiste dans les précieux Métaux qui pénetrent par une infinité de ramifications toute l'étendue de cette grande Contrée. „ Ce n'est point, (suivant l'observation de M. d'Ulloa,) la fertilité „ du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité des pâturages, qui font estimer un Canton du Pérou; c'est le nombre de ses Mines. Les autres bienfaits de la Nature, qui sont au fond les plus estimables, n'obtiennent pas la moindre considération, si les veines de la terre „ ne renferment point d'abondantes portions d'or & d'argent fin. Telle est

Mines d'or et d'argent.

„ la bizarrerie des Hommes. Une Province, dont on tire une grosse quantité de ces deux métaux, est appellée riche, quoique réellement elle soit „ pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés au travail des Mines, & qu'il faut tirer d'ailleurs les vivres dont „ elle a besoin. Au contraire, on appelle pauvres, celles qui, loin de l'être, produisent des Bestiaux, des grains & des fruits en abondance, jouissent d'un climat doux, où l'on trouve en un mot toutes les commodités „ de la vie, mais qui n'ont point de Mines, ou dans lesquelles d'invincibles „ difficultés ne permettent point de les découvrir. Cependant ces Provinces, qu'on honore du nom de riches, ne sont proprement que des lieux „ d'entrepôt. L'or & l'argent, qu'on tire de leur sein, n'en sortent que „ pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de les emporter fort loin; „ & le Pays dont ils sont la production est celui dans lequel il fait le moins „ de séjour."

Un Lecteur intelligent doit comprendre que ce n'est pas dans les Relations des Espagnols, qu'il faut chercher des détails sur un point si délicat. M. d'Ulloa parle néanmoins, avec quelque étendue, des Mines de Quito; mais il garde un profond silence sur celles du Pérou & du Paraguay. Corréal se réduit à les nommer, & je n'en connois point d'explications plus instructives que celles qui se trouvent dispersées dans la Relation de M. Frezier.

Mines du Paraguay.

Les noms tels que Corréal prétend les avoir appris des Habitans de chaque Pays, Indiens & Créoles, ou les avoir vérifiés lui-même dans son Voyage de Buenos-Aires au Potosi (*a*), sont, dans le Paraguay:

1 *Maldonado*.
2 *Tibiquiri*.
3 *Sierra Selada*.
4 *Saint Michel* & ses Montagnes.
5 L'*Uraghay*. Les Mines de cette Riviere sont très riches.
6 Les *Gualaches*.
7 Les *Tupiques*.
8 *Taboja*.
9 L'*Assomption*.
10 *Santa-Cruz*.
11 *Santa-Crux de la Sierra*.
12 *Rio Guapai*.

Objections contre le témoignage de Corréal.

Mais le nouvel Historien du Paraguay faisant naître des doutes sur les Mines que Corréal & d'autres Voyageurs attribuent à cette Province, on ne peut se dispenser de citer son témoignage, & de faire observer que toutes les suppositions d'intérêt propre ne sauroient diminuer la force des preuves. Les premiers Castillans, qui entrerent dans le Paraguay, ne douterent point, dit-il (*b*), qu'il ne s'y trouvât de grandes richesses. Ils ne purent croire qu'un Pays, si voisin du Pérou, ne renfermât point des Mines d'or & d'argent; & plus d'un siecle après, on parloit encore du Paraguay comme d'un

(*a*) Voyage de François Corréal, seconde Part. ch. 11. On doit concevoir que c'est l'ordre de sa route, qui lui fait donner le premier rang aux Mines du Paraguay.

(*b*) Histoire du Paraguay, Tom. I. L. I. pp. 9 & suivantes. L'Auteur confesse que la prévention est grande sur les richesses, comme sur l'Empire des Jésuites du Paraguay; jusques-là, dit-il, qu'il ne s'est déterminé à écrire cette Histoire que pour satisfaire au desir d'un Prince (M. le Duc d'Orléans, mort le 4 Février 1752.) qui la jugeoit nécessaire pour l'honneur de la Religion. *Ibid.* pag. 4.

DESCRIPTION DU PEROU.

MINES D'OR ET D'ARGENT.

Lettre au Roi d'Espagne.

Pays abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina* qui est celui d'un Poëme historique (*c*), dont l'Auteur semble faire entendre que tout le Pays n'étoit qu'une grande Mine d'argent. Voici ce que Dom Pedro Estevan d'Avila, Gouverneur de Rio de la Plata en 1637 (*d*), en écrivoit au Roi Catholique : „La fertilité & l'abondance, qu'on se promet de „ trouver dans ces Provinces, sont particuliérement fondées sur ce qu'on croit „ qu'elles renferment des Métaux & d'autres choses précieuses. J'en ai „ informé fort au long Votre Majesté, & je lui en ai envoyé les Pieces au- „ thentiques, que je sais certainement avoir été déposées au Greffe du Con- „ seil Royal des Indes. On avoit quelques notions confuses de ces trésors, dès „ le tems du Gouverneur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui a fondé la Ville de „ Villa-ricca; mais après bien des recherches pour se procurer des con- „ noissances plus distinctes, on a reconnu que tout ce qu'on en avoit publié „ étoit incertain. En dernier lieu, Manuel de Friaz, gendre de Dom Ruiz, „ & qui fut le premier Gouverneur du Paraguay lorsqu'on partagea ce Gou- „ vernement en deux, s'étoit engagé à V. M. de découvrir ces Métaux, „ dont il se croyoit assuré: j'ai appris de plusieurs personnes dignes de foi, „ qu'il fit pour cela les plus grandes diligences, mais qu'elles furent inutiles. „ J'en ai envoyé tous les Procès-verbaux à V. M.; & je sais, à n'en pou- „ voir douter, qu'ils sont au Greffe du Conseil Royal des Indes. Deux rai- „ sons me font juger qu'il n'y a aucun fond à faire sur tous ces Actes; la „ premiere est que les Gouverneurs n'ont rien négligé pour découvrir ces „ Mines; la seconde, que tous les témoins qui avoient déposé en leur fa- „ veur étoient gens passionnés contre les Jésuites, & d'ailleurs n'avoient „ pas les qualités nécessaires pour dresser des informations, telles qu'il con- „ vient de les envoyer à Votre Majesté."

Apparence de Mines évanouïe au Paraguay.

IL est vrai, continue l'Historien, qu'assez près de *Xeres*, Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Bresil au Paraguay, à peu de distance du Fleuve, & détruite par les Portugais du Bresil, on a cru voir longtems quelques indices de Mines d'or: mais ces apparences se sont évanouïes, & les Habitans de Xeres ont toujours été fort pauvres. Il en est de même de ceux de Villa-ricca, qu'on s'est trop hâté d'honorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquiétés par les Portugais du Bresil, ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne & qui ne le mérite pas mieux (*e*): mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient ses Habitans de chercher des secours plus convenables à leurs besoins.

Perles disparues.

DANS une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de Santa-Fé fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems, des Perles; & l'Auteur du Poëme qu'on a nommé en parle avec tout l'emphase de la Poésie: mais, dans la suite, on en a perdu jusqu'au souvenir. Enfin, un Espagnol, qui dans son enfance avoit été fait Prisonnier sur cette Lagune, par une

(*c*) Par Dom Martin *del Barco*, Archidiacre de Buenos-Aires.

(*d*) Voyez la *Conquista espiritual*, &c. du P. Antoine *Ruiz de Montoya*, fol. 98.

(*e*) On l'appelle aujourd'hui plus communément *la Villa*.

Description du Perou. Mines d'or et d'argent

une Nation nommée les *Abipones*, étant revenu dans sa Famille, & voyant aux Femmes beaucoup d'avidité pour les Perles, leur dit que les Indiens, parmi lesquels il avoit vêcu, en trouvoient assez souvent dans leurs filets; il ajouta qu'ils les jettoient, comme des productions inutiles. On envoya aussitôt dans leur Pays, & le fait se trouva vrai: mais l'Historien juge que cette pêche ne devoit pas être fort abondante, ou que les Perles n'étoient pas de bonne eau, parcequ'il n'a vu nulle part qu'elles aient fait un objet dans le Commerce de Buenos-Aires, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

Joyaux des Dames.

Il a lu, dit-il encore, dans un Manuscrit qui lui a paru de bonne main, qu'à l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de joyaux, qui sont assez communs dans le Pays; mais l'Auteur n'explique point quelle en est l'espece (*f*), & l'on n'en trouve point ailleurs d'autre témoignage.

Témoignage du Pere Sarp.

Le P. Antoine *Sarp*, Jésuite Allemand, qui avoit longtems travaillé dans les Missions du Paraguay, parle (*g*) d'une découverte qui auroit été fort utile au Pays, si ce qu'il avoit trouvé y eut été plus commun: il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indiens nomment *Itacara*, parcequ'elle est semée de petites taches noires, que ce mot signifie. Il la jetta dans un feu très ardent; les taches noires, qu'il représente comme de petits grains, étoient d'un très bon fer; mais ces pierres sont fort rares. On a découvert aussi, en d'autres endroits, des Mines du même métal, mais si peu abondantes, qu'on est réduit à tirer d'ailleurs tout le fer nécessaire aux Habitans.

Observation sur Corréal.

Il reste à comparer ce récit avec celui de Corréal, qui faisoit le Voyage de Buenos-Aires au Potosi en 1692. Mais la justice oblige de faire observer, que tout Espagnol qu'il se fait honneur d'être, le long commerce qu'il avoit eu avec les Flibustiers Anglois ne lui faisoit pas toujours voir les choses du côté le plus favorable à la Religion & à ses Ministres. Il paroît du moins que la remarque particuliere qu'il fait ici, sur les Mines de l'Uraghay, (*h*) est un trait de pure malignité, qui n'est soutenu d'aucune preuve.

Il nomme, au Pérou & dans le Tucuman, les Mines suivantes:

1 *Loxa & Camora.*
2 *Cuença.*
3 *Puerto-vejo.*
4 *San Juan de l'Oro.*
5 *Oruro.*
6 *Titri.*
7 *Porco.*
8 *Plata.*
9 *Potosi*, sous plusieurs noms.
10 *Tomina.*
11 *Chocaia.*
12 *Atacama.*
13 *Xuxui.*
14 Les *Calchaques.*
15 *Guasco.*
16 *Coquimbo.*
17 *Cordoue.*
18 *Vilili.*
19 *Caravaja.*

(*f*) *Joyas, que no ay poco en el Paraguay, y las Mugeres se hazen y adornan, como en otra qualquier Ciudad.*

(*g*) Dans ses Lettres, publiées en Allemand, & traduites en Latin.

(*h*) Liv. I, ch. II. La Société des Jésuites, dit-il, les connoit mieux que personne.

Description du Pérou. Mines d'or et d'argent.

On trouve plusieurs autres noms dans Herrera & Gomara; mais la plupart sont aujourd'hui peu connus.

Témoignage de M. Frezier.

M. Frezier assure que les Mines d'argent les plus riches du Pérou sont à présent celles d'*Oruro*, petite Ville à 80 lieues d'Arica; qu'en 1712 on en découvrit une, à *Ollachea* près de Cusco, si abondante, qu'elle donnoit 2500 marcs par *Caxon*, c'est-à-dire, près d'un cinquieme, mais qu'elle a beaucoup diminué; que celle de Lipes & du Potosi ont le même sort, c'est-à-dire qu'elles donnent peu à présent, & qu'elles entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur; que les Mines d'or sont rares dans la partie Méridionale du Pérou; qu'il ne s'en trouve que dans la Province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de *Chicas*, où est la Ville de Tarija, & proche de la Paz, à *Chuquiago*, ou *Chuquiaguillo*, nom Indien qui signifie Maison ou Grange d'or; qu'effectivement ce dernier Canton a des Lavoirs très abondans, où l'on a trouvé des *Papitas*, ou grains d'or vierge, d'une prodigieuse grosseur, deux entr'autres, dont l'un, pesant 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la Moncloa, Viceroi du Pérou, pour en faire présent au Roi d'Espagne: l'autre pesoit 45 marcs, de trois alois différens; ce qui est remarquable dans une même masse (*i*).

Méthode des Espagnols pour tirer l'or & l'argent.

Le même Voyageur nous apprend la méthode ordinaire des Espagnols pour séparer l'or & l'argent de la pierre minérale, après les avoir tirés de la Mine.

Moulins ou Trapiches.

Les Moulins qu'ils y emploient, & qu'ils appellent *Trapiches*, sont à-peu-près faits comme ceux dont on se sert en France, pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge, ou d'une grande pierre ronde de cinq à six piés de diametre, creusée d'un canal circulaire, & profond de dix-huit pouces. Cette pierre est percée dans le milieu, pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale, posée au-dessous, & bordée de demi godets, contre lesquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler, dans le Canal circulaire, une meule posée de champ, qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule, qui se nomme la *Volteadora*, c'est-à-dire la tournante, a de diametre ordinaire trois piés quatre pouces, & dix à quinze pouces d'épaisseur. Elle est traversée, dans son centre, par un axe assemblé dans le grand arbre, qui la faisant tourner verticalement, écrase la pierre qu'on a tirée de la Mine, c'est-à-dire, ce qui se nomme le *Minerai* en langage de Forges. Pour l'or, on distingue le blanc, le rougeâtre & le noirâtre: mais, dans l'un comme dans l'autre, on apperçoit peu de Métal à l'œil.

Maniere de tirer l'or.

Lorsque les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de vif-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même tems, l'auge circulaire reçoit un filet d'eau, conduite avec rapidité par un petit Canal, pour délayer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moud, par jour, un demi Caxon, c'est-à-dire, 25 quintaux de Minerai; & lorsqu'on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or & de mercure, qui se trouve au fond, dans l'endroit le plus creux

(*i*) Relation de la Mer du Sud, p. 151.

de l'auge; on la met dans un *nouet* de toile, pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut; on la fait ensuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reste; & c'est ce qui se nomme de l'or *en pigne*.

POUR dégager entiérement l'or du mercure, dont il est encore impregné, il faut fondre la Pigne. C'est alors qu'on en connoît le juste poids & le véritable aloi. La pesanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, font qu'il se dégage sur le champ du Minerai. C'est l'avantage que les Mineurs d'or ont sur ceux d'argent; chaque jour ils savent ce qu'ils gagnent; & les autres, comme on l'expliquera bientôt, sont quelquefois plus de six semaines sans le savoir.

Poids & division de l'or.

LE poids de l'or se mesure par *Castillans*. Un Castillan est la centieme partie d'une livre, poids d'Espagne, & se divise en huit *Tomines*. Ainsi six Castillans & deux Tomines font une once. Il faut observer que le poids d'Espagne a 6 ¼ de moins, pour cent, que notre poids de marc.

Aloi.

L'ALOI de l'or se mesure par *Quilatas*, ou Carats, qu'on borne à 24. Celui des Mines du Pérou est depuis 20 jusqu'à 21.

SUIVANT la qualité des Mines & la richesse des veines, cinquante quintaux de Minerai, ou chaque caxon, donne quatre, cinq ou six onces d'or. Quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais; ce qui arrive assez souvent: mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre de bonnes veines; car de toutes les Mines métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine, qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrein. Cette bizarrerie de la Nature soutient les Mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent la *Bourse*, c'est-à-dire, certains bouts de veines si riches, qu'elles enrichissent quelquefois tout d'un coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut aussi les ruiner. De-là vient qu'on voit plus rarement un Mineur d'or s'enrichir, qu'un Mineur d'argent ou d'autre Métal, quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du Minerai. C'est par la même raison que les Mineurs sont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil), & que l'or ne paie au Roi d'Espagne que le vingtieme; ce qu'on nomme *Covo*, du nom d'un Particulier à qui la Cour fit cette grace, quoiqu'on en eût toujours payé le quint, comme de l'argent.

Ordre pour la propriété & le partage des Mines.

LES Mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres Métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il suffit de présenter requête à la Justice, pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord, sur la veine, 80 vares de longueur, c'est-à-dire 246 piés, & 40 en largeur, pour celui qui entre en possession du droit, & qui choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure 80 autres, pour le Roi; & le reste revient au Propriétaire, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi est vendu. Mais ceux qui veulent travailler de leurs propres bras, obtiennent du Mineur une veine à faire valoir: ce qu'ils en tirent est pour eux, en payant les droits du Roi, & le loyer du Moulin, qui est si considérable, qu'une partie des Propriétaires se contentent de ce profit, sans faire travailler en leur nom.

Lavaderos.

CE qu'on nomme au Pérou *Lavaderos*, ou Lavoirs, est la maniere de

Description du Perou. Mines d'or et d'argent.

ramasser l'or qui se trouve à peu de profondeur, & pour lequel on n'a pas besoin de creuser dans les Mines. Elle n'est pas différente de celle qui s'observe dans l'Audience de Quito, & qu'on rapportera bientôt, d'après les Mathématiciens Espagnols.

Maniere de tirer l'argent.

A l'égard des Mines d'argent, après avoir concassé la pierre qu'on a tirée de la veine métallique, on la moud dans les Trapiches, ou avec des *Ingenios reales*, qui sont composés de pilons, comme nos Moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement dans une roue de vingt-cinq à trente piés de diametre, dont l'essieu prolongé est garni de triangles émoussés, qui accrochent les bras des pilons de fer, en tournant, & les enlevent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout d'un coup à chaque révolution; & comme ils ne pesent pas moins de deux cens livres, ils tombent si rudement, que par leur seule pesanteur ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la plus dure. On tamise ensuite cette poudre, par des cribles de fer, ou de cuivre, pour tirer la plus fine & remettre la grosse au Moulin. Si le Minerai se trouve mêlé de certains métaux, qui l'empêche de se pulvériser, tels que du cuivre, on le met calciner au fourneau, pour recommencer à le piler.

Dans les petites Mines, où l'on n'emploie que des Moulins à meule, le Minerai se moud le plus souvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide, qu'on fait couler dans un Réservoir. Au lieu que s'il est moulu à sec, il faut ensuite le détremper, & le paîtrir longtems avec les piés. Dans une cour faite exprès, qu'on nomme *Buiteron*, on range cette boue par tables, d'un pié d'épaisseur, qui contiennent chacune un demi caxon, ou vingt-cinq quintaux de Minerai; ce qui s'appelle *Cuerpo*. On jette sur chacun, environ 200 livres de sel marin, suivant la qualité du Minerai, qu'on paîtrit, & qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre. Ensuite on y jette une certaine quantité de vif-argent, en pressant dans la main une bourse de peau, qui le contient, pour le faire tomber goutte à goutte, jusqu'à 10, 15 ou 20 livres sur chaque Cuerpo: plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser ses parties d'argent, & l'on n'en connoît la dose que par une longue expérience. On charge autant d'Indiens, qu'il y a de tables, de les paîtrir huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le Minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux; ce qui demande néanmoins des précautions, car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort, qu'on n'y retrouve plus ni de mercure ni d'argent. D'autres fois, on y seme du Minerai de plomb ou d'étaim, pour faciliter l'opération du mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les tems modérés. A Lipes & à Potosi, on est quelquefois réduit à paîtrir le Minerai pendant deux mois entiers; au lieu que dans les Pays plus tempérés, il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du mercure, on fait, en quelques endroits, comme à Puno & dans d'autres lieux, des Buiterons voûtés, sous lesquels on fait du feu, qui échauffe la poudre du Minerai pendant vingt-quatre heures, sur un pavé de brique.

Lorsqu'on juge que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador*, ou l'Essayeur, prend de chaque Cuerpo un peu de terre à part, qu'il lave dans

Mines d'or et d'argent.

un baſſin de bois; & la couleur du mercure, qui reſte au fond du baſſin, fait connoître s'il a produit ſon effet. Eſt-il noirâtre? Le Minerai eſt trop échauffé: on y remet du ſel, ou quelque autre drogue, & l'on prétend qu'alors le vif-argent diſparoît. S'il eſt blanc, on en prend une nouvelle goutte ſous le pouce, on ſe hâte de l'appliquer deſſus; & ce qui s'y trouve d'argent reſte attaché au doigt, tandis que le mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorſqu'on reconnoît que tout l'argent eſt ramaſſé, on tranſporte la terre dans un baſſin, où l'on fait tomber un ruiſſeau pour la laver; à-peu-près comme on lave l'or, excepté que cette maſſe étant ſans pierres, au lieu d'un crochet pour la remuer, il ſuffit qu'un Indien la remue avec les piés pour la convertir en boue liquide. Du premier baſſin, elle tombe dans un ſecond, où elle eſt encore remuée par un autre Indien. Du ſecond, elle paſſe dans un troiſieme, afin que les parties d'argent, qui ne ſont pas tombées au fond du premier & du ſecond, n'échappent point au dernier.

Tout étant bien lavé & l'eau bien claire, on trouve au fond des baſſins, qui ſont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent; ce qu'on nomme *la Pella*. On la met dans une chauſſe de laine, ſuſpendue, pour faire couler une partie du vif-argent: on la lie, on la bat, on la preſſe avec des pieces de bois plattes; & lorſqu'on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planches, qui, étant liées enſemble, forment une pyramide octogone tronquée, dont le fond eſt une plaque de cuivre percée de pluſieurs petits trous. On la foule encore, pour l'affermir dans cette priſon; & ſi l'on veut faire pluſieurs pignes de différens poids, on les diviſe par petits lits, qui empêchent la continuité. En paſſant la Pella, & déduiſant deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, on ſait à-peu-près ce qu'il y a d'argent net. On leve enſuite le moule, & l'on met la pigne avec ſa baſe de cuivre, ſur un trépié, poſé ſur un grand vaſe de terre, plein d'eau; on l'enferme ſous un chapiteau de terre, qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement & que le mercure en ſorte en fumée: mais comme cette fumée n'a pas d'eſſor, elle circule dans le vuide, qui eſt entre la pigne & le chapiteau; & venant à rencontrer l'eau qui eſt au-deſſous, elle ſe condenſe & tombe au fond, transformée de nouveau en mercure. Ainſi l'on en perd peu, & le même ſert pluſieurs fois; mais il faut en augmenter la doſe, parcequ'il s'affoiblit. Cependant on conſumoit autrefois, au Potoſi, ſix à ſept mille quintaux de mercure par an; ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tiroit.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois, ni charbon, & qu'on y ſupplée par une herbe, nommée *Icho* (*k*), c'eſt avec cette herbe qu'on chauffe les pignes, par le moyen d'un four, près duquel on met la machine (*l*) à deſſécher l'argent & le purger du mercure; & la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le mercure eſt évaporé, il ne reſte plus qu'une maſſe de grains d'argent contigus, fort légere & preſque friable, qu'on nomme *Piña*, la Pigne; marchandiſe de contrebande hors des

(*k*) Voyez ci-deſſus.

(*l*) En Eſpagnol, *la Delazogadera*.

DESCRIPTION DU PEROU.
MINES D'OR ET D'ARGENT.

Minieres, parceque les loix obligent de la porter aux Caisses royales, ou à la Monnoie, pour en payer le quint au Roi. Là, elle est fondue, pour être convertie en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où ils se font, leur poids, leur qualité, & l'aloi de l'argent. On est toujours sûr que les lingots quintés sont sans fourberie; mais il n'en est pas de même des pignes. Ceux, qui les font, mettent souvent au milieu, du fer, du sable, & d'autres matieres, pour en augmenter le poids. Aussi ne manque-t-on point de les faire ouvrir & rougir au feu, pour s'en assurer. Le feu fait noircir, ou jaunir, ou fondre plus facilement, celles qui sont falsifiées; & cette épreuve sert encore à tirer une humidité, qu'elles contractent dans des lieux où elles sont quelquefois mises exprès, pour les rendre plus pesantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont rouges. D'ailleurs il peut arriver que la même pigne soit de différent aloi.

Le Minerai, ou, pour parler le langage du Pérou, le Métal d'où l'on tire l'argent, n'est pas toujours de même qualité, ni de même couleur. Il s'en trouve de blanc & gris, mêlé de taches rousses ou bleuâtres, qui se nomme *Plata blanca*. La plupart des Mines de Lipes sont de cette qualité. On y distingue à l'œil quelques grains d'argent, souvent même de petites palmes, couchées dans le lit de la pierre. Il y a du Minerai, noir comme du Machefer, où l'argent ne paroît point; il se nomme *Negrillo*. Quelquefois, il est noir, mêlé de plomb; ce qui le fait appeller *Plomo ronco*: l'argent y paroît lorsqu'on le gratte, & c'est non-seulement le plus riche, mais celui qui revient à moins de frais; parcequ'au lieu de le paîtrir avec le Mercure, on le fait fondre dans des fourneaux, où le plomb s'évapore à force de feu, & laisse l'argent pur & net. C'étoit de ces Minieres, que les anciens Indiens tiroient leur argent. N'ayant pas l'usage du mercure, comme les Européens, ils ne travailloient que celles dont le Minerai pouvoit se fondre; & comme ils avoient peu de bois, ils faisoient leurs fourneaux avec de l'Icho & de la crotte de Llamas, ou d'autres Animaux, & les exposoient sur les Montagnes, pour donner plus de force au feu par le vent.

On distingue une troisieme sorte de Minerai, semblable au précédent, c'est-à-dire également noir, mais où l'argent ne paroît point, & qui devient rouge, au contraire, en le mouillant & le grattant avec du fer. De-là vient qu'on le nomme *Rossicler*. Il est riche & donne l'argent du plus haut aloi. Une autre espece brille comme le Talc; mais elle est ordinairement mauvaise & donne peu d'argent. On la nomme *Zorocha*. Le *Palo*, qui est d'un rouge jaunâtre, est fort mou, & brisé en morceaux. Rarement il est riche. On n'en travaille les Mines, que parcequ'il est facile à tirer. Il y en a de verd, qui n'est gueres plus dur, & qu'on nomme *Cobrisso*. Ce Minerai est très rare; & quoique l'argent y paroisse, il est difficile de l'en tirer. Quelquefois après l'avoir moulu, on est obligé de le brûler au feu, & d'employer divers moyens pour la séparation; sans doute parcequ'il est mêlé de cuivre. Enfin, l'on distingue une autre sorte de Minerai fort rare, qui s'est trouvé au Potosi dans la seule Mine de *Cotamito*; ce sont des fils d'argent pur, en-

tortillés comme du galon brûlé, en pelotons si fins, qu'on les nomme *Arañas*, pour leur ressemblance avec la toile d'Araignées.

Mines d'or et d'argent.

Les veines des Mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud, le sont plus que toutes les autres. Mais, en général, celles qui se travaillent sans peine, & qui se trouvent, sur-tout, près des lieux où l'on peut faire des Moulins, sont souvent préférables à de plus riches, qui demandent plus de frais. A Lipes & au Potosi, il faut que le Caxon donne jusqu'à dix marcs d'argent pour fournir à la dépense; & dans les Mines de Tarama, elle est payée par cinq. Une Mine riche, qui s'enfonce, est ordinairement noyée d'eau: il faut recourir alors aux pompes & aux machines, ou la saigner par des Mines perdues, qu'on appelle Soccabons, & qui ruinent les Mineurs par les frais excessifs du travail.

Il y a d'autres manieres de séparer l'argent, du Minerai & des autres Métaux qui s'y trouvent mêlés. Dans quelques Mines, on emploie le feu, des eaux fortes, & d'autres fondans, pour faire certains lingots qu'on nomme *Bollos*. Mais la méthode la plus générale, au Pérou, est celle des Pignes.

Mines de l'Audience de Quito.

Venons aux éclaircissemens de M. d'Ulloa sur les Mines de Quito. Cette grande Province n'en contient pas moins que les autres parties du Pérou; mais elles y sont plus négligées, sans qu'on en apporte aucune raison qui puisse justifier les Habitans. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & que vraisemblablement les Cordillleres de cette Contrée en contiennent une infinité d'autres, il y en a très peu d'exploitées, sur-tout dans l'étendue des Corrégimens. On en a même abandonné plusieurs, auxquelles on travailloit autrefois. Aussi ne reste-t-il plus, dans cette Province, que le souvenir de son opulence passée. „ Un Voyageur assure, qu'ayant perdu les riches Mines de *Macas* par le soulévement des Indiens, non-seulement elle n'a fait aucun effort pour s'en remettre en possession, mais qu'il n'y a plus un des Habitans qui sache où elles étoient situées. Celles de Maruma, dit le même Ecrivain, sont tout-à-fait tombées, parcequ'il ne se trouve personne, dans le Canton, qui sache bénéficier le Minerai. La même décadence s'étant fait sentir dans toutes les autres Mines de la Province, elle est si déchue de son ancienne splendeur, qu'il n'en reste aucune trace. A mesure qu'on y envoie, de Lima & des Vallées, de l'argent pour ses étoffes & ses denrées, elle est obligée de l'employer à se procurer des Marchandises de l'Europe; d'où il arrive qu'elle est aujourd'hui la plus pauvre de toutes les Provinces méridionales de l'Amérique Espagnole (*m*)."

Mines du Popayan, & leur singularité.

Le Popayan jouit encore des richesses, qui étoient autrefois générales dans l'Audience de Quito. Il est rempli de Mines d'or, & l'ardeur y est toujours la même à les exploiter. M. d'Ulloa nomme les plus remarquables, & nous apprend la maniere dont on y bénéficie ce métal, qui est celle qui s'observe dans les autres Mines. Il n'y a point, dit-il, de Bailliage du Popayan, où l'on ne tire plus ou moins d'or; & chaque jour on y découvre

(*m*) Corréal, *ubi sup.*

DESCRIPTION DU PEROU.
MINES D'OR ET D'ARGENT.

quelque nouvelle Mine, qu'on s'empresse de mettre en valeur; ce qui rend le Pays fort peuplé, malgré les incommodités du climat. Les *Partidos*, ou Bailliages, de *Celi*, de *Buga*, d'*Almaguer* & de *Barbacoas* sont les plus abondans; avec cet autre avantage, que l'or n'y étant mêlé d'aucun corps étranger, l'exploitation en est simple & très facile, parcequ'on n'a pas besoin d'y employer le mercure. En langage de Minieres, on appelle Mines de *Caxa*, celles où le Minerai est renfermé entre des pierres, comme entre une espece de murs naturels. Les Mines du Popayan ne sont pas de cet ordre. Le Minerai s'y trouve répandu & mêlé dans la terre & le gravier, comme le sable l'est dans diverses sortes de terre. Toute la difficulté consiste donc à séparer les grains d'or, de la terre où ils se trouvent; ce qui se fait par le moyen des rigoles: méthode, au reste, qui n'est pas moins nécessaire dans les Mines de Caxa, parcequ'après en avoir tiré le Minerai, avec les corps étrangers dont il est mêlé, & s'être servi du mercure, il faut encore le mettre au lavoir, pour en séparer l'écume & d'autres ordures; après quoi il reste pur, c'est-à-dire or ou argent, suivant l'espece de métal qu'on a tiré.

Ce qu'on appelle Mines de Caxa.

Maniere d'extraire l'or au Popayan.

LA maniere d'extraire l'or, dans toute la Jurisdiction du Popayan, consiste donc à creuser la terre de la Miniere, pour la charrier dans un grand Réservoir, nommé *Cocha*, où l'on fait entrer l'eau, par un conduit. Alors on remue cette terre, déja changée en boue; & les parties les plus légeres sortent du Réservoir par un autre conduit, qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice, jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties pesantes, qui sont le sable, le gravier & le métal. Les Ouvriers entrent aussitôt dans le Réservoir, avec des baquets de bois, où ils mettent ces matieres ensemble, & les remuent circulairement, par un mouvement prompt, mais uniforme. Ils changent l'eau. Ils continuent de séparer les parties les plus légeres, des plus pesantes. Enfin il ne reste, au fond de ces baquets, que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre; quelquefois en grains, de différentes grosseurs. L'eau de la Cocha s'arrête dans un autre Réservoir, un peu au-dessous du premier, & l'opération s'y recommence, pour séparer les parties subtiles d'or, qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Enfin, un troisieme Réservoir, où l'on fait la même lessive, sert encore à recueillir la poudre d'or échappée du second.

CE travail est le partage des Esclaves Negres, que les Propriétaires des Mines tirent des Comptoirs de Porto-Belo & de Panama. Une partie étant employée aux lavoirs, tandis que les autres remuent & charrient la terre des Mines, il n'y a point d'interruption. L'aloi de cet or est ordinairement de 22 carats, & va quelquefois jusqu'à 23. Quelquefois, au contraire, il est au-dessous, mais très rarement moins de 21. Dans le Bailliage de Choco, outre les Mines du lavoir, il s'en trouve quelques-unes où le Minerai est enveloppé d'autres matieres métalliques, & de sucs bitumineux, qui obligent d'y employer le mercure. La *Platina* est un autre obstacle, qui met quelquefois dans la nécessité d'abandonner les Mines: on donne ce nom à une pierre si dure, que ne pouvant la briser sur une enclume d'acier, ni la réduire

réduire par calcination, on ne peut tirer le Minerai, qu'elle renferme, qu'avec un travail & des frais extraordinaires. Entre toutes ces Mines, il y en a plusieurs où l'or est mêlé d'un Tombac aussi fin que celui de l'Orient, avec la propriété singuliere de ne jamais engendrer de verd-de-gris, & de résister aux acides.

DESCRIPTION DU PEROU. MINES D'OR ET D'ARGENT.

La plus grande partie de l'or, qu'on tire des lavoirs de Quito, circule quelque tems dans la Province; mais il prend bientôt le chemin de Lima. C'est néanmoins par une circulation si courte, que cette Province se soutient: l'autre partie de cet or passe directement à Santa-Fé, ou à Carthagene.

Mines de Zaruma.

Dans le Bailliage de *Zaruma*, qui est du Corrégiment de Loxa, l'or des Mines exploitées est de si bas aloi, qu'il n'est quelquefois qu'à 18 & même à 16 carats; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée par son abondance, qu'affiné à 20 carats, il rapporte plus de profit aux Propriétaires que les Mines où l'or est naturellement à ce degré. Cependant toutes les Mines de ce Canton sont de Caxa; c'est-à-dire qu'on y applique le mercure au Minerai. Le Gouvernement de Jaën & de Bracamoros a des Mines de la même espece, qui rendoient beaucoup, il y a près d'un siecle: mais depuis que les Indiens de cette contrée ont secoué le joug Espagnol, à l'exemple de ceux de Macas, on a perdu de vue ces précieuses sources. Les Indiens soumis du voisinage en tirent encore un peu d'or, lorsque la nécessité de payer les tributs les y force. Ils s'approchent des Rivieres & des Ruisseaux, pendant leurs débordemens; & lorsque l'eau se retire, ils ramassent le sable, & le lavent pour en séparer l'or: mais ils observent de n'en tirer précisément que ce qu'il leur faut; & leur mépris pour des biens, dont ils ne connoissent point d'autre usage, leur fait négliger le reste. Dans la Jurisdiction de *Latacunga*, près d'Angamarca, un Habitant de ce Bourg avoit découvert une Mine dont il tiroit de grandes richesses: elle fut abîmée par un orage; & la veine demeura perdue jusqu'en 1743, qu'un accident semblable au premier la r'ouvrit, & donna le pouvoir de reprendre le travail.

Mines de Jaën & de Bracamoros.

Autres Mines de l'Audience de Quito.

On reconnoît, à diverses marques, que la Province de Quito avoit autrefois quantité de Mines ouvertes, dont les Regîtres des Caisses royales de l'Audience rendent témoignage qu'on a tiré une grosse quantité de métal. Quoique la disposition du Pays semble être plus propre aux Mines d'or, qu'aux Mines d'argent, il paroît que les dernieres y étoient en grand nombre. Mais les efforts qu'on a faits dans les derniers tems, pour en r'ouvrir quelques-unes, ont eu fort peu de succès. Telle est celle de *Guayana*, dans la Jurisdiction de *Zicchos*, qu'on n'a pû travailler au-delà de sa superficie, parceque les Entrepreneurs ont manqué de fonds. La plus fameuse des Mines d'argent de ce Bailliage est celle de *Sarapullo*, à dix-huit lieues du Bourg de Zicchos, dont l'exploitation a manqué aussi faute de fonds.

Dans le Corrégiment de Quito même, on a toujours prétendu que la Montagne de Pichincha renfermoit de riches trésors; & quelques grains, qu'on recueille par intervalle, dans les ruisseaux qui en tirent leur source, semblent confirmer cette opinion. Rien ne marque néanmoins qu'on y ait jamais ouvert aucune Mine; ce qui paroît si surprenant à M. d'Ulloa, qu'il aime mieux croire que les orages & la suite des années ont fait disparoître

Description du Perou. Mines d'or et d'argent.

les indices. Il ajoute qu'on trouve les mêmes apparences de richesse dans toute la Cordilliere dont le Pichincha fait partie, dans la Cordilliere Orientale de Guamani, & dans toutes les Coulées de cette Jurisdiction.

En visitant les Bailliages d'*Otabalo* & de *Saint Michel d'Ibarra*, il n'a pû méconnoître, dans le district du Bourg de Cayambé, entre les côtes de la haute Montagne de Cayambura, des vestiges de Mines fort riches, qui ont été travaillées avec beaucoup de succès par les Péruviens de l'ancien Empire, & dont le souvenir se conserve encore parmi leurs Descendans. Plusieurs Montagnes, aux environs du Bourg de *Mira*, surtout celle de *Panchoni*, ont la même réputation. On a même l'exemple récent d'un Habitant du même Bourg, qui en a tiré beaucoup d'or. Cependant aucune de ces Mines n'est exploitée réguliérement; & l'on n'en sera point surpris, ajoute M. d'Ulloa, si l'on considere que les plus anciennes & les mieux connues ne sont pas moins négligées.

Extrême richesse des Mines de Pallactanga.

Tout le Pays de *Pallactanga*, dans la Jurisdiction de Riomba, en est si rempli, qu'en 1743 un Habitant de cette Ville avoit fait enregîtrer pour son seul compte, au Bureau des Finances de Quito, dix-huit veines d'argent & d'or, toutes riches & de bon aloi: & M. d'Ulloa, pour vérifier ce fait, a pris soin de rapporter un Certificat, par lequel l'Essayeur général, Don Juan Antonio de *la Mota y Torres*, rend témoignage que le Minerai d'une de ces veines, essayé à Lima, & de l'espece de celui que les Mineurs nomment *Negrillo*, rendoit quatre-vingt marcs par caxon; ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'une Mine passe pour riche, lorsque par caxon, c'est-à-dire cinquante quintaux de Minerai, elle rend huit à dix marcs. C'est du moins ce qu'on éprouve dans les Mines du Potosi & de Lipes, qui, malgré la nécessité de transporter le Minerai dans des lieux plus commodes, où il se bénéficie, ne laissent pas d'enrichir les Entrepreneurs. Il se trouve aussi des Mines, où le caxon de Minerai ne rapporte pas cinq à six marcs d'argent, & baisse même jusqu'à trois. On ne les exploite pas moins, lorsqu'elles sont dans des Pays commodes, où les vivres sont en abondance, & les Ouvriers en grand nombre.

Mines de Cuença.

Une ancienne tradition fait croire que les Montagnes de la Jurisdiction de Cuença sont autant de Mines d'or & d'argent. On n'en a gueres d'autres preuves; car celles, qu'on y a fait ouvrir jusqu'à présent, n'ont pas rendu tout ce qu'on espéroit. Il est vrai que dans un Canton, où tous les Habitans peuvent mener une vie aisée sans le secours du travail, leur nonchalance & la petitesse des fonds arrêtent souvent ces entreprises. On ajoute à cette double raison un préjugé, fondé sur la crainte des difficultés, qui fait traiter ceux qui parlent d'ouvrir une Mine, d'extravagans qui courent à leur perte, & qui se jettent dans un péril certain, pour des espérances fort douteuses. Chacun s'efforce de les détourner de leur dessein; on les fuit, dit M. d'Ulloa, comme s'ils étoient atteints d'un mal contagieux. Il n'en est pas de même, dans les Provinces méridionales du Pérou. Les Entrepreneurs y sont riches, & des premieres Maisons du Pays; sans compter qu'ils sont secondés par quantité de Personnes d'un moindre rang, qui s'intéressent, suivant leurs facultés, aux entreprises des Chefs.

DESCRIPTION DU PEROU.

MINES D'OR, D'ARGENT, &c.

Celles de Quixos, de Macas, de Maynas & d'Atames.

LES Gouvernemens de Quixos & de Macas sont riches en Mines. Ceux de Maynas & d'Atames en ont aussi d'une grande valeur. Il est certain que les Indiens du Marañon tiroient beaucoup d'or, du sable de quelques Rivieres qui se joignent à ce fleuve; & comme il faut assigner une source à cet or, on ne peut la supposer que dans les Mines du Pays. L'expérience ne prouve pas moins que les Terres, arrosées par les Rivieres de Sant'Iago & de Mira, sont remplies de veines d'or, puisque les Metifs & les Mulâtres qui les habitent, y trouvent souvent de la poudre & des grains d'or dans le sable; mais jusqu'à présent toutes ces richesses ont été négligées.

Mines de mercure, & autres Mines de l'Audience de Quito.

OUTRE les Mines d'or & d'argent, l'Audience de Quito en a de divers autres Métaux, & n'est pas moins abondante en carrieres de pierres. La nature ne lui a rien refusé de ce qui peut conduire à l'opulence, puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les Minéraux nécessaires pour exploiter l'un & l'autre. On y trouve des Mines de mercure, dans la partie Méridionale, surtout vers *Azoque*, qui en tire son nom. De-là venoit autrefois tout le mercure dont on se servoit dans les Mines de la Province: mais un ordre de la Cour ne permet plus d'en employer d'autre que celui de *Guanca-Velica*, pour arrêter les fraudes qui se commettoient dans la perception du quint royal. Ce réglement a détruit beaucoup d'abus; mais, en fermant les Mines de mercure dans la Province de Quito, il y a fait décheoir le travail des Mines d'argent. On fait des vœux tous les jours pour quelque heureux expédient, qui puisse accorder l'intérêt de la Province avec ceux du Roi.

Mines de fer de Cuença.

SUIVANT des marques sensibles, observées par des personnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la Ville de Cuença ne contienne des Mines de fer. Les veines qu'on découvre dans le fond des Coulées, les morceaux même de Minerai, qu'on en tire fréquemment, leur poids, leur couleur, & la propriété qu'ils ont d'être attirés par l'Aiman, prouvent également que c'est du fer, & que la Mine en est riche; mais le courage ou l'habileté manque, pour le vérifier par l'expérience.

Carrieres de différentes pierres.

S'IL est vrai, comme tous les Physiciens s'accordent à le croire, qu'un Pays, riche en Mines d'or & d'argent, doit l'être aussi en Mines de cuivre, d'étaim & de plomb, doutera-t-on que les dernieres ne soient en grand nombre aussi dans l'Audience de Quito, quoique jusqu'aujourd'hui l'attention des Habitans ne se soit pas portée à les découvrir? On a remarqué (n) qu'il s'y trouve des Carrieres de deux especes de pierres, dont les anciens Peuples du Pérou faisoient leurs Miroirs. Chaque jour en fait rencontrer d'autres, qui obtiendroient plus d'estime dans un Pays où l'or & l'argent seroient moins communs. Au Sud de Cuença, dans la Plaine de *Tarqui*, on en connoît une d'où l'on tire de grandes & belles pieces d'albâtre. Avec beaucoup de blancheur & de transparence, il n'a qu'un défaut, c'est un peu trop de mollesse: mais on n'en fait pas moins toute sorte d'ouvrages, & sa flexibilité même le rend plus facile à travailler. Le même Canton produit beaucoup de crystal de roche. M. d'Ulloa, qui en vit des morceaux fort

(n) Voyez ci-dessus, l'Article des anciens Monumens.

grands, fort nets, & d'une dureté singuliere, s'étonne qu'on ne fasse aucun usage de cette pierre dans le Pays, & qu'elle n'y soit point estimée. C'est le hazard seul, qui en fait quelquefois trouver de grosses pieces. Dans la même Jurisdiction, à deux lieues de Cuença même, près de *Racan* & de *Sayansi*, on voit une petite Colline entiérement couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très noires, quelques-unes rougeâtres, dont les Habitans ne tirent aucun avantage, parcequ'ils ignorent la maniere de les couper; tandis que toute la Province tirant ses pierres à fusil de l'Europe, elles y coûtent ordinairement une réale, & quelquefois deux.

Mines d'Eméraudes.

Les Mines d'Eméraudes, qui étoient autrefois abondantes dans les Jurisdictions d'Atacames & de Manta, & supérieures à celles de Santa Fé, ne peuvent être si totalement épuisées, qu'on n'en découvrit de nouvelles veines avec plus de travail & d'industrie. Les Conquérans en briserent beaucoup, dans la folle opinion que si c'étoit des pierres fines, elles devoient résister au marteau. On ne reproche pas aujourd'hui la même simplicité à leurs Descendans; mais l'indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, M. d'Ulloa regrette beaucoup une Mine de Rubis, dont il confesse qu'on n'a jusqu'à présent que des signes, mais des signes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la Jurisdiction de Cuença, parmi le sable d'une Riviere médiocre qui coule assez près du Bourg des Azogues, on trouve souvent des rubis fins, de la grosseur d'une lentille, & quelquefois plus gros. Il ne paroît pas douteux que ces petits grains ne soient des fragmens, que l'eau détache de la Mine, & qu'elle charie avec le sable. Des marques si claires n'ont encore pu déterminer les Habitans du Pays à chercher la Mine, pour y tourner leur travail. M. d'Ulloa vit, dans le Bourg même des Azogues, quelques fragmens de ces rubis bruts, & garantit leur finesse.

Mines de Rubis.

Le même Pays produit en abondance une autre espece de pierre, d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre, sans être transparente, dont on fait quelques petits ouvrages, mais qu'on n'estime point ce qu'elle vaut. Il s'y trouve aussi des Mines de soufre, que l'on tire en pierre; & dans quelques endroits, des Mines de vitriol: nouvelle occasion de regret pour le Mathématicien, „qui déplore qu'on n'y donne pas la moindre attention, peut-être „ (dit-il,) parcequ'on n'en a pas besoin, mais plus vraisemblablement, par„ cequ'on hait, dans ce Pays, tout ce qui demande du travail."

Grande Riviere qui pétrifie toute sorte de bois.

Au Nord de Quito, entre deux Métairies qui sont au pié de la Montagne de *Talanga*, l'une qui porte le nom de cette Montagne, & l'autre celui de *Conrogal*, passe une fort grande Riviere qui pétrifie le bois qu'on y jette, jusqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entieres, absolument changées en pierre, où l'on apperçoit encore non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois & de l'écorce, mais jusqu'aux plus petites veines des feuilles. Elles changent de couleur; mais la figure est exactement conservée. Cependant toutes ces apparences ne pouvant persuader à M. d'Ulloa que l'eau fût capable de produire une pétrification si dure, il commença par vérifier le fait, sur lequel il ne put lui rester aucun doute; ensuite il s'efforça d'expliquer cette métamorphose. Dans ses recherches, il observa „ que

Explication de M. d'Ulloa.

„ tout ce que cette Riviere baigne de ſes eaux, tel que les rocs & les cailloux, eſt couvert d'une croûte auſſi dure que la pierre même, & que non-ſeulement cette écorce en augmente le volume, mais qu'elle eſt d'une couleur différente, qui tire ſur le jaune. Il crut en pouvoir conclure que l'eau de la Riviere eſt mêlée de quelques parties ſubtiles & viſqueuſes, qui ſe joignent au corps qu'elles touchent; qu'à meſure qu'elles s'introduiſent dans ſes pores, elles occupent la place des fibres que l'humidité paroît détacher peu-à-peu, juſqu'à ce qu'enfin tout ce qui étoit feuille ou bois ſe trouve remplacé par cette matiere pétrifiante, qui n'altere point les fibres & les veines, parcequ'à meſure qu'elle s'introduit, leurs petits canaux lui ſervent comme de moule, & lui font prendre leur forme." Une obſervation particuliere confirma le Mathématicien dans cette opinion. En rompant quelques branches, il en fit ſauter pluſieurs feuilles, & quelques morceaux de la ſuperficie, tandis que le dedans étoit auſſi ferme que les pierres naturelles, ſans qu'il reſtât rien, de la premiere ſubſtance, que toutes les variétés de la figure. Dans d'autres branches, ce qui étoit déja durci par la matiere pierreuſe, ſautoit nettement; au lieu que les fibres, qui n'avoient pas eu le tems de ſe corrompre, n'étoient que du bois plus ou moins pourri. Quelques feuilles, n'étant que légérement couvertes d'un crépit de la matiere pétrifiante, étoient feuilles partout en-dedans, à l'exception de quelques endroits où la corruption avoit commencé. Au reſte, ſuivant les mêmes obſervations, cette matiere ſe colle & s'unit beaucoup plus facilement à tout ce qui eſt corruptible, qu'aux corps plus ſolides, tels que les rocs & les pierres. C'eſt, ſans doute, parceque les corps corruptibles ont plus de pores, par leſquels elle s'inſinue, & dans leſquels elle reſte fixe; au lieu que les pierres en ayant peu, elle n'y pénetre point; & l'eau, qui paſſe continuellement deſſus, enleve ce qui s'attache à leur ſuperficie. Il ne laiſſe pas de s'y former une croûte, mais qui n'augmente jamais beaucoup leur volume. La couleur des feuilles pétrifiées, au-dedans comme au-dehors, eſt d'un jaune pâle; & celle du bois, quoiqu'à-peu-près la même, conſerve toujours quelque nuance de ſon ancien état, qui le feroit prendre, à la premiere vue, pour du bois ſec.

Pareſſe ſans excuſe.

ON ajoute aux détails de cet article, que ſi les Mines & les autres préſens de la Nature ſont négligés dans l'Audience de Quito, ce n'eſt point la crainte des Indiens idolâtres qui peut cauſer cette inaction, du Nord au Sud. Il n'y en a point, de ce côté-là, qui menacent le Pays de guerre ouverte ou d'invaſion furtive. Mais il eſt vrai que les Gouvernemens de Quixos, de Macas, de Jaen & de Maynas, ſont environnés, & même entrecoupés, d'un grand nombre de ces Barbares, qui n'ont jamais laiſſé de repos aux Ouvriers. On ne ſauroit paſſer cette partie de la Cordilliere Orientale, ſans voir, de divers endroits, la fumée de leurs feux. Ce ſpectacle a quelque choſe d'effrayant, ſur les Montagnes qui bordent les Cantons de Cayambé & de Mira. Souvent, lorſqu'on s'y eſt le moins attendu, on a vu ſubitement paroître dans le Bourg de Mira, des Troupes d'Indiens, qui ſe ſont retirés avec la même promptitude, après avoir exercé leurs ravages. Ceux-

DESCRIPTION DU PEROU.

mêmes, qu'on croit les plus soumis, quittent quelquefois les Corrégimens, pour se retirer chez ces terribles Voisins.

---

§. VII.

Montagnes les plus remarquables des Cordillieres des Andes, Rivieres qui y prennent leur source, Ponts, Passages, &c.

CORDILLIERES DES ANDES.

CETTE fameuse chaîne de Montagnes, dont le nom a paru tant de fois dans nos Descriptions, part, comme on l'a déja dit, de la Terre Magellanique, court par les Contrées du Chili, de Buenos-Ayres, du Pérou & de Quito, jusqu'à l'Isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser, & recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San Miguel, de Mexique, de Guayaca & de Puebla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties méridionales du Continent d'Amérique avec les septentrionales. Du côté du Sud, les Cordillieres n'ont jamais été mieux connues que depuis le voyage des Mathématiciens de France & d'Espagne, parcequ'elles ont été comme le Théâtre de leurs savantes opérations. M. d'Ulloa donne un article exprès de leurs Montagnes les plus remarquables dans la Province de Quito. Les signaux, qui formoient les triangles de la Méridienne, ont rendu célebres celles qui furent choisies pour les y placer; & les Descriptions qui se trouvent répandues dans le Journal de M. de la Condamine contiennent quantité d'autres éclaircissemens. Mais nous ne nous attachons ici qu'à M. d'Ulloa (*a*), pour laisser toute sa plénitude à l'article de l'Académicien François.

Ce que c'est que les Paramos.

TOUT ce qui appartient aux Corrégimens de la Jurisdiction de Quito est situé, avons-nous dit dans leur Description, entre les deux Cordillieres des Andes, où l'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les Montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus, par le nom de *Paramos*, qui signifie *Bruyeres:* non qu'elles ne le soient toutes, mais parcequ'en effet quelques-unes le sont beaucoup plus que d'autres, surtout celles où le froid, causé par les neiges continuelles, est si aigu qu'il les rend inhabitables, & qu'on n'y voit même ni Plantes, ni Bêtes. Quelques-uns élevent leurs sommets au-dessus de toutes les autres; & dans leur prodigieuse étendue, elles sont couvertes de neige jusqu'à la cime. C'est particuliérement sur ces dernieres, que le Mathématicien Espagnol fait tomber ses observations.

Paramo de l'Asuay.

LE Paramo de l'*Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordillieres, n'est point dans cette classe. Quoiqu'il soit fameux par le froid & l'aridité qui font son partage, loin d'être plus élevé que la Cordilliere en général, il l'est beaucoup moins que le Pichincha & le Corazon. Sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur: mais à mesure que les Montagnes sont plus élevées, elles sont, la plupart, continuellement couvertes de neige; de sorte

(*a*) Tom. I. Liv. VI. chap. 7.

Description du Perou. Cordillieres des Andes.

que d'un point déterminé, (*Carabaru*, par exemple, ou la ſuperficie de la Mer) la hauteur de la congélation paroît la même dans toutes les Montagnes. Par les expériences du Barometre à *Pucaguaico*, ſur la Montagne de *Cotopacſi*, le mercure s'y ſoutenoit à la hauteur de 16 pouces 5 lignes $\frac{1}{4}$; d'où M. d'Ulloa conclut que la hauteur de ce lieu eſt de 1023 toiſes ſur le plan de Caraburu. Celle du même lieu, à l'égard de la ſuperficie de la Mer, eſt d'environ 1268: & par conſéquent la hauteur de Pucaguaico au-deſſus de la ſuperficie de la Mer eſt de 2291 toiſes. Le ſignal, que les Mathématiciens placerent ſur cette Montagne, ſe trouvoit à trente ou quarante toiſes au-deſſous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace juſqu'à la crête de la Montagne, on compte, par une ſupputation fondée ſur quelques obſervations des angles, que la hauteur perpendiculaire eſt d'environ 800 toiſes. Ainſi la cime du Cotopacſi eſt élevée, au-deſſus de la ſuperficie de la Mer, de 3126 toiſes, qui font un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le ſommet du Pichincha de 639 toiſes. C'eſt de cette eſpece de Montagnes qu'on traite ici, & celles qu'on va nommer ſont toutes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de Cotopacſi.

Montagne de Macas, ou Sangay.

La plus méridionale eſt la Montagne de *Macas*, nommée plus proprement *Sangay*, quoique plus connue ſous le premier nom, parcequ'elle eſt dans la Juriſdiction de Macas. Sa hauteur eſt conſidérable; & dans toute ſa circonférence, elle eſt preſqu'entiérement couverte de neige. De ſon ſommet, elle vomit un feu continuel, accompagné d'un fracas épouvantable, qui ſe fait entendre de fort loin. On l'entend de Pintau, qui en eſt à près de quarante lieues, & de Quito même, lorſqu'il y eſt porté par le vent. Les Campagnes voiſines de ce terrible Volcan ſont abſolument ſtériles. C'eſt de ce Paramo que ſort la Riviere de *Sangay*, qui après avoir reçu celle d'*Upano*, change de nom pour prendre celui de *Payra*, & ſe jette dans le Marañon.

Collanes & Altar.

La même Cordilliere Orientale renferme, à ſix lieues de Riobamba, preſqu'Eſt-Oueſt de cette Ville, une haute Montagne, dont le ſommet eſt diviſé en deux crêtes, toutes deux couvertes de neige; celle du Nord s'appelle *Collanes*, & celle du Sud porte le nom d'*Altar*. L'eſpace que la neige y occupe n'eſt pas comparable à celui de Sangay, ni aux autres de cette claſſe. Auſſi cette Montagne eſt-elle moins haute.

Tunguragua.

A ſept lieues, au Nord de la même Ville, on trouve la Montagne de *Tunguragua*, qui a de toutes parts la figure d'un cône, également eſcarpé dans toutes ſes faces. Le terrein, où elle commence à s'élever, eſt un peu plus bas que celui de la Cordilliere, ſurtout du côté du Nord, où elle paroît croître d'une Plaine qui contient pluſieurs Bourgades. C'eſt-là qu'eſt le Village de *los Baños*, ſitué entre la croupe de la Montagne & la Cordilliere. Son nom lui vient de ſes Eaux chaudes, dont la renommée attire tous les Malades du Pays. Au Sud de Cuença, près d'un autre Village, qui ſe nomme auſſi *los Baños*, le ſommet d'une colline offre d'autres Bains chauds, où l'on voit ſortir à gros bouillons, par diverſes ſources de quatre à cinq pouces de diametre, une eau ſi chaude en effet, que les œufs y durciſſent plus promptement que ſur le feu. Elle forme, en ſortant, un ruiſ-

Los Baños.

Description du Perou.

ſeau qui jaunit la terre & les pierres, & qui eſt d'un goût ſaumâche. Toute la Colline eſt remplie de crevaſſes, qui exhalent une fumée continuelle.

Cordillieres des Andes.

Le Chimborazo.

Le *Chimborazo* eſt au Nord de Riobambo, en tirant un peu vers le Nord-Oueſt. C'eſt par la croupe de cette Montagne que paſſe le chemin de Quito à Guayaquil, ſoit qu'on la laiſſe au Nord ou au Sud. Les premiers Eſpagnols qui pénétrerent dans le Royaume de Quito, ayant pris par les rudes & longs déſerts des Côtes de cette Montagne, n'en ſortirent qu'avec beaucoup de perte: mais on n'y éprouve pas aujourd'hui les mêmes diſgraces, parcequ'on choiſit, pour y paſſer, un tems doux & ſerein.

Le Carguairaſo.

Le *Carguairaſo*, dont on a vu la deſcription dans le Voyage de Guayaquil à Quito, eſt au Nord du Chimborazo.

Le Cotopacſi.

Le *Cotopacſi* eſt une Montagne au Nord de Latacunga, & n'eſt éloignée de ce Bourg, que d'environ cinq lieues. Elle s'avance plus que les autres au Nord-Oueſt & au Sud, comme pour rétrécir l'eſpace que les deux Cordillieres laiſſent entr'elles. On a vu qu'elle creva au tems de la conquête. M. d'Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption, qui avoit été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la Montagne. Il s'y fit une ouverture au ſommet, & trois ſur le penchant, qui étoit couvert de neige. Les cendres, ſe mêlant d'une prodigieuſe quantité de neige & de glace fondues, furent entraînées ſi rapidement, qu'elles couvrirent la Plaine, depuis Callo juſqu'à Latacunga; & dans un moment tout cet eſpace devint une Mer, dont les eaux bourbeuſes firent périr une partie des Habitans. La Riviere de Latacunga fut le Canal par où ces eaux s'écoulerent: mais comme ce débouché ne ſuffiſoit pas pour les contenir, elles déborderent du côté des Habitations, & tous les édifices furent emportés auſſi loin qu'elles purent s'étendre. Les Habitans ſe retirerent ſur une hauteur, près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs Maiſons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant leſquels le Volcan ne ceſſa point de pouſſer des cendres, & les flammes de faire couler la neige & la glace. Ces deux Phénomenes ceſſerent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un fracas cauſé par le vent, qui entroit par les ouvertures de la Montagne. Enfin le feu ceſſa auſſi; on ne vit plus même de fumée, & l'on n'entendit plus de bruit juſqu'au mois de Mai de l'année ſuivante, où les flammes recommencerent avec une nouvelle force, & s'ouvrirent d'autres paſſages par les flancs mêmes de la Montagne. Ce n'étoit que le prélude d'une furieuſe éruption, qui arriva le 30 de Novembre, avec tant de violence qu'elle jetta les Habitans du Pays dans une nouvelle conſternation. Le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente; & ce ne fut pas un petit bonheur, pour les Mathématiciens, de ne s'être pas trouvés alors ſur la croupe de cette Montagne, où leurs exercices les avoient obligés de camper deux fois dans d'autres tems.

Ses éruptions en 1743 & 1744.

Montagne d'Eleniſa.

La Montagne d'*Eleniſa* eſt à cinq lieues du Cotopacſi, vers l'Oueſt; & ſon ſommet, diviſé en deux crêtes, eſt auſſi toujours couvert de neige. Pluſieurs Ruiſſeaux y prennent leur ſource. Ceux qui viennent du ſommet boréal ont leur cours vers le Nord; & ceux du côté oppoſé courent au Sud.

Ceux-

Description du Perou.

Ceux-ci se rendent, par le Marañon, dans la Mer du Nord; & les autres dans la Mer du Sud, par la Riviere des Emeraudes.

Cordillieres des Andes.

Le Chinchilagua.

Le *Chinchilagua* est une Montagne au Nord du Cotopacsi, inclinant de quelques degrés au Nord-Ouest. Elle est toujours couverte de neige, & ne differe gueres de la précédente: mais aucune des deux n'est comparable aux autres en grandeur.

Le Cayamburo.

Au Nord de Quito, tirant un peu vers l'Est, on trouve le *Cayamburo*, qui est de la premiere grandeur, à dix ou onze lieues de cette Ville. Cette Montagne n'a jamais eu de Volcan connu. Elle donne naissance à plusieurs Rivieres, dont celles qui viennent de l'Ouest & du Nord se jettent, les unes dans la Riviere des Emeraudes, les autres dans celle de Mira, & se rendent toutes dans la Mer du Sud. Celles qui viennent de l'Est vont se joindre au Marañon.

Rivieres.

Sources de plusieurs Rivieres & Ruisseaux.

Outre les Ruisseaux qui descendent des Montagnes couvertes de neige, d'autres ont leurs sources dans des Montagnes moins élevées; & tous ensemble forment, en s'unissant, de très profondes Rivieres, qui se rendent ou dans la Mer du Nord, ou dans celle du Sud. Les sources qui viennent des Montagnes voisines de Cuença, du côté de l'Ouest & du Sud, jusqu'à Talqui, se joignent, comme celles de la Cordilliere Orientale, à celles qui viennent du Nord vers un petit Village nommé *Judan*, annexe de la Paroisse de *Paute*, & forment, à une demi-lieue de ce Village, du côté de l'Ouest, une Riviere qui en prend le nom. Elle arrive si profonde à Paute, qu'on ne peut la traverser à gué, quoique son lit soit fort large. Son cours se termine dans le Marañon.

Il sort, des Montagnes de *Tasuay* & de *Bueron*, une grosse Riviere qu'on passe aussi sur des Ponts, & qui prend le nom de *Cañar*, d'un Village dont elle baigne les bords. Ensuite elle prend son cours vers *Tocon*, d'où elle va se perdre dans la Riviere de Guayaquil, au Golfe du même nom.

Le côté Septentrional du Paramo d'Asuay produit aussi plusieurs Rivieres, qui, s'unissant avec celles de la Montagne de *Senegualap*, & de la Cordilliere Orientale du côté de l'Ouest, forment celle d'*Alausi*, qui va se jetter dans le même Golfe.

Au sommet du Paramo de *Tioloma*, on trouve quatre Lagunes, dont trois sont moins considérables que la quatrieme. Celle-ci, longue d'une demi-lieue, se nomme *Colay*. C'est des trois autres, auxquelles on donne le nom de *Pichaviñon*, *Cubillu* & *Muctalian*, que se forme la Riviere des *Cebadas*, qui passe près du Village de ce nom; elle reçoit une autre Riviere, formée des Ruisseaux du Paramo de *Lalanguso*, & des eaux de la Lagune de *Colta*. Après avoir coulé par *Pungala*, en tirant un peu du Nord à l'Est, elle reçoit celle de *Riobamba*, qui prend sa source au Paramo de *Sisapongo*. Une autre encore, qui descend du Chimborazo, coule près du Village de *Cobigies*, & prenant d'abord son cours au Nord tourne à l'Orient, de l'Est-Ouest de la Montagne de Tuguragua, pour aller se perdre enfin dans le Marañon. Mais avant que d'y arriver, elle passe par le Village de *Pénipe*, où elle est si profonde, qu'on ne peut la traverser que sur un Pont de Lianes. Dans son cours, elle reçoit les Rivieres de *Latacunga* & de

DESCRIPTION DU PEROU.

CORDILLIERES DES ANDES, RIVIERES, &c.

Hambato, & toutes celles qui viennent de l'une & l'autre Cordilliere, & des Pointes méridionales de l'Elenisa, du Ruminnavi & du Cotopacsi.

LES Eaux, qui descendent de la pointe Boréale du Mont Elenisa, prenant, comme on l'a dit, leur cours vers le Nord, se joignent à celles de la même Cordilliere & des parties Occidentales & Septentrionales du Ruminnavi, comme d'autres eaux qui viennent du Pasuchua, pour former toutes ensemble la Riviere d'*Amaguanna*. Ces deux dernieres Montagnes sont Nord & Sud, dans l'espace qui est entre les deux Cordillieres. De la partie Septentrionale du Cotopacsi, du Chinchulagua & de la Cordilliere de Guamani descendent d'autres Rivieres, dont la réunion forme celle d'*Ichubamba*, qui se joignant vers le Nord à celle d'Amaguanna, assez près du Village de *Cono-coto*, est ensuite grossie de Torrens qui descendent du côté Ouest de la Cordilliere Orientale, & prend le nom de *Rio de Guayllabamba*. Les eaux, qui viennent du Mont de Cayamburo, c'est-à-dire de son côté Occidental, & celles qui descendent de la partie Méridionale du Mont de *Moxanda*, font une autre Riviere nommée *le Pisco*, qui court d'abord à l'Occident, & se joignant à celle de *Guayllabamba* prend le nom d'*Alchipichi*. Elle devient si profonde & si large, au Nord du Bourg de Saint Antoine, de la Jurisdiction du Corrégiment de Quito, qu'on ne la passe que sur une Tarabite. Elle continue de couler vers le Nord, & va se perdre dans la Riviere des Emeraudes.

Montagnes de Moxanda.

LA Montagne de *Moxanda*, située dans l'espace que les Cordillieres laissent entr'elles, se divise en deux cimes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest; de chacune desquelles part une chaîne de Montagnes, qui ferme ce Vallon en se joignant. Deux Torrens, qui descendent du côté Septentrional de cette Montagne, entrent dans la lagune de Saint Paul, d'où sort une Riviere, qui, jointe avec d'autres torrens, & avec un grand ruisseau venu des hauteurs de Pezillo, forme la Riviere qui passe à Saint Michel d'Ybara, & qui prenant ensuite le nom de *Mira*, se rend dans la Mer du Sud, au Nord de la Riviere des Emeraudes.

PONTS ET PASSAGES DES RIVIERES.

QUAND la profondeur de ces Rivieres ne permet point de les passer à gué, on y jette des Ponts. Ce Pays a trois sortes de Ponts; ceux de pierre, qui sont en très petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs; & ceux de Liane ou de Bejuque. Pour jetter un Pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la Riviere, entre quelques hauts Rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres: c'est ce qu'on appelle un Pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq piés, & suffit à peine pour un Cavalier sur sa monture: M. d'Ulloa nous décrit les Ponts de Bejuque, avec des circonstances qui ne se trouvent point dans la description de Zarate.

Ponts de Bejuque.

Ces Ponts, dit-il, se font sur les Rivieres dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui, de quelque longueur qu'elles fussent, ne pourroient atteindre de l'un à l'autre bord. On tord ensemble plusieurs Bejuques, dont on forme de gros Palans, de la longueur qui convient à l'espace. On les tend, de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque Pont. Le premier, de chaque côté, est plus élevé que les quatre du milieu, & sert comme de garde-fou. On attache en travers, sur ces quatre, de gros

bâtons, par dessus lesquels on ajoute des branches d'arbres; & c'est le sol où l'on marche. Les deux Palans, qui servent de garde-fous, sont amarrés à ceux qui forment le Pont, pour servir plus solidement d'appui; sans quoi le balancement continuel de la machine exposeroit beaucoup les Passans. Il n'y a que les hommes qui passent sur ces Ponts. On fait passer les Bêtes à la nage; ce qui arrête longtems un Voyageur; car non-seulement il faut qu'elles soient déchargées, mais on les fait passer une demi-lieue au-dessus du Pont, dans la crainte que le fil de l'eau, qui les fait dériver considérablement, ne les entraîne trop loin. Pendant qu'elles passent, des Indiens transportent à l'autre bord leur charge & leurs bâts. Cependant ces Ponts sont quelquefois si larges, que les Mules peuvent y passer toutes chargées. Tel est celui de la Riviere d'Apurimac, passage de toutes les Marchandises qui forment le Commerce entre les principales Provinces du Pérou.

Description du Pérou. Cordillieres des Andes; Rivieres, Ponts, &c.

Sur quelques Rivieres, on supplée aux Ponts de Béjuque, par ce qu'on nomme des *Tarabites*. Celle d'*Alchipichi*, que son extrême rapidité & les pierres qu'elle roule dans ses eaux rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La Tarabite est une simple corde de Liane, ou de Courroies de Cuir de Vache, composée de plusieurs torons, qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & fortement attachée des deux côtés à des Pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la Tarabite le degré de tension qu'on croit nécessaire. La maniere de passer est fort extraordinaire. De la Tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un Mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme, & qui peut même y être couché. On se met dans le Mannequin. Les Indiens de la rive, d'où il part, lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la Tarabite, que par le moyen de deux cordes on le tire en même tems de l'autre bord.

Ce que c'est que les Tarabites.

Etrange maniere de faire passer les Hommes & les Mules.

Pour le passage des Mules, il y a deux Tarabites, l'une à peu de distance de l'autre. On serre, avec des sangles, le ventre, le cou & les jambes de l'Animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux Tarabites, par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vîtesse, que la premiere secousse le fait arriver à l'autre rive. Les Mules qui sont accoutumées au passage ne font aucune résistance, & se laissent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait passer pour la premiere fois, s'effarouchent beaucoup; & lorsqu'elles se voient comme précipitées, elles s'élancent en l'air. La Tarabite d'Alchipichi a, d'une rive à l'autre, 30 ou 40 toises de long, & n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau, que de 25 à 30; ce qui fait frémir à la premiere vue.

Les chemins du Pays répondent aux Ponts. Quoiqu'il y ait de vastes Plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alausi, & de même au Nord, elles sont coupées par un grand nombre de ces Passages, qu'on nomme Coulées, dont les descentes & les montées sont non-seulement fort longues & fort incommodes, mais presque toujours fort dangereuses. Dans quelques endroits, les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des Monta-

Chemins du Pays.

Description du Perou.

Cordillieres des Andes; Rivieres, Ponts, &c.

gnes, que contenant à peine les pieds d'une Mule, le corps du Cavalier & celui de la Monture sont comme perpendiculaires à l'eau d'une Riviere qui coule 50 ou 60 Toises au-dessous. Ces terribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a, disent-ils, qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent; & quantité de Malheureux y périssent. La seule compensation pour ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur, chargé d'or & d'argent, peut y marcher sans armes, avec autant de sûreté que s'il étoit accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un Désert, il s'y arrête, & dort sans inquiétude. Si c'est dans une Hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

Phénomenes communs sur les Paramos.

Les Phénomenes sont si fréquens, sur la plupart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. M. d'Ulloa nous donne la description du premier qu'il observa (b). Il étoit sur la Montagne de Pambamarca. „ Un matin au point du jour, „ les rayons du Soleil venant dissiper un nuage fort épais dont toute cette „ Montagne étoit enveloppée, & ne laissant que de légeres vapeurs que la „ vue ne pouvoit discerner, nous apperçûmes, (dit-il,) du côté opposé au „ lever du Soleil, à neuf ou dix toises de nous, une sorte de Miroir où la „ figure de chacun de nous étoit représentée, & dont l'extrêmité supérieure „ étoit entourée de trois Arcs-en-ciel. Ils avoient tous trois un même cen„ tre, & les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieu„ res du suivant. Hors des trois, on en voyoit un quatrieme à quelque „ distance, mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre étoient perpendi„ culaires à l'Horison. Nous étions six ou sept personnes ensemble: lors„ qu'un de nous alloit d'un côté ou de l'autre, le Phénomene le suivoit, sans „ se déranger, c'est-à-dire, exactement & dans la même disposition; & ce „ qui surprit encore plus, chacun le voyoit pour soi, & ne l'appercevoit „ pas pour les autres. La grandeur du diametre des arcs varioit successive„ ment, à mesure que le Soleil s'élevoit sur l'horison. En même tems, les „ couleurs disparoissoient; & l'image de chaque corps diminuant par de„ grés, le Phénomene ne fut pas longtems à s'évanouir. Le diametre de „ l'arc intérieur, pris à sa derniere couleur, étoit d'abord d'environ 5 de„ grés ½; & celui de l'arc blanchâtre, séparé des autres, de 67 degrés. „ Lorsque le Phénomene avoit commencé, les arcs avoient paru de figure „ elliptique, comme le disque du Soleil; ensuite, & peu à peu, ils devin„ rent parfaitement circulaires. Chaque petit arc étoit d'abord rouge, ou „ incarnat; mais à cette couleur, celle d'orange succéda, à celle-ci le „ jaune, ensuite le jonquille, enfin le verd: la couleur extérieure de tous „ les Arcs demeura rouge."

Phénomenes fréquens.

On remarque souvent, dans les mêmes Montagnes, des arcs formés par la clarté de la Lune. Ils ne sont composés d'autre couleur que le blanc, & la plupart se forment à la croupe de quelque Montagne. M. d'Ulloa en

(b) Tom. I. Liv. VI. chap. 9.

vit un, qui étoit composé de trois arcs concentriques. Le diametre de celui du milieu étoit de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupoit un espace de 5 degrés.

L'air de cette Atmosphere, & les exhalaisons du terroir, paroissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flamme les vapeurs qui s'y élevent. Aussi ces Phénomenes y sont-ils plus communs, plus grands & plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des Mathématiciens dans cette Ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva vers le Mont Pichincha un globe de feu, si grand & si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la Ville qui est du même côté. Les Contrevents les mieux fermés n'empêchoient point la lumiere de pénétrer par les moindres fentes. Le Globe étoit exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembla marquer qu'il s'étoit formé derriere le Pichincha, de la croupe duquel il avoit paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat; & cette diminution de lumiere continua par degrés.

Propriétés de la terre, sur les Paramos.

Les Paramos, dont la hauteur ne va point jusqu'au degré de congélation, sont couverts d'une espece de petit jonc, d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur ceux, où la neige se soutient quelque tems sans se fondre, on ne voit aucune des Plantes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de Plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. De-là, jusqu'au commencement de la congélation, ce n'est que sable & différentes sortes de pierres. Dans les lieux couverts de jonc, où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve une Plante, qui a reçu le nom de *Palo de Luz*, (bois de lumiere) haute ordinairement d'environ deux piés. Elle est composée de plusieurs tiges, qui sortent d'une même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort menues. Ces tiges montent presque toutes à la même hauteur, excepté les plus extérieures, qui demeurent plus petites. Le diametre de chacune est d'environ trois lignes. On coupe la Plante fort près de terre, on l'allume tandis qu'elle est verte; & non-seulement elle donne autant de lumiere qu'un flambeau, mais elle brûle de même, jusqu'au bout, sans autre soin, pour ceux qui l'emploient à s'éclairer, que d'en séparer le petit charbon qu'elle fait en brûlant.

Au-dessus du lieu, où croît le petit jonc, & malgré le froid, qui commence à s'y faire sentir assez vivement, on trouve une sorte d'oignons & plusieurs herbes médicinales. Mais n'anticipons point sur l'Article qui est réservé pour ces productions.

---

§. VII.

Eclaircissement sur les Observations faites au Pérou, pour déterminer la figure de la Terre: & Conclusion du Voyage des Mathématiciens de France & d'Espagne.

Après avoir fait un si riche usage des Relations que les Mathématiciens de France & d'Espagne ont publiées; après les avoir conduits d'Europe en

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

But de leur Voyage.

Amérique, & nous être comme attachés à fuivre leurs traces dans tous les Pays qu'ils ont visités; il eft naturel de les fuivre à leur retour, & de les reconduire jufques dans le fein de leur Patrie. Mais, le principal objet de leur Entreprife ayant été de vérifier la longueur du degré terreftre fous l'Equateur, tandis que d'autres Savans le mefuroient fur les Glaces du Nord (a), pour fe mettre en état de déterminer, par des comparaifons & des calculs, la véritable figure de la Terre; quelques mots d'éclairciffement, fur cette grande Queftion, ne feront point déplacés dans un Recueil de Voyages.

Explication préliminaire.

Il femble, obferve Dom George Juan, que la premiere infpiration de la Nature nous porte à regarder la Terre comme une grande Plaine. Plus on y marche, plus on fe confirme dans cette prévention. Les inégalités des Montagnes & des Vallons ne peuvent en faire prendre une autre idée, parce qu'elles font peu importantes dans une fi vafte fuperficie. Auffi voyons-nous que jufqu'au regne des Sciences, furtout avant qu'on eût entrepris de longs Voyages fur l'Océan, l'opinion d'un fameux Philofophe, qui croyoit la Terre abfolument plate, fut la feule reçue parmi les hommes (b). Ce ne fut que par degrés, qu'ils fortirent de cette erreur (c). Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité fe firent, en obfervant que fur Mer & fur Terre, on ne pouvoit s'éloigner d'une Montagne ou d'une Tour fans les perdre bientôt de vue. On remarqua fans doute auffi que la hauteur des Etoiles polaires varioit, fuivant l'éloignement où l'on étoit des Pôles; ce qui n'arriveroit point fi la furface de la Terre étoit plate. Enfuite divers Philofophes (d) prétendirent démontrer la fphéricité de la fuperficie des eaux. Mais leur raifon la plus fimple, pour attribuer cette figure à la Terre, fut probablement fon ombre, qui paroît ronde dans les Eclipfes de Lune. Enfin, fur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la Terre fe foit établie, il paroît certain que depuis Ariftote jufqu'au dernier fiecle, elle n'a pas fouffert le moindre doute.

Embarras des Anciens fur la figure de la Terre.

Autre embarras fur fon étendue.

On avoit été beaucoup plus longtems fans aucune notion de l'étendue de la Terre, dans fa circonférence & dans fon diametre. Cette difficulté avoit paru d'abord infurmontable: comment traverfer tant de Mers, de Montagnes & de Précipices impénétrables? Mais quoique ces obftacles fiffent juger l'opération impoffible dans fa totalité, ils n'avoient point empêché qu'elle n'eût été tentée par parties. Les Mathématiciens du tems d'Ariftote faifoient monter la circonférence de la Terre à 400000 ftades (e). On n'explique point comment ils étoient parvenus à fixer cette grandeur; mais il

(a) On trouvera auffi l'Hiftoire de leurs travaux dans un des Tomes fuivans.

(b) Celle d'Heraclite. Les Chinois mêmes, quoiqu'affez éclairés, n'avoient pas d'autre fentiment. Un de leurs Proverbes étoit que *le Ciel eft rond, & la Terre quarrée: Tien Yuen, Ti Fam.*

(c) On ne parle point ici des Chaldéens & des Egyptiens, parce que leurs Obfervations font peu connues & fort incertaines. Suivant Diogene Laërce, Anaximandre s'imagina que la Terre avoit la figure d'une Colomne ronde. Leucippe lui croyoit celle d'un Cylindre, ou d'une Caiffe de Tambour. Cléanthes & Démocrite la jugeoient concave, l'un en façon de Barque, l'autre, comme un difque, &c. Parmenides fut le premier qui démontra fa fphéricité. Après lui, Thalès de Milet, qui vivoit environ fix cens ans avant N. S., fuivit auffi cette opinion, mais ajouta que la Terre furnageoit dans les eaux. Il fut le premier, des Grecs, qui prédit les Eclipfes.

(d) Surtout Ariftote & Archimede.

(e) Arift. Traité du Ciel, L. II. Il ajoute

paroît que le changement de la hauteur des Aſtres leur avoit ſuggeré leur méthode, qui fut ſuivie par les Géometres poſtérieurs. En ſuppoſant la Terre ſphérique, on peut entreprendre de la meſurer par les obſervations des Aſtres ſitués au vertical d'un lieu, & éloignés du vertical d'un autre. Eratoſthene (*f*) prit cette voie; & la forme de ſon opération paroîtra fort extraordinaire: il ſavoit que *Syene*, Ville d'Egypte vers les confins de l'Ethiopie, étoit parfaitement ſous le Tropique, & que par conſéquent, au tems du Solſtice d'Eté, le Soleil paſſoit par ſon Zenith. Pour s'en aſſurer mieux, on y avoit creuſé perpendiculairement un Puits fort profond, où, le jour du Solſtice à midi, les rayons ſolaires pénétroient dans toute ſon étendue. On ſavoit, d'ailleurs, qu'à 150 ſtades autour de Syene, les ſtyles élevés à plomb ſur une ſurface horizontale ne faiſoient point d'ombre. Eratoſthene ſuppoſa qu'Alexandrie & Syene étoient ſous le même Méridien, & que la diſtance entre ces deux Villes étoit de 500 ſtades. Le jour du Solſtice, il obſerva, dans Alexandrie, la diſtance du Soleil au point vertical, par l'ombre d'un ſtyle élevé à plomb du fond d'un Hémiſphere concave; & trouvant que cette derniere diſtance étoit la cinquantieme partie de la circonférence d'un grand cercle, il en conclut que la diſtance entre ces deux Villes étoit la cinquantieme partie de la circonférence de la Terre. Enſuite cette diſtance, ſupputée de 5000 ſtades, lui donna 250000 ſtades pour toute la circonférence, qui, partagée également en 360 degrés, fit 694 ſtades, & preſque demi, au degré. Mais, à la place de ce nombre, il prit enſuite le nombre rond, apparemment parce qu'il ne crut pas pouvoir répondre de quatre ou cinq ſtades dans un degré. En multipliant les 700 ſtades par 360 degrés, il eut la circonférence totale de 252000 ſtades (*g*).

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Méthode d'Eratoſthene pour la trouver.

D'AUTRES Anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes meſures (*h*); mais elles portent ſur des ſuppoſitions, qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude & la juſteſſe, à celles qui ſont en uſage aujourd'hui. Ce n'eſt pas même tout d'un coup, que les Modernes ſont parvenus au point de lumiere & de préciſion, dont ils peuvent ſe glorifier. Pendant plus de deux ſiecles, il s'eſt trouvé tant de différence dans leurs calculs (*i*), qu'il

Les Modernes ne ſe ſont pas accordés tout d'un coup.

que pour peu qu'on avance vers le Midi ou vers le Septentrion, on apperçoit clairement que ce n'eſt pas le même Horizon; que les Etoiles qu'on voit en Egypte & aux environs de Chypre ne ſe voient point dans les Pays Septentrionaux, & que quelques autres, qui paroiſſent continuellement dans ces Pays, ſe couchent en Egypte & en Chypre; d'où il infere que non-ſeulement la Terre eſt ſphérique, mais qu'elle n'a pas la vaſte étendue qu'on lui attribuoit.

(*f*) Bibliothéquaire de la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie, ſous Ptolomée Evergetes, près de trois ſiecles avant l'Ere Chrétienne. Pline loue beaucoup ſon génie & ſes découvertes.

(*g*) Ce qu'on vient de lire eſt un précis de la Deſcription de Cléomedes, qui ſe trouve entiere dans l'*Eratoſthene Batave* de Snellius, & dans la Géographie réformée de Ricciôli.

(*h*) Celles de Poſſidoine le Rhodien ſont fameuſes. Les Arabes firent auſſi des tentatives; telles que celle de Maymon, ou Almamon, dans les Plaines de Sénaar, en Méſopotamie.

(*i*) On ne parle point de ce qui s'eſt fait au tems du rétabliſſement des Sciences en Europe, ni des meſures de Fernel à Paris en 1525, ni de celles de Nordwood à Londres en 1635, ni des méthodes de Clavius, de Kepler, de Grimberg, &c. Remarquons ſeulement que Snellius & Riccioli firent, l'un en Hollande, l'autre en Italie, les plus ingénieux efforts pour déterminer la longueur d'un degré. Le premier meſura la diſtance entre Berg-op-zoom & Alkmaer, & trouva

Observations pour la Figure de la Terre.

Entreprise de Louis XIV.

n'est pas aisé d'expliquer comment ils pouvoient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, & l'importance dont il étoit, pour la Géographie & la Navigation, qu'elle fût enfin levée, furent deux puissans motifs, qui firent souhaiter à Louis XIV, dans un tems où les Sciences & les Arts étoient au plus haut degré de perfection, que l'Académie Royale des Sciences rendît ce service à l'Univers. M. Picard fut chargé de mesurer le Degré terrestre. Il mesura géométriquement les distances entre Paris, Malvoisine, Sourdon & Amiens; & ayant déterminé, par des Observations Astronomiques, la distance d'une même Etoile au Zenith des deux points extrêmes, il trouva, dans le degré terrestre, 57060 toises Parisiennes (*k*). Il fut le premier, qui appliqua les lunettes aux Instrumens dont il se servit pour ces opérations.

M. Picard en est chargé.

Premiers doutes sur la sphéricité de la Terre.

On avoit cru jusqu'alors que le Globe terrestre étoit parfaitement sphérique, sans autre exception que les inégalités des Montagnes, qui ne sont d'aucune considération dans une si grande étendue. Personne n'avoit douté que la Terre ne fût une boule, parfaitement arrondie; & comme on supposoit que la mesure trouvée par M. Picard convenoit à chaque degré, on ne doutoit pas que les 360 degrés, dans lesquels on divise la circonférence de la sphere, ne fussent égaux entr'eux, & qu'ils n'eussent tous la longueur qu'il avoit déterminée, de 57060 toises. Mais on ne fut pas longtems à reconnoître que cette supposition étoit gratuite.

Deux raisons fort différentes, & dont on tira des conséquences opposées, firent également révoquer en doute la sphéricité de la Terre: l'une fut la diversité reconnue dans la longueur du Pendule à secondes, à différentes Latitudes; l'autre, la mesure de tous les degrés du Méridien qui traverse la France. Cette mesure fut faite par MM. Cassini, Pere & Fils, MM. de la Hire, Muraldi, Couplet, Chazelles, & leurs Collegues. L'Histoire en est curieuse.

Découverte de M. Richer.

Le célebre Huygens publia, au commencement de l'année 1673, un Traité, dans lequel il prétendoit que la Pendule à secondes pouvoit servir de mesure certaine, invariable & universelle, dans toutes les parties du Monde; parce qu'en supposant la Terre une sphere parfaite, le Pendule d'une longueur égale devoit avoir partout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, M. Picard avoit fait la même proposition dans son Livre de la Mesure de la Terre. D'un autre côté M. Richer se trouvant, en 1672, à l'Ile de

que leur différence en Latitude étoit d'un degré onze minutes & demie; d'où il conclut que le degré terrestre valoit 28473 perches du Rhin: ensuite, prenant un milieu entre deux déterminations différentes, il réduisit ce degré à 28500 perches du Rhin, qui équivalent à 55021 toises de Paris. Ces dimensions ont ensuite été répétées & corrigées par M. Muschenbroeck, qui a déterminé le degré entre Alkmaer & Berg-op-zoom à 29514 perches, 2 piés & 3 pouces du Rhin, c'est-à-dire 57033 toises & 8 pouces de Paris. D'un autre côté, Riccioli, après des Observations longues & réiterées, dans lesquelles il fut aidé par le P. Grimaldi à Boulogne, trouva, dans le degré terrestre, 64362 pas, qui font 62650 toises de Paris. On est frappé de cette différence entre deux mesures si célebres, puisqu'il ne s'agit pas de moins que de 7629 toises par degré, & que l'une fait la circonférence de la Terre plus grande que l'autre, presque d'un huitieme.

(*k*) Ce détail se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

de Cayenne, qui n'est qu'à 4 degrés 56 min. du Sud, remarqua, au mois d'Août de cette année, que le Pendule de l'Horloge qu'il avoit apportée de Paris, sans aucun changement de longueur, mettoit plus de tems à faire ses oscillations, ou qu'il ne faisoit point à Cayenne les mêmes oscillations dans le même tems, qu'à Paris. L'Horloge retardoit, chaque jour, de deux minutes vingt-huit secondes. Pendant dix mois, M. Richer ne cessa point de renouveller la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que pour battre les mêmes secondes, ce même Pendule devoit être plus court d'une ligne & un quart. Une découverte, si singuliere, excita beaucoup de mouvemens parmi les Mathématiciens. Les lumieres & l'exactitude reconnues de M. Richer ne permettoient pas de douter du fait. Quelques-uns l'attribuerent à l'allongement de la verge du Balancier, causé par la chaleur du climat: mais cet effet n'étoit pas nouveau; & l'on étoit sûr que la différence ne pouvoit aller à la ligne & un quart que M. Richer avoit observée. Il fallut chercher d'autres raisons, & conclure nécessairement que la différence ne pouvoit venir que d'une moindre pesanteur à Cayenne. On conçut alors que tous les corps pesoient moins vers l'Equateur que vers les Pôles; car, dans les principes de la Statique, la durée des vibrations dépend de la longueur & de la pesanteur du corps qui les fait.

Observations pour la figure de la Terre.

Mouvemens qu'elle cause.

Conclusion qu'on en tire.

La découverte de M. Richer fut confirmée par une expérience toute semblable, de M. Halley, dans l'Ile de Sainte Helene (*l*); par celles de MM. Varin, de Haies, & Glos, aux Iles de Gorée, de la Guadeloupe & de la Martinique (*m*); de M. Couplet, à Lisbonne & au Para (*n*); du P. Feuillée, à Porto-Belo & à la Martinique, & par quantité d'autres, dont le résultat ne pouvoit être attribué à la seule différence des Climats. Comme il ne pouvoit rester aucun doute que les corps ne pesassent plus vers les Pôles que sous l'Equateur, MM. Huygens & Newton commencerent par nier que la Terre fût parfaitement sphérique. Ensuite ils expliquerent ce Phénomene, par la force *centrifuge* des corps mûs en rond. Tout corps, disoient-ils, dont le mouvement est circulaire, fait un effort continuel pour fuir, & s'éloigner du centre autour duquel il se meut. Ce principe, en faveur duquel la raison s'accorde avec l'expérience, se découvre visiblement dans une fronde: à mesure qu'on la tourne, la pierre qu'elle porte fait d'autant plus d'effort pour sortir & s'éloigner du centre, autour duquel on la fait tourner, que la vîtesse du mouvement est plus grande; & dès qu'on la lâche, elle continue de se mouvoir, sans être poussée par une nouvelle force. Les loix naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge: c'est le nom qu'on lui a donné, parce qu'elle tend à éloigner un corps du centre de son mouvement. De-là, les mêmes Philosophes ont conclu que la Terre est applatie, & leur raisonnement peut être réduit en peu de mots. La Terre se meut & tourne chaque jour sur son axe. Par ce mouvement, chaque particule de son globe fait effort pour s'éloigner de l'axe; & cet effort est proportionné à la vîtesse ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle & la vîtesse étant plus grands vers l'Equateur que vers les Pô-

Sentiment de Huygens & Newton.

(*l*) En 1677.
(*m*) En 1682.
(*n*) En 1697.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

les, il faut que l'effort soit plus grand près de l'Equateur pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté, tout corps, par sa gravité primitive, qui se nomme *force centripete*, tend vers le centre de la Terre, ou pour mieux dire, perpendiculairement à l'horison. On trouve donc deux forces, dans un même corps; l'une qui le pousse & l'entraîne vers le centre de la Terre; l'autre qui naît du mouvement de la Terre, & qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe, ou du centre autour duquel ils se meuvent: & comme ces deux forces sont toujours plus contraires l'une à l'autre, à mesure que les corps sont plus proches de l'Equateur, il arrive qu'avec une égale quantité de matiere, les Pendules, comme tous les autres corps, ont plus de pesanteur à Paris qu'à l'Ile de Cayenne.

On a poussé ce raisonnement (*o*) jusqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terrestre doit avoir, suivant le plus ou le moins de Latitude; & la diminution que la même force doit causer dans la gravité des corps à chacun de ces degrés. Huygens & Newton allerent jusqu'à marquer, quoiqu'avec quelque différence, le rapport entre l'axe de la Terre & le diametre de l'Equateur. Huygens le concluoit de la seule force centrifuge, comparée à la gravité. Newton y joignoit sa théorie sur la gravitation universelle. Ils étoient persuadés que d'exactes expériences sur la pesanteur pouvoient vérifier seules, non-seulement la figure de la Terre, mais encore la grandeur de chaque degré, dans toutes les Latitudes.

Découverte d'un nouveau Phénomene.

Un nouveau Phénomene, découvert dans le même tems, leur parut confirmer cette Théorie. On reconnut, dans le disque de Jupiter, certaines taches, à l'aide desquelles les Astronomes observerent qu'il faisoit en six heures une révolution sur son axe. Comme elle étoit plus rapide que celle qu'on attribuoit à la Terre, elle devoit imprimer à toutes les parties de cette Planete une force centrifuge correspondante à sa vélocité, & par conséquent plus grande que celle de la Terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devoit presque applatir le Globe de Jupiter vers ses Pôles. En effet, avec d'excellens Micrometres, qui servirent à mesurer ses diametres, on trouva que l'axe de révolution de cette Planete étoit plus court que son diametre.

Entreprises des Mathématiciens François.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le Pendule, parurent ingénieux aux Mathématiciens François; mais ils vouloient des expériences & des faits décisifs. Ils reconnoissoient que la mesure de M. Picard ne pouvoit être une regle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux si la Terre n'étoit pas sphérique, cette mesure, quoiqu'exacte pour la partie qui avoit été mesurée, ne pouvoit être appliquée à ceux dont on ne connoissoit pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la Ligne méridienne qui traverse la France; & ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis le Grand, sous la pro-

(*o*) Huygens & Newton raisonnoient dans l'hypothese du mouvement diurne de la Terre: mais quand elle seroit moins vraie, la seule raison de l'équilibre combattroit toujours la parfaite sphéricité de la Terre, & demeure sans replique dès qu'on admet, suivant l'expérience du Pendule, que les corps pesent moins vers l'Equateur que dans une plus grande Latitude. L'équilibre des eaux, par exemple, démontre, dans les principes de l'Hydrostatique, que la Terre est un sphéroïde applati vers les Poles.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

tection d'un Miniſtre, que toute l'Europe honore du même ſurnom. M. Caſſini fut chargé de l'exécution. On choiſit, pour premier point de cette meſure, l'Obſervatoire de Paris. Malgré quantité d'obſtacles, elle fut continuée depuis Dunkerque juſqu'à Collioure; & le Méridien de toute la France fut diviſé en deux Arcs, l'un de Dunkerque à Paris, & l'autre de Paris à Collioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718 (*p*). „ Les mêmes meſures (obſerve M. de Maupertuis,) furent répétées par MM. Caſſini, „ en différens tems, en différens lieux, avec différens inſtrumens, & par „ différentes méthodes. Le Gouvernement y prodigua toute la dépenſe & „ toute la protection imaginables, pendant l'eſpace de trente-ſix ans; & „ le réſultat de ſix opérations, faites en 1701, 1713, 1718, 1734, & 1735, „ fut toujours que la Terre étoit allongée vers les Pôles." Ainſi deux choſes réſultoient de ces opérations; l'une, que la Terre n'étoit pas entiérement ſphérique, en quoi les François convenoient avec Huygens & Newton; l'autre, qu'elle étoit un ſphéroïde long, ou étendu vers les deux Pôles, ce qui ne s'accordoit pas avec l'opinion de ces deux Mathématiciens, qui la croyoient un ſphéroïde large ou applati vers les Pôles.

Sur quoi ils établiſſoient leur opinion.

CEPENDANT les meſures de MM. Caſſini ſembloient valoir une démonſtration. Ils avoient trouvé les degrés Septentrionaux de la France moindres que les Méridionaux; d'où ils concluoient, avec raiſon, (*q*) que la Terre étant plus courbe vers les parties ſeptentrionales que vers les méridionales, elle devoit avoir la figure d'un ſphéroïde allongé. La plupart des Savans ne doutoient point de la juſteſſe de ces meſures. On prit parti en Eſpagne (*r*) pour l'opinion de MM. Caſſini; & comme ils ne parloient point du Phénomene des Pendules, deux de nos plus ſavans Académiciens entreprirent (*s*) de l'ajuſter avec la figure allongée de la Terre. Les Partiſans de l'opinion oppoſée ne nioient pas que la meſure du Méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de préciſion; mais ils prétendoient que dans les deux arcs qui la partageoient, la différence de quelques degrés, par rapport aux autres, étoit ſi peu conſidérable, & par conſéquent ſi peu ſenſible, qu'il étoit aiſé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute obſervation eſt ſujette. D'ailleurs, quelque exactitude que M. Caſſini, Pere, eût apportée à la ſienne, il ne laiſſoit pas d'y avoir un excédent de trente-ſept toiſes entre ſa meſure vers Collioure & celle de M. Picard, & un de cent trente-ſept entre ſa meſure vers Dunkerque & celle de ſon Fils.

Intérêt que toutes les Sciences avoient à la queſtion.

DANS cette diſpute, la figure de la Terre demeuroit indéciſe pour les perſonnes neutres; & tout le monde néanmoins ſentoit la néceſſité d'une déciſion. Les Navigateurs y étoient les plus intéreſſés, puiſque les diſtances

(*p*) La Relation de cette Entrepriſe ſe trouve dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, & dans un Traité de M. Caſſini ſur la grandeur & la figure de la Terre.

(*q*) Voyez le Traité de la grandeur & de la figure de la Terre.

(*r*) Le P. *Feijo* dans ſon *Théâtre critique*, & le P. *Sarmiento* dans ſa *Démonſtration critique & apologétique*.

(*s*) M. de Mayran, dans un Mémoire préſenté à l'Académie des Sciences en 1720, qui ſe trouve au Recueil de la même année, & qui fut attaqué en Angleterre par M. Déſaguliers, en 1726. (*Tranſactions Philoſophiques*, No. 386, 387 & 388); & M. Clairaut, dans le bel Ouvrage de Géométrie qui porte pour titre: *Théorie de la figure de la Terre, tirée des principes de l'Hydroſtatique*, Part. 2. §. 53.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

des lieux différant dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs Cartes: s'ils choisissoient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvoit être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les Astronomes avoient besoin aussi d'une décision fixe; de-là dépendoit pour eux la connoissance de la véritable Parallaxe de la Lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position & ses mouvemens; & c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur Mer. La question n'étoit pas moins importante pour les Physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'Agent universel qui sert au gouvernement de toute la Nature. Enfin de-là dépend encore la perfection du niveau, pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des Canaux, pour donner passage aux Mers, pour faire changer de cours aux Rivieres; sans compter mille autres connoissances, qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la Terre, par l'enchaînement que toutes les Sciences ont entr'elles.

Résolution de Louis XV.

TEL étoit l'état d'une difficulté, qui occupoit depuis quarante ans l'Académie des Sciences, lorsque le Roi fit communiquer à cette Académie, par M. le Comte de Maurepas, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Marine, la résolution où il étoit de ne rien épargner pour faire décider cette fameuse question. On ne trouva point de voie plus sûre, que d'envoyer, aux frais de Sa Majesté, deux Compagnies d'Académiciens; l'une au Nord, pour mesurer un degré du Méridien près du Pôle; l'autre en Amérique, pour en mesurer un autre près de l'Equateur (*t*). C'étoit en effet le seul moyen de lever tous les doutes sur la figure de la Terre: car si elle étoit applatie, les degrés devoient aller en augmentant depuis l'Equateur jusqu'au Pôle: au contraire, si elle étoit allongée, & si dans la comparaison des degrés les plus proches, la différence étoit si petite qu'elle pût être confondue avec les erreurs presqu'inévitables dans les observations, on étoit sûr qu'en comparant les degrés les plus éloignés, elle ne pourroit échapper aux Observateurs. Enfin si la Terre étoit parfaitement sphérique, les degrés, à quelque distance qu'ils fussent entr'eux, devoient être égaux, sans autre différence que celle qui peut résulter des observations.

Mathématiciens que S. M. nomme pour l'exécuter.

LE Roi nomma, pour exécuter au Nord une entreprise si digne de lui, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monnier, Académiciens;

(*t*) On n'avoit d'abord proposé, dans l'Académie, que la mesure des degrés terrestres sous l'Equateur, comme les plus différens de ceux qui avoient été mesurés en France, & les plus propres à éclaircir la question. Ce ne fut qu'après le départ des Académiciens envoyés au Pérou, que M. de Maupertuis représenta à M. le Comte de Maurepas, que si la Terre n'étoit pas plus applatie que M. Huygens l'avoit jugé, la différence des degrés Equinoxiaux aux degrés mesurés en France pourroit n'être pas assez considérable, pour que l'on pût être bien certain qu'elle ne se confondroit pas avec les petites erreurs auxquelles les meilleures Observations sont sujettes, & que le seul moyen de sortir de ce doute, étoit de mesurer d'autres degrés, le plus près du Pole qu'il seroit possible; qu'alors si la différence des degrés extrêmes du Pérou & de la Laponie, comparés aux degrés moyens mesurés en France, échappoit aux Observations, du moins la différence des degrés extrêmes, comparés entr'eux, étant beaucoup plus considérable, ne pourroit manquer d'être apperçue. Ce projet fut aggréé du Ministre & de l'Académie. On en fera remarquer le succès & le résultat.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

& M. l'Abbé Outhier, Correspondant de l'Académie; M. de Sommereux, pour Secrétaire, & M. Herbelot, pour Dessinateur. Le Roi de Suede y joignit M. Celsius, son Astronome. Leur voyage & leurs observations, qui ont été publiés par M. de Maupertuis, seront rappellés avec honneur entre nos Relations du Nord. Vers l'Equateur, S. M. chargea de ses ordres MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens; auxquels M. de Jussieu, Docteur en Médecine, fut associé pour les Observations Botaniques. On leur donna, pour Aides dans les opérations Géométriques, M. Verguin, Ingénieur de la Marine, M. Godin des Odonais & M. Couplet; M. de Morainville, pour Dessinateur, M. Seniergues pour Chirurgien, & M. Hugo pour Horloger. Le Pays de Quito, dans l'Amérique Méridionale, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devoient se faire sous l'Equateur. L'agrément du Roi d'Espagne fut demandé, pour un travail dont les Terres de son Domaine alloient recevoir un nouveau lustre; & non-seulement ce Monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses à son sang, mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux Mathématiciens Espagnols pour accompagner les Académiciens François, & pour assister à leurs observations.

Autres, nommés par l'Espagne.

Ces deux Savans ont déja fait une figure si distinguée dans la description du Pérou, que nous n'ajouterons rien ici à l'idée qu'on a dû prendre de leur mérite. Mais, après avoir donné la Relation de leur Voyage, c'est à cet Article que nous avons réservé quelques circonstances de leurs opérations, c'est-à-dire uniquement celles qui conviennent au Plan de notre Ouvrage. Observons qu'ayant déja détaché de leur Journal tout ce qui n'appartient qu'à eux, nous n'avons plus rien à présenter, d'après eux-mêmes, qui ne regarde principalement nos Académiciens, puisqu'ils les reconnoissoient pour leurs Chefs. D'ailleurs nous avons la plupart des mêmes détails dans le Journal de M. de la Condamine; & nous ne pensons qu'à tirer de l'un & de l'autre ce qu'ils contiennent de plus curieux, ou qu'à faire quelquefois remarquer leurs différences.

Leurs préparatifs en arrivant à Quito.

On a vu que les deux Officiers Espagnols étoient arrivés à Quito le 29 Mai 1736, avec M. Godin & le plus grand nombre des François de sa Compagnie. Ils y furent joints le 4 du mois suivant, par M. de la Condamine, qui avoit remonté la Riviere des Emeraudes, au Nord de Quito, & le 10 par M. Bouguer, venu par la même route que les premiers, mais resté malade en chemin. Pour commencer leur grande Entreprise, il falloit mesurer réellement un terrein qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances par des opérations géométriques. Le seul choix de ce terrein leur coûta des peines infinies. Après bien des courses & du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie, ou aux ardeurs du Soleil, ils se déterminerent pour un terrein uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. Ce fut la Plaine d'*Taruqui*, qui tire son nom d'un Village au-dessous duquel elle est située. Elle a près de 6300 toises de long: il eut été difficile d'en trouver une plus longue dans un Pays de Montagnes, à moins que de s'éloigner trop du terrein traversé par la Méridienne. Cette Plaine est bornée à

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

Terrein qu'ils mesurent pour base.

l'Orient par la haute Cordilliere de Guamani & de Pambamarca, comme elle l'est à l'Ouest par celle de Pichincha. Les rayons du Soleil y étant réfléchis par le sol, qui est fort sabloneux, & par les deux Cordillieres voisines, elle est sujette à de fréquens orages: & comme elle est tout-à-fait ouverte au Nord & au Sud, il s'y forme de si grands & si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable, élevées par le tournoiement rapide des rafales de vent qui se heurtent. Les Passans en sont quelquefois étouffés; & pendant leurs opérations, nos illustres Voyageurs en eurent un triste exemple dans un de leurs Indiens.

Ils avoient à mesurer un terrein incliné de 125 toises sur une longueur de 6272, & à niveller du soir au matin, pour réduire cette pente à la ligne horizontale. Ce travail seul les occupa plus de quinze jours. Ils le commençoient avec le jour. Ils ne l'interrompoient qu'à l'approche de la nuit; à moins qu'un orage subit ne les forçât de le suspendre pendant sa durée: ils se faisoient suivre par une petite Tente de campagne qui leur servoit de retraite au besoin. Les Académiciens s'étant partagés en deux bandes pour avoir une double mesure de la base, chacun des deux Officiers Espagnols s'étoit joint à une des deux quadrilles; l'une mesuroit la plaine, du Sud au Nord en descendant; l'autre, en remontant du sens opposé.

Avant que de se déterminer pour cette Plaine, ils avoient eu dessein de mesurer la base dans le terrein de Cayambé, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au Nord-Est de Quito. Ils s'y étoient transportés d'abord, pour l'examiner; mais ils l'avoient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut-là qu'ils eurent le chagrin de perdre M. Couplet, le 17 de Septembre, d'une fievre maligne, qui ne le retint au lit que deux jours. Il étoit parti de Quito, avec une légere indisposition, que la vigueur de son tempérament lui avoit fait mépriser. Cette mort, presque subite, d'un homme à la fleur de l'âge, jetta la Compagnie dans une profonde consternation.

Mort de M. Couplet.

La mesure de la base, au mois d'Octobre, fut suivie de l'observation de plusieurs Angles, tant horizontaux que verticaux, sur les Montagnes voisines; mais une partie de ce travail devint inutile, parce que dans la suite on donna une meilleure disposition aux premiers triangles. De retour a Quito, l'observation du Solstice avec un instrument de douze piés, & la vérification de cet Instrument, occuperent nos Mathématiciens le reste de l'année 1736, & le commencement de la suivante. M. Verguin fut chargé, dans cette vue, d'aller reconnoître le terrein au Sud de Quito, & d'en lever le Plan, pendant que M. Bouguer s'offrit à rendre le même service du côté du Nord; précaution nécessaire, pour choisir les points les plus avantageux, & former une suite plus réguliere de triangles. Dans l'intervalle, M. de la Condamine & Dom George Juan firent le voyage de Lima. Ils revinrent à Quito vers le milieu de Juin 1737. MM. Bouguer & Verguin avoient rapporté la Carte des Terreins qu'ils avoient examinés; & sur la résolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du Sud, les Mathématiciens se partagerent en deux Compagnies. Dom George Juan & M. Godin passerent à la Montagne de Pambamarca; & les trois autres monterent au sommet de celle de Pichincha. De part & d'autre, on eut beaucoup à souffrir de la

Observation des Angles.

Observations pour la figure de la Terre.

rigoureuse température de ces lieux, de la grêle, de la neige, & surtout de la violence des vents. Dans la Zone torride, & sous l'Equateur, des Européens devoient s'attendre à des excès de chaleur; & le plus souvent ils étoient transis de froid.

Leurs souffrances dans leurs opérations.

Ils avoient eu la précaution de se munir encore d'une Tente de campagne, pour chaque Compagnie; mais M. Bouguer, M. de la Condamine, & Dom Antoine d'Ulloa, n'en purent faire usage sur la Montagne de Pichincha, parce qu'elle étoit d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane, proportionnée au terrein, c'est-à-dire si petite qu'à peine étoit-elle capable de les contenir. On n'en sera point surpris, en apprenant qu'ils étoient au sommet d'un Rocher pointu qui s'éleve d'environ deux cens toises, au-dessus du terrein de la Montagne, où il ne croît plus que des bruyeres. Ce sommet est partagé en diverses pointes, dont ils avoient choisi la plus haute. Toutes ses faces étoient couvertes de neige & de glace; ainsi leur cabane se trouva bientôt chargée de l'une & de l'autre. „ Les Mules „ (dit Dom Antoine,) peuvent à peine monter jusqu'au pié de cette for„ midable Roche; mais de-là jusqu'au sommet les Hommes sont forcés d'al„ ler à pié, en montant, ou plutôt gravissant pendant quatre heures en„ tieres. Une agitation si violente, jointe à la trop grande subtilité de l'air, „ nous ôtoit les forces & la respiration. J'avois déja franchi plus de la „ moitié du chemin, lorsqu'accablé de fatigue & perdant la respiration je „ tombai sans connoissance. Cet accident m'obligea, lorsque je me trou„ vai un peu mieux, de descendre au pié de la Roche où nous avions laissé „ nos instrumens & nos Domestiques, & de remonter le jour suivant; à „ quoi je n'aurois pas mieux réussi, sans le secours de quelques Indiens, qui „ me soutenoient dans les endroits les plus difficiles."

La vie étrange à laquelle nos Savans furent réduits, pendant le tems qu'ils employerent à mesurer la Méridienne, mérite d'être racontée successivement, dans les termes de Dom Antoine d'Ulloa & de M. de la Condamine. On verra de quel œil ils regarderent tous deux leurs souffrances.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

„ Je n'offre (dit le premier,) qu'un récit abrégé de ce que nous eûmes „ à souffrir sur le Pichincha; car toutes les autres Montagnes & Roches „ étant presqu'également sujettes aux injures du froid & des vents, il sera „ aisé de juger du courage & de la constance dont il fallut nous armer, pour „ soutenir un travail qui nous exposoit à des incommodités insupportables, „ & souvent au danger de périr. Toute la différence consistoit dans le plus „ ou le moins d'éloignement des vivres, & dans le degré d'intempérie, qui „ devenoit plus ou moins sensible, suivant la hauteur des lieux & la qualité „ du tems. Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, non-seule„ ment à cause de la rigueur du froid & de la violence des vents, mais en„ core parce que nous étions le plus souvent enveloppés d'un nuage si épais, „ qu'il ne nous permettoit pas de voir distinctement à la distance de sept „ ou huit pas. Quelquefois ces ténebres cessoient, & le Ciel devenoit

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

„ plus clair, lorſque les nuages, affaiſſés par leur propre poids, deſcen„ doient au col de la Montagne, & l'environnoient ſouvent de fort près, „ quelquefois d'aſſez loin. Alors ils paroiſſoient comme une vaſte Mer, au „ milieu de laquelle notre Rocher s'élevoit comme une Ile. Nous enten„ dions le bruit des orages, qui crevoient ſur la Ville de Quito, ou ſur les „ lieux voiſins. Nous voyions partir la foudre & les éclairs au-deſſous de „ nous; & pendant que des torrens de pluie inondoient tout le Pays d'a„ lentour, nous jouiſſions d'une paiſible ſérénité. Alors le vent ne ſe fai„ ſoit preſque point ſentir; le Ciel étoit clair, & le Soleil, dont les rayons „ n'étoient plus interceptés, tempéroit la froideur de l'air. Mais auſſi nous „ éprouvions le contraire lorſque les nuages étoient élevés: leur épaiſſeur „ nous rendoit la reſpiration difficile; la neige & la grêle tomboient à gros „ flocons; la violence des vents nous faiſoit appréhender, à chaque mo„ ment, de nous voir enlevés avec notre habitation & jettés dans quelque „ abîme, ou de nous trouver bientôt enſévelis ſous les glaces & les neiges, „ qui, s'amoncelant ſur le toît, pouvoient crouler avec lui ſur nos têtes. „ La force des vents étoit telle, que la vîteſſe avec laquelle ils faiſoient „ courir les nues éblouiſſoit les yeux. Le craquement des Rochers qui ſe „ détachoient, & qui ébranloient, en tombant, la pointe où nous étions, „ augmentoit encore nos craintes. Il étoit d'autant plus effrayant, que ja„ mais on n'entendoit d'autre bruit dans ce déſert: auſſi n'y avoit-il point „ de ſommeil qui pût y réſiſter pendant les nuits.

„ Lorſque le tems étoit plus tranquille, & que les nuages, s'étant portés ſur d'autres Montagnes où nous avions des ſignaux poſés, nous en déro„ boient la vue, nous ſortions de notre cabane, pour nous échauffer un peu „ par quelque exercice. Tantôt nous deſcendions un petit eſpace, & nous „ le remontions auſſitôt; tantôt, notre amuſement étoit de faire rouler de „ gros quartiers de roche du haut en bas, & nous éprouvions, avec éton„ nement, que nos forces réunies égaloient à peine celle du vent pour „ les remuer. Au reſte nous n'oſions nous écarter beaucoup de la pointe „ de notre Rocher, dans la crainte de n'y pouvoir revenir aſſez prompte„ ment lorſque les nuages commençoient à s'en emparer, comme il arri„ voit ſouvent, & toujours fort vîte.

„ La porte de notre Cabane étoit fermée de cuirs de bœuf, & nous avions „ grand ſoin de boucher les moindres trous, pour empêcher le vent d'y pé„ nétrer: quoiqu'elle fût bien couverte de paille, il ne laiſſoit pas de s'y „ introduire par le toît. Obligés de nous renfermer dans cette chaumiere, „ où la lumiere ne pénétroit bien, les jours, par leur entiere obſcurité, ſe „ diſtinguoient à peine des nuits: nous tenions toujours quelques chandel„ les allumées, tant pour nous reconnoître les uns les autres, que pour pou„ voir lire ou travailler dans un ſi petit eſpace. La chaleur des lumieres & „ celle de nos haleines ne nous diſpenſoient pas d'avoir chacun notre bra„ ſier, pour tempérer la rigueur du froid. Cette précaution nous auroit „ ſuffi, ſi, lorſqu'il avoit neigé le plus abondamment, nous n'euſſions été „ obligés de ſortir, munis de pelles, pour décharger notre toît de la neige „ qui s'y entaſſoit. Ce n'eſt pas que nous n'euſſions des Valets & des In„ diens,

Observations pour la Figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

„ diens, qui auroient pû nous rendre ce service; mais, n'étant pas aisé de les faire sortir de leur *Canoniere*, espece de petite Tente (*u*), où le froid les retenoit blottis, pour se chauffer continuellement au feu qu'ils ne manquoient pas d'y entretenir, il falloit partager avec eux une corvée qui les chagrinoit.

„ On peut juger quel devoit être l'état de nos corps dans cette situation. Nos piés étoient enflés, & si sensibles, qu'ils ne pouvoient, ni supporter la chaleur du feu, ni presque agir sans une vive douleur. Nos mains étoient chargées d'engelures; & nos levres si gersées, qu'elles saignoient du seul mouvement que nous leur faisions faire, pour parler ou pour manger. Si l'envie de rire nous prenoit peu, il est vrai aussi que nous ne pouvions leur donner l'extension nécessaire pour cette fonction, sans qu'elles se fendissent encore plus, & qu'elles nous causassent un surcroît de douleur, qui duroit un jour ou deux. Notre nourriture la plus ordinaire étoit un peu de riz, avec lequel nous faisions cuire un morceau de viande, ou quelque volaille, qui nous venoit de Quito. Au lieu d'eau, pour cette préparation, nous nous servions de neige, ou d'une piece de glace que nous jettions dans la marmite; car nous n'avions aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire, nous faisions fondre de la neige. Pendant que nous étions à manger, il falloit tenir l'assiette sur le charbon, sans quoi les alimens étoient gelés aussitôt. D'abord nous avions bu des liqueurs fortes, dans l'idée qu'elles pourroient un peu nous réchauffer: mais elles devenoient si foibles, qu'en les buvant nous ne leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau commune; & craignant d'ailleurs que leur fréquent usage ne fût nuisible à notre santé, nous prîmes le parti d'en boire fort peu. Elles furent employées à traiter nos Indiens, pour les encourager au travail. Ils étoient cinq. Outre leur salaire journalier, qui étoit quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnoient ordinairement, nous leur abandonnions la plupart des vivres qui nous venoient de Quito. Mais cette augmentation de paye & de nourriture n'étoit pas capable de les retenir longtems près de nous. Lorsqu'ils avoient commencé à sentir la rigueur du climat, ils ne pensoient plus qu'à déserter.

„ Il nous arriva, dès les premiers jours, une aventure de cette espece, qui auroit eu des suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis de leur évasion. Comme ils ne pouvoient être baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que la pointe de notre Rocher, & qu'ils n'y avoient d'autre abri pendant le jour qu'une Canoniere, ils descendoient le soir, à quelque distance au-dessous, dans une sorte de caverne, où le froid étoit beaucoup moins vif; sans compter qu'ils avoient la liberté d'y faire grand feu. Avant que de se retirer, ils fermoient en dehors la porte de notre Cabane, qui étoit si basse, qu'on ne pouvoit y passer qu'en se courbant. La neige, qui tomboit pendant la nuit, ne manquant point de la boucher presqu'entiérement, ils venoient, tous les matins, nous délivrer de cette espece de prison; car nos Negres ordinaires, qui passoient la nuit dans la

(*u*) Ce nom, qui est fort connu, est sans doute une corruption de *Caloniere*, & vient du mot Latin qui signifie *Valet d'Armée*, ou *Goujat*.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

„ Canoniere, étoient alors si transis de froid, qu'ils se seroient plutôt laissés tuer que d'en sortir. Les cinq Indiens venoient donc réguliérement déboucher notre porte, à neuf ou dix heures du matin. Mais le quatre ou cinquieme jour de notre arrivée, il étoit midi, qu'ils n'avoient point encore paru. Notre inquiétude commençoit à devenir fort vive, lorsqu'un des cinq, plus fidele que les autres, vint nous informer de la fuite de ses Compagnons, & nous entr'ouvrit assez la porte pour nous donner le pouvoir de la rendre entiérement libre. Nous le dépêchâmes au Corrégidor de Quito, qui nous envoya sur le champ d'autres Indiens, après leur avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de nous servir plus fidelement. Mais cette menace ne fut pas capable de les retenir. Ils déserterent bientôt, comme les premiers. Le Corrégidor ne vit pas d'autre moyen, pour arrêter ceux qui leur succéderent, que d'envoyer avec eux un Alcalde, & de les faire relever de quatre en quatre jours.

„ Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur notre Roche, c'est-à-dire jusqu'au 6 de Septembre, sans avoir pû finir les observations des Angles; parce qu'au moment où nous commencions à jouir d'un peu de clarté sur la hauteur où nous étions, les autres, sur le sommet desquelles étoient les signaux qui formoient les triangles pour la mesure Géométrique de notre Méridienne, étoient enveloppées de nuages & de neiges. Dans les momens où ces objets paroissoient distinctement, le sommet, où nous étions campés, se trouvoit plongé dans les brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus bas, où la température devoit être aussi moins rigoureuse. Nous commençâmes par transporter celui de Pichincha sur une croupe inférieure de la même Montagne; & nous terminâmes, au commencement de Décembre 1737, l'observation qui le regardoit particuliérement.

„ DANS toutes les autres stations, notre Compagnie logea sous une Tente de Campagne, qui, malgré sa petitesse, étoit un peu plus commode que la premiere cabane; excepté qu'il falloit encore plus de précautions pour en ôter la neige, dont le poids l'auroit bientôt déchirée. Nous la faisions dresser d'abord à l'abri, quand cette situation étoit possible; mais ensuite il fut décidé que nos Tentes mêmes serviroient de signaux, pour éviter les inconvéniens auxquels ceux de bois étoient sujets. Les vents souffloient avec tant de violence, que souvent la nôtre étoit abattue. Nous nous applaudîmes, dans le désert d'Asuay, d'en avoir fait apporter de réserve. Trois des nôtres furent successivement renversées; & les chévrons ayant été brisés, comme les piquets, nous n'eûmes pas d'autre ressource que de quitter ce poste, & de nous retirer à l'abri d'une ravine. Les deux Compagnies, se trouvant alors dans le même désert, eurent également à souffrir. Elles furent abandonnées toutes deux par leurs Indiens, qui ne purent résister au froid ni au travail, & par conséquent obligées de faire elles-mêmes les corvées, jusqu'à l'arrivée d'un autre secours.

„ NOTRE vie, sur les sommets glacés de Pambamarca & de Pichincha, fut comme le noviciat de celle que nous menâmes depuis le commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de Juillet 1739. Pendant ces deux ans,

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

„ ma c mpagnie habita sur trente-cinq sommets différens (x), & l'autre sur „ trente-deux, sans autre soulagement que celui de l'habitude; car nos „ corps s'endurcirent enfin, ou se familiariserent avec ces climats, comme „ avec la grossiéreté des alimens. Nous nous fimes aussi à cette profonde „ solitude, aussi-bien qu'à la diversité de température que nous éprouvions „ en passant d'une Montagne à l'autre. Autant que le froid étoit vif sur „ les hauteurs, autant la chaleur nous sembloit excessive dans les Vallons „ qu'il falloit traverser. Enfin l'habitude nous rendit insensibles au péril „ où nous nous exposions en grimpant dans des lieux fort escarpés. Cependant il y eut des occasions, où nous aurions perdu toute patience & renoncé à l'entreprise, si l'honneur n'avoit soutenu notre courage.

„ TOUTE la suite des triangles étant terminée au Sud de Quito, au mois „ d'Août 1739, il fallut mesurer une seconde base, pour vérifier la justesse „ de nos opérations & de nos calculs; & de plus il nous fallut vaquer à „ l'observation Astronomique, à cette même extrémité de la Méridienne. „ Mais les instrumens ne s'étant pas trouvés aussi parfaits que l'exigeoit une „ observation si délicate, on fut obligé de retourner à Quito pour en con- „ struire d'autres (y)". Ce travail dura jusqu'au mois d'Août de l'année suivante 1740. Alors nos infatigables Mathématiciens se rendirent à Cuença, où leurs observations les retinrent jusqu'à la fin de Septembre, parce que l'Atmosphere de ce Pays est peu favorable aux Astronomes. Si les nuages dont ils étoient environnés sur les Montagnes, les avoient empêchés de voir les signaux, ceux qui se rassemblent au-dessus de cette Ville forment un Pavillon, qui ne leur permettoit pas d'appercevoir les Etoiles, lorsqu'elles passoient par le Méridien. Mais une extrême patience leur ayant fait surmonter tous les obstacles, ils se disposoient à retourner à Quito, pour les Observations Astronomiques qu'il falloit faire à l'autre bout de la Méridienne, vers le Nord, & qui devoient terminer l'ouvrage, lorsque Dom George Juan & Dom Antoine d'Ulloa furent appellés à Lima, pour veiller à la défense des Côtes contre les Escadres d'Angleterre. Les observations furent achevées, dans leur absence, par les Académiciens François. Cependant le Viceroi du Pérou leur ayant permis de retourner à Quito, en 1741, ils auroient recommencé à s'y exercer avec un nouveau zele, si d'autres ordres ne les eussent rappellés encore à Lima.

Les deux Officiers Espagnols sont employés contre les Anglois.

COMME on ne s'est attaché jusqu'ici qu'à leur Relation, il ne seroit pas juste de passer à celle de M. de la Condamine, sans avoir expliqué l'occasion qui leur faisoit interrompre leur travail. On prendra, si l'on veut, cette explication pour une épisode, étrangere à la vérité au sujet de cet Article,

(x) Dom d'Ulloa donne le nom & la Carte de tous ses campemens sur les sommets de Montagne où étoient placés les signaux qui formoient les triangles, & M. de la Condamine les a marqués dans sa Carte de la Province de Quito.

Nota. M. Bouguer en a fait de même dans son Livre de la *Figure de la Terre*. R. d. E.

(y) Il faut remarquer que M. d'Ulloa, après avoir opéré pendant le cours de la mesure des triangles, dans celle des deux bases sur le terrein, avec MM. Bouguer & de la Condamine, se joignit à M. Godin & à Dom Georges Juan pour faire ces Observations Astronomiques aux deux extrémités de la Méridienne; & c'est de celles-ci qu'il faut entendre ce qu'il dit ici & dans la suite.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

Eclaircissement pour le Journal de M. Anson.

mais utile au dessein général de l'Ouvrage, par le jour qu'elle peut répandre sur un Voyage célebre (z). On en a déja donné l'Extrait (a).

La premiere interruption, que le Viceroi du Pérou avoit apportée au travail des deux Mathématiciens Espagnols, étoit venue, comme on l'a remarqué, de la crainte des Escadres Angloises, qui menaçoient les Côtes de la Mer du Sud. Mais après avoir pris de justes mesures à Lima, pour la sûreté des Etablissemens Espagnols, les deux jeunes Officiers avoient représenté au Viceroi que la Saison, déja fort avancée, ne permettroit point aux Anglois de doubler le Cap de Horn; & cette raison leur avoit fait obtenir la liberté de retourner à Quito. Cependant à peine y furent-ils arrivés, qu'on y reçut avis que la Ville de Payta venoit d'être saccagée & réduite en cendre, par une Escadre Angloise, sous les ordres du Vice-Amiral Georges Anson. Cette nouvelle fut ensuite confirmée par des Lettres de Piura, qui marquoient que le 24 Novembre 1741, à deux heures du matin, le Vaisseau le *Centurion*, monté par le Vice-Amiral même, étoit entré dans ce Port; qu'il avoit envoyé sa Chaloupe à terre avec quarante Hommes, pendant que tous les Habitans, & les Etrangers que leurs affaires y avoient amenés, étoient ensévelis dans le plus profond sommeil; qu'aux premiers cris d'un Negre, qui les avoit avertis que l'Ennemi entroit dans la Ville, ils s'étoient levés dans la derniere confusion, & que tout le monde avoit pris la fuite, en chemise, ne songeant qu'à se garantir de la mort, ignorant si l'Ennemi étoit dans la Ville ou dehors, s'il étoit fort ou foible, & si l'on pouvoit espérer quelque chose de la résistance. Des informations plus tranquilles donnerent ensuite le détail suivant.

Dom Nicolas *de Salazar* (b), qui se trouvoit alors à Payta, fut le seul, accompagné de son Negre, qui se jetta dans un petit Fort (c), unique défense de la Ville. Il pointa une Piece de Canon, du côté vers lequel il crut entendre le bruit des rames, & tira deux ou trois coups. La Chaloupe parut s'arrêter: mais Salazar, ne se voyant aidé de personne, & ne pouvant faire feu longtems, prit aussi le parti de la retraite. Les Anglois, que le Canon avoit d'abord effrayés, soupçonnerent la cause du repos qui succéda. Ils débarquerent à une demi-lieue au Nord de la Ville, & s'en approcherent aussitôt. Ils s'emparerent du Fort, qu'ils trouverent abandonné; mais, craignant quelque embuscade, ils n'oserent en sortir jusqu'au jour. Leur ardeur auroit été plus vive, s'ils avoient sçu que les Habitans s'étoient retirés nus, sur le haut d'une Colline qui est au pié de la Montagne de *Silla*, entre cette Montagne & la Ville. Cette malheureuse Troupe y passa le reste de la nuit: mais les Esclaves retournerent dans la Ville, à la faveur des ténebres, entrerent hardiment dans les Maisons, en tirerent les habits & les armes de leurs Maîtres, avec tout ce que l'obscurité leur permit de prendre, & cacherent dans le sable quantité d'effets qu'ils ne purent transporter jusqu'à la Montagne.

(z) Celui de l'Amiral Anson. Ajoutons que nous n'aurons point d'autre occasion de placer un morceau si curieux.

(a) Au Tome XVI. de ce Recueil.

(b) Contrôleur des Douanes de Piura.

(c) C'étoit la Maison même du Contador, ou Contrôleur, dont il avoit fait une espece de Fort. Payta n'est qu'un amas de Cabanes de sapin, ou cloisons de roseaux.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. JOURNAL DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS.

PAYTA étoit alors rempli de farines, de diverses denrées, d'eaux-de-vie, &c. qu'on y avoit amassés pour les transporter dans l'intérieur du Pays & pour Panama. Il s'y trouvoit aussi quelques dépôts d'or & d'argent. Les Anglois sortirent du Fort à la pointe du jour; & voyant la Ville déserte, ils n'eurent pas besoin d'un courage extraordinaire pour entrer dans les Maisons, qui sont autant de Magasins de Marchandises. Bientôt ils découvrirent le vin & l'eau-de-vie: en vrais Aventuriers, qui manquoient de tout, & qui n'étoient entrés de longtems dans aucun Port, ils se livrerent au plaisir de boire, avec la plus avide imprudence. La plupart s'enivrerent au point que les Mulâtres & les Esclaves Negres du Pays les voyant dans cet état, se mêlerent avec eux; & tandis que les plus adroits trouverent le moyen d'amuser ces étranges Vainqueurs, les autres sauverent de grosses sommes d'or & d'argent, & les cacherent dans le sable. Cependant le Vice-Amiral fit enlever quelques provisions de vivres, qui furent transportées dans sa Chaloupe & de-là au Vaisseau; mais la quantité n'en fut pas considérable. Les ordres du Chef furent mal exécutés par une troupe de gens ivres.

D'UN autre côté les Habitans, qui manquoient de tout dans leur retraite, avoient d'abord dépêché au Corrégidor de Piura (*d*), qui se hâta de rassembler les Troupes de son Canton, pour marcher à leur secours. Il avoit quatorze lieues à faire, par un très-mauvais chemin; ce qui ne l'empêcha point d'arriver le troisieme jour à la vue de l'Ennemi. Les Anglois, voyant paroître ce Corps, & sachant, de quelques Mulâtres, que c'étoient des Troupes régulieres, entrerent dans une horrible furie. Au lieu de penser à défendre une Place dont la Conquête leur avoit si peu coûté, ils prirent la résolution de mettre le feu aux quatre coins, & se retirerent après l'avoir exécutée: „action, (observe Dom Antoine d'Ulloa,) qui ne peut faire honneur aux armes d'un Monarque, ni même être excusée par le dépit que les Anglois pouvoient avoir conçu contre ceux qui venoient leur enlever leur proie. Personne (ajoute-t-il,) ne put se persuader qu'un procédé si barbare eût été permis par le Chef de l'Escadre; & l'on a publié, depuis, que la brutalité de ses gens lui avoit déplu."

Les Mathématiciens Espagnols sont appellés à Guayaquil.

LE Corrégidor de Piura ne manqua point de faire porter, à Guayaquil, la nouvelle de ce désastre. Il étoit à craindre que les Ennemis ne pensassent à s'emparer d'une Ville, qui a toujours été la plus exposée aux insultes des Corsaires. On ignoroit l'état de leurs forces; & le *Centurion* ayant paru seul dans la Rade de Payta, il restoit à savoir en quoi consistoit l'Escadre Angloise. Les Habitans de Guayaquil joignirent, à toutes leurs précautions, celle de demander du secours à l'Audience de Quito (*e*). Entre plusieurs mesures que cette Régence prit en leur faveur, elle chargea, au nom du Roi, les deux Mathématiciens Espagnols de se rendre incessamment dans cette Ville, pour y commander les Troupes que tous les *Corrégimens* devoient fournir, & pour faire les Fortifications qu'ils jugeroient nécessaires à sa défense.

UNE affaire de cette nature ne souffrant point de retardement, & le suc-

(*d*) Dom Juan *de Vinatea y Torres*, originaire des Canaries.

(*e*) Voyez le Journal Historique de M. de la Condamine. Nov. 1741.

Observations pour la Figure de la Terre.

Journal des Mathématiciens Espagnols.

cès dépendant de la diligence, „ nous partîmes (dit M. d'Ulloa,) le 16 de „ Décembre; & nous arrivâmes à Guayaquil la nuit du 24, après avoir tra- „ versé les Montagnes avec une fatigue incroyable. C'étoit au commence- „ ment de l'Hiver; & les pluies avoient rendu détestable un chemin natu- „ rellement fort mauvais. En arrivant nous allâmes reconnoître le terrein, „ & former des vues pour la sûreté de la Ville. Nos Plans furent approu- „ vés du Conseil de la Place, & nous passâmes à l'exécution. Mais après „ avoir rempli ce devoir, notre présence nous parut d'autant moins néces- „ saire à Guayaquil, qu'on venoit d'apprendre que l'Escadre Ennemie avoit „ passé à *Manta*. Quoique cette Côte soit de la dépendance de Guayaquil, „ elle en est à vingt-huit lieues au Nord, & par conséquent sous le vent. „ De-là les Anglois avoient pris la route d'Acapulco (*f*). Nous deman- „ dâmes au Conseil la permission de nous retirer, avec offre néanmoins de „ demeurer, l'un des deux, pendant que l'autre retourneroit à Quito pour „ achever les Observations; elle fut acceptée, & Dom Georges Juan con- „ sentit à demeurer."

Dom Antoine d'Ulloa retourne à Quito.

Laissons achever ce récit à Dom Antoine d'Ulloa. „ Je me remis en che- „ min, (continue-t-il,) le 5 de Janvier 1742, c'est-à-dire dans la saison la „ moins propre au Voyage de Guayaquil à Quito; & j'en fis une fâcheuse „ expérience. En voulant passer les Rivieres à gué, les deux premieres „ Mules, qui entrerent dans l'eau, furent emportées par le courant. L'une „ périt; c'étoit celle qui portoit mes hardes: l'autre échappa au danger; „ mais l'Indien, qui menoit la premiere, ne sauva sa vie qu'en s'attachant „ à la queue de celle-ci, avec laquelle il eut le bonheur d'aborder un quart „ de lieue plus bas. Le chemin de la Montagne fut proportionné aux gués. „ J'employai depuis sept heures du matin jusqu'à trois ou quatre du soir, à „ faire une demi-lieue. Les Mules tombant à chaque pas, il falloit beau- „ coup de tems pour les relever. Enfin, le 19 du même mois, j'arrivai à „ Quito, mais fatigué à l'excès. Cependant à peine étois-je entré dans la „ Ville, qu'ayant rendu mes devoirs au Président, il m'apprit que depuis „ trois jours il nous avoit dépêché un Courier, avec des Lettres du Viceroi „ qui nous appelloient promptement à Lima. Cette nouvelle ne me per- „ mit plus de penser au repos. Je ne m'arrêtai, à Quito, que pour me „ fournir de ce qui m'étoit le plus nécessaire; & le 22, reprenant l'horri- „ ble chemin dont je ne faisois que sortir, je me rendis à Guayaquil, où je „ joignis Dom George, pour continuer le Voyage ensemble. Nous entrâ- „ mes dans Lima le 26 de Février, après avoir marché nuit & jour, sans „ interruption; car nous avions trouvé, sur toute la route, des voitures „ prêtes, afin que rien ne fût capable de nous retarder.

Dom George & lui sont rappellés à Lima.

„ Il étoit sorti de Callao une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, „ chargée de porter du secours à Panama; elle avoit touché au Port de „ Payta le 12 de Février 1742, pour y prendre langue sur la route des En- „ nemis, qu'elle avoit ordre d'attaquer: mais ils étoient déja fort éloignés. „ Le Viceroi, satisfait de notre promptitude, nous honora de diverses

(*f*) Voyez la suite de leur Expédition, dans le Journal de M. Anson, au Tom. XVI.

„ Commiſſions, qui aboutirent à nous confier le commandement de deux „ Frégates, deſtinées à garder les Côtes du Chili. Dom Joſeph Pizarre, „ qui venoit d'Eſpagne avec une Eſcadre, n'avoit pu paſſer, cette année, „ ni la précédente, à la Mer du Sud. Ce contre-tems obligeoit le Viceroi „ de veiller à la ſûreté des Ports du Chili, qui ſont comme la clé de cette „ Mer."

Observations pour la figure de la Terre. Journal des Mathématiciens Espagnols.

Dom Antoine continue de raconter ſa navigation vers l'Ile Juan Fernandez, à bord de la *Roſe*, qu'il commandoit, & de-là ſur toutes les Côtes du Chili, juſqu'au 24 de Juin 1743, qu'ayant appris l'arrivée de Dom Joſeph Pizarre, & croyant déſormais ſes ſervices inutiles, il reprit la route du Callao. Le 6 de Juillet, Dom George Juan & lui rentrerent dans ce Port avec leurs Frégates. Rien ne les attachant plus à Lima, ils ſe remirent en chemin pour Quito, où ils arriverent le 27 de Février 1744, c'eſt-à-dire, aſſez tôt pour obſerver avec M. Godin une Comete, qui avoit commencé à paroître le 3 & 4 du même mois. Leur concluſion fut qu'elle ſe trouvoit ſur la même route que celle de 1681, obſervée par M. Caſſini, & que celle de 1577, obſervée par Tycho Brahé; de ſorte qu'il leur parut très probable que ces trois Cometes ne ſont que la même, vue en divers tems. Quoique les périodes ne conviennent point, elle peut en avoir fait deux dans le premier intervalle. Toutes les opérations qui regardoient la figure de la Terre étoient finies. Dom Antoine rapporte l'Inſcription dont nous donnerons l'hiſtoire : mais il n'entre dans aucune explication ſur cet étrange événement ; & le détail, qu'on lira bientôt, fera ſentir la cauſe de ſon ſilence (g).

Ils ſont employés à la garde des Côtes du Chili.

Ils retournent encore à Quito.

Son ſilence ſur l'Hiſtoire de l'Inſcription.

Diverses obſervations arrêterent encore les deux Mathématiciens Eſpagnols à Quito & dans quelques autres lieux, juſqu'à l'occaſion qu'ils trouverent de retourner en Eſpagne, ſur des Vaiſſeaux François qui étoient alors dans la Mer du Sud. Ils regarderent comme un avantage, de pouvoir faire leur Voyage par le Cap de Horn, & perfectionner par leur propre expérience les lumieres qu'ils avoient acquiſes ſur cette partie de l'Hémiſphere méridional. Mais ce qui les détermina plus encore à prendre cette route, ce fut la ſûreté des Papiers qui contenoient leurs Obſervations; car on étoit très-éloigné alors, en Amérique, de croire que la France eût déclaré la guerre à l'Angleterre, & les deux Mathématiciens s'applaudiſſoient de pouvoir voyager dans les Vaiſſeaux d'une Nation neutre. Cependant une ſage précaution leur fit faire un extrait de leurs plus importantes remarques, qu'ils remirent au Viceroi avant leur départ, & qui fut dépoſé dans les Archives de la Secrétairerie de Lima.

Eclairciſſemens ſur la nouvelle Carte de la Mer du Sud. (*)

Introduction.

S'il paroît indiſpenſable d'enrichir cet Ouvrage de la nouvelle Carte Eſpagnole, il n'eſt pas moins néceſſaire d'y joindre les éclairciſſemens qui peu-

(g) Il rend juſtice d'ailleurs au mérite de nos Académiciens, & dans les termes les plus civils.

(*) L'Edition de Paris n'ayant point donné cette Carte, nous croyons devoir ſuppléer à ſon omiſſion, qui paroît inconcevable. Ce ſera

ECLAIRCISSEMENS SUR LA NOUVELLE CARTE DE LA MER DU SUD.

vent en assurer l'utilité. Quoiqu'elle ait éte dressée & publiée par Dom Georges Juan, l'un des deux Mathématiciens envoyés au Pérou par la Cour d'Espagne, pour assister aux opérations des Académiciens François, elle est moins fondée sur ses propres observations, que sur celles des plus habiles & des plus anciens Pilotes de cette Mer, qui, montant sans cesse des Bâtimens de toutes sortes de grandeurs, pénétrant dans tous les Golfes, dans toutes les Baies & les Anses, connoissent tous les Caps & les Récifs, tous les coins & les détours; en un mot, qui n'ont pas tous ces lieux moins présens que s'ils les avoient devant les yeux. Ce fut leur autorité, qui fit juger à Dom Juan que les anciennes Cartes, Espagnoles comme étrangeres, étoient pleines d'erreurs; & ses propres remarques, dans un aussi grand espace que celui de Panama à Valdivia, n'ayant servi qu'à la confirmer, il entreprit son Ouvrage après avoir rassemblé tous les matériaux nécessaires à son Plan (*a*).

Inutilité d'un trop grand détail d'Observations.

Il commença par supposer que pour apporter la plus grande exactitude dans les observations de Latitude & de Longitude sur lesquelles on veut dresser une Carte, il n'est pas nécessaire de les multiplier au point qu'on puisse situer tous les Caps, Pointes, Golfes, Baies, Iles, Récifs, & généralement toute la Côte, jusqu'aux moindres lieux; surtout quand les Terres s'étendant dans une même direction, on n'y rencontre pas d'aussi grandes variations, que lorsqu'elles courent, tantôt du Nord au Sud, tantôt de l'Est à l'Ouest, ou en différentes Côtes; car alors on est obligé de situer, par des observations sûres, toutes les Pointes & tous les Caps où la Terre se détourne, afin qu'il n'y ait point d'erreur dans les intervalles. Mais dans la Mer du Sud, où la Côte va presque toujours du Nord au Sud, avec fort peu d'irrégularités, les observations ne demandent point d'être en si grand nombre qu'elles puissent servir à situer tous les Ports, parce que le petit nombre en est suppléé par les avis des Pilotes, qui naviguent depuis longtems dans cette Mer, & dont les Journaux, parfaitement d'accord, déterminent la véritable position des lieux. Dom Juan conclut que les lieux principaux étant une fois bien placés, il n'y a point d'erreur à craindre pour les lieux intermédiaires.

Ancienne erreur des Pilotes.

On a déja fait observer quelle est l'erreur des Pilotes de cette Mer, dans les Voyages du Pérou au Chili, lorsque, ne faisant point d'attention au cours des eaux, ils croient cette Côte plus Orientale qu'elle ne l'est réellement. De-là vient que toutes les Cartes dressées dans ces lieux sont sujettes au même défaut, & que les Courans étant inégaux, le point convient quelquefois avec l'atterage, & que le plus souvent il en differe. Si, pour dresser la nouvelle Carte, on avoit employé les Longitudes établies par les Pilotes, elle ne seroit pas plus exacte que les Cartes ordinaires. Mais, pour pré-

en même tems une preuve sensible de notre attention constante à rendre cet Ouvrage de plus en plus digne de celle du Public. Au reste cet Article, annoncé dans le Tome XIX. pag. 425, Note (*f*), auroit dû suivre immédiatement le *Voyage du Velen & de la Rosa*, qui termine le même Volume, mais n'étant pas complet, nous nous sommes vus obligés de le renvoyer ici, où il se retrouve également bien, sinon même encore mieux, à sa place. R. d. E.

(*a*) Voyage au Pérou, Tom. II. Liv. 3. chap. 7.

prévenir l'erreur, on a déterminé, par des observations sûres, le gissement des lieux les plus remarquables. Ensuite ceux qui le sont moins ont leur gissement déterminé par la direction & la distance des premiers; ce qui n'empêche point que dans quelques intervalles il n'ait fallu se régler par les Journaux & les Instructions des Pilotes, parce qu'il est rare qu'il se trouve dans ces lieux des Observateurs éclairés.

Eclaircissemens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

Toutes les Côtes de la Nouvelle Espagne & de Tierra-Firme, depuis Acapulco jusqu'à la Pointe de *Mala*, dans le Golfe de Panama, ont leur gissement déterminé par les Cartes & les Journaux des Navigateurs de cette Mer; les Latitudes en ont été observées, en diverses occasions, par les Navigateurs de la même Mer; & les Côtes vont de l'Est à l'Ouest, en tournant un peu au Nord-Ouest & au Sud-Est. S'il y avoit donc quelque erreur, ce ne pourroit être que dans les distances: mais, comme la plupart des Vaisseaux, qui partent de Panama pour ces Ports, rangent toujours cette Côte, ces distances sont si connues, que les erreurs ne peuvent être sensibles. Il n'en est pas de même des Iles *Gallapagos*, ou des *Tortues*, qui sont sous l'Equateur; parce qu'il est rare qu'on en approche: aussi ne les connoît-on que par les Cartes du Pays, & par les Journaux de quelques Pilotes.

Il est difficile de se tromper sur les distances.

Panama est un des principaux points de cette Côte: mais quoique les Mathématiciens des deux Couronnes y aient fait quelque séjour, & que le P. Feuillée y eût passé avant eux, la Longitude n'en a été déterminée, ni par eux, ni par lui, parce qu'ils n'eurent point l'occasion de pouvoir observer les Immersions, ni les Emersions des Satellites de Jupiter, & qu'il n'y eût point d'Eclipse de Lune pour faire ces observations. Cependant nous avons fait remarquer que la Longitude de Panama se déduit de la Longitude observée à Porto-Belo, & par la route d'un lieu à l'autre, avec tant d'exactitude, que la différence du vrai à la supposition ne sauroit être sensible. Ainsi Dom Juan se croit sûr que ce point est situé dans la Carte avec beaucoup de précision.

Comment on supplée à la Longitude de Panama.

Depuis Panama jusqu'à la Riviere des *Emeraudes*, ou le Port d'*Atacames*, il a suivi les Relations des Pilotes qui ont fait mille fois ce trajet. Ensuite il a confronté le gissement qu'il donne à cette Côte, avec les divers Plans qu'on a de ses intervalles: ces Plans s'accordent, pour les Longitudes, avec les Relations qu'il a suivies; d'où il conclut encore qu'il ne peut être tombé dans des erreurs de la moindre importance. Il a placé le Port d'Atacames, le Cap *San-Francisco*, la *Canoa*, le Cap d'*Ossado*, *Puerto Vejo* & *Manta*, sur les observations de Latitude de MM. Bouguer & de la Condamine, & sur la Carte que ces deux Académiciens leverent de cette partie de Côte. Qui pourra douter de leur exactitude?

Usage des Relations des Pilotes, & de diverses observations.

Guayaquil, qui doit être regardé aussi comme un des principaux points, n'a pas fourni d'occasion pour observer immédiatement sa Longitude; mais elle est déterminée, avec peu de différence, par celle de Quito. Le Mont *Chimborazo* se découvrant depuis Guayaquil jusqu'à la *Puna*, on peut le voir de l'un & l'autre de ces deux lieux; & comme cette Montagne est une de

Eclaircissemens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

celles qui ont servi aux opérations des Académiciens, on n'a pû méconnoître sa véritable situation.

Tumbez, *Payta*, *Sechura*, *Lambayeque*, *San-Pedro*, *Truxillo*, *Santa*, la *Barranca*, *Chancay* & *Lima*, sont placés sur les Latitudes observées dans les mêmes lieux, & Lima sur des observations de Longitude faites au milieu de ses murs. Depuis cette parallele, jusqu'à celle de la *Conception*, les Latitudes des Ports d'*Arica*, d'*Ilo*, de *Valparaiso* & de la Conception sont fondées, comme les Longitudes, sur les observations du P. Feuillée, à l'exception des deux dernieres Places, dont les Latitudes ont été réglées sur les observations de Dom Juan & de son Collegue. Enfin les intervalles des Côtes, qui se trouvent entre les Points découverts, dans ce dernier espace, comme dans le précédent, & jusqu'au Cap de Horn, sont réglés sur les Mémoires des Pilotes & d'autres Navigateurs, dont l'expérience a vérifié l'opinion.

Méthode de la nouvelle Carte.

On vante l'attention qu'on a donnée au choix de ces Mémoires: mais ceux des Pilotes de cette Mer n'allant pas plus loin que l'Ile de *Chiloé*, qui est leur terme de navigation le plus avancé au Sud, & ceux des Navigateurs modernes ne méritant pas plus de confiance que ceux des anciens, Dom Juan s'est cru obligé de changer de méthode, en supposant d'abord, aux Isles de *Juan Fernandez*, la Latitude & la Longitude qui résultent des observations de son Collegue & des siennes. La Côte, qui s'étend depuis Chiloé vers le Sud, est la moins connue de toutes ces Mers, & par conséquent celle dont le gissement est le moins sûr: sur quoi l'on remarque une grande différence entre les Cartes qui ont paru jusqu'aujourd'hui, & les Relations de quelques Pilotes que les vents ont jettés plus au Sud qu'ils ne se le proposoient. Les Cartes font aller cette Côte du Nord au Sud; & les Pilotes l'étendent depuis l'Ile de Chiloé jusqu'à celle de la *Campana*, qui est vers les quarante-huit degrés quarante-cinq minutes, au Sud-Ouest-quart-de-Sud. Dom Juan trouve cette différence fort sensible; & si les Terres, dit-il, ont cette derniere direction, elles doivent s'avancer beaucoup dans la Mer.

Exemples qui la justifient.

Il avoue que le sentiment de ces Pilotes seroit d'une médiocre autorité contre les Cartes, s'il n'étoit appuyé de l'exemple de deux Vaisseaux, qui, se croyant fort loin de la Côte, échouerent tout d'un coup sur cette Côte même, & s'y perdirent. Deux preuves de cette nature font naître au moins des doutes sur la vérité des Cartes. La plus ancienne de ces deux disgraces, est celle de Diego *Gallego*, Pilote Espagnol, qui échoua, contre son attente, dans un Détroit auquel on a donné le nom de *Purgatoire;* la seconde, celle du Capitaine David *Cheap*, qui commandoit un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, & dont l'aventure, qu'on a déja rapportée (*b*), s'accorde avec le témoignage des Indiens de Chiloé, qui nomment ce Parage l'*Archipel de Chonos*.

(*b*) Voyez ci-dessus, la Description de Sant'Iago du Chili, Tome XIX. pag. 425.

Nota. Cet Archipel étoit cependant connu depuis longtems; & la Relation d'Olivier de Noort, en 1600, dit en propres termes: „ *Chibvé*, (c'est *Chiloé*) est située à 44 degrés „ de Latitude Sud, *dans un Golfe tout semé* „ *d'Isles*." Tome XIV. de ce Recueil, pag. 213. R. d. E.

CET Archipel, qui manque sur toutes les Cartes, quoiqu'on ne puisse douter de son existence, est une forte preuve de la négligence des Géographes, & ne porte point à croire que la Côte ait la direction que les Cartes lui donnent du Nord au Sud. Dom Juan s'est contenté, dans la sienne, de donner deux gissemens à cette Côte; l'un par Nord-Sud, suivant les anciennes Cartes; l'autre par Nord-Est-Sud-Ouest, en se réglant sur le témoignage des Pilotes les plus expérimentés, sur celui des Indiens de Chiloé, & sur les deux exemples qui le confirment (*c*).

ECLAIRCISSEMENS SUR LA NOUVELLE CARTE DE LA MER DU SUD.

L'Archipel de Chonos manque sur toutes les autres Cartes.

DOM Juan déclare que pour les Terres, au-delà du Cap-Corse, il suit les Cartes Françoises, qu'il reconnoît jusqu'ici pour les plus estimées. Comme les François, dit-il, sont presque la seule Nation qui ait fait le Voyage de la Mer du Sud par le Cap Horn, & par le Détroit de Magellan, ils ont eu l'occasion d'examiner ce Détroit, en entrant par les bras de Mer, ou les Canaux, des Iles de la Terre de Feu (*d*).

Usage que Dom Juan fait des Cartes Françoises.

(*c*) La couleur sombre & foncée marque la Côte, d'après les Cartes anciennes; & la couleur plus claire, celle d'après les Pilotes modernes.

(*d*) Voyez les Relations du Tome XV. de ce Recueil. Un Vaisseau François (1) découvrit, près du Cap Horn, une espece de Golfe, dans lequel il trouva trois Ports de fort bonne tenue, dont plusieurs Navires étrangers ont profité depuis, pour faire de l'eau & du bois, & pour senner du Poisson, qu'on y trouve en abondance. On en donne le Plan dans la nouvelle Carte.

[REMARQUE *pour la* CARTE.

La Côte de l'Ile Guayteca jusqu'à l'Ile de Ste. Barbe, va, selon toutes les Relations, & toutes les Cartes faites en Europe, N. S. & l'on n'y trouve que ces deux Iles, Ste. Barbe & Ste. Catherine. Mais les avis des Pilotes de la Mer du Sud sont bien différens. Ils disent que cette Côte va presque NE. SO. & y mettent un Archipel. A l'égard de la direction de la Côte, on n'en peut encore rien dire de certain; mais à l'égard des Iles, outre le rapport des Indiens du Chili qui les ont vues, on peut s'en fier au Capitaine Cheap, ... qui fit naufrage dans cet Archipel, entre les 46 & 47 degrés de Latitude, après s'être égaré à plus de 80 lieues de la Côte. Cela ainsi supposé il y a toute apparence que la Côte va NE. SO. & il est plus sûr de le supposer ainsi. D'ailleurs, on a fait des observations qui rendent la chose très-croyable. Les Pilotes feront donc bien de ne pas trop s'approcher de ces Iles, & pour leur instruction, on a représenté ici la Côte de l'une & de l'autre maniere jusqu'au Cap Corse; car c'est jusques-là que les Relations varient: au lieu que toutes conviennent unanimement que de-là cette même Côte s'étend vers le Sud.

Le Chiffre Romain, sur la Carte, marque les variations de l'Aiguille, NE., dans le même lieu où elles ont été observées.

La meilleure maniere de se servir de la nouvelle Carte dans la Navigation à la Mer du Sud par le Cap Horn, est, dès qu'on croit avoir doublé ce Cap, de pousser à celui de *Vitoria*, par les 52 deg. 25 min. de Latitude. Après en avoir reconnu la Côte, il faut regagner le large assez pour éviter les écueils de cette Côte, & ceux de l'Archipel de *Chonos*; & afin que, s'il survient un gros tems, l'on ne soit pas surpris près de cette Terre, & obligé de courir à une plus grande Latitude, comme il arriveroit, si le vent étoit Nord, Nord-Ouest, ou Traversier, lorsqu'on se trouve un peu au large, on peut aller à la cape avec le premier, ou courir avec le Traversier, & continuer toujours sa route, en allant à une moindre Latitude, où les tempêtes sont moins fortes & plus rares, surtout en Eté. Ayant ainsi suffisamment gagné le large, on tâchera d'avoir connoissance de la Pointe de *Garnero*, ou de celle de *Rumena*, qui sont par les 37 degrés, ce qui suffit pour entrer dans la Baie de la *Conception*, ou pour continuer la route jusqu'à un autre Port. On peut aussi reconnoître la Côte de *Valdivia* par les 39 & jusqu'aux 41 deg. de Latitude; ce qui est encore mieux pour entrer dans la Baie de la Conception, parce que si les courans ont fait dériver le Vaisseau au Sud-Ouest, ce sera un hazard, si l'on peut gagner cette Baie, en allant découvrir la terre à la Côte de

(1) Ce Vaisseau se nommoit le *St. François*. Au reste les Anglois & les Hollandois n'ont pas moins que les François, franchi ces deux passages. R. d. E.

Eclaircissemens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

Regles qu'il suit pour les Longitudes.

Les Longitudes de la nouvelle Carte sont marquées sur la Ligne Equinoxiale, & sur le Tropique du Capricorne; les premieres, comptées du Méridien de Lima, vers l'Est & l'Ouest, & les secondes, du Méridien de Paris, déterminées par des observations comparées avec celles de l'Observatoire. Comme c'est de ces observations que Dom Juan déduit immédiatement la différence des Méridiens en tems & en degrés, il lui a paru plus sûr de compter ses Longitudes du Méridien de Paris, en commençant depuis l'Observatoire vers l'Ouest, parce que ce sont les seules, dans la Carte, qui soient occidentales par rapport à ce point. Cette méthode lui paroît préférable à celle du commun des Géographes, qui comptent les degrés de Longitude en commençant du lieu dont ils font leur premier Méridien, & continuant vers l'Orient. Il la trouve, dit-il, plus commode, plus claire,

Tucapel. En effet, la force des vents du Sud pousseroient le Vaisseau vers le Nord, & lui feroient perdre le dessus du vent.

Il faut prendre garde de ne pas aller reconnoître l'Ile de *Mocha*, ni celle de *Ste. Marie*, à cause des brisans & des récifs, qui s'avancent à plus de demi-lieue dans la Mer près de ces Iles, sans qu'on les apperçoive si le tems est un peu embrumé. Quand on a reconnu la Côte de Valdivia, on s'en éloigne à une distance raisonnable, & l'on passe à l'Ouest de l'Ile de Mocha; car quoi qu'il y ait un Canal fort profond entre cette Ile & la Terre ferme, le meilleur est de n'y point passer sans nécessité.

Quand l'air est serein, on voit l'Ile de Mocha à cinq ou six lieues de distance, & même davantage, parcequ'elle est fort haute & de figure ronde; mais c'est seulement quand on la regarde par Sud ou par Nord: car quand c'est par l'Ouest, elle est confondue avec la Terre ferme, & l'on ne peut la distinguer que l'on n'en soit plus près.

Nous copierons ici, de mot à mot, la remarque que M. de Bougainville a eu occasion de faire sur ces corrections, après être sorti du Détroit de Magellan: „Pendant les „ premiers jours (dit-il,) je fis prendre de „ l'Ouest à la route autant qu'il me fut possi„ ble, tant pour m'élever dans le vent, que „ pour m'éloigner de la Côte, dont le gisse„ ment n'est point tracé sur les Cartes d'une „ façon certaine. Toutefois, comme les „ vents furent toujours alors de la partie de „ l'Ouest, nous eussions rencontré la Terre, „ si la Carte de Don Georges Juan & Don „ Antonio de Ulloa eût été juste. Ces Offi„ ciers Espagnols ont corrigé les anciennes „ Cartes de l'Amérique Méridionale (1); ils „ font courir la Côte depuis le *Cap Corse* „ jusqu'à *Chiloé* Nord-Est & Sud-Ouest, & „ cela d'après des conjectures, que, sans doute, „ ils ont cru fondées. Cette correction heu„ reusement en mérite une autre; elle étoit „ peu consolante pour les Navigateurs qui, „ après avoir débouqué par le Détroit, cher„ chent à revenir au Nord avec les vents „ constamment variables du Sud-Ouest au „ Nord-Ouest par l'Ouest. Le Chevalier „ Narborough, après être sorti du Détroit de „ Magellan en 1669, (2) suivit la Côte du „ Chili, furetant les anses & les crevasses jus„ qu'à la Riviere de *Baldivia* dans laquelle il „ entra; il dit en propres termes, que la route „ depuis le Cap Desiré jusqu'à Baldivia, est le „ Nord 5[d] Est. Voilà qui est plus sûr que „ l'assertion conjecturale de Don Georges & „ de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été „ véritable, la route que nous fûmes obligés „ de faire, nous auroit, comme je l'ai dit, „ conduit sur la terre". *Voy. autour du Monde*, p. 176.

RENVOIS *pour le* PLAN.

A. Baie de *S. François*, où l'on fit de l'eau & où l'on planta une croix.

B. Baie de *St. Matthieu*, où l'on peut hiverner, & où l'on trouve beaucoup de bois, de bonne eau, une maison & autres commodités.

C. Baie où le mouillage est fort mauvais.

D. Baie de *St. Bernard*, où l'on peut aussi hiverner, y ayant beaucoup d'eau & de bois à portée.

E. Canal par où la Baie s'avance, 5 ou 6 lieues dans les terres.

F. Autre Canal qui paroît être une issue ou *Desembocadere*. La variation de l'Aiguille est de 24 degrés Nord-Ouest.]

(1) L'Original porte *Septentrionale*, ce qui est une faute.
(2) Voyez sa Relation au Tome XV. de ce Recueil.

plus simple. La raison qu'il en donne, c'est que tout ce qu'on veut savoir dans les Navigations étant la différence de Longitude depuis un Méridien proposé jusqu'à celui d'où l'on commence à compter, qui est appellé premier Méridien; si l'on compte par l'Orient, il arrivera que dans les Points occidentaux on aura un arc de Longitude plus grand que la différence des Méridiens; & pour trouver cette Longitude, il faudra tirer le *complément;* opération qu'on évite en suivant la méthode de la nouvelle Carte.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA NOUVELLE CARTE DE LA MER DU SUD.

PAR la même raison, les Longitudes qui sont par le Méridien de Lima, se comptent au commencement de ce point vers l'Est comme vers l'Ouest. Dom Juan croit que cette méthode est la plus convenable aux Cartes Marines particulieres. Dans les Cartes générales, on peut suivre, dit-il, l'ancienne méthode de compter du premier Méridien vers l'Orient; à moins qu'on ne fasse deux gradations, l'une vers l'Orient, & l'autre, au-dessus ou au-dessous, vers l'Occident.

APRÈS tout, la seule raison qu'on ait de se conformer à l'ancien usage, est qu'on le trouve établi; car si l'on veut suivre le mouvement du Soleil, qui fait qu'un lieu est Occidental ou Oriental à l'égard d'un autre, on fera le contraire, c'est-à-dire, que commençant par le Point pris pour premier Méridien, on continuera de compter par l'Occident.

Raison contre l'ancien usage.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

DEUX Frégates Françoises, le *Lys* & la *Délivrance*, se disposant à faire voile pour l'Europe, Dom George & Dom Antoine d'Ulloa se rendirent au Callao, où elles étoient à l'ancre. Ils étoient convenus ensemble de faire le Voyage séparément, afin que si l'un des deux n'échappoit pas aux risques d'une si longue navigation, l'autre pût instruire un jour le Public du succès de leur Commission. Dom Antoine s'embarqua sur la *Délivrance*, & Dom Juan sur le *Lys*. On mit à la voile le 22. d'Octobre 1744. Les deux Frégates allerent de conserve, pendant vingt-neuf jours d'une fort heureuse navigation. Elles se séparerent volontairement, à 33 degrés 40 minutes de Latitude, pour se rejoindre au Port de la Conception, où elles trouverent le *Louis Erasme*, & la *Marquise d'Antin*, Bâtimens François, prêts à faire la même route. Les quatre Vaisseaux réunis préparerent, à tout événement, le peu qu'ils avoient d'Artillerie, & leverent l'ancre ensemble le 27 Janvier 1745. Mais, dès le 5 de Février, à 35 degrés 21 minutes de Latitude, la Frégate le *Lys* ayant découvert à sa proue une voie d'eau, si basse, qu'il parut impossible de la fermer sans entrer dans un Port, elle prit le parti de changer de route, & de s'arrêter au premier Port du Chili pour s'y radouber. La *Délivrance* n'étoit gueres en meilleur état. Elle avoit aussi une voie d'eau, qu'on avoit découverte en sortant de la Conception: mais ce Bâtiment étant vieux & crevassé, le Capitaine, qui ne vouloit pas perdre l'occasion de doubler le Cap de Horn cette année, craignit que les réparations ne l'arrêtassent trop longtems, & dissimula le mauvais état de son Vaisseau, pour continuer la route; ce qui le mit dans le danger continuel de périr, parce que de jour en jour le mal ne fit qu'augmenter.

RETOUR DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

Ile de Fernando Noronha, & ses nouveaux Forts.

On passe sur les détails d'un long Journal, jusqu'à l'Ile de *Fernando Noronha*, où les Frégates Françoises arriverent le 21 de Mai (*a*). Dom Antoine & les Capitaines, qui croyoient cette Ile entiérement dépeuplée, furent surpris d'y appercevoir plusieurs Forts, dont ils apprirent l'histoire. La Compagnie Françoise des Indes Orientales ayant voulu se mettre en possession de cette Ile pour la commodité de ses Vaisseaux, la Cour de Lisbonne, peu disposée à souffrir que les François s'établissent si près des Côtes du Bresil, avoit d'abord ordonné qu'on y élevât deux Forts, & qu'on y formât une Colonie; ce qui s'étoit exécuté depuis sept ans. Ensuite les Portugais avoient si bien fortifié l'Ile, qu'outre trois Forts, qui défendent la Rade du Nord, il s'en trouve deux autres à celle du Nord-Ouest, & deux à l'Est de l'Ile, sur une petite Baie où il ne peut entrer que des Barques. L'Ile, qui n'a pas plus de deux lieues de long, ne produit pas de quoi nourrir ses Habitans: mais on y apporte des vivres de Fernambuc; & malgré sa stérilité, la crainte de la voir occupée par quelqu'autre Nation oblige les Portugais à ne rien épargner pour s'y maintenir. Ils y ont une Bourgade, où le Gouverneur fait sa résidence, avec un Curé. La Garnison des Forts est nombreuse, puisqu'à l'arrivée des Frégates Françoises, le plus grand n'avoit gueres moins de mille Hommes, partie de Troupes réglées, qu'on y envoie de Fernambuc & qu'on releve de six en six mois; partie de gens bannis de toute la Côte du Bresil, & de quelques autres, qui sont venus s'y établir volontairement avec leurs Familles; mais tous pauvres, & la plupart Metifs d'origine.

Les Frégates Françoises sont attaquées par des Anglois.

Les Frégates s'éloignerent de l'Ile, & continuerent longtems leur navigation, sans autre événement que des craintes continuelles pour le triste état de la *Délivrance*, où l'on étoit sans cesse obligé d'employer la Pompe. Mais le 21 de Juillet, à 43 degrés 57 minutes de Latitude, & 39 degrés 41 minutes à l'Orient de la Conception, on découvrit, vers six heures du matin, deux voiles, à la distance d'environ trois lieues. Ces deux Vaisseaux faisoient route au Sud-Ouest, & les Frégates au Nord-Ouest, sans changer de route. A sept heures, on se trouvoit à la portée du Canon, lorsque le plus grand des deux Bâtimens inconnus tira un coup; & tous les deux arborerent aussitôt Pavillon Anglois. Les Frégates se disposerent au combat, quoiqu'elles eussent très peu de monde, & que manquant de tout pour se bastinguer, leurs Ponts & leurs Gaillards fussent entiérement découverts. Cependant elles ne marquerent pas d'autre dessein que de continuer leur route: mais le moins grand des deux Anglois, faisant vent arriere pour arriver sur elles, les obligea de mettre Pavillon François, & de lui lâcher une

(*a*) Cette Ile est à 42 degrés 32 minutes ½ à l'Orient de la Conception, suivant une Carte Françoise, corrigée, remarque M. d'Ulloa, sur les Observations de l'Académie Royale des Sciences: mais corrigée, *par qui?* peut-on lui répondre. Pour lui, étant au Nord-Sud de l'Ile, à trois quarts de distance par la partie du Nord, il ne trouva, par l'évaluation de ses routes, que 29 degrés 56 minutes à l'Orient de la Conception; différence extrêmement considérable, qu'il attribue au cours insensible des eaux, joint à l'impulsion du vent, qui portoit de ce côté-là, & qui le fit dériver à l'Orient de 12 degrés 36 minutes & demie. Les autres Frégates trouverent aussi de grandes différences dans leurs calculs.

bordée; ce qui fut bientôt suivi, de part & d'autre, d'un feu terrible de Canon & de Mousqueterie. A huit heures, on étoit à la portée du Pistolet.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

Forces des deux Partis.

Les Forces des François consistoient dans le *Louis Erasme*, qui étoit la plus grande des trois Frégates, & qui portoit dix Canons de chaque côté; les quatre de la Pouppe, de huit livres de balle, & les six autres de six livres. Tout son monde, Matelots, Mousses & Passagers, montoit à 70 ou 80 Hommes. La *Marquise d'Antin* avoit aussi dix Canons de chaque côté; cinq à la Pouppe, de six livres, & quatre à la Proue de 4 livres, avec 50 ou 55 Hommes. La *Délivrance*, moindre que les deux autres, ne portoit de chaque côté que sept Canons, de quatre livres de balle, & n'avoit en tout que 51 Hommes à bord.

Les deux Frégates Ennemies étoient deux Corsaires, dont les Forces surpassoient beaucoup celles des trois Vaisseaux François. La plus grande, nommée le *Prince Frederic*, commandée par le Capitaine *Talbot*, étoit montée de trente pieces de Canon, de douze livres de balle; l'autre nommée le *Duc*, & commandée par le Capitaine *Morecok*, portoit à chaque bord, dix pieces du même calibre. L'Equipage du *Prince Frederic* étoit de 250 Hommes, & celui du *Duc*, d'environ 200.

Combat.

Dom Antoine d'Ulloa fait le récit de l'action. De part & d'autre on se battit avec beaucoup de vivacité, mais avec tout le desavantage qu'on peut s'imaginer du côté des François, dont les voiles & les cordages étoient hachés en pieces par le Canon ennemi, chargé à mitraille, & qui, pour un coup, en recevoient quatre, d'une Artillerie infiniment supérieure à la leur. D'ailleurs ils n'avoient pas de Mousqueterie, & celle des Ennemis étoit nombreuse. Quatorze ou quinze fusils faisoient celle de chaque Frégate; ils y étoient même inutiles, parce qu'on ne pouvoit paroître sur les Gaillards sans être aussitôt passé par les armes. Le Capitaine de la *Marquise d'Antin* (*b*) courant de l'avant à l'arriere pour encourager son monde, reçut plusieurs blessures, dont il mourut peu de tems après; & vers les dix heures & demie, ce Vaisseau, ayant perdu la moitié de son monde, & reçu plusieurs coups à fleur d'eau, qui le mettoient en danger de couler à fond, se rendit, après avoir combattu avec la plus haute bravoure.

Belle défense & prise d'une Frégate Françoise.

Le Capitaine de la *Délivrance* n'espérant point un sort plus favorable, prit le parti de forcer de voile, dans l'espérance de se sauver pendant que les Ennemis amarinoient leur prise. Il fut aussitôt suivi du *Louis Erasme*. Mais le grand Corsaire, attentif à tous leurs mouvemens, fut bientôt à leur suite, & joignit le *Louis Erasme*, qui, malgré l'inégalité des forces, ne laissa pas de se mesurer encore avec un si gros Vaisseau. Cette résolution fit le salut de la *Délivrance*. Mais, dans un second combat, soutenu avec plus de valeur que de succès, le Capitaine du *Louis Erasme* (*c*) reçut une blessure mortelle, dont il expira le lendemain. Après ce triste accident, son Vaisseau se rendit; tandis que la *Délivrance*, profitant d'un vent frais de Sud-Est pour faire route par le Nord-Est, s'éloigna si heureusement, qu'avant quatre heures du soir elle avoit perdu de vue les Corsaires & leurs

Second Combat & prise d'une autre.

(*b*) M. de *la Saudre*.

(*c*) M. de *la Vigne Quenel*.

Observations pour la figure de la Terre.

prises. Les richesses, que les deux Frégates avoient à bord, montoient à trois millions de Piastres, deux en barres ou en monnoie d'or & d'argent, & le troisieme en Cacao, Quinquina, & Laine de Vigogne.

Retour des Mathématiciens Espagnols en Europe.

Etat de la troisieme, & sa route à Louisbourg.

Dans l'état où la *Délivrance* étoit réduite, avec une voie d'eau, déja fendue avant le combat, & si criblée de coups, que l'eau y entrant de toutes parts, il falloit pomper nuit & jour, sans que les Blessés fussent exempts du travail, avec la crainte d'ailleurs d'exposer une riche cargaison, qu'elle ne pouvoit défendre contre le moindre Vaisseau qui lui donneroit la chasse; les Officiers se déterminerent à prendre la route de Louisbourg, au Cap Breton, sur la seule espérance d'y trouver les deux Vaisseaux de guerre qu'on y envoyoit de France au commencement de l'Eté, pour protéger la pêche de la Morue. Les bourasques ne manquent jamais dans cette traversée, ni dans les Mers de Terre-Neuve; mais elles sont différentes, suivant les diverses saisons. Dom Antoine d'Ulloa observe qu'elles sont plus fréquentes quand le vent vient du côté du Sud; & quoique celui du Nord y soit violent, il l'est ordinairement beaucoup moins. Si l'on considere, dit-il, cette particularité, & ce qui se passe dans la Mer du Sud, on trouvera une certaine conformité entre les deux Hémispheres opposés; car dans l'un & dans l'autre, outre le tour que les vents font, les bourasques surviennent lorsqu'ils soufflent du côté du Pôle opposé à celui dont on est le plus voisin. Dans la Mer du Sud, ce sont les vents de Nord & d'Ouest qui dégénerent en bourasques; & dans la Mer du Nord, ce sont ceux du Sud & d'Est.

La Délivrance tombe entre les mains des Anglois.

Dom Antoine écrit sa route en Homme de Mer, jusqu'à la vue de l'Ile d'*Espatari*, qui est au Nord du Port de Louisbourg, à la distance d'environ cinq lieues. On étoit au 12 d'Août. Le jour suivant, à six heures du matin, les gens de la *Délivrance* apperçurent un Brigantin, qui louvoyoit sur la Côte, & qui se hâtoit de gagner le Port. Ils mirent alors Pavillon François: le Brigantin le mit aussi, en tirant deux ou trois coups de canon, qui ne leur causerent pas la moindre inquiétude, parce qu'ils s'imaginerent que leur Frégate n'ayant pas été reconnue pour Françoise, ce Vaisseau vouloit avertir les Pêcheurs de se retirer. En effet ils virent quelques Barques, qui prirent la route du Port. Une heure après, deux Vaisseaux de guerre sortirent de Louisbourg; mais outre qu'ils portoient tous deux Pavillon François, avec une Flamme, on les crut d'une Escadre Françoise, qu'on supposoit dans le Port, & détachés apparemment, sur le signal du Brigantin, pour reconnoître de quelle Nation étoit la Frégate, ou si ce n'étoit pas quelque Corsaire de Boston, qui voulût inquiéter les Barques de la Pêche. On demeura d'autant plus tranquille, qu'on commençoit à voir aussi les Bannieres de France arborées sur les remparts de Louisbourg. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut achever cette peinture.

Leurs artifices pour la surprendre.

„ Qu'on se figure (dit-il,) quelle dût être notre joie, de nous voir si „ près du repos, après une si pénible & si dangereuse navigation; mais „ qu'on se représente, en même tems, dans quelle surprise & quel saisissement nous tombâmes, lorsqu'il fallut passer, de cette agréable prévention, à l'état le plus opposé. Nous étions déja si près des deux Vaisseaux de guerre, que nous mettions la Chaloupe en Mer, avec un Officier „ qui

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

„ qui devoit aller saluer le Commandant, & que les boulets de notre petite Artillerie avoient été retirés pour la cérémonie du salut; lorsque le moins grand des deux Vaisseaux, qui étoit une Frégate de cinquante Pieces de Canon, nous joignit; & nous reconnûmes alors, à d'autres apparences, que le Vaisseau n'étoit pas François. Au même instant, il acheva de lever nos doutes, en mettant Pavillon Anglois, & lâchant un coup à balle, qui brisa notre grande vergue & fit tomber la voile sur le Tillac. Aussitôt, l'autre Vaisseau nous aborda du côté de tribord. Nous n'étions pas en état de résister à des forces si terribles. Notre Artillerie n'étoit pas même chargée; & qu'auroit-elle fait, quand elle l'eût été? Foible de bois, & tout crevassé comme étoit notre Vaisseau, un coup de Canon suffisoit pour le mettre en pieces. L'unique parti étoit donc de se rendre. Nous le prîmes, & nous baissâmes notre Pavillon. Sur le champ, les Ennemis envoyerent leur Chaloupe, pour amarrer une prise qu'ils venoient de faire à si bon marché.

Indigne conduite des deux Capitaines Anglois.

„ Le plus grand des deux Vaisseaux Anglois se nommoit le *Sunderland*, de soixante Pieces de canon, commandé par le Capitaine Jean *le Bret*. La Frégate, nommée le *Sifter*, étoit sous les ordres du Capitaine *Durel*. Ces deux Officiers nous apprirent alors que Louisbourg étoit tombé au pouvoir de leur Nation, vers la fin de Juin, après un siege de six semaines. Mais la conduite qu'ils tinrent avec nous fut celle de deux vrais Chefs de Voleurs, plutôt que de deux Officiers d'un grand Roi, & d'une Nation qui se pique de politesse & d'humanité. Les indignités, que nous eûmes à souffrir d'eux, nous furent beaucoup plus sensibles que la perte de nos biens. Je passe sur un traitement si cruel, parce qu'il me seroit trop difficile de contenir ma plume dans les bornes de la modération historique. En général, depuis le dernier Mousse jusqu'au premier Officier, nous fûmes tous dépouillés, nus comme la main, & visités de la maniere la plus humiliante, pour nous ôter le pouvoir de cacher une seule Réale. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Capitaines Anglois furent les plus ardens à cette recherche. Pour unique grace, ils nous laisserent quelques haillons, qui n'excitoient pas leur avidité; & le Capitaine Durel, à qui nous nous étions rendus, nous envoya dans sa Maison, qui n'étoit qu'une Habitation déserte, dont il s'étoit saisi, parmi celles que les François avoient laissées à Louisbourg après la reddition de la Place. A l'égard de mes Papiers, en partant de l'Ile Fernando Noronha, j'avois mis dans un même Paquet les Plans & les Remarques qu'il ne me convenoit pas de laisser tomber entre des mains ennemies, avec les Lettres du Viceroi du Pérou & d'autres Ecrits dont j'étois chargé, pour être prêt à les jetter dans la Mer, au premier besoin; & j'avois recommandé à tous les Officiers de notre Bord, de le faire pour moi, si je venois à mourir sans l'avoir pû. Je pris ce soin moi-même, lorsque je vis notre perte inévitable. Tous les Papiers qui ne contenoient que la mesure des degrés, les Observations Astronomiques & Physiques, & les remarques historiques n'eurent pas ce sort: mais comme ils couroient grand risque de se perdre, parmi des gens qui faisoient peu de cas de tout ce

Papiers que Dom Antoine d'Ulloa jette dans la Mer.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

„ qui n'étoit point or, j'avertis les Capitaines de ce qu'ils contenoient, & „ de l'intérêt que toutes les Nations de l'Europe devoient prendre au résultat de tant de travaux. Ils les regarderent alors avec plus d'attention; „ & les séparant des autres Papiers, ils les remirent au Commandant de „ l'Escadre."

RETOUR DES MATHÉMATICIENS ESPAGNOLS EN EUROPE.

Il est conduit en Angleterre.

PENDANT quelques mois que Dom Antoine d'Ulloa demeura prisonnier à Louisbourg, il prit, sur le Pays & sur quelques autres parties de l'Amérique Septentrionale, des informations dont nous remettons l'usage à d'autres tems. Ce fut sur le *Sunderland* qu'il fut embarqué le 14 d'Octobre, pour être conduit en Angleterre; & sa traversée n'ayant rien eu de remarquable, il arriva heureusement à Plymouth le 22 Décembre. Ses Papiers, dont le sort doit paroître intéressant, avoient été confiés au Capitaine le Bret, avec ordre de les remettre à l'Amirauté. Il n'eut qu'à se louer des civilités de cet Officier pendant la Navigation. Tous les Anglois de quelque distinction, auxquels il eut à faire dans leur Patrie, le traiterent avec la même politesse. Il fut aggrégé à la Société Royale de Londres. Enfin ses Papiers lui ayant été remis, avec diverses marques de considération, il obtint la liberté de s'embarquer, à Falmouth, sur un Paquebot qui alloit à Lisbonne. De-là prenant aussitôt le chemin de Madrid, il rentra dans cette Capitale d'Espagne le 25 de Mai 1746, après une absence d'onze ans & deux mois (*d*).

Son retour à Madrid.

Retour de Dom George Juan.

DOM George Juan, son Associé, que nous avons laissé au Port de Valparaiso, sur la Côte du Chili, remit à la voile le 1 de Mars 1745. Son Voyage n'a de remarquable que ses Observations nautiques, & quelques informations sur l'état des Colonies Françoises de la Martinique & de Saint Domingue (*e*), où le Capitaine de la Frégate le *Lys* prit le parti de relâcher successivement, pour se mettre sous le convoi de cinq Vaisseaux de guerre François commandés par M. *des Herbiers de l'Etanduere*, Chef d'Escadre, avec une Flotte Marchande de cinquante-trois voiles. La vue de quelques Corsaires, qui se présenterent sur sa route, lui ayant causé peu d'inquiétude sous une si puissante Escorte, il mouilla dans la Rade de Brest le 31 d'Octobre. Il ne manqua point l'occasion d'aller à Paris, pour communiquer, à l'Académie Royale des Sciences, quelques particularités concernant les opérations dont il avoit partagé le travail au Pérou, surtout diverses observations sur l'aberration de la lumiere, & sur ses effets dans les Etoiles fixes. L'Académie s'empressa de l'aggréger à son Corps, en qualité d'Associé correspondant, & fit ensuite le même honneur à Dom Antoine d'Ulloa. Après quelque séjour à Paris, Dom George Juan se rendit à Madrid, au commencement de 1746 (*f*).

Dom Juan arrive à Brest & se rend à Paris.

Son retour à Madrid.

IL est tems de faire succéder, au récit des Mathématiciens Espagnols, celui des Académiciens François, c'est-à-dire de M. de la Condamine, le seul qui ait publié jusqu'à présent un Journal régulier de leur Voyage; car ce nom conviendroit mal au Mémoire de M. Bouguer, qui n'a pas pris le titre de Voyageur, & qui s'est presque borné à rendre compte de ses tra-

(*d*) V. au Pérou, T. II. L. 3. c. 10 & préc.

(*e*) Son Jugement sur nos Colonies sera rappellé dans leur Article.

(*f*) Voyage au Pérou, T. II. Liv. 3. c. 6.

vaux à l'Académie (*g*). Il n'eſt queſtion, pour mon deſſein, que de confirmer ce qu'on vient de lire, par un témoignage du même genre, de ſuppléer à ce qui manque au récit des Eſpagnols, & de ſuivre nos Académiciens dans leur retour du Pérou. Je ne changerai rien à ma méthode, qui eſt de parler tantôt d'après mon Auteur, & tantôt de faire parler mon Auteur même.

Observations pour la figure de la Terre.

Journal de M. *de la Condamine.*

Journal de M. de la Condamine.

1737.

„ Nous partîmes de Quito, (dit M. de la Condamine,) pour travailler
„ ſérieuſement à la meſure des triangles de la Méridienne. Nous montâ-
„ mes d'abord ſur le Pichincha, M. Bouguer & moi; & nous allâmes nous
„ établir près du ſignal, que j'y avois placé depuis près d'un an, 971 toi-
„ ſes au-deſſus de Quito. Le ſol de cette Ville eſt déja élevé ſur le ni-
„ veau de la Mer de 1460 toiſes, c'eſt-à-dire plus que le Canigou & le Pic
„ du Midi, les plus hautes Montagnes des Pirenées. La hauteur abſolue
„ de notre Poſte étoit donc de 2430 toiſes, ou d'une bonne lieue; c'eſt-à-
„ dire, pour donner une idée ſenſible de cette prodigieuſe élévation, que
„ ſi la pente du terrein étoit diſtribuée en marches d'un demi-pié chacune,
„ il y auroit 29160 marches à monter depuis la Mer juſqu'au ſommet du
„ Pichincha. Dom Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en
„ foibleſſe, & fut obligé de ſe faire porter dans une Grotte voiſine, où il
„ paſſa la nuit.

Hauteur du Pichincha.

„ Notre Habitation étoit une Hutte, dont le faîte, ſoutenu par deux
„ fourchons, avoit un peu plus de ſix piés de hauteur. Quelques perches,
„ inclinées à droite & à gauche, & dont une des extrêmités portoit à ter-
„ re, tandis que l'autre étoit appuyée ſur le comble, compoſoient la char-
„ pente du toît, & ſervoient en même tems de murailles. Le tout étoit cou-
„ vert d'une eſpece de jonc délié, qui croît ſur la plupart des Montagnes
„ du Pays. Tel fut notre premier Obſervatoire & notre premiere Habita-
„ tion ſur le Pichincha. Comme je prévoyois les difficultés de la conſtruc-
„ tion, toute ſimple qu'elle devoit être, je m'y étois pris de longue main:
„ mais je ne m'attendois pas que cinq mois après avoir payé les matériaux
„ & la main d'œuvre, je ne trouverois encore rien de commencé, & que
„ je me verrois obligé de contraindre judiciairement les gens avec qui j'a-
„ vois fait le marché. Notre Baraque occupoit toute la largeur de l'eſpace
„ qu'on avoit pu lui ménager, en applaniſſant une crête ſabloneuſe qui ſe
„ terminoit à mon ſignal: le terrein étoit ſi eſcarpé, de part & d'autre, qu'à
„ peine avoit-on pu conſerver un étroit ſentier d'un ſeul côté, pour paſſer
„ derriere notre Caſe. Sans entrer dans le détail des incommodités que
„ nous éprouvâmes dans ce Poſte, je me contenterai de faire les Remarques
„ ſuivantes:

Campemens des Académiciens ſur cette Montagne.

„ Notre toît, preſque toutes les nuits, étoit enſeveli ſous les neiges.
„ Nous y reſſentîmes un froid extrême; nous le jugions même plus grand

(*g*) Mém. de l'Ac. des Scienc. pour 1744. *Nota.* Il a auſſi donné une Relation abrégée du Voyage. Voyez ci-deſſous. R. d. E.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1737.

„ par ses effets, qu'il ne nous étoit indiqué par un Thermometre de M. de „ Réaumur, que j'avois porté, & que je ne manquai pas de consulter tous „ les jours, matin & soir. Je ne le vis jamais, au lever du Soleil, descen„ dre tout-à-fait jusqu'à cinq degrés au-dessous du terme de la glace: il est „ vrai qu'il étoit à l'abri de la neige & du vent, & adossé à notre Cabane; „ que celle-ci étoit continuellement échauffée par la présence de quatre, „ quelquefois de cinq ou six personnes, & que nous y avions des brasiers „ allumés. Rarement cette partie du sommet du Pichincha, plus orientale „ que la bouche du Volcan, est tout-à-fait dépouillée de neige: aussi sa hau„ teur est-elle, à très peu près, celle où la neige ne fond jamais dans les „ autres Montagnes plus élevées; ce qui rend leurs sommets inaccessibles. „ Personne, que je sache, n'avoit vu avant nous le Mercure, dans le Baro„ metre, au-dessous de 16 pouces, c'est-à-dire douze pouces plus bas qu'au „ niveau de la Mer; en sorte que l'air que nous respirions étoit dilaté, près „ de moitié, plus que n'est celui de France quand le Barometre y monte à „ 29 pouces. Cependant je ne ressentis, en mon particulier, aucune diffi„ culté de respiration. Quant aux affections scorbutiques, dont M. Bou„ guer fait mention, & qui désignent apparemment la disposition prochaine „ à saigner des gencives, dont je fus alors incommodé, je ne crois pas de„ voir l'attribuer au froid du Pichincha, n'ayant rien éprouvé de pareil en „ d'autres Postes aussi élevés, & le même accident m'ayant repris, cinq „ ans après, au Cotchesqui, dont le climat est tempéré.

„ J'AVOIS porté une Pendule, & fait faire les piliers qui soutenoient la „ Case, surtout celui du fond, assez solides pour y suspendre cette Horloge. „ Nous parvînmes à la régler, & par son moyen à faire l'expérience du „ Pendule simple, à la plus grande hauteur où jamais elle eut été faite. „ Nous passâmes en ce lieu trois semaines, sans pouvoir achever d'y pren„ dre nos angles, parce qu'un signal, qu'on avoit voulu porter trop loin „ du côté du Sud, ne put être apperçu, & qu'il arriva quelques accidens „ à d'autres.

Ils reçoivent une visite sur le sommet du Pichincha.

„ LA Montagne de Pichincha, comme la plupart de celles dont l'accès „ est fort difficile, passe, dans le Pays, pour être riche en Mines d'or; & „ de plus, suivant une tradition fort accréditée, les Indiens, Sujets d'Ata„ hualipa, Roi de Quito au tems de la Conquête, y enfouïrent une grande „ partie des trésors, qu'ils apportoient de toutes parts, pour la rançon de „ leur Maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tragique. Pendant que nous étions „ campés dans ce lieu, deux Particuliers de Quito, de la connoissance de „ Dom Antoine d'Ulloa, qui partageoit notre travail, eurent la curiosité, „ peut-être au nom de toute la Ville, de savoir ce que nous faisions si long„ tems dans la moyenne Région de l'air. Leurs Mules les conduisirent au „ pié du Rocher, où nous avions élu notre domicile: mais il leur restoit à „ franchir deux cens toises de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvoit „ monter qu'en s'aidant des piés & des mains, & même, en quelques en„ droits, qu'avec danger. Une partie du chemin étoit un sable mouvant, „ qui s'ébouloit sous les piés, & où l'on reculoit souvent au lieu d'avancer. „ Heureusement pour eux, il ne faisoit, ni pluie, ni brouillard. Cepen-

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1737.

„ dant nous les vîmes plusieurs fois abandonner la partie. Enfin, à l'envi l'un de l'autre, aidés par nos Indiens, ils firent de nouveaux efforts, & parvinrent à notre poste, après avoir mis plus de deux heures à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement; nous leur fîmes part de toutes nos richesses. Ils nous trouverent mieux pourvus de neige que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire à la glace. Ils passerent avec nous une partie de la journée, & reprirent au soir le chemin de Quito, où nous avons depuis conservé la réputation d'Hommes fort extraordinaires (a).

Station sur le Pamba-Marca.

„ Tandis que nous observions à Pichincha, M. Godin & Dom George Juan étoient à huit lieues de nous, sur une Montagne moins haute, nommée *Pamba-Marca*. Nous pouvions nous voir distinctement, avec de longues Lunettes, & même avec celles de nos Quarts-de-cercle: mais il falloit deux jours au moins à un Exprès, pour porter une lettre d'un poste à l'autre. M. Godin essaya vainement de faire, au Pamba-Marca, l'expérience du son; il ne put entendre le bruit d'un canon de neuf livres de balle, qu'il avoit fait placer sur une petite Montagne voisine de Quito, dont il étoit éloigné de 19000 toises.

„ La santé de M. Bouguer étoit altérée. Il avoit besoin de repos. Nous descendîmes le 6 de Septembre à Quito, où M. Godin se rendit aussi. Nous y observâmes tous ensemble l'Eclipse du 8 du même mois. Avant que de retourner à notre premiere tâche du Pichincha, j'allai faire une course à quelques lieues au Sud-Est de Quito, pour chercher un endroit propre à placer un signal qui devoit être apperçu de fort loin. Je réussis à le rendre visible, en le faisant blanchir de chaux. Ce lieu se nomme *Changailli*; & ce signal est le seul, hors ceux qui ont terminé nos bases, qui ait été placé en rase campagne.

Signal du Changailli.

„ Le 12 Septembre, en revenant de reconnoître le terrein sur le Volcan nommé *Sinchoulagoa*, je fus surpris, en pleine campagne, d'une grêle, la plus grosse que j'aie vue de ma vie. On juge bien que je n'eus pas la commodité d'en mesurer le diametre; je n'étois occupé qu'à trouver le moyen de garantir ma tête: un grand chapeau à l'Espagnole n'eut pas suffi, sans un mouchoir que je mis dessous, pour amortir l'impression des coups que je recevois. Les grains, dont plusieurs approchoient de la grosseur d'une noix, me causoient de la douleur à travers des gants fort épais. J'avois le vent en face, & la vîtesse de ma Mule augmentoit la

(a) Dom Antoine d'Ulloa raconte diverses avantures de la même espece. Un jour, trois ou quatre Indiens, qui avoient perdu leur Ane, s'adresserent aux Mathématiciens d'Europe, & leur demanderent à genoux de le leur faire retrouver, parce que rien ne leur étant caché, ils devoient savoir ce qu'il étoit devenu. Tom. I. L. 5. chap. 2. Une autre fois, près du Village de Cañar, tandis qu'ils étoient sur la Montagne de Bueron, Dom Antoine rencontra un Gentilhomme de Cuença, qui le trouvant dans un équipage rustique, tel que celui du plus bas Peuple, & le seul néanmoins qu'ils pussent porter dans leur travail, le prit pour un de leurs Domestiques, & lui fit diverses questions, par lesquelles il paroissoit persuadé que leur motif, pour mener une vie si dure, ne pouvoit être de vérifier la figure de la Terre, & qu'ils cherchoient à découvrir des Mines. Tous les raisonnemens de M. d'Ulloa ne purent lui ôter l'opinion que les Mathématiciens, avec le secours des Sciences magiques qu'ils possédoient, étoient fort propres à cette découverte, & qu'ils y avoient déja réussi. *Ibidem.*

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1737.

„ force du choc. Je fus obligé, plusieurs fois, de tourner bride: l'instinct „ de cet Animal le portoit à présenter le dos au vent, & à suivre sa direc- „ tion, comme un Vaisseau fait vent arriere, en cédant à l'orage.

Seconde Station au Pichincha.

„ Nous remontâmes, quelques jours après, sur le Pichincha, M. Bou- „ guer & moi; non à notre premier poste, mais à un autre beaucoup moins „ élevé, d'où l'on voyoit Quito, que nous liâmes à nos triangles. Le mau- „ vais tems y rendit inutile notre troisieme tentative, pour observer l'Equi- „ noxe par la méthode de M. Bouguer. Rebuté des incommodités de notre „ ancien signal du Pichincha, nous en plaçâmes un autre dans un endroit „ plus commode, 210 toises plus bas que le premier. Ce fut-là que nous „ reçûmes, le 13 de Septembre, la premiere nouvelle des ordres du Roi, „ par lesquels nous étions dispensés de la mesure de l'Equateur, qui jusqu'a- „ lors avoit fait partie de notre Projet, ainsi que celle du Méridien (*b*).

Description du Vallon de Quito.

„ Le changement du signal de Pichincha nous obligeoit à reprendre de „ nouveaux Angles. Les difficultés que nous rencontrâmes à placer sur la „ Montagne de *Cota-Catché*, vers le Nord, un signal, qui devint inutile, „ durerent presque tout le mois d'Octobre. Il en nâquit d'autres, que le „ cours du tems multiplia... (*c*). On ne peut les concevoir, sans connoître „ la nature du Pays de Quito. Ce terrein, peuplé & cultivé dans son éten- „ due, est un Vallon situé entre deux chaînes paralleles de hautes Monta- „ gnes, qui font partie de la Cordilliere. Leurs cimes se perdent dans les „ nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une neige „ aussi ancienne que le Monde. De plusieurs de ces sommets, en partie „ écroulés, on voit sortir encore des tourbillons de fumée & de flamme, du „ sein même de la neige. Tels sont les sommets tronqués du Coto Paxi, „ du Tonguragua, & du Sangai. La plupart des autres ont été des Volcans „ autrefois, ou vraisemblablement le deviendront. L'Histoire ne nous a „ conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amé- „ rique; mais les pierres ponces, les matieres calcinées qui les parsement, „ & les traces visibles de la flamme, sont des témoignages authentiques de „ leur embrasement. Quant à leur prodigieuse élévation, ce n'est pas sans „ raison qu'un Auteur Espagnol avance que les Montagnes d'Amérique sont, „ à l'égard de celles de l'Europe, ce que sont les clochers de nos Villes, „ comparés aux Maisons ordinaires.

Hauteur du Sol de la Province de Quito.

„ La hauteur moyenne du Vallon, où sont situées les Villes de Quito, „ Cuença, Riobamba, Latacunga, la Ville d'Ibarra, & quantité de Bourga- „ des & de Villages, est de quinze à seize cens toises au-dessus de la Mer; „ c'est-à-dire qu'elle excede celle des plus hautes Montagnes des Pirenées; „ & ce sol sert de base à des Montagnes plus d'une fois aussi élevées. Le „ *Cayamburo*, situé sous l'Equateur même; l'*Antisona*, qui n'en est éloigné „ que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de 3000 toises, à compter du „ niveau de la Mer; & le *Chimborazo*, haut de 3220 toises, surpasse de „ plus d'un tiers le Pic de Tenerife, la plus haute Montagne de l'ancien

(*b*) Voyez le Journal même de M. de la Condamine, pour les explications qu'on peut desirer là-dessus.

(*c*) Ces trois points marquent qu'on ne suit pas l'Auteur de ligne en ligne.

Observations pour la Figure de la Terre. Journal de M. de la Condamine. 1737.

„ Hemiſphere. La ſeule partie du Chimborazo, toujours couverte de neige, a 800 toiſes de hauteur perpendiculaire. Le Pichincha & le *Coraçon*, ſur le ſommet deſquels nous avons porté des Barometres, n'ont que 2430 & 2470 toiſes de hauteur abſolue; & c'eſt la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu juſqu'ici les plus hauts ſommets inacceſſibles. Depuis ce terme, qui eſt celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone torride, on ne voit gueres, en deſcendant juſqu'à 100 ou 150 toiſes, que des rochers nus, ou des ſables arides (*d*). Plus bas, on commence à voir quelques mouſſes, qui tapiſſent les rochers; diverſes eſpeces de bruyeres, qui, bien que vertes & mouillées, font un feu clair & nous ont été ſouvent d'un grand ſecours; des mottes arrondies de terre ſpongieuſe, où ſont plaquées de petites Plantes radiées & étoilées, dont les pétales ſont ſemblables aux feuilles de l'If, & quelques autres Plantes. Dans tout cet eſpace, la neige n'eſt que paſſagere; mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore, & dans une autre Zone d'environ 300 toiſes de hauteur, le terrein eſt communément couvert d'une ſorte de *Gramen* délié, qui s'éleve juſqu'à un pié & demi ou deux piés, & qui ſe nomme *Uchuc* en Langue Péruvienne. Cette eſpece de foin ou de paille, comme on la nomme dans le Pays, eſt le caractere propre qui diſtingue les Montagnes que les Eſpagnols nomment *Paramos* (*e*). Enfin, deſcendant encore plus bas, juſqu'à la hauteur d'environ deux mille toiſes au-deſſus du niveau de la Mer, j'ai vu neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir. On ſent bien que la diverſe nature du ſol, ſa différente expoſition, les vents, la ſaiſon, & pluſieurs circonſtances phyſiques, doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'aſſigner à ces différens étages.

Hauteur de neige permanente.

Climats divers par étages.

„ Si l'on continue de deſcendre après le terme qu'on vient d'indiquer, il ſe trouve des Arbuſtes: & plus bas, on ne rencontre plus que des Bois, dans les terreins non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de Montagnes entre leſquelles ſerpente le Vallon qui fait la partie habitée & cultivée de la Province de Quito. Au-dehors, de part & d'autre de la Cordilliere, tout eſt couvert de vaſtes Forêts, qui s'étendent vers l'Oueſt juſqu'à la Mer du Sud, à quarante lieues de diſtance; & vers l'Eſt, dans tout l'intérieur d'un Continent de ſept à huit cens lieues, le long de la Riviere des Amazones, juſqu'à la Guiane & au Breſil.

Degrés de chaleur.

„ La hauteur du ſol de Quito, eſt celle où la température de l'air eſt la plus agréable. Le Thermometre y marque communément quatorze à quinze degrés au-deſſus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du Printems, & ne varie que fort peu. En montant, ou deſcendant, on eſt ſûr de faire deſcendre ou monter le Thermometre, & de rencontrer ſucceſſivement la température de tous les divers climats, depuis cinq degrés au-deſſous de la Congélation, ou plus, juſqu'à vingt-huit ou vingt-neuf au-deſſus. Quant au Barometre, ſa hauteur moyen-

(*d*) Voyez, ci-deſſus, la Deſcription des Cordillieres.

(*e*) Voyez, ci-deſſus, l'Article des Cordillieres.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1737.

„ ne, à Quito, eſt de vingt pouces une ligne, & ſes plus grandes variations ne vont point à une ligne & demie. Elles ſont ordinairement d'une ligne & un quart par jour, & ſe font aſſez régulièrement à des heures réglées.

Situation des Signaux.

„ Les deux chaînes de Montagnes, qui bordent le Vallon de Quito, s'étendent à-peu-près du Nord au Sud. Cette ſituation étoit favorable pour la meſure de la Méridienne; elle offroit alternativement, ſur l'une & l'autre Chaîne, des points d'appui pour terminer les triangles. La plus grande difficulté conſiſtoit à choiſir les lieux commodes pour y placer des ſignaux. Les Pointes les plus élevées étoient enſévelies, les unes ſous la neige, les autres ſouvent plongées dans des nuages qui en déroboient la vue. Plus bas, les ſignaux, vus de loin, ſe projectoient ſur le terrein, & devenoient très-difficiles à reconnoître de loin.

Difficultés locales.

D'ailleurs, non-ſeulement il n'y avoit point de chemin tracé, qui conduisît d'un ſignal à l'autre; mais il falloit ſouvent traverſer, par de longs détours, des ravines formées par les torrens de pluie & de neige fondue, creuſées quelquefois de 60 ou 80 toiſes de profondeur. On conçoit les difficultés & la lenteur de la marche, quand il falloit tranſporter, d'une ſtation à l'autre, des Quarts-de-cercle de deux ou trois piés de rayon, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour s'établir dans des lieux d'un accès difficile, & quelquefois y ſéjourner des mois entiers. Souvent les Guides Indiens prenoient la fuite en chemin, ou ſur le ſommet de la Montagne où l'on étoit campé; & pluſieurs jours ſe paſſoient, avant qu'ils puſſent être remplacés. L'autorité des Gouverneurs Eſpagnols, celle des Curés & des Caciques, enfin un ſalaire double, triple, quadruple, ne ſuffiſoient pas pour faire trouver des Guides, des Muletiers & des Portefaix, ni même pour retenir ceux qui s'étoient offerts volontairement.

Signaux enlevés.

„ Un des obſtacles les plus rebutans étoit la chûte fréquente, & l'enlevement des ſignaux qui terminoient les triangles. En France, les Clochers, les Moulins, les Tours, les Châteaux, les Arbres iſolés & placés dans un lieu remarquable, offrent aux Obſervateurs une infinité de points, dont ils ont le choix; mais, dans un Pays ſi différent de l'Europe, & ſans aucun point précis, on étoit obligé de créer, en quelque ſorte, des objets diſtincts pour former les triangles.

Conſtruction des premiers Signaux.

D'abord on poſa des Pyramides, de trois ou quatre longues tiges d'une eſpece d'Aloës, dont le bois étoit fort léger, & cependant d'une aſſez grande réſiſtance. On faiſoit garnir, de paille ou de natte, la partie ſupérieure de ces Pyramides; quelquefois d'une toile de Coton fort claire, qui ſe fabrique dans le Pays; & d'autres fois, d'une couche de chaux. Au-deſſous de cette eſpece de Pavillon, on laiſſoit aſſez d'eſpace pour placer & manier un Quart-de-cercle. Mais après pluſieurs jours, & quelquefois pluſieurs ſemaines, de pluies & de brouillards, lorſque l'horizon s'éclairciſſoit, & que les ſommets des Montagnes, ſe montrant à découvert, ſembloient inciter à prendre les Angles, ſouvent, à l'inſtant même où l'on étoit prêt de recueillir le fruit d'une longue attente, on avoit le déplaiſir de voir diſparoître les ſignaux, tantôt enlevés par les ouragans, & tantôt volés. Des Pâtres Indiens s'em-

„ paroient

„ paroient des perches, des cordes, des piquets, &c. dont le transport „ avoit coûté beaucoup de tems & de peine. Il se passoit quelquefois huit „ & quinze jours, avant que le dommage pût être réparé. Ensuite il fal- „ loit attendre des semaines entieres, dans la neige & dans les frimats, un „ autre moment favorable pour les opérations. Le seul signal du Pamba- „ Marca fut réparé jusqu'à sept fois.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1738.

Les Tentes des Académiciens substituées aux Signaux.

„ VERS le commencement de cette année (1738), M. Godin imagina le „ premier un expédient simple & commode, pour rendre, tout-à-la-fois, „ les signaux faciles à construire & très aisés à distinguer dans l'éloigne- „ ment: ce fut de prendre, pour signaux, les Tentes mêmes, ou d'autres, „ semblables à celles où l'on campoit. Chaque Académicien avoit une „ grande Tente, garnie de sa Marquise, & les Mathématiciens Espagnols „ avoient aussi les leurs. On avoit d'ailleurs trois Canonieres. MM. Ver- „ guin & des Odonnais précédoient, & faisoient placer celles-ci alternati- „ vement, sur les deux chaînes de la Cordilliere, aux points désignés, con- „ formément au projet des triangles. Ils laissoient un Indien pour les gar- „ der. On étoit dans la saison des pluies. Ce tems avoit été employé, „ l'année précédente, à reconnoître le terrein de la Méridienne; &, sui- „ vant le conseil des gens mêmes du Pays, on ne pouvoit penser alors à „ monter sur les Montagnes: mais on avoit appris, par l'expérience, que „ dans la Province de Quito les beaux jours étoient seulement plus rares „ pendant la saison qu'on y nomme l'Hiver, depuis Novembre jusqu'en „ Mai; & que dans le reste de l'année, qui porte le nom d'Eté, il ne lais- „ soit pas de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite. Lorsqu'on s'en „ fut apperçu, toutes les Saisons furent égales, & la diversité des tems „ n'interrompit plus le cours des opérations.

Ce qu'on nomme Eté & Hiver à Quito.

„ On avoit été retenu, tout le mois de Janvier & la moitié de Février, „ aux premiers signaux des environs de la base, & à ceux du Pamba-Marca, „ du Tanlagoa & du Changailli. Le Coto-Paxi & le Coraçon de Barnuevo „ devinrent ensuite le champ des opérations. Mêmes embarras & mêmes „ souffrances (*e*). Le 9 d'Août, MM. Bouguer & de la Condamine, tou- „ jours accompagnés de Dom Antoine d'Ulloa, acheverent de prendre leurs „ angles au Coraçon, après avoir passé vingt-huit jours sur cette Montagne. „ Dans le reste du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaï- „ cou & du Milin. Le 16, les deux Académiciens François, étant partis „ seuls de la Ferme d'*Ilitiou*, après avoir fait prendre le devant à tout leur „ bagage, jugerent que le Porteur de la Tente, sous laquelle ils devoient „ camper, ne pourroit arriver avant la nuit au signal. Ils chercherent vai- „ nement une Grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pié de la „ Montagne, & dans une lande très-froide, où la nécessité les contraignit

Nuit fâcheuse.

(*e*) M. de la Condamine étant retourné seul au Coto-Paxi, pour y faire une nouvelle tentative, se vit réduit, par la fuite de ses Indiens & par l'absence d'un Domestique, à passer deux jours sans feu, sous une Tente couverte de neige, & dans l'impossibilité de convertir cette neige en eau pour ses besoins. Il se trouva privé de lumiere, souffrant le froid & la soif. Au premier rayon de Soleil, l'Oculaire d'une Lunette, dont il se fit un verre ardent, le tira de cette situation, p. 55.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1738.

„ d'attendre le jour. Leurs selles leur servirent de chevet; le manteau de „ M. Bouguer, de matelas & de couverture; une cappe de taffetas ciré, „ dont M. de la Condamine s'étoit heureusement pourvu, devint un Pavil- „ lon, soutenue sur leurs coûteaux de chasse, & leur fournit un abri con- „ tre le verglas, qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouverent en- „ veloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent en cherchant leurs „ Mules. M. Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix „ heures & demie, le tems étoit-il assez éclairé pour voir à se conduire. „ Dans la station du Contour Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter „ les éboulemens des grosses masses de neige, incorporée & durcie avec le „ sable, qu'ils avoient prises d'abord pour des Bancs de rochers; elles se „ détachoient du sommet de la Montagne, & se précipitoient dans les pro- „ fondes crevasses, entre deux desquelles leur Tente étoit placée. Ils „ étoient souvent réveillés par ce bruit, que les Echos redoubloient, & qui „ sembloit encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils „ passerent quarante jours, M. de la Condamine, logé dans la Tente même „ qui servoit de signal, avoit, pendant la nuit, le terrible spectacle du Vol- „ can de Sangaï: tout un côté de la Montagne paroissoit en feu, comme la „ bouche même du Volcan; il en découloit un torrent de souffre & de bi- „ tume enflammés, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige, dont le „ foyer ardent du sommet est sans cesse couronné. Ce torrent porte ses flots „ dans la Riviere d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande dis- „ tance; le bruit du Volcan se fait entendre à Guayaquil, qui en est éloi- „ gné de plus de quarante lieues en droite ligne.

Autres disgraces au Sinaçahouan.

„ SUR une des pointes de l'Assuay, qu'on nomme *Sinaçahouan*, & qui „ n'est inférieure au Pichincha que de 90 toises, le tems se trouva clair & „ serein, le 27 d'Avril, à l'arrivée de M. de la Condamine. Il y décou- „ vroit un très bel horison, précisément entre deux chaînes de la Cordil- „ liere, qui fuyoient à perte de vue au Nord & au Sud. Le Coto-Paxi s'y „ faisoit distinguer à cinquante lieues de distance. Les Montagnes inter- „ médiaires, & surtout les Vallons voisins, s'offroient à vol d'Oiseau com- „ me sur une Carte topographique. Insensiblement, la Plaine se couvrit „ d'une vapeur légere. On n'apperçut plus les objets qu'à travers un voile „ transparent, qui ne laissoit paroître distinctement que les plus hauts som- „ mets des Montagnes. Bientôt M. de la Condamine, seul alors, fut en- „ veloppé de nuages, & ses instrumens lui devinrent inutiles. Il passa tout „ le jour & la nuit suivante sous une Tente, sans murs. Le 28, M. Bou „ guer l'ayant rejoint avec M. d'Ulloa, la Tente fut placée quelques toises „ plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très-froid, qui souffle „ toujours sur ce Paramo. Précaution inutile: la nuit du 29 au 30, vers „ les deux heures du matin, il s'éleva un orage, mêlé de grêle, de neige „ & de tonnerre. Les trois Associés furent réveillés par un bruit affreux. „ La plupart des piquets étoient arrachés. Les quartiers de roches, qui „ avoient servi à les assurer, rouloient les uns sur les autres. Les murailles „ de la Tente, déchirées & roides de verglas, ainsi que les attaches rom-

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

JOURNAL DE M. DE LA CONDAMINE. 1738.

„ pues, & agitées d'un vent furieux, battoient contre les mâts & la tra-
„ verse, & menaçoient les trois Mathématiciens de les couvrir de leurs dé-
„ bris. Ils se leverent avec précipitation. Nul secours de la part de leur
„ cortege d'Indiens, qui étoit demeuré dans une grotte assez éloignée. En-
„ fin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant,
„ qui étoit la chûte de la Tente, où le vent & la neige pénétroient de tou-
„ tes parts. Le lendemain, ils en firent dresser une autre, plus bas & plus
„ à l'abri: mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles. Trois
„ Tentes, montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer,
„ sur un terrein de sable & de roche, eurent toutes le même sort. Les In-
„ diens, las de racler & de secouer la neige, dont elles se couvroient con-
„ tinuellement, prirent tous la fuite, les uns après les autres. Les Chevaux
„ & les Mules, qu'on laissoit aller, suivant l'usage du Pays, pour chercher
„ leur pâture, se retirerent par instinct dans le fond des ravines. Un Che-
„ val fut trouvé noyé dans un Torrent, où le vent l'avoit sans doute pré-
„ cipité. M. Godin & Dom George Juan, qui observoient d'un autre côté
„ sur la même Montagne, ne souffrirent gueres moins, quoique campés
„ dans un lieu plus bas. Cependant on acheva, le 7 de Mai, de prendre
„ tous les angles, dans cette pénible station, & l'on se rendit le même jour
„ à *Cañar*, gros Bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au Sud de l'As-
„ suay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres & les éclairs, qui
„ avoient duré plusieurs jours, & la neige, qui étoit tombée sans relâche
„ sur la cime de la Montagne, les Habitans du Canton avoient jugé que
„ tous les Mathématiciens y avoient péri. Ce n'étoit pas la premiere fois
„ qu'on en avoit fait courir le bruit; & dans cette occasion, on fit pour
„ eux des prieres publiques à Cañar (*f*).

On croit les Mathématiciens abîmés.

MAIS souvenons-nous que l'objet de cet Article n'est pas de les suivre dans toutes leurs stations, & qu'il suffit d'avoir représenté une partie des obstacles qu'ils eurent presque sans cesse à combattre. On a déja dit que la Compagnie de MM. Bouguer & de la Condamine habita sur trente-cinq différentes Montagnes, & celle de M. Godin sur trente-deux.

APRÈS avoir fini les principales opérations, M. de la Condamine joignit à divers soins, celui de la construction des Pyramides. Ce point, sur lequel on a fait remarquer que les deux Officiers Espagnols passent fort légerement dans leur Relation, semble mériter plus d'étendue, & va faire le sujet d'un récit fort intéressant.

Histoire des Pyramides de Quito.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

DÈS l'année 1735, avant le départ des Académiciens, M. de la Condamine avoit proposé de fixer les deux termes de la base fondamentale des opérations qu'ils alloient faire au Pérou, par deux Monumens durables, tels que deux Colomnes, Obelisques, ou Pyramides, dont l'usage seroit expliqué par une Inscription. Ce projet fut approuvé de l'Académie des Scien-

(*f*) *Ibid.* pp. 81 & précéd.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.
HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

ces. Celle des Belles-Lettres rédigea l'Inscription (a). On eut pour but de n'y rien inférer qui pût déplaire à la Nation Espagnole, ou blesser les droits légitimes du Souverain, dans les Etats & sous la protection duquel on avoit choisi le champ du travail. Nous la donnons ici (b) telle qu'elle

(a) M. de la Condamine en avoit donné la premiere esquisse, qui avoit été présentée à cette Académie par M. le Cardinal de Polignac. M. le Marquis Maffei, qui se trouvoit alors à Paris, composa un Sonnet Italien, pour la Colomne, qu'il supposoit qu'on éleveroit au point de l'intersection de l'Equateur & du Méridien : mais, outre que cette Colomne n'a pas eu d'existence, on ne vouloit rien de fastueux & de poétique. M. de la Condamine n'a pas laissé de publier le Sonnet, comme un témoignage glorieux de si bonne part. Il en donne aussi la traduction en Latin, en Espagnol & en François. On en verra volontiers l'Original :

O Peregrin, qui al tuo vagar pon freno;
E mira, e apprendi, e tanta sorte afferra.
Qui il gran cerchio, che in due parte la Terra,
Incrocia l'altro che i dui Poli ha in seno.

Saggi, per divisarne i gradi à pieno,
Venner, senza temer mar, venti o guerra,
Fin dal bel regno, cui d'intorno serra
L'un mar e l'altro, Alpi, Pirene e il Reno.

Per chè Alessandro e Ciro esaltar tanto!
Desolando acquistar' con straggi orrende
Poca parte del Mondo, e piccol vanto.

E fa ben più, chi ne discuopre e intende
Forma, estesa, e misura; & tutto quanto
Colla mente il possiede, e lo comprende.

(b) AUSPICIIS
PHILIPPI V, HISPANIAR. ET INDIAR. REGIS CATHOLICI,
PROMOVENTE REGIA SCIENTIAR. ACADEMIA PARIS.
FAVENTIBUS
EMIN. HERC. DE FLEURY, SACRÆ ROM. ECCL. CARDINALI,
SUPREMO [EUROPA PLAUDENTE] GALLIAR. ADMINISTRO,
CELS. JOAN. FRED. PHELIPEAUX, COM. DE MAUREPAS,
REGI FR. A REBUS MARITIMIS, &C. OMNIGENÆ ERUDITIONIS MOECENATE;
LUD. GODIN, PET. BOUGUER, CAR. MARIA DE LA CONDAMINE
EJUSDEM ACAD. SOCII,
LUD. XV, FRANCOR. REGIS CHRISTIANISSIMI, JUSSU ET MUNIFICENTIA
IN PERUVIAM MISSI,
AD METIENDOS IN ÆQUINOCTIALI PLAGA TERRESTRES GRADUS,
QUÒ VERA TELLURIS FIGURA CERTIUS INNOTESCERET:
(*Assistentibus, ex mandato Maj. Cath., Georgio Juan, & Antonio de Ulloa, Navis bellicæ vice-Præfectis*);
SOLO AD PERTICAM LIBELLAMQUE EXPLORATO,
IN HAC YARUQUEENSI PLANITIE,
DISTANTIAM HORIZONTALEM INTRA HUJUS ET ALTERIUS OBELISCI AXES
6272. HEXAPEDARUM PARISS. PEDUM 4; POLL. 7.
EX QUA ELICIETUR BASIS I. TRIANGULI LATUS, OPERIS FUNDAMEN,
IN LINEA QUÆ EXCURRIT {A BOREA OCCIDENTEM / AB AUSTRO ORIENTEM} VERSUS GRAD. 19, MIN. 25½
STATUERE.
ANN. CHRISTI M. DCCXXXVI. M. NOVEMBRI.
META {AUSTRALIS. / BOREALIS.}

eut pour but
u bleffer les
ction duquel
telle qu'elle

r pon freno;
rte afferra.
parte la Terra,
a in seno.

l à pieno,
ti o guerra,
ferra
ne e il Reno.

altar tanto!
orrende
vante.

ore e intende
tto quanto
Orende.

OLICI,

CENATE;
NE

IFICENTIA

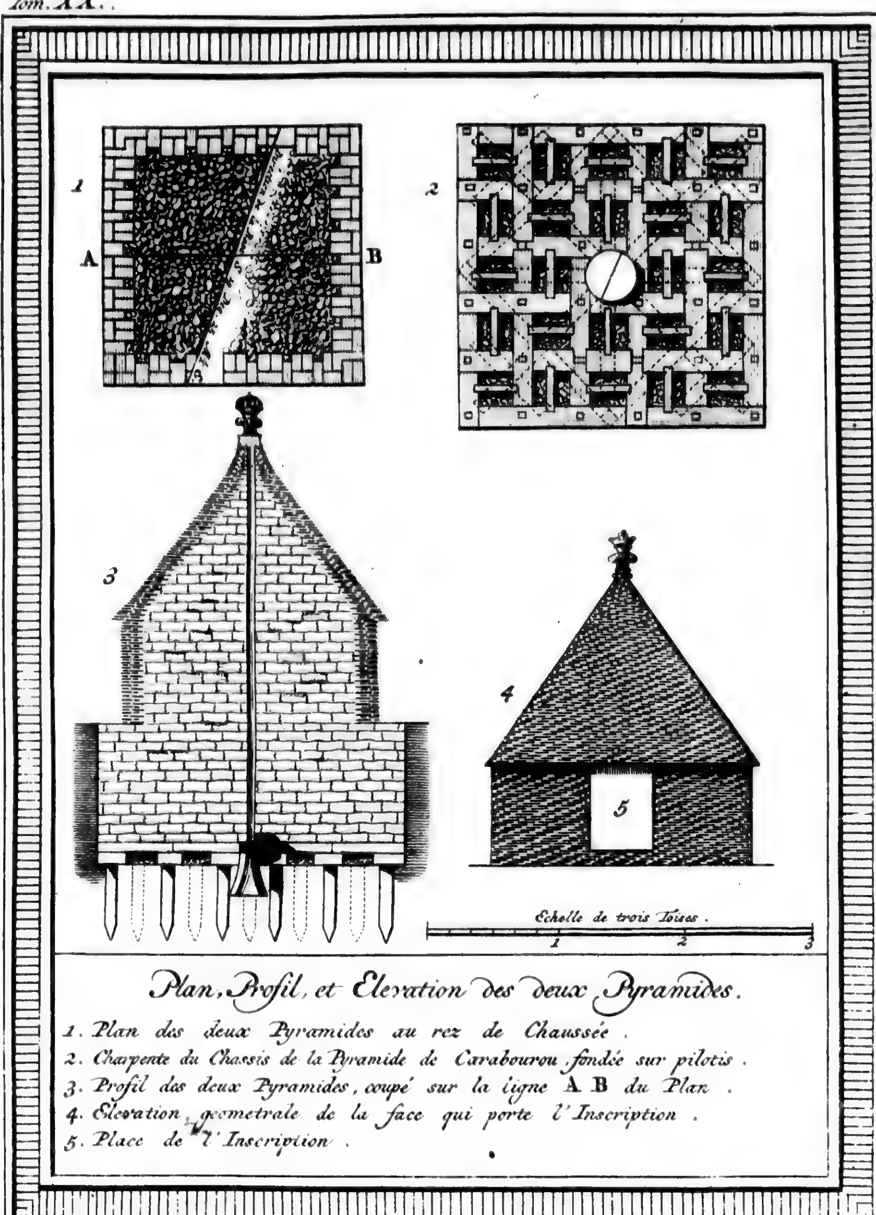
S,

le Ulloa,

AXES

EN,

, MIN. 25½



Plan, Profil, et Elevation des deux Pyramides.

1. *Plan des deux Pyramides au rez de Chaussée.*
2. *Charpente du Chassis de la Pyramide de Carabourou, fondée sur pilotis.*
3. *Profil des deux Pyramides, coupé sur la ligne* A B *du Plan.*
4. *Elevation geometrale de la face qui porte l'Inscription.*
5. *Place de l'Inscription.*

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

fût d'abord gravée; c'est-à-dire avec quelques changemens, relatifs à des circonstances qu'on n'avoit pu prévoir. Les Académiciens partirent: ils exécuterent glorieusement leur entreprise; & M. de la Condamine prit, avec le consentement de ses Associés, la commission d'élever le Monument, dans la Plaine d'Yaruqui, où l'on a vu que la base avoit été mesurée.

SON premier soin, lorsqu'il vit cette mesure achevée, fut de constater invariablement les deux termes. Dans cette vue, il fit transporter à chaque extrêmité une meule de Moulin. Il fit creuser le sol, & enterrer les meules; de sorte que les deux Jallons, qui terminoient la distance mesurée, occupoient les centres vuides de ces pierres. On n'eut pas besoin, dit-il, de méditer beaucoup sur la matiere & la forme qui convenoient le mieux à un Monument simple & durable, propre à constater, sans équivoque, les deux termes de la base. Quant à la forme, la plus avantageuse étoit la pyramidale; & la plus simple, de toutes les Pyramides, étoit un *Tetraedre*: mais comme il convenoit d'orienter l'Edifice par rapport aux Régions du Monde, il se détermina, par cette raison, à donner quatre faces aux Pyramides, sans compter celle de leur base; ce qui rendoit d'ailleurs la construction plus facile. L'Inscription, posée sur une face inclinée, eut présenté un aspect désagréable; elle eut été moins aisée à lire, & trop exposée aux injures de l'air: il falloit donc un socle, ou piédestal, assez haut pour porter l'Inscription. Quant à la matiere, il n'y avoit point à choisir; la terre n'auroit point eu assez de solidité. Comme la carriere de pierres de taille la plus voisine étoit au-delà Quito, à six ou sept lieues de distance, on n'eut pas d'autre parti à prendre que de tirer, des ravines les plus proches, des pierres dures & des quartiers de roche pour le massif intérieur de l'ouvrage; sauf à le revêtir extérieurement de briques. Enfin, le tems, le lieu, les circonstances, demandoient que les Pyramides fussent à-peu-près telles, qu'elles sont ici représentées.

M. de la Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvoient être transportées qu'à dos de Mulet, seule voiture que le Pays permette; & cette seule opération demandoit plusieurs mois de travail. Il donna les ordres nécessaires pour faire mouler & cuire les briques sur le lieu même. Quoique les Bâtimens ordinaires, dans l'Amérique Espagnole, ne soient composés que de grosses masses de terre pêtrie, & séchée au Soleil, on ne laisse pas d'y faire aussi des Briques, à la maniere de l'Europe: le seul changement fut d'en faire le moule, d'une plus grande proportion, afin que ne pouvant servir à toute autre fabrique, on ne fut pas tenté de dégrader le Monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'Orient, comme la meilleure du Pays.

L'AVEU du Souverain, ou de ceux qui le représentent, étant nécessaire pour ériger un Monument public dans une Terre étrangere, M. de la Condamine jugea qu'il étoit tems de régler, avec ses Associés, les termes de l'Inscription, pour la communiquer à l'Audience Royale de Quito, qui rend ses Arrêts au nom de Sa M. C., comme toutes les Cours Souveraines d'Espagne. Il la mit au net, de concert avec M. Bouguer, M. Godin étant alors éloigné de Quito; & quoique les deux Officiers Espagnols n'eussent

Observations pour la Figure de la Terre. Histoire des Pyramides de Quito.

aucune obligation de partager le travail des Académiciens François, ni ceux-ci de les y admettre, il crut devoir leur offrir de les nommer dans l'Inscription. C'étoit un égard de pure politesse. Dom Antoine d'Ulloa, qui se trouvoit à Quito, y parut sensible, & s'en remit à Dom George Juan, son Ancien, qui étoit à Cuença, avec M. Godin. L'Inscription rédigée fut envoyée à Cuença; mais Dom George n'en parut pas satisfait, & ne goûta pas même les tempéramens (c) qui lui furent proposés. Ce fut dans le même tems, qu'il fut appellé avec son Collegue, à Lima, par le Viceroi du Pérou.

M. de la Condamine n'en présenta pas moins son Inscription & sa Requête, à l'Audience Royale. Il obtint, par un Arrêt du 2 de Décembre 1740, la permission qu'il demandoit; avec défense à tous les Sujets de la Couronne d'Espagne, sous des peines afflictives, de causer le moindre dommage aux Pyramides & aux Inscriptions. Cette Piece fut envoyée aussitôt à Lima; & Dom Antoine répondit que son Collegue, après l'avoir lue, lui avoit dit que l'Audience Royale accordant sa permission, il n'avoit plus de raisons pour s'opposer au Projet.

Les fondemens des Pyramides étoient posés: M. de la Condamine pressa vivement le reste de l'Edifice. Il eut à vaincre de nouveaux obstacles, de la part du terrein, qui, étant inégal & sablonneux, le força de recourir aux Pilotis; de celle des Ouvriers Indiens, également mal-adroits & paresseux; & surtout, de la part de l'eau, dont la disette, pour éteindre la chaux & détremper le mortier, le mit dans la nécessité d'en faire amener, par un lit creusé en pente douce, jusqu'au siege du travail. Ces embarras regardoient la construction, & surtout celle de la Pyramide Boréale; mais ils augmenterent beaucoup, lorsqu'il fallut trouver des pierres propres aux Inscriptions, les tailler, les tirer de quatre cens piés de profondeur, les graver, & les transporter au lieu de leur destination. Celles, qu'il avoit déja reconnues, & sur lesquelles on comptoit, avoient été enlevées ou brisées par les crûes d'eau. Il parcourut, dans un grand espace, les lits de tous les torrens & de tous les ravins, pour trouver de quoi former deux Tables, de la grandeur qui convenoit à ses vues. Lorsqu'elles furent trouvées, il fit faire, à Quito, les instrumens nécessaires; &, quoique muni des ordres du Président, du Corrégidor, & des Alcaldes, il eut beaucoup de peine à rassembler des Tailleurs de pierre. A mesure qu'ils désertoient avec ses outils, il en renvoyoit d'autres à leur place. Un travail, pour lequel ils étoient payés à la journée, ne laissoit pas de leur paroître insupportable par sa lenteur. Aussi les pics les mieux acérés s'émoussoient-ils, ou se brisoient au premier coup. Il falloit continuellement les rapporter à Quito,

(c) Il n'étoit pas content des termes dans lesquels il y étoit nommé: c'étoit, *Auxiliantibus Georgio Juan & Antonio de Ulloa, Navis bellicæ in Hispania vice-Præfectis.* Envain lui offrit-on de substituer à *auxiliantibus*, qui signifie *avec l'aide*, *concurrentibus* ou *cooperantibus*, qui exprimoient la participation d'un travail commun. On alla jusqu'à lui offrir de supprimer les noms propres des trois Académiciens François, pourvu qu'il fût marqué que la base avoit été mesurée par des Membres de l'Académie des Sciences de Paris, envoyés pour reconnoître la longueur des degrés terrestres: mais les choses s'étoient aigries au point qu'on ne put rien obtenir. *Ibid.* p. 236.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

pour les réparer. M. de la Condamine avoit un homme gagé, dont ces voyages étoient l'unique fonction.

Les pierres ayant été dégrossies, il fut question de les polir. On n'imagina point d'autre moyen, que de frotter, l'une sur l'autre, les faces destinées à recevoir l'Inscription. Elle venoit d'être arrêtée, entre les trois Académiciens. Il restoit à faire graver les lettres; opération qui avoit déja paru fort difficile à Quito, pour une autre Inscription, qui contenoit le résultat de toutes les observations, & la longueur du Pendule (*d*). Les deux pierres avoient été taillées, sculptées, polies, dans le fond même de la ravine où elles avoient été trouvées; l'Inscription y fut gravée aussi, à la réserve de ce qui regardoit les deux Officiers Espagnols, qui fut laissé en blanc. Ensuite les pierres furent enlevées avec un engin, fixé dans la Plaine, au bord d'une cavée de soixante toises de profondeur. Mais les cables étant de cuir, comme les cordes du Pays, une pluie abondante, qui retarda le travail, allongea tellement les torons, qu'ils se rompirent; & l'une des pierres, retombant au fond de la Ravine, y fut brisée en mille pieces. Ainsi les peines de six mois furent perdues en un instant. Heureusement, M. de Morainville trouva une autre pierre, & le dommage fut réparé.

Enfin les Pyramides étoient achevées, & M. de la Condamine attendoit que les pierres, qui portoient l'Inscription, fussent en place, pour en faire dresser un Procès verbal, auquel il vouloit joindre le dessin des Pyramides, avec une copie figurée de l'Inscription, & présenter le tout à l'Audience Royale; lorsque Dom George Juan & Dom Antoine d'Ulloa revinrent à Quito, & présenterent à ce même Tribunal une Requête, par laquelle ils exposoient „ que M. de la Condamine, de son autorité privée, sans l'aveu „ de M. Godin, l'Ancien des trois Académiciens, & sans permission de „ l'Audience, avoit fait ériger deux Pyramides où il avoit fait graver une „ Inscription *injurieuse à la Nation Espagnole, & personnellement à Sa Majesté Catholique*; que contre tout droit, il avoit omis d'y faire mention „ d'eux, quoiqu'ils eussent été envoyés par leur Souverain, en qualité „ d'*Académiciens Espagnols*, & pour le même ouvrage que les Académiciens „ François; qu'il avoit nommé, dans l'Inscription, deux Ministres de France, sans parler de ceux d'Espagne; enfin que pour couronnement des

(*d*) On a représenté, dans la Relation du Voyage de M. de la Condamine, au Tome précédent, pag. 489 & 490, toutes les difficultés de ce travail : mais c'est ici qu'on a renvoyé l'Inscription même. Un Monument, qui renferme tout l'objet du Voyage des Académiciens & le précis de toutes leurs observations, est trop curieux pour ne pas entrer dans cet Article. En partant, il la laissa au P. *Milanezio*, Jésuite. Elle est aujourd'hui placée dans le College de Quito, sur la face extérieure du mur de l'Eglise, qui est la plus belle de la Ville, & bâtie sur le modele du Jesus à Rome. p. 173.

Observons, comme nous l'avons promis (pag. 108.), que, des mesures prises dans la Zone torride, & dans la Lapponie Suédoise, il est résulté, que la différence entre le degré du Pérou & celui de France est de plus de 400 toises; & celle entre le degré de France & celui de Lapponie, à-peu-près aussi considérable. Ainsi ce qu'on cherchoit est trouvé. Il n'est ni vraisemblable, ni même possible, surtout aujourd'hui, qu'une différence de 400 toises puisse être attribuée aux erreurs d'Observation : mais quand cela seroit possible, au moins est-il évident que la différence de 800 toises, dont le degré du Pérou est plus long que celui de Lapponie, est réelle, quelque erreur qu'on veuille supposer dans les Observations.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

„ Pyramides, il avoit mis une Fleur-de-lis, *ce qui blessoit l'honneur de la* „ *Personne Royale*, &c. d'où ils concluoient que les Inscriptions fussent „ supprimées, que M. de la Condamine fût admonesté, &c."

On ne donne que le précis d'une Requête peu mesurée, qui n'étoit pas, à la vérité, leur ouvrage, mais celui d'un Avocat qu'ils y avoient employé. Sur cet exposé, quelques Auditeurs, qui ne se souvenoient plus de l'Arrêt, furent prêts d'ordonner la démolition des Pyramides; mais l'Avocat qui faisoit les fonctions de Rapporteur, suivant l'usage des Tribunaux d'Espagne, ayant représenté aux Juges qu'à son rapport ils avoient rendu, neuf ou dix mois auparavant, un Arrêt sur cette matiere, la Cour ordonna que la Requête fut communiquée aux Académiciens François. Dans l'intervalle, plusieurs personnes proposerent un accommodement, & M. Godin offrit une Inscription, qui fût agréée des Parties adverses, en déclarant d'ailleurs qu'il s'étoit entiérement reposé sur son Collegue, de la construction des Pyramides. Mais M. de la Condamine, qui trouvoit son honneur blessé par la Requête, demanda, pour premiere condition, qu'il lui fût permis d'y faire une Réponse publique; &, pour seconde, que si l'on s'accordoit sur l'Inscription, on ne plaidât point sur les autres Griefs. Ces propositions ne furent point acceptées, & le procès fut repris. Cependant l'Académicien présenta un Mémoire, dont on seroit fâché de ne pas trouver ici les principaux traits.

„ Les deux Officiers Espagnols étoient mal fondés à se prétendre envoyés „ pour mesurer la Terre. Les seuls Académiciens François étoient chargés „ de cette commission, & n'étoient obligés de la partager avec personne. „ Il suffisoit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux sur les Passeports de „ Sa M. C., qui, en permettant aux François d'aller mesurer dans ses Etats „ les degrés voisins de l'Equateur, ne leur imposoit que deux conditions; „ l'une, de se soumettre aux visites ordinaires dans toutes les Douanes de „ leur passage; l'autre, que le Roi nommeroit deux Personnes intelligentes „ en Mathématique & en Astronomie, *pour assister aux opérations, & pour* „ *en garder une note* (e). Aussi, lorsque l'ordre fut venu de France, de s'en „ tenir à la mesure du Méridien, ils ne penserent plus à l'Equateur, qu'ils „ s'étoient attendus à mesurer avec les Académiciens; ils n'avoient pas mê„ me apporté d'Instrumens propres à ces mesures; & s'ils reçurent un „ Quart-de-cercle & quelques autres Instrumens de Paris, ce fut pour „ s'exercer aux observations Astronomiques & aux opérations de Trigono„ métrie, dont ils n'avoient alors aucune pratique. Enfin, & c'est le point „ décisif, l'Inscription étoit destinée à marquer le nombre de toises de la „ premiere base: s'il y avoit eu de l'erreur sur cette mesure, les seuls Aca„ démiciens François en eussent été responsables à l'Académie & au Public. „ D'ailleurs, peut-on s'imaginer que des Espagnols eussent été chargés de „ mesurer une base en toises du Châtelet de Paris? C'est néanmoins ce qu'il „ auroit fallu supposer, puisque les deux Officiers n'avoient point apporté „ de

(e) *Para que assistan à todas las observaciones.*

„ de modele de la Vare d'Eſpagne, ſur la longueur de laquelle les Eſpagnols „ ne ſont pas même d'accord (*f*)."

Observations pour la figure de la Terre. Histoire des Pyramides de Quito.

On ne s'étend pas davantage ſur le fond du Procès, parce que juſqu'ici rien ne manque à l'évidence. A l'égard des accuſations perſonnelles, M. de la Condamine n'eut qu'à produire, contre les deux premieres, l'Arrêt de l'Audience Royale, & la déclaration de M. Godin. Aux autres, il répondit que l'Inſcription n'étoit pas plus injurieuſe à la Nation Eſpagnole qu'à la Nation Angloiſe, puiſqu'elle ne parloit pas plus de l'une que de l'autre; & que ſi les deux Officiers n'y étoient pas nommés, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils avoient refuſé de l'être en qualité de *Coopérateurs;* offre que rien n'obligeoit de leur faire, & qu'ils avoient dû regarder comme une politeſſe: qu'il étoit bien étrange que l'Inſcription fût qualifiée d'injurieuſe pour S. M. C., & qu'on pût ſoupçonner des François de manquer de reſpect pour un Souverain du Sang de leur Roi; mais qu'on s'en rapportoit à ceux qui entendoient la force du terme *Auſpiciis*, & le ſens dans lequel il eſt employé dans les Inſcriptions antiques, pour juger s'il n'exprimoit pas la protection du Roi Catholique avec plus de dignité & d'énergie que *Volente Philippo V*, qu'on vouloit lui ſubſtituer, & qui d'ailleurs étoit ſuperflu, puiſqu'on ne pouvoit ſuppoſer qu'un Ouvrage de cette nature s'exécutât ſur les Terres d'un Souverain, ſans ſon agrément: que le terme d'*Académiciens Eſpagnols*, répété juſqu'à cinq fois dans la Requête, n'étoit pas exact; & que les deux Officiers n'étant pas de l'Académie *Eſpagnole* de Madrid, mais ſeulement de celle des Gardes de la Marine de Cadix, qui étoit une Ecole d'exercice, leur titre d'Académiciens devoit être converti en celui d'*Académiſtes:* que les noms des Miniſtres d'Eſpagne pouvoient paroître une circonſtance étrangere, au lieu qu'on ne porteroit jamais le même jugement de ceux des Miniſtres de France; qu'ils avoient été les Promoteurs de cette glorieuſe entrepriſe; & que d'ailleurs les Parties adverſes pouvoient faire élever à leurs frais d'autres Pyramides, ſur leſquelles on ne leur conteſteroit pas la liberté de faire graver tout ce qu'ils jugeroient à propos. Pour la Fleur-de-lis, qui terminoit les Pyramides, M. de la Condamine faiſoit voir que l'Ecuſſon entier des Armoiries d'Eſpagne, qu'on propoſoit d'y ſubſtituer, n'étoit pas propre à faire un couronnement iſolé; qu'il avoit ſuivi un uſage conſtant, & conforme aux regles, en faiſant ſervir d'ornement la piece principale des Armes du Seigneur: qu'ayant bâti ſur les Terres du Roi d'Eſpagne, & l'Inſcription étant dédiée à ce Monarque (*g*), il avoit dû tirer cet ornement des armes perſonnelles du Roi Philippe V, puiſque l'Inſcription n'étoit pas dédiée aux Rois d'Eſpagne en général, mais au Monarque régnant; d'autant plus qu'il n'y avoit aucune raiſon de préférence, pour choiſir dans les Armoiries de cette Couronne une Piece plutôt qu'une autre, comme le Lion, la Tour, la Grenade, &c. qui ſont les Armes particulieres de divers Royaumes dont la Monarchie d'Eſpagne eſt for-

(*f*) Dom George Juan, depuis ſon retour à Madrid, en 1746, a déterminé le rapport de la vare de Caſtille à la toiſe de Paris, de 144 à 331; en comparant, à l'Etalon de la vare du Conſeil Royal de Caſtille, une regle de demi-toiſe, qu'il avoit lui-même étalonnée à Quito, ſur la toiſe de fer que les Académiciens avoient apportée de Paris au Pérou, & qui ſervit à toutes leurs opérations. *Voyez les Obſervat. Phyſ. & Aſtron. à la fin du Voyage au Pérou.*

(*g*) Par la formule, *Auſpiciis Philippi V.*

Observations pour la figure de la Terre. Histoire des Pyramides de Quito.

mée; que si l'on vouloit supposer que le choix de la Piece fût indifférent, pourvu qu'elle fut tirée des Armoiries d'Espagne, la Fleur-de-lis pouvoit encore être choisie à ce titre, puisque l'Ecusson du Royaume de Naples, qui fait partie de celui d'Espagne, est semé de Fleurs-de-lis.

Quant aux prétentions, qu'on supposoit que la France pourroit former à l'occasion de cette Fleur-de-lis, l'Académicien allégua (car j'étois obligé, dit-il, de répondre sérieusement) que cette crainte étoit visiblement chimérique, non-seulement par les raisons précédentes, mais parce que le nom de Philippe V, qui commençoit l'Inscription, levoit toute équivoque; que d'ailleurs cette Fleur-de-lis ne tiroit pas plus à conséquence que celles qu'on voyoit à Quito même, dans la frise du Frontispice de l'Eglise de S. François, bâtie depuis deux siecles, & qui n'avoient pas fourni plus de prétexte à la France pour former des prétentions sur l'Amérique, qu'à la Maison de Farnese & à la Ville de Florence, qui ont aussi pour armes des Fleurs-de-lis; que si la crainte des Parties adverses avoit le plus léger fondement, il falloit convenir que la France avoit été bien négligente à faire valoir le droit qu'elle pouvoit tirer, par conséquent, sur les conquêtes du nouveau Monde, de la Fleur-de-lis qui marque le Nord dans toutes les Boussoles de l'Europe, & qui a servi de guide aux Colombs, aux Vespuces & aux Magellans, pour leurs Découvertes. Je témoignai ma surprise, de l'ombrage qu'on prenoit d'une Fleur-de-lis, tirée des propres Armes du Monarque régnant, dans une Ville où l'on voyoit de toutes parts l'Aigle Impériale, tantôt peinte ou sculptée, jusqu'à la Porte de l'Audience Royale, tantôt brodée, découpée, moulée sur les harnois des Chevaux, sur les Meubles, sur les Autels mêmes, & qui étoit regardée apparemment comme une décoration sans conséquence. Il auroit pu ajouter qu'à Madrid même on n'y faisoit pas plus d'attention, s'il eut pu prévoir alors que huit ans après on verroit l'Aigle à deux têtes, chargée en cœur de l'Ecusson de la Maison d'Autriche, servir de fleuron à la fin des Chapitres, dans la Relation publiée par ceux qui lui faisoient un crime d'avoir couronné les Pyramides d'une Fleur-de-lis (*h*).

Enfin, il insinuoit dans son Mémoire, comme il l'avoit dit au Procureur Général de l'Audience, que pour prévenir toute interprétation suspecte, il n'y avoit qu'à couvrir de la Couronne d'Espagne la Fleur-de-lis des Pyramides, & qu'alors on ne pourroit plus douter qu'elle ne fût le symbole d'un Roi d'Espagne, né Prince de la Maison de France. Il concluoit par demander la confirmation de l'Arrêt du 2 Décembre 1740, & l'approbation de l'Audience Royale pour l'Inscription qu'il avoit fait graver, de concert avec ses deux Collegues.

On aura peine à croire qu'une affaire si simple ait pu donner matiere à plus de quatre-vingts rôles *in-folio* d'Ecritures, sans compter les Lettres particulieres, & les Mémoires qui avoient précédé, dont M. de la Condamine assure qu'on auroit pû faire une liasse encore plus épaisse. Les Officiers Espagnols ayant été appellés à Guayaquil, où l'on craignoit une descente des Anglois, l'Audience Royale ne laissa point, après quelques lenteurs, de rendre un nouvel Arrêt, qui fut signé le 7 Juillet 1742, & qui portoit per-

(*h*) Journal de M. de la Condamine, pp. 251. & précédentes.

Observations pour la Figure de la Terre. Histoire des Pyramides de Quito.

mission, aux Académiciens François, de faire élever, dans la Plaine d'Yaruqui, deux Pyramides en mémoire de leurs Observations; sous la condition expresse de rapporter, dans deux ans, la confirmation du Conseil Suprême des Indes, & de faire mettre la couronne de l'Espagne sur les Fleurs-de-lis qui terminoient les deux Pyramides. L'Inscription étoit approuvée dans toutes ses parties; les noms des deux Officiers Espagnols y devoient être insérés, *avec les qualités sous lesquelles ils avoient été envoyés pour assister aux opérations* des Académiciens François; & l'Arrêt du 2 Décembre 1740. étoit confirmé à ces conditions.

M. de la Condamine triomphoit. Les deux Espagnols obtenoient moins qu'il ne leur avoit offert. Il se hâta de remplir la condition qui regardoit les Fleurs-de-lis: & le Procès verbal en fut fait par un Huissier. Cette opération avoit été précédée d'une autre. En commençant le travail, il n'avoit pas été possible d'insérer dans la fondation des Pyramides, une copie de l'Inscription, parce que les termes n'en étoient point encore arrêtés, ni par conséquent autorisés par l'Audience Royale; mais l'Académicien s'étoit réservé un moyen de suppléer à cette omission. Il avoit fait dresser un mât fort haut, dont le pié remplissoit le vuide de la Meule de Moulin qui marquoit le centre de la base de chaque Pyramide. On avoit ensuite élevé le piédestal & le reste de l'édifice. Des cordes, tendues du haut du Mât aux quatre angles, avoient guidé les Maçons dans l'alignement des vive-arrêtes; mais cet usage n'étoit qu'accessoire, & M. de la Condamine s'étoit proposé un but différent. En retirant le mât, après l'entiere construction des Pyramides, il étoit resté, à sa place, un canal creux, qui aboutissoit au milieu de la Meule de Moulin placée au centre de la fondation. Quelque tems avant la visite de l'Huissier, & lorsque tous les termes de l'Inscription eurent été concertés, l'Académicien se transporta aux Pyramides, & laissa tomber, dans le canal qui les traversoit depuis le sommet jusqu'à leur base, une longue boîte de plomb, soudée, qui contenoit une Planche d'argent, de six pouces sur quatre, où il avoit fait graver par M. de Morainville, la copie figurée de l'Inscription, telle qu'elle étoit sculptée sur la face de la Pyramide. Un mêlange de souffre fondu & de brique pilée, qui faisoit un enduit très-dur, couvroit cette boîte, & la préservoit de toute sorte d'humidité. La masse tomba, par son propre poids, dans l'intérieur de la Pyramide, au centre vuide de la Meule de Moulin qui occupoit le milieu de la fondation. M. de la Condamine n'eut qu'un seul Témoin, dont l'assistance étoit nécessaire. Cet air de mystere devenoit indispensable, dans un Pays où toutes les opérations précédentes avoient été regardées du Peuple comme une espece de magie, & où le plus léger soupçon auroit suffi pour faire espérer un trésor en démolissant les Pyramides.

Lorsque l'Académicien présenta le Procès verbal à l'Audience, il demanda que quelqu'un fût nommé pour graver les noms des deux Officiers Espagnols, dans l'espace blanc qu'il avoit laissé sur la pierre. Il représenta, qu'il ne l'avoit pas rempli, parce que l'Arrêt ne l'en chargeoit point nommément, & parce qu'il avoit à craindre, de la part des deux Officiers, quelque nouvel incident sur leurs titres & leurs qualités, qui pouvoit lui attirer un second Procès; que d'ailleurs il ignoroit si la Cour, en déclarant qu'ils

Observations pour la Figure de la Terre.

Histoire des Pyramides de Quito.

avoient droit d'être nommés dans l'Inscription comme *Assistans*, avoit prétendu les forcer d'y voir leurs noms gravés avec cette qualité, pour laquelle ils avoient tant de répugnance, & qu'il n'avoit pas voulu leur donner cette mortification; mais qu'il déposoit cent piastres (*i*), pour la main-d'œuvre, & pour le salaire de celui qui seroit chargé de la Commission. Le Procureur Général, à qui le Procès verbal & la Requête furent communiqués, se plaignit de l'inexécution de l'Arrêt, dans la partie du blanc, qui n'étoit pas remplie; & le même jour, l'Audience ordonna qu'elle le fût. Alors, par une derniere Requête, l'Académicien exposa qu'un ordre vague, d'exécuter l'Arrêt, n'avoit pu lui faire présumer qu'il dût graver les deux noms de sa propre main; que son devoir l'appelloit à Cuença (*k*), pour terminer un Ouvrage qui duroit depuis sept ans, & que de-là il devoit retourner en France, pour rendre compte de ses travaux au Roi & à l'Académie; que n'ayant encore trouvé personne qu'il pût charger de la Commission, il laissoit cent piastres à Quito, entre les mains d'un homme de crédit, pour les remettre à celui qui seroit nommé par l'Audience. Quelle que pût être la décision de cette Cour, pour cette fois, dit-il, il étoit bien résolu de ne pas retarder son départ: mais heureusement ses conclusions lui furent aussitôt adjugées par un nouvel Arrêt; & le lendemain, 4 de Septembre 1742, il fit son dernier adieu à Quito.

M. de la Condamine ne se contenta point d'emporter une copie authentique de toutes les Pieces d'un Procès qui avoit duré plus de deux ans; il pria M. Bouguer, qui devoit retourner en France par une autre route, d'en prendre un duplicata. Son voyage par la Riviere des Amazones, dont l'article suivant contiendra la relation, & divers détours forcés, ne lui ayant pas permis d'arriver à Paris, avant la fin de Février 1745, M. Bouguer, qui l'avoit précédé de huit mois, avoit déja remis les Pieces à M. le Comte de Maurepas; & ce Ministre avoit écrit à M. l'Ambassadeur de France à Madrid. Ainsi l'affaire étoit desormais entre les mains de la Cour & de l'Académie des Sciences. Il se fit d'autres démarches; mais M. de la Condamine demeura d'autant plus tranquille, qu'indépendamment de l'attention du Ministre, il savoit qu'une copie du Procès avoit été remise à la Cour d'Espagne, & qu'il ne pouvoit se persuader qu'on donnât atteinte à la décision d'un Tribunal supérieur, qui avoit prononcé sur des Pieces si claires. Ajoutons que Dom George Juan, celui des deux Officiers Espagnols qui avoit marqué le plus de chaleur, avoit assuré, dans le voyage qu'il fit à Paris en 1746, qu'il ne pensoit plus au Procès des Pyramides (*l*).

Cependant, à la fin de Septembre 1747, on apprit qu'il y avoit eu des ordres de la Cour d'Espagne pour la démolition du Monument. A la vérité, sur les représentations de Dom George, ils furent presqu'aussitôt revoqués; mais au mois de Septembre de l'année suivante, M. de la Condamine fut,

(*i*) 500 francs.

(*k*) M. de la Condamine, retenu depuis plusieurs mois à Quito par le Procès des Pyramides, étoit pressé par M. Bouguer de se rendre à l'autre extrêmité de la Méridienne, pour des Observations correspondantes & décisives, auxquelles M. Bouguer menaçoit de renoncer, si M. de la Condamine retardoit son départ. *Journal Historique*. p. 164.

(*l*) D'ailleurs il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût être renouvellé sans que les Académiciens fussent entendus, & sans que la Cour de France en fût informée.

par une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, qui faisoit alors imprimer sa Relation historique, qu'il y avoit un autre ordre expédié, pour substituer une nouvelle Inscription à celle qui étoit gravée sur les Pyramides. Dom Antoine en envoya une copie. Outre la suppression des noms de divers Ministres de France, elle contenoit divers changemens, surtout un, contre lequel les Académiciens François devoient reclamer. Il étoit question du nombre de toises auquel ils avoient fixé la longueur de la base, pour leur mesure horizontale à différens niveaux. Dans la nouvelle Inscription, ce nombre étoit converti en un autre, qui désignoit la distance prise en droite ligne, inclinée entre les deux extrêmes inégalement élevés. Les Académiciens avoient affecté de ne pas l'indiquer, parce qu'il supposoit un long calcul, dans le résultat duquel on pouvoit différer. Cependant, par le changement qu'on faisoit à l'Inscription, on les rendoit garans d'un nombre qui n'étoit pas celui qu'ils avoient adopté. Les conséquences en furent représentées à Dom Antoine, qui les sentit ; & l'Inscription nouvelle fut réformée d'après celle des Académiciens, quoique le nombre de toises soit un peu différemment exprimé.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.
HISTOIRE DES PYRAMIDES DE QUITO.

M. de la Condamine la donne, telle qu'elle est rapportée dans la Relation publiée à Madrid (*m*), sans y joindre aucune réflexion sur la suppres-

(*m*) La voici :

PHILIPPO V
HISPANIARUM ET INDIARUM REGE CATHOLICO,
LUDOVICI XV. FRANCORUM REGIS CHRISTIANISSIMI POSTULATIS,
REGIÆ SCIENTIARUM ACADEMIÆ PARISIENSIS VOTIS
ANNUENTE, AC FAVENTE.
LUDOV. GODIN, PETRUS BOUGUER, CAR. MARIA DE LA CONDAMINE
EJUSDEM ACADEMIÆ SOCII,
IPSIUS CHRISTIANISSIMI REGIS JUSSU ET MUNIFICENTIA
AD METIENDOS IN ÆQUINOCTIALI PLAGA TERRESTRES GRADUS,
QUÒ VERA TERRÆ FIGURA CERTIUS INNOTESCERET,
IN PERUVIAM MISSI;
SIMULQUE
GEORGIUS JUAN S. JOANNIS HIERO-SOLYMITANI ORD. EQUES,
ET ANTONIUS DE ULLOA,
UTERQUE NAVIUM BELLICARUM VICE-PRÆFECTI,
ET MATHEMATICIS DISCIPLINIS ERUDITI,
CATHOLICI REGIS NUTU, AUCTORITATE, IMPENSA
AD EJUSDEM MENSIONIS NEGOTIUM EODEM ALLEGATI,
COMMUNI LABORE, INDUSTRIA, CONSENSU
IN HAC YARUQUENSI PLANITIE
DISTANTIAM HORIZONTALEM $6272\frac{11}{12}$ PARIS. HEXAPEDARUM
IN LINEA A BOREA OCCIDENTEM VERSUS GRAD. 19, MINUT. $25\frac{1}{2}$
IN EA HUJUS, ET ALTERIUS OBELISCI AXES EXCURRENTEM,
QUÆQUE AD BASIM PRIMI TRIANGULI LATUS ELICIENDAM,
ET FUNDAMENTUM TOTI OPERI JACIENDUM INSERVIRET,
STATUERE.
ANNO CHRISTI M. DCCXXXVI. MENSE NOVEMBRI.
CUJUS REI MEMORIAM
DUABUS HINC INDE OBELISCORUM MOLIBUS EXTRUCTIS,
ÆTERNUM CONSECRARI PLACUIT.

Observations pour la Figure de la Terre.

Histoire des Pyramides de Quito.

sion des noms des deux Ministres François (n), & sur la maniere adroite dont l'objet de la commission des deux Officiers Espagnols y est énoncée. Il reconnoît, au contraire, que le tour en est heureux, noble & simple, tel que l'exige le Style lapidaire.

Malheureusement, la révocation du premier ordre n'avoit pu arriver à Quito aussi promptement que l'ordre même. Il fut exécuté ponctuellement, c'est-à-dire, que les Pyramides furent démolies. On a sçu, depuis, qu'il y avoit eu de nouveaux ordres expédiés à la Cour de Madrid, pour les reconstruire. Mais, en supposant qu'ils dussent avoir leur exécution, M. de la Condamine crut devoir exposer des inconvéniens, dont il est important que le Public soit instruit.

Pour la construction des Pyramides qui ont été démolies, il avoit fallu tirer de 500 piés de profondeur, douze ou quinze mille quintaux de roche; chercher, comme on a vu, deux Tables de pierre, d'une grandeur suffisante; fonder l'une des deux Pyramides sur pilotis; amener de l'eau, d'une distance de deux lieues: &c. enfin, seize mois avoient à peine suffi pour conduire l'Ouvrage à sa perfection, & les obstacles avoient été tels, que s'il étoit question de recommencer, l'Académicien confesse qu'il n'en auroit plus la patience & le courage. Qui que ce soit, dit-il, qui se charge de la nouvelle construction, n'aura ni les mêmes motifs, ni les mêmes ressources, dans un Pays où les Arts sont encore au berceau. D'ailleurs, il ne lui paroît pas douteux qu'au moment de la démolition, avant l'arrivée de l'ordre pour le rétablissement, tous les matériaux des Pyramides n'aient été dispersés, & que les Voisins ne s'en soient saisis, pour en faire un autre emploi. Comment donc s'imaginer que la constance & l'industrie n'aient pas manqué à ceux qu'on a chargés de la réédification?

Ce n'est qu'une partie du mal. On a fouillé jusques dans les fondemens des Pyramides, pour y chercher deux lames d'argent, qu'on a sçu que M. de la Condamine y avoit placées, & sur lesquelles il avoit fait graver la même Inscription que sur les Tables de pierre. On a donc dérangé les Meules, dont les centres marquoient les deux termes de la Base. Aura-t-on replacé ces centres au même point où ils étoient? Les Indiens, à la discrétion desquels l'Ouvrage aura été abandonné, auront-ils réuni dans la même direction la ligne tracée sur les Meules? Auront-ils orienté les Pyramides nouvelles sur les Régions du Monde? Quand on auroit senti la nécessité de toutes ces attentions, se sera-t-il trouvé, dans le Pays, quelqu'un qui en ait été capable? ou, du moins, peut-on s'en croire sûr? Qui sera garant que la Base, comprise entre les deux nouvelles Pyramides, ne soit pas, ou plus longue, ou plus courte, que celle que les Académiciens avoient tracée avec tant de scrupule?

(n) Aujourd'hui, que le point de vue est plus éloigné, on peut juger, avec beaucoup de vraisemblance, que cette suppression vint de la jalousie du Ministre d'Espagne. M. de la Condamine se plaint seulement que les Parties n'eussent point été entendues. Il apprit trop tard, dit-il, qu'un excès de délicatesse de la part d'un Ministre, dont le nom étoit dans l'Inscription, l'avoit porté à se reposer du succès sur l'évidence du droit, sans agir aussi vivement qu'il auroit pu, s'il ne s'étoit pas regardé comme Partie intéressée. *Ibid.* p. 267.

Observations pour la Figure de la Terre.

Histoire des Pyramides de Quito.

Il est donc certain, non-seulement pour les Mathématiciens, mais pour quiconque veut y réfléchir, que les deux termes extrêmes de la Base sont perdus à jamais; ou, ce qui revient au même, qu'on ne peut avoir aucune certitude morale qu'ils soient conservés. Le nouveau Monument peut donc servir, tout au plus, à perpétuer la mémoire d'un Voyage, déja célebre dans la République des Lettres, mais non à constater, sur le terrein, la longueur réelle de la Base; usage auquel l'ancien Monument étoit principalement destiné, & qu'aucun autre ne peut parfaitement suppléer. C'est ce que M. de la Condamine n'a pu se dispenser de déclarer hautement, pour prévenir les conséquences qui seroient à craindre, si jamais on vouloit faire servir la distance des deux nouvelles Pyramides à vérifier les mesures des Académiciens, ou si, les supposant bien orientées, on croyoit pouvoir conclure que la Méridienne eût changé de direction. Il prévoyoit d'ailleurs, il osoit prédire en 1750, que malgré les ordres de la Cour d'Espagne, les Pyramides ne seroient jamais relevées; sur quoi il s'en rapportoit aux éclaircissemens à venir, supposé que jamais on en reçût; comme il en appelloit à l'évidence, pour l'incertitude qu'il y auroit toujours sur la distance des centres (o). Il s'est passé six années, sans que l'événement ait démenti sa prédiction.

Retour des Académiciens François.

Retour des Académiciens François.

C'est de lui encore, que nous emprunterons quelques circonstances du retour de ses Collegues: celles du sien se trouveront dans la Relation de son Voyage sur la Riviere des Amazones. Il nous apprend que M. Bouguer, étant parti de Quito le 20 Février 1742, prit la route de Carthagene & de Saint Domingue; qu'il arriva en France sur la fin de Juin 1744; qu'il rendit compte, à l'Académie, des opérations pour la mesure du Méridien, dans l'Assemblée publique du mois de Novembre suivant, & qu'au commencement de l'année 1745 il fut gratifié d'une pension de mille écus sur la Marine (a).

M. Bouguer.

Après le départ de M. Bouguer & de M. de la Condamine, M. Verguin, resté à Quito pour aider M. Godin dans ses dernieres opérations trigonométriques, tomba dangereusement malade. Sa santé fut longtems à se rétablir, & ne lui permit de se mettre en chemin qu'en 1745. Il prit sa route par Guayaquil, Panama, Porto-Belo, Saint Domingue, c'est-à-dire la même que les Académiciens avoient suivie en allant au Pérou. En arrivant à Paris, au commencement de 1746, il obtint le Brevet d'Ingénieur de la Marine, à Toulon, sa Patrie. Il y est aujourd'hui Ingénieur en Chef.

M. Verguin.

M. Godin, l'ancien des trois Académiciens, & qui avoit proposé le Voyage de Quito, étoit chargé de l'administration des fonds destinés à l'en-

M. Godin.

(o) Tout ce récit est tiré de l'Histoire des Pyramides, jointe en Appendix, avec les preuves, au Journal de M. de la Condamine.

(a) M. Bouguer donna, en 1746, son *Traité du Navire*, fruit de ses méditations sur les Montagnes du Pérou; & en 1749, son Livre *de la Figure de la Terre*, déterminée par ses observations & celles de M. de la Condamine. On a déja parlé de son Mémoire, lu à l'Académie en 1744.

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES ACADÉMIC. FRANÇOIS.

treprise. Il avoit ordre de ne laisser aucune dette en Amérique. Les dépenses qu'il avoit été obligé de faire pour le service, & le malheureux succès de sa tentative pour détourner la Riviere de Pisqué (b), le retenoient à Quito. Dans ces circonstances, le Viceroi & l'Université de Lima lui offrirent, au commencement de 1744, la place de premier Cosmographe de S. M. C. & la Chaire de Mathématique, vacante par la mort du Docteur Dom Joseph *Peralta*, qu'il accepta pour un tems. L'Université de Lima écrivit même une Lettre obligeante à l'Académie des Sciences, dans la seule vûe de l'engager à trouver bon que M. Godin, après avoir achevé les affaires de sa mission, passât quelques années dans la Capitale du Pérou, pour y faire des disciples, & répandre les lumieres de l'Académie dans cette partie du nouveau Monde. Il s'étoit rendu à Lima dès le mois de Juillet 1744, avec Dom George Juan; & bientôt après il entra dans ses nouvelles fonctions, auxquelles on joignit celle de composer la Gazette du Pérou. Il étoit à Lima, pendant l'affreux tremblement de terre, qui ruina presqu'entiérement cette Ville, le 28 Octobre 1746, & qui laissa subsister à peine quelques vestiges du Callao, englouti avec tous ses Habitans. M. Godin fut consulté par Dom Joseph *Manso y Velasco*, *de Supérunda*, alors Viceroi du Pérou, sur la réédification de Lima & du Callao. L'année d'après, ayant reçu de France, des fonds qui le mirent en état de satisfaire à ses engagemens, il partit de Lima au mois d'Août 1748, pour revenir en Europe par la route de Buenos-Aires. Au mois de Février 1751, il se rencontra, à Rio Janeiro, avec M. *de la Caille*, parti du Port de l'Orient le 25 Novembre 1750. pour aller faire des Observations Astronomiques au Cap de Bonne-Espérance; & la même année, dans le cours de Juillet, il arriva heureusement à Lisbonne sur la Flotte de Fernambuc. De-là, il se rendit à Madrid, où il séjourna quelques mois; il revint à Paris sur la fin de l'année 1752, & partit en Octobre 1753, avec sa Famille, pour aller s'établir en Espagne. Peu de tems après son retour à Madrid, il y perdit, de la petite vérole, son Fils unique, jeune Homme de grande espérance. M. Godin est aujourd'hui à Cadix, Directeur Général de l'Académie des Gardes de la Marine d'Espagne, avec 4000 Ducats d'appointemens & le Brevet de Colonel d'Infanterie.

M. de Jussieu.

M. de Jussieu, excité par les Lettres de M. de la Condamine à prendre comme lui la route des Missions de Maïnas & du Para, c'est-à-dire celle de la Riviere des Amazónes, comme la plus propre à multiplier ses recherches de Botanique & d'Histoire naturelle, se disposoit en 1747. à suivre un si bon conseil: mais à la veille de son départ, il fut retenu par un Décret de l'Audience de Quito, qui défendoit de lui louer des Mules & des Indiens, & qui lui fut signifié à lui-même, pour l'empêcher de partir. Rien n'est plus honorable, pour lui, que cette espece de violence. Les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit à ses lumieres, avoient fait juger son secours nécessaire, dans un tems où la petite vérole ravageoit toute le Province. Après la Contagion, il reprit le dessein de des-

(b) Voyez le Journal de M. de la Condamine.

Observations pour la figure de la Terre. Retour des Académic. François.

descendre le Fleuve des Amazones, & pénétra même à pié dans la Province de Canelos; mais il y reçut des Lettres de la Cour de France qui l'obligerent d'aller joindre M. Godin à Lima, pour lui demander, au cas qu'il se fixât dans cette Ville, une copie de ses Observations & les instrumens de l'Académie, particuliérement la Toise de fer qui avoit servi à régler toutes les mesures. Il trouva M. Godin prêt à repasser en Europe. L'un & l'autre partirent ensemble, à la fin d'Août 1748, & se mirent en chemin vers Buenos-Aires, en traversant le haut Pérou, le Tucuman & le Paraguay. Dans cette longue route, M. de Jussieu quitta son Compagnon de Voyage, pour aller herboriser aux environs de Santa-Crux de la Sierra, dans le dessein de le rejoindre ensuite à Buenos-Aires. On ignore par quels obstacles il fut arrêté: mais on a sçu que son départ ayant été retardé jusqu'en 1753, il étoit prêt alors à reprendre sa route par Buenos-Aires, avec M. l'Evêque de Potosi; & si l'on en a reçu quelques nouvelles depuis, elles n'ont pas été publiées. M. de la Condamine vante la nombreuse collection de Plantes, de Graines, de Fossiles, de Mineraux, d'Animaux & de morceaux précieux d'Histoire Naturelle de tout genre, qu'il rapporte pour fruit de ses longues & pénibles recherches, avec un grand nombre de desseins bien exécutés, de la main de M. Morainville.

M. des Odonais.

M. Godin des Odonais, cousin-germain de l'Académicien, paroissoit fixé à Quito par un Etablissement. Il y avoit épousé, au mois de Décembre 1741, la Fille de M. de *Granmaison*, François, né à Cadix, & depuis Corrégidor d'Otavalo, dans la Province de Quito, par la faveur du Marquis de *Castel Fuerte*, Viceroi du Pérou, auquel il s'étoit attaché en Espagne. Mais l'envie de repasser en France, avec sa Famille, le fit aller au Para, en 1749, pour reconnoître la route que M. de la Condamine lui avoit tracée en descendant la Riviere des Amazones, & qui est devenue ensuite familiere aux Espagnols. Du Para, il écrivit en France, la même année, pour se procurer des recommandations & des Passeports, dans la résolution où il étoit d'amener sa Famille par la même route. On a sçu depuis, qu'il étoit passé à Cayenne, où il étoit encore en 1754.

M. de Morainville.

Enfin, sans parler de M. Couplet & de M. Seniergues, qu'un mauvais sort avoit conduits au Pérou pour y trouver leur tombeau, M. de Morainville & M. Hugo étoient les seuls, en 1751, qui fussent encore dans la Province de Quito, retenus tous deux, apparemment, par les fréquentes occasions qu'ils y avoient d'exercer leurs talens & leurs lumieres. Mais ils n'en marquoient pas moins, dans leurs Lettres, qu'ils aspiroient au moment de pouvoir partir, pour venir finir leurs jours dans leur Patrie. Cette année même (1756) ils en écrivoient encore dans les mêmes termes.

Dom Pedro Maldonado.

On regretteroit de ne pas trouver au nombre de ces illustres Voyageurs Dom Pedro Maldonado, qu'on va voir descendre le Fleuve des Amazones avec M. de la Condamine, & dont le nom d'ailleurs a déja paru tant de fois dans ce Recueil; sans compter la part qu'il y a lui-même, par la belle Carte de la Province de Quito, dressée en partie sur ses Mémoires. C'est à M. de la Condamine qu'on a l'obligation d'avoir recueilli les

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE.

RETOUR DES ACADÉMIC. FRANÇOIS.

Ses fervices.

circonftances de fon retour & celles de fa mort, comme un tribut qu'il a cru devoir à l'amitié (*c*).

M. MALDONADO, arrivé au Para, avec l'Académicien, en partit le 3 Décembre 1743, fur la Flotte Portugaife, & fut rendu à Lisbonne au mois de Février fuivant. Dans l'abfence de M. de Chavigny, Ambaffadeur de France, pour qui M. de la Condamine lui avoit donné des Lettres, il fut reçu par M. de Beauchamp, chargé des affaires de France. Mais, preffé par fes affaires, il fe hâta de paffer à Madrid. Quoiqu'ordinairement un Efpagnol d'Amérique (*d*) foit longtems Etranger dans cette Cour, M. Maldonado ne tarda point à s'y familiarifer. Il fit imprimer, fuivant l'ufage, un Mémoire contenant le détail de fes fervices, avec la preuve authentique qu'il avoit établi un nouveau Port fur la Riviere des Emeraudes, & pratiqué, dans un terrein couvert de Forêts inacceffibles (*e*), un chemin fort utile au Commerce de Panama avec la Province de Quito, qui n'avoit eu jufqu'alors d'autre Port, ni d'autre débouché, que Guayaquil. Dans une entreprife plufieurs fois tentée, & toujours abandonnée, il avoit fallu tout fon courage pour triompher des obftacles. Son mérite & fes talens n'échapperent point à la pénétration des Miniftres Efpagnols : il obtint, pour fon Frere aîné, le titre de Marquis de *Lifès*, & pour lui-même la confirmation du Gouvernement de la Province d'*Efmeraldas*, avec la furvivance pour deux Succeffeurs à fon choix; 5000 Piaftres (*f*) d'appointement affignées fur les Douanes du nouveau Port, la clé d'or, & le titre de Gentilhomme de S. M. C.; honneurs dont il devoit peu jouir.

Ses récompenfes.

Ses Voyages.

IL vint en France, à la fin de 1746; il affifta fouvent aux Affemblées de l'Académie des Sciences, qui lui donna des Lettres de correfpondance. En 1747, il fit la Campagne de Flandres avec M. le Duc d'*Huefcar*, Ambaffadeur d'Efpagne, & fuivit la Perfonne du Roi dans toutes fes marches: il vit de près la Bataille de Lawfeld & le Siege de Berg-op-zoom; fpectacles affez étranges, obferve M. de la Condamine, pour les yeux d'un Créole du Pérou, forti récemment d'un Pays, où les grands événemens de l'Europe font à peine, fur un petit nombre de Lecteurs, la même impreffion que ceux de l'Antiquité Grecque ou Romaine font fur nous (*g*). La même année, il

(*c*) Dans fon Journal, p. 208.

(*d*) On a vu qu'il étoit né & qu'il avoit fes Etabliffemens au Pérou.

(*e*) Voyez, ci-deffus, divers endroits de la Defcription.

(*f*) 25000 livres de France.

(*g*) Une Lettre, qu'il écrivit, le 28 d'Août 1747, à M. de la Condamine, donne une finguliere idée de ce qui s'étoit paffé dans fon ame : „ J'ai paffé le Samedi, tout l'après-midi, & le Dimanche depuis quatre „ heures du matin jufqu'à 10 du foir, fur le „ champ de Bataille, très-proche de la per„ fonne du Roi, voyant & écoutant tout ce „ que vous aurez appris de la journée de „ Lawfeld. Vous pouvez juger quel étonne„ ment m'a dû caufer le fpectacle d'objets fi „ nouveaux & fi étranges à mes yeux, jus„ qu'à préfent fermés & enfevelis dans le „ fommeil de la profonde paix de la Pro„ vince de Quito, où la vue d'une faignée „ eft capable de faire évanouir. Il faudroit „ avoir vu l'Enfer de près, ou du moins „ avoir été au pié du Volcan de Coto-Paxi, „ le jour qu'il vomit tant de flammes, pour „ fe faire une idée du feu qui fortoit de Law„ feld & des autres retranchemens des An„ glois; & il faudroit n'être pas mortel, „ pour imaginer jufqu'où les François ont „ porté la valeur, l'intrépidité & l'acharne„ ment, pour y attaquer leurs Ennemis, les „ en chaffer & les vaincre. Pendant tout ce „ tems, le courage & la conftance avec les„ quels S. Majefté fupportoit les fatigues &

OBSERVATIONS POUR LA FIGURE DE LA TERRE. RETOUR DES ACADÉMIC. FRANÇOIS.

parcourut la Hollande, & revint passer l'Hiver à Paris. Il lui manquoit de connoître l'Angleterre: la suspension d'armes lui en facilita le moyen. Au mois d'Août 1748, il se rendit à Londres, qui fournissoit à peine assez d'objets à son insatiable curiosité; mais il fut arrêté, au milieu de sa course, par une fievre ardente & une fluxion de poitrine, dont la force de son tempérament, ni l'art du fameux Docteur Mead, ne purent le délivrer; il mourut le 17 Novembre de la même année, âgé d'environ quarante ans. Sa derniere sortie avoit été pour se rendre à l'Assemblée de la Société Royale, où il venoit d'être agréé. Les Amis, que son mérite lui avoit déja faits à Londres, lui procurerent à l'envi toute sorte de secours, & mirent le sceau sur ses effets, qu'ils envoyerent, suivant son intention, à M. de la Condamine, avec ses clés & son Porte-feuille. M. Maldonado avoit laissé, à Paris, deux caisses remplies de Desseins, de modeles de Machines, & d'instrumens de divers métiers, qu'il comptoit de porter dans sa Patrie, où il se flattoit de pouvoir introduire le goût des Sciences & des Arts; & personne n'étoit plus capable d'y réussir. Sa passion pour s'instruire embrassoit tous les genres; & sa facilité à concevoir suppléoit à l'impossibilité où il s'étoit vu de les cultiver tous dès sa premiere jeunesse. Sa physionomie étoit prévenante; son caractere doux & insinuant, & sa politesse extrême. Il eut pour Amis toutes les personnes de mérite dont il fut connu. L'Historien de l'Académie des Sciences n'a pas manqué d'honorer sa mémoire d'un éloge.

Sa mort.

Son éloge.

DEPUIS sa mort, M. de la Condamine a pris soin d'achever sur ses Mémoires, & sur ceux qu'il y a joints, la Carte de la Province de Quito, & de la faire graver en quatre feuilles qu'il a publiées sous son nom. C'est la même, dont nous n'avons fait que donner une copie dans la Description de cette Province, d'après celle que l'Académicien a jointe à son Journal. Sa Majesté Catholique fit demander les Planches, dont M. de la Condamine étoit demeuré dépositaire, & qu'il remit à M. l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Ministre retira aussi un Coffre, rempli de Papiers, de Mémoires de la main de Dom Pedro Maldonado, & de Curiosités d'Histoire Naturelle.

Sa Carte & ses Papiers.

CONCLUSION.

„ C'EST ainsi, (conclut M. de la Condamine,) que par une suite d'événemens au-dessus de la prévoyance humaine, mon Voyage particulier a „ duré près de dix ans; & que depuis notre départ de France, jusqu'à l'an„ née 1751, où je publie ce Journal (*h*), il s'en est écoulé plus de seize, „ sans que nous soyons encore tous rassemblés." Dans un autre endroit, se rappellant les peines auxquelles il s'est vu exposé, surtout celles qu'on a représentées à l'occasion des Pyramides, il termine son récit par un trait si Philosophique, qu'on ne le soupçonnera point de cette dissipation trop ordinaire aux grands Voyageurs, qui leur a fait quelquefois reprocher d'avoir

„ les incommodités de cette terrible journée, „ sa vigilance, l'humanité & l'héroïsme que „ ses regards & ses discours inspiroient, „ m'ont rempli d'admiration, & d'une foule „ de sentimens divers, qui tous font son élo„ ge, & celui de l'incomparable Nation qui „ lui obéit. *Ibid.* p. 209.

(*h*) On doit comprendre que tout ce qui est postérieur à ce tems, dans ce qu'on a dit de ses Collegues, n'est pas tiré de son Ouvrage.

CONCLUSION. acquis toutes leurs connoiſſances aux dépens de celle d'eux-mêmes. „ Aujourd'hui, (dit-il,) je crois n'avoir rien de mieux à faire, que d'oublier „ les fatigues & les peines qu'il m'en a coûté, pour une choſe que je vois „ avec d'autres yeux, depuis que le tems & l'expérience m'ont appris que „ celles qu'on ſouhaite, avec le plus d'ardeur, ne peuvent nous dédommager du repos que l'on perd pour les obtenir, & que tout ce qui dépend „ des Hommes ne mérite pas d'être pris aſſez vivement pour y ſacrifier ſa „ tranquillité (*i*)."

(*i*) Journal du Voyage fait par ordre du Roi, &c. p. 218. Hiſtoire des Pyramides, p. 27.

---

§. VIII.

Voyage de M. Bouguer au Pérou.

VOYAGE DE M. BOUGUER AU PEROU. Remarque préliminaire.

C'EST à tort que M. l'Abbé Prevôt remarque plus d'une fois, *que M. Bouguer n'avoit rien publié à titre de Voyageur;* tandis que ſon Traité de la *Figure de la Terre* (*a*) eſt précédé d'une *Relation abrégée du Voyage fait au Pérou par MM. de l'Académie Royale des Sciences*; &c. Relation très-curieuſe & très-inſtructive à tous égards. C'eſt une eſpece de réſumé de celles de Dom d'Ulloa & de M. de la Condamine, qui l'ont en quelque façon effacée (*b*) par des détails immenſes, auxquels il ne reſte rien à deſirer. Cependant on devoit en excepter du moins cette partie de l'Ouvrage de M. Bouguer, où il rend compte de ſes propres courſes; & c'eſt à quoi nous allons ſuppléer dans cet Article. Ainſi, ſans en revenir aux motifs du Voyage, ni aux circonſtances de la route juſqu'à l'arrivée ſur la Côte du Pérou, ni enfin aux premieres opérations de MM. de la Condamine & Bouguer, nous nous placerons d'abord à l'endroit où ces deux Académiciens ſe ſéparerent, le 13 Avril 1736, pour ſe rendre à Quito par des routes différentes.

Route de la Riviere de Jama à Guayaquil.

„ Nous étions alors (dit le dernier,) à l'embouchure de la Riviere de *Jama*, qui eſt preſque ſur le même parallele que Quito. M. de la Condami- „ ne ſuivit la Côte au Nord pour gagner la Riviere des *Emeraudes*. Quant „ à moi, je dirigeai mon chemin vers le Sud pour aller à *Guayaquil*, & je „ pénétrai des forêts, dont le terrein étoit encore tellement noyé qu'on „ avoit ſouvent de l'eau juſqu'aux genoux, lorſqu'on étoit monté ſur le „ plus haut cheval: ce n'étoit qu'un marais ou qu'un bourbier continuel. „ Les efforts violens que faiſoient les Mules pour s'en dégager, expoſoient „ à chaque inſtant à ſe briſer contre quelques arbres.

Différence de Climat des deux côtés.

„ CE qui ſurprendra, ſans doute, c'eſt que ces mêmes Pays où la chaleur „ eſt toujours ſi grande, ſoient en même tems d'une humidité auſſi exceſſive. „ Sur le haut même des éminences, d'où il ſemble que l'eau devroit plutôt „ s'écouler, on enfonce dans la boue juſqu'à mi-jambe. Quoique les mai-

(*a*) L'Ouvrage eſt in 4to. & contient, la premiere partie 110, & la ſeconde 394 pages. Paris 1749.

(*b*) Nous remarquons que cette Relation eſt peu connue hors de la France.

„ sons y soient élevées sur des pieux, cela n'empêche pas que l'humidité continuellement excitée par la chaleur n'y gâte tout. On a, dans certaines saisons, toutes les peines du monde à conserver du papier, à empêcher une selle ou une valise de se pourrir. Il est inutile de vouloir tirer un fusil qui a été chargé seulement trois ou quatre jours, & pour conserver la poudre, on n'a pas d'autre moyen que de la sécher au feu de tems en tems.

Voyage de M. Bouguer au Pérou.

„ Ce Pays pluvieux s'étend jusques vers Panama à plus de 300 lieues en longueur du Sud au Nord, sur 40 ou 45 de largeur de l'Est à l'Ouest entre la Côte & la Cordilliere. Quelquefois la Côte change subitement de direction; & comme si la chaîne de Montagnes avoit senti ce détour, quoique de si loin, elle semble s'y conformer; mais ordinairement elle suit son chemin plus en ligne droite; de sorte qu'elle se trouve à moins de distance de la Mer, lorsque quelque Golfe, comme celui de Guayaquil, avance considérablement dans les terres. Au-delà de ce dernier Golfe, en allant au Sud vers Lima, dans une étendue de plus de 400 lieues de longueur sur 20 & 30 de largeur, le Pays est tout différent, découvert & sans bois; ce ne sont que des sables que la Mer y a déposés, ou qui sont tombés de la Cordilliere même. Mais ce qui augmente l'étonnement & ce qui distingue encore plus cette partie du Pérou, qui est au-delà de Guayaquil, c'est qu'il n'y pleut jamais, quoique le Ciel y soit souvent nébuleux. Cette particularité offre un Phénomene, dont personne, que je sache, n'a jusqu'ici donné une solution satisfaisante." L'Académicien propose là-dessus ses idées, qui sont assez étrangeres à notre sujet.

Continuation de la route jusqu'à Quito.

Quoique la route de Guayaquil à Quito ait été déja décrite par les Mathématiciens Espagnols, dont le Journal se trouve inseré dans notre précédent volume (c), nous ne laisserons pas que d'y suivre encore M. Bouguer, qui, sans s'occuper des détails propres au Géographe, continue, en Physicien éclairé, de tracer des vues générales, qu'on peut allier, avec fruit, aux connoissances locales plus particulieres. Comme il étoit parti de Guayaquil le jour même de son arrivée, il ne vante point celles qu'un séjour de quelques heures ne pouvoit lui permettre de se procurer sur l'état de cette Ville, „ qui (dit-il) est considérable & l'une des plus florissantes de tout le Pays. Sa situation avantageuse la rend l'entrepôt du Commerce de Panama & de Lima, & elle est à proprement parler le Port de Quito, quoiqu'elle en soit fort éloignée. Elle est assez grande, & partagée en vieille & nouvelle Ville. Ses Maisons, toutes bâties de bois, ne sont séparées que par de simples cloisons. Elle est située à cinq lieues de la Mer, sur la rive occidentale d'une Riviere large & profonde, immédiatement au-dessous de la rencontre de la Riviere de *Daule*, qui est aussi très-belle. Presque toutes les Rivieres, qui tombent de la Cordilliere dans la Mer Pacifique, ne sont que des torrens impétueux, malgré la grande quantité d'eaux qu'elles roulent. Elles descendent d'une trop grande hauteur, & elles n'ont

(c) Page 459.

VOYAGE DE M. BOUGUER AU PEROU.

„ pas le tems de se grossir, en parvenant trop promptement à la Mer. Les unes sont contenues dans des lits assez étroits, comme la plupart de celles qui ont des terres à traverser, & qui tombent en-deçà du Golfe de Guayaquil : les autres, qui coulent sur un terrein sablonneux, se sont étendues davantage; elles forment souvent de grandes nappes, quoiqu'elles conservent toujours la premiere vîtesse que leur a imprimé leur chûte. Mais la Riviere de Guayaquil, en se jettant dans le Golfe de même nom, a un cours plus paisible; ce qui vient de ce qu'elle marche parallélement à la Cordilliere. Elle a moins de pente, elle est sujette au flux & reflux, elle reçoit grand nombre d'autres Rivieres. Toutes ces différences la rendent navigable & très-poissonneuse, mais en même tems elle est remplie de Caymans, ou de ces Crocodilles qui sont si communs dans l'Amérique.

Caracol, premier Poste au pié de la Cordilliere.

„ Je m'embarquai sur cette Riviere, que je remontai, & je parvins, le 19 Mai, à *Caracol*, au pié de la Cordilliere. M. Godin, qui étoit parti trois jours avant moi, avoit été obligé, eu égard à la difficulté des chemins, d'y laisser la cinquieme partie de nos équipages, quoiqu'il eût à son service toutes les Mules de la Province, de façon que n'ayant point de voiture, & ma santé se trouvant fort altérée, par les fatigues de mes dernieres marches, je dus m'arrêter quelques jours en cet endroit, d'où je me mis cependant aussi en chemin, pour franchir à mon tour la chaîne de Montagnes que je voyois. J'y employai sept jours, quoique j'estime qu'il n'y a que sept à huit lieues à traverser; mais la montée est extrêmement rude, elle est entrecoupée d'une infinité de précipices sur le bord desquels on est souvent obligé de marcher; on passe plusieurs fois une petite Riviere nommée *Ojiva*, où il n'y a point d'année qu'il ne périsse quelques Voyageurs; c'est un torrent dont la rapidité est affreuse, quoiqu'il ne laisse pas d'être assez large: on l'a passé pour la derniere fois, on s'en écarte, & on le redoute encore; il semble qu'il menace par son bruit le Voyageur qui le laisse loin de lui. Quelquefois on va en descendant, on trouve une ravine profonde, qu'on ne traverse qu'avec peine; on emploie le reste de la journée à remonter seulement de l'autre côté, & l'on voit qu'on n'est qu'à très-peu de distance de l'endroit dont on est parti le matin. La lassitude des Mules est si grande, qu'après qu'elles ont monté sept à huit pas, il faut les laisser se reposer pour prendre haleine: toute la marche n'est ainsi qu'une alternative du repos & de progrès très-lents, quoique faits avec le plus grand travail."

Incommodités de son passage.

La pluie fut si forte, & tout étoit tellement mouillé les premiers jours, qu'il ne nous fut pas possible d'allumer du feu; il fallut vivre de très-mauvais fromage, & de biscuit fait en partie de maïz. On m'apprêtoit chaque soir le meilleur gîte qu'on pouvoit avec des branches & des feuilles d'arbres, lorsqu'on ne trouvoit point de cabane déja faite par quelque autre Voyageur. A mesure que nous avancions, la chaleur de la zone torride diminuoit, & bientôt nous sentîmes du froid. Le Bourg de *Guaranda*, qui est engagé dans la Cordilliere, offre un lieu de repos dont per-

ſonne ne manque de profiter (*d*). Tout le chemin s'étoit fait dans les bois qui ſe terminent, comme je l'ai reconnu depuis, à quatorze ou quinze cens toiſes de hauteur, & lorſque de quelque poſte plus découvert je regardois derriere moi, je ne voyois que ces forêts immenſes dont je ſortois, & qui s'étendent juſqu'à la Mer. Je parvins enfin en haut, je me trouvai au pié d'une Montagne extrêmement élevée, nommée *Chimboraço*, qui eſt continuellement chargée de neige, & toute la terre étoit couverte de gelée & de glace. La Cordilliere n'étant autre choſe qu'une longue ſuite de Montagnes, dont une infinité de pointes ſe perdent dans les nues, on ne peut la traverſer que par les gorges; mais celle par laquelle je pénétrois, ſe reſſentoit de ſa grande élévation au-deſſus du niveau de la Mer. J'étois au pié de Chimboraço, & cependant je me trouvois déja dans une région où il ne pleut jamais, je ne voyois autour de moi, juſqu'à une aſſez grande diſtance, que de la neige ou du frimas.

Ancienne Troupe d'Eſpagnols qui le franchit la premiere.

JE venois de ſuivre exactement la même route qu'avoit pris, deux ſiecles avant moi, une Troupe d'Eſpagnols commandée par Dom Pedro d'*Alvarado*, lorſque dans les premieres années de la Conquête du Pérou, il faiſoit ce trajet pour mener un ſecours conſidérable à François Pizarre (*e*). Il ſe rendit de Puerto-Viejo à Guayaquil, en paſſant par *Jipijapa* (*f*), comme je venois de le faire. De Guayaquil il monta au pié de Chimboraço, & paſſa par le côté du Sud de cette Montagne pour aller à *Riobamba*, dont le nom étoit alors *Riveepampa*; mais en paſſant ſur une colline, qui doit être néceſſairement ce même Poſte, nommé aujourd'hui l'*Arénal*, ſoixante-dix de ſes gens, qui ne connoiſſoient le Pérou que par le bruit de ſes richeſſes, & qui n'avoient pris aucune précaution, périrent de froid ou de laſſitude, & entr'autres les deux ou trois premieres femmes Eſpagnoles qui tenterent d'entrer dans le Pays. Parvenu en haut, il me fallut deſcendre, mais je fus étonné par la nouveauté du ſpectacle; après avoir été ſucceſſivement expoſé aux ardeurs de la zone torride, je me crus tranſporté tout-à-coup dans une des tempérées, & à la vue des Campagnes de France, dans l'état où elles ſont pendant la plus belle ſaiſon.

Aſpect riant des Campagnes de l'autre côté.

JE découvrois au loin des terres aſſez bien cultivées, un grand nombre de Bourgs & de Villages habités par des Eſpagnols ou des Indiens, de petites Villes aſſez jolies, & tout le Pays, qui eſt découvert & ſans bois, peuplé comme le ſont quelques-unes de nos Provinces. Les Maiſons ne ſont plus faites de roſeaux, comme elles étoient en bas; elles ſont bâties ſolidement, quelques-unes de pierre, mais la plupart de groſſes briques ſéchées à l'ombre. Chaque Village eſt toujours orné d'une très-grande place, dont l'Egliſe occupe une partie d'un des côtés. De cette place qui eſt un quarré long, conſtamment orienté ſur les quatre points cardinaux, partent des rues ou chemins exactement alignés qui vont ſe perdre au loin dans la campagne; ſouvent même les champs ſont pareillement coupés par ces

(*d*) Le tems que l'Auteur y paſſa n'eſt pas compris dans les ſept jours de ſa marche.

(*e*) Voyez le Tome XIX, page 82, où cet événement eſt rapporté, mais avec moins de circonſtances.

(*f*) *Xipixapa* ſur la Carte de la Province de Quito, Tome XIX.

chemins à angles droits, ce qui leur donne la forme d'un grand jardin. Telle eſt la partie de la Province de Quito, ſituée dans la Cordilliere, au Septentrion & au Midi de cette Capitale (*g*).

IL faut avouer que lorſqu'on eſt dans les déſerts qui ſont au dehors de la Cordilliere, & qu'on voit cette haute chaîne toute hériſſée de pointes, on ne s'imagine rien de tout ce qu'elle cache. On eſt porté à croire qu'en eſcaladant ces Montagnes, dont l'aſpect eſt ſi affreux, on ſe trouvera obligé en haut par les inclémences du Ciel, de deſcendre de l'autre côté, & qu'on retombera dans d'autres forêts ſemblables à celles qu'on vient de quitter; il ne peut pas venir dans l'eſprit, que derriere ces premieres Montagnes, il y en a de ſecondes auſſi hautes, & qu'elles ne ſervent, les unes & les autres, qu'à couvrir cet heureux Pays, où la Nature retrace dans ſes libéralités, ou, pour mieux dire, dans ſes profuſions, l'image d'un Paradis terreſtre.

Deſcription de la double Cordilliere.

C'EST que ce Pays eſt renfermé par la Cordilliere, qui eſt double, & qui, comme deux murailles, le ſépare, des côtés de l'Orient & de l'Occident, du reſte de l'Amérique. La premiere des deux chaînes eſt, comme je l'ai dit, à quarante ou quarante-cinq lieues de la Mer; les deux ſont paralleles l'une à l'autre, à une diſtance de ſept à huit lieues par rapport à leurs crêtes; car, au bas, tantôt elles s'éloignent, tantôt elles ſe rapprochent davantage, quoiqu'elles ſuivent toujours à-peu-près la même direction, qui ne differe guere de celle du Méridien; leur voiſinage fait que le ſol, qui les ſépare, & qui a cinq ou ſix lieues de largeur, eſt extrêmement élevé, & que les deux chaînes qui ſont très-diſtinctes pour les habitans qui vivent dans l'intervalle, paroiſſent ne former qu'une ſeule maſſe pour ceux qui ſont au dehors. Quito, & la plus grande partie de la Province, ſont ſituées ainſi dans une longue Vallée, qui ne ceſſe d'être réputée Montagnes encore plus hautes, & dont la plupart ſont couvertes de neige, ou ſont *neigées*, comme s'expriment les Eſpagnols dans leur langue. La Cordilliere n'eſt pas ainſi double dans toute ſa longueur, elle l'eſt dans un eſpace de plus de cent ſoixante-dix lieues, que j'ai viſité depuis le Sud de *Cuenca* juſqu'au Nord de *Popayan*, & je ſais qu'elle eſt double encore beaucoup plus loin vers le Nord, quoique le Pays perde peu-à-peu, en devenant trop bas, les bonnes qualités qu'il a aux environs de Quito.

Agrément, fertilité de la vallée entre deux.

LA largeur ſuffiſante de la Vallée, & ſon expoſition à l'égard du Soleil, devroient y rendre la chaleur inſupportable, ſi elle n'étoit tempérée par la grande élévation du terrein & le voiſinage de la neige; les deux contraires, alliés enſemble, pour ainſi dire, ne doivent pas moins produire un Automne, qu'un Printems continuel. On n'y connoît point tous ces Animaux malfaiſans, ces tigres & ces ſerpens, qu'on trouve en bas dans les forêts. La chaleur n'eſt pas aſſez grande en haut pour eux. Le Thermometre de M. de Reaumur s'y maintient à quatorze ou quinze degrés; les campagnes y ſont toujours vertes; on y a les fruits de la zone torride & ceux de l'Europe qu'on y a ap-

(*g*) M. Bouguer en donne une courte deſcription, qui n'ajouteroit rien à celle qui ſe trouve dans le Tome XIX, pag. 387 & ſuivantes.

Voyage de M. Bouguer au Perou.

apportés; les arbres y sont presque toujours en seve; toutes les différentes especes de grains, particuliérement le froment, y profitent parfaitement bien. On pourroit aussi y faire du vin, si Lima n'avoit réussi, par un privilege exclusif, à en faire un des objets de son Commerce, pendant que la Province de Quito subsiste par ses denrées & par ses manufactures de draps & de toiles de coton. Le lin y vient fort bien: les laines n'y sont pas tout-à-fait d'une aussi bonne qualité que les nôtres; mais il seroit facile d'y remédier, & la Vigogne du Bresil vivroit sans doute en divers endroits de la Cordilliere du Pérou où elle ne se trouve pas. A l'égard des teintures, on y a l'Indigo, la Cochenille & d'autres ingrédiens. Les Epiceries n'y manquent pas non plus, & l'on peut substituer, à celles que nous connoissons, d'autres que donne le Pays. En un mot, tout y peut croître avec succès. Il suffit de choisir un terrein un peu plus haut, ou un peu plus bas; car, comme on l'a remarqué, cette longue Vallée ne forme pas un plan parfaitement uni, & l'on peut y jouir de l'air & des agrémens des climats les plus différens.

Hauteur extrême du sol du Pays.

La sphere y étant sensiblement droite, les jours y sont toujours à-peu-près égaux aux nuits; c'est un perpétuel équinoxe, & le degré de température dans le même endroit y est aussi à-peu-près le même pendant toute l'année: ce sont seulement les pluies qui y distinguent les saisons; „ il y pleut
„ depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, à-peu-près comme
„ en bas dans les forêts: ces pluies, jointes aux tremblemens de terre, &
„ aux fréquentes éruptions des Volcans, qui sont en grand nombre, for-
„ ment les mauvaises qualités du Pays, qui ne laissent pas d'en balancer un
„ peu les bonnes. Il est, au reste, assez facile aux Voyageurs, qui péne-
„ trent dans l'intérieur de la Vallée, qu'ils ne descendent pas autant en de-
„ dans qu'ils ont monté en dehors, & qu'ils sont donc au-dessus de la Mer
„ d'une quantité considérable. Toutes les eaux, qui, après s'être rassem-
„ blées, & qui, en rompant l'une ou l'autre Cordilliere, se précipitent au
„ dehors, pour se rendre vers tous les côtés de l'horison, ou à la Mer du
„ Nord, ou à celle du Sud, indiquent bien encore la grande hauteur; el-
„ les forment les plus hautes Cataractes du Monde; mais tout cela ne fait
„ rien connoître de précis au simple Voyageur. Ainsi il ne faut pas s'é-
„ tonner si nous avons appris aux Habitans de Quito, qu'ils étoient, de
„ toute la Terre, les Peuples les plus élevés; que leur hauteur, au dessus
„ de la Mer, étoit de 14 ou 1500 toises, & qu'ils respiroient un air plus
„ rare de plus d'un tiers, que celui que respirent les autres hommes".

Les Observations communes des Académiciens François & des Mathématiciens Espagnols, depuis leur réunion à Quito, jusqu'à leur séparation, ayant été recueillies dans une juste étendue, il seroit superflu d'emprunter encore celles de M. Bouguer, que nous abandonnons ici pour l'accompagner à son retour en Europe, par une route qui lui est particuliere.

VOYAGE DE M. BOUGUER AU PEROU.

Retour de M. Bouguer depuis Quito jusqu'à la Mer du Nord, par la Riviere de la Magdeleine.

Retour de l'Auteur.

Cette route annoncée dans l'Article précédent, sans être ni aussi longue, ni aussi curieuse, que celle qu'on va voir prendre à M. de la Condamine, par la Riviere des Amazones, ne laisse pas que d'offrir plusieurs Observations dignes de remarque dans la Relation abrégée de l'Académicien qui l'a suivie. Le passage de Quito à la Mer du Nord, d'où l'on tire aujourd'hui les Marchandises d'Espagne pour toute cette Audience, n'ayant d'ailleurs été qu'indiqué dans la description qu'on en a donnée (*a*), c'est ici un supplément intéressant au même Article.

Gorge par où il auroit pu passer.

En partant de Popayan pour revenir en Europe, M. Bouguer auroit pu continuer de tirer au Nord, entre les deux chaînes de la Cordilliere, & traverser, vers son extrêmité, celle de l'Est, qui ouvre divers passages, l'un entr'autres à environ quarante-cinq lieues plus au Nord, qui conduit de *Carthago* à *Ibagué*, dont on ne sauroit sortir qu'en se servant de bœufs, au lieu de mules. On leur passe dans le cartilage du nez un anneau, auquel sont attachées des courroies, qui servent de rênes. Ces animaux ont plus de force pour soutenir la fatigue d'une route si pénible; le Voyageur est aussi moins exposé, & se ressent moins du choc de leurs mouvemens, qui sont plus lents. D'ailleurs le bœuf, par la forme particuliere de ses pieds, est plus propre à se dégager des bourbiers, où il n'y a point de pierres, ni d'autres corps solides qui empêchent l'enfoncement. Mais quelque affreuse idée que ce simple récit puisse donner d'un tel passage, ce n'est rien en comparaison d'une autre gorge, que l'Auteur représente comme la plus redoutable & la plus fameuse de toute l'Amérique Méridionale, quoique ce fût celle qu'il eut choisie.

Il préfere celle de Guanancas, quoique bien plus affreuse.

On nomme cette gorge, le Pas de *Gouanacas* ou *Guanancas*. Il est situé par deux degrés trente-quatre minutes de Latitude Nord, entre Popayan, coupant à l'Est, & la petite Ville de *la Plata*. On y passe pour traverser la Cordilliere Orientale, qui, conservant sa même hauteur, à en juger par ses sommets chargés de neige de distance en distance, & suivant sa premiere direction, va se terminer environ cent lieues plus au Nord vers le confluent des Rivieres de *Cauca* & de la Madeleine, entre lesquelles elle regne depuis Popayan. On ne se hazarde qu'en tremblant à la franchir à Guanancas, principalement lorsqu'on vient de dehors. On a soin d'aller camper le plus haut qu'on peut, ou bien l'on s'arrête au Village de ce nom, situé sur le côté oriental ou extérieur, & il faut absolument se résoudre à y attendre, si la noirceur des nuages fixés en haut donne à connoître que le tems est contraire. Les Mules, dont on se sert toujours ici, à cause de la sûreté de leur pas, & parce qu'elles sont plus fortes, partagent non-seulement les dangers, mais elles en courent de plus grands encore. Outre qu'elles éprouvent, comme les hommes, un froid vif & pénétrant, elles sont accablées de lassitude. Tout le chemin, dans un espace de plus de deux

(*a*) Voyez le Tome précédent, pag. 371-374.

lieues, est tellement couvert d'ossemens de celles qui y ont péri, qu'il n'est pas même possible d'y reposer une seule fois le pié en les évitant. C'est donc par cette gorge terrible que l'Auteur fut obligé de passer pour venir s'embarquer sur la Riviere de la Madeleine & se rendre à Carthagene. Mais laissons lui achever ce tableau dans ses propres termes.

VOYAGE DE M. BOUGUER AU PEROU.

„ COMME je sortois (dit-il,) de l'intérieur de la Cordeliere, je devois „ être plus propre à supporter la rigueur de ce passage, qui a, du côté du „ Sud, à une distance de quatre ou cinq lieues, une Montagne neigée & „ fort haute, nommée *Cocounoucou*, Volcan ancien, mais actuellement éteint, „ & du côté du Nord, une autre Montagne, également couverte de neige, „ qui est celle de *Houila*. Il y a au haut de la gorge, un petit étang dont „ l'eau n'étoit pas gelée, & à moins de cent toises de distance de part & „ d'autre, se trouvent, d'un côté, une des sources de la Cauca, & de l'au- „ tre, celle de la Riviere de la Madeleine. Je vis des ballots qu'on avoit „ laissés le long de la route; on aimoit mieux venir les reprendre un autre „ jour, que de ne pas sortir entre deux soleils de ce pas dangereux. J'es- „ time que l'intervalle entre Popayan & la Plata est de dix-neuf à vingt „ lieues, & l'on met ordinairement vingt ou vingt-deux jours à faire ce „ chemin.

Ses raisons.

„ J'AVOIS plusieurs raisons pour préférer le pas de Guanancas; mais ce „ qui détermina principalement mon choix, c'est que voulant examiner le „ cours de la Madeleine, j'étois bien aise d'arriver plutôt sur ses bords. „ Je levois la Carte des Contrées que je traversois, & je me proposois de „ faire la même chose à l'égard du Pays que baigne ce Fleuve.

Facilité qu'il trouve pour les Observations.

„ IL est extrêmement facile à un Observateur, dans toute cette partie „ de l'Amérique, de déterminer la situation respective de tous les endroits „ où il passe. Il suffit de lever, avec la boussole, la direction des Mon- „ tagnes qu'on apperçoit de très loin. Après un certain nombre de jours „ de marche, on arrive au pié de ces Montagnes, d'où l'on en découvre „ d'autres dans l'éloignement. J'avois la même facilité à marquer la lon- „ gueur du chemin. J'allois presque toujours assez exactement au Nord, „ je n'avançois qu'à très petites journées, comme cela arrive lorsqu'on est „ obligé de porter avec soi son lit & ses provisions; d'ailleurs les séjours „ étoient fréquens: tantôt nous nous trouvions arrêtés par la crue subite de „ quelque Riviere, & tantôt nous passions une partie du jour à chercher „ celles de nos Mules qui s'égaroient dans cette route. Il n'y est pas d'u- „ sage de les attacher les unes aux autres; on les laisse libres, pour qu'el- „ les puissent trouver leur nourriture plus aisément & avec moins de risque, „ dans le bois & sur le bord des précipices. On ne sait rien de mieux, „ pour ne pas les perdre, que de les accoutumer à la compagnie d'un che- „ val, qui leur sert de guide, & dont ordinairement elles ne s'écartent „ guere".

Erreurs qu'il rectifie.

L'ACADÉMICIEN mettoit à profit tous ces séjours forcés, pour observer la latitude aussi souvent qu'il lui étoit possible, & redresser par-là l'estime qu'il avoit faite de la grandeur des distances. Les mauvais pas qu'on trouve dans la Cordilliere, & le passage des Ruisseaux & des Rivieres qu'on ren-

Voyage de M. Bouguer au Perou.

contre fréquemment, lorsqu'on en eſt ſorti, & lorſqu'on côtoye le pié de la chaîne de Montagnes, jettent continuellement dans l'erreur, quelque pratique qu'on ait. Les obſervations réitérées de la latitude venoient alors à ſon ſecours, & les combinant avec les directions fournies par la bouſſole, il parvenoit à des déterminations auſſi exactes qu'on puiſſe les exiger pour les uſages ordinaires de la Géographie.

Cours de la Riviere de la Madeleine.

On marche toujours ſur le bord occidental de la Riviere de la Madeleine, preſque depuis la Plata juſqu'à *Honda*, petite Ville fort riante, & le premier Port qu'on trouve vers le haut du Fleuve, qui néanmoins eſt navigable encore beaucoup plus au-deſſus. Pendant ſa Navigation l'Obſervateur, ne pouvant ſe ſervir auſſi avantageuſement du relevement des Montagnes, meſuroit de tems en tems la vîteſſe de la Riviere, & en marquoit continuellement les directions. Il employa quatorze jours à la deſcendre, en ſe laiſſant entraîner par ſon courant, & couchant chaque nuit à terre. Le tems qu'il reſta à *Mompox*, joli Port environ ſept lieues au-deſſus du Confluent de la Madeleine & de la Cauca, n'eſt pas compris non plus dans ce nombre de jours. On donne ici les principaux réſultats de toutes ſes déterminations, qui ſe trouverent confirmées à ſon arrivée au bas du Fleuve, le 30 Septembre 1743, dans le voiſinage de Carthagene & de Sainte Marthe, dont la ſituation, par rapport à Quito, lui étoit déja connue (*b*).

(*b*) *Lieux ſitués dans la Cordiliere.*	Lat. Sept.		Long. Orient. par rapport au Mér. de Quito.	
Combal, Bourg ſitué au pié d'un Volcan toujours couvert de neige	0d	49′	0d	42′
Ypiales - - - - - - -	0	45	0	54
Paſto, petite Ville au pié d'un Volcan preſque toujours enflammé	1	13½	1	13
Mercaderes, Village, trois lieues au Nord de la Riviere de *Mayo*, qui ſépare les deux Evêchés de Quito & de Popayan, & juſqu'à laquelle Huayna-Capac, dernier Inca, étendit ſes Conquêtes du côté du Nord - - - - - -	1	45	1	19
Popayan, Ville Epiſcopale - - - - -	2	27	1	54
Lieux qui ſont hors de la Cordiliere.				
La Plata - - - - - - -	2	23	2	51
Bacché, Hameau qui eſt à une demi-lieue à l'Oueſt de la Madeleine	3	16	3	25
Neyva, petite Ville de l'autre côté de la même Riviere, à environ trois lieues & demie au Sud-Sud-Eſt de Bacché.				
La Villa-Vieja, auſſi ſur le bord Oriental de ce Fleuve, & à trois lieues au Nord-Eſt du même Hameau.				
Honda, premier Port au haut de la Madeleine - -	5	16	4	9
Mariquita, petite Ville, quatre lieues à l'Oueſt demi Sud-Oueſt de Honda. La Riviere de *Guali* vient d'Ici, & paſſe par le milieu de Honda.				
Ibragué, petite Ville, dix-huit lieues au Sud de Honda, & onze à l'Oueſt. C'eſt où le chemin, qui part de Carthago, & qu'on fait ſur des bœufs, vient ſe rendre. Ibragué eſt cinq à ſix lieues à l'Oueſt de la Madeleine.				
Mompox, Port très commerçant ſur la rive Occidentale de la Madeleine - - - - - - -	9	19	4	15
Tamalameque, petite Ville, ſur le bord Oriental de la Riviere, à environ huit lieues & demie au Sud de Mompox, & treize lieues à l'Eſt.				
La Porquera, Bourg ſur la rive Occidentale de la Madeleine, à trois lieues de ſon embouchure - - - - -	10	59	3	58

Voyage de M. Bouguer au Perou.

Déclinaison de l'Aiguille aimantée.

Ne négligeons pas quelques Observations utiles, que l'Académicien eut occasion de faire dans cette route. Celles qui regardent la déclinaison de l'Aiguille aimantée, se présentent les premieres. Au mois de Novembre 1742, il avoit trouvé à Quito, qu'elle s'inclinoit au-dessous de l'horizon, vers le Nord, d'environ dix degrés, &, dans le même tems, elle déclinoit de huit degrés & demi vers le Nord-Est. Elle étoit à la Plata de la même quantité l'année suivante au mois de Juillet, & quatre mois après il la trouva, à Sainte Marthe, de six degrés, trente-cinq minutes, toujours vers le Nord-Est. Comme il étoit obligé de l'observer souvent en chemin, pour donner à sa Carte la précision requise, il remarqua qu'elle étoit sujette à diverses irrégularités, dont il croit pouvoir attribuer la cause à des quartiers de rochers, dispersés de côté & d'autre sur la surface de la terre.

Ses irrégularités attribuées à des Rochers.

„ Ces rochers, (continue-t-il,) étoient noirs à l'extérieur, comme s'ils „ avoient été exposés à l'action du feu, & je serois assez porté à croire „ qu'ils ont été lancés par l'explosion de quelques Volcans. Je ne puis „ mieux les comparer qu'à des masses d'argile, qui, après avoir été fen- „ dues & gercées au soleil, se seroient ensuite pétrifiées. L'aiman avoit, „ dans ces endroits, des déclinaisons toutes différentes. En faisant seule- „ ment cinq ou six pas, l'Aiguille changeoit de direction, quelquefois de „ plus de trente degrés. On voit de ces pierres en divers lieux; mais il y „ en a surtout, de très remarquables, vers le tiers de la distance de la „ Plata à Honda, environ trois lieues au-dessous d'un Hameau, nommé „ *Bacché*. Il y en a deux, dont la plus grande a une face d'environ vingt „ piés de longueur sur onze de hauteur. Elle est fort unie, sans la moindre „ gerçure, mais gravée de plusieurs caracteres & figures. On trouve en- „ core de ces pierres gravées, dans des endroits beaucoup plus reculés, „ plus hauts & plus voisins de la Cordiliere; mais je ne les ai point vues, „ au lieu que j'ai dessiné l'autre. On les nomme mal-à-propos, dans le „ Pays, *piedros pintodos*, ou *pierres peintes*. Il se peut que ces caracteres „ & les figures soient des hieroglyphes, qui marquent certains événemens, „ tels que l'éruption des Volcans, la crue extraordinaire du Fleuve, &c. „ Quoiqu'il en soit, il m'a paru que c'étoit un ouvrage fait de propos déli- „ béré, avec beaucoup d'attention & de patience; le creux des figures a „ pour le moins deux pouces & demi de profondeur. La propriété, qu'ont „ tous ces quartiers de rochers d'agir fortement sur la boussole, montre „ qu'ils contiennent quelques parties de fer, mais très cachées; l'intérieur „ des pierres est blanc, & d'ailleurs d'un grain très fin". M. Bouguer communique, à cette occasion, ses expériences sur la force magnétique, pour vérifier si l'attraction des deux Poles est la même, ou si, comme bien des gens le prétendoient, elle differe beaucoup de l'un à l'autre; mais, quelque attention qu'il ait apportée pour parvenir à la décision de cette question, dans des procédés qu'il explique en détail, il a toujours trouvé une parfaite égalité de tendance vers chaque Pole, soit qu'on s'en approche ou qu'on s'en éloigne, & la raison qu'il donne de ce phénomene, mérite d'être rapportée.

Pierres gravées.

Egalité d'attraction entre les deux Poles.

Voyage de M. Bouguer au Perou.

Raison de ce Phénomene.

„ On peut comparer (dit-il,) la direction des efflux magnétiques à des „ rayons de lumiere, dont la force augmente ou diminue, selon que ces „ rayons se trouvent réunis dans un plus grand ou moindre espace. Lorsque „ les rayons sont divergens, la force de la lumiere va en diminuant, & „ continue à le faire, à moins que par la rencontre d'un verre convexe, „ ou d'un miroir concave, on ne change la divergence en convergence: „ car, pour-lors, la même force augmente, quoique reçue à une plus „ grande distance du corps lumineux. La même chose doit nécessairement „ arriver à l'égard de la vertu magnétique. Les directions, selon lesquelles „ cette force s'exerce, sont des especes de Méridiens, & elles s'éloignent „ les unes des autres, le plus qu'il est possible, aux environs de l'Equateur, „ où, par conséquent, la force du magnétisme doit être aussi moindre. „ Mais si l'on avance dans l'un ou l'autre Hémisphere, il ne faut pas „ croire que ce n'est que l'effet seul du Pole dont on s'approche, qui doit „ augmenter; ce sera aussi l'effet de l'autre Pole, puisque ses directions, „ comme on vient de le remarquer, sont dans le même cas que les rayons „ de lumiere, qui, de divergens, deviennent convergens. Ces directions, „ qui se trouvoient à une plus grande distance les unes des autres vers l'E- „ quateur, vont ensuite en se rapprochant mutuellement, à mesure qu'elles „ avancent. La force qu'on doit ressentir à Paris, de la part du Pole „ magnétique austral, doit être ainsi sensiblement égale à celle qu'on éprouveroit „ de la part du même Pole, si l'on étoit à une égale distance de l'E- „ quateur de l'autre côté; de sorte qu'en quelque endroit de la Terre qu'on „ se place, soit également loin des deux Poles, soit à une moindre distance „ de l'un que de l'autre, la force de chaque Pole sera, à la vérité, plus ou „ moins grande, mais les deux forces se trouveront néanmoins constamment „ égales; & c'est aussi ce que confirment mes Observations. La ré- „ sistance de l'air introduiroit apparemment quelque différence entre les „ deux actions, si la matiere magnétique rampoit sur la surface de la terre, „ & si elle avoit un très long trajet à faire dans l'air grossier que nous respirons. „ Mais les aiguilles d'inclinaison nous indiquent la route que suit „ la matiere magnétique; cette route ne differe guere d'être verticale ici „ bas; ce qui montre que la matiere magnétique a bientôt traversé l'air „ grossier, & que presque tout son chemin, qui doit se détourner en „ haut, se fait au-dessus de la partie dense de l'atmosphere."

L'opinion de M. Bouguer reçoit un grand poids par la position de Quito, le lieu du Monde le plus propre pour les observations sur lesquelles il se fonde, & qu'il a d'ailleurs faites avec toute l'exactitude imaginable. Nous allons encore le suivre dans celles qui regardent le sol des lieux situés sur sa route. „Lorsque je sortois de la Cordiliere, (dit-il,) je n'avois pas lieu de „ douter que, si le terrain se trouvoit assez bas, je verrois un Pays qui auroit „ à-peu-près les mêmes qualités que celui qui est de l'autre côté de la „ double chaîne de Montagnes. Cependant je remarquai, au premier „ aspect, plusieurs différences. Le sol de la Plata est peu élevé: le Mercure „ dans le Barometre s'y soutenoit à vingt-cinq pouces justes; & à „ Honda vingt-sept pouces, cinq lignes & trois quarts. Tout ce ter-

Propriétés du Pays à l'Est de la Cordilliere.

VOYAGE DE M. BOUGUER AU PEROU.

„ rain, du moins vers le haut, eſt pierreux, & le Pays eſt découvert. Les „ environs de la Plata, qui eſt quatre ou cinq lieues à l'Oueſt de la Madeleine, ſont aſſez peuplés. Le reſte l'eſt beaucoup moins, & l'on ne „ trouve, juſqu'à la Mer, d'endroits un peu conſidérables, que Honda & „ Mompox. Le dernier lieu eſt orné d'un fort beau Quai, auquel il a fallu donner une grande hauteur, à cauſe des crues de la Riviere, qui, „ malgré la largeur de ſon lit, y monte réguliérement de douze ou treize „ piés chaque année vers le commencement de Décembre. Elle coule entre des Rochers & ſur le ſable juſques vers le milieu de la diſtance de „ Honda à Mompox; mais elle ſubit au-deſſous à-peu-près le même changement que l'intérieur de la Cordiliere. Elle roule ſes eaux ſur de la vaſe, & ſes belles plages ſe convertiſſent, en bas, preſque toutes en marais, dont quelques-uns ont une grande étendue.

Singularité des Montagnes.

„ Une particularité qui a ſouvent attiré mon attention dans ces Contrées, c'eſt que toutes les Montagnes, auprès deſquelles je paſſois, & „ qui ſont au pié de la grande Cordiliere en dehors, me paroiſſoient avoir „ eu une origine toute différente de celles que j'avois vues auparavant. Les „ lits de différentes terres & le plus ſouvent de rochers dont elles ſont „ formées, n'étoient pas inclinés de divers côtés, comme dans les autres: „ ils étoient parfaitement horizontaux; & je les voyois quelquefois ſe répondre de fort loin dans les différentes Montagnes. La plupart de celles-ci ont deux ou trois cens toiſes de hauteur; elles ſont preſque toutes „ inacceſſibles, & ſouvent eſcarpées comme des murailles, ce qui permet „ une vue libre ſur leurs lits horizontaux, dont elles préſentent l'extrêmité. „ Le ſpectacle n'en eſt pas riant; mais il eſt rare & ſingulier. Si le hazard en a rendu quelqu'une ronde, & qu'elle ſe trouve abſolument détachée des autres, chacun de ſes lits eſt devenu comme un cylindre très „ plat, ou comme un cône tronqué, qui n'a que très peu de hauteur; & „ ces différens lits, placés les uns au-deſſus des autres & diſtingués par „ leurs couleurs, ainſi que par les divers talus de leur contour, ont ſouvent „ donné au tout la forme d'un ouvrage artificiel, fait avec la plus grande „ régularité. Parmi ces Montagnes les Voyageurs admirent ſur-tout celle „ qu'on rencontre ſur le chemin de Mariquita, à environ une lieue de „ Honda au bord du Guali; mais la ſtructure en eſt ſi étrange, que ſa deſcription ne pourroit que paroître Romaneſque. On voit, dans ces Pays-là, les Montagnes y prendre continuellement l'aſpect d'antiques Edifices „ ſomptueux, de Chapelles, de Dômes, de Châteaux, de Fortifications „ même, formées de longues courtines munies de Boulevarts. Lorſqu'on „ obſerve tous ces objets & la maniere dont leurs couches correſpondent „ entr'elles, on ne peut guere douter que le terrain ne ſoit affaiſſé tout autour. Il paroît que ces Montagnes, dont la baſe étoit plus ſolidement „ appuyée, ſont reſtées comme des eſpeces de témoins ou de monumens „ qui indiquent la hauteur qu'avoit anciennement le ſol.

Révolutions plauſibles de notre Globe.

„ Je ne connois les environs de l'Orinoque que par relation; mais je „ ſçais qu'en pluſieurs endroits les Montagnes y ſont également formées de „ couches horizontales, & qu'elles ont ſouvent en haut des plates-formes

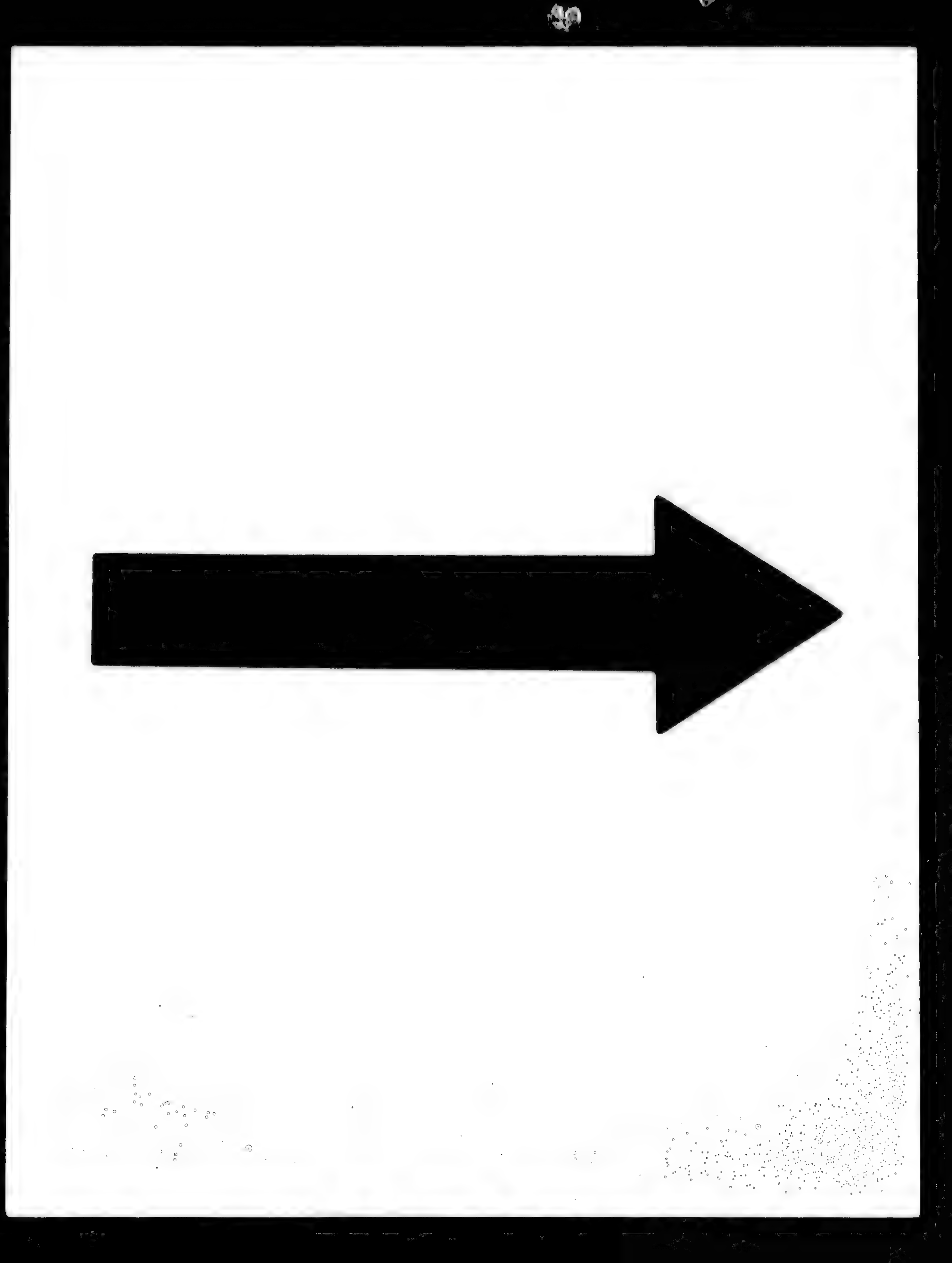
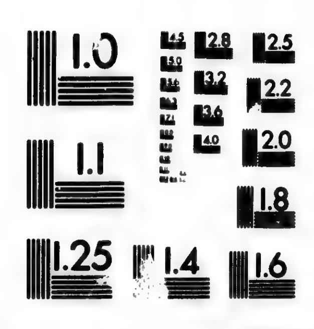


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″



VOYAGE DE M. BOUGUER AU PEROU.

„ qui sont exactement de niveau. On ne trouve, à ce que je crois, rien de „ semblable au Pérou, malgré la variété presque infinie qui y est répan- „ due. Toutes les couches y vont en s'inclinant autour de chaque sommet, „ en se conformant à la pente des collines. Si, comme il est apparent, „ cette partie de la Terre s'est abaissée de part & d'autre, de la chaîne de „ Montagnes qui, partant du Sud de Popayan sépare la Riviere de la Ma- „ deleine de l'Orinoque, la submersion de l'Atlantide dont Platon a parlé, „ deviendra beaucoup plus plausible. Notre imagination se révolte, lors- „ que nous voulons nous représenter d'aussi grands changemens arrivés à „ la forme extérieure de notre Globe, dont l'état actuel nous paroît si per- „ manent. Mais nous ne devons pas juger tout-à-fait, à cet égard, des „ tems les plus reculés par le tems présent. Les grandes altérations ont „ leurs limites: elles sont toujours suivies d'un état d'équilibre ou de repos „ relatif, auquel elles conduisent, & qui doit avoir une certaine durée.

Riviere de la Plata.

„ LE chemin depuis la Plata jusqu'à Honda est assez uni; il est traversé „ par diverses petites Rivieres qui vont se jetter dans la Madeleine. Le „ Fleuve reçoit aussi, de l'autre côté, plusieurs Rivieres, principalement „ le *Bogota*, qui, passant par Santa-Fé, vient tomber vis-à-vis d'*Ibagué*, „ dont j'ai marqué la situation. On chercheroit peut-être envain, sur „ toute la Terre, une plus haute Cataracte que celle qu'il forme quinze ou „ seize lieues au-dessous de cette Ville, & à environ huit lieues de la Ma- „ deleine, en un lieu nommé *Tequendama*. Si j'en juge par des élévations „ auxquelles on me l'a comparée dans le voisinage, cette Cataracte doit „ avoir deux ou trois cens toises de hauteur; & la chûte se fait vertica- „ lement ".

SANS nous arrêter à la description des diverses especes de Ponts, dont on se sert pour passer ces Rivieres, nous remarquerons seulement, que celui de la Plata, composé de Roseaux ou de *Béjuques*, également connus (*c*), a paru à l'Auteur un des plus extraordinaires, eu égard à sa grandeur, plutôt qu'à sa forme. „ On ne pouvoit pas, (dit-il) le construire en même „ tems avec des matieres plus fragiles & le rendre plus solide. La Rivie- „ re de la Plata va tomber dans le *Paès*, & ensuite dans la Madeleine: elle „ est si rapide, qu'elle roule de très gros quartiers de pierre; elle a 110 ou „ 120 piés de largeur, & ses deux bords sont très peu élevés; ce qui inter- „ disoit l'usage de presque toutes les autres especes de Ponts.

Ardoise qui devient Marbre.

„ LE Marbre est très commun sur le bord de plusieurs de ces Rivieres; on „ y voit aussi des rochers d'Ardoise, & j'ai souvent eu occasion d'y obser- „ ver la grande affinité qu'il y a entre ces deux sortes de pierres. C'est „ une remarque que j'avois déja faite dans la Cordiliere, où j'ai trouvé des „ rochers, qui étoient ardoise par une extrêmité & marbre parfait par l'au- „ tre. Toutes les fois qu'il survient un nouveau suc pierreux analogue à „ l'ardoise, & qui en unit les feuilles, il rend tout le rocher plus com- „ pacte & plus dur, jusqu'à le transformer en marbre. La même chose „ arrive à une autre pierre, nommée *Schite*, également distribuée par „ feuil-

(*c*) Voyez, ci-dessus, l'Article de la *Cordilliere des Andes*, à la fin.

„ feuilles. Quelquefois ce ne sont pas simplement ses feuilles qui se soudent entr'elles, un quartier de cette pierre se joint, comme au hazard, avec un autre. Si le tout est ensuite exposé à l'action du gravier & des cailloux roulés par une eau courante, & qu'il reçoive une forte d'arrondissement qui le rende à-peu-près cylindrique, il prend toutes les apparences d'un tronc d'arbre; & il est même quelquefois très difficile de ne s'y pas tromper. Je regrettai fort de ne pouvoir emporter une de ces especes de tronc, que je trouvai dans une ravine entre Guanancas & la Plata, au pié d'une Colline nommée la *Subida del Frayde*. C'étoit un morceau de marbre, qui avoit vingt pouces de longueur sur environ dix-huit de diametre: on croyoit y distinguer les fibres du bois; la surface présentoit des nœuds de diverses formes; le contour même du tronc étoit également propre à en imposer. Il y avoit d'un côté un enfoncement, qui formoit un angle rentrant, & une saillie du côté opposé. Je ne sçavois qu'en penser, non plus que les personnes qui m'accompagnoient, & je ne parvins enfin à me décider, qu'en jettant les yeux sur d'autres quartiers de Schite qui commençant à prendre les mêmes apparences, sans être encore dans un état à pouvoir faire illusion, servirent d'autant mieux à m'éclairer sur la nature du morceau de marbre. On prétend qu'entre les différens bois, c'est le gayac qui se pétrifie le plus aisément. On m'avoit assuré que je verrois au-dessous de *Mompox*, dans un Bourg ou Village nommé le *Pueblo del Rey*, une croix, dont tout le haut de l'arbre étoit encore de ce bois, pendant que le bas étoit réellement de la pierre à fusil, dont plusieurs personnes m'affirmerent avoir tiré du feu. Lorsque je passai dans cet endroit, on me confirma la même chose, mais on m'ajouta qu'une crue extraordinaire avoit fait tomber la croix dans la Riviere, il y avoit six à sept ans."

Animaux & Insectes.

Les animaux & les insectes de ces Contrées sont à-peu-près les mêmes que ceux qu'on voit de l'autre côté de la grande Cordilliere. Le Fleuve de la Madeleine nourrit des Caymans de dix-huit à vingt piés de longueur, qu'on fait fuir, & qui n'attaquent guere les passans que quand, par quelque accident, ils ont déja mangé de la chair humaine. Ce qui frappe le plus dans ces Pays-là, c'est l'espece d'Araignée nommée *Coya*, que la Relation de Dom d'Ulloa représente comme un insecte dont le sang est si venimeux & si subtil, que s'il en rejaillit sur la peau, il cause bientôt la mort aux Hommes & aux Animaux (c). Mais l'Académicien, à qui l'on en avoit fait aussi les récits les plus effrayans, s'assura, par des expériences réitérées sur divers animaux, qui n'en ressentirent pas la moindre atteinte, que ce sont de pures fictions, très dangereuses d'ailleurs, non-seulement par l'inquiétude continuelle où elles tiennent les habitans; mais encore par les remedes violens qu'une autre prévention également accréditée leur fait opposer à un mal imaginaire. Tout le Hameau ayant été témoin du succès de ces expériences, il est à présumer qu'on y sera guéri de la terreur panique qu'inspiroit l'aspect de ces araignées. On les trouve partout dans les

La Coya, araignée formidable, se trouve sans venin.

(c) Voyez le Tome XIX. pag. 373.

Voyage de M. Bouguer au Perou.

chemins, ordinairement cachées sous les pierres, & enveloppées d'une toile blanche, très fine, qui les décele. Elles sont de la grosseur des nôtres, d'un très beau noir, à l'exception du ventre, qui est entiérement rouge, à six petites taches noires près, qui se font remarquer sur la partie supérieure.

Telle est la description que l'Académicien fait de cet Insecte, auquel il peut se vanter d'avoir ôté le venin qui le rendoit si favorable. A cette occasion il témoigne ses regrets de n'avoir pu également vérifier un autre fait des plus extraordinaires, dont parle le Pere *Gumilla* (*d*), Missionnaire Jésuite, mais en avouant aussi qu'il n'en a fait aucune expérience. „ On trouve, (dit M. Bouguer,) vers le bas de la Riviere de la Madeleine, & encore plus vers l'Orinoque, un Serpent très dangereux, qui est du genre des amphisbenes: on me l'a nommé à Mompox *Tatacua*. Ses vertebres sont articulées d'une façon particuliere, & qui m'a paru très-différente de celle de l'anguille. Aussi ce serpent rampe-t-il d'une maniere distincte des autres. Sa tête & sa queue lui servent de point d'appui, & il avance de côté. Lorsqu'on l'attache à quelque branche d'arbre, & qu'on le laisse secher, ou lorsqu'on le suspend dans une cheminée, on peut, dix ou douze ans après, si on le veut, le rappeller à la vie. Il suffit pour cela de le jetter dans une eau bourbeuse, exposée au soleil, & de l'y laisser quelques jours. Le fait (ajoute-t-il,) m'a été attesté par plusieurs personnes, qui se disoient témoins oculaires, particuliérement un Chirurgien François établi à Mompox, nommé *Granchamp*. Cependant je n'assure rien; toutes ces personnes pourroient avoir été trompées. Mais si la chose étoit vraie, le sentiment de M. Descartes sur l'ame des bêtes se trouveroit démontré. Les bêtes seroient certainement des machines; puisque nous aurions, dans certains cas, le moyen, pour ainsi dire, de les remonter, ou de renouveller leur mouvement vital, après que la mort l'a détruit absolument. "]

Serpent Tatacua, & fait extraordinaire qu'on en rapporte.

(*d*) Dans son *Orinoque illustré*.

CHAPITRE VI.

Voyages sur le Marañon, ou la Riviere des Amazones.

Introduction.

On ne pense point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les aventures d'Orellana, qui ont été rapportées dans une juste étendue (*a*), & les remarques historiques qu'on n'a pu se dispenser de joindre à la Description du Gouvernement de Maynas, suffisent pour nous conduire à quelques célebres Voyages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puissent être réduits à deux qui méritent cet éloge, celui des Peres d'Acuña & d'Artieda, Jésuites, & celui de M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences; le premier ayant été précédé de diverses entreprises tentées dans la même vue, nous les de-

(*a*) Tome précédent, pag. 106.

VOYAGES SUR LE MARAÑON.

vons à la curiosité du Lecteur, telles que le P. d'Acuña même a pris soin de les recueillir (*b*).

(*b*) Dans la Relation de son Voyage, traduite en François par M. de Gomberville, de l'Académie Françoise. Edition d'Amsterdam 1725, avec la Carte de Guillaume de l'Ile, & une Dissertation sur la Riviere des Amazones. Voyez, ci-dessous, *p.* 177. *note c*.

§. I.

Plusieurs Voyages tentés en différens tems.

ORSUA.

1560.

Son Caractere & son départ.

Le mauvais succès d'Orellana n'avoit pu manquer de refroidir les Espagnols pour le progrès de ses Découvertes, & les guerres civiles du Pérou sembloient en avoir éteint jusqu'au desir; lorsqu'en 1560, sous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroi du Pérou, un Gentilhomme Navarrois, nommé *Pedro* d'*Orsua*, distingué par son esprit & son courage, lui offrit ses services pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de son mérite, attira sous son Enseigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cusco, la même année, avec un Corps d'environ sept cens Hommes, des Chevaux & des provisions. Une parfaite connoissance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions sur son entreprise, le firent marcher droit à la Province de *Mosilones*, pour rencontrer la Riviere de *Moyabamba*, par laquelle il se proposoit d'entrer dans celle des Amazones. On se promettoit beaucoup, d'un Voyage commencé avec tant de sagesse: cependant il n'y en eut jamais de si malheureux.

Il est assassiné par deux Traîtres.

ORSUA comptoit entre ses Officiers, Dom Fernand de *Gusman*, jeune homme nouvellement arrivé d'Espagne, & d'une conduite peu réglée, mais plein de résolution, & Lopez d'*Aguirre*, Gentilhomme Basque, du même caractere, mais de petite taille & de mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux Aventuriers, que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, conçurent en même tems une passion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée *Agnès*, qui s'étoit déterminée à suivre son Mari dans toutes ses courses. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moyen de révolter les Troupes d'Orsua contre lui; & dans le trouble ils l'assassinerent. Après une action si noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favorisée, élurent Gusman pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à l'accepter; mais il en jouit peu: ceux qui le lui avoient accordé, piqués de l'en voir abuser tout d'un coup pour les maltraiter, le tuerent presqu'aussitôt. D'Aguirre lui succéda; & prenant aussi le titre & les honneurs de la Royauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître. Son regne fut si tyrannique & si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir dans la Guiane, & la promesse qu'il fit aux Soldats de leur abandonner toutes les richesses de ces trois grandes Contrées, les disposerent à le suivre. Il descendit avec eux, par le *Coca*, dans la Riviere des Amazones: mais il n'en put vaincre le courant. Le Pere d'Acuña raconte „ qu'ayant été contraint de s'y livrer

Ses Meurtriers prennent successivement le titre de Rois.

Regne furieux de d'Aguirre.

Voyages sur le Marañon. Orsua. 1560.

Ses ravages.

„ jusqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à plus de mille lieues de „ l'endroit où il s'étoit embarqué, il fut porté dans le grand Canal qui me- „ ne au Cap de Nord. C'étoit la même route par laquelle Orellana étoit „ sorti du Fleuve. En arrivant à la Mer, il prit vers la Marguerite; il y „ aborda, dans un lieu qui conserve encore le nom de *Port du Tyran;* il y „ tua Dom Ircan de *Villa-Andrada*, Gouverneur de l'Ile, & Dom Juan „ *Sarmiento* son Pere. Après leur mort, le secours d'un certain Jean *Burq*, „ que le P. d'Acuña ne fait pas connoître autrement, le rendit maître de „ l'Ile. Il la pilla aussitôt, avec des cruautés inouïes. De-là, passant à „ Cumana, il y exerça les mêmes fureurs. Il désola toutes les Côtes qui „ portent le nom de *Caracas*, & les Provinces de Venezuela & de Baccho. „ Ensuite il se rendit à Sainte Marthe, où il continua ses ravages, & d'où „ il pénétra dans la Nouvelle Grenade, pour s'avancer vers Quito, dans la „ résolution de porter la guerre au sein du Pérou: mais ayant rencontré „ quelques Troupes Espagnoles, qu'il ne put éviter de combattre, il fut „ entiérement défait, & contraint de chercher son salut dans la fuite. On „ avoit pris de justes mesures pour lui fermer les chemins. Il crut sa perte „ certaine, & son désespoir lui fit commettre une barbarie sans exemple.

Action barbare.

„ Une Fille, qu'il avoit eue de Donna *Mendoza*, sa Femme, l'avoit suivi „ dans tous ses voyages. Il l'aimoit fort tendrement: ma Fille, lui dit-il, „ il faut que tu reçoives la mort de moi. Mon espérance étoit de te met- „ tre sur le trône; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que „ tu vives pour devenir l'Esclave de mes Ennemis, & pour t'entendre nom- „ mer la Fille d'un Tyran & d'un Traître. Meurs de la main de ton Pere, „ si tu n'as pas la force de mourir de la tienne. Elle lui demanda quelques „ heures pour se préparer à la mort. Il y consentit: mais trouvant ses „ prieres trop longues, à genoux comme elle étoit, il lui tira un coup de „ carabine au travers du corps; & ne l'ayant pas tuée à l'instant, il l'ache- „ va de son poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expi- „ rant: ah! mon Pere, c'est assez.

Punition de d'Aguirre.

„ Il fut saisi quelques jours après, & conduit prisonnier à l'Ile de la „ Trinité, où il avoit laissé beaucoup de bien. Son procès fut fait dans „ les formes; & sa Sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il se- „ roit écartelé, que sa Maison seroit rasée jusqu'aux fondemens, & qu'on „ y semeroit assez de sel pour rendre la place à jamais stérile (*a*).

Ferrier. 1606.

De si malheureux événemens firent perdre jusqu'à l'idée de pousser la découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606 & 1607, quelques Jésuites, animés du seul desir de la conversion des Sauvages, partirent de Quito & pénétrerent jusqu'au Pays des *Cofanes*, qui habitent les lieux voisins de la source du Coca. Mais, ayant voulu commencer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes si féroces, qu'au lieu de se faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir massacrer un de leurs Confreres, nommé le P. Raphael *Ferrier* (*b*). Les autres furent forcés à la fuite.

(*a*) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

(*b*) Dom d'Ulloa, qui le nomme *Ferrer*, se trompe donc en le faisant revenir à Quito. Voyez le Tome XIX. p. 384. R. d. E.

En 1621, Vincent de *los Reyes de Villalobos*, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Pays de Quixos, résolut de tenter la navigation de la Riviere des Amazones, & se disposoit à cette entreprise, lorsqu'ayant été rappellé de son Gouvernement il fut obligé d'abandonner ses préparatifs. Alonze *Miranda*, qui paroît lui avoir succédé, forma le même dessein, & partit avec toutes les précautions nécessaires pour surmonter les obstacles; mais la mort le surprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joseph de *Villa-Major Maldonado*, Gouverneur de la même Province, avoit employé tout son bien, avec aussi peu de succès, pour former un établissement sur la même Riviere.

Voyages sur le Marañon.
Villalobos et Miranda.
1621.

Les Espagnols n'étoient pas les seuls qui fissent éclater cette ardeur, pour s'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, se persuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réservée. *Bonito Macul*, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Espagne la Commission d'entrer dans cette Riviere avec de bons Vaisseaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant: mais dans le tems qu'il y employoit tous ses soins, il fut rappellé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller servir à Fernambuc.

Bonito Macul.
1626.

En 1633 & l'année suivante, la Cour d'Espagne, dont l'impatience sembla renaître pour le succès d'une entreprise tant de fois avortée, chargea par des lettres très pressantes, Francisco *Carvallo*, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement si considérable qu'aucun obstacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que s'il n'avoit point d'Officier sur lequel il pût se reposer de l'exécution, il partît lui-même, pour s'assurer une fois s'il étoit impossible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la source. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux descentes continuelles des Hollandois dans le Bresil, ne pût en rassembler assez pour obéir sur le champ; & pendant qu'il s'occupoit de ce soin, un heureux hazard fit disparoître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pu vaincre depuis un siecle.

Carvallo.
1633.

On a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de S. François, nommés Dominique *Brito* (c) & André de *Tolede*, se trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de *Palacios*; quelle fut leur fermeté après avoir vu périr cet Officier par les armes des Indiens; avec quel courage ils pénétrerent jusqu'au bord de la Riviere des Amazones; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laisserent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année suivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de *Noroña*, qui venoit de succéder à Carvallo dans le Gouvernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui présentoit l'occasion de plaire au Roi son Maître, prit aussitôt la résolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, sous la conduite de Dom Pedro *Texeira*. Mais les circonstances de ce voyage ont été renvoyées à cet Article.

Brito et Tolede.
1635.

(c) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*. Tom. I. l. 6. ch. 5.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. PEDRO TEXEIRA. 1637.

TEXEIRA mit à la voile, le 28 Octobre 1637, avec quarante-ſept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, ſoixante-dix ſoldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de ſervice, tous les équipages montoient à deux mille perſonnes. On entra dans l'embouchure de la Riviere des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciſcains fuſſent du Voyage, ce n'étoit pas des Guides ſur l'expérience deſquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoiſſance de la route. On ſe vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuerent. Il fallut envoyer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire ſouvent des descentes dont on ne retiroit aucun fruit.

LA crainte d'un ſort beaucoup plus triſte ne tarda point à faire impreſſion ſur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation ſi pénible, lorſque ſe plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demanderent leur congé au Général. Ses premieres exhortations eurent néanmoins la force de les raſſurer: mais n'entendant parler que d'eſpérances, & les voyant remettre de jour en jour, pluſieurs tournerent bruſquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général ſentit de quelle importance il étoit de ne pas employer la rigueur: loin de faire ſuivre les Fuyards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient; & mettant tous ſes ſoins à s'attacher les autres, non-ſeulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues juſqu'alors en réſerve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'aviſa d'un ſtratagême, qui les affermit dans cette réſolution: ce fut de choiſir quelques-uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans leſquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Eſcadre Rodriguez d'*Oliveira*, natif du Bréſil; & l'ayant inſtruit de ſes intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoyer ſouvent à la Flotte des nouvelles qui fuſſent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un eſprit vif & pénétrant, il avoit acquis une ſi parfaite connoiſſance des Indiens, par l'étude continuelle de leurs viſages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétroit ce qu'ils avoient dans le cœur. Auſſi le regardoient-ils comme un Devin (*d*); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui qu'ils lui rendoient une obéiſſance aveugle. Ceux qui furent choiſis pour le ſuivre s'applaudirent de cette préférence. L'uſage qu'il fit de leur confiance & de leur ſoumiſſion, fut premiérement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En ſecond lieu, il détachoit, par intervalles, un de ſes Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des informations auſſi flatteuſes que le Général les avoit demandées. Mais ſa principale commiſſion étoit de découvrir ſur les bords du Fleuve quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua ſa navigation juſqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Riviere de *Pagamino* ſe joint

(*d*) *Ibid.* ch. 14.

à celle des Amazones, découvrant les restes d'un Fort Espagnol, anciennement bâti pour tenir en respect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien soumis, il ne douta point qu'un lieu, que les Espagnols avoient habité, n'eût pour voisins quelques Indiens moins barbares. Cette espérance lui fit prendre le parti d'y descendre. Le P. d'Acuña remarque, que s'il eût continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Riviere de *Napo*, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins exposés aux incommodités qu'ils eurent à souffrir.

Le jour même de la descente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les espérances qu'il n'avoit pas cessé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'Armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuisés. Texeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envi. Il ne se passoit pas un jour, qu'ils ne crussent le dernier du Voyage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout son monde.

Les Indiens, près desquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte les cheveux aussi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Espagnols; ils avoient même consenti à leur laisser prendre un établissement sur leurs terres; mais en ayant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore instruit de cette rupture, se détermina facilement à faire rafraîchir ses Troupes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choisit, pour son Camp, l'angle de terre formé par les deux Rivieres; & l'ayant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, sous la conduite de Pierre d'*Acosta Favulta*, & du Capitaine Pierre *Bayere*. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils passerent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort pressantes; obligés souvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tomberent malades, sans aucun remede contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal-sain entre deux grandes Rivieres.

Oliveira étoit parti à l'arrivée de la Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Texeira ne tarda point à partir aussi, avec quelques Canots, qui le transporterent jusqu'au lieu où le Fleuve cesse d'être navigable. De-là il se mit en chemin à pié. Son voyage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours: mais son récit n'avoit encore persuadé personne, jusqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. „ Tous ces Portugais, (dit le P. d'Acuña,) furent reçus & „ caressés des Espagnols avec une tendresse de Freres, non-seulement parce „ qu'ils étoient tous Sujets d'un même Roi, mais aussi parce qu'ils leur ap- „ prenoient une route qu'ils avoient cherchée si longtems sans succès: les „ uns se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient navigé sur le grand

VOYAGES SUR LE MARAÑON. TEXEIRA. 1638.

„ Fleuve, depuis sa source jusqu'à la Mer; les autres prétendoient l'avoir „ remonté, découvert entiérement & reconnu tout-à-fait, depuis son embouchure du côté du Bresil, jusqu'à sa source la plus proche de Quito. „ Toutes les Communautés Religieuses de cette Ville en firent une réjouissance particuliere, pour remercier le Ciel de leur avoir ouvert une Vigne „ qui n'avoit pas encore été cultivée, & s'offrirent toutes, avec la même „ ardeur, à servir pour la prédication de l'Evangile (e) ".

L'AFFAIRE fut mise en délibération, le Conseil de Lima consulté; & cette Cour suprême d'un grand Royaume répondit au Président de Quito, Dom Alonse de *Salazar*, par un ordre daté le 10 de Novembre 1638, qui portoit de renvoyer le Général Texeira, avec tout son monde, par le même chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui pouvoit servir à la commodité de son Voyage: elle prescrivoit, en particulier, de choisir deux Espagnols de considération, & de faire agréer au Général Portugais qu'ils s'embarquassent avec lui, pour se mettre en état de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce qu'ils auroient observé.

(e) *Ibid.* Ch. 17.

---

§. II.

Voyage des PP. d'Acuña & d'Artieda sur la Riviere des Amazones.

Circonstances de leur départ.

PLUSIEURS Personnes de distinction se présenterent pour une si glorieuse entreprise. On nomme dans ce nombre, Dom *Vasquez d'Acuña*, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Viceroi, & Corrégidor de Quito. „ Son zele pour la gloire du Roi, lui fit saisir l'oc„ casion de le servir, avec le zele qu'il avoit eu dans les expéditions de „ cette nature, depuis plus de cinquante ans, & que ses Ayeux avoient té„ moigné toute leur vie. Il obtint du Viceroi la permission de faire à ses „ propres frais l'armement & l'équipage de cette Entreprise, sans autre in„ térêt que le service d'un bon Maître (a) ". Mais le Viceroi, qui avoit besoin de ses lumieres, se contenta de louer ses offres, & l'obligea de continuer ses fonctions. Cependant, pour le satisfaire en quelque chose, il choisit, à sa place, le P. *Christophe d'Acuña*, son Frere, qui, rempli des mêmes sentimens, se crut fort honoré de servir son Prince dans une occasion de cette importance (b). On lui donna, pour Associé, le P. André d'*Artieda*, Professeur en Théologie au College de Cuenca, dont le P. d'Acuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes, expédiées à la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir incessamment avec le Général Texeira, & de passer en Espagne après leur Voyage, pour

(a) On juge bien que c'est le P. d'Acuña qui parle ici; & l'on applaudit au témoignage qu'il rend de lui-même & de sa Famille.

(b) *Ibid.* ch. 18.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. ACUÑA ET ARTIEDA. 1639.

pour rendre compte au Roi de leurs Observations. Le jour du départ fut réglé au 16 de Janvier 1639 (*c*).

En sortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pié desquelles sont les sources de la Riviere des Amazones. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de cette Riviere, qu'il donne pour le plus grand & le plus célebre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne sauroit passer pour une exagération.

Idée générale de l'Amazone.

„ Il traverse, (dit-il,) des Royaumes de plus grande étendue & les enrichit „ plus que le Gange, plus que l'Euphrate & le Nil. Il nourrit infiniment „ plus de Peuples; il porte ses eaux douces bien plus loin dans la Mer; il „ reçoit beaucoup plus de Rivieres. Si les bords du Gange sont couverts „ d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur; & „ ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les „ Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. „ Enfin les Pays qu'elle traverse sont un Paradis terrestre; & si leurs Habi„ tans aidoient un peu la Nature, tous les bords d'un si grand Fleuve se„ roient de vastes Jardins, remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les „ débordemens de ses eaux fertilisent toutes les terres, qu'elles humectent, „ non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Elles n'ont pas be„ soin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richesses de la Nature se „ trouvent dans les Régions voisines; une prodigieuse abondance de Pois„ sons dans les Rivieres, mille Animaux différens sur les Montagnes, un „ nombre infini de toutes sortes d'Oiseaux, les arbres toujours chargés de „ fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la Terre „ farcies de Pierres précieuses & des plus riches Métaux. Enfin, parmi „ tant de Peuples qui habitent les bords de l'Amazone, on ne voit que „ des Hommes bien faits, adroits, & pleins de génie, pour les choses „ du moins qui leur sont utiles (*d*) ".

Etendue des Pays qui la bordent.

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Descriptions de Sources & de Rivieres que nous avons déja données avec une juste étendue, sur des recherches postérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (*e*), & qui seront perfectionnées dans l'Article suivant par les Observations de M. de la Condamine. Mais les remarques du savant Jésuite sur l'étendue du Pays, sur la multitude de ses Habitans, & sur leur caractere ou leurs usages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. „ Cette grande Région, „ (dit le P. d'Acuña,) peut avoir quatre mille lieues de circuit. Si la

(*c*) Le P. d'Acuña proteste qu'il croiroit sa conscience blessée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de sa bonne foi dans toute sa Relation, plus de trente Espagnols ou Portugais qui étoient du Voyage. *chap.* 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permission du Roi, immédiatement après son retour. Cependant des raisons de politique ayant fait ensuite supprimer cette édition, les Exemplaires en devinrent si rares, qu'on n'en connoissoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le sien, & un autre qui étoit dans la Bibliotheque Vaticane. *Dissertation* sur la Riviere des Amazones, p. 20.

(*d*) Relation d'Acuña, ch. 20.

(*e*) Voyez le T. XIX de ce Recueil à la description du cours de l'Amazone, tirée de M. d'Ulloa.

Voyages sur le Marañon, d'Acuña et d'Artieda, 1639.

„ longueur du Fleuve est de mille trois cens cinquante-six lieues, mesu-
„ rées avec exactitude, ou, suivant la supputation d'Orellana, mille huit
„ cens lieues; si la plupart des Rivieres, qui s'y joignent du côté du Nord
„ ou du Midi, viennent de deux cens lieues, & plusieurs de plus de quatre
„ cens, sans approcher d'aucune Terre peuplée d'Espagnols; on convien-
„ dra que cette étendue de Pays doit avoir au moins quatre cens lieues de
„ largeur, dans sa plus étroite partie. Ainsi, (conclut le savant Jésuite,)
„ avec les mille trois cens cinquante lieues que l'on compte de longueur,
„ ou les mille huit cens lieues d'Orellana, c'est fort peu moins de quatre
„ mille lieues de circuit par les regles de l'Arithmétique & de la Cos-
„ mographie (*f*) ".

Habitans.

Tout cet espace étoit peuplé, au tems de sa Découverte, d'une infinité de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faisoient autant de Nations particulieres. Les deux Voyageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms & la situation; des unes, pour les avoir vues; des autres, pour en avoir obtenu la connoissance de divers Indiens parfaitement informés. Le Pays étoit si peuplé, & les Habitations si proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans plusieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne servoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient divisés par des guerres continuelles, dans lesquelles ils s'entre-tuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plupart prenoient la fuite, se jettoient dans leurs Canots, qui sont fort légers, abordoient à terre en un clin d'œil, se chargeoient de leurs Canots, & se retiroient vers quelqu'un des Lacs que la Riviere forme en grand nombre.

Leurs Armes.

Leurs armes ordinaires étoient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aiguë, & qu'ils lançoient avec beaucoup de force & d'adresse. Ils avoient aussi une sorte de lance, qu'ils nommoient *Estolica*, platte & longue d'une toise sur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtoit une fleche de six piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu & taillé en barbillons. Ils prenoient cet instrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'en-haut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de justesse, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour Armes défensives, ils avoient des Boucliers d'un tissu de cannes fendues, & si serrées entr'elles, que leur légereté n'en diminuoit pas la force. Quelques Nations n'employoient que l'arc & les fleches, dont ils empoisonnoient la pointe avec des sucs si venimeux, que la blessure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils.

Leurs Outils, pour la construction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaille de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient sur une pierre, après l'avoir fait sécher à la fu-

(*f*) *Ibid.* ch. 37. Voyez, ci-dessous, la Relation de M. de la Condamine.

Voyages sur le Marañon. D'Acuña et d'Artieda. 1639.

mée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres & légers, dont ils faisoient non-seulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des sieges. Pour abattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affiloient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots & leurs vibrequins étoient des dents de sangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'employoient point à se vêtir. Ils alloient nus, presque tous, & sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte que les Peres de la race humaine dans le premier état d'innocence (*g*).

Leur Religion.

La Religion de tous ces Peuples est presque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverses opérations. Les unes président aux eaux, d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces Divinités sont descendues du ciel, pour demeurer avec eux, & pour leur faire du bien; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles sont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occasions où l'on a besoin de leur secours. C'est ainsi que prêts à marcher pour la guerre, ils élevent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire; ou qu'en partant pour la pêche ils arborent celle qui préside aux eaux. Cependant ils reconnoissent qu'il peut exister des Dieux plus puissans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans sa conversation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de surmonter les difficultés de la grande Riviere, il leur demanda en grace, & par reconnoissance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laisser un de leurs Dieux, qui fût capable de le servir avec autant de puissance & de bonté dans toutes ses entreprises (*h*). Un autre Cacique fit juger au P. d'Acuña qu'il se formoit aussi quelque idée d'un Dieu supérieur aux siens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir passer lui-même pour le Dieu de son Pays. „ C'est ce que nous apprîmes, (dit le Voyageur,) quelques lieues avant que d'arriver à son Habitation. Nous lui „ fîmes annoncer que nous lui apportions la connoissance d'un Dieu plus „ puissant que lui. Il vint au rivage, avec toutes les apparences d'une vi„ ve curiosité. Je lui donnai les explications qu'on lui avoit promises: „ mais demeurant dans son aveuglement, sous prétexte qu'il vouloit voir „ de ses propres yeux le Dieu que je lui prêchois, il me dit qu'il étoit Fils „ du Soleil; que toutes les nuits il alloit en esprit dans le Ciel, donner ses „ ordres pour le jour suivant, & régler le Gouvernement général du Mon-

(*g*) *Ibid.* ch. 39.

(*h*) On n'ajoute point la réponse, qui se présente d'elle-même: mais l'honnête Jésuite dit, qu'il ne jugea point à propos de lui laisser une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en placer une sur quelque lieu élevé des Bourgades Indiennes, en recommandant aux Habitans d'en prendre grand soin. Ensuite si ces pauvres Idolâtres la perdoient ou la mettoient en pieces, ils les déclaroient condamnés à l'Esclavage, eux & leurs Enfans, pour avoir profané la Croix, & les enlevoient sans pitié.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1639.

„ de (*i*). Un autre (*k*) me marqua plus de raison. Je lui demandai pour-„ quoi ses Compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre Flotte, tan-„ dis qu'il étoit venu librement au-devant de nous, avec quelques-uns de „ ses Parens? Il me répondit que des Hommes qui avoient été capables de „ remonter la Riviere, malgré tant d'ennemis, & sans essuyer aucune per-„ te, devoient en être un jour les Seigneurs; qu'ils reviendroient pour la „ soumettre, & la peupleroient de nouveaux Habitans; qu'il ne vouloit „ pas toujours vivre en crainte & trembler dans sa Maison; qu'il aimoit „ mieux se soumettre de bonne heure, & recevoir pour ses Maîtres & ses „ Amis, ceux que les autres seroient un jour contraints de reconnoître & „ de servir par force (*l*)".

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'Amérique, autant de confiance que de respect pour leurs Devins, qui leur tiennent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns font secher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes, pour avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qui leur étoit cher. D'autres les brûlent dans de grandes fosses, avec tout ce qu'ils ont possédé pendant leur vie. Les funérailles durent plusieurs jours, qui se partagent entre l'ivrognerie & les larmes (*m*).

Le Général Portugais rejoint son Camp au Bourg d'Anosc.

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel il avoit laissé son Camp, se nommoit *Anosc*, & que c'étoit dans ce Canton que le Capitaine Palacios avoit été tué avec la plus grande partie de son escorte. Vingt lieues au-dessus, on rencontre la Riviere *Agaric*, célebre par la quantité d'or qu'elle roule dans ses sables & que cette raison a fait nommer *Rio d'Oro*. C'est à son embouchure, de l'un & de l'autre côté de la Riviere des Amazones, que commence la grande Province des Indiens chevelus, qui s'étend plus de cent quatre-vingts lieues du côté du Nord, & où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs. La premiere connoissance, qu'on avoit eue de ce Pays, avoit fait naître aux Habitans de Quito l'envie d'en faire la Conquête; mais jusqu'alors ils l'avoient tentée inutilement, & le sort de Palacios avoit achevé de les rebuter.

1640.

Il s'étoit passé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi, dans le Camp d'Anosc, quarante Portugais & la plus grande partie de ses Indiens. Ils s'y étoient soutenus, mais avec une grande inquiétude & des peines continuelles. Les Habitans du Pays, après avoir commencé par leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient persuadés qu'on pensoit à venger la mort de Palacios. Cette crainte leur avoit fait prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils avoient enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en état de leur résister dans l'enceinte de leur Camp; mais depuis près d'un an, ils étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans une nécessité si pressante, qui diminuoit insensiblement leur nombre, l'arrivée de la Flotte les jetta dans des transports de joie. Le nom de *Chevelus*, que les premiers Espagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de

(*i*) *Ibidem*, ch. 40.
(*k*) C'est-à-dire aussi dans un autre lieu.
(*l*) *Ibid.*
(*m*) *Ibid.* ch. 42.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (*n*). Leurs armes ne sont que des dards. Au Sud, c'est-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les *Avixiras*, les *Yurusnies*, les *Yquitos* & les *Zapotas*, avec lesquelles les Chevelus étoient sans cesse en guerre, sur l'une & l'autre rive. Cent quarante lieues au-dessous commence la grande Province des *Aguas*, la plus fertile & la plus spacieuse de toutes celles que la Flotte eut à traverser. C'est par corruption, que les Espagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle est si peuplée, & les Villages se suivent de si près, qu'à peine sort-on de l'un sans en découvrir un autre. Sa largeur est peu considérable, parceque la plupart des Habitations étant sur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui sont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'est gueres plus large que le Fleuve. La Nation des Aguas, ou Omaguas, est plus raisonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle est redevable aux Indiens de Quixos, qui, lassés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Espagnols, monterent sur leurs Canots, & se laisserent conduire au fil de l'eau jusqu'aux Iles des Aguas, où ils compterent de trouver du repos, au milieu d'une puissante Nation. Ils y introduisirent une partie des usages qu'ils avoient observés dans les Etablissemens Espagnols, surtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuse quantité, & de se vêtir avec bienséance. Leurs toiles sont claires, & tissues, avec beaucoup d'or, de fils de différentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voisins. Leur respect pour leurs Caciques va jusqu'à la plus aveugle soumission. Ils ont conservé, de leur ancienne barbarie, l'usage d'applatir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la pressent. Mais leur plus grand malheur est d'être sans cesse en guerre avec diverses Nations, telles que les *Curinas* au Sud, & les *Zeunas* au Nord.

Nation des Aguas, ou Omaguas.

LE Pere d'Acuña, ménageant peu les Portugais, quoique ses Compatriotes, les accuse d'avoir publié malignement que les Aguas refusoient de vendre leurs Esclaves, parcequ'ils les engraissoient pour les manger. „ C'est „ (dit-il,) une calomnie qu'ils ont inventée, dans la seule vue de colorer „ leurs propres cruautés contre cette innocente Nation ". Il assure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Esclaves des Aguas, lui protesterent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorsqu'ils faisoient parmi leurs Ennemis quelques Prisonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les tuoient dans leurs Fêtes, ou leurs Assemblées, pour se délivrer d'un sujet de crainte; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Cases, ils jettoient les corps dans le Fleuve. „ Je ne désavoue pas (continue-t-il,) qu'il ne se trouve dans ces Régions quelques „ Barbares, qui n'ont point horreur de manger leurs Ennemis; mais ils „ sont en petit nombre. On peut compter d'ailleurs qu'il ne s'est jamais „ vendu de chair humaine dans les Boucheries de cette Nation, comme „ l'ont écrit les Portugais, qui, sous prétexte de venger cette barbarie,

Le P. d'Acuña reconnoît fort peu d'Antropophages.

(*n*) Le P. d'Acuña dit nettement jusqu'aux genoux.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

„ en commettent eux-mêmes une plus grande, lorsqu'ils réduisent à l'es-„ clavage des Peuples nés libres & indépendans (*o*) ".

VERS le milieu du Pays des Aguas, la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg, où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y ressentirent un froid si vif, qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les surprit; ils furent des Habitans, qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton, & que tous les ans, pendant trois Lunes, qui étoient celles de Juin, de Juillet & d'Août, ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait, sans répondre à la question. Le P. d'Acuña, l'ayant examiné lui-même, trouva que du côté du Sud, bien loin dans les Terres, il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de neige, & que dans l'espace de ces trois mois le vent souffloit de ce côté-là; ce qui devoit rafraîchir l'air jusques sous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la terre y produisît du froment en abondance, avec toutes sortes de légumes.

ON continue de passer sur les sources & les embouchures des Rivieres, dans la supposition qu'elles ont été plus exactement représentées par le Mathématicien Espagnol dont on a donné les Descriptions (*p*); mais à l'occasion du *Putu-mayo*, qui en reçoit trente autres avant que de se joindre à l'Amazone, & qui, descendant des Montagnes de *Pasto* dans la Nouvelle Grenade, prend le nom d'*Iza* vers son embouchure, le P. d'Acuña rend témoignage, qu'on trouve quantité d'or dans son sable, & que les Nations, qui habitent ses bords, se nomment les *Turimos*, les *Guaraicas*, les *Porianas*, les *Zias*, les *Ahyves* & les *Cavos*. Cinquante lieues au-dessous, les bords de l'*Yotau* sont peuplés par les *Topanas*, les *Gavains*, les *Ozuanas*, les *Morvas*, les *Naunas*, les *Cenomonas*, & les *Mariaves*. On croit ces Nations fort riches en or, parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'Yotau est fort doux, & propre à la navigation.

LA derniere Habitation des Aguas, en continuant le cours de l'Amazone, est un Bourg très peuplé, & la principale Forteresse de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garnison, quoiqu'ils soient les seuls maîtres des bords du Fleuve; mais ils s'étendent si peu en largeur, que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivieres, qui viennent tomber dans l'Amazone, leur procurent tous les biens des Pays qu'elles arrosent. Du côté du Nord, ils ont pour ennemis les *Curis* & les *Quirabas*; & du côté du Sud, les *Cachiguraas* & les *Incuris*. Le P. d'Acuña ne put visiter ces Nations; ses ordres ne lui permettoient pas de s'écarter si loin de la Flotte: mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Riviere, qu'il croit pouvoir appeller la *Riviere de Cusco*, parce que, suivant la Relation d'Orellana, la Riviere de cette Ville en est Nord & Sud, & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Australe, à vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du Pays la nomment *Turna*.

VINGT-HUIT lieues plus bas, du même côté, commence la grande &

(*o*) *Ibid.* chap. 42.
(*p*) Empruntées de M. de la Condamine.

Voyages sur le Marañon. D'Acuña et d'Artieda. 1640.

puissante Nation des *Curuzicaris*, dans un Pays couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingts lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en est si nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues sans rencontrer des Habitations, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs d'une demi-journée de chemin. La crainte avoit fait disparoître une grande partie des Habitans : mais si cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent dans les cabanes toutes les marques d'une bonne économie & d'une extrême propreté. On y voyoit, avec quantité de vivres, des ustensiles fort propres & d'un travail recherché, surtout ceux qui servoient pour les alimens. L'or y est aussi très commun, mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cacherent soigneusement les plaques qu'ils portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaise n'avoit pu prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parce qu'elle manquoit d'Interpretes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur ministere, qu'en remontant une Riviere, nommée *Turupail*, qui se joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve successivement deux autres Rivieres, dont la seconde a sa source au pié d'une Montagne où les Habitans recueillent une prodigieuse quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Tuma Guaris*, qui signifie *Tireurs de métal;* & les Portugais observerent, en effet, que dans tout le Pays on appelloit *Tuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute sorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour se rendre aux Mines, parut si difficile au P. d'Acuña, que sans avoir plus de passion pour l'or qu'il ne convient à un Jésuite, il n'eut pas de repos, dit-il (q), jusqu'à ce qu'il en eût découvert une autre. Vis-à-vis des Curuzicaris, c'est-à-dire, sur la rive opposée du Fleuve, on voit regner une Terre fort platte, entrecoupée de Rivieres, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles; & toutes ces eaux vont se jetter dans *Rio Negro*. Au contraire, dans l'espace des quatre-vingts lieues que les Curuzicaris occupent, la terre est élevée.

Informations que le P. d'Acuña prend sur des Mines d'or très riches.

Quatorze lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le succès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'est l'embouchure d'une Riviere, qui vient du côté du Nord, & dont la position est à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait presque face du côté du Sud, sur le bord d'un précipice, au pié duquel passe une autre Riviere, dont les rives sont habitées par la nombreuse Nation des *Paguaros*. Vingt-six lieues au-dessous, en continuant de suivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui se nomment les *Tacarets*. Ces Nations parlent des Langues différentes; & c'est dans leur Pays, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché si longtems par les Voyageurs de diverses Nations (r).

Court chemin qui mene à ces Mines.

(q) *Ibid.* ch. 47.

(r) C'est le Lac de *Parimé*, sur lequel on supposoit une Ville nommée *Manoa del Dorado*, qui passe aujourd'hui pour fabuleuse. Cependant on verra quelques éclaircissemens là-dessus dans la Relation suivante, & plus encore dans celles de Voyageurs Anglois sur l'Orinoque. Le P. d'Acuña se contente de dire modestement qu'un jour, peut-être, Dieu permettra qu'on sorte du doute. *Ch.* 50.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Nations des Yorimaux.

Du même côté, la Nation des Curuzicaris est suivie le long du Fleuve par celle des *Torimaux*, la plus belliqueuse de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'Armée Portugaise en remontant du Para, pendant plus de soixante lieues qu'elle occupe, sur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes ayant fait entrer ces farouches Indiens dans une disposition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vît venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Les Yorimaux sont aussi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plupart sont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air seul, on reconnoissoit qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui causoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-dessous de leur premiere Habitation, la même rive du Fleuve en offroit une autre, dont les Maisons étoient réguliérement contigues, & s'étendoient ainsi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des coûteaux, environ cinq cens mesures de Farine de Manioc, qui lui suffirent pour le reste du Voyage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ses Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, située trente lieues plus bas. C'est à dix lieues au-dessous de cette Ile, que la Province des Yorimaux finit.

Cuchigaras & autres Nations.

Curiguires, Nation de Géans.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des *Cuchigaras*, sur une Riviere de même nom, poissonneuse & navigable, quoiqu'en plusieurs endroits elle soit parsemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-dessus des Cuchigaras, les *Cumayaris*; & plus haut, vers ses sources, les *Curiguires*, qui sont des Géans de seize palmes de hauteur. Le P. d'Acuña „ ne „ donne ici que le témoignage de plusieurs personnes qui les avoient vus, „ & qui lui offroient de le conduire dans le Pays de cette race gigantesque; „ mais il fut rebuté par la longueur du chemin, qui demandoit deux mois „ entiers depuis l'embouchure de la Riviere (s)."

Nation de Sculpteurs.

Plus loin, sur le bord méridional de l'Amazone, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adresse admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faisoient des sieges en forme d'animaux, des statues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection surprenant (t).

Nation qui avoit des armes de fer.

Trente-deux lieues après les Cuchigaras, le Pays est coupé par plusieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de *Carabuyavas*; mais ils sont distingués entr'eux par des noms particuliers, dont le Pere d'Acuña ne cite que celui des *Caraguanas*. „ Quoique ces Indiens (dit-il,) se servent d'arcs & de fleches, je vis à quel„ ques-uns des armes de fer, telles que des haches, des hallebardes, des „ serpes & des coûteaux. Je leur fis demander, par nos Interpretes, d'où „ leur venoient ces instrumens? Ils répondirent qu'ils les achetoient des In„ diens les plus proches de la Mer, qui les tiroient, en échange pour leurs „ den-

(s) *Ibid.* chap. 63.

(t) *Ibidem.*

Voyages sur le Marañon. d'Acuña et d'Artieda. 1640.

„ denrées, de certains Hommes blancs comme nous, dont les Habitations „ étoient sur la Côte Maritime; & que la seule différence qu'il y avoit en- „ tr'eux & nous, étoit qu'ils avoient les cheveux blonds. A ces marques, „ nous crûmes reconnoître avec certitude les Hollandois, qui s'étoient mis, „ depuis quelque tems, en possession de l'embouchure de la *Riviere douce*, „ ou de la *Riviere Philippe*. Etant venus descendre, en 1638, dans la Guia- „ ne, qui est une dépendance du Gouvernement de la Nouvelle Grenade, „ ils s'étoient rendus maîtres de toute l'Ile (*u*), & l'avoient surprise avant „ que les Espagnols eussent eu le tems d'emporter le Saint Sacrement de „ l'Autel, qui demeura captif entre leurs mains. Ils se promettoient d'en „ tirer une grande rançon; mais nos gens prirent un autre parti, qui fut „ de courir aux armes, & se disposoient à cette entreprise, lorsque nous „ nous mîmes en Mer pour aller rendre compte en Espagne de notre „ Voyage (*x*)."

Description poétique de Rio Negro.

Le P. d'Acuña fait une description fort poétique de Rio Negro, située, dit-il, un peu moins de trente lieues au-dessous de la Riviere de *Basurura*, qui arrose le Pays des Carabuyavas. C'est la plus belle & la plus grande de toutes celles qui se joignent à l'Amazone, dans l'espace de 1300 lieues. „ On peut dire que cette puissante Riviere est si orgueilleuse, qu'elle sem- „ ble choquée d'en trouver une plus grande qu'elle. Aussi l'incomparable „ Amazone semble lui tendre les bras; tandis que l'autre, dédaigneuse & „ superbe, au lieu de se mêler avec elle, s'en tient séparée, & qu'occupant „ seule la moitié de leur lit commun, elle fait distinguer ses flots pendant „ plus de douze lieues. Les Portugais ont eu quelque raison de la nommer „ *Riviere noire*, parce qu'à son embouchure, & plusieurs lieues au-dessus, „ sa profondeur, joint à la clarté de toutes ces eaux qui tombent de plu- „ sieurs grands Lacs dans son lit, la fait paroître aussi noire que si elle étoit „ teinte; quoique dans un verre, ses eaux aient toute la clarté du crystal (*y*)." Les Peuples qui habitent ses bords se nomment les *Canicuaris*, les *Caruparabas*, & les *Quaravaguazanas*. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs & des fleches empoisonnées. Leur Pays fournit de très bonnes pierres, & toutes sortes de Gibier.

Sédition des Portugais de la Flotte.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octobre, lorsque les Soldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli si peu de fruit de leur Voyage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé à remonter le Fleuve, prirent la résolution d'enlever du moins un grand nombre d'Esclaves, pour se dédommager de tant de fatigues, par leurs propres mains. Le Général, qu'ils informerent tumultueusement de leur dessein, y consentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña & son Associé s'y opposerent avec tant de force, par une protestation qu'ils eurent la hardiesse de publier, que Texeira, fortifié par l'exemple de leur fermeté, en prit occasion de faire remettre aussitôt à la voile.

(*u*) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, apparemment parce qu'elle est entre deux grands Fleuves, l'Orinoque & l'Amazone; à moins qu'il n'entende seulement l'Ile de Cayenne, qui est à peu de distance de la Côte Maritime.

(*x*) *Ibid.* chap. 64.

(*y*) *Ibid.* ch. 69.

Voyages sur le Marañon. d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Quarante lieues plus loin, on arriva devant l'embouchure de la Riviere de *Cayari*, qui vient du Sud, & par laquelle on prétend que les *Topinambous* sont descendus dans l'Amazone (z). Ils s'arrêterent, dit-on, vingt-huit lieues au-dessous, dans une grande Ile, qui n'ayant pas moins de soixante lieues de large, doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet, les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation, dont le Pere d'Acuña nous donne l'Histoire.

Ile des Topinambous & leur histoire.

Après la Conquête du Brésil, les Topinambous, Habitans de la Province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quatre-vingt-quatre gros Bourgs, où ils étoient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordillieres. Ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite, la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, & s'arrêta dans un Établissement Espagnol, voisin des sources du Cayari. Mais, après quelque séjour, il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou, pour avoir tué une Vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que s'étant jettés dans leurs Canots, ils descendirent la Riviere, jusqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

Ces Indiens parlent la Langue générale du Brésil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée, jusqu'à celle du Para. Ils raconterent, au Pere d'Acuña, que leurs Ancêtres, n'ayant pu trouver, en sortant du Brésil, de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de se séparer plusieurs fois, & que ces différens Corps peuplerent diverses parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient descendus jusqu'à la Riviere des Amazones, eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

Caractere extraordinaire des Topinambous.

Les Topinambous de l'Amazone sont une Nation si distinguée, que le Pere d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers Peuples de l'Europe; & quoiqu'on s'apperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du Pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur & par leur adresse à se servir de l'arc & des fleches. Ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savoient la Langue du Brésil, n'avoient pas besoin d'Interpretes pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puisse douter sur leur témoignage (*a*). „ Proche de leur Ile, du côté du Sud, il y avoit „ alors deux Nations également remarquables; l'une de Nains, nommés

Récits qu'ils font aux Portugais.

(z) Les Nations de cette Riviere sont les *Zurinas*, les *Cayanas*, les *Urarchaus*, les *Anamaris*, les *Guarinumas*, les *Curanaris*, les *Papunacas*, & les *Abacaris*. Depuis l'embouchure, on trouve, sur les bords de l'Amazone, les *Guaranacaces*, les *Maraguas*, les *Gusmagis*, les *Burats*, les *Punovis*, les *Oroquaras* & les *Aperas*.

(*a*) *Ibid.* chap. 79. Voyez ci-dessous la Description du Brésil.

„ *Guayazis*; l'autre, d'une race d'Hommes & de Femmes, qui naiſſoient „ avec le devant des piés en arriere, de ſorte qu'en marchant ſur leurs tra- „ ces on s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les *Marayus* (*b*)." Ils étoient Tributaires des Topinambous, auxquels ils fourniſſoient des haches de pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par ſept Nations nombreuſes, mais ſans courage, qui ne penſant qu'à vivre en paix, de leurs Beſtiaux & de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à démêler avec les Topinambous. Mais plus loin, il y avoit une autre Nation, dont ceux-ci tiroient, par un commerce réglé, mille choſes néceſſaires à la vie, particuliérement du ſel, qu'elle avoit en abondance dans quelques Terres voiſines. „ J'eus d'au- „ tant moins de peine à le croire (continue le Pere d'Acuña,) qu'en 1638, „ lorſque j'étois à Lima, deux Hommes, partis en différens tems pour en „ chercher, revinrent avec une bonne charge. Ils s'étoient embarqués ſur „ une des Rivieres qui tombent dans l'Amazone, & qui les avoit conduits „ au pié d'une Montagne de ſel, dont les Habitans en faiſoient un grand „ commerce."

Eclairciſſement du P. d'Acuña ſur les Amazones de l'Amérique.

Les Topinambous confirmerent aux Portugais, qu'il exiſtoit de vraies Amazones, dont le Fleuve a tiré ſon ancien nom. Cet article ſemble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur d'un fait ſi longtems douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, & fortifiées par ſes propres recherches. Le Pere d'Acuña les trouvoit ſi fortes, „ qu'on ne peut les rejetter, (dit-il,) ſans renoncer à toute foi humai- „ ne (*c*)": mais c'eſt dans les termes de ſon Traducteur qu'il faut les citer:

„ Je ne m'arrête point aux perquiſitions ſérieuſes que la Cour Souverai- „ ne de Quito en a faites. Pluſieurs Natifs des lieux mêmes ont atteſté „ qu'une des Provinces voiſines du Fleuve étoit peuplée de Femmes belli- „ queuſes, qui vivent & ſe gouvernent ſeules, ſans Hommes, qu'en cer- „ tains tems de l'année, elles en reçoivent pour devenir enceintes, & que „ le reſte du tems elles vivent dans leurs Bourgs, où elles ne ſongent qu'à „ cultiver la terre & à ſe procurer, par le travail de leurs bras, tout ce qui „ eſt néceſſaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à „ d'autres informations qui ont été priſes dans le nouveau Royaume de „ Grenade, au Siege Royal de Paſto, où l'on reçut le témoignage de quel- „ ques Indiens, particuliérement celui d'une Indienne, qui avoit été dans „ le Pays de ces vaillantes Femmes, & qui ne dit rien que de conforme à „ ce qu'on ſavoit déja par les Relations précédentes. Mais je ne puis taire „ ce que j'ai entendu de mes oreilles, & que je voulus vérifier auſſitôt que „ je me fus embarqué ſur le Fleuve. On me dit, dans toutes les Habita- „ tions où je paſſai, qu'il y avoit, dans le Pays, des Femmes telles que je „ les dépeignois; & chacun en particulier m'en donnoit des marques ſi „ conſtantes & ſi uniformes, que ſi la choſe n'eſt point, il faut que le plus „ grand des menſonges paſſe dans tout le nouveau Monde pour la plus con- „ ſtante de toutes les vérités hiſtoriques. Cependant nous eûmes de plus „ grandes lumieres ſur la Province que ces femmes habitent, ſur les che- „ mins qui y conduiſent, ſur les Indiens qui communiquent avec elles, &

(*b*) *Ibidem.*

(*c*) *Ibid.* ch. 70.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

„ fur ceux qui leur fervent à peupler, dans le dernier Village, qui eft la „ Frontiere entr'elles & les Topinambous.

„ TRENTE-SIX lieues au-deffous de ce dernier Village, en defcendant le „ Fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une Riviere qui vient de la „ Province même des Amazones, & qui eft connue par les Indiens du Pays, „ fous le nom de *Cunuris*. Elle prend ce nom de celui d'un Peuple, voifin „ de fon embouchure. Au-deffus, c'eft-à-dire, en remontant cette Rivie- „ re, on trouve d'autres Indiens, nommés *Apotos*, qui parlent la Langue „ générale du Bréfil. Plus haut font les *Tagaris* : ceux qui les fuivent font „ les *Guacares*, l'heureux Peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles „ ont leurs Habitations fur des Montagnes d'une hauteur prodigieufe, en- „ tre lefquelles on en diftingue une, nommée *Tacamiaba*, qui s'éleve ex- „ traordinairement au-deffus de toutes les autres, & fi battue des vents, „ qu'elle en eft ftérile. Ces Femmes s'y maintiennent fans le fecours des „ Hommes. Lorfque leurs Voifins viennent les vifiter, au tems qu'elles „ ont réglé, elles les reçoivent l'arc & la fleche en main, dans la crainte „ de quelque furprife; mais elles ne les ont pas plutôt reconnus, qu'elles fe „ rendent en foule à leurs Canots, où chacune faifit le premier Hamac „ qu'elle y trouve, & le va fufpendre dans fa Maifon, pour y recevoir ce- „ lui à qui le Hamac appartient. Après quelques jours de familiarité, ces „ nouveaux Hôtes retournent chez eux. Tous les ans, ils ne manquent „ point de faire ce voyage dans la même faifon. Les Filles qui en naiffent „ font nourries par leurs Meres, inftruites au travail & au maniment des „ armes. On ignore ce qu'elles font des mâles; mais j'ai fçu d'un Indien, „ qui s'étoit trouvé à cette entrevue, que l'année fuivante, elles donnent „ aux Peres les Enfans mâles qu'elles ont mis au monde. Cependant la plu- „ part croient qu'elles tuent les mâles au moment de leur naiffance, & c'eft „ ce que je ne puis décider fur le témoignage d'un feul Indien. Quoi qu'il „ en foit, elles ont, dans leur Pays, des tréfors capables d'enrichir le Mon- „ de entier; & l'embouchure de la Riviere, qui defcend de leur Province, „ eft à deux degrés & demi de hauteur méridionale (d)."

Traitement que les Portugais faifoient aux Indiens.

VINGT-QUATRE lieues au-deffous, la Flotte Portugaife arriva dans un lieu où le Fleuve eft refferré par les Terres, & forme un détroit qui n'a gueres plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere d'Acuña juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-feulement fermeroient le paffage, mais dont on pourroit faire des Bureaux de Douanes, fi la Riviere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens, les Marées fe font fentir, quoi qu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues jufqu'à la Mer. Quarante lieues plus bas, la Nation des *Tapajocos* donne fon nom à une belle Riviere, qui arrofe cette Province. Le Pays eft très fertile, & fes Habitans font redoutés des Nations voifines, parce que le poifon de leurs fleches eft fi mortel, qu'on n'y trouve aucun remede. Ils infpiroient de la terreur aux Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fuffent Amis des Etrangers, & qu'au paffage de la Flotte ils s'empreffaffent d'y porter toutes fortes de provifions.

(d) *Ibid.* ch. 61 & 62. Voyez la Relation de M. de la Condamine, dans l'Article fuivant.

Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens: ils vouloient en faire des Esclaves, & cette cruelle résolution avoit besoin d'un prétexte. Déja leurs Troupes étoient rassemblées pour l'exécuter. Elles se disposoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Destierro*, lorsque la Flotte y arriva. „ Je m'efforçai, „ en honnête Voyageur, d'arrêter une si barbare entreprise, ou du moins „ de la retarder, jusqu'à l'explication que je comptois d'avoir bientôt avec „ le Gouverneur du Para; & *Benoît Maziel*, son Fils, Commandant de „ l'Expédition, me promit de ne rien tenter sans avoir reçu de nouveaux „ ordres de son Pere. Mais à peine l'eus-je quitté, qu'embarquant ses Soldats sur un Brigantin armé de quelques Pieces de canon, & sur d'autres „ Bâtimens de moindre grandeur, il alla porter la guerre aux Tapajocos. „ Envain accepterent-ils la paix, avec mille témoignages de soumission. „ Maziel leur ordonna d'apporter toutes leurs fleches empoisonnées; & „ lorsqu'il les vit sans armes, il les fit enfermer sous une bonne garde, „ comme un Troupeau de Moutons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il „ avoit amenés sur la Flotte, vrais démons lorsqu'il s'agit de faire du mal, „ furent lâchés sur ces Misérables, & commirent de si grands excès contre „ leurs Femmes & leurs Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, „ qu'à leur retour, un des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible scene, me jura qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Esclaves que d'en avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoyés „ au Para, où je les vis arriver; & cette capture causa tant de plaisir aux „ Portugais, qu'ils en entreprirent bientôt une autre, dans une Province „ plus éloignée, où ils auront sans doute exercé les mêmes cruautés. Voilà „ ce qu'on nomme les Conquêtes du Brésil (e)."

Voyages sur le Marañon. D'Acuña et d'Artieda. 1640.

Curupatubas, & richesse de leur Pays.

Les *Curupatubas*, qu'on trouve à quarante lieues de la Riviere des Tapajocos, & qui prennent aussi leur nom d'une Riviere qui arrose leur Pays, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécût en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'espace d'environ six journées, on en rencontre une autre, dont le sable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre, nommée *Tuquaratinci*, dont elle baigne le pié. Les Habitans assuroient que dans le même Canton, ils tiroient souvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre sorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des coûteaux; & qu'ensuite, éprouvant que ces outils s'émoussoient facilement, ils avoient cessé d'en faire. Ils racontoient aussi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, suivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expressions, étoit vraisemblablement d'Azur; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, si brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroissoit couverte de Diamans fins. Sur la seconde, on entendoit quelquefois d'effroyables bruits; signe certain, suivant le Pere d'A-

(e) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici que quelques années auparavant, un gros Vaisseau Anglois avoit remonté la Riviere des Tapajocos, pour y établir le Commerce du Tabac, qui croît en abondance dans le Pays; mais que loin d'écouter les Anglois, cette Nation en avoit tué une partie, dont elle conservoit encore les armes.

Voyages sur le Marañon. D'Acuña et d'Artieda. 1640.

cuña, qu'elle renfermoit dans ses entrailles, des pierres de grand prix (*f*).

Il ne vante pas moins la Province de *Ginapape*, qui tire aussi son nom d'une Riviere, à soixante lieues des Habitations du Curupatuba. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richesse de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle possede plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Riviere arrose, sont comprises dans le Gouvernement du Marañon. Mais sans compter leurs Mines, qui sont réellement en grand nombre, & leur étendue, qui est plus vaste que toute l'Espagne ensemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, sur toutes celles qui bordent la Riviere des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient si bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverses tentatives pour s'y établir: mais ils en ont toujours été chassés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir assurer que ce terroir est du moins fort propre pour le Tabac & les Cannes de Sucre, & que ses vastes pâturages peuvent nourrir une infinité de Bestiaux. C'étoit six lieues au-dessus de l'embouchure du Ginapape, que les Portugais avoient leur Fort del Destierro, c'est-à-dire du *Bannissement*. Diverses raisons l'ont fait démolir. Dix lieues au-dessous, on trouve, sur la Riviere de *Paranaïba*, une Nation Indienne, amie des Portugais; & plus loin dans les Terres, plusieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître.

Tentatives des Hollandois pour s'y établir.

Combien la Région étoit alors peuplée.

Mais toutes les Iles, que l'Amazone forme ensuite, sont encore plus peuplées: ces Iles & leurs Habitans sont en grand nombre; les Nations se ressemblent si peu; leurs Langues & leurs Coutumes sont si différentes, quoique la plupart entendent fort bien la Langue générale, qui est celle du Bresil; enfin la matiere est si vaste pour un Ecrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (*g*). Les plus considérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire observer, que depuis la Conquête du Bresil, presque tous ces Peuples ont abandonné leur Pays, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-dessous des Pacaxas, qui habitoient les bords d'une Riviere à quatre-vingts lieues du Paranaïba & du même côté, on voit encore le Bourg de *Comnuta*, célebre autrefois par le nombre de ses Habitans, & par l'usage où les Indiens étoient d'y assembler leurs Armées, lorsqu'ils se disposoient à la guerre. Il est réduit presqu'à rien. Cependant le terroir y est très fertile, les Paysages y sont charmans; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (*h*). La Riviere des *Tocantins*, qui passe derriere le Bourg, est un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña se plaint que personne ne connoisse la valeur. Il parle néanmoins d'un François, qui y venoit tous les ans, avec plusieurs Vaisseaux, & qui s'en retournant chargé du sable de cette Riviere, dont il savoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du Pays, l'usage qu'il en faisoit, dans la crainte de s'attirer leur haine (*i*). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de Fernambuc,

Fuite des Peuples.

Bourg de Comnuta.

Voyage annuel d'un François.

(*f*) On a peine à concevoir ces idées physiques; mais ce n'est pas le seul endroit où l'on soupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidellement le texte Espagnol.

(*g*) *Ibid.* chap. 79.

(*h*) *Ibid.* chap. 80.

(*i*) *Ibid.* chap. 81.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

ayant traversé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Pretre de leur Nation, avoient abordé à la source de la même Riviere, dans l'espérance de faire de nouvelles découvertes & de revenir chargés d'or: mais étant descendus jusqu'à l'embouchure, ils se virent enveloppés par les Tocantins, qui les tuerent tous. Lorsque le Pere d'Acuña passoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver le Calice, que le Prêtre portoit pour ses fonctions Ecclésiastiques.

Remarques & conseils du Pere d'Acuña.

LA Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresse des Portugais, est à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dépendent: mais le judicieux Voyageur observe que les uns & les autres relevoient du Gouverneur Général du Marañon, qui étoit à plus de cent trente lieues du Para, vers le Bresil; ce qui ne pouvoit causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. „ Si nos gens (dit-il,) étoient „ assez heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudroit nécessairement que „ le Gouverneur du Para fût absolu, puisqu'il auroit entre les mains la clé du „ Pays. Ce n'est pas que le lieu, où le Para est situé, soit le meilleur qu'on „ puisse choisir: mais il seroit facile de le changer, si la découverte étoit „ poussée plus loin. Pour moi, je n'en trouverois pas de plus commode „ que l'Ile *du Soleil*, qui est quatorze lieues plus bas, vers l'embouchure du „ Fleuve (*k*). C'est un Poste sur lequel on doit absolument jetter les yeux, „ parce que le terroir y fournit toute sorte de vivres, que les Vaisseaux y „ sont à l'abri des vents les plus incommodes, & qu'ils en peuvent sortir „ dans les hautes Marées de la pleine Lune. D'ailleurs cette Ile a plus de „ dix lieues de circuit, de fort bonnes eaux, une grande abondance de „ Poisson de Mer & d'eau douce, surtout une multitude infinie de Crabes, „ qui sont la nourriture ordinaire des Indiens & des Pauvres. Ajoutez „ qu'aujourd'hui même, il n'y a point d'Ile dans tout le voisinage, qui „ fournisse plus de Gibier pour la Garnison & les Habitans du Para."

Explication des vues de la Cour d'Espagne dans ce Voyage.

C'EST par ce fruit politique de ses Observations que le Pere d'Acuña termine son Ouvrage (*l*), pour répondre aux vues de la Cour d'Espagne, qu'il ne laisse qu'entrevoir (*m*), mais qui se trouvent bien expliquées dans la Dissertation qu'on a citée (*n*). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis longtems à faire des courses incommodes dans les Mers voisines des Etablissemens Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés de gloire & de richesses. Il n'avoit pas été facile de faire cesser ce désordre sous le regne de Charles-Quint, parce que toutes les Côtes de l'Amérique n'étoient pas encore assez connues, pour

(*k*) Remarquons que le P. d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-six lieues au-dessous de l'Ile du Soleil, depuis Zapara au Sud jusqu'au Cap de Nord, & qu'il repete ici nettement que son cours est de treize cens cinquante-six lieues. ch. 81.

(*l*) Sans oublier néanmoins le devoir de sa Profession; car il s'étend aussi sur les avantages qui peuvent en revenir à la Religion.

(*m*) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le passage de la Riviere & servir de Douane.

(*n*) Celle qui est à la tête de la traduction de son Ouvrage, p. 16 & suiv. Elle est assez curieuse; mais l'Auteur n'en est pas nommé. Il paroît seulement qu'elle n'est pas du Traducteur.

Voyages sur le Marañon. d'Acuña et d'Artieda. 1640.

permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assembloient pour retourner en Espagne. Philippe II. ne vit pas d'autre remede, à des maux presqu'inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses Flottes la Loi de ne se pas séparer dans leur navigation: mais un ordre seul ne suffisoit pas pour les garantir. Il étoit presque impossible que pendant un Voyage de mille lieues plusieurs Vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un; & tel Corsaire suivoit les Galions depuis la Havane jusqu'à San Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III. jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moyen de dérober la route de ses Galions; & de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la Riviere des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source. En effet les plus grands Vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la Forteresse du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pu servir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Bresil, qui se joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effrayé les Corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Riviere étoit navigable en descendant. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. De-là toutes les tentatives qu'on a rapportées, jusqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuse. Mais quoique sa découverte semblât perfectionnée par son retour & par les Observations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussitôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance sur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure jusqu'à sa source; & le Roi d'Espagne craignit avec raison qu'étant devenus ses Ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras jusques dans le Pérou, le plus riche de ses Domaines, lorsqu'ils auroient chassé les Hollandois du Bresil. Comme il y avoit lieu de craindre aussi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur servît de *Routier*, Philippe IV. prit le parti qu'on a rapporté, d'en faire supprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là les entreprises des Espagnols se sont bornées, sur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui est renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque succès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zele infatigable des Missionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs Possessions étoit tel qu'on l'a représenté dans la Description de l'Audience de Quito, lorsque le Voyage & la Carte de M. de la Condamine ont jetté un nouveau jour sur le Pays, sur le cours du Fleuve, & sur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

§. III.

§. III.

Voyage de M. de la Condamine.

Voyages sur le Marañon.

Ce second Voyage de l'illustre Académicien n'est proprement que la suite & la conclusion (*a*) de son Journal, dont on a déja donné l'extrait. On y a vu qu'après avoir terminé ses travaux Académiques sur les Montagnes de Quito, & fait élever ses fameuses Pyramides, il se trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à *Tarqui*, près de Cuenca au Pérou. „ Nous étions conve-„ nus, (dit-il,) M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les oc-„ casions d'observer, de revenir en Europe par des routes différentes (*b*). „ J'en choisis une presque ignorée, & qui ne pouvoit m'exposer à l'en-„ vie; c'étoit celle de la Riviere des Amazones, qui traverse, d'Occident „ en Orient, tout le Continent de l'Amérique Méridionale, & qui passe „ avec raison pour la plus grande Riviere du Monde. Je me proposois de „ rendre ce Voyage utile, en levant une Carte de ce Fleuve, & recueil-„ lant des observations en tout genre sur une Région si peu connue ". M. de la Condamine observe que la Carte très défectueuse (*c*) du cours de ce Fleuve, par *Sanson*, dressée sur la Relation purement historique du Pere d'*Acuña*, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la premiere fois, en France, une copie [dans le 12me. Tome des *Lettres Edifiantes*,] de celle qui avoit été dressée dès l'année 1690 par le P. *Fritz*, & qui fut gravée à Quito en 1707: mais plusieurs obstacles n'ayant jamais permis à ce Missionnaire de la rendre exacte, surtout vers la partie inférieure du Fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques Notes, sans presqu'aucun détail historique; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connoissoit le Pays des Amazones, que par la Relation du Pere d'Acuña, dont on vient de lire l'extrait.

Motifs de ce Voyage.

Anciennes Cartes de l'Amazone.

Comme nous avons déja donné, d'après M. d'Ulloa (*d*), d'exactes remarques sur le nom, la source & le cours général du Marañon, sur les trois chemins qui conduisent de Quito à ce Fleuve, sur celui de Jaen où cette Riviere commence à devenir navigable, & sur les principales Rivieres dont elle se forme & se grossit, & que tous ces détails paroissent tirés du Voyage de l'*Amazone* de M. de la Condamine, le seul des Voyageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaen, depuis Jaen jusqu'à son entrée dans la Mer du Nord, & de-là jusqu'en Europe.

(*a*) C'est néanmoins le premier Ouvrage qu'il ait publié depuis son retour, sous le titre de *Relation abrégée d'un Voyage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, &c. *par M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences, avec une Carte du Marañon levée par le même: à Paris chez la Veuve Pissot*, 1745, *in* 8°. Il l'avoit fait imprimer auparavant en Espagnol, à Amsterdam.

(*b*) Ces motifs sont expliqués plus au long dans son Journal.

(*c*) *Ibid.* pp. 15 & précéd.

(*d*) Voyez, Tome XIX, la Description de l'Audience de Quito, & l'Avertissement, où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout emprunté de M. de la Condamine.

Nota. On y trouve aussi sa Carte, qui auroit été ici mieux à sa place. R. d. E.

VOYAGES SUR LE MARAÑON.
M. DE LA CONDAMINE.
1743.

Route de M. de la Condamine, depuis Tarqui jusqu'à Jaen.

Situation de Zaruma.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans son Voyage de Lima, en 1737, il avoit suivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois il en prit un détourné, qui passe par *Zaruma*, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande Riviere de *los Jubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide: mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit sur le chemin de Loxa (*e*).

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de *Tumbez*. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. Zaruma, situé par trois degrés quarante minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa (*f*). Les Mines de ce Canton, autrefois célebres, sont aujourd'hui presqu'abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau; mais l'aloi n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à Zaruma, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entieres, que sa plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à-peu-près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulieres; ce qui étant une fois connu fait juger de la hauteur moyenne du Mercure, par une seule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites sur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans son Voyage de Lima, lui avoient appris, que cette hauteur moyenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (*g*); d'où il crut pouvoir conclure que le terrein de Zaruma est élevé d'environ sept cens toises; ce qui n'est pas la moitié de l'élévation de celui de Quito (*h*).

(*e*) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, ayant été assassiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emportoit une Copie authentique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient aposté des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

(*f*) L'Auteur observe que Laët n'en fait aucune mention dans sa Description de l'Amérique.

(*g*) Voyez le Journal historique, Inscription contenant les Observations faites à Quito, p. 163.

(*h*) Il se servit, pour ce Calcul, d'une Table dressée par M. Bouguer, sur une hypothese qui répond jusqu'ici, mieux que toute autre, à diverses expériences du Barometre, faites à diverses hauteurs déterminées géométriquement. Venant de Tarqui, Pays assez froid, il ressentit une grande chaleur à Zaruma, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que sur la *Montagne Pelée* de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un Pays bas & chaud. „ Je „ suppose (ajoute M. de la Condamine,) „ qu'on est informé que pendant notre long „ séjour dans la Province de Quito, sous la „ Ligne équinoxiale, nous avons constamment reconnu que l'élévation du sol, plus „ ou moins grande, décide presqu'entièrement du degré de chaleur, & qu'il ne faut „ pas monter deux mille toises pour se transporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du „ Soleil, jusqu'au pié d'un amas de neige „ aussi ancien que le Monde, dont une „ Montagne voisine sera couronnée ". *Ubi sup.* p. 22.

Nota. Ces 3 Notes sont mal placées dans l'Edition de Paris. R. d. E.

On rencontre, ſur cette route, pluſieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce d'arbre & de lianes, dont nous avons donné différentes Deſcriptions. Loxa eſt moins élevé que Quito, d'environ trois cens cinquante toiſes, & la chaleur y eſt ſenſiblement plus grande; mais quoique les Montagnes du voiſinage ne ſoient que des collines, en comparaiſon de celles de Quito, elles ne laiſſent pas de ſervir [de point] de partage aux eaux de la Province; & le même côteau, appellé *Caxanuma*, où croît le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naiſſance à des Rivieres qui prennent un cours oppoſé, les unes à l'Occident, pour ſe rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui groſſiſſent le Marañon.

Hauteur des Montagnes de Loxa.

L'Académicien paſſa le troiſieme jour de Juin entier ſur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plant de l'arbre de Quinquina; mais, avec le ſecours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put raſſembler, dans toute ſa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui puſſent être tranſportées en Europe. Il les fit mettre, avec de terre priſe au même lieu, dans une Caiſſe, qu'il fit porter avec précaution ſur les épaules d'un Homme, juſqu'à ſon embarquement.

Plantes de Quinquina.

De Loxa à Jaen, on traverſe les derniers côteaux de la Cordilliere. Dans toute cette route, on marche preſque ſans ceſſe par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entiere: il n'eſt pas poſſible d'y rien ſecher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui ſont les coffres du Pays, ſe pourriſſent, & rendent une odeur inſupportable. M. de la Condamine paſſa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid*; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Eſpagnols il y a moins d'un ſiecle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & transférées de leur premiere ſituation. Jaen même, qui conſerve encore le titre de Ville, & qui devroit être la réſidence du Gouverneur, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Village ſale & humide, quoique ſur une hauteur, & renommé ſeulement par un Inſecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y eſt dévoré. La même décadence eſt arrivée à la plupart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Cette route offre quantité de Rivieres, qu'on paſſe, les unes à gué, les autres ſur des Ponts, & d'autres ſur des Radeaux, conſtruits dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la Nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivieres réunies en forment une grande & très rapide, nommée *Chinchipé*, plus large que la Seine à Paris. On la deſcend en radeau, pendant cinq lieues, juſqu'à *Tomependa*, Village Indien [à la vue de Jaen,] dans une ſituation agréable, à la jonction de trois Rivieres. Le Marañon, qui eſt celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Riviere de *Chachapoyas*, & celle de Chinchipé du côté de l'Oueſt, à cinq degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Depuis ce point, le Marañon, malgré ſes détours, va toujours en ſe rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, juſqu'à ſon embouchure. Au-deſſous du même point, le Fleuve ſe retrécit, & s'ouvre un paſſage entre deux Montagnes, où la violence de ſon courant, les rochers qui le barrent, & pluſieurs ſauts le rendent impratiquable. Ce qu'on appelle *le Port de Jaen*,

Décadence de pluſieurs Villes.

Diverſes formes du Marañon.

VOYAGES SUR LE MARAÑON.
M. DE LA CONDAMINE. 1743.

c'eſt-à-dire le lieu où l'on s'embarque, eſt à quatre journées de Jaen, ſur la petite Riviere de *Chuchunga*, par laquelle on deſcend dans le Marañon, au-deſſous des ſauts.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêché de Tomependa, avec des ordres du Gouverneur de Jaen à ſon Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obſtacles ſur un Radeau, compoſé de deux ou trois pieces de bois. De Jaen au Port, on traverſe le Marañon, & l'on ſe trouve pluſieurs fois ſur ſes bords. Dans cet intervalle, il reçoit du côté du Nord, pluſieurs Torrens, qui pendant les grandes pluies charrient un ſable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve ſont couverts de Cacao, qui n'eſt pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Pays ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramaſſent que lorſqu'on les preſſe de payer leur tribut.

Le quatrieme jour après être parti de Jaen, M. de la Condamine traverſa vingt & une fois à gué le Torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxieme fois en Bateau. Les Mules, en approchant du gîte, ſe jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ſes papiers, ſes livres & ſes inſtruments mouillés. „ C'étoit le quatrieme accident de „ cette eſpece, qu'il avoit eſſuyé, depuis qu'il voyageoit dans les Monta„ gnes : ſes naufrages (dit-il,) ne ceſſerent qu'à ſon embarquement ".

Chuchunga, Port de Jaen.

Le Port de Jaen, qui ſe nomme *Chuchunga*, eſt un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de ſe défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pu lui ſervir d'interpretes. La néceſſité lui fit trouver le moyen d'y ſuppléer. Il ſavoit à-peu-près autant de mots de la langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en ſavoient de la Langue Eſpagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire conſtruire une Balſe aſſez grande, pour le porter avec ſon bagage. Ce travail lui donna le tems de faire ſécher ſes papiers & ſes livres (*i*). Le Soleil ne ſe montroit gueres qu'à midi; c'étoit aſſez pour prendre hauteur. Il trouva 5 de-

(*i*) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il paſſa dans le Hameau de Chuchunga: „ Je n'avois, (dit-il,) ni Voleurs, „ ni Curieux à craindre. J'étois au milieu „ des Sauvages. Je me délaſſois parmi eux „ d'avoir vécu avec des Hommes; &, ſi j'o„ ſe le dire, je n'en regrettois pas le Com„ merce. Après pluſieurs années paſſées „ dans une agitation continuelle, je jouiſ„ ſois pour la premiere fois d'une douce „ tranquillité. Le ſouvenir de mes fatigues, „ de mes peines & de mes périls paſſés, me „ paroiſſoit un ſonge. Le ſilence qui regnoit „ dans cette ſolitude me la rendoit plus ai„ mable; il me ſembloit que j'y reſpirois plus „ librement. La chaleur du climat étoit tem„ pérée par la fraîcheur des eaux d'une Ri„ viere, à peine ſortie de ſa ſource, & par „ l'épaiſſeur du Bois qui en ombrageoit les „ bords. Un nombre prodigieux de Plantes „ ſingulieres & de Fleurs inconnues m'of„ froit un ſpectacle nouveau & varié. Dans „ les intervalles de mon travail, je parta„ geois les plaiſirs innocens de mes Indiens; „ je me baignois avec eux, j'admirois leur „ induſtrie à la Chaſſe & à la Pêche. Ils „ m'offroient l'élite de leur Poiſſon & de „ leur Gibier. Tous étoient à mes ordres: „ le Cacique, qui les commandoit, étoit le „ plus empreſſé à me ſervir. J'étois éclairé „ avec des bois de ſenteur & des réſines „ odoriférantes. Le ſable ſur lequel je mar„ chois étoit mêlé d'or. On vint me dire „ que mon Radeau étoit prêt, & j'oubliai „ toutes ces délices ". *Mém. de l'Acad. des Sciences pour* 1745.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

grés 21 minutes de Latitude Australe; & le Barometre, plus bas de seize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux cens trente-cinq toises au-dessus de son niveau il y a des Rivieres navigables sans interruption (*k*).

M. de la Condamine s'embarque.

Le 4 de Juillet après midi il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Balse, sous l'escorte de tous les Indiens du Hameau, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits sauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'est-là proprement qu'il est navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Riviere, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'apperçut, le matin, que le Fleuve étoit haussé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ses Guides, eut le tems de se livrer à ses Observations. Il mesura géométriquement la largeur du Marañon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déja diminuée de quinze à vingt. Plusieurs Rivieres, que ce Fleuve reçoit au-dessus de Jaen, sont plus larges; ce qui devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vîtesse d'un Canot, abandonné au courant, étoit d'une toise & un quart par seconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baissé d'environ cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à descendre. Il observa, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

Il débouche dans le Marañon.

Profondeur de ce Fleuve.

Détroits, & dangers que l'Auteur y court.

Le 8, continuant sa route, il passa le Détroit de *Cumbinama*, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'*Escurrebragas*, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espece. Le Fleuve, arrêté par une côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup, en faisant un angle droit avec sa premiere direction; & par la vîtesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde, où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le Radeau sur lequel M. de la Condamine étoit alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoyer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des vagues capables de submerger la Balse, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue: mais la violence du courant la repoussoit toujours dans le fond de l'Anse; & l'Académicien n'en seroit jamais sorti, sans l'adresse des quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, ayant suivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anse, gravirent sur le rocher, d'où ils lui jetterent, non

(*l*) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puissent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte simplement à la conséquence qu'il tire de son expérience. Cependant, il y a, dit-il, assez d'apparence que le point où une Riviere commence à porter Bateau, lorsque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivieres ordinaires commencent à être navigables. *p.* 33.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

ſans peine, des Lianes, qui ſont les cordes du Pays, avec leſquelles ils remorquerent le Radeau, juſqu'au fil du courant. Le même jour, on paſſe un troiſieme détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, reſſerré par les Rochers, n'a pas trente toiſes de large; mais ce paſſage n'eſt périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le ſoir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoyoit de Sant'Iago, & qui auroit eu beſoin encore de ſix jours, pour remonter juſqu'au lieu d'où le Radeau étoit deſcendu en dix heures.

Sant'Iago de las Montañas.

M. de la Condamine arriva, le dix, à *Sant'Iago de las Montañas*, Hameau ſitué aujourd'hui à l'embouchure de la Riviere de même nom, & formé des débris d'une Ville, qui avoit donné le ſien à la Riviere. Ses bords ſont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un ſiecle contre les Eſpagnols, pour ſe ſouſtraire au travail des Mines d'or du Pays. Ils vivent indépendans, dans des Bois inacceſſibles, d'où ils empêchent la navigation de la Riviere, par laquelle on pourroit deſcendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre, depuis quarante ans, le parti de deſcendre juſqu'à l'embouchure de la Riviere dans le Marañon. Au-deſſous de Sant'Iago, on trouve *Borja*, Ville à-peu-près ſemblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Miſſions Eſpagnoles des bords du Fleuve. Elle n'eſt ſéparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo* de *Manſeriché*. On a vu, dans les Deſcriptions précédentes, que *Pongo* ſignifie *Porte*, & qu'on donne ce nom à tous les paſſages étroits, dont celui-ci eſt le plus célebre. C'eſt un chemin que le Marañon, tournant à l'Eſt, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordilliere, en ſe creuſant un lit entre deux murailles paralleles de rochers, coupés preſqu'à plomb. Il n'y a gueres plus d'un ſiecle que quelques Soldats Eſpagnols de Sant'Iago découvrirent ce paſſage & ſe hazarderent à le franchir. Deux Miſſionnaires Jéſuites de la Province de Quito les ſuivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déja rapporté, la Miſſion de Maynas, qui s'étend fort loin en deſcendant le Fleuve. En arrivant à Sant'Iago, l'Académicien ſe flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit beſoin en effet que d'une heure pour s'y rendre: mais malgré ſes Exprès réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau ſur lequel il devoit paſſer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il ſe contenta de faire fortifier le ſien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui ſont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point uſage pour les Radeaux. Ils n'ont auſſi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur ſert d'aviron.

Borja.

Pongo de Manſeriché.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la réſiſtance de ſes Mariniers, qui ne trouvoient pas la Riviere aſſez baſſe encore, pour riſquer le paſſage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverſer, & d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anſe voiſine de l'entrée

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

du Pongo, où le courant eſt d'une ſi furieuſe violence, que ſans aucun ſaut réel, les eaux ſemblent ſe précipiter, & leur choc contre les rochers cauſe un effroyable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voyageur François de voir de près le Pongo, avoient déja pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un eſcalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, ſeul avec un Negre ſur ſon Radeau; mais une avanture fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminua de 25 piés en 36 heures, continuoit de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très groſſe branche, d'un arbre caché ſous l'eau, s'étant engagé entre les pieces du Radeau, où elle pénétroit de plus en plus à meſure qu'il baiſſoit avec le niveau de l'eau, l'Académicien ſe vit menacé de demeurer accroché & ſuſpendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ſes papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moyen de ſe dégager & de remettre ſon Radeau à flot (*l*).

Etrange avanture de M. de la Condamine.

Il avoit profité de ſon ſéjour forcé à Sant'Iago, pour meſurer géométriquement la largeur des deux Rivieres, & pour prendre les angles qui lui devoient ſervir à dreſſer une Carte particuliere du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis ſur le Fleuve, il fut bientôt entraîné, par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il ſe trouva tranſporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume de ſa charge, préſentoit à la réſiſtance de l'air une ſurface ſept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vîteſſe du courant; & cette vîteſſe même diminue conſidérablement, à meſure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'eſpace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faiſoit deux toiſes par ſeconde, par comparaiſon à d'autres vîteſſes exactement meſurées.

Meſure du Pongo de Manſériché.

Le Canal du Pongo, creuſé naturellement, commence une petite demi-lieue au-deſſous de Sant'Iago, & continue d'aller en rétréciſſant; de ſorte que de 250 toiſes, qu'il peut avoir au-deſſous de la jonction des deux Rivieres, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Juſqu'alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que 25 vares Eſpagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toiſes; & ſuivant l'opinion commune, on pouvoit paſſer, en un quart d'heure, de Sant'Iago à Borja. Mais une obſervation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du paſſage, il étoit à trois longueurs de ſon Radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à ſa Montre, depuis l'entrée du Pongo juſqu'à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de 20 au degré (moins de 6000 toiſes) de Sant'Iago à Borja, au lieu de trois qu'on eſt dans l'uſage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus rudes, qu'il ne put éviter dans les détours, l'auroient effrayé, s'il n'eut été prévenu.

(*l*) *Ibidem*, p. 43.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Danger de ce Passage.

Il jugea qu'un Canot s'y briseroit mille fois & sans ressource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas: mais les Pieces d'un Radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des Lianes qui les assemblent produit l'effet d'un ressort qui amortiroit le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avoit pas un an qu'un Missionnaire, qui eut ce malheur, y avoit passé deux jours entiers sans provisions, & seroit mort de faim, si la crûe subite du Fleuve ne l'eut remis dans le fil de l'eau. On ne descend en Canot que dans les eaux basses, lorsque le Canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

Situation de l'Auteur à Borja.

L'ACADÉMICIEN se crut dans un nouveau Monde à Borja (*m*). „ Il s'y „ trouvoit (dit-il,) éloigné de tout commerce humain, sur une Mer d'eau „ douce, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Rivieres & de Canaux, „ qui pénetrent de toutes parts une immense Forêt, qu'eux seuls rendent „ accessible. Il rencontroit de nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux „ & de nouveaux Hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir „ des Montagnes se perdre dans les nues, ne pouvoient se lasser de faire le „ tour de l'Horizon, sans autre obstacle que les Collines du Pongo, qui „ alloient bientôt disparoître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui „ diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédoit ici „ l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il se tournât il n'appercevoit que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux piés sans la voir; „ elle est si couverte d'herbes touffues, de plantes de Lianes & de broussailles, qu'il faudroit un long travail pour en découvrir l'espace d'un pié. „ Au-dessous de Borja, & 4 à 500 lieues plus loin en descendant le Fleuve, une pierre, un simple caillou est aussi rare qu'un Diamant. Les Sauvages de cette Région n'en ont pas même l'idée. C'est un spectacle „ divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorsqu'ils en rencontrent pour la premiere fois. Ils s'empressent de les ramasser; ils s'en „ chargent comme d'une Marchandise précieuse, & ne commencent à les „ mépriser que lorsqu'ils les voient si communes."

Volcan de Sangay.

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere *Magnin* (*n*), Missionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés 28 minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet avec ce Pere, pour la *Laguna*. Le 15, ils laisserent au Nord, l'embouchure du *Morona*, qui descend du Volcan de *Sangay*, dont les cendres, traversant les Provinces de Macas & de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin, & du même côté, ils rencontrerent les trois bouches de la Riviere de *Pastaça*,

(*m*) Voyez, au Tome XIX, les remarques de M. d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas.

(*n*) Natif du Canton de Fribourg en Suisse. M. de la Condamine se loue extrêmement de ses attentions. Outre plusieurs curiosités d'Histoire naturelle, ce Pere lui fit présent d'une Carte qu'il avoit faite des Missions Espagnoles de Maynas, & d'une Description des mœurs & coutumes des Nations voisines. Pendant son séjour à Cayenne, l'Académicien aida M. *Artur*, Médecin du Roi & membre du Conseil supérieur de cette Colonie, à traduire en François cet Ouvrage, qu'il juge très digne de la curiosité du Public. R. d. E.

Paſtaça, ſi débordée alors, qu'ils ne purent meſurer la vraie largeur de ſa principale bouche; mais ils l'eſtimerent de 400 toiſes, & preſqu'auſſi large que le Marañon (*o*).

VOYAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

M. de la Condamine eſt attendu à la Laguna par Dom Pedro Maldonado.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis ſix ſemaines par Dom Pedro *Maldonado*, Gouverneur de la Province d'Eſmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Riviere des Amazones pour paſſer en Europe: mais ayant ſuivi le ſecond des trois chemins qui conduiſent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (*p*). La Laguna eſt une groſſe Bourgade, de plus de mille Indiens, raſſemblés de diverſes Nations. C'eſt la principale de toutes les Miſſions de Maynas. Elle eſt ſituée dans un terrein ſec & élevé (*q*), ſituation rare dans ce Pays, & ſur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-deſſus de l'embouchure du *Guallaga*, qui a ſa ſource, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Eſt de Lima. Ce fut par cette Riviere, que Pedro d'Urſoa deſcendit dans l'Amazone. La mémoire de ſon Expédition, & celle des événemens qui cauſerent ſa perte, ſe conſervent encore à *Lamas*, petit Bourg voiſin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ 250 toiſes de largeur à l'embouchure du Guallaga.

Forme des Canots ſur leſquels ils partirent.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de 42 à 44 piés de long, ſur trois ſeulement de large, & formés chacun d'un ſeul tronc d'arbre. Les Rameurs y ſont placés depuis la proue juſques vers le milieu. Le Voyageur eſt à la pouppe avec ſon Equipage, à l'abri de la pluie, ſous un toît long, d'un tiſſu de feuilles de Palmiers entrelaſſées, que les Indiens compoſent avec aſſez d'art. C'eſt une eſpece de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'eſpace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toît volant, de même matiere, & qui gliſſe ſur le toît fixe, ſert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La réſolution des deux Voyageurs aſſociés étoit de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il étoit poſſible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Miſſionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs proviſions. Les Indiens ramoient le jour; & deux ſeulement faiſoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la pouppe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une reſſource contre l'inaction, dans un Voyage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nou-

(*o*) L'obſervation du Soleil, à ſon coucher & à ſon lever, donna, comme à Quito, des déclinaiſons de la Bouſſole, de huit degrés & demi du Nord à l'Eſt. De deux Amplitudes, ainſi obſervées conſécutivement le ſoir & le matin, on peut conclure la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée, ſans connoître celle du Soleil; il ſuffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux obſervations, s'il eſt aſſez conſidérable pour être apperçu avec la Bouſſole, *ibid.* p. 59.

(*p*) M. Maldonado avoit fait en route, avec la Bouſſole, & un Gnomon portatif, les Obſervations néceſſaires pour décrire le cours du Paſtaça; & M. de la Condamine lui en avoit donné les moyens. Un Billet qu'il avoit laiſſé à un Arbre, en paſſant, le 1 de Juin, avoit inſtruit M. de la Condamine de ſa marche, comme ils en étoient convenus.

(*q*) Pluſieurs obſervations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à 5 degrés 14 minutes. *Ibid.* p. 62.

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1743.

veaux, auroit pû rendre fort ennuyeux. „ J'avois besoin (dit-il,) d'une „ attention continuelle pour observer, la Bouſſole & la montre à la main, „ les changemens de direction dans le cours du Fleuve & le tems que nous „ mettions d'un détour à l'autre; pour examiner les différentes largeurs „ de son lit & celles des embouchures des Rivieres qu'il reçoit, l'angle que „ celles-ci forment en y entrant, la rencontre des Iles & leur longueur, & „ surtout pour mesurer par diverses méthodes, la vîteſſe du courant & celle „ du Canot, tantôt à terre, tantôt sur le Canot même. Tous mes momens „ étoient remplis. Souvent j'ai sondé & mesuré géométriquement la largeur du Fleuve & celle des Rivieres qui viennent s'y joindre, j'ai pris la „ hauteur méridienne du Soleil presque tous les jours, & j'ai observé souvent son amplitude à son lever & à son coucher. Dans tous les lieux où „ j'ai séjourné, j'ai monté le Barometre, &c. (r)."

Sauvages Yaméos.

Le 25 il laiſſa au Nord la Riviere du *Tigre*, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Asie du même nom; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Miſſion de Sauvages, récemment sortis des Bois & nommés *Taméos*. Leur Langue est d'une difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presqu'aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, sans y employer moins de neuf ou dix syllabes; & ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin; c'est-à-dire qu'ils ne savent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leur arme ordinaire de chaſſe, auxquelles ils ajustent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de cotton, qui remplit exactement le vuide du tuyau. Ils les lancent, du seul souffle, à trentre & quarante pas, & rarement ils manquent leur coup. Un instrument si simple supplée avantageusement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites fleches est trempée dans un poison si actif, que lorsqu'il est récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du sang; & sans danger pour ceux qui en mangent la chair, parce qu'il n'agit point s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait sous la dent. Le contrepoison pour les Hommes qui en sont bleſſés, est le sel, & plus sûrement le sucre (s), pris intérieurement.

Difficultés de leur Langue.

Leurs armes de chaſſe.

Fleches empoisonnées.

Riviere d'Ucayale.

Le 26, MM. de la Condamine & Maldonado rencontrerent, du côté du Sud, l'embouchure de l'*Ucayale*, une des plus grandes Rivieres qui groſſiſsent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal, non-seulement parce qu'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale se détourne moins, est plus large que le Fleuve dont il prend le nom, mais encore parce qu'il tire ses sources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes Rivieres. La question ne peut être entiérement décidée

(r) *Ibid.* pp. 64 & 65.
(s) Voyez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, [& à Leyde] avec ce poison.

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1743.

que lorſqu'il ſera mieux connu. Mais les Miſſions établies ſur ſes bords furent abandonnées en 1695, après le ſoulevement des *Cunivos* & des *Piros*, qui maſſacrerent leurs Miſſionnaires. Au-deſſous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît ſenſiblement, & le nombre de ſes Iles augmente.

Nation des Omaguas, & ſon origine.

Le 27, les deux Voyageurs aborderent à la Miſſion de *Saint Joachim*, compoſée de pluſieurs Nations Indiennes, ſurtout celle des *Omaguas*, Nation autrefois puiſſante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'eſpace d'environ deux cens lieues au deſſous de l'embouchure du Napo. On les croit deſcendus du nouveau Royaume de Grenade, par quelqu'une des Rivieres qui y prennent leur ſource, pour fuir la domination des Eſpagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui ſe nomme de même, & qui habite vers la ſource d'une de ces Rivieres, l'uſage des vêtemens établi chez les ſeuls Omaguas parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques veſtiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur tranſmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier ſiecle, & l'on comptoit alors, dans leur Pays, trente Villages marqués de leur nom ſur la Carte du Pere Fritz; mais, effrayés par les incurſions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Eſclaves, ils ſe ſont diſperſés dans les Bois & dans les Miſſions Eſpagnoles & Portugaiſes. Leur nom d'Omaguas, comme celui de *Cambevas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Braſilienne, ſignifie *tête platte*. En effet, ils ont le bizarre uſage de preſſer entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait reſſembler, diſent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou; ni à celle du Breſil, qu'on parle, l'une au-deſſus, l'autre au-deſſous de leur Pays, le long de la Riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand uſage de deux ſortes de Plantes, l'une que les Eſpagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renverſée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre, qui ſe nomme en Langue du Pays, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivreſſe de vingt-quatre heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges viſions. La Curupa ſe prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas ſe ſervent d'un tuyau de roſeau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils inſerent chaque branche dans une des narines. Cette opération, ſuivie d'une aſpiration violente, leur fait faire diverſes grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers uſtenſiles, d'une réſine fort élaſtique, commune ſur les bords du Marañon (*t*), & qui reçoit toute ſorte de formes, dans ſa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringues, qui n'ont pas beſoin de piſton. Leur forme eſt celle d'une Poire creuſe, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; & preſſées, lorſqu'elles ſont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble eſt fort en honneur chez les Omaguas.

Signification de leur nom.

Plante qui leur procure des viſions.

Leurs Seringues.

(*t*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences. 1751.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Dans toutes leurs Assemblées, le Maître de la Maison ne manque point d'en présenter une à chacun des Assistans; & son usage précede, toujours, les repas de cérémonie (*u*).

Observations astronomiques à l'embouchure du Napo.

En partant de Saint Joachim, les Voyageurs réglerent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 31 au 1 d'Août, dans le dessein d'y observer une émersion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis son départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ses distances estimées d'Est à Ouest. D'ailleurs les Voyages d'Orellana, de Texeira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célebre, & la prétention des Portugais sur le Domaine des bords de l'Amazone depuis son embouchure jusqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'observation se fit heureusement malgré les obstacles, avec une Lunette de 18 piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à transporter dans une si longue route. L'Académicien ayant d'abord observé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés 24 minutes de latitude australe. Il jugea la largeur totale du Marañon, de 900 toises au-dessous de l'Ile, n'en ayant pû mesurer qu'un bras géométriquement; & celle du Napo, de 600 toises au-dessus des Iles qui partagent ses bouches. L'émersion du premier Satellite fut observée avec le même succès (*x*), & la longitude de ce point déterminée.

Pevas, derniere mission Espagnole sur le Marañon.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se remit sur le Fleuve, jusqu'à *Pevas*, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'est la derniere des Missions Espagnoles sur le Marañon. Elles s'étendoient à plus de deux cens lieues au-delà; mais en 1710 les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voisines des bords du Napo, n'ayant jamais été subjuguées par les Espagnols, quelques-unes ont massacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Missionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jésuites de Quito ont renouvellé d'anciens Etablissemens, & formé depuis une cinquantaine d'années, sur cette Riviere, de nouvelles Missions, aujourd'hui très florissantes. Le nom de Pevas est tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ses Habitans; mais on y a rassemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente; ce qui est assez ordinaire dans toutes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'est entendue que de deux ou trois Familles, reste misérable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages sur les bords du Marañon; mais il en reste encore dans les Terres, surtout vers le Nord; & M. de la Condamine

(*u*) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1745.

(*x*) Après avoir observé l'émersion, l'Académicien prit aussitôt la hauteur des deux Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émersion, l'observation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent mesurés avec une bonne montre; ce qui dispensa de monter & de régler une Pendule. Par le calcul, la différence de Méridiens, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui sera plus exacte quand on aura l'heure de l'observation actuelle, en quelque lieu dont la position en Longitude soit connue, & où cette émersion ait été visible. p. 82.

nous assûre qu'en remontant l'*Tupura*, on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Prisonniers.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1643.

Bizarres usages.

ENTRE les bizarres usages de ces Nations, dans leurs Festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustensiles de chasse & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poissons passés dans leurs narines & leurs levres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'Oiseaux de toutes couleurs, on est particuliérement surpris dans quelques-unes, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paroisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diametre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à insérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'aggrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens est de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de Pendant d'oreille.

Saint Paul, premiere Place Portugaise.

ON compte six ou sept journées, de Pevas, derniere des Missions Espagnoles qui sont à la charge des Jésuites, jusqu'à *Saint Paul*, premiere des Missions Portugaises desservies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois 8 à 900 toises. Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des Canots. Les deux Voyageurs en essuyerent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruisseau; c'est le seul Port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du Fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chûte subite de quelque arbre, ou par caducité, ou parce que le terrein qui le soutenoit, s'abîme tout-d'un-coup, après avoir été longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Dangers de la navigation du Fleuve.

QUOIQU'IL n'y ait à présent, sur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux où il seroit dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, ayant entrepris de descendre la Riviere, fut surpris & massacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrerent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

LE Missionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voyageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des Presbyteres de maçonnerie, de terre & de brique, & des mu-

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1743.

railles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les Femmes Indiennes, des coffres avec des serrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des coûteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens se procurent tous les ans au Para, dans les Voyages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du Fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer, au premier coup d'œil, les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Marañon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité ou l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce qu'elles en sont plus séparées par la Cordilliere, qu'elles ne le seroient par une Mer de mille lieues.

Canots des Indiens Portugais.

Les Canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Espagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu, premiérement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite, par le moyen du feu, pour augmenter sa largeur: mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail est placé de maniere, que son jeu n'embarrasse point la Cabane, qui est ménagée à la pouppe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont soixante piés de long, sur sept de large, & trois & demi de profondeur; & portent jusqu'à quarante Rameurs. La plupart ont deux mâts, & vont à la voile; ce qui est d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Est, qui y regne depuis le mois d'Octobre jusques vers le mois de Mai. (y)

Coari, & autres Colonies Portugaises.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voyageurs, de Saint Paul à *Coari*, sans y comprendre environ deux jours qu'ils passerent dans les Missions intermédiaires d'*Tviratuha*, *Traquatuha*, *Paraguari* & *Tefé*. Coari est la derniere des six Missions des Carmes Portugais, dont les cinq premieres sont formées des débris de l'ancienne Mission du Pere Fritz, & composées d'un mêlange de diverses Nations, la plupart transplantées. Elles sont situées, toutes six, sur la rive méridionale du Fleuve, où les terres sont plus hautes & par conséquent à l'abri des inondations. Entre Saint Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles Rivieres, qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées, de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, sur celle de Coari, dans le haut des terres, un Pays découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cor-

(y) M. de la Condamine remarque ici, que quatre ou cinq ans auparavant, un de ces Brigantins, de médiocre grandeur, ponté & agréé par un Capitaine Marchand François, qui s'y embarqua avec trois Mariniers de sa Nation, prit le large en haute Mer, au grand étonnement des habitans du Para, & fit en six jours, du même lieu à Cayenne, un trajet, que l'Académicien, comme on le verra plus bas, ne fit qu'en deux mois dans un Bâtiment du même port; étant obligé de se laisser conduire terre à terre, suivant l'usage du Pays: ce qui d'ailleurs lui convenoit mieux pour lever sa Carte. R. d. E.

nes; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources de cette Riviere arrosent des Pays fort différens du leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on sait que les Bestiaux se sont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivieres, dont on a donné les noms dans la Description générale de son cours (z). C'est dans ces quartiers qu'étoit situé un Village Indien, où Texeira, remontant le Fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens Habitans, quelques bijoux d'un or qui fut essayé à Quito, & jugé de 23 Carats. Il en donna le nom de *Village d'or* à ce lieu; & dans son retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal, par un Acte qui se conserve dans les Archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte, signé de tous les Officiers du Détachement, porte que ce fut „sur une terre haute, vis-à-vis „ des bouches de la *Riviere d'or*". Le P. d'Acuña & le P. Fritz confirment la réalité des richesses du Pays, & du commerce de l'or qui s'y faisoit entre les Indiens, surtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manaous*, qui venoient à la rive septentrionale de l'Amazone; & tous ces lieux sont placés sur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve, le Lac, la Mine, la Borne & le Village d'or, attestés par la déposition de tant de Témoins, tout a disparu; & sur les lieux mêmes on en a perdu jusqu'à la mémoire.

M. de la Condamine observe que dès le tems du Pere Fritz, c'est-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña, les Portugais, oubliant le titre sur lequel ils fondent leur prétention, soutenoient déja que la borne, plantée par Texeira, étoit située plus haut que la Province d'Omaguas; & que dans le même tems, le Pere Fritz, Missionnaire Espagnol, donnant dans une autre extrêmité, prétendoit qu'elle n'avoit été posée qu'aux environs de la Riviere de *Cuchivara*, c'est-à-dire plus de 200 lieues plus bas. L'Académicien reproche de l'exagération aux deux Parties, & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or, si l'on examine bien le Canton où est située la quatrieme Mission Portugaise, en descendant, nommée *Paraguari*, sur le bord méridional de l'Amazone, quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Tefé, à 3 degrés 20 minutes de Latitude australe par sa propre observation, on trouvera qu'il réunit tous les caracteres qui désignent la situation de ce fameux Village, dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme son opinion par divers Eclaircissemens (a).

Eclaircissement sur les Amazones de l'Amérique Méridionale.

DANS le cours de sa navigation, il n'avoit pas cessé de demander aux Indiens des diverses Nations, s'ils avoient quelque connoissance de ces Femmes belliqueuses, dont le Fleuve a tiré son nom parmi les Européens, & s'il étoit vrai, comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance, qu'elles vécussent éloignées des Hommes, avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone, dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de 12 à 1500 lieues de Pays; que plusieurs de ces Nations

(z) Voyez le Tome XIX. p. 380 & suiv. R. d. E.
(a) *Ibid.* pp. 101 & 26.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par lesquels ils les désignent dans les différentes Langues, signifient *Femmes sans mari*, *Femmes excellentes*, &c; qu'il étoit question d'Amazones dans ces Contrées, avant que les Espagnols y eussent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce Fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voyageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acuña, qui disoit, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette Riviere *étoient telles, que ce seroit manquer tout-à-fait à la foi humaine, que de les rejetter.* Il rapporte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado, son Compagnon de Voyage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que si jamais il a pû exister une Société de Femmes indépendantes, & sans un commerce habituel avec les Hommes, cela est surtout possible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique, où les Maris réduisent leurs Femmes à la condition d'Esclaves & de Bêtes de somme. Enfin il paroît persuadé, par la variété des témoignages non-concertés, qu'il y a eu des Amazones Amériquaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'existent plus (b).

Il partit de Coari, le 20 d'Août, avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou, qui étoit familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit aussi quelque teinture, leur avoit servi à se faire entendre dans toutes les Missions Espagnoles, où l'on s'est efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais, qui parloient la Langue du Bresil, introduite aussi dans les Missions Portugaises; mais n'en ayant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Missionnaire, pour le Para, ils se virent parmi des Indiens avec lesquels ils ne pouvoient converser que par signes, ou à l'aide d'un court vocabulaire, que M. de la Condamine avoit fait de diverses questions dans leur Langue, mais qui malheureusement ne contenoit pas les réponses. Ces Peuples connoissent plusieurs Etoiles fixes, & donnent des noms d'Animaux à diverses Constellations. Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, d'un nom qui signifie aujourd'hui, dans le Pays, *Mâchoire de Bœuf*; parce que depuis qu'on a transporté des Bœufs en Amérique, les Brasiliens, comme les Naturels du Pérou, ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan, le plus grand des Quadrupedes qu'ils connussent avant l'arrivée des Européens.

Les Indiens ont quelque connoissance de l'Astronomie.

Le second jour, après avoir quitté Coari, on laissa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la premiere; & le jour suivant, on rencontra, du côté du Sud, les bouches de la Riviere, nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara*, du nom d'un Village voisin. Elle

(b) Pour conclusion, il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théâtre critique du P. *Feijo*, par le P. *Sarmiento*.

VOYAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Extrême profondeur du Fleuve.

Elle n'est pas inférieure aux plus grandes, de celles qui grossissent le Marañon. Sept ou huit lieues au-dessous, M. de la Condamine voyant le Fleuve sans Iles & large de 1000 à 1200 toises, y jetta la sonde, qui ne lui fit pas trouver fond à 103 brasses.

Rio Negro, & son Fort Portugais.

Rio Negro, ou la *Riviere Noire*, dans lequel il entra le 23, est, dit-il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Pere Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette Riviere du Nord au Sud, il établit sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallelement, que sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Riviere noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, séparé par une Ile. Il la remonta deux lieues, jusqu'au Fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de 1203 toises, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'observer, est trois degrés neuf minutes Sud. C'est le premier Établissement Portugais qu'on trouve au Nord, en descendant l'Amazone. Sa Riviere est fréquentée depuis plus d'un siecle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Esclaves. Un Détachement de la Garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriser le commerce des Esclaves, dans les bornes prescrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Troupe de Rachat*, pénetre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette Riviere, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'Iles & de Lacs. Le terrein, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords. Les Bois y sont moins fourrés, & le Pays est tout différent des bords de l'Amazone.

Camp volant pour le Commerce des Esclaves.

Communication trouvée entre l'Orinoque & le Marañon.

M. de la Condamine trouva, au Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Riviere, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voyage sur lequel il ne peut rester aucun doute (*c*). C'est dans la grande Ile, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro sert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, de la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la source de cette *erreur*, si c'en est une (*d*), dans quelques ressemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'Histoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien,

Manoa del Dorado, Ville fabuleuse.

(*c*) Celui du Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. Voyez, au Tome XIX, la Description du Gouvernement de Maynas. M. de la Condamine a tracé en points, dans sa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, selon la Carte du P. Samuel Fritz.

(*d*) Voyez, ci-dessous, la Relation de Sir Walter *Raleigh*.

Voyages sur le Marañon.
M. de la Condamine. 1743.

étoit encore si forte en 1740, qu'un Voyageur, nommé Nicolas *Hortsman* (e), natif de Hildesheim, espérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toîts d'or, remonta la Riviere d'Essequebe, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la Riviere de Surinam & l'Orinoque. Après avoir traversé des Lacs & de vastes Campagnes, traînant ou portant son Canot avec des peines incroyables, & sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de *Riviere Blanche*, & les Hollandois d'Essequebe, celui de *Parima*, sans doute, parce qu'ils ont cru qu'elle conduisoit au Lac de ce nom. On croira, si l'on veut, que ce Lac étoit un de ceux que Hortsman traversa, mais il leur trouva si peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

Rio Madera.

A peu de distance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere, qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée *Rio de Madera*, ou *Riviere du Bois*, apparemment parce qu'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonterent, en 1741, jusqu'aux environs de *Santa Cruz de la Sierra*, Ville Episcopale du haut Pérou, située à 17 degrés & demi de Latitude Australe. Cette Riviere porte le nom de *Mamore* dans sa partie supérieure, où sont les Missions des *Moxes* (f), dont les Jésuites ont donné une Carte en 1713 (g). Mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jetter dans le grand Fleuve de la Plata.

Extrême étendue de son cours.

L'Amazone, au-dessous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Iles, elle a jusqu'à deux & trois lieues; & dans le tems des inondations, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des *Amazones*; tandis que plus haut ils ne la connoissent que sous celui de Rio de *Solimoës*, Riviere *des Poisons*, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parce que les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses Habitans.

Fort de Pauxis.

Le flux de la Mer s'y fait sentir.

Le 28, M. de la Condamine, ayant laissé à gauche la Riviere de *Jamundas*, que le P. d'Acuña nomme *Cunuris*, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pié du Fort Portugais de *Pauxis*, où le lit du Fleuve est resserré dans un Détroit de 905 toises de large. Le flux & le reflux de la Mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme sur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien mesura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis jusqu'à la Mer, c'est-à-dire sur plus de deux cens

(e) M. de la Condamine possede un Extrait du Journal de ce Voyageur, & une Carte de sa route, faite de sa main.

Nota. L'Auteur lui en donna communication au Para. R. d. E.

(f) Voyez la Description du Pérou, en divers endroits.

(g) Elle est dans le Tome XII. des *Lettres édifiantes & curieuses*.

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1743.

lieues de cours, ou sur trois cens soixante, selon le Pere d'Acuña, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, 14 toises au-dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para au bord de la Mer. Il fait là-dessus d'utiles réflexions.

Réflexions sur ces Marées.

„ On conçoit bien, (dit-il,) que le flux qui arrive au Cap du Nord, à
„ l'embouchure de la Riviere des Amazones, ne peut parvenir au Détroit
„ de Pauxis, c'est-à-dire, si loin de la Mer, qu'en plusieurs jours, au lieu
„ de cinq ou six heures, qui est le tems ordinaire que la Mer emploie à
„ remonter. En effet, depuis la Côte jusqu'à Pauxis, il y a une vingtaine
„ de Parages, qui désignent pour ainsi dire les journées de la Marée en re-
„ montant le Fleuve. Dans tous ces endroits, l'effet de la haute Mer se
„ manifeste à la même heure que sur la Côte; & si l'on suppose que ces dif-
„ férens Parages soient éloignés l'un de l'autre d'environ douze lieues, le
„ même effet des Marées se fera remarquer dans leurs intervalles à toutes
„ les heures intermédiaires; savoir, dans la supposition des douze lieues,
„ une heure plus tard de lieue en lieue, en s'éloignant de la Mer. Il en
„ est de même du reflux, aux heures correspondantes. Au reste, tous ces
„ mouvemens alternatifs, chacun en son lieu, sont sujets aux retardemens
„ journaliers, comme sur les Côtes. Cette espece de marche des Marées,
„ par ondulations, a vraisemblablement lieu en pleine Mer, & doit retar-
„ der de plus en plus, depuis le point où commence le refoulement des
„ eaux, jusques sur les Côtes. La proportion dans laquelle décroît la vî-
„ tesse des Marées en remontant dans le Fleuve; deux courans opposés qu'on
„ remarque dans le tems du flux, l'un à la surface de l'eau, l'autre à quel-
„ que profondeur; deux autres, dont l'un remonte le long des bords du
„ Fleuve & s'accélere, tandis que l'autre, au milieu du lit de la Riviere,
„ descend & retarde; enfin deux autres encore, opposés aussi, qui se ren-
„ contrent souvent, proche de la Mer, dans des Canaux naturels de traver-
„ se, où le flux entre à la fois par deux côtés opposés; tous ces faits,
„ dont j'ignore que plusieurs aient été observés, leurs différentes combinai-
„ sons, divers autres accidens des Marées, sans doute plus fréquens & plus
„ variés qu'ailleurs, dans un Fleuve où elles remontent vraisemblablement à
„ une plus grande distance de la Mer qu'en aucun autre endroit du Monde
„ connu, donneroient lieu à des remarques également curieuses & nouvelles.

Mais pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudroit une suite d'Observations exactes; ce qui demanderoit un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Condamine étoit de revoir sa Patrie. Il se rendit, en seize heures, de Pauxis à *Topayos*, autre Forteresse Portugaise à l'entrée de la Riviere de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des Mines du Bresil, en traversant des Pays inconnus, mais habités par des Nations sauvages & guerrieres, que les Missionnaires Jésuites s'efforcent d'apprivoiser. Des débris du Bourg de *Tupinambara*, autrefois situé dans une grande Ile, à l'embouchure de la Riviere de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les Habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou *Topinam-*

Riviere & Fort de Topayos.

Pierres des Amazones.

boux, dominante il y a deux siecles dans le Bresil, où ils ont laissé leur Langue. On a vu leur Histoire & leurs différentes transmigrations dans la Relation du P. d'Acuña. C'est chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de *Pierres des Amazones*, dont on ignore l'origine, & qui ont été longtems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Elles ne different, ni en dureté, ni en couleur, du *Jade* Oriental; elles résistent à la Lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habitans du Pays ont pû les tailler, & leur donner diverses figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Riviere, auquel on donnoit aisément une forme, & qui ne devoit ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une supposition si peu vraisemblable n'auroit pas été démentie par des essais, il resteroit le même embarras pour ces Emeraudes arrondies, polies, & percées, dont on a parlé dans l'Article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les Pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parce que les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parce qu'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Montagnes riches en Métaux, où l'on suppose que les Amazones se sont retirées.

Le 4 Septembre, les deux Voyageurs commencerent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, sans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, & dont les sommets font les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord, forment les Rivieres de la Côte de Cayenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent se perdre dans l'Amazone. C'est dans ces Montagnes, suivant la tradition du Pays, que se sont retirées les Amazones d'Orellana: mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'aussi mal éclaircie, assure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Prodigieuse grandeur des Arbres.

Le 5 au soir, la variation de l'aiguille, observée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Est. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit poussé sur le bord du Fleuve, ayant servi de théâtre pour cette Observation, M. de la Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoique desseché, & dépouillé même de son écorce, sa circonférence étoit de 24 piés, & sa longueur de 84 entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les Bois des bords de l'Amazone (*h*), & de plusieurs autres Rivieres qu'elle reçoit.

Paru, ancien Fort Hollandois.

Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voyageurs laisserent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de *Paru*, situé sur le bord Septentrional, &

(*h*) L'Auteur cite encore en preuve, les Pirogues dont il a déja parlé, creusées dans un seul tronc d'arbre, & une Table d'une seule piece de 8 à 9 piés de long sur 4½ de large, d'un bois dur & poli, qu'il vit ensuite chez le Gouverneur du Para. R. d. E.

rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverser le *Xingu* à son embouchure, où quantité de Canots se sont perdus, ils entrerent de l'Amazone dans le Xingu même, par un Canal naturel de communication: les Iles, qui divisent la bouche de cette Riviere en plusieurs Canaux, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même Riviere que le P. d'Acuña nomme *Paranaïba*, & le P. Fritz, dans sa Carte, *Aoripana*; diversité, qui vient de celle des Langues. Xingu est le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Mission sur le bord de la Riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de Topayos, des Mines du Bresil; & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques (*i*), dont les fruits sont à peu-près de la grosseur d'une Olive, se rapent comme la noix Muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo*; ce qui a fait donner, par les François de Cayenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que si les épiceries orientales en laissoient à desirer d'autres, celles-ci seroient plus connues en Europe. Cependant il a sçu, dans le Pays, qu'elles passoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

Deux Arbres aromatiques, l'un nommé Crabe à Cayenne.

L'AMAZONE devient si large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes Iles, qui se succedent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Moustiques, ni Maringoins, ni d'autres Moucherons de toute espece, qui font la plus grande incommodité de la Navigation sur ce Fleuve. Leurs piqûres sont si cruelles, que les Indiens mêmes n'y voyagent point sans un Pavillon de toile, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus; car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord; & le vent d'Est, qui y est presque continuel, doit porter ces Insectes sur la rive Occidentale.

LA Forteresse Portugaise de *Curupa*, où les deux Voyageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorsqu'ils étoient maîtres du Bresil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Indiens que leurs Esclaves. La situation en est agréable, dans un terrein élevé, sur le bord méridional du Fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très sensibles, les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Description de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que, quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de

Forteresse de Curupa.

Rivieres, qui forment une espece de Mer.

(*i*) Ils se nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

l'Amazone, nommé *Tagipuru*, se détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Ile de *Joanes*, ou *Marayo*, défigurée dans toutes les Cartes. De-là, il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une Mer formée par le concours de plusieurs grandes Rivieres, qu'il rencontre successivement. Les plus considérables sont, premiérement, *Rio de dos Bocas*, Riviere des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivieres de *Guanapu* & de *Pacajas*, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laet, *Riviere du Para*; en second lieu, la Riviere des *Tocantins*, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois pour remonter, descendant, comme le Topayos & le Xingu, des Mines du Bresil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin, la Riviere de *Muju*, que l'Académicien trouva large de 749 toises à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une Frégate Portugaise qui remontoit à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de Menuiserie, rares & précieux dans d'autres Régions (*k*).

Situation de la Ville du Para.

C'EST sur le bord Oriental du Muju, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessous de l'embouchure du *Capim*, qui vient de recevoir une autre Riviere, appellée *Guama*. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de Rivieres. Ses Habitans sont fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vraisemblable qu'il n'y a pas une seule goutte, qui baigne le pié de leurs murailles; à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette Riviere communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la Riviere des Amazones.

L'ACADÉMICIEN fut conduit de Curupa au Para, sans être consulté sur la route, entre des Iles, par des Canaux étroits, remplis de détours qui traversent d'une Riviere à l'autre, & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa Carte, il fut obligé de redoubler son attention, pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux sans nombre.

Arrivée de M. de la Condamine dans cette Ville.

LE 19 de Septembre, c'est-à-dire près de quatre mois après son départ de Cuenca, il arriva heureusement à la vue du Para, que les Portugais nomment le *grand Para*, c'est-à-dire la *grande Riviere* dans la Langue du Bresil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du College des Jésuites, où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre, pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville, en vertu des ordres de S. M. Portugaise adressés à tous ses Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une Maison fort commode & richement meublée, avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer, & dans une situation telle qu'il l'avoit desirée

(*k*) Les Observations de M. de la Condamine sur quelques Animaux des Pays qu'il avoit traversés, sont réservées pour l'Article qui leur convient.

VOYAGES SUR LE MARAÑON.
M. DE LA CONDAMINE. 1743.

pour la commodité de ses Observations. „ Nous crûmes, (dit-il,) en arrivant au Para, à la sortie des Bois de l'Amazone, nous voir transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville, des rues bien alignées, des Maisons riantes, la plupart rebâties depuis trente ans en pierre & en moîlon, des Eglises magnifiques. Le Commerce direct des Habitans avec Lisbonne, d'où il leur vient tous les ans une Flotte marchande, leur donne la facilité de se pourvoir de toutes sortes de commodités. Ils reçoivent les Marchandises de l'Europe en échange pour les denrées du Pays, qui sont, outre quelque or en poudre qu'on apporte de l'intérieur des terres, du côté du Bresil, l'écorce du bois de crabe, ou de clou, la Salse-pareille, la Vanille, le Sucre, le Caffé, & surtout le Cacao (*l*).

Idée de la Ville du Para.

Sa Latitude & sa Longitude.

JAMAIS la Latitudu du Para n'avoit été observée à terre, & l'on assura M. de la Condamine, à son arrivée, qu'il étoit précisément sous la Ligne équinoxiale. Il trouva, par diverses observations, 1 degré 28 minutes du Sud (*m*). A l'égard de la Longitude, une Eclipse de Lune, qu'il observa le premier de Novembre 1743, & deux immersions du premier Satellite de Jupiter (*n*) lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures 24 minutes à l'Occident.

Autres Observations.

ENTRE plusieurs autres Observations, les unes sur la déclinaison & l'inclinaison de l'aiguille, les autres sur les Marées, qui sont assez irrégulieres au Para, la plus importante, & qui avoit un rapport immédiat à la figure de la Terre, objet principal de son Voyage, fut celle de la longueur du Pendule de tems moyen, ou plutôt la différence de longueur de ce Pendule à Quito & au Para (*o*). Neuf expériences, dont les deux plus éloignées ne donnerent que trois oscillations de différence sur 98740, lui firent trouver qu'en 24 heures de tems moyen, son Pendule à verge de Métal faisoit, au Para, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pichincha, 150 toises au-dessus de Quito: d'où il conclut que sous l'Equateur, deux corps, dont l'un peseroit 1600 livres, & l'autre 1000 livres au niveau de la Mer, étant transportés le premier à 1450, le second à 2200 toises de hauteur, perdroient chacun plus d'une livre de leur poids (*p*).

IL étoit nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour

(*l*) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(*m*) La Carte du P. Fritz place cette Ville par un degré du Sud. Celle de Laet ne differe pas sensiblement de M. de la Condamine. Le nouveau Routier Portugais porte 1 degré 40 minutes.

(*n*) Des 6 & 29 Décembre de la même année.

(*o*) L'une de ces deux Villes est au bord de la Mer, l'autre quatorze à quinze cens toises au-dessus de son niveau; & toutes deux sous la Ligne équinoxiale; car un degré & demi n'est ici d'aucune conséquence. L'Académicien étoit en état de déterminer cette différence par le moyen d'un Pendule invariable de vingt-huit pouces de long, qui conservoit ses oscillations pendant plus de vingt-quatre heures, & avec lequel il avoit fait un grand nombre d'Observations à Quito, & sur un endroit de la Montagne du Pichincha, qui est élevé de sept cens cinquante toises au-dessus du Sol de Quito. *Ibid.* p. 181.

(*p*) A-peu-près comme il devroit arriver, si l'on faisoit les mêmes expériences sous le vingt-deuxieme & le vingt-huitieme parallele, suivant la Table de Newton; ou vers le vingt & vingt-cinquieme, à juger par la comparaison des Expériences immédiates faites sous l'Equateur & en divers endroits de l'Europe. Au reste, M. de la Condamine avertit que les nombres précédens ne sont qu'approchés. p. 182.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

achever la Carte de ce Fleuve, & de suivre même sa rive Septentrionale jusqu'au Cap de Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisoit pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvoit passer droit en France. Ainsi, n'ayant pas profité, comme M. Maldonado, de la Flotte Portugaise qui partit pour Lisbonne le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui regnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plupart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espece d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Genipa, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette derniere conjecture semble confirmée par une autre remarque: c'est que les Esclaves Negres, transportés d'Afrique, & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal, que les Naturels du Pays. Un Indien Sauvage, nouvellement sorti des Bois, est ordinairement un Homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie. Cependant une heureuse expérience a fait connoître qu'il n'en seroit pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode étoit une fois établie dans les Missions; & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voyant tous ses Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'Inoculation, qui faisoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuse, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remedes ordinaires. Un raisonnement si simple avoit dû se présenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération; mais ce Religieux fut le premier, en Amérique, qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite vérole à tous les Indiens de la Mission qui n'en avoient pas encore été attaqués; & dès ce moment il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio Negro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Esclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y pensoit point encore, lorsqu'il partit du Para (*q*).

Remarque sur la petite Vérole qui fait de fréquens ravages au Para.

Inoculation tentée avec succès, dans les Missions.

Il

(*q*) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Historique de M. de la Condamine, diverses circonstances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, est le Siege d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européenne où l'argent n'eut point de cours. Les especes monnoyées y ont été introduites depuis; mais alors la seule monnoie courante étoit le Cacao. — A l'occasion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Lis-

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un Canot du Général (r), avec un Equipage de 22 Rameurs, & muni de recommandations pour les Missionnaires Franciscains de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer sa route: mais, n'ayant pû trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Indiens & à la timidité du *Mamelus* (s) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1744.

M. de la Condamine quitte Para.

Observations sur les deux embouchures de l'Amazone.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone, ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para

bonne sur une Flotte Portugaise: „ L'exemple du P. Fritz, (dit-il,) Missionnaire d'Espagne à Maynas, qui descendit le Fleuve jusqu'au Para, en 1689, pour y rétablir sa santé, & que le Gouverneur de cette Ville retint plus d'un an, avoit fait craindre à M. Maldonado de se déclarer Espagnol parmi les Portugais. Ses Parens & ses Amis le lui avoient bien recommandé avant son départ de Quito, & je lui avois promis le secret. Après que le Gouverneur du Para m'eut remis copie des ordres de S. M. Port., & que nous eûmes éprouvé les manieres franches & ouvertes de ce Commandant, je fis mon possible pour engager M. Maldonado à y répondre. Je lui représentai que le Passeport ne distinguoit aucune Nation, puisqu'il s'étendoit à tous ceux qui m'accompagneroient; que l'ancien Gouverneur, qui avoit retenu le P. Samuel Fritz, en avoit été blâmé par sa Cour, & avoit reçu ordre de le faire reconduire à sa Mission avec de grands honneurs; que les circonstances présentes étoient beaucoup plus favorables, puisque les deux Cours d'Espagne & de Portugal étoient depuis long-tems en bonne intelligence. Il sentoit la force de ces raisons; mais une mauvaise honte le retenoit. Il avoit passé pour François, & reçu, en cette qualité, des Lettres de recommandation du Gouverneur pour Lisbonne: il n'osoit avouer les soupçons qu'on lui avoit inspirés. Ce n'est pas tout, il exigea de moi que je lui gardasse le secret, même après son départ. Je ne me suis trouvé, de ma vie, dans une situation plus embarrassante. D'un côté, je me reprochois de payer par une dissimulation qui ressembloit à une tromperie, la franchise d'un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, qui me combloit de politesses; & d'un autre côté, je ne pouvois trahir la confiance de mon Ami. J'évital, autant qu'il me fut possible, les conversations particulieres avec le Gouverneur, qui me parloit souvent de M. Maldonado ". L'Académicien, pendant son séjour au Para, fut fort lié avec un Ecclésiastique, homme de lettres, Fils d'un François établi en cette Ville. C'étoit Dom Laurenço Alvares *Roxo de Potflis*, Grand-Chantre de l'Eglise Cathédrale & Grand-Vicaire de l'Evêque. Il avoit beaucoup de goût pour l'Histoire naturelle & pour la Méchanique. Plusieurs morceaux curieux, dont il fit présent à M. de la Condamine, & d'autres qu'il lui a envoyés depuis, font partie de ceux qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi. Dom Potflis est aujourd'hui Correspondant de l'Académie des Sciences, p. 196 & *suiv.* du Journal.

(r) M. d'*Abreu de Castelbranco*, dont M. de la Condamine vante beaucoup la politesse. Ses Titres étoient, *Excellentissimo Senhor Governador e Capitan General do Estado do Maranham.* „ Celui, que M. d'Abreu avoit chargé d'équiper le Canot, avoit refusé (dit l'Académicien,) de recevoir l'argent que je luis avois offert. Je portai secretement, au moment de mon départ, deux cens cruzades (environ cinq cens livres de France) à un riche Négociant, que je chargeai de les remettre de ma part, pour le fret du Canot. J'ai appris, depuis mon retour en France, que la somme n'avoit point été acceptée, & qu'elle étoit restée en dépôt par ordre du Gouverneur: c'est à cette occasion, que j'ai sçu jusqu'où s'étoient étendus les ordres & les libéralités de Sa Majesté Portugaise ". p. 199. du Journal.

(s) On appelle *Mamelus*, au Bresil, certains Enfans des Portugais & des Femmes Indiennes. Voyez, ci-dessous, la Description du Bresil.

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1744.

ſous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, ſeule, preſque tout l'eſpace qui ſépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irréguliere, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui ſubſtituent une multitude de petites Iles (t). Le Bras du Para, cinq ou ſix lieues au-deſſous de la Ville, a déja plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoya l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, juſqu'à ſa derniere Pointe, qui ſe nomme *Magnari*, très dangereuſe même aux Canots par ſes écueils. Au-delà de cette Pointe il prit à l'Oueſt, en ſuivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de quarante lieues ſans preſque s'écarter de la Ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laiſſa au Nord, l'une appellée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui déſertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que diſperſée a conſervé ſa Langue particuliere. Le terrein de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, eſt entiérement noyé, & preſque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle ſe replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de *Macapa*, ſitué ſur le bord oriental du Fleuve, & transferé par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il ſeroit impoſſible, en cet endroit, de traverſer le Fleuve dans des Canots ordinaires, ſi le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri deſquelles on navigue avec plus de ſûreté, en prenant ſon tems pour paſſer de l'une à l'autre. De la derniere à Macapa, il reſte encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repaſſa enfin, & pour la derniere fois, la Ligne Equinoxiale. L'obſervation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna ſeulement trois minutes vers le Nord.

Changement du Sol vers le Nord.

Le ſol de Macapa eſt élevé de deux ou trois toiſes au-deſſus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve qui ſoit couvert d'arbres; le dedans des terres eſt un Pays uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordilliere de Quito. Les Indiens aſſurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que de-là on peut aller à cheval juſqu'aux ſources de l'*Oyapoc*, par de grandes Plaines découvertes, [qui ne ſont interrompues que par de petits bouquets de bois clair.] Du Pays voiſin des ſources de l'Oyapoc, on voit au Nord les Montagnes de l'*Aprouague*, qui s'apperçoivent auſſi fort diſtinctement en Mer, de pluſieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raiſon ſe doivent-elles découvrir des hauteurs voiſines de Cayenne (u).

(t) Elles ſembleroient placées au hazard, s'il ne paroiſſoit qu'elles ont été copiées ſur la Carte du Flambeau de la Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

(u) De toutes ces ſuppoſitions, M. de la Condamine conclut qu'en partant de Cayenne, par cinq degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pû meſurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, ſans ſortir des terres de France, & reconnoître, chemin faiſant, cet intérieur des terres, qui ne l'a point été juſqu'ici; enfin que ſi l'on eût voulu, on eût pû, avec des Paſſeports de Portugal, pouſſer la meſure juſqu'au Parallele de Macapa, c'eſt-à-dire juſqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eut été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorſqu'il l'avoit propoſé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fût queſtion

Voyages sur le Mar. ñon.

M. de la Condamine. 1744.

Phénomene singulier de la Marée.

Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve eſt le plus reſſerré par les Iles, ſurtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'*Arawary*, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomene ſingulier. Pendant trois jours, les plus voiſins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'employer près de ſix heures à monter, parvient en une ou deux minutes à ſa plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de diſtance, un bruit effrayant, qui annonce la *Pororoca;* c'eſt le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A meſure qu'il approche, le bruit augmente; & bientôt on apperçoit un Promontoire d'eau, de 12 à 15 piés de hauteur, puis un autre, puis un troiſieme, & quelquefois un quatrieme, qui ſe ſuivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette Lame avance avec une rapidité prodigieuſe, briſe & raſe en courant tout ce qui lui réſiſte. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrein emporté par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute eſpece. Le rivage, partout où elle paſſe, eſt auſſi net que s'il avoit été ſoigneuſement balayé. Les Canots, les Pirogues, les Barques mêmes ne ſe garantiſſent de la fureur de cette *Barre* (x), qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, ſe contentant d'indiquer les cauſes du fait, a remarqué dans pluſieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonſtances de ce Phénomene, „ que cela n'arrive que lorſque le Flot, montant & engagé dans un Canal „ étroit, rencontre en ſon chemin un Banc de ſable ou un haut fond qui „ lui fait obſtacle; que c'eſt-là, & non ailleurs, que commence le mou„ vement impétueux & irrégulier des eaux, & qu'il ceſſe un peu au-delà „ du Banc, quand le Canal redevient profond, ou s'élargit conſidérable„ ment (y) ". Il ajoute qu'il arrive quelque choſe de ſemblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, [aux environs de Bordeaux,] où l'on donne le nom de *Maſcaret* à cet effet des Marées.

Son explication.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui reſtoient juſqu'aux grandes Marées, arriver au Cap de Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la Pororoca, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déſerte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pié à ſec, & où malgré ſes repréſentations il dut reſter neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien paſſée. De-là, il ſe rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais, le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, ſon Canot échoua ſur un Banc de vaſe; & la Mer, en baiſſant, s'en retira fort loin. Le jour ſuivant, le flux ne parvint point juſqu'au Canot. Enfin, il paſſa ſept jours dans cette ſituation, pendant leſquels ſes Rameurs, dont la fonction avoit ceſſé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau ſaumâtre, en s'enfonçant dans la vaſe juſqu'à la cein-

M. de la Condamine échoue ſur un Banc de ſable.

Il y paſſe ſept jours.

du Voyage de Quito, où l'on crut trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inſpection des lieux étoit néceſſaire pour s'aſſurer de ce qu'il propoſoit. *Ibid.* p. 192.

(x) C'eſt le nom François qu'on lui donne à Cayenne. R. d. E.

(y) *Ibid.* p. 195.

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1744.

ture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ses Observations (z) à la vue du Cap de Nord, & de s'ennuyer beaucoup d'être toujours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchassé dans un limon durci, étoit devenu un Observatoire solide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Est, c'est-à-dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une semaine entiere, il eut aussi le loisir de promener sa vue de toutes parts, sans découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes sont représentées avec un grand détail, dans les Descriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune suivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

La Riviere d'Oyapoc confondue avec celle de Vincent Pinçon.

Quelques lieues à l'Ouest du Banc, auquel son avanture lui fait donner le nom de *Banc des sept jours*, & par la même hauteur, il rencontra une autre Bouche de l'Arawari, aujourd'hui fermée par les sables. Cette Bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, sont la Riviere & la Baie de *Vincent Pinçon;* sur quoi il observe que les Portugais ont eu leurs raisons pour les confondre avec la Riviere d'Oyapoc, dont l'embouchure sous le Cap d'Orange est par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du Traité d'Utrecht, qui paroît ne faire de l'Oyapoc & de la Riviere de Pinçon qu'une seule & même Riviere, n'empêche pas qu'elles ne soient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'au-

(z) Il remarqua, dans les Cartes marines, une erreur très dangereuse pour l'atterrage des Vaisseaux, & qui peut-être en a fait périr plusieurs, comme ceux dont il vit les débris sur la Côte voisine, qui court au Nord jusqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matiere demande que ses explications soient ici rapportées. „ Rien, (dit-il,) n'est moins „ conforme à la vérité que la vue & l'aspect „ de cette Côte, telle qu'elle est dessinée „ dans le Flambeau de la Mer, livre traduit „ du Hollandois dans toutes les Langues. „ On y voit la représentation d'une longue „ chaine de Montagnes, dont les diverses „ pointes & les inflexions sont figurées dans „ le plus grand détail; il est pourtant très „ vrai qu'on n'apperçoit pas sur le terrein la „ moindre apparence de Colline, tant que „ la vue peut s'étendre. La Côte est une „ terre basse & noyée, couverte de Mangliers qui avancent fort loin dans la Mer. „ Les mêmes Cartes Hollandoises, & d'après celles-ci toutes les autres, défigurent „ aussi l'Ile de Marajo, ou de Joanes; & „ d'une seule Ile elles font un Archipel, avec des Canaux où les sondes sont marquées ". L'Académicien ne trouve qu'un moyen de concilier ce qu'il a vu, avec la Carte: c'est de supposer que les terres & le limon, chariés par l'Amazone & par le reflux de la Mer, ont uni, avec le tems, plusieurs Iles en une seule, dont le terrein s'affermit & s'éleve depuis qu'elle est défrichée par ceux du Para, qui y ont plusieurs Etablissemens & beaucoup de gros Bétail. Cette cause, jointe à la propriété que les Mangliers ont de se reproduire par leurs branches, qui deviennent des racines, peut avoir aussi fait avancer la Côte du Continent plusieurs lieues vers l'Est, & même assez pour que les Montagnes de l'intérieur des terres ne puissent plus être visibles en Mer, comme elles l'étoient peut-être il y a plus d'un siecle, lorsque les vues en ont été dessinées. Cette conjecture, que la vue du terrein fit naître à M. de la Condamine sur le lieu même, lui avoit échappé, lorsqu'il donna sa Relation en 1745. Elle ne manque pas de vraisemblance: du moins est-elle plus probable, qu'il ne l'est de supposer que l'Auteur des Cartes du Flambeau de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ses Lecteurs. *pp.* 202 & 203. du Journal.

tre (*a*). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, situé sur le bord Septentrional de la Riviere du même nom à six lieues de son embouchure, est de trois degrés 55 minutes Nord.

Voyages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1744.

Fort François d'Oyapoc.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, parce que la Côte est si plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessoit pas de sillonner dans la vase, il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne. On sait que ce fut dans cette Ile, que M. *Richer*, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la pesanteur sous les différens Paralleles, & que ses expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton sur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit proposé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui se font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet Article; mais elles ne firent pas l'unique soin du savant Académicien, & parmi quantité d'autres Observations (*b*), l'étendue de ses connoissances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre dessein.

M. de la Condamine arrive à Cayenne.

Premierement, il fit l'essai de ses graines de Quinquina, qui n'ayant alors que huit mois, lui donnoient l'espérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pû conserver, & dont les dernieres venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de submerger son Canot sur le Cap d'Orange. Mais des semences si délicates, & qui avoient essuyé de si grandes chaleurs, ne leverent point à Cayenne.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essayer, à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conservoit encore son activité, & si le Sucre étoit un contrepoison aussi efficace qu'on l'en avoit assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'*Orvilliers*, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une Poule, légerement blessée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis treize mois, & qui lui fut

Expériences du Poison des fleches Indiennes.

(*a*) Il donne pour garants de ce fait les anciennes Cartes, & les Auteurs originaux, qui ont écrit de l'Amérique avant l'établissement des Portugais au Bresil.

(*b*) M. de la Condamine fit des expériences sur la vitesse du son, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géométriquement la position de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & sur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers, & particuliérement de celui qu'on nomme le *Connétable*, qui sert de point de reconnoissance aux Vaisseaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparentes. Leur hauteur bien connue seroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la distance où l'on est d'une Côte; ce qui est fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivieres du Continent, pour mesurer leurs détours par routes & distances, & pour observer diverses Latitudes. Ce sont des matériaux qui pourront servir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son observation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ 5 degrés 56 minutes du Nord; & quatre observations du premier Satellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'est marquée dans le Livre de la *Connoissance des Tems*. M. Richer n'avoit fait aucune observation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid*. p. 204 & *suiv*.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1744.

soufflée avec une Sarbacane, vécut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aîle avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délayé avec de l'eau, & retirée sur le champ de la plaie, parut s'assoupir une minute après: bientôt les convulsions suivirent; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troisieme, piquée avec la même fleche retrempée dans le poison, ayant été secourue à l'instant avec le même remede, ne donna aucun signe d'incommodité (*c*). Ce Poison est un extrait, tiré, par le feu, des Sucs de diverses Plantes, particuliérement de certaines Lianes. On avoit assuré l'Académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes, ou de racines, dans celui des *Ticunas*, qui est le plus célebre entre les Nations des rives de l'Amazone; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr & si prompt, pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies & leurs vengeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux Singes & aux Oiseaux (*d*).

Tentatives sans succès sur la multiplication des Polypes.

DIVERSES tentatives, pour vérifier sur de grands Polypes de Mer, fort communs sur cette Côte, le fait merveilleux & toujours nouveau de la multiplication (*e*), ne réussirent point à l'Académicien. La jaunisse, dont il fut attaqué & dangereusement malade, l'empêcha de les répéter.

Retour de M. de la Condamine en Europe.

L'ACADÉMICIEN, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit après un séjour de six mois, dans un Canot que lui fournit le Commandant, & se rendit à Surinam, où il étoit invité par M. *Mauricius*, Gouverneur de cette Colonie Hollandoise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la Riviere de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues, jusqu'à *Paramaribo*, Capitale de la Colonie. Son Observation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord. Il ne cherchoit qu'une occasion pour repasser en Europe. Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre, sur une Flutte Hollandoise de 14 Canons, qui n'avoit que douze Hommes d'équipage: il courut un grand danger à l'atterrage sur les Côtes de Hollande (*f*). Enfin il entra le 30 de Novembre dans le Port d'Am-

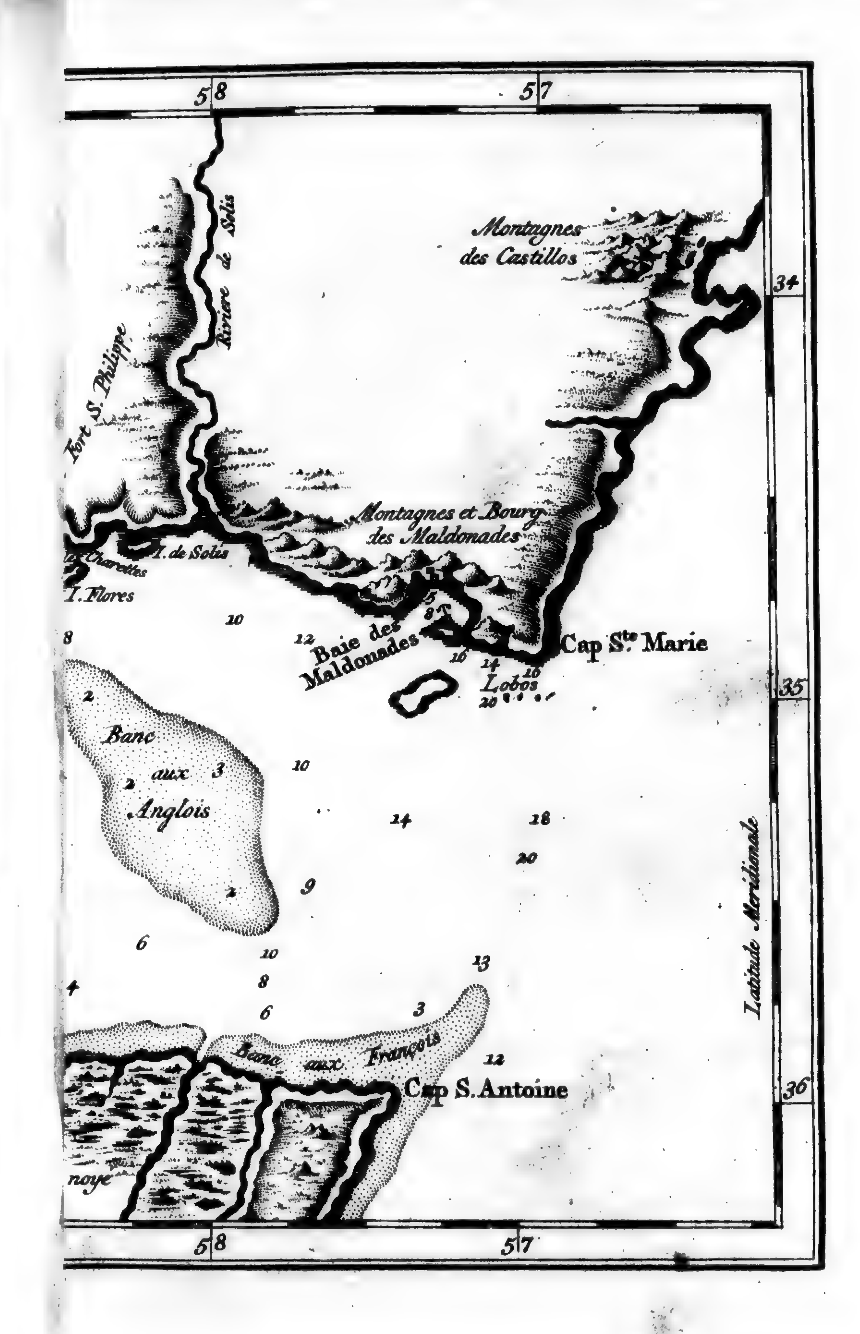
(*c*) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden, en présence de MM. *Musschenbroek*, *Van Svieten*, & *Albinus*, Professeurs célebres, le 23 de Janvier de l'année suivante. Le Poison, dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes, mais le sucre fut donné sans succès. La Poule, qui avoit avalé le sucre, parut seulement vivre un peu plus longtems que l'autre. L'expérience ne fut pas répétée. *Ibid*. p. 209.

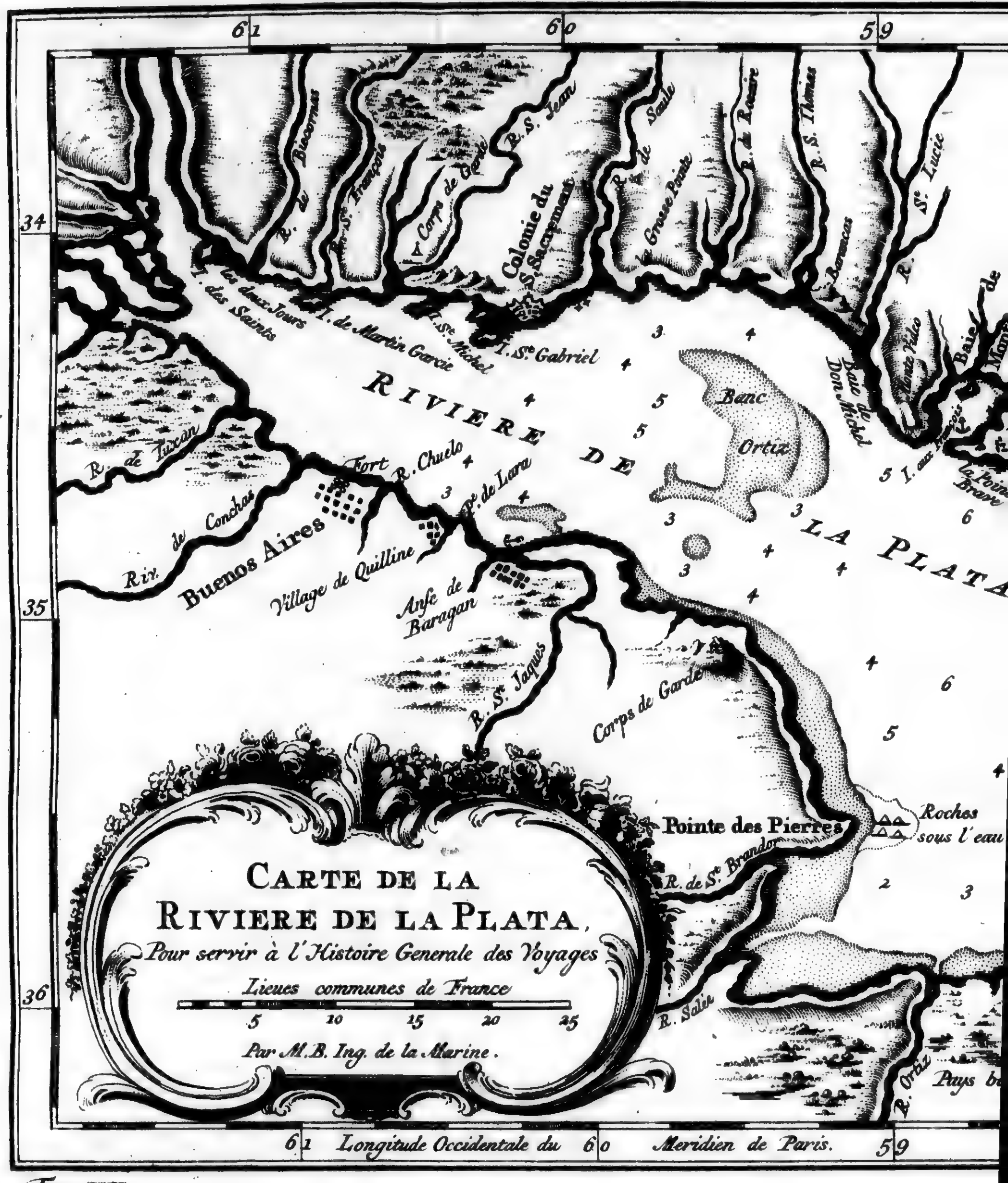
Nous avons appris, depuis, que M. de Reaumur & M. Hérissant, de l'Académie des Sciences, ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poison Indien, qui a fait périr en peu de minutes un Aigle, un Cheval & un Ours, qu'une once d'arsenic n'avoit fait que purger légerement; & que le sucre qu'on a fait avaler à plusieurs Animaux, blessés avec ces fleches empoisonnées, ne les a point préservés de la mort.

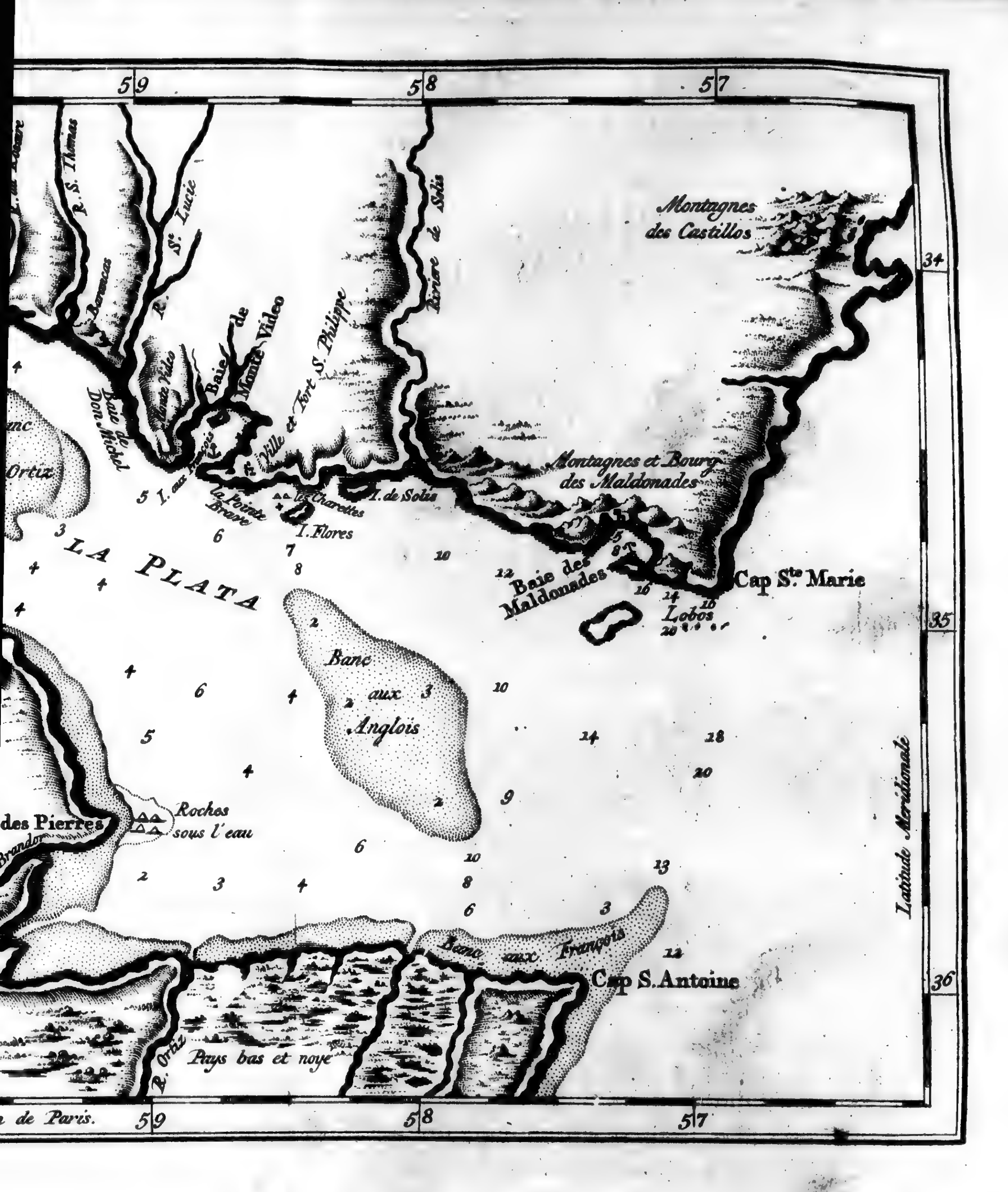
(*d*) *Ibid*. p. 210.

(*e*) On sait que la multiplication des Polypes a été découverte par M. Trembley, & confirmée depuis par les Expériences de MM. de Reaumur, de Jussieu, & d'un grand nombre de Physiciens.

(*f*) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. „ Avec un si petit équipage, on „ peut juger quelle devoit être la lenteur de „ notre manœuvre: mais il seroit difficile de „ se figurer ce que j'eus à souffrir de la gros- „ siéreté des gens à qui j'avois affaire. Le „ 29 du même mois, nous échapâmes, gra- „ ces au mauvais tems, à un Corsaire An-


58
57
Montagnes des Castillos
Riviere de Solis
Fort S. Philippe
Montagnes et Bourg des Maldonades
I. de Solis
les Charettes
I. Flores
Baie des Maldonades
Cap Ste Marie
Lobos
Banc aux Anglois
Banc aux François
Cap S. Antoine
34
35
36
Latitude Meridionale


CARTE DE LA
RIVIERE DE LA PLATA,
Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages
Lieues communes de France
5 10 15 20 25
Par M.B. Ing. de la Marine.
Longitude Occidentale du Meridien de Paris.
RIVIERE DE LA PLATA
Buenos Aires
Colonie du St. Sacrement
Banc Ortiz
Pointe des Pierres
Roches sous l'eau
Village de Quilline
Anse de Baragan
Corps de Garde
Riv. de Conchas
R. de Tuxan
R. Chuelo
R. St. Jaques
R. de St. Brandon
R. Salé
R. Ortiz
I. St. Gabriel
I. de Martin Garcie
I. des Saints
Baie de Don Michel
Monte Video
R. St. Lucie
R. S. Thomas
R. de Rosaire
R. de Saule
R. S. Jean
Corps de Garde
Grosse Pointe
R. de Biscornes
R. St. François
61 60 59
34 35 36



R. S. Thomas
R. Barracas
R. St. Lucie
Montagnes des Castillos
Riviere de Solis
Baie de Monte Video
Monte Video
Ville et Fort S. Philippe
Baie de Don Michel
Ortiz
I. aux François
la Pointe Breve
les Charettes
I. de Solis
I. Flores
Montagnes et Bourg des Maldonades
LA PLATA
Baie des Maldonades
Cap Ste. Marie
Lobos
Banc aux Anglois
Rochos sous l'eau
des Pierres
Brandon
Banc aux François
Cap S. Antoine
R. Ortiz
Pays bas et noye
Latitude Meridionale
de Paris.
59
58
57
34
35
36

ſter
d'en
U
rite
ce d
neur
mie
part
Il re
ceau
raſſe
rend
ceux

„ glo
„ le
„ cha
„ dée
„ Cô
„ un
„ ma
„ ſati
„ gra
„ me
„ ten
„ dev
„ Ba
„ mis
„ là
„ Ell
„ nou
„ Bô
„ me
„ que
„ bar
„ me
„ dan
„ fon
„ cor

C
Eſp
ave
born
ſion

(a

sterdam; & le 23 de Février 1745 il se revit à Paris, après une absence d'environ dix ans.

M. de la Condamine. 1745.

Accueil qu'il reçoit dans sa Patrie.

Une réputation éclatante & bien méritée, c'est-à-dire fondée sur un mérite connu, & sur des travaux également utiles & pénibles, tenoit en France des applaudissemens prêts pour son retour. A son arrivée, il eut l'honneur d'être présenté au Roi. Il lut, dans l'Assemblée publique de l'Académie, la Relation de son Voyage sur la Riviere des Amazones, qui lui appartenoit proprement, & qui fut publiée dans le cours de la même année. Il remit, au Cabinet du Jardin du Roi, une collection de deux cens morceaux d'Histoire Naturelle, & de différens Ouvrages de l'Art, qu'il avoit rassemblés dans ses glorieuses courses. Enfin, sûr d'une estime qui doit le rendre content de son sort, il jouit paisiblement de la reconnoissance de ceux qu'il a bien servis; c'est-à-dire de sa Patrie & de toute l'Europe (g).

„ glois, qui devoit être un Forban, puisque „ le Pavillon des Etats Généraux ne l'empêcha point de nous lâcher de près sa bordée. Le 6 Novembre, en approchant des „ Côtes de Bretagne, nous raisonnâmes avec „ un Corsaire de Saint Malo, le *Lys*, commandé par M. de *la Cour-Gaillard*. Je „ satisfis à toutes ses questions; ce qui épargna au Capitaine Hollandois le risque de „ mettre la Chaloupe en Mer par un gros „ tems. Il n'en refusa pas moins, en passant „ devant Calais, de me descendre dans une „ Barque de Pêcheur, comme il l'avoit promis au Gouverneur de Surinam. Jusques-là notre navigation avoit été heureuse. „ Elle le fut encore à l'entrée du Texel, où „ nous prîmes, le 16, un Pilote Côtier. Le „ Bôt, sur lequel il étoit venu, lui troisieme, rentra sous nos yeux dans le Canal: „ quel fut mon regret de ne m'y être pas embarqué! Le vent ayant redoublé en ce moment, nous errâmes, le reste du mois, „ dans la Mer de Hollande, sur des Basfonds, d'un très gros tems, par une brume „ continuelle, & toujours la sonde en main. „ Ce fut par cette même tempête que périt „ dans la Manche le Vaisseau de l'Amiral „ *Balchen*, monté de cent vingt pieces de canon. Le peu d'eau que tiroit notre Navire nous préserva d'échouer sur la Côte, „ dont nous vîmes souvent les feux de trop „ près. J'avois couru quelques risques sur „ Mer, dans mes Voyages du Levant & „ d'Amérique; mais je n'avois jamais vu le „ Capitaine fermer tous ses coffres, se charger d'un sac qui contenoit ses Lettres & ses „ Papiers les plus importans, n'attendre que „ le moment de toucher, & n'avoir qu'une „ foible espérance de se sauver dans la Chaloupe. Nous reconnûmes enfin le Vlieland, dont nous nous jugions très éloignés, „ & nous entrâmes dans le Zuiderzée. En „ mettant pié à terre le 30, à Amsterdam, „ tout le reste fut oublié." *pag* 206. du Journal.

(g) Ajoutons que M. de la Condamine s'étant marié en 1756, le Roi l'a gratifié, à cette occasion, d'une Pension de 4000 livres. Voyez dans l'Avertissement du Tome XIX. quelques éclaircissemens à son sujet.

CHAPITRE VII.

§. I.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Introduction.

C'est pour achever tout ce qui concerne les Voyages & les Possessions des Espagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Bresil avec les Portugais, on revient ici à la fameuse Riviere de *la Plata*, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déja eu l'occasion de représenter son embouchure, d'après le Pere Feuillée (a); mais,

(a) Tom. XIX. pag. 328 & 329, Note (c.)

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

sans compter les circonstances du premier Etablissement des Espagnols, il reste quantité d'observations à recueillir sur la Colonie de Buenos-Aires, & sur l'intérieur du Pays.

Source & cours de Rio de la Plata.

RIO DE LA PLATA, ou la *Riviere d'argent*, qui se jette dans la Mer du Nord par les trente-cinq degrés de Latitude du Sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Elle part du Lac des *Xarayès*, vers les seize degrés trente minutes, sous celui de *Paraguay* (*b*), qu'elle donne à une immense étendue

(*b*) Paraguay signifie *tête couronnée*, comme si le Lac d'où il sort lui formoit une couronne. Dom Martin *del Barco*, Auteur d'un Poëme historique qu'on a déja cité, prétend que le Lac des Xarayès n'est pas la source de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir passé le Lac qu'il traverse, sans en avoir pû trouver l'origine. Il ajoute que quelques-uns la lui font tirer du Lac *Parimé*, dans la Province d'*el Dorado*. L'Historien du Paraguay, qui semble adopter cette idée, n'a pas fait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac Parimé & d'el Dorado, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoque; & certainement il n'y auroit pas de vraisemblance à faire passer le Paraguay sous l'Amazone, comme il le faudroit nécessairement pour le faire venir du Lac de Parimé à celui des Xarayès. Ne laissons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Historien Espagnol nommé *Loçano*: „ Jean *Garcie*, natif de l'Assomption, Capitale du Paraguay, „ ayant été plusieurs années Esclave des Payaguas, revint dans sa Patrie au commencement du dix-huitieme siecle, & raconta que, „ dans un Voyage qu'il avoit fait à la suite de „ ces Indiens, après qu'ils eurent remonté le „ Paraguay & traversé le Lac des Xarayès, „ ils se trouverent sur une Riviere qui s'y „ décharge; que l'ayant remontée quelques „ jours, ils arriverent vis-à-vis d'une Montagne, sous laquelle elle coule; qu'alors les „ Payaguas, avant que de s'engager dans ce „ Canal ténébreux, allumerent des flambeaux „ d'une espece de résine, pour se précautionner contre des chauve-souris, qu'ils nomment *Andiras*, d'une grosseur énorme, & „ qui se jettent sur les Voyageurs lorsqu'ils „ ne prennent pas cette précaution; qu'ils mirent deux jours à la remonter: qu'après en „ être sortis, ils avoient continué quelque „ tems la même route, & s'étoient trouvés „ à l'entrée d'un Lac, dont on ne voyoit „ point l'autre bord; qu'ils retournerent chez „ eux par la même route." *Histoire du Paraguay*, *l.* 1. *p.* 6. Admettons ce fait si l'on veut; mais ne le regardons point, avec l'Historien, comme une confirmation de l'existence du Lac Parimé & d'el Dorado.

Nota. Suivant M. de Bougainville, l'on est dans l'erreur sur la source de ce grand Fleuve. Les Géographes Jésuites, qui, les premiers, en ont attribué l'origine au Lac des Xaragès, se sont trompés, ainsi que les autres Ecrivains qui les ont copiés. L'existence de ce Lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. „ Le Marquis „ de *Valdelirias* & Don Georges *Menezès*, „ (ajoute-t-il,) ayant été nommés, l'un par „ l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour „ régler, dans ces Contrées, les limites des „ possessions respectives des deux Puissances, „ plusieurs Officiers Espagnols & Portugais „ parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, „ toute cette portion de l'Amérique. Une „ partie des Espagnols remonta le Paraguay, „ comptant entrer par cette voie, dans le „ Lac des Xaragès; les Portugais, de leur „ côté, partant de *Motagrosso*, Etablissement „ de leur Nation, sur la frontiere intérieure du „ Bresil, pour douze degrés de latitude Sud, „ s'embarquerent sur une Riviere nommée „ *Caourou*, que les mêmes Cartes des Jésuites marquoient se jetter aussi dans le Lac „ des Xaragès. Ils furent fort étonnés, les „ uns & les autres, de se rencontrer sur le „ Paraguay, par les quatorze degrés de latitude Sud, & sans avoir vu aucun Lac. Ils „ vérifierent, que ce qu'on avoit pris pour „ un Lac, est une vaste étendue de Pays „ très-bas, lequel, en certain tems de l'année, est couvert par les inondations du „ Fleuve. Le Paraguay, ou Rio de la Plata, „ prend sa source entre le cinquieme & le „ sixieme degré de Latitude Australe, à-peu-près à égale distance des deux Mers & dans „ les mêmes Montagnes, d'où sort la *Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de „ l'*Amazone*. Le Parana & l'Uraguay naissent tous deux dans le Brésil; l'Uraguay „ dans la Capitainie de Saint Vincent, le Parana près de la Mer Atlantique, dans les „ Montagnes qui sont à l'Est-Nord-Est de

„ Rio

Voyages sur la Riviere de la Plata.

étendue de Pays (c), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des Charcas; au Midi, que le Détroit de Magellan; à l'Orient, que le Bresil; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après sa sortie du Lac, le Paraguay grossit ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, quelques-unes assez grandes, jusqu'au vingt-septieme degré, où il se joint avec un autre Fleuve qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest & coulé longtems au Nord-Est, & que sa largeur a fait nommer *Parana*, c'est-à-dire, *Mer*. Après cette jonction, plus profond mais moins large, il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Riviere, qui vient du Nord-Est, & qui se nomme l'*Uraguay*. Il coule ensuite, sous le nom de la Plata, à l'Est Nord-Est jusqu'à la Mer.

Tems de sa découverte par les Espagnols.

On a vu (d) que les Espagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve, en 1516, à Jean Diaz *de Solis*, Grand Pilote de Castille, qui lui donna son nom (e), mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ses gens. Le fort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le Fleuve du Paraguay par le Bresil, ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre, que les Espagnols avoient trouvé d'immenses richesses au Pérou, Dom Martin *de Sosa*, Gouverneur & Capitaine Général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il chargea de cette entreprise Alexis *Garcia*, qui, partant avec son fils & trois autres Portugais, prit sa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas difficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre; & traversant le Fleuve, il pénétra jusqu'aux frontieres du Pérou, où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent. Ensuite, étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il résolut d'y faire un Etablissement, pour servir comme d'entrepôt aux Avanturiers de sa Nation qui voudroient profiter de ses Découvertes. Dans cette vue, il renvoya deux de ses gens au Général, pour l'informer du succès de son Voyage & lui communiquer son projet. Mais c'étoit pousser trop loin la confiance pour ses Indiens, que de rester seul parmi eux, avec son Fils & le troisieme de ses Associés. A peine les deux autres furent partis, que ces Barbares les massacrerent, lui & le Portugais, firent prisonnier son fils, qui étoit fort jeune, & s'emparerent de toutes ses richesses.

Malheureuses tentatives des Portugais.

Sort d'Alexis Garcia & de son Fils.

Cependant l'arrivée de ses deux Envoyés, la nouvelle d'un chemin découvert jusqu'au Pérou, & quelques lingots d'or & d'argent qui en faisoient foi, causerent une joie fort vive aux Portugais du Bresil. Soixante des plus ardens partirent aussitôt avec une Troupe de Brasiliens, sous la conduite de *Seldeno*, pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu où ils devoient le trouver, ils eurent quelques soupçons de la perfidie des Indiens: mais envain s'armerent-ils de précaution; ils furent prévenus, à la faveur des Bois,

„ Rio Janéiro, d'où il prend son cours vers „ l'Ouest & ensuite tourne au Sud." R. d. E.

(c) Voyez, au Tome XIX, la Description de l'Audience de Quito.

(d) Voyez le Tome XVIII. de ce Recueil, pag. 209 & 210.

(e) Les Indiens le nommoient auparavant, *Amaraya*.

VOYAGES SUR LE FLEUVE DE LA PLATA.

Autres Portugais qui périssent sur le Paraguay & le Parana.

& taillés en pieces, à l'exception de quelques-uns, qui se sauverent heureusement vers le Parana. Ils avoient à passer ce Fleuve, pour se dérober à l'Ennemi qui les poursuivoit; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahison, à laquelle ils se livrerent sans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, sautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voyoient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cause sans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous ensemble. On n'apprit leur sort que l'année suivante, de quelques Indiens qui furent enlevés par leur Nation.

Voyage de Sebastien Cabot.

SEBASTIEN CABOT. 1526.

MALGRÉ l'émulation, qui regnoit alors entre les Espagnols & les Portugais, il sembloit que rien ne dût leur faire souhaiter de s'établir dans un Pays, qu'ils ne connoissoient que par de si tragiques avantures. Aussi l'Espagne y songeoit-elle peu, lorsque sur des fondemens assez légers, elle conçut l'espérance de tirer, du Paraguay, autant de richesses que de toute autre partie de l'Amérique. Sebastien *Cabot*, ou *Gabot*, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec son Pere & ses Freres, la découverte de l'Ile de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin pour Henri VII. d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur Ile pour songer à faire des Etablissemens dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille (*f*). La *Victoire*, ce Navire si fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le seul de l'Escadre de Magellan qui fût revenu en Espagne, & le premier qui eût fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Iles Moluques, diverses sortes d'Epiceries & de précieuses Marchandises. Quelques Négocians de Seville proposerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y consentit; mais croyant sa gloire intéressée à ne pas servir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commission de l'Empereur; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut signé le 4 de Mars 1525. Herrera nous en a conservé les principaux articles. „ Cabot devoit commander une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de „ Capitaine Général; on lui donnoit pour Lieutenant Martin *Mendez*, qui „ avoit été Trésorier de celle de Magellan, & qui étoit revenu sur la *Victoire*. Il devoit passer le Détroit, se rendre aux Moluques, aller faire „ ensuite la découverte de *Tharsis*, d'*Ophir* & de *Cipango*, (noms d'une „ grande antiquité, par lesquels on entendoit le Japon,) y charger son „ Navire d'or & d'argent, & revenir en Espagne par la même route." C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur; mais avec quelque air de confiance qu'il garantît l'exécution d'une si belle promesse,

D'où Cabot vient en Espagne.

Il est nommé Chef d'une Escadre pour les Moluques.

On regrete ce choix.

(*f*) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3. & suiv.

VOYAGES SUR LE FLEUVE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1526.

les Armateurs de Seville, ayant remarqué un commencement de mésintelligence entre lui & Mendez, regretterent de l'avoir choisi pour commander leurs Vaisseaux. Ils firent même représenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permission de nommer un autre Chef.

Son départ.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, fretté par un Particulier. Herrera l'accuse de ne s'être conduit, dans ce Voyage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les provisions, dit-il, lui manquerent bientôt, faute d'œconomie; il ne ménagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, sans eau & sans vivres, à l'Ile de *Patos*, ou *des Oies*, qui n'est pas éloignée du Cap Saint Augustin au Bresil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuse ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'Ile; enfin, lorsqu'il fut arrivé à l'embouchure (*g*) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il résolut de ne pas pousser sa navigation plus loin, sous prétexte qu'il manquoit de vivres pour passer le Détroit; mais plus vraisemblablement parce que ses Equipages commençoient à se mutiner. Il prit même le parti de dégrader, dans une Ile déserte, Martin Mendez, François de *Rojas*, & Michel de *Rodas*, qui blâmoient librement sa conduite.

Il se rend odieux.

Résolution qu'il prend de renoncer au voyage des Moluques.

Quoique l'embouchure du Fleuve soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Iles de *Saint Gabriel*, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos-Aires (*h*). La premiere, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Iles forment avec le Continent qu'il avoit à sa droite, & de-là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette méprise eut deux causes; l'une, que les Iles de Saint Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; l'autre, que l'Uruguay est très large, lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur; & trouvant à droite une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un Fort, où il laissa Alvarez *Ramon* & quelques Soldats, avec ordre de pousser les Observations sur le Fleuve: mais, trois jours après, cet Officier, ayant échoué sur un Banc de sable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ses

Il s'arrête à Rio de Solis.

Son erreur.

Fort qu'il construit sans succès.

(*g*) L'Historien du Paraguay dit *la Baie*, parce qu'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au Cap Saint Antoine, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie; mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux qui la mettent à la *Puenta de la Piedra*, vis-à-vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Historien n'a pas consulté le P. Feuillée, qui donne là-dessus des idées fort précises, quoiqu'il se trompe en faisant Sebastien Cabot Anglois de nation. Voyez son Journal, pp. 281 & suiv. & ci-dessus, Tom. XIX. p. 209.

(*h*) C'est-à-dire de l'autre côté, au Nord de la Riviere. R. d. E.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.
1526.

gens. Les autres se sauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste avanture fit retourner aux Iles de Saint Gabriel.

Il en bâtit un autre sous le nom de Saint Esprit, ou Tour de Cabot.

IL y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre; & remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, il bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes de *Tucuman*, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien de *Zacariona* en celui de *Rio Tercero*. Il donna, au Fort, celui de *S. Esprit*; mais il est plus connu, dans les Relations (*i*), sous celui de *Tour de Cabot*. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déja remarqué que c'est le Parana; mais voyant qu'il tournoit trop à l'Est, il retourna au confluent & remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bresil. Il y fut attaqué par des Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq Hommes, & firent trois Prisonniers. Bientôt, il eut la satisfaction d'être vengé, par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares. On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia, & l'on assure que le fruit de sa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'ayant eu aucune connoissance de cette avanture, il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du Pays; & cette idée lui parut certaine, lorsqu'ayant fait alliance avec d'autres Indiens, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, mais ils lui donnerent des lingots d'or, pour de viles Marchandises d'Espagne. Alors, ne doutant plus que le Pays n'eût des Mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*.

Il venge la mort d'Alexis Garcia.

Origine du nom de Rio de la Plata.

IL se disposoit à retourner vers sa Flotte avec ses trésors, lorsqu'il vit arriver un Officier Portugais, nommé Diegue *Garcias*, envoyé par le Capitaine Général du Bresil, pour reconnoître le Pays, & pour en prendre possession au nom du Roi de Portugal, mais avec trop peu de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que si les Portugais revenoient avec des forces supérieures, que la proximité du Bresil les mettroit toujours en état d'envoyer, il ne pourroit les empêcher de se rendre maîtres du Pays. Il prit le parti de traiter civilement Garcias, & de l'engager à le suivre au Fort du Saint Esprit. Mais après l'avoir congédié avec la même dissimulation, il crut devoir renoncer au dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Quelques vues qu'on puisse lui supposer, sa présence lui parut nécessaire au Paraguay. Il chargea Fernand *Calderon*, qu'il avoit nommé Trésorier de l'Escadre à la place de Mendez, de toutes les richesses qu'il avoit recueillies, & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raisons qui l'avoient arrêté. Il faisoit à ce Prince la description du Pays qu'il avoit découvert; il lui marquoit par quelles mesures il croyoit pouvoir en assurer la possession à l'Espagne; & pour conclusion, il lui demandoit des secours qu'il croyoit également nécessaires contre les Portugais & les Indiens.

Cabot se détermine à demeurer au Paraguay.

(*i*) Voyez, ci-dessus, Tom. XIX.

CALDERON, & *Barloque*, que Cabot fit partir avec lui, arriverent en Espagne au commencement de l'année 1527: ils eurent une Audience favorable de l'Empereur, dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des trésors qu'ils lui présenterent, les premiers, dit-on, qui fussent passés du Continent de l'Amérique en Espagne, & plus encore les espérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût prise sur ses Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans sans exécution. Cabot se lassa d'attendre, & se crut nécessaire en Espagne, pour hâter des secours sans lesquels il désespéroit de pouvoir résister aux Portugais du Bresil. Il quitta son Fort du Saint Esprit, où il laissa Nuño de *Lara* pour Commandant, avec six vingts Hommes; & rejoignant son Escadre, il fit mettre aussitôt à la voile.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.
SEBASTIEN CABOT.
1527.

Raisons qui le font repasser en Espagne.

Il laisse Lara pour Gouverneur du Fort.

LARA, qui sentit le danger de sa situation, au milieu de plusieurs Peuples, dont il ne pouvoit espérer de la soumission qu'autant qu'il seroit en état de les contenir par la force, pensa d'abord à mettre dans ses intérêts les *Timbuez*, ses plus proches Voisins, & n'y employa pas inutilement ses offres. Bientôt cette alliance lui devint funeste, par de malheureux événemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Histoire prend une face un peu romanesque, mais sans y rien perdre, parce qu'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la noblesse (*k*). *Mangora*, Cacique de Timbuez, rendoit de fréquentes visites au Commandant. Un jour, ayant eu l'occasion de voir une Dame Espagnole, nommée Luce *Miranda*, Epouse de Sebastien *Hurtado*, un des principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & sa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette passion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier soin fut d'éviter de se laisser voir, & d'être constamment sur ses gardes. Mangora n'expliqua rien à son désavantage, & se flatta au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ses vues. Il invita Hurtado à l'aller voir, & le pria d'amener sa Femme. L'Espagnol donna pour excuse, qu'il ne pouvoit sortir du Fort sans la permission du Commandant, & qu'il la demanderoit envain. Cette réponse fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien se promettre que par la mort d'Hurtado. Pendant qu'il se livroit aux plus noirs desseins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoiblissement de la Garnison Espagnole étoit une occasion qu'il résolut de ne pas manquer: il assembla quatre mille Indiens, & les posta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Ensuite, se présentant à la porte de la Place, avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de provisions, il lui en apportoit assez pour attendre l'arrivée de son Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, & voulut le traiter avec sa Troupe. Le Cacique, qui s'y

Histoire tragique d'une Dame Espagnole.

(*k*) Ajoutons qu'elle a paru digne, au Religieux Historien, d'exercer sa plume & ses sentimens. La tendresse de cœur n'est point incompatible avec la vertu.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

étoit attendu, avoit donné des instructions à son Escorte, & des signaux à ceux qu'il avoit laissés derriere lui.

Le Festin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Espagnols ayant proposé de se retirer, Mangora donna le premier signal, qui étoit de mettre le feu au Magasin, lorsque les Officiers seroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en étant apperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voyoient déja les flammes. Tous les Espagnols coururent au Magasin, & les Indiens prirent ce moment pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le tems de se reconnoître; & les quatre mille Hommes, qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja fort blessé, ayant apperçu le perfide Cacique, qui sembloit s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de sa vengeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du Traître, que lorsqu'il le vit expirer; & percé lui-même par les Barbares qui l'environnoient, il tomba mort presqu'au même instant.

Il ne restoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cause innocente d'une scene si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent liés, & menés à *Siripa*, Frere & Successeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda il prit pour elle la même passion qui venoit de coûter la vie à son Frere. Il ne se réserva qu'elle, de cette petite Troupe de Captifs, & se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'étoit point Esclave, qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croyoit pas assez aveugle pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui lui offroit un Empire absolu sur lui-même & sur tous ses Peuples. Miranda ne pouvoit douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & sa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponse capable de l'irriter, dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur, & de mettre son honneur à couvert par une prompte mort.

Elle fut trompée: sa résistance ne fit qu'enflammer la passion de Siripa. Il ne désespera point du succès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect & la complaisance à des excès surprenans dans un Barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laissé le Fort. Son premier empressement fut pour sa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de Timbuez. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne se posséda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fût percé de fleches. On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jetter à ses piés, & fondant en larmes lui demanda grace pour son Mari. Effet surprenant de l'Amour! s'écrie l'Historien. Il calma le furieux transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. Hurtado fut délié, & reçut même la permission de voir quelquefois

son Epouse; mais le Cacique lui déclara que la premiere familiarité qu'ils auroient ensemble leur coûteroit la vie. Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de la voir, que pour tendre un piege à l'Espagnol, & pour se donner un prétexte de révoquer sa promesse. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occasion. Peu de jours après, la Femme de Siripa, excitée par son intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il s'en convainquit aussitôt par ses yeux; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur le champ; & les deux Epoux expirerent à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

La Tour de Cabot est abandonnée.

Cependant les Espagnols, qui étoient restés sous la conduite d'un Officier nommé *Moschera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils désespérerent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moschera prit le parti de s'embarquer avec sa Troupe, sur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; & rangeant la Côte, il s'avança vers les trente-deux degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Pays étoient fort humains. Il ensemença un terrein qu'il jugea fertile; & sa petite Colonie s'établissoit fort heureusement, lorsqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard *Perez*, qui avoit été banni dans un lieu voisin, par le Capitaine Général du Brésil. Il le reçut avec amitié: mais leur tranquillité dura peu. Perez reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de son exil; & Moschera fut sommé par la même voie, de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ses Officiers attribuoient la Souveraineté du Pays. Perez obéit: mais l'Espagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit résolu de se maintenir dans son Poste. Les armes & les munitions lui manquoient; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Ile de *Canancé*, vis-à-vis de son Fort, il profita de l'occasion que la fortune lui offroit; & s'embarquant avec toute sa Troupe, soutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il surprit les François pendant la nuit & se rendit maître de leur Vaisseau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à son Fort, le mirent en état de résister aux premieres attaques des Portugais. Après les avoir repoussés avec vigueur, il usa de ses avantages jusqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pilla les Magasins de la Ville; cependant, ayant compris que ce succès ne pouvoit tourner qu'à sa ruine, en attirant sur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Ile de Sainte Catherine.

Les Espagnols s'établissent dans un autre lieu.

Ils sont chassés par les Portugais.

Du côté de l'Espagne, les récits & les sollicitations de Cabot avoient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eût appris qu'il n'y restoit pas un Espagnol, & qu'il falloit recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le tems d'armer une nombreuse Flotte, qui paroissoit destinée à la même

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Indolence de la Cour d'Espagne.

Expédition. On sut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route; & les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avoit paru réveiller, retomberent dans leur premiere léthargie. Sebastien Cabot, dont le nom ne paroît plus entre les Voyageurs du même tems, étoit mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient passés depuis son retour, sembloient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Historiens, firent penser plus sérieusement que jamais, à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

PEDRO DE MENDOZE. 1535.

Conditions de son Voyage.

JAMAIS Entreprise pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de *Mendoze*, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade, & Gouverneur Général de tous les Pays qui seroient découverts jusqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y transporter à ses frais, en deux Voyages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une pension viagere de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête: il étoit nommé grand Alcalde & Alguasil Major de trois Forteresses, qu'il avoit ordre de faire construire; & ces deux charges devoient être héréditaires dans sa Famille. Après trois ans de séjour, il pouvoit revenir en Espagne, & nommer à sa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ses prérogatives. Quoique suivant les Loix du Royaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dussent payer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, sans autre diminution que celle d'un dixieme pour le Trésor Royal; si les trésors des Caciques, tués en guerre, tomboient au pouvoir des Espagnols, ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur: enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Pays, & pourvoir tous les Postes, de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. Après avoir signé ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à Mendoze, qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens; & que leur conversion au Christianisme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit grace à personne sur cet important article.

Empressement des Espagnols à le suivre.

LES ordres étoient déja donnés, pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (*l*). *Osorio*, Capitaine Italien, qui s'étoit fort distingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, sous les ordres de Mendoze. De si grands préparatifs, & le bruit des richesses de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi lesquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plupart aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, surtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit

Son départ.

à

(*l*) Herrera dit douze.

à la voile, dans le cours du mois d'Août 1535; saison la plus propre pour ce voyage, parce que si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les Brises du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Pedre de Mendoze. 1535.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janéiro (m), & ce contretems fit comme l'ouverture de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite d'Osorio, & peut-être sa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent suspect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aspiroit au Commandement général. Sur ce seul soupçon, il donna ordre qu'on le défît de ce prétendu Rival, & le malheureux Osorio fut poignardé. Une partie des Troupes en fut indignée. Plusieurs vouloient demeurer au Brésil, & d'autres étoient résolus de retourner en Espagne; lorsque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

Il fait poignarder Osorio son Lieutenant.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés, étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre sans douleur la mort d'Osorio. Il dit assez haut qu'une action si indigne attireroit la malédiction du Ciel sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors, toute la Flotte se trouvant réunie entre les Isles de Saint Gabriel & la rive occidentale du Fleuve, Dom Pedre prit ce lieu pour son premier Etablissement, & chargea Dom Sanche *del Campo* de choisir un emplacement sûr & commode. Cet Officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Ouest, sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit aussitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuessa Señora de Buenos-Aires*, parce que l'air y est très sain. Tout le monde s'employa au travail, & bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de Camp.

Fondation de Buenos Aires.

1536.

Famine dans la nouvelle Colonie.

Mais les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etablissement étranger si près d'eux. Ils refuserent des vivres. La nécessité d'employer les armes, pour en obtenir, donna occasion à plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cens Hommes, qui furent détachés sous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au passage d'un Ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verser le sang des Chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fît violer ses ordres, il

(m) *Ubi supra.* Liv. I. p. 38.

Voyages sur la Riviere de la Plata.
Pedre de Mendoze. 1536.

mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à sortir.

Avanture extraordinaire d'une Femme Espagnole.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans aucune marque de doute l'avanture de cette Fugitive, & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers: mais elle y trouva une Lionne, dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet Animal la rassurerent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées; la Lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas: elle sembloit demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnoissance ne se borna point à des témoignages présens: elle sortit, pour chercher sa nourriture; & depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux piés de sa Libératrice, une provision qu'elle partageoit avec elle. Ce soin dura aussi longtems que ses Petits la retinrent dans la Caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent, sans rencontrer des Indiens, qui la firent Esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit sorti. Dom François *Ruiz de Galan*, qui commandoit dans son absence, Homme dur jusqu'à la cruauté, savoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale, & ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient s'approcher d'elle, parce qu'une Lionne, qui étoit à ses piés avec plusieurs Lionceaux, sembloit la défendre. A la vue des Soldats, la Lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'avanture de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Aires, il la caressa beaucoup, en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les Lions mêmes, se dispenser de faire grace à une Femme, dont le Ciel avoit pris si sensiblement la protection (o).

Entreprise de Jean d'Ayolas.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens Hommes, avoit remonté Rio

(n) *Ubi supra*, liv. I. p. 38.

(o) L'Historien, trop sensé pour se reposer sur le seul témoignage de l'Auteur de l'*Argentina*, quoique ce Poëte fasse profession de tenir le fait de la bouche de Maldonata, cite le Pere *del Techo*, qui l'apprit au Paraguay même, comme un fait certain & peu éloigné.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Pedre de Mendoze. 1536.

de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'*Ayolas* son Lieutenant, par lequel il s'étoit fait précéder, l'ayant assuré que les Timbuez ne desiroient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les *Curacoas*, il fit rebâtir l'ancien Fort, sous le nom de *Bonne Espérance* (*p*). Ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre lesquels on nomme Dom Martinez d'*Irala*, Dom Jean Ponce de *Leon*, Dom Charles *Dubrin*, & Dom Louis *Perez*, Frere de Sainte Therese (*q*). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes; & retournant à Buenos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine (*r*), il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en laisserent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, revint sur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut suivi presqu'aussitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moschera & toute sa Colonie, de l'Ile Sainte Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buenos-Aires; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques Peuples voisins apportoit à la culture des terres.

Ses espérances.

Ayolas, ayant remonté longtems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Pays sur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, jusqu'aux frontieres du Bresil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva sur la droite, un petit Port, qu'il nomma *la Chandeleur*. Les Guaranis l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Ouest, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoya ses Bâtimens; & les y laissant sous la conduite d'Irala, avec un petit Détachement d'Espagnols sous celle du Capitaine *Vergara*, il se livra aux grandes espérances qu'il avoit conçues sur le témoignage des Guaranis.

Retour de Pedre de Mendoze.

On ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ses projets; mais ses Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce silence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déja formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la Mer, qu'il mit à la voile avec Jean de *Caceres*, son Trésorier, après avoir nommé en vertu de ses pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le désespoir dans le cœur, maudissant

(*p*) On le trouve aussi nommé, *Corpus Christi*.

(*q*) Suivant quelques Mémoires.

(*r*) Elle avoit fait manger de la chair humaine, apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cet excès reçurent ensuite une amnistie & l'absolution d'Espagne.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

Sa funeste mort.

le jour auquel il avoit quitté l'Espagne pour courir après une chimere, & se déshonorer dans une Région sauvage. Lorsqu'il fut en Mer, tous les élémens semblerent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une Chienne, qui étoit prête à faire ses Petits; & cette chair infectée, joint à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens, qui se changea bientôt en phrénésie. Il mourut dans un accès de fureur: & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Osorio.

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

Dans quel état il trouve Buenos-Aires.

La Ville de Buenos-Aires, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonse de *Cabrera*, qui fut envoyé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevînt excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchoient Ayolas, arriverent au Port de la Chandeleur, sans avoir pû se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voisine du Fleuve. Ils s'y rendirent; & l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre un Ecrit, par lequel ils espéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qu'il lui importoit de savoir. Ils l'avertissoient surtout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuse au monde, parce qu'elle sait allier des manieres fort douces avec un naturel extrèmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante que lorsqu'elle médite une trahison.

Indiens perfides.

Fondation de l'Assomption, Capitale du Paraguay.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le Fleuve jusqu'un peu au-dessous de la branche Septentrionale du *Pilco Mayo*, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espece de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud, à l'Occident du Fleuve. Cette situation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à distance presqu'égale du Pérou & du Bresil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en suivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'*Assomption*, qu'elle porte encore.

Mendoze y resta seul; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voyage à l'Adelantade, qu'il croyoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva Cabrera; mais la Ville étoit déja dans une extrême disette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces; & ranimés ensuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publierent, pour excuser leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumiere qui les avoit éblouis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaise, dont la Fête se célébroit le même jour; & le penchant de leur Na-

Prodige, pour les Indiens.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1538.

tion pour le merveilleux leur fit choisir ce Saint pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne Espérance, qu'ils désespérerent de pouvoir conserver.

Sort de Jean d'Ayolas.

Leur joie ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuses informations qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas cessé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour, à l'entrée de la nuit, ayant mouillé sur le Fleuve, il entendit une voix qui l'appelloit de la rive: il y envoya un Canot. On y trouva un Indien, qui demanda d'être conduit au Chef des Espagnols, & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas, qui avoit été tué par les Payaguas, en revenant des frontieres du Pérou, chargé de richesses. Irala brûloit de châtier ces Perfides, autant que de leur enlever les trésors qui étoient demeurés entre leurs mains; mais n'ayant pas un Homme qui ne fût malade, il se rendit à l'Assomption, où personne ne lui contesta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remise à son départ.

Etat de Buenos-Aires.

Cependant il se vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Assomption, joint au triste avis qu'il donnoit de la mort d'Ayolas, fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires, dont le nombre diminuoit de jour en jour, la résolution de le suivre dans ce nouvel Etablissement. Cabrera & Galan se déterminerent eux-mêmes à remonter le Fleuve, avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit.

Election d'Irala.

En arrivant à l'Assomption, qui commençoit à prendre l'air d'une Ville, ils y remarquerent quelque partage sur l'autorité d'Irala; & Galan se rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient opposés: mais Cabrera termina ce différend, en produisant un ordre de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remis lui-même, & qui portoit pour date le 12 Septembre 1537 (s). Il contenoit „ que si le Gouverneur, „ nommé par Dom Pedro Mendoze, étoit mort sans s'être donné un Suc„ cesseur, Cabrera, revêtu de la Dignité d'Inspecteur, assembleroit les „ Fondateurs & les Conquérans de la Province, leur feroit prêter serment „ de choisir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place, & feroit „ reconnoître, au nom de Sa Majesté, celui qui seroit élu à la pluralité des „ suffrages ". L'ordre du Souverain fut respecté, & le choix tomba sur Dominique Martinez d'Irala.

Buenos-Aires est abandonné.

Il proposa aussitôt d'abandonner Buenos-Aires, où l'expérience faisoit trop connoître qu'il étoit impossible de subsister, tant qu'on ne feroit point en état de soumettre les Nations voisines. L'Assemblée se partagea. Plusieurs représenterent la nécessité d'un Port, pour les Vaisseaux qui arriveroient d'Espagne, & demanderent ce que deviendroit l'Assomption, dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer, s'il ne lui venoit pas de puissans secours? Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, d'où l'on tireroit aisément tous les secours nécessaires; & son avis ayant passé sans opposition, Dom Diegue d'*Abreu* reçut ordre de partir avec trois Brigantins, pour l'évacuation de Buenos-Aires.

Naufrage d'un Vaisseau Génois.

Son arrivée y répandit une vive joie, & n'en causa pas moins à l'Equipage d'un Vaisseau de Genes, qui avoit échoué sur un Banc à l'entrée du

(s) Edit. de Paris 1737. R. d. E.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538.

L'Assomption s'accroît des Habitans de Buenos-Aires.

Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou, avec la valeur de cinquante mille Ducats en Marchandises; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan, d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata, il y avoit péri par l'ignorance des Pilotes, & l'on n'en avoit sauvé que les Hommes, qui couroient risque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont il paroît que la postérité subsiste encore au Paraguay, tels qu'Antoine d'*Aquino*, Thomas *Rizo*, & Jean-Baptiste *Trochi*. Le Convoi de Buenos-Aires ayant remonté heureusement le Fleuve sous la conduite d'Abreu, l'Assomption se trouva tout-d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ses Habitans & par celle de ses Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore sans enceinte, puisqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une palissade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit six cens Hommes, sans y comprendre les Femmes & les Enfans.

1539.

Avanture extraordinaire qui lui procure des Femmes.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obstacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une si belle Colonie; mais il fut levé fort heureusement, par une avanture également plaisante & tragique, qui tourna au bonheur des Espagnols, après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Missionnaires avoient commencé à répandre les lumieres de la Foi, & plusieurs Indiens demandoient ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétienne, imagina une Procession générale, qui devoit se faire en mémoire de la Passion de N. S., avec toutes les cérémonies qui sont particulieres à l'Espagne; c'est-à-dire que tous les Espagnols y devoient paroître, les épaules découvertes, & le fouet à la main, pour se *flageller*. Il y invita les Indiens voisins: mais la maniere dont on les traitoit déja ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Espagnols; & la plupart n'ayant embrassé le Christianisme que par des motifs de crainte ou d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occasion de secouer un joug qui leur devenoit insupportable. On assure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour l'exécution de leur dessein; car ils étoient informés de l'état où les Espagnols devoient paroître. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui étoit au service de Salazar, entra dans sa Chambre, &, le voyant prêt à sortir dans son burlesque équipage, lui dit les larmes aux yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à sa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit aussitôt, prit le seul parti qui s'offroit dans un péril si pressant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Espagnols, étoient presqu'aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de se tenir sous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, sur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allerent sans défiance: mais à mesure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés séparément. Lorsqu'il les eut tous en son pouvoir, il les fit paroître devant lui, pour leur déclarer qu'il étoit instruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution se fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient

la Ville, & qui voyant les Espagnols bien armés, non-seulement perdirent la hardiesse de s'y opposer, mais confesserent qu'ils avoient aussi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Espagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point: & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes, & de bon naturel; ce qui porta dans la suite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même ont épousé des Negresses; & de-là vient le grand nombre de Metifs & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces (*t*).

(*t*) Histoire du Paraguay, l. 1. pp. 49 & 50.

Description du Chaco.

Description du Chaco.

On ne pense point à suivre ici les Espagnols de l'Assomption dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voyageurs du Pays dans leurs courses (*a*). La Description (*b*), qu'on a déja donnée, de cette partie de l'Amérique, contient les noms & la situation des Villes qui furent successivement fondées, avec leur division chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon dessein, après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voyages sur ce Fleuve, n'est que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétablissement de Buenos-Aires, qui mérite ce soin par la célébrité de son Port, & à l'origine des fameuses *Réductions* du Paraguay. Cependant je donnerai place, dans l'intervalle, à la Description d'une grande Province du même Pays, dont le nom n'est gueres connu que par les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils nomment *Chaco*. N'ayant jamais été conquise par les Espagnols, elle paroît également ignorée du commun des Historiens & des Voyageurs. Le P. *Loçano*, Missionnaire Jésuite, dont l'Historien du Paraguay emprunte cet Article (*c*), place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait longtems qu'une seule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms (*d*). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien; & l'Historien observe qu'il ne se trouve pas même dans la Vie de Saint François *Solano* (*e*), Religieux de l'Ordre de Saint François, qui avoit parcouru ce Pays d'un bout à l'autre, pour y prêcher l'Evangile. Mais, dans la Langue naturelle du Pérou, on nomme *Chaco* ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses; & l'on a donné le même nom au Pays dont il est question, parce qu'après la

(*a*) Outre plusieurs Voyageurs Espagnols, les *Lettres curieuses & édifiantes* sont remplies de Relations d'un grand nombre de Missionnaires.

(*b*) Au Tome XIX, dans celle des Provinces du Pérou.

(*c*) *Relacion chorographica del gran Chaco.*

(*d*) Sauf, dit-il, le droit de ces deux Provinces, de celle de Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir des prétentions sur ce qui est compris sous le nom de Chaco, parce qu'elles ne reconnoissent point de Limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. *ubi sup.* p. 145.

(*e*) Canonisé en 1725.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPTION DU CHACO.

Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris, sous ce nom, que le Pays renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco-Mayo & la Riviere rouge, & qu'ensuite on l'a étendu plus loin, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

Beauté du Pays.

On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux Pays du Monde: mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra en tournant de l'Ouest au Nord, forme de ce côté-là une Barriere si bien gardée, surtout dans ce qu'on nomme la *Cordilliere des Chiriguanes*, qu'elle le rend inaccessible. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, & que l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, que souvent ils enlevent les Cavaliers de la selle, & que pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des précipices feroit tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les piés n'en cachoient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces Montagnes, qui sont une des branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; mais on nous laisse encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'est une tradition constante au Pérou, que les *Chicas* & les *Orejones*, qui habitoient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres dans une Ile qui est au milieu du Lac des Xarayès, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols. Il sort aussi de la plupart de ces Montagnes un assez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, qui sont fort saines, contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco; sans compter celles qui coulent au Nord, telles que le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargeant dans le *Mamoré*, vont se joindre ensemble au Marañon. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco sont le *Pilco-Mayo*, *Rio Salado*, & *Rio Vermejo*.

Rivieres qui l'arrosent.

Le Pilco-Mayo.

Le Pilco-Mayo, qui l'emporte sur toutes les autres, suffiroit seul pour enrichir ce Pays, s'il étoit toujours navigable: mais dans quelques endroits il n'a pas assez d'eau, & dans d'autres il en a trop. On a vu qu'il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou: & quelques Relations assurent qu'une petite Riviere, nommée *Taxapayan*, que le Pilco-Mayo reçoit assez près de sa source, contient quantité d'argent, qu'on ne sauroit en tirer, parce qu'il s'y enfonce dans la vase. Les Mineurs ont supputé qu'en cinquante-six ans, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il passe aussi, par la même voie, tant d'argent dans le Pilco-Mayo, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Cette grande Riviere, après avoir traversé les Plaines de *Manso* se divise en deux bras navigables pour d'assez gros Bâtimens, dont le septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t'on beaucoup de Salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à son entrée dans le Chaco, que le Pilco-Mayo commence à devenir fort pois-

poissonneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras se déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-dessous de l'Assomption, qui se trouve ainsi dans une Ile dont la largeur moyenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile est assez basse, & par conséquent marécageuse, jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies, les deux bras sont confondus; car alors ils s'enflent si fort, qu'ils se réunissent ensemble & même avec Rio Vermejo, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laissent dans le terrein qu'ils ont couvert, plusieurs Lagunes qui ne se sechent jamais. Suivant Garcilasso de la Vega, le nom de Pilco-Mayo signifie en Langue Péruvienne, *Riviere des Moineaux;* & l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, signifie, dans la Langue des Guaranis, *Riviere d'entendement*, parce qu'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au risque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne seroit pas aisé de sortir.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPTION DU CHACO.

Rio Salado.

RIO SALADO entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on ne le remonte point sans danger. Dans l'endroit où les Espagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée *Sant'Iago d'Estero*, il change son premier nom en celui de *Rio de Valbuena;* & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de *Calchaqui*, où cette Riviere passe, & qui diminue à mesure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou *Riviere salée*, qu'à la hauteur de Sant'Iago, sans qu'on sache d'où elle le tire. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & recevant une petite Riviere, nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve est la corde: cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda*.

Rio Vermejo.

RIO VERMEJO traverse le Chaco, du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. On ignore d'où vient à cette Riviere le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd, dans Rio de la Plata, sous celui de *Rio grande*. Son cours est si tranquille, qu'il est presqu'aussi facile à remonter qu'à descendre, surtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords sont charmans. Elle est fort poissonneuse, & l'on attribue plusieurs vertus à ses eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropisie & l'indigestion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune sur ses bords, que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans rides & sans maladie. C'est du moins une tradition bien établie parmi les Espagnols, que de tous les Soldats qui travaillerent depuis 1628 jusqu'en 1635 à bâtir la Ville de *Sant'Iago de Guadalcazar*, aucun ne mourut & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le seul remuement des Terres fût capable de causer des maladies; & qu'en 1710 & 1711, Dom Estevan

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPTION DU CHACO.

d'*Urizar*, qui côtoya longtems cette Riviere dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaise santé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il se trouva parfaitement rétabli. C'est dans une Lagune, qu'elle forme sous le nom de *Rio grande*, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre Article (*f*).

Autres Rivieres, & leurs propriétés.

La plupart des autres Rivieres du Chaco ont quelque propriété remarquable. On en distingue une, dont les eaux sont vertes, & qui se nomme *Rio verde*, sans qu'on ait pu découvrir d'où lui vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne soient agréables & saines. Cette Riviere se décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords, une Ville, nommée *Nueva Rioja* (*g*), qui n'a pas longtems subsisté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere *Chiriguane*, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ses eaux fort salées. Quelques autres rentrent dans le sein de la Terre, comme on l'observe aussi de celles du Tucuman. Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des neiges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne faisant plus d'une partie du Chaco qu'une vaste Mer, elles laissent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Alors les Habitans sont obligés de passer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter sur les arbres; dont ils font leur demeure, jusqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens sont compensés par de fort grands avantages: à peine l'inondation est passée, que les Plaines du Chaco deviennent comme des grands Parterres, qui forment une perspective admirable, du haut des Montagnes. Il ne manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus industrieux; car les Indiens du Chaco se bornent à remuer un peu la terre, lorsqu'elle est découverte: ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fournisse d'abondantes productions; quoique la pêche & la chasse puissent suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec: mais le vent du Sud, qui y souffle réguliérement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

Inondations & leurs effets.

Usages & caractere des Habitans du Chaco.

On remet, à l'Histoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, les observations du Pere Loçano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Pays qui l'environnent, quoiqu'il ne

(*f*) Voyez l'Article des Mines, dans la Description du Pérou.

(*g*) On trouve sa Description, dans une Lettre du Pere *Cattaneo*, Jésuite, imprimée à la suite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre : *Il Christianismo felice nelle Missioni del Paraguay*.

le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bourgades; & soit que la facilité d'y vivre sans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conséquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naissent de l'ivrognerie, fassent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer sensiblement le nombre. D'ailleurs on sait, par une tradition assez récente, que les maladies épidémiques, assez fréquentes dans les Régions voisines, surtout dans Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans pour se réfugier dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces transmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etablissemens de tant de Nations errantes, n'ont pu se faire sans perte ni sans mille obstacles nuisibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractere & de leurs usages. Le Pere Loçano en remarque deux si singuliers, que le témoignage d'un Missionnaire ne pouvant être suspect, ce qu'il en rapporte est seul capable de donner de la vraisemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis (*h*). Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas;* en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui signifie *piés d'Autruche*. On les nomme ainsi, parce qu'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés ressemblent à ceux des Autruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable; & sans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Cullugas. Il n'est pas nommé; mais un Missionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (*i*), assuroit qu'ayant rencontré une troupe de ces Indiens, il avoit été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. „ Il n'avoit pas moins admiré la délicatesse & la richesse de leur Langue, la „ beauté de leur caractere, leur politesse, la vivacité & la pénétration de „ leur esprit: enfin, il regrettoit qu'on ne traitât pas mieux une Nation, „ si estimable par sa valeur, sa politesse, sa bonne conduite & sa modestie, „ & qu'on n'eût pas commencé par lui faire goûter les maximes du Chris- „ tianisme, avant que de lui imposer un joug qu'on lui rendoit encore plus „ pesant de jour en jour (*k*).

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPTION DU CHACO.

Deux Nations extrêmement singulieres.

En général, les Indiens du Chaco sont d'une taille avantageuse. Ils ont les traits du visage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air effrayant. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Barbares, qu'il

Air terrible des Indiens du Chaco.

(*h*) Voyez, ci-dessous, leurs Relations. Le P. Loçano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il assure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut desirer de la vérité de ce récit.

(*i*) Le Pere Gaspard *Osorio*, massacré en 1638, par les Chiriguanes.

(*k*) Histoire du Paraguay, liv. 3. pag. 155.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. DESCRIPTION DU CHACO.

tomba évanoui. La plupart vont nus, & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs: mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En Hiver, ils se couvrent d'une cappe de peaux assez bien passées, & ornées de diverses figures. Dans quelques Nations, les Femmes ne sont pas moins nues que les Hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connoît aucune forme de Gouvernement: chaque Bourgade ne laisse pas d'avoir ses Caciques; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces Peuples sont errans, & portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac & une calebasse. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce sont de misérables huttes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations, voisines du Tucuman, sont vêtues & mieux logées.

Peuples errans.

Stratagêmes des Peuples du Chaco.

PRESQUE tous ces Indiens sont Antropophages, & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les stratagêmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent, pendant une année entiere, le moment de fondre sur eux sans s'exposer; ils ont sans cesse des Espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire, à quelques Espagnols, que par des secrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal, pour observer ce qui se passe chez leurs Ennemis. Lorsqu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des Femmes vendre leur vie bien cher, aux Soldats les mieux armés.

Leur fureur dans les combats.

Leurs armes.

LEURS armes ne sont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent: c'est l'arc, la fleche, le Macana, avec une espece de lance d'un bois très dur & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force; quoique très pesant, car sa longueur est de quinze palmes, & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'aggrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il est attaché, sert à le retirer après le coup; ainsi lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces Barbares font un Prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de Poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils sont bons Cavaliers, & les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la course, & qu'ils s'élancent dessus indiffé-

Danger de leurs blessures.

Ils sont excellens Cavaliers.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Description du Chaco.

remment par les côtés ou par la croupe, sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers; ils manient leurs Chevaux avec un simple licou, & les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme ils sont presque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le Pere Loçano vit la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit sur le crâne un demi doigt d'épaisseur.

Leurs Femmes.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine & les bras, comme les Moresques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles, dès qu'elles sont nées; & dans quelques Nations elles arrachent le poil à tous leurs Enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tete. Toutes les Femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément. Aussitôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent, & lavent leurs Enfans dans le Ruisseau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement; peut-être, soupçonne l'Historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans. L'usage du Chaco est d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la Fosse, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol: ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le Mort soit tout-à-fait oublié.

Leurs Sépultures.

Nation des Chiriguanes, & son origine.

L'Historien observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la Conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont fort partagées sur l'origine de cette Nation. *Techo* (*l*) & *Fernandez* (*m*) ont cru, sur la foi d'un Manuscit de Ruy *Diaz de Gusman*, qu'elle descend de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Bresil ne pensassent à venger sa mort, se réfugierent dans la Cordilliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille: mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déja établis dans ces Montagnes, où ils se faisoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On sait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis: ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Bresil, où leur Langue se parle, ou du moins s'entend de toutes parts. Mais il paroît que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien servis, ils ne peuvent compter sur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entreprise n'est pas aisée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconstante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pu les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux succès d'une Expédition,

Ils sont ennemis irréconciliables des Espagnols.

(*l*) *Historia Paraquariensis*, lib. II.
(*m*) *Relacion historical de los Chiquitos.*

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPTION DU CHACO.

tentée en 1572, pour les soumettre, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur insolence.

Leurs usages.

ON nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que souvent, parmi les Prisonnieres qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoute l'Historien, c'est que d'un jour à l'autre, ils ne sont plus les mêmes hommes; aujourd'hui pleins de raison, & d'un bon commerce; demain, pires que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorsqu'on les prend par l'intérêt: s'ils n'esperent rien, tout Homme est leur ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées à l'excès dans leur Nation.

Nations anciennement chrétiennes.

EN suivant à l'Ouest, Rio Vermejo, ou la Riviere Vermeille, on trouve plusieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Espagnol (*n*), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, surtout la priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des Bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Dom Estevan d'Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'Original, comme une sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Plaines de Manso.

DOM Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoya, en 1556, le Capitaine *Manso*, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes Plaines qu'on rencontre entre le Pilco Mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses Soldats. Le nom de *Manso* est demeuré aux Plaines, que son malheur a rendues célebres (*o*).

Malheur qui leur donne ce nom.

Ville de Santa Fé.

LA Ville de *Santa Fé*, fondée en 1573 par Jean de *Garay*, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parce qu'elle étoit bâtie sur le bord Oriental de ce Fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, ayant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, sous le nom de *la Conception*, sur le bord de la Riviere Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de son embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine se soutint-elle soixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'Historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pu conserver un Etablissement qui leur ouvroit une si belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il

Foiblesse des Espagnols au Paraguay.

(*n*) *Xarque*, livre 3, chap. 28.
(*o*) On les appelle *Llanos de Manso*.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Description du Chaco.

est devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit située la Ville de Gualcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du Pere Loçano, que pendant qu'ils la bâtissoient, sous les ordres de Dom Martin de *Ledesma*, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Ouest dans les Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voyoit la fumée de leurs Villages, dont son Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledesma prenoit, pour s'y faire conduire avec ses Troupes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de sa mauvaise foi, & qu'ils lui en faisoient un reproche, il leur confessa qu'il y alloit de sa vie. „ Mais pour„ quoi, (lui demanderent-ils,) ces Peuples ne veulent-ils pas qu'on aille „ chez eux? Parce qu'ils craignent (répondit-il,) que si vous en saviez le „ chemin, vous ne les fissiez tous mourir, comme vos Prédécesseurs ont „ fait l'Inca, pour s'emparer de son Empire & de ses richesses ". Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas employoient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeste mort d'Atahualipa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, suivant le P. Loçano, descendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (p). Enfin, soit foiblesse dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la résistance, il est certain que les Espagnols n'ont encore pu forcer les barrieres qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Historien, sur une Prophétie de S. François de Solano, dont ils prétendent qu'une grande partie a déja reçu son accomplissement. „ C'est une tradition constante parmi eux, que ce Saint Missionnaire a pré„ dit la destruction de la Ville d'*Esteco*, la découverte de plusieurs nouvel„ les Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, „ & la conversion du Chaco. Or Esteco ne subsiste plus, & l'on a trouvé „ des Mines entre Salta & Jujuy; mais les deux autres parties de la Prophé„ tie sont encore dans les secrets de la Providence (q) ".

Nations qu'ils ne peuvent connoître.

Prédiction de S. François Solano.

(p) Voyez, ci-dessous, leurs Relations.

(q) Histoire du Paraguay, liv. 3. p. 163. *Nota.* Que n'a-t-il prédit aussi la destruction des Missions & l'expulsion des Jésuites de ces contrées? R. d. E.

Rétablissement & Description de Buenos-Aires.

Rétablissement et Description de Buenos-Aires.

L'ESPAGNE apporta aussi beaucoup de lenteur à se rendre un Port, dans la Riviere de la Plata. La Ville de Buenos-Aires demeura plus de quarante ans déserte; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînoit les Espagnols au fond des Terres, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient besoin d'une retraite à l'entrée du Fleuve, pour les Vaisseaux dont ils recevoient leurs Troupes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entreprise étoit devenue plus facile,

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Retablissement et Description de Buenos-Aires.

Ortiz de Zarata est son Restaurateur.

depuis les nouveaux Etablissemens qu'on avoit faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'hommes, pour tenir les Barbares en respect. Ce fut en 1580, que Dom Juan *Ortiz de Zarate*, alors Gouverneur du Paraguay, ayant commencé par soumettre ceux qui pouvoient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Dom Pedre Mendoze l'avoit placée, & changea son premier nom de *Notre Dame*, en celui de *la Trinité de Buenos-Aires*.

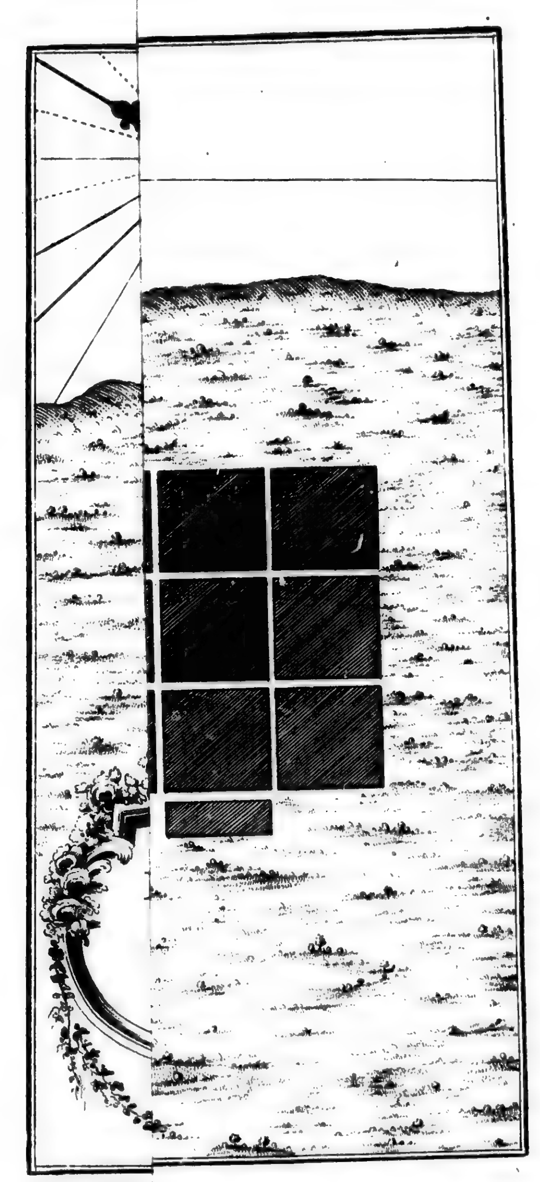
Etat de cette Ville.

Cependant elle resta longtems encore dans un état, qui ne faisoit pas honneur à la Province, dont elle est comme l'échelle & la clé. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avoit laissé des Vergers & des Plaines. Les Maisons, bâties la plupart de terre, n'avoient qu'un étage. C'étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre; & plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conservoit encore cette forme: mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir pour bâtir l'Eglise du College, apprit aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la chaux. Depuis, les Maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du College, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de S. François, & le Portail de la Cathédrale; tous Edifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les meilleures Villes d'Espagne. On avoit engagé aussi ces deux Artistes, à bâtir un Hôtel de Ville; mais l'Ouvrage ayant été commencé sur un Plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entreprise demeura suspendue. Cependant la Ville avoit déja changé fort avantageusement de face. On y comptoit alors seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient à la vérité des Negres, des Métifs & des Mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup sur celui des autres, font vivre les Espagnols, qui croiroient se deshonorer par le travail; ceux-même, qui sont nouvellement arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'employer au service d'autrui; & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les Campagnes voisines. Cette aversion pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établissement des *Commandes*; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Conquêtes de l'Espagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des Conquérans, & dans lesquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient assujettis au service personnel. On voit, aux environs de Buenos-Aires, quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont leur Paroisse à l'extrêmité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Espagnols que l'Eglise Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Episcopal, dans le cours de l'année 1620 (*a*).

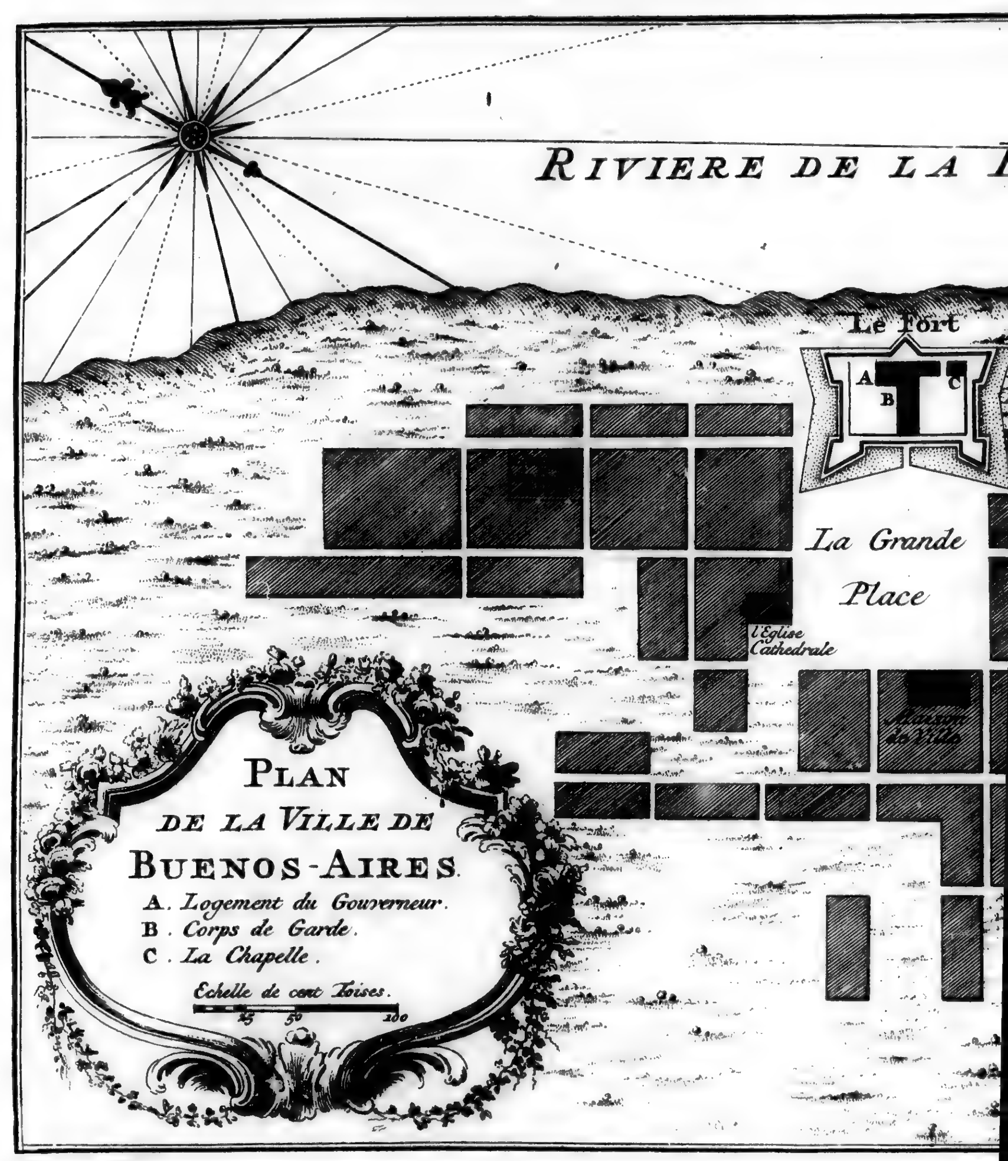
Aversion des Espagnols & des Indiens libres, pour le travail.

LA

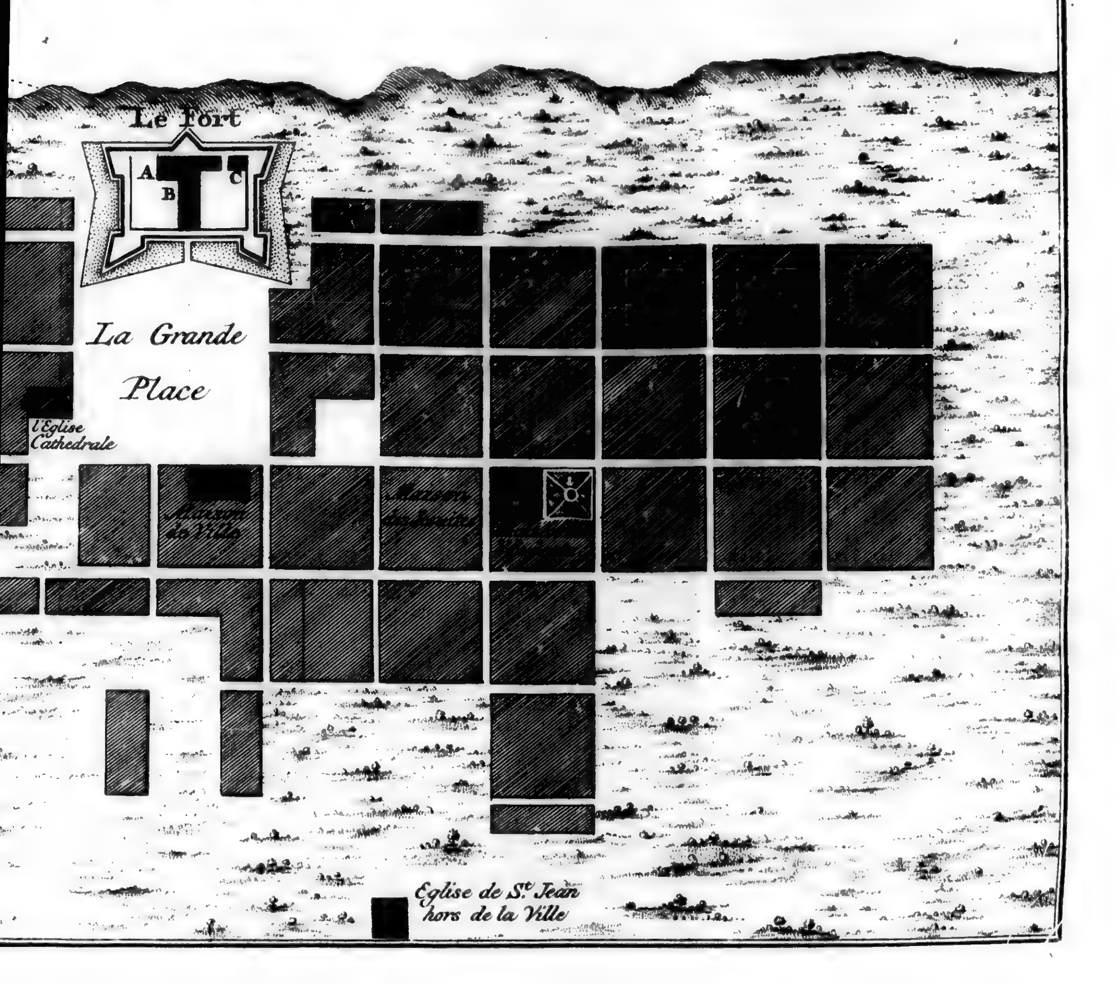
(*a*) L'Assomption avoit eu cet honneur dès l'année 1547.



Tom. XX



RIVIERE DE LA
Le Fort
A
B
C
La Grande
Place
l'Eglise Cathedrale
Maison de Ville
PLAN
DE LA VILLE DE
BUENOS-AIRES
A. Logement du Gouverneur.
B. Corps de Garde.
C. La Chapelle.
Echelle de cent Toises.
25 50 100


E DE LA PLATA
Le Fort
A
B
C
La Grande
Place
l'Eglise
Cathedrale
Maison
de Ville
Maison
des Jesuites
Eglise de S.t Jean
hors de la Ville

la
fitu
une
tes
deu
qui
mo
l'Au
les
clai
l'arc
rem
L
& l
y e
mai
feul
cher
en
parc
qui
autr

(b)
de n
de ce
la far
en ef
pand

Bu
fa L
née
régu
vroi
Blan
d'éte
Mai
que
des
bord
qui
vêch

(a)
X

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Retablissement et Description de Buenos-Aires.

Avantages de Buenos-Aires.

La Ville de Buenos-Aires est assez grande (b). Un Ruisseau la sépare de la Forteresse, qui est le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. L'Hiver commence, dans ce Pays, au mois de Juin; le Printems, au mois de Septembre; l'Eté, en Décembre; l'Automne, en Mars; & ces quatre Saisons y sont fort réglées. En Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Eté, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se levent régulièrement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parce qu'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres; mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve est couvert. Le seul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, est le Pêcher, dont les fruits y sont excellens. Il y est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches, pour divers usages. La vigne n'y réussit point, parce qu'on n'est pas encore parvenu à la garantir d'une espece de Fourmis, qui la rongent jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à pousser (c). Les autres productions du Pays sont remises à l'Histoire Naturelle.

(b) On y a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroissemens. Voyez, à la fin de cet Article, quelques éclaircissemens sur la fameuse Bourgade du Saint Sacrement, qui en est voisine, & sur les bruits qu'on a répandus au désavantage des Jésuites.

(c) Cette Description, la plus récente que je connoisse, est tirée des Lettres du P. Cataneo, déja citées.

Nota. Nous en inférons ici une autre, encore plus récente. C'est celle de M. de Bougainville. R. d. E.

[*Nouvelle Description de Buenos-Aires en 1767.*

Nouvelle Description de Buenos-Aires.

Situation de la Ville de ce nom.

Sa population.

Buenos-Aires est située par 34 degrés 35 minutes de Latitude Australe; sa Longitude, de 61 degrés 5 minutes, à l'Ouest de Paris, a été déterminée par les Observations Astronomiques du Pere Feuillée (a). Cette Ville, réguliérement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ses habitans, qui ne passe pas vingt mille Blancs, Negres & Métifs. La forme des Maisons est ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les Couvens, les Edifices publics & cinq ou six Maisons particulieres, toutes les autres sont très basses & n'ont absolument que le rez-de-chaussée; elles ont d'ailleurs de vastes Cours & presque toutes des jardins. La Citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la Riviere & forme un des côtés de la Place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'Hôtel-de-ville. La Cathédrale & l'Evêché sont sur cette même place, où se tient chaque jour le marché public.

(a) Voyez le Tome XIX. p. 528.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

NOUVELLE DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

IL n'y a point de Port à Buenos-Aires, pas même un Mole pour faciliter l'abordage des bâteaux. Les Vaisseaux ne peuvent s'approcher de la Ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes qui entrent dans une petite Riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la Ville, qui en est à un quart de lieue. Les Vaisseaux, qui doivent carener ou prendre un chargement à Buenos-Aires, se rendent à la *Encenada de Baragoa*, espece de Port, situé à neuf ou dix lieues dans l'Est-Sud-Est de cette Ville. On en parlera plus bas.

Etablissemens religieux.

IL y a dans Buenos-Aires un grand nombre de Communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de Saints qu'on célebre par des processions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacles. Les Moines nomment les premieres Dames de la Ville *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'Eglise, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'Ordre. C'est, pour un étranger, un spectacle assez singulier de voir, dans les Eglises de S. François ou de S. Dominique, des Dames de tout âge, assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

LES Jésuites offroient à la piété des femmes un moyen de sanctification plus austere que les précédens. Ils avoient attenant à leur Couvent une Maison nommée *la Casa de los exercicios de las mugeres*, c'est-à-dire *la Maison des exercices des femmes*. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la Compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de S. Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint, étoient la méditation, la priere, les cathéchismes, la confession & la flagellation. „ On nous a fait remarquer (ajoute M. de Bougainville,) les murs de la „ Chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les „ disciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines."

Confrérie & processions de Negres.

AU reste tous les hommes ici sont freres & de la même couleur aux yeux de la Religion. Il y a des cérémonies sacrées pour les Esclaves, & les Dominicains ont établi une Confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre aggrégé. Les Negres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge (*b*). Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi se choisit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, qui marche avec croix, bannieres & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable.

Dehors de Buenos-Aires; leurs productions.

LES dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés. Les habitans de la Ville y ont presque tous des Maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, &

(*b*) Peut-être à cause de ces mots de l'Ecriture, *nigra sum, sed formosa filla Jerusalem.*

Nouvelle Description de Buenos-Aires.

leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie, à l'exception du vin, qu'ils font venir d'Espagne, ou qu'ils tirent de *Mendoza*, vignoble situé à deux cens lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la Ville, l'on ne trouve plus que des Campagnes immenses, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en sont les seuls habitans. A peine, en parcourant cette vaste Contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparses, bâties moins pour rendre le Pays habitable, que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les Voyageurs, qui le traversent, n'ont aucune retraite; ils sont obligés de coucher dans les mêmes charettes qui les transportent, & qui sont les seules voitures dont on se serve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle *aller à la légere*, sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Abondance de bestiaux.

Tout le Pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'Univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïz qu'on y seme, y rapporte beaucoup plus que dans les meilleures terres de France. Malgré ce cri de la Nature, presque tout est inculte, les environs des Habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des Negres esclaves. Au reste, les chevaux & les bestiaux sont en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charettes, sont à cheval, & que les Habitans ou les Voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres: ce sont les seuls animaux dangereux de ce Pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites Rivieres qui le soient. On connoît l'adresse des Habitans de ces Contrées à se servir du laqs; & il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres: il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux.

Rareté du bois: moyens d'y remédier.

Le bois est très-cher dans ce Pays, où l'on ne trouve que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons, la construction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la Riviere, vient du Paraguay en radeaux. Il seroit cependant facile de tirer du haut Pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De *Montegrande*, où sont les plus beaux, on les transporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uraguay; & depuis le *Salto Chico* de l'Uraguay, des bâtimens faits exprès pour cet usage, les ameneroient à tel endroit de la riviere où l'on auroit établi des chantiers.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

NOUVELLE DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Détails sur les Américains de cette Contrée.

Les Indiens, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la Riviere de la Plata, sont de la race de ceux que les Espagnols nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids & presque tous galeux. Leur couleur est très basannée, & la graisse dont ils se frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de chevreuil, qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé, sont très bien passées; ils mettent le poil en dedans, & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du laqs & de boules (*c*). Ces Indiens passent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des Etablissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; & quand ils ont épuisé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des Habitations & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux ou trois cens pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des Voyageurs. Ils pillent, massacrent & emmenent en esclavage. C'est un mal sans remede: comment dompter une Nation errante, dans un Pays immense & inculte, où il seroit même difficile de la rencontrer? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerris, & le tems n'est plus où un Espagnol faisoit fuir mille Américains.

Race de brigands établis dans le Nord de la Riviere.

Il s'est formé, depuis quelques années, dans le Nord de la Riviere une Tribu de Brigands, qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'ils ne prennent des mesures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs, échappés à la Justice, s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades; des Déserteurs se sont joints à eux: insensiblement le nombre s'est accru; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les Possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontieres du Brésil, où ils les échangent avec les *Paulistes* (*d*) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux Voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cens. Ils ont abandonné leur premiere Habitation & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Ouest.

Etendue du Gouvernement de la Plata.

Le Gouverneur général de la Province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la Mer, il est censé dépendre du Viceroi du Pérou; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il

(*c*) Ces boules sont deux pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchâssées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrêmités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent jusqu'à trois cens pas l'animal qu'ils poursuivent.

(*d*) Les Paulistes sont une autre race de Brigands sortis du Brésil, & qui se sont formés en République vers la fin du seizieme siecle.

NOUVELLE DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

est obligé de tirer des Mines du Potosi, argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi, une Maison des Monnoies. Les Gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguay, dont les principaux Etablissemens sont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Jujui*, *Cordoue*, *Mendoze* & l'*Assomption*, dépendent, ainsi que les fameuses Missions des Jésuites, du Gouverneur général de la Plata. Cette vaste Province comprend en un mot toutes les Possessions Espagnoles à l'Est des Cordillieres, depuis la Riviere des Amazones jusqu'au Détroit de Magellan. Il est vrai qu'au Sud de Buenos-Aires il n'y a plus aucun Etablissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel fait pénétrer les Espagnols dans ces Contrées. Il part, à cet effet, tous les ans, de Buenos-Aires un convoi de deux cens charrettes, escorté par trois cens hommes; il va charger le sel environ par quarante degrés dans les Lacs voisins de la Mer, où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des Goëlettes dans la Baie S. Julien.

Son Commerce.

Le Commerce de la Province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole; cette Province ne produit ni or ni argent, & ses Habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le Commerce même de Buenos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans: il est considérablement déchu, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili; de sorte que les seuls objets de son Commerce avec ces deux Provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguay. L'argent & le crédit des Négocians de Lima ont fait rendre cette Ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès est encore pendant à la Cour d'Espagne. Cependant Buenos-Aires est riche, & si tous les Habitans de ce Pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce Commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre il se faisoit ici une contrebande énorme avec la *Colonie du S. Sacrement*, Place que les Portugais possedent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buenos-Aires; mais cette Place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par Mer leur subsistance du Brésil. Enfin ce Poste est ici à l'Espagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui est en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

Colonie du Saint Sacrement, aux Portugais.

Détails sur la Ville de Montevideo.

La Ville de *Montevideo*, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du Fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure, & bâtie sur une Presqu'île qui défend des vents d'Est une Baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette Baie est un Mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnoissance & a donné le nom à la Ville; les autres terres qui l'environnent, sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une Citadelle. Plusieurs batteries protegent le côté de la Mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la

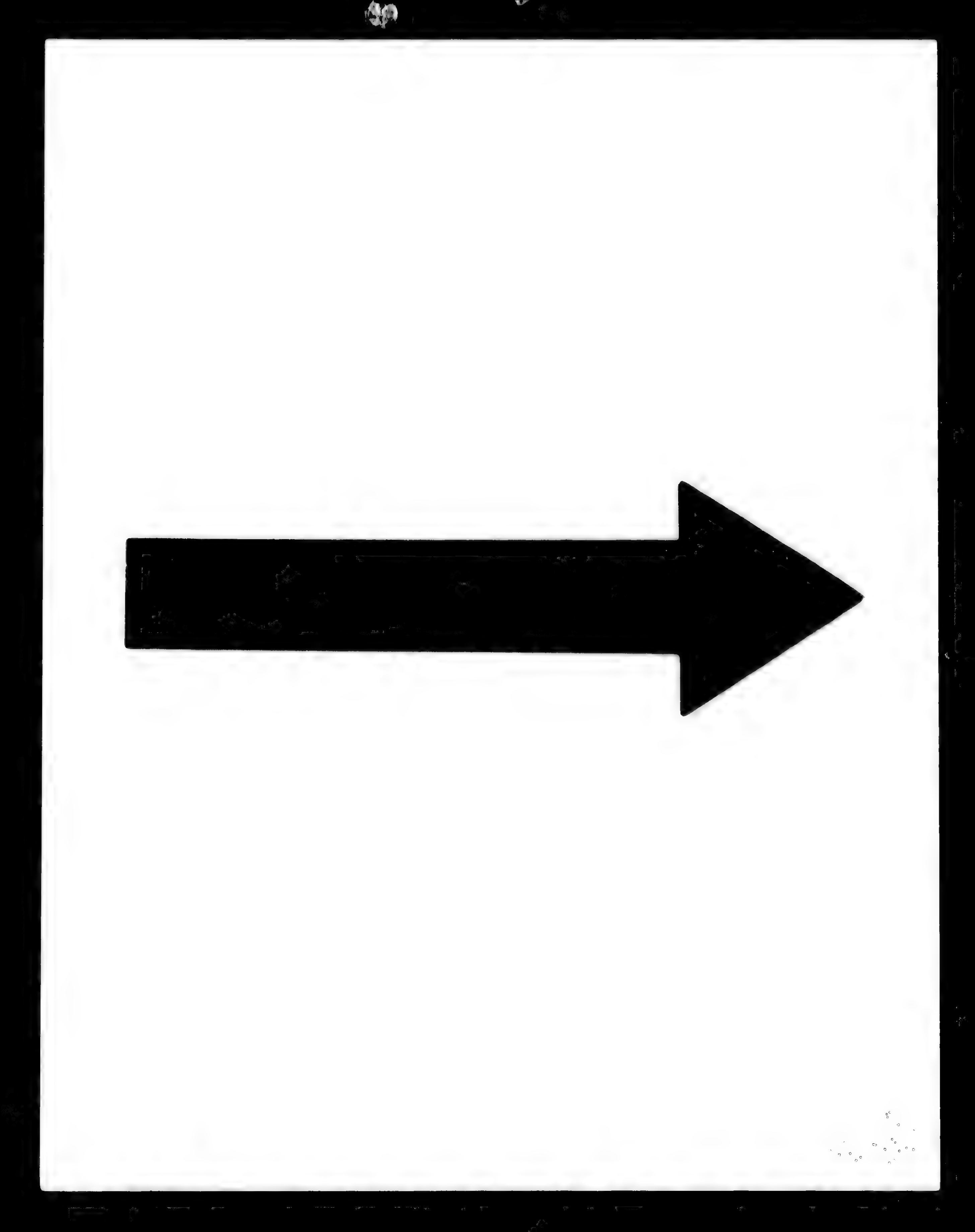
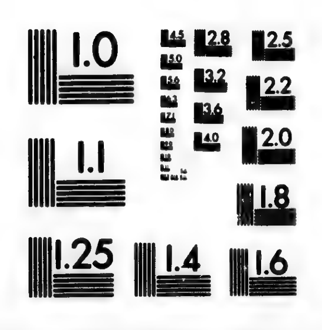


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

NOUVELLE DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Sur le mouillage dans cette Baie.

Baie sur une Ile fort petite, appellée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo est sûr, quoiqu'on y essuie quelquefois des *Pamperos*, qui sont des tourmentes de vent de Sud-Ouest (*e*), accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la Baie; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros Navires Marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent facilement & y dépérissent. L'heure des marées n'y est point réglée; selon le vent qu'il fait, l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la Pointe de l'Est de cette Baie; la Mer y brise, & les gens du Pays l'appellent *la Pointe des Charrettes*.

La relâche y est excellente pour les équipages.

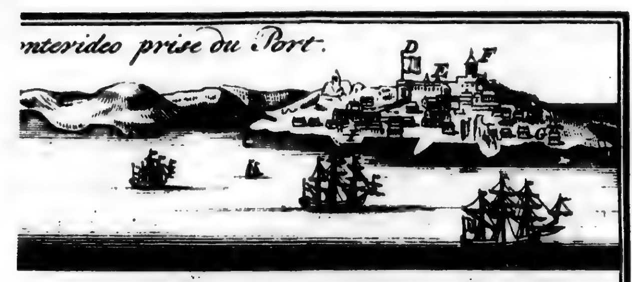
MONTEVIDEO a un Gouverneur particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du Gouverneur général de la Province. Les environs de cette Ville sont presque incultes & ne fournissent ni froment ni maïz; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biscuit & les autres provisions nécessaires aux Vaisseaux. Dans les jardins, soit de la Ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce Pays; ce qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages: on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le Matelot, dans un Pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet, comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oisiveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaissé sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la Mer les douleurs d'une vieillesse indigente?

Difficulté du passage à la Encenada.

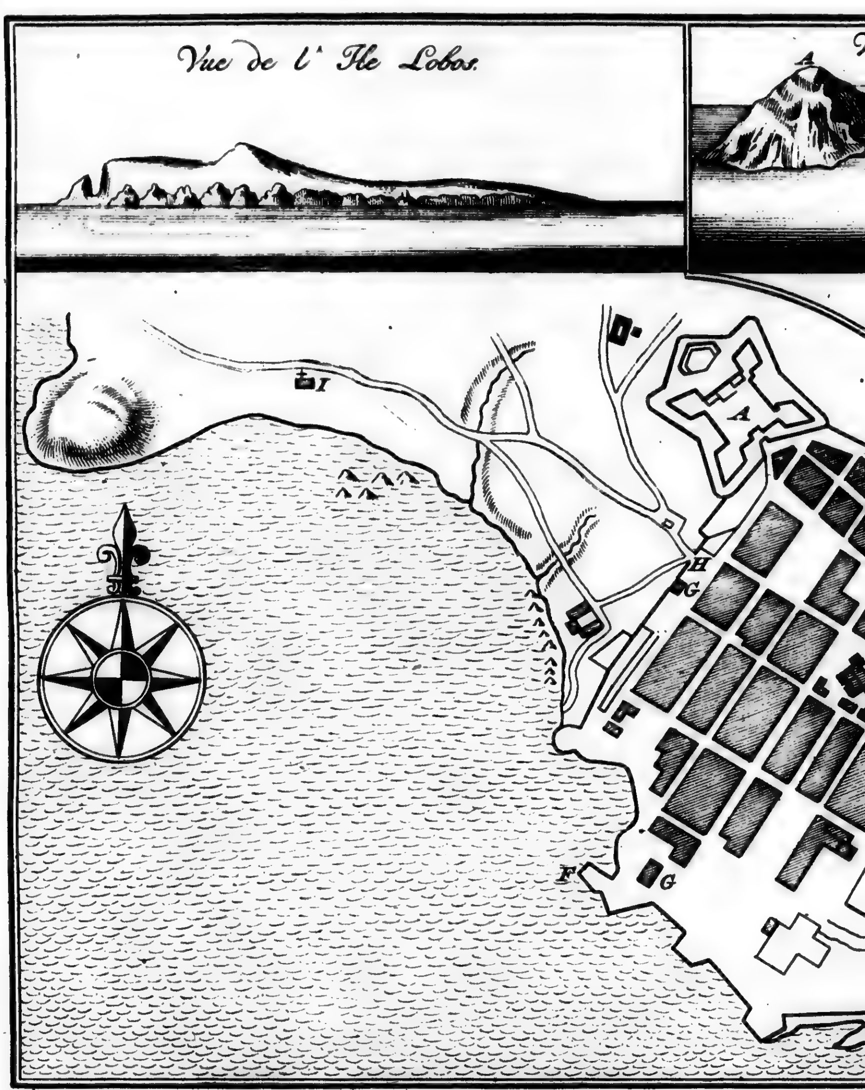
LA navigation de Montevideo à la Encenada de Baragoa, proprement le Port de Buenos-Aires (*f*), est très difficile, parce qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse. A la vérité le hazard a placé presque à l'accore occidental du banc Ortiz une espece de balise. Ce sont les deux mâts d'un Navire Portugais qui s'y est perdu & qui fort heureusement est resté droit. Au reste on trouve dans le canal quatre, quatre & demi jusqu'à cinq brasses d'eau, & le fond est de vase noire; il est de sable rouge sur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada, aussitôt qu'on a amené la balise à l'Est-quart-Sud-Est du compas, & que la sonde donne cinq brasses, on a passé

(*e*) Ce vent est ainsi nommé parce qu'il vient des plaines des *Pampus*, au-delà de Buenos-Aires. Ces plaines s'étendent jusqu'aux Cordillieres, qui les séparent du Chili. Elles ont trois cens lieues au moins, sans aucun bois, ni hauteur, qui puisse briser la fureur de ce vent. Il enfle la Riviere de la Plata, dont il éleve les vagues comme des montagnes, & fait périr souvent les Navires qui s'y trouvent, en les jettant sur la Côte opposée. Le vent Pamperos est beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été, & souffle toujours avec violence; ce qui rend en tout tems Rio de la Plata un lieu de relâche très dangereux. Voyez le *Journal de Dom Pernetty*, qui décrit une de ces tempêtes, *Tom. I. pag.* 239 & suiv.

(*f*) Voyez le commencement de cet Article.


...nteVideo prise du Port.
D
E
F
...A. Montevideo. B. Ile aux François. C. Mole ou Jettée
...à pierres seches à l'entrée du Port, où il y a 6 pieces
...de canons. D. Citadelle. E. Porte du Château. F. Paroisse.
...G. Moulin à vent. H. Batterie Royale de 17 pieces. I. les Franciscains.


PLAN
DE LA VILLE DE
MONTEVIDEO.
A. Citadelle.
B. Gouvernement.
C. Batterie Royale.
D. Mag. à poudre.
E. Moulin à vent.
F. Quai où l'on débarque.
G. Corps de garde.
H. Porte de la Ville.
I. Fontaine de la Ville.



Tome XX.


Vue de Montevideo prise du Port.
A. Montevideo. B. Ile aux François. C. Mole ou Jettée à pierres seches à l'entrée du Port, où il y a 6 pieces de canons. D. Citadelle. E. Porte du Château. F. Paroisse. G. Moulin à vent. H. Batterie Royale de 17 pieces. I. les Franciscains.
PLAN DE LA VILLE DE MONTEVIDEO.
A. Citadelle.
B. Gouvernement.
C. Batterie Royale.
D. Mag. à poudre.
E. Moulin à vent.
F. Quai où l'on débarque.
G. Corps de garde.
H. Porte de la Ville.
I. Fontaine de la Ville.

les

pa
lar
co
do
&
ba
bar
nu
ftr
bru
fub
cet
Ils
ver

go
qui
fus
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»

un
voy
de
jou
for
pa

d'a

les bancs. On observa, dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation Nord-Est.

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Nouvelle Description de Buenos-Aires.

La Encenada de Baragoa n'est qu'une espece de mauvaise Baie formée par l'embouchure d'une petite Riviere, qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit, qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des Vaisseaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; & comme les marées, dans la Riviere de la Plata sont tantôt hautes, tantôt basses, quelquefois huit jours de suite, selon les vents qui regnent, le débarquement des Chaloupes y essuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls Magasins à terre, quelques maisons, ou plutôt des chaumieres, construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, & habitées par des hommes qui ont assez de peine à se procurer leur subsistance. Les Bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette Anse, mouillent à la Pointe de *Lara*, à une lieue & demie à l'Ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Incommodités de cette Baie.

Un jour que M. de Bougainville vouloit retourner de Buenos-Aires, en goëlette, à Montevideo, accompagné de M. le Prince de Nassau, le vent, qui étoit debout, les poussa vis-à-vis de la premiere de ces Villes, au-dessus de la *Colonie du S. Sacrement*, d'où ils acheverent la route par terre. „ La peinture qu'il en fait est assez curieuse. Nous traversâmes (dit-il,) „ ces plaines immenses, dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil, dirigeant son chemin de maniere à ne pas manquer les gués des Rivieres, „ chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut „ prendre avec un lacs son relais, lorsque celui qu'on monte est fatigué, se „ nourrissant de viande presque crue, & passant les nuits dans des cabanes „ faites de cuirs, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les „ hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie „ la façon dont nous passâmes la Riviere de *Sainte Lucie*, Riviere fort profonde, très rapide & beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis les „ Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un „ des bords est de moitié plus haut que l'autre; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à stribord, l'autre à bas-bord du canot, & „ le maître du bac tout nud, précaution fort sage assurément, mais peu „ propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de son mieux au „ dessus de la Riviere la tête des deux chevaux, dont la besogne alors est „ de vous passer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force."

Route par terre de la Colonie du S. Sacrement à Montevideo.

Montevideo, suivant la Relation de Dom Pernetty, est, dans un sens, une Colonie nouvelle. Il n'y avoit pas vingt-cinq ans, en 1764, qu'on n'y voyoit que quelques cases. C'est cependant le seul endroit un peu commode pour le mouillage des Navires qui remontent la Riviere de la Plata. Aujourd'hui c'est une petite Ville, qui s'embellit tous les jours. Les rues y sont tirées au cordeau, & assez larges pour que trois carosses y puissent passer de front (*g*). Les Maisons n'y ont que le rez-de-chaussée, sous la

Description de Montevideo par D. Pernetty.

(*g*) Outre le Plan, on en donne une Vue, d'après l'Auteur, qui l'a dessinée, telle qu'elle se présentoit à bord du Vaisseau, mouillé entre le Mont & la Ville. Il y ajoute celle

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

NOUVELLE DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

charpente du toît; si l'on en excepte une seule, qui est celle de l'Ingénieur, située dans la grande place, & à un étage, avec une espece de mansarde, & un balcon au milieu de la façade. Chaque Maison Bourgeoise est ordinairement composée d'une salle, qui sert d'entrée, de quelques chambres, & d'une cuisine, seul endroit où il y ait une cheminée, & où l'on fasse du feu. Ces maisons sont donc proprement un rez de quatorze ou quinze piés de hauteur, y compris le comble. Leurs appartemens sont d'ailleurs, généralement parlant, sans plancher & sans carrélage. On voit de l'intérieur les roseaux, qui soutiennent les tuiles de la couverture. L'Auteur décrit avec la même exactitude l'Hôtel du Gouverneur, & jusqu'à son ameublement; mais nous ne le suivrons pas dans ces détails particuliers, ni dans ceux où il entre sur les mœurs & les usages des Espagnols de cette Ville, parce qu'ils different peu de ceux de leurs autres Etablissemens dans l'Amérique Méridionale. Les hommes y sont fort oisifs, & les femmes vivent chez elles avec autant de liberté qu'en France.]

de l'Ile *Lobos* (ou des Loups marins) qu'on découvre en approchant de la Riviere. Après y être entré, les *Maldonades* sont les premieres terres hautes qu'on voit sur la Côte du Nord, & les seules presque jusqu'à Montevideo. A l'Est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une Côte très basse. C'est une anse, en partie couverte par un îlot. Les Espagnols ont un Bourg aux Maldonades, avec une garnison. On travaille, depuis quelques années, dans ses environs, une mine d'or peu riche; l'on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur, est une Ville nouvellement bâtie, nommée *Pueblo nuevo*, & qui est peuplée entiérement de Portugais déserteurs. *Voyage de M. de Bougainville.*

Dom Pernetty avertit les Navigateurs, qui vont pour la premiere fois à Montevideo, ou à Buenos-Aires, d'avoir presque toujours la sonde à la main, la Riviere étant très dangereuse, par la quantité & l'étendue de ses Bancs de sable, qui ne laissent qu'un canal de peu de largeur & tortueux, pour le passage des Navires. Le Banc dit *des Anglois*, s'avance à près de cinq lieues de la Côte, & les Iles que l'on trouve sur la route, forment des Basses qui s'étendent fort au large. A l'Est de celle de Lobos, il y a une batture de roches, qui s'allonge près d'une lieue en dehors, de sorte que pour l'éviter, il faut la ranger à une lieue & demie.

Etablissement des Jésuites dans ces Contrées.

ETABLISSEMENT DES JÉSUITES.

Premiere entrée des Jésuites dans cette Contrée.

L'ANNÉE du rétablissement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la premiere admission des Jésuites dans cette Contrée, non-seulement pour travailler à la conversion des Infideles, mais pour administrer aux anciens Chrétiens les secours spirituels qui leur manquoient. Les premiers Missionnaires que l'Espagne y avoit envoyés, étoient quelques Religieux de S. François, qui n'avoient encore trouvé que des obstacles à leur zele. On a déja nommé le Pere François de Solano, qui y étoit venu du Pérou, & dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canonisation; mais ces Hommes apostoliques étoient en si petit nombre, que les Chrétiens du Pays ne cessoient pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes pour en obtenir des Ministres de la Religion.

Opinion qu'ils avoient donnée d'eux.

„ On commençoit alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique; ils étoient même, depuis trente ans, au Bresil, „ que le P. *Anchieta* remplissoit de l'odeur de sa sainteté, & de l'éclat de „ ses miracles. Depuis peu, ils s'étoient établis au Pérou. Ils avoient déja fait, dans ces deux Royaumes, un nombre infini de conversions; &, „ par-

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

„ partout l'on disoit hautement, que ce nouvel Ordre, dont le Fondateur „ étoit né dans le tems, que Christophe Colomb commençoit à découvrir „ le Nouveau Monde, avoit reçu du Ciel une Mission spéciale & une grace „ particuliere pour y établir le Royaume de J. C. (*a*). "

ETABLISSEMENT DES JÉSUITES.

CE fut du Pays des Charcas, qu'on vit passer au Tucuman deux Jésuites, déja exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province. Ensuite trois autres Missionnaires du même Corps arriverent du Bresil à Buenos-Aires; & bientôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courses & de leurs opérations évangéliques (*b*), fait le fond de la nouvelle Histoire du Paraguay, & sans doute une très édifiante partie de celle de l'Eglise. On vit naître en 1594 un College à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, jusqu'aux Dames (*c*), voulurent mettre la

(*a*) Histoire du Paraguay, Liv. 4. p. 172.

(*b*) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait, qui est une avanture de Voyageurs, & si singuliere, que je n'aurois pas la hardiesse de la donner, sur des témoignages moins respectables (1). Ils étoient partis cinq du Bresil; le Pere *Arminio*, Supérieur de la Troupe, & les Peres Jean *Salonio*, Thomas *Filds*, Etienne de *Grao*, & Emmanuel *Ortega*: ils firent le voyage par Mer. „ Arrivés, (dit „ l'Historien,) à l'entrée de la Baie de Rio „ de la Plata, ils se croyoient hors de tous „ risques, lorsque leur Bâtiment fut attaqué „ par un Navire Anglois, qui s'en rendit aisément le maître. Le Capitaine, à la vue „ des cinq Jésuites, s'emporta contr'eux d'une maniere indécente, &, après les avoir „ chargés d'injures, les débarqua dans une „ Ile déserte, résolu de les y faire mourir „ de faim. Il changea ensuite de pensée, & „ les fit revenir à son bord, en disant qu'il „ vouloit les faire pendre à la grande vergue. Ils trouverent, en arrivant, qu'on „ avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y é„ toient bien attendus: un moment après, „ ils apperçurent un Anglois qui mettoit sur „ le Pont des *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, se mettoit en devoir de les „ fouler aux piés. Le P. Ortega ne put „ souffrir cette impiété, il courut à l'Hérétique, & ne pouvant rien gagner sur lui par „ ses remontrances, il le prit par le pié pour „ l'écarter. Ce Malheureux, en se débattant, se coigna la tête contre une piece de „ bois, & se blessa légerement. Cependant, „ à la vue du sang, qui couloit de sa blessure, l'Equipage entra en fureur, & dans „ le premier transport jetta le Jésuite à la „ Mer. Comme ce Pere savoit fort bien „ nager (2), il regagna aisément le Navire, „ & les Anglois l'aiderent à remonter, pour „ lui faire (disoient-ils,) souffrir un genre „ de mort plus cruel. Tandis qu'ils en délibéroient, le Sacrilege, qu'ils vouloient „ venger, se mit à crier qu'il sentoit des „ douleurs très vives au pié, qu'il avoit mis „ sur les *Agnus Dei*: on apperçut, en effet, une apostume, & la gangrene y étoit „ déja. On se hâta de lui couper la jambe, „ mais il étoit trop tard: la gangrene avoit „ déja gagné la masse du sang, & le Malade „ expira le même jour. Un châtiment de „ Dieu, si visible, saisit tous les Anglois de „ frayeur. On ne parla plus de faire mourir le Missionnaire; & le Navire appareilla, pour gagner le Détroit de Magellan. „ Au bout de quelques jours, que les Jésuites passerent sans qu'on leur donnât rien „ à manger, le Capitaine les fit embarquer „ dans un petit Bâteau, sans rames, sans „ voiles, sans aucunes provisions, & leur „ dit d'aller où ils voudroient. Livrés ainsi „ à la merci des flots, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir éviter, ou d'y „ être submergés, ou de mourir de faim. „ Mais ils étoient sous la sauvegarde de celui qui commande aux Elémens. Leur Bâteau, conduit comme par une main invisible, alla, sans s'arrêter, surgir au Port „ de Buenos-Aires ". La seule foi historique ne suffit point ici: mais voyez l'*Histoire du Paraguay*, *l.* 4. *pp.* 175 & 176.

(*c*) *Ibid.* p. 137.

(1) M. Prevost auroit peut-être mieux fait de supprimer ce trait, dans un tems où la foi des miracles, surtout à ceux des Jésuites, est si fort diminuée; mais nous devons le suivre de mot à mot. R. d. E.

(2) Cette circonstance gâte un peu le miracle. R. d. E.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

ETABLISSEMENT DES JESUITES.

Leur progrès.

main au travail. Les Missionnaires, distribués entre les objets de leur zele, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obstacles; & souvent de la part des Espagnols, plus que de celle des Indiens: mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur; & la Cour d'Espagne les soutint par sa protection.

Projet qu'ils forment d'une République Chrétienne.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les conversions étoient retardées par deux principales causes; l'une, qu'on rendoit le Christianisme odieux aux Naturels du Pays, par la maniere dont on traitoit ceux qui l'avoient embrassé; l'autre, que tous les efforts des Missionnaires, pour persuader la sainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuse des anciens Chrétiens. Là-dessus, ils formerent le projet d'une République Chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Christianisme naissant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le scandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Espagnols. Ce Plan fut présenté à Philippe III, avec un engagement solemnel à lui conserver tous les droits de la souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des Ordonnances; & tous ses Successeurs l'ont confirmé après lui.

Exécution de leur projet.

Quelques Jésuites en avoient déja tenté la pratique, dans quatre *Réductions* (d) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le succès les avoit encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conséquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Loretto*, sur la Riviere de *Paranapané*. Avec le secours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a représentée dans un autre Article (e). Cependant depuis près d'un siecle & demi qu'elle prospere, que n'a-t-elle pas souffert de la haine & de l'envie? Mais ceux qui sont demeurés incertains, sur de malignes suppositions, trouvent enfin, dans la nouvelle Histoire du Paraguay, des éclaircissemens pour tous leurs doutes; & les dernieres nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accusations encore plus injurieuses, qui n'ont jamais été mieux fondées (f)

(d) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades Chrétiennes formées par des Infideles & dirigées par des Religieux.

(e) Voyez, Tome XIX, dans la Description de l'Audience de la Plata, l'état des Missions du Paraguay. Tout y est emprunté d'un Voyageur étranger, avant la publication de la nouvelle Histoire.

(f) On avoit faussement répandu qu'un Jésuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay, & faisoit la guerre aux Espagnols. Ce qui est vrai, c'est que les Indiens des Réductions se sont soulevés, malgré leurs Guides Spirituels, à l'occasion de la Bourgade du S. Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'en ayant livré Bataille aux Troupes réunies de l'Espagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de 1000 ou 1200 hommes. Mais cette querelle est terminée par d'heureuses conciliations, dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jésuites.

EXPULSION DES JÉSUITES.

[*Détails sur les Missions du Paraguay, & l'Expulsion des Jésuites de cette Province.*

INTRODUCTION.

Si feu M. l'Abbé Prevost, ce zêlé Défenseur des Jésuites, eut vécu encore une dixaine d'années, il auroit été bien frappé de la catastrophe de ces Religieux, dont rien ne nous engage à rapporter les causes & leurs suites, qui sont d'ailleurs assez connues de toute l'Europe. Mais nous trouvons,

dans la Relation de M. de Bougainville, des détails si curieux & si instructifs sur les Missions du Paraguay & l'expulsion de leurs Fondateurs, que nous croirions, en les négligeant, ravir au lecteur un Supplément très intéressant à cet Ouvrage, auquel il appartient à toutes sortes de titres.

Expulsion des Jésuites.

Avant que d'en venir au récit de la grande révolution arrivée dans les Missions, pendant son séjour à Buenos-Aires, l'Auteur juge nécessaire d'exposer d'abord en peu de mots l'origine, les progrès & la forme de ce singulier Gouvernement ; quoiqu'on ait déja profité des éclaircissemens qu'en donne Dom d'Ulloa (a), nous ne laisserons pas que d'emprunter encore ceux que nous offre M. de Bougainville, sans presque aucun changement à ses termes. (b)

Date de l'établissement des Missions.

„ C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la premiere fois „ dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Phi„ lippe III, les Missions fameuses, auxquelles on donne en Europe le nom „ du *Paraguay*, & plus à propos en Amérique celui de *l'Uraguay*, Riviere „ sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en Peupla„ des, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs „ ont porté jusqu'à celui de trente-sept; sçavoir, vingt-neuf sur la rive „ droite de l'Uraguay, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux „ Jésuites en habit de l'Ordre. Deux motifs, qu'il est permis aux Souve„ rains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la Religion & l'intérêt, „ avoient fait désirer aux Monarques Espagnols la conversion de ces In„ diens; en les rendant Catholiques on civilisoit des hommes sauvages, on „ se rendoit maître d'une Contrée vaste & abondante: c'étoit ouvrir à la „ Métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs „ au vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vues, mais ils „ représenterent que pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise, il „ falloit qu'ils fussent indépendans des Gouverneurs de la Province, & que „ même aucun Espagnol ne pénétrât dans le Pays.

Conditions stipulées entre la Cour d'Espagne & les Jésuites.

„ Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des „ Européens ne diminuassent la ferveur des Néophytes, ne les éloignassent „ même du Christianisme, & que la hauteur Espagnole ne leur rendît odieux „ un joug trop appésanti. La Cour d'Espagne approuvant ces raisons, ré„ gla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, „ & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastres pour „ les fraix des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les Peupla„ des seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient „ annuellement au Roi une piastre par homme depuis l'âge de dix-huit ans „ jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent „ aux Indiens la langue Espagnole; mais cette clause ne paroît pas avoir „ été exécutée."

„ Les Jésuites entrerent dans la carriere avec le courage des Martyrs &

(a) Voyez le Tome XIX. pag. 322-327.

(b) „ Je le dirai (promet-il) *sine ira & „ studio quorum causas procul habeo.*" Il reconnoît devoir une partie de ses lumieres à la confiance dont l'avoit honoré le Marquis de Bukarely, Gouverneur général de cette Province. Ainsi c'est un garant de plus.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

Zele & succès des Missionnaires.

„ une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail, des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas; le zele triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une Nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un Peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs Apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace."

Révolte des Indiens contre les Espagnols.

„ CEPENDANT il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les Peuplades des Missions situées sur la rive gauche de l'Uraguay contre la Colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Uraguay devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux Couronnes; on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des Peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes: depuis longtems on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des *Paulistes*, brigands issus du Brésil, & qui s'étoient formés en République vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens (c). On dit même qu'ils furent retenus par force dans les Villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

Cause de leur mécontentement.

Ils prennent les armes & sont battus.

„ LE Gouverneur Général de la Province de la Plata, Don Joseph *Andonaighi*, marcha contre les Rebelles, suivi de Don Joachim de *Viana*, Gouverneur de Montevideo. Il les défit dans une Bataille, où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du Pays; & Don Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, se chargea avec six cens hommes de le réduire en entier. En effet

(c) Dom Pernetty nous assure cependant, que les Jésuites furent les instigateurs de cette révolte, & que les Indiens n'obéissoient qu'à eux, soit en paix, soit en guerre. Il ajoute positivement, que, depuis peu, lorsque les Espagnols avoient assiégé & pris, sur les Portugais, la Colonie du S. Sacrement, ils avoient à leur secours environ mille Indiens, à la tête desquels étoit un Pere Jésuite, qui les commandoit en chef, & sans les ordres duquel ils n'auroient pas fait un pas, ni tiré un seul coup de fusil. M. le Gouverneur de Montevideo, qui commandoit les Espagnols, & plusieurs autres Officiers, qui s'étoient trouvés à cette attaque, m'ont dit qu'ils étoient obligés de concerter les opérations de la campagne avec le Pere Jésuite, qui donnoit ensuite ses ordres, en son nom, aux Indiens, campés séparément des Espagnols." *Tom. I. pag.* 259.

„ il attaqua la premiere Peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là „ prise, toutes les autres se soumirent (*d*).

Voyages sur la Rivière de la Plata.

Expulsion des Jésuites.

Troubles appaisés.

„ Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella Don Joseph Andonaighi, „ & Don Pedro *Cevallos* arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même „ me tems Viana reçut ordre d'abandonner les Missions & de ramener ses „ Troupes. Il ne fut plus question de l'échange projetté entre les deux „ Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec „ les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le tems de cette expédi- „ tion que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi *Nicolas*, „ Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté (*e*).

Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites.

„ Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter „ les Missions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils „ menoient, vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que „ sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux Maldonades, où „ elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Je fus „ surpris de ce qu'il me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. „ Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la maniere dont ils „ étoient gouvernés? J'aurois cité les loix des Missions comme le modele „ d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la „ sagesse.

Gouvernement des Missions montré en perspective.

„ En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouverne- „ ment magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié „ que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à „ l'humanité! C'est une Société qui habite une terre fertile sous un climat „ fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne tra- „ vaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidéle- „ ment dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui „ est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son „ ménage; l'homme, dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'en- „ fant qui vient de naître; & lorsque le tems a usé ses forces, il reçoit de „ ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance; les mai- „ sons particulieres sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte „ est uniforme & scrupuleusement suivi; ce Peuple heureux ne connoît ni „ rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indi- „ gence. Telles ont dû paroître & telles me paroissoient les Missions dans „ le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matiere de Gouverne- „ ment, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en „ fus convaincu par les détails suivans que m'ont fait unanimément cent „ témoins oculaires."

„ L'étendue du terrein que renferment les Missions, peut être de deux

(*d*) Dom Pernetty fait l'éloge de ce Gouverneur, dont les heureux succès lui avoient attiré la haine des Jésuites, qui n'oublierent rien pour le perdre à la Cour, où l'on rendit justice à son mérite, en le continuant dans son Poste. Ce digne Officier y veilloit avec d'autant plus de soin sur sa conduite, que ses ennemis avoient constamment les yeux ouverts sur toutes ses actions, & que le Gouverneur général d'alors étoit absolument dans leurs intérêts. *Tom. I. pag.* 248 *& suiv.*

(*e*) Voyez la derniere Note de M. Prevost sur l'Article précédent.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

Détails intérieurs de l'administration.

„ cens lieues du Nord au Sud, de cent cinquante de l'Est à l'Ouest, & la „ population y est d'environ trois cens mille ames; des forêts immenses y „ offrent des bois de toute espece; de vastes pâturages y contiennent au „ moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles Rivieres vivifient „ l'intérieur de cette Contrée, & y appellent partout la circulation & le „ commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on? Le pays étoit, com„ me nous l'avons dit, divisé en paroisses, & chaque paroisse régie par „ deux Jésuites, l'un Curé, l'autre son Vicaire. La dépense totale pour „ l'entretien des Peuplades entraînoit peu de fraix; les Indiens étant nour„ ris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépense alloit „ à l'entretien des Eglises construites & ornées avec magnificence. Le „ reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jé„ suites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens „ métiers, des vîtres, des coûteaux, des aiguilles à coudre, des images, „ des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit „ en coton, suifs, cuirs, miel & surtout en *Maté*, plante mieux connue „ sous le nom d'*Herbe du Paraguay*, dont la Compagnie faisoit seule le com„ merce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espa„ gnoles où elle tient lieu de thé.

„ Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile, „ que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la maniere du College, „ hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux„ mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse „ les Peres élisoient tous les ans des Corrégidors & des Capitulaires chargés „ des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit „ avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se pu„ blioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus „ venoient aux pieds du Pere Curé recevoir les marques de leur dignité qui „ ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande „ distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de „ coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & de l'autre „ sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par „ des réjouissances publiques, même par des comédies; elles ressembloient „ sans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *Mysteres*."

„ Le Curé habitoit une maison vaste, proche l'Eglise; elle avoit atte„ nant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la „ musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les atteliers des „ différens métiers; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les „ Indiens apprennent, dit-on, avec facilité: l'autre corps de logis con„ tenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous „ la garde & l'inspection de vieilles femmes; il se nommoit *le Guatiguasu*, „ ou le Séminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement „ avec ces deux corps de logis."

„ Ce Curé se levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour „ l'oraison mentale, disoit sa messe à six heures & demie, on lui baisoit „ la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

„ once de maté par famille. Après sa messe, le Curé déjeûnoit, récitoit
„ son bréviaire, travailloit avec les Corrégidors, dont les quatre premiers
„ étoient ses Ministres, visitoit le Séminaire, les écoles & les atteliers;
„ s'il sortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortege; il dînoit à onze
„ heures seul avec son Vicaire, restoit en conversation jusqu'à midi, &
„ faisoit la sieste jusqu'à deux heures; il étoit renfermé dans son intérieur
„ jusqu'au rosaire, après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures
„ du soir; alors le Curé soupoit; à huit heures il étoit censé couché.

„ Le Peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux
„ divers travaux, soit de la terre, soit des atteliers, & les Corrégidors
„ veilloient au févere emploi du tems. Les femmes filoient du coton; on
„ leur distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter
„ filé à la fin de la semaine. A cinq heures & demie du soir on se rassem-
„ bloit pour réciter le rosaire & baiser encore la main du Curé; ensuite se
„ faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour
„ chaque ménage, qu'on supposoit être composé de huit personnes; on don-
„ noit aussi du maïz. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin
„ prenoit plus de tems; ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi
„ tristes que le reste de leur vie.

Conséquences qu'on en tire.

„ On voit, par ce détail exact, que les Indiens n'avoient en quelque
„ sorte aucune propriété, & qu'ils étoient assujettis à une uniformité de tra-
„ vail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on
„ dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la
„ vie sans la regretter & mouroient sans avoir vécu. Quand une fois ils
„ tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent; & lorsqu'on leur de-
„ mandoit alors si l'approche de leur fin les affligeoit, ils répondoient que
„ non, & le pensoient de même. On cessera maintenant d'être surpris de
„ ce que, quand les Espagnols pénétrerent dans les Missions, ce grand
„ Peuple, administré comme un Couvent, témoigna le plus vif desir de
„ forcer la clôture. Au reste les Jésuites nous représentoient ces Indiens
„ comme une espece d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'Intel-
„ ligence des enfans; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans
„ d'avoir la gaîté des petits.

Expulsion des Jésuites de la province de la Plata.

„ La Compagnie s'occupoit du soin d'étendre les Missions, lorsque le
„ contrecoup d'événemens passés en Europe vint renverser dans le Nouveau
„ Monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne
„ ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération
„ se fît en même tems dans toute l'etendue de ses vastes domaines. Ceval-
„ los fut rappellé de Buenos-Aires, & Don Francisco *Bukarely* nommé pour
„ le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit,
„ & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres, qu'il ne
„ tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'*Aranda* &
„ quelques Ministres, étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette
„ affaire. Bukarely fit son entrée à Buenos-Aires au commencement de
„ 1767.

Mesures prises à ce sujet par la Cour d'Espagne.

„ Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

Mesures prises par le Gouverneur général de la Province.

„ Marquis de Bukarely un Paquebot chargé des ordres, tant pour cette Province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce Bâtiment mouilla dans la Riviere de la Plata au mois de Juin de la même année, & le Gouverneur dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa Province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corrientes, Santa-Fé, Salta, Montevideo & le Paraguay. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour désiroit, il leur enjoignit en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue surtout l'intéressoit. C'étoit dans ces Provinces la principale Maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du Pays les sujets destinés aux Missions & à devenir chefs des Peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette Place, & sous ce prétexte, il le fit accompagner d'un Détachement de Troupes."

„ Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les Missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des Peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eût fallu soutenir cette exécution violente par un Corps de Troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie? Le Gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta, pour le moment, d'écrire dans les Missions, qu'on lui envoyât sur le champ le Corrégidor & un Cacique de chaque Peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des Réductions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la Société pût y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vues, l'une de se procurer des ôtages, qui l'assureroient de la fidélité des Peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites; l'autre, de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buenos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorsque n'étant plus tenus par la lisiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres sujets du Roi.

Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

„ Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoiqu'on eût été surpris de voir arriver un Bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au Général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour

„ où

Voyages sur la Riviere de la Plata.

Expulsion des Jésuites.

„ où tous les Couriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination; & le Gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux Chambekins du Roi, *l'Andalous* & *l'Aventurero*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au Gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques Bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux Chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la Riviere, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit."

Conduite du Gouverneur général.

„ Les deux Chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés: ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandît. Un Officier de ces Bâtimens fut sur le champ envoyé au Marquis de Bukurely, & arriva à Buenos-Aires le 9 Juillet à dix heures du soir. Le Gouverneur ne balança pas: il expédia à l'instant à tous les Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les Couriers étoient partis, & les deux Maisons des Jésuites à Buenos-Aires investies, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver, lorsqu'on vînt les tirer du sommeil pour les constituer prisonniers, & se saisir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la Ville un ban, qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les Villes Espagnoles.

„ Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les Villes. Partout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & l'on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussi-tôt partir de leurs différentes Maisons, escortés par des Detachemens de Troupes, qui avoient ordre de faire feu sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrêmité. Ils témoignerent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit, & reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où se rendirent peu après ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montevideo. Ils furent aussitôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, vers la fin de Septembre. Il portoit deux cens cinquante Jésuites. Les autres, pendant ce tems, étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nouvel embarquement. Je trouvai aussi dans cette Rade la *Seneralda* & la *Liebe*, qui devoient passer dans la Mer du Sud, pour y prendre ceux du Chili & du Pérou.

Arrivée des Caciques & Corrégidors des Missions à Buenos-Aires.

„ On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque Peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des Missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle, qu'ils en apprirent en chemin, leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers Néophytes, avoit été de ne rien

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

Ils paroissent devant le Gouverneur général.

„ croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général. *Préparez-„ vous, enfans*, leur avoient-ils dit, *à entendre beaucoup de mensonges.* A „ leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus pré-„ sent à leur réception. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent „ vingt, & s'y formerent en croissant sur deux lignes: un Espagnol instruit „ dans la langue *des Guaranis*, leur servoit d'interprete. Le Gouverneur „ parut à un balcon; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils „ allassent se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit ré-„ solu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajouta sommairement qu'il „ venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, „ dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri „ général, en élevant la main droite vers le Ciel, & souhaitant mille prof-„ pérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontens, „ mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. „ Au sortir du Gouvernement, on les conduisit à une Maison des Jésuites „ où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gou-„ verneur, en les faisant venir, avoit mandé nommément le fameux Caci-„ que Nicolas, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui „ permettoient pas de se déplacer."

„ A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été „ appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laisser le tems d'appren-„ dre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. „ J'ai plusieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je „ leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piege. L'on m'en fit re-„ marquer que l'on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la „ langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs „ connoissances; seulement j'entendis jouer du violon un Cacique, que l'on „ nous assuroit être grand musicien: il joua une sonate, & je crus entendre „ les sons forcés d'une serinette. Au reste, peu de tems après leur arrivée „ à Buenos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue „ dans les Missions, le Marquis de Bukarely reçut une Lettre du Provincial „ qui s'y trouvoit pour-lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & „ de celle de toutes les Peuplades aux ordres du Roi."

Etendue des Missions.

„ CES Missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Uraguay n'étoient pas les „ seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique Méridionale. Plus au „ Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojes*, les *Chiquitos* „ & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles Réductions dans le Sud du „ Chili du côté de l'Ile *de Chiloé*; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert „ une route pour passer de cette Province au Pérou, en traversant le Pays „ des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. „ Au reste, dans les Pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer, sur des „ pôteaux, la devise de la Compagnie; & sur la Carte de leurs Réductions, „ faite par eux, elles sont nommées, *Oppida Christianorum.*"

Jugemens sur les Jésuites.

„ L'ON s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette „ Province, de trouver, dans leurs Maisons, des sommes d'argent très-„ considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs Magasins étoient

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

„ à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce Pays que de „ l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'especes qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cens dans la seule Maison de „ Cordoue.

„ MA plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buenos-Aires „ prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines „ sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie „ des Membres de cette Société, qui ne participoient point au secret de „ ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le „ grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'Institut que „ la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés (*f*).

(*f*) A ce témoignage, nous opposerons encore celui de Dom Pernetty, qui n'est pas si favorable aux Jésuites. Ce Voyageur parlant de l'Ouvrage de *Muratori* sur le Paraguay, (1) dit qu'il ne l'a composé que d'après les Mémoires qui lui ont été fournis par la Société ou par des amis de ces Religieux, gens intéressés à ne pas instruire le Public de tout ce qui s'y passe. „ Des Officiers Espagnols „ (ajoute-t-il,) m'ont assuré, que tous les „ Imprimés qu'ils ont vus sur la conduite des „ Jésuites au Paraguay, tant à l'égard des Indiens, que par rapport aux intérêts des Couronnes d'Espagne & de Portugal, dans „ l'affaire du partage de leurs Possessions respectives, étoient écrits même avec beaucoup de ménagement pour les Jésuites; „ qu'un de ces Peres, l'un des principaux de „ ce Pays-là, avoit fait la réponse suivante „ à un des Officiers généraux Espagnols, qui „ lui témoignoit sa surprise des obstacles que „ sa Société opposoit à l'exécution des arrangemens concertés & arrêtés entre les „ deux Cours: *J'ai bien plus lieu d'être étonné de ce que les deux Rois s'avisent de „ faire des arrangemens, pour partager un „ Pays qui ne leur appartient pas. Nous seuls „ Jésuites l'avons conquis; nous seuls avons „ droit d'en disposer, de le garder & de le „ défendre envers tous & contre tous.*" Dom Pernetty laisse penser quelle devoit être la conduite des Jésuites avec de tels principes. (2) On a vu, dans deux de nos Notes précédentes, ce qu'il avance sur le compte de ces Religieux guerriers & intrigans. Il nomme des témoins qui l'avoient informé, pendant son séjour à Montevideo, que peu de semaines auparavant un Jésuite, prêchant à Buenos-Aires, s'étoit répandu en invectives atroces contre le Roi de France, celui de Portugal, la République de Genes & les autres Puissances qui venoient de punir les intrigues de sa Compagnie; ce qui fut, pour Dom Pernetty, un avertissement de ne pas visiter les Jésuites de Montevideo, comme il s'y étoit engagé envers eux. (3) Un de leurs Emissaires proposa à M. de *Belcourt*, Officier François de reputation, d'aller servir au Paraguay, pour y former les Troupes, lui promettant, de la part des Jésuites, les plus grands avantages. M. de Belcourt feignit d'abord des dispositions à y donner les mains, mais lorsque le lendemain il lui eût déclaré qu'il ne pouvoit se rendre à ses sollicitations réitérées & pressantes, il se trouva, le soir, à son retour, tellement serré de près par trois hommes, qu'il se vit obligé de tirer l'épée pour se faire passage. L'auteur dit tenir cette avanture de M. de Belcourt lui-même, qui lui a permis de la publier (4). Tout ce qu'il raconte s'est passé en 1763. On ne prévoyoit pas encore alors la catastrophe des Jésuites, dont M. de Bougainville apprit les circonstances lors de son dernier Voyage. Ceux du Brésil en avoient été déja expulsés par la Cour de Lisbonne, & les François trouverent, au Fort de Ste Croix, dans l'Ile Ste. Catherine, un Officier Général de Rio-Janeiro, détenu prisonnier depuis quatre ans, pour n'avoir pas exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus à ce sujet (4).

(1) Voyez ci-dessus la *Description du Chaco*, Note (*g*) pag. 24[illegible].
(2) *Hist. d'un Voy. aux Iles Malouines.* Tome I. pag. 285.
(3) *Ibid.* p. 252. (4) *Ibid.* p. 256. (5) *Ibid.* p. 256.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

DEPUIS son retour en France, M. de Bougainville a appris, que le Marquis de Bukarely, qui, lors de son départ de Buenos-Aires, se préparoit à passer lui-même dans les Missions, y étant arrivé au Mois de Mai 1768, n'y avoit rencontré aucune résistance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. Pour donner une idée de la maniere dont s'est terminé cet événement intéressant, il ajoute deux Pieces qui contiennent le détail de la premiere scene. C'est ce qui s'est passé dans la Réduction *Yapegu*, située sur l'Uraguay, & qui se trouvoit la premiere sur le chemin du Général Espagnol; toutes les autres Réductions ont suivi le même exemple.

LA premiere de ces pieces est une Lettre d'un Capitaine de Grenadiers du Régiment de Mayorque, commandant un des Détachemens de l'expédition aux Missions. Elle est datée d'Yapegu, le 19 Juillet, & porte ce qui suit.

Détails sur l'entrée du Gouverneur général dans les Missions.

„ HIER nous arrivâmes ici très-heureusement; la réception que l'on a „ faite à notre Général a été des plus magnifiques, & telle qu'on n'auroit „ pû l'attendre de la part d'un Peuple aussi peu accoutumé à de semblables „ fêtes. Il y a ici un College très-riche en ornemens d'Eglise qui sont en „ grand nombre; on y voit aussi beaucoup d'argenterie. La Peuplade est „ un peu moins grande que Montevideo, mais bien mieux alignée & fort „ peuplée. Les maisons y sont tellement uniformes, qu'à en voir une, on „ les a vu toutes, comme à voir un homme & une femme, on a vu tous „ les habitans, attendu qu'il n'y a pas la moindre différence dans la façon „ dont ils sont vêtus. Il y a beaucoup de Musiciens, mais tous médiocres.

„ Dès l'instant où nous arrivâmes dans les environs de cette Mission, „ Son Excellence donna l'ordre d'aller se saisir du Pere Provincial de la „ Compagnie de Jésus, & de six autres de ces Peres, & de les mettre aussitôt en lieu de sûreté. Ils doivent s'embarquer un de ces jours sur le fleu„ ve Uraguay. Nous croyons cependant qu'ils resteront au *Salto*, où on les „ gardera jusqu'à ce que tous leurs confreres aient subi le même sort. Nous „ comptons aussi rester à Yapegu cinq ou six jours, & suivre notre che„ min jusqu'à la derniere des Missions. Nous sommes très-contens de no„ tre Général, qui nous fait procurer tous les rafraîchissemens possibles. „ Hier nous eûmes Opéra, il y en aura encore aujourd'hui une représen„ tation. Les bonnes gens font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils „ savent.

„ Nous vîmes aussi hier le fameux Nicolas, celui qu'on avoit tant d'intérêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état déplorable & presque nud. „ C'est un homme de soixante & dix ans qui paroît de bon sens. Son Ex„ cellence lui parla longtems, & parut fort satisfaite de sa conversation."

L'AUTRE piece, publiée à Buenos-Aires, contient la Relation de l'Entrée du Marquis de Bukarely dans la même Mission. La voici.

„ A huit heures du matin Son Excellence sortit de la Chapelle *Saint* „ *Martin*, située à une lieue d'Yapegu. Elle étoit accompagnée de sa Gar„ de de Grenadiers & de Dragons, & avoit détaché deux heures auparavant „ les Compagnies de Grenadiers de Mayorque, pour disposer & soutenir le „ passage du ruisseau *Guavirade*, qu'on est obligé de traverser en balses & „ en canots. Ce ruisseau est à une demi-lieue environ de la Peuplade.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

EXPULSION DES JÉSUITES.

„ Aussitôt que Son Excellence eut traversé, elle trouva les Caciques & „ Corrégidors des Missions qui l'attendoient avec l'Alferès d'Yapegu, qui „ portoit l'Etendard Royal. Son Excellence ayant reçu tous les honneurs „ & complimens usités en pareilles occasions, monta à cheval pour faire „ son Entrée publique.

„ Les Dragons commencerent la marche; ils étoient suivis de deux Ai„ des-de-camp, qui précédoient Son Excellence, après laquelle venoient „ les deux Compagnies de Grenadiers de Mayorque, suivis du cortege des „ Caciques & Corrégidors, & d'un grand nombre de Cavaliers de ces „ Cantons.

„ On se rendit à la grande place en face de l'Eglise. Son Excellence ayant „ mis pied à terre, Dom Francisco *Martinez*, Vicaire général de l'expédi„ tion, se présenta sur les degrés du portail pour la recevoir. Il l'accom„ pagna jusqu'au Presbytere & entonna le *Te Deum*, qui fut chanté & „ exécuté par une Musique toute composée de Guaranis. Pendant cette „ cérémonie, l'Artillerie fit une triple décharge. Son Excellence se rendit „ ensuite au logement qu'elle s'étoit destiné dans le College des Peres, au„ tour duquel la troupe vint camper jusqu'à ce que, par son ordre, elle „ allât prendre ses quartiers dans le *Guatiguasa*, ou *la Casa de las recogi„ da*, la Maison des Recluses (g).

(g) *Voyage autour du Monde*, Ch. VII. pag. 94-111.

---

§. II.

Côte du Gouvernement de Rio de la Plata jusqu'au Bresil (*).

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Il reste à faire, pour la suite de la Côte jusqu'au Bresil, ce qu'on a fait jusqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata (a), on n'en a qu'une connoissance imparfaite, qui devient encore plus obscure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre plusieurs Journaux de différentes Nations, nous nous arrêterons à ceux d'Emanuel *Figueredo*, & de Théodore *Reuter*, Hollandois, qui passent pour les plus exacts.

Figueredo compte soixante-dix lieues, du Cap de *Sainte Marie* au Port de *Saint Pierre*, & ne nomme rien dans cet intervalle. Reuter met, à dix lieues du même Cap, une autre Pointe; & devant elle deux Iles, dont l'une se nomme *Ilha dos Castilhos*, & se présente de loin avec l'apparence

(*) Cet Article est le IVe. dans l'ordre de l'Edition de Paris; mais nous le faisons précéder par des raisons de convenance, & pour mieux ranger nos Additions. Au reste, il est fort indifférent qu'on prenne à droite ou à gauche pour suivre M. Prevost, en sortant de Rio de la Plata. R. d. E.

(a) Les Portugais étendent, au contraire, les limites du Bresil jusqu'à Rio de la Plata, depuis la cession qui leur a été faite, par le Traité d'Utrecht, de la Capitainie *del Rey* ou du Roi, au Sud, dans le Paraguay, qui comprend toute la Côte, entre St. Vincent & l'embouchure de cette Riviere. Cependant les Espagnols s'y étoient maintenus, & M. de Bougainville nous apprend qu'au mois de Juin 1767, les premiers les avoient chassés d'un Poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de *Rio Grande*, autrement Riviere de *St. Pierre*. R. d. E.

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

d'un Fort. Sa situation, dit-il, est à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile il compte vingt-six lieues jusqu'à *Marmanto;* & autant d'ici au Fleuve *Grande*, qui est le même que celui de Saint-Pierre. Toute cette Côte, qui s'étend entre Ouest & Nord, est continuellement bordée de petites hauteurs sablonneuses. On voit que la différence de calcul entre les deux Pilotes, est de huit lieues. Le Fleuve Grande, ou de Saint-Pierre, a peu de largeur à son embouchure; mais s'élargit dans les Terres, & remonte vers le Nord-Ouest, jusqu'au Pays des Indiens, qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

Ensuite Figueredo nomme le Fleuve de *Tamarandahu*, sans expliquer la distance; & Reuter compte dix lieues entre ces deux Fleuves. Figueredo en met quatorze & demie, depuis Tamarandahu jusqu'à *Rio Itoipetinhi*; de-là, dix jusqu'à *Amarangué*, & plus loin cinq jusqu'au Fleuve de *Lagoa*. Reuter en compte quatorze, de Tamarandahu à Amarangué, & neuf d'Amarangué à Lagoa. Ce dernier Fleuve, que d'autres nomment le *Port de Biaza*, ne reçoit que de petits Batimens du côté qui incline vers le Midi, & présente une petite Ile, nommée *Réparo*, sous laquelle on mouille commodément dans une anse.

De Lagao à *Upaba*, huit lieues suivant Figueredo, & six suivant Reuter. Les Espagnols donnent indifféremment à Upaba le nom de *Barra de Ibuasup*, & celui de *Rio d'Upaba:* ils le font remonter aussi jusqu'au Pays des Patos. Son embouchure a peu de largeur, & n'a pas plus de six palmes d'eau; mais il est plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'Upaba, Figueredo compte dix lieues à l'Ile *Sainte Catherine*, vis-à-vis de laquelle il fait sortir *Rio Patos* du Continent, à 29 degrés de latitude du Sud; mais Reuter ne met que sept lieues entre Upaba & Rio de Patos, qu'il fait sortir devant la Pointe méridionale de l'Ile Sainte Catherine.

Toute la Côte qu'on vient de parcourir est habitée par des Anthropophages, dont la plupart sont ennemis mortels des Portugais, & ne sont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux-mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en sont pas mieux disposés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuse, & le froid très vif depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, on ne conseille à personne de s'approcher alors de cette Côte.

L'Ile de Sainte Catherine, dont on a donné la Description dans un autre Tome (*b*), s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de station commode du côté de l'Est, excepté peut-être sous une petite Ile, qui borde sa pointe méridionale, & qui se nomme *Isla de Alvoredo*, parce qu'elle est revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; secours assez rare sur cette Côte.

De Sainte Catherine, les deux Pilotes comptent trois lieues jusqu'à l'Ile qu'ils nomment *Galé*. Après le Cap de *Mondivi*, vers le Sud, Reuter place dans le Continent une Baie remplie de petites Iles, qui n'est connue,

(*b*) C'est le XVe. de notre Edition, pag. 274. Ce qui ne nous empêchera pas d'en inférer une nouvelle à la suite de cet Article. R. d. E.

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

dit-il, que sous le nom Indien de *Toyagua:* il met la situation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Australe. Du Cap de Mondivi, suivant Figueredo, au Nord-Ouest pour ceux qui suivent la Côte, on rencontre une Baie, que les Portugais nomment *Enseada de Garoupas*, & de-là une Côte haute, jusqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle est de six lieues. Du Fleuve Tajahug jusqu'à celui de *Saint François*, le même Voyageur compte vingt-sept lieues & fait sortir dans l'intervalle la Riviere d'*Tapuca*.

Reuter compte seulement cinq lieues, du Cap de Mondivi au Fleuve Tajahug, & représente ici la Côte entre Ouest & Nord. Il place, dans l'intervalle, la Baie Garoupas, qui est très grande. Le Fleuve Tajahug, suivant son observation, est à vingt-huit degrés de Latitude Australe.

Celui de Yapuca, qui le suit sur la même Côte, n'est connu jusqu'à présent que de nom. De-là au Fleuve Saint François, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Ouest & Nord-Est; il donne à ce Fleuve deux embouchures, qui ont deux lieues de long jusqu'à la Mer, & qui sont fermées par trois Iles; de sorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'est-à-dire celui où l'on entre du Sud, se nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga:* mais ce Fleuve est peu fréquenté des Navigateurs.

Du Fleuve Saint François au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; Figueredo quinze. Ce Lac est situé à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes suivant Figueredo, dans le Pays montagneux de *Pernacapiaba*, & n'a pas moins de cinq ou six lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux: le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a six brasses d'eau vers l'embouchure & présente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaisseaux; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baisaguazu*, est profond de cinq brasses à l'embouchure; le troisieme, qui n'est qu'à deux milles de celui du milieu, a six brasses de profondeur, & se nomme *Suparabu*.

Entre le Lac de Paruagua & le Fleuve *Ararapira*, on compte cinq ou six lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes sortes de provisions. Les Habitans sont Ennemis des Portugais, & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'Ararapira se jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile *Cananée*, qui est située dans une Baie qu'elle remplit, & dont l'autre Pointe, c'est-à-dire celle du Nord, regarde un autre Fleuve, nommé *Itacuatiara*, qui est la meilleure station de l'Ile; on lui donne environ cinq brasses d'eau. Figueredo compte deux lieues & demie entre l'Ararapira & l'Itacuatiara. Les Portugais y ont des Habitations.

Du second de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa*, on compte dix lieues; & dix, suivant Reuter, au *Capivari*, mais douze suivant Figueredo. La Côte s'étend ici entre Ouest & Nord. C'est à deux lieues du Capivari que commence la Capitainie de Saint Vincent, premiere Province du Bresil. Figueredo nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée *la Conception*, & que la Rade se nomme *Itatiano*.

[*Des-*

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

ILE STE. CATHERINE.

Description particuliere de l'Isle Sainte Catherine.

CETTE Ile, la premiere Terre du Bresil où les Vaisseaux, venant de l'Europe, abordent d'ordinaire, & qui a été successivement visitée par MM. Anson & de Bougainville, mérite bien une Description particuliere, où l'on réunira les remarques que nous fournissent les Relations de leurs Voyages.

Ses trois Forts.

L'ENTRÉE de la Baie, qui forme un canal autour de l'Ile Ste. Catherine, est défendue par trois Forts; le premier, nommé *le Fort de la Grosse Pointe*, est placé sur la pointe de l'Ile, vis-à-vis le second, appellé *le Fort de l'Ile Ste. Croix*, dont l'aspect est fort avantageux, étant bâti en terrasses, soutenues par des arcades; & c'est aussi là que le Commandant fait sa résidence. Enfin, le troisieme Fort, qui est celui de *l'Ile Ratonne*, est le plus avancé du côté de la Ville. Le mouillage entre ces trois Forts n'est pas le meilleur; il faut le chercher un peu plus loin, du côté de la Terre ferme.

Ville de N. D. de l'Exil.

LE Gouverneur de Ste. Catherine a son logement dans une petite Ville, nommée *N. D. de l'Exil*, située au fond d'une Anse, & protégée par une Batterie auprès du Goulet par lequel on y arrive. Cette Ville est composée d'environ cent cinquante Maisons, qui n'ont toutes que le rez-de-chaussée; la Guarnison en occupe une partie, & le reste est habité par des Negres ou Mulâtres, dont les derniers font le plus grand nombre. On n'y voit presque aucune Boutique de Marchande; mais seulement quelques étaux d'Artisans, & une petite Apoticairerie. En général le peuple y est fort oisif, la terre produisant sans beaucoup de travail ce qui est le plus nécessaire à la vie. Il y a grande abondance de volaille, tant sur le Continent que dans l'Isle; mais les Tigres, les Serpens, & autres animaux voraces ou venimeux, en rendent la chasse redoutable pour les Habitans; mais la pêche y est toujours bonne.

Qualités du Pays.

L'AIR de ce climat est des plus malsains. De ces bois, où le Soleil ne pénetre jamais, s'élevent des vapeurs grossieres & puantes qui forment des brumes éternelles sur le sommet des Montagnes dont l'Ile est environnée. Les bas, fort marécageux, en sont également couverts depuis six à sept heures du soir jusqu'au lendemain à huit heures, où le Soleil les dissipe. Cependant on est en quelque façon dédommagé de cet inconvénient par la variété des animaux qui s'y trouvent, & surtout par celle des plantes aromatiques, dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en Mer, lorsque le vent de Terre y porte; ce qui corrige un peu l'impureté de l'Atmosphere.

Politesse des Habitans.

ON vante la politesse des Habitans de Ste. Catherine, où les Voyageurs sont ordinairement bien reçus, & Dom Pernetty, qui leur rend ce témoignage, ajoute, en finissant: „ que les François en sortirent beaucoup plus „ satisfaits que ne l'avoit été l'Amiral Anson (*a*). Il lui semble que cette „ Ile

(*a*) Voyez sa Relation, ci-dessus citée, & où se trouvent deux Vues de cette Ile. Nous donnons ici, d'après Dom Pernetty, les Plans des trois Forts, placés sur trois Ilots, &c.

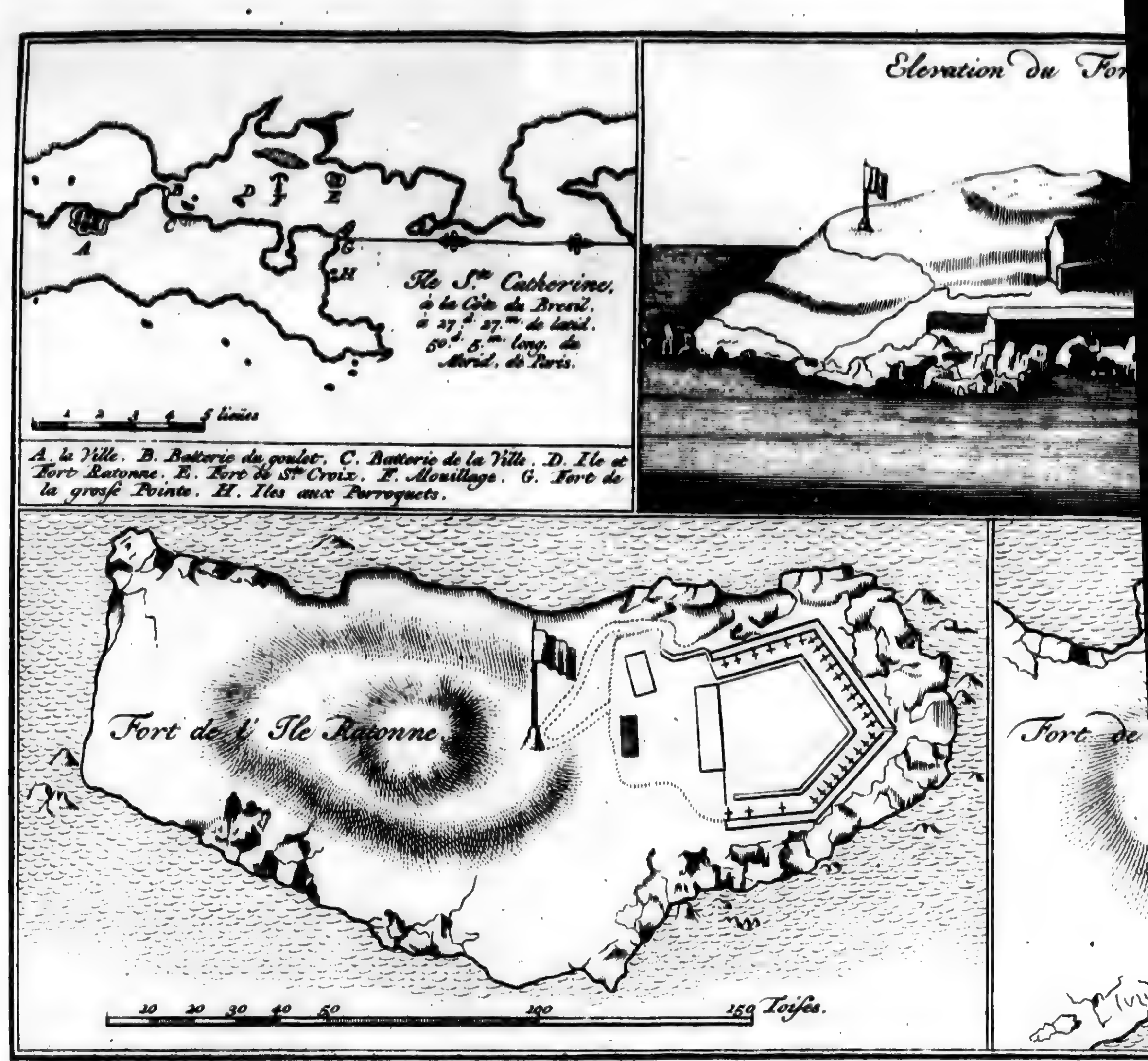
venant de
vifitée par
particulie-
Relations de

Catherine,
roſſe Pointe,
Fort de l'Ile
ffes, foute-
a réfidence.
plus avancé
as le meil-
erme.
tite Ville,
e par une
eft compo-
z-de-chauf-
ar des Ne-
On n'y
quelques é-
uple y eft
e plus né-
r le Conti-
imaux vo-
Habitans;

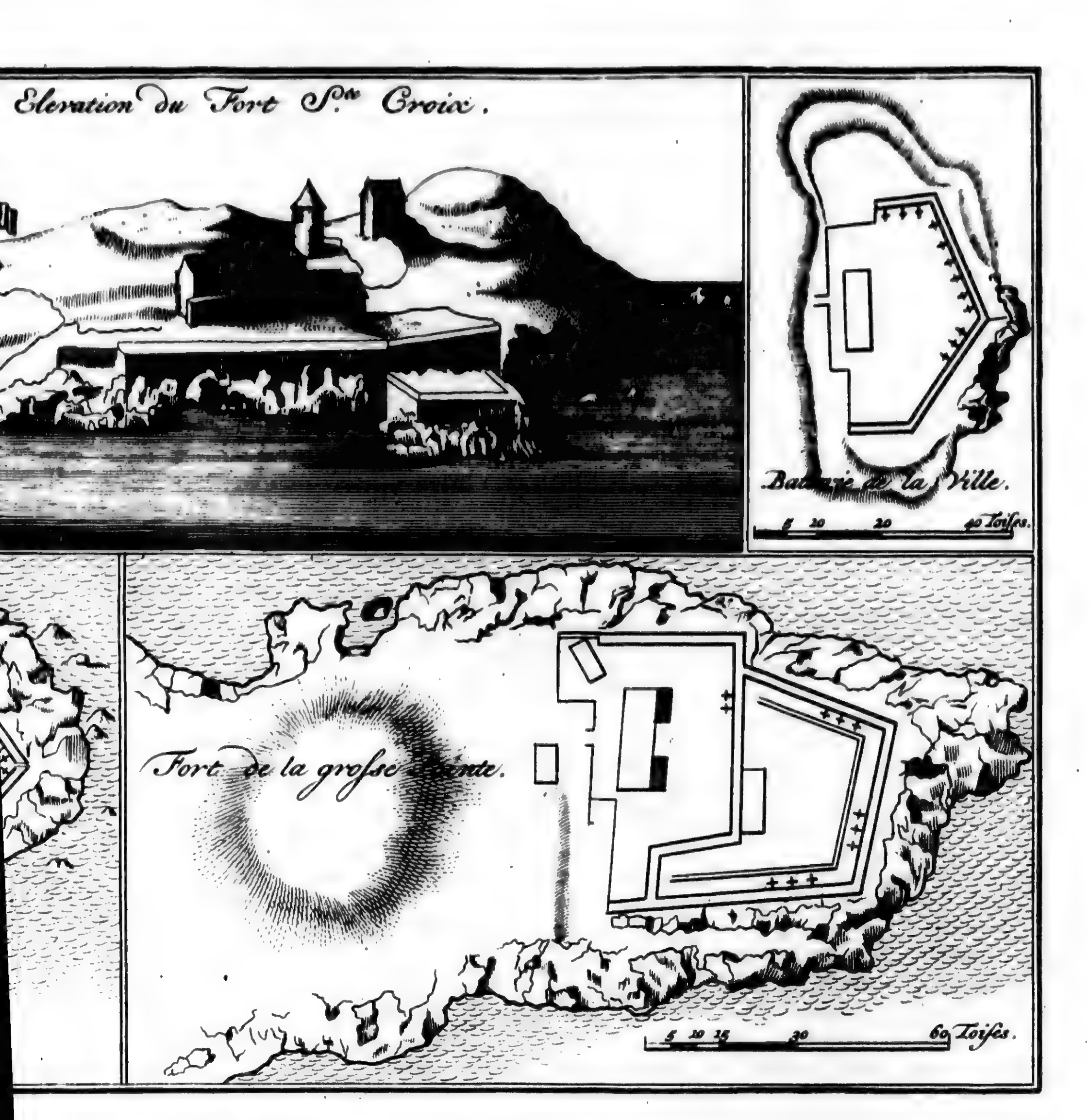
Soleil ne
ment des
vironnée.
fix à fept
ffipe. Ce-
nt par la
antes aro-
en Mer,
é de l'At-

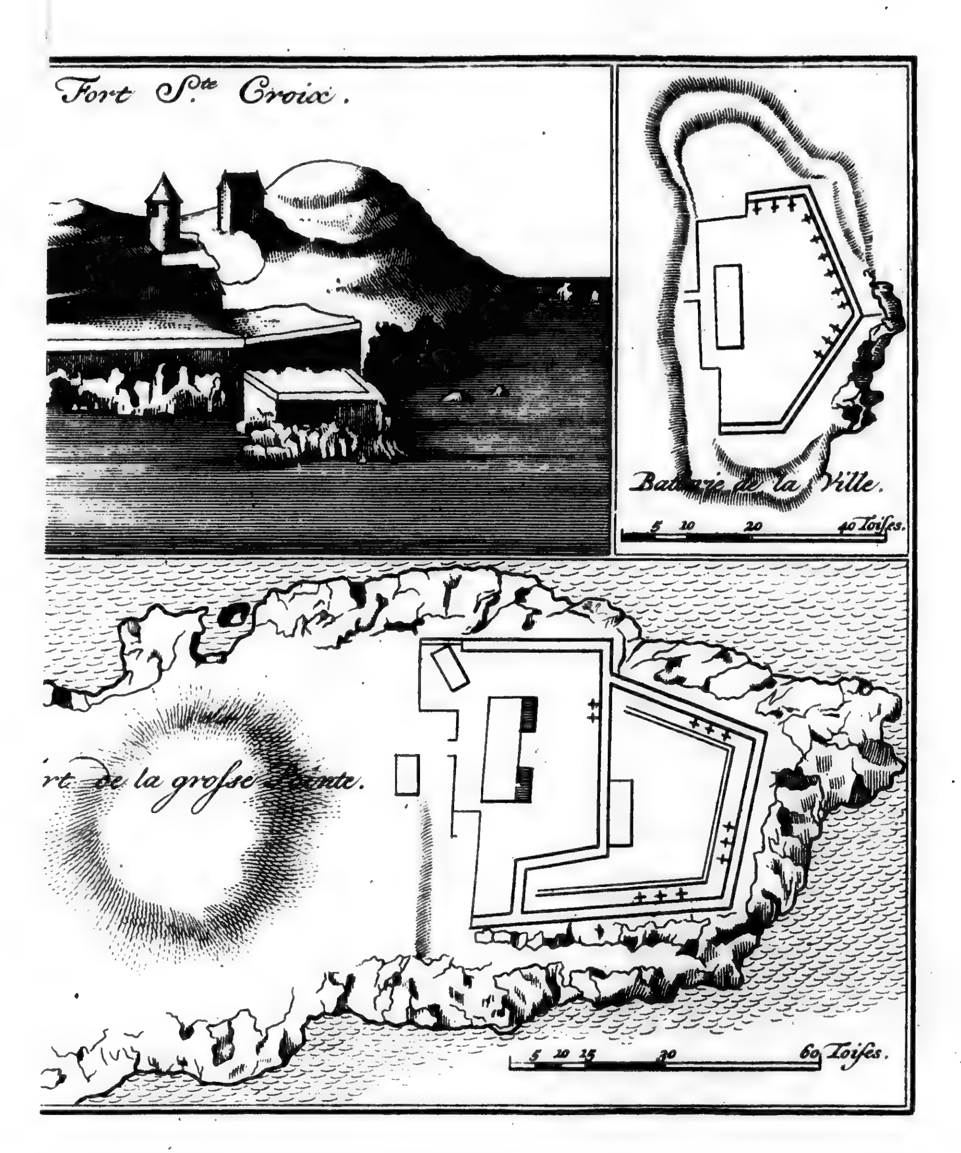
Voyageurs
ce témoi-
oup plus
que cette
„ Ile

, les Plans
ots, &c.


Ile S.te Catherine,
à la Côte du Bresil,
à 27.d. 27.m. de latid.
50.d. 5.m. long. du
Merid. de Paris.
1 2 3 4 5 lieües
A. la Ville. B. Batterie du goulet. C. Batterie de la Ville. D. Ile et Fort Ratonne. E. Fort de S.te Croix. F. Mouillage. G. Fort de la grosse Pointe. H. Iles aux Perroquets.
Elevation du For
Fort de l' Ile Ratonne.
10 20 30 40 50 100 150 Toises.
Fort de

Tome XX.


Elevation du Fort S.te Croix.
Batterie de la Ville.
5 20 20 40 Toises.
Fort de la grosse Pointe.
5 10 15 30 60 Toises.


Fort Ste Croix.
Batterie de la Ville.
5 10 20 40 Toises.
rt de la grosse Pointe.
5 20 25 30 60 Toises.

„ Ile deviendroit une habitation excellente, si on se donnoit la peine de „ la défricher; car (ajoute-t-il,) si l'on en excepte la petite Ville, où ré- „ side le Gouverneur, il n'y a que quelques méchantes cases dispersées sur „ la côte, & l'Ile entiere ne paroît qu'une vaste forêt ".

OBSERVATIONS NAUTIQUES.

Observations nautiques faites dans la traversée d'Europe au Bresil.

On ne croit pas devoir négliger ici quelques Observations que M. de Bougainville eut occasion de faire dans sa traversée d'Europe, puisque tout ce qui intéresse la navigation appartient essentiellement à cet Ouvrage.

Description des Salvages.

L'Auteur, qui mit à la voile de Brest, le 5 Décembre 1766, eut, le 17 après-midi, connoissance des *Salvages*, le 18 de l'Ile de *Palme*, & le 19 de l'Ile de *Fer*. „ Ce qu'on nomme les *Salvages*, (dit-il) est une petite Ile d'environ une lieue d'étendue de l'Est à l'Ouest; elle est basse au milieu, mais à chaque extrêmité s'éleve un petit mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroissent au-dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'Ouest à deux lieues de l'Ile: il y a aussi, du côté de l'Est, quelques brisans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup ".

Erreur dans l'estime de la route.

„ La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans notre route; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoissance des Iles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'Ile de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'observai la latitude, & en la faisant cadrer avec le relevement de l'Ile de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes, dont j'étois plus Est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du Cap Finistere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres Voyages: les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'Est avec rapidité ".

Position des Salvages rectifiée.

„ J'eus en même tems occasion de remarquer que les Salvages sont mal placés sur la Carte de M. Bellin. En effet, lorsque nous en eûmes connoissance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre estime de trois degrés dix-sept minutes à l'Est. Cependant cette même différence s'est trouvée, le 19, de quatre degrés sept minutes, en corrigeant notre point sur le relevement de l'Ile de Fer, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. Il est à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'Ile de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand largue, & qu'ainsi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'estime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevâmes l'Ile de Palme au Sud-Ouest quart d'Ouest corrigé, &, selon M. Bellin, elle devoit nous rester au Sud-Ouest. J'ai pû conclure de ces deux observations que M. Bellin a placé l'Ile des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'Ouest, qu'elle n'y est effectivement ".

„ Je pris donc un nouveau point de départ le 19 Décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre attérage à la Riviere

OBSERVATIONS NAUTIQUES. 1767.

de la Plata; elle ne fournit d'observations qui puissent intéresser les Navigateurs, que les suivantes ".

„ 1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes Nord, & par vingt-huit degrés de longitude, nous vîmes beaucoup d'oiseaux; ce qui me feroit croire à la Vigie de *Penedò San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa Carte ".

„ 2°. Le 8 après-midi, nous passâmes la Ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude ".

Remarque sur la variation.

„ 3°. Depuis le 2 Janvier, les observations de variation nous étoient refusées, & je l'avois estimée d'après la Carte de Williams *Mountain* & Jacob *Obson*. Le 11, au coucher du soleil, nous observâmes trois degrés dix-sept minutes de variation Nord-Ouest, & le 14 au matin j'observai encore dix minutes de variation Nord-Ouest avec un compas azimuthal, étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude australe, & environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il est donc certain, si ma longitude estimée est exacte, & je l'ai vérifiée telle à l'atterage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'est encore avancée vers l'Ouest depuis les observations de Mountain & d'Obson, & qu'il semble que le progrés de cette ligne vers l'Ouest est assez uniforme. En effet, sur le même parallele où William Mountain & Jacob d'Obson avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux ans. Cette progression mériteroit d'être constatée par une suite d'observations. La découverte de la loi que suivent ces changemens dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en Mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut-être à celle de la vertu magnétique ".

Causes des différences qu'on éprouve dans la traversée au Brésil.

„ 4°. Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons presque constamment observé des différences Nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver Sud. Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 Janvier après-midi, nous traversâmes un banc de frai de poissons, qui s'étendoit à perte de vue du Sud-Ouest quart d'Ouest au Nord-Est quart d'Est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux brasses. Sa rencontre nous avertissoit que depuis plusieurs jours, les courans portoient au Nord-Est quart d'Est; car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute Mer. En observant ces différences Nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles nécessitassent avec elles des différences Ouest; aussi quand, le 29 Janvier au soir, on vit la terre, j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance, ce qui me fit naître la réflexion suivante ".

„ Un grand nombre de Navigateurs se sont plaints, depuis longtems, & se plaignent encore, que les Cartes, surtout celles de M. Bellin, marquent les Côtes du Brésil beaucoup trop à l'Est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent apperçu ces Côtes, lorsqu'ils

croyoient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoûtent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le Sud-Ouest: & ils aiment mieux taxer d'erreur les Observations astronomiques & les Cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route (*a*)". OBSERVATIONS NAUTIQUES.

„ Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la Riviere de la Plata, si un heureux hazard ne nous eût indiqué la raison des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis à la direction d'un courant: & son éloignement des Côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courans, que les Navigateurs ont souvent éprouvé porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire".

„ SUR cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoissance de terre, presque au moment où me la montroit mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Ouest, d'après l'estime journaliere, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'observation méridienne, étoient à terre, longtems avant que nous ne l'eussions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la Côte du Brésil est plus à l'Ouest que ne le marque M. Bellin"?

„ EN général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Est, plus souvent au Sud-Ouest. Un coup d'œil sur le gissement de la Côte suffit pour prouver qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs se plaignent, & je pense que M. Bellin Observation sur les courans.

(*a*) A l'occasion de ce reproche qu'on fait aux Cartes, Dom Pernetty, qui accompagnoit M. de Bougainville à son premier Voyage, remarque que leur estime & les observations qu'ils avoient faites, n'ont servi qu'à confirmer le sentiment de l'Auteur du Voyage de M. Anson, que les marées & les courans portent au Sud-Ouest, & qu'il s'en faut défier ainsi que des Cartes, surtout de la Françoise, depuis la Ligne jusqu'à Rio de la Plata. Cette Carte ne marque point un Banc de sable ou haut fond que l'on nomme les *Basses de St. Thomas*, & qui sont fort dangereuses de mauvais tems. Elles mettent 16 à 17 lieues au large, & le haut du Banc n'a que 3 ou 4 brasses d'eau. Il y a passage près de terre. Les Navires Portugais, qui font le cabotage de la Côte du Bresil, passent en terre de ces Basses: mais il est arrivé à plusieurs d'y toucher. Le Banc dont il s'agit se trouve, dans la Carte Hollandoise de Van Ceulen, marqué *bon fond* à 15 ou 16 lieues au large. Celle de Peter Goos est plus sûre; une de M. Buache est encore meilleure. La premiere ne donne pas assez d'étendue à ce Banc de sable, qui se prolonge jusques par les 23 degrés de latitude. On ignore son étendue de l'Est à l'Ouest. Les Bancs de rochers & de gravier, si connus sous le nom de *los Abrolhos*, s'étendent aussi plus au Sud que ne les marque la Carte Françoise. Le Navire le Sphinx y toucha dans le tems qu'on pensoit en être encore éloigné de 30 lieues; mais heureusement la roche étant de pierres pourries, ce Vaisseau se dégagea, sans aucun dommage.

Observations Nautiques.

place exactement les Côtes du Brésil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à Fernambuc & à Buenos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne sçauroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des Côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme jusqu'au trente-cinquieme parallele de latitude australe; & c'est ce que l'expérience nous a confirmé ".

Entrée dans la Riviere de la Plata.

„ Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au soir, nous vîmes la terre, sans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit sur son déclin, & que les terres de cette Côte sont fort basses. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent appercevoir les Montagnes des *Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit l'Ile de *Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devions la prendre pour le Cap *Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je releve cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un Navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le Cap Sainte-Marie, courroit le risque de rencontrer le *Banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du Banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. Le *Banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement du *Cap Saint-Antoine*, seroit plus dangereux: lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce Banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau ".

Correction nécessaire ici dans la Carte de M. Bellin.

Après avoir profité des remarques de l'Auteur dans la Description de Rio de la Plata, il ne nous reste qu'à en venir avec lui à ce qui faisoit proprement le motif de ses divers Voyages, dont celui-ci étoit le troisieme.

Iles Malouines.

Relation de l'Etablissement des François aux Isles Malouines, *nommées par les Anglois Isles de* Falkland.

Introduction.

Une Contrée Australe, presque inconnue jusqu'à nos jours, & dont la propriété, après avoir fait, il y a quelques années, un objet de discussion amiable entre la France & l'Espagne, a été encore, depuis peu, celui d'un fameux différent entre cette derniere Puissance & la Grande Bretagne; une telle Contrée doit piquer trop vivement la curiosité du Public, pour que nous ne saisissions pas, avec empressement, l'occasion de la satisfaire, que nous offre si naturellement le retour dans les mêmes parages, en insérant ici la Relation que M. de *Bougainville* vient de donner de l'Etablissement qu'il avoit formé aux Isles *Malouines*, & qu'il s'est vu ensuite obligé de détruire. Son récit, que nous croyons devoir laisser dans ses propres termes, sans autres changemens que ceux qu'exige l'ordre de ce Recueil, est précédé de quelques remarques historiques sur ces Isles.

Détails historiques sur ces Iles.

Améric Vespuce en fait la découverte.

„ Il me paroît (dit-il,) qu'on en peut attribuer la premiere découverte „ au célebre Améric Vespuce, qui, dans son troisieme Voyage pour la dé-

couverte de l'Amérique, en parcourut la Côte du Nord en 1502. Il ignoroit à la vérité si elle appartenoit à une Ile, ou si elle faisoit partie du Continent; mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette Côte, que c'étoit celle des Malouines. J'assurerai, avec non moins de fondement, que *Beauchesne Gouin*, revenant de la Mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux *Sébaldes*.

ISLES MALOUINES.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoissance.

„ Sa Relation dit qu'après avoir découvert l'Ile, à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'Est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord que les Iles Malouines étant situées entre les Sébaldes & l'Ile Beauchesne, & ayant une étendue considérable, il dut nécessairement rencontrer la Côte des Malouines, qu'il est même impossible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'Est des Sébaldes. D'ailleurs Beauchesne vit une seule Ile d'une immense étendue, & ce ne fut qu'après en être sorti, qu'il s'en présenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrein humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de sarcelles, de canards & de bécassines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes, au contraire, sont quatre petites Iles pierreuses, où Guillaume Dampierre, en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

„ Quoi qu'il en soit, les Iles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des Relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard *Hawkins*, qui en avoit approché la Côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a assez bien décrite, assuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siecle, le *Saint-Louis*, Navire de Saint-Malo, mouilla à la Côte du Sud-Est dans une mauvaise Baie, à l'abri de quelques petites Iles, qu'on appella *Iles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y séjourna que pour faire de l'eau, & continua sa route sans s'embarrasser de les reconnoître.

Les François s'y établissent. 1763.

„ Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux Vaisseaux qui vont dans la Mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres Australes, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un Etablissement dans ces Iles. Je proposai au Ministere de le commencer à mes frais, &, secondé par M M. de *Nerville* & d'*Arboulin*, l'un mon cousin-germain & l'autre mon oncle, je fis sur le champ construire & armer à Saint-Malo, par les soins de M. *Duclos Guyot*, aujourd'hui mon second, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs Familles Acadiennes, espece d'hommes laborieuse, intelligente, & qui doit être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

„ Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo: M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi sur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'Ile

Premier établissement dans ces Iles.

„ *Sainte-Catherine* sur la Côte du Brésil, l'autre à *Montevideo*; où nous prîmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous attérîmes sur les Iles Sébaldes, le 31 Janvier 1764 (*a*). Je donnai dans un grand enfoncement que forme la Côte des Malouines entre sa pointe du Nord-Ouest & les Sébaldes; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la Côte du Nord, & étant parvenu à l'extrêmité orientale des Iles, j'entrai, le 3 Février, dans une grande Baie, qui me parut commode pour y former un premier Etablissement. (*b*)

Détails sur la maniere dont il se fait.

„ La même illusion, qui avoit fait croire à Hawkins, à *Wood Roger* & aux autres, que ces Iles étoient couvertes de bois, agit aussi sur mes Compagnons de Voyage. Nous vîmes avec surprise en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois, en cinglant le long de la Côte, n'étoit autre chose que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur; & de-là sort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloignement, les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la Mer & sur les petites Iles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

„ Les diverses courses que j'ordonnai aussitôt, & que j'entrepris moi-même dans l'Ile, ne nous procurerent la découverte d'aucune espece de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque Navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe, qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivieres d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit, pour la subsistance des hommes, que la pêche & plusieurs sortes de gibier de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'Ile, s'approcher de nous sans

(*a*) La Relation de Don Pernetty dit qu'on trouva ces Iles placées, dans la Carte de M. Bellin, 30 lieues trop à l'Ouest, & que l'observation qu'on eut occasion de faire, étoit d'accord non-seulement avec celle du Pere Feuillée, mais encore avec une Carte manuscrite donnée par M. de Choiseul à M. de Bougainville. Cette Carte porte le bout de l'Est des Iles Malouines par 57 deg. 15 min. de longitude, & le P. Feuillée le place par 57-45. La latitude s'accorde d'ailleurs assez bien. M. Bellin la met par 62 degrés.

Le même jour, 31 Janvier, à trois heures après midi, on vit un Ilot, deux lieues au large de la Côte. M. de Bougainville le nomma *la Tour de Bissy*. C'est l'entrée du Détroit, qui partage les Iles Malouines, & qui communique du Nord au Sud, comme on l'a reconnu dans le second Voyage. A cinq heures, on découvrit un Cap coupé & un Ilot, qui fut nommé le Cap *Frehel*, & le jour suivant on en apperçut encore d'autres.

(*b*) Cette grande Baie, où l'on entre à pleines voiles comme dans le plus beau Port de l'Europe, peut contenir au moins mille Vaisseaux. On y voit à l'Ouest des Iles & Ilots à l'abri de tous vents. La plus grande de ces Iles est celle qu'on nomma d'abord l'*Ile aux Pinguins*, à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y avoit trouvés; mais elle fut appellée ensuite l'*Ile brûlée*, parce que l'on y mit le feu, ainsi qu'en plusieurs endroits de la terre ferme, pour en consumer le foin inutile, & rendre par-là plus facile le défrichement des terres.

„ crainte, & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curioſité inſpire à la vue d'un objet inconnu. Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes ſe poſer ſur les gens qui étoient arrêtés; tant il eſt vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de férocité qui faſſe reconnoître en lui, par le ſeul inſtinct, aux animaux foibles, l'être qui ſe nourrit de leur ſang. Cette confiance ne leur a pas duré longtems: ils eurent bientôt appris à ſe méfier de leur plus cruel ennemi.

ISLES MALOUINES.

„ LE 17 Mars je déterminai l'emplacement de la nouvelle Colonie. Elle ne fut d'abord compoſée que de vingt-ſept perſonnes, parmi leſquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes ſur le champ à leur bâtir des Caſes couvertes de jonc, à conſtruire un Magaſin & un petit Fort, au milieu duquel fut élevé un Obéliſque. L'effigie du Roi décoroit une de ſes faces, & l'on enterra, ſous ſes fondemens, quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entrepriſe (c), ſur l'autre on voyoit la Figure du Roi, avec ces mots pour exergue: *Tibi ſerviat ultima Thule.*"

Premiere Année.

„ CEPENDANT pour encourager les Colons, & augmenter leur confiance en des ſecours prochains que je leur promis, M. de Nerville conſentit à reſter à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établiſſement aux extrêmités de l'univers, le ſeul qu'il y eût alors à une latitude auſſi élevée dans la partie auſtrale de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris

(c) Telle étoit l'inſcription gravée ſur cette médaille:

ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30. MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50. MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFANTERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOULIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE: CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉDITION; SOUS LE MINISTERE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue: CONAMUR TENUES GRANDIA.

ISLES MALOUINES. 1765.

„ solemnellement possession des Iles au nom du Roi, & le 8 je mis à la „ voile pour France.

Deuxieme année.

„ LE 5 Janvier 1765, je revis mes Colons, & je les revis sains & contens. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'allai dans „ le Détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, „ des palissades, de jeunes plants d'arbres; & j'ouvris une navigation deve- „ nue nécessaire au maintien de la Colonie. Ce fut alors que je rencontrai „ les Vaisseaux du Commodore Byron qui, après être venu reconnoître les „ Iles Malouines pour la premiere fois, traversoit le Détroit pour entrer „ dans la Mer du Sud. A mon départ des Malouines, le 17 Avril suivant, „ la Colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y com- „ prenant l'Etat Major.

„ EN 1765, nous renvoyâmes l'*Aigle* aux Iles Malouines, & le Roi y „ joignit l'*Etoile*, une de ses Flûtes. Ces deux Bâtimens, après avoir dé- „ barqué les vivres & les nouveaux habitans, allerent ensemble faire du „ bois pour la Colonie dans le Détroit de Magellan. L'Etablissement com- „ mençoit dès-lors à prendre une forme. Le Commandant & l'Ordonna- „ teur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierres; le reste „ des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazons. „ Il y avoit trois Magasins, tant pour les effets publics, que pour ceux „ des particuliers. Les bois du Détroit avoient servi à faire la charpente „ de ces divers Bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à recon- „ noître les Côtes. L'*Aigle* retourna en France de ce dernier Voyage, „ avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le „ Pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture, sans desespérer du „ succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant fa- „ cilement naturalisée; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le „ nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

1766.

„ CEPENDANT, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron „ étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître les Iles Malouines. Il y „ avoit abordé à l'Ouest de notre établissement, dans un Port nommé déja „ par nous *Port de la Croisade*, & il avoit pris possession de ces Iles pour la „ Couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en „ 1766, que les Anglois envoyerent une Colonie s'établir au Port de la „ Croisade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont;* & le Capitaine *Macbri-* „ *de*, Commandant la Frégate le *Jason*, vint à notre Etablissement au com- „ mencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres „ appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la des- „ cente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une visite au Commandant, „ & remit à la voile le même jour.

Dernier Voyage de l'Auteur & son objet.

„ TEL étoit l'état des Iles Malouines, lorsque l'Espagne les revendiqua, „ comme une dépendance du Continent de l'Amérique Méridionale; & „ son droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre „ notre Etablissement aux Espagnols, & de me rendre ensuite aux Indes „ Orientales, en traversant la Mer du Sud entre les Tropiques. On me „ donna pour cette expédition le commandement de la Frégate la *Bou-*

deu-

Isles Malouines.

„ *deuse*, de vingt-six canons de douze, & je devois être joint aux Iles Malouines par la Flûte l'*Etoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, & à me suivre pendant le reste de la campagne. Le retard, que diverses circonstances ont mis à la jonction de cette Flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

Départ de Nantes.

„ Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Nantes, où la *Boudeuse* venoit d'être construite, & où M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon second, en faisoit l'armement. Le 15 de ce mois, nous fîmes voile de cette Rade, pour nous rendre à la Riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux Frégates Espagnoles *la Esmeralda* & *la Liebre*, sorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le Commandant étoit chargé de recevoir les Iles Malouines au nom de Sa Majesté Catholique ".

1767.

Arrivée à Montevideo.

„ Ces deux Frégates étoient depuis un mois dans la Baie de Montevideo, lorsque nous y mouillâmes le 31 Janvier 1767. Le 28 Février les trois Vaisseaux appareillerent de ce Port, & le 3 Mars au soir, nous étions hors de la Riviere.

Route de ce Port aux Iles Malouines.

„ Pendant la traversée aux Malouines, nous eûmes des vents variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest, presque toujours gros tems & mauvaise Mer: nous fûmes contraints de passer en cape le 15 & le 16, ayant essuyé quelques avaries. Depuis le 17 après midi, que nous commençâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horison se fût éclairci, & que par mon estime je fusse dans l'Est des Iles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Ouest; le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les sondes de la Côte des Patagons, je fus assuré de ma position, & je repris avec confiance la route à l'Est. En effet, le 21 à quatre heures après midi, nous eûmes connoissance des Sébaldes, qui nous restoient au Nord-Est quart d'Est à huit ou dix lieues de distance, & bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me serois au reste épargné l'embarras où je me trouvai, si de bonne heure j'eusse tenu le vent, pour me rallier à la Côte de l'Amérique & chercher les Iles en latitude.

Faute commise dans la direction de cette route.

„ Le 23 au soir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande Baie, où mouillerent aussi le 24 les Frégates Espagnoles. Elles avoient beaucoup souffert dans leur traversée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la Commandante ayant reçu un coup de Mer qui avoit emporté ses bouteilles, enfoncé les fenêtres de sa grand' chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embarqués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois Bâtimens entrerent dans le Port & s'y amarerent.

Prise de possession de notre Etablissement aux Malouines par les Espagnols.

„ Le 1er Avril, je livrai notre Etablissement aux Espagnols, qui en prirent possession, en arborant l'Etendart d'Espagne, que la Terre & les Vaisseaux saluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du Soleil. J'avois lu aux François, habitans de cette Colonie naissan-

ILES MALOUINES.

„ te, une Lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permission: le reste, avec l'Etat Major, fut embarqué sur les Frégates Espagnoles, lesquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin ".

L'AUTEUR, qui, dans une Note (*d*), fait honneur au Roi d'Espagne de la générosité avec laquelle S. M. voulut bien rembourser tous les frais de cet Etablissement, quoiqu'elle n'y fût pas obligée, reconnoît, en finissant, que le droit primitif de ce Monarque se trouvoit ainsi étayé encore par celui que donnoit incontestablement aux François la premiere habitation, sans parler de la véritable découverte des Iles Malouines, faite, au commencement de ce siecle, par des Vaisseaux de St. Malo.

Ils en chassent les Anglois, qui y sont rétablis.

LES Anglois n'ont pas été de cet avis. Quoique leur acte de prise de possession fût postérieur à celui des François, l'Espagne les ayant expulsés de l'Etablissement qu'ils avoient formé depuis dans le Port Egmont, ils en ont exigé & obtenu la restitution à la faveur d'un Armement formidable, qui leur coûte des sommes immenses. C'est d'eux que nous devons emprunter quelques lumieres sur la Partie où ils ont abordé & où ils sont actuellement rétablis; & voici les éclaircissemens qu'on en trouve dans le Voyage du Chef d'Escadre Byron autour du Monde.

Observations de M. Byron sur ces Iles.

„ LE 13 Janvier 1765 nous découvrîmes terre, & crûmes appercevoir plusieurs Iles fort près les unes des autres, & dont quelques-unes ne paroissoient gueres plus élevées que le niveau de la Mer. Nos Canots ayant été envoyés le lendemain matin à la découverte, ils revinrent sur le midi avec l'agréable nouvelle, qu'ils avoient trouvé une belle Baie, très commode, où les Vaisseaux seroient entiérement à l'abri de la fureur des vents, & dont l'entrée étoit au Nord. La Côte des deux côtés est fort élevée, & l'entrée de la Baie, qui a un demi-mille de largeur, n'est point du tout dangereuse, rien n'en embarrassant le passage, & y ayant depuis sept jusqu'à treize brasses sur un fond de vase, sans rocs & sans sables sur les bords. En passant du côté de bas bord on découvre plusieurs petites baies & différens havres, au troisieme desquels nous donnâmes le nom de *Port Egmont*, qui, par sa commodité, mérite une description particuliere.

„ Ce Port est environné d'une chaîne d'Iles détachées, & dans une situation fort agréable. On y entre par trois passages, dont l'un est au Sud-Ouest, l'autre au Nord-Est, & le dernier, qui est le principal, au

(*d*) Lorsque j'ai livré l'établissement aux Espagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit entraînés jusqu'au premier Avril 1767, montoient à six cents trois mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des sommes dépensées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majesté Catholique sur les Iles Malouines, le Roi d'Espagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun remboursement de ces frais. Cependant comme il prenoit les vaisseaux, bateaux, marchandises, armes, provisions de guerre & de bouche qui composoient notre établissement, ce Monarque, juste autant que généreux, a voulu que nous fussions remboursés de nos avances, & la somme susdite nous a été remise par ses Tréforiers, partie à Paris, le reste à Buenos-Aires.

ISLES MALOUINES.

„ Sud-Est. Le Port même est assez spacieux pour contenir & mettre dans „ la plus parfaite sûreté toute la Marine de l'Angleterre.

„ Le Pays offre d'ailleurs tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement, qui pourroit devenir très florissant avec le tems. Nombre de „ ruisseaux, qui tombent en cascades dans la Baie, donnent la facilité de „ remplir à la fois plusieurs tonneaux en les amenant le long du rivage. A „ la vérité il ne s'y trouve point de bois, mais on peut y remédier, en apportant, du Détroit de Magellan, de jeunes plants d'Arbres, qui, mis „ en terre au Printems, prendroient bientôt de l'accroissement: ce dont „ nous avons eu la certitude par les graines de panais, de raves, de laitues, „ &c. que nous avions semées à notre arrivée, & qui, lors de notre départ, étoient déja fort avancées. On nous a appris depuis, que l'équipage d'un Vaisseau, qui étoit venu mouiller ici après nous, avoit mangé de ces légumes. Nous avions aussi semé du froment, mais dans une „ saison peu convenable, de sorte que quoiqu'il eût germé & poussé des „ épis, il n'a pu acquérir le degré de maturité requis, au rapport d'une „ personne qui est revenue derniérement de cette Isle à bord d'un de nos „ Vaisseaux de guerre. Du reste le pâturage y est excellent, & l'herbe y „ croît à la hauteur de la poitrine. Nous en fimes beaucoup de foin pour „ la nourriture de nos bestiaux. Il est probable qu'en examinant avec plus „ d'attention le terrein de cette Contrée, on y feroit des découvertes utiles relativement aux minéraux & aux végétaux; du moins nous y avons „ eu des indices de mine de fer, & peut-être y trouveroit-on encore d'autres métaux plus riches ".

„ La premiere fois que nous descendîmes à terre, le rivage étoit entiérement couvert de diverses especes d'Oiseaux, & si peu sauvages, qu'en „ moins d'une demi-heure nous en tuâmes assez pour charger nos Canots, „ surtout des oies blanches & peintes, des pengouins, des poules du Cap, „ & d'autres volatiles. Les oies, que nous avons nommées *peintes*, ne „ different des nôtres que par leur bigarrure; elles ont un collier de plumes vertes, des taches en différens endroit du corps, & les pieds jaunes. Comme ces Oiseaux se nourrissent de plantes marines, de petits „ poissons & de limaces de Mer, à-peu-près de la grosseur des huitres, „ leur chair n'étoit pas délicate; mais on trouva le moyen de la corriger, „ en la coupant le soir par morceaux & la mettant jusqu'au lendemain dans „ le sel, pour la manger en pâtés. Les autres especes d'Oiseaux, comme „ canards, becassines, sarcelles, pluviers, oies de Riviere, fréquentant „ les eaux douces, ne cedent en rien à celles d'Angleterre; elles sont entiérement blanches, excepté les piés. Nous envoyions ordinairement „ deux hommes à la chasse de ces animaux; & nous étions sûrs qu'ils en „ rapporteroient au moins une douzaine, charge suffisante, surtout quand „ la hauteur de l'Herbe les empêchoit de marcher à leur aise. Nous trouvâmes aussi beaucoup de veaux marins, dont plusieurs étoient d'une „ grosseur prodigieuse. Une partie de nos gens fut envoyée à terre pour „ tuer de ces animaux, dans un endroit que nous appellâmes, en notre „ langue, la Baie *des Atrapes*, à cause du grand nombre de veaux marins

Iles Malouines.

„ qu'on y surprenoit. Nous en faisions bouillir l'huile, qui servoit à nos „ lampes, & nos Matelots s'habilloient de leurs peaux. On ne fut pas „ surpris de trouver ces animaux en si grand nombre, dans une Ile déser- „ te, lorsqu'on eut reconnu que chaque ponte étoit de dix-huit à vingt „ œufs ".

„ L'Ile la plus considérable est située au Nord du Port Egmont. Nous „ y descendîmes, attirés par sa situation, & nous eûmes le plaisir, du haut „ d'une montagne fort élevée, de jouir d'un point de vue admirable. On „ ne gagne qu'avec beaucoup de peine le sommet de cette montagne; „ mais on en est bien dédommagé par l'aspect agréable que présente la „ vaste Baie, où étoient mouillés nos Vaisseaux, avec ses trois entrées, & „ la Mer, qui baigne cette Isle & les autres Iles, au nombre d'environ cin- „ quante, grandes ou petites, voisines, toutes tapissées de verdure ".

Prise de possession par les Anglois.

„ Le 23 du même mois, le Commandant, accompagné des Capitaines & „ des principaux Officiers, descendit dans l'Ile. On fixa aussitôt, sur le „ rivage, un pôteau, au haut duquel on arbora le Pavillon de l'*Union*; „ après quoi, le Chef d'Escadre déclara qu'il prenoit possession de toutes „ ces Iles au nom de la Couronne d'Angleterre.

„ Après nous être bien pourvus d'eau & de tout ce qui nous étoit néces- „ saire, nous quittâmes le Port Egmont, le Dimanche 27, & fîmes voile „ à la vue de la terre, donnant des noms aux Caps, jusqu'à ce que nous „ vinssions à la Pointe de Sud-Est.

„ Cet Iles sont situées au 51e. degré 22 minutes de latitude méridiona- „ le, & au 66e. degré 10 minutes de longitude occidentale. Elles s'éten- „ dent à plus de quarante-deux lieues de l'Est à l'Ouest, & environ à cinq „ ou six du Nord au Sud; mais il est à remarquer que nous ne pouvons dé- „ terminer précisément leur largeur, parce que nous ne faisions route qu'au „ Nord & à l'Est, n'osant pas nous exposer au Sud, ni à l'Ouest, de peur „ d'être accueillis par les Vents dangereux, qui sont fréquens dans ces „ Mers (e) ".

(e) Pag. 120 - 135. L'Auteur, dans tout le cours de sa Relation, ne nomme point les Iles Malouines.

Détails sur l'Histoire Naturelle des Iles Malouines.

Histoire Naturelle des Malouines.

Il n'y a point de Pays nouvellement habité, qui n'offre des objets intéressans aux yeux même des moins exercés dans l'étude de l'Histoire Naturelle, & quand leurs remarques ne serviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le systême de la Nature.

Aspect qu'elles présentent.

La premiere fois que nous mîmes pied à terre sur ces Iles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards; & à l'exception de la beauté du port, dans lequel nous étions entrés, nous ne savions trop ce qui pouvoit nous retenir sur cette terre ingrate en apparence. Un horison terminé par des montagnes pelées; des terreins entrecoupés par la Mer, & dont elle sembloit se disputer l'empire; des campagnes inanimées faute d'habitans; point

fervoit à nos
On ne fut pas
une Ile défer-
-huit à vingt

mont. Nous
laifir, du haut
dmirable. On
e montagne;
e préfente la
is entrées, &
'environ cin-
erdure ".
Capitaines &
fltôt, fur le
de l'*Union*;
on de toutes

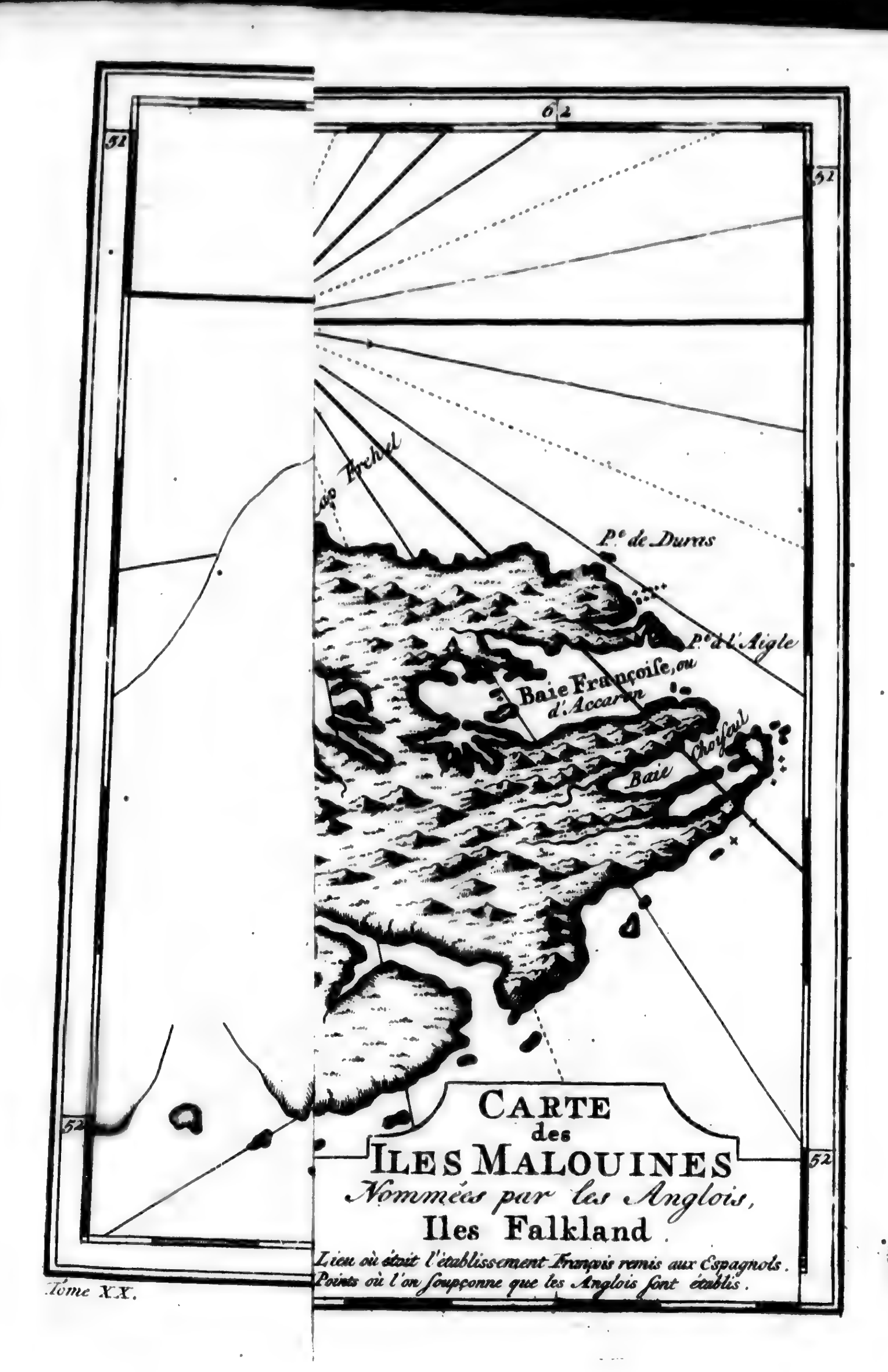
étoit nécef-
fîmes voile
ce que nous

méridiona-
Elles s'éten-
viron à cinq
pouvons dé-
route qu'au
eft, de peur
ns dans ces

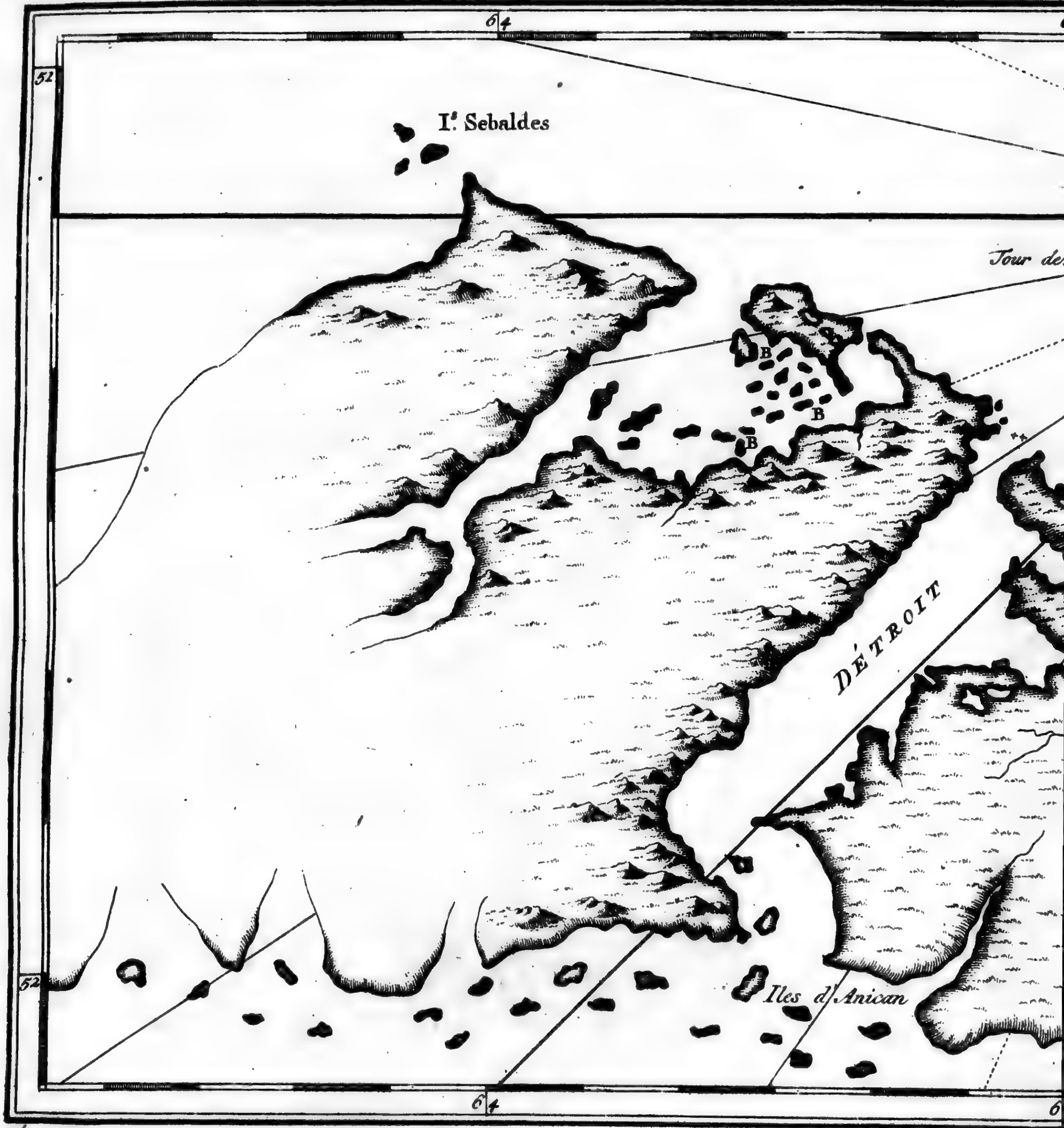
ime point les

bjets inté-
oire Natu-
es peuvent
pprofondir

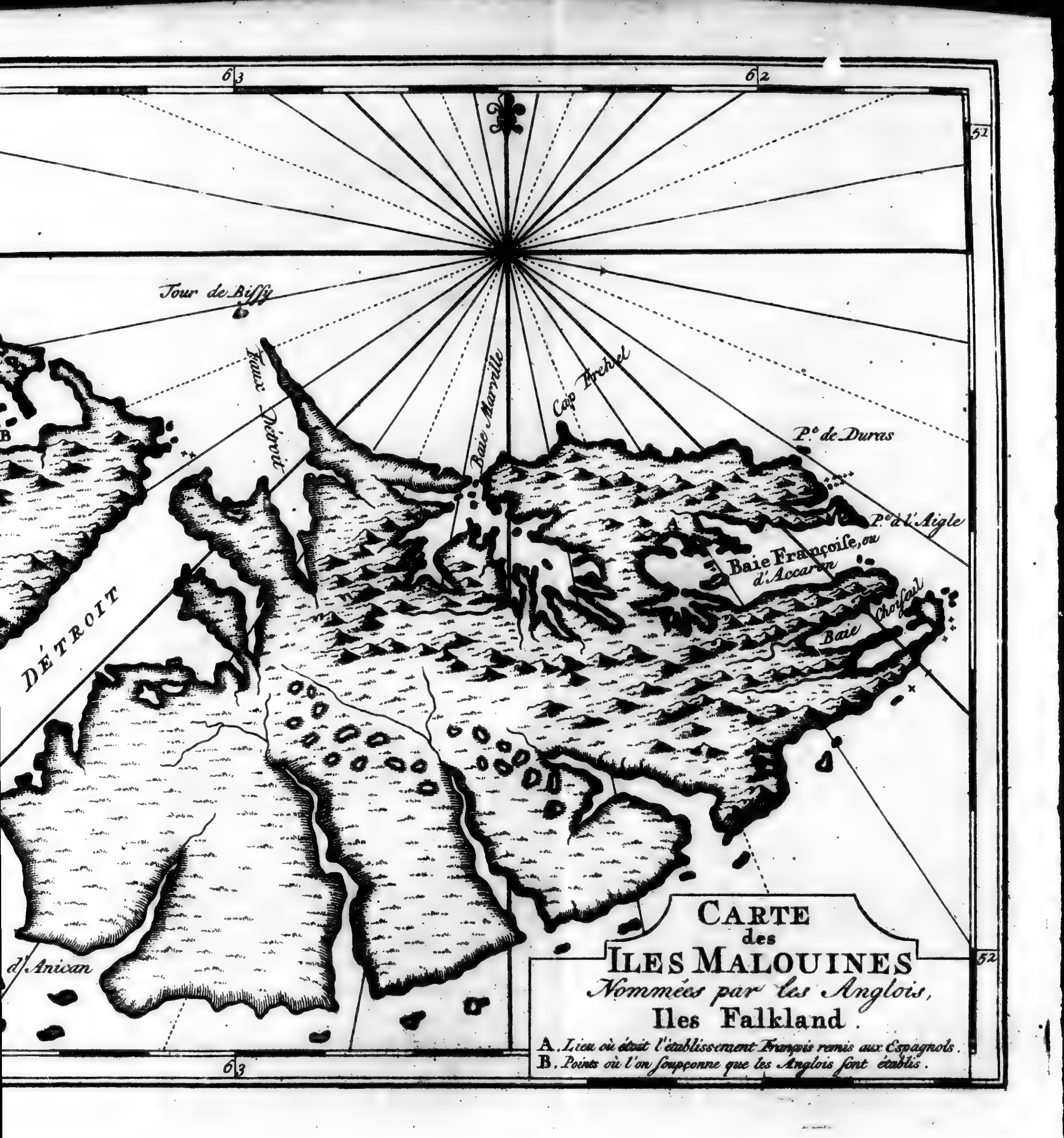
ien de fé-
du port,
voit nous
é par des
elle fem-
ns; point



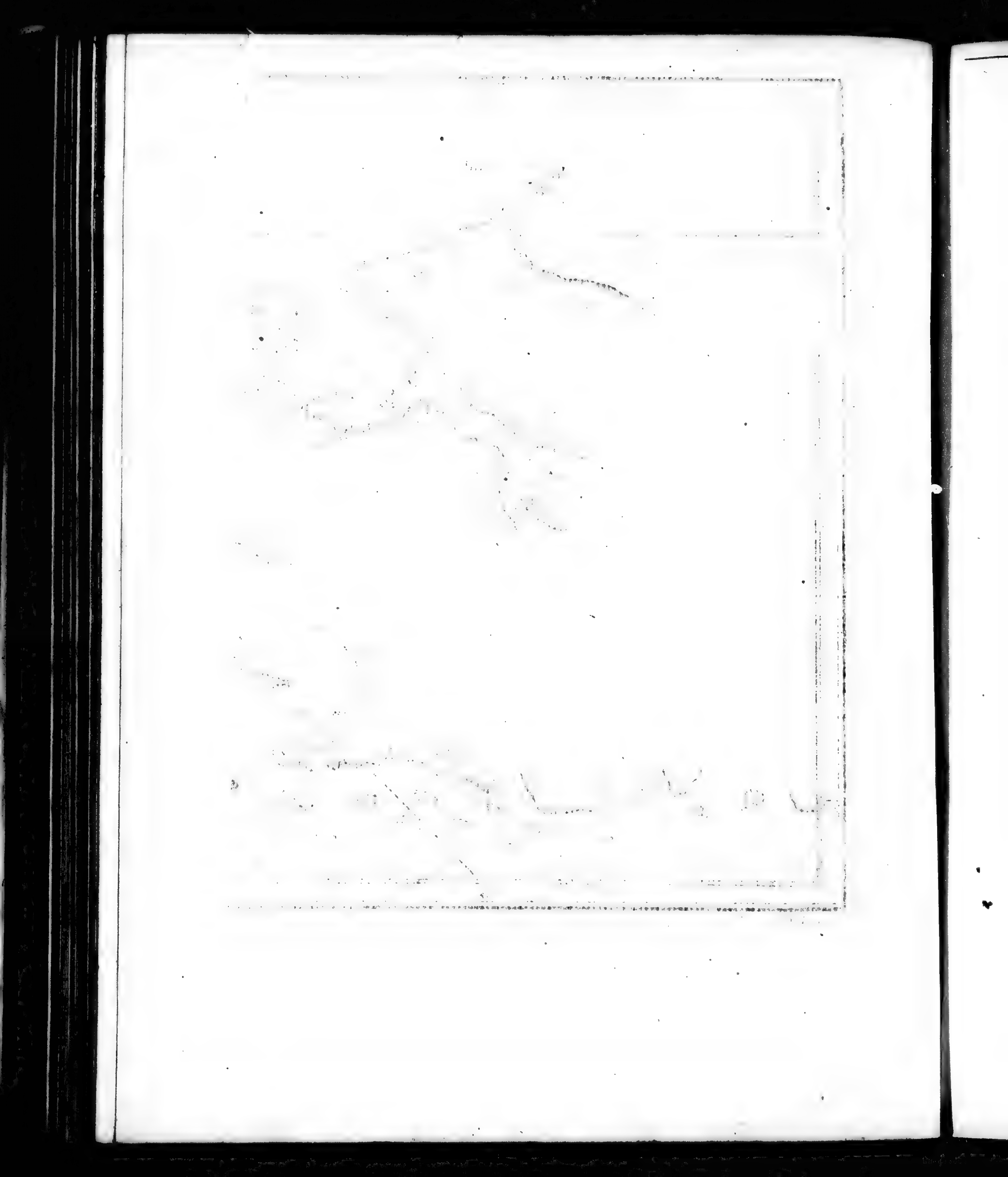
Tome XX.

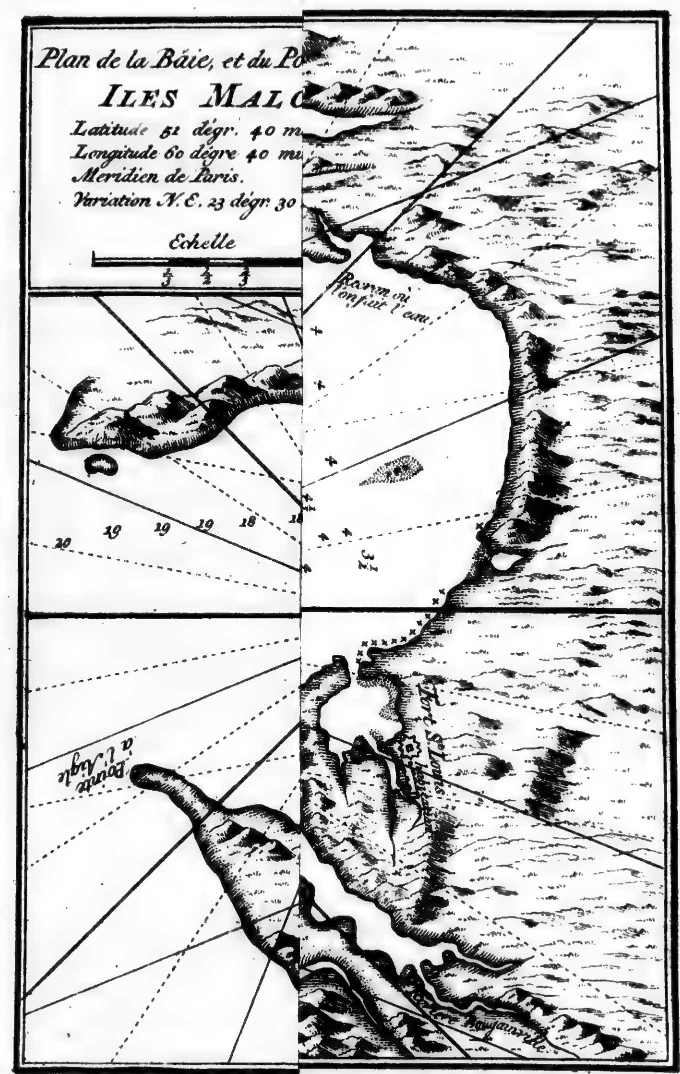


Tome XX.

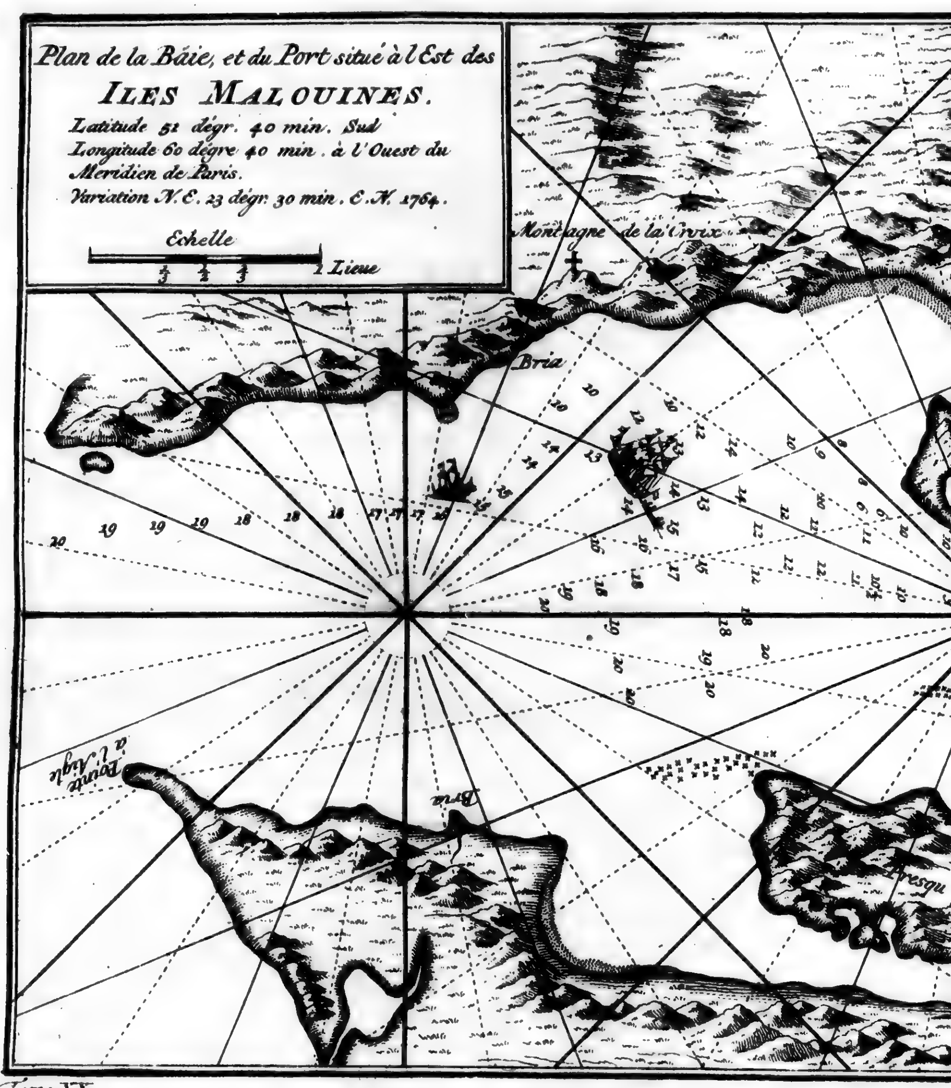


63
62
52
Tour de Bissy
Faux Détroit
Baie Marville
Cap Frehel
Pᵉ de Duras
Pᵉ d'l'Aigle
Baie Françoise, ou d'Accaron
Baie Choiseul
DÉTROIT
d'Anican
B
CARTE
des
ILES MALOUINES
Nommées par les Anglois,
Iles Falkland.
A. Lieu où était l'établissement François remis aux Espagnols.
B. Points où l'on soupçonne que les Anglois sont établis.



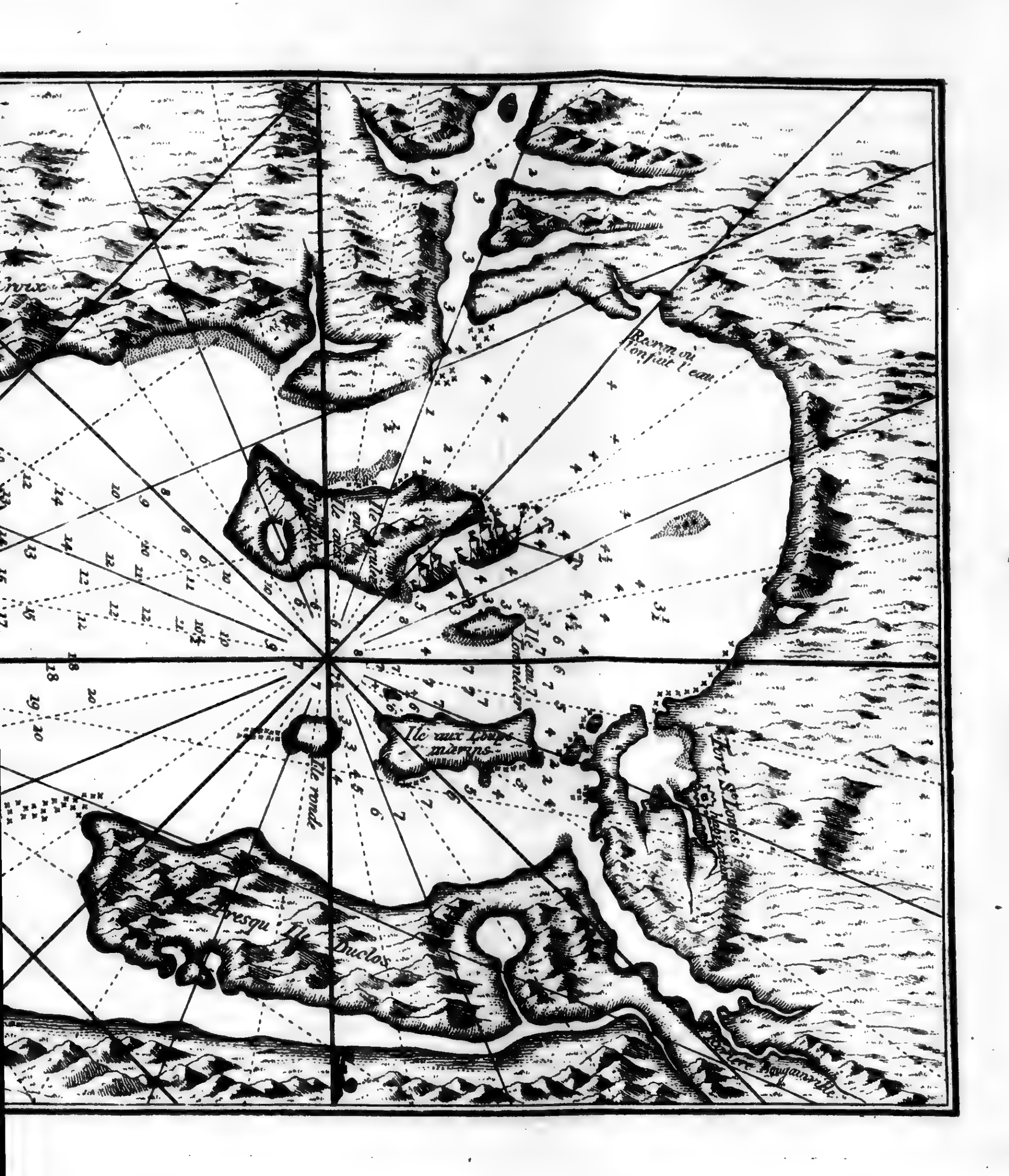

Plan de la Bäie, et du Po
ILES MALO
Latitude 51 dégr. 40 m
Longitude 60 dégre 40 mi
Meridien de Paris.
Variation N.E. 23 dégr. 30
Echelle
20 19 19 19 18

Tome XX.

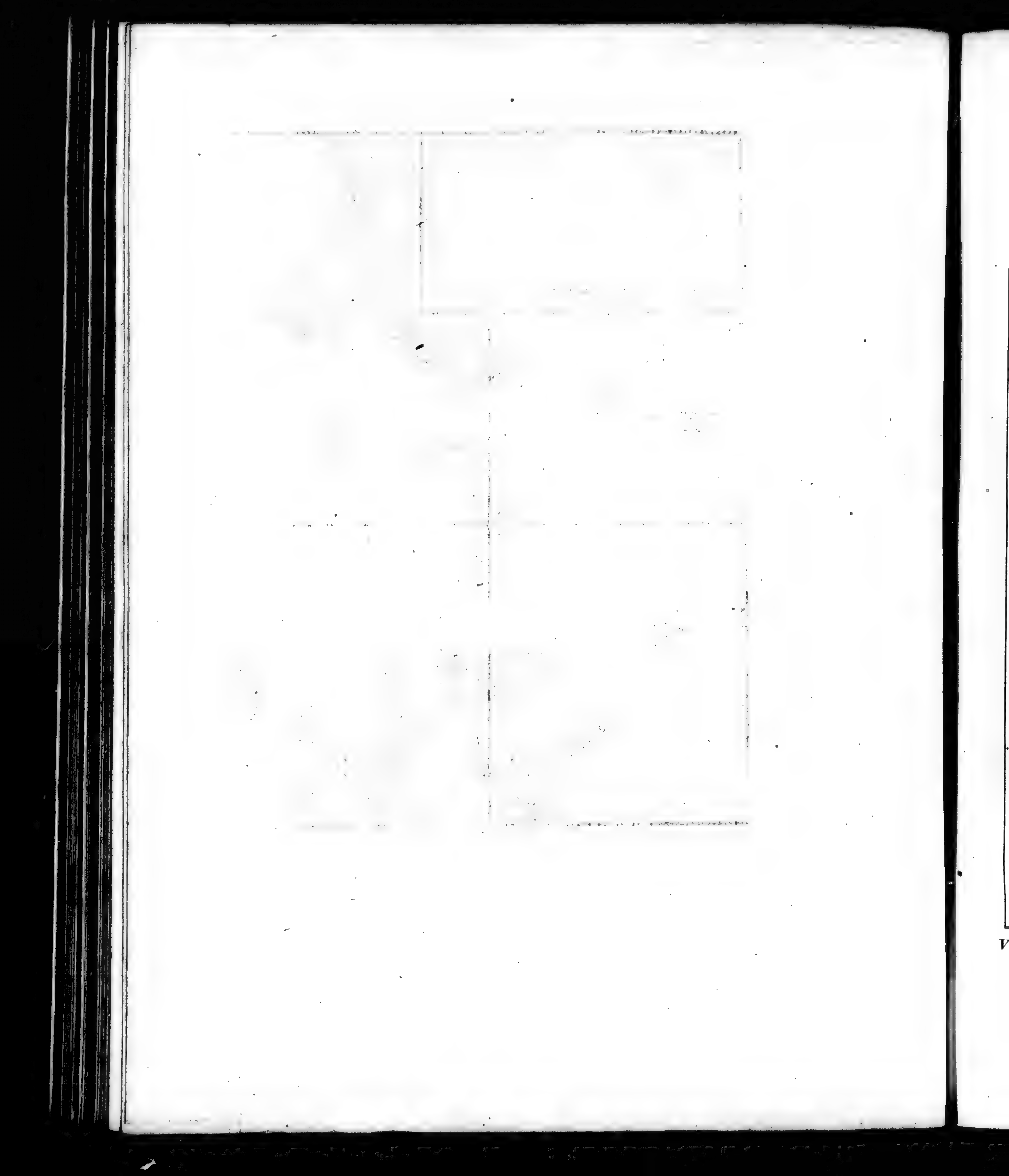


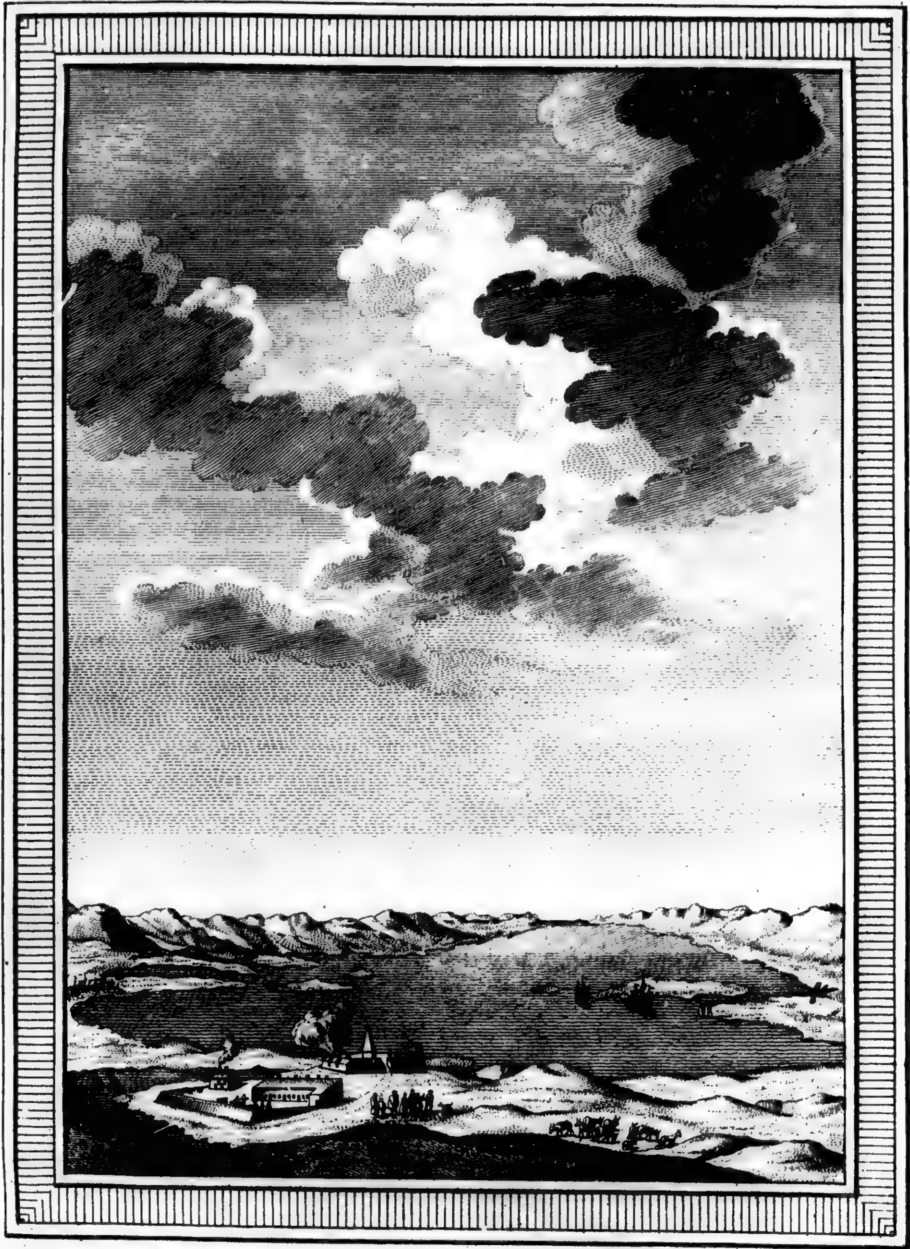
Plan de la Bâie, et du Port situé à l'Est des
ILES MALOUINES.
Latitude 51 dégr. 40 min. Sud
Longitude 60 dégre 40 min. à l'Ouest du
Meridien de Paris.
Variation N.E. 23 dégr. 30 min. E.N. 1764.
Echelle
1 Lieue
Montagne de la Croix
Bria
Bria
Pointe a l'Aigle

Tome XX.



Ravin où l'on fait l'eau
Ile aux Loups marins
Ile ronde
Fort St. Louis
Presqu Ile Duclos





VUE de la Baie de l'Est de la plus grande des ILES MALOUINES, et de son Habitation.

de
lor
ma
pa
ma
ap
ba
de
gra
des
lieu
po
&
déf
teu
à f
où
ne
effa
fier
mo
„
ture
fier
dio
fon
du
I
géo
leur
parc
Baie
L
fonc
fure
ont
fe re
avec
L
ne f
calc

(*a*)
celle
tons

de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers Colons; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins; partout une triste uniformité; que d'objets décourageans & qui paroissoient annoncer que la Nature se refuseroit aux efforts de l'espece humaine dans des lieux si sauvages! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents, par ces mêmes montagnes, qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux; des lacs & des étangs pour les abreuver; point de contestations pour la propriété du lieu; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût; une matiere combustible pour suppléer au défaut du bois; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs; un climat salubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces Contrées enchanteresses où l'abondance même devient un poison, & la chaleur une obligation de ne rien faire: telles furent les ressources que la Nature nous présenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés, & justifierent la tentative.

Histoire Naturelle des Malouines.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur Relation du *Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire „ que le Pays adjacent offre tout ce qui est „ nécessaire pour un bon Etablissement ". Leur goût pour l'Histoire Naturelle les engagera sans doute à faire & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci.

Position géographique des Iles Malouines.

Les Iles Malouines se trouvent entre 51 & $52\frac{1}{2}$ degrés de latitude méridionale, $61\frac{1}{2}$ & $65\frac{1}{2}$ de longitude occidentale du Méridien de Paris; elles sont éloignées de la Côte de l'Amérique ou des Patagons, & de l'entrée du Détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues.

La Carte que nous donnons de ces Iles n'a pas sans doute la précision géographique (*a*); mais cet apperçu peut cependant indiquer à-peu-près leur étendue de l'Est à l'Ouest, & du Nord au Sud, le gissement des Côtes parcourues par nos Vaisseaux, la position & l'enfoncement des grandes Baies, enfin la direction des principales montagnes.

Des Ports.

Les Ports que nous avons reconnus, réunissent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des Iles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruisseaux se rendent à la Côte, de maniere que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Des Marées.

Les marées assujetties à tous les mouvemens d'une Mer environnante, ne se sont jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avoient trois vicissitudes détermi-

(*a*) Nous l'avons augmentée des noms de celle de D. Pernetty, de qui nous empruntons le Plan de la Baie, & du Port à l'Est, ainsi que sa Vue & celle de l'Habitation qu'on nomme le *Fort St. Louis*.

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

nées avant l'inſtant de leur plein; les marins appelloient ces viciſſitudes *varvodes*. La Mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, ſur-tout dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des Vents.

LES vents ſont généralement variables, mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver, lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'Oueſt au Sud, chargés de frimats, de neige & de grêle; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt. Ces derniers, qui nettoient l'horiſon & ſechent le terrein, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon; ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation de l'aſtre, ſont au point de leur plus grande force, lorſqu'il paſſe au méridien, & déclinent avec lui quand il va ſe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction. Preſque toutes les nuits de l'année, celles d'été ſurtout, ſont calmes & étoilées; les neiges que les vents du Sud-Oueſt amenent en hiver ne ſont pas conſidérables, elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus ſur la ſurface des terreins. Les ruiſſeaux ne gelent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & ſe convertiſſent en roſée au lever du ſoleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvions en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru preſque inſenſibles entre les ſaiſons. Sous un tel climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont comme impaſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains; & c'eſt ce qu'on a éprouvé pendant un ſéjour de trois années.

Des Eaux.

LE peu de matiere minérale trouvée aux Iles Malouines, répond de la ſalubrité des eaux; elles ſont partout commodément placées; aucunes plantes d'un caractere dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'eſt ordinairement ſur du gravier ou ſur du ſable, & quelquefois ſur des lits de tourbe, qui leur laiſſent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais ſans en diminuer la qualité ni la légereté.

Du Sol.

IL y a partout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut pour ſouffrir la charrue; le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes juſqu'à près d'un pied, qu'il étoit indiſpenſable avant que de cultiver, d'enlever cette couche & de la diviſer pour la deſſécher & la brûler. On ſait que ce procédé eſt merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Au-deſſous de la premiere couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur, & qui le plus ſouvent en a beaucoup davantage; on rencontre enſuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle eſt ſoutenue par des lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve fai-

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

se avec l'eau forte. Il paroît même que le Pays est dépourvu de cette nature de pierre; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produisant des étincelles & même une lumiere phosphorique, accompagnée d'une odeur sulphureuse. Au reste il ne manque point de pierres à bâtir; la plupart des Côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées, qui sont celles des ardoises & d'une espece de pierre contenant des particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espece inconnue dans ces Mers; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité; on l'auroit taillée avec un coûteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise; les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

Tourbe & ses qualités.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au-dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrein. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, sans en appercevoir des couches considérables, toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré suffisant de dessication. C'étoit celle dont on se servoit; son odeur n'étoit point malfaisante, son feu n'étoit pas triste, & ses charbons avoient une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus on pouvoit allumer une lumiere aussi aisément qu'avec de la braise; elle suffisoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses pieces.

Des Plantes.

Tous les bords de la Mer & des Iles de l'intérieur sont couverts d'une espece d'herbe que l'on nomma improprement *Glayeuls*; c'est plutôt une sorte de gramen. Elle est du plus beau verd & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toît, & leur paille seche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrîmes nos maisons; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyeres, les arbustes & le gommier sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues, plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbustes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Gommier résineux.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Elle est d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante; on laprendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

terre de cette couleur; elle ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa surface de forme convexe présente un tissu si serré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous asseoir ou de monter dessus; sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit aussi sûrement qu'une pierre, sans en être foulée; sa largeur s'étend d'une maniere disproportionnée à sa forme, il y en a qui ont plus de six pieds de diametre sans en être plus hautes. Leur circonférence n'est réguliere que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une sphere; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bosses & des creux sans aucune régularité. C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *gomme*; mais comme elle ne peut se dissoudre que dans les spiritueux, elle fut décidée résine. Son odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement sur le terrein & la renversâmes. Nous vîmes en la brisant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des thytimales; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Elle paroît se plaire sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisieme année qu'on chercha à connoître sa fleur, & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singuliere & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en Médecine, plusieurs Matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légeres blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante ainsi retournée, perd sa résine à l'air seul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? En cet état elle étoit d'une légereté surprenante & brûloit comme de la paille.

Plante à Bierre.

APRÈS cette plante extraordinaire on en rencontroit une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbrisseau, & quelquefois rampe sous les herbes & le long des Côtes. Nous la goûtâmes par fantaisie, & nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la bierre. Nous avions apporté une certaine quantité de mélasse & de grains; les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, & l'habitant une fois instruit, ne manquoit jamais de cette boisson, que la plante rendoit anti-scorbutique; on l'employa très-spécifiquement dans des bains que l'on faisoit prendre aux malades qui venoient de la Mer. Sa feuille est petite & dentelée, d'un verd clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espece de farine un peu glutineuse & d'une odeur aromatique.

UNE

Histoire Naturelle des Malouines.

Une espece de céleri ou persil sauvage, très-abondante, une quantité d'oseille, de cresson de terre & de cétéracs à feuilles ondées, fournissoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit desirer contre le scorbut.

Fruits.

Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois & nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étoient les seuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommâmes *mûre*, est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches & se reproduit comme les fraisiers. Le lucet est aussi rampant, il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes & de couleur de myrthe; ces fruits sont blancs & colorés de rouge du côté exposé au soleil; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles, dont l'infusion prise avec du lait a paru très-agréable. Cette plante se cache sous les herbes & se plaît dans les lieux humides; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Fleurs.

Parmi plusieurs autres plantes, qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'Ile habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Est à l'Ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte, dans sa saison, de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espece de scolopandre ou de cétérac. Ces feuilles ne sont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en-dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinture.

Plantes marines.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La Mer est presque toute couverte de goemon dans le Port, surtout près des Côtes, dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre service que de rompre la lame lorsque la Mer est grosse. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportoient plusieurs especes de coralines très-variées & des plus belles couleurs; elles ont mérité une place dans les Cabinets des Curieux, ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plan-

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

tes, elles sont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si serré & leurs fibres si délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Des Coquilles.

LES Côtes des Malouines ont fourni aux Cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnoît trois especes de ces bivalves, parmi lesquelles celle qui est striée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de fossiles; ce qui peut servir de preuve à cette assertion que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la Mer, ne sont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas, estimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & striées, & de la plus belle nacre, &c.

Des Animaux.

ON ne voit qu'une seule espece de quadrupede sur ces Iles: elle tient du loup & du renard. Les oiseaux sont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins sont les seuls amphibies. Toutes les Côtes abondent en poissons, la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute Mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent, ou que la Mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

LE loup-renard, ainsi nommé, parce qu'il se creuse un terrier & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la Mer. Il suit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre premiere descente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboyement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les Iles?

LES oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquilité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités; sans parler des baleines qui, comme on sait, ne se nourrissant que de frétin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelle sur les roches, & les autres planent sans cesse au-dessus des eaux.

Des Oiseaux à pieds palmés.

PARMI les oiseaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne differe de ceux d'Europe que par son côl d'un noir velouté, qui fait une admirable opposition avec la blancheur du reste de son corps: ses pattes sont couleur de chair. Cette espece de cigne se trouva aussi dans la Riviere de la Plata & au Détroit de Magellan.

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

QUATRE especes d'oies sauvages formoient une de nos plus grandes richesses. La premiere ne fait que pâturer, on lui donna improprement le nom d'*Outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, & son long col pour observer le danger; sa démarche est légere, ainsi que son vol; elle n'a point le cri desagréable de son espece. Le plumage du mâle est blanc, avec des mêlanges de noir & de cendré sur le dos & les aîles. La femelle est fauve, & ses aîles sont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine, nourrissante & de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât: indépendamment de celles qui naissent sur l'Ile, les vents d'Est en automne en amenent des voliers, sans doute de quelque terre inhabitée: car les chasseurs reconnoissoient aisément ces nouvelles venues, au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres especes d'oies n'étoient pas si recherchées, elles se nourrissent de poisson & en contractent un goût huileux. Leur forme est moins élégante que celle de la premiere espece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-dessus des eaux, celle-ci est criarde. Les couleurs de leur plumage ne sortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces especes, ainsi que les cignes, ont, sous leurs plumes, un duvet blanc ou gris très-fourni.

DEUX especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers different peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu, est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

ON voyoit deux especes de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que nous les prîmes pour le grêpe, dont on fait des manchons précieux: cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur a fait donner le nom de *Plongeons à lunettes*. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte: en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuille sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

DEUX especes d'oiseaux, que l'on nomma *Bec-scies*, on ne sait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, aussi serrées & aussi soyeuses que celles du plon-

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

geon blanc, les rapprochent de cette espece; ce que l'on n'oseroit cependant pas assurer. Ils ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisieme. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défioient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractérisé par deux tuyaux de même matiere que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *Quebrantahuessos*.

UNE quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de caniats & d'équerrets, presque tous gris & vivant par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vîtesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

ON distingua trois especes de pengouins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anson. Ce pengouin de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec, plus long & plus délié que celui des pengouins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son col très-long quand il chante, son allure assez légere, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singuliere. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à suivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson: mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas & qu'il absorboit sa graisse; aussi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par famille comme la seconde sur de hauts rochers dont elle partage le terrein avec les becs-scies; ils y pondent aussi. Les caracteres qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *Pengouins sauteurs:* en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espece a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite espece en a tous les caracteres. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits, n'ayant que le duvet, & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde espece ne differe que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux especes sont noires, avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme, qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc à cause de sa conformité avec les deux autres.

Histoire Naturelle des Malouines.

Trois especes d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux beccassines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches & présentent toutes sortes de couleurs.

Oiseaux à pieds non palmés.

Les beccassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & sont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue; & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu de champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut des airs; alors elles sont maigres: la saison de les manger excellentes est l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *Pie de Mer*, à cause de son plumage noir & blanc; ses autres caracteres distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes sont assez communes; nous les prîmes pour des hérons & nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce sont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux especes d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne; une troisieme ne nous quittoit pas: on la nomma *oiseau rouge*; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, surtout en hiver; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres especes passageres, l'une est fauve & a le ventre marqueté de plumes noires; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Les lions & les loups marins sont déja connus; ces animaux occupent

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

Des Amphibies.

tous les bords de la Mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *Glayeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrein pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anson, devroit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite, sans trompe & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe; ainsi ce sont trois especes bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique sententrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déja formé une branche de commerce.

Des Poissons.

Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'especes de poissons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *Muge* ou *Mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchoit. Le gradeau est aussi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets, poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces especes, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi lesquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet transparent*. Il a la tête de ce poisson, le corps sans écailles, & absolument diaphane. (*b*) On trouve aussi quelques congres sur les roches; & le marsouin blanc ou taupe se montre dans les baies pendant la belle saison. Si on avoit du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des soles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espece de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit, & les autres poissons étoient en abondance.

Des Crustacés.

QUANT aux crustacés, on n'en a distingué que trois especes fort petites: l'écrevisse rouge, même avant que d'être cuite, c'est plutôt une salicoque; le crabe à pattes bleues, qui ressemble assez au tourelourou, & une espece de chevrette très-petite. On ne ramassoit que pour les curieux ces trois sortes de crustacés, ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France. Le pays paroît être absolument privé d'huîtres.

ENFIN, pour présenter un objet de comparaison avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, située

(*b*) Avec une raie bleue d'une ligne de large, qui regne depuis les ouies jusqu'à la queue, entre deux raies jaunes. Les Espagnols du Chili le nomment *Rovallos*.

à la même latitude dans l'Hémisphere boréal, que les Iles Malouines dans l'autre Hémisphere. Sçavoir, „ que cette Ile est agréable par la bonté & „ la sérénité de son air; la chaleur & le froid n'y sont jamais excessifs. Le „ pays bien coupé de lacs & de rivieres, offre de grandes plaines couvertes „ de pâturages excellens, point de bêtes venimeuses, les lacs & les rivieres „ poissonneuses (c)."

HISTOIRE NATURELLE DES MALOUINES.

(c) Voyez l'Histoire universelle.

---

§. III.

Eclaircissemens sur la Côte de la Terre Magellanique.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

Nulle Côte habitée au Sud de Buenos-Aires.

C'est Buenos-Aires qui doit être regardée, non-seulement comme le terme des Colonies Espagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines sur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y présentent que des Déserts, jusqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages stériles. Cependant on ne peut se dispenser de recueillir quelques lumieres incertaines, qui ont fait quelquefois soupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également désertes, & qui ont même fait naître l'espérance d'en trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

Témoignage du P. Feuillée sur le Pays & la République des Césaréens.

Il rapporte, comme on l'a déja fait sur des témoignages plus anciens, qu'en 1539, Charles-Quint ayant permis à . . . . alors Évêque de Placentia, d'envoyer quatre Vaisseaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrerent dans le Détroit après une heureuse navigation, le 20 Janvier de l'année suivante. Lorsqu'ils y furent avancés d'environ vingt-cinq lieues, un vent d'Ouest en jetta trois sur la côte, & les y brisa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi lesquels on comptoit quelques Prêtres, & dix-huit à vingt Femmes, parvinrent à se sauver. Le Capitaine du quatrieme Vaisseau, qui étoit demeuré au large, sans avoir rien souffert de la tempête, fut peu sensible aux cris & aux larmes de ses Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop son bord, lui fit abandonner cette troupe de Malheureux, pour suivre sa route jusqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur avanture. „ On croit, (dit le Pere Feuillée,) que ceux qui resterent „ dans le Détroit ont été l'origine d'un Peuple, nommé les *Césaréens*, qui „ habitent une Terre à quarante-trois ou quarante-quatre degrés de hauteur du Pôle Antarctique, au milieu du Continent qui sépare la Mer du „ Nord de celle du Sud, Pays extrêmement fertile & très agréable, fermé, du côté de l'Ouest, par une Riviere grande & rapide. Ceux qui „ en ont visité les bords ont vu, de l'autre côté, des Peuples fort différens „ des Naturels du Pays, & des linges blancs mis à secher. Ils ont même „ entendu des cloches. J'appris au Chili, (continue le Mathématicien

Césaréens, Peuple formé d'Espagnols.

Eclaircissemens sur la Côte de la Terre Magellanique.

„ Minime,) que l'entrée dans les Terres des Césaréens est défendue par „ une Loi Capitale à tous les Etrangers, sans en excepter les Espagnols. „ C'est ce qu'on a sçu d'un Indien, leur Espion, qui s'étant laissé gagner „ par un Missionnaire zelé, promit de lui faciliter le passage de la Riviere, „ le conduisit en effet à l'autre rive, & le cacha dans un Bois avec son Va- „ let, après s'être engagé à les y venir prendre la nuit suivante, pour les „ introduire dans la Ville. Il vint à l'heure marquée; mais loin d'exécuter „ le reste de ses promesses, il assassina le Missionnaire; & n'auroit pas plus „ épargné le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par une heureuse fuite, qui le fit „ arriver au Chili, où il rapporta l'infortune de son Maître."

Le Pere Feuillée paroît persuadé (*a*) de la vérité de cette Histoire. „ La nécessité (dit-il,) ayant contraint les Espagnols des trois Vaisseaux „ d'en recueillir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils cher- „ cherent, dans cette vaste Région, une Terre qu'ils pussent habiter, & „ dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une République „ bien ordonnée. Ces peuples, (ajoute-t-il,) n'ayant rien à desirer, par- „ ce qu'ils trouvent chez eux de quoi satisfaire à tous leurs besoins, veulent „ conserver leur tranquillité, qu'ils craindroient de perdre en se liant „ avec d'autres Nations."

Mais ceux qui trouveroient de l'incertitude dans les conjectures du Pere Feuillée, & qui croiroient devoir attendre des éclaircissemens plus sûrs, en vont trouver dans la Relation d'une entreprise, également importante par son objet, par le caractere de ceux qui y furent employés, & par la Majesté du nom Royal, dont elle porte les auspices.

(*a*) Journal des Observations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

---

§. IV.

Voyage du Pere Quiroga sur la Côte de la Terre Magellanique.

Voyage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1745.

Observations faites depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit.

En 1745 (*a*), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Espagnole nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée de huit pieces de Canon, & commandée par Dom Joachim *Olivarez*, Régidor de Cadix, d'où elle étoit partie. Philippe V. en avoit choisi les Pilotes, entre les plus habiles d'Espagne. Le premier étoit Dom Diegue *Varela*, Basque; le second, Dom Basile *Ramirez* de Séville: & ce Monarque voulut que le P. Joseph *Quiroga*, Jésuite, qui s'étoit fait, avant que de renoncer au Monde, la réputation d'un très habile Homme de Mer, fît le Voyage avec eux. La Frégate étoit destinée à ranger, aussi près qu'il seroit possible, la Côte Occidentale de la Mer Magellanique, depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit de Magellan, & le Pere Quiroga étoit chargé des Observations. Il avoit ordre de se faire accompagner de deux autres Jésuites du Pa-

(*a*) On a l'obligation de ce Journal au P. *Loçano*, qui l'a mis en ordre sur les Mémoires des PP. *Quiroga* & *Cardiel*.

Paraguay, & ce fut ſur les PP. Matthias *Strobl* & Joſeph *Cardiel* que le choix tomba. La premiere vue du Roi d'Eſpagne, dans cette entrepriſe, étoit de faire chercher, ſur cette Côte, des Peuples diſpoſés à ſe réunir ſous la conduite des Jéſuites, pour embraſſer le Chriſtianiſme & former des *Réductions* ſur le modele du Paraguay; la ſeconde, de trouver quelque Port commode, qui pût être fortifié, pour ſervir de retraite aux Navires Eſpagnols, pour s'aſſurer d'une entrée facile dans le Continent, & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1745.

Projet de la Cour d'Eſpagne.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, qui étoit prévenu ſur cette Expédition, ayant déja fait ſes préparatifs, la Frégate remit à la voile le 15. Décembre de la même année. Elle ſe rendit d'abord à *Monte-Video*, où la Garniſon de cette Place lui fournit vingt-cinq Soldats, deſtinés à garder le Port qu'on choiſiroit pour un Etabliſſement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter auſſi, dans l'eſpérance d'y raſſembler un grand nombre d'Indiens. Quoique Monte-Video ne ſoit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires, on ne put y mouiller que le 13; & les vingt-cinq Soldats furent embarqués ſur la Frégate, aux ordres de l'Alferez Royal Dom Salvador Martin *del Olmo*. On leva l'ancre le 17, avec un vent entre Nord & Nord-Oueſt. Mais la neige, qui tomba tout le jour, fit paſſer l'Ile de *Flores* ſans la voir.

Le Dimanche 19, on mouilla trois lieues au-deſſous de l'Ile de *Lobos*, qui reſtoit au Nord-Nord-Oueſt, & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. A l'Eſt-Sud-Eſt elle a une chaîne de Rochers dangereux, qui ne s'élevent point au-deſſus de la ſurface de l'eau. Le 21, on ſe trouva par les 35 degrés 11 minutes de Latitude Auſtrale; le Dimanche 26, par les 38 degrés 34 minutes, vent de Sud-Eſt; & le Mardi 28, à 39 degrés 9 minutes, où les Pilotes s'eſtimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La ſonde, jettée l'après-midi, fit trouver 52 braſſes, ſable fin & gris, & les Baleines commencerent à ſe faire voir. Mercredi, 5 de Janvier 1746, à dix heures du matin, on découvrit le *Cap Blanc* au Sud-Sud-Eſt, & la Côte du Nord, qui forme une grande Plage en forme d'Anſe, où les Navires peuvent mouiller à l'abri d'une Terre haute, & raſe comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere Quiroga l'ayant eſtimée au Sud-Eſt-quart-de-Sud, par les 46 degrés 48 minutes de Latitude, jugea que le Cap Blanc étoit par les 47; ce qui doit être bien obſervé, pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe, d'une Terre blanche, haute & plate auſſi, qui s'étend juſqu'à la Mer, avec une ouverture ſemée de pointes de Rochers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires, la Longitude du Cap Blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La ſonde ne trouve point de fond ſur toute cette Côte; mais, à la pointe du Cap Blanc, on voit comme un Rocher, qui ſemble coupé en deux; & plus au Sud une pointe de terre baſſe. Enſuite la Côte court Nord & Sud; & forme une Anſe fort grande, juſqu'au Port *Deſiré*.

1746.

Le Jeudi 6, on ſe trouva au Sud du Cap Blanc, à quatre lieues de la Côte, portant ſur la grande Ile, qui ſe préſente à l'entrée du Port Deſiré. A l'honneur de la Fête du jour, on lui donna le nom d'*Ile des Rois*, qu'elle portoit déja dans quelques Relations. Toute l'Anſe, qui eſt entre le Cap

Port Deſiré.

Voyage sur la Côte de la Terre Magellanique. Quiroga. 1746.

Blanc & le Port Desiré, est assez haute, avec quelques ouvertures pleines de Buissons & de Salines. La Frégate entra, le même jour, dans le Port, par le Nord de l'Ile des Rois. Cette entrée est reconnoissable par un Ilot, blanc comme la neige, & qui est un peu en dehors. Du côté du Sud, on voit une Terre assez élevée, surmontée d'un Rocher, qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent aussi des Rochers assez hauts, qui semblent avoir été coupés; & celui qui est du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le soir, le Pere Cardiel, étant descendu à terre avec les deux Pilotes, trouva que la Marée commençoit à monter vers sept heures du soir. Ils apperçurent, sur le rivage, de petites Lagunes, dont la superficie étoit une croûte de sel de l'épaisseur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7, le commencement de la Marée fut à sept heures 15 minutes du matin.

Le Pere Cardiel descendit à terre une seconde fois, avec l'Alferez & seize Soldats, dans l'espoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté, le Capitaine, les deux Pilotes, le P. Quiroga & le P. Strobl, se mirent dans la Chaloupe, pour achever de reconnoître le Port. Ils tournerent à l'Ouest, & côtoyerent toute la partie méridionale de l'Ile des *Pingouins*; ils sonderent le Canal, jusqu'à l'Ile de *los Paxaros*; & passant entre cette Ile & la Terre-ferme, ils rencontrerent un petit courant tout couvert de Cannes, qui paroissoit une Riviere, à l'abri de tous les vents. Enfin, étant descendus sur le Continent, ils monterent sur les plus hautes collines, pour observer le Pays, qui leur parut fort sec, plein de crevasses, semé de monticules, de rochers, & de pierres à chaux, & sans aucun arbre, si ce n'est dans quelques fonds, où il s'en trouve de fort petits, avec beaucoup de buissons & de halliers. Telle est toute la Côte Septentrionale de ce Port, depuis l'Ile de los Paxaros, qui couvre une petite Anse fort sûre, où toutes sortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Ouest, sur la même Côte, & vis-à-vis de l'Ile des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Puits, dont l'eau leur parut fort saine. C'est la seule, dit-on, que les Hollandois aient pu trouver dans ce Port.

Le P. Cardiel eut la curiosité de monter, avec sa Troupe, sur une très haute Montagne. Il trouva, sur la cime, un grand monceau de pierres, qui couvroient un Squelette, presque pourri, d'une taille ordinaire, & non de cette taille gigantesque que la Relation du Voyage de Jacques le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (*b*). Du reste, après avoir parcouru tout le Pays, il ne trouva aucun vestige qui pût lui faire juger qu'on y eût passé; pas un seul arbre, mais seulement quelques buissons; point d'eau douce; & peut-être seroit-il mort de soif, avec tous ses Compagnons, si la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eut fait trouver

(*b*) Voyez, ci-dessus, Tome XIV pag. 232.

Nota. Le Maire n'est pas le seul qui ait cru voir des Géans sur cette Côte. On peut consulter la Dissertation que nous avons insérée dans le Tome XVI. pag. 161-166; & ce fait, si longtems contesté, se trouve encore confirmé par des Relation toutes récentes, dont nous donnerons ci-dessous des Extraits. R. d. E.

un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Pays qu'ils découvrirent, du sommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence: mais, dans celui qu'ils eurent le courage de visiter, un Homme ne trouveroit pas de quoi vivre, ni de quoi se bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, si l'on excepte quelques petits Oiseaux, & les traces d'un ou deux Guanacos. Vers le soir du même jour, ceux qui étoient restés sur la Frégate virent un chien, qui leur parut domestique, & qui aboyoit de toute sa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu: mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Voyage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, se firent débarquer du côté du Sud; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrerent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournerent, par l'Ouest, jusqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'*Olivarez*, à l'honneur du Capitaine. De-là, étant entrés dans un Canal étroit, qui sépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anse, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage; & la Marée basse ayant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Ensuite, ayant débarqué dans l'Ile, ils observerent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Ouest-Sud-Ouest. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'assurerent de la position de l'Ile de *las Peñas* & de celle *des Rois*. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarez, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrein sec. Ils trouverent quelques Huîtres, à la Pointe Occidentale; & les Matelots y pêcherent de grosses & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Ile d'Olivarez.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Ouest-Sud-Ouest: ensuite, on passa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruisseau, formé par une source assez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer: mais l'eau qu'on en tira ressembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Riviere qu'à celle d'un Puits; l'endroit est d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le second Pilote, qui avoit fait cette découverte, la source fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Pays d'alentour ressemble à celui qu'on avoit vu jusqu'alors, & n'est pas mieux pourvu d'arbres.

Le Lundi 10, en continuant d'avancer sur le même Canal, toujours à l'Ouest-Sud-Ouest, on rencontra une Ile, toute couverte de Rochers, qui fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parce qu'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis quatre brasses jusqu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournerent vers la Frégate, où ils arriverent presqu'en même tems que le P. Cardiel. Ce Missionnaire avoit trouvé partout un Pays de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une source d'eau potable, quoiqu'un peu saumâtre.

De toutes ces Observations, l'auteur du Journal conclut que le Port

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Desiré est un des meilleurs Ports du Monde, mais que manquant de tout & le Pays ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en est inutile pour un Etablissement. On y trouve néanmoins de quoi faire du verre & du savon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fusil, blanche & rouge, qui renferme un talc aussi brillant que le Diamant, des pierres à aiguiser, & d'autres qui paroissent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voisin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'est le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils représentent sur leurs Cartes avec de longues crinieres qu'il n'a point : il a seulement au cou un peu plus de poil que sur le reste du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : du reste, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands sont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant sont des nageoires, qu'ils étendent comme des aîles ; ceux de derriere ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne sont pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri ressemble au meuglement des Vaches, & se fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue est celle d'un Poisson. Ils marchent fort lentement, mais se défendent fort bien lorsqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à son secours (c). Ils vivent de Poisson, ce qui est cause apparemment de sa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Frégate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calemars.

LA Latitude du Port Desiré, suivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, est de 47 degrés 44 minutes ; & sa Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée est fort étroite, & très aisée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-seulement ce passage, mais encore le Canal, qui court Est & Ouest jusqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarez, où il ne peut entrer à la fois qu'un seul Vaisseau. Il n'y en a point qui ne puissent mouiller jusqu'à l'Ile de Roldan ; mais le meilleur ancrage est à l'Ouest de l'Ile des Pingouins, où les Navires sont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller aussi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent ; quelques raffales, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaisseaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

LE Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port *Saint Julien*. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude jusqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anse, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demi-lieue de terre. Cette Terre court Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-de-Sud : elle est haute : mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien

(c) Les noms des Animaux marins different dans les Relations ; & les Descriptions même se ressemblent quelquefois si peu, qu'il reste presque toujours de l'embarras. *Lion*, *Veau*, & *Loup*, *marins*, paroissent les noms du même Animal. Voyez la Relation d'Anson, au Tome XV.

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

qui puisse plaire à la vue; & la perspective consiste dans une chaîne de Montagnes pelées. La sonde, jettée vers six heures du soir, parce qu'on appercevoit des Bas fonds, fit trouver quinze brasses, fond de gravier: mais le Jeudi 13, on mouilla sur vingt brasses. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Est, pour se dégager des Basses, qui s'étendent au Nord-Ouest, & sur lesquelles il n'y a que six brasses d'eau. Elles sont à deux lieues & demie de la Côte, qui dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Ouest-quart-de-Sud & Sud-Sud-Ouest. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Ouest: c'étoit un vent de Tourbillon, qui partoit d'une nuée fort obscure; phénomene rare, car les Trompes sortent presque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui est d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colomne, que le vent chasse. Malheur au Vaisseau qu'elle rencontreroit sur sa route. Quoiqu'on tire ordinairement dessus un coup de Canon pour la faire crever, la Frégate en fut quitte pour carguer toutes ses voiles. Après avoir rangé la Côte jusqu'au 49e degré 15 minutes, on fut surpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'est dans les Cartes. Alors, le vent ne cessant point d'être favorable, on résolut de faire route jusqu'au Détroit, & de remettre au retour la visite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Ouest avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvieme degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Ouest. Elle est droite, & si saine, qu'on peut la ranger de près sans aucun risque. La terre est basse. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui se présente d'abord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du soir, on découvrit au Sud-Ouest la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'éleve beaucoup aussi. On en étoit Est & Ouest, à cinq heures, sur quatorze brasses, fond de gravier, loin de Terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap de *Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger ensuite la Terre: mais on ne trouva point de Baie; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Est-quart-de-Sud. A neuf heures du soir, le vent augmenta jusqu'à rendre la Mer fort grosse, & toute la nuit se passa dans un grand danger. La Frégate essuyant des coups de Mer qui la remplissoient d'eau, les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit se tenir debout ni couché. Le second Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le visage dangereusement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après-midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 11 minutes de Latitude, & par estime, à 311 degrés 3 minutes de Longitude.

Le 17, appercevant à l'Ouest la Riviere de *Sainte Croix*, on rangea la Côte, qui forme une grande Anse, en demi-lune, depuis cette Riviere jusqu'à l'Anse de *Saint Pierre*. Cette terre est aussi aride, aussi dépourvue d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déja vues. Le 18, après avoir rangé l'Anse, on découvrit une séparation, qu'on prit pour l'embouchure

Voyage sur la Côte de la Terre Magellanique. Quiroga. 1746.

d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y ayant pas fait trouver de bon mouillage, on suivit la Côte, pour chercher *Rio de Gallejos*, qu'on croyoit un peu plus au Sud. La hauteur, prise à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par estime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19, sans cesser de suivre la Côte jusqu'à un Cap fort haut, duquel sort une pointe, qui forme un Bas fond, où l'on ne trouve que 6 brasses. Un peu plus loin au Sud, on apperçut une grande ouverture, & l'on y jetta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de Rio de Santa-Cruz, ou de Rio Gallejos. Un Pilote, qui se chargea de l'Observation, & qui ne revint qu'à l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit passer sur la pointe d'un Bas fond. Il avoit trouvé sur cette Plage une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les restes d'une sorte de Camp où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'espérance de trouver bientôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par six brasses, on trouva que dans l'espace de trois heures elle avoit baissé de trois brasses. On avoit reconnu que toute la Côte, jusqu'au Cap *des Vierges*, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, est une Terre basse qui court au Sud-Est, & que l'on n'étoit plus qu'à quatorze lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Espagne ne portoit point qu'on entrât dans le détroit, & que dans l'espace des quatorze lieues qui restoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de se borner à reconnoître soigneusement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être si loin au Sud qu'elle est marquée sur les Cartes, & que par conséquent il falloit remonter vers le Nord.

Port de Sainte Croix.

Cette idée fut suivie. On se trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, ayant fait Nord-Est, la pluie & le tonnerre qui ne cesserent point, n'empêcherent pas d'avancer heureusement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva sur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Est duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, sur neuf brasses d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée: il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere: mais reconnoissant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impossibilité de résister au courant de la Marée. A trois heures du soir, elle avoit baissé de six brasses; on craignit alors de se trouver à sec, parce qu'on commençoit à découvrir, autour du Vaisseau, des sables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus sûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on se vit environné de Bancs de sable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée se retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baisser lorsque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de risquer le passage dans les ténebres.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24; &

quoiqu'on fût délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Riviere de Sainte Croix est embarrassée, on se contenta d'avoir reconnu que ce Port est impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (*d*). Depuis l'embouchure, on trouve un Pays fort uni, mais d'une stérilité absolue, sans arbres & sans collines, jusqu'au 49e. degré 26 minutes de Latitude: mais de-là, jusqu'à la vue du Cap Blanc, qui est par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'assez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'ayant permis que de louvoyer avec de grandes difficultés, jusqu'au Lundi 31, on fit l'Ouest pour se rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Ouest, mais les courans faisoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, sans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui depuis les 48 jusqu'aux 49 degrés est bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, sans qu'on y puisse trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Est & Ouest des écueils que le P. Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui est à six lieues de Terre, ressemble à un Navire sans Mâts & sans agrêts. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en sont qu'à une lieue & demie, & dont on n'apperçoit que les Pointes. Toute cette Côte est basse, aride, & le Pays plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de distance en distance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & de-là, jusqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte forme deux grandes Anses, dont les Pointes sont au Sud-quart-de-Sud. La terre est haute; & d'espace en espace, on y apperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de sentir un air fort chaud, qui est très rare sur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jetta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anse, à l'Est de la même colline, fond de terre grasse & forte. Le lendemain, on trouva 14 brasses à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement; & du côté du Sud, depuis cinq jusqu'à sept brasses, même fond. Toute l'entrée est nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne se montrent qu'en basse Marée.

Baie & Port de Saint Julien.

Le vent d'Ouest étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue

(*d*) On a vû, au Tome XV de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loaysa y mouilla paisiblement avec son Escadre (1): & six ans auparavant, le fameux Magellan y avoit passé deux mois (2). De notre tems même, les Freres *Nodales* y passerent en 1715, en allant au Détroit de le Maire, & leur Relation en parle comme d'un bon Port; mais il paroît que les Marées, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de sable, qui le rendent inaccessible. Le P. Quiroga observe que le flux y est de six heures, & le reflux d'autant.

(1) Il n'y est proprement parlé que de son passage par le Détroit, pag. 145. Voyez aussi le Tome XIV. pag. 199 Note (*m*). R. d. E.

(2) Pigaphetta dit près de cinq mois, Tome XIV. pag. 198 Note (*f*). Mais il est question du Port de S. Julien. R. d. E.

Voyage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'espace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à mesure qu'elle baissoit, obligea de jetter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allerent à terre. Ils observerent les détours & les Bas fonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buissons, auxquels il paroissoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le soir, la Frégate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla sur douze brasses, fond de terre grasse & blanche.

L'Alferez & le P. Strobl descendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'espérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel se mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour sonder la Baie & chercher la Riviere qui est marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, sans voir aucune apparence de Riviere; mais ils s'assurerent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut passer une petite Ile fort basse, que la pleine Marée couvre presqu'entiérement. Ce qui n'est jamais couvert est toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Ouest paroît comme un Golfe; mais de basse Mer, elle demeure à sec. Au Sud-Ouest, on apperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Palissades blanches, à trois quarts de lieue desquels on se trouve encore à sec. Le P. Cardiel descendit & marcha jusqu'à la Côte, cherchant la Riviere de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui est marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anson (e). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

Après de soigneuses Observations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos jusqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la visite de la Baie; mais on ne put trouver, ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buissons armés d'épines. Le P. Strobl, qui s'étoit fait débarquer sur le rivage avec l'Alferez, rapporta aussi que tout ce qu'il avoit vu des environs de la Baie ne differoit point des lieux voisins du Port Desiré, mais qu'il avoit découvert, sur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau saumâtre. Il ajouta qu'ils paroissoient être l'ouvrage de quelques Voyageurs; qu'ils étoient assez récens, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vu une Lagune, dont la superficie n'étoit qu'une croûte de sel. Les Matelots n'ayant pas laissé d'y jetter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poissons d'un fort bon goût, qui ressembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns assurerent que c'étoit ce que les Espagnols nomment *Peje Palo*.

Le 12 les deux Pilotes descendirent, pour observer la situation des Salines, & revinrent le soir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conseil général, le P. Quiroga voulut entendre le sentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferez & de ses deux Confreres, sur l'Etablissement qu'on avoit dessein de faire dans cette

(e) Dans le Tome XV. de ce Recueil, pag. 280.

cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une derniere résolution, l'Alferez & le P. Strobl, suivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arriverent en bonne santé, & rapporterent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vu des Guanacos & des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

LES PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le second vers le côté opposé. Leur dessein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande distance de la Mer. Après avoir fait environ six lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même distance de l'extrêmité de la Baie, une Langue d'une lieue de circuit, dont toute la superficie étoit couverte de sel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buissons qui se trouvoient sur les bords, & la flamme se répandit jusqu'à deux lieues. Ceux qui suivoient le P. Cardiel se donnerent le même amusement. Ce Missionnaire fit, le premier jour, six lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il passa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il se remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un spectacle, qui dut lui causer beaucoup d'étonnement dans cette solitude: ce fut une maison, d'un côté de laquelle il y avoit six bannieres déployées, de différentes couleurs, attachées à des pôteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché sur trois pieux hauts, & plantés aussi en terre. Le Missionnaire, étant entré dans la maison avec ses soldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit sur la tête une plaque de laiton, & des Pendans d'oreilles de même métal. Sur le rapport que le P. Cardiel & ses Compagnons firent à leur retour, on reconnut que les trois Morts étoient de la Nation des Puelchés, & ce Missionnaire se flatta de trouver plus loin quelque Pays habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ses provisions étant épuisées, il prit le parti de s'arrêter. Ses soldats virent des Oies sur les bords de quelques lagunes. L'espérance qu'il conservoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en se faisant précéder de deux soldats, avec une Lettre, par laquelle il demandoit trente hommes & des vivres.

Etrange rencontre de plusieurs cadavres.

ON étoit au 15. Le même jour, un des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquerent dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs: mais un vent forcé les obligea de descendre à terre, dans une petite Anse, où les Matelots ayant jetté leurs filets prirent quantité d'une espece de Truites, qui ne pesoient pas moins de sept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne parut bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux soldats du P. Cardiel avoient inutilement cherché, arriva le soir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du sel de la hauteur d'une aune, blanc

Voyage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

comme la neige & fort dur, mais qu'il n'avoit vu, de ce côté-là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut le lendemain la Lettre du P. Cardiel; & non-seulement il fit accorder le secours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repassa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de sonder la Baie, descendirent près d'une assez haute colline, qui est au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ trois lieues à l'Ouest, & presque aussi loin au Nord: mais ils ne purent savoir si l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'assurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un soldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué, & le P. Strobl lui déclara qu'après une juste délibération, il ne croyoit pas que la prudence permît d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'ayant à leur opposer que des gens harassés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui se tenoit comme sûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parce qu'il avoit vu un chien blanc, qui après avoir longtems aboyé contre sa Troupe, s'étoit retiré apparemment vers ses Maîtres, insista sur l'importance de l'occasion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Missionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir son autorité. Sa principale raison étoit, que les provisions ne suffisoient pas pour sa Troupe. On retourna au Vaisseau.

Cependant le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à son opinion, proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le P. Strobl y consentit; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Matelots qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer: ils avoient trouvé qu'elle seroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures; observation, dont ce Pere releve la nécessité pour ceux qui entrent dans ce Port, parce que la différence de la haute & de la basse Mer est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Bancs, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

Marche du P. Cardiel.

Le P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Ouest. Il étoit au milieu de sa Troupe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent par des sentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens; & chaque journée fut de six à sept lieues. Le soir de la quatrieme, on apperçut un peu à l'écart une colline assez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de Pays, tout semblable à celui qu'on avoit parcouru jusqu'alors, c'est-à-dire sans

arbres & sans la moindre verdure; mais il se trouvoit assez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & plusieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demi-lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à personne. Plusieurs Soldats néanmoins dont les souliers n'avoient pû résister à des chemins si rudes, marchoient piés nus, & souffroient beaucoup des plaies qu'ils se faisoient continuellement. Le P. Cardiel, ayant commencé par sentir de grandes douleurs dans la hanche, se trouva, le cinquieme jour, hors d'état de marcher sans une bequille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit: quoiqu'ils trouvassent des buissons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ses exhortations inspiroient le même courage, s'ils n'eussent compris que n'ayant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déja passés sans succès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner sur leurs pas.

Pendant leur absence, le P. de Quiroga avoit observé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent plusieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de sel, d'une blancheur éblouissante. Ils apperçurent sept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurerent persuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des vestiges étoient des *Aucaes*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du sel. A la vérité, il étoit surprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, surtout du côté du Chili, où ces Animaux sont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrêmité méridionale du Continent n'en ont pas l'usage.

Les espérances de la Cour manquent.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé au Conseil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Missionnaires s'arrêtassent dans un Pays, où non-seulement il n'y avoit point d'Infideles à convertir, mais où il n'étoit pas possible de subsister. Le même jour on se disposoit à partir, lorsque le vent tourna au Sud-Ouest. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoyés trouva, au milieu d'un champ, un Pôteau, avec cette Inscription: *John Wood* (*f*). Le vent, qui ne changea point le jour suivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut employé à planter aussi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Espagnols: *Reynando Phelipe V. año de* 1746. Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent ayant tourné à l'Ouest, l'ancre fut levée à cinq heures du soir, & l'on sortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Est.

(*f*) Il y avoit 76 ans que les Capitaines Wood & Narborough avoient pris possession du Pays, d'où ils emporterent une Inscription que le Maire y avoit laissée 55 ans avant leur arrivée. Voyez les Relations du Tome XV. pag. 179 & 196. R. d. E.

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

QUIROGA. 1746.

Erreur du Journal de l'Amiral Anson.

APRÈS tant d'exactes observations, comparées avec celles qui s'étoient faites jusqu'alors, on n'aura point d'embarras sur le parti qu'on doit prendre, entre le Chapelain de l'Amiral Anson, qui, sur la foi de quelques Voyageurs, assure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Riviere, sortie d'un grand Lac, d'où sort aussi une autre Riviere, qu'il nomme *la Campana*, & qui va se décharger dans la Mer du Sud; où tant d'habiles Observateurs, qui ont fait plusieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, assurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruisseau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivieres auxquelles on supposoit leur source dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conseil Royal des Indes, un projet d'établissement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, suivant le P. Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude australe, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec différence de quelques minutes, ne sont pas tombés dans une grande erreur. Le même Missionnaire marque sa Longitude, prise du Pic de Tenerife, où les Espagnols ont fixé leur premier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en est d'autant plus difficile, qu'il n'y a presque rien qui la fasse reconnoître, & que si l'on n'a pu prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'estime, qui n'est jamais une regle sûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parce que la premiere Anse qu'on découvre est pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Missionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

Observations nautiques, sur le Port de Saint Julien.

PRESQU'À l'Ouest de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui se fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Est, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile: mais à mesure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont aussi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parce que la Côte est bordée d'écueils; mais quand on est par les 49 degrés, il faut suivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour se mettre Est & Ouest de cette Colline. Alors on trouvera la premiere Anse, qui est reconnoissable du côté du Nord-Est, parce qu'elle forme, vers le Nord, une barriere de rochers fort blancs. La terre qui est au Sud, jusqu'à Santa Cruz, est basse, & bordée aussi de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

DE Marée basse, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reste alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux brasses & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Ouest jusqu'au pié d'une Pointe où il y a quelques rochers; de-là il tourne au Sud, assez près de la Côte de l'Ouest. En haute Mer, l'accès en est facile aux plus grands Vaisseaux, parce qu'il s'y trouve six brasses de plus. Cependant si l'on n'a point un Pilote expert, il faut jetter la sonde avant que d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conseille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus si forte, pour être en état de mouiller lorsqu'elle commence à perdre. Les grands Vaisseaux peuvent avancer jusqu'à ce qu'ils soient derriere les Iles, où, de basse Marée, il y a toujours

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

treize ou quatorze brasses d'eau, sur un bon fond de terre grasse, noire, & mêlée d'un sable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots, parce que la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne sont jamais sans quelques Poules d'eau. Lorsque la Marée est baissée de moitié, un enfoncement, qui se trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, est entiérement à sec.

Le Port de Saint Julien est absolument sans eau douce, pendant l'Eté. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Ouest en sont éloignées de trois ou quatre lieues; & la plus proche, qui est au Nord-Ouest de l'entrée, est fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des neiges forme de petits Ruisseaux, qui viennent se décharger dans la Mer. On prétend qu'il seroit aisé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie sur la Pointe de pierre qui est au Sud-Ouest de la premiere entrée, parce que cette entrée est fort étroite, que le Canal n'en est qu'à une portée de fusil, & que de basse Mer toute l'Anse étant presqu'à sec, excepté à sa Pointe, jusqu'à n'avoir que trois brasses d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire usage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications; & des écailles d'huitres, qui se pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve aussi, dans les Collines qui sont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du Plâtre. Dans le Port même, la Pêche seroit abondante: il est rempli d'une espece de Poisson, qui ressemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poules d'eau, d'Oies & d'autres Oiseaux de Mer. Les Animaux terrestres les plus communs sont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Pays est stérile & plein de salpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, si ce n'est autour des buissons, & parmi les cannes, près des sources. Il n'y a nulle part un seul arbre, dont le bois puisse être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y est sec, & le froid très piquant en Hiver.

La Frégate, qu'on ne peut se dispenser de suivre dans son retour, ne trouva rien de remarquable jusqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés, à la hauteur d'une Anse qui est au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort grosse. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande est à une lieue du Continent, & la plus petite, qui est aussi la plus basse, à quatre lieues; toutes deux sur la même Ligne, Sud-Est & Nord-Ouest. Plus près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reste ce Cap a reçu fort mal à propos le nom de Cap *des Buissons*. Les Observateurs Espagnols n'y en virent pas un. C'est la Terre du Monde la plus aride. Les Courans y sont très forts au Sud & au Nord, & suivent la même regle que les Marées. La Côte est d'une hauteur moyenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anse. On entra dans la Baie sans aucun obstacle, & l'on mouilla presqu'au centre, par trente brasses, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga se mirent dans la Chaloupe, & trouverent dans

l'intérieur de l'Anse, formée par les deux Pointes du Cap, une fort bonne Baie, si profonde dans toutes ses parties, qu'à dix toises du rivage on trouve sept à huit brasses, fond de sable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté ceux de l'Est & du Nord-Est, qui ne sont pas fort à craindre dans ce Parage.

ILS monterent ensuite sur les plus hautes Collines, pour découvrir, au Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant rembarqués à six heures du soir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Pays composé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de los Camarones, par vingt-cinq brasses d'eau, sur un fond de sable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie est fort grande. On y seroit exposé à tous les vents, si du côté du Sud on ne pouvoit mouiller assez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Ouest, de Sud & de Sud-Est. Il paroît même que du côté du Nord, on ne seroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord-Est. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une suite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiseaux de Mer & de Loups marins. Les Observateurs donnerent à l'Ile le nom de *Saint Joseph;* & sa hauteur, prise au centre, se trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

LE 13, l'Alferez, le P. Strobl & six Soldats allerent observer la qualité du terrein, & chercher quelques Indiens. Ils retournerent à bord vers le soir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout ensanglantés. Un espace d'eau, qu'ils avoient apperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des neiges, se remplit d'eau, & demeure à sec le reste de l'année. Telle est la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre vestige de Sauvages: aussi le Pays ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

LE 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Sauces;* & le lendemain on se mit Nord & Sud du Cap de *Sainte Helene*, qui est au Nord de la Baie dont on étoit sorti le jour précédent. La hauteur du Pôle se trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte est presque partout fort basse; on y voit seulement quelques rochers, qui s'élevent un peu, & qui se présentent de loin comme des Iles. On se trouvoit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Sauces:* mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui est assez proche de Buenos-Aires pour être aisément visitée, demandoit d'autant moins d'observations, que c'étoit beaucoup plus près du Détroit, qu'on pensoit à faire un Etablissement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déja, obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à se rendre sensibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainsi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de Sainte Marie; & le lendemain, on découvrit, à l'Ouest, le *Pain de Sucre,*

Le même jour, on apperçut, au vent, un Navire qui étoit près d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Espagnole, commandée par Dom Joseph *Marin*, François de Nation, mais établi en Espagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoissoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le lendemain, à six heures, on se trouva devant Maldonado; & le 4 d'Avril, à cinq heures du soir, on mouilla heureusement à trois lieues de Buenos Aires.

Tableau général de la Côte, depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit de Magellan.

Le P. Quiroga finit par un Tableau Général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan. Elle est située entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Ouest l'embouchure de Rio de la Plata, jusqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Ouest jusqu'au Cap Blanc; du Cap blanc jusqu'à l'Ile des Rois, Nord & Sud; de-là jusqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Ouest, & dans cet intervalle elle forme plusieurs Anses. Depuis Rio Gallejos jusqu'au Cap des Vierges, c'est-à-dire presqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Est. La Terre est si basse jusqu'aux 40 degrés, que les Vaisseaux n'en peuvent gueres approcher; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, elle est fort haute jusqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, jusqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante brasses d'eau jusqu'à une demi-lieue de terre. Depuis la Baie de Saint Julien jusqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre est basse, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, jusqu'à Rio Gallejos, elle est médiocrement haute; ensuite fort basse jusqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, sans courir quelque danger proche des Iles qu'il a vis-à-vis, & qui s'avancent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Ile des Rois jusqu'à l'Ile Saint Julien, est peu sûre; & la prudence oblige d'y tenir le large.

Quant aux Vents, ce sont ceux de Nord, de Nord-Est, d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printems & de l'Eté. L'Est & le Sud-Est, qui seroient les plus dangereux, n'y soufflent point dans ces deux Saisons. Le vent de Sud-Ouest y grossit extrêmement la Mer; & l'on est presque sûr de la trouver grosse dans les conjonctions, les oppositions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées sont une des plus grandes difficultés de cette navigation; en quelques endroits, elles montent jusqu'à la hauteur de six brasses perpendiculaires, & font beaucoup varier les courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud; ou s'ils se rencontrent, ils se réfléchissent à l'Est & au Sud-Est.

Ce vaste espace n'offre point d'autre asyle pour les Vaisseaux que le Port Desir, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une source où l'on peut faire de l'eau; mais tout le reste de la Côte est si aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puisse trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de sel. Le froid se fait ressentir sur toute cette Côte, même en Eté; & l'on juge qu'il doit être excessif en Hi-

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

ver, quand on considere l'extrême quantité de neige qui tombe sur la Cordilliere, & sur le plat Pays, qu'elle ne fertilise point, & que son aridité continuelle rend incapable de rien produire. De-là vient que toute la Côte est sans Habitans.

Il paroît que depuis la Riviere de *los Sauces*, ou des *Saules*, que quelques-uns ont nommée *el Desaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre sur toute cette Côte. Ceux qui se sont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées sur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivieres, quelques Ravines qui se remplissent d'eau à la fonte des neiges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'est pas impossible qu'il n'en soit échappé quelques-unes aux Espagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'existent point. On ne doit pas faire plus de fond sur quantité de circonstances, qui se trouvent dans les Journaux de ces premiers Voyageurs. L'un assure, par exemple, qu'il a vu, sur les plus hautes Côtes du Port Desiré, des ossemens d'hommes de seize piés de long; cependant les trois seuls cadavres, que les Observateurs Espagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres disent que dans une Anse du même Port on pêche beaucoup de Poisson; & les Espagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diametre; & l'Equipage du *Saint Antoine*, qui examina soigneusement toutes ces Baies, n'y apperçut rien de semblable.

La Côte de la Terre Magellanique ne peut être habitée.

On doit conclure que cette derniere visite d'une Côte si peu fréquentée en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zele. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrêmité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Pays, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (*g*); l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras. Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Riviere des Saules: on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Ile formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Pays donnent à tous les Européens le nom d'Espagnols. On remarque néanmoins que les Jésuites du Paraguay ignorent si cette Ile est habitée. Ceux qui faisoient ce récit ajouterent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Espagnols, mais qu'en ayant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue; qu'on ne laissoit pas de les voir encore passer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais sçu comment & dans quel tems ils s'étoient établis dans cette Ile.

Deux singularités nouvellement connues.

Té-

(*g*) Le P. *Falconner*. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de sa commission.

Témoignages récens sur l'existence des Géans Patagons.

GÉANS PATAGONS.

LA Relation du Pere Quiroga a jetté de nouveaux doutes sur l'existence d'une race de Géans dans la Patagonie, à laquelle son Auteur n'accorde pas même des Habitans, parce qu'il n'y a vu ni des uns ni des autres. Mais outre que ce n'est point une raison pour infirmer tant d'anciens témoignages, de l'opinion contraire, cette question si curieuse, qu'on a déja traitée ailleurs, paroît maintenant décidée par de nouvelles Relations, dont nous avons promis d'insérer ici des Extraits. Entre ces Voyageurs modernes, on doit le premier rang au Chef d'Escadre *Byron*, qui, en 1764 & 1765, fit le tour du Globe.

Témoignages des Anglois.

„ EN approchant de la Côte (dit-il,) des marques sensibles de frayeur se
„ manifesterent sur le visage de ceux de nos gens qui étoient dans le canot,
„ lorsqu'ils apperçurent des hommes d'une taille prodigieuse. Quelques-
„ uns d'entr'eux, pour encourager peut-être les autres, observerent que
„ ces hommes gigantesques paroissoient aussi étonnés à la vue de nos mous-
„ quets, que nous l'étions de leur taille.

„ LE Commodore descendit à terre avec intrépidité, — fit asseoir ces
„ Sauvages, au nombre d'environ deux cents, & leur distribua des colifi-
„ chets. — Leur grandeur étoit si extraordinaire, que même assis ils
„ étoient presque aussi hauts que l'Amiral debout. — Leur taille moyenne
„ parut de huit pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus (*a*). La sta-
„ ture des femmes est aussi étonnante que celle des hommes, & l'on re-
„ marque dans leurs enfans les mêmes proportions.

„ LEUR langage n'est qu'un jargon confus sans mélange de Portugais &
„ d'Espagnol. — Ils regardoient fréquemment le soleil en signe d'adora-
„ tion. — Leurs chevaux avoient environ seize palmes de haut, & parois-
„ soient fort agiles; mais leur grandeur n'étoit point proportionnée à celle
„ des Cavaliers qui les montoient (*b*).

L'EDITEUR du Voyage de Byron confirme ces anecdotes par le témoignage de deux Officiers de son Vaisseau, qui lui permirent de publier leurs Relations. „ Les Patagons, (disent ces Officiers dans la Préface de l'Ou-
„ vrage,) ont pour la plupart neuf pieds; ils sont bien faits, quarrés, &
„ d'une force prodigieuse. Les deux sexes ont la peau couleur de cuivre,
„ portant de longs cheveux noirs, & sont vêtus de peaux de bêtes sauva-
„ ges. — Ils paroissoient voir avec plaisir le Lieutenant *Cummins*, à cause
„ de sa grande taille, qui est de six pieds dix pouces; quelques-uns de ces
„ Indiens lui frapperent sur l'épaule, & quoique ce fût pour le caresser,
„ leurs mains tomboient avec tant de pesanteur, que tout son corps en
„ étoit ébranlé. "

LES femmes des Patagons caresserent aussi le Commodore Byron; mais les politesses qu'elles lui firent essuyer, furent encore plus expressives; *elles*

(*a*) Il est à remarquer que le pied d'Angleterre a près d'un pouce de moins que notre pied de Roi. Au reste on ne mesura pas ces Sauvages.

(*b*) *Voyage autour du Monde*, Traduction Françoise, pag. 73 & suiv. jusqu'à 86.

GÉANS PATAGONS.

badinerent, dit l'Historien Anglois, *si sérieusement avec moi, que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser* (c).

Rapport des François.

La même année 1765, les François, aux ordres de M. de Bougainville, firent un premier Voyage dans le Détroit de Magellan, où ils rencontrerent l'Escadre Angloise, dont on vient de parler, & apperçurent aussi des Hommes, qui leur parurent d'un naturel très doux, & qui témoignerent une grande envie de venir à bord du Navire. „ On y en conduisit six, „ qu'on régala le mieux qu'il fût possible. Leur contenance n'annonçoit „ aucune surprise. C'étoient de pauvres Indiens, comme ceux qu'on avoit „ vus à Montevideo, vêtus de peaux de loups marins, de guanacos & de „ vigognes, n'aimant point le vin, mais beaucoup la graisse. On les ha„ billa d'étoffes rouges; on leur donna divers ustenciles de ménage, & on „ les reconduisit à terre, sous les cris de *Vive le Roi de France*, ce qu'ils „ repétoient très bien. Nous leur laissâmes un pavillon déployé. Ils nous „ témoignerent beaucoup de bonne volonté, & nous donnerent leurs arcs „ & leurs fleches. Quand nous les vîmes, ils étoient peints en blanc & „ *matachés;* mais aussitôt que nous leur eûmes donné du vermillon, ils „ s'en peignirent, paroissant aimer cette couleur. Lorsque nous nous en „ retournâmes, ils nous saluerent d'un *Vive le Roi*, qu'ils accompagnerent „ de leurs cris ordinaires. A mesure que nous nous éloignions, ils les re„ doubloient, & augmentoient en même tems leur feu autour du pavillon. „ Ce furent-là toutes les observations qu'on fit alors sur les Patagons. Ils „ traversent quelquefois le Détroit dans leurs canots d'écorce. On leur vit „ une espece de haches, qu'ils eurent grand soin de cacher ensuite, ainsi „ que leurs femmes & leurs enfans ".

Il ne paroît pas néanmoins que les hommes qu'on reconnut dans ce premier Voyage fussent d'une stature extraordinaire; & M. de Bougainville, parlant de ces Sauvages, qu'il appelle *ses Amis*, dans une Lettre à Dom Pernetty, datée de Paris le 16 Août 1766, s'y exprimoit en ces termes: „ Nous avons fait alliance avec ces Patagons si décriés, & que nous „ n'avons trouvés ni *plus grands*, ni même aussi méchans, que les autres „ hommes ". On doit remarquer qu'il n'a pas changé d'opinion depuis; mais il s'agit auparavant d'introduire sur la scene d'autres témoins qui déposent en faveur du Commodore Byron, dont la Relation n'a point échappé à la malignité de la Critique (*d*).

(*c*) Ce trait n'est point dans la Traduction Françoise. *Disc. Prélim. de l'Hist. d'un Voyage aux Iles Malouines, par Dom Pernetty*, pag. 44-47.

(*d*) L'Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (1), après avoir passé en revue tous les Voyageurs qui ont traversé le Détroit de Magellan, pour affoiblir, par des plaisanteries, ou par des injures, leurs témoignages au sujet des *prétendus Titans* de cette contrée, ajoute ces mots, contre le dernier: „ On peut juger, après cela, du „ crédit que mérite le Journal du Commodore „ Byron, qui pour se prêter aux vues du Mi„ nistre Anglois, a bien voulu se déclarer „ Auteur d'une Relation, que le moindre „ Matelot de son Escadre n'auroit osé pu„ blier..... Ce conte de Gargantua fut dé„ bité à Londres en 1766. Le Docteur Ma„ ty, si connu par sa petite taille & son Jour„ nal Britannique, se hâta extrêmement d'y „ ajouter foi, & de divulguer cette fable

(1) Tom. I. pag. 289. & suiv.

GÉANS PATAGONS.
II. Voyage.

Ce premier Voyage des François fut suivi d'un second vers la fin d'Avril 1766. On en a deux Relations distinctes, l'une de M. *Duclos Gayot*, l'autre de M. de *la Giraudais*, commandant les Vaisseaux du Roi l'*Aigle* & l'*Etoile*. Les deux Officiers s'accordent assez dans leurs récits, dont nous aurons soin de faire remarquer les différences. „ Dès le 4 de Mai „ (disent-ils,) on apperçut du feu sur la Côte des Patagons, & des Sau„ vages, tant à pied qu'à cheval, qui firent entendre leur voix, sans „ qu'on pût les comprendre. Les François répondirent par des cris, & „ arborerent leur pavillon. Cinq Patagons, bons cavaliers, & montés sur „ des chevaux fort agiles, suivirent les Vaisseaux le long de la Côte, l'es„ pace d'environ cinq lieues, jusqu'à ce que la nuit les eût fait perdre „ de vue.

„ Le 6 on découvrit encore des Sauvages, qui firent du feu sur le ri„ vage. Les deux Capitaines, après avoir arboré de nouveaux pavillon & „ flamme, mirent le canot & la chaloupe à la Mer, avec des gens armés, „ munis de quelques présens. Les Patagons étoient au nombre de six „ hommes & une femme, avec six chevaux, gardés chacun par un chien, „ qui ne les quittoit pas. Ils parurent différens de ceux qu'on avoit vus, „ au dernier Voyage dans la Baie Famine, & parloient aussi un autre lan„ gage. Les hommes à cheval vinrent à la rencontre des François, leur „ indiquerent l'endroit où il falloit descendre, & les reçurent fort bien, „ sans marquer la moindre émotion ou surprise. On mesura le plus petit, „ qui avoit cinq pieds sept pouces de hauteur. Les autres étoient d'une „ taille beaucoup plus grande. Ils étoient couverts de peaux de che„ vreuils, de guanacos, de loutres & d'autres animaux. Leurs armes é„ toient des pierres rondes, ayant deux poles allongés & pointus, la partie „ ronde enchâssée au bout d'un cordon composé de plusieurs courroies „ étroites, tressées, entrelacées en rond, comme un cordon de pendule, „ & composant une espece d'assommoir: à l'autre bout étoit une autre „ pierre, en forme de poire, de moitié plus petite que l'autre, & comme „ enveloppée dans une vessie.

„ Ils s'en servent particuliérement pour lacer les animaux, & y sont „ très-adroits, comme les François en ont eu l'expérience. Ils manient „ bien leurs chevaux, sur lesquels ils mettent une espece de selle, appro„ chant de la forme d'un bât, montée de deux morceaux de bois, garnis „ de cuir, & fourrée de paille. Le mords de la bride est un petit bâton, „ & les rênes sont tressées comme les cordons de leurs assommoirs. Ils ont „ des especes de bottines, ou guêtres de peau, où est encore le poil, & „ deux petits morceaux de bois ajustés aux deux côtés du talon, se joi„ gnent en pointe pour leur servir d'éperons. Leurs culottes sont des „ braguets très courts, à-peu-près comme ceux des Sauvages du Canada, „ & sont très-bien découpés. Il paroît qu'ils ont traité avec les Espa„ gnols; car ils ont une lame de coûteau à deux tranchans, très mince,

„ dans les pays étrangers ". *Voilà*, continue Dom Pernetty, ou son Editeur, *comment raisonne l'Auteur des* Recherches Philosophiques: *On s'apperçoit qu'il a cherché, non à éclairer, mais à se faire lire.* Disc. Prélim.

GÉANS PATAGONS.

„ qu'ils placent entre leurs jambes. Leurs guêtres sont faites comme „ celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Espagnols, „ ou qui tiennent de cette langue. En montrant leur Chef, ils le nom- „ merent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit: *Chu-* „ *pan*. Ils fument aussi à la Chilienne, renvoyant la fumée par les nari- „ nes; & sont grands amateurs de pipes & de tabac. En fumant ils di- „ soient *buenos*, & se frappoient la poitrine.

„ On leur donna du pain frais, & du biscuit de mer; ils le mangerent „ du meilleur appétit. Les présens qu'on leur fit consistoient en quelques „ livres de vermillon, & des bonnets de laine rouges; mais aucun d'eux ne „ put y faire entrer sa tête: ces bonnets, quoique fort grands pour des „ têtes ordinaires, étoient trop petits pour les leurs. On leur donna aussi „ quelques couvertures de lits, des haches, des chaudieres & d'autres us- „ tenciles.

„ Le Frere de M. Duclos passa son mouchoir de poche autour du cou „ du Capitan, qui l'ayant accepté, défit aussitôt sa ceinture, faite de cour- „ roies tressées comme une sangle, ayant aux deux bouts une boule de „ pierre enchâssée à moitié dans du cuir; une troisieme pierre attachée „ aussi vers le milieu de la ceinture, ainsi qu'une pierre à aiguiser, & „ présenta le tout à cet Officier. On fit entendre aux Sauvages qu'on al- „ loit plus avant dans le Détroit; & ils firent connoître par signes qu'ils „ iroient se coucher aussitôt que le Soleil, faisant la démonstration de se „ coucher, & de ronfler en dormant. Dès que les bâteaux François les „ eurent quittés, ils monterent à cheval, & les suivirent quelque tems sur „ le rivage. Ils paroissent rusés, hardis, aimant à recevoir, & non à „ donner. Ils s'enveloppent dans leurs peaux d'animaux, cousues emsem- „ ble, comme font les Espagnols dans leurs manteaux ".

Tel est le portrait que M. Duclos fait de ces Patagons. Voici maintenant celui de M. de la Giraudais, qui, après leur avoir donné la même taille, ajoute, „ que leur carrure, à proportion encore plus énorme, la faisoit „ paroître moins gigantesque. Ils ont les membres gros & nerveux, la „ face large, le teint extrêmement basané, le front épais, le nez écra- „ sé & épatté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-blan- „ ches & bien fournies, les cheveux noirs, & sont plus robustes que „ nos Européens de même taille.

„ Les mots qu'ils ont prononcés sont: *Echoura*, *Chaoa*, *Didon*, *ahi*, „ *ahi*, *ohi*, *Choven*, *Quécallé*, *Machan*, *Naticon*, *Pito*. Ce sont les seuls qu'on „ leur ait entendu dire, pendant que nos gens se chauffoient avec eux.

„ M. de *Saint-Simon*, Officier, embarqué avec nous aux Iles Maloui- „ nes, par ordre du Ministre, pour leur faire des présens, s'est très-bien „ acquitté de sa commission (*e*). Il leur a donné des harpons, casse-tê- „ tes, couvertures, bonnets de laine, vermillon, & ce que l'on a cru qui „ pouvoit les flatter le plus. Ils ont paru très-sensibles à ces attentions.

(*e*) M. *la Ronde de Saint-Simon* est né au Canada; il y a été élevé, & a servi avec les Sauvages, dont il connoît les mœurs & les usages. Il a près de cinq pieds dix pouces de haut, & une carrure proportionnée.

comme
spagnols,
le nom-
dit: *Chu-*
les nari-
nt ils di-

hangerent
quelques
d'eux ne
pour des
onna aussi
autres us-

r du cou
e de cour-
boule de
attachée
uiser, &
qu'on al-
nes qu'ils
ion de se
ançois les
e tems sur
& non à
s emsem-

aintenant
ne taille,
la faisoit
rveux, la
nez écra-
très-blan-
ustes que

don, *ahi*,
euls qu'on
ec eux.
s Maloui-
très-bien
casse-tê-
a cru qui
tentions.

dix pouces
onnée.



Un Matelot presentant à une Femme Patagonne un morceau de Biscuit pour son Enfant.

GÉANS PATAGONS.

„ Ils sont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes, & autres cousues „ ensemble, en maniere de manteaux quarrés, qui leur descendent jusqu'au- „ dessous du mollet près la cheville du pied. Ils ont aussi des especes de „ guêtres ou bottines, des mêmes peaux, le poil ou la laine en dedans, „ ainsi que leurs manteaux, qui sont très-bien cousus, en compartimens „ symmétrisés, & peints sur le côté opposé à la laine, en figures bleues „ & rouges, qui semblent approcher des caracteres Chinois, mais presque „ tous semblables, & séparés par des lignes droites, qui forment des espe- „ ces de quarrés & de lozanges (*f*). Ils ont des especes de chapeaux or- „ nés de plumes, en façon de nos plumets. Quelques-uns de ces cha- „ peaux ressemblent presque à des toques Espagnoles.

„ Plusieurs de nos gens ont été à la chasse un peu au loin, y ont tué „ quelques perdrix, & vu des carcasses de vigognes. Le pays qu'ils ont „ parcouru est inculte, stérile & aride. On n'y voit que des bruyeres, „ & peu de foin. Les chevaux des Sauvages paroissent très-foibles: mais „ ils les manient avec beaucoup d'adresse. Les Patagons ont fait des pré- „ sens à nos gens qui revenoient de la chasse. C'étoient des pierres ron- „ des, de la grosseur d'un boulet de deux livres. Elles sont ajustées dans „ une bande de cuir attachée & cousue au bout d'un cordon de boyaux, „ tressé en façon d'un cordon de pendule. C'est un laqs, ou espece de „ fronde, dont ils se servent très-adroitement pour tuer les animaux à la „ chasse. Au bout opposé à celui où est la pierre ronde, est une autre „ pierre plus petite de moitié que l'autre, & couverte d'une espece de ves- „ sie, qui la joint bien partout. Ils tiennent cette petite pierre dans la „ main, après avoir passé la corde entre les doigts; & ayant fait le mou- „ vement du bras, comme pour la fronde, ils lachent le tout sur l'animal, „ qu'ils atteignent & tuent jusqu'à quatre cents pas.

„ Les femmes ont un teint beaucoup moins basané. Elles sont assez „ blanches; d'une taille cependant proportionnée à celle des hommes; ha- „ billées de même d'un manteau, de brodequins, & d'une espece de petit „ tablier, qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arra- „ chent sans doute les sourcils; car elles n'en ont point. Leurs cheveux „ sont arrangés en face: elles n'ont point de chapeaux.

„ Ces Patagons ne connoissent pas la passion de la jalousie: au moins „ doit-on le présumer de leur conduite, puisqu'ils engageoient nos gens à „ palper la gorge de leurs femmes & de leurs filles, & les faisoient cou- „ cher pêle-mêle avec eux & avec elles.

„ On leur a donné du pain, qu'ils ont mangé, & du tabac à mâcher & „ à fumer. A leur maniere d'en faire usage, on s'appercevoit bien qu'ils

(*f*) M. de la Giraudais reçut en présent de ces Patagons, lorsqu'il les visita en retournant aux Isles Malouines, plusieurs de ces manteaux, quelques-uns de leurs assommoirs, quelques lacs armés de pierre, & des colliers de coquillages de leurs femmes. Il apporta ces présens à Paris: „ je les y ai „ examinés à loisir (ajoute l'Editeur,); & „ quoique j'aie cinq pieds sept pouces & quel- „ ques lignes de hauteur, un de ces man- „ teaux, mis sur mes épaules, comme les „ Patagons les mettent, traînoit au-delà de „ mes talons au moins d'un pied & demi. "

Géans Patagons.

„ n'y étoient pas neufs. Ils n'ont pas voulu boire de vin. Au bout de „ cinq à six heures écoulées avec eux, ils se familiariserent davantage. Ils „ étoient fort curieux, fouilloient dans les poches de nos gens, vouloient „ tout voir, & les toisoient de la tête aux pieds.

„ On a monté leurs chevaux, qui ont bride, selle & étriers. Ils se servent de fouet & d'éperons; & paroissoient contens & satisfaits de voir „ monter nos gens sur leurs chevaux. Quand j'ai fait tirer un coup de canon, pour rappeller nos gens, ils n'ont montré ni émotion ni surprise. „ En les quittant, ils ont fait beaucoup d'instances pour que l'on restât „ avec eux ".

Le 30. M. Duclos apperçut d'autres Sauvages sur l'Ile de *Sable*, qui forme l'entrée du Sud de la Baie. Il alla au devant d'eux, & les reconnut pour les mêmes qu'il avoit vus à son précédent Voyage; ils étoient vingt-deux hommes, sans femmes ni bâteaux. Comme on n'avoit aucun présent à leur donner, ni moyen pour s'en faire entendre, le Capitaine revint à bord de la Frégate. M. de la Giraudais, de son côté, dit avoir trouvé à terre, le même jour, *trois cents* Sauvages (*g*), tant hommes que femmes & enfans, qui avoient appellé les François par leurs cris; mais ne comptant pas en rencontrer un si grand nombre, & n'ayant point assez de présens, il fallut retourner à bord pour en chercher d'autres.

Le lendemain, continue M. Duclos, les Sauvages firent des signaux; mais le mauvais tems empêcha d'aller à eux. Deux d'entr'eux vinrent au chantier, & firent entendre qu'ils desiroient qu'on amenât le canot dans la Riviere. Selon M. de la Giraudais, le vent ayant éloigné le canot du rivage, un des Sauvages, qui étoit à cheval, se jetta dans l'eau, & le remorqua à la nage. „ En aurions-nous fait autant pour eux, (demande-t-il,) „ nous qui nous piquons de politesse & d'humanité, & qui traitons de „ Sauvages ces Patagons? "

„ A sept heures du matin (ajoute le même Capitaine, pour dernier article,) la chaloupe porta à terre le reste de nos présens, & ramena à „ bord treize de nos gens, qui étoient demeurés depuis le matin de la „ veille avec les Sauvages. Ils nous dirent, que ces *Géans* Patagons leur „ avoient fait toutes sortes de politesses à leur façon, accompagnées de „ démonstrations de l'amitié la plus sincere, jusqu'à les engager de coucher avec leurs femmes & leurs filles; qu'ils leur avoient donné de la „ viande de guanacos, plusieurs de leurs manteaux, de leurs especes de „ frondes ou assommoirs, & des colliers de coquillages. Ils m'ont aussi „ fait présent de douze chevaux, que je n'ai pu conserver, faute de fourage.

„ La politesse qui a paru le plus à charge à nos gens, a été celle de „ coucher pêle-mêle avec ces Patagons, qui souvent se mettoient trois ou „ quatre sur chacun des nôtres, pour les garantir du froid, de sorte que „ leurs fusils leur devenoient inutiles. Ils n'auroient eu d'autre ressource „ que dans leurs coûteaux; mais quelles armes pour se défendre contre *cinq* „ à *six cents*, tant hommes que femmes ou enfans, tous proportionnelle-

(*g*) On seroit presque tenté de supposer ici une faute d'impression, pour 30, si le même nombre n'étoit répété plus bas.

GÉANS PATAGONS.

„ ment d'une *taille énorme*, pour la hauteur & la grosseur. Chaque homme ou femme a un ou deux chiens, & autant de chevaux avec lui. Ils paroissent d'un caractere fort doux, & très-humain. On pourroit aisément faire avec eux la traite de ces chevaux, qui reviendroient à très-bon compte; & celle des peaux de vigognes, dont la laine est si estimée & si chere en Europe. Celle des guanacos est aussi excellente, quoique moins fine ".

M. Duclos étant encore resté dans le Détroit, après le départ de M. de la Giraudais, pour retourner aux Iles Malouines, nous lui laisserons raconter seul ses aventures ultérieures avec les Patagons, qu'il étoit occupé à reconnoître & à étudier.

„ Le 2 de Juin, deux Sauvages se présenterent au fond de la Baie. On envoya le canot avec un Officier, pour les inviter à venir à bord, mais à son arrivée ils prirent la fuite vers la Riviere, faisant signe de les suivre, ce que l'Officier ne jugea pas à propos de faire. A onze heures ils en sortirent dans six pirogues, traverserent la Baie, passant à une portée de fusil du Vaisseau, sans vouloir y venir, & allerent débarquer dans une petite Anse, sous la pointe de *Ste. Anne*, où l'on avoit mis six hommes pour couper du bois. M. Duclos fit armer sur le champ le canot & la chaloupe, & alla à leur secours. A son arrivée auprès des Sauvages, il trouva les uns occupés à se faire des cabanes, & les autres à amasser des coquillages à la main, sur les rochers seulement, quoiqu'ils eussent des filets de boyaux pour la pêche.

„ Après avoir renouvellé avec eux l'alliance qu'on avoit faite l'année précédente, on leur distribua quelques livres de vermillon, des couvertures de laine, de petits miroirs, de la craie, des couteaux, quelques capots, une hache, du pain, &c. Ils ne voulurent point goûter de vin, & l'on n'osa leur présenter de l'eau-de-vie, de peur des conséquences.

„ Leur troupe parut composée de vingt-six hommes & de quarante femmes, dont on remarquoit plusieurs jeunes gens des deux sexes. Leur Chef, qui se nomme *Pacha-Choui*, est distingué des autres par un bonnet de peaux d'oiseaux avec leurs plumes; il s'en couvre quand il reçoit des visites, apparemment pour marque de sa dignité. Les femmes étoient d'une grande modestie, peut-être forcée par la présence des hommes, qui paroissoient jaloux à l'excès (*h*) ".

„ M. Duclos interrogea le Chef comme il put sur la Religion. Ce Sauvage donna à entendre qu'il n'adoroit ni le soleil, ni la lune, ni les hommes, ni les animaux, mais seulement le ciel & l'univers entier, ce qu'il répéta plusieurs fois, en élevant toujours les mains jointes sur sa tête ".

„ Pendant ce tems-là, ils jettoient au feu tout le bois que nos gens coupoient. M. Duclos, pour ne pas se brouiller avec ces Sauvages, fit interrompre ce travail dans cet endroit, & envoya les six hommes couper du bois loin d'eux ".

„ Ils troquerent, avec les François, des arcs, des fleches peu dange-

(*h*) M. de la Giraudais dit le contraire.

GÉANS PATAGONS.

„ reuses & des colliers de coquillages, en échange pour leurs hardes. En „ les quittant, on les invita de venir à bord. Quatre accepterent l'offre. „ On les fit dîner, & on les traita fort bien. Ils préféroient le lard à tout. „ Leur dessert fut une chandelle pour chacun; ils les mangerent avec avi- „ dité. Le repas fini, on les fit habiller de pied en cap, & on leur donna „ des babioles, dont ils parurent très-contens; ensuite on les descendit à „ terre.

„ M. Duclos retourna l'après-dîné aux cabanes des Sauvages. Le Pacha- „ Choui vint au-devant de lui & lui fit présent d'une espece de pierre à „ fusil, semblable à celles du Canada, paroissant une marcassite de cuivre „ jaune. Il distribua ensuite les présens de l'Officier François.

„ Un d'entr'eux marmotoit continuellement. On lui demanda pourquoi? „ Il fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel, comme le Pacha-Choui „ avoit fait le matin: ce qui semble annoncer qu'ils adorent une Divinité; „ mais on n'en a pu savoir davantage.

„ Les hommes & les femmes n'ont pour habillement que des peaux, „ soit de loups marins, soit de vigognes, guanacos, loutres ou loups-cer- „ viers, qu'ils jettent sur leurs épaules. La plupart ont la tête nue. Une „ peau d'oiseau emplumée couvre leur nudité. Les hommes se nomment „ *Pach-pachevé*, les femmes *Cap-cap*. Ils ont appris ces noms en montrant „ leurs personnes, & les parties distinctives du sexe. Ils sont maigres les „ uns & les autres. Leurs canots sont mal faits en comparaison de ceux „ des Sauvages du Canada. Ce sont les femmes qui rament & qui pêchent. „ Ils ont beaucoup de chiens, semblables à des renards. Ils les appellent „ *Ouchi*, & leurs canots *Shorou*.

„ Le 4, le Pacha-Choui vint à bord de la Frégate, accompagné d'onze „ hommes. On le fit dîner, & l'on donna aux autres du biscuit & un mor- „ ceau de suif: pour boisson trois pintes d'huile de loup marin. Ils burent „ tous & mangerent d'un grand appétit. On habilla ensuite le Pacha- „ Choui; on donna quelques bagatelles aux autres: ensuite on les fit trans- „ porter à terre.

„ Le 6, tous les Sauvages, contens de la réception qu'on avoit faite à „ leurs camarades, vinrent visiter les François dans quatre canots; mais „ comme ils avoient de grands feux, on ne voulut pas les laisser aborder; „ ce qui parut leur déplaire. On leur fit porter du biscuit & de l'huile; „ ensuite on les renvoya après leur dîné, sans leur en dire la cause.

„ Le 8, ils commencerent à importuner les François. Ils volerent dans „ l'attelier plusieurs haches, de la viande & des hardes. Comme ils pa- „ roissoient enclins au larcin & à la surprise, on prit le parti de ne laisser „ coucher personne à terre, & de faire emporter tous les soirs les usten- „ ciles & les outils.

„ Le 9, les Sauvages nous volerent encore des harpons, des haches, „ des coins de fer & des masses. On en porta des plaintes au Pacha-Choui; „ mais ces représentations étant inutiles, on leur fit entendre de ne pas re- „ commencer, s'ils ne vouloient point s'exposer à être maltraités.

„ Leur bâteau, qui, la veille, avoit traversé la Baie, leur apporta un „ hom-

„ homme mourant, âgé d'environ quarante ans, d'une maigreur extrême.

GÉANS PATAGONS.

„ Le 12 on entendit des cris chez les Sauvages. Trois de leurs canots, „ chargés de beaucoup de femmes & de quelques hommes, vinrent alors „ à bord. On leur fit donner quelques morceaux de pain & de l'huile de „ loups marins, qu'elles mirent en partie dans une espece de boyau, ap- „ porté exprès, & burent le reste. On ne voulut pas les laisser monter à „ bord, parce qu'ils sont de hardis voleurs, & qu'ils avoient grand feu „ dans leurs canots. Ce jour-là, contre l'ordinaire, les hommes n'étoient „ pas peints: quelques-uns seulement l'étoient de noir, & avoient un air „ affreux. Les femmes étoient toutes *matachées* de noir, avec le visage „ & la gorge ensanglantées, comme si elles se fussent égratignées avec „ des épingles.

„ Quelques jours après M. Duclos alla visiter les Sauvages, & n'ayant „ plus apperçu le malade, il leur demanda ce qu'il étoit devenu. On lui „ fit entendre qu'il étoit mort. Les cris qu'on avoit entendus le Jeudi matin „ étoient vraisemblablement le signe de leur deuil. Ils paroissoient très-af- „ fligés, étant tous peints en noir, contre leur ordinaire, & les femmes „ égratignées. On remarqua parmi eux un grand regret pour le mort. „ M. Duclos leur ayant demandé, par signe, ce qu'ils en avoient fait, „ n'en reçut d'autre réponse, que d'élever leurs mains vers le ciel, répé- „ tant plusieurs fois le même signe, peut-être pour marquer que le dé- „ funt y étoit: d'où l'on peut conjecturer qu'ils croient une autre vie après „ celle-ci. Ils ne voulurent jamais dire ce qu'ils avoient fait du cadavre; „ mais on jugea qu'ils l'avoient transporté dans l'un des canots qui avoient „ doublé la pointe de Sainte Anne.

„ Le 16, on apperçut deux canots de Sauvages venant à bord, & tous „ les autres sortant de la Baie. M. Duclos se mit dans le sien avec du pain „ & de l'huile. En approchant d'eux, il leur fit signe de le suivre à ter- „ re; ce qu'ils exécuterent très-promptement. On leur donna du pain & „ de l'huile. Ils avoient levé leur camp: ceux qui y étoient encore ramas- „ soient le reste. Ils firent entendre qu'ils alloient habiter à une lieue de- „ là, dans une des petites Baies qui sont au Nord de Sainte Anne, parce „ que les coquillages devenoient rares où ils étoient. Le Pacha-Choui, „ qui se trouvoit dans un des bâteaux, vint remercier les François, & les „ prévenir de son départ.

„ On lui demanda alors si quelques-uns de ses jeunes gens voudroient „ venir faire le voyage avec les François, en lui promettant de les ramener „ dans un an. Le Sauvage ayant répondu par signes qu'il y consentoit, „ aussi-tôt il en présenta un, qui parut très-content de son départ. On „ l'habilla, & l'on s'empressa de le traiter avec toutes sortes d'égards.

„ Le lendemain, dix-sept Sauvages vinrent par terre, d'une petite Baie, „ pour voir leur camarade. On fut au-devant d'eux, & on leur donna du „ pain & de l'huile pour leur déjeûné. Sur le point de notre départ, un „ autre Sauvage demanda de venir à bord, pour y rester avec son camara- „ de, & M. Duclos y consentit.

„ Vers les 6 heures du soir, on apperçut que les deux Sauvages étoient

GÉANS PATAGONS.

„ tristes jusqu'aux larmes, & regardoient toujours la terre. On n'eut pas „ de peine à deviner la cause de leur chagrin. Malgré l'envie qu'on avoit „ de les emmener, dans l'espérance de tirer d'eux quelque éclaircissement „ pour la suite, on prit le parti de les renvoyer, & de leur rendre une li„ berté qu'ils pensoient sans doute avoir perdue. On les fit embarquer „ dans le canot, & conduire à terre. Ils montrerent beaucoup de joie en „ y descendant, & se hâterent d'aller joindre leur famille.

„ Le jour suivant, d'autres Sauvages vinrent demander du pain & de „ l'huile. On leur en fit distribuer, & ils aiderent à charger la chaloupe. „ Sur les 4 heures après-midi ils quitterent les François, en leur faisant „ entendre qu'ils alloient dormir, parce que la lune paroissoit. Ils promi„ rent de revenir, & de ramener les deux jeunes gens qui avoient été à „ bord. A peine M. Duclos étoit-il de retour, qu'il entendit deux coups „ de fusil; signal dont les François étoient convenus pour demander du „ secours, au cas que l'on fût attaqué par les Sauvages. On se douta bien „ qu'ils étoient aux prises avec eux. On fit armer les bâteaux, & l'on se „ hâta de descendre: mais il étoit trop tard; nos gens avoient gagné la „ bataille, & mis les Sauvages en déroute. Voici le fait.

„ Vingt-cinq Sauvages étoient descendus secrétement par le bois, der„ riere l'attelier, & trois entrerent précipitamment dans la cabane des „ François. Ceux-ci, soupçonnant quelque mauvais dessein, se mirent à „ la porte, pour arrêter les autres. Alors les Sauvages voulurent forcer „ l'entrée, & ne pouvant le faire, ils se jetterent sur ceux qui la gar„ doient; les uns les saisirent aux jambes, pour les faire tomber, & pro„ bablement pour les lier, étant munis de grandes courroies en forme de „ lacs, ayant au bout un dard d'un os endenté, d'environ six pouces. Les „ autres s'escrimoient avec de gros bâtons. Les François, quoique surpris „ d'une si prompte déclaration de guerre, ne perdirent point la tête. Ils „ se munirent de leurs sabres, firent main basse sur leurs ennemis, & „ renverserent tous ceux qui se rencontrerent devant eux; ce qui les mit „ bientôt en fuite. Les vainqueurs n'étoient cependant que sept contre „ vingt-cinq: trois Sauvages resterent morts sur la place, & il y eut plu„ sieurs blessés. Trois François le furent aussi.

„ Le 20 on envoya la chaloupe pour enterrer les trois Sauvages dans une „ même fosse. On mit dessus leurs peaux ou manteaux avec leurs sou„ liers, après y avoir élevé un tertre, pour que les autres Sauvages pussent „ reconnoître le monument, & qu'ils ne pensassent pas qu'on les avoit man„ gés. Deux jours après M. Duclos quitta le Détroit, pour retourner aussi „ aux Iles Malouines ".

III. Voyage, par M. Bougainville.

Ce fut sur la fin de l'année suivante, 1767, que M. de Bougainville, après avoir remis son Etablissement aux Espagnols, entra dans le Détroit, où il eut de nouvelles occasions d'examiner les Patagons. La description qu'il en donne, très intéressante par elle-même, le paroîtra encore davantage dans ses propres termes. On se trouvoit au 8 Décembre, jour qu'on passa le premier Goulet. „ Ce matin (dit-il,) les Patagons, qui toute la nuit a„ voient entretenu des feux au fond de la Baie de Possession, éleverent un

Vue des Patagons.

GÉANS PATAGONS.

„ pavillon blanc sur une Hauteur, & nous y répondîmes en virant celui des „ Vaisseaux. Ces Patagons étoient sans doute ceux que l'*Etoile* vit au mois „ de Juin 1766 dans la Baie *Boucault*, auxquels on laissa ce pavillon en „ signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des „ hommes doux, fideles à leur parole, ou du moins reconnoissans des pré„ sens qu'on leur a faits ".

Américains de la Terre de Feu.

„ Nous apperçûmes aussi fort distinctement, lorsque nous fûmes dans le „ Goulet, une vingtaine d'hommes sur la *Terre de Feu*. Ils étoient cou„ verts de peaux & couroient à toutes jambes le long de la Côte, suivant „ notre route. Ils paroissoient même de tems en tems nous faire des signes „ avec la main, comme s'ils eussent desiré que nous allassions à eux. Selon le „ rapport des Espagnols, la Nation qui habite cette partie de la Terre de „ Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueil„ lirent avec beaucoup d'humanité, l'équipage du Vaisseau la *Conception*, „ qui se perdit sur leur Côte en 1765. Ils lui aiderent même à sauver une „ partie des marchandises de la cargaison, & à élever des hangards pour „ les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent, des débris de leur „ Navire, une barque, dans laquelle ils se sont rendus à Buenos-Aires. A „ notre départ de la Riviere de la Plata, le Chambekin l'*Andalous* se pré„ paroit à aller porter des Missionnaires & des présens à ces habitans, en „ reconnoissance de leurs services.

Entrevue avec les Patagons.

„ A peine avions-nous mis pied à terre au fond de la Baie Boucault, où „ nous étions mouillés, que nous vîmes venir à nous six Américains à che„ val & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & „ sur le champ accoururent au devant de nous en criant *chaoua*. En nous „ joignant, ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils „ nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, „ *chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très„ joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à „ nous, ne furent pas longtems sans se rassurer. Après beaucoup de cares„ ses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu „ de pain frais, que nous leur distribuâmes & qu'ils mangerent avec avidité. „ A chaque instant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramassa une „ trentaine, parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de „ huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les „ mêmes caresses que les premiers. Ils ne paroissoient point étonnés de „ nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous fai„ soient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissoient at„ tentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de *Commerçon* & quelques„ uns de nos Messieurs s'occupoient à ramasser des plantes; plusieurs Pata„ gons se mirent aussi à en chercher, & ils apportoient les especes qu'ils „ nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le Chevalier du *Boucha*„ *ge* dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal „ fort apparent, & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui „ le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette Médecine qui „ connoît les simples & les applique à la guérison des hommes.

GÉANS PATAGONS.

„ Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre „ des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par signes „ du tabac à fumer, & le rouge sembloit les charmer: aussi-tôt qu'ils ap„ percevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venoient y pas„ ser la main dessus & témoignoient en avoir grande envie. Au reste à „ chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque caresse qu'on leur faisoit, le „ *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'avisa de leur „ faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée „ à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappoient avec la main sur „ la gorge & poussoient en soufflant un son tremblant & inarticulé qu'ils „ terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cé„ rémonie qui nous donna un spectacle assez bizarre.

„ CEPENDANT le jour s'avançoit & il étoit tems de songer à retourner à „ bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâ„ chés; ils nous faisoient signe d'attendre & qu'il alloit encore venir des „ leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & „ que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient: il nous sembla qu'ils eus„ sent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que „ nous partions, ils nous accompagnerent au bord de la Mer; un Patagon „ chantoit pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jus„ qu'aux genoux pour nous suivre plus longtems. Arrivés à nos canots, „ il falloit avoir l'œil à tout. Ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous „ la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, & „ il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes en„ core grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute „ bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'entonner un *chaoua* „ dont toute la Côte retentit.

Description de ces Américains.

„ CES Américains sont les mêmes que ceux vus par l'*Etoile* en 1766. Un „ de nos Matelots, qui étoit alors sur cette Flûte, en a reconnu un, qu'il „ avoit vu dans le premier Voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; „ parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds „ cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens „ de l'*Etoile* en avoient vu dans le précédent Voyage plusieurs de six pieds. „ Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, la grosseur de „ leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nour„ ris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est „ l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout „ l'accroissement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni désa„ gréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat; leurs „ yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auroient pour Paris „ que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés „ sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des mousta„ ches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est „ sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la „ Zone Torride, que de ceux qui y naissent dans les Zones tempérées & „ glaciales. Quelques-uns avoient les joues peintes en rouge; il nous a pa-

GÉANS PATAGONS.

„ vu que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractere féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir; car ils vouloient toujours que nous attendissions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroissoit être leur camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

„ L'habillement de ces Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la Riviere de la Plata; c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de sourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons & ils laissent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fussions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix degrés au-dessus de la congellation. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

„ Les seules armes que nous leur ayons vues, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils avoient aussi de petits coûteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces coûteaux de fabrique Angloise leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la Riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des cloux dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la chair de guanaques & de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte & même sur le terrein.

„ Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignoient même aucune espece de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots Espagnols suivans, *magnana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette Nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique Méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes & enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant & se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des Voyageurs. Je terminerai cet article en disant, que nous avons depuis trouvé, dans la Mer

GÉANS PATAGONS.

„ Pacifique, une Nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons ".

LA partie boisée du Détroit a d'autres habitans, qui passent souvent, dans leurs canots, sur les rivages de la Terre de Feu, vis-à-vis le Cap *Forward*, qui est la Pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les Continens connus. C'est-là que l'Auteur retrouva la même Horde de Sauvages qu'il y avoit déja vue à son premier Voyage, & qui s'annoncerent encore par leurs feux. „ Nous les avions alors nommés *Pecherais*, (dit-il,) „ parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcerent en nous abordant; „ & que sans cesse ils nous le répetoient, comme les Patagons répetent le „ mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même „ nom. Le jour prêt à finir, ne nous permit pas de rester longtems avec „ eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & en„ fans, & ils avoient dix ou douze canots dans une Anse voisine de la „ pointe basse de la Baie où nous les rencontrâmes ".

PLUS loin à l'Ouest, on trouva une Ile, sur laquelle il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. Ceux de cette partie ne quittant gueres les bords de la Mer, qui fournissent à leur subsistance; aussi ne trouva-t-on plus de traces du passage d'aucun homme, jusqu'à la Baie de *Fortescue*, au fond de laquelle est le Port *Galant*, où l'on étoit mouillé le 6 Janvier 1768.

„ CE jour-là (continue M. de Bougainville,) nous eûmes à bord la visite „ de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la poin„ te du Cap Galant, & après s'y être arrêtées quelque tems, trois s'avan„ cerent dans le fond de la Baie, tandis qu'une voguoit vers la Frégate. „ Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des „ cris redoublés de *Pecherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme „ & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme „ monta seul à bord avec assez de confiance & d'un air fort gai. Deux au„ tres pirogues suivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entre„ rent dans la Frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur „ aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & surtout „ manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit „ bon; pain, viande salée, suif, ils dévoroient ce qu'on leur présentoit. „ Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoû„ tans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans „ leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande „ salée. Ils ne témoignerent aucune surprise ni à la vue des navires, ni à „ celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'est sans doute que „ pour être surpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées „ élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvres de l'indus„ trie humaine, comme ils traitent les loix de la nature & ses phénomenes. „ Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la „ revîmes souvent à bord & à terre.

„ CES Sauvages sont petits, vilains, maigres, & d'une puanteur insup„ portable. Ils sont presque nuds, n'ayant pour vêtement que de mauvai„ ses peaux de loups marins, trop petites pour les envelopper; peaux qui

„ servent également & de toîts à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses, & les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vuider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

GÉANS PATAGONS.

„ LEURS pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mousse dans les coûtures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de hou, qui est commune dans le Détroit; la corde est de boyau, & les fleches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles sont aussi foibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout & dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en servent en maniere de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens & des laqs faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié cruds.

„ Au reste, ils paroissent assez bonnes gens, mais ils sont si foibles, qu'on est tenté de ne pas leur en sçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux & croient à des génies malfaisans; aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même tems médecins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais sont le plus dénués de tout: ils sont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature; & en vérité si l'on devoit plaindre le sort d'un homme libre & maître de lui-même, sans devoir & sans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontré dans toutes les parties du Monde; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des Charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & fût-elle établie au milieu des

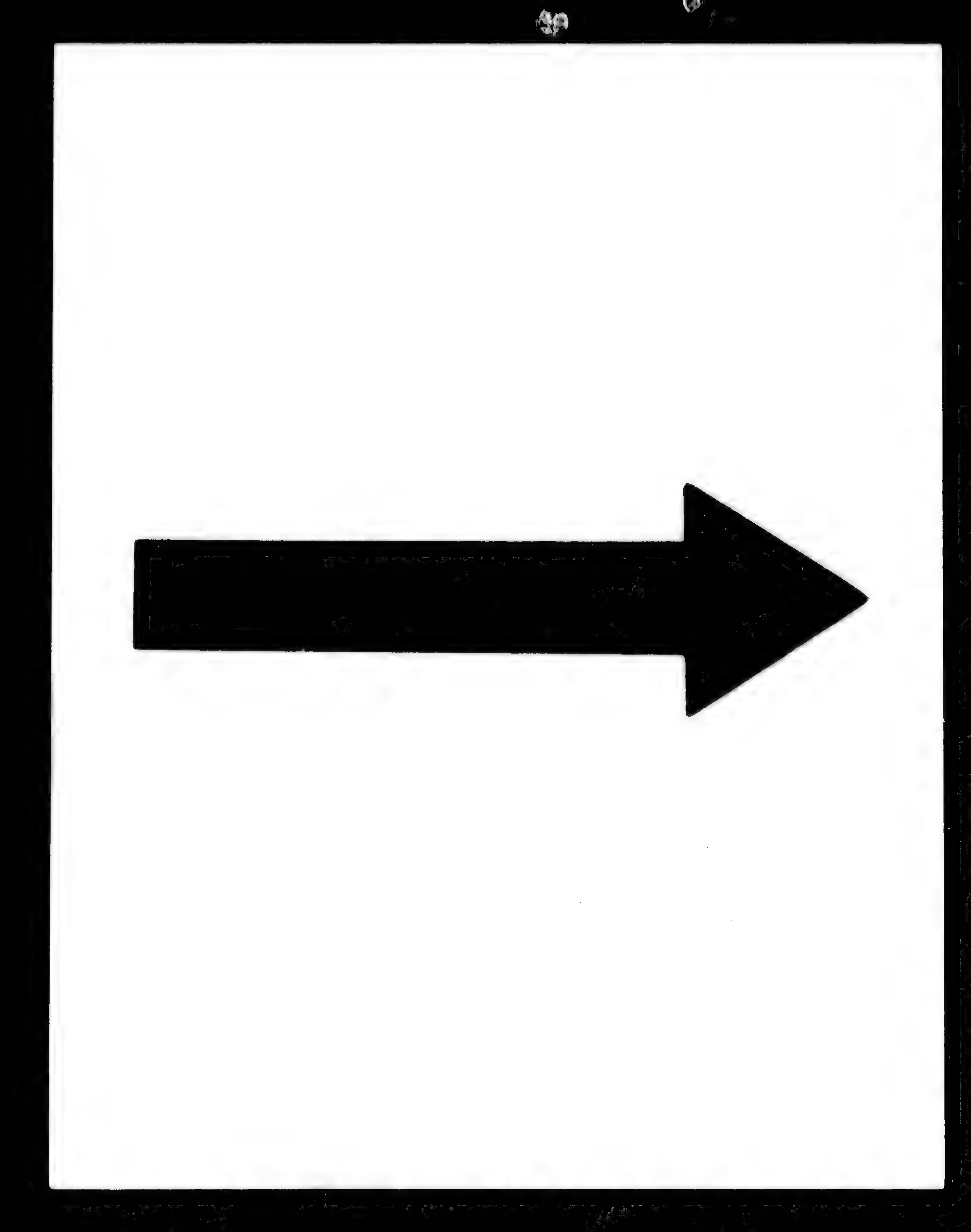
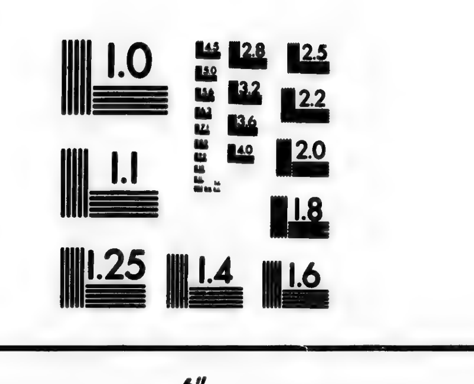


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





GÉANS PATAGONS.

„ bois, ne fût-elle composée que de cousins-germains, un esprit attentif y „ découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en „ Nations ont, en se poliçant, donné des noms, vices qui font naître, „ mouvoir & tomber les plus grands Empires. Il s'ensuit du même princi- „ pe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hom- „ mes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

„ Le tems, qui avoit été fort mauvais les deux jours suivans, le fut „ moins le 9 après-midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour ve- „ nir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'est-à-dire, qu'ils „ s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches: mais voyant „ nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent; „ une seule pirogue fut à bord de l'*Etoile*. Elle y resta peu de tems & „ vint rejoindre aussitôt les autres avec lesquels nos Messieurs étoient en „ grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une „ même cabane, & les Sauvages paroissoient mécontens, lorsqu'on y vou- „ loit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils „ offrirent à ces Messieurs des moules qu'ils suçoient avant que de les pré- „ senter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. „ Ils chanterent, danserent, & témoignerent plus de gaieté que l'on n'au- „ roit cru en trouver chez des hommes sauvages, dont l'extérieur est ordi- „ nairement sérieux.

Accident funeste qui arrive à l'un d'eux.

„ Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'en- „ viron douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante „ à nos yeux, fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang accompa- „ gné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'*Etoi-* „ *le*, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne pré- „ voyant pas le funeste effet qui devoit suivre ce présent. Ces Sauvages „ ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits „ morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quel- „ que vertu à cette espece de talisman, peut-être le regardent-ils comme „ un préservatif à quelque imcommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant „ avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, „ les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang „ presque continuellement.

„ Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils nous soup- „ çonnerent sans doute de quelque maléfice; car la premiere action du jon- „ gleur, qui s'empara aussitôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitam- „ ment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre „ aux François; & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jetta à leurs „ pieds. Il est vrai qu'un autre Sauvage, qui sans doute aimoit plus les „ vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussitôt.

„ Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos dans une des cabanes, „ & s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courboit sur lui, & avec „ la tête & les deux mains il lui pressoit le ventre de toute sa force, „ criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses „ cris. De tems en tems il se levoit, & paroissant tenir le mal dans ses

„ mains

GÉANS PATAGONS.

„ mains jointes, il les ouvroit tout-d'un-coup en l'air en soufflant comme „ s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, „ une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre „ sourd. Ce malheureux cependant paroissoit souffrir autant du remede que „ de son mal. Le jongleur lui donna quelque trêve pour aller prendre sa „ parure de cérémonie; ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de „ deux aîles blanches, assez semblables au bonnet de Mercure, il recommen„ ça ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'en„ fant alors paroissant plus mal, notre Aumônier lui administra furtivement „ le batême.

„ Les Officiers étoient revenus à bord & m'avoient raconté ce qui se „ passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de *la Porte*, notre „ Chirurgien-Major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisanne émol„ liente. Lorsque nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane; le „ jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, „ avoit recommencé son opération sur le ventre, les cuisses & le dos de „ l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature „ qui souffroit sans se plaindre. Son corps étoit déja tout meurtri, & les „ Médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjura„ tions. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de „ toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la pa„ tience de l'enfant nous donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les „ Sauvages s'apperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du „ moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils nous laisserent appro„ cher du malade, & le Major examina sa bouche ensanglantée, que son „ pere & un autre Pécherais suçoient alternativement. On eut beaucoup „ de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plu„ sieurs fois &, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin „ se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la caf„ fetiere pleine de tisanne émolliente. Les jongleurs témoignoient de la „ jalousie contre notre Chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin recon„ noître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de „ cuir, qu'ils portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bon„ net de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de „ leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussi„ tôt. Nous remarquâmes aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à „ conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par „ ses enchantemens l'effet du mauvais sort, qu'ils nous soupçonnoient d'a„ voir jetté sur eux.

„ Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit: l'enfant souffroit „ moins; toutefois un vomissement presque continuel, qui le tourmentoit, „ nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous „ eûmes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop „ justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des „ hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fît un tems af„ freux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souil-

Détroit de Magellan. 1765.

„ lé par la mort, & des étrangers funestes, qu'ils croyoient n'être venus „ que pour les détruire ".

Nouveaux éclaircissemens sur le Détroit de Magellan.

Ir. Voyage des François avec M. de Bougainville.

On n'a point d'autres circonstances du premier Voyage que firent, en 1765, les François aux ordres de M. de Bougainville, si ce n'est qu'ils découvrirent deux Baies nouvelles, dont on nomma l'une la *Baie de l'Aigle*, & l'autre la *Baie de Bougainville*. Un des Officiers descendit sur le rivage, y coupa de très beau bois, arbora sur une cabane le pavillon François, y laissa des chaudieres, des haches & d'autres ustenciles propres aux Sauvages. On a vu ce qui se passa quelques jours après à leur rencontre. La Frégate l'*Aigle*, qui étoit entrée dans le Détroit, le 16 Fevrier, en sortit le 23 Mars suivant, après avoir éprouvé qu'il y faisoit très beau & très chaud, & les trois quarts du tems calme.

Il n'y a point de bois à l'entrée du Détroit, ni d'un côté, ni de l'autre. Ce sont des plaines immenses. Environ vingt-quatre lieues en dedans commence le bois, tant sur la Terre des Patagons, que sur celle de Feu. Il y a peu de gibier, peu de poisson, & point de ces beaux coquillages si vantés, du moins dans les endroits où aborda la Frégate.

1766. II. Voyage. Ses deux Journaux.

Les Journaux des Sieurs Duclos Guyot & de la Giraudais, à bord de la même Frégate l'*Aigle*, & de la Flûte l'*Etoile*, contiennent déja de plus amples éclaircissemens sur la partie du Détroit qu'ils visiterent l'année suivante. Nous donnerons séparément leurs remarques principales.

En approchant du banc, qui est à l'entrée du Détroit, M. Duclos fut surpris de voir la Mer changée, & son eau comme celle d'une riviere troublée par les pluies.

Suivant son observation, le *Cap des Vierges* ne seroit tout au plus que par les 52 deg. 24 min. La Carte Françoise le place par les 52 d. 33. m. & M. Anson par les 52 d. 20 m. Il compte qu'il n'y a pas moins de sept lieues d'une terre à l'autre, à l'entrée du Détroit.

En louvoyant, il découvrit une pointe à fleur d'eau à l'Ouest du *Cap du St. Esprit*, qui court sur l'Ouest-Sud-Ouest très loin; & au bout quelques roches sous l'eau, qui dénotent une basse Mer, & ne se voient pas de loin. Il ne peut y avoir que six lieues de passage entre ces roches & la basse terre du Cap des Vierges, qui est une langue de terre courant au Sud-Est. On ne la découvre que quand on est à l'Ouest de ce Cap. A la vue d'un grand enfoncement, M. Duclos jugea qu'il devoit y avoir un mouillage en dedans (*a*). Le Cap d'Orange a une batture & un banc, qui s'étend fort au large; pour l'éviter il faut ranger la Terre des Patagons. On n'éprouva presque point de courans dans le premier Goulet, qui, à l'endroit où il est le plus étroit, a une grande lieue, & court Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Ouest du compas, y ayant 23 deg. de variation Nord-Ouest, observée à quatre heures & demie.

A cette occasion l'Auteur fait les remarques suivantes sur les Marées:

(*a*) C'est apparemment la Baie où mouilla M. de la Giraudais, qui la nomma *Baie de l'Etoile*, comme on le verra ci-dessous.

Détroit de Magellan. 1766.

„ Dans le Voyage dernier, (dit-il,) j'avois fait attention, quand nous donnâmes dans le premier Goulet, que la marée commençoit à entrer, & je comptois qu'il étoit commencement de flot. Cependant je ne m'appercevois pas, au rivage, que la Mer marnât beaucoup; ce qui me surprit d'autant plus, que tous les Navigateurs s'accordent à dire le contraire; comme il l'est ordinairement, quand la Mer le quitte. En sortant nous fûmes deux heures trois quarts, faisant sept à huit nœuds, sans gagner une demi-lieue. Après que le courant eut diminué, & que nous eûmes gagné le demi-canal, je m'apperçus sur ses rives, que l'eau venoit de les quitter, au moins quatre brasses perpendiculaires. Cette observation m'a fait naître l'idée, que, quand il y a flux, la Mer sort du côté du Nord, & au contraire, quand il y a ebe, elle entre & porte au Sud.

„ Quand nous fûmes par le travers du Cap d'Orange, nous apperçûmes une greve très-grande, que nous avions prise pour la grande Mer, en entrant, étant couverte, ainsi que toutes les battures, & le banc de ce Cap, que nous n'avons point vues. Ce qui me confirme dans mon opinion, quoique contraire à celle de tous ceux qui ont navigué dans ce Détroit, avant moi. Aujourd'hui la marée sortoit, & nous étoit contraire pendant quelque tems; & néanmoins la marée étoit toute haute, quand elle a commencé de porter au Sud.

„ Alors tous les bancs & battures étoient couverts, ainsi que les greves & rives, que nous avons vu mouillées en sortant. J'ai observé que la marée a porté dedans jusqu'à neuf heures. Pour-lors nous avions diminué de quatre pieds perpendiculaires. Ensuite, ressortant nous avons augmenté de trois brasses; puis il s'est écoulé un petit intervalle sans qu'il y ait eu aucun cours; cependant nous avons encore augmenté d'une brasse: après quoi la Mer a repris son cours, sans que nous ayons ni augmenté, ni diminué, faisant deux tiers de lieue à l'heure; nous avons diminué ensuite sans aucun courant, ce qui m'a fait penser que les courans ne sont pas réglés, & que dans les Baies le gonflement fait le reversement des marées.

„ Nous nous apperçûmes que la Mer commençoit vers les trois heures après-midi à entrer dans le goulet, ayant 26 jours de lune; ce qui donneroit le goulet Est & Ouest pour sa situation: de sorte qu'il y seroit haute marée à 6 heures 12 minutes les jours de nouvelle & pleine lune."

On mouilla successivement dans la Baie *Boucault*, & sous la basse-terre du Cap *Gregoire*, dont le bout forme l'entrée du second Goulet, terminé au Sud par la pointe septentrionale de l'Ile *St. Georges* (*b*). On passa ensuite entre les Iles *Ste. Elisabeth*, & *St. Barthelemi* (*c*), pour se rendre dans la Baie du Cap *Noir*, sur la pointe duquel on commence à voir du bois. La Baie est bonne jusques assez avant, & l'on peut s'y mettre à l'abri depuis le Nord-Nord-Est par l'Ouest; mais il n'y a point d'eau douce. On trouve un Lac à la distance d'un mille du fond de la Baie.

(*b*) Anciennement nommée *Ile des Pingouins*.

(*c*) Selon d'autres *Ste. Barbe*.

DÉTROIT DE MAGELLAN. 1766.

M. DUCLOS ajoute encore ici de nouvelles observations qui semblent contrarier les précédentes, en ce que, le 10, à 4 heures du matin, la Mer, portant à l'Est, s'étoit retirée de neuf pieds perpendiculaires; „ mais ce „ pouvoit être (dit-il,) quelque marée reverse. Il paroît que la Mer ne „ marne pas trois brasses; ce qui differe déja de plus de moitié de l'en„ trée du premier Goulet ". Le reste du Journal sera relegué dans une Note (*d*), pour rapprocher davantage les Observations les plus essentielles de nos deux Navigateurs.

(*d*) Nous avons toujours rangé la côte des Patagons; & sondant presque sans cesse, nous avons trouvé 17 brasses, bon fond, en dehors de la baie. Le fond augmentoit jusqu'à 35 brasses, sable vaseux, à mesure que nous avancions vers le Sud. La côte est aussi bordée de bois plus beaux, & plus fournis en quantité.

Ayant fait 7 lieues, nous nous sommes trouvés à l'ouverture d'une petite Baie, où il y a une pointe ras-l'eau, qui met une demi-lieue au large.

A peine avions-nous fait un quart de lieue, après n'avoir trouvé fond à cent brasses, que nous l'avons trouvé à 17, & au bout du peu de tems qu'il a fallu retirer le plomb, & le jetter de nouveau, 8 brasses seulement, puis 5, puis 4 ½, toujours sable fin vaseux. La profondeur a augmentée peu après jusqu'à 25 brasses. Il est à remarquer que la Mer étoit haute. Il ne seroit peut-être pas resté d'eau sur l'endroit le moins profond, si la Mer eût été basse. La terre la plus proche étoit alors à notre travers, distante d'environ une lieue; & de la pointe la plus basse à-peu-près même distance: il n'y a point de bois sur cette pointe, qui est à environ 7 lieues du Cap-Noir; & le banc une lieue, dans le Sud-Est de cette pointe. Ce banc n'est pas marqué sur les Cartes du Détroit; il est cependant très-dangereux, étant dans le milieu de la Baie, que je pense être *Freschwater*, par sa distance de la Baie *Famine*. Il y a deux petites rivieres, & de très-beau bois; & ressemble en tout à la description qu'en a fait l'Anglois, qui lui a donné le nom de *Freschwater*.

Depuis midi jusqu'au soleil couché, à peine avons-nous gagné une lieue sur le Sud un quart Sud-Est, la marée étant contre nous. Alors j'ai relevé l'entrée du prétendu détroit de Saint-Sébastien à l'Est-Sud-Est, la terre la plus proche de nous à l'Ouest & Ouest un quart Nord-Ouest à une lieue & demie la pointe basse où nous étions à midi, au Nord-Nord-Ouest une lieue & demie la pointe Sainte-Anne, que forme l'entrée du Nord de la Baie Famine, au Sud un quart Sud-Est & Sud, distance 7 lieues.

Nous avons ensuite rangé la pointe Sainte-Anne à un quart de lieue, & mouillé dans la Baie *Famine*, par 9 brasses ½ fond de vase verte coulante, & filé 90 brasses de cable. La pointe Sainte-Anne à l'Est-Nord-Est, le Cap Rond au Sud un quart Sud-Est l'Ile de sable, qui forme le Sud de la Baie, où il y a une riviere au Sud.

Sondé la Baie, bonne partout. On peut ranger la Pointe Sainte-Anne à deux encablures, sans risque, si l'on s'y trouve forcé par le vent; le moins d'eau qu'il y ait, est cinq à six brasses, elle augmente peu-à-peu jusqu'à 25, un quart de lieue au large: mais il ne faut pas y mouiller; car le fond est de roches, & grand courant. Dans le Sud-Ouest de cette pointe est une basse, où il ne reste pas trois pieds d'eau en basse mer. Elle est à une encablure de terre.

Il convient, quand le vent le permet, de ne ranger la pointe Ste. Anne qu'à un grand tiers de lieue, à cause du courant; parce qu'il pourroit y avoir quelques têtes de roches sous l'eau, que nous n'avons pas vues; ensuite mouiller par huit & dix brasses, plus du côté de Ste. Anne, que du côté du Sud; parce que l'eau y diminue tout-à-coup quand la mer est haute, ainsi que dans le fond, où de basse mer il reste une greve découverte plus d'un quart de lieue. J'ai observé que la mer marne perpendiculairement de 14 à 16 pieds, en grande mer; & trouvé, par la situation du Havre, qu'il est Sud-Est & Sud-Est un quart Sud-Nord-Ouest & Nord-Ouest un quart Nord. Ayant aujourd'hui quatre jours de lune, il s'est fait pleine mer après une heure.

Samedi 17, sondé les petites baies, qui sont au Nord de la pointe Ste. Anne. On y a trouvé des battures très au large.

Dimanche 18, envoyé après-dîné tous les charpentiers à terre, pour couper du bois à brûler & à bâtir; ce qui étoit l'objet de notre mission, ainsi que d'y prendre des plants d'arbres.

La premiere que fait M. de la Giraudais, tombe sur la distance des Iles Malouines à la Terre des Patagons. Il la croit plus grande qu'elle n'est marquée sur les Cartes, qui, selon lui, mettent cette Terre au-delà de vingt lieues trop à l'Est, ce qui a été reconnu tant en allant qu'en revenant dans les deux Voyages.

En parlant du Cap des Vierges, il croit devoir communiquer aux Navigateurs quelques remarques qu'il a faites au Détroit de Magellan, depuis ce Promontoire jusqu'au Cap *Rond*, & qui pourront être utiles à ceux qui entreprendront après lui le même Voyage.

„ Le Cap des Vierges est de la hauteur du Cap Fréhel, dans la Rade de „ Saint-Malo, & a la même forme. A deux lieues & demie dans l'Ouest, „ il s'y trouve une pointe basse, qui s'allonge une lieue en Mer dans le „ Sud, avec une batture, à deux encablures au large de cette pointe, qui „ couvre, & où la Mer brise beaucoup. Cette batture n'est pas marquée „ sur la Carte du Détroit, non plus qu'une Baie où nous avons mouillé, par „ 14 brasses, fond de sable noir vaseux, & que j'ai nommée *Baie de l'E-* „ *toile*. La Mer y a marné de six pieds. Depuis le Cap des Vierges, jus- „ qu'au Cap de *Possession*, la Côte est assez haute & saine. On peut la ran- „ ger à une demi-lieue sans risque. La Baie de Possession est grande. On „ y est à l'abri des vents depuis l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Est passant „ par le Nord. Elle est très-reconnoissable sur le Plan de M. de Gennes, „ qui est bien jetté pour les distances & pour le gissement des terres; à la „ réserve de l'Isle aux Lions, qu'il ne met pas assez dans la partie de l'Ouest- „ Sud-Ouest d'une lieue & demie au moins. Au-dessus de la Baie de Pos- „ session, on voit un gros Morne, & dans son Sud-Ouest quatre petits „ Mondrains hachés à peu de distance l'un de l'autre.

„ Depuis cette Baie jusqu'au-delà du premier Goulet, la Côte est basse „ & saine, du côté de tribord en entrant. On trouve ensuite la Baie *Bou-* „ *cault*, formée par le premier Goulet, & le Cap *Grégoire* qui est assez „ haut. A deux lieues dans les terres est une montagne, qui va Nord-Est, „ & Sud-Ouest, une terre fort haute & unie, que l'on voit longtems „ avant que d'entrer dans le premier Goulet.

„ Après avoir passé le second Goulet, on trouve la terre plus haute, & „ l'on voit plusieurs enfoncemens depuis ce second Goulet jusqu'à l'Ile „ *Sainte-Elisabeth*, & de-là à la grande terre qu'il faut ranger le plus qu'il „ est possible, sur-tout quand il y a flot; car la marée jette avec violence „ sur l'Ile *Saint Barthelemi*. On passe entre ces deux Iles, & l'on va au „ Cap *Noir*, qui est haut, & où l'on trouve un très-bel & bon mouillage, „ que M. de Gennes appelle *Freschwater*, mais qui ne l'est pas. On com- „ mence à y voir du bois. Freschwater est à six lieues de-là dans une anse, „ dont la pointe de stribord est très-basse, & sans bois. Nous avons son- „ dé son travers avec 50 brasses de ligne, sans trouver fond. Deux minu- „ tes après on a vu le fond, trouvé à 4 brasses, fond de sable gris & fin. „ Nous avons suivi ce fond un quart de lieue, en prenant le large. Je ne „ conseille pas de l'approcher plus près de deux lieues. De-là à la Baie *Fa-* „ *mine*, les terres sont hautes, & ainsi jusqu'à la Baie du Cap *Rond*. "

DÉTROIT DE MAGELLAN. 1766.

Voici d'autres obſervations ſur la *Terre de Feu*, que l'Auteur a faites en entrant dans le Détroit.

„ Depuis le travers du Cap des Vierges, juſqu'à deux lieues & demie en-„ dedans, la terre eſt haute & ſaine. On trouve-là une pointe très-baſſe, „ qui s'allonge une lieue en Mer Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Il y a un haut „ fond Nord & Sud d'elle, à une lieue au large. Enſuite la Côte forme un „ enfoncement, que l'on ne voit que dans le beau tems, juſqu'au Cap d'*O-*„ *range*, qui fait l'entrée de bas-bord du premier Goulet. Là eſt une battu-„ re, qui s'allonge Nord-Eſt & Sud-Oueſt à deux grandes lieues de ce Cap, „ qui couvre & découvre toutes les marées. De-là juſqu'au travers du ſe-„ cond Goulet, la terre fait encore un enfoncement, & du ſecond Goulet „ juſqu'au travers du Cap Rond, les terres ſont très-hautes, formant com-„ me quatre Iles élevées. Il y a peut-être des Baies entre elles ou des ter-„ res baſſes. M. de Gennes n'a pas marqué les deux qui ſont devant, & „ avant le Cap Rond, aſſez près de la Côte des Patagons, d'une lieue & „ demie à deux lieues. Après avoir paſſé le premier Goulet, nous avons „ mouillé, dans la Baie *Boucault*, à dix braſſes, fond de ſable vaſeux & „ quelques petits coquillages, à une grande lieue de terre. Il ne faut pas „ mouiller par moins d'eau, parce que la nuit la Mer a marné de 3 ou 4 „ braſſes. Les terres ſont auſſi bien jettées ſur le Plan de M. de Gennes, „ mais il y marque le ſecond Goulet Eſt & Oueſt du Monde, de deux „ quarts trop Oueſt. Je conſeille de ſuivre la Côte des Patagons juſqu'à „ ce qu'on ſoit Nord & Sud de l'Ile Sainte Eliſabeth, à cauſe des cou-„ rans, qui portent ſur les Iles Saint-Barthelemi, & aux Lions, & ſur des „ battures, ſituées à l'Eſt, & dans l'Oueſt de la pointe de l'Ile Saint-Bar-„ thelemi. C'eſt la route que nous avons faite juſques dans la Baie du Cap „ Noir, rangeant toujours l'Ile Sainte-Eliſabeth de fort près. Nous avons „ mouillé dans cette Baie par 8 braſſes d'eau, fond de ſable vaſeux, & „ coquillages pourris.

„ En rangeant toujours à une lieue & demie la Côte des Patagons, qui „ nous a paru couverte de brouſſailles, & de quelques bouquets de bois, „ nous ſommes parvenus au-travers d'une pointe baſſe, où nous avons ſon-„ dé, ſans trouver de fond à 50 braſſes. L'inſtant après, nous avons vu le „ fond ſous nous, à 4 braſſes, fond de ſable fin: ce qui nous a obligé de „ prendre le large.

„ Arrivés dans la Baie *Famine*, où les deux Vaiſſeaux ont mouillé, nous „ en avons fait le tour par terre, & découvert une Riviere très-rapide à la „ pointe de bas-bord de l'entrée. Elle rend la Mer auſſi ſale & auſſi trou-„ ble qu'une riviere débordée par l'abondance des pluies. On ne fut plus „ occupé qu'à couper & à embarquer le bois, qui eſt très beau dans ces „ environs. "

Relation de M. de Bougainville en 1767.

On ne croit rien devoir ſupprimer de la curieuſe Relation de M. de Bougainville, qui paſſa cette année le Détroit de Magellan, & qui en donne

Détroit de Magellan.

Bougainville.

1767.

la Description la plus exacte que l'on ait encore vue (*a*). A cet effet, nous nous transporterons avec lui à Montevideo, où il étoit retourné, après avoir remis aux Espagnols l'Etablissement François des Iles Malouines. Notre but est de profiter de ses Observations importantes sur la route depuis Rio de la Plata jusqu'au Cap des Vierges, & sur la position de ces deux points intéressans dans la Géographie de l'Amérique.

Départ de Montevideo.

„ Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'Ile de Flores, & à midi à douze lieues dans l'Est & l'Est-quart-Sud-Est de Montevideo, & c'est de-là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 sec. de latitude australe, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai supposé la position de Montevideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 40 min. 30 sec. plus à l'Ouest que ne la place la Carte de M. Bellin. J'avois aussi profité du séjour à terre, pour vérifier mon octant sur des distances d'étoiles connues; cet instrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des astres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que, dans tout le cours de ce Journal, je donne le gissement des Côtes telles que les montre le compas; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai soin d'en avertir."

Sa position déterminée astronomiquement.

Sondes & navigation jusqu'au Détroit de Magellan.

„ Le jour de notre départ, nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil; la sonde avoit toujours augmenté, passant d'un fond de vaze à un de sable: à six heures & demie du soir elle donna 35 brasses, fond de sable gris; & l'*Etoile*, à laquelle je fis le signal de sonder le 15 après-midi, trouva 60 brasses même fond: nous avions observé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 jusqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une Mer très-grosse, & nous tînmes les bordées le moins desavantageuses sous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers; l'*Etoile* avoit dépassé ses mâts de perroquet, & nous étions partis sans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durerent toute la nuit; la Mer étoit affreuse, & l'*Etoile* fit signal d'incommodité; nous l'attendîmes sous la mizaine & la grand' voile, le point de dessous cargué: cette Flûte nous paroissoit avoir sa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24 je fis passer l'*Etoile* à la portée de la voix pour sçavoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montevideo: ce

(*a*) C'est la raison qui nous empêche de faire usage de celle du Commodore Byron, d'ailleurs très concise & peu instructive en ce qui concerne ce fameux Passage. L'Escadre Angloise chercha vainement l'Ile de *Pepys*, que le Capitaine Cowley prétendoit avoir découverte au 48e. deg. de latitude Méridionale & au 64e. de longitude, à l'Est-quart-de-Sud du Cap Blanc, où l'on ne trouva pas même de fond. L'Auteur excuse les Navigateurs de sa Nation, qui (dit-il,) peuvent avoir pris des brouillards & des amas de vapeurs pour des Terres ou pour des Iles.

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation. Qui sçavoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?"

„ PENDANT le reste du mois, les vents furent variables du Sud-Ouest au Nord-Ouest; les courans nous porterent dans le Sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondâmes sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à 35 lieues de la Côte des Patagons, nous trouvâmes 70 brasses, fond de vaze & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservâmes ce fond jusqu'à la vue de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vîmes pour la premiere fois le *Cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vazard, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs."

Vigie non marquée sur les Cartes.

„ JE ne voulus point trop accoster la terre que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitude, à cause d'une Vigie, que j'avois reconnue en 1765, par 48 deg. 30 min. de latitude australe à six ou sept lieues de la Côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant pris hauteur à midi par un très-beau tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoissance avoit d'abord prise pour un souffleur."

„ LE 1er & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Est, très-frais, la mer grosse & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous passions la nuit sous la misaine & les huniers aux bas ris. Nous vîmes pendant tout ce tems des damiers, de quebrantanessos, &, ce qui est de mauvais augure dans toutes les Mers du Globe, des alcyons qui disparoissent quand la Mer est belle & le ciel serein. Nous vîmes aussi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paroissoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vieux vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 Novembre, deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, étoient venus se poser sur nos vergues. J'avois déja vu un volier de ces animaux traverser la Baie des Malouines."

Vue du Cap des Vierges. Sa position.

„ Nous reconnûmes le Cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à sept lieues de distance. J'avois observé à midi, 52 deg. de latitude australe, & j'étois alors par 52 deg. 3 min. 30 sec. de latitude, & 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude à l'Ouest de Paris. Cette position du vaisseau, jointe au relevement, place le Cap des Vierges par 52 deg. 23 min. de latitude, & 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude occidentale de Paris. Comme le Cap des Vierges est un point intéressant dans la Géographie, je dois rendre compte des raisons qui me font croire que la position que je lui donne, est, à peu de chose près, exacte."

„ LE 27 Novembre après midi, le Chevalier du Bouchage avoit obser-

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

servé huit distances de la lune au soleil, dont le résultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaisseau de 65 deg. 30 sec. pour 1 heure 43 min. 26 sec. tems vrai; M. Verron de son côté avoit observé cinq distances, dont le résultat donna pour notre longitude au même instant, 64 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 suivant, à 3 heures 57 min. 35 sec. tems vrai, M. Verron, par cinq observations de distance de la lune au soleil, détermina la longitude occidentale du vaisseau de 67 deg. 49 min. 30 sec."

Discussion sur la position donnée au Cap des Vierges.

„ Maintenant, en suivant pour fixer le point du vaisseau, lors de la vue du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les résultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 42 sec. à l'Ouest de Paris. Les observations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaisseau, quand nous relevâmes le cap, donneroient un résultat plus Ouest de 38 min. 47 sec. Mais il me semble qu'on doit plutôt suivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux observateurs qui ne communiquoient point ensemble, & ne différant dans leurs résultats que de 3 minutes 30 sec. elles portent un caractere de probabilité auquel il est difficile de se refuser. Au reste, si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du Cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 sec.; ce qui ne differe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle est la même, à une lieue près, que celle qui m'a été donnée par l'estime de mes routes, & que je suis par cette raison."

„ Cette longitude du Cap des Vierges est plus occidentale de 42 min. 20 sec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'est que la même différence donnée par lui à la position de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de cet Article. La Carte de Milord Anson assigne, pour la longitude du Cap des Vierges, 72 deg. à l'Ouest de Londres, & conséquemment près de 75 deg. à l'Ouest de Paris: erreur bien plus considérable, qu'il commet aussi pour l'embouchure de la Riviere de la Plata & généralement pour toute la Côte des Patagons."

Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude.

„ Les observations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la Mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales, est connue depuis plusieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particuliérement usage à la Mer, en se servant aussi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de justesse qu'on obtient par cette méthode dépend beaucoup de l'instrument avec lequel on observe, il s'ensuivroit que l'Héliometre de M. Bouguer, rendu capable de mesurer de grands angles, seroit très propre à perfectionner ces observations de distances."

Difficultés essuyées avant que d'entrer dans le Détroit.

„ Depuis le 2 après-midi, que nous eûmes la connoissance du Cap des Vierges & bientôt après celle de la Terre de Feu, le vent de bout & le gros tems nous contrarierent plusieurs jours de suite. Nous louvoyâmes d'abord jusqu'au 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permirent de porter sur l'entrée du Détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour

DÉTROIT DE MAGELLAN.
BOUGAINVILLE.
1767.

longtems: à fept heures & demie le vent calma tout-à-fait, & les côtes s'embrumerent; il refraîchit à dix heures & nous paffâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord: mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vue, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin, dans un éclairci, nous apperçûmes le Cap des Vierges & nous arrivâmes pour donner dans le Détroit; prefque auffitôt les vents fauterent au Sud-Oueft, d'où ils ne tarderent pas à fouffler avec furie, la brume s'épaiffit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape fur les deux bords entre les Terres de Feu & le Continent."

„ NOTRE mifaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la fonde presque au même moment ne nous ayant donné que vingt braffes, la crainte de la bâture qui s'étend dans le Sud-Sud-Eft du Cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à fec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre mifaine. Au refte cette fonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre: c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y fondant avec une parfaite vue de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient ici d'un tems obfcur, que le fond de gravier annonce qu'on eft plus près de la Terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du fable fin & quelquefois vafeux."

Remarque fur la qualité du fond à l'entrée du Détroit.

„ A cinq heures du foir, nous remîmes à la cape fous la grand' voile d'étai & le focq d'artimon; à fept heures & demie du foir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile; mais les bordées furent toutes défavantageufes, & nous écarterent de la Côte. En effet, quoique la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la terre depuis le Sud-quart-Sud-Oueft jufqu'au Sud-Oueft-quart-Oueft environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le Cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la diftance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'eft pas prudent de le ferrer davantage, à caufe d'un banc qui s'étend au large du Cap à-peu-près à cette diftance; je crois même que nous avons paffé fur la queue de ce banc, car, comme nous fondions fréquemment, entre deux fondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-fept braffes, l'*Etoile*, qui étoit dans nos eaux, nous fignala huit braffes, le moment fuivant elle augmenta de fond."

Remarques nautiques fur l'entrée du Détroit.

„ LE Cap des Vierges eft une terre unie d'une hauteur médiocre; il eft coupé à pic à fon extrêmité; la vue qu'en donne Milord Anfon eft de la plus grande vérité (*b*). A neuf heures & demie du foir nous avions amené à l'Oueft la pointe feptentrionale de l'entrée du Détroit, fur laquelle eft une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les baffes voiles carguées, fous le petit hunier, tous les ris dedans, jufqu'à onze heures du foir que le Cap des Vierges nous reftoit au Nord. Il ventoit grand frais & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à paffer la nuit fur les bords."

(*b*) *Cette vue fe trouve au Tome XV. de ce Recueil.*

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

„ Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir Ouest-Nord-Ouest. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Est. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du Continent, nous reconnûmes le *Cap de Possession* dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest. Ce Cap est bien reconnoissable. C'est la premiere terre avancée depuis la pointe Nord de l'entrée du Détroit; il est plus Sud que le reste de la côte, qui forme ensuite entre ce Cap & le premier Goulet un grand enfoncement nommé la *Baie de Possession;* nous avions aussi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du Ouest au Nord-Ouest, & nous courûmes les bordées les plus avantageuses pour entrer dans le Détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du secours de la marée qui pour-lors portoit à l'Ouest."

„ A midi nous observâmes la hauteur du soleil, & le relevement pris au même moment me donna pour le Cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon observation du 3 de ce mois. Nous profitâmes aussi de cette observation pour assurer la latitude du Cap de Possession & celle du Cap du S. Esprit à la terre de Feu."

„ Nous continuâmes à louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit suivante qui fut très claire, sondant souvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du Continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore sous le Cap de Possession. Le *Cap d'Orange* nous restoit dans le Sud-Ouest environ à six lieues. Ce Cap, remarquable par un mondrain assez élevé & coupé du côté de la Mer, forme au Sud l'entrée du premier Goulet (c). Sa pointe est dangereuse par une bâture qui s'étend dans le Nord-Est du Cap, au moins à trois lieues au large; j'ai vu fort distinctement la Mer briser dessus. A une heure après-midi le vent avoit passé au Nord-Nord-Ouest, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du Goulet; un autre obstacle nous y attendoit: jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain persistâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le Goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jetter sur les bâtures des Caps qui en font l'entrée à l'Est & à l'Ouest."

Description du Cap d'Orange.

„ Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la Baie de Possession, lorsque *l'Etoile* qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout-d'un-coup de vingt brasses de fond

Mouillage dans la Baie de Possession.

(c) Depuis le Cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier Goulet, on peut estimer de quatorze à quinze lieues, & le Détroit y est partout large de cinq à sept lieues. La Côte du Nord, jusqu'au Cap de Possession, est unie, peu élevée & fort saine. Depuis ce Cap, il faut se méfier de la bâture qui regne dans une partie de la Baie du même nom. Lorsque les mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aymond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bâture.

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

à cinq, nous arrivâmes vent arriere le cap à l'Eſt, pour nous écarter d'une bâture qui paroiſſoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux; & ce ne fut qu'à ſept heures du ſoir, qu'étant ſur vingt braſſes fond de ſable vaſeux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. La Baie de Poſſeſſion eſt ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette Baie s'élevent cinq mondrains, dont un eſt aſſez conſidérable, les quatre autres ſont petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond;* ils ſervent de remarque eſſentielle dans cette partie du Détroit. Pendant la nuit on fonda aux divers changemens de marée. A huit heures & demie du ſoir elle reverſa ſur l'Oueſt, & ſur l'Eſt à trois heures du matin.

Paſſage du premier Goulet.

„ LE 8 au matin nous appareillâmes ſous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de Nord-Oueſt (*d*). A huit heures les vents nous refuſerent & il fallut louvoyer, eſſuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Oueſt avec aſſez de force, nous mîmes en panne ſous les huniers à l'entrée du premier Goulet, nous laiſſant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorſque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous paſſâmes ainſi en deux heures le premier Goulet (*e*), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent: pour-lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Oueſt. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillâmes dans la Baie *Boucault* ſur dix-huit braſſes fond de vaſe. Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers, armés chacun de nos fuſils, & nous allâmes deſcendre au fond de la Baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans".

Mouillage dans la Baie Boucault.

Qualité du ſol de cette partie de l'Amérique.

„ LE terrein où nous débarquâmes eſt fort ſec, & à cela près il reſſemble beaucoup à celui des Iles Malouines. Les Botaniſtes y ont retrouvé preſque toutes les mêmes plantes. Le bord de la Mer étoit environné des mêmes goëmons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais ſeulement quelques brouſſailles. Lorſque nous avions mouillé dans la Baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous paſſâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Eſt. C'eſt une remarque que nous eûmes pluſieurs

Remarque ſur les Marées.

(*d*) Lorſqu'on veut donner dans le premier Goulet, il convient de ranger environ à une lieue le *Cap de Poſſeſſion*, puis de gouverner ſur le Sud-quart-Sud-Oueſt, prenant garde de ne point trop tomber Sud à cauſe de la bâture qui s'allonge Nord-Nord-Eſt, & Sud-Sud-Oueſt du *Cap d'Orange* plus de trois lieues.

(*e*) Le premier Goulet gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu ſur la bâture du Cap d'Orange. En ſortant du premier Goulet, il y en a deux autres moins étendues ſur chacune de ces pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud-Oueſt. Il y a grand fond dans le Goulet.

fois occasion de faire avec certitude dans ce Voyage, & qui m'avoit déja frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, l'Ebe reversa dans l'Ouest. Nous sondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau; nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

„ Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Ouest-quart-Ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au Sud-Ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, sable, vase & coquilles pourries; le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écartés de la Côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un instant où l'on eût pu mettre un batteau dehors.

Second mouillage dans la Baie Boucault.

„ Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une brasse d'eau de différence. Le 10, par une observation de distance de la Lune à *Régulus*, M. Verron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 sec. & celle de l'entrée orientale du second Goulet de 73 deg. 34 min. 30 sec. Le thermometre de Réaumur baissa de 9 à 8 & à 7 degrés."

Observation de longitude.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant passé au Nord-Est, & le courant portant à l'Ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi sur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainsi notre ancre. Nous appareillâmes sous toutes voiles & ne tardâmes pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Ouest suffisoit à peine pour nous soutenir, quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second Goulet que dans le premier. A midi l'ebe vint à notre secours & nous passâmes le second Goulet (*f*); les vents ayant varié jusqu'à trois heures après midi qu'ils soufflerent grand frais du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est avec de la pluie & des grains violens (*g*). En deux bords nous parvînmes au mouillage dans le Nord de l'Ile *Sainte-Elisabeth*, où nous ancrâmes à deux milles de terre par 7 brasses, fond de sable gris, gravier & coquillages pourris. L'*Etoile*, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Est de nous, y avoit 17 brasses d'eau."

Perte d'une ancre.

Passage du second Goulet.

Mouillage près de l'Ile Sainte-Elisabeth.

„ Le vent contraire, accompagné de grains violens, de la pluie & de grele, nous força de passer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi

(*f*) De la sortie du premier Goulet à l'entrée du second, il peut y avoir six à sept lieues, & la largeur du Détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le second Goulet gît Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

(*g*) En passant le second Goulet, il convient de hanter la Côte des Patagons, parce qu'au sortir du Goulet les marées portent sur le Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête basse qui naît au dessous de la pointe de l'*Ile Saint-Georges*, encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic. La terre basse s'avance dans l'Ouest-Nord-Ouest.

NB. *Cette Ile paroît dans la Carte de M. de Bougainville sous son ancien nom* d'Ile des Pingouins.

Description de cette Ile.

nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'Ile Sainte-Elisabeth (*h*). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Est de l'Ile. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest & à celle du Sud-Est, où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder partout, attendu que sous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrein de l'Ile est fort sec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit saumache. Nous vîmes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légere croûte de sel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre & si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette Ile. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois; & l'on n'y peut faire de feu qu'avec une espece de petite bruyere. Déja même nous en avions ramassé, craignant d'être obligés de passer la nuit sur cette Ile où le mauvais tems nous retint jusqu'à neuf heures du soir; nous n'y eussions pas été mieux couchés que nourris."

Difficultés du passage le long de l'Ile Sainte-Elisabeth.

Nous allions entrer dans la partie boisée du Détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Ouest, nous appareillâmes malgré sa violence & fîmes route dans le canal qui sépare l'Ile Sainte-Elisabeth des Iles *Saint-Barthelemi & aux Lions* (*i*). Il falloit soutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles raffales par-dessus les hautes terres de Sainte-Elisabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui se prolongent autour des deux autres Iles (*k*). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vînmes attaquer la terre du Continent au-dessous du *Cap Noir;* c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y sont plus aussi sensibles.

„ Nous eûmes du vent très-frais & par raffales jusqu'à six heures du soir, il calma ensuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance par un tems clair & serein, nous flattant de

(*h*) L'Ile Sainte-Elisabeth gît Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest, avec la pointe occidentale du second Goulet à la terre des Patagons. Les Iles *St. Barthelemi* & *aux Lions* gissent aussi Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest entre elles, & avec la pointe occidentale du second Goulet à l'Ile Saint-Georges.

NB. *L'Ile Saint-Barthelemi est nommée par d'autres*, Ile Sainte-Barbe.

(*i*) Ces Iles sont liées ensemble par une bâture. Il y a aussi deux bâtures, l'une au Sud-Sud-Ouest de l'Ile aux Lions, l'autre au Nord-Nord-Est de Saint-Barthelemi à une ou deux lieues; en sorte que ces trois bâtures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Est-Sud-Est & l'île Sainte-Elisabeth à Ouest-Nord-Ouest, est le canal pour avancer dans le Détroit. Ce canal court Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage dans le Sud des Iles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'Ile Sainte-Elisabeth & la grand-terre.

(*k*) De la sortie du second Goulet à la pointe Nord-Est de l'Ile Sainte-Elisabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Elisabeth s'étend Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe Sud-Ouest de l'Ile Sainte-Elisabeth au *Cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

Détroit de Magellan. Bougainville. 1767.

doubler pendant la nuit le *Cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, le *Port Famine* fous le vent à nous. Vains projets! A minuit & demi les vents fauterent tout d'un coup au Sud-Oueft, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grêle; enfin le tems devint auffi mauvais qu'il paroiffoit beau l'inftant d'auparavant. Telle eft la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y fuccedent avec une telle promptitude, qu'il eft impoffible de prévoir leurs rapides & dangereufes révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée fur fes cargues, nous fûmes obligés de louvoyer fous la mifaine, la grande voile d'étai & les huniers aux bas ris, pour tâcher de doubler la *Pointe Sainte-Anne*, & de nous mettre à l'abri dans la Baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la Terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funefte, & il fallut fe réfoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût fous le vent. Nous la rangeâmes la fonde à la main: & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit braffes & demie de fable vafeux, dans une Baie, que je nommai la *Baie Duclos* (*l*), du nom de M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon fecond dans ce Voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand fecours."

Mauvais tems, nuit fâcheufe.

Mouillage dans la Baie Duclos.

„ Cette Baie ouverte à l'Eft, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de diftance. Il y a bon fond dans toute la Baie, on trouve fix & huit braffes d'eau jufqu'à un cable de terre. C'eft un excellent mouillage, puifque les vents d'Oueft, qui font ici les vents régnans & qui foufflent avec impétuofité, viennent par-deffus la Côte, laquelle y eft fort élevée. Deux petites rivieres fe déchargent dans la Baie; l'eau eft faumache à leur embouchure, mais à cinq cens pas au-deffus elle eft très-bonne. Une efpece de prairie regne le long du débarquement, lequel eft de fable; les bois s'élevent enfuite en amphithéâtre, mais le pays eft prefque dénué d'animaux. Nous y avons parouru une grande étendue de terrein, fans voir d'autre gibier que deux ou trois beccaffines, quelques farcelles, canards & outardes en fort petite quantité: nous y avons auffi apperçu quelques perruches; celles-là ne craignent pas le froid."

Defcription de cette Baie.

„ Nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere la plus méridionale fept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelaffées & de la forme d'un four; elles paroiffoient récemment conftruites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette riviere affez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous paffâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors

Nouvelle obfervation fur les marées.

(*l*) Depuis le *Cap Noir* la côte court au Sud-Sud-Eft jufqu'à la pointe Septentrionale de la Baie Duclos, qui peut en être à fept lieues.

Vis-à-vis de la Baie Duclos il y a dans les Terres de Feu un enfoncement immenfe, que je foupçonne être un canal qui débouche plus Eft que le *Cap de Horn*. Le *Cap Montmouth* en fait la pointe feptentrionale.

Détroit de Magellan. Bougainville. 1767.

venoit de la Mer orientale; observation contraire à celles faites depuis le Cap des Vierges, puisque nous avions vu jusque-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du Détroit. Mais il me semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les Goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du Détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y est coupée la Terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5 degrés. Le 15 à midi nous y observâmes 53 deg. 20 min. de latitude, & ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller."

Observations nautiques.

„ A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident & nous annoncerent un vent favorable. Nous virâmes à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillâmes. Le ciel à la vérité étoit couvert &, suivant l'ordinaire de ces Parages, le vent d'Est & de Nord-Est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous passâmes la *Pointe Sainte-Anne* (*m*) & *le Cap Rond* (*n*). La premiere est unie, d'une médiocre hauteur, & couvre une Baie profonde où l'ancrage est sûr & commode. C'est celle à qui le malheureux sort de la Colonie de *Philippeville*, établie par le présomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *Port Famine*. Le Cap Rond est une terre élevée & remarquable par la forme que désigne son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées & escarpées; celles de la terre de Feu paroissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue, aussi ancienne que le Monde. Entre le Cap Rond & le *Cap Forward*, il y a quatre Baies, dans lesquelles on peut mouiller."

Description d'un Cap singulier.

„ Deux de ces Baies sont séparées par un Cap, dont la singularité fixa notre attention & mérite une description particuliere. Ce Cap élevé de plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la Mer, est tout entier composé de couches horisontales de coquilles pétrifiées. J'ai sondé en canot au pied de ce monument, qui atteste les grands changemens arrivés à notre Globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses."

„ Le vent nous conduisit jusqu'à une lieue & demie du Cap Forward; alors le calme survint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du Cap même, y prendre des sondes & des relevemens. Ce Cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes observations, nous avons conclu sa latitude australe de 54 deg. 5 min. 45 sec. Il présente une sur-

Description du Cap Forward.

fa-

(*m*) De la *Baie Duclos* à la *Pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le gissement étant le Sud-Est-quart-Sud; il y a à-peu-près la même distance entre la pointe Sainte-Anne & le Cap Rond; lesquels sont respectivement Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest.

(*n*) Depuis le second Goulet jusqu'au Cap Rond, la largeur du Détroit varie depuis sept jusqu'à cinq lieues. Il se rétrecit au Cap Rond, où il n'en a gueres plus de trois.

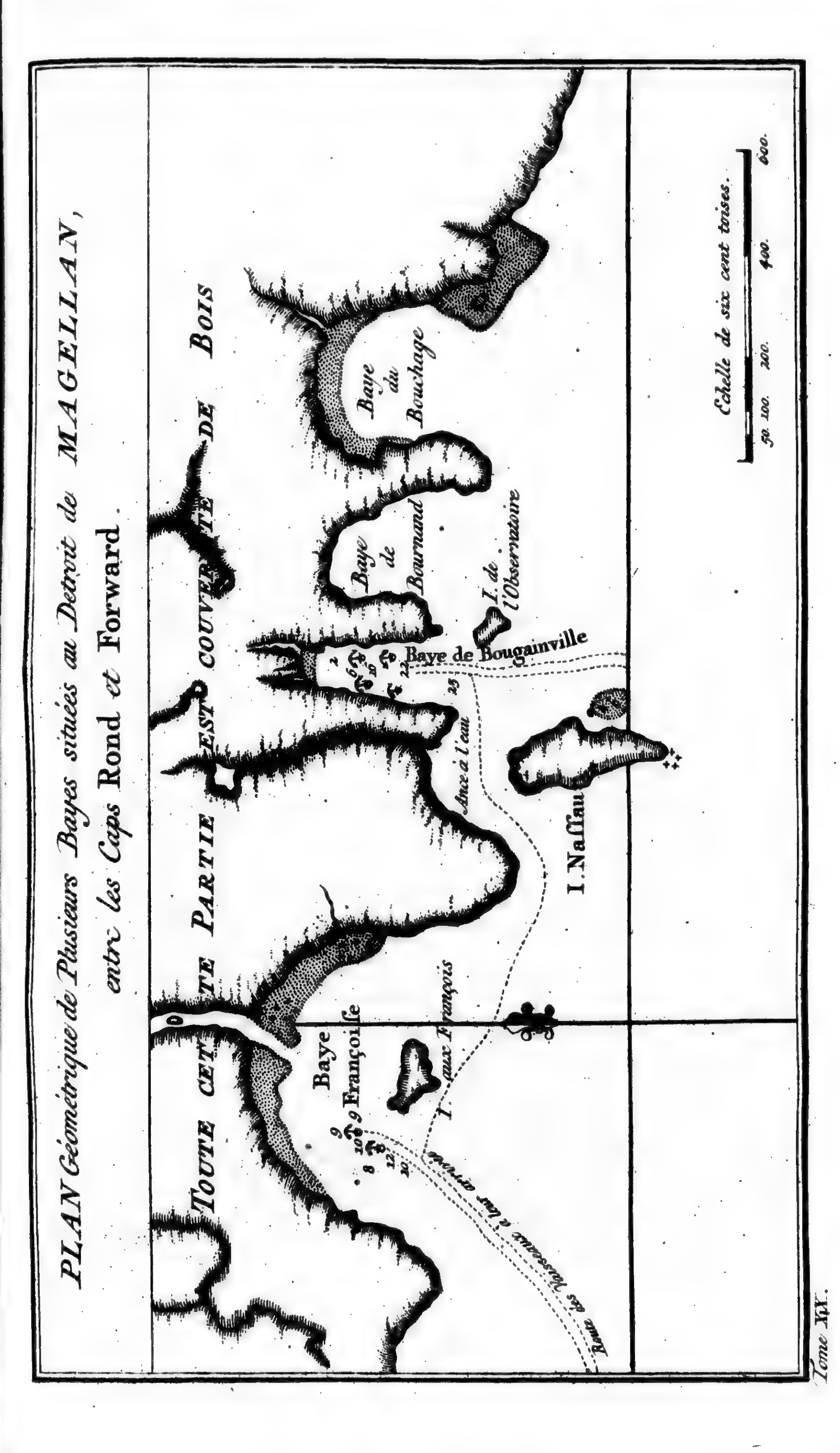
faites depuis le
gmenter, lors-
diverses obser-
d'être réglées
uantité de ca-
oduire dans le
eux jours que
5 degrés. Le
& ce jour-là
ayant pas per-

urs vers l'oc-
pic, & effec-
ue d'où nous
t couvert &,
étoit accom-
nte-Anne (m)
teur, & cou-
est celle à qui
r le présomp-
Cap Rond est
n nom. Les
de la terre de
horrible; les
ue le Monde,
ans lesquelles

gularité fixa
Cap élevé de
t tout entier
fondé en ca-
mens arrivés
gne de cent

p Forward;
aller dans le
ndes & des
érique & de
nous avons
nte une sur-
fa-

ulet jusqu'au
Détroit varie
. Il se ré-
n'en a gueres



face
plus
tout
un r
fabl
doit
à pi
arbr
éter
poin
tre p
nous
rent
de-là
pren

,,
vent
nom
nous
les c
tre a
avio
Paci
mon
mina
te co
nous

,,
les tr
paro
varia
lieu
appr
moin
fond
La I
eft à
de l
Voy
ge r
une
ne e
Vai
les c
Je t
fero
X

face à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La Mer est presque sans fond sous le Cap; toutefois entre les deux têtes, dans une espece de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourroit mouiller par 15 brasses, fond de sable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par le vent du Sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le Cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres, dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au-dessous du Cap à une petite pointe de roches, sur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point, qui termine ou commence un vaste Continent, nous arborâmes le pavillon de notre bâteau, & ces antres sauvages retentirent pour la premiere fois de plusieurs cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *Cap Holland* à l'Ouest 4 deg. Nord; ainsi la côte commençoit à reprendre du Nord."

Mouillage dans la Baie Françoise.

„ Nous revînmes à bord à six heures du soir, & peu de tems après, les vents ayant passé au Sud-Ouest, je vins chercher le mouillage de la Baie nommée par M. de Gennes *Baie Françoise*. A huit heures & demie du soir nous y jettâmes l'ancre sur 10 brasses, fond de sable & de gravier, ayant les deux pointes de la Baie, l'une au Nord-Est-quart-Est 5 deg. Nord; l'autre au Sud 5 deg. Ouest, & l'Ilot du milieu au Nord-Est. Comme nous avions besoin de nous munir d'eau & de bois pour la traversée de la Mer Pacifique, & que le reste du Détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier Voyage que jusqu'auprès de la Baie Françoise, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Gennes la représente comme très-sûre & fort commode pour ce travail; ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bâteaux à la Mer."

Avis sur ce mouillage.

„ Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par raffales très-violentes; la Mer grossit & brisoit autour de nous sur un banc qui paroissoit régner dans tout le fond de la Baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisoient faire au Vaisseau sur son ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne surjaulât, & nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle. L'*Etoile*, mouillée plus en dehors que nous, fut moins molestée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot sonder l'entrée de la Riviere à laquelle M. de Gennes a donné son nom. La Mer étoit basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la Riviere qu'à Mer toute haute; en sorte qu'elles feroient à peine un Voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroissoit pas sûr, me détermina à conduire les Vaisseaux dans une petite Baie à une lieue dans l'Est de celle-ci. J'y avois coupé sans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du Vaisseau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'assurer si les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruisseau qui tombe au fond de la Baie même, lequel seroit consacré aux besoins journaliers & à laver, les deux Baies voisines

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

avoient chacune un ruisseau propre à fournir aisément l'eau dont nous avions besoin, sans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher."

„ EN conséquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes sous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous passâmes au large de l'îlot de la Baie Françoise, nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette Baie & une Ile élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la Baie *Bougainville*, qui est encore couverte par deux autres Ilots, dont le plus considérable a mérité le nom d'*Ilot de l'Observatoire* (o). La Baie est longue de deux cens toises & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; aussi la Mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin."

Mouillage dans la Baie Bougainville.

„ Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la Baie par vingt-huit brasses d'eau & nous envoyâmes aussitôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'*Etoile*, qui avoit mouillé son ancre de dehors par un trop grand fond, chassa sur l'Ilot de l'Observatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la soutenir, sa poupe vint à quelques pieds de l'Ilot, ayant encore au-dessous d'elle 30 brasses d'eau. La côte du Nord-Est de cet Ilot n'est pas aussi escarpée. Nous employâmes le reste du jour à nous amarrer, la proue au large, ayant une ancre devant mouillée par 23 brasses de sable vaseux, une ancre à jet derriere presque à terre, deux grelins à des arbres sur la côte de bas-bord, & deux sur l'*Etoile*, qui étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruisseau deux cabanes de branchages, qui paroissoient abandonnées depuis longtems. J'y en avois fait construire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laissé quelques présens pour les Sauvages que le hazard y conduiroit, & j'avois attaché au-dessus un pavillon blanc: on trouva la cabane détruite, le pavillon & les présens enlevés."

Relâche dans cette Baie pour y faire de l'eau & du bois.

„ LE 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit descendre; l'on débarqua aussi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les soufrer; on disposa des mares pour les lavandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. Nous passâmes le reste du mois de Décembre dans cette Baie où nous fîmes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reste du travail de l'équipage de l'*Aigle* en 1765. Nous y avons aussi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'*Etoile* eut même le bonheur d'étancher une voie d'eau, fort considérable."

Observations astronomiques & météorologiques.

„ M. VERRON avoit dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'Ilot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le Ciel de cette contrée, ingrat pour l'Astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de l'Ilot de 53 d 50′ 25″.

(o) Du Cap Rond à l'Ilot de l'Observatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court à l'Ouest-Sud-Ouest. Dans cet espace il y a trois bons mouillages.

Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la Baie de $00^h\ 59'$. La Mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9^d, il a baissé jusqu'à 5^d, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12^d & demi. Le soleil alors paroissoit sans nuages, & ses rayons peu connus ici faisoient fondre une partie de la neige sur les montagnes du Continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le Prince de Nassau, profitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrein âpre avoit à ses yeux le mérite de la nouveauté, & le Détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéressantes. La chasse & la pêche n'étoient pas aussi heureuses; jamais elles n'ont rien produit, & le seul quadrupede que nous ayons vu ici a été un renard presque semblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs."

Description de cette partie du Détroit.

„ Nous fîmes aussi plusieurs tentatives pour reconnoître les côtes voisines du Continent & de la Terre de Feu; la premiere fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de *Bournand* & du *Bouchage* dans l'intention d'aller jusqu'au Cap Holland & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du Nord-Ouest, & sur le champ le vent sauta au Sud-Ouest, grand frais. Nous luttâmes contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du Cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais tems ne seroit pas de longue durée. L'espérance que nous en eûmes ne servit qu'à nous faire percer de pluie & transir de froid. Nous avions construit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce Pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chasserent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laisserent d'autre parti à prendre que de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la Frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet asyle; car bientôt le tems devint si mauvais, qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horison."

Reconnoissance faite de plusieurs Ports aux Terres de Feu.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des Terres de Feu & pour y chercher un Port vis-à-vis le Cap Forward; je me proposois de repasser ensuite au Cap Holland & de reconnoître la Côte depuis ce Cap jusqu'à la Baie Françoise; ce que nous n'avions pu faire dans la premiere tentative. Je fis armer d'espingoles & de fusils la Chaloupe de la *Boudeuse* & le grand canot de l'*Etoile*; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec Mrs. de Bournand, d'*Orai-*

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767.

son & le Prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la Baie Françoise pour traverser aux Terres de Feu, où nous terrîmes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anse de sable, mauvaise même pour les bâteaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dinâmes sur ses bords dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevâmes la pointe occidentale de la Baie Françoise au Nord-Ouest-quart-Ouest 5d Ouest, & on s'en estima à cinq lieues de distance."

„ APRÈS-MIDI nous reprîmes notre route en longeant à la rame la Terre de Feu; il ventoit peu de la partie du Ouest, mais la Mer étoit très-houleuse. Nous traversâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans son milieu par une Ile fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & le gros houl nous firent penser que ce pourroit bien être un Détroit, lequel doit conduire à la Mer assez proche du Cap de Horn. Etant presque passés de l'autre bord, nous descendîmes sur la pointe basse d'une Baie où les *Pécherais* avoient allumé des feux (*): le jour prêt à finir ne nous permit pas de rester longtems avec eux. Nous les quittâmes pour traverser la Baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déja faite nous empêcha de visiter. Nous la passâmes sur le bord d'une riviere assez considérable, où nous fîmes grand feu & où les voiles de nos bâteaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau."

Baie & Port de Beaubassin. Sa description.

„ Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en prîmes les sondes, ainsi que celles de la Baie. Le mouillage est très-bon dans la Baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne, que nous avons nommé le *Dôme*; dans l'Ouest est un Ilot entre lequel & la côte il n'y a point passage de Navire. On entre de la Baie dans le port par un Goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses, fond de vase; dans le Goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses; il convient d'y tenir le milieu, hantant même le côté de l'Est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *Baie & Port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la Baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le Port de Beaubassin."

„ JE laissai ici le Chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe, pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux Vaisseaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'*Etoile*, avec M. *Landais*, l'un des Officiers de cette Flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Ouest & visitâmes d'abord une Ile, que nous

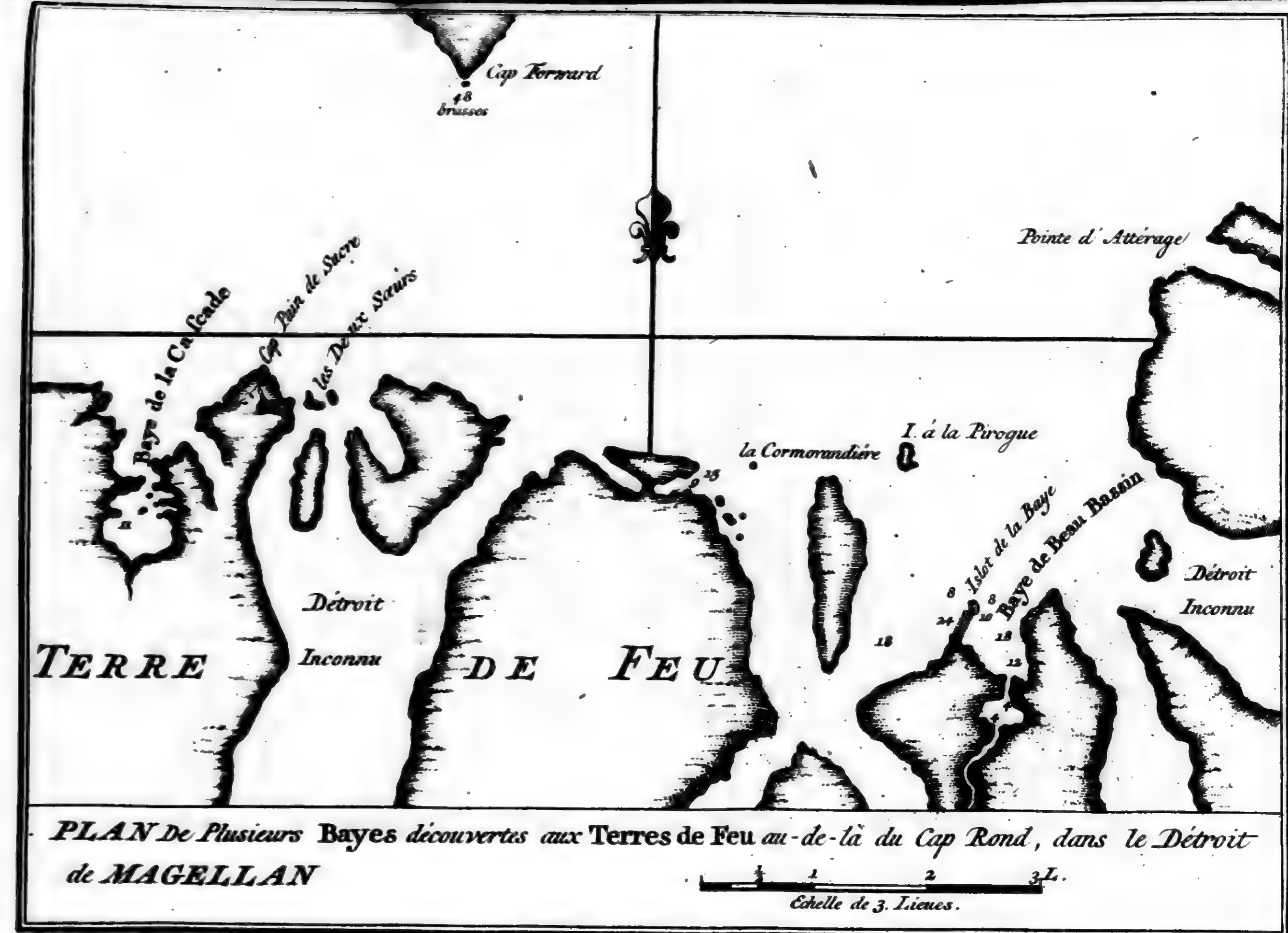
(*) Voyez ci-dessus, p. 326.

occidentale
ous terrîmes
e anſe de ſa-
s critique ils
trouveroient
qui couvroit
s relevâmes
quart-Oueſt

me la Terre
t très-hou-
ppercevions
s ſon milieu
nous vîmes
ourroit bien
'ap de Horn.
pointe baſſe
prêt à finir
ittâmes pour
a faite nous
ſſez conſidé-
qui étoient
e tems étoit

étoit un vrai
Le mouil-
douze, fond
ous les vents
gros morne,
lequel & la
dans le port
braſſes, fond
ſſes; il con-
a plus d'eau.
& Port de
, il ſuffit de
ener même,
e le Port de

la chaloupe,
relatives à
x Vaiſſeaux.
andais, l'un
mes recher-
e, que nous



PLAN De Plusieurs Bayes découvertes aux Terres de Feu au-de-là du Cap Rond, dans le Détroit de MAGELLAN

tournâmes & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 brasses fond de sable & petit gravier. Sur cette Ile il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du soleil une Baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre Navires. Je l'ai nommée *Baie de la Cormorandiere*, à cause d'une roche apparente qui en est dans l'Est-Sud-Est environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 brasses d'eau, 8 & 9 dans le mouillage; nous y passâmes la nuit."

Détroit de Magellan. Bougainville. 1767. Baie de la Cormorandiere.

„ Le 29 à la pointe du jour nous sortîmes de la Baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'Ouest, aidés d'une marée très-forte. Nous passâmes entre deux Iles d'une grandeur inégale, que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gissent Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec le milieu du Cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de sucre* une montagne de cette forme, très-aisée à reconnoître, laquelle gît Nord-Nord-Est & Sud-Sud-Ouest avec la pointe la plus méridionale du même Cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere nous découvrîmes une belle Baie avec un Port superbe dans le fond; une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du Port, m'engagea à les nommer *Baie & Port de la Cascade*. Le milieu de cette Baie gît Nord-Est & Sud-Ouest avec le Cap Forward. La sûreté & la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laissent rien à desirer."

Baie & Port de la Cascade.

„ La cascade est formée par les eaux d'une petite riviere qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, & sa chûte peut avoir cinquante à soixante toises. J'ai monté au-dessus; le terrein y est entremêlé de bosquets & de petites plaines d'une mousse courte & spongieuse; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du passage d'aucun homme. Au reste toute la portion de la Terre de Feu, comprise depuis l'Ile Sainte-Elisabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de grosses Iles inégales, élevées, montueuses, & dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la Mer. Les arbres & les plantes sont les mêmes ici qu'à la Côte des Patagons; & aux arbres près, le terrein y ressemble assez à celui des Iles Malouines."

Description du pays.

„ Je joins ici la Carte particuliere que j'ai faite de cette intéressante partie de la Côte des terres de Feu. Jusqu'à présent on n'y connoissoit aucun mouillage, & les Navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois Ports que je viens d'y décrire, facilitera la Navigation de cette partie du Détroit de Magellan. Le Cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler: il en a forcé plusieurs de rétrograder jusqu'à la Baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la Terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-dessus, ce que l'on pourra presque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de Mer pour des Vaisseaux. De-là toutes les bordées seront avantageuses, & pour peu

Utilité des trois ports décrits précédemment.

Détroit de Magellan.
Bougainville.
1767.

que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être sensibles, il ne sera plus difficile de gagner le *Port Galant*. "

„ Nous passâmes dans le Port de la Cascade une nuit fort desagréable. Il faisoit grand froid, & la pluie tomba sans interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous sortîmes du Port, & nous traversâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-grosse pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le Continent à peu près à égale distance du Cap Holland & du Cap Forward. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la drisse & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traversant la Baie Françoise, un faux coup de barre ne nous mît le canot sur la tête. Enfin j'arrivai à la Frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à démarrer dans l'après-midi. ".

Départ de la Baie Bougainville.

„ Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous démarrer, & à six heures nous sortîmes de la Baie en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rame. Il faisoit calme; à sept heures il se leva une brise du Nord-Est, qui se renforça dans la journée, & fut assez claire jusqu'à midi; le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvrîmes & relevâmes la *Cascade* au Sud-Est, le *Pain de sucre* à l'Est-Sud-Est 5d Sud, le *Cap Forward* (*p*) à l'Est-quart-Nord-Est, le *Cap Holland* (*q*) à Ouest-Nord-Ouest 4d Ouest. De midi à six heures du soir, nous doublâmes le Cap Holland. Il ventoit peu, & la brise ayant molli sur le soir, le tems d'ailleurs étant fort sombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du Port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 brasses d'eau, fond de gros gravier, sable & petit corail, ayant le Cap Galant (*r*) au Sud-Ouest 3d Ouest. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés: pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de Sud-Ouest. "

Mouillage dans la Baie Fortescue.

1768.

„ Nous commençâmes l'année 1768 dans cette Baie, nommée *Baie Fortescue*, au fond de laquelle est le Port Galant (*s*). Le Plan de la Baie & du

(*p*) Depuis l'Ilot de l'Observatoire jusqu'au Cap Forward, il y a environ six lieues, & la côte court à-peu-près sur l'Ouest-Sud-Ouest. Le Détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(*q*) Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le Cap Forward du Cap Holland, il y a deux autres caps & trois anses peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du Détroit y varie de trois à quatre lieues.

(*r*) Le Cap Holland & le Cap Galant gissent entre eux Est 2 deg. Sud & Ouest 2 deg. Nord, & la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux Caps il y en a un autre moins avancé, qui est le *Cap Coventry*. On y place aussi plusieurs baies, dont nous n'avons reconnu que la *Baie Verte*, ou *Baie Descordes*, qu'on a visitée par terre. Elle est grande & profonde; mais il y paroît plusieurs hauts fonds.

(*s*) La Baie de Fortescue peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'île qui, partant de la côte de l'Ouest de la Baie, s'étend dans l'Est-Sud-Est, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le Port Galant, lequel a un mille de profondeur dans l'Ouest-Nord-Ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cens pas. On trouve

Port eſt fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loiſir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois ſemaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Mon premier ſoin fut d'envoyer viſiter la côte juſqu'à la *Baie Eliſabeth*, & les Iles dont le Détroit eſt ici parſemé; nous appercevions du mouillage deux de ces Iles, nommées par Narborough *Charles* & *Montmouth*. Il a donné à celles qui ſont plus éloignées le nom d'*Iles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*Ile Rupert*. Les vents d'Oueſt ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller ſe promener à terre, où l'on rencontra les traces du paſſage & de la relâche de vaiſſeaux Anglois: ſçavoir du bois nouvellement ſcié & coupé, des écorces du laurier épicé aſſez récemment enlevées, une étiquette en bois, ſur laquelle on liſoit fort diſtinctement *Chatham Martch. 1766*: on trouva auſſi ſur pluſieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767."

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1767. Détails des contrariétés que nous y eſſuyons.

Traces trouvées du paſſage des Anglois.

„ M. VERRON, qui avoit fait porter ſes inſtrumens ſur la preſqu'île qui forme le port, y obſerva à midi avec un quart de cercle, 53 d 40′ 41″ de latitude auſtrale. Cette obſervation, jointe au relevement du Cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même Cap, fait le 16 Décembre ſur la pointe du Cap Forward, détermine à douze lieues la diſtance du Port Galant au Cap Forward. Il y obſerva auſſi par l'azimuth la déclinaiſon de l'aiguille de 22 d 30′ 32″ Nord-Eſt, & ſon inclinaiſon du côté du Pole élevé de 11 d 11′. Voilà les ſeules obſervations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant auſſi affreuſes que les jours."

Obſervations aſtronomiques & nautiques.

„ LE 4 & le 5 furent cruels; de la pluie, de la neige, un froid très vif & le vent en tourmente. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la Terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Oueſt des Iles Charles & Montmouth; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois, avec leur ſecours, & ayant la reſſource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire: mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici, nous y remarquâmes conſtamment que le cours des Marées dans cette partie du Détroit eſt le même que dans celle des Goulets, c'eſt-à-dire, que le flot porte à l'Eſt & l'Ebe à l'Oueſt."

„ LE 6 après-midi, il y avoit eu quelques inſtans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Eſt, & déja nous avions deſaffourché; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Oueſt-Nord-Oueſt avec des raffales qui nous forcerent de réaffourcher auſſitôt. Le vent d'Eſt ſouffla avec furie & preſque ſans interruption juſqu'au 13, que le jour fut aſſez doux; nous eûmes même dans l'après-midi quelque eſpérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions deſaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à ſix heures, & la journée

Mauvais tems.

une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du Nord-Eſt. Dans le milieu du Port, il y a 4 à 5 braſſes d'eau, fond de vaſe & coquillages.

DÉTROIT DE MAGELLAN.

BOUGAINVILLE.

1767.

Danger que court la Frégate.

fut cruelle. Le 15 il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir. "

„ LE 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du Nord, & nous appareillâmes avec la marée favorable; elle baissoit alors & portoit dans l'Ouest. Les vents ne tarderent pas à revenir à Ouest & Ouest-Sud-Ouest, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner l'*Ile Rupert*. La Frégate marchoit très-mal, dérivoit outre mesure, & l'*Etoile* avoit sur nous un avantage incroyable. Nous restâmes tout le jour sur les bords entre l'Ile Rupert & une pointe du Continent, qu'on nomme la *Pointe du Passage*, pour attendre le jussant avec lequel j'espérois gagner ou le mouillage de la *Baie Dauphine*, à l'*Ile de Louis le Grand*, ou celui de *la Baie Elisabeth* (*t*). Mais comme nous perdions à louvoyer, j'envoyai un canot sonder dans le Sud-Est de l'Ile Rupert, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage & y resta sur son grapin; mais nous en étions déja tombés beaucoup sous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant; la Frégate refusa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bâteaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent: un courant violent nous avoit déja entraînés à une demi-encablure de terre; je fis mouiller sur 8 brasses de fond: l'ancre tombée sur des roches chassa, sans que la proximité où nous étions de la terre, permît de filer du cable; déja nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau sous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en vint une petite brise; nous fîmes aussitôt servir nos voiles, & la Frégate s'abattit; tous nos bâteaux & ceux de l'*Etoile* venus à notre secours étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable sur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la Frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre sauva le Bâtiment. La brise ensuite se renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la Baie du Port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du soir par 20 brasses d'eau fond de vase. Nos bâteaux, que j'avois laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des allarmes cruelles. "

„ LA

(*t*) Depuis le Cap Galant jusqu'à la Baie Elisabeth, la côte court à-peu près sur le Ouest-Nord-Ouest, & la distance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du Continent. Le fond y est trop considérable, même tout à terre. La Baie Elisabeth est ouverte au Sud-Ouest, elle a trois quarts de lieue entre ses pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la Baie est sabloneuse, ainsi que celle du Sud-Est. Dans sa partie septentrionale regne une bâture qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette Baie est par 9 brasses, fond de sable, gravier & corail, & par les marques suivantes, la pointe Est de la Baie au Sud-Sud-Est 5 deg. Est; sa pointe Ouest à Ouest-quart-Nord-Ouest; la pointe Est de l'Ile de Louis-le-Grand, au Sud-Sud-Ouest 5 d. Sud; la bâture au Nord-Ouest-quart-Nord.

„ La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyions quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures, mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayions entendu dans le Détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chassâmes & fûmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbustes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante, mais qui ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractere le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux, que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés (*v*). "

Assertion discutée sur le canal de la Sainte-Barbe.

„ Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems; nous relevâmes notre grande ancre, hissâmes nos basses vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'*Etoile*, que sa bonté rendoit capable de sortir presque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *Canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant, qui l'a découvert & y a passé, ce Canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud de la Baie Elisabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'Ile de Louis le Grand par le Sud, & rentra dans le Canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu seulement à la Terre de Feu une assez belle Baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchesne donne le nom de *la Nativité*. Au reste, en faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud à la sortie de la Baie Elisabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'Ile de Louis le Grand. "

„ Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la Baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le Port Galant, nous avions souvent découvert, dans le Sud des Iles Charles & Montmouth, un vaste canal semé d'Ilots, qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'Ile de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une Baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le Port Galant dans le Sud des Iles Charles & Montmouth. En effet, en relisant le passage de M. Frezier, & le combinant sur la Carte qu'il donne du Détroit, nous

(*v*) *Voyez, sous l'Article précédent, l'accident funeste arrivé à un enfant des Pécherais.*

DÉTROIT DE MAGELLAN.

BOUGAINVILLE.

1768.

vîmes que ce Voyageur, d'après le rapport de Marcant, place la Baie Elisabeth, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du Cap Forward. Marcant aura donc pris, pour la Baie Elisabeth, la *Baie Descordes*, qui est effectivement à onze lieues du Cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du Port Galant; appareillant de cette Baie & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des Iles Charles & Montmouth, dont il a pris la masse pour l'Ile de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout Navigateur, qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'Iles, dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes."

Utilité à retirer de la connoissance du canal Sainte-Barbe.

„ LA connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante, qu'elle abrégeroit considérablement le passage du Détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au Port Galant; le point le plus épineux, avant que d'y arriver, est de doubler le Cap Forward; ce que la découverte de trois Ports à la Terre de Feu rend à-présent assez facile: une fois rendus au Port Galant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce Port; vingt-quatre heures alors suffisent pour entrer dans la Mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complette du problême. Le gros tems ne me l'a pas permis."

Coup de vent de la plus grande force.

„ LE 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie furent presque continuels. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Ouest, & souffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux Navires chasserent, il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune; notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au Port Galant, nous y avions pris quelques tonneaux de lest & changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la Frégate; nous réussîmes à lui en rendre une partie. Au reste toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens aussi longs que le sont nos Frégates."

Sortie de la Baie Fortescue.

„ LE 25 à une heure après minuit nous desaffourchâmes & virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faisant remorquer par nos bâtimes à rames, la fraîcheur venoit du Nord; à cinq heures & demie la brise se décida de l'Est, & nous mîmes tout dehors perroquets & bonnetes, voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passâmes à mi-canal, suivant les sinuosités de cette partie du Détroit, que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre les *Iles Royales* & le Continent le Détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal en-

Description du Détroit depuis le Cap Galant jusqu'au débouquement.

tre l'Ile Rupert & *la Pointe du paſſage*, enſuite une lieue & demie entre l'Ile de Louis le Grand & la Baie Eliſabeth, ſur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large."

„ DEPUIS la Baie Eliſabeth la côte court à l'Oueſt-Nord-Oueſt pendant environ deux lieues jusqu'à la Riviere que Narborough appelle *Batchelor* & Beauchesne *du Maſſacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette Riviere eſt facile à reconnoître, elle ſort d'une vallée profonde; à l'Oueſt elle a une montagne fort élevée, ſa pointe occidentale eſt baſſe & couverte de bois, & la côte y eſt ſablonneuſe. De la Riviere du Maſſacre à l'entrée du *faux Détroit* ou *Canal Saint-Jérôme*, j'eſtime trois lieues de diſtance, & le giſſement eſt le Nord-Oueſt-quart-Oueſt. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on eſt par le travers de la Riviere du Maſſacre, l'on n'apperçoit que ce faux Détroit, & il eſt facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au *Cap Quade*, qui s'avançant beaucoup paroît croiſé avec la pointe occidentale de l'Ile de Louis le Grand, & ne laiſſe point appercevoir de débouché. Au reſte une route ſûre, pour ne pas manquer le véritable canal, eſt de ſuivre toujours la côte de l'Ile de Louis le Grand, qu'on peut ranger de près ſans aucun danger. La diſtance du canal S. Jérôme au Cap Quade eſt d'environ quatre lieues, & ce Cap gît Eſt-quart-Nord-Eſt-2d-Eſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2d-Oueſt avec la pointe occidentale de l'Ile de Louis le Grand."

„ CETTE Ile peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte ſeptentrionale court à l'Oueſt-Nord-Oueſt juſqu'à la *Baie Dauphine*, dont la profondeur eſt d'environ deux milles ſur une demi-lieue d'ouverture; elle court enſuite ſur l'Oueſt juſqu'à ſon extrêmité occidentale nommée *Cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au ſujet du faux Détroit, nous rangeâmes l'Ile de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort diſtinctement le *Port Phelippeaux*, qui nous parut une anſe fort commode & bien à l'abri. A midi le Cap Quade nous reſtoit à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2d-Sud deux lieues, & le Cap Saint-Louis à l'Eſt-quart-Nord-Eſt environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reſte du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes."

„ DEPUIS le Cap Quade le Détroit s'avance dans l'Oueſt-Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Oueſt ſans détour ſenſible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue Rue*. La figure du Cap Quade eſt remarquable. Il eſt compoſé de rochers eſcarpés, dont ceux qui forment ſa tête chenue, ne reſſemblent pas mal à d'antiques ruines. Juſqu'à lui les côtes ſont partout boiſées & la verdure des arbres adoucit l'aſpect des cîmes gelées des montagnes. Le Cap Quade doublé, le pays change de nature. Le Détroit n'eſt plus bordé des deux côtés que par des rochers arides ſur leſquels il n'y a pas apparence de terre. Leur ſommet élevé eſt toujours couvert de neige, & les vallées profondes ſont remplies par d'immenſes amas de glaces, dont la couleur atteſte l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aſpect,

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1768.

nomma cette partie la *Désolation du Sud*; aussi ne sauroit-on rien imaginer de plus affreux."

„ LORSQU'ON est par le travers du Cap Quade, la côte des Terres de Feu paroît terminée par un Cap avancé, qui est le Cap *Mundai*, lequel j'estime être à quinze lieues du Cap Quade. A la côte du continent on apperçoit trois Caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier, que sa figure nous fit nommer *Cap Fendu*, est à cinq lieues environ du Cap Quade, entre deux belles Baies, où l'ancrage est très-sûr, si le fond y est aussi bon que l'abri. Les deux autres Caps ont reçu les noms de nos Vaisseaux, le *Cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Ouest du Cap Fendu, & le *Cap de la Boudeuse* dans le même gissement & la même distance avec celui de *l'Etoile*. Toutes ces terres sont hautes & escarpées; l'une & l'autre côte paroît saine & garnie de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route ne nous a pas laissé le tems de les sonder. Le Détroit dans la longue Rue peut avoir deux lieues de largeur; il se rétrécit vis-à-vis le Cap Mundai, où le canal n'a gueres plus de quatre milles."

Nuit critique.

„ A neuf heures du soir, nous étions environ à trois lieues dans l'Est-quart-Sud-Est & l'Est-Sud-Est du Cap Mundai. Le vent soufflant toujours de l'Est grand frais, & le tems étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrâmes les bonnetes, & fîmes les ris dans les huniers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bâteaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vue. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du Cap Mundai, je fis signal de metre en panne, stribord au vent, & nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le Voyage."

„ A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis servir. Nous gouvernâmes à Ouest-quart-Nord-Ouest jusqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Ouest-quart-Nord-Ouest & l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent étoit toujours à l'Est petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vue tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoissance du *Cap des Piliers & des Evangélistes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des Mâts. A mesure que nous avançions du côté du Cap des Piliers, nous decouvrions avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosse lame venant de l'Ouest nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'Est, il passa à Ouest-Sud-Ouest, & nous courûmes au Nord-Ouest, jusqu'à deux heures & demie, que nous relevâmes le *Cap des Victoires* au Nord-Ouest, & le Cap des Piliers au Sud 3 d Ouest.

Sortie du Détroit, & description de cette partie.

„ LORSQU'ON a dépassé le Cap Mundai, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de largeur. Je compte environ seize lieues du Cap Mundai au Cap des Piliers qui termine la côte méridionale du Détroit. La direction du canal entre ces deux Caps

Détroit de Magellan. Bougainville. 1768.

eſt le Oueſt-quart-Nord-Oueſt. La côte du Sud y eſt haute & eſcarpée, celle du Nord eſt bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuſe: il eſt plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne ſçaurois rien dire de plus ſur ces dernieres terres; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant leſquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La derniere terre dont on ait la vue à la côte du Nord eſt le *Cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainſi que le *Cap Déſiré* qui eſt en dehors du Détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Oueſt du Cap des Piliers. La côte entre ces deux Caps eſt bordée, à près d'une lieue au large, de pluſieurs îlots ou briſans connus ſous le nom des *douze Apôtres*."

„ Le Cap des Piliers eſt une terre très-élevée, ou plutôt une groſſe maſſe de rochers, qui ſe termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées vers le Nord-Oueſt, & qui font la pointe du Cap. A ſix ou ſept lieues dans le Nord-Oueſt de ce Cap, on voit quatre îlots nommés *les Evangéliſtes*: trois ſont ras; le quatrieme, qui a la figure d'un meulon de foin, eſt aſſez éloigné des autres. Ils ſont dans le Sud-Sud-Oueſt & à quatre ou cinq lieues du Cap des Victoires. Pour ſortir du Détroit, on peut en paſſer indifféremment au Nord ou au Sud: je conſeillerois d'en paſſer au Sud, ſi l'on vouloit y rentrer. Il convient auſſi alors de ranger la côte méridionale: celle du Nord eſt bordée d'îlots, & paroît coupée par de grandes Baies qui pourroient occaſionner des erreurs dangereuſes."

„ Depuis deux heures après-midi les vents varierent du Oueſt-Sud-Oueſt au Oueſt-Nord-Oueſt, grand frais; nous louvoyâmes juſqu'au coucher du ſoleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les Douze Apôtres. Nous eûmes aſſez longtems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à paſſer encore la nuit dans le Détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers ſix heures du ſoir, les bordées adonnerent; à ſept heures le Cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entiérement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faiſoit avancer à pleines voiles dans la Mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par 52 d 50′ de latitude auſtrale, & 79 d 9′ de longitude occidentale de Paris."

„ C'est ainſi qu'après avoir eſſuyé pendant vingt-ſix jours, au Port Galant, des tems conſtamment mauvais & contraires, trente-ſix heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'euſſions oſé l'eſpérer, ont ſuffi pour nous amener dans la Mer Pacifique; exemple que je crois être unique, d'une Navigation ſans mouillage depuis le Port Galant juſqu'au débouquement." Point de départ du Détroit de Magellan.

„ J'estime la longueur entiere du Détroit, depuis le Cap des Vierges juſqu'au Cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le Cap des Vierges juſqu'au Cap Noir, nous avons obſervé conſtamment que le flot porte dans l'Eſt, & le Juſſant, ou l'Ebe, dans l'Oueſt, & que les marées y ſont très-fortes; qu'elles ne ſont pas à beaucoup près auſſi rapides depuis le Cap Noir juſqu'au Port Galant, & que leur cours y eſt irrégulier; qu'enfin, depuis le Port Galant juſqu'au Cap Quade, les courans ſont violens; que Obſervations générales ſur cette navigation.

DÉTROIT DE MAGELLAN. BOUGAINVILLE. 1768.

nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce Cap jusqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie, depuis le Port Galant, les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le Cap des Vierges: c'est-à-dire que le flot y court vers la Mer de l'Est, & l'Ebe vers celle de l'Ouest. Je dois en même tems avertir que cette assertion des marées dans le Détroit de Magellan est absolument contraire à ce que les autres Navigateurs disent y avoir observé à cet égard. Ce ne seroit cependant pas le cas d'avoir chacun son avis."

Conclusion qu'on en tire.

„ MALGRÉ les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du Détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du Cap de Horn depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept, & dix-huit heures, je prendrois le parti de passer à Mer ouverte. Le vent de bout & la grosse mer ne sont pas des dangers; au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On sera sans doute retenu quelque tems dans le Détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la Mer occidentale en doublant le Cap de Horn, que dans celui qui y sera entré par le Détroit de Magellan: lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres."

LE reste du Voyage de M. de Bougainville, ainsi que celui du Commodore Byron, &c. dans la Mer du Sud, est renvoyé à quelque autre partie de ce Recueil, afin de ne point trop nous écarter de nos Guides, que nous rejoignons ici pour achever avec eux ce qui regarde le Continent de l'Amérique Méridionale.]

CHAPITRE VIII.

Histoire Naturelle des Régions Espagnoles de l'Amérique Méridionale.

INTRODUCTION.

EN abandonnant ici le Domaine d'Espagne, pour suivre mes Voyageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique, je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Histoire Naturelle, auquel j'ai renvoyé toutes les curiosités qui peuvent être comprises sous ce titre. Il est tems de remplir des promesses, que je n'ai pas faites au hazard. J'ose me faire un mérite du soin que j'ai pris, dans les Descriptions Géographiques, de distribuer avec quelque méthode ce qui regarde la température du climat, les qualités générales du Terroir, en un mot tout ce qui appartient à la constitution physique de chaque Région: c'est avoir épargné d'ennuyeux Détails à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoissances de cette nature. Mais il me reste à traiter des productions naturelles, dans l'ordre que j'ai suivi pour les Relations de Voyages & pour les Descriptions.

HISTOIRE NATURELLE.

§. I.

Isthme de l'Amérique.

ARBRES, FRUITS ET PLANTES.

Tout ce Pays, étant plein de Bois, contient une grande variété d'arbres, de plantes & de fruits, dont les especes sont non-seulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer, qui s'étoit attaché particuliérement à ces observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'est, dit-il, le plus gros Arbre de l'Isthme; & l'abondance en est surprenante (a). Il porte une gousse de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espece de Duvet, ou de Laine courte, qui n'est pas plutôt mûre qu'elle creve la gousse & qu'elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce Coton; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues, espece de Bâtimens à rames, qui different autant des Canots, que nos Barques different des Bâteaux. Ils brûlent les arbres creux; mais les Espagnols, ayant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler, les coupent soigneusement, pour en faire divers Ouvrages.

Cotonier de l'Isthme.

Les Cedres du Pays, surtout des Côtes du Nord, sont célebres non-seulement par leur hauteur & leur grosseur, mais encore par la beauté de leur bois, qui est fort rouge, avec de très belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'est pas de meilleur usage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient aussi à faire des Canots & des Pirogues.

Cedres.

Le Maca est un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur: mais ses propriétés sont tout-à-fait singulieres. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle semblable à celle du Sureau. Le tronc est nu jusqu'au sommet, mais de-là sortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parce qu'ayant un pié & demi de large sur onze ou douze de long, & diminuant insensiblement jusqu'à l'extrêmité, leur ordre & leur épaisseur présente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, sont entremêlées du fruit, qui est une espece de grappe, de figure ovale, formée de plusieurs fruits, de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en mûrissant. Chaque fruit a son noyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable & saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs maisons. Les Hommes en font aussi des têtes de fleches; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

Maca, & ses propriétés singulieres.

Le *Bibby*, espece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il di-

(a) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne se souvient pas, dit-il, d'en avoir vu dans les Iles Sambales ou Saint Blaise, ni dans aucune autre des Iles voisines. p. 95.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

Bibby, & sa liqueur.

ftille, eft un arbre commun dans l'Ifthme, que fon ufage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais fi menu, que malgré fa hauteur, qui va jufqu'à foixante-dix piés, il n'eft gueres plus gros que la cuiffe. Il eft nu, armé de piquans, comme le Maca; & fes branches, qui fortent auffi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la groffeur des noix. Les Indiens en tirent une efpece d'huile, fans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les preffer. Enfuite écumant la liqueur, à mefure qu'elle fe refroidit, ce deffus, qu'ils enlevent, devient une huile très claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils fe peignent le corps. Dans la jeuneffe de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit fortir à groffes gouttes. Le goût en eft affez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Cocotiers & Platanes.

Il fe trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Ifthme; mais Waffer n'en vit pas un fur le Continent. Au contraire, la plupart des Iles n'ont point de Platanes, & le Continent en eft rempli. Les Platanes de l'Ifthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel plufieurs longues & groffes feuilles croiffent les unes fur les autres, & forment des efpeces de pannaches, vers le haut defquels les fruits s'élevent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en bofquets, qui rendent le Payfage fort agréable, par la feule verdure des troncs. On diftingue une autre efpece de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne font pas moins communs dans l'Ifthme, mais dont le fruit eft court, épais, doux, farineux, & fe mange cru; au lieu que celui des autres fe mange bouilli.

Mammey.

Le *Mammey* ne croît que dans les Iles; ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Ifthme qu'il parcourut. Son tronc eft droit & fans branches, & n'a pas moins de foixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de fon fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui eft ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Efpagne. Au contraire, celui du Mamey Sapota eft plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur; mais cet arbre eft rare dans les Iles de l'Ifthme, & ne croît pas même fur le Continent. Il n'y vient pas non plus de Sapadilles, tandis qu'elles font fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y eft pas plus gros qu'une Poire de Bergamotte, & fa peau reffemble à celle de la Reinette. L'arbre differe peu du Chêne.

Ananas & Poire piquante.

L'Ananas, que tous les Voyageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (b), eft fort commun dans l'Ifthme, & mûrit dans toutes les Saifons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *Poire piquante*. Sa Plante eft haute d'environ quatre piés, & fort épineufe. Elle a des feuilles épaiffes, à l'extrêmité defquelles s'éleve la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit.

Les

(b) Apparemment d'après le Piña des Efpagnols, qui lui donnerent d'abord ce nom. On ne peut fe méprendre à la defcription de Waffer. p. 102.

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amérique.

Les Cannes de Sucre croissent ici sans culture; mais les Indiens n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en sucer le jus, tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

Remarques sur les Manzanilles.

Waffer ajoute, à la Description qu'on a déja donnée de la Manzanille, que dans les Iles de l'Isthme, cette Pomme funeste joint à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure; qu'il est bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé, qu'on en fait des pieces de rapport dans les Ouvrages de Marquetterie; que cependant on ne peut le couper sans péril, & que la moindre goutte de son suc produit une vessie sur le membre qu'elle touche. „ Un François de notre Compagnie, dit „ le même Voyageur, s'étant assis sous un de ces arbres, après une légere „ pluie, il en tomba, sur sa tête & sur son estomac, quelques gouttes d'eau, „ qui y formerent de si dangereuses pustules, qu'on eut de la peine à lui „ sauver la vie. Il lui en resta des marques, semblables à celles de la peti- „ te vérole (c).

Comment se font les cordes de Maho.

Le Maho de l'Isthme est de la grosseur du Frêne: mais il s'y en trouve une autre espece, moins grosse & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que notre Canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en laniere jusqu'au haut du tronc. Ces lanieres sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Indiens de l'Isthme. „ Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce de l'arbre, & la mettre en pie- „ ces. Ils battent ces pieces, les nettoient, les tordent ensemble, & „ les roulent entre leurs mains, ou sur leurs cuisses, comme nos Cordon- „ niers font leur fil, mais beaucoup plus vîte. C'est à quoi se réduit tout „ leur art. Ils en font aussi des filets, pour pêcher le gros Poisson."

Célebres calebasses du Darien.

Les fameuses Calebasses du Darien y croissent, comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches, comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux especes, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les Calebasses douces servent de rafraîchissement aux Indiens dans leurs voyages; c'est-à-dire qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espece est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fievres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebasses de l'Isthme sont presqu'aussi dures que celles du Coco, sans approcher de leur épaisseur. Les Indiens, qui les emploient à divers usages, savent les peindre avec une sorte d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des Gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent soin d'élever à l'appui des arbres. On en distingue aussi deux especes; la douce, qui se mange;

(c) *Ibidem*, p. 104. Herrera dit que l'Huile commune est un puissant antidote contre ce poison. Decad. I. liv. 7. ch. 16.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

& l'amere, qui n'a d'utile que sa coquille, dont on se sert pour puiser l'eau, comme celles des Calebasses servent de Plats & de Vases.

Herbe à soie de l'Isthme.

L'HERBE à Soie de l'Isthme, n'est qu'une espece de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine est pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une scie, sur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font secher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espece de Soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes, dont les Negresses des Plantations se croient fort parées.

Bois nommé léger, & son usage.

L'ISTHME produit un Arbre, nommé *Bois léger*, qui tire ce nom de son extrême légereté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'Orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du Noyer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un Homme. Waffer ignore s'il est spongieux comme le liege; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette espece de Radeaux, pour traverser les Rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé Bois blanc dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt piés, & dont la feuille ressemble à celle du Senné. Le bois en est fort dur, serré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marquetterie auquel il ne pût être employé. Cet Arbre ne se trouve que dans l'Isthme. Les Tamarins bruns y sont fort gros & fort hauts: ils croissent près des Rivieres, dans les terreins sabloneux. Le Canelier bâtard est commun dans toutes les Forêts du Pays, & porte un fruit sans usage, dont l'odeur tire sur celle de la Canelle, dans une gousse plus courte & plus épaisse que celle des Feves.

Tamarins bruns & Caneliers bâtards.

Deux especes de Bambou.

LES Bambous épineux croissent dans toutes les parties de l'Isthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbrisseaux dans les Iles; mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette espece soit fort commune aussi sur le Continent, & qu'elle y croisse jusqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du Sureau.

Observations sur les Mangliers.

ON ne parleroit point des Mangliers, qui sont aussi communs dans l'Isthme que dans toutes les Régions voisines, & qui n'y causent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, si Waffer ne faisoit, sur cette incommode espece d'arbres, deux Observations qui ne se

HISTOIRE NATURELLE.
ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

trouvent dans aucun autre Voyageur: l'une, que l'écorce des Mangliers, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & peut servir à la teinture du Cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, si fameuse sous le nom de Quinquina, est de la même espece. „ Dans le dernier Voyage, dit-il, que j'ai fait au Port „ d'Arica, j'y vis arriver une Caravane d'environ vingt Mules, chargées „ de cette écorce. Un Homme de ma compagnie ayant demandé d'où elle „ venoit, l'Espagnol, qui conduisoit la Caravane, nous montra du doigt „ de hautes Montagnes fort éloignées de la Mer, & répondit que cette „ Marchandise venoit d'un grand Lac d'eau douce, qui étoit derriere une „ de ces Montagnes. J'examinai l'écorce avec attention, & je dis à l'Es- „ pagnol: c'est de l'écorce de Manglier. Il me repondit, dans sa Langue, „ qu'elle étoit de Manglier d'eau douce, ou d'un petit arbre de la même „ espece. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce; & j'ai „ éprouvé, en Virginie, que c'étoit effectivement de l'écorce de Manglier (d).

Le Quinquina est de leur espece.

L'Isthme a deux sortes de Poivre; l'une, qu'on y appelle, en Langue du Pays, *Poivre à la Cloche*; & l'autre, *Poivre à l'Oiseau*. Les deux especes y sont dans une égale abondance, & sont le fruit de deux Arbrisseaux. Les Indiens en font un grand usage, surtout de la seconde espece, qu'ils préferent à la premiere.

Deux Poivres de l'Isthme.

Entre plusieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres croissent, dit-il, en fort grande quantité, vers la côte du Nord, sur une Riviere qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle sur le témoignage de ses propres yeux. Leur hauteur est de trente ou quarante piés. L'écorce est rude & fort inégale. A peine le bois est coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une sorte de terre, qu'ils ont dans le Pays, en teignent le coton pour les Hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du sang. „ J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer: Je trempai, dans cette eau, une pie- „ ce de coton qui devint très rouge. A la vérité, elle pâlit un peu, quand „ je l'eus lavée; mais je m'en imputai la faute, & je jugeai que j'avois man- „ qué à quelque chose pour fixer la couleur, car il est certain que l'eau ne „ sauroit effacer cette teinture."

Excellent Bois de teinture.

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, sont le *Caobo*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Palmiers. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots, & particuliérement des Champanes, sorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivieres. On y voit deux sortes de Cedres; les uns blancs, & les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le Baumier & l'arbre Marie distillent une liqueur résineuse de différente espece; l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre Baume *Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers, élevant leurs têtes touffues sur les Montagnes, y forment une très agréable perspective. On en distingue plusieurs especes, peu différentes à

Les plus grands arbres du Pays de Carthagene.

(d) *Ibid.* p. 114.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits ; quoiqu'elles donnent presque toutes une sorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Pays. Le meilleur est celui qu'on tire du Palmier royal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou six jours, il mousse comme le vin de Champagne ; il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'aigrir trop tôt ; ce qui oblige sans cesse d'en renouveller les provisions.

Habilla de Carthagene, & ses vertus extraordinaires.

LE Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont presque la dureté du Fer. On y trouve aussi quantité de Bejuques, espece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui est ici plus varié dans ses especes. On en distingue une, dont le fruit se nomme, par excellence, *Habilla*, ou Feve, *de Carthagene*. C'est en effet une sorte de Feve, large d'un pouce sur neuf lignes de long, platte, à-peu-près en forme de cœur. Sa gousse est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morsure de toute sorte de Serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussitôt le cours du venin, & pour en dissiper tous les effets. C'est un préservatif, comme un remede ; & cette opinion est si bien établie, que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais sur les Montagnes, sans en avoir pris un peu, à jeûn ; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les rendoit invulnérables. L'Habilla de Carthagene est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t-on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrieme partie d'un noyau ; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur le champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom de Habilla de Carthagene, parce que c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ses perfections.

Plante sensitive fort commune.

LA Plante, qu'on nomme *Sensitive*, y est aussi très commune, entre celles qui naissent sous les arbres & dans le Bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une Description ; mais le même Voyageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzosa* (e), & de *Donzella* (f). Il ajoute que sa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'est que d'un pié & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large ; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ses feuilles à proportion (g).

Sa hauteur à Guayaquil.

(e) Pudique.
(f) Pucelle.
(g) Voyage de Dom Antoine d'Ulloa, L. I. chap. 8.

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amérique. Blés & Grains.

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maïz & de Riz. Un boisseau de Maïz en donne cent. Ce blé Indien sert non-seulement à faire le *Bollo*, espece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir aussi les Porcs & toute sorte de Volaille. Le Bollo de Maïz est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque tems le Maïz dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le charger d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excremens; après quoi ils le pétrissent; & dans cet état ils recommencent à le broyer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le pêtrir au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de melange qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturels.

Comment se fait le Bollo dans l'Isthme.

Les Negres des Plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espece de pain, qu'on nomme Cassave, composé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occasion de la comparer avec celle des Iles Françoises. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper ensuite avec une rape de cuivre, de quinze à dix-huit pouces de long. Leur substance, réduite en farine, semblable à la grosse sciure de bois, est jettée dans l'eau, pour en ôter un suc âcre & fort, qui est un vrai poison. Elle y demeure quelque tems, & l'eau est souvent changée. Ensuite, l'ayant fait sécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large d'environ deux piés de diametre, & de quatre lignes d'épaisseur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espece de brique. C'est une nourriture fort substantielle, mais fade. Elle se conserve longtems sans se corrompre; & quoiqu'elle se durcisse, son goût est le même au bout de deux mois que le premier jour.

Comment s'y fait la Cassave.

L'usage du pain de Froment est rare dans l'Isthme, parce que la farine n'y venant que d'Espagne, elle n'y sauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres, que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles; encore n'en usent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préferer le Bollo, & même la Cassave, qu'ils assaisonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtisseries de Maïz, & divers mets, dont ils se trouvent aussi bien pour leur santé que du Bollo, qui est d'un usage fort sain.

Usage qui s'y fait du Pain de froment.

Entre diverses racines communes à toute l'Amérique, l'Isthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voyageurs comparent pour le goût aux Patates de Malaga, mais qui leur ressemblent peu par la figure. Elles sont presque rondes, & fort raboteuses. Les Créoles en font des conserves, &

Remarques sur des Camotes.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui seroit d'en faire entrer dans la composition de leur Cassave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Diverses sortes de fruits.

LE Cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Isthme; mais le fruit n'y est pas si gros, ni si huileux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raisin de treille, les Neffles & les Dattes, sont des fruits aussi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Espagnoles: mais le Raisin n'y est pas d'aussi bon goût qu'en Espagne. En récompense, les Neffles y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de Plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *Bananes*, qui sont la plus grosse, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort supérieur; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la santé; mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luisante & plus unie que celle des deux autres, & le noyau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les Equipages des Vaisseaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y sont accoutumés avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts subites. Cependant un Voyageur éclairé (h) croit avoir vérifié que c'est moins la qualité de l'eau-de-vie que la quantité, qui cause le mal. Il en vit boire modérement à quelques personnes de sa connoissance, sans en ressentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même essayer de mettre avec ces fruits rôtis sur la braise, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne servit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il en faisoit servir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Trois especes de Plantains.

Dangereuse propriété de l'une.

Papaie & Guanabane.

LES Papaies de l'Isthme sont longues de six à huit pouces, & ressemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papaies, ressembleroit beaucoup au Melon, si son écorce n'étoit plus lisse, & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune, & tire sur le goût du Melon; mais leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la Guanabane est rebutante. Ses pepins sont ronds, luisans, quoiqu'obscurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'est qu'une moëlle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & transparente. Son odeur est plus désagréable encore que celle du fruit, c'est-à-dire plus fade. Les Habitans du Pays assurent qu'en mangeant cette semence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeste sans cette précaution: mais quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Espece de Limons, nommés Sutiles.

TOUT le Pays produit naturellement une si grande abondance de Limons, que sans culture & sans soins les Campagnes en sont couvertes: mais ils ne sont pas de la même espece que ceux de l'Europe; ou du moins ceux de

(h) Le même, *ibid.* p. 46.

l'espece Européenne sont rares dans l'Isthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en si grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En sortant de terre, il se divise en plusieurs branches qui forment ensemble une houpe assez agréable; mais les feuilles, quoique semblables à celles de nos Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe; mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'employer dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot; c'est-à-dire qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit si vîte, que dans l'espace de trois quarts d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le Pays, on s'y moque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre aussi courte.

Leur propriété pour cuire les viandes.

Les Amandiers & les Oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de Vignoble; on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandises fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'est un mal dont les Habitans ont beaucoup à souffrir, sans autre exception que les Indiens & les Negres, qui sont accoutumés aux liqueurs du Pays. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés sans une prompte révolution dans leur tempéramment. L'estomac perd son activité pour la digestion. Il s'affoiblit; & le désordre croît, jusqu'à devenir la source de diverses maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit si rare à Carthagene, qu'on n'y disoit la Messe que dans une seule Eglise. On s'apperçoit moins que l'Huile manque, parce que tous les mets s'apprêtent avec le Saindoux, qui est toujours en si grande abondance qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de suif, pour la nuit. Ainsi l'usage de l'Huile est presque réduit aux Salades.

Fruits qui ne viennent point.

Danger de la privation du vin.

Il croît du Tabac dans l'Isthme: mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie; ce que Waffer n'attribue qu'à la paresse des Indiens, qui le cultivent mal & qui ne le transplantent jamais. Ils se bornent à le semer dans leurs Plantations; & l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois piés de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en Compagnie, un petit Garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le Fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une Pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir; & pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent voluptueusement.

Tabac du Pays.

Comment les Indiens fument.

Le même Voyageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction sur des propriétés qu'il avoit connues dans un long séjour avec les In-

ANIMAUX.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

Remarque fur le terroir de l'Ifthme.

diens de l'Ifthme, affûre qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux, mais que la terre y étant très fertile, „ il ne feroit queftion que d'en „ défricher une partie confidérable, qui confifte en Bois, pour en faire „ d'excellens pâturages, où tous les Animaux de l'Europe s'engraifferoient „ merveilleufement " (i). Cependant M. d'Ulloa fe plaint que la chair des Vaches, qui font en abondance dans les Colonies Efpagnoles, eft feche & peu fubftantielle; effet, dit-il, de la chaleur du Climat. D'un autre côté, il avoue que les Porcs de race d'Europe y font extrêmement délicats, & qu'ils paffent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'eft auffi le mets favori des Efpagnols, qui croient cette viande plus faine que toute autre, jufqu'à la préférer dans leurs maladies, aux Perdrix, aux Poules, aux Pigeons & aux Oies, dont ils ne manquent point, & qui font de fort bon goût (k).

Porcs fauvages.

C'EST particuliérement dans l'Ifthme qu'on trouve un grand nombre de cette efpece de Sangliers, ou de Porcs fauvages, que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils font faits, fuivant Waffer, comme les Cochons de Virginie. Leur couleur eft toujours noire. Ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le Peccari a de plus fingulier, c'eft qu'au lieu d'avoir le nombril fous le ventre, il l'a fur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, fa chair fe corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que fi le nombril eft coupé, elle fe conferve très fraîche pendant plufieurs jours. Elle eft d'ailleurs très nourriffante, faine & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chaffent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre efpece de Porc fauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une foie fort épaiffe, avec de grandes défenfes & de petites oreilles. C'eft un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chaffe comme le Peccari, & fa chair n'eft pas moins eftimée: il n'a pas le nombril fur le dos (l).

Varés.

Bêtes fauves.

ON rencontre dans les Bois de l'Ifthme une affez grande quantité de Bêtes fauves, qui reffemblent beaucoup à nos Daims. Non-feulement les Indiens ne les chaffent jamais, quoique la chair en foit excellente; mais ils refufent d'en manger, par une fuperftition ignorée: ils paroiffent même affligés d'en voir manger aux Européens; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les confervent avec beaucoup de foin.

Chiens de l'Ifthme.

LES Chiens de l'Ifthme font fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude & long. Quelque foin qu'on apporte à les dreffer pour la Chaffe, ils ne fervent qu'à faire lever le Gibier; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la courfe: mais s'ils les font entrer dans quelque Détroit, ils les y tiennent affez fidelement bloquées jufqu'à l'arrivée des Chaffeurs.

LES

(i) Voyages de Lionnel Waffer, p. 119.
(k) Voyage de M. d'Ulloa, l. 1. ch. 5.
(l) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*.

Les Lapins du Pays different des nôtres, non-seulement par leur grosseur, qui est égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles, qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne se font de terriers. Leur retraite est entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Isthme.

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amérique.

Lapins extraordinaires.

Les Singes y sont en grand nombre, & de différentes especes, dont la plus commune est une sorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la grosseur d'un Chat, & de couleur grise.

Renard & son étrange propriété.

Le Renard de l'Isthme n'excede gueres non plus la grosseur d'un Chat ordinaire. Son poil est très fin & tire sur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaisse, & composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuyant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demi-heure entiere (m).

Armadille; sa description.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, Animal singulier, qu'on a déja nommé plusieurs fois sans avoir donné sa Description. Il est de la grosseur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue, il ressemble au Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toute sorte d'insultes, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle sert à garantir sa tête; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances si différentes, que la vue en est fort agréable. Les Indiens & les Negres sont les seuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

Multitude de Rats.

On ne trouve point, dans l'Isthme, d'autres Chevreaux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Espagne; & ces Animaux n'ont jamais pu s'y multiplier. Les Rats & les Souris y sont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur est grise, & leur grosseur extraordinaire. Une race de Chats, dit Waffer, seroit un des beaux présens qu'on pût faire aux Indiens (n); ce qui doit faire juger que le climat n'est pas favorable non plus à leur multiplication, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les Espagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voyageur raconte qu'étant aux Iles Sambales, & voulant marquer sa reconnoissance par quelques présens à des Indiens qui l'avoient bien servi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

Le Perico ligero.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déja décrit, sous le nom de *Paresseux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique, si quelques propriétés singulieres qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus

(m) *Ibidem.*

(n) *Ubi suprà*, p. 125.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'eſt pas ici le même, ou que la premiere deſcription demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (o), nom ironique, pour marquer ſon extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de groſſeur médiocre; mais il eſt de la plus hideuſe laideur. Sa peau eſt ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ſes jambes ſont preſque ſans poil. Il a tant d'averſion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il ſe trouve que lorſqu'il y eſt forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroiſſent pas l'effrayer. S'il ſe remue, chaque mouvement eſt accompagné d'un cri ſi lamentable, qu'on ne peut l'entendre ſans un mêlange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, ſans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ſes nerfs & de ſes muſcles. Toute ſa défenſe conſiſte dans ces cris lugubres. Il ne laiſſe pas de prendre la fuite, lorſqu'il eſt attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuyant, il redouble ſi vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble aſſez ſon Ennemi, pour le faire renoncer à le pourſuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme ſi le mouvement qu'il a fait lui laiſſoit de cruelles peines: avant que de ſe remettre en marche, il demeure longtems immobile. Cet Animal vit de fruits ſauvages. Lorſqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement ſur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait ſa proviſion, il ſe met en peloton, & ſe laiſſe tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de deſcendre. Enſuite il demeure au pié, juſqu'à ce qu'il ait conſumé ſes vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (p).

Iguana de l'Iſthme.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans eſt l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a ſi ſouvent nommé ſans en donner la deſcription. Il a la figure d'un Lézard, mais ſa longueur commune eſt d'environ quatre piés. Sa couleur eſt jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair ſous le ventre que ſur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en ſont plus grands à proportion, & qu'ils ſont unis par une membrane déliée qui les couvre, à-peu-près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles ſont plus longs, & s'élevent au-deſſus de la membrane. Sa peau eſt couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie ſupérieure de la tête, juſqu'à la naiſſance de la queue, dont la longueur ordinaire eſt d'environ deux piés, il eſt armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes ſur une & demie ou deux de large. Elles ſont ſéparées l'une de l'autre, & forment une ſorte de ſcie; mais, depuis l'extrêmité du cou, elles vont en diminuant, juſqu'à n'être preſque plus ſenſibles à la racine de la queue. Le ventre eſt diſproportionnément plus gros que le corps. La gueule eſt garnie de dents aiguës, & ſéparées l'une de l'autre. On croiroit que l'Iguana marche plutôt ſur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés, qui le ſoutient. Il y court avec tant de vîteſſe, que dans un inſtant on le perd de vue. Sur terre, ſans être lent, il marche beaucoup moins vîte. Les Femelles pleines ont le ven-

(o) C'eſt-à-dire Pierrot Coureur.

(p) Voyage au Pérou, l. 2. ch. 5.

tre d'une excessive grosseur, & donnent plus de soixante œufs d'une seule ventrée: ils sont de la grosseur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane déliée, & passent à Panama, comme dans plusieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui est très blanche, & que les Habitans du Pays ne trouvent pas moins bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaise, quoique douçâtre & d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule: mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

OISEAUX.

Remarque sur leur chant & leur beauté.

Les Oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, & d'especes si variées, qu'on ne trouve point de Voyageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. „ Les cris & les croassemens des uns, con„ fondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. „ Dans cette confusion, on ne laisse pas de remarquer, avec étonnement, „ que la Nature a fait une espece de compensation du chant & du pluma„ ge; c'est-à-dire, que les Oiseaux, qu'elle a parés des plus belles couleurs, „ ont un chant désagréable, & qu'au contraire, elle a donné un chant très „ mélodieux à ceux dont le plumage a peu d'éclat. Le *Guanayo*, qui se „ fait admirer par sa beauté, pousse des cris aigus & fort importuns. Ce „ désavantage lui est commun avec tous ceux qui ont le bec gros & court, „ & la langue épaisse, tels que les *Lorros*, les *Lotorras* & les *Periquitos* (q).

Le Chicaly.

Le *Chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque chose de plus triste encore dans le son. C'est un gros & long Oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Le Tulcan, ou le Prêcheur.

Ses singularités.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le *Tulcan*. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un Ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse, à proportion du corps: mais il ne pourroit pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, de sa racine jusqu'à la pointe. La partie supérieure a, près de la tête, environ deux pouces de base, & forme dans toute sa longueur une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosse. La troisieme, c'est-à-dire celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure; & ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur saillie, diminuent insensiblement jusqu'à leur extrêmité, où leur diminution est telle, qu'elles forment une pointe aussi aiguë que celle d'un poignard. La langue est faite en tuyau de plume: elle est rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres Oiseaux. Il est

(q) *Ibidem.*

ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne ſur les deux faces latérales de la partie ſupérieure; & cette couleur forme, tout autour, une ſorte de ruban, d'un demi pouce de large. Tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoiſi, qui ſont à la diſtance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les levres, qui ſe touchent quand le bec eſt fermé, ſont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de ſcie. Les Eſpagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet Oiſeau, & la raiſon qu'on en apporte eſt une autre ſingularité; c'eſt, ſuivant M. d'Ulloa (*r*), qu'étant perché au ſommet d'un arbre, pendant que „ d'autres Oiſeaux dorment plus bas, il fait, de ſa langue, un bruit „ qui reſſemble à des paroles mal articulées, & le répand de toutes parts, „ dans la crainte que les Oiſeaux de proie ne profitent du ſommeil des au- „ tres pour les dévorer." Au reſte, les Tulcans, ou Prêcheurs, s'apprivoiſent ſi facilement, qu'après avoir paſſé quelques jours dans une Maiſon, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils ſe nourriſſent ordinairement de fruits; mais lorſqu'ils ſont apprivoiſés, ils mangent tout ce qu'on leur préſente.

Le Gallinazo. Ses étranges propriétés.

L'OISEAU, que les Eſpagnols ont nommé *Gallinazo*, parce qu'il reſſemble aux Poules, eſt de la groſſeur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet eſpace eſt entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuſe, qui forme pluſieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il eſt couvert ſont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiſeaux ſont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toîts des Maiſons en ſont couverts. On ſe repoſe ſur eux du ſoin de les nettoyer. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne faſſent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat ſi ſubtil, que ſans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait obſerver que ſi la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un ſi grand nombre de Gallinazos, l'infection de l'air, cauſée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort peſamment; mais enſuite ils s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en ſautant, avec une eſpece de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Ils n'ont, aux piés, que trois doigts par devant; mais un quatrieme qu'ils ont à côté, inclinant un peu ſur le derriere, & quelques autres, qui ſont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarraſſent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas meſuré, ils ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre longue & forte. Si les Gallinazos ſont preſſés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Beſtiaux qui paiſſent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui ſert de rien de ſe veautrer par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces inſatiables Animaux ne lâchent

(*r*) *Ibidem*, liv. 1. chap. 7.

pas prise; à coups de bec ils agrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (s).

Autre espece de Gallinazos.

On distingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou sont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est petit, mais parce qu'on prétend avoir observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espece n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Chauve-souris : leur grosseur.

Les Chauve-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs aîles, dit-il, sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aiguës, à leur jointure. La Province de Carthagene s'en ressent jusqu'au point, que dans la Ville même le nombre en est si grand, au coucher du Soleil, qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites Sang-sues, qui n'épargnent, ni les Hommes, ni les Bêtes.

Comment elles attaquent la vie des hommes.

L'excessive chaleur du Pays obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche, elles y entrent; & si quelqu'un dort, le bras ou le pié découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort. „ J'ai vu, dit M. d'Ulloa, plusieurs personnes à qui „ cet accident étoit arrivé, & qui m'ont assuré que pour peu qu'elles „ eussent tardé à s'éveiller, elles auroient dormi pour toujours, car elles „ avoient déja perdu tant de sang, qu'il ne leur seroit pas resté assez de for„ ce pour arrêter celui qui continuoit de sortir par l'ouverture." Il ne paroît pas étonnant au même Voyageur, qu'on ne sente point la piquure; „ parce qu'outre la subtilité du coup, l'air, dit-il, agité par les aîles de „ la Chauve-souris, rafraîchit le Dormeur, & rend son assoupissement „ plus profond (t)."

Autres Oiseaux.

Les Quams, les Corrosous, les Pélicans, les Perroquets bleus & verds, les Paraquites, les Macas, & la plupart des Oiseaux qu'on a nommés dans la Description du Mexique, sont communs aussi dans l'Isthme.

Le Corrosou.

Waffer fait une peinture curieuse du Corrosou. C'est un grand Oiseau de terre, noir, pesant, & de la grosseur d'une Poule d'Inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. D'ailleurs il a sur la tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge est celle du Coq d'Inde. Il vit sur les arbres & fait sa nourriture de fruits.

Les Indiens imitent son chant.

Les Indiens prennent tant de plaisir à son chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plupart y réussissent dans une si grande perfection, que l'Oiseau s'y trompe & leur répond. Cette ruse sert à le faire découvrir. On mange sa chair, quoi qu'elle soit un peu dure. Mais, après avoir mangé un Corrosou, les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ses os, ou de les jetter dans une Riviere, pour les

(s) M. d'Ulloa, *ibidem*.

(t) *Ubi suprà*, p. 53.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

On trouve, dans l'Isthme, un Oiseau roussâtre, assez semblable à la Perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court sur la terre, sans se servir presque jamais de ses aîles: la chair en est excellente.

Deux especes de Poules.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoisées, dont les unes, semblables aux nôtres, ont toutes une houpe sur la tête, & un plumage fort varié: les autres sont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse, qu'elles portent dressée, & le bout des aîles noir. Cette seconde espece ne se mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de Poules sont une excellente nourriture. Elles sont fort grasses, parce que les Indiens leur prodiguent le Maïz.

Oiseaux de Mer.

Autour des Iles Sambales, & sur la Côte de l'Isthme, particuliérement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiseaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, sur la Côte de la Mer du Sud; mais on en voit peu sur la Côte Méridionale, du moins en comparaison de celle du Nord. Waffer en donne pour raison que la Baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse, à beaucoup près, que celle des Sambales, sur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiseau ne differe point ici de celui dont on a donné la description.

INSECTES ET REPTILES.

Les Insectes & les Reptiles sont en si grand nombre dans toute cette Région, que non-seulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est souvent en danger par la morsure de ces dangereux Animaux. Tels sont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'aussi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Isthme, que les *Corales*, les *Serpens à Sonnettes* & les *Saules*.

Serpent nommé Corale.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq piés, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps est tachetée de quarrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête platte & grosse, comme les Viperes de l'Europe. Leurs mâchoires sont garnies de dents, ou de crochets, dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, qu'il fait enfler aussitôt le corps. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les tuniques des veines se rompent à l'extrêmité des doigts. Alors le sang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à suivre.

Serpent à Sonnettes, ou Cascabela.

Le Serpent à Sonnettes, que les Espagnols nomment aussi *Cascabela*, n'est pas aussi grand, dans l'Isthme, que le précédent. Sa longueur n'est que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa couleur est un gris de fer, cendré, & réguliérement ondé. A l'extrêmité de sa queue est attachée ce qu'on nomme sa *Cascabele*, ou sa sonnette, qui ressemble à la cosse des pois, sechée sur la plante: elle est divisée de même en plusieurs monticules, qui contiennent des osselets ronds, dont le mouvement pro-

duit un son assez semblable à celui de deux ou trois sonnettes. La morsure de ce Serpent est si dangereuse, que les Habitans du Pays doivent louer le Ciel de leur avoir donné un signe qui les avertit de son approche; sans quoi, sa couleur différant peu de celle de la terre, il seroit fort difficile de l'éviter. M. d'Ulloa trouve aussi dans les couleurs vives du Corale un avertissement pour s'en garantir.

Serpent nommé Saule.

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'espece est fort nombreuse; non-seulement parce qu'il ressemble au bois de Saule par la couleur, mais encore plus, sans doute, parce qu'il est toujours collé aux branches de cet arbre, dont il semble qu'il fasse partie. Sa piquure, quoique moins dangereuse que celle des deux autres, est toujours mortelle, pour peu que les remedes soient différés. Il y en a d'infaillibles, qui sont connus de certains Indiens auxquels les Espagnols ont recours, & que cette raison leur a fait nommer *Curandores*, c'est-à-dire *Guérisseurs*. Le plus sûr est la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reste, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuisent jamais s'ils ne sont offensés; que loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse; qu'on passe vingt fois devant eux, sans qu'ils fassent le moindre mouvement; que s'ils n'en faisoient quelquefois pour se retirer dans les feuilles, on ne distingueroit pas s'ils sont morts ou vivans; enfin, qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (*v*).

Deux singularités de Panama.

Serpent à deux têtes.

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la Nature. C'est une opinion générale dans la Ville, que les Campagnes voisines produisent une espece de Serpent qui a deux têtes, une à chaque extrêmité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux: mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diametre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa est beaucoux plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une; & que, tout le corps étant d'une grosseur égale, ce qui paroît assez singulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parce qu'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Coq*, & dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur le champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en respectant une seule vertebre du cou. Les Mathématiciens solliciterent envain ceux qui faisoient ce récit, de leur montrer l'Herbe; ils ne purent l'obtenir, quoi qu'on les assurât qu'elle étoit commune: d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

(*v*) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

Centipedes.

Leur description.

Les *Centipedes* sont une espece de Cloportes, d'une grosseur monstrueuse, dont cette Région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans des Maisons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune (*x*). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écailles dures, couleur de muse, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espece de toît est assez fort pour défendre l'Animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquure est mortelle. De prompts remedes en arrêtent le danger; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Plusieurs sortes de Scorpions.

Les Scorpions ne sont pas moins communs que les Centipedes. On en distingue plusieurs sortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la premiere espece s'engendrent dans des bois secs & pourris; les autres, dans les coins des Maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente: les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux; mais si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fievre; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des piés une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux levres; à faire enfler la langue, à troubler la vue: on demeure dans cet état pendant un jour ou deux, après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du Pays sont persuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces Insectes, qu'ils les prennent avec les doigts, sans aucune crainte, en observant de les saisir par la derniere vertebre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le Scorpion, mis dans un vase de crystal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, sur son corps, le même effet que sur celui des autres (*y*).

Ils purifient l'eau.

Comment ils se tuent eux-mêmes.

Caracol Soldado.

Description de cet étrange Animal.

Le *Caracol Soldado*, ou Limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrêmité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'est-à-dire tournée en spirale, & de couleur blanchâtre: mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrêmité contraire, il ressemble à l'Ecrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un

(*x*) L'aune, ou vare de Castille, dont on a donné la longueur, ci-dessus, p. 145, note (*f*).
(*y*) *Ibidem*.

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amérique.

d'un blanc mêlé de gris; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille; quelquefois il la laisse, pour chercher sa nourriture; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les Ecrevisses. Sa morsure cause, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquure du Scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal: l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonstances l'eau cause une sorte de pasme, ou d'étourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel (z). Waffer, qui n'avoit vu de ces Insectes que dans les Iles Sambales, dit que leur queue est un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moëlle sucrée. Il ajoute qu'ils se nourrissent de ce qui tombe des arbres, & qu'ils ont sur le cou un petit sac, dans lequel ils conservent une petite provision de nourriture; qu'ils en ont un second, en dedans, qui est rempli de sable; lorsqu'ils ont mangé de la Manzanille, leur chair devient un poison, & que plusieurs Anglois en ayant mangé sans précaution, furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces Insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions. „ Les Indiens, dit-il, nous l'apprirent: nous en fîmes souvent l'expérien„ ce; & nous cherchions moins ces Animaux pour les manger, que pour „ en tirer l'huile, qui est jaune comme la cire, & qui a la même consistan„ ce que l'huile de Palme (a)".

Comment il se loge.

Danger de sa piquure.

Témoignage de Waffer.

Mais toutes ces singularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Pays avoient raconté, à M. d'Ulloa, que lorsque le Caracol Soldado croît en grosseur, jusqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui servoit de retraite, il va, sur le bord de la Mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à sa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curiosité de s'en assurer par ses propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui; à l'exception, dit-il, de la piquure, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (b).

Singularité vérifiée par M. d'Ulloa.

Carthagene & Porto-Belo sont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds sont en plus grand nombre. On en trouve, non-seulement aux environs, dans les terres humides & marécageuses, mais dans les rues, dans les Cours des Maisons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux, qui paroissent après la pluie, sont si gros, que les moindres ont six pouces de long; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, suivant l'opinion qui suppose un développement de germes, causé tout d'un coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa se persuade plus volontiers, fondé, dit-il, sur ses propres Observations, que l'humidité du Pays le rend

Crapauds de Carthagene & de Porto-Belo.

(z) *Ibidem*, p. 56.
(b) *Ubi sup.* p. 57.
(a) Waffer, *ubi sup.* pp. 126 & 127.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

propre à la production de ces Insectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur dessèche; qu'ils se tapissent dans les terres molles, au-dessus desquelles il se trouve assez de terre seche pour les cacher, & que lorsqu'il pleut ils sortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui est comme leur élément. C'est ainsi que les rues & les places se remplissent de ces Reptiles, dont l'apparition subite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie est transformée en Crapaud. Si c'est pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en est si grand, qu'il forme comme un pavé; & personne ne peut sortir sans les fouler aux piés. Il en arrive des morsures d'autant plus fâcheuses, qu'outre leur grosseur ces odieux Animaux sont fort venimeux.

Papillons et Mosquites.

M. D'ULLOA fait une peinture charmante des Papillons de l'Isthme: mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverses sortes de Mouches. On ne sera pas surpris qu'il s'arrête uniquement aux Mosquites, ou Maringouins, si l'on se rappelle ce qu'il en eut à souffrir dans son Voyage de Guayaquil à Quito. De plusieurs especes, il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, est la plus grosse. Ceux de la seconde ne different point des Mosquites d'Espagne. La troisieme espece, qu'il nomme *Gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur grosseur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui sont la quatrieme espece, sont une sorte de Cirons, si petits qu'on sent l'ardente cuisson de leur piquure, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs; & de-là vient leur nom. Les deux premieres especes causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piquure laisse une démangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du Pays longs & ennuyeux, ces cruels Insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. Envain l'on recourt aux *Mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

Quatre especes de Mosquites.

Plaintes de M. d'Ulloa.

Description de la Nigua.

DONNONS, d'après le même Voyageur, la Description du petit Insecte qui se nomme *Nigua* au Mexique & dans l'Isthme, *Pique* au Perou, & dont on ne trouve nulle part une peinture si curieuse. Il est si petit, qu'il est presqu'imperceptible. Ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des Puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque, suivant M. d'Ulloa, „ s'il avoit la faculté de sauter, il n'y a point de corps vivant qui „ n'en fût rempli, & cette engeance feroit périr les trois quarts des Hom- „ mes, par les accidens qu'elle pourroit leur causer." Elle est toujours dans la poussiere, surtout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux piés, à la plante même & aux doigts.

ELLE perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord,

il n'eſt pas difficile de l'en tirer: mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit ſi fortement, qu'il faut ſacrifier les petites parties voiſines pour lui faire lâcher priſe. Si l'on ne s'en apperçoit pas aſſez tôt, l'Inſecte perce la premiere peau ſans obſtacle, & s'y loge. Là il ſuce le ſang, & ſe fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle platte. Il ſe tapit dans cet eſpace, de maniere que ſa tête & ſes piés ſont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de ſa nourriture, & que l'autre partie de ſon corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y dépoſer les œufs. A meſure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'eſpace de quatre ou cinq jours, elle a juſqu'à deux lignes de diametre. Il eſt alors très important de l'en tirer; ſans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, ſemblables à des lentes, c'eſt-à-dire, autant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, cauſent beaucoup de douleur; ſans compter la difficulté de les déloger. Elles pénetrent quelquefois juſqu'aux os; & lorſqu'on eſt parvenu à s'en délivrer, la douleur dure juſqu'à ce que la chair & la peau ſoient entiérement rétablies.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

Comment elle s'inſinue, & ſes progrès.

Cette opération eſt longue & douloureuſe. Elle conſiſte à ſéparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où réſident les œufs; ce qui n'eſt pas aiſé, ſans crever la tunique. Après avoir détaché juſqu'aux moindres ligamens, on tire la Perle, qui eſt plus ou moins groſſe, à proportion du ſéjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & ſurtout pour ne pas laiſſer la principale Nigue: elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fut fermée; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut ſe garder, avec un ſoin extrême, de ſe mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître qu'on eſt menacé du paſme, mal ſi dangereux, qu'il eſt ordinairement mortel.

Opération pour s'en délivrer.

Quoique l'Inſecte ne ſe faſſe pas ſentir, dans le tems qu'il s'inſinue; dès le lendemain il cauſe une démangeaiſon ardente & fort douloureuſe, ſurtout dans quelques parties, telles que le deſſous des ongles. La douleur eſt moins vive à la plante du pié, où la peau eſt plus épaiſſe.

On obſerve que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, ſurtout au *Cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derriere ſe trouvent tout percés de trous après ſa mort.

La petiteſſe de cet Inſecte n'empêche point qu'on n'en diſtingue deux eſpeces, l'une venimeuſe, & l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpece eſt jaunâtre; & ſon nid, couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle ſeroit logée à l'extrêmité des orteils, eſt de cauſer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finiſſent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, déſeſpérant de pouvoir expliquer un effet ſi ſingulier, s'en tient à l'opinion commune, qui ſuppoſe, dit-il, que „ l'Inſecte pique de petits muſcles qui

Deux eſpeces de Nigues.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

„ descendent des aînes au pié, & que ces muscles, infectés du venin de la „ Nigue, le communiquent aux glandes; mais il ajoute qu'il ne put dou- „ ter d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plusieurs fois, & que les A- „ cadémiciens François éprouverent comme lui, particuliérement M. de „ Jussieu, à qui l'on doit la distinction des deux especes de Nigues (c).

Deux sortes d'Abeilles.

L'ISTHME a des Abeilles, & par conséquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux sortes d'Abeilles; les unes épaisses & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans les troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour le prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voyageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, sans autre préparation, & s'en font une liqueur très fade. Ils ne font aucun usage de la cire, à laquelle ils suppléent par une sorte de bois léger, qui leur sert de chandelles (d).

Fourmis aîlées.

ILS sont fort incommodés des Fourmis, qui non-seulement sont fort grosses, mais qui ont des aîles, dont elles se servent pour voler près des Côteaux. Elles piquent vivement, surtout lorsqu'elles entrent dans les Maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où elles sont en grand nombre; & les Indiens qui voyagent ne manquent pas d'observer le terrein, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandises tissues, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont d'autres Insectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui est à peine connu dans l'Isthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Pays de Carthagene; c'est le *Comegen*, „ espece de Tigne, si prompte & si vive dans „ ses opérations, qu'en moins de rien elle convertit en poussiere le Ballot „ de marchandises où elle se glisse. Sans en déranger la forme, elle le per- „ ce de toutes parts avec tant de subtilité, qu'on ne s'apperçoit point qu'el- „ le y ait touché; jusqu'à ce qu'en y portant les mains, on n'y trouve, au „ lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles & de la poussiere. Cet acci- „ dent est surtout à craindre après l'arrivée des Galions, qui offrent tou- „ jours une proie fort abondante au Comegen. On n'a pu trouver d'autre „ préservatif que de placer les Ballots sur des bancs élevés, dont les piés „ sont enduits de Goudron, & de les éloigner des murs. Cet Insecte, „ quoique si petit, qu'on a de la peine à le discerner, n'ayant besoin que „ d'une nuit pour détruire toutes les Marchandises d'un Magasin, on ne „ manque point, dans le Commerce de Carthagene, de spécifier, entre „ les pertes dont on demande l'indemnité, celle qu'on peut craindre du Co- „ megen (e). Il est si particulier à cette Ville, qu'on n'en voit pas mê- „ me à Porto-Belo ni à Panama.

Comegen, insecte dangereux à Carthagene.

Ses ravages.

POISSONS.

ON a déja remarqué qu'il y a peu de Côtes aussi abondantes en Poisson, que celle du Nord de l'Isthme. Waffer eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales especes.

Le Tarpon.

LE Tarpon, dit-il, est un gros Poisson ferme, qui se coupe par tran-

(c) M. d'Ulloa, *Ubi sup.*
(d) M. d'Ulloa, p. 140.
(e) *Ibidem.*

ches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui pesent jusqu'à cinquante livres. On tire de leur graisse une bonne quantité d'huile. Le Goulu, que les Anglois nomment *Sharks*, est moins commun ici que sur les Côtes voisines; mais on y voit un Poisson assez semblable, dont le bec est seulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en est beaucoup plus fine. Sans nous apprendre son véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Sea-dog*, qui signifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* est commun aux environs des Iles Sambales; c'est un Poisson long, menu, & d'excellent goût, qui ressemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y est pas moins commune, & passe aussi pour un excellent mets.

Le Goulu.

Le Chien de Mer

Le Paracod est rond, & de la grosseur d'un grand Brochet; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette Côte. Cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent: mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui son contre-poison: c'est l'épine de son dos, qu'on fait secher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avalée dans quelque liqueur, guérit sur le champ. Waffer en fit une heureuse épreuve. On l'assura que pour distinguer les Paracods empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux: & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

La même Côte offre en abondance un Poisson que Waffer nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Epée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas sa longueur à deux piés. Il a, dit-il, sur le museau, un os long du tiers de son corps. Il nage à fleur d'eau, presqu'aussi vîte qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels; & son os étant si pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il est extrêmement dangereux, pour un Nageur, de se rencontrer sur son passage. La chair en est excellente. Celle du *Soulpin* n'est pas moins bonne: c'est un poisson armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

Le Gar.

Le Soulpin.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres sont en si grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaisir de la pêche.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Waffer nomme *Conque*, est grande, torse en dedans, plate du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poisson fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoyé longtems avec du sable: on le bat longtems aussi, parce qu'il a la chair très ferme; mais on est bien payé de toutes ces peines, par le plaisir de la trouver délicieuse. Il n'y a point d'Huitres, ni d'Ecrevisses de Mer sur la Côte de l'Isthme. On voit seulement, entre les rochers des

Coquillages.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

Sambales, quelques grosses Ecrevisses, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de Mer.

POUR les Rivieres de l'Isthme, Waffer doute qu'aucun Voyageur ait donné plus de tems que lui à ses observations: cependant, loin d'avoir connu toutes les especes de Poisson d'eau douce, il n'en décrit que deux: l'une, semblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût: l'autre, beaucoup plus singuliere, de la taille du Brochet; avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les levres pleines de cartilages; sa chair est d'un goût exquis.

Pêche des Indiens de l'Isthme.

LA pêche des Indiens du Pays se fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos Tirasses. Dans les Courans rapides & traversés de Rochers ils se jettent à la nage, pour suivre le Poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adresse est extrême à saisir le Poisson qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer est d'en ôter les boyaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon. Ils le mangent, sans autre sausse que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faisant évaporer l'eau sur le feu, & quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

---

§. II.

Pays de Guayaquil.

Pourpre de Punta Santa Elena.

EN se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voyageur curieux s'arrête volontiers sur la Côte de Punta de Santa Elena, second Bailliage de cette Jurisdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (*a*) de Nicoya, Province de la Nouvelle Espagne; c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espece tout-à-fait perdue, parce qu'il n'en restoit aucune connoissance. Cette sorte d'Escargot est d'environ la grosseur d'une noix. On attribue sa production aux Rochers de la Côte, parce qu'il ne s'en trouve que sur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer: au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déja tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

Animal qui la produit.

Maniere de l'extraire.

LA maniere d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'Animal; & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le re-

(*a*) Voyez ce qu'on en a dit dans la Description & dans les Notes, au Tome précédent.

vers de la main, de le presser avec un coûteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer, du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout d'un coup: on ne la distingue qu'à mesure que le fil seche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait; ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, & sans l'arracher entiérement de sa coquille. Ils se contentent de le presser, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil; après quoi, le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent, & le pressent encore; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois, & dès la quatrieme il en rend très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de sa vie, qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa, se trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occasion d'examiner l'Animal, de voir extraire sa liqueur par la premiere méthode, & de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération: mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se la procure point aisément; ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en est que plus estimée. Entre plusieurs propriétés, la plus singuliere est qu'elle donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures du jour. Une autre particularité, assez remarquable, c'est que cette teinture n'est jamais si belle & si parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; sur quoi, M. d'Ulloa souhaiteroit que les expériences fussent multipliées sur toutes sortes de fils.

Raison qui la rend rare.

On a remarqué, à l'occasion de Guayaquil, que les Champs de cette Jurisdiction produisent naturellement une si prodigieuse quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits est abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Description. Sa hauteur ordinaire est de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vu que de jeunes. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, suivant la vigueur de sa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 jusqu'à 7 pouces de diametre. A mesure que l'arbre croît, il penche vers la terre; ce qui fait que ses branches sont éparses, c'est-à-dire, éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de 4 jusqu'à 6 pouces, sur 3 ou 4 de large, fort lisses, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort semblables, en un mot, à celles de l'Oranger connu en Europe sous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou sous celui d'Oranger de Portugal. Elles different un peu, dans la couleur seulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre, comme de ses branches, naissent les gousses qui contiennent le Cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gousse, qui croît en se développant, jusqu'à 6 ou 7 pouces de longueur sur 4 à 5 de large. Sa figure est celle

Description du Cacaotier.

HISTOIRE NATURELLE.
PAYS DE GUAYAQUIL.

d'un Melon pointu, & divisé en côtes, depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gousses ne sont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites, & souvent une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'est à un rameau très foible. On observe qu'ordinairement, de deux gousses qui croissent l'une près de l'autre, l'une tire à soi tout le suc nutritif, & devient par conséquent fort grande aux dépens de l'autre.

LA gousse est verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & son écorce est mince, lisse & unie; mais en cessant de croître, elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre sa chair, qui est blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, disposés le long des côtes, de la même consistance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils se mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire sur l'aigre, n'a rien de désagréable: mais ils passent pour fiévreux dans le Pays. Dès que la gousse est jaune en dehors, on juge que le Cacao commence à se nourrir de sa propre substance; que le pepin durcit en croissant, & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins ayant achevé de mûrir, l'écorce de la gousse prend une couleur de Musc foncé; & c'est le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes, & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse.

AUSSITÔT qu'elle est détachée de l'Arbre, on l'ouvre, pour en vuider les pepins sur des cuirs de Bœufs secs, ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. On les y laisse secher. Ensuite, on les renferme dans des peaux: & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en est pas fixe. Quelquefois la disette d'Acheteurs les fait donner à six ou sept Réales la charge; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre Piastres. A l'arrivée des Galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

Récolte du Cacao.

LA récolte du Cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil, environ 50000 charges de Cacao. Les Cacaotiers, pour être cultivés réguliérement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi ils se dessechent & dépérissent bientôt: il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les rayons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes Plaines, qui sont inondées pendant l'Hiver, & qu'on peut arroser en Été par les Canaux tirés des Rivieres. Un autre avantage pour le Cacaotier, c'est que tous les autres Arbres y croissent facilement. Toute la culture con-

consiste à sarcler les petites Plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

HISTOIRE NATURELLE. PAYS DE GUAYAQUIL.

Laine de Leibo.

On vante beaucoup une laine, particuliere au Pays de Guayaquil, qui s'appelle *Laine de Leibo*, du nom d'un Arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit; les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espece de cocon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur, sur dix ou douze lignes de diametre, qui contient cette Laine. Dans sa maturité, le cocon s'ouvre, & laisse voir un flocon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette espece de laine est si déliée, que les Habitans du Pays ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voyageur qu'on cite (*b*) n'en accuse que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extrême finesse de cette laine lui fera mériter le nom de soie. Jusqu'à présent le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des Matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle, au Soleil, jusqu'à rendre la toile du Matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaisser ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Pays, le défaut d'être extrêmement froide: mais d'une infinité de personnes, qui avoient couché toute leur vie sur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal.

Comment on prend le Poisson.

Les Indiens de la même Jurisdiction emploient à la pêche, surtout dans les Esteros, ou les Canaux, une herbe du Pays, qu'ils nomment Barbaseo. Leur méthode est d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent soigneusement, & qu'ils incorporent ensuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe est si fort, qu'il enivre le Poisson, jusqu'à le faire surnager comme s'il étoit mort; de sorte qu'il ne reste au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les especes de petit Poisson, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivresse; mais le gros revient à son état naturel, du moins lorsqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, si l'expérience n'avoit appris qu'on le peut sans danger.

Bagre, gros poisson.

Le plus gros Poisson, qu'on prenne dans les Esteros de Guayaquil, est celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur est de quatre ou cinq piés. Il est fade & mal-sain dans sa fraîcheur; mais il se mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une espece de Loup marin, est un Poisson de très bon goût dans les Esteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut supposer que le Poisson ne soit pas dans une extrême abondance, est continuellement appauvrie par une si grande quantité de Caymans, qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

Caymans de la Riviere de Guayaquil.

Cet Animal, qui est une sorte de Crocodile, & que les Espagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parce qu'il lui ressemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que

(*b*) M. d'Ulloa, *ubi sup.* l. 4. ch. 10.

HISTOIRE NATURELLE. PAYS DE GUAYAQUIL.

pour y chercher sa nourriture; & son séjour ordinaire est sur le bord des Rivieres. Il y en a de si monstrueux, que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils s'y tiennent couchés sur la rive, semblables à ces troncs d'arbres à demi pourris, que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Malgré ce que d'autres Voyageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnut, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent aussitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles si fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépose ses œufs sur le bord de la Riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours: mais l'Auteur observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a celui de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparoître toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les Petits sortent, avec si peu de peine, que de la ponte entiere il n'y a presque pas un œuf perdu. La Mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade: mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlevent quelques-uns; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout d'un coup; & sur ce compte, qui doit avoir demandé des Observations extrêmement attentives, on assure que d'une si nombreuse couvée à peine en reste-t-il cinq ou six.

Guerre que les Gallinazos font à leurs œufs.

Les Gallinazos sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent surtout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaisse; & leur adresse est extrême pour les enlever. En Eté, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du Fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs: mais à peine s'est-elle retirée, que fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres & les aîles. Le festin seroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit aussitôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie. „ Je me suis souvent amusé, dit le grave & savant Voyageur, „ à voir cette manœuvre des Gallinazos; & la curiosité me fit prendre aus- „ si quelques-uns de ces œufs. Les Habitans du Pays ne font pas difficulté „ d'en manger, lorsqu'ils en trouvent de frais. Sans cette guerre, que „ les Hommes & les Animaux font aux Caymans, toutes les eaux du Fleu- „ ve & toute la Plaine ne suffiroient pas pour contenir ceux qui naîtroient

„ de ces nombreuses pontes, puisqu'après cette destruction, il est impossible de s'imaginer combien il en reste encore (c).

Non-seulement ils font leur nourriture ordinaire du Poisson; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils se joignent, huit ou dix ensemble, & vont se placer à l'embouchure d'un Estero, d'où il ne sort aucun Poisson dont ils n'aient ainsi le choix; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres sont placés à l'autre bout, pour donner la chasse, devant eux, à tout ce qui se trouve dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'éleve au-dessus, & peu à peu il l'introduit dans sa gueule, où il la mâche pour l'avaler.

Voracité de ces Animaux.

Quand ces Animaux sont pressés de la faim, & que le Poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les Plaines voisines. Les Veaux & les Poulains ne sont pas à couvert de leurs attaques; & lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des Rivieres. Ils prennent le tems des ténebres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, surtout à l'égard des Enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirent du secours; & lorsqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-dessus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment sur les planches de son Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, est souvent tiré dans l'eau, & dévoré sur le champ. Les Caymans, qui ont goûté de la chair humaine, sont toujours les plus terribles. Entre divers pieges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Casoneta* est une espece d'hameçon, composé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache au bout d'une grosse corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte sur l'eau; & le premier Cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir: mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre: là, devenant furieux, il s'élance contre les Assistans, qui ne craignent point de l'irriter, parce qu'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Les Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Lezard, quoique les Espagnols leur en donnent le nom. Elle se termine en pointe, formant un museau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivieres, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux mâchoires sont garnies de dents fort serrées, très fortes & très pointues.

Le même climat, qui rend les Caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Insectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Centipedes, entrent familiérement dans les Maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquure mortelle. C'est un danger qui dure pendant toute

(c) Voyage au Pérou, liv. 4. chap. 9.

HISTOIRE NATURELLE. PAYS DE GUAYAQUIL. Prodigieux nombre de Serpens & d'autres Insectes.

l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On se garde bien, alors, de se coucher, sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo*; grand drap, qui ne laisse aucun passage. La persécution des Insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lumiere, & se précipitent si furieusement dessus, qu'elle est éteinte aussitôt. Une autre plaie de la Ville est une espece de Rats, qu'on y nomme *Péricotes*, dont toutes les Maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les Lits & les Armoires. Si l'on pose une Chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlevent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre: le danger du feu, auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable (*d*), les Naturels du Pays en préferent le séjour à celui des Montages; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Eté, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parce qu'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parce que les vents de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest y soufflent alors: on les appelle *Chandui*, du nom d'une Montagne d'où ils viennent. Ils soufflent réguliérement, depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le Ciel, pendant ce tems, est toujours serein; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les Melons, & cette autre espece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere, dans de grandes Balses. En Hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parce qu'on y rejette l'usage du Quinquina; spécifique du Pays, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parce que ses propriétés y sont inconnues, mais parce qu'on se figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climat. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fievres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

Rats nommés Péricotes.

Leur audace.

Observations sur le climat du Pays.

Maladies.

A GUAYAQUIL, on est fort sujet aussi à la Cataracte; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entiérement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du

(*d*) On a déja dit que suivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climat est plus chaud que celui de Carthagene.

Pays, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses (*e*).

Vijahuas.

On a parlé, dans la Description du même Pays, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques*, deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les Vijahuas sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq piés, sur deux piés & demi de large; & la principale côte, qui sort immédiatement de terre, est large de 4 à 5 lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en dedans, blanche en dehors; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussiere fine & gluante. On a remarqué que dans les Déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur le champ des huttes: mais elles s'emploient, dans tout le Pays, à couvrir les Maisons; sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le Poisson, le Sel, & toutes les Marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Bejuque.

Le Bejuque est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux especes; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres; l'autre, qui n'est que les branches souples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere; ce qui fait juger que Bejuque est moins le nom de la Plante, que celui de ses qualités. Les Bejuques des deux especes croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent jusqu'à sa cime; & de-là ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ainsi, formant un lien entre plusieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très serrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent excessivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diametre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux Balses, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

Matapalo.

La singularité du *Matapalo* mérite aussi une Description. Ce nom, qui signifie *Tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte; jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houpe s'élargit assez pour dérober, à son soutien, les rayons & l'influence du Soleil. Il se nourrit de sa substance; & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite, il devient si gros, qu'on en fait des Canots de la premiere grandeur; à quoi la quantité de ses fibres & sa légereté le rendent très propre.

Le Manglier.

Le Manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voyages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François,

(*e*) M. d'Ulloa, *ubi sup.* liv. 4. chap. 6.

Mangle par les Traducteurs des Relations Hollandoises, croît avec quelques différences dans l'Amérique méridionale. On en a déja distingué deux especes, dont l'une, suivant Waffer, peut servir à la teinture: mais ses propriétés générales sont, premiérement, de naître & de se nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'est-à-dire, dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément. Aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2°. En sortant de terre, cet Arbre commence à se diviser en branches noueuses & torses, & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelassement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejettons, des principales branches: outre leur confusion, celles de la premiere production & de la sixieme sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diametre. Elles sont si souples, qu'on les tord inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presqu'horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches: elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt piés, sur huit, dix & douze pouces de diametre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il est fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'employer souvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

---

§. III.

Pérou & Contrées voisines.

En traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne sera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi les unes croissent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas; quoique ces deux mots aient un sens différent, car on entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le second, celles qui sont au pié des Cordillieres: mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est de-là qu'on tire, non-seulement les Cannes de Sucre, mais les Plantains, les Guinéos, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui sont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes especes de Me-

lons. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'est proprement, ni chaud, ni froid, produisent aussi toute l'année, des *Frutilles*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les Oranges douces & les Oranges ameres, les Citrons royaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cédrats, & les Toronjes, autre espece de Citrons, distingués par leur petitesse & leur rondeur, ne cessent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. On ne pense point à répéter ce qu'on a déja dit dans d'autres Descriptions: mais tout ce qui est propre au Pays, ou qui s'y distingue par quelque différence remarquable, demande une explication particuliere.

Chirimoya, fruit délicieux.

La Chirimoya, par exemple, y passe pour le plus délicieux de tous les fruits, & les Européens ne lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve, depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diametre. Elle est ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une espece de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être séparée qu'avec un couteau, & d'un verd obscur avant sa maturité; mais, en mûrissant, sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes, ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres, presqu'imperceptibles, dont se forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur si agréable, qu'elle n'en releve pas peu le goût. Les pepins, ou la graine, sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies, qui rendent leur surface inégale.

Son Arbre.

L'arbre, qui porte cet agréable fruit, est haut & touffu. Le tronc en est rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & se terminent en pointe: elles ont environ trois pouces de long, sur deux & demi de large; & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles, qui se sechent à leur tour & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée: elle est d'abord verte, c'est-à-dire de la couleur des feuilles; & dans sa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur du Caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne sont pas le plus beau Calice du monde; mais son odeur est d'un agrément, dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nombreuses: l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits; & ce nombre même est diminué par la passion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parce qu'elles se vendent fort cher.

Guabas ou Pacaès.

Dans toute la province de Quito, on donne le nom de *Guabas* à un fruit, qu'on appelle Pacaès dans tout le reste du Pérou. Il consiste dans une cosse, un peu platte des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie suivant le terroir; & d'un

Histoire Naturelle. Pérou et Contrées voisines.

verd foncé. Elle est toute couverte d'un duvet, qui est doux lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude, au contraire, en remontant. On l'ouvre en long; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sont remplies d'une moëlle spongieuse & légere, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur déméfurée, puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moëlle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate, c'est-à-dire, qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoyer.

Grenadille du Pérou.

La Grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires; & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre, mais sur une Plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Passion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plupart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (a). Loin d'acquérir cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se desseche au point de perdre entiérement son goût.

Frutille ou Fraise du Pérou.

La Frutille, ou Fraise du Pérou, est fort différente des Fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diametre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

Oca.

L'Oca est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le Pays. La Plante est moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Quinoa.

La *Quinoa*, graine particuliere & naturelle au Pays de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remede. Dans la premiere acception, elle est de fort bon goût; & dans la seconde, c'est un spécifique admirable contre toutes sortes d'abcès & d'apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle

(a) Il en est de même des Fruits de l'Inde Orientale.

le s'ouvre, & laisse sortir un petit filament tourné en spirale, qui a l'apparence d'un vermisseau, & qui est plus blanc encore que la graine. Cette espece de légume se seme & se coupe tous les ans. Sa plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont grandes, assez semblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du Maïz, dans laquelle les grains de la semence forment une sorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui sert à la faire cuire, passe pour un excellent apozeme. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait ensuite un cataplasme. Appliqué sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

Cochenille.

On ne parle point de la Cochenille, qui n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que jusqu'à présent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

Coca.

La fameuse Herbe, qui se nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particuliere à quelques Cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes ses Provinces méridionales, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan: mais jusqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ses Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuses. C'est une Plante foible, qui s'entrelace aux autres Plantes. La feuille en est fort lisse, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, aussi longtems qu'ils en ont; & quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, surtout dans les lieux où l'on exploite les Mines; car les Indiens ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirent, en rabattant sur leur salaire journalier.

M. d'Ulloa est persuadé que la Coca est absolument la même Plante, que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes Orientales, sous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés (*b*).

Gomme de Mopamopa.

Dans le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme, ou de résine, que les Habitans nomment *Mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laque, ou de

(*b*) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 3.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

vernis en bois; & ce vernis est non-seulement si beau, mais si durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine; & l'ayant délayé avec la salive, on y passe le pinceau; après quoi il ne reste qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & la coucher sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages que les Indiens font, dans ce genre, sont fort recherchés.

Canelier du Perou.

LE Pays de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Pineda, visité par Gonzale Pizarre en 1539, & soumis en 1559 par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Eté n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes sortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes; & les parties montagneuses n'y sont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, surtout vers les parties du Sud & de l'Ouest, des Caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil; & de-là est venu, dès le tems de Pineda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de Canelle, qui se distribue dans le Pays de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du tuyau: sa couleur est un peu plus foncée; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille est parfaitement semblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, surtout la fleur, que si ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Canelle égaleroit celle de Ceylan. Dans les Forêts du même Pays, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espece de *Storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des Caneliers; c'est la crainte des Indiens sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affut, pour les tuer comme des Bêtes féroces.

Canelle de Castille.

ON trouve aussi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur Canelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *Canelle de Castille*. On donne pour raison de cette excellence, que les Caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont par conséquent rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire, du même terroir, beaucoup de Copal, & de la Cire, qu'on distingue par le nom de *Cera de Palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation, & parce qu'on ignore l'art de la nettoyer.

Histoire Naturelle. Pérou et Contrées Voisines.

Reptiles de Macas.

Entre les Reptiles du Pays de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, est un Serpent, nommé *Cuvi-Mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, réguliérement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur déméſurée ; sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche prise, lorsqu'il a saisi sa proie, & ses moindres blessures sont mortelles. Les Bravos, pour se rendre plus terribles, peignent sur leurs rondaches la figure de ce Monstre.

Animaux des Paramos.

Dans les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puissent y faire un continuel séjour (*c*). Cependant quelques-uns, dont la constitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels sont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts, où par conséquent l'air est le moins supportable. La chasse de ces Animaux est un exercice pour lequel on est fort passionné au Pérou. Il est remarquable, d'ailleurs, par l'intrépidité qu'il demande, „ & qu'on pourroit nommer témérité, suivant M. d'Ulloa, si les hommes les plus sages „ n'y prenoient le même goût, après en avoir une fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de leurs chevaux, qui courent avec tant de vîtesse & d'un pas si sûr au travers des rochers & des montagnes, que la légéreté la plus vantée des nôtres n'est que lenteur en comparaison". Un prélude si curieux ne nous permet pas de passer sur cet article.

Chasse du Chevreuil.

La chasse se fait entre plusieurs personnes, divisées en deux classes: l'une d'Indiens à pié, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la course. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo; chacun avec un Levrier en lesse. Les Cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrein de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chasseurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en apperçoit aussitôt, & part après lui, sans qu'il soit possible au Cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court par des descentes si roides, qu'un homme à pié n'y passeroit pas sans précaution. Un Etranger, témoin pour la premiere fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux se laisser tomber de la selle, & couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer au caprice d'un Animal, qui ne connoît ni frein ni danger. Cependant le Cavalier est emporté, jusqu'à ce que le Chevreuil soit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cede la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas besoin d'être animés: il leur suffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chasseurs & des Chiens, ou d'appercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre est de leur laisser la liber-

(*c*) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 8.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

té de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même tems, il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par dessus la tête du Cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chûte, ou par l'emportement du Cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses piés.

On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parce qu'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plupart sont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *Aguilillas*, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres; & quelques-uns même sont si légers, qu'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même tems le pié de devant & celui de derriere, du même côté; &, suivant l'explication du même Voyageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis à-vis & même au-delà du pié de l'autre côté, ce qui rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des Chevaux qui ne sont pas de la même race, & l'on a des Ecuyers exprès pour les dresser. Les uns & les autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur légéreté, leur douceur & leur courage.

Oiseaux des Paramos.

Les Oiseaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne sont gueres que des Perdrix, des *Condors* ou *Buytres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déja remarqué que les Perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles: elles n'y sont pas en abondance.

Condor.

Le Condor ne passera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Espagne en ont vérifié l'existence par leurs yeux (*d*). C'est le plus grand Oiseau de l'Amérique. Il ressemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise néanmoins dans les Villages. Il est carnacier. On le voit souvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paissent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il alloit, du signal de *Lalanguso* à la Hazienda de *Pul*, qui est au pié de cette Montagne, il remarqua une confusion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout d'un coup il en vit partir un Condor, qui enlevoit dans ses serres un Agneau, & qui le laissa tomber d'une certaine hauteur. Ensuite il le vit fondre une seconde fois sur sa proie, la saisir, l'enlever, & la laisser retomber, pour la saisir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parce qu'il s'éloigna de cet endroit, fuyant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

(*d*) M. de la Condamine en vit plusieurs, (Voyage sur l'Amazone, pag. 175,) & l'on suit ici M. d'Ulloa.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

Dans quelques Montagnes, cet Oiseau eſt plus commun que dans d'autres. Comme les Beſtiaux y ſont toujours menacés de ſes ravages, les Indiens lui tendent des pieges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes: car on repréſente le Condor ſi ſoupçonneux, que ſans cette précaution il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Auſſitôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, juſqu'à demeurer ſans mouvement. Dans cet état il eſt facile de les aſſommer. On les prend auſſi, près des charognes, avec des pieges proportionnés à leur force; car ils ſont d'une vigueur ſi ſurprenante, qu'ils terraſſent, d'un coup d'aîle, & qu'ils eſtropient quelquefois ceux qui les attaquent (*e*).

Le Zumbador.

Le Zumbador eſt un Oiſeau nocturne, qui ne ſe trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui ſe fait ſouvent entendre, ſoit par ſon chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient ſon nom. Ce bruit, qui ſe fait entendre à la diſtance de plus de cinquante toiſes, eſt attribué à la violence de ſon vol. Il eſt plus fort, à meſure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pouſſe un ſifflement, aſſez ſemblable à celui des autres Oiſeaux nocturnes. C'eſt dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner ſa Deſcription: „ Dans les nuits claires, dit-il, „ qui ſont les tems auxquels il ſe fait le plus entendre, nous nous mettions „ aux aguets, pour obſerver ſa groſſeur & la violence de ſon vol; mais „ quoiqu'il en paſſât près de nous, il nous fut toujours impoſſible de diſtinguer leur figure: nous n'appercevions que la route qu'ils tenoient, & „ qu'ils traçoient dans l'air, comme une ligne blanche, par la ſeule impreſſion de leurs aîles. Elle ſe diſtinguoit facilement, à la diſtance où j'étois. „ La curioſité de voir de plus près un Oiſeau ſi ſingulier, nous fit ordonner „ à quelques Indiens de nous en procurer un. Leur zele ſurpaſſa notre attente. Ils en découvrirent une nichée entiere, qu'ils ſe hâterent de nous „ apporter. A peine les Petits avoient des plumes; cependant ils étoient „ de la groſſeur des Perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de deux „ couleurs griſes, l'une foncée, & l'autre claire; le bec droit & proportionné; les narines beaucoup plus grandes que dans aucun autre Oiſeau; „ la queue petite, & les aîles aſſez grandes. Si l'on en croit les Indiens, „ c'eſt par l'ouverture des narines, que le Zumbador pouſſe ſon bourdonnement; mais, quoi qu'elle ſoit aſſez conſiderable, elle ne me paroît pas „ ſuffiſante pour cauſer un ſi grand bruit, ſurtout au moment qu'il ſiffle, „ car il fait en même tems l'un & l'autre: mais je ne diſconviens point „ qu'elle n'y puiſſe contribuer beaucoup (*f*)."

Le Canelon.

Dans les *Cannades*, c'eſt-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux diſperſées rempliſſent de marécages, on voit un Oiſeau que les Habitans du Pays nomment *Canelon;* nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime aſſez bien ſon chant. Avec la groſſeur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage ſupérieur des aîles, gris, & l'inferieur, blanc. A la jointure

(*e*) *Ibidem.* (*f*) *Ibid.* p. 364.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

des aîles, il a deux éperons, qui sortent de près d'un pouce & demi, & qui servent à sa défense. Le mâle & la femelle ne sont jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent, ou qu'ils soient à terre: leur séjour est assez constant, car ils ne volent que pour passer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des Montagnes; mais leur figure y est un peu différente: ils y ont, sur le front, une petite corne calleuse & molle; & sur la tête, une petite touffe de plumes.

Le Quinde, ou Beque-fleurs.

DANS les Jardins du Pérou, on trouve communément un Oiseau singulier par sa petitesse & par le coloris de ses plumes, que sa description fait prendre pour le Colibri, mais dont le nom Péruvien est *Quinde*, quoiqu'on le nomme aussi *Robilargue*, *Lisongere*, & plus ordinairement encore *Beque-fleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, & qu'il en suce fort légerement le jus. Tout le volume de son corps, avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs: son bec est blanc vers la racine, noir à l'extrêmité, long & fort mince; ses aîles sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd, mais tacheté presque partout de jaune & de bleu. On distingue diverses especes de Quindes, qui different un peu en grosseur, & dans la couleur des taches de leur plumage. La Femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

La Llama, Brebis du Pérou.

DANS la partie du Pérou, qui n'a ni Bruyeres ni Montagnes, on ne voit que des Animaux Domestiques, & la plupart de leurs especes étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols celles qui sont particulieres au Pays étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général, qui signifie Bête brute; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'espece. Ainsi *Runa* signifie Brebis; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé, dans les Relations, Brebis des Indes. Cependant il a moins de ressemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais, quoiqu'il ait le pié fourchu, sa marche est aussi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne sont pas de la même couleur: il y en a de brunes, de noires, de tigrées, & beaucoup de blanches. Leur hauteur est à peu-près celle d'un Anon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; aussi les Indiens s'en sont-ils toujours servis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle de Mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même ils mangent encore celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces Animaux sont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse, qui cause la gale à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de jurisdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parce qu'elles y servent au commerce, qui s'y fait d'un Village à l'autre.

La Vicuña ou Vicogne, & le Guanaco.

Les Provinces méridionales, telles que Cusco, la Paz, la Plata, &c. ont deux autres especes d'Animaux, assez semblables à la Llama, qui se nomment la *Vicuña* & le *Guanaco*. La premiere ne differe de la Llama, qu'en ce qu'elle est plus petite, sa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre. Au contraire, le Guanaco est plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais c'est aussi sa seule différence. Les Guanacos sont d'une grande utilité dans les Mines, pour transporter le Minerai, par des chemins si rudes & si difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent passer.

Le Chucha, ou Muca-muca.

On trouve dans les Edifices de cette Région un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il est plus gros qu'un Chat ordinaire. Son museau, semblable au grouin d'un petit Cochon, est d'une extrême longueur. Ses piés & son dos sont ceux d'un Rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le Chucha Femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'Animal ouvre & ferme à son gré, par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses Petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer: alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Seniergues firent à Quito, sur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à se corrompre: cependant l'orifice de la bourse étoit encore assez serré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule; & lorsqu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vu de Chucha mâle, mais que suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourse, qu'il n'a point; & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de Poule; ce qui paroît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le Mâle & la Femelle sont mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiseaux Domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les Maisons, mais jusqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maïz. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne: mais l'Auteur observe qu'en fait de goût leur sentiment est toujours fort suspect (g).

Contra-Yerva.

C'est sur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles sont lisses & d'un verd plus vif.

(g) Voyage au Pérou, liv. 6. chap. 9.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

De chaque bourgeon naît une grande fleur composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

Calaguela.

UNE autre Plante, qui ne mérite pas moins d'observation, est la *Calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit pouces; & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Cet petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur; ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est seche. La Calaguela est un spécifique admirable pour dissiper les Apostumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent, dans l'espace d'un jour; sans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendroit nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque, néanmoins, que sur les Paramos elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement des troncs.

Quinoal.

DANS les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence (*h*), on trouve un arbre que les Habitans du Pays nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & sa plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lumiere, ou Palo de Luz.

LE même climat est ami d'une petite Plante, que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumiere* (*i*). Sa hauteur ordinaire est d'environ deux piés. Elle consiste, comme la Calaguela, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine; droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des Feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où son diametre est d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un Flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

LA Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nomment *Achupalla*, composée de diverses côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à mesure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres sechent. Ces côtes forment une espece de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut se manger, comme celui des Palmites.

Puchugchu.

AU-DESSUS du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus sensible, on trouve une espece d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du

(*h*) Voyez l'Article des Montagnes, § VII. ci-dessus.
(*i*) Les Espagnols l'ont appellé aussi *Palo de Luz*.

du Pays, & formés d'une herbe dont les feuilles rondes sont si pressées les unes contre les autres, qu'elles composent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à mesure qu'elles grossissent, ne font qu'élargir cette masse de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut sur presque le même diametre. Cet oignon, ou ce pain, est si dur lorsqu'il est verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraser: mais aussitôt qu'il est sec, il s'égruge facilement. Entre verd & sec, ses racines ont le jeu d'un ressort; c'est-à-dire qu'en le comprimant, on l'applatit, & qu'il reprend ensuite sa rondeur, quand on cesse de le presser.

Canchalagua.

LE même terrein, où croissent les Puchugchus, produit aussi la *Canchalagua*, Plante dont les vertus ne sont pas inconnues à l'Europe. Elle ressemble aux plus petits joncs, sans aucune feuille, & sa graine croît aux extrêmités. Le goût en est amer, & se communique à l'eau, dans laquelle on le fait infuser; mais elle est fort vantée, pour la guérison de toutes sortes de fievres, & pour la purification du sang.

Algarrobale.

L'ALGARROBALE, qu'on a nommé plusieurs fois sans explication, est le fruit d'un Arbre légumineux de même nom, qui croît particuliérement audessus de Tumbez, dans l'intérieur des Terres. C'est une espece d'Haricot fort résineux, avec lequel on nourrit toute sorte de Bestiaux. Ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre, entre-mêlé de petites taches jaunes. Non-seulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge, mais elle engraisse extrêmement les Bœufs & les Moutons; & l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il est facile de distinguer.

Herbe du Paraguay. Sa description.

ON a parlé plusieurs fois de l'Herbe du Paraguay, comme de la principale richesse des Espagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province, soit par leur séjour, ou par des liaisons de commerce. C'est du nouvel Historien, qu'il faut emprunter ici des lumieres, puisqu'ayant tiré les siennes des Missionnaires du Pays, on ne peut rien supposer de plus exact & de plus fidele. Tout en est curieux, jusqu'à son prélude. „ On prétend, dit-il, que le débit de cette Herbe fut d'abord si considérable, & devint une si grande „ source de richesses, que le luxe s'introduisit bientôt parmi les Conquérans du Pays, qui s'étoient trouvés réduits d'abord au pur nécessaire. „ Pour soutenir une excessive dépense, dont le goût va toujours en croissant, ils furent obligés d'avoir recours aux Indiens assujetis par les armes, „ ou volontairement soumis, dont on fit des Domestiques, & bientôt des „ Esclaves. Mais, comme on ne les ménagea point, plusieurs succomberent sous le poids d'un travail auquel ils n'étoient point accoutumés, & „ plus encore sous celui des mauvais traitemens dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que leur paresse: d'autres prirent la fuite, „ & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Espagnols. Ceux-ci „ retomberent dans leur premiere indigence, & n'en devinrent pas plus „ laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs besoins; ils n'y purent suffire, „ avec la seule Herbe du Paraguay: la plupart même n'étoient plus en état

„ d'en acheter, parce que la grande consommation en avoit augmenté „ le prix (*k*)".

CETTE herbe, si célebre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moyen. Son goût approche de celui de la Mauve, & sa figure est à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la Coca du Pérou; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du Pays y est pernicieux. Elle s'y transporte seche, & presque réduite en poussiere; jamais on ne la laisse infuser longtems, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille: la premiere se nomme *Caa*, ou *Caamini*; & la seconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos*. Mais le P. *del Techo* (*) prétend que le nom générique est Caa, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu*.

SUIVANT le même Voyageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le Caacuys est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le Caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle Caaguazu, ou Palos. Les feuilles qu'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut se conserver aussi longtems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Espagne; il souffre difficilement le transport. On assure même que cette herbe, prise sur les lieux, a je ne sais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu comme son prix. La maniere de prendre le Caacuys est de remplir un vase d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvérisée & réduite en pâte: à mesure qu'elle se dissout, le peu de terre, qui peut y être resté, surnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge; & l'ayant laissée un peu reposer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines pastilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laisse tiédir.

Grande Fabrique de l'Herbe du Paraguay.

LA grande fabrique de cette herbe est à *la Villa*, ou la nouvelle *Villaricca*, qui est voisine des Montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Australe. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre; mais ce n'est point sur les Montagnes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire, pour le Pérou, jusqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres seize onces de poids; & le prix de l'Arrobe est de sept écus de France. Cependant le Caacuys n'a point de prix fixe; & le Caamini se vend le double du Caaguazu. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, sous le Gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de

(*k*) Histoire du Paraguay, Tom. I. p. 13.
(*) Déja cité, dans les Voyages sur la Riviere de la Plata.

l'arbre, qu'ils ont rapportées de Maracayu, & qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celles du Lierre: mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere espece; ils gardent le Caamini pour leur usage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour payer le Tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Propriétés qu'on lui attribue.

LES Espagnols croient trouver, dans cette herbe, un remede, ou un préservatif contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après: mais il paroît certain qu'elle produit souvent des effets fort opposés entr'eux, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie; d'être nourrissante & purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire; & souvent même elle fait trouver de la peine à se contenir dans un usage modéré, quoiqu'on assure que l'excès enivre, & cause la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (*l*).

Prodigieuse quantité de Taureaux du Paraguay.

LE même Historien a pris soin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voisines. Dans ces vastes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires jusqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Espagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après sa fondation, avoient laissés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller assez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un Vaisseau ne sortoit pas du Port de Buenos-Aires, sans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parce que toutes les peaux qui ne sont point d'aloi, c'est-à-dire de Taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le commerce. Enfin, une partie des Chasseurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la grais-

(*l*) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay se nomme Maté au Pérou. „ Pour la préparer, dit-„ il, on en met une certaine quantité dans „ une coupe de Calebasse, ornée d'argent, „ qu'on appelle aussi Maté, ou *Totumo*, „ ou *Calabacito*. On jette, dans ce vase, „ une portion de sucre, & l'on verse un „ peu d'eau froide sur le tout, afin que „ l'Herbe se détrempe: ensuite, on rem-„ plit le vase d'eau bouillante; & comme „ l'Herbe est fort menue, on boit par un „ tuyau, assez grand pour laisser passage „ à l'eau, mais trop petit pour en laisser „ à l'Herbe. A mesure que l'eau diminue, „ on la renouvelle, ajoutant toujours du „ sucre jusqu'à ce que l'Herbe cesse de „ surnager. Alors on met une nouvelle do-„ se d'Herbe. Souvent on y mêle du jus d'o-„ range amere, ou de citron, & des fleurs „ odoriférantes. Cette liqueur se prend or-„ dinairement à jeûn: cependant plusieurs „ en prennent aussi dans l'après-dîner. Il se „ peut que l'usage en soit salutaire; mais „ la maniere de la prendre est extrêmement „ dégoûtante: quelque nombreuse que soit „ une Compagnie, chacun boit par le mê-„ me tuyau, & tour à tour, faisant ainsi „ passer le Maté de l'un à l'autre. Les Cha-„ petons (Espagnols Européens) ne font „ pas grand cas de cette boisson, mais les „ Créoles en sont passionnément avides. Ja-„ mais ils ne voyagent, sans une provision „ d'Herbe du Paraguay, & ne manquent „ point d'en prendre chaque jour, la pré-„ férant à toutes sortes d'alimens, & ne „ mangeant qu'après l'avoir prise, *Voyage au Pérou, liv. 5. chap. 5.*

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

se, qui, dans ce Pays, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de sain-doux.

Chiens sauvages, & autres Animaux.

Ce récit ne donne point encore une juste idée de leur multiplication. Les Chiens, dont un très grand nombre est devenu sauvage, les Tigres & les Lions, en détruisent plus qu'on ne peut se l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les presse, pour tuer des Taureaux & des Vaches; qu'ils se font un amusement de leur donner la chasse, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un seul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux sont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des suifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires; & l'Historien juge que si les Taureaux disparoissent jamais de ce Pays, ce sera surtout par la guerre des Chiens, qui dévoreront les Hommes, dit-il, lorsqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on ne peut faire entendre raison là-dessus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques compagnies militaires pour donner la chasse à ces cruels Animaux, elles n'en furent récompensées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Aussi n'a-t-on pu les engager, depuis, à rendre le même service au Pays (*m*).

Les Chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux, & d'une légéreté qui ne dément point leur origine Espagnole. Les Mulets ne sont pas moins communs au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déja remarqué qu'il en passe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux sont d'une grande ressource, dans des Pays où il y a tant à monter & à descendre, & souvent des pas fort difficiles à franchir.

Abeilles des Provinces Méridionales.

On trouve, presque partout, dans les Forêts de ces Provinces méridionales, des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches; & l'on en compte jusqu'à dix especes différentes. La plus estimée, pour la blancheur de sa cire, se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat.

Le Coton est naturel à tout ce Pays; & l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après elle se fane & se seche. Le bouton qu'elle renferme a toute sa maturité, au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Indiens, des deux Provinces qu'on a nommées, avoient commencé à semer du Chanvre; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols, qui ont été plus constans, en font un usage assez avantageux.

Vins de Rioja, de Cordoue & de Mendoze.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces, & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve plusieurs fruits, & divers Simples, qui sont propres au Pays. Les Espagnols, aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des Vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja, & à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête.

(*m*) Histoire du Paraguay, liv. I. pp. 11 & 12.

Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordilliere, à 25 lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries.

Herbe au Moineau.

Comment elle fut connue.

Si ce Pays est rempli d'herbes venimeuses, dont les Indiens empoisonnent leurs fleches, il y a partout des contrepoisons; & telle est particuliérement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plupart sont de la grosseur de nos Merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Viperes, dont il est fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous une de ses aîles, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipere s'approche; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son Ennemie. Elle lui rend aussitôt un coup de langue: mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retourner au combat; & chaque fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors le Moineau la mange; & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contrepoison.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

Le Tucuman & le Paraguay nourrissent un nombre extraordinaire de différentes especes de Reptiles: mais tous les Serpens n'y sont pas venimeux. Ils sont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des Cerfs entiers, si l'on s'en rapporte aux Espagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles: sans quoi, dit un célebre Missionnaire (*n*), on seroit sans cesse exposé aux attaques de ces monstrueux Reptiles. Entre ceux qui sont ovipares, quelques-uns font de fort gros œufs, que les Meres font éclore en les couvant. Le Serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paraguay. On y observe que lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres Serpens du même Pays, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles: mais les Antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie surtout avec succès, une pierre, qu'on nomme *Saint Paul;* le Bezoard; & l'Ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même, & son foie qu'on mange

(*n*) Le P. de Montoya, dans la Conquête spirituelle, &c. déja cité.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

pour purifier le sang, ne sont pas un remede moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur le champ une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du souffre; ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

Serpens Chasseurs.

LE Paraguay a des Serpens qu'on nomme *Chasseurs*, qui montent sur les Arbres pour découvrir leur proie, & s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent toute vivante: mais lorsqu'ils ont avalé des Bêtes entieres, ils deviennent si pesans qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la Nature ne leur avoit pas suggeré un remede fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin; & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbre, sur lesquelles l'Animal se trouvoit couché; & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras (*o*).

PLUSIEURS de ces monstrueux Reptiles vivent de Poisson; & le Pere de Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter, de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau; ensuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout d'un coup la gueule, pour avaler quantité de Poissons que l'écume sembloit attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os aussi brisés, que s'ils l'eussent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette espece ne sortent jamais de l'eau: & dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la Riviere de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la maniere qu'on le rapporte des Singes. Le Pere de Montoya fut un jour appellé pour confesser une Indienne, qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentoit plus que quelques momens à vivre; & sa confession ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Caymans & Requins.

LES Caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil; c'est d'avoir sous les pattes de devant, des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si for-

(*o*) Ce trait, comme celui qui va le suivre, a besoin sans doute d'un témoignage tel que celui qu'on a cité. Mais qui osera se défier de la bonne foi d'un Missionnaire, qui ne rapporte ici que ce qu'il a vu?

te, qu'elle monte d'abord à la tête. Sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. Les Requins du Fleuve de la Plata sont aussi plus grands que ceux des autres Rivieres; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les saisissent par le mufle, & les étouffent.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

Caméléons d'une grandeur singuliere.

ON voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une espece bien singuliere, puisqu'on leur donne cinq ou six piés de long; sans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'est un Animal fort doux, mais d'une stupidité surprenante. Les Singes de ce Pays sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables lorsqu'ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les Renards sont fort communs. Du côté de Buenos-Aires ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil est d'une belle variété. On assure que rien n'est si joli que cet Animal. Il est si familier, qu'il vient caresser les Passans; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de jetter au feu tout ce qui en est mouillé. On distingue deux especes de Tatares: les uns, qui sont de la taille d'un Cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le museau allongé: les deux pattes de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Pays, que les Espagnols nomment *Apercos*, n'ont presque point de queue, & sont d'un gris argenté. Une espece, qu'on distingue sans la nommer, a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Singes.

Renards.

Tatares.

Apercos.

Trois especes de Cerfs.

ON connoît, dans les mêmes Provinces, trois especes de Cerfs. Les uns, qui sont presque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, se tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paissent dans les Plaines. Les troisiemes ne sont gueres plus grands qu'un Taureau de six mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déja parlé sous le nom de Peccaris, ont, comme dans tout le reste de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une espece d'évent, sur le dos; mais, ici, leur chair est si délicate & si saine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Anta.

UN Animal assez commun, dans cette partie du Continent, est une espece de Bufle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il est de la grosseur d'un Ane, dont il approche beaucoup aussi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus singulier est une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons; surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, lorsqu'il se trouve mal (*p*). Il se sert des deux piés

(*p*) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il ressemble beaucoup aux Orignaux du Canada.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

de devant, comme les Singes & les Castors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui sont estimées. Il broute l'herbe pendant le jour; & la nuit il mange d'une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle est plus légere & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est seche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet: aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses. La chasse de l'Anta est fort aisée: mais elle ne se fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes. Lorsqu'on les voit paroître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent; & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux avec tant de succès, qu'à la lumiere du jour on ne manque point d'en trouver plusieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

Arbres du Chaco.

La Province du Chaco, dont on a donné une description particuliere, est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit naturellement y être excessive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec: mais le vent du Sud, qui y souffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y sont d'une beauté singuliere. Le long d'une petite Riviere nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui surpassent en hauteur ceux de tous les autres Pays; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun: c'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une raisine odoriférante. Son fruit est une grosse Feve, fort dure, & célebre par ses vertus médicinales. Le même Pays a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec sa moëlle, est un aliment sain de très bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco-Mayo, sont aussi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* est un arbre tout hérissé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées passent pour souveraines contre tous les maux des yeux; son fruit est doux & agréable. Le Chaco a deux especes de Gayac, dont la plus estimée est celle que les Espagnols nomment *Santo Palo*.

Ses Animaux.

Les Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils sont assez doux, & même si timides qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Les Tigres ne sont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette connoissance pour se garantir de leurs insultes. On observe aussi qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Du reste, ils sont aussi bons Chasseurs dans l'eau que sur terre. Cette Province a des Peccaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y sont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman;

&

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

& l'on n'en voit de blanches, que sur les bords du Pilco-mayo. On trouve dans ce Pays, jusqu'à six différentes especes d'Oies, & toute sorte de Volaille.

Anta de cette Province.

L'ANTA du Chaco est un peu différent (q) de celui qu'on a déja décrit. Les Espagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe, qu'il allonge dans sa colere; sa queue est courte, ses jambes déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs, dont l'un lui sert de Magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoar. Sa peau, durcie au Soleil, & passée en busle, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de son pié gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada; il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, auxquels il est sujet comme l'Orignal. Enfin l'on assure que lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remede.

Guanaco, ou Wanotra.

LE Guanaco, espece de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanotra* par les Anglois, apparemment parce que d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'est pas moins commun dans le Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Espagnols en reçurent la premiere connoissance, fut massacré par ses Compatriotes. En 1723, quelques Anglois eurent la curiosité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais personne n'a pris la peine de publier si ces Animaux ont multiplié dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en troupes, si ce n'est peut-être dans les Cantons déserts; & pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une espece de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, & d'assez bon goût, mais un peu seche.

Zorillo, Capivara.

Quinquinchon, Animal rare.

LES autres Animaux du Chaco sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada; le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; l'*Iguana*, peu différent de celui de l'Isthme; le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison, c'est-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il se replie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre piés de diametre, dans lequel il se tapit. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que lorsqu'il pleut, il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il passe un jour entier dans cette posture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie; mais qu'aussitôt que le Daim y a

(q) Si ce n'est pas une autre espece, on peut supposer que cette différence n'est que dans les deux Descriptions. La premiere est du P. de Montoya, & celle-ci du P. Loçano; tous deux Missionnaires.

Histoire Naturelle.

Pérou et Contrées Voisines.

fourré son museau, il se trouve pris sans pouvoir respirer, & que tous ses efforts ne pouvant le dégager, il sert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois présenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût désagréable.

Tatou, ou Mulica.

On en distingue une autre espece, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Mulica* au Tucuman, qui forme dans sa coque une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil; & sa chair n'est pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui séparent les Montagnes par lesquelles on entre dans le Chaco, ont cette espece de Moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une bosse. Les Indiens du Pays s'en servent, comme les Péruviens, pour Bêtes de charge.

Poisons & Antidotes.

Quelques Voyageurs assurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Missionnaires y en ont trouvé un assez grand nombre. Ils nous apprennent aussi que le Pays est riche en contre-poisons, & que dans ce nombre les plus souverains sont, la Contra-yerva mâle & femelle, & la *Viperina*, que le P. Loçano prend pour le *Trissago* de Dioscoride. Les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou *Soliman de la Tierra*, la feuille de tabac, l'épi & le tuyau du Maïz; & l'os de la jambe d'une Vache, grillé & appliqué sur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote, il faut laver l'os avec du vin & du lait, & le laisser sur la plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache; ce qui arrive lorsqu'il n'y reste plus de venin.

Toutes les Forêts du Chaco sont pleines d'Abeilles; & dans la plupart il n'y a pas un Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourroit-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiseaux de ce Pays; d'où l'Historien du Paraguay conclut que, comme dans tout le reste du Nouveau Monde, ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie, que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

Oiseaux du Chaco.

Productions du Pays des Magnacicas.

Dans les Pays des Magnacicas, qui est à l'extrêmité septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit partout, sans culture, diverses sortes de fruits. La Vanille y est assez commune, aussi-bien qu'une espece de Cocotier, qui n'est point de la nature de ceux des autres Contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux, on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mâtin, & n'a point de queue. Sa légéreté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant aussitôt sur un arbre: encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens; car l'Animal, qui ne peut grimper, demeure au pié de l'Arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auroient pas besoin d'un tems fort long, si l'homme n'étoit assez bien armé pour les percer tous de fleches: s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont

Famacosio, Animal terrible.

trouvé qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux, dont la multiplication rendroit le Pays absolument inhabitable: ils se réunissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les Famacosios de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces Monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun risque. Les *Mopsicas*, qui faisoient un des plus puissans Cantons du même Pays, ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'étoit qu'une espece d'Oiseaux, auxquels l'Historien donne même le nom de *Moineaux* (r): mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractere, il faut croire avec lui, „ que ces petits Animaux fondoient si furieusement sur „ les hommes, qu'ils les tuoient sans qu'ils pussent s'en défendre, & qu'ils ont „ presqu'entiérement dépeuplé tout le Canton." Observons que le Pays des Magnacicas est arrosé de plusieurs Rivieres poissonneuses, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil; qu'au-delà de ces Forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées; & que les Habitans sont sujets à une espece de lepre, qui leur couvre tout le corps de croûtes assez semblables à des écailles de poisson (s), quoique trop foibles pour résister au terrible bec des Moineaux.

Moineaux qui ont dépeuplé d'hommes un Pays entier.

M. DE LA CONDAMINE n'a pas manqué, dans la relation de son Voyage sur la Riviere des Amazones, de donner la description des Animaux les plus singuliers qu'il eut l'occasion d'observer. „ Je dessinai, dit-il, d'après „ nature, à S. Paul d'Omagues, le plus grand des Poissons connus d'eau „ douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de Pexe-„ buey, ou Poisson-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou „ Veau marin. Celui dont il est question paît l'herbe des bords de la Ri-„ viere; sa chair & sa graisse ont assez de rapport à celle du Veau. La Fe-„ melle a des mamelles, qui lui servent à allaiter ses Petits. Le P. d'Acu-„ ña rend la ressemblance avec le Bœuf encore plus complette, en attribuant „ à ce Poisson des Cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il n'est pas „ amphibie, à proprement parler, puisque jamais il ne sort entiérement „ de l'eau, & qu'il n'en peut sortir, n'ayant que deux nageoires à côté de „ la tête, plates & rondes, en forme de rames de quinze à seize pouces „ de long, qui lui tiennent lieu de bras & de piés, sans en avoir la figu-„ re, comme Laët le suppose faussement, d'après l'Ecluse. Il ne fait qu'a-„ vancer sa tête hors de l'eau, pour atteindre l'herbe sur le rivage. Celui „ que je dessinai étoit femelle; sa longueur étoit de sept piés & demi de „ Roi, & sa plus grande largeur de deux piés. J'en ai vu de plus grands. „ Les yeux de cet Animal n'ont aucune proportion avec la grandeur de son „ corps; ils sont ronds, & n'ont que trois lignes de diametre: l'ouverture „ de ses oreilles est encore plus petite, & ne paroît qu'un trou d'épingle. „ Quelques-uns ont cru ce Poisson particulier à la Riviere des Amazones; „ mais il n'est pas moins commun dans l'Orinoque. Il se trouve aussi, quoi-

Pexe-buey, ou Poisson-bœuf de la Riviere des Amazones.

(r) Histoire du Paraguay, Tom. 2. liv. 15. pag. 273.
(s) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

„ que moins fréquemment, dans l'Oyapoc, & dans plusieurs autres Rivie„ res des environs de Cayenne, de la Côte de Guiane & des Antilles: c'est „ le même qu'on nommoit autrefois *Manati*, & qu'on nomme aujourd'hui „ *Lamentin*, dans les Iles Françoises d'Amérique. Cependant je crois l'es„ pece de la Riviere des Amazones un peu différente. Il ne se rencontre „ pas en haute Mer; il est même rare d'en voir près des embouchures des „ Fleuves: mais on le trouve, à plus de mille lieues de la Mer, dans le „ Guallaga, le Pastaca, &c. Il n'est arrêté, dans l'Amazone, que par le „ Pongo, au-dessus duquel on n'en trouve plus (*t*).

Mixanos.

CETTE barriere n'est pas un obstacle pour un autre Poisson, nommé *Mixano*, aussi petit que l'autre est grand; car il s'en trouve de la petitesse du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans, en foule, à Borja, quand les eaux commencent à baisser, vers la fin de Juin. Ils n'ont de singulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les rassemble nécessairement près du Détroit, on les voit traverser en troupes, d'un bord à l'autre, & vaincre, alternativement sur l'une ou sur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo, où ils se reposent pour reprendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

Puraqué.

L'ACADÉMICIEN vit, aux environs du Para, un Poisson qui se nomme *Puraqué*, dont le corps, comme celui de la Lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a, de plus, la même propriété que la Torpille: celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, ressent dans le bras un engourdissement douloureux, & quelquefois en est, diton, renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait; mais il assure que les exemples en sont si fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute (*u*).

Tortues de l'Amazone.

LES Tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne, comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses especes, en si grande abondance, que seules, avec leurs œufs, elles pourroient suffire à la nourriture des Habitans de ses bords. Il y a aussi des Tortues de terre, qui se nomment *Sabutis*, dans la Langue du Bresil, & que les Habitans du Para préferent aux autres especes. Toutes se conservent, particuliérement les dernieres, plusieurs mois hors de l'eau, sans nourriture sensible.

Pêches à discrétion.

LA Nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens, & prévenu leurs besoins: les Lacs & les Marais, qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les Terres, se remplissent de toutes sortes de Poissons dans le tems des crues de la Riviere; & lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés, comme

(*t*) Voyage sur la Riviere des Amazones, Edit. de 1749, in-4°. p. 77.

(*u*) M. de Reaumur a dévéloppé le ressort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

dans des Etangs & des Réservoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Crocodiles du même Fleuve.

Les Crocodiles (*y*) sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plupart des Rivieres que l'Amazone reçoit. On assura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long, & même de plus grands. Il en avoit déja vu un grand nombre, de 12, 15 piés, & plus, sur la Riviere de Guayaquil (*x*). Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les Hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec lui, est le Tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Riviere, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le Tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son Ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le Crocodile, se plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les Tigres, que l'Académicien vit dans son Voyage, & qui sont communs dans tous les Pays chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espece, dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire.

Combat du Crocodile & du Tigre.

Fausse Espece de Lions.

M. de la Condamine ne rencontra point, sur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue *Puma*, & les Espagnols d'Amérique *Lion*. „ C'est, dit-il, une espece absolument „ différente de ceux que nous connoissons: le Mâle n'a point de criniere; „ il est beaucoup plus petit que les Lions Afriquains. Je ne l'ai pas vu „ vivant, mais empaillé.

Ours nommé Ucumari.

Il ne seroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Pays froids, & qu'on trouve dans plusieurs Montagnes du Pérou, ne se rencontrassent point dans les Bois du Marañon, dont le climat est si différent: cependant les Indiens du Pays parlent d'un Animal, nommé *Ucumari*; & c'est précisément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'assurer si l'Animal est le même.

Différens noms de l'Anta.

A l'occasion de l'Anta, qui n'est pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déja donné la Description (*y*), il nous apprend qu'Anta est le nom que les Portugais lui donnent au Para; que les Espagnols du Pérou le

(*y*) M. de la Condamine paroît les confondre avec les Caymans, quoique la plupart des Voyageurs y mettent quelques différences.

(*x*) Voyez, ci-dessus, dans cet article, ce qui regarde Guayaquil.

(*y*) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la description qu'il en fait.

HISTOIRE NATURELLE.

PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Brasiliens *Tapiira*, & les Galibis, sur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

Le Coati.

En passant chez les *Tameos*, il dessina une espece de Belette, qui s'apprivoise aisément: mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Ensuite, l'ayant retrouvée aux environs du Para, il sut qu'elle se nomme *Coati* dans la Langue du Bresil (z).

Singes de l'Amazone.

Les Singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorsqu'ils ne sont pas chassés, ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme; & c'est à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoissent, quand ils vont à la découverte des Terres, si le Pays qu'ils visitent est neuf, ou n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de sa navigation sur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un si grand nombre de Singes, en ouit nommer tant d'especes, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi grands qu'un Levrier, & d'autres aussi petits qu'un Rat, c'est-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pinches* à Maynas, & Tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'Espece appellée *Sahuins*, dans la Langue du Bresil, & par corruption en François, *Sagouins* (a). Le Gouverneur du Para en fit présent d'un à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de son espece qu'on eut vu dans le Pays: le poil de son corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds: celui de sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité, plus remarquable encore; ses oreilles, ses joues & son museau, étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle (b).

Autres Quadrupedes rares du Pays.

Le Pays a d'autres Quadrupedes rares, mais qui se rencontrent en diverses autres parties de l'Amérique, ou qui ont déja été décrits, tels que diverses especes de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmilier*, qui se nomme *Tamandua-ullassu* en Langue du Bresil; un autre plus petit, appellé *Tamandua-hi*; le Porc-épi; le Paresseux, que les Espagnols nomment *Perico-ligero* & les Brasiliens Unau; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine dessina quelques-uns, ou dont les

(z) Laet en fait mention.

(a) Laet en parle, d'après l'Ecluse & de Lery.

(b) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine; & lorsque j'écrivois ceci, presqu'à la vue des Côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions pour le garantir du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. Les commodités me manquant sur le Vaisseau Hollandois pour le faire sécher au four, je n'ai pu le conserver que dans l'eau-de-vie; ce qui suffira peut-être pour faire voir que ma description n'est pas exagérée. *Ubi sup.* pag. 82.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

Desseins (*c*), exécutés par M. de Morainville, sont restés entre les mains de M. Godin.

Si les Serpens y sont sans venin?

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone sont sans venin; mais l'Académicien assure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne sont pas mal-faisans, les morsures de plusieurs sont presque toujours mortelles. Un des plus dangereux est le Serpent à Sonnettes. Telle est encore la Couleuvre, dont on a déja parlé sous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Espagnols. L'Animal, le plus rare & le plus singulier de ce genre, est un grand Serpent Amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de grosseur, que les Indiens nomment *Tacu-Mama*, c'est-à-dire *Mere de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce Monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. „ On en raconte, dit-il, des faits dont je douterois „ encore, si je croyois les avoir vus, & que je ne me hazarde à répé- „ ter ici que d'après l'Auteur de l'*Orinoque illustré* (*), qui les rapporte „ fort sérieusement. Non-seulement, selon les Indiens, cette monstrueuse „ Couleuvre engloutit un Chevreuil tout entier, mais ils assurent qu'elle at- „ tire invinciblement, par sa respiration, les Animaux qui l'approchent, „ & qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me per- „ suader des choses presqu'aussi peu vraisemblables, de la maniere dont une „ grosse Couleuvre tue un Homme, en s'entortillant autour de son corps, „ & l'empalant avec sa queue. A juger par la taille, ce pourroit être la „ même qui se trouve dans les Bois de Cayenne, où l'expérience a fait „ connoître qu'elle est plus effrayante que dangereuse. J'y ai connu un „ Officier, qui en avoit été mordu à la jambe, sans aucune suite fâcheuse; „ peut-être ne fut-il pas mordu jusqu'au sang. J'en ai rapporté deux peaux, „ dont l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de quinze piés de long & „ plus d'un pié de large. Sans doute il y en a de plus grandes (*d*)".

Yacu-mama, prodigieux Serpent.

Jugement de M. de la Condamine sur cet Animal.

Jugement de M. d'Ulloa.

C'est le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire succéder avec la même fidélité. „ Dans les Pays que le Marañon arrose, on trouve un Serpent aus- „ si affreux par sa grosseur & sa longueur, que par les propriétés qu'on lui „ attribue. Pour donner une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il a „ dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mouvoir il attire à „ lui un Animal, quel qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où cette „ haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à croire. Ce mon- „ strueux Reptile s'appelle, en Langue du Pays, *Tacu-Mama*, Mere de „ l'eau, parce qu'aimant les lieux marécageux & humides, on peut le re- „ garder comme Amphibie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en être „ exactement informé, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quel- „ ques personnes graves mettent aussi cet Animal dans la Nouvelle Espagne,

(*c*) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du Fourmilier & du Maypouri.

(*) Le P. *Gumilla*, Jésuite Portugais, déja cité.

(*d*) Il étoit redevable de ces Peaux & de diverses autres curiosités d'Histoire naturelle, aux Jésuites de Cayenne, à M. de *l'Ile-Adam*, Commissaire de la Marine, à M. *Artur*, Médecin du Roi, & à plusieurs Officiers de la Garnison, pag. 83.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

„ l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même ton; & tout ce qu'ils m'ont dit „ de sa grosseur s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du Marañon, à „ l'exception seulement de la vertu attractive."

Explication physique.

En supposant, qu'on peut suspendre son opinion sur les particularités du récit vulgaire, ou même les rejetter comme suspectes, parce qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la surprise, qui font adopter assez communément les plus grandes absurdités, sans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cause du Phénomene, & se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. „ Premiérement, on „ raconte que dans sa longueur & dans sa grosseur cette Couleuvre ressem- „ ble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune „ nourriture de ses racines. 2°. Son corps est environné d'une espece de „ mousse, semblable à celle qui se forme autour des arbres sauvages. Cet- „ te mousse, qui est apparemment un effet de la poussiere ou de la boue, „ qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau, & se desseche au Soleil. „ De-là il se forme une croûte sur les écailles de la peau. Cette croûte, „ d'abord mince, va toujours en s'épaississant, & ne contribue pas peu à „ la paresse de l'Animal, ou à la lenteur de son mouvement; car s'il n'est „ pressé de la faim, il demeure, pendant plusieurs jours, immobile dans „ un même lieu; & lorsqu'il change de place, son mouvement est pres- „ qu'imperceptible. Il fait sur la terre une trace continue, comme celle „ d'un Mât ou d'un gros Arbre, qu'on ne feroit que traîner. 3°. Le souffle „ que la Couleuvre pousse est si venimeux, qu'il étourdit l'Homme ou l'A- „ nimal qui passe dans la sphere de son action, & lui fait faire un mouve- „ ment forcé, qui le mene vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le dévorer. On „ ajoute que le seul moyen d'éviter un si grand péril est de couper ce souf- „ fle, c'est-à-dire de l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, qui „ en rompe le fil, & de profiter de cet instant pour prendre une autre „ route."

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, & n'ont pas même l'apparence de la vérité: mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on sera moins choqué de la chose même: ce qui paroît extrêmement fabuleux, sous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel sous un autre. „ On ne peut nier absolument que l'haleine du Serpent n'ait la vertu de „ causer une forte d'ivresse, à quelque distance, puisqu'il est certain que „ l'urine du Renard produit cet effet, & que très souvent les baillemens „ des Baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les supporter. Il n'y a „ donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quelque chose de la „ propriété qu'on lui attribue, & que le Serpent supplée par cette vertu à „ la lenteur de son corps, pour se procurer des alimens. Les Animaux, „ frappés d'une odeur si forte, peuvent bien perdre le pouvoir de fuir, ou „ de continuer leur chemin: ils sont étourdis, ils perdent l'usage des sens, „ ils tombent; & la Couleuvre, par son mouvement tardif, qui ne laisse „ pas d'augmenter la force de la vapeur, s'approche, jusqu'à les saisir & „ les dévorer. A l'égard du préservatif, qu'on fait consister à couper le „ fil de l'haleine, c'est une vaine imagination, à laquelle on ne peut ajou- „ ter

„ ter foi sans ignorer la nature & la propagation des odeurs. Les circon-
„ stances de cette espece sont des inventions du Pays, qui en imposent d'au-
„ tant plus, que personne, pour satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer
„ au danger de l'examen (e).

Le Suglacuru, ou Ver Macaque.

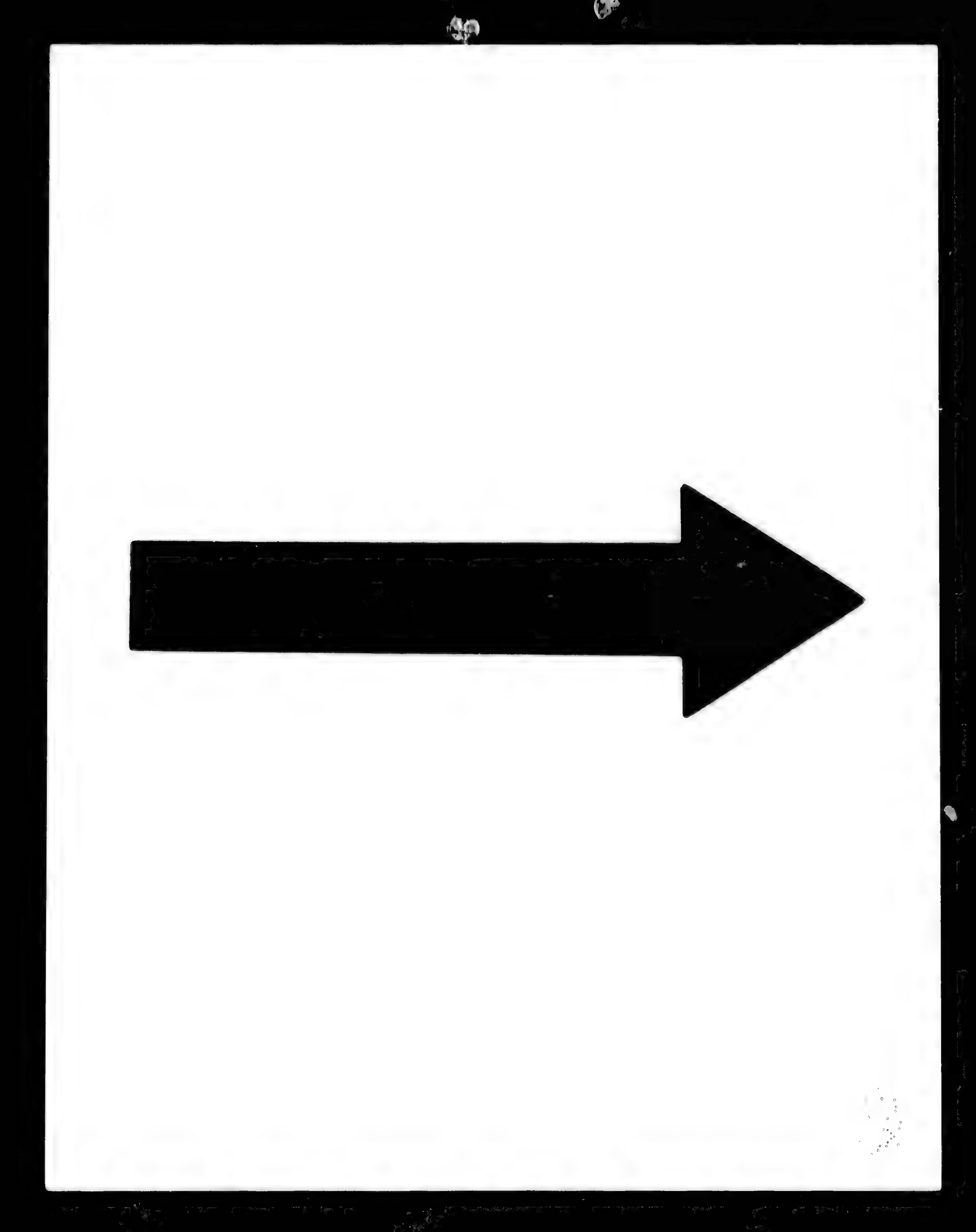
Le Ver, qui se nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît jusqu'à la grosseur d'une Feve, & cause une douleur insupportable: mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserve dans l'Esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquure d'une sorte de Moustique ou de Maringoin; mais l'Animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

Oiseaux de l'Amazone.

La quantité de différentes especes d'Oiseaux dont les Forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupedes: mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage il n'y en a presqu'aucun qui ait le chant agréable. La plupart sont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zône torride, porte ici le nom de *Quindé*, comme au Paraguay. Les especes de Perroquets & d'Aras sont sans nombre, & ne different pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazone, sont verds, avec le haut de la tête, le dessous & les extrêmités des aîles, d'un beau jaune. Une autre espece, nommée aussi Tahouas à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares sont ceux qui sont entiérement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le dessous des aîles, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoît point, en Amérique, l'espece grise, qui a le bout des aîles couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différents endroits, sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du sang de certaines grenouilles. C'est ce qu'on nomme, à Cayenne, tapirer un Perroquet: sur quoi l'Académicien remarque que peut-être le secret ne consiste-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'est-il besoin d'aucun apprêt. C'est une expérience qu'il ne fit pas; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un Oiseau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repousser du poil blanc, à la place du noir, sur le dos d'un Cheval qui a été blessé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence sur la couleur des nouvelles plumes, c'est que, quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renais-

Maniere Indienne d'embellir les Perroquets.

(e) Voyage au Pérou, Tom. I. liv. 6. ch. 6. Remarquons ici, comme nous l'avons fait dans l'Avertissement du Tome XIX. de ce Recueil, qu'à la réserve de cette explication, tout ce qui regarde le Marañon, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.





HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

ſent toujours rouges dans l'eſpece qui a du rouge aux aîles, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des aîles jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté de ceux des Mexiquains.

Le Cahuitahu.

ENTRE pluſieurs Oiſeaux ſinguliers, le même Voyageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiſeau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des aîles eſt armé d'un ergot, ou d'une corne très aiguë, ſemblable à une groſſe épine d'un demi pouce de long. Cette propriété lui eſt commune avec l'Oiſeau, nommé *Canelon* à Quito: mais outre qu'il eſt plus grand, il a de plus, au-deſſus du bec, une autre petite corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime ſon cri.

L'Oiſeau trompette.

L'OISEAU, nommé *Trompetero* par les Eſpagnols dans la Province de Maynas, eſt le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Ile de Cayenne. Il eſt très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner ſon nom. C'eſt mal-à-propos, ſuivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce ſon pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il ſe forme dans un organe tout différent, & préciſément oppoſé à celui de la gorge.

Condor, ou Contur des Pays bas du Marañon.

LE fameux Oiſeau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé aux yeux de l'Académicien, dans pluſieurs endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui aſſura qu'il ſe trouve auſſi dans les Pays bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiſeaux, non-ſeulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élevent dans l'air; ce qui ſemble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes ſortes de pieges, dont le plus ingénieux conſiſte, dit-on, à lui préſenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très viſqueuſe, ſur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ſes ſerres, qu'il ne lui eſt pas poſſible de les en tirer.

Chauve-fouris qui détruiſent le Bétail.

LES Chauve-ſouris, de l'eſpece de celles qui ſucent le ſang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantiſſent pas en dormant ſous un Pavillon, ſont un fléau de l'Amazone comme de la plupart des Pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monſtrueuſes, pour la groſſeur, qui ont entiérement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Miſſionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

Deſcription du Tucan.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiſeau qu'on a déja nommé entre ceux du Paraguay: mais ſa ſingularité mérite une deſcription plus étendue, d'après le P. Feuillée (*f*), & dans ſes termes. Il eſt de la groſſeur d'un Pigeon, & ſi célebre par ſon bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les conſtellations Auſtrales. Le bec de celui dont on fit préſent au P. Feuillée, avoit à ſa naiſſance deux pouces & demi de groſſeur, & ſa longueur étoit de ſix pouces. Ce ſavant Minime crut d'abord qu'un ſi grand poids de-

(*f*) Journal des Obſervations, &c. Tom. I. p. 428. Le P. Feuillée écrit *Tocan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Miſſionnaires *Tucan*. Ma ſeule raiſon, pour m'en tenir au dernier, eſt que je l'ai déja écrit de même.

voit être à charge au Tucan: mais l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrémité. On voyoit, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi-pouce au-delà, embrassant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisoit un effet charmant. Tout le reste de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à sa naissance une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reste étoit un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie, qui étoit en dents de scie.

Histoire Naturelle. Pérou et Contrées Voisines.

La langue de l'Animal, presqu'aussi longue que le bec, étoit composée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étoient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait, qui continuoit jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, divisoit ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivoit une couleur noire, qui alloit se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenoit naissance & continuoit jusqu'à l'Anus. La queue, toute noire, avoit quatre pouces de longueur, & son extrêmité étoit arrondie. Ses jambes, bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avoient deux pouces de longueur; chacun des piés étoit composé de quatre serres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiseau s'apprivoise aussi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Description du Chinche.

Le même Voyageur, se trouvant à Buenos-Aires, y vit d'autres Animaux singuliers, dont il donne aussi la Description. Un jour, dit-il (g), j'apperçus dans les herbes le derriere d'un Animal, que les herbes, assez hautes, me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai; il prit la fuite: un coup de fusil, que je lui tirai, le fit tomber mort. Mon dessein étoit de l'emporter; mais une odeur insupportable qui sortoit de son corps me fit reculer, & je me bornai à le dessiner sur le lieu.

Cet Animal, nommé *Chinche* par les Naturels du Pays, est de la gros-

(g) *Ibidem*, pag. 272.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

seur d'un Chat. Il a la tête longue, se rétrécissant depuis sa partie antérieure jusqu'à l'extrémité de la mâchoire supérieure, qui avance au-delà de la mâchoire inférieure; & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux petits *Canthus*, ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux sont longs, & fort étroits: l'uvée est noire, & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme: les cartilages qui les composent ont leurs bords renversés en dedans; leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu en bas; & toute la disposition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouie très délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine sur la tête, passent au-dessus des oreilles, en s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés sont courts, & les pattes divisées en cinq doigts, munis, à leurs extrémités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue, aussi longue que son corps, ne differe pas, dans sa construction, de celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos Chats. Il fait sa demeure en terre; mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos Lapins.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette description, ne laissent presqu'aucun doute que ce ne soit une des especes de Renards Amériquains, dont on a déja parlé sans les avoir décrits.

Macreuse de Rio de la Plata.

Un autre jour on apporta au P. Feuillée une sorte de Macreuse du Fleuve de la Plata, dont la grosseur égaloit celle de nos Poules domestiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & semblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son couronnement, c'est-à-dire la partie qui divise le dessus du bec d'avec la tête, étoit relevé par une bosse blanche, ronde, en forme de calus, dont la grosseur égaloit celle du bout du pouce. Ses paupieres étoient d'un beau blanc; ses yeux, d'un rouge de sang; & la prunelle, d'un bleu azuré: sa tête, d'un noir obscur, dont l'obscurité diminuoit insensiblement vers le manteau, descendant de son parement sous le ventre: elle devenoit d'une couleur d'ardoise, qui s'étendoit jusqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur; le plumage, à l'exception des aîles, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de dessus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à mesure qu'il s'approchoit du plumage des cuisses. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle sous le genou, que vers le *Carpe*. Les piés de même couleur que les jambes, étoient composés de quatre serres, trois fort longues sur le devant, & d'une petite sur le derriere, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois serres de devant étoient bordées d'un cartilage, qui servoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois composoient la serre du milieu, deux l'intérieure, & une seule de derriere, qui étoit courte. Cet Oiseau est rare; & quoiqu'il s'en trou-

ve en Europe, dont le corps est presque semblable, la tête est tout-à-fait différente (*h*).

Description du Colibri de la Zone torride.

C'EST d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zône torride. Il en avoit déja vu un grand nombre dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces Oiseaux sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrémement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir, égal au plus beau velours, tantôt d'un verd naissant, tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris est d'un verd obscur, mais doré: les grandes plumes des aîles sont d'un violet foncé, un peu pâle: la queue est composée de neuf petites plumes, & aussi longue que tout le corps, en quoi ils sont différens des Oiseaux de la même espece que le P. Feuillée avoit vus aux Iles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mélange fait une diversité surprenante, suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé; & tout le dessous du ventre, jusqu'à la queue, tire sur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux, vifs & luisans, sont de la noirceur du jais, & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les piés fort petits, composés de quatre serres, dont trois sont sur le devant, & la quatrieme sur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

CES Oiseaux voltigent continuellement, d'une vîtesse admirable; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le suc qui leur sert de nourriture. Leur langue est longue d'un pouce & demi, cartilagineuse; & depuis son milieu jusqu'à sa pointe elle est dentelée comme une petite scie. Leur chant n'est qu'un petit grincement, que sa vivacité fait assez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de la grosseur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbrisseaux (*i*).

Effet du poison d'un Serpent à sonnettes.

Pour donner quelque idée de la violence du poison, dans quelques Serpens du même Pays, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son tems près d'une source qui est entre le 5[e] & 6[e] degré de latitude Australe, à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ 18 ans, étoit allée puiser de l'eau dans une source, éloignée de cinquante pas de sa Maison; & n'ayant point apperçu un Serpent à Sonnettes, qui étoit caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Méde-

(*h*) *Ibidem*, *pag.* 276.

(*i*) *Ibidem*, *pag.* 414.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

cin Flamand, que la ſeule curioſité avoit attiré au Pérou, & qui faiſoit un Voyage dans les Terres, ſe trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami, pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; & connoiſſant par d'autres expériences combien ces Animaux ſont terribles, l'un d'eux courut à la Maiſon du Curé, pour demander les ſecours de ſon miniſtere, pendant que l'autre s'efforçoit de ſoulager la Malade. Le Curé ne put être aſſez prompt; il la trouva morte: & ce qui doit paroître fort étrange, c'eſt qu'ayant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eut été déja pourri, de ſorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Egliſe. L'Auteur admire une diſſolution ſi précipitée, qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces Serpens eſt compoſé, agiſſent ſur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait ſi ſingulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé, qui n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour diſtinguer le vrai du faux, méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée, en commençant ſon Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (*k*). Le même Médecin avoit découvert, dans les Campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne du côté du Sud, la célebre Plante, dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*; & des expériences ſans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne ſoit un ſpécifique admirable contre la ſtérilité, dans les Femmes qui s'en nourriſſent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ſes graines reſſemblent à celles du *Naſturſium hortenſe*. Sa racine eſt un Oignon ſemblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude (*l*).

Plante qui rend les Femmes fécondes.

Contra-yerva de Montevideo.

On a donné, d'après M. d'Ulloa, une Deſcription de la *Contra-Yerva* qui croît ſur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuſe Plante, telle qu'il la vit ſur le penchant de la Montagne *Video*, du côté ſeptentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables, qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poiſons. Au-deſſous de la partie inférieure de ſa tige, elle a quelques fibres, & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même ſubſtance. Ces tubercules ont, au-deſſous de leur partie inférieure, des fibres ſemblables aux premieres, chargées de quelque petit velu, qui ne s'éloignent pas, dans leur direction, de la perpendiculaire, excepté qu'elles rencontrent dans leur naiſſance, & pendant que la Nature travaille à l'union des ſemences, quelque oppoſition dans la terre, comme ſi c'étoit quelque pierre qui obligeât ces ſemences de chercher ailleurs une autre route, pour augmenter leur aſſemblage, & finir le compoſé que la Nature ſe propoſe.

Les tubercules ſont couverts d'une peau de couleur griſe, qui, en ſe ſéchant, ſe change en blanc ſale; ils ſont venimeux, & leur ſubſtance intérieure eſt d'un blanc un peu jaunâtre.

La tige de cette Plante s'éleve, ſur la ſuperficie de la terre, d'un pouce

(*k*) *Ibidem*, pag. 418.

(*l*) *Ibid*. p. 422.

de plus. Son épaiſſeur eſt de ſix lignes, & ronde. Les écailles, qu'on découvre ſur ſon contour, ſont les loges des baſes des queues des feuilles, qui, étant tombées, laiſſent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroiſſent. Ce contour eſt d'un verd fané; & le dedans de la tige, entouré de ces écailles, eſt d'un blanc jaunâtre.

L'extrêmité de la partie ſupérieure de la tige reſte toujours couronnée de cinq ou ſix feuilles, naiſſantes ſur cette même extrêmité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & ſont épaiſſes de deux lignes à leur naiſſance. Le petit velu, dont elles ſont chargées, les repréſente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur ſommet, des feuilles recourbées en oreillettes à leur baſe, dont les moyennes ſont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour eſt ondé, & la pointe qui les termine eſt émouſſée: la côte, qui paſſe par le milieu, & qui eſt une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, eſt arrondie ſur le revers, & élevée d'une ligne ſur leur plan, ſillonée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même ſur le revers & ſillonées auſſi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles juſqu'à leur contour, diviſées en pluſieurs petits nerfs qui ſont encore ſubdiviſés. Le deſſus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, ſemblable à celui de leur queue, les repréſente auſſi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microſcope, & le dedans, ou deſſous des mêmes feuilles, eſt d'un verd gai, où il ne paroît aucun velu.

Les fleurs ſont portées ſur le ſommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demie. Les fleurs ſont des bouquets non radiés, repréſentés ſur un diſque rond de quinze lignes de diametre. Ce diſque eſt un amas de petits fleurons fort ſerrés, d'un violet clair, portés chacun ſur un embrion de graine. La fleur étant paſſée, chaque embrion devient une ſemence ſans aigrette. Ces ſemences, ou ces graines, ſont ſemblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diametre (*m*).

Groſſeur extraordinaire d'une Pepite d'or.

A l'occaſion du nom de *Pepite*, que les Eſpagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il ſort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la groſſeur dont ſont quelquefois ces maſſes, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle peſoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie ſupérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence ſe faiſoit remarquer par degrés avec une admirable proportion : c'eſt-à-dire que vers l'extrêmité de la partie ſupérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains; un peu plus bas, de 21 Carats ½ grain; deux pouces plus loin, de 21 Carats; & vers l'extrêmité de la partie inférieure, de 17 Carats ½ grain ſeulement. D'où l'Obſervateur conclut que la Nature, en travaillant à ſa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette cha-

(*m*) *Ibidem*, pag. 281.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

leur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repoussant de haut en bas les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laisser entiérement pur (*n*).

Singuliere pétrification des eaux d'une source.

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célebre par ses Mines de vif-argent, à 60 lieues de Lima, une source, qui sort du milieu d'un Bassin quarré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces, qui, sortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maisons de Guanca-Velica. Leur coupe donne peu de peine aux Ouvriers; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres; & sans regle ni marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les desirent. Les Sculpteurs mêmes sont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la Draperie & des traits de leurs Statues: lorsque leur moule est bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifier; alors tirant, des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. „ J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces Statues. Tous „ les Benitiers de la plupart des Eglises de Lima sont de la même matiere, „ & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit jamais l'Histoire de leur forma- „ tion, si l'on n'en jugeoit que par les apparences. La grande Mine de „ Mercure, qui sert dans toutes les Mines de l'Amérique méridionale à pu- „ rifier l'argent, est creusée, proche de Guanca-Velica, dans une Monta- „ gne fort vaste, qui menaçoit ruine en 1709. Les bois, qui la soute- „ noient en plusieurs endroits, étoient à demi-pourris, & les dépenses qu'on „ y avoit faites jusqu'alors, en bois seulement, montoient à trois millions „ deux cens mille livres. On trouve, dans cette Mine, des Places, des „ rues, & une Chapelle où la Messe est célébrée les jours de Fête. On „ y est éclairé par une grande quantité de chandelles allumées. Les parties „ subtiles du Mercure, qui s'évaporent, y rendent l'air fort dangereux (*o*).

Mercure de Guanca-Velica.

Comment on le tire.

Un autre Voyageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette Mine, est d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concasse, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte en cul de Four, un peu sphéroïdale, où elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu de paille d'Icho, qui est plus propre à l'opération que toute autre espece de matiere combustible: aussi est-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, se communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le Minerai concassé, que le vif-argent en sort vola-

(*n*) *Ibidem*, pag. 478. (*o*) *Ibid.* p. 433. & 434.

Chiens sauvages, & autres Animaux.

latilisé en fumée; mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond de chaque Cucurbite, où le vif-argent tombe condensé & en liqueur bien formée. Dans les premieres Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernieres; & de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi; c'est-à-dire que, payant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, 60 Piastres le quintal, il vend le Mercure 80 Piastres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & personne n'en peut avoir que dans ses Magasins (*p*). M. Frezier rend témoignage aussi de la prétrification presque subite de l'eau.

Aper Marinus, ou Sanglier Marin.

LES Observations du savant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la description de quelques Poissons fort singuliers, qu'il dessina dans la Baie de Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maison duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchante de celle de l'*Aper* de Rondelet (*q*), & que cette raison, jointe à diverses singularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a presque la forme du Turbot, pressé de même dans son épaisseur. Son corps est un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrêmité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excede pas dix pouces; & sa largeur, depuis le dos jusqu'au dessous du ventre, n'en a pas moins de sept. Sa gueule, qui est extrêmement petite, avance en maniere de petit grouin: elle est garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres qu'elles paroissent n'en composer qu'une. Ses yeux sont fort grands, comparés à la tête; ils sont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même est renfermée, presque toute, dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemble à un petit éventail arrondi, dont le manche est une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

LE corps, couvert d'écailles semblables à celles de la queue, est de quatre couleurs différentes. Tout le fond est d'une belle couleur d'or, traversée de quelques bandes grises & noires. La premiere, qui est noire, prend son origine au commencement de la nageoire, ou aîleron du dos, passe par le milieu de l'œil, & formant un grand arc de cercle, elle va se terminer au-dessous de la tête. Deux autres grandes bandes grises traversent le corps, prennent leur naissance sur le dos, se terminent au-dessous du ventre, & divisent tout le corps en quatre parties égales. On voit en-

(*p*) Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, pag. 165.

(*q*) Histoire des Poissons, liv. 5. ch. 27. Cet Auteur ayant laissé aux Curieux le soin de déterminer quel est le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aima mieux donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le constituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'est le véritable Aper Marin d'Aristote & d'Athénée, qu'on nomme en François *Sanglier*.

core deux autres bandes, dont l'une eſt griſe, & entoure le manche de la queue, comme celle qui ſuit, qui eſt d'un beau noir, & qui diviſe la queue du corps. Toute la queue eſt argentée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrêmités du corps, ſéparées par la queue, ſont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, ſemblable à une belle crête dorée. Vers l'extrêmité du dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reſte du corps. Chaque côté a ſa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos eſt ſurmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui ſert de nageoire. Le deſſous du ventre eſt garni auſſi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va ſe terminer au manche de la queue.

Ce Poiſſon eſt de très bon goût. Il eſt rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée eſt le ſeul qu'il y ait vu (r).

Salamandre aquatique.

Sur les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes ſur une Montagne, le P. Feuillée vit dans les eaux d'une belle ſource, un Animal qui cherchoit à ſe cacher, mais qu'il prit heureuſement. Il lui donna le nom de *Salamandre* aquatique, parce qu'ayant la queue longue, plate, arrondie à ſon extrêmité, & preſque ſemblable à une ſpatule, il lui trouva quelque reſſemblance avec la Salamandre de Fabius Columna.

Sa deſcription.

Sa longueur, depuis ſes levres juſqu'au bout de ſa queue, étoit de quatorze pouces ſept lignes; ſa peau, ſans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, ſemblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui ſe trouvent auſſi dans les Campagnes de Smirne, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti ſur une Montagne, à l'Eſt de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant ſur le bleu d'Indigo; excepté la paupiere, & un peu au-deſſous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroiſſoit de couleur d'ardoiſe. Son muſeau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & ſa tête, beaucoup plus élevée, avoit, au-deſſus de ſon ſommet, une eſpece de crête ondée, qui commençant au-devant du front s'étendoit juſqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-deſſus du plan.

Entre le muſeau & le front, on voyoit de chaque côté une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux eſpeces de paupieres. Ses yeux étoient directement ſitués au milieu des côtés de la tête: ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupieres ardoiſées. Leur couleur étoit d'un jaune de ſafran, à la réſerve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue, épaiſſe, large, ver-

(r) *Ibidem*, pp. 337 & 338.

meille, est ntiérement attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la maniere d'une vessie. Ses bras sont fort courts, à proportion des jambes; les pattes de devant plus petites que celles de derriere; les doigts, tant des piés que des mains, joints par un cartilage semblable à ceux des Canards & des Oies; leur extrémité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat, large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* est fort étroit & fort court; mais l'Abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, est fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus singulier est la queue: elle est longue, étroite & ronde à sa naissance; ensuite elle s'élargit peu-à-peu jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrémité, avec ses bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & ondée.

Mes bornes ne me permettant point de suivre les Voyageurs dans toutes leurs descriptions, je m'attache à ce qu'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, sur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté sur le sable. C'étoit une *Vescie*; ouvrage des plus merveilleux que cet Élément produise. Ceux qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne se meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, ayant bientôt remarqué, par son mouvement péristaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les Vescies de cette espece dans le genre de celles que les Naturalistes appellent *Holotures*, qui sans être Plantes, ni Poissons, ne laissent pas d'avoir une véritable vie, & de se transporter par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du secours des vents & des ondes.

Sa description.

Cette Holoture est une vessie oblongue, ronde dans son contour, & comme émoussée par les deux extrêmités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle est composée d'une seule membrane, très déliée & transparente, semblable à ces demi globes qui s'élevent sur la surface des eaux en tems de pluie, particuliérement lorsqu'elle tombe à grosses gouttes. Cette membrane est composée de deux sortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par lesquelles on découvre un mouvement de contraction semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vuide, mais enflée comme un Balon plein de vent. A son extrêmité la plus aiguë, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une espece de cloison, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beau-

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

coup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermisseaux, entrelassés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très belles houpes, pendantes, & transparentes comme le plus beau crystal de roche, acompagnées d'autres jambes très longues, semblables à des cordons azurés, de l'épaisseur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Observateur s'apperçut que toutes ces petites veines remuoient incessamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeurassent toujours pendantes.

Sa couleur, difficile à déterminer.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture: mais il se promet d'en donner quelque idée, en la faisant considérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embrasement d'une fournaise de souffre; c'est une confusion de bleu, de violet & de rouge, si bien mêlés ensemble, qu'on ne sauroit distinguer lequel des trois l'emporte sur les deux autres. Enfin cet Animal ne représente pas seulement le feu grégeois au naturel, par ses couleurs; il l'imite encore, par les douloureuses cuissons qu'il cause à ceux qui le touchent. L'expérience en instruisit le P. Feuillée. Il y fut surpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit servi à mettre l'Holoture dans son mouchoir, pour le dessiner; le lendemain, ne faisant pas réflexion à l'usage qu'il avoit fait de son mouchoir, il voulut s'en essuyer les mains, après les avoir lavées. Il sentit, aussitôt, un feu violent, qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau (s).

Danger d'y toucher.

Vignes & Vin du Chili.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (t); M. Frezier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regreté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un Pays où elles sont si fertiles & si faciles à labourer, qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes: mais faute d'industrie pour vernisser les couches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Fruits.

Les fruits du même Pays viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont

(s) *Ibid.* pp. 380 & suiv. Il vit quelques autres de ces Vescies en divers endroits de l'Amérique, sur les bords de la Mer, particuliérement dans les Baies sablonneuses, après un grand vent; mais il n'eut pas le tems d'observer si elles ressembloient à celle qu'il a décrite.

(t) Voyez la description des Corrégimens du Pérou.

pu se multiplier jusqu'à cette excessive abondance. On voit des Campagnes entieres d'une espece de Fraisiers, différens des nôtres par les feuilles, qui sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût, que nos Fraises de Bois: mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'espece des nôtres; comme les Champs y sont remplis de toutes nos especes de Légumes, dont quelques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux especes, &c. y croissent même naturellement.

Légumes & Herbes aromatiques.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Mélisse, la Tanesie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une espece de Pilosélle, dont l'odeur approche de celle de l'Absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espece de Sauge, qui s'éleve en Arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines sont embellies de Rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espece la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi, dans les Campagnes, une espece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (v). Il s'en trouve de différentes couleurs; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

Liuto.

Herbes médicinales.

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (x), dont l'odeur est fort agréable, surtout à la fin du jour & pendant la nuit; sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diametre par le bas. La feuille est velue, un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs.

Les Habitans du Chili ont un remede infaillible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du sang par le nez: c'est la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, espece de Santoline, dont la petite fleur est jaune & rouge. Outre la plupart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Pays. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes; telle est celle qu'ils nomment *Reilbon*, espece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espece d'Indigo, qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tissue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diametre (y). Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crue pour se rafraîchir: elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbrisseaux du Pays, la tein-

Herbes de teinture.

(v) M. Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Lictu*. La fleur ressemble à l'espece de Lis qu'on nomme *Guernesiaise* en Bretagne, & que le P. Feuillée appelle *Hemoracalis floribus purpurescentibus striatis*.

(x) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi*.

(y) M. Frezier reproche encore au Minime, qui l'appelle Panké Anapodiphyli, de borner son diametre à dix pouces.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

ture qu'elle donne en noir est non-seulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Arbres aromatiques.

LES Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes especes de Myrthes; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras; le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'Encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canele; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le Licti, arbre dont l'ombre fait enfler.

LE *Licti* est un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François; mais le remede n'est pas difficile: c'est une herbe nommée *Pelboqui*, espece de Lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enflure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, est d'un grand soulagement dans l'Hydropisie: cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive; son bois peut servir à la construction des Vaisseaux: mais le meilleur du Pays, pour cet usage, est une espece de Chêne, dont l'écorce, comme celle de l'Ieuse, est un Liege. Les bords de la Riviere de Biobio sont couverts de Cedres, qui peuvent servir non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

Variété d'Oiseaux.

LES Oiseaux, dont ces Campagnes sont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Becassines, toutes sortes de Canards, dont on distingue une espece, nommée *Patos Reales*, qui ont sur le bec une crête rouge; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelienes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, suivant M. Frezier, quelque ressemblance avec l'Oiseau de Mer qu'on appelle *Mauve*, sont d'un très bon goût. „ Ils ont le bec rouge, droit, long, étroit en largeur & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux, & „ les piés du Perroquet. Les *Pechiolorados* font une espece de Rouge-gorges, d'un beau ramage. On voit quelques Cignes, & quantité de Flamans, dont les plumes, qui font un beau mêlange de blanc & de rouge, „ servent de parure aux bonnets des Indiens". Mais le plaisir de la chasse est ici fort interrompu par la multitude de ces Oiseaux, qu'on nomme *Vyolos*, & que les François du Vaisseau de M. Frezier nommoient *Criards*, parce qu'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envolent aussitôt qu'ils les entendent. Observons que tout ce qu'on vient de lire, du Chili, regarde particuliérement les Cantons voisins de la Conception (z).

Pipelienes.

Pechiolorados.

Trouble pour la chasse.

Aux environs de Valparayso, les Montagnes, quoique fort seches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La

(z) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

Herbes médicinales des Montagnes de Valparayso.

plus renommée est le *Cachinlagua*, espece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel; elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-verda* est une sorte d'Immortelle, dont l'infusion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fievre tierce. L'*Unoperquen* est un Senné, tout-à-fait semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un Baume d'un grand usage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche, tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *Havillo*, différent de la Havilla du Tucuman, n'est pas moins célebre par les mêmes vertus: il a la fleur du Genet, la feuille très petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume qu'elle en est toute gluante.

Le Payco est une Plante de moyenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction est sudorifique, & vantée pour la Pleurésie. Le *Palqui*, espece d'Hieble à fleur jaune, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbrisseau semblable au Laurier-Rose, dont la fleur est d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (*a*), de celle de l'Aristoloche. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poison: mais, sans le contredire sur ce point, M. Frezier assure seulement, sur sa propre expérience, qu'il se trompe en lui attribuant un effet si prompt. Les *Bisnagues*, dont on fait des Cure-dents en Espagne, & dont la Plante ressemble fort au Fenouil, couvrent les Vallées autour de Valparayso. Le *Quillay* est un Arbre du même Pays, dont la feuille a quelque ressemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne pour le lavage des laines, quoiqu'elle le soit moins pour le linge, qu'elle jaunit. Les Indiens l'emploient à se nettoyer les cheveux; & c'est, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui est leur couleur commune.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, on *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe composée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan est purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en distille un lait, qui dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture, couleur de Caffé, tirant sur le rouge, dont les Indiens teignent particuliérement leurs filets de pêche, pour les rendre moins visibles au Poisson.

Poissons.

Entre les Poissons, dont la plupart sont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbiens, les Tolles, les Pejes-Reyes, les Gournaux, les Languados, les Mulets, les Aloses, les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une espece de Morue, qui

(*a*) Le P. Feuillée, qui la donne, nomme cet arbrisseau *Rapontium spicatum, foliis acutis.*

Histoire Naturelle.
Pérou et Contrées Voisines.

Peje-Gallo.

donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois suivans, M. Frezier s'arrête particuliérement au *Peje-Gallo*, *Poisson-Coq*, que les François de son Vaisseau nommerent l'Eléphant, parce qu'il a sur le bec une véritable trompe (*b*). La pointe de ses nageoires, qui, dans la figure, se divisent de chaque côté comme en deux aîles, est un aiguillon si dur, qu'elle peut servir d'alêne pour percer les cuirs les plus secs. Le même Voyageur a jugé digne d'une figure & d'une description, une espece singuliere d'Ecrevisse de Mer, semblable, dit-il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs sont extrêmement vives & d'une grande beauté.

Pulpo, animal extraordinaire.

Mais un Animal beaucoup plus singulier, est celui que les Chiliens nomment *Pülpo*. A le voir sans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du Châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'Animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même espece que la Cocsigrue du P. du Tertre, dessinée dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à sa Cocsigrue. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une

(*b*) Le P. Feuillée donne une description fort curieuse de ce Poisson. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Alca-Achagual-Challgua*. Il a jusqu'à trois piés de long; & son épaisseur, vers le milieu, est de cinq pouces. Il va, en grossissant, depuis la tête jusqu'au milieu du ventre, & de-là il diminue jusqu'à la queue, qui est faite en forme de faulx, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre, & une sur le dos; celle-ci en triangle, semblable à une voile de Barque, ou d'artimon de Navire; elle est appuyée sur une arrête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrêmité de la nageoire, & prend naissance au derriere de la tête; c'est l'unique arrête qu'on trouve à ces Poissons; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux sont au-dessous de l'Anus, faites en palette; & les deux autres, fort larges, prennent naissance au-dessous des Bronchies. L'épine du dos est une corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a son origine, jusqu'à la queue, semblable à celle de la Lamproie, qui n'ayant, ni moëlle, ni cavité, ni nerfs, n'est qu'une espece de cartilage. Le fond de leurs yeux est noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrêmité de la tête, est aussi un cartilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur: on y voit un rang de dents, en forme de scie, composé d'un cartilage, semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce Poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos, qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argenté. Sa chair est blanche, d'un goût assez agréable. Son seul défaut est d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. I. p. 219. Ce Voyageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers sans avoir jamais vu un Poisson si singulier. Il le vit à Buenos-Aires: mais il dut le trouver ensuite fort commun au Chili, puisque M. Frezier assure qu'à deux lieues de Valparayso, dans une anse où se décharge la Riviere d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui passe à Quillota, on fait la pêche des Corbinos, des Tollos & des Peje-Gallos, qu'on fait sécher pour envoyer à Sant'Iago, Capitale du Chili, qui tire aussi de-là le Poisson frais. *Ubi supra*, p. 110.

Histoire Naturelle. Pérou et Contrées Voisines.

d'une vessie, qui se trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (c). On trouve aussi, à Valparayso, des Araignées monstrueuses & velues, mais qui ne passent point pour venimeuses.

Doradille de Coquimbo.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espece de *Ceterach*, que les Espagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille est toute frisée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle sert à purifier le sang, & surtout à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche. Dans le même Pays, on cultive une espece de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper sur les toîts des Maisons, & qui dure toute l'année. De sa chair, on fait une excellente confiture. Là commence à croître un Arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à celle de l'Oranger; & son fruit est fort semblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans sa maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais. Le noyau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la consistance; mais il est amer & ne sert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordilliere, produisent une herbe qu'on peut manger en salade, dans sa naissance; mais, en croissant, elle prend une qualité si funeste aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enflent jusqu'à crever.

Lacatoya.

Lucumo.

Herbe singuliere.

Pacay, & ses Pois sucrins.

Le *Pacay*, que M Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, est un Arbre dont les feuilles sont semblables à celles du Noyer, mais d'inégales grandeurs. Elles sont rangées, deux à deux, sur une même côte, de maniere qu'elles vont en augmentant, à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs sont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. *Plumier*, mais ses fruits sont différens. La gousse du premier est hexagone; & celle du Pacay est à quatre faces, dont les deux grandes sont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de sept à huit. Leur longueur est fort inégale. Il se trouve des gousses de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles sont divisées en plusieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Feve plate, enveloppée dans une substance blanche & filamenteuse, qu'on prendoit pour du coton: mais ce n'est réellement qu'une huile crystallisée, qu'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un goût musqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois sucrin*.

Fleurs & Plantes singulieres. Niorbes.

Entre les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particuliere au Pays, semblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus suave, quoique moins forte. Elle se nomme *Niorbes*. On regrete que M. Frezier & les Compagnons de son Voyage n'aient pu rendre aussi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que sur le rapport d'autrui. Dans les Plaines de Truxillo, il croît un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espece de grappe. On l'appelle *Flor del Paraisso*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Pays de Lima, à la chûte des Montagnes, on trouve certains Arbrisseaux,

Fleurs du Paradis.

(c) C'est, sans doute, l'*Arumazia Brasilia* de Margrave; liv. 7. p. 251.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une Croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande Riviere du Misco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arrayan, ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe de cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent plusieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pié. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un Oiseau qui s'en purge, & qu'on représente verd; à-peu-près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & sur la tête une espece de Couronne. Nous avons déja parlé de cette herbe, dans la Description du Mexique (*d*), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiseaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils se trouvent coupés, par une herbe que les Oiseaux apportent, & qu'on recueille soigneusement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Espagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que sur le témoignage des Indiens.

Condor de Valparayso.

M. FREZIER confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparayso, qui avoit neuf piés de vol: sa crête étoit brune, & n'étoit pas déchiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Description de M. Frezier, c'est que cet Oiseau, loin d'être rare au Pérou, est si commun qu'on en voit quelquefois plusieurs rassemblés pour attaquer les Troupeaux (*e*).

Curvi de Buenos-Aires.

LE *Curvi* est un Poisson d'une extrême singularité. Sa longueur n'est que d'un pié; mais il a, sur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrêmité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux desquelles ont six pouces de long, & les deux autres trois; toutes de la même couleur que les deux de la levre supérieure, avec la même flexibilité. Sa tête est plate. Vers le haut, il a six nageoires; deux au-dessous des ouies, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de sept épines, qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrêmités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrêmités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siege sur le dos: la premiere prend son origine derriere la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres: la seconde, qui est vers la

(*d*) Au Tome XVIII. de ce Recueil.
(*e*) *Ubi suprà*.

queue, & fort différente dans ſa compoſition, a ſes épines fort minces, en grand nombre, ſans aucune diviſion vers leur extrêmité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du Curvi eſt diviſée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend ſon origine aux Bronchies, & va ſe terminer à l'angle de diviſion, formé par les deux parties. Sur la partie ſupérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches griſes, qui commencent derriere la tête, & ſe terminent vers la queue. Toute cette partie eſt d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de diviſion. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, ſur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui ſe confondent inſenſiblement, donne un éclat charmant à ce Poiſſon. Sa chair eſt d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écailles; mais toutes les parties extérieures ſont couvertes d'une très belle peau (*f*).

CET Ouvrage a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuſes, & tout étant tiré des meilleures ſources, on ne nous refuſera point ici la confiance qui eſt le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'arbre du *Quinquina*, ſur lequel notre ſilence pourroit paſſer pour une omiſſion, ſe trouve décrit, comme pluſieurs autres, dans les Voyages du XIXe. Tome.

(*f*) Le P. Feuillée, *ubi ſuprà*, p. 220.

CHAPITRE IX.

Voyages au Breſil.

INTRODUCTION.

Les Eſpagnols & les Portugais ne s'accordent point ſur les bornes du Breſil.

ON comprend, ſous le nom de Breſil, de vaſtes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Eſt, l'Océan Atlantique, & ſur les limites deſquelles les Eſpagnols & les Portugais ne s'accordent point. La Longitude du Breſil, ſuivant les premiers (*a*), eſt compriſe entre les 29 & 39 degrés, Oueſt du Méridien de Tolede, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Caſtille & de Portugal, & d'une ligne de ſéparation, tirée du Cap de *Humos* par l'Ile de *Buenabrigo*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit ſe rappeller les cauſes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Eſpagnol de Nation, ayant accordé aux Rois de Caſtille une Bulle qui les appelloit fort avantageuſement au partage du Nouveau Monde, par la fameuſe ligne de Démarcation dont on a rapporté les bornes (*b*), les Portugais s'en crurent aſſez bleſſés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Réglement entre les deux Cours: & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'eſpace de dix mois. Mais

(*a*) Herrera, Decad. XX. liv. XX.

(*b*) Voyez ces détails, & la Bulle même d'Alexandre, au Tome XVIII. de ce Recueil.

INTRODUCTION.

de nouvelles difficultés, qui s'éleverent pour la possession des Iles Moluques, n'ayant fait que rendre les prétentions plus obscures, chaque Parti s'en tint à ses idées, & la conclusion demeura suspendue, jusqu'à ce que les deux Couronnes étant tombées sur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les oppositions. Celles qui se sont renouvellées depuis seront rappellées aux tems qu'elles regardent, & sont encore aujourd'hui l'occasion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

Différentes opinions sur sa découverte.

Si l'on en croit Herrera, ce fut sous les auspices des Rois Catholiques que la Côte du Bresil fut découverte, par Vincent Yanez Pinçon en 1499, & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, si les Relations qui portent le nom d'Americ Vespuce étoient de lui, on pourroit croire, sur son propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déja fait observer que les quatre Relations de Vespuce portent des caracteres de fausseté (c), qui ne permettent point de s'y arrêter. Il auroit été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisieme Voyage, l'Ile de la Trinité & les bouches de l'Orinoque, de suivre une Côte qui l'auroit conduit jusqu'à l'Amazone: mais rappellé par ses premiers Etablissemens & par l'espérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette Mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pû suivre heureusement.

---

§. I.

Voyages & Etablissement des Portugais au Bresil.

Découverte du Bresil par Alvarez Cabral.

Ainsi ce fut proprement l'année suivante, que le Bresil fut découvert par des Portugais, qui ne pensoient point à le chercher. Pierre Alvarez Cabral, Officier de distinction, étant parti, de Lisbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit se rendre à la Côte de Malabar, après avoir passé par les Iles du Cap Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui se présentoit à l'Ouest. Il continua sa navigation jusqu'au quinzieme degré de Latitude Australe, où il trouva un bon Port, que cette raison lui fit nommer *Porto Seguro;* comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Pays, parce qu'il y avoit arboré l'étendart du Christianisme. On lui donna dans la suite celui de *Bresil*, d'une sorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connu trois siecles auparavant sous ce nom. Cabral, ayant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroissoient fertiles, qu'elles étoient arrosées de belles Rivieres, couvertes de diverses especes d'arbres, & fort bien peuplées

(c) On s'est étendu, au Tome XVIII, sur les heureuses impostures qui firent donner son nom au nouveau Continent. Il est bien étrange que le savant Italien, qui a publié l'Histoire de la Vie & des Relations de Vespuce en Italien, & les Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'est pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

d'Hommes & d'Animaux. Il y descendit, pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ses présens & ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des rafraîchissemens à sa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere: mais ne leur voyant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, sa compassion, pour un état si triste, lui fit ordonner au Pere Henri (*d*), Supérieur de cinq Missionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il se promettoit d'une Prédication qui ne pouvoit être entendue, si l'on n'avoit fait remarquer plusieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apostoliques, les Portugais & les Espagnols employoient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour justifier leurs invasions & leurs conquêtes. Aussi le Général n'oublia-t-il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes du Portugal, comme s'il n'eut rien manqué désormais aux droits de cette Couronne. Ensuite, ayant dépêché un de ses Vaisseaux à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de sa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels sa Flotte étoit destinée.

Voyage et Etablissem. des Portugais au Bresil.

Les Relations d'Americ Vespuce contiennent le récit de deux Voyages, qu'il fit sur la même Côte, au nom d'Emmanuel, Roi de Portugal. Mais les dates en sont fausses, & c'est en quoi consiste l'imposture; car il est prouvé, par tous les témoignages contemporains, que dans le tems qu'il nomme, il étoit employé à d'autres expéditions (*e*). Gonzale *Cohelo*, & plusieurs autres, s'occuperent longtems à visiter les Ports, les Baies & les Rivieres du Pays. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été représentées par Cabral; mais comme ils n'en découvrirent pas tout d'un coup les Mines & les autres richesses, le zele ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On se contenta d'en apporter du bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandises qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui se vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques Misérables, comdamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Royaume: c'étoit les exposer à mille morts, en leur faisant grace de la vie; car les Naturels, ouvrant les yeux sur le danger de la servitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre & faisoient la guerre sans quartier.

Fausses Relations d'Americ Vespuce.

Premieres mesures de la Cour de Portugal.

Cependant la Cour ne se fit pas presser pour accorder d'amples Concessions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etablissemens. Elle assigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entieres, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Bresil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, se réduisit presqu'au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-seulement les vertus mili-

Son indifférence pour le partage des Terres.

(*d*) Herrera vante son mérite, & dit qu'il fut ensuite Evêque de Ceuta.

(*e*) Voyez la Relation d'Ojeda, au Tome XVIII.

taires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles; au lieu qu'au Bresil, il falloit se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre, & celle de défricher, par un travail assidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des Habitans. Dans ces premieres entreprises, ils eurent beaucoup à souffrir des Brasiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offensoit jamais impunément. Leur principale vengeance consistoit à manger leurs Prisonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles Festins qui font frémir la Nature. Tous les Voyages, qui se firent alors au Bresil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent d'ailleurs pas à notre dessein, parce qu'il ne s'en est point conservé de Relations particulieres, & que jusqu'à présent nous n'avons fait que recueillir ce qui se trouve dispersé dans les Historiens.

Difficultés de la part des Sauvages.

MALGRÉ tant de difficultés, le Pays ne laissa point de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avoient sans cesse à soutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de se partager en *Capitainies*; & dans l'espace de cinquante ans, on vit naître le long de la Côte diverses Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto Seguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur situation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle sentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Concessions sans bornes; & Jean III. entreprit d'y remédier.

La Cour de Portugal prend le Bresil à cœur.

IL commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; & dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de *Sousa* au Bresil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaisseaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, composoient sa Flotte. Il avoit ordre, non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportoit le plan dressé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, pensant aussi à la conversion des Brasiliens, qu'il regardoit comme ses Sujets, s'étoit adressé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six, qui furent les PP. Jean *Aspilcueta*, Navarrois, Antoine *Pirco*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*, tous quatre Portugais, sous la conduite du P. Emmanuel *Nobrega* de la même Nation. Ces Hommes Apostoliques partirent avec Sousa, & prirent terre au Bresil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée *San Salvador* (*f*). Sousa eut à soutenir de sanglantes guerres; ce qui n'empêcha point les Villes de se multiplier. Les premieres n'eurent que des Fortifications très simples, qui suffisoient contre les surprises des Sauvages: mais bientôt les Européens de diverses Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut se mettre à couvert de l'invasion. Il n'y avoit pas cinq ans que Sousa gouver-

Nouvelle Administration.

Missionnaires appellés.

Etat des Etablissemens Portugais jusqu'en 1555.

(*f*) Ou *Saint Sauveur*. Quelques-uns l'ont nommée simplement *la Baie*, parce qu'elle est située sur la Baie de tous les Saints.

noit le Bresil, lorsque les François entreprirent d'y former un Etablissement sous ses yeux. Les circonstances de cette entreprise se sont conservées dans leurs propres Relations.

---

§. II.

Etablissement des François au Bresil. Voyage de Jean de Lery.

On passe légerement sur les motifs & les premiers succès de l'Expédition, parce qu'elle n'a jamais été publiée à titre de Voyage. En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon* (*), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit essuyés dans l'exercice de son emploi, conçut le projet de former, en Amérique, une Colonie de Protestans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'esprit, & plus savant même que ne l'est ordinairement un homme de guerre. Ses desseins furent déguisés à la Cour, sous la simple vue de faire un Etablissement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols; & ce prétexte lui ayant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaisseaux bien équipés, qu'il remplit de Calvinistes ouverts ou secrets, il partit du Havre de Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Bresil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poste; il débarqua sur un grand Rocher, d'où la Marée le chassa bientôt: mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, presque sous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoya ses Vaisseaux en France, avec des Lettres, où il rendoit compte de sa situation à la Cour; mais il y en joignit d'autres pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclaircissement se trouve dans une Apologie de sa conduite, qu'il publia lui-même après son retour. On y apprend aussi qu'en arrivant au Bresil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jettés sur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, savoient leur Langue, & servirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reste est tiré de la Relation du Voyageur, dont cet Article porte le nom.

Introduction. Villegagnon entreprend de fonder une Colonie au Bresil.

L'Eglise de Geneve, ayant reçu les Lettres de Villegagnon, saisit ardemment l'occasion de s'étendre, dans un Pays, où toutes les apparences lui promettoient, pour ses Partisans, une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire aussi, prit cette ouverture fort à cœur. Il connoissoit la prudence & le zele d'un vieux Gentilhomme, nommé *Philippe de Corguilleray*, mais plus connu sous le nom de *du Pont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit possédée près de Châtillon sur l'Oing, où l'Amiral avoit les siennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre paisible-

Motifs & préparatifs du Voyage de Lery.

Corguilleray du Pont est choisi pour Chef.

(*) Natif de Provins en Brie.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

ment dans l'exercice de sa Religion. Il le sollicita, par ses Lettres, de se mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Bresil; & ce Vieillard, animé par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti opposé à l'Eglise Romaine, ne fit pas difficulté de sacrifier son repos au service de la sienne (a).

Ministres & autres Protestans qui partent avec lui.

AVEC un Chef de cette considération, il falloit trouver non-seulement des Particuliers de bonne volonté, qui fussent disposés à quitter pour jamais leur Patrie, mais encore des Ministres de leur Religion, des Artisans, & tous les secours nécessaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Professeurs & d'Etudians en Théologie, dont Geneve étoit presqu'aussi remplie que de Citoyens, on n'eut pas de peine à choisir deux Ministres d'un mérite connu, qui se crurent honorés de cette distinction: l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre, Guillaume *Chartier*, que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres*; „ & qui „ furent entendus, dit-il, sur l'exposition de certains passages de l'Ecritu- „ re Sainte. Mais du Pont, qui ne vouloit en imposer à personne, ne „ dissimulant point qu'il y avoit cent cinquante lieues à faire par terre, & „ plus de deux mille lieues par Mer; qu'en arrivant au terme, il faudroit „ se contenter, au lieu de pain, de manger des fruits & des racines, re- „ noncer au vin, dans un Pays qui ne produit point de vignes, & vivre „ en un mot d'une maniere tout-à-fait différente de celle de l'Europe; tous „ ceux, qui aimoient mieux la théorie que la pratique, perdirent l'envie „ de changer d'air, de s'exposer aux dangers de la Mer, & de souffrir les „ chaleurs de la Zône torride, & par conséquent celle de s'enrôler pour le „ Voyage (b)". Cependant il s'en présenta quatorze, dont on nous a conservé les noms (c). Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Ils passent chez l'Amiral de Coligny.

LEUR Chef ne manqua point de les faire passer par Châtillon sur l'Oing, où l'Amiral tenoit un état digne de son rang, dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ses exhortations & ses promesses. De-là, s'étant rendus à Paris, quelques Gentilshommes attachés aux mêmes principes, & d'autres Protestans de cette Capitale, se déterminerent à grossir leur Troupe. Leur embarquement devant se faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirerent aussi quelques recrues; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaisseaux par les soins de l'Amiral, ils ne négligerent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier, nommé Saint Denis, qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoissances, s'étoit joint

(a) Histoire d'un Voyage fait en la Terre du Bresil, par Jean de Lery, natif de la Margelle, Terre de Saint Senne, au Duché de Bourgogne; cinquieme édition, dédiée à Madame la Princesse d'Orange, pp. 5 & 6. La premiere édition est de 1578. L'Auteur, dont la fidélité & le bon sens ont mérité l'éloge de M. de Thou, attaque dans une fort longue Préface *Thevet*, Historien d'ailleurs fort décrié, & lui reproche autant de mauvaise foi que d'ignorance.

(b) *Ibidem.*

(c) Pierre *Bourdon*, Mathieu *Verneuil*, Jean *du Bordel*, André *de la Fond*, Nicolas *Denis*, Jean *Gardien*, Martin *David*, Nicolas *Raviquet*, Nicolas *Carnieau*, Jacques *Rousseau*, & l'Auteur de cette Relation, qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 7.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

joint à eux dans leur passage à Paris. Mais peu de jours avant leur embarquement, quelques Habitans de Honfleur ayant sçu qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordonnance du Roi, qui ne permettoit aux Protestans de s'assembler que de jour, ils se virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en se défendant. La ressource des autres fut de se retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ sous de si malheureux auspices. Dans leur séjour au Bresil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel personne ne fut capable de suppléer.

Insulte qu'ils reçoivent à Honfleur. Le Capitaine Saint Denis est tué.

Ils s'embarquerent sur trois Vaisseaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice-Amiral, se nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery se trouva sur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de six-vingts Hommes (*d*). Le troisieme, qu'on nommoit *la Rosée*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant six jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du Pays, pour se lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on se réservoit à marier suivant l'occasion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de du Pont avoient eu peu de pouvoir sur les personnes de ce sexe, puisqu'ils n'en avoient pu rassembler un plus grand nombre.

Escadre préparée pour ce voyage.

Quoique la Colonie Protestante n'eût pas beaucoup à se louer des Habitans de Honfleur, elle ne sortit point du Port sans avoir reçu les honneurs établis pour les Vaisseaux de guerre; c'est-à-dire qu'elle fut saluée de tout le Canon des Forts, joint, dit l'Auteur, au son des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à son départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue sur les trois bords, fut bientôt suivie des plus mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver à ceux qui ne connoissoient pas la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Elément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voyant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bientôt les vagues redevinrent si furieuses, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémissoit d'une situation, qui ne changea qu'au bout de sept jours, l'Auteur nous apprend qu'elle le rendit Poëte. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, sur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (*e*).

Départ de Honfleur.

Longues tempêtes.

(*d*) Lery vante l'habileté de son Pilote, qui se nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.

(*e*) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace en cette façon:

Quoique la Mer, par son onde bruyante,
Fasse hérisser de peur cil qui la hante,
Ce nonobstant, l'homme se fie au bois,
Qui d'épaisseur n'a que quatre ou cinq doigts,
Dequoi est fait le Vaisseau qui le porte;
Ne voyant pas qu'il vit en telle sorte,
Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer fol on peut donc bien celui
Qui va sur Mer, si en Dieu ne se fie;
Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie.

Il ajoute; „ Et voila pourquoi encore un Philosophe, à qui on demandoit desquels il étoit le plus, de Vivans ou de Morts? répondit, de quel côté on vouloit mettre ceux qui vont sur Mer; pource, dit-il, qu'étant si proches de la mort, ils ne doivent être

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

D'ailleurs la consternation, où tous les autres avoient été pendant une si longue tempête, ne les empêcha point d'abuser de leurs forces pour se saisir de quelques Caravelles Espagnoles & Portugaises, qui n'étoient point en état de leur résister; autre sujet, pour Lery, de déplorer le caractère des Hommes.

Arrivée de l'Escadre à Rio Janeiro.

Le vent n'ayant plus cessé d'être favorable, les trois Vaisseaux arriverent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du Pays nommoient *Huvassou*. On ne nous en apprend point la position; mais l'Auteur ayant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Australe, il est vraisemblable que quelques Mariniers qui avoient déja fait ce Voyage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne se trompoient point. Ils avertirent le Vice-Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais: mais on ne laissa point d'envoyer la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon. Une troupe d'Indiens s'étant avancée sur le rivage, on leur montra de loin des coûteaux, des miroirs & des peignes, dans l'espérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-seulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empressés d'apporter diverses sortes de rafraîchissemens, six d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour se laisser conduire aux Vaisseaux. L'impression, que leur vue fit sur l'Auteur, mérite d'être représentée dans ses termes (*f*).

Indiens qu'elle trouve sur les Côtes.

Portrait qu'en fait Lery.

„ réputés entre les Vivans, p. 15.". Il raconte aussi un événement assez singulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vraisemblance à ce qu'on lit dans Valere Maxime, (liv. 1. chap. 8.) d'un Matelot enlevé de son Vaisseau par une vague, & ramené par une autre. „ Une grande caque de bois, dans laquelle on faisoit dessaler du lard, ayant „ été emportée, (dit Lery,) plus de la longueur d'une pique hors du Bord, fut rapportée soudain par une vague venant à l'opposite, & ne fut pas même renversée, p. 18."

(*f*) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près, je laisse à penser si je les regardai & contemplai attentivement. Premierement, tant les Hommes que les Femmes, étoient aussi entierement nus, que quand ils sortirent du ventre de leur Mere; toutefois, pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant tondus fort près sur la tête, avoient sur le derriere les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui portent perruques, par deça, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, ayant tous les levres de dessous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée, & comme enchassée, laquelle étant de la largeur & rondeur d'un teston, ils ôtoient & remettoient quand bon leur sembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre est ôtée, & que cette grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de par-deça, portoit-elle cheveux longs: mais pour l'égard des oreilles, les ayant si dépiteusement percées qu'on eut pû mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, lesquels lui battoient jusques sur les épaules... Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul usage de monnoie, le paiement que nous leur fimes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs & merceries. Mais pour la fin & bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoient, aussi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemises que leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque, n'ayant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens sur eux, afin de ne les gâter pas, en les troussant jusqu'au nombril, & découvrant ce que plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous vissions leur derriere & leurs fesses, pp. 51 & suiv.

Etablissement des François au Brésil. De Lery. 1557.

Dès le lendemain Bois-le-Comte, craignant de pousser trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoissoit pas mieux, fit lever les ancres & suivre la terre. A peine eut-on fait neuf à dix lieues, qu'on se trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Esprit* (g), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garnison reconnoissant une Caravelle que les Protestans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été prise sur leur Nation, tirerent quelques coups, auxquels on répondit vigoureusement, mais sans leur nuire beaucoup à cette distance. On continua d'avancer vers un lieu, nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun signe de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on passa devant les *Paraybes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui ressemblent à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Basses, entremélées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, possédée par les *Ouetacas*, Peuples si féroces, qu'ils sont toujours en guerre avec leurs voisins, & si légers à la course, que non-seulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle sert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chasses, à prendre toutes sortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Disciples de Calvin eurent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage présente un rocher de la forme d'une Tour, si brillant, lorsque les rayons du Soleil tombent dessus, qu'on le prendroit *pour une sorte d'Emeraude*. Aussi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'*Emeraude de Maghé*: mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher, & l'on assure qu'il n'est pas moins inaccessible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent aussi le nom d'*Iles de Maghé*, où l'impétuosité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout d'un coup, fit voir la mort à Lery de plus près encore que dans les deux premieres tempêtes. Après trois heures d'un pressant danger, la grande Roberge ne fut redevable de son salut qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre assez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaisseau étoit sur des pointes de rochers, qui l'alloient briser en mille pieces. Après une aventure, dont le seul souvenir lui glaçoit le sang, l'Auteur, qui se trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit à bord, fut extrêmement consolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; sans compter diverses especes d'Oiseaux, qui, n'ayant jamais vu d'Hommes, s'y laissoient prendre à la main.

Spiritu Santo, Fort Portugais.

Nation des Paraybes, & des Ouetacas.

Emeraude de Maghé.

Troisieme tempête.

On étoit au Mercrédi des Cendres. L'Escadre eut le lendemain un si bon vent, que vers quatre heures du soir, elle arriva au Cap *de Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François. Au signal de l'Artillerie, le rivage fut bientôt bordé d'une Troupe d'In-

Arrivée au Cap de Frio.

(g) *El Spiritu Santo.*

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1557.

diens, nommés *Tououpinambaoults* (h), Alliés de Villegagnon, qui reconnoissant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balança point à faire jetter l'ancre. Outre les rafraîchissemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuse pêche, où parmi quantité de Poissons extraordinaires on en prit un de plus monstrueux. Lery, qui en fait une courte Description, en parle comme d'un Monstre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la grosseur d'un bon veau d'un an. Son museau seul étoit long de cinq piés & large de 18 pouces, armé de dents tranchantes. Lorsque nous le vîmes à terre, chacun se tint sur ses gardes; Lery recommanda le même soin à ses Compagnons, dans la crainte de quelque blessure. On le tua. La chair en étoit si dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient pressés, on le fit bouillir plus de 24 heures sans en pouvoir manger.

Poisson monstrueux.

Rio Janeiro, ou Ganabara.

Il ne restoit que 25 ou 30 lieues jusqu'au terme du Voyage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile, plutôt qu'on ne se l'étoit proposé: & le reste de la navigation fut achevé si facilement, que le lendemain 7 de Mars on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne soin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Pays le nommoient *Ganabara*.

Situation de Villegagnon dans le Fort de Coligny.

Villegagnon & ses gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient construit un petit Fort sous le nom de *Coligny*, se hâterent de répondre au bruit du Canon, & comprirent que leurs espérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empressement fut égal, des deux côtés, pour se joindre; l'Escadre, s'étant avancée jusqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Protestans étoient animés, ils oublierent, également, les uns une année de solitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient essuyés dans leur navigation; & pour se féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencerent ensemble par en rendre graces au Ciel (i).

Ce n'est point dans cette occasion qu'on doit supprimer le détail des circonstances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Protestans ont eu quelque chose de si singulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur qui les ignore sera peut-être aussi satisfait de la forme que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes absolument surannés, en m'attachant, pour le reste, au style, comme au témoignage de l'Auteur.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans une Place. Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre; & de sa part, nous em-

(h) C'est le nom que Lery donne à cette fameuse Nation; & l'on doit juger qu'en ayant appris la Langue, jusqu'à se mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment son nom devoit se prononcer & s'écrire. Cependant l'usage en a fait Topinamboux, qui se trouve consacré d'ailleurs par la fameuse Epigramme de Boileau.

(i) *Ubi suprà*, p. 62.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

braſſant avec un viſage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Enſuite, le Sieur du Pont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier, Miniſtres de l'Evangile, lui ayant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voyage, qui étoit de dreſſer, ſuivant les Lettres qu'il avoit écrites à Geneve, une Egliſe Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes: „ Quant à moi, n'ayant rien de plus à cœur, je vous „ reçois très volontiers à cette condition. Je veux même que notre Egli- „ ſe ait la réputation d'être mieux réformée que toutes les autres; & dans „ cette vue, j'entens que dès aujourd'hui les vices ſoient réprimés, le luxe „ des habits corrigé, enfin que tout ce qui pourroit nous empêcher de ſer- „ vir Dieu diſparoiſſe d'entre nous". Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta: „ Seigneur Dieu, je te rens graces de m'a- „ voir envoyé ce que depuis ſi longtems je te demande avec tant d'ardeur": & s'adreſſant encore à notre Troupe: „ Mes Enfans, (car je veux être vo- „ tre Pere) comme J. C. étant en ce Monde n'a rien fait pour lui, & „ que tout ce qu'il a fait a été pour nous, de même eſpérant que Dieu me „ conſervera la vie juſqu'à ce que nous ſoyons fortifiés dans cette Contrée, „ & que vous puiſſiez vous paſſer de moi, tout ce que je prétens faire ici „ eſt pour vous, & pour tous ceux qui viendront dans les mêmes inten- „ tions. J'ai deſſein d'y aſſurer une retraite aux pauvres Fideles qui ſeront „ perſécutés en France, en Eſpagne & ailleurs; afin que ſans crainte, ni „ du Roi, ni de l'Empereur, ou d'autres Puiſſances, ils y puiſſent pure- „ ment ſervir Dieu, ſelon ſa volonté." Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (*k*).

Comment il reçoit les Proteſtans.

Circonſtances de leur arrivée.

ENSUITE, il donna ordre que tous les gens s'aſſemblaſſent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Ile. Tout le monde s'y étant rendu, le Miniſtre Richer invoqua Dieu; & le Pſeaume cinquieme, *Aux paroles que je veux dire*, &c. (*l*) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Verſets du Pſeaume vingt-ſeptieme, *J'ai demandé une choſe au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'eſt que j'habite en la Maiſon du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant ſon diſcours, Villegagnon, ne ceſſant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pouſſer de grands ſoupirs, nous cauſoit à tous de l'étonnement. Lorſque les Prieres ſolemnelles furent achevées, ſuivant le Formulaire établi dans les Egliſes Réformées de France, l'Aſſemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurerent, & nous dinâmes ce premier jour dans la même Salle, où pour toute viande nous eûmes de la farine de racine, du Poiſſon *boucané*, c'eſt-à-dire rôti à la maniere des Sauvages, d'autres racines cuites ſous la cendre; & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Ile, de l'eau d'une citerne, ou plutôt d'un égoût de toute la pluie qui tomboit, auſſi verte & ſale qu'un vieux Foſſé couvert de Grenouilles. Il eſt vrai, qu'en comparaiſon de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaiſſeau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchiſſement, après un ſi long

Villegagnon affecte des airs de piété.

Traitement qu'il fait aux Proteſtans.

(*k*) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(*l*) Premier vers de la traduction de Marot, qui étoit introduite dans les Egliſes Proteſtantes.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoit de bâtir.

Sur le soir, lorsqu'il fut question de se loger, le sieur du Pont & les deux Ministres furent accommodés d'une espece de chambre: mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Matelots, dont la plupart étoient Catholiques, on nous mit sur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Esclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du Pays, & nous eûmes des Hamacs, ou lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, sans aucun égard à la foiblesse qui nous restoit du voyage, ni à la chaleur excessive du Pays. La nourriture, qui nous fut assignée, se réduisoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faisions de la bouillie avec l'eau trouble de la cîterne, mangeant le reste sec. Nous n'eûmes point d'autre secours, pour travailler réguliérement depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois: mais le desir d'achever les édifices qui devoient servir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Ministre, qui nous répétoit sans cesse que nous avions trouvé dans Villegagnon un second Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faisoit alors,) nous firent employer joyeusement toutes nos forces à faire un métier auquel personne de nous n'étoit accoutumé.

Motifs qui les soutiennent.

Etablissement Religieux.

Dès la premiere semaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prieres publiques, qui se faisoient chaque jour au soir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait sur mer, la Paraphrase sur l'Oraison Dominicale, telle qu'on l'a mise en rime Françoise, les Ministres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit aussi déclaré qu'il vouloit que sans aucune addition humaine les Sacremens fussent administrés suivant la pure parole de Dieu, & que la Discipline Ecclésiastique fût exercée rigoureusement contre ceux qui manqueroient au devoir. Conformément à cette Police, les Ministres ayant préparé tout le monde pour la Cene, elle fut célébrée, pour la premiere fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'assemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé *Jean de Cointa*, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de M. *Hector*, en traversant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confession publique de sa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette satisfaction aux Spectateurs. Ensuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zele, se leva, pour représenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Matelots, & tous ceux qui n'avoient point encore fait profession de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'assister au Mystere de la Cene; il leur donna ordre de sortir, & ses volontés furent suivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier son Fort à Dieu, & publier ses véritables sentimens à la face de l'Eglise, il se mit à genoux sur un Carreau de velours, qu'il faisoit porter ordinairement après lui par un Page; il tira un papier, qui contenoit deux prieres de sa composition, & les prononça d'une voix haute.

Cointa, Docteur de Sorbonne.

Zele apparent de Villegagnon.

J'en obtins une copie, que j'insere dans ma Relation, sans y changer une lettre (*m*), pour faire connoître mieux combien son cœur étoit difficile à pénétrer. Après une ostentation si singuliere, il se présenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Ministre.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1557.

Mais, comme il est mal-aisé de se contrefaire longtems, on s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de fond à faire sur deux Prosélytes, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par susciter des disputes sur la Doctrine, particuliérement sur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de si grandes apparences de conversion. Quoiqu'ils rejettassent encore la transubstantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fussent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comme ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroissant pas moins attaché à l'Eglise de Geneve, & protestant qu'il ne desiroit que d'être instruit, prit le parti de renvoyer en France le Ministre Chartier, pour consulter les Docteurs du Parti, surtout Calvin, dont on lui entendoit dire souvent que c'étoit le plus savant personnage qui eût existé depuis les Apôtres. Il lui écrivit dans tous les termes de la confiance & du respect. Un des trois Vaisseaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déja profité de cette occasion, pour faire assurer Calvin qu'il feroit graver ses conseils en cuivre. Ceux qu'il avoit chargés de cette Commission, avoient ordre aussi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à payer les frais: comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenses qui regarderoient la Religion. Il lui confia aussi dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a sçu depuis qu'ils furent présentés au Roi Henri II, qui en fit présent à divers Seigneurs.

Il change de conduite. Ses disputes sur la Religion.

Il députe vers Calvin.

Enfans Sauvages conduits en France.

Villegagnon ne se relâchoit pas non plus sur la Discipline. Il fit épouser, à deux jeunes Hommes de ses Domestiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épousa une troisieme, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui ayant passé la Mer avec nous & n'ayant pu soutenir longtems l'air du Bresil, l'avoit laissée, en mourant, héritiere de tout son bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées aussi, à deux Interpretes Normands. Ensuite Villegagnon choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étant sauvés sur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la derniere licence avec les Femmes du Pays, & craignant que la contagion de l'exemple ne pénétrât dans son Fort, y fit publier une défense sous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit néanmoins d'épouser celles qui se feroient instruire & baptiser: mais les instructions des Ministres Protestans ayant eu si peu de succès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laissa pas d'être fidelement ob-

Cinq Filles Françoises mariées.

Loi contre l'incontinence.

(*m*) Il les rapporte en effet: mais il suffit ici d'y renvoyer le Lecteur, pp. 70 & suiv. La premiere est fort longue, & ne manque point d'onction ni de force.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1557.

servée: & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la soutenoit pas moins par son exemple que par sa fermeté.

Autres disputes de Villegagnon.

Les sujets de plainte qu'il donnoit à son Eglise ne regardoient que l'administration des Sacremens. Il avoit là-dessus un esprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecôte ayant été marqué pour la seconde célébration de la Cene, il se souvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin; & non-seulement il voulut qu'on se conformât à cette pratique, mais il entreprit de persuader à l'Assemblée, que le pain consacré n'étoit pas moins utile au Corps qu'à l'Ame. Ensuite il prétendit qu'il falloit mêler du sel & de l'huile à l'eau du Baptême; & qu'un Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes Nôces. Cointa, voulant se faire honneur de son savoir, entreprit aussi de faire des leçons publiques, qui augmenterent le trouble & la division. En un mot le désordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout d'un coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit *comme un méchant Hérétique, dévoyé de la Foi.* Depuis ce moment, il cessa de faire bon visage aux Protestans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demi-heure, & rarement il y assistoit; enfin sa dissimulation fut reconnue. „ Si l'on demande quelle fut l'occasion de cette révolte, quelques-uns des nôtres disoient que le Cardinal de Lorraine & d'autres, qui lui avoient écrit de France par un Vaisseau qui étoit arrivé vers ce tems au Cap de Frio, lui avoient reproché fort vivement d'avoir abandonné la Religion Romaine, & que la crainte l'avoit fait changer d'opinion (*n*). Mais quoi qu'il en soit, je puis assurer qu'après son changement, comme s'il eut porté son Bourreau dans sa conscience, il devint si chagrin, que jurant à tout propos par *le corps Saint Jacques*, son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras & les jambes au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se trouver devant lui."

Il traite Calvin d'Hérétique.

Lery explique son changement.

Il l'accuse de cruauté.

Ce fut dans cette fâcheuse humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la *Roche*, retenu depuis longtems dans les chaînes, & soupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le dessein de le jetter dans la Mer (*o*).

Lery continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon; & quoiqu'il laisse sentir que le ressentiment a beaucoup de part à ses repro-

(*n*) On se garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis son retour; que Villegagnon, avant même qu'il partît de France, pour se servir mieux du nom & de l'autorité de M. l'Amiral, & pour abuser plus facilement de l'Eglise de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Protestant. Lery, lui-même, paroît mépriser cette atroce imputation, p. 88.

(*o*) „ L'ayant fait coucher tout à plat contre terre, & par un de ses Satellites, à grands coups de bâton, tant fait battre sur le ventre, qu'il en perdoit presque le souffle & l'haleine; après que le pauvre homme fut ainsi meurtri d'un côté, cet inhumain disoit, *Corps Saint Jacques, Paillard, tourne l'autre:* tellement qu'encore qu'avec une pitié incroyable, il laissa ainsi ce pauvre homme tout étendu, brisé & à demi-mort; si ne fallut-il pas moins qu'il travaillât de son métier, qui étoit de Menuisier." *Ubi sup.* p. 98.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1557.

reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, sur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Bresil. Il convient même que si les Protestans, qui étoient en assez grand nombre pour se faire redouter, n'eussent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient saisi plus d'une fois l'occasion de se défaire de lui. Mais ils se contenterent de tenir leurs Assemblées sans sa participation, & surtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'appercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son Fort. C'étoit risquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chasser lui-même; s'il n'eut compris que la raison qu'on a rapportée seroit toujours capable de les contenir dans la soumission (p).

Les Protestans se lassent de lui.

Il les chasse du Fort.

Ainsi donc, reprend Lery, après avoir passé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de sortir de l'Ile pour attendre le départ d'un Vaisseau du Havre, qui étoit venu charger de bois de teinture. Nous nous retirâmes sur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apporterent des vivres. Deux mois entiers, pendant lesquels la bonté de ces Indiens fut notre unique ressource, me donnerent le tems d'observer les lieux voisins. L'espece de Golfe, que forme ici le Fleuve, est long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de sept ou huit lieues. Il ressemble assez, par sa situation, au Lac de Geneve; mais les Montagnes dont il est environné sont moins hautes. L'embouchure en est assez dangereuse. Après avoir laissé en Mer les trois petites Iles, où nous avions failli de périr, on passe par un Détroit, qui n'a pas un demi-quart de lieue de large, & dont l'entrée est resserrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un ouvrage de l'Art. Outre son extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, on rencontre un Rocher assez plat, de cent ou six-vingts pas de circonférence, qui fut nommé le *Ratier*, & sur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord son Artillerie, dans le dessein de s'y fortifier: mais la violence de la Marée l'en chassa. Une lieue au-delà est l'Ile de Coligny, qui étoit déserte avant l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demi-lieue de France, elle est six fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui sert de Port, opposée à la Mer, & si facile à garder, que la moindre résistance auroit pu la rendre imprenable à tous les efforts des Portugais. L'Ile a deux Montagnes aux deux bouts, sur chacune desquelles Villegagnon avoit fait construire une Redoute; comme il avoit bâti sa Maison sur un Rocher de cinquante ou soixante piés de haut, qui est au milieu de l'Ile. Des deux côtés du Rocher, nous avions applani quelques petits espaces, qui contenoient assez de logemens pour quatre-vingts personnes, c'est-à-dire pour le nombre que nous étions, avec

Leur retraite à la Briqueterie.

Description du Fort de Coligny.

(p) *Ibidem*, pp. 94. & suivante.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1557.

la salle du Prêche, qui servoit aussi de salle-à-manger. Mais, à l'exception de l'édifice du Rocher, où l'on avoit fait entrer un peu de charpente, & de quelques Boulevarts pour le canon, qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie, tout le reste n'étoit que de simples Loges, dont les Sauvages étoient les Architectes: bâties par conséquent à leur maniere, c'est-à-dire de pieux de bois, & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny. (q)

Observations de Lery sur le Pays & ses Habitans.

A cette description du Fort, l'Auteur joint les observations qu'il avoit faites sur les Naturels du Pays & sur ses productions; détail d'autant plus curieux, qu'il représente cette partie du Bresil & ses Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature, c'est-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, & que l'introduction des usages de l'Europe eût altéré le caractere des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la description générale, on se borne ici à suivre le Voyageur dans son retour, qui va présenter une scene fort étrange.

Etablissement projetté à la Briqueterie.

La Briqueterie, où les Protestans s'étoient retirés, étoit un lieu dans lequel on avoit construit quelques mauvaises Cabanes, pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche, ou que d'autres raisons appelloient du même côté. Cette retraite étoit assez commode pour faire naître à la Troupe fugitive le dessein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque espérance de s'y soustraire à l'autorité de Villegagnon, qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery assure même, sur le témoignage de Fariban, Capitaine du Vaisseau, qui étoit à l'ancre dans le Fleuve, que sans cette difficulté quantité d'autres Protestans seroient venus s'établir au même lieu. Fariban n'avoit fait le Voyage, que pour observer les circonstances, à la priere de plusieurs Personnes de distinction, qui pensoient à quitter aussi la France. Dès la même année, sept ou huit cens Personnes devoient passer au Bresil, sur de grandes Hourques de Flandres, pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot, Lery paroît persuadé qu'en peu de tems on auroit vu dix mille François, qui non-seulement eussent mieux gardé l'Ile & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à présent, sous l'obéissance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (r).

Province perdue pour la France.

Villegagnon renvoye les Protestans en France.

Quelques gens de Villegagnon, entre lesquels on nomme *la Chapelle* & *Boissy*, l'ayant quitté, dans l'intervalle, pour se rejoindre aux Protestans, la crainte d'une plus grande désertion le fit user de son autorité pour hâter

(q) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558, pour faire sa Cour au Roi, il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny, dans laquelle il mit à gauche du Fort, sur le Continent, une Ville qu'il nomma *Ville-Henri*. „ Et quoiqu'il ait eu assez „ de tems pour penser que c'étoit pure mo„ querie, l'a néanmoins derechef fait mettre „ en sa Cosmographie. Car pour moi, quand „ nous partîmes de ce Pays-là, qui fut plus „ de dix-huit mois après Thevet, je main„ tiens qu'il n'y avoit aucune forme de Bâ„ timens, moins Village, ni Ville, à l'en„ droit où il nous en a forgé une vraiment „ fantastique . . . Je lui confesse bien qu'il y „ a une Montagne, en ce Pays, laquelle „ les premiers François qui s'y habituerent, „ nommerent le *Mont-Henri*; comme aussi, „ de notre tems, nous en nommâmes une „ autre *Corguilleray*, du nom de Philippe „ de Corguilleray, Sieur du Pont, qui nous „ avoit conduits par-delà: mais il y a bien „ de la différence entre une Montagne & „ une Ville." pp. 101. & suiv.

(r) Pag. 437.

leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit sans difficulté les prendre à bord; avec la malignité d'ajouter, que „ si leur arrivée lui avoit causé „ beaucoup de joie, parce qu'il croyoit avoir trouvé ce qu'il cherchoit, il „ souhaitoit leur retour, puisqu'ils ne s'accordoient point avec lui". D'un autre côté, il leur envoya un congé signé de sa main: mais Lery le charge ici d'une noire trahison (*s*). Le Vaisseau, qui se nommoit le *Jacques*, ayant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coton, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Pays, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussitôt & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout ce qu'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin *Baudouin* du Havre, Maître du Vaisseau.

Trahison qu'on lui attribue.

C'est à l'Auteur qu'il faut laisser reprendre sa narration, sans autre soin que de réformer son style & d'abréger ses longueurs (*t*). Nous avions, dit-il, à doubler de grandes Basses, entre-mêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre sans la côtoyer, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, sans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *Bastonées*. Le Contre-Maître, surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du Vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoit peu-à-peu comme enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparerent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre desquels je fus, prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit soutenir le Navire avec deux pompes, jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur; & passant par le bois de Bresil, dont le Vaisseau étoit chargé, elle sortoit, par les canaux, aussi rouge que du sang de Bœuf. Les Mate-

Retour des Protestans.

Danger qu'ils courent de périr à leur départ.

(*s*) „ Dans un petit coffret qu'il donna „ au Maître du Navire, enveloppé de toile „ cirée, à la façon de la Mer, & plein de „ Lettres qu'il envoyoit par-deçà à plusieurs „ Personnes, il avoit mis aussi un Procès, „ fait & formé contre nous à notre insu, „ avec mandement exprès au premier Juge „ auquel on le bailleroit en France, qu'en „ vertu d'icelui il nous retînt & *fît brûler*, „ comme Hérétiques qu'il disoit que nous „ étions. p. 435. Quelque idée qu'on doive prendre de cette accusation, il est certain qu'on brûloit alors les Hérétiques à Paris.

(*t*) Il fait, à son départ, des réflexions fort singulieres. „ Pour dire adieu à l'Amérique, je confesse en mon particulier que „ combien que jaie toujours aimé & aime „ encore ma Patrie, voyant néanmoins, „ non-seulement le peu & presque point „ du tout de fidélité qui y reste, mais qui „ pis est les déloïautés dont on y use les „ uns envers les autres, & brief que tout „ notre cas étant maintenant italianisé, ne „ consiste qu'en dissimulations & paroles „ sans effets, je regrette souvent que je ne „ suis parmi les Sauvages, auxquels j'ai „ connu plus de rondeur qu'en plusieurs de „ par-deça, lesquels, à leur condamnation, „ portent titre de Chrétiens, p. 438.

lots & le Charpentier, qui étoient sous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laisserent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur présenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'ayant fait voir le même jour, nous prîmes la résolution d'y retourner. C'étoit aussi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit apperçu, dans ses recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ses Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aima mieux hazarder sa vie que ses Marchandises, & déclara qu'il étoit résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux Passagers une Barque pour retourner au Bresil; à quoi du Pont, que nous n'avions pas cessé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer aussi vers la France, & qu'il conseilloit à tous ses gens de le suivre. Là-dessus, le Contre-maître observa qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoyoit qu'on seroit longtems sur Mer, & que le Navire n'étoit point assez fourni de vivres. Nous fûmes six, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

On leur offre de retourner au Bresil.

Six y consentent.

On nous donna la Barque, où nous mîmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, un d'entr'eux qui avoit une singuliere affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déja: „ je vous conjure de demeurer avec nous. Considérez que si nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'espérance de nous sauver, soit du côté du Pérou, soit dans quelque autre Ile, que sous le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne devons jamais espérer aucune faveur." Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le tems ne me permettant plus de longs discours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Bresil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remercimens que je dois au Ciel, pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon ami. Nos cinq déserteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut si mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (v).

Comment Lery est engagé à demeurer à bord.

Sort de ceux qui quitterent le Vaisseau.

Le Vaisseau Normand remit donc à la voile „ *comme un vrai cercueil*, dit Lery, dans lequel ceux qui se trouvoient renfermés s'attendoient moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au fond des Flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les Basses, il essuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier; & ne cessant point de faire beaucoup d'eau, il seroit péri cent fois le jour, si tout le monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes." On s'éloigna ainsi du Bresil d'environ deux cens lieues, jusqu'à la vue d'une Ile habitable, aussi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie, non-seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nom-

Départ du Bresil pour le retour.

Premiers malheurs de cette navigation.

(v) L'Auteur ajoute, mais sans témoignage & sans preuve, „ qu'il les fit mourir pour „ la Confession de l'Evangile." pag. 442.

bre d'Oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les Mâts de notre Navire, où ils se laissoient prendre à la main; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un Moineau. A deux lieues sur la droite, nous apperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau; dernier malheur, qui nous auroit sans doute exemptés pour jamais du travail des Pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même sur sa Carte, & qui peut-être n'avoient jamais été découvertes (x).

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Petites Iles sans nom.

On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de sept semaines on n'avoit pas fait la troisieme partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de relâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots assuroient qu'on pouvoit se procurer des rafraîchissemens. Mais la plupart se déclarerent pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiseaux, qu'on apportoit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pilote, ayant pris hauteur, déclara qu'on se trouvoit droit sous la Ligne, le même jour où le Soleil y étoit, c'est-à-dire l'onzieme de Mars; singularité si remarquable, suivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres Vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés de l'Equateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile; mais sa Philosophie, moins éclairée que celle de notre siecle, jette si peu de lumiere sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

Singularité du passage sous la Ligne.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faisant son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le Vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut des mâts. Les cables, les cages d'Oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du Bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut si peu d'effet pour la reconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les appaiser, ils se jetterent l'un sur l'autre & se battirent avec une mortelle fureur.

Source des grands malheurs du retour.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu

(x) Leur position n'est point marquée. C'est une négligence ordinaire aux anciens Voyageurs. Faisons observer encore que ce n'est qu'à titre de singularité, que la Relation de Lery mérite un Extrait de quelque étendue.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1558.

Le Vaisseau s'ouvre.

de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le moyen de soulager ceux qui travailloient aux Pompes, remuerent si malheureusement quelques pieces de bois au fond du Vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, par où l'eau entra tout d'un coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables Ouvriers, forcés de remonter sur le Tillac, manquerent d'haleine pour expliquer le danger, „ & se mirent à crier, d'une voix lamentable, nous sommes perdus! nous sommes perdus! Sur quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant point „ de la grandeur du péril, ne pensoient qu'à mettre la Barque dehors en „ toute diligence, faisant jetter en Mer les panneaux qui couvroient le „ Navire, avec grande quantité de bois de Bresil & autres Marchandi- „ ses; & déliberant de quitter le Vaisseau, se vouloient sauver les pre- „ miers. Même le Pilote, craignant que pour le grand nombre de per- „ sonnes qui demandoient place dans la Barque, elle ne fût trop chargée, „ y entra avec un grand coutelas au poing, & dit qu'il couperoit les bras „ au premier qui feroit semblant d'y entrer: tellement que nous voyant „ délaissés à la merci de la Mer, & nous ressouvenant du premier naufrage „ dont Dieu nous avoit délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous „ allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les Pom- „ pes, pour empêcher le Navire d'aller à fond. Nous fîmes tant, qu'elle „ ne nous surmonta point. Mais le plus heureux effet de notre résolu- „ tion fut de nous faire entendre la voix du Charpentier, qui, étant un „ petit jeune Homme de cœur, n'avoit pas abandonné le fond du Navire „ comme les autres. Au contraire, ayant mis son Caban à la Matelote sur „ la grande ouverture qui s'y étoit faite, & se tenant à deux piés dessus „ pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence „ le souleva plusieurs fois, crioit en tel état, de toute sa force, qu'on lui „ portât des habillemens, des lits de coton & autres choses, pour empê- „ cher l'eau d'entrer pendant qu'il racoûtreroit piece. Ne demandez pas „ s'il fut servi aussitôt: & par ce moyen nous fûmes préservés (y).

Ignorance du Pilote.

On continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien son métier, ne sut plus observer sa route; & nous allâmes ainsi, dans l'incertitude, jusqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient sur l'eau, étoient si épaisses & si serrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le passage au Vaisseau (z). Là un autre accident faillit de nous perdre: „ Notre Canonier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, „ le laissa si longtems sur le feu qu'il rougit; & la flamme, ayant pris à „ la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du Navire, qu'elle „ mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'at- „ tachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de s'al- „ lumer promptement, & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous „ eûmes quatre Hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de

Le feu prend au Vaisseau.

(y) *Ubi supra*, pp. 455 & précédentes.
(z) *Ibid.* p. 456.

„ jours après; & j'aurois eu le même sort, si je ne m'étois couvert le visage de mon Bonnet, qui m'en rendit quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillés ".

Commencement d'une horrible famine.

Mais Lery met encore cette disgrace au nombre de celles qu'il a nommées son prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous restoit environ cinq cens lieues jusqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient si diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déja fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois, toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui se croyoit proche du Cap de Finistere en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des Iles Açores, qui en sont à plus de trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout d'un coup à la derniere ressource, qui étoit de balayer la *Soute*, c'est-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biscuit. „ On y trouva plus de vers & de crottes de Rats, que de miettes de pain. Cependant, on en fit le partage, avec des cuilliers, pour „ en faire une bouillie aussi noire & plus amere que suie. Ceux qui avoient „ encore des Perroquets, car dès longtems plusieurs avoient mangé les „ leurs, les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de „ Mai, que tous vivres ordinaires manquerent entre nous. Deux Mariniers, morts de male-rage de faim, furent jettés hors le bord: & pour „ montrer le très pitoyable état, où nous étions lors réduits, un de nos „ Matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuyé contre le grand mât, „ & les chausses avallées, sans qu'il put les relever, je le tançai, de ce „ qu'ayant un peu de bon vent il n'aidoit point avec les autres à hausser „ les voiles; le pauvre Homme, d'une voix basse & pitoyable, me dit, „ hélas! je ne saurois; & à l'instant il tomba roide mort ".

A quoi l'on est réduit à bord.

Embarras du côté de la Mer.

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une Mer si violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainsi le Vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros tems ôtoit l'unique espérance dont on pût se flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poisson. Aussi tout le monde étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes. „ Cependant, la nécessité faisant penser & repenser à „ chacun dequoi il pourroit appaiser sa faim, quelques-uns s'aviserent de „ couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Animal nommé Tapiroussous, les firent bouillir à l'eau pour les manger: „ mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les charbons: & lorsqu'elles furent un peu rôties, le brûlé ôté „ & raclé avec un couteau, cela succeda si bien, que les mangeant de „ cette façon, il nous étoit avis que ce fussent Carbonades de couenne de „ Pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir „ de court; & comme elles étoient aussi dures que cuir de Bœuf sec, il „ fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en „ avoient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits sacs de

Autres effets de la famine.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

„ toile, n'en faisoient pas moins de compte que font par deçà les gros U„ suriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jus„ ques-là, de manger leurs collets de maroquin & leurs souliers de cuir. „ Les Pages & Garçons du Navire, pressés de male-rage de faim, man„ gerent toutes les cornes des Lanternes, dont il y a toujours grand nom„ bre aux Vaisseaux, & autant de chandelles de suif qu'ils en purent at„ traper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que, sous „ peine de couler à fond, il ne fallût être nuit & jour à la pompe, avec „ grand travail ".

On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il pas sacrifier à l'élégance? „ Environ le 12 de Mai, reprend Lery, notre Ca„ nonier, auquel j'avois vu manger les trippes d'un Perroquet toutes crues, „ mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin de penser à „ nous défendre si l'on nous eut attaqués, nous eussions plutôt souhaité „ d'être pris de quelque Pirate qui nous eut donné à manger. Mais nous „ ne vîmes, dans notre retour, qu'un seul Vaisseau, dont il nous fut im„ possible d'approcher.

„ APRÈS avoir dévoré tous les cuirs de notre Vaisseau, jusqu'aux cou„ vercles des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de notre „ vie: mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée de chasser les Rats & „ les Souris, & l'espérance de les prendre d'autant plus facilement, que „ n'ayant plus les miettes & d'autres choses à ronger, elles couroient en „ grand nombre, mourant de faim, dans le Vaisseau. On les poursuivit „ avec tant de soin, & tant de sortes de pieges, qu'il en demeura fort „ peu. La nuit même, on les cherchoit à yeux ouverts, comme les Chats. „ Un Rat étoit plus estimé, qu'un Bœuf sur terre. Le prix en monta jus„ qu'à quatre écus. On les faisoit cuire dans l'eau, avec tous leurs in„ testins, qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas ex„ ceptées, ni les autres os, qu'on trouvoit le moyen d'amollir. L'eau man„ qua aussi. Il ne restoit, pour tout breuvage, qu'un petit tonneau de „ Cidre, que le Capitaine & les Maîtres ménageoient avec grand soin. „ S'il tomboit de la pluie, on étendoit des draps, avec un boulet au mi„ lieu, pour la faire distiller. On retenoit jusqu'à celle qui s'écouloit par „ les égouts du Vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. On „ lit dans Jean de Leon, que les Marchands qui traversent les Déserts „ d'Afrique, se voyant en même extrêmité de soif, n'ont qu'un seul re„ mede; c'est que tuant un de leurs Chameaux, & tirant l'eau qui se trou„ ve dans ses intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dit „ ensuite, d'un riche Négociant qui traversant un de ces Déserts & pressé „ d'une soif extrême, acheta une tasse d'eau, d'un Voiturier qui étoit avec „ lui, la somme de dix mille Ducats, montre la force de ce besoin; cepen„ dant, ajoute le même Historien, & le Négociant & celui qui lui avoit „ vendu son eau si cher, moururent également de soif; & l'on voit en„ core leur sépulture dans un Désert, où le récit de leur aventure est gra-

L'eau manque à bord.

Exemples de cette situation.

„ vé

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

„ vé fur une groffe pierre (*a*). Pour nous, l'extrêmité fut telle qu'il ne „ nous refta plus que du bois de Brefil, plus fec que tout autre Bois, que „ plufieurs néanmoins dans leur défefpoir grugeoient entre leurs dents. „ Corguilleray du Pont, notre Conducteur, en tenant un jour une piece „ dans la bouche, me dit avec un grand foupir: hélas! Lery mon Ami, „ il m'eft dû en France une fomme de quatre mille francs, dont plût à Dieu „ qu'ayant fait bonne quittance je tinffe maintenant un pain d'un fou & „ un feul verre de vin. Quant à Maître Richer, notre Miniftre, mort „ depuis peu à la Rochelle, le bon Homme, étant étendu de foibleffe, „ pendant nos miferes, dans fa petite Cabine, ne pouvoit même lever la „ tête pour prier Dieu, qu'il invoquoit néanmoins, couché à plat com„ me il étoit. Je dirai ici, en paffant, avoir non-feulement obfervé dans „ les autres, mais fenti moi-même pendant les deux cruelles famines où „ j'ai paffé, que lorfque les corps font atténués, la nature défaillante, „ & les fens aliénés par la diffipation des efprits, cette fituation rend les „ Hommes farouches, jufqu'à les jetter dans une colere, qu'on peut bien „ nommer une efpece de rage: & ce n'eft pas fans caufe que Dieu, me„ naçant fon Peuple de la famine, difoit expreffément que celui qui avoit „ auparavant les chofes cruelles en horreur, deviendroit alors fi dénaturé, „ qu'en regardant fon Prochain, & même fa propre Femme & fes En„ fans, il defireroit d'en manger (*b*); car, outre l'exemple du Pere & de „ la Mere, qui mangerent leur propre Enfant au Siege de Sancerre, & „ celui de quelques Soldats, qui, ayant commencé par manger les corps „ des Ennemis tués par leurs armes, confefferent enfuite que fi la famine „ eut continué, ils étoient réfolus de fe jetter fur les Vivans, nous étions „ d'une humeur fi noire & fi chagrine fur notre Vaiffeau, qu'à peine pou„ vions-nous nous parler l'un à l'autre fans nous fâcher, & même (Dieu „ veuille nous le pardonner!) fans nous jetter des œillades & des regards „ de travers, accompagnés de quelque mauvaife volonté de nous manger „ mutuellement.

Cruelle difpofition que la Famine infpire.

„ LE 15 & le 16 de Mai, il nous mourut encore deux Matelots, fans „ autre maladie que l'épuifement caufé par la faim. Nous en regrettâmes „ beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encourageoit par fon natu„ rel joyeux, & qui dans nos plus grands dangers de Mer, comme dans „ nos plus grandes fouffrances, difoit toujours: mes Amis, ce n'eft rien. „ Moi, qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant la„ quelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laiffois pas d'a„ voir toujours fecretement gardé un Perroquet que j'avois, auffi gros „ qu'une Oie, prononçant auffi nettement qu'un Homme ce que l'Inter-

Lery mange fon Perroquet chéri.

(*a*) Hiftoire d'Afrique, liv. 1. Cette édition du voyage de Lery étant de 1611, il compare ici la famine de fon Vaiffeau avec celle de Sancerre, pendant le Siege de 1573, où il s'étoit trouvé, & dont il avoit publié la Relation. „ Tant y a, dit-il, com„ me j'ai là noté, que n'y ayant eu faute ni „ d'eau, ni de vin, quoiqu'elle fût plus lon„ gue, fi puis-je dire qu'elle ne fut fi extrê„ me que celle dont eft ici queftion: car „ pour le moins avions-nous, à Sancerre, „ quelques racines, herbes fauvages, bour„ geons de vignes, & autres chofes qui fe „ peuvent trouver fur terre. p. 466."

(*b*) C'eft ce qu'on lit, en effet, au chap. 28 du Deutéronome, verfets 53 & 54.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

„ prete, dont je le tenois, lui avoit appris de la Langue Françoise & de „ celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand desir que „ j'avois d'en faire présent à M. l'Amiral, me l'avoit fait tenir caché „ cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner ; mais il „ fut sacrifié comme les autres à la nécessité, sans compter la crainte qu'il „ ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes: tout „ le reste, c'est-à-dire, non-seulement le corps, mais aussi trippes, piés, „ ongles & bec crochu, soutint pendant quatre jours quelques amis & „ moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquieme „ jour nous découvrîmes la terre. Les Oiseaux de cette espece pouvant „ se passer de boire, il ne m'eut pas fallu trois noix pour le nourrir dans „ cet intervalle.

Le Vaisseau arrive à la vue des Côtes de France.

„ ENFIN Dieu, nous tendant la main du Port, fit la grace à tant de Mi„ sérables, étendus presque sans mouvement sur le Tillac, d'arriver le „ 24 de Mai 1558 à la vue des Terres de Bretagne. Nous avions été trom„ pés tant de fois par le Pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance „ aux premiers cris qui nous annoncerent notre bonheur. Cependant nous „ sçûmes bientôt que nous avions notre Patrie devant les yeux. Après que „ nous en eûmes rendu graces au Ciel, le Maître du Navire nous avoua „ publiquement que si notre situation eut duré seulement un jour de plus, „ il avoit pris la résolution, non pas de nous faire tirer au sort, (com„ me il est arrivé quatre ou cinq ans après, dans un Navire qui reve„ noit de la Floride;) (c) mais sans avertir personne, de tuer un d'en„ tre nous, pour le faire servir de nourriture aux autres: ce qui me causa „ d'autant moins de frayeur, que, malgré la maigreur extrême de mes „ Compagnons, ce n'auroit pas été moi qu'il eut choisi pour premiere „ victime, s'il n'eut voulu manger seulement de la peau & des os."

Furieuse résolution du Maître du Navire.

Premieres circonstances de l'arrivée.

Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos Matelots avoient toujours souhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Bresil. Le Maître, ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la Chaloupe avec du Pont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions assez proche. Deux de nos Compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt au rivage, que l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneroient au Vaisseau. Fort longtems après, l'un des deux ayant lu les premieres Editions du Voyage de Lery, lui écrivit à Geneve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir sa santé. Les autres revinrent sur le champ avec toutes sortes de vivres, & recommanderent aux plus affamés d'en user d'abord avec modération. On ne pensoit plus qu'à se rendre à la Rochelle, lorsqu'un Navire François, passant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infestée par certains Pirates. L'impuissance où l'on étoit de se défendre détermina

(c) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit tuer sur Mer un Malheureux, nommé *la Chere*, & que l'Equipage, extrêmement affoibli, commença par boire son sang tout chaud. Il cite l'Histoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

tout le monde à suivre le Vaisseau dont on avoit reçu cet avis; & sans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau Port de Blavet.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1558. On va mouiller au Port de Blavet. Instruction pour les Voyageurs.

Pour l'instruction des Voyageurs, arrêtons-nous un moment aux observations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conservés que dans son style. „ Entre plusieurs Vaisseaux de guerre, qui se „ trouvoient dans ce Port, il y en avoit un de Saint Malo, qui avoit „ pris & emmené un Navire Espagnol revenant du Pérou, & chargé de „ bonne Marchandise, qu'on estimoit plus de soixante mille Ducats. Le „ bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet „ quantité de Marchands Parisiens, Lyonnois, & d'autres lieux, pour en „ acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car plusieurs d'entr'eux se trou„ vant près de notre Vaisseau, lorsque nous en voulûmes descendre, non„ seulement ils nous emmenerent par-dessous les bras, comme gens qui „ ne pouvoient encore se soutenir, mais apprenant ce que nous avions „ souffert de la famine, ils nous exhorterent à nous garder de trop man„ ger, & nous firent d'abord user peu à peu de bouillons de vieilles „ Poulailles bien consommées, de lait de Chevre, & autres choses pro„ pres à nous élargir les boyaux, que nous avions tous fort rétrécis. Ceux „ qui suivirent ce conseil s'en trouverent bien. Quant aux Matelots, qui „ voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt, échap„ pés à la famine, plus de la moitié creverent & moururent subitement. „ De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples Pas„ sagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur Terre ni sur Mer ". A la vérité, n'ayant sauvé que la peau & les os, non-seulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais aussitôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toute sorte de viandes, que moi particuliérement, lorsque je fus au Logis, & que j'eus approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché sur un lit, je dormis si bien cette premiere fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

Avec quelles difficultés les Protestans sont guéris.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les Médecins nous conseillerent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne divinssent enflés, depuis la plante des piés jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remede, dont je crois devoir la recette au Public. C'est du Lierre terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs; & le tout doit être mêlé ensemble dans un Plat sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillieres, comme de la bouillie, nous délivra tout d'un coup d'un mal, qui n'auroit pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous (*d*).

(*d*) *Ibid.* pp. 476 & précédentes.

Etablissement des François au Bresil. De Lery. 1558.

Inutilité du Procès fait par Villegagnon.

Mais Lery & ses Compagnons étoient menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient eu jusqu'alors aucune défiance. On doit se rappeller que Villegagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre, qui contenoit, avec ses Lettres, un Procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoyoit tout instruit aux Juges du premier lieu où le Coffre seroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parce que Villegagnon, qui étoit né en Bretagne, voulut écrire à diverses personnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais du Pont en connoissoit quelques-uns, aussi attachés que lui à l'Eglise de Geneve, qui loin d'avoir égard à ces odieuses accusations, les supprimerent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Effets des maux qu'avoit soufferts Lery.

Ils quitterent Hennebon, pour se rendre à Nantes, sans avoir encore la force de conduire leurs Chevaux, ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur Homme à pié, pour les conduire par la bride. Nos sens, dit Lery, étoient comme entiérement renversés. A Nantes, ils eurent encore, pendant huit jours, l'oreille si dure, & la vue si troublée, qu'ils craignirent d'être devenus sourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül; car Lery ne perd point une occasion de s'appuyer du témoignage des Livres Saints. Lorsque Jonathas, dit-il, après avoir goûté du miel au bout d'une baguette, déclara que sa vue étoit éclaircie, il fit assez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été pressé, qui la lui avoit obscurcie (e). Cependant ils furent si bien traités, qu'un mois après il ne leur restoit pas la moindre foiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Lery demeura fort foible; & les nouveaux malheurs du même genre, dans lesquels il retomba au Siege de Sancerre, acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite, en quittant la Ville de Nantes. D'autres circonstances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

Eclaircissement sur le Fort de Coligny & sur Villegagnon.

Mais il ne laisse point sans éclaircissement ce qu'il a déja dit, avec quelque obscurité, de l'établissement des François au Fort de Coligny. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette Place; & par sa faute elle tomba ensuite au pouvoir des Portugais, avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France, où il ne cessa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin, & mourut (f) au mois de Décembre 1571, dans une Commanderie de l'Ordre de Malte, nommée *Beauvais*, en Gâtinois, près de Saint Jean de Nemours.

(e) Pag. 484.
(f) Saisi d'un feu au corps, suivant quelques Ecrivains Protestans.

§. III.

Voyages & Etabliffement des Hollandois au Brefil.

INTRODUCTION.

On peut dire du Brefil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait fait fi peu de Voyages qui en portent le titre, & qu'en récompenfe il n'y en a pas non plus dont tant de Voyageurs aient eu l'occafion de parler (*a*); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complete, mais que pour en former une, on peut s'aider des lumieres qui fe trouvent difperfées dans un grand nombre de Relations. Il paroît feulement néceffaire de commencer par l'expofition de quelques événemens Hiftoriques, qui jetteront du jour fur mille obfervations qui en demandent: & nous l'emprunterons des Hiftoriens les plus exacts.

Entreprifes & Conquêtes des Hollandois au Brefil.

Le Portugal continuoit de jouir du Brefil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la folidité aux premiers Etabliffemens. Mais cette Couronne étant paffée, en 1581, fur la tête de Philippe II, Roi d'Efpagne, les guerres que ce Prince eut à foutenir contre la France & l'Angleterre, & furtout contre les Mécontens des Pays-Bas, qui formerent fous fon regne la République des Provinces Unies, lui lailferent peu de loifir pour s'occuper de fes acquifitions étrangeres. D'un autre côté ces nouveaux Républiquains, qu'il n'avoit pu retenir dans fa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop preffés de leurs affaires domeftiques, pour entreprendre d'affoiblir l'ennemi de leur liberté par des Conquêtes; mais ils firent de fi grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureufement leur Compagnie des Indes Orientales (*b*), ils fe virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas ceffé jufqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur Commerce.

Cette inftitution devint fatale aux Portugais dès fon origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoifes, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des prifes qui augmenterent leurs forces. Après cet effai, les Hollandois envoyerent Willekens au Brefil. Ils n'ignoroient point que ce Pays, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturellement riche & fertile. On a vu qu'il y avoit peu de grandes Maifons, en Portugal, qui n'y poffédaffent des terres. Les Brafiliens les plus voifins avoient été foumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe; & fi l'on excepte l'Entreprife des François, dont le fouvenir commençoit à s'éloigner, on y jouiffoit depuis longtems d'une paix profonde. Auffi les Gouverneurs ne s'y appliquoient-ils qu'au Commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois, qui s'y

(*a*) La raifon en eft fimple: c'eft que les Portugais, feule Nation de l'Europe qui faffe le voyage exprès, ne s'attachent gueres, par une politique qui leur eft commune avec les Efpagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la fituation du Brefil y fait fouvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occafion de jetter fur leur Journal ce qu'ils y obfervent en paffant.

(*b*) Voyez l'établiffement de cette Compagnie, au Tome VIII.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

étoient présentés pour la Traite, avoient été fort bien reçus des Indiens, parce que donnant les Marchandises à bon marché, il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avoit disposé tous les Naturels du Pays en leur faveur.

Telles étoient les conjonctures, lorsque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre, qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandois se rendit maître de San Salvador, Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de *Mendoça*, qui en étoit Gouverneur, n'eut ni le courage de se défendre, ni la prudence de se sauver. L'Archevêque seul (*c*), à la tête de son Clergé, entreprit de soutenir l'honneur de sa Nation, se retira dans un Bourg voisin, où il se fortifia, & causa dans la suite beaucoup d'embarras aux Conquérans. Mais ils firent un butin inestimable dans la Ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bresil.

Cette nouvelle jetta le Portugal dans une extrême consternation, qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Espagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Pays; dans l'espérance que n'ayant que cette ressource ils en seroient plus souples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de sa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équiperent, à leurs frais, une Flotte de 26 Vaisseaux. Toute la Noblesse s'empressa de contribuer à cet armement, soit par des levées de Troupes, soit en s'embarquant elle-même. Cependant, l'Espagne voulant y joindre aussi ses forces, les deux Flottes ne se trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic *de Tolede Osorio*, Marquis de *Valduesa*. Le nombre des Matelots & des Soldats montoit à douze ou quinze mille, & le passage fut assez heureux jusqu'à la Baie de tous les Saints.

Depuis la Conquête, les Hollandois avoient beaucoup souffert à San Salvador. L'Archevêque, avec quinze cens Hommes qui s'étoient rassemblés sous ses ordres, avoit souvent défait leurs Partis, leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués, lorsqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut, pour successeur, Dom Francisco de Moura. Mais ces changemens n'ayant point interrompu le blocus, la situation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Espagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes, sous la conduite de Dom Manuel de Menezez. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déja fatiguée par un long Siege. Le Gouverneur voulut faire quelque résistance; mais la Garnison, révoltée contre ses ordres, le força d'accepter une composition, le 10 d'Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile, & revint en Europe, fort délabrée par la tempête, qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne se borna point à la vengeance qu'elle prit en Europe, en faisant enlever quantité de Vaisseaux Portugais, où elle faisoit souvent un riche butin. Vers le milieu de l'année

(*c*) Il se nommoit Michel *Texeira*.

1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-sept Vaisseaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Troupes de débarquement étoient commandées par Thierry de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans sa navigation, jusqu'au nombre de quarante-six Vaisseaux; mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Bresil, puisqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cens Soldats, & quatre cens Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui coûterent trois sanglans combats. Les Brasiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à disputer vivement l'entrée de leur Pays. Mais Lonk détermina la victoire, en se postant sur le Récif, situé au Midi d'Olinde, & sur la pointe d'une longue Terre, où les Portugais avoient élevé un Fort sous le nom de Saint George.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le Pays, & les Hollandois en profiterent pour se rendre Maîtres du reste de la Capitainie: ils en fortifierent les principaux lieux, surtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Ministres d'Espagne à se remettre en possession d'un si beau Pays. On leva des Troupes; on arma une Flotte nombreuse, & l'on fournit de très grosses sommes. Les Espagnols s'étant déterminés à faire partir aussi quelques Vaisseaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit suffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, si la mortalité ne s'étoit pas mise dans les Troupes, avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être composées, il en mourut deux mille, & la crainte du même sort dispersa le reste. Il fallut employer la force, pour ramener les Déserteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, sur trente Vaisseaux, dont la moitié étoit à peine en état de soutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte ayant été renforcée aux Canaries par quinze Vaisseaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap Verd, elle se trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui sur la premiere nouvelle de son départ étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaisseaux & deux Yachts, furent extrêmement surpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne consistoit qu'en huit Galions; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Castille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaisseaux de Roi, & le reste de différentes sortes. L'inégalité des forces n'empêcha point Pater de risquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit sauter son Vaisseau; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même sort. Les Hollandois ne laisserent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaisseau Espagnol, qu'ils avoient pris dans le Combat. Oquendo, qui les suivoit, mouilla sur la Côte de Parayba, mit à terre douze cens Hommes, pour la garde du Pays, pourvut à la sûreté de la Riviere de Saint François, des Capitainies de Ségeripe & de la Baie de tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaise, commandée par

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

d'Albuquerque; mais il reprit ensuite la route de Lisbonne sans avoir pensé à faire le siege d'Olinde. Dans sa navigation il fut rencontré par une Flotte Hollandoise, qui maltraita furieusement la sienne.

L'ANNÉE suivante, Dom Frederic de Tolede, qui conduisit une autre Flotte au Bresil, causa peu de mal aux Hollandois. Ils ne se saisirent pas moins des Capitainies de Tamaraca, de Parayba, & de Rio Grande, qui ne leur coûterent que trois Campagnes.

EN 1636, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Bresil. Le Comte Maurice de Nassau, qu'ils choisirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jetta l'ancre, dans la Baie de tous les Saints, le 23 du même mois de l'année suivante. Des Troupes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les Possessions Hollandoises, il forma une Armée considérable, dont la plupart des Officiers connoissoient le Pays & les méthodes militaires des Portugais, contre lesquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses portes au Vainqueur, qui assiégea aussitôt la Citadelle de *Porvacaon*. La Garnison Portugaise y fit une fort belle défense; mais ayant été forcée de capituler, cette Conquête fut suivie de celle d'Openeda & d'autres succès importans.

LE Comte Maurice, ne voulant pas laisser aux Portugais le tems de respirer, entreprit de les affoiblir encore par une diversion: il envoya sur la Côte de Guinée, une Flotte considérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Mina. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la seconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie deSégeripe, dont ils se rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Bresil, se mirent sous leur protection, & leur demanderent du secours contre l'oppression de leurs anciens Maîtres. Le Comte Maurice leur envoya quelques Troupes, sous la conduite de *Gartouan*, qui, secondé par *Algodojo*, Cacique de Siara, mit le siege devant la Ville de ce nom, la prit, & conquit tout le reste de cette Capitainie.

CELLES du Paraiba & de Rio Grande paroissoient difficiles à conserver, parce que les Portugais y avoient des intelligences & des Places: le Comte employa toutes ses forces à se saisir des Places, s'assura des Indiens par toutes sortes de faveurs, fit rebâtir dans le Paraiba l'ancienne Ville de *Philippine*, & la nomma *Fredericstadt*, du nom du Prince d'Orange. Il tenta aussi de se rendre maître de San Salvador, où les Portugais s'étoient avantageusement rétablis: mais après s'être saisi des Châteaux d'*Albert*, de Saint Barthelemy & de Saint Philippe, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une sortie vigoureuse, la plupart de ses Officiers, ses Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette disgrace, joint à l'arrivée d'un secours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'abandonner les Châteaux, & de se retirer avec assez de précipitation.

L'AN-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

L'ANNÉE 1639 ne fut qu'une suite de malheurs pour les entreprises de l'Espagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en mer, sous les ordres du brave Fernand de Mascarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-six Vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptoit vingt-six Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée sur la route; & vraisemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Bresil, surtout dans un tems où les Troupes Hollandoises étoient fort diminuées & manquoient de provisions: mais en rasant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap Verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reste étant arrivé dans un triste état à San Salvador, Mascarenhas employa le tems à remonter ses Vaisseaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, ressource heureuse, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat: mais elle fut si lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour sa défense. Il attendoit, de Hollande, des secours qui arriverent à propos. L'Amiral *Loos* s'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaisseaux, de différentes grandeurs, & se trouvoit à quatre milles du Port d'Olinde lorsque les Portugais sortirent de la Baie de tous les Saints. Les deux Flottes se livrerent quatre furieux combats: Loos périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins à ses Troupes. Jacques *Huygens*, qui succéda au commandement, livra les trois autres, & n'y perdit que vingt-huit Hommes, tandis que la perte des Portugais & des Castillans fut de plusieurs mille. Une partie de leur Flotte échoua sur les écueils, nommés *Baxas de Roccas*, où les uns moururent de soif, & les autres n'eurent pas peu de peine à se sauver: le reste se dissipa. Enfin la discorde, qui se mit entre les deux Nations, acheva leur perte; & d'un si bel armement, il ne revint en Espagne que quatre Galions, avec deux Vaisseaux Marchands.

LE Comte Maurice ayant embarqué presque tous ses Soldats sur sa Flotte, ses Garnisons se trouvoient si affoiblies, que les Portugais du Bresil se flatterent de pouvoir se remettre en possession de quelques Places. Jean Lopez de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Brasiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Bresil Hollandois, y battirent quelques Troupes, & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu: ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Bresil, & réduits à chercher leur salut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaisseaux dans la Baie de tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Bresil Portugais, en fut si touché, qu'il proposa au Comte Maurice une convention stable, pour donner enfin des bornes aux hostilités: mais tandis que les Commissaires étoient occupés de cette négociation, on apprit au Bresil la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Espagne.

JEAN IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit besoin de toutes ses forces pour se soutenir contre l'Espagne, à qui la perte d'un

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

si beau Royaume causoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Espagne & le Portugal ensemble n'ayant pu chasser du Bresil leurs Ennemis communs, il y avoit peu d'apparence que dans la crise où l'on étoit, le Portugal en fut capable seul. Le nouveau Monarque ne pensa, au contraire, qu'à liguer avec lui les Hollandois contre l'Espagne. Tristan de Mendoça Hurtado, son Ambassadeur à la Haye, conclut avec eux une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une Trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut signé le 23 de Juin, 1641. Chacun étoit conservé dans la possession de ce qu'il tiendroit au jour de la publication; & les Ministres des deux Partis devoient s'assembler à la Haye, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale: il étoit même réglé que si l'on ne parvenoit point à ce but, la Trêve ne laisseroit pas de subsister & que le Commerce seroit libre, avec cette seule restriction, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des Marchandises venues du Bresil, ni les Portugais en Hollande.

MAIS il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces dispositions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuser de rendre quelques Places, qu'ils avoient prises depuis le tems marqué par la Trêve; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la résolution de laisser aux Portugais du Bresil la liberté d'agir pour ses intérêts, sans faire paroître qu'il y prît la moindre part. Ses Officiers, feignant par ses ordres de ne penser qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, employerent toute leur adresse à leur faire prendre le parti de renvoyer leurs Troupes en Europe. Le Comte Maurice s'y laissa tromper lui-même. Il crut la tranquillité si bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ses forces (c). Les Directeurs, que la Compagnie d'Occident avoit nommés pour gouverner après lui, étoient *Hamel*, Marchand d'Amsterdam, *Bassis*, Orfevre de Haarlem, & *Bullestraat*, Charpentier de Middelbourg, c'est-à-dire des esprits simples, & moins propres au

(c) M. le Clerc, dans son Histoire des Provinces-Unies, prétend qu'il fut rappellé, parce qu'il faisoit une si grande dépense au Bresil, qu'elle avoit fait baisser les actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eût été trompé par de fausses apparences, il assura „ qu'il s'étoit déja plaint, aux Etats „ Généraux, d'une économie mal entendue, qui avoit fait diminuer trop les „ appointemens des Officiers de la Compagnie, & surtout le nombre des Troupes, qu'on vouloit réduire à dix-huit cens „ hommes; forces insuffisantes pour tenir „ en bride les Ennemis de l'établissement „ Hollandois". Suivant le même témoignage, Maurice avoit aussi représenté „ que „ tout le monde se plaignoit du mépris „ que la Compagnie témoignoit pour ceux „ qui étoient à son service; que les Portugais, restés dans les Possessions Hollandoises, étoient des Ennemis cachés, qui „ soupiroient pour se revoir soumis à leur „ Roi, & qui devoient à la Compagnie des „ sommes considérables, qu'ils feroient bien-aises de ne pas payer; ce qui pouvoit „ causer tôt ou tard un soulevement: qu'il „ n'y avoit pas assez de Troupes pour la „ garde des Ports & des Forts; que ces „ mêmes Portugais se plaignoient qu'on „ ne leur laissoit point l'exercice de leur „ Religion aussi libre qu'on l'avoit promis; „ & que tout cela, joint à la différence de „ la Langue & des usages, leur donnoit une „ invincible aversion pour les Hollandois". *Histoire des Provinces-Unies*, *tom.* 1, *l.* 12. *pag.* 230. Ainsi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée: mais la Compagnie, suivant le même Historien, s'affoiblissoit en formant des entreprises au-dessus de ses forces. *Ibid.* p. 218.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conseil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouissoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moyens d'augmenter leurs richesses: ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix excessif; ils négligeoient les Fortifications, dont la plupart commençoient à tomber en ruines; ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépense des Garnisons, qu'ils croyoient inutiles pendant la Trêve.

Les effets d'une si mauvaise administration ne tarderent point à se faire sentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Cavalcante*, sçut échauffer tout d'un coup sa Nation. Il faisoit sa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Pays de Fernambuc, où il exerçoit l'Office de Juge des Portugais. Les nôces de sa Fille devoient se faire le 24 de Juin: il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, résolu de se saisir d'eux au milieu du Festin, de les massacrer, & de faire ensuite main basse sur le Peuple, qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce dessein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandises, payables à terme, dans l'espérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des complices. Cavalcante eut le bonheur de se sauver, avec les principaux Conjurés, & rassembla quelques Troupes, avec lesquelles il se mit à ravager les Terres Hollandoises. Envain le Conseil suprême de Fernambuc envoya faire ses plaintes au Gouverneur Portugais: non-seulement il protesta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette entreprise, mais il promit d'observer religieusement la Trêve. L'Ambassadeur de Portugal à la Haye donna les mêmes assurances au nom de son Roi.

Cependant, dès le mois d'Août suivant, il y eut une action fort vive entre quelques Troupes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part: mais peu de tems après, Cavalcante s'étant trouvé en état d'assiéger le Fort de Puntal, au Cap S. Augustin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut assez qu'on lui envoyoit sous main du secours. Le lendemain, une Flotte de vingt-huit Vaisseaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs protesterent aussi qu'ils n'avoient aucune connoissance de la conspiration, & se fournirent de rafraîchissemens, avec lesquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuerent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaise avoit eue de huit Vaisseaux de guerre, qui étoient restés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, sous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorsqu'ils eurent appris que sept des Vaisseaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On sçut ensuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoso quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquerent Serinhaim, & forcerent la Garnison Hollandoise de se rendre après huit jours de siege.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les hostilités continuerent vivement, sans que la Cour de Lisbonne changeât de conduite; c'est-à-dire que pendant qu'on se battoit au Bresil, le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés, & promettoit même de punir le Gouverneur du Bresil, si l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Historien des Provinces-Unies assure que les preuves ne manquoient point à la Haye. „ On y „ produisit, dit-il, une Lettre envoyée à la Baie de tous les Saints, & „ signée de la propre main du Roi, qu'on avoit trouvée dans un pe- „ tit Bâtiment qui y portoit des munitions, & qui avoit été pris par „ les Algériens: ils avoient vendu leur prise, & les papiers étoient tom- „ bés entre les mains d'un Juif, qui avoit une Correspondance à Am- „ sterdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci l'avoient remise à la Compagnie, „ qui la fit voir aux Etats Généraux. Elle servit encore à découvrir qu'un „ Juif, arrivé du Bresil avec le Comte Maurice, avoit eu quelque con- „ noissance du dessein des Portugais, & que le complot de Cavalcante „ avoit été tramé avant le départ du Comte Maurice. Ce Juif fut ar- „ rêté, & condamné à une grosse amende; mais il eut l'adresse de se „ sauver de sa prison (*d*)."

Quel moyen de convaincre un Roi, qui s'obstine à désavouer toute sorte de preuves? Les Etats Généraux n'ayant pas laissé de donner des ordres pour armer puissamment en Hollande, le Roi de Portugal poussa la dissimulation jusqu'à les faire avertir, par son Ambassadeur, qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement: qu'ils trouveroient, dans leur entreprise, plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient; que les Soulevés du Bresil avoient six mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie; qu'avec ces forces, il seroit difficile aux Hollandois de les réduire, & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur faisoit de les soumettre lui-même, s'il pouvoit s'accorder sur le reste avec les Etats Généraux. L'Historien, faisant observer que si la Lettre n'étoit pas une supposition, il étoit visible que les Etats se laissoient tromper, n'explique leur aveuglement que par une profonde disposition de la Providence, qui ne vouloit pas permettre que tout le Commerce de l'Orient & de l'Occident tombât entre les mains d'une seule Nation. L'expérience, dit-il, a fait voir qu'elle ne seroit pas devenue plus vertueuse par l'augmentation de ses richesses (*e*). D'un autre côté, les Portugais comptoient de leur en imposer facilement, depuis le Traité avantageux qu'ils avoient conclu, le 20 Mars de la même année avec leur Compagnie d'Orient, par lequel ils étoient demeurés, en effet, maîtres de toute la Canelle, en promettant d'en porter au Fort de Gale, où les Hollandois étoient établis, dans l'Ile de Ceylan, cinq cens quintaux à un prix réglé, sans qu'il leur fût permis d'en prendre eux-mêmes, ni d'en planter dans l'Ile (*f*).

Pendant environ dix ans, la guerre fut continuée au Bresil, avec les mêmes déguisemens de la part du Roi de Portugal & de ses Gouverneurs,

(*d*) Le Clerc, *ubi sup.* p. 232.
(*e*) *Ibidem.*
(*f*) Aitzema, Tom. 3. p. 28.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

qui se prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux de se contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils sentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoissant qu'il n'y avoit rien de sincere à se promettre des Portugais sur l'affaire du Bresil, ils résolurent, pour les mettre à la raison, de se joindre au Protecteur de la République d'Angleterre: mais jugeant aussi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaisseaux de guerre, qui devoient se rendre d'abord à la Riviere de Lisbonne, & demander raison au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorsqu'on reçut, au commencement de Mai, la triste nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ce que les Hollandois avoient possédé dans le Bresil.

On douta d'abord d'une si fâcheuse information. Les Commissions, qui avoient été données pour courir sur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de la République fut confirmé dans le cours du mois suivant. Il y avoit alors, à Lisbonne, un grand nombre de Vaisseaux Marchands d'Amsterdam, que le Roi de Portugal auroit pû faire arrêter; mais il prit le parti de les laisser libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & se réserver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

Schonembourg, Président du Conseil du Bresil, & *Hacks*, un des Conseillers, qui arriverent en Zelande le 13 de Juillet, après un voyage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux: il contenoit en substance, qu'ayant souvent informé les Etats de la situation des affaires au Bresil, les explications qu'ils ne s'étoient pas lassés d'envoyer avoient donné le tems de prévenir les disgraces qui venoient d'arriver: qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres nécessités; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoise le respect qu'elle devoit à ses Chefs: qu'ils avoient pris patience, dans l'espoir qu'on leur donnoit de les secourir; mais que ces secours ayant été différés trop longtems, les Portugais avoient enfin saisi l'occasion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de soixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Brasiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fournissoit abondamment des munitions & des vivres: qu'ils avoient eu soin de faire un Journal des opérations, qui seroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Troupes seroit justifiée: qu'ils n'avoient rendu les Places, qu'avec l'approbation & le conseil de Schouppe, Général de la République, des autres Officiers, des divers Colleges, & même des Juifs.

Ils représenterent que toutes les Troupes, c'est-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, se plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à servir trois fois plus longtems qu'elles ne s'y étoient engagées; que longtems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

& d'habits; que le desespoir d'être négligés, jusqu'à ne pas recevoir un sols de paie, en avoit porté une partie à passer au service des Portugais; que d'autres s'étant cachés dans les Vaisseaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la nécessité de les en tirer par force & de les faire pendre; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penser à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuse délivrance; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaisseaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques prises, mais insuffisantes pour l'entretien des Garnisons, ou pour empêcher que les Portugais ne se remissent en possession de tous les Pays qu'ils avoient perdus; qu'ensuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Troupes avoient été payées; mais que leur misere n'avoit pas diminué, parce qu'avec de l'argent même elles n'avoient pû trouver des vivres: que si dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrêmité, il ne s'ensuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des passeports pour se retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette disposition par des Billets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par lesquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Billets que Schonembourg avoit conservés: que là-dessus les Soldats avoient menacé de piller le Récif, ce qu'ils avoient déja fait à Stamarica & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voyant ses malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ses Magistrats de composer avec les Portugais: enfin, que si l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit considérer encore que tous les Brasiliens qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande étoient en danger de tomber dans un esclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San Salvador & dans plusieurs autres Villes, lorsque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour conclusion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de secours régulier, quoiqu'on eût fait souvent de tristes peintures de l'état des affaires du Bresil. Cet Ecrit étoit signé du nom de ceux qui le présentoient.

SCHOUPPE, qui étoit arrivé aussi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les Troupes au Bresil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de sa situation, surtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoûtés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire passer en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moyens qui restoient, pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient coûté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations: que des raisons si fortes avoient obligé le Gouvernement du Bresil à rendre Olinde & le Récif aux Portugais, pour sauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre; qu'il n'y avoit pas eu d'autre ressource, 1o. parce que le nom-

bre des Troupes ne suffisoit plus pour la défense des Places; 2o. parce que les Soldats, mal payés & mal entretenus, avoient regardé l'arrivée des Portugais devant le Récif, comme la fin de leurs propres maux, & qu'ils avoient déclaré que leur résolution étoit de piller la Place, pour se payer par leurs propres mains, plutôt que de faire aucune fonction militaire; 3o. parce qu'il ne restoit qu'un seul Vaisseau pour la défense de la Côte, contre soixante-huit Vaisseaux Portugais, & que ce Vaisseau même, après avoir refusé d'entrer dans le Port du Récif, avoit mis en Mer; 4o. parce que la Place manquoit de munitions de guerre, & qu'elle étoit particuliérement sans méche.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires, & l'on crut y trouver plusieurs contradictions. L'Historien est persuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes; & que les intérêts particuliers avoient prévalu sur l'utilité publique. Cependant, après une longue discussion, les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Président de Schonembourg, Hacks, & Schouppe. On leur donna des Juges, choisis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit prétendre depuis le 20 de Janvier, jour de la Capitulation du Récif, & condamné à tous les frais de la Justice; châtiment léger, s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent absous.

Les Portugais, contens du succès de leur politique, qui ne leur avoit coûté que de la patience par sa lenteur, ne refuserent point aux Hollandois, qui se trouvoient encore dispersés en divers lieux du Bresil, la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entreprise, de la part des Etats Généraux, ou de la Compagnie Hollandoise d'Occident, pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais sans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette disgrace. Enfin, s'appercevant qu'ils ne faisoient que nuire aux Sujets de la République, qui avoient des liaisons de Commerce à Lisbonne, la Province de Hollande fut la premiere qui se détermina, le 1 de Mars 1661, à faire une Députation aux Etats Généraux, pour représenter aux autres Provinces, que quelques plaintes qu'on eût à faire contre les Portugais, il étoit tems de penser à la Paix. On en trouvoit une occasion favorable, dans la médiation du Roi d'Angleterre, Charles II, qui vouloit épouser l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déja de proposer une suspension d'armes, en attendant qu'il fût assez instruit des différends de la République avec les Portugais, pour se rendre plus utile à la pacification par ses soins. Cependant la Députation de la Province de Hollande, qui se fit le 5 de Mars, parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité, le Portugal devoit commencer par la restitution du Bresil. A l'égard de la suspension d'armes, elles prétendirent aussi, que loin d'y penser sitôt, il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propositions raisonnables, & les demander armes en main. On ne laissa point de faire passer, en Angleterre, les Pieces qui pouvoient faire connoître la mauvaise foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaise, &

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

quelque parti qu'on pût prendre, sur les offres d'Angleterre, on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de souffrir que les négociations avec les Portugais se fissent ailleurs qu'en Hollande. Ce reste de fermeté servit peut-être à les avancer: elles commencerent bientôt à la Haye, sans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénouement, qui décida du sort d'une grande Région, ne peut être supprimé.

Traité qui rend le Bresil aux Portugais.

Les Portugais ayant consenti à traiter, par un Ministre qu'ils envoyerent aux Etats Généraux, leur firent représenter que la proposition, de leur rendre les Terres qu'ils avoient possédées au Bresil, ne pouvoit jamais être acceptée; mais qu'ils avoient déja offert de donner un équivalent en argent, & fait sentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Espagne, qui s'attribuoit des droits sur tout ce que la République y possédoit; que la Cour de Lisbonne avoit fait publier, l'année précédente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaise, & qu'on ne lui avoit fait là-dessus aucune réponse; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fît connoître la derniere résolution des Etats.

On ne se hâta point de s'expliquer sur ces représentations: cependant on prit enfin le parti de commencer sérieusement les conférences avec le Ministre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que sur les matieres qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que sur les demandes qu'on avoit déja faites au Portugal: mais la Hollande, qui prévoyoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le 23 de Mai, le Ministre Portugais offrit, 1°. de donner pour équivalent la somme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel, & autres marchandises; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saint Ubes*; 3°. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du Bois de Bresil; 4°. de payer ce qui étoit dû aux Particuliers; 5°. de faire publier la paix, aussitôt que la ratification seroit arrivée.

Après ces offres, il s'éleva une contestation dans l'Assemblée, sur la distribution de la somme offerte: les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plaignirent amérement de ce que le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal: la Zelande demeuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Bresil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussitôt qu'il auroit fou-

Etablissement des Hollandois au Bresil.

foumis le Portugal, il leur rendroit fidellement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prifes à la Compagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, fuivant le cinquieme article de la Paix de Munfter. On vit, dans cette occafion, un parfait accord entre l'Efpagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort oppofées: mais comme l'Efpagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la foumiffion, les Zelandois ne virent pas retomber, non plus, le Brefil au pouvoir de la République.

Malgré tous les obftacles, & fans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui fe déclarerent pour la Paix, elle fut fignée le 6 d'Août, à la Haye, par le Comte de Miranda, Ambaffadeur de Portugal, & par fix Commiffaires des Etats, & publiée enfuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faifoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque chofe qui ôtât au Roi de Portugal le pouvoir d'obferver tout ce qu'il venoit de promettre à la Haye, les Etats ftipulerent, par un article féparé, qui fut figné le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit caufer aux Hollandois, & que le refte du Traité n'en feroit pas exécuté moins fidellement. On convint auffi avec l'Ambaffadeur Portugais, qui devoit partir inceffamment pour Lisbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il fe feroit montrer l'original du Traité de fa Cour avec les Anglois, pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en enverroit auffitôt un Extrait authentique à la Haye; qu'enfuite il ne feroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accompliffement du Traité dans cette partie; & que s'il manquoit fur ce point, ou s'il fe paffoit une année, après la fignature de cet article, fans que l'équivalent fût payé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & fes Sujets, qu'elle avoit eus avant la conclufion du Traité.

Tous les articles furent dreffés en Latin, au nombre de vingt-fix. Quoiqu'on en ait rapporté quelques-uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention fi folemnelle, en vertu de laquelle le Portugal eft demeuré maître du Brefil, c'eft-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire fouhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus effentiel (g). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

Le Roi & le Royaume de Portugal s'engageoient à payer, aux Etats des Provinces-Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette fomme en Argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Ces Marchandifes devoient être taxées au prix courant. Si la fomme ne fe trouvoit pas complette, en Argent, ou en Marchandifes ftipulées, le Roi fe réfervoit la liberté d'y fuppléer à fon choix, foit par quelque Marchandife d'une autre efpece, foit en relâchant les droits

(g) On le tire d'Aitzema, au Tome II. des Réfolutions fecretes, pp. 309 & fuivantes.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

que les Marchands Hollandois payoient sur d'autres Marchandises, achetées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les payemens devoient se faire en seize parties égales, dont la premiere se payeroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été prise au Bresil, & qui seroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il se vendoit en Portugal; & si l'on ne pouvoit convenir du prix, on supprimeroit en leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de sorte qu'il leur seroit libre d'en acheter de ceux qui le vendoient, indifféremment & dans la quantité qu'ils le desireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute sûreté, du Portugal au Bresil, & du Bresil au Portugal, en payant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture: ils pourroient aussi naviger, du Bresil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la soumission d'accorder l'entrée de leurs Vaisseaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandises, les peser, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, sans exception, des mêmes privileges dont les Anglois jouissoient alors, ou jouiroient à l'avenir. Après avoir une fois payé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaise sans en payer de nouveaux; ils pourroient même charger des Marchandises, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les transporter dans quelque Port appartenant au Portugal, sans payer rien de plus que les Sujets mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iles & Ports de cette Nation, sur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Pays, y séjourner, y commercer, y porter toutes sortes de Marchandises par Mer, ou par les Rivieres, ou par Terre, s'y établir des Magasins & des Maisons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés sous aucun prétexte; & si ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal seroit obligé de leur donner satisfaction; comme il auroit les mêmes droits contr'eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hostilité cesseroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la signature du Traité, & dans les autres Pays lorsqu'il y auroit été publié. Ce qu'on se prendroit mutuellement, dans cet intervalle, seroit restitué; mais ce qu'on se seroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en possession; seul moyen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (*h*).

(*h*) On voit par ce dernier article, observe l'Historien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, ce qu'elle avoit pris sur les Portugais aux Indes Orientales, étoit confirmée dans sa possession, & qu'elle n'avoit aucun

La plupart des autres articles regardoient la sûreté du commerce Hollandois en Portugal, surtout la liberté d'y exercer leur Religion, sans avoir rien à souffrir, pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs Vaisseaux, ou dans leurs Maisons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité soit formel sur ce point, l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans, que peu de Hollandois se hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quelques Ports de Mer, où ils sont rassurés par la protection des Ambassadeurs & des Consuls. „ Au Bresil, remarque l'Historien de leur Nation, & dans les Colonies d'Afrique, „ où cette ressource manque, il n'est pas sûr de professer une autre Religion que celle des Portugais, s'il n'arrive qu'on y soit jetté par la tempête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y pourroient faire, dépend si fort des Gouverneurs & autres Officiers des Ports maritimes, „ qu'on en reçoit des insultes, qui en ont éloigné toutes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'est se jetter dans de si grands frais & „ de si ennuyeuses longueurs, que personne n'aime à s'y exposer. Ainsi „ cette liberté, que les Traités de 1661 accordent aux Hollandois comme „ aux Anglois, de naviger dans toutes les possessions Portugaises d'Afrique „ & d'Amérique, n'est qu'une faveur apparente, ou qui n'a quelque réalité que dans le Portugal même ".

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Combien les Hollandois sont gênés dans les Etats Portugais.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne pensant qu'à s'étendre, ils s'avancerent au Midi vers la Riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Iles qui sont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent si bonnes, & si convenables à leur Domaine du Bresil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passerent tout-à-fait le Fleuve; & trouvant d'autres commodités dans la Guiane, ils s'en saisirent de même, & s'en assurerent la possession par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Bresil. A ce compte, à force de passer des Rivieres, ils y auroient pû comprendre l'Amérique entiere, s'ils avoient eu de quoi soutenir leurs prétentions. Les désordres qui arriverent dans la Colonie Françoise de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems, jusqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone, que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent si bien, que lorsqu'on y fit attention il ne fut pas possible de les en chasser: ils se sont même avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui les sépare actuellement des François.

Usurpations des Portugais.

sujet de plainte: il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eût à se plaindre. Mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Particuliers, sans aucune certitude de la finir avec avantage? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Bresil, qu'avec une Armée considérable & des soins infinis, parce que ce Pays étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit pas possible d'en chasser, & qu'on n'avoit pas même assez de monde pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis longtems, que les Habitans des Provinces Unies ne sont pas propres à faire des Colonies & à les conserver, quoique les Espagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réussi, surtout en Amérique.

Etabliſſement des Hollandois à Surinam.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS A SURINAM.

D'UN autre côté, les Hollandois, chaſſés du Breſil, ſongerent à ſe dédommager de leurs pertes, par un autre Etabliſſement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un ſur la Riviere de Surinam; mais les Terres y étant marécageuſes & mal-ſaines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en faiſit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la patrie n'eſt qu'un Marais, s'en accommoderent mieux; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (*i*). Il ſemble que la Nation Hollandoiſe ſoit née pour faire valoir des Marais, où les autres peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds ſtériles (*k*). Elle a trouvé ſur les bords de la Riviere de Surinam une Terre humide & bourbeuſe (*l*), où elle n'a pas laiſſé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia* (*m*), proche du Bourg de Paramaribo; & cette Colonie, accrue par des François refugiés, eſt devenue floriſſante. Elle appartient à différentes Sociétés (*n*), dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques particuliers ont commencé des Habitations ſur la *Berbice*, à l'Oueſt de Surinam; mais ces Etabliſſemens ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès (*o*).

(*i*) On verra, dans la ſuite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belgie, dans l'Amérique Septentrionale.

Nota. La Nouvelle Belgie leur fut enlevée, même en pleine paix; ainſi la Ceſſion de Surinam, que leur firent les Anglois, par le Traité de Breda en 1667, n'étoit qu'une eſpece de compenſation de cette perte. Dans le cours de la Guerre ſurvenue depuis entre la Grande Bretagne & les Etats Généraux, ceux-ci recouvrirent la même Province, en 1673; mais ils la rendirent à la Paix, concluë l'année ſuivante. R. d. E.

(*k*) Ceci eſt contradictoire à la remarque qu'on vient de faire, *Note* (*h*), & que l'expérience a d'ailleurs ſuffiſamment démentie dans les deux Indes. R. d. E.

(*l*) Voici l'idée qu'en donne l'Hiſtorien de la République: Charles II, dit-il, envoya ordre, le 9 Juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poſte aux Hollandois. Il eſt ſur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquieme degré de Latitude Nord; (5 deg. 49 min. ſuivant M. de la Condamine). Le terrein y étoit alors extrêmement mal-ſain, parce qu'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le deſſéchât, & que le vent ne contribuât au même effet. Mais enfin, après avoir vu qu'on en pouvoit tirer beaucoup de ſucre, on y a fait un ſi grand abatis de bois, qu'il eſt devenu beaucoup plus ſain en ſe desſéchant; ce qui a fait groſſir conſidérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit demeuré longtems, & qui étoit revenu riche, diſoit que ſi les Provinces-Unies n'en tiroient autant, ou plus, que des Indes Orientales, ce ſeroit leur faute. En effet, la Colonie, n'ayant fait qu'augmenter, s'eſt étendue le long de la Riviere, du Nord au Sud. Elle envoya bientôt une très grande quantité de ſucre brut en Hollande; & depuis peu de tems on a eſſayé d'y planter du caffé, qui y a très bien réuſſi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems, quand on aura ſçu, par l'expérience, la meilleure maniere de le cultiver. *T.* 3. *l.* 15. *p.* 241.

(*m*) On prétend, au contraire, que cette Forteresse a été conſtruite par les Portugais. Les Zelandois l'ont ſeulement repriſe ſur les Anglois qui s'en étoient emparés de force. Mais on a bâti depuis une nouvelle Forteresse nommée *Amſterdam*, de l'autre côté de la Riviere, dont l'entrée eſt de plus défendue par deux Redoutes; outre le Fort *Sommelsdyck*, ſur la Riviere *Commewyne*. R. d. E.

(*n*) Il n'y a qu'une ſeule Société, compoſée de la Compagnie Occidentale, de la Ville d'Amſterdam, & de la famille de Sommelsdyck; chacune pour un tiers. R. d. E.

(*o*) A la vérité, les Etabliſſemens ſur la *Berbice*, ſans parler ici de *Demerary* & d'*Eſſequebo*, encore plus à l'Oueſt, ne ſont point à comparer à la Colonie de Surinam; mais ils ne laiſſent pas que d'être très importans & de devenir de jour en jour plus floriſſans. Nous nous réſervons de donner, dans le Volume ſuivant, une Deſcription exacte de ces riches Colonies, dont les Editeurs de Paris,

t à se dédom-
que Méridio-
a Riviere de
ils les aban-
eres plus de
accommode-
leur faveur,
oit née pour
n terroir in-
a Riviere de
aissé de bâtir
oo; & cette
nte. Elle ap-
les Occiden-
bitations sur
é moins en-

revenu riche;
s n'en tiroient
es Orientales,
, la Colonie,
est étendue lo
au Sud. Elle
le quantité de
depuis peu de
caffé, qui y
iendra encore
on aura sçu,
maniere de le:

re, que cette
les Portugais.
eprise sur les
rés de force.
elle Forteresse
côté de la Ri-
défendue par
Sommelsdyck,
d. E.
iété, compo-
le, de la Vil-
de Sommels-
. d. E.
émens sur la
rary & d'*Esse-*
ne sont point
nam; mais ils
importans &
lus florissans.
, dans le Vo-
exacte de ces
urs de Paris,

38 37 36 35

1
2
3
4
5
6
7

Miel
Pointe de Tubaram
Urcas ou les Ourques
Basses de St. Roc
Pointe de Petetinga
Cap St. Roc
Port Thor
les Rois Mages
Rio Grande
GRANDE
la Ville Neuve
Tareiri
Curematay
CAP.E
Camaratibe
DE
Aroay
aguaba
Paraiba
PARAIBA
R. Paraiba



Equateur ou Ligne Equinoctiale
CAPITAINIE DE PARA
CAPITAINIE DE MARAGNAN
CAPITAINIE DE S
PARTIE
L'Intérieur du Pays n'est pas
Les Nations errantes qui l'habitent
TAPUYAS
BRES
Para
Baie de Soleil
Montagne de Gurupi
I. de St. Jean
Baie de Carsapocira
S. Louis de Maranha
Lac Maracu
Cabelho da Velha
Cuma
Tapui-Tapera
Sipotuba
Grande Coroa
Grandes Lancoes
Recif
Riv. Camocin
Aricatimerin
Pointe de Tortuga
Riviere de Saint François
Baie de T
CARTE DU BRESIL
Prem. Partie
Depuis la Riviere des Amazones jusqu'à-la Baie de Tous les Saints
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
Echelle de Lieues Communes de France.
5 10 15 20 25 50 75 100
Tiré de la Carte de l'Amerique de Mr. Danville.
A. v. Krevelt, sculpsit. Amsteldam 1772.


Ligne Equinoctiale
44
43
42
41
40
39
38
37
36
35
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
Aricatimerim
Pointe de Tortuga
Pointe des Basses
Pointe de Mocoripé
Pointe de Peva
R. Perpera
Port de S. Lucar
Pointe Agebarann
Baie Pioba
Cap Corso
Pointe du Miel
Chevaux
Pointe de Tubaram
Urcas ou les Ourques
Basses de St. Roc
Montagne de Gumamé
Port des Panthery
NIE DE SEARA
IE DU
Pointe de Petetinga
Cap St. Roc
Les Rois Mages
Rio Grande
la Ville Neuve
Aldea R. Woraseu ou Village des Salines
CAPIE. DE RIO GRANDE
Tareiri
Curematay
CAPIE. DE PARAIBA
Paraiba
Itamaraca
Olinde ou Fernambuc
Bocairu
Cirianhara
Cap. S. Augustin
CAPIE. D'OLINDE
térieur du Pays n'est pas connu
s errantes qui l'habitent sont nommées
TAPUYAS
E S I L
Port Calvo
Chute ou Cataracte
Riviere de Saint François
Lagunes
R. S. Michel
CAPIE. DE SERGIPE
R. de S. François
Isabelle
Itapuam
Sergipé du Roi
R. Vazabarris
Sergipé ou Rio Real
Baie de Tous les Saints
Longitude Occidentale du Meridien de Paris.
Amsteldam 1772.

la Colonie. Un Particulier, qui y avoit de- riches Colonies, dont

LA même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Bresil, possede encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Isles, de celles qu'on nomme *sous le Vent*. La principale est *Curaçao*, qui se prononce *Curaço*: les deux autres sont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquisition de Curaçao à l'année 1634 (*p*).

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS A SURINAM.

§. IV.

Description du Bresil.

INTRODUCTION.

QUOIQU'UNE partie des noms qu'on va lire, ait déja paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à se dispenser de l'embarras de les recueillir dans une Description plus réguliere. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point si tard à nous écarter de notre méthode.

C'EST aux guerres presque continuelles que les Portugais ont eu à soutenir contre les habitans naturels du Bresil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres; mais quel-

soit prévention, soit ignorance, parlent ici avec tant d'indifférence ou de mépris, & ce ne sera pas, sans doute, une des moins intéressantes additions que nous aurons faites à cet Ouvrage. R. d. E.

(*p*) Pendant que les Etats, dit le même Historien, travailloient à faire des Conquêtes au Bresil, ils penserent à se procurer aussi quelque Ile. Ils jetterent les yeux sur celle de Curaçao: elle est au douzieme degré de Latitude Septentrionale, peu éloignée de la Côte de Venezuela; & sa longueur est de sept lieues, sur trois de largeur. Elle est fertile: on y nourrit du Bétail; il y avoit divers bois de teinture: mais ce n'étoit pas pour cela qu'on voulût en faire la conquête; c'étoit pour la faire servir de retraite aux Vaisseaux Hollandois, que la Compagnie envoyoit croiser dans ces Mers, sur les Espagnols qui alloient, de la Nouvelle Espagne & de las Honduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoya quatre Vaisseaux & quelques Troupes, qui réduisirent facilement le Gouverneur Espagnol à se rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il seroit transporté au Continent avec toute sa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient, outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aises d'y retenir, parce qu'ils en espéroient quelques services pour leur établissement. Cette Ile est encore entre les mains des Hollandois, & sert plutôt à recevoir des Vaisseaux de cette Nation, qui vont négocier sur la Côte avec les Espagnols, malgré les défenses du Roi d'Espagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'Ile ne peut exciter l'envie: elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent subsister en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes sortes de voies. l. 3. p. 150.

Bonnaire est à 12 degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence est de 16 ou 17 milles, & ses Côtes sont fort escarpées. Elle est moins fertile que Curaçao, mais le bois de teinture y est encore plus abondant. Pour peu que le tems soit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de 3 lieues de long, & n'est éloignée que d'environ 8 milles du Cap. *S. Romain*. Entre plusieurs Montagnes, elle contient une qui s'éleve en pain de sucre. Une autre petite Ile, qui en est fort voisine, lui forme un Port commode, de 5 ou 6 brasses d'eau, sur un fond de vase. De toute autre part les Côtes sont escarpées. *Laet*, *liv.* 18. *ch.* 16.

Nota. Outre ces trois Iles *sous le Vent*, les Hollandois sont encore établis dans trois autres, savoir: *S. Eustache*, *Saba*, & *S. Martin*, cette derniere par moitié avec les François. Nous en promettons de même de plus amples Eclaircissemens. R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL.

S. VINCENT.

qu'autre motif qu'on veuille leur supposer, la plupart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du Rivage, à des distances inégales & souvent assez considérables. On a déja remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de *Capitainies*. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Espagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractere d'autorité, on est réduit à des témoignages particuliers, étrangers ou nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Historiens après lui, ne comptent, que neuf Gouvernemens dans toute l'étendue du Bresil. Oliveira, qu'on doit croire mieux instruit, puisqu'il étoit Portugais & qu'il fait profession d'écrire sur des Mémoires de sa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'est-à-dire, presque sous l'Equateur, jusqu'au 35e degré de Latitude Australe; & suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t-il, le nom de Bresil, ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont *Para*, *Marañon*, *Siara*, *Rio Grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bahia*, *Ilheos*, *Porto Seguro*, *Spiritu Santo*, *Rio de Janeiro*, & *Saint Vincent*; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquises par les armes, les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs distances. Depuis celle de Para jusqu'à la seconde, qui est celle de Marañon, il compte 160 lieues; de Marañon à Siara, 125; de Siara à Rio Grande, 100; de Rio Grande à Paraïba, 45; de Paraïba à Tamaraca, 25; de Tamaraca à Fernambuc, 6; de Fernambuc à Seregipé, 70; de Seregipé à Bahia, 25; de Bahia à Ilheos, 30; d'Ilheos à Porto Seguro, 30; de Porto Seguro à Spiritu Santo, 65; de Spiritu Santo à Rio Janeiro, 75; de Rio Janeiro à Saint Vincent, 65. On aura l'occasion de faire plusieurs remarques sur ces mesures, d'après quelques Voyageurs plus récens: mais ne connoissant point de meilleur ordre pour la Description de ces Provinces, on va le suivre, tel qu'il est ici tracé.

1. Capitainie de SAINT VINCENT.

S. VINCENT.

LA Province de *Saint Vincent*, qui est la plus Méridionale, commence, suivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit sous le nom de *Rio de la Plata* (a). Mais ses limites paroissent incertaines & mal expliquées. Un ancien Missionnaire en parle dans ces termes: „ La Ville de cette Capitainie est située dans un petit Golfe, par les 24 degrés de Latitude Australe, à quarante lieues au Sud de la Ville de Rio Janeiro. Sept ou huit Jésuites, qui y font leur séjour, s'emploient avec beaucoup de peine & de zele au Salut des Indiens, qui sont répandus aux environs dans plusieurs Villages. Ils pénetrent souvent dans l'intérieur du Pays, surtout vers celui des *Cariges*, qui sont à quatre-vingts lieues au Sud de la Ville de Saint Vincent, & qui ne s'étendent pas moins de deux cens lieues

(a) Il y a encore la Capitainie *del Rey* ou du Roi, qui devroit être comptée pour la premiere, mais que les anciennes Relations, &, d'après elles, la plupart des Cartes modernes même, ne distinguent pas de celle de S. Vincent; le district qui la forme ayant été longtems un objet de litige entre les Portugais & les Espagnols. Voyez notre Note (a) sur la page 269 ci-dessus. R. d. E.

Description du Bresil. S. Vincent.

„ fur cette Côte, jufqu'aux bords de Rio de la Plata. De tous les Indiens „ du Bresil, ce font les plus policés. Ils fe couvrent le corps de peaux de „ Bêtes. La plupart font d'une belle taille, & le difputent en blancheur „ aux Européens. On leur a toujours trouvé beaucoup de bonne foi dans „ le Commerce; mais la crainte de l'efclavage, pour lequel ils fe voient „ quelquefois enlevés par les Portugais, leur ôte la hardieffe de s'approcher „ de Saint Vincent. On obferve que par un jufte jugement de Dieu, les „ Colonies, qui traitent ces malheureux Indiens avec cruauté, décroiffent „ de jour en jour; au lieu que celles qui fe conduifent plus humainement, „ profperent d'une maniere fenfible (*b*) ".

Stadius (*c*) donne le nom de *Tupinikinfes* aux Brafiliens de cette Capitainie, qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-il, les Montagnes à plus de quatre-vingts lieues dans les Terres, & ne laiffent pas de s'étendre d'environ quarante lieues fur la Côte. Leurs Voifins, au Sud, font les Cariges. Du côté du Nord, ils ont les *Topinambous*, Nation farouche, qui a toujours détefté les Portugais. Les Miffionnaires établis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à fouffrir, mais prefque toujours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences, qu'ils n'employaffent continuellement pour y faire des Efclaves, jufqu'à fe déguifer fouvent fous des habits de Jéfuites, avec des armes cachées fous leurs robes.

Ville de Santos.

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa fituation eft à quarante lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à trois ou quatre de la Mer, dans une Baie où les plus grands Vaiffeaux Marchands peuvent mouiller. On n'y compte gueres plus de quatre-vingts Maifons. Les Anglois, s'en étant autrefois faifis fous la conduite du fameux *Candish*, en demeurerent maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne quantité d'or, que les Indiens y apportoient d'un lieu nommé *Mutinga*, où les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, fur le témoignage d'un Flamand qui avoit paffé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos eft fituée vis-à-vis de la pointe de l'Ile de *Saint Amaro*, à trois lieues de la Mer; qu'elle eft fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il donne en cet endroit une demi-lieue de large; qu'elle a d'ailleurs deux petits Forts, l'un au Sud, l'autre vers le milieu du mur; qu'elle a plus de cent Maifons, dont les Habitans font un mélange de Portugais & de Métifs, une Eglife Paroiffiale, un Monaftere de Bénédictins & un College de Jéfuites (*d*). L'entrée du Port fe nomme *Barra grande*.

Ville de Saint Vincent.

Saint Vincent, qui ne paffe que pour la feconde Ville de ce Gouvernement, quoiqu'il en porte le nom, eft à trois ou quatre milles au Sud de Santos. On vante fes édifices; mais le Port en eft moins commode, & prefqu'inacceffible aux grands Vaiffeaux. A fept ou huit milles, dans le

(*b*) Le P. *Jarric*, dans fon Tréfor.

(*c*) On a de lui deux Journaux fort informes: qui fe trouvent dans la Collection de Ramufio.

(*d*) Defcription des Indes Occidentales, liv. 15. chap. 16.

DESCRIPTION DU BRESIL.

S. VINCENT.

Continent, on trouve *Tanſe* & *Cavane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'eſt, de ce côté, le terme des Etabliſſemens du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ ſoixante & dix Maiſons à S. Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

UNE troiſieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, eſt *Hitauhacin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Canavée*, qui ſont au Sud de Saint Vincent. Hangé en eſt à dix ou onze lieues, & Cananée à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puiſque l'on fait conſiſter Cananée en deux ou trois Villages, ou petites Villes ſans fortifications, qui ne ſont acceſſibles qu'aux petits Navires.

DE Saint Vincent à Barra Grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaiſſeaux remontent par cette Barre juſqu'à Santos: mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Bâtimens pour Santos, quoiqu'on ait pris ſoin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui eſt à l'entrée même, ſur une pointe ſablonneuſe.

Monts de Pernabiacaba.

A TROIS lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiacaba*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient pluſieurs Iles, où les Portugais ont des Métairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, juſqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve ſe trouve potable; & deux lieues plus loin, on deſcend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainſi les Monts de Pernabiacaba ſont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le ſommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin qui conduit d'abord au Sud, enſuite à l'Oueſt, par d'autres Montagnes & par une Forêt de ſix ou ſept lieues, vers la Ville de *Saint Paul*. Ce chemin eſt coupé par deux petites Rivieres, qui ſe réuniſſent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Eſt, où elles ſe jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En ſortant de la Forêt, le même chemin continue l'eſpace d'une lieue vers l'Oueſt, & de-là vers le Nord, juſqu'à *Saint Paul*, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul eſt ſituée ſur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle ſortent deux Ruiſſeaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Oueſt, qui mêlant bientôt leurs eaux, vont ſe jetter auſſi dans l'*Injambi*. On a de la Ville une vue charmante au Sud, à l'Eſt & au Nord, ſur des Plaines ſans bornes; à l'Oueſt, ſur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maiſons; une Egliſe Paroiſſiale; deux Monaſteres, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmelites, & un College de Jéſuites. Le Commerce n'y conſiſte qu'en Beſtiaux & en fruits de la terre, ſurtout en Froment, dont le ſeul défaut eſt de manquer de couleur. La Nature n'a refuſé à ce Canton que de l'huile, du ſel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui deſcend des Montagnes, n'y eſt jamais d'une exceſſive chaleur.

Ville de S. Paul.

leur. L'Hiver y est assez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

Description du Bresil. S. Vincent.

Le Fleuve Injambi coule au Nord de *S. Jean*, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort poissonneux, assez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa source est au Levant de la Ville, dans les Montagnes de Pernabiacaba, d'où il descend à l'Ouest: la saison des pluies le fait quelquefois sortir de ses bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voisins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment plusieurs Mines d'Or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de 22 Carats. Laet en rapporte les noms; celles de *Sant' Iago* & de *Santa Cruz*, dans les plus hautes parties des Montagnes; celles de *Pesniapiacolba*, à quatre ou cinq lieues de la Mer; celles de *Geragua*, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-sept ou dix-huit de la Mer; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de Geragua; celles de *Nostra Señora de Monseratte*, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Ouest, où l'on trouve des grains qui pesent jusqu'à trois onces; celles de *Buturunde*, à deux lieues à l'Ouest de celles-ci; & celles de *Punta Cattiva*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, presqu'à la même distance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de *Berasuëaba*, abondantes en veines de fer, & même assez riches en or, que les Indiens de Cananea viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée *Saint Philippe*. Le Fleuve Injambi devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de plusieurs Rivieres, qui descendent de l'Est & de l'Ouest, & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le Parana; mais ses fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Berasuëaba, on voit un beau Moulin à sucre, dont tout le produit est employé en confiture, & en conserve, parce que les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

Mines d'Or de Saint Paul.

Montagnes de Berasuëaba.

Enfin, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme *Saint Miguel*, & qui est situé sur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Est, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de maisons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernabiacaba. C'est à quelques lieues de ce Village, entre l'Est & l'Ouest, que le Fleuve Injambi sort de trois ou quatre sources. Si l'on traverse ces dernieres Montagnes, on trouve d'autres terres, & de vastes Plaines, arrosées par un assez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaste Pays & s'être précipité par plus d'une cataracte, va se jetter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & Spiritu Santo. A l'Ouest de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenses Campagnes, la plupart désertes, ou peu cultivées, & traversées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont se perdre vraisemblablement dans celui de la Plata. Elles sont fermées à l'Est par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point sans beaucoup de Mines d'or & d'argent. Il en sort

Description du Bresil.

S. Vincent.

plusieurs Fleuves, particuliérement celui qui se rend dans l'Océan entre Bahia & Fernambuc, & qui est connu sous le nom de *Rio S. Francisco*.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'Ile de *Saint Sebastien*, assez grande, dans sa forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alcatrasse*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'Ile de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'Ile même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites Iles voisines portent le nom de *Vittoria & dos Busios*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voyageur Anglois, dont nous avons une petite Relation, nomme *Jaquevere* (c). Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Pories*.

Colonie de Paratininga.

Oliveira donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie de *Paratininga*, qui est à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes Plaines dont on a parlé, où les Jésuites avoient une Maison qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

2. *Capitainie de* Rio Janeiro.

Rio Janeiro.

On donne le second rang à la Capitainie de *Rio Janeiro*, ou *Riviere de Janvier*, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue sa découverte en 1525, met à 22 degrés 20 minutes de Latitude Australe. On a vu que les François s'y établirent en 1555, sous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la Description du Fleuve & de son Ile, que nous avons donnée sur les observations de Lery. Après la retraite des François, qui furent dépossédés en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, sur une petite Baie qui forme un demi-cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demi-heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maisons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le milieu du dernier siecle; elle n'avoit encore ni portes, ni murs: mais elle étoit défendue par quatre Forts, dont le premier s'offroit, du côté de l'Est, sur un Roc fort élevé; le second, dans une Ile ou un Rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie occidentale de la Côte; le troisieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville, d'ailleurs, est comme divisée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Eglise principale & le College des Jésuites; la seconde, un peu plus basse, se nomme *Barrio de S. Antonio*; & la troisieme s'étend sur le rivage même de la Baie,

(c) Apparemment *Jacari*, sur la Carte. R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Rio Janeiro.

depuis le Fort intérieur, juſqu'aux murs d'un Monaſtere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'eſt le Roi Sebaſtien qui a bâti le College de Rio Janeiro, comme la plupart de ceux du Breſil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jéſuites, en y comprenant néanmoins ceux qui ſont diſperſés dans d'autres petits établiſſemens de ſa dépendance, ſurtout dans deux grands Villages voiſins de la Ville, compoſés de pluſieurs milliers de Braſiliens, qui ont embraſſé le Chriſtianiſme.

CETTE Province renferme le Cap *Frio*, & la Baie *dos Reyes*, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & ſituée dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ypoja* (*f*). Cette Colonie, qui n'eſt pas fort ancienne, n'a point fait encore de grands progrès. C'étoit dans le Pays de Rio Janeiro, que la célebre Nation des Topinamboux avoit ſes principaux Etabliſſemens. Il y eſt reſté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'Ile de *Marigua*, où les Naturels du Pays ſont gloire d'en tirer leur origine, & leur reſſemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Braſiliens du Pays ſont du mélange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les ſervent avec une aveugle ſoumiſſion.

[*Détails ſur les Mines de Rio Janeiro.*

Richeſſes de Rio Janeiro.

RIO JANEIRO eſt l'entrepôt & le débouché principal des richeſſes du Breſil. Les Mines, appellées *générales*, ſont les plus voiſines de la Ville à environ ſoixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi, tous les ans, pour ſon droit de Quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762 elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des Mines générales, on comprend celles de *Rio dos morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. La derniere, outre l'Or qu'on en retire, produit encore tous les Diamans qui proviennent du Breſil. Ils ſe trouvent dans le fond d'une Riviere qu'on a ſoin de détourner, pour ſéparer enſuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans ſon lit, les diamans, les topazes, les chryſolites & autres pierres de qualités inférieures.

Réglemens pour l'exploitation des Mines.

Mines de Diamans.

TOUTES ces pierres, excepté les diamans, ne ſont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, qui ſont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant prépoſé par le Roi à cet effet. Cet Intendant les dépoſe auſſitôt dans une caſſette cerclée de fer & fermée avec trois ſerrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre, & le Provador de l'Hazienda Réale la troiſieme. Cette caſſette eſt renfermée dans une ſeconde, où ſont poſés les cachets des trois perſonnes mentionnées ci-deſſus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de viſiter ce qu'elle renferme. Il conſigne ſeulement le tout à un troiſieme coffre-fort qu'il envoie à Lis-

(*f*) Sur la Carte *Jorge Grego*, ſans que nous ſachions d'où lui vient ce nom, qui ne paroît pas être Portugais. R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL. RIO JANEIRO.

bonne, après avoir apposé son cachet sur la serrure. L'ouverture s'en fait en présence du Roi, qui choisit les diamans qu'il veut & en paie le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

LES entrepreneurs paient à Sa Majesté Très-Fidele la valeur d'une piastre, monnoie d'Espagne, par jour, de chaque esclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces esclaves peut monter à huit cens. De toutes les contrebandes, celle des diamans est la plus sévérement punie. Si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la Loi, outre la confiscation des diamans, il est condamné à payer deux fois leur valeur, à un an de prison & à être exilé pour sa vie à la Côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux; tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Mines d'Or.

TOUT l'Or qu'on retire des Mines ne sçauroit être transporté à Rio Janeiro, sans avoir été remis auparavant dans les *Maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la Couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

CES barres appartenantes aux particuliers sont enregistrées au Comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio Janeiro. Dans ce Poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes: c'est-là qu'on paie le droit de quint & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié se partage entre le Détachement, proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des Mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

LES particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or de barre qui leur revient, à la Monnoie de Rio Janeiro, où on leur en donne la valeur en especes monnoiées: ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastres d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons le Roi gagne une piastre par l'alliage & le droit de monnoie. L'Hôtel des Monnoies de Rio Janeiro est un des plus beaux qui existent; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des Mines dans le même tems où les Flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la Monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

L'ARRIVÉE de ces Flottes rend le Commerce de Rio Janeiro très-florissant, principalement la Flotte de Lisbonne. Celle de Porto est chargée seulement de vins, d'eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche & de quelques toiles grossieres, fabriquées dans cette Ville ou aux environs. Aussitôt après l'arrivée des Flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la Douane, où elles paient au Roi dix pour cent. Il est à observer

DESCRIPTION DU BRESIL. RIO JANEIRO.

qu'aujourd'hui, la communication de la Colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant févérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution confidérable. Prefque toutes les plus précieufes marchandifes étoient envoyées de Rio Janeiro à la Colonie, d'où elles paffoient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Pérou; & ce Commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaftres. En un mot les Mines du Brefil ne produifent point d'argent; tout celui que les Portugais poffedent, provient de cette contrebande. La traite des Negres leur étoit encore un objet immenfe. On ne fçauroit évaluer à combien monte la perte que leur occafionne la fuppreffion prefque entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit feule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la Côte du Brefil à la Plata.

Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio Janeiro.

OUTRE le dix pour cent d'ancien droit qui fe paie à la Douane Royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impofé fous le titre de *don gratuit* depuis le defaftre arrivé à Lisbonne en 1755. Il fe paie immédiatement à la fortie de la Douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de fix mois, en donnant caution valable.

LES Mines de *S. Paolo* & *Parnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de *Matagroffo*. Le quint des mines ci-deffus ne fe perçoit pas à Rio Janeiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a auffi des mines de diamans qu'il eft défendu de fouiller.

TOUTE la dépenfe que le Roi de Portugal fait à Rio Janeiro, tant pour le paiement des Troupes & des Officiers civils, que pour les fraix des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carene des vaiffeaux, monte environ à fix cents mille piaftres. On ne parle point de ce que peut lui coûter la conftruction des Vaiffeaux de ligne & Frégates qu'on y a maintenant établie.

RÉCAPITULATION *& montant des divers objets du Revenu Royal, année commune.*

	piaftres.
Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en monnoie d'Efpagne,	1,125000
Le droit des diamans,	240000
Le droit de monnoie,	400000
Dix pour cent de la douane,	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit,	87000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines,	225000
Droits fur les Noirs,	110000
Droit fur l'huile de poiffon, le fel, le favon & le dixieme fur les denrées du pays,	130000
TOTAL	2,667000

DESCRIPTION DU BRESIL.

SUR QUOI déduisant la dépense ci-dessus, l'on verra que le revenu, que le Roi de Portugal tire de Rio Janeiro, monte à plus de dix millions monnoie de France (*).]

SPIRITU SANTO.

3. *Capitainie de* SPIRITU SANTO.

LA troisieme Capitainie du Bresil, nommée *Spiritu Santo*, est située par les 20 degrés de Latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme sa Baie, ou son Port, le nom de *Spiritu Santo*. Laet parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

Margajats.

ON vante cette Province, comme la plus fertile partie du Bresil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'Animaux; les Rivieres une quantité incroyable de Poisson; & les Terres, arrosées des plus belles eaux du Monde, ne refusent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommoient *Margajats*, ont été longtems mortels Ennemis des Portugais; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmées.

LES Contrées, qui séparent cette Capitainie de celle de Rio Janeiro, sont arrosées par un grand Fleuve nommé *Parayba*, qui se jette dans l'Océan par les 21 degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Pareybes*. On remarque ici, pour éviter la confusion, que cette Côte a trois Fleuves du nom de *Parayba* (*g*); l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent; le second, dont il est ici question, qu'on fait descendre de fort loin dans les terres, & qui se grossit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivieres; & le troisieme, dans la partie Septentrionale du Bresil, dont il reste à marquer la situation.

Port de Spiritu Santo.

LES Hollandois, ayant observé le Port de Spiritu Santo, pendant qu'*ils* étoient en possession du Bresil, en ont donné la description suivante: il s'ouvre à l'Est, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté septentrional est parsemé de rocs dangereux. L'entrée du Port se fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alva*, & qui sert comme de but aux Pilotes. Ensuite, avançant un peu, on découvre, sur une hauteur escarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Eglise nommée *Nostra Señora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maisons subsistent encore, sous le nom de *Villa veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à passer le col du Port, qui est resserré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de sable; mais après ce passage, la navigation est sans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'éleve

Ville veja.

(*) Voyage de M. de Bougainville.

(*g*) On a remarqué plusieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, signifie *grand* ...

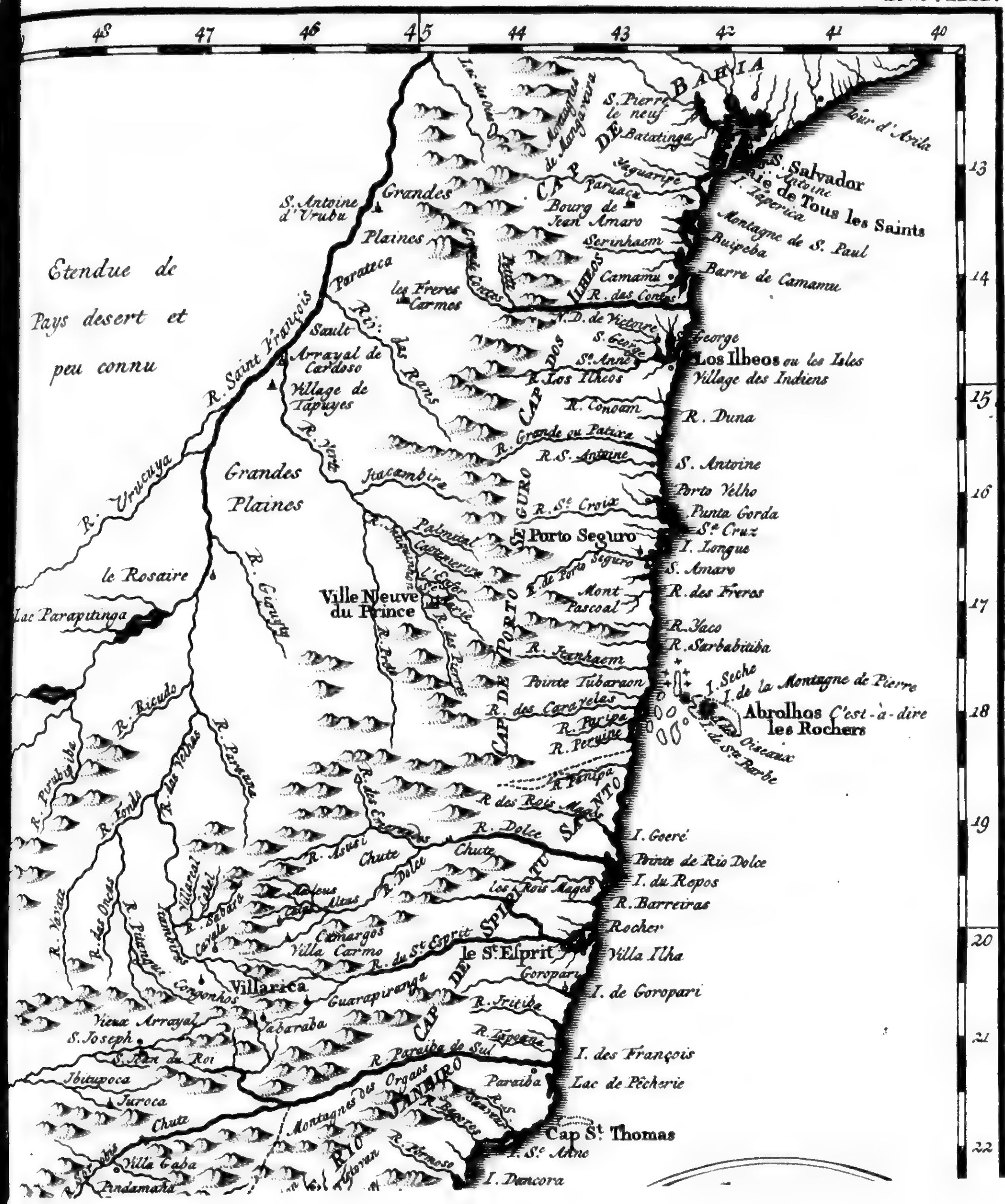
evenu, que
illions mon-

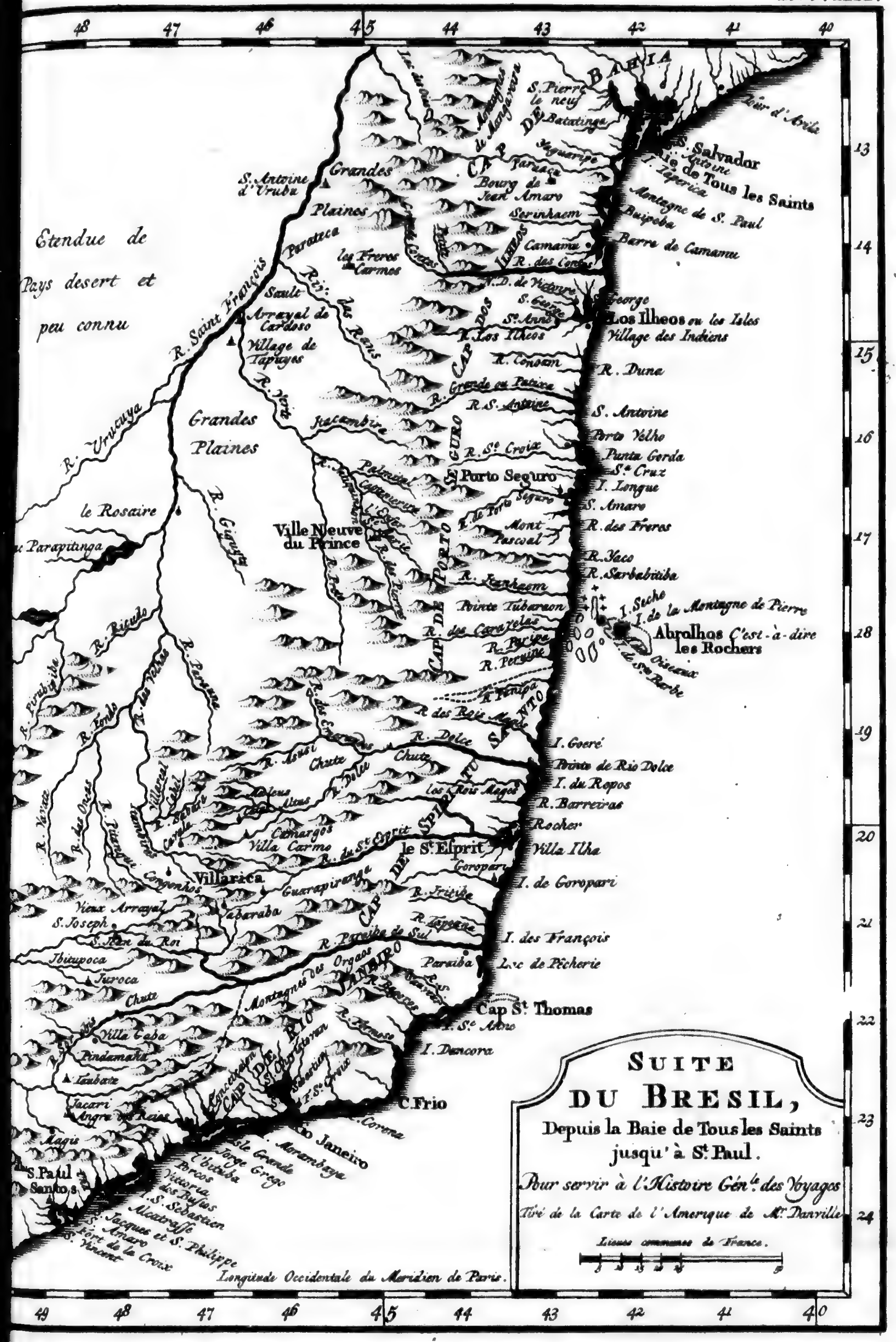
t située par
ord de Rio
mpte gueres
dont l'une
Laet parle
ntrant dans

efil. Il n'y
urnit toute
ſon; & les
rien au tra-
nommoient
; mais s'é-
que le tems

aneiro, font
ans l'Océan
pour Habi-
confuſion,
dont on a
apitainie de
eſcendre de
and nombre
e du Breſil,

ndant qu'ils
uivante: il
ntient quel-
e rocs dan-
Montagne,
fert comme
e, ſur une
, qui étoit
Il y avoit
nt encore,
uelque dif-
Ile oblon-
navigation
qui s'élève




SUITE
DU BRESIL,
Depuis la Baie de Tous les Saints
jusqu' à St. Paul.
Pour servir à l'Histoire Génle. des Voyages
Tiré de la Carte de l'Amerique de Mr. Danville
Lieues communes de France.
Longitude Occidentale du Meridien de Paris.
BAHIA
S. Salvador
Isle de Tous les Saints
Montagne de S. Paul
Barre de Camamu
Los Ilheos ou les Isles
Village des Indiens
R. Duna
S. Antoine
Porto Velho
Punta Gorda
Sta. Cruz
I. Longue
S. Amaro
R. des Freres
R. Yaco
R. Sarbabitiba
I. Seche
I. de la Montagne de Pierre
Abrolhos C'est-à-dire les Rochers
Oiseaux
I. Goeré
Pointe de Rio Dolce
I. du Repos
R. Barreiras
Rocher
Villa Ilha
I. de Goropari
I. des François
Lac de Pêcherie
Cap St. Thomas
I. Dancora
C. Frio
Rio Janeiro
Marambaya
Isle Grande
Jorge Grego
S. Sebastien
Alcatrasse
Jacques et S. Philippe
S. Paul
Santos
Etendue de Pays desert et peu connu
Grandes Plaines
S. Antoine d'Urubu
R. Saint François
Arrayal de Cardoso
Village de Tapuyes
R. Urucuya
le Rosaire
R. Paraopeba
Ville Nueve du Prince
Porto Seguro
CAP. DE PORTO SEGURO
Villarica
Villa Carmo
Camargos
le St. Esprit
Guarapiranga
R. Pareiba de Sul
Paraiba
Montagnes des Orgaos
CAP. DE RIO JANEIRO
Vieux Arrayal
S. Joseph
Ibitupoca
Juroca
Chute
Villa Gaba
Pindamonha
Taubate
Jacari
Angre dos Reis
R. Dolce
R. des Rois Mages
R. St. Croix
R. Grande ou Patipe
R. S. Antoine
Jacambira
Serinhaem
Camamu
Bourg de Jean Amaro
S. Pierre le neuf
Batatinga
CAP. DOS ILHEOS
CAP. DU ST. ESPRIT
48
47
46
45
44
43
42
41
40
49
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24

en
Mo
parc
là d
rive
ſur
n'a,
avec
le n
dans
I
pag
& q
mill
des
dien
leſq

P
reçu
eſt
cinc
de
Sain
Cell
vis
le t
de S
Por
C
Hal
Bre
ext
cer
loin
reu
a d
ge
A
pe
dos
lai
rie

R.

en forme de cône obtus; à gauche, sur le bord même du rivage, une Montagne assez haute, que les Portugais ont nommée *le Pain de Sucre*, parce qu'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'est-à-dire au delà du rocher, un petit Fort quarré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la Ville de Spiritu Santo, qui est située au côté droit du Port, sur la rive même, à la distance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni fossé, ni mur. On voit, dans sa partie Orientale, un Monastere avec son Eglise, de l'Ordre de *Saint Benoît*, dont il porte le nom: vers le milieu de la Ville, une autre Eglise, qui se nomme *San Francisco*; & dans la partie Occidentale, le College & l'Eglise des Jésuites.

DESCRIPTION DU BRESIL.

SPIRITU SANTO.

Ville de Spiritu Santo.

LE P. Jarric dit que cette Ville est la quatrieme Résidence de sa Compagnie au Bresil; qu'elle est située au vingtieme degré de Latitude Australe, & qu'elle est à soixante & dix lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans six Villages voisins. Celui qui porte le nom des *Trois Rois* est le plus nombreux. Les *Tapajas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Pays, causent beaucoup de mal aux Portugais, avec lesquels ils ne veulent point de réconciliation.

4. *Capitainie de* PORTO SEGURO.

PORTO SEGURO.

PORTO SEGURO, quatrieme Capitainie du Bresil, conserve le nom qu'il a reçu d'Alvarez Cabral, lorsqu'il descendit le premier sur cette Côte. Il est à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le *Gouvernement des Iles*, à cinquante degrés au Nord de Spiritu Santo, & par les 16 degrés 30 minutes de Latitude Australe. On donna à cette Province trois Villes Portugaises; *Saint Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto Seguro*, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro est située au sommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre est fort haute du côté du Nord; mais du côté opposé, le terrein s'applanit, & forme par degrés un rivage sablonneux. La Ville de Sainte Croix est éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, sur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaisseaux.

Elle appartient au Duc d'Aveyra.

CETTE Capitainie appartient au Duc d'*Aveyra*; & le Commerce de ses Habitans Portugais, consiste à porter par Mer, aux autres Provinces du Bresil, des vivres de toute espece, que leurs Terres produisent dans une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Côte, que commencent les fameux Ecueils qui se nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en Mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, surtout dans les Navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs Canaux, par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du Continent, on rencontre, par ces Ecueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Passeros*, & *Ilha de Meo* (h). Les deux premieres sont extérieures, & laissent à leur Ouest un Canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême at-

Abrolhos, Ecueils voisins.

(h) Les deux dernieres sont nommées, sur la Carte, *I. des Oiseaux* & *I. de Ste. Barbe*. R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL. PORTO SEGURO.

tention. En général, les Abrolhos font couverts de Mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De Mer basse, on découvre leurs pointes; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, surtout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour.

LES Hollandois, qui visiterent la Côte de Porto Seguro, & qui pénétrerent même dans le Continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des Terres presqu'impénétrables, & des Fleuves extrêmement poissonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord jusqu'à Bahia, ou la Baie de tous les Saints, & vingt jusqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation de Sauvages, nommés les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt Familles, exposées sans cesse aux mêmes incursions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Pays dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre, qu'elle avoit fait construire. Les Guaymurs ayant déja dévoré la plus grande partie des Ouvriers & des Domestiques, il ne resta aux Maîtres que le parti de la fuite.

S. Amaro est abandonné.

5. *Capitainie d'*ILHEOS.

ILHEOS.

LA Capitainie, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de plusieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où sa principale Ville est située. Elle est à trente lieues au Nord de Porto Seguro, & presqu'à la même distance de Bahia au Sud. Sa Latitude, suivant Herrera, est par les 15 degrés 40 minutes; & suivant les Cartes marines, 15 degrés 55 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens Familles Portugaises. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartenoit, dans l'origine, à un Portugais nommé Lucas *Giraldo*. Une Riviere médiocre, qui traverse la Ville, offre plusieurs Moulins à Sucre. La principale occupation des Habitans est l'Agriculture, dont ils transportent les fruits, sur de petites Barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A sept lieues de la Ville, dans l'intérieur des Terres, on rencontre un Lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze brasses, d'où sort une Riviere, mais par des Canaux si étroits, qu'à peine un Canot y peut passer. Les eaux du Lac ne laissent pas de s'enfler comme celles de la Mer, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le Poisson, dont il nourrit différentes especes, y est excellent, & d'une singuliere grosseur, surtout les Manatées, ou Lamentins, dont on a pris plusieurs qui pesoient quarante Arobes, c'est-à-dire environ mille livres de France. Les Caymans & les Requins y sont aussi monstrueux. On trouve, dans cette Province, des Arbres d'où la moindre incision fait découler un Beaume, auquel on attribue de merveilleuses vertus. Le Pays voisin de celui d'Ilheos s'est peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chassée apparemment de ses propres Terres, & plus blanche que le commun des Indiens, mais si belliqueuse & si cruelle, que la Colonie en a toujours eu beau-

beaucoup à souffrir. On remarque que ces Sauvages, soit par un ancien usage, ou parce qu'ayant perdu leur Patrie ils dédaignent de se faire de nouveaux Etablissemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les Champs & les Forêts, ils n'ont point d'autres lits que la terre. Leurs arcs sont massifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

DESCRIPTION DU BRESIL. BAHIA.

Le P. Jarric met aussi la Capitainie d'Ilheos à trente lieues au Sud de Bahia. Il donne le nom d'*Aimurs*, ou Guaymurs, aux Sauvages dont elle est infestée; & leur barbarie va, dit-il, jusqu'à manger leurs propres Enfans. Cette Province feroit une des meilleures du Bresil, si le voisinage de ces Barbares permettoit de la cultiver.

6. *Capitainie de* BAHIA. [*Et 7. Capitainie de* SEREGIPÉ.]

On compte, pour sixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de tous les Saints, ou de *Bahia*, Baie par excellence, à l'honneur de sa situation sur une fort grande Baie. Elle est à trente lieues d'Ilheos, au Nord; & cent lieues de Fernambuc au Sud, par les 13 degrés de Latitude Australe. Sa Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle se divise en plusieurs Anses, qui la font pénétrer jusqu'à plus de quatorze lieues dans les Terres, à l'extrême avantage des Habitans. Elle contient quantité d'Iles, grandes & petites. Trois Fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitangé*, le *Gerejipe* & le *Gachocira*, y descendent de l'intérieur des Terres. On se dispense d'en nommer plusieurs petits.

Description de la Baie de tous les Saints.

La plus grande & la plus extérieure des Iles porte le nom de *Taperica*. C'est d'après les observations des Hollandois, qu'on entre ici dans un détail qu'ils ont donné seuls. L'ouverture de la Baie est au Sud, d'où elle s'étend vers le Nord. A l'entrée, elle a sur la droite le Continent du Bresil, & sur la gauche l'Ile de Taperica, dont la forme est oblongue. La distance, d'une rive à l'autre, est d'abord d'environ trois lieues: ensuite elle se rétrécit à droite par une Pointe de terre, vis-à-vis de laquelle sont situés le Fort de *Saint Antoine* & ce qu'on nomme *Villa Veja*, dans une Anse fermée au Nord par un Cap, d'où la Côte tourne vers l'Est, & forme un demi-cercle, où la Ville de *San Salvador* est située. De ce côté, la Baie se termine au Nord par une langue de terre assez étroite, qui s'avance en angle, & qui contient le Fort de *Tagesipe*. La distance de cet angle, à l'Ile de Taperica, est d'environ deux lieues. De-là, la Côte recommence à tourner vers l'Est; & la Baie s'élargissant pénetre dans les Terres, où elle forme une espece de Détroit de peu de largeur, mais qui se dilate ensuite comme en deux bras, dont l'un s'avance au Nord jusqu'à l'embouchure du Fleuve Pitangé, après laquelle il continue encore près d'une lieue vers le Nord; & là, fléchissant du côté de l'Ouest, il forme un petit Golfe demi-circulaire, qui contient une Ile cultivée. La Côte continue de-là droit à l'Ouest, pendant deux lieues; & dans cet espace on trouve une autre Ile nommée *Marre*, longue d'une lieue sur une demi-lieue de large. L'extrêmité de la Côte se termine à l'Ouest par une

DESCRIPTION DU BRESIL.

BAHIA.

Pointe de terre obtuse, qui a devant elle une Ile triangulaire, à laquelle les Hollandois donnent le nom d'*Ile des Moines*. De cette Pointe, elle reprend vers le Nord, en laissant à l'Ouest, dans l'espace d'un peu plus de deux lieues, l'embouchure du Fleuve *Cachocra* (*i*), celle de deux petites Rivieres, & quatre petites Iles, séparées du Continent par un Canal fort étroit, dont la premiere se nomme *Burapabara*, & la seconde *Porto Madero*. On ne nous apprend point le nom des deux autres. Après la derniere, qui masque l'embouchure d'une petite Riviere, la Côte forme un coude, pour tourner à l'Ouest; & devant la pointe du coude est une autre Ile, qui se nomme *Fontes*. Ensuite la Côte tourne droit au Nord, & bientôt elle s'ouvre pour faire place à l'embouchure d'un Fleuve médiocre, qu'on appelle *Rio Tambaria*. Enfin, par d'autres détours, elle conduit à l'embouchure du Fleuve Gerelipe, qui forme le fond de ce grand Détroit, & par conséquent celui de la Baie. Ce Fleuve descend du Nord, & reçoit des deux côtés plusieurs Rivieres. Il a devant lui deux petites Iles, sans parler d'une autre, qui est dans l'embouchure même, & qui la divise. Des deux extérieures, la plus proche se nomme *Pyca*, & l'autre, *Caraïba*. Du Fleuve Geresipe, la Côte tourne au Sud, & laisse passage à une Riviere dont l'embouchure est aussi divisée par une petite Ile, & masquée par quelques autres. Ensuite, continuant près de trois lieues dans la même direction, elle parvient à l'embouchure du Fleuve Cachocra, qui, plus large dans les Terres qu'il ne l'est en sortant, y forme une espece de Golfe ou de Lac, où l'on trouve quelques Iles, avec plusieurs Anses par lesquelles il reçoit diverses petites Rivieres. A son embouchure, il a l'Ile de *Mevé*. La Côte ne cesse point d'aller vers le Sud, coupée par quantité d'Anses, & de petites Rivieres, jusqu'à ce qu'elle arrive devant l'Ile de Taperica, qui se présente à l'Est, & dont elle est séparée, comme on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fameuse *Baie*, qui est connue sous le nom de *Bahia*, ou *Baie de tous les Saints*.

Villes de cette Capitainie.

La principale Ville de cette Capitainie est *San Salvador*, ou *S. Sauveur*, dont on a déja donné une Description particuliere. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui *Villa Veja*, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre Bahia & Fernambuc, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Seregipe del Rey*. On y va de la Baie par une petite Riviere, qui n'a pas plus de treize palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve *Royal* au Nord, & à sept de celui de *S. François* au Midi.

SEREGIPÉ.

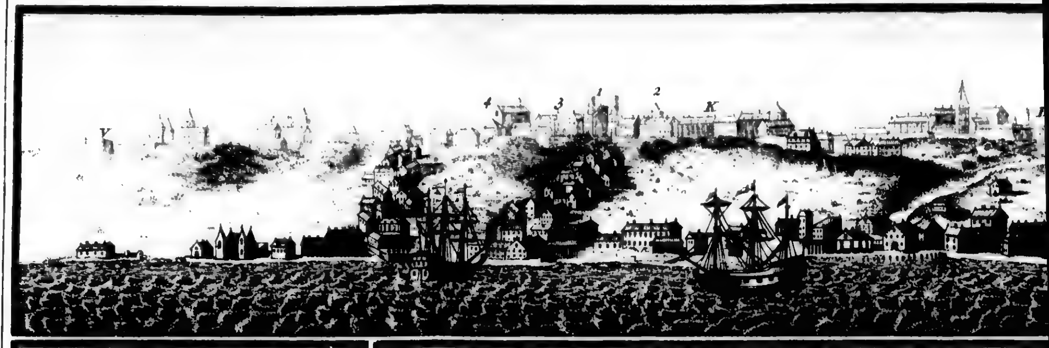
Le Bresil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle le séjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

(*i*) Nommé ci-dessus *Gachocira*, qui est sans doute le même. R. d. E.

, à laquelle
ointe, elle
n peu plus
deux peti-
Canal fort
Porto Ma-
près la der-
forme un
eft une au-
Nord, &
ve médio-
, elle con-
e ce grand
l du Nord,
ux petites
ne, & qui
ca, & l'au-
laiffe pas-
petite Ile,
rois lieues
Cachocra,
une efpece
Anfes par
e, il a l'Ile
ar quantité
nt l'Ile de
nme on l'a
eft connue

S. Sauveur,
remarquer
pe aujour-
'on nomme
La feconde
ns les Ter-
Ville, qui
ira honore
. On y va
lmes d'eau
euve *Royal*

ue celle de
ouverneur
du Gou-



Renvois

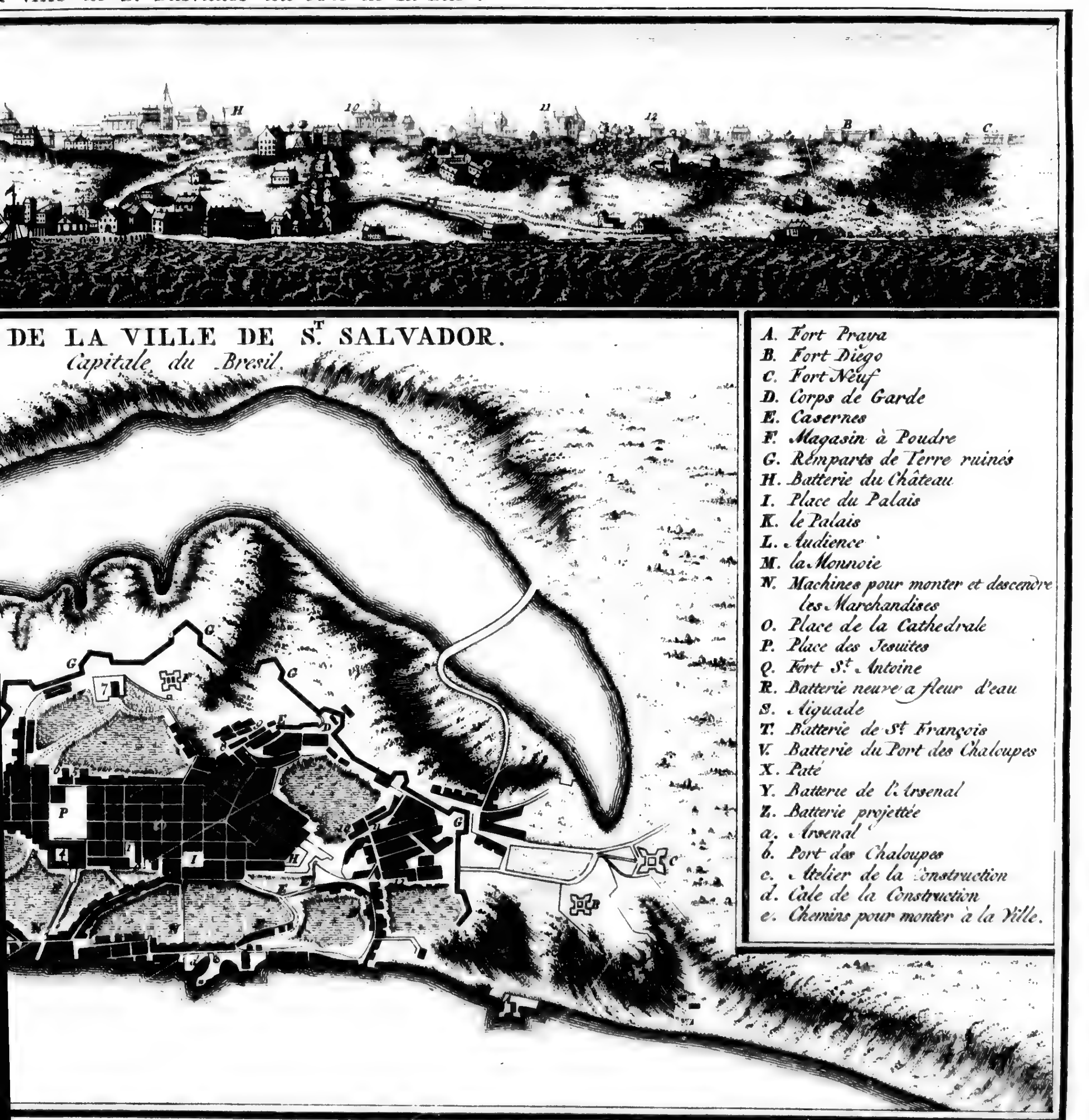
1. la Cathedrale
2. la Misericorde
3. l'Evêché
4. les Jesuites
5. St. François
6. Chapelle du Tiers Ordre
7. Ste. Claire
8. Notre Dame de Palme
9. Notre Dame du Rosaire
10. St. Benoist
11. St. Pierre
12. les Capucins
13. Ste. Therese
14. Notre Dame du Carmel
15. St. Antoine
16. les Jacobins
17. Notre Dame de la Conception
18. St. Elme
19. Ste. Barbe
20. Notre Dame de Pile.

Echelle de 300 Toises.

100 200 300



a Ville de S[t] Salvador du côté de la Baie.




B
C
Renvois
1. la Cathedrale
2. la Misericorde
3. l'Evêché
4. les Jesuites
5. St. François
6. Chapelle du Tiers Ordre
7. Ste. Claire
8. Nôtre Dame de Palme
9. Nôtre Dame du Rosaire
10. St. Beneist
11. St. Pierre
12. les Capucins
13. Ste. Therese
14. Nôtre Dame du Carmel
15. St. Antoine
16. les Jacobins
17. Nôtre Dame de la Conception
18. St. Elme
19. Ste. Barbe
20. Nôtre Dame de Pile.
Echelle de 300 Toises.
100
200
300
Prava
Diego
Neuf
de Garde
nes
sin à Poudre
arts de Terre ruinés
e du Château
du Palais
is
ce
noie
es pour monter et descendre
archandises
de la Cathedrale
es Jesuites
Antoine
neuve a fleur d'eau
le
de St. François
du Port des Chaloupes
de l'Arsenal
projettée
Chaloupes
de la Construction
la Construction
pour monter à la Ville.

8. *Capitainie de* FERNAMBUC.

DESCRIPTION DU BRESIL.

FERNAMBUC.

Le nom de *Fernambuc*, septieme (*k*) Capitainie du Bresil, est une corruption de *Pernambuc*, sans que Laet ose décider si c'est aux Hollandois ou aux François qu'elle doit être attribuée. Cette Province est à cent lieues de Bahia au Nord, & n'est qu'à cinq de Tamaraca au Sud; distance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut, pour premier Seigneur, Edouard d'*Albuquerque*. Il lui donne une vaste étendue. Depuis *Olinde*, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues jusqu'au Fleuve S. François. Au Nord de ce Fleuve est située la Ville d'*Alagoa*, où deux Rivieres se joignent pour se rendre dans l'Océan. Près de-là est *Porto Calvo*, vis-à-vis duquel on trouve, au Nord, deux Bourgs qui se nomment *Una* & *Serinhan*, & plus loin un autre Bourg, mais plus considérable, qui porte le nom de *Poyucar*, sur le Fleuve de même nom, qui se décharge un peu au-dessus du Cap *Saint Augustin*. Près du même Cap, est le Bourg de *Saint Antoine*; & plus bas, l'Église de *N. S. de la Candelaria*, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Bestiaux. Des Curacanas à Olinde, on compte cinq lieues; & neuf ou dix, de cette Ville à *Maita de Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui se transporte au Bourg de *Saint Laurent*. Tout ce Pays, ajoute Oliveira, est riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve Saint François, qui est en effet à quarante lieues d'Olinde, cinq lieues jusqu'à une petite Riviere, qu'ils nomment *Coreripé*, & qui est bordée, à cinq ou six milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve aussi quelques Portugais. Ils assurent que c'est dans ce lieu seul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui est distingué par le nom de *Bresil*. De ce Bourg, ils comptent deux lieues jusqu'au Fleuve de *Saint Michel*, où l'on coupe aussi du même bois, mais apparemment en moindre abondance. *Alagoa* est à trois lieues de Saint Michel: on nomme *Alagoa* un Lac intérieur, à sept ou huit milles de la Mer, où l'on entre par une Riviere assez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Riviere, il y a sept lieues jusqu'au Fleuve *Saint Antoine*, & deux ensuite à *Camaragibé*. De Camaragibé à *Porto Calvo*, il en y a trois, & quatre de Porto Calvo à *Barra grande*. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie, où le mouillage est très bon, & l'entrée sans danger, du côté du Nord comme de celui du Sud, mais n'est commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac, parce que le Pays n'a que des Campagnes plattes & sans arbres. De Barra grande, la distance est d'une lieue jusqu'à *Una*, d'où elle est de quatre, jusqu'au Fleuve connu sous le nom de *Rio Formoso*, qui est assez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à *Serinhan*, on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve, à la distance d'une demi-lieue, se présente l'Ile de *Saint Alexis*, qui manque d'eau douce. De

(*k*) C'est la *huitieme*, en y comprenant *Seregipé*, que M. Prevost ne compte pas. R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL.
FERNAMBUC.

Serinhan, deux lieues jusqu'à la Riviere de *Macaripo*, où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Riviere à *Poyucar*, quatre lieues; & de *Poyucar*, une au plus jusqu'au Cap de Saint Augustin. C'est dans le Port de ce Cap, que tombe la Riviere de *Morekipu:* l'entrée du Port est facile; mais les rocs & les sables, qui la bordent des deux côtés, en rendent la sortie fort dangereuse. Les Hollandois y éleverent un petit Fort, tandis qu'ils étoient en possession d'Olinde. On rencontre ensuite, au Nord, à quatre lieues d'un Bourg nommé *Pecissa*, le Fleuve qu'on nomme *Rio de Sangados*, & qui n'a pas plus de sept ou huit palmes d'eau à son embouchure. D'Olinde vers le Nord, on trouve d'abord la Riviere de *Tapado*, ensuite *Rio Dola*, & plus loin *Pao Amorello*, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à *Maria Farinha*. De-là il n'en reste qu'une demie jusqu'à la Riviere de *Garasu*, qui fait les limites de cette Capitainie.

LAET observe ici, sur le témoignage d'un Hollandois qui avoit passé plusieurs années au Bresil, que les Portugais tiroient alors, tous les ans, plus de quarante mille Caisses de Sucre, des seules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Parayba, jusqu'à Rio Grande; ce qui ne le surprend point, dit-il, parce qu'il savoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute, sur les mêmes lumieres, que les grands Moulins employoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres; les Médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Negres; les moindres, cinq ou six Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins, on tiroit annuellement sept ou huit mille arrobes de Sucre, quatre ou cinq mille des médiocres, & trois des petits (*l*). Les Vaisseaux ordinaires, qui partoient du Bresil avec ce Sucre, en payoient au Roi dix pour cent, suivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les terres de Portugal: mais les Seigneurs du Moulin, qui le transportoient à leurs propres frais, étoient exempts du cinquieme. Le Bois de teinture appartenoit au Roi, ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper, & les Vaisseaux, qui servoient au transport, étoient obligés, suivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majesté.

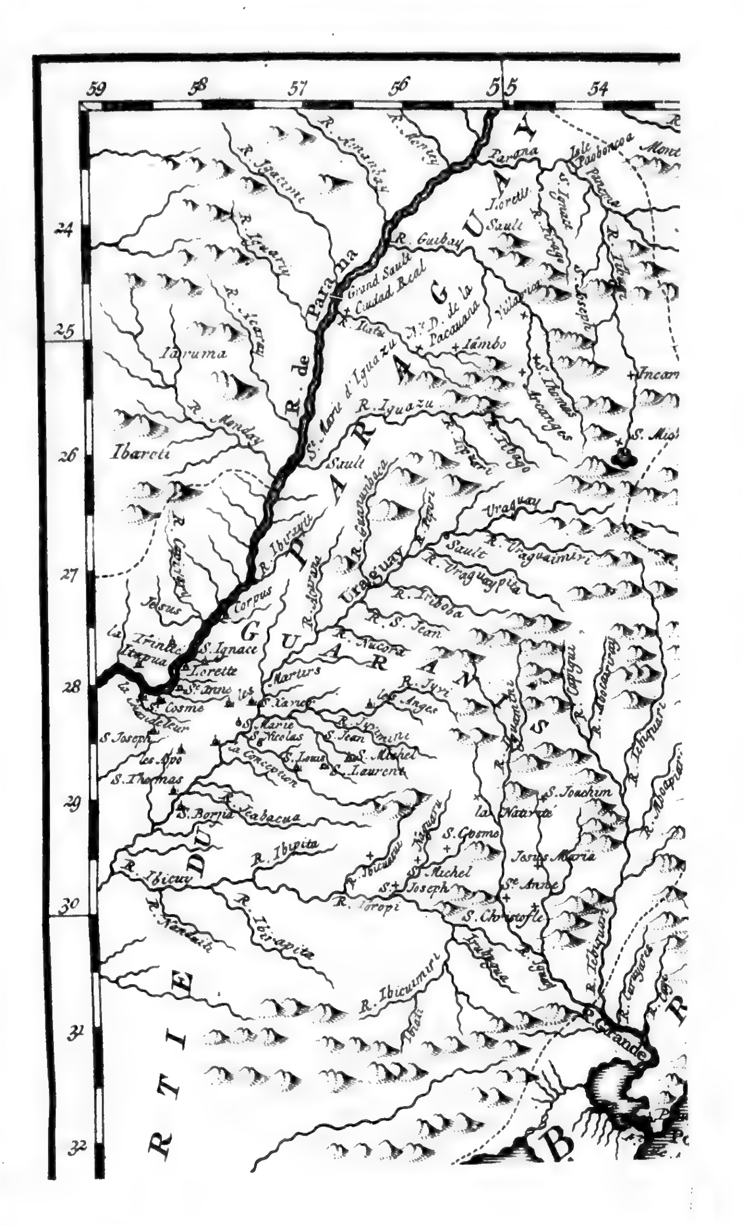
Olinde & Garasu.

OLINDE est une Ville célebre, non-seulement par sa situation & sa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la possession qu'ils en conserverent pendant quelques années. Elle est bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme plusieurs Collines dans son enceinte. Sa situation est en effet si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ses Edifices publics, on distingue le College des Jésuites, fondé par le Roi Sebastien, sur la pente d'une fort agréable Colline. C'est le premier objet qui se présente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enseigne les Sciences aux jeunes gens du Pays, & jusqu'à lire & écrire aux Enfans. Vis-à-vis, est un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique est presque sur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie supérieure de la Ville, un Monastere naturellement si bien fortifié, qu'il en fait la principale défense. Elle a d'ailleurs un Couvent de Religieuses, sous le titre de *la Conception de*

(*l*) *Ubi suprà*, l. 15. c. 24.

ne trouve
car, qua-
Auguftin.
u: l'entrée
s deux cô-
everent un
contre en-
le Fleuve
uit palmes
bord la Ri-
d'où l'on
une demie
pitainie.
avoit paffé
s ans, plus
ernambuc,
le furprend
cent Mou-
s lumieres,
& cent Ne-
; les moin-
, on tiroit
q mille des
i partoient
ant Olivei-
nais les Sei-
s, étoient
ou à ceux
i fervoient
dre un cer-

& fa gran-
rent, le 10
ndant quel-
ler; & ren-
et fi bizarre,
Edifices pu-
baftien, fur
fe préfente
jeunes gens
un Couvent
efque fur le
a Ville, un
pale défenfe.
Conception de




SUITE
DU BRESIL,
Pour servir à l'Histoire Générale
des Voyages.
Lieues communes de France.
† Villages d'Indiens et Missions ruinées.
Tiré de la Carte de l'Amerique de
M.r Danville.
Longitude Occidentale du Meridien de Paris.
RIV. DE LA PLATA
PARTIE DU PARAGUAY
GUARANIS
BRESIL
Lac de Merim
Isle S.t Catherine
Port S.t Pierre
Cap. S.te Marie
Lac des Oies
Baie de Mangareira
R. Grande
Mines de Paranapanema
Mont de Ibotucatu
Mont Ibiangi
Barre d'Iguape
I. Cananea
Anse de Garoupas
Anse de Iapocoroi
I. de Gal
I. Arvoredo
I. de Reparo
R. Taramandahu
Peuplade du Nord
Reduction de Mangareira
Lac des Castillos
I. de Lobos

N. D.
Saint
de la V
qui po
de *N.*
qui fo
deux r
l'un &
bliffem
les y a

Le
par un
une gr
trer qu
eft éloi
ou une
& les a
les Port
à la fi
joint à

La
que de
ou le
fe joig
& par
me Ri
part de

Gar
cinq li
Portug
ture;
rent da
fits.
cend d

A n
trêmen
couper
Laurent
une gr

Enfi
dans ce
fe nom
nomme
extrêm
compte
Ouvrie

N. D.; deux Eglises Paroissiales, l'une dédiée à *Saint Sauveur*, & l'autre à *Saint Pierre*; un Hôpital, nommé *la Miséricorde*, & situé presqu'au milieu de la Ville, sur une haute Colline, au pié de laquelle est une autre Eglise qui porte le nom de *Nostra Senora del Gonparo*; l'Eglise de *Saint Jean*; celle de *N. S. de la Guadeloupe*; & deux autres, *N. S. de Monte* & *Saint Amaro*, qui sont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux mille; mais celui des Indiens, & des Esclaves, ou Domestiques de l'un & de l'autre sexe, est fort grand. Cependant le Bresil n'a point d'Etablissement où les vivres & les autres nécessités de la vie soient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même. DESCRIPTION DU BRESIL. FERNAMBUC.

LE Port est petit & peu commode. D'ailleurs, il est tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte est bordée dans une grande étendue, que les grands Vaisseaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit; & le Bassin, qui reçoit une petite Riviere, est éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a sur ses bords un Village, ou une espece de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magasins pour le Sucre & les autres Marchandises, avec un petit Fort, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé sur le roc, depuis l'insulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du seizieme siecle, sous la conduite du Capitaine *Lancastre*, & qui, joint à la disposition naturelle des lieux, rend le Port presqu'inaccessible.

LA Riviere, nommée *Rio Bibiribi*, passe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaisseaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui se nomme *Vaaz*, en se joignant avec une autre Riviere, nommée *Rio Capefecia*, ou *de Fidalgos*, & par d'autres, *Capibarivi*, qui descend du côté Septentrional de l'Ile, comme Rio Bibiribi descend du côté du Sud. Elles se joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui sépare l'Ile du Continent.

GARASU mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il est à quatre ou cinq lieues d'Olinde, & ses premiers Habitans étoient de pauvres Artisans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirerent dans cette Ville, où ils esperoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénetre aussi de Garasu à la Mer par une petite Riviere, qui descend du Canton de Tamaraca.

A NEUF ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en transporter beaucoup à la Mer. *San Laurenzo* est un autre Bourg, situé entre Amatta & la Ville, où l'on fait une grande quantité d'excellent Sucre. Amatta do Brasil.

ENFIN, des Curacanas on ne compte que cinq lieues jusqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons se nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camassarim*, & *Vergea de Capivari*, ainsi nommé de ce Fleuve, qui en arrose les Terres. Tout ce Pays est d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ses Campagnes; sans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Negres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche. Guarape, Moribara, Camassarim, Vergea.

DESCRIPTION DU BRESIL.

FERNAMBUC.

Fortifications des Hollandois au Port d'Olinde.

Les Hollandois ne manquerent pas de se fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit plusieurs fois que presque toute la côte Orientale du Bresil est bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de basse Mer, se montrent comme un mur d'environ quinze toises de largeur, & quoiqu'ouverts en plusieurs endroits, ne donnent passage aux Bâtimens que par un petit nombre de canaux fort étroits. Cette espece de ceinture paroît se terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient construit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit aussi, à l'extrémité d'une Langue de terre qui descend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif;* & cette Langue, si étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou soixante toises de largeur, est resserrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'est à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un Mur & de Palissades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *S. Georges*, fut agrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Bruga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, sur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Ile de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardenbourg;* & dans l'Ile même, presqu'en face du Recif, ils construisirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Ernest*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force singuliere, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic-Henri*. Enfin, ils y ajouterent le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient absolument tous les passages.

9. *Capitainie de* TAMARACA.

TAMARACA.

TAMARACA, huitieme (*m*) Capitainie du Bresil, passe pour la plus ancienne, quoique le voisinage de Fernambuc & de Parayba l'ait fait tomber dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Ile de *Tamarica*, ou *Tamaraca*, qui est séparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur est d'environ trois lieues, sur deux de large. Un Historien assure (*n*) que les François ont été les premiers Possesseurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conserve encore leur nom, dans un Port voisin de l'Ile, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos Francezes*.

CETTE Ile, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde, a, dans le Sud, un assez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu par un Fort Portugais, situé sur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis, éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nommerent *Orange*, & les réduisirent au seul passage qui reste du côté du Nord, mais qui, n'ayant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il se nomme *Catuaina*.

L'ILE de Tamaraca, & la partie du Continent qui porte son nom, appar-

(*m*) La *Neuvieme*. Voyez ci-dessus. R. d. E.
(*n*) *La Popliniere*, dans son Livre des *trois Mondes*.

tiennent aux Comtes de *Monſanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particuliérement ſur le Fleuve de *Goiana*, ou *Govana*, & dans les Cantons d'*Aracipé* & de *Paratibé*.

Riviere de la Côte.

A LA diſtance d'une lieue de l'Ile, ſort du Continent la petite Riviere de *Maſſarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens; & devant l'Ile même, vers l'Oueſt, deux autres Rivieres auſſi petites, qui ſe nomment *Aripé* & *Ambor*. A ſix lieues de l'Ile, vers le Nord, on trouve le Fleuve de Covana, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à ſon embouchure, mais dont le Canal eſt beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A ſept ou huit milles de la Mer, il a ſur ſes rives un petit Bourg, juſqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le Sucre de pluſieurs Moulins. C'eſt à deux milles du Govana au Nord, qu'eſt ſitué *Porto dos Franceſes*, ou le *Port François*. Il eſt fermé par deux rochers, qui en font une retraite aſſez ſûre: mais il n'eſt habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

AVANT que de paſſer à la Capitainie ſuivante, on nous fait revenir ici ſur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

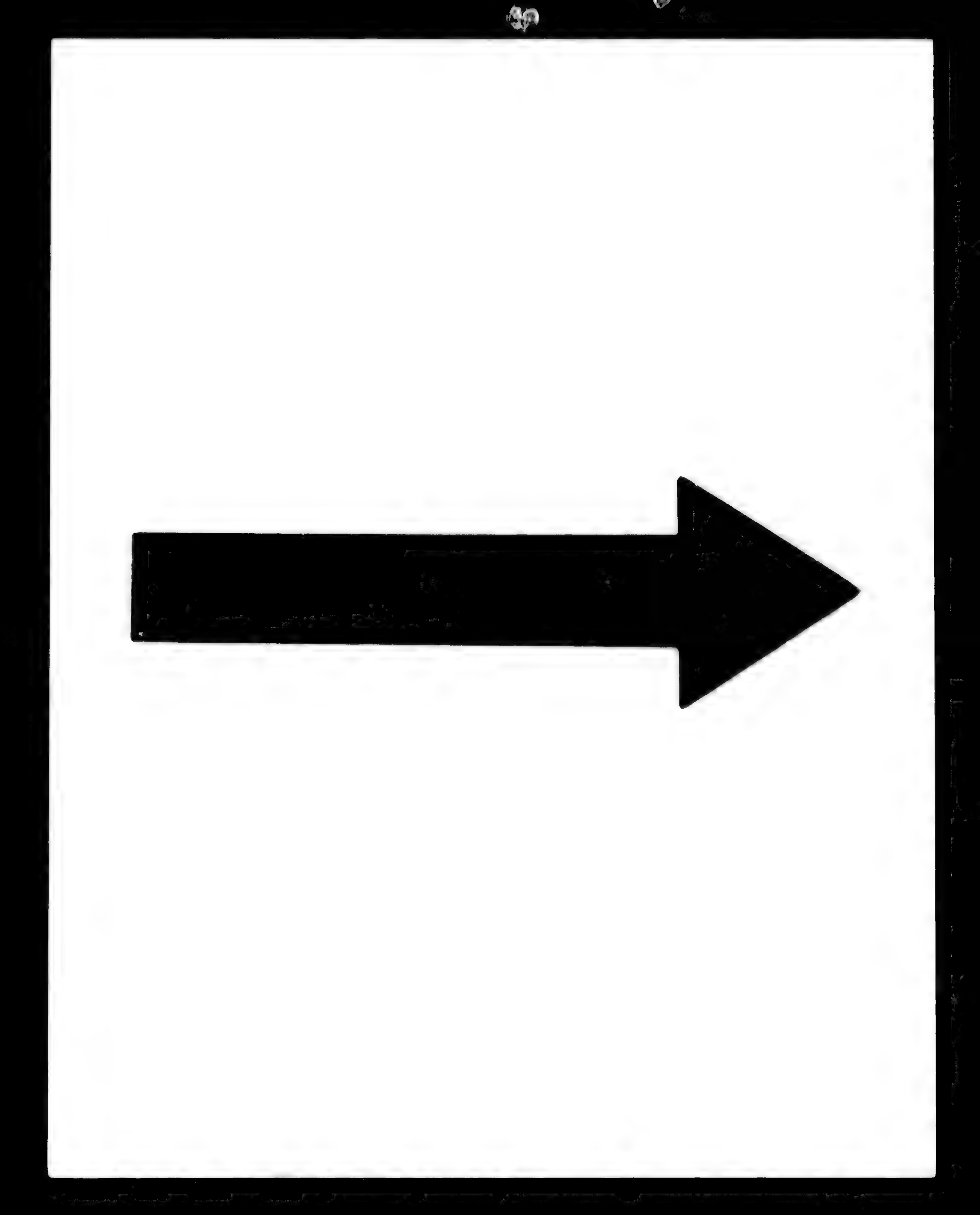
Reviſion de toute la Côte.

DE *Britioga*, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Ile de Saint Sebaſtien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Ile eſt ſituée, ſuivant les Obſervations des Hollandois, par les 24 degrés de Latitude Auſtrale: ſon rivage produit une eſpece de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sebaſtien à l'Ile des *Porcs*. Le mouillage eſt fort commode, entre ces Iles & le Continent. C'eſt-là que ſe trouve la Baie d'*Ubituba*. De l'Ile des Porcs à l'Ile *Grande*, quelques-uns comptent ſept lieues, d'autres plus; mais tous s'accordent à repréſenter l'Ile Grande comme une Terre haute, couverte de Bois & de Rochers, qui abonde en ſources d'eau vive, & qui a pluſieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

A DEUX lieues de cette Ile, vers l'Oueſt, on trouve le Cap de *Carouſſu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Eſt, *Morambaya*, d'où l'on compte quatre lieues juſqu'à la Riviere de *Garatuba*, comme on en compte auſſi quatre de cette Riviere à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivieres ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de Toyugua, eſt un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe platte, qui ſe nomme *Gavea*; & deux lieues encore de-là, on arrive au Fleuve de Janeiro. Ainſi ce Fleuve eſt à-peu-près à douze lieues de l'Ile Grande. De Rio Janeiro, on en compte dix-huit juſqu'au Cap Frio, qui eſt ſitué par les 23 degrés. Juſqu'ici la Côte eſt à l'Orient.

DU Cap Frio juſqu'à la Baie de *Saint Sauveur* (o), la diſtance eſt de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Ile *Sainte Anne*, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet eſpace forme une ſtation très commode pour les Vaiſſeaux. L'Ile même eſt agréable, & revêtue d'arbres, entre leſquels on trouve une eſpece de Cériſiers, dont le fruit

(o) On ne doit pas confondre cette Riviere avec celle de S. Salvador. R. d. E.



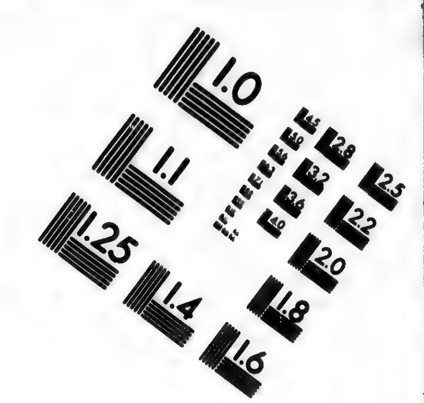
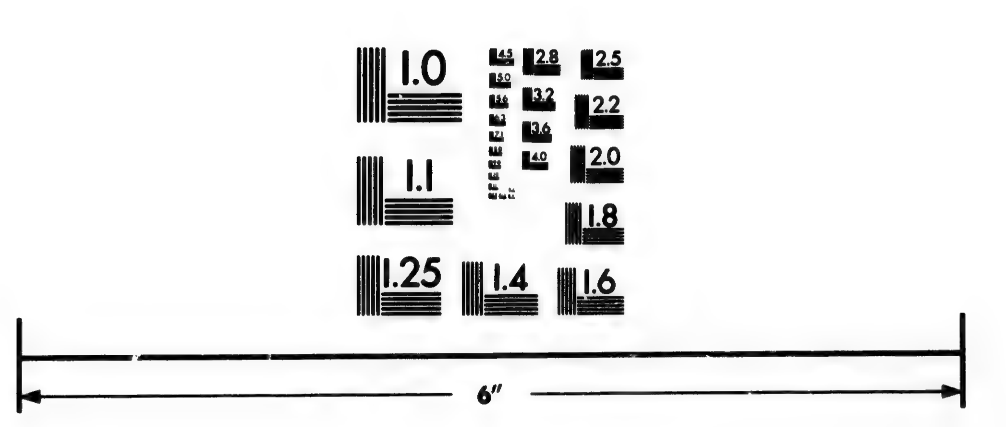


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

DESCRIPTION DU BRESIL.

TAMARACA.

renferme un noyau fort rude, & n'en est pas d'une saveur moins douce. Mais l'eau douce y manque. De l'Ile Sainte Anne, on compte huit lieues jusqu'au Cap *Saint Thomas*, dont la situation est par les 22 degrés; & de ce Cap, huit autres lieues jusqu'au Fleuve de *Paraiba*. Du Paraiba au *Managé*, cinq lieues; autant du Managé à l'*Itapemeris*. Les Hollandois placent à 21 degrés le Fleuve *Dolce*, qui est habité par des Portugais; & 10 minutes de plus, l'Ile de *Sainte Claire*, éloignée d'un demi-mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'Itapemeris au *Gleretebe*, qui est par les 20 degrés 45 minutes. Sept, de Gleretebe à *Guarraparé*, (p) que les Portugais nomment *Sierra de Guariparis*. De Guarraparé à la ville de Spiritu Santo, huit lieues. De la Baie de cette Ville, six lieues jusqu'au Fleuve des *Rois Mages*, qui est par les 19 degrés 40 minutes, & de-là huit jusqu'au Fleuve Dolce. Sept de ce Fleuve à *Criquaré*; dix de Criquaré à *Maranepé*, ou *Mucuripe*, situé à 18 degrés 15 minutes. De Maranepé à *Paraouepé* ou *Pesteripé*, cinq lieues; & de Paraouepé, trois à *las Caravelas*: six ensuite jusqu'à *Barreiras Vermeilhas*, & deux de-là au *Corebado*, qui est à 17 degrés & demi de l'Equateur. Du Corebado à Porto Seguro, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de Porto Seguro à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent, lorsqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de Santa Cruz à *Rio Grande*. C'est dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de San Antonio*. Dix-huit lieues de Rio Grande à Ilheos; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, sous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'Ilheos au Fleuve *das Contas*, huit ou neuf lieues; six de-là jusqu'à *Camamu*, & trois de Camamu à *Guepena* (q). Quatre ensuite jusqu'au Fleuve de *Finharès*, qui est bordé d'une grande Montagne, nommée *Morro de S. Palulo*. De ce Fleuve, à la Baie de Tous les Saints, il n'en reste que douze; ensuite on en compte vingt-six jusqu'au *Fleuve Royal*, qui est par les 11 degrés 30 minutes: dix-sept de ce Fleuve à celui de *Saint François*; quinze du Fleuve de Saint François à la Pointe qu'on nomme *Guira*; six, de cette Pointe aux Rochers de *Cameraguba*; cinq de Cameraguba au Fleuve *des Pierres*; & de-là douze jusqu'au Cap Saint Augustin. L'Ile de *Saint Alexis* est à cinq milles de ce Cap au Sud, par les 8 degrés 25 minutes, & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap Saint Augustin à Fernambuc, huit lieues; quatre ou cinq de Fernambuc à Tamarica, & quinze de Tamarica à Paraiba, où l'on s'est proposé de nous ramener par cette longue énumération.

10. *Capitainie de* PARAIBA.

PARAIBA.

La Capitainie de *Paraiba* doit son origine aux François. Les Portugais, après les en avoir chassés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

En

(p) *Geropari* sur la Carte. R. d. E.

(q) *Buipeba* sur la Carte. R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL.

PARAIBA.

En suivant la Côte au Nord, depuis Porto dos Franceses, on rencontre d'abord le *Cap Blanc*, par les six degrés 45 minutes; d'où l'on ne compte que deux lieues jusqu'au Fleuve Paraiba, qui donne son nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Est, par une assez grande embouchure, en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une Ile oblongue, entiérement couverte d'arbres sur sa pointe méridionale; les François avoient construit un petit Fort, que les Portugais ont aggrandi, surtout après que les Hollandois se furent saisis d'Olinde. Le Fleuve, dans son cours, qui descend de l'Ouest, est si rempli de rocs & de sables, qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'est sur sa rive méridionale qu'est située la Ville de Paraiba, nommée aussi *Philippea*, dans une sorte d'Anse, à trois lieues de la Mer, d'où les Vaisseaux Marchands ne laissent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville, qui n'étoit habitée au milieu du siecle dernier, que par quatre ou cinq cens Portugais, est devenue beaucoup plus puissante depuis la prise d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte; mais le voisinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

Ville du même nom.

Cette Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena*, où l'on trouve un fort bon mouillage, derriere quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent, au Fleuve de Paraiba, le nom de *San Domingo*. A deux lieues de son embouchure, on trouve un autre Fleuve, qui se nomme *Mongiangape*, & qui a devant la sienne une Ile couverte de Mangliers, dont elle tire son nom. Ses bords sont habités par quelques Portugais, qui y nourrissent quantité de Bestiaux.

Tout le terroir de cette Capitainie est d'une extrême fertilité, & n'est pas sans agrémens. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques Mines d'argent, surtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarès*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & leur fidélité ne se distingue pas moins pour les Portugais: mais ils ont pour voisins des Peuples Barbares, nommés les *Figuarès*, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Ile de Fernando de Noronha.

C'est devant cette Côte, à cinquante lieues, suivant les Portugais, & soixante-dix suivant les Hollandois, qu'est située l'Ile de *Fernand de Noronha*, sur laquelle on a déja donné quelques Eclaircissemens (*r*), avec sa véritable position. Sa longueur est d'environ deux milles, sur une de largeur. Ceux qui ont observé soigneusement sa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle est platte dans sa plus grande partie, à la réserve de quelques Montagnes dispersées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus platte, représente fort bien une Eglise avec son Clocher (*s*). On prétend que le terroir est si nitreux, que les sources, qui y sont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la saison des pluies, sentent le nitre. Il n'en est pas moins fertile. Diverses sortes de légumes y croissent naturellement. Le P. Clau-

(*r*) Tome XVIII de ce Recueil.

(*s*) Aussi les Hollandois l'ont-ils nommée l'Ile *Kerke*, c'est-à-dire *Eglise*.

Description du Bresil.

Paraiba.

de d'*Abbeville*, dans son passage avec les François qui allerent à l'Ile de *Maragnan* (*), y vit des arbres d'une qualité si caustique, que ceux qui porterent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, souffrirent des douleurs aiguës, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles servent aussitôt de remede.

Les Côtes de l'Ile sont presque partout fort escarpées, surtout du côté du Nord, où la mer est ordinairement si grosse, qu'il est fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Iles, ou plutôt quelques Rochers, qui en sont séparés par des Canaux sabloneux. Le côté de l'Occident a deux Rades assez commodes; l'une, proche de la pointe Orientale de l'Ile, où tombe un ruisseau favorable pour l'aiguade; l'autre, sous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & presqu'au milieu de l'Ile, on trouve une petite Baie en forme de croissant. Le Voyageur, qu'on vient de nommer, parle d'une autre Ile, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nomme l'*Ile de feu*, & dans laquelle on trouve une singuliere quantité d'Oiseaux.

Côte depuis Mongiangape jusqu'à Rio Grande.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrêmité de la Capitainie de Paraiba, est le dernier endroit où la Côte du Bresil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Ouest, & se présente presque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de *Bresil Septentrional*. Cette Côte étant peu connue jusqu'à Rio Grande, on est obligé ici de recueillir des lumieres dispersées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations Hollandoises, & dans quelques Voyageurs François.

Du Fleuve Mongiangape jusqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la *Baie de Trahison*, on compte une lieue. Cette Baie, suivant les Hollandois, est à sept lieues de Paraiba, par les 6 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Elle est fermée à l'Est par une Pointe basse, d'où part un Banc de sable qui se montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laisse derriere soi un mouillage sûr & commode pour douze ou quinze Vaisseaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre lesquels & le rivage on trouve une espece d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être passé à gué, excepté dans la saison des pluies. Au-delà, les Portugais ont une Eglise, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Bestiaux. Une partie de la Nation des Figuarès, qui habitoit ces lieux, ne ressembloit aux autres Brasiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne se fit pas presser pour se déclarer contr'eux en faveur des Troupes Hollandoises: mais après leur départ, elle se trouva exposée à la vengeance de ceux qu'elle avoit trahis. Ils en tuerent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs se réfugierent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en transporterent plusieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirerent d'eux des éclaircissemens utiles sur le Pays qu'ils avoient habité.

De la Baie de Trahison jusqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la distance est d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de *Camaratuba*, &

(*) Voyez ci-dessous.

Description du Bresil.

Paraiba.

termine à sa rive la Capitainie de Paraiba. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Taboussura*, dont le Cacique se nommoit *Tayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, suivant Figueredo, une Pointe de terre, derriere laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formosa*, d'où sort vers l'Est une petite Riviere, nommée *Rio Huagau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, jusqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De Bahia Formosa, on ne compte qu'une lieue jusqu'au Port de *Curumatau*, qui est également sûr & commode. Une demi-lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subauma*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Punta da Pipa*, derriere laquelle les Vaisseaux peuvent se mettre à l'abri. Ensuite on trouve un rivage sans Port & couvert de Bois, qui se nomme *Parananbuco*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de Curamatau à ce Lac, & trois ensuite jusqu'à la Riviere de *Tareyrik*, où l'on trouve, disoient-ils, une espece de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatayouba*. Ils assuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Métal. C'est encore sur leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Busios*, d'où Figueredo compte trois lieues jusqu'à *Punta Nigra*. Les Vaisseaux trouvent derriere cette Pointe un mouillage commode; & de-là il ne reste que deux lieues jusqu'à Rio Grande. Punta Pipa est par les six degrés. A peu de distance de dos Busios est un autre Port, nommé *Tourous*, par les 5 degrés 40 minutes. C'est entre ces deux Ports, que le Pirangue a son embouchure.

Devant cette Côte, à dix ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque*. Il s'étend de plusieurs lieues, entre l'Est & l'Ouest, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, jusqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parce qu'on est alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

II. *Capitainie de Rio Grande.*

Rio Grande.

Le Fleuve, que les Portugais nomment *Rio Grande*, porte entre les Brasiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure est par 5 degrés 30 minutes de Latitude Australe. L'entrée en est difficile; mais dans l'intérieur, il est agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du Pays, qui se nomment les *Petivarès*. Mais le Roi d'Espagne, alors en possession du Portugal, ne souffrit pas longtems de si dangereux voisins. Feliciano *Cuello de Carvalho*, Gouver-

Les François s'établissent sur ce Fleuve.

Description du Bresil.

Rio grande.

neur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597, il se vantoit d'avoir repoussé ceux qui avoient tenté de surprendre le Fort de *Capo Delo*, en demandant du secours pour les chasser de Rio Grande, où il confessoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, plusieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richesses. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etablissement avant l'année 1601. *Knivet*, Voyageur Anglois, dont on a déja cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il se rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de *Mascarenhas*, conduisit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au secours de Feliciano Cuello, alors pressé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'ayant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'ensuite, il fit construire un Fort sur le bord du Fleuve, & que ce Pays devint un nouveau Gouvernement Portugais, qui est aujourd'hui la dixieme Capitainie du Bresil.

Les Hollandois, partis en 1631 de Fernambuc, avec une Flotte, pour se rendre maîtres du Fort de Rio Grande, rendirent témoignage qu'il étoit situé à gauche de l'embouchure du Fleuve, sur un Rocher séparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverses Fortifications qui s'avançoient jusqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuse Artillerie; de sorte que sa situation & ses défenses en rendoient l'approche fort difficile aux Vaisseaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la Famine, ou par la disette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de se faire apporter d'une petite Riviere voisine.

Cette Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: il consiste en soixante ou quatre-vingts Hommes, qui composent la Garnison du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voisin, pour cultiver les Cannes de Sucre, & nourrir des Bestiaux. Les Indiens y sont aussi fort rares. La plupart ont été détruits par les Portugais, & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

Côte depuis Rio Grande.

Figueredo, entreprenant la description de cette Côte, assure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara* (*t*), derriere lequel il fait sortir une Riviere de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio Grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipabou*. Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de Siara jusqu'à la Baie de *Petitigua*, qui est fort grande, & défendue contre toutes sortes de vents: les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de Siara au Fleuve de *Morunjape*, & six de ce Fleuve jusqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga*.

Différence entre Figueredo & les Hollandois.

De la Baie de Petitigua, suivant Figueredo, la Côte continue de s'étendre à l'Ouest, tantôt haute, tantôt plus basse, & couverte de Bois en divers endroits, jusqu'à *Omarco*, qui en est à vingt-cinq lieues: il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faisoit autrefois la séparation des Por-

(*t*) Ce doit être *S. Roc*, & non *Siara*, qui est bien loin d'ici; mais M. Prevost écrit ce dernier nom *Ciara*, contre l'usage moderne. R. d. E.

tugais & des Castillans. Les Hollandois comptent six lieues de Pequetinga à la Pointe de *Chugasu*, ou *Ugassumha*, & font observer que les Ecueils de Saint Roc finissent près de cette Pointe. Elle est suivie, disent-ils, d'une autre Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba*.

Figueredo compte, d'Omarco à *Guamaré*, quinze lieues d'une Côte basse, entre-mêlée de quelques Collines de sable, derriere lesquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens nomment *Buturuna*. Les Hollandois placent Guamaré par les 4 degrés 45 minutes de Latitude Australe.

A peu de distance de Guamaré, la Côte, suivant Figueredo, se dérobe, pour former une Baie, dont les rives sont fort marécageuses & couvertes de Mangliers. Là sont les célebres Salines, qui portent le nom de *Guamaré*, & d'où l'on tire en abondance un sel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois observent que c'est un Fleuve, qui se nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il est à trois lieues de Guamaré vers l'Ouest. Figueredo compte deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très spacieuse, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever jusqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle sort un Torrent nommé *Guararahu*. Les autres avertissent que depuis Rio de Salinas, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivieres, à demi-lieue l'une de l'autre, nommées *Guapetuba*, *Manetuba*, *Gararassu* & *Persin*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarrassées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que Punta do mel se nomme *Cucaratuba* parmi les Indiens; qu'à deux lieues de Guararahu sort la Riviere d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de *Hupancma*; que la Côte recommence ici à s'abaisser, jusqu'à certaines Collines rougeâtres, suivies de la Baie d'*Ubarana*, d'où ils comptent huit lieues jusqu'à *Jaguaribé*, situé par les 4 degrés.

Au-delà de Jaguaribé, la Côte devient plus haute, & ne cesse point d'être revêtue d'arbres dans un espace de vingt lieues jusqu'à *Iguapé*, qui est une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'Iguapé à *Mocoripé*, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derriere laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camumé* ou *Aquimumé*. A cinq lieues d'Iguapé sort le Fleuve *Ypocara*, qui est sans Port & sans Rade; & deux lieues plus loin, *Rio Coco*. La Baie de Mocoripé est par les 3 degrés 40 minutes. On trouve ensuite, à peu de distance, le Pays de *Siara*, où les Portugais commencerent à s'établir vers le milieu du dernier siecle, & qu'Oliveira compte entre les Capitainies du Bresil.

Les Indiens Figuarés, dont les Hollandois prirent des informations, leur firent de cette Côte une Description un peu différente du Cap de Siara: ils comptoient une lieue jusqu'à la petite Riviere de *Piracabuba*; & delà deux à *Pecutinga*; six ensuite jusqu'à la petite Riviere *Uguasu*; dix-huit d'Uguasu à *Kaalsa*; deux de Kaalsa à *Guamaré*, & une de Guamaré à *Caqouarchama*, où l'on trouve de belles Salines dans les tems secs; une demi-

DESCRIPTION DU BRESIL.
RIO GRANDE.

lieue des Salines à la petite Riviere de *Barituba*, & de-là une lieue jusqu'à celle de *Guararahug*. C'est au-dessus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas*, mortels Ennemis des Portugais, & derriere eux une autre Nation barbare, qui se nomme les *Jandaves*. Du Guararahug au *Jandupatissa*, deux jours de chemin; & de-là une demi-lieue jusqu'au Torrent de *Wupanama*, d'où l'on a six lieues jusqu'à la Riviere d'*Avaramce*; de-là, six lieues encore jusqu'à celle d'*Tuguarich*; une demi-lieue, ensuite, à celle de *Pariporié*, & une lieue à *Guatapugui*. Ces Rivieres sont habitées par une branche des Tapouyas, nommée les *Japoratons*, & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin sort la petite Riviere de *Wichoro*, dont l'embouchure n'est point habitée; mais dans les terres on trouve la Nation des *Hytartayous*, descendue aussi des Tapouyas. Figueredo avertit les Portugais d'éviter soigneusement tous ces Barbares. A deux journées du rivage, on voit encore ici les Montagnes de *Wichoro*, où le nitre est en si grande abondance, qu'il distille des pierres. De Wichoro, les Figuarès comptoient six lieues jusqu'à *Iguaguasu*, onze ensuite à *Moucouru*, & de-là une enfin à Siara.

AVANT que de passer à la Capitainie de Siara, nos Guides font quelques observations sur Moucouru. Les Hollandois varient sur la situation de ce lieu, que les uns mettent à 3 degrés 20 minutes, & le prennent pour la Baie que les François nomment *les trois Tortues*, tandis que les autres la placent à 3 degrés 52 minutes. Il paroît qu'ils donnent ainsi le même nom à deux Baies différentes, qui sont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoise, qui mouilla, au mois de Novembre 1601, dans une Baie qu'il nomme *Moucouru*, raconte que plusieurs Indiens, venus à bord, lui apprirent que ce lieu n'est pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'Emeraudes; qu'étant descendu à terre avec eux, il passa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé, & que de-là il fut conduit au pié d'une très haute Montagne, d'où sortoit un rocher fort dur & fort blanc, qui paroissoit renfermer des Emeraudes du plus beau verd, mais que faute d'instrumens de fer il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François sur leur Côte.

II. *Capitainie de* SIARA, *& reste de la Côte jusqu'au Marañon.*

SIARA.

ENTRONS dans Siara, qu'Oliveira compte, avons-nous dit, entre les Capitainies Portugaises. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort, au pié d'une Montagne, du côté droit du Port, qui n'est pas capable de recevoir de grands Bâtimens. Une petite Riviere, qui s'y jette, est la seule qu'on rencontre dans l'espace de trois milles. Au-dessous du Fort, les Portugais ont une douzaine de Maisons, entre lesquelles on distingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverses Marchandises, telles que du chanvre, du crystal, quelques autres pierres précieuses, & plusieurs especes de bois. Les cannes de sucre croissent ici volontiers;

Description du Bresil.

Siara.

mais dans le tems dont il est question, les Portugais y avoient peu de Moulins à sucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Pays intérieur est habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend que le Chef a plusieurs autres petits Rois dans sa dépendance. On assure aussi qu'à deux journées de la Mer, il existe un Etat bien ordonné, dont les Peuples se nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trouve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des Figuarès; & six lieues au-delà de Tapirug, on rencontre une Montagne, nommée *Boraguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

Figueredo met à six lieues de Siara, sur la même Côte, une Baie, qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont l'eau est fort douce & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois placent, après Siara, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upezès*. De l'angle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, jusqu'à la Pointe que les Indiens nomment *Itajuba*, ou *Titajuba*, on compte huit lieues; & c'est dans cet intervalle que sort le Fleuve *Tiraiva*. De Titajuba au Fleuve *Mondahug*, quatre lieues. On rencontre ensuite la Riviere de *Satahuba*, & la Baie de *Jeruquacuara*, où l'aiguade est très commode; mais il faut s'y garder des Tapouyas & des *Tabaxares*, Indiens qui détestent les Portugais. On ne laissa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaise, sous le nom de *Nostra Senhora de Rosario*; mais elle fut transportée l'année suivante sur le Marañon.

D'ici au Fleuve *Camusi*, ou *Camocipé*, on compte huit lieues; cinq, de ce Fleuve à celui de *Guasipuira*, & trois ensuite jusqu'à *Josara*; d'où l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans son sein le grand Fleuve de *Para*, dont l'embouchure est fort sabloneuse. Un autre Pilote Portugais compte trente lieues, du Camocipé au Fleuve qu'il nomme *Para Ovasa*, & le place à deux degrés trente minutes de Latitude Australe. Il reste, de-là au Marañon, vingt-cinq lieues d'une Côte basse & sans arbres, surtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embouchure du Fleuve *Maripé*, au-delà duquel elle est couverte de Mangliers pendant six lieues. Le rivage est fort sabloneux jusqu'à la belle Riviere de *Perea*, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, & forme l'entrée la plus orientale de la Baie de Marañon, vers la Ville ou le Fort de *Saint Jacques*, Etablissement commencé par les Portugais en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent seize lieues, du Fleuve de Para Ovasa, jusqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment *Rio das Preguisas*; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reste six jusqu'au Perea. Figueredo parle, dans un autre lieu, d'une grande Baie, qui contient plusieurs petites Iles, & qu'il nomme *Ototoy*, à vingt lieues du Marañon, vers l'Est, par les 2 degrés 40 minutes de Latitude Australe.

Les Hollandois, qui ont visité soigneusement cette Côte, mettent un Cap, que les Portugais nomment *Cabo Blanco*, à 2 degrés 38 minutes, quoique d'autres l'aient placé presqu'à 3 degrés, & comptent six ou sept lieues de-là au Fleuve Camusi ou Camocipé, qu'ils appellent aussi *Campocip*.

Description du Bresil.

Siara.

Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, à dix milles de Camusi: mais les Portugais avertissent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camusi, ou Camocipé, est nommé *Rio de Cruz*, & qu'il est à 2 degrés 40 minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio Grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarès Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upesses, à cinq lieues de Siara d'un côté, & de l'autre à la même distance du Fleuve Para; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pourasag*, *Aracatlhug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqueto*, *Upeba* & *Camosipé*, près duquel ils assuroient qu'il se trouve des Mines d'argent & de crystal.

Un Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à 3 degrés au Sud de l'Equateur, une Baie qu'il appelle *Arrekeytos*; & plus proche, à un degré 45 minutes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Lies*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le visage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes jusqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux jusqu'à la bouche, la levre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

13. *Capitainie de l'Ile de* Maragnan *& Etablissement des François.*

Ile de Maragnan.

Il est surprenant qu'il reste encore tant d'incertitude sur une Côte si fréquentée. Laet l'attribue presqu'également aux premieres Cartes & aux premiers Historiens Espagnols & Portugais, „ qui ont confondu les noms, „ (dit-il,) jusqu'à donner indifféremment celui de *Marañon* aux trois grands „ Fleuves qui sortent de l'Amérique Méridionale, sur sa Côte Septen- „ trionale, c'est-à-dire l'*Amazone*, l'*Orinoque*, & celui qu'on nomme ici *Ma-* „ *ragnan*, mais qui paroît moins un Fleuve, qu'une grande Baie devant la- „ quelle est située l'Ile de même nom, & qui reçoit trois Fleuves descen- „ dus du Midi droit au Nord, derriere les Provinces Portugaises du Bresil". Au reste, ces ambiguités n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Ile & cette partie de la Côte entre les Provinces du Bresil Septentrional, il s'attache, pour la connoissance de l'Ile, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (*v*).

Tous les Géographes, dit-il après ce Missionnaire, ont oublié dans leurs Descriptions du Bresil, l'Ile de Maragnan. La Baie devant laquelle est située cette Ile, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. A l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Ile, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Ile de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à 2 degrés 30 minutes au Sud de l'Equateur.

Du

(*v*) Publiée à Paris en 1612, sous le titre d'*Histoire de la Mission des Peres Capucins dans l'Ile de Maragnan*. On verra bientôt à quelle occasion.

Description du Bresil.

Ile de Maragnan.

Du fond de la Baie sortent vers cette Ile trois beaux Fleuves, qui viennent la ceindre de toutes parts; de sorte que d'un côté elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves se nomme *Mounin*; & sa largeur, à l'embouchure, est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*; & descend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi-mille. Le troisieme, qui est l'Occidental, se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure, & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Pays a d'autres Rivieres, telles que le *Pinaré*, qui ayant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à soixante ou quatre-vingts milles de son embouchure, & l'*Ouaicou*, qui sort des Forêts pour se jetter aussi dans le Miary; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le Taboucourou n'est gueres moins rapide, surtout vers son embouchure, après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots, causés par ces deux Fleuves, rendent l'accès de l'Ile de Maragnan fort difficile, sans compter qu'en dehors, c'est-à-dire vers la Mer, elle est environnée de sables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la Côte, à l'Est comme à l'Ouest, est bordée de basses, & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de *la Tortue* jusqu'à celui des *Arbres secs*, noms d'origine Françoise (*x*), ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte, depuis le Cap de *Tapouitapere*, qui forme la Baie à l'Occident, jusqu'au grand Fleuve des Amazones: c'est-à-dire qu'elle est masquée par une infinité d'Ilots & de sables, & que le rivage même est couvert de Mangliers si épais, que, joint à la nature du terrein, où les traces des piés disparoissent aussitôt, il est impossible d'y pénétrer.

Tous les environs de l'Ile & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente, on n'y a découvert que deux passages; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Ilette Sainte Anne, qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux: les grands Vaisseaux ne peuvent passer au-delà de cette petite Ile; & les petits sont les seuls qui se hazardent jusqu'à la grande. Le second passage est de l'autre côté de Sainte Anne; il peut recevoir les grands Vaisseaux; mais comme ce n'est qu'en certains tems, & jamais sans quelque danger, on ne sauroit apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Indiens, qui habitent la grande Ile de Maragnan, nomment leurs Habitations *Oc*, ou *Tave*. Elles sont composées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens piés; mais dans quelques-unes il en a jus-

(*x*) Les noms de cette Capitainie different entre la Description & la Carte, mais au moins ils sont reconnoissables, au lieu qu'on ne sait où trouver ni rapporter plusieurs des précédens. R. d. E.

Description du Bresil. Ile de Maragnan.

qu'à cinq cens. Leur largeur est de vingt ou trente piés. Ce sont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées ; & du pié jusqu'au sommet tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Indiens, qui vivent paisiblement sous le même toît. L'Ile contient vingt-sept Bourgs ou Villages de cette forme ; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

Propriétés de l'Ile de Maragnan.

Le Ciel est ordinairement pur & serein dans cette Ile. On n'y sent presqu' aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée, comme le brouillard n'y est jamais épais, ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y est jamais tombé de grêle, ni de neige. Le tonnerre y est très rare, ou ne se fait gueres entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs, vers le soir, & le matin même, tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chasse des pluies devant soi, dans toutes ces Régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith; ensuite, aussitôt qu'il a passé, on essuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, suivant la différence des climats. Dans l'Ile de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février jusqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solstice d'Eté, lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Est, qui se nomment *Brises*, commencent à se lever, & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zenith, comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se levent ordinairement après le crepuscule, c'est-à-dire à sept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'Horizon. L'après-midi, ils perdent insensiblement leur force; & le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans l'Ile & dans le Continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'Est, qui rafraîchit merveilleusement l'air & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur, les jours & les nuits sont égaux, la température presque toujours la même, & l'on auroit peine à trouver un Pays dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'Ile soit environnée d'eau de Mer, ou qui en a les qualités, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce, la plus pure & la plus saine, d'où se forment plusieurs Ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile, que sans secours & sans repos elle produit en trois mois une abondante moisson de Maïz, avec toutes sortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les Marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir, sont du Bois de teinture, du Saffran, du Chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou*, quelques especes de Laque, du Baume, que le P. Claude compare à celui de la Mecque, d'excellent Tabac, & cette sorte de Poivre que les Indiens nomment *Axi*. Ceux qui ont observé les qualités du terroir, le croient propre à porter des Cannes de Sucre. On trouve souvent de l'Ambre gris sur les Côtes ; & dans les Cailloux, une sorte de Cristal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les *Pierres d'Alençon*. L'Ile n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses, puisque les Habitans en tirent

Description du Bresil. Ile de Maragnan.

celles qu'ils portent aux levres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en fassent aucun usage d'Argile pour faire des Briques, de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile n'ayant ni de trop hautes Montagnes ni des Plaines trop vastes, & se trouvant partout aussi riche en bois qu'en eau, elle peut passer pour un des plus beaux séjours du Monde. Ses Animaux & ses plantes sont peu différens de ceux du Bresil, entre lesquels on prendra soin de rappeller ceux qui méritent une observation particuliere.

A l'Ouest de l'Ile de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapouitaperé*, qui n'en est séparée que par un Détroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes marées elle paroisse environnée d'eau. Les Terres basses, qui se trouvent alors inondées, demeurent à sec après le reflux. Ce Canton est habité, comme l'Ile, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour se dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Insulaires; & leur Pays est encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Ile. De cette Province, on passe dans une autre, qui tire son nom du Fleuve *Comma*, dont ses limites sont arrosées, & qui surpasse aussi l'Ile de Maragnan en fertilité. On y compte seize Bourgs, dont les Habitans sont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de Comma & celle de *Cayeté*, qui touche à celle de Para, d'où l'Ile de Maragnan est éloignée d'environ quatre-vingts lieues, on trouve d'autres Pays habités par des Topinamboux, surtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de Tapouitaperé & de Comma vivent dans une étroite alliance, s'unissent même par des mariages, & sont en guerre continuelle avec la Nation des Tapouyas. Pendant les dernieres années du XVIe. Siecle, les Marchands d'Amsterdam & de Rotterdam envoyerent ici plusieurs Vaisseaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'après le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entreprises des François.

Comment les François s'établirent dans cette Ile.

Un Capitaine François, nommé *Riffaut*, ayant été pressé par un Brasilien, qui se nommoit *Ouyrapire*, fort accrédité dans sa Nation, de revenir avec des Marchandises & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique: mais la discorde, qui se mit entre ses gens, & la perte d'une partie de son Escadre, ne lui permirent pas de faire un long séjour au Bresil. Il y laissa néanmoins quelques Soldats, sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui se concilia l'affection des Sauvages jusqu'à leur faire desirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Françoise. De Vaux, retourné en France, rendit compte au Roi de la disposition des Brasiliens & des propriétés du Pays; & ce Prince en conçut une si haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le succès d'un Etablissement, il résolut seulement de se procurer des éclaircissemens plus certains. *La Ravardiere* fut envoyé avec de Vaux, pour prendre de nouvelles informations. Ils passerent six mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais à leur retour ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide; & leur entreprise demeura suspendue jusqu'à l'année 1611. Cependant la Ra-

DESCRIPTION DU BRESIL.

ILE DE MARAGNAN.

vardiere, s'étant lié d'intérêts avec *Rasilly* & le Baron de *Sansy*, employa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ses Observations, il obtint de la Reine Mere quatre Capucins, entre lesquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation; & ne se promettant rien moins qu'un échange, avantageux pour les Brasiliens, de leur or & de leur argent pour les lumieres de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaisseaux, le 19 Mars de l'année 1612.

UNE tempête, qui le jetta sur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq semaines à Plimouth. Ensuite ayant remis à la voile, il passa le 7 de Mai entre Fortaventura & la grande Canarie; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, sur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger presque jusqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin il se trouva par les 4 degrés de Latitude Australe; d'où tournant à l'Ouest, il arriva le 23 à l'Ile Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta jusqu'au 8 de Juillet; & de-là s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouru, où il entra le 11 à midi, il suivit la Côte jusqu'au Cap de la Tortue, par les 2 degrés 20 minutes du Sud. Il y passa douze jours; &, le 26, il se trouva proche de l'Ilette Sainte Anne, d'où il passa sans obstacle à l'Ile de Maragnan.

SON premier soin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choisit une Colline assez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivieres qui tombent dans le Détroit. Cet Etablissement reçut le nom de *Saint Louis*, & fut muni de vingt-deux Pieces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'employerent à la conversion des Indiens, dont plusieurs ouvrirent les yeux à la lumiere. Le P. Claude, ayant reçu ordre de repasser en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptisés solemnellement à Paris.

Les François abandonnent l'Ile de Maragnan.

IL paroît certain que les François ne furent pas longtems maîtres de l'Ile; mais on ignore en quel tems ils se virent forcés de l'abandonner. Laet juge que ce fut en 1614, lorsque Jerôme d'Albuquerque fut envoyé avec une puissante Flotte pour soumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perea, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Nostra Senhora del Rosario*. On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui se passa entre les François & lui; mais il est constant qu'ils furent contraints de se retirer, & que les Portugais s'établirent solidement à leur place. La Ravardiere avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'*Tballvahap*, & ces Barbares furent aussi chassés par des Ennemis supérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'est pas éloignée du Fleuve de Camusi, est si haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais son sommet forme une belle & vaste Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, sur vingt de largeur, & qui n'est pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de distance, une autre Montagne, nommée *Cotiova*, mais beaucoup moins grande, en contenoit sept ou huit.

Nous avons décrit la Côte du Bresil Septentrional jusqu'au Fleuve Perea, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Est,

Description du Bresil.

Ile de Maragnan.

& qu'on place à 2 degrés 15 minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Ilette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour se rendre au Fort de Saint Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où est situé ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Ensuite on trouve un autre Fort, qu'ils ont construit eux-mêmes, sous le nom de *San Francisco*. Celui de Saint Louis est par les 2 degrés 20 minutes.

Une Carte Portugaise, que Laet juge fort exacte, représente l'étendue de la Capitainie de Maragnan. Elle place sur la rive gauche du Fleuve Perea, à quelque distance de son embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anse, avant laquelle plusieurs Rivieres qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui sort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & dans lequel on voit sur la gauche un autre Fort Portugais, nommé *Sainte Marie*. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, ensuite celle du Tapocoru, vers les 3 degrés, d'où la Côte, qui alloit presque droit au Sud, fait un coude à l'Ouest jusqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. De-là elle retourne au Nord jusqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui est au milieu de la Baie, Nord & Sud dans sa longueur, en remplit presque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anse, qui contient le Fort de Saint Louis devant son embouchure, entre deux Rivieres qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le fort de Saint François est au fond de cette Anse, & presqu'au milieu de son enceinte. Autour de l'Ile, sur les Côtes de la Baie, on trouve plusieurs Habitations, dont les plus considérables sont celle de *Saint André*, qui est presqu'à la Pointe Septentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques à la Pointe Méridionale.

On lit, sur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, jusqu'aux cinq degrés de Latitude Australe, où ce Fleuve reçoit une grande Riviere qui descend de l'Est, & qu'ils avoient remonté aussi le Meary jusqu'au huitieme degré.

Du Cap de Tapuitaperé, en suivant la Côte à quelque distance du rivage, qui est bas & bordé de sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'*Aippe*, d'où l'on en compte deux à l'Ile de *Camara*, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé*: de-là, quatre à l'Ile *Blanche*, ou de *Saint Jean*, qui n'est qu'à un degré 12 minutes au Sud de l'Equateur.

Dans la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui sont entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, sous le nom de *Punta Separata*, portent des noms fort différens de ceux qui se trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en suivant la Côte à l'Ouest l'espace d'environ vingt-cinq lieues, on rencontre, suivant cette Carte, une Baie, qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui se nomme *Comma Vassou*. De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; ensuite quinze jusqu'au Fleuve *Joroque*. Elle donne, à toutes les

DESCRIPTION DU BRESIL.

ILE DE MARAGNAN.

Terres qui sont dans cet intervalle, le nom de *Costa Alagoada*, parcequ'elles sont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve Joroque, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues jusqu'au Fleuve *Paraguacoté*; & les Terres entre ces deux Fleuves y portent le nom de *Costa Baxa*. Le Paraguacoté est suivi de la Riviere de *Surianamé*, à huit ou neuf lieues; & cette Riviere, de celle de *Surama*, presqu'à la même distance. L'*Itata* est à onze lieues de celle-ci; & le *Namé* à quatre ou cinq de l'Itata. Enfin, du Namé, au Promontoire qui se nomme *Punta Separata*, la Carte marque environ neuf lieues. Elle met, devant cette Pointe, une petite Ile, qu'elle nomme *Isla de Arca*.

APRÈS Punta Separata, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol*; ensuite l'Ile oblongue *das Bandeiras*, & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on passe à un angle obtus, où est située sur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresse de Para, dont le Pays forme une autre Capitainie Portugaise (y).

Détails sur l'Intérieur du Pays.

INTÉRIEUR DU PAYS.

MAIS nous ne continuerons point de suivre la Côte, sans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain sur l'intérieur du Bresil, que l'ordre ne permet point de laisser derriere nous. Reprenons à la premiere Capitainie, qui est celle de Saint Vincent. Correal, qui fit un séjour de cinq ans dans les Terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte qu'étant à Bahia ou la Baie de tous les Saints, il fut employé avec distinction sur quelques Barques qu'on envoyoit à Saint Vincent pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion, dit-il, de s'instruire assez particuliérement de l'état de cette Province (z). *Santos* qui en est la Capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très bien située. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros Vaisseaux. La Colonie étoit alors composée de trois ou quatre cens Portugais Métifs, mariés la plupart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possedent toutes les richesses du Pays. Ils ont un grand nombre d'Esclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui sont entre Santos & Saint Paul. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs Sujets.

Ville de Santos décrite par Correal.

Ignorance de ses Habitans.

Correal regarde les Habitans de Santos comme les plus ignorans de toutes les Indes. „ Un d'entr'eux lui demanda s'il y avoit des Indiens en Eu„ rope, & si les Hommes y étoient faits comme au Bresil? La con„ versation étant tombée sur la différente position du Bresil & du Portu„ gal, qui fait que l'un de ces deux Pays a l'Eté lorsqu'on a l'Hiver dans „ l'autre, & qu'il est nuit ici lorsqu'il est jour au Bresil, Correal ne put „ persuader à personne qu'il parlât sérieusement. Son embarras augmenta „ beaucoup, par une indiscrétion qui le fit parler des Anglois parmi les„ quels il avoit servi. On lui demanda vingt fois s'il n'étoit pas Hérétique;

(y) Laet, liv. 16. chap. 20 & précédent.
(z) Voyages de François Correal, part. 2. chap. 9.

„ & ceux qui l'avoient entendu apporterent de l'Eau-Benite, dont ils arro-
„ ſerent le lieu où il étoit avec eux."

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTÉRIEUR DU PAYS.

République de Saint Paul.

Il ne vit point la Ville de *Saint Paul*, qui eſt à plus de douze lieues de Santos dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inacceſſibles, & par la grande Forêt de *Pernácabiaba;* mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit ſçu juſqu'alors que par des témoignages incertains. „ C'eſt „ une eſpece de République, compoſée, dans ſon origine, d'un mêlange „ d'Habitans ſans foi & ſans loi, que la néceſſité de ſe conſerver a forcés „ de prendre une forme de Gouvernement. Il s'y trouve des Fugitifs de „ tous les Ordres & de toutes les Nations; des Prêtres, des Religieux, „ des Soldats, des Artiſans, des Portugais, des Eſpagnols, des Créoles, „ des *Caribocts*, qui ſont des Indiens nés d'un Braſilien & d'une Negreſ- „ ſe, & des Mulâtres". Elle ne conſiſtoit d'abord qu'en une centaine de Familles, qui pouvoient monter à trois ou quatre cens perſonnes, en y comprenant les Eſclaves & quelques Braſiliens des Cantons voiſins. Dans l'eſpace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre. Les *Pauliſtes*, c'eſt le ſeul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond: on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'eſt la tyrannie des Gouverneurs qui a donné naiſſance à cette petite Société. Elle eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ſes Terres aux Etrangers, s'ils ne ſe préſentent dans le deſſein de s'y établir. Alors on les aſſujettit à de longues épreuves, autant pour s'aſſurer qu'ils ne ſont pas des Eſpions & des Traîtres, que pour connoître à quoi ils peuvent être employés. Lorſqu'on ſe croit ſûr de leurs diſpoſitions, on leur fait faire de pénibles courſes, dans leſquelles ils ſont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'eſclavage, & qui ſont employés au travail des Mines ou de l'Agriculture. Si l'on ne ſoutient pas l'examen, ſi l'on eſt ſoupçonné de quelque perfidie, on eſt tué ſans pitié. La permiſſion de ſe retirer ne s'accorde pas plus aiſément à ceux qui ſe laſſent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient payer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif eſt un ancien ſentiment de reſpect pour le Roi de Portugal. On aſſure qu'ayant quantité de Mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi eſt fort éloigné d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en ſont convaincus; mais comment forcer une Troupe de Brigands, qui ſont environnés de rochers inacceſſibles, & qui ajoutent ſans ceſſe de nouvelles défenſes aux paſſages qu'ils ne croient pas aſſez fortifiés par la Nature. Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des Fuſils, mais il eſt certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge que reſpectant peu les Voyageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Negres fugitifs, ils amaſſent des armes à feu par cette voie. Ils font des courſes de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres, entre les Rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverſer le Breſil. On a ſçu que les Jéſuites du Paraguay

Son origine.

Ses Loix & ſes uſages.

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTÉRIEUR DU PAYS.

avoient fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Paulistes; mais que soit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles Brigands s'étoient obstinés à les rejetter (a).

Témoignage des Missionnaires.

Il est heureux que le témoignage de Correal se trouve ici confirmé par celui des Missionnaires: mais quoique leurs récits se ressemblent pour le fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Observations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent sur le bord de la Mer, avoient envoyé de-là quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célebres est celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé *Piratininga* par les Naturels du Pays, d'où elle prit le surnom de *Piratiningue*. Peu de tems après sa fondation, le P. Emmanuel de *Nobrega*, qui avoit été envoyé au Bresil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, ayant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour le dessein d'y former une nombreuse Eglise de Brasiliens, qu'il se flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transféra le College de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célebre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau College à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Origine des Mamelus de l'Amérique Méridionale, & leurs ravages.

Ses Habitans se maintinrent quelque tems dans la piété; & les Indiens du Canton, protégés par les Jésuites, qui les faisoient traiter humainement, embrassoient le Christianisme à l'envi: mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint Paul de Piratiningue, dont les Missionnaires avoient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La premiere source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint Paul, où le sang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Brasiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul; & par degrés il sortit du mélange des deux Sangs une génération perverse, dont les desordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner, à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats, & des Supérieurs Ecclésiastiques ne purent empêcher que la dissolution ne devînt générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandois, qui fuyoient les poursuites de la justice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblerent aussi; & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de Pays. Le plus court, observe l'Auteur, eut été d'en purger la Terre; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étoient également intéressées. Mais la Ville, située sur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être soumise que par la faim. Il falloit des Armées nombreuses, que le Bresil n'étoit point en état de fournir; sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en dé-

(a) Correal, *ubi sup.*

défendre les approches, & que pour les réduire il auroit fallu entre les deux Nations un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTÉRIEUR DU PAYS.

Ce qui paroît surprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avoient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, sous un Ciel toujours serein. Le climat, quoique par les 24 degrés de Latitude Australe, est fort tempéré. Toutes les Terres sont fertiles & portent de très beau Froment. Les Cannes de Sucre y croissent en abondance, & les pâturages y sont excellens. Ainsi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait longtems parcourir, avec des fatigues incroyables & de continuels dangers, de vastes Régions sauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes (*b*). D'ailleurs rien n'étoit plus misérable que la vie qu'ils menoient dans ces expéditions, qui duroient souvent plusieurs années. Il y en périssoit un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Pays auroit été bientôt sans Habitans, si ceux qui ne revenoient point n'eussent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courses, ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en société.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces Ennemis publics, que les Nations Indiennes qui se trouvoient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes: ils n'avoient, dit-il, qu'à soutenir les *Réductions*, c'est-à-dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pu forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voyoient, dans ces nouvelles Eglises, qu'une digue opposée à leur cupidité; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer justement, qu'après la ruine de cette Frontiere. Cependant comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils employerent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque tems, fut de marcher en petites Troupes dont les Commandans étoient vêtus en Jésuites, dans les lieux où ils savoient que ces zélés Missionnaires cherchoient à faire des Prosélytes; ils commençoient par y planter des Croix; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des médicamens aux Malades, & sachant la Langue *Guaranie*, qui est la plus commune dans cette Contrée, ils alloient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme, dont ils leur donnoient une courte explication. Lorsque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre, ils leur proposoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plupart se laissoient conduire par ces Traîtres, qui levant enfin le masque commençoient par leur lier les mains, égorgeoient ceux qui leur faisoient craindre quelque résistance, & traî-

Mamelus déguisés en Jésuites.

(*b*) Voyez l'Histoire du Paraguay, par le P. Charlevoix.

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTÉRIEUR DU PAYS.

noient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'allarme; mais avant que cette infernale perfidie fut vérifiée, les Jésuites en ressentirent de tristes effets, par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques, & surtout par la difficulté qu'ils trouverent longtems à se faire suivre des Indiens.

TOUTE la nouvelle Histoire du Paraguay est remplie des sanglantes entreprises des Mamelus; & ce fut à l'occasion d'un mal, qui croissoit de jour en jour, que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de supprimer un trait si curieux.

Comment les Missionnaires ont obtenu la permission d'armer les Indiens.

CE n'étoit pas assez, dit le pieux Historien, d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions & de les y avoir mis même à couvert d'une surprise. Leurs Chefs représenterent au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les armes, les précautions ne pourroient empêcher qu'ils ne succombassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en étoient pas moins persuadés qu'eux; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat, en Espagne, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens, & rien n'étoit plus sage, en effet, pour les Indiens en commande, qui vivoient parmi les Espagnols intéressés à leur conservation. On ne pouvoit compter sur la fidélité de ces especes d'Esclaves, dont la soumission étoit forcée, qu'autant qu'ils étoient dans l'impuissance de secouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres: leur soumission étoit volontaire: & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en ayant fait connoître le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, aussi longtems du moins qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs, ils étoient les seuls sur lesquels on pût compter, pour la défense des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, contre les entreprises des Portugais & des Indiens du Bresil, qui n'ont détruit les Villes de *Xeres*, de *Villarica* & de *Ciudad Real*, ne se sont ouvert un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay, & ne se sont mis en possession de plusieurs belles Mines d'or, telles que *Montegrosso* & *Guiaba*, que depuis qu'on leur a laissé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces représentations, y eussent si peu d'égard: ils se laissoient prévenir par diverses personnes, qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres, & qui les entendoient même très mal, en leur sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

DANS les circonstances présentes, où ces fausses idées paroissoient bien établies, un Gouverneur, le mieux intentionné, n'auroit osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens, & les Missionnaires osoient encore moins le proposer: mais le P. de *Montoya*, un des principaux (*c*), devant faire le Voyage de Madrid, on ne manqua point de mettre cet article dans ses instructions. Il en fit l'ouverture au Conseil Royal des Indes. Comme il s'étoit attendu à se voir objecter, que si les

(*c*) Voyez, ci-dessus, les Voyages sur la Riviere de la Plata.

Néophytes une fois armés se révoltoient contre les Espagnols, il seroit impossible de les réduire, puisqu'on n'avoit pu les soumettre lorsqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas; il alla au-devant de cette objection, en représentant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser les armes à la discrétion de leurs Indiens; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes, avec toutes les munitions, & de ne les leur mettre en main que lorsqu'ils seroient menacés de quelque irruption de la part de leurs Ennemis; de n'en garder même, dans les Réductions, que ce qui seroit nécessaire pour se garantir d'une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville Espagnole de l'*Assomption*. Il ajouta que ces armes seroient achetées des aumônes qu'ils recevroient; qu'il n'en coûteroit pas un sol à la Caisse Royale, & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on feroit venir du Chili quelques Freres Jésuites, qui avoient servi dans les Troupes.

Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite des précautions dont on avoit eu soin de les appuyer. Tout fut accordé en 1639; & les Gouverneurs particuliers, comme le Viceroi, reçurent des ordres qui furent bientôt suivis de l'exécution. Quelques Espagnols se récrierent beaucoup sur cette innovation: mais le Conseil Royal des Indes a tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa décision. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Missionnaires plus intéressés que personne à ne pas souffrir que leurs Indiens abusent de leurs armes, s'est contenté, dans un Decret du 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'employer tous ses soins pour arrêter les abus dans leur source, & d'informer le Conseil des moindres désordres: mais comme il n'est jamais rien arrivé qui puisse justifier les défiances, la Cour d'Espagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établissement plus sage. Depuis plus d'un siecle, non-seulement les Mamelus & leurs Alliés n'ont pu entamer les Réductions Chrétiennes, ni pénétrer impunement dans les Provinces où elles sont établies, mais il s'est formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale ressource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu particuliérement des exemples, dans les différends de l'Espagne avec le Portugal, pour la fameuse Colonie du *Saint Sacrement* (d).

(d) Nous n'entrons point dans la derniere querelle, qui est d'une autre nature, & qui a besoin d'éclaircissemens qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Espagne même, à l'occasion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Troupes réunies de l'Espagne & du Portugal: mais quelque idée qu'on puisse prendre de cette guerre, il n'est pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Espagne; ce qui porte à croire que l'affaire présente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons déja remarqué que les dernieres Nouvelles font honneur à la conduite des Missionnaires.

Nota. Comme nous n'aurons plus occasion de revenir à cet article, qui est traité à fond dans nos additions, *pp.* 258-259 ci-dessus, nous ajouterons ici la remarque par laquelle M. Prevost a terminé ce Volume, au mois de Novembre 1757. (*Il se répand*, dit-il, *de nouvelles accusations contre les Missionnaires de l'Amérique Méridionale; mais, comme je n'ai rien écrit, en leur faveur, que sur des témoignages certains, j'en attendrai d'aussi peu suspects & d'aussi bien éclaircis, pour changer d'opinion & de langage.*) R. d. E.

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTÉRIEUR DU PAYS.

En 1705, lorsque les Portugais se furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia *de Ros*, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Espagnols, déclara, dans un Mémoire public, adressé au Roi, au Conseil Royal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Espagnole & aux Officiers des Troupes, qu'il avoit toute l'obligation du succès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uraguay, „ qu'ils s'étoient chargés de tous les travaux, „ jusqu'à porter, à force de bras, les canons pour les batteries; qu'ils „ avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient essuyé, avec „ la plus grande intrépidité, le feu de la place. Les assiégés en eurent tant „ d'effroi, que les voyant marcher pour l'assaut, ils s'embarquerent sur „ plusieurs Navires, arrivés avec un secours qui n'eut pas le tems de dé- „ barquer, & laisserent dans la Place toute leur artillerie & leurs muni- „ tions". On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorsqu'ils furent congédiés, ils refuserent généreusement cent quatre-vingt mille piastres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur service (*e*).

(*e*) Nous ne déroberons point au Lecteur une autre peinture de ce Siege, qui ne leur est pas moins glorieuse. „ Un Na- „ vire François étant entré dans le Port „ de Buenos-Aires, pendant qu'on y fai- „ soit les préparatifs de cette expédition, „ le Capitaine apprit que les Espagnols „ étoient sans Ingénieur, & s'offrit à leur „ en servir. Son offre fut acceptée. On lui „ donna le Plan de la Place qui devoit „ être attaquée. Ensuite, s'étant informé „ quelles étoient les Troupes qui devoient „ marcher, il fut étonné que dans le dé- „ nombrement qu'on lui en fit, le Gou- „ verneur parût faire beaucoup de fond sur „ les Indiens des Missions des Jésuites, qui „ étoient attendus au premier jour. *Que* „ *voulez-vous faire, Monsieur*, lui dit-il, „ *de ces Gens-là? — Attendez, pour en* „ *juger*, répondit le Gouverneur, *que vous* „ *les ayiez vus dans l'action*. Peu de jours „ après, on vint avertir que leur premiere „ division paroissoit. Le Gouverneur invita „ le Capitaine François à monter à che- „ val avec lui. Bientôt ils apperçurent les „ braves Néophytes, qui sortoient deux à „ deux d'un défilé, & qui se formoient en „ Bataillons dans la Plaine, leurs armes en „ bon état, & suivis de quelques Pieces „ d'artillerie: l'ordre, le silence, & la fa- „ cilité de leurs mouvemens, causerent de „ la surprise au François. Il voulut parler „ en Espagnol à ceux qui composoient la „ premiere ligne; mais ils ne lui répon- „ dirent que par ces deux mots *los Pa-* „ *dres*, en lui montrant les Jésuites qui les „ suivoient. Il joignit un de ces Mission- „ naires, qui lui dit que leurs Indiens ne „ parloient point d'autre Langue que la „ leur; que si l'on avoit quelque ordre à „ leur donner, lui & les autres Jésuites „ étoient-là pour leur servir d'Interpretes, „ & qu'on pouvoit compter sur une promp- „ te & fidelle exécution. On leur assigna le „ poste qui étoit exposé au feu de la Place. „ Ils y répondirent vivement, & bientôt ils „ demanderent la permission d'aller à l'as- „ saut. On leur dit que la brêche n'étoit „ pas encore assez grande: ils répondirent „ que c'étoit leur affaire, & qu'ils ne „ comptoient pas moins de la forcer. On „ leur permit de suivre leurs vues. Lors- „ qu'ils commençoient à se mettre en mar- „ che, on leur tira, de la Place, une vo- „ lée de canon, qu'ils essuyerent sans quitter „ leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua „ aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus „ de force pour les arrêter. Enfin l'intrépi- „ dité, avec laquelle ils ne cessoient point „ d'avancer, effraya les Portugais & leur fit „ prendre la fuite. Le Capitaine François, „ d'après lequel on fait ce récit, n'admira „ pas moins le sang froid des Missionnaires, „ qui, n'ayant que leur Breviaire à la main, „ ne voyoient tomber aucun de leurs Gens „ sans courir à lui, & s'exposer au feu le „ plus vif, pour l'exhorter à mourir chré- „ tiennement. Ils ne paroissoient pas plus „ émus que s'ils eussent été dans leur Egli- „ se". *Histoire du Paraguay, liv.* 15. *pp.* 261 *& précédentes.*

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTÉRIEUR DU PAYS.

Description de la Province de Guayra.

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Bresil, du côté de l'Orient, est bordée au Nord par un Pays couvert & marécageux, qui est peu connu; au Midi, par l'Uraguay, & vers l'Ouest par le Paraguay, quoique dans l'intervalle il se trouve plusieurs Nations, la plupart errantes. Elle est traversée en largeur, & près de son milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir est humide, son climat fort inégal, & communément mal-sain: ses Terres, à l'exception des Montagnes, sont assez fertiles en légumes, en racines & diverses autres plantes qui demandent peu de culture. Le Pays est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre plusieurs Rivieres qui l'arrosent, les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres, & le *Guibay*, sur lequel étoit bâti la Ville Espagnole qui portoit le nom de *Villarica*, assez proche du lieu, où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de la même Province sont tributaires.

Lac des Caracaras.

A l'Ouest de la Capitainie de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Australe, on trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des *Caracaras*; & dans les plus récentes, celui d'*Ibera*. Sa figure est irréguliere: il a, dans sa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où sortent deux petites Rivieres, dont l'une se décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uraguay; la premiere, sous le nom de *Rio Mirinay*; la seconde, sous celui de *Rio Corrientes*. Un Missionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana; mais on a fait observer, dans les Voyages sur Rio de la Plata, qu'on donne souvent à ce Fleuve le nom de *Parana*, depuis sa jonction avec le Paraguay, jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uraguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flottantes, qui servent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Montagnes de Tapé.

Derriere les premieres Capitainies du Bresil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cens lieues, de l'Est à l'Ouest, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jésuites du Paraguay y avoient établi quantité de Réductions, dont la plupart ont été ruinées par les Mamelus.

Différentes Nations qui habitent le Bresil.

Différentes Nations qui habitent le Bresil.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les Pays & de tous les Peuples qui bordent le Bresil, dans une aussi vaste étendue que celle qu'on a représentée, depuis Rio de la Plata jusqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des Voyageurs & des Historiens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement sous des noms modernes, & souvent ruinées par les Mamelus, ou transférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incursions, sont une autre

DESCRIPTION DU BRESIL.

DIFFÉRENTES NATIONS.

source d'obscurité (*f*). Mais il paroît que dans le Bresil même, les Portugais ont apporté plus de soin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, aussi curieux dans ses Voyages de connoître les Hommes que la situation des lieux, s'est fait aussi, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Bresil, une étude d'observer les différentes races des Indiens: c'est Knivet, qu'on a déja cité. Enfin Laet, persuadé que cette connoissance des noms certains est fort importante, pour démeler l'origine des Nations qu'on ne cesse point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux sources. Nous ferons un court extrait du sien.

Leur Langue la plus commune.

Il commence par observer que les Indiens du Bresil ne parlent point la même Langue; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parce qu'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante & même assez agréable. Les Enfans Portugais, nés ou élevés dans le Pays, ne la savent pas moins parfaitement que les Habitans naturels, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent; & les Jésuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples, qui sont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations, & qu'ils ont chassé ou détruit celles qui ont entrepris de leur résister.

Recherches des Portugais.

Petiguares.

On donne le premier rang, entre tous les Peuples du Bresil, aux *Petiguares*, qui habitent les environs du Fleuve Paraiba, à la distance d'environ trente lieues de Fernambuc, & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme, mais qui passe pour l'Ouvrage d'un Jésuite Portugais, leur attribue beaucoup d'affection pour les François, avec lesquels ils s'allierent même par des Traités & des Mariages, jusqu'à l'année 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba, sous la conduite de Diego de *Flores* & de *Fructuoso Barosa*. Une grande partie de cette Nation conserve encore le souvenir de ses anciens Alliés, qui leur fait détester ses derniers Maîtres, & qui les dispose toujours à prendre parti contr'eux, comme les Hollandois l'ont éprouvé.

Viatans.

Ils avoient pour voisins la Nation des *Viatans*, autrefois nombreuse, mais aujourd'hui presque entiérement détruite. Les Portugais, ayant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des Petiguares, employerent l'artifice pour les diviser; & lorsqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre, ils donnerent à leurs propres Alliés la permission de manger les Viatans, dont une partie fut cruellement dévorée. Ensuite ils se saisirent facilement du reste, qu'ils vendirent pour l'esclavage, ou qu'ils forcerent de les servir eux-mêmes à Fernambuc, où la plupart périrent de misere.

Tupinabes.

Depuis Rio Real jusqu'à l'extrêmité de la Capitainie d'Ilheos, on trouve

(*f*) De-là vient, peut-être, que la nouvelle Histoire du Paraguay n'est pas aussi instructive qu'il feroit à desirer pour la connoissance géographique du Pays. C'est un reproche qu'on lui a fait dans l'Année Littéraire.

la grande Nation des *Tupinabes* (*g*), qui s'est divisée en un grand nombre de branches, entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux, qui ont leur établissement vers la Baie de tous les Saints, sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camamu.

DESCRIPTION DU BRESIL. DIFFÉRENTES NATIONS. Caetas.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François, & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voisins de Fernambuc.

Tupinaques.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les *Tupinaques*, partis anciennement des environs de Fernambuc, pour s'établir sur cette Côte, où leur Colonie devint très nombreuse; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs & les plus livrés à la Polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés.

Tupiques.

Les *Tupiques*, qui descendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du Pays, depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable; mais la persécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'esclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtangas*, & les *Guaracas*. Cette derniere Nation, qui se nomme aussi les *Patas*, porte une haine mortelle aux Tupinaques.

Tummimives.

Les *Tummimives* habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïssent pas moins les Tupinaques; mais il n'en reste aujourd'hui qu'un très petit nombre.

Tamvias.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les *Tamvias*; mais les Portugais, en s'y établissant, ont presqu'entiérement détruit cette Nation. Ses restes se sont retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Caroës.

Tout le rivage, dans un espace d'environ quatre-vingts lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent & l'embouchure de Rio de la Plata, est occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuse & mortelle ennemie des Tupinaques.

Tapuyas, & leurs différentes branches.

On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissemens. Celle qui se nomme les *Guaymurès* est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la Mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force singulieres, & des massues armées de pierre,

(*g*) Apparemment ceux qui ont été nommés *Topinamboux*, & que leur dispersion fait rencontrer de toutes parts.

Description du Bresil.

dont ils écrasent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Bresil, sans en excepter les Portugais.

Différentes Nations.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations suivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de *Caatinga*, vers Rio Grande, derriere la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacios*, établis près d'*Aquitigpé*; plus loin, les *Oquigtaioubas*, & les *Pahis*, qui se couvrent le corps d'une tunique de chanvre sans manches, & qui ont une Langue particuliere; ensuite les *Axos*, les *Aquitigpas*, & les *Laratios*; sur la même ligne, les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures. Assez proche de la Baie de tous les Saints, on trouve les *Guayavas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des Habitations fixes. Ces trois Peuples sont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigruvès* ont aussi des Habitations régulieres. Les *Obacatiarès* occupent les Isles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges soûterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammelles pendantes jusqu'aux cuisses, & sont obligés de se les lier dans leurs courses (*h*). Les *Jobioras-Apuyarès* sont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* sont presque les seuls qui ne mangent point de chair humaine: mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent suspendue à leur côté. Les *Guayos* ont leurs domiciles: ils sont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoisonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Jaicuivès*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuvès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapotes*, les *Caraciboins*, les *Caracuivès*, les *Maimimis*, sont des Alliés ou des Descendans des Guaymurès, quoiqu'ils parlent une Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* possedent encore le Pays intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers Aquirigpé, on trouve les *Apetupas*, les *Caraguatayras*, les *Aquigiras*, & les *Tapiguiris*, Peuple si petit, quoique robuste, que les Portugais lui donnent le nom de *Pygmées*; les *Quinciguigis*, qui sont excellens Cavaliers, les *Quajeras* & les *Anaguigis*.

Les *Guaitacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du sommeil. Les *Ighigranupanis*, étroitement alliés avec les Guaymurès, & leurs Associés ordinaires dans leurs excursions, jettent la terreur par l'usage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois sonore, qu'ils battent l'un

(*h*) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.

l'un contre l'autre. Les *Quirigujas*, chassés par les Topinamboux des lieux qu'ils occupoient sur la Baie de Tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choisi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près de Rio Grande; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des Tupinaques, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres; & dans la même Contrée les *Noncas*, les *Apuys*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

DESCRIPTION DU BRESIL.

DIFFÉRENTES NATIONS.

AINSI l'on ne compte pas moins de soixante-seize Sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même Langue, Peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui sont voisins des Colonies Portugaises (*i*).

Recherches de Knivet.

Petivarès, & leurs usages.

KNIVET nomme quelques autres Nations. Les *Petivarès*, auxquels il fait habiter un très grand Pays, dans la partie Septentrionale du Bresil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces; ils reçoivent assez civilement les Etrangers, & ne laissent pas d'être fort braves à la guerre. Leur stature est médiocre. On leur perce les levres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de Chevre; & lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais ils ne permettent aux Femmes que le commerce d'un seul Homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, de la venaison & de la volaille. Pendant leur grossesse, le Mari ne tue aucun Animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentiroit. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ses Voisins. Dans leurs courses par des Pays déserts, où ils craignent de voir manquer leurs provisions, ils portent une grande quantité de Tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux levres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades; & chacun a son champ distingué, qu'il cultive soigneusement.

Moroquitès.

LE même Voyageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de tous les Saints, les *Moroquitès*, race de Tapuyas, dont les Femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette Nation passe la vie dans des Forêts, comme les bêtes sauvages, & s'étend jusqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ses Ennemis à force ouverte; elle emploie les embuscades & la ruse, avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vîtesse extrême à la course. Elle dévore aussi ses Captifs.

KNIVET remarque, sur les Topinamboux qui habitent la Baie de Tous les Saints, qu'ils ont les mêmes usages & les mêmes ornemens que les Peti-

(*i*) *Laet*, Description des Indes Occidentales, l. 14. c. 3.

DESCRIPTION DU BRESIL.

varès; qu'ils parlent la même Langue, & que leurs Femmes passent pour belles; mais qu'ils different de tous les autres Indiens par l'usage qu'ils ont de laisser croître leur barbe.

DIFFÉRENTES NATIONS.

Tomomymis, & leurs Villes.

Siege de Morogegès, où Knivet assista.

DANS la Capitainie de Spiritu Santo, Knivet compte une Nation très féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit souvent la guerre au service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée Morogegès; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations, qui sont en grand nombre sur le Fleuve de Parayba. Elles sont revêtues, en dehors, d'une enceinte de grosses pierres, disposées en maniere de Palissades; & par derriere, d'un mur de Cailloux. Les toîts des Maisons sont d'écorce d'arbres, & les murailles d'un mêlange de solives & de terre, dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches. „ Notre Armée (raconte Knivet,) étoit composée, pour ce Siege, de cinq „ cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés; cependant les Tomomymis firent des sorties si violentes, qu'ils nous obligerent de nous retrancher nous-mêmes & de faire demander du secours à Spiritu Santo. Ces „ Barbares se montroient audacieusement sur leurs murs, ornés de plumes, & le corps teint de rouge; ils portoient sur la tête une sorte „ de petite roue combustible, à laquelle ils mettoient le feu, & la faisant tourner dans cette situation, ils nous crioient de toutes leurs forces, *Lovaé eyavé Pomoubana*, c'est-à-dire, *vous serez brûlés de même*. „ Mais à l'arrivée de nos Auxiliaires ils commencerent à se retirer furtivement; & les Portugais ne s'en furent pas plutôt apperçus, que se „ couvrant de claies de Cannes, à l'épreuve des fleches, ils se précipiterent vers le mur, qu'ils ne renverserent pas sans peine, & pénétrerent „ dans la Ville. Ils y perdirent plusieurs Soldats; mais faisant main-basse „ sur les barbares, ils en tuerent ou prirent environ seize mille. Ensuite „ ils se rendirent maîtres de quelques autres Villes de moindre grandeur, „ dont les Habitans éprouverent le même sort, & tout le Pays fut ravagé. „ De-là nous descendîmes, par le Fleuve de Paraiba, jusqu'à la Ville de „ *Morou*; & traversant la Montagne que les Brasiliens nomment *Parapiaguena*, nous arrivâmes à la vue de *Tupa Boyera*, voisine de Rio Janeiro, & nommée *Organa* par les Portugais, d'où nous n'eûmes que le „ Fleuve *Maccein* à descendre, jusqu'à la Ville de Saint Sebastien, où „ l'Armée fut congédiée."

Ovaitaguases, Habitans du Cap Frio.

LES *Ovaitaguases* habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Pays est humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymurès, laissent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne sont point des Hamacs, comme chez les autres Nations; ils couchent à terre sur un peu de mousse, devant leur Foyer. Ils ne sont en paix avec personne, & leurs plus cruels Ennemis sont leurs voisins.

Ouaiyanassès.

L'ILE GRANDE, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, est habitée par les *Ouaiyanassès*, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le visage assez beau, & le reste du corps très difforme, quelque

ſoin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux ſexes ſont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonſure ſur la tête, en forme de couronne. Leur principale Habitation ſe nomme *Jaouaripipo*.

DESCRIPTION DU BRESIL. DIFFERENTES NATIONS.

KNIVET obſerve, ſur les Tupinaques de la Capitainie de Saint Vincent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils danſent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

Poriès.

LES *Poriès*, qui demeurent aſſez loin de la Mer, reſſemblent beaucoup aux Ouaiyanaſſès par la taille & les uſages: mais ils vivent de fruits. Les Hommes ſe couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la Guerre avec ſes voiſins. Elle ne mange point de chair humaine, lorſqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits ſont une eſpece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils ſuſpendent aux arbres mêmes, & dans leſquels ils ſe garantiſſent des injures de l'air par de petits toîts de branches & de feuilles entrelaſſées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet uſage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Pays, & dont ils ne peuvent ſe défendre autrement. Leurs ſeules richeſſes ſont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Coûteaux & des Peignes.

Molopagues.

LES *Molopagues* occupent une vaſte Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation eſt du petit nombre de celles qui laiſſent croître leur barbe, & qui ſe couvrent aſſez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui bleſſe l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de ſolives, dont les intervalles ſont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane ſéparée. Ils reconnoiſſent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'eſt diſtingué d'ailleurs que par le privilege de pouvoir ſe donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les Torrens & les Ruiſſeaux, ſurtout au pié des Montagnes, entre leſquelles on vante les richeſſes de celle qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque, ſuivant l'Auteur, à cet heureux Peuple que les lumieres de la Religion. Leurs Femmes ſont belles, ſages, ſpirituelles, & ne ſouffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus curieuſes Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures réglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopagues n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Motayès.

LES *Motayès*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laiſſent pendre leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

DESCRIPTION DU BRESIL.

DIFFÉRENTES NATIONS.

Lopis ou Bilvaros.

PLUS loin, on trouve les *Lopis*, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur Pays est fort riche en métaux & en pierres précieuses; mais l'accès en est si difficile, la nation si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

Ouayanaouassonès.

ON passe de-là chez les *Ouayanaouassonès*, gens simples & grossiers, bien faits, d'une figure agréable, mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

KNIVET continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais si éloignés du Bresil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Religion des Peuples du Bresil.

ON a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brasiliens. Ils ne connoissent aucune sorte de Divinité; ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand Déluge d'eau, qui fit périr tout le Genre humain, à la réserve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en Démons, & s'amusent à danser continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes sortes d'arbres.

ILS ont des Devins, auxquels ils ne s'adressent gueres que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces Imposteurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvemens & des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses & des prédictions, qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le simple effet de l'espérance ou de la crainte: mais dans ces occasions, le Devin risque beaucoup; car lorsqu'on s'apperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

Leurs Mariages.

EN général, les Brasiliens ont plusieurs Femmes, & les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Jusqu'à ce tems, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Lery, copié par les Voyageurs.

LERY, qui de tous les Voyageurs s'est le plus étendu sur le caractere & les mœurs des Brasiliens, l'a fait malheureusement avec tant de confusion, que dans le mélange d'exemples, de réflexions, de comparaisons & de ci-

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

tations étrangeres, dont il orne moins sa narration qu'il ne l'obscurcit, il n'est pas aisé de suivre le fil du sujet, ni de le ramener à la méthode qu'on s'est imposée dans les extraits de cette nature. Cependant, c'est de cette source bourbeuse qu'il faut tirer ce qui ne se trouve point dans les autres, ou ce que les autres mêmes en ont emprunté.

Ses observations sur les Brasiliens.

Premiérement, dans la subdivision qu'il fait de tous les Habitans naturels du Bresil, il ne nomme que les *Margajas*, les *Ouetacas*, les *Maguhès*, les *Tapuies*, & les Toupinamboux, qu'il écrit *Tonoupinambaoulis:* mais on n'ignore point combien tous les noms Indiens sont altérés par les différentes prononciations de l'Europe. En général, suivant Lery (*k*), tous les Brasiliens mangent les Ennemis qu'ils font en guerre. Ils vont nus, & se frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & se percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe vert; ce qui les rend si difformes, qu'ils paroissent avoir deux bouches. Les Femmes laissent croître leurs cheveux, & ne se percent point les levres; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on passeroit le doigt entier, & qui sert à soutenir un mélange d'osselets blancs & de pierres, qui leur pend sur les épaules.

Les Ouetacas sont sans cesse en guerre avec leurs Voisins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers chez eux, pour le Commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vîtesse que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air sale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers. D'ailleurs ils sont distingués des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens, qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu pour réprimer, par la crainte, un appétit desordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas, c'est-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandises qui font l'objet du Commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi. Mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

Pygmées.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même climat, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes & moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Estropiés d'aucun membre. Il n'est pas rare d'en trouver qui ont vécu jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie, comme leurs Campagnes sont

Bonne constitution des Brasiliens.

(*k*) Histoire d'un Voyage, &c. Chapitre VIII.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'eſt pas noir, ni même plus brun que celui des Eſpagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouiſſance, Hommes, Femmes, Enfans, ils ſont toujours expoſés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'eſt que depuis l'établiſſement des Portugais, qu'ils ont commencé à ſe ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des Sonnettes lorſqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endoſſent même alors une eſpece de manteau ; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nus.

Leur parure.

ILS ne peuvent ſouffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciſeaux & les pincettes, qui leur ſervent à s'en défaire, ſont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'uſage qu'ils ont de ſe percer la levre inférieure, eſt vrai dès l'enfance; mais dans cet âge tendre, ils ſe contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y paſſent une pierre, qui eſt ſouvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir ſans aucune ſorte de lien. Quelques-uns s'en enchaſſent juſques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier ſoin des Peres, à la naiſſance des Enfans, eſt de leur rendre cet important ſervice: la couleur noire, dont ils ſe peignent tout le corps, à l'exception du viſage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverſes couleurs; mais leurs jambes & leurs cuiſſes conſervent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque diſtance, l'air de culottes noires, abattues ſur leurs talons. Ils portent, au cou, des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croiſſant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois ſuccéder de petites boules d'un bois noir, fort luiſant, dont ils font une autre eſpece de collier. Comme ils ont quantité de Poulets, dont la race leur eſt venue d'Europe, ils en choiſiſſent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parſemer le corps avec une gomme fort viſqueuſe. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes ſolemnelles ils s'appliquent, avec de la cire, ſur le front & ſur les joues, de petites plumes d'un Oiſeau noir qu'ils nomment *Tucan* (*l*). Pour les Feſtins de chair humaine, qui ſont leurs plus grandes réjouiſſances, ils ſe font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelaſſées ou tiſſues avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs maſſues, qui ſont de ce bois dur & rouge, que nous nommons Bois de Breſil, ſont revêtues auſſi

(*l*) Lery croit trouver dans ces uſages barbares l'origine de quelques modes Françoiſes de ſon tems. „ Outre la couronne ſur le „ devant & cheveux pendans ſur le derriere, „ ils lient & arrangent des plumes d'aîles „ d'oiſeaux, deſquelles ils font des fron- „ teaux, aſſez reſſemblans, quant à la façon, „ aux cheveux vrais ou faux, qu'on appelle „ *Raquettes* ou *Ratepenades*, dont les Da- „ mes & Demoiſelles de France, & d'au- „ tres Pays de deça, depuis quelque tems „ ſe ſont ſi bien accommodées; & diroit-on „ qu'elles ont eu cette invention des Sauva- „ ges, leſquels appellent cet engin *Tampenambi* ". *Ubi ſup. p.* 116.

de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'Autruches, „ dont ils accommodent (dit Lery,) tous les tuyaux serrés d'un côté, & „ le reste qui s'éparpille en rond, en forme d'un petit Pavillon, ou d'une „ rose; ce qui forme un grand pannache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel „ étant lié sur leurs reins avec une corde de coton, l'étroit vers la chair & „ le large en dehors, vous diriez qu'ils portent une mue à tenir les Pou- „ lets". S'ils veulent danser, ils prennent des fruits, qu'ils nomment *Ahouai*, de la grosseur des Châtaignes; ils les creusent, les remplissent de petites pierres, & se les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des Calebasses creuses, & remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pié de longueur, auquel ces Calebasses sont attachées.

A l'égard des Femmes, c'est dans les termes du Voyageur qu'il faut prendre une juste idée de leur parure (*m*).

(*m*) „ Il faut bien voir, (dit-il) si leurs „ Femmes & Filles, lesquelles ils nomment „ *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont „ fréquenté par delà, en quelques endroits „ *Macia*, sont mieux parées & attifées. Pre- „ miérement, outre ce qu'on a dit, qu'elles „ vont ordinairement toutes nues, aussi bien „ que les Hommes, encore ont elles cela de „ commun avec eux, de s'arracher tout le „ poil qui croît sur elles, jusqu'aux paupie- „ res & aux sourcils des yeux. Vrai est que „ pour les cheveux elles ne les imitent pas; „ car au lieu qu'eux les tondent sur le de- „ vant & rognent sur le derriere, elles, au „ contraire, non-seulement les laissent deve- „ nir longs, mais aussi, comme les Femmes „ de par deçà, les peignent & lavent fort „ soigneusement, les séparent également en „ deux, les troussent quelquefois avec un „ cordon de coton teint en rouge, & les „ laissent pendre sur les épaules, comme „ font celles de Neufchâtel & autres que „ j'ai vues en quelques endroits des Suisses: „ toutefois elles vont plus communément „ toutes déchevelées. Au surplus elles ne „ se font point fendre les levres ni les joues, „ & par conséquent ne portent point de pier- „ reries au visage: mais quant aux oreilles, „ elles les ont outrageusement percées, & „ les pendans qu'elles y mettent, faits de „ grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, „ étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une „ moyenne chandelle de suif, cela leur bat- „ tant sur les épaules, même jusques sur la „ poitrine, il semble, à les voir un peu de „ loin, que ce soient oreilles de limiers, qui „ leur pendent de côté & d'autre. Touchant „ le visage, voici la façon dont elles se l'ac- „ coûtrent: la Voisine, ou Compagne, a- „ vec un petit pinceau à la main, ayant com- „ mencé un petit rond, droit au milieu de „ la joue de celle qui se fait peinturer, tour- „ noyant tout autour en rouleau & forme de „ limaçon, non-seulement continuera jusqu'à „ ce qu'avec des couleurs, bleue, jaune & „ rouge, elle lui ait bigarré toute la face, „ mais aussi, à la place des paupieres & sour- „ cils arrachés, elle baille le coup de pin- „ ceau. Au reste elles font de grands bra- „ celets, de plusieurs pieces d'os blancs, „ coupés & taillés en maniere de grosses é- „ cailles de poisson, lesquelles elles savent „ si bien rapporter & si proprement joindre „ l'une à l'autre, avec de la cire & gomme „ mêlée parmi, qu'il n'est pas possible de „ mieux. Cela, long d'environ un pié & de- „ mi, ne se peut mieux comparer qu'aux „ brassarts, dequoi on joue au ballon par de- „ çà. Elles portent aussi de ces colliers „ blancs, nommés *Boure* en leur langage, „ non pas au cou comme les hommes, mais „ entortillés à l'entour des bras: & voilà „ pour quel usage elles trouvent si jolis les „ petits boutons de verre jaunes, bleus, „ verds, & d'autres couleurs, qu'on leur „ porte enfilés, pour trafiquer par-delà. Soit „ que nous allassions en leurs Villages, ou „ qu'elles vinssent à notre Fort, elles vou- „ loient en avoir de nous, en nous présen- „ tant des fruits ou autres choses de leur „ Pays, avec la façon de parler pleine de „ flatterie, dont elles usent ordinairement, „ nous rompant la tête, & étoient incessam- „ ment après nous, disant: *Mair, deagatorem amabé maroubi*, c'est-à-dire, *François, tu es bon; donne-moi de tes boutons de verre.* Elles faisoient de même pour „ tirer de nous des peignes, qu'elles nom- „ ment *Guap*, ou *Kuap*, des miroirs, qu'el- „ les appellent *Aroua*, & tout ce dont elles „ avoient envie.

„ Mais entre les choses doublement étran-

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Nourriture des Brasiliens.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*Aipy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi-pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; & les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'Amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie, dans une certaine consistance, son goût differe peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes (*n*); & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poëlle de terre pour les cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition (*o*) du Breuvage; & l'on ne sera

„ ges & vraiment émerveillables que j'ai observées en ces Femmes, c'est qu'encore „ qu'elles ne se peinturent pas si souvent le „ corps, les bras, les cuisses & les jambes, „ que les Hommes, même qu'elles ne se „ couvrent, ni de plumasseries, ni d'autres „ choses, cependant quoique nous leur voulussions bailler plusieurs fois des robes de „ frise & des chemises, il n'a jamais été en „ notre puissance de les faire vêtir: vrai est „ que pour prétexte, nous alléguant leur „ coutume, qui est qu'à toutes les Fontaines „ & Rivieres claires qu'elles rencontrent, „ s'accroupissant sur le bord, ou se mettant „ dedans, elles jettent avec les deux mains „ de l'eau sur leur tête, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se dépouiller si souvent: & quoique „ nous fissions couvrir par force les Prisonnieres de guerre que nous avions achetées, „ & que nous tenions Esclaves pour travailler dans le Fort, toutefois aussi-tôt que „ la nuit étoit close, dépouillant secretement „ leurs chemises & autres haillons qu'on leur „ bailloit, il falloit pour leur plaisir & avant „ que se coucher, qu'elles se promenassent „ toutes nues parmi notre Ile. Bref, si c'eut „ été à leur choix, & qu'à grands coups de „ fouet on ne les eut contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le „ have & chaleur du Soleil, même s'écorcher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres, que rien endurer sur elles. Pour les Enfans, qu'ils nomment *Conomi-Miri*, ce nous étoit un grand plaisir „ de voir les grandets, au dessous de trois „ ou-quatre ans, lesquels fessus & grassets „ qu'ils sont, beaucoup plus que ceux de par „ deça, avec leurs poinçons d'os blanc dans „ leurs levres fendues, les cheveux tondus „ à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloient jamais de venir en „ troupes, dansant au-devant de nous, quand „ ils nous voyoient arriver dans leurs Villages ". Lery assure, pour conclusion de ce Tableau, „ que la nudité des Brasiliennes, quoiqu'en beauté (dit-il,) elles ne „ cedent rien aux autres, excite moins les „ hommes, que les attifets, fards, fausses „ perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robbes sur robbes, & autres infinies bagatelles dont les „ Filles & Femmes de par deça se contrefont & n'ont jamais assez ". *Ubi supra.*

(*n*) La premiere se nomme *Oui-pou*, & la seconde *Oui-antan*.

(*o*) Cette opération est fort dégoûtante. Elle est abandonnée aux Femmes, „ qui „ commencent par découper les racines, & „ les faire bouillir à l'eau dans de grands „ vases de terre. On les retire du feu lorsqu'elles sont amollies, & on les laisse un „ peu refroidir. Ensuite, plusieurs Femmes, „ accroupies autour des vases, y prennent „ les molles, se les mettent dans la bouche, & les mâchent: après quoi les remettant dans d'autres vases de terre, qu'on „ leur tient prêts sur le feu, elles les font „ bouillir une seconde fois, sans autre peine

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

sera point surpris de leur abondance, dans un Pays où il se trouve des Cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut cultiver assez de terre pour lui rapporter de quoi vivre une année entiere. D'ailleurs, les Indiens du Bresil ne manquent point de Maïz, auquel ils donnent le nom d'*Avari*.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque Festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque Captif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge, que les Hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vuident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports; ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

C'est un usage particulier des Indiens du Bresil, de boire & de manger à différentes heures; c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent aussi toute sorte de soins & d'affaires, sans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solemnellement & de les manger.

Leurs guerres.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition que les Brasiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery assure qu'on remonteroit à l'infini, sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vengeance est une passion si vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaison avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité; ils baissent la vue avec une sorte de confusion, lorsqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoissent aucune distinction de rangs; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parce que l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conseils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes situées dans un même Canton,

„ ne que de les remuer avec un bâton. Il „ ne reste alors que de les verser dans de „ plus grands vaisseaux de terre, où elles „ les laissent un peu écumer & cuver; & „ ces vaisseaux, qui sont étroits par la bou- „ che, demeurent couverts. Ils ressemblent „ aux grands cuviers de terre qui servent à „ faire la lescive en quelques endroits du „ Bourbonnois & de l'Auvergne: les Fem- „ mes du Bresil font aussi bouillir & mâchent „ de même les Grains d'Avari pour en faire „ une autre sorte de breuvage ". L'Auteur répete que ce sont des Femmes; car l'opinion des hommes est que si les Filles vierges mâchoient les Racines & l'Avari, la Liqueur en seroit moins bonne; ils regarderoient aussi, comme une indécence pour leur propre sexe, de mettre la main à ce travail. *Ubi sup.* p. 142.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même tems les Orateurs de la Société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vengeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entieres (p). Ensuite chacun s'arme de sa *Tacape* (q), qui est une sorte de massue de bois de Bresil, ou d'une espece d'Ebene noire, fort pesante, ronde à l'extrêmité, & tranchante par les bords. Sa longueur est de six piés, sur un de large, & son épaisseur d'un pouce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême (r). Leurs Boucliers sont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées des provisions. Les Géneraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espece de cornet, qu'ils nomment *Inubia*, & des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions se font par Mer; mais leurs Canots qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénetrent au travers des Bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des Habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténebres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des Prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ILS ne peuvent éviter de se battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. „ De quoi „ ayant moi-même été Spectateur, dit Lery (s), je puis parler avec vé„ rité. Un autre François & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions été

(p) Lery assure qu'elles durent quelquefois six heures. *Ubi sup.* p. 232.

(q) Ces massues ressemblent à celles de l'Amérique Septentrionale, qui se nomment *Macanas*.

(r) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes sont de fil d'herbe, & si fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, y *tireroit*. Il ajoute que leurs fleches sont longues d'une brasse, & composées de trois pieces; le milieu de roseau, & les deux autres parties de bois noir; „ & sont ces pieces (dit„ il,) très bien rapportées, jointes & liées „ avec de petites pelures d'arbre. Elles „ n'ont que deux empennons, chacun long „ d'un pié, lesquels sont fort proprement „ liés avec du fil de coton. Au bout d'icel„ les, ils mettent aux unes des os pointus, „ aux autres la longueur de demi pié de can„ nes seches & dures, en façon de lancette, „ & piquant de même; & quelquefois le „ bout d'une queue de raie, laquelle est fort „ venimeuse: même depuis que les François „ & Portugais avoient fréquenté ce Pays, „ à leur imitation ils commençoient d'y met„ tre, sinon un fer de fleche, du moins une „ pointe de clou ". *Ibid.*

(s) Pages 240 & suiv. On ne changera que les termes trop surannés.

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

„ pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos Sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille, dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la Mer; & nous vîmes ces Barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés & hors de sens ne sauroient pis faire.* Premiérement, quand les nôtres eurent apperçu l'Ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle façon, que quand il eut tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas entendu. A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs Cornets, étendant les bras, se menaçant, & montrant les uns aux autres les os des Prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents enfilées, dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou; c'étoit une horreur de voir leur contenance: mais ce fut bien pis, lorsqu'ils vinrent à s'approcher; car étant à deux ou trois cens pas les uns des autres, ils se saluerent d'abord à grands coups de fleches; & dès la premiere décharge, vous en eussiez vu l'air tout chargé. Ceux qui en étoient atteints les arrachoient de leur corps avec un merveilleux courage, les rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient pas de faire tête malgré leurs blessures; sur quoi il faut observer que ces Indiens sont si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi longtems qu'ils peuvent remuer bras & jambes, ils ne cessent point de combattre, sans reculer ni tourner le dos (t). Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer des deux mains les massues de bois, & à se charger si furieusement, que celui qui rencontroit la tête de son Ennemi, non-seulement le renversoit par terre, mais l'assommoit, comme nos Bouchers font les Bœufs. On me demandera ce que mon Compagnon & moi nous faisions dans cette rude escarmouche? Je répons, pour ne rien déguiser, que nous contentant d'avoir fait la premiere folie, qui étoit de nous être hasardés avec ces Barbares, & nous tenant à l'arriere-garde, nous étions seulement occupés à juger des coups. Mais quoique j'eusse vu de la Gendarmerie en France, tant à pié qu'à cheval, je dois dire que les morions dorés & les armes luisantes de nos François ne m'ont jamais donné tant de plaisir que j'en eus alors à voir combattre les Sauvages. Outre leurs sauts, leurs sifflemens & leurs adroites passades, c'étoit un merveilleux spectacle que celui de voir voler en l'air tant de fleches, avec leurs grands empennons de plumes rouges, bleues & vertes, incarnates & d'autres couleurs, parmi les rayons du Soleil, qui les faisoient comme étinceller, & de voir aussi tant de bonnets, bracelets & autres équipages, faits de ces plumes naturelles dont les Combattans étoient revêtus.

„ Après que le combat eut duré environ trois heures, & que de part & d'autre il y eut bon nombre de tués & de blessés, nos Topinambouх, ayant enfin remporté la victoire, firent prisonniers plus de trente Margajas, Hommes & Femmes, qu'ils emmenerent dans leur Pays: & quoi-

(t) L'Auteur en prend occasion de raconter que pendant nos guerres civiles, il y avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Troupes Françoises, deux Soldats Brasiliens d'une hardiesse & d'une bravoure extraordinaires, qui s'attirerent l'admiration & les éloges des Officiers, p. 241.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

„ que nous deux François nous n'eussions fait autre chose que tenir nos „ épées nues à la main, & tirer quelques coups de pistolet en l'air pour encourager nos gens, nous reconnûmes qu'on ne pouvoit leur faire plus „ grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux; car ils nous estimerent tellement depuis, que dans les Villages où nous fréquentions, les Vieillards „ nous en marquerent toujours plus d'amitié.

„ LES Prisonniers ayant été mis au milieu de la Troupe victorieuse, „ liés & garottés pour s'en assurer mieux, nous retournâmes à notre Riviere de Janeiro, aux environs de laquelle ces Sauvages habitoient. „ Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin, ne demandez „ pas si en passant par les Villages de nos Alliés ils venoient au-devant „ de nous, dansant, sautant, & claquant des mains, pour nous caresser „ & nous applaudir. Il falloit que les pauvres Prisonniers, suivant leur „ coutume entr'eux, étant près des Maisons, chantassent & dissent aux „ Femmes: *voici la viande que vous aimez tant, qui approche de vous.* Pour „ conclusion, lorsque nous fûmes arrivés devant notre Ile, mon Compagnon & moi, nous nous fîmes passer dans une Barque, & les Sauvages „ s'en allerent chacun à leur quartier. Quelques jours après, quelques-uns „ de ceux qui avoient des Prisonniers nous vinrent voir à notre Fort; & „ sollicités par nos Interpretes d'en vendre une partie à Villegagnon, ils „ y consentirent pour nous obliger. J'achetai une Femme, & son petit „ Garçon, qui n'avoit pas deux ans, lesquels me coûterent environ trois „ livres de France en Marchandises; mais ce fut assez malgré les Maîtres, „ *car*, disoit celui qui me fit cette vente, *nous ne savons ce qui arrivera!* „ *Depuis que Paycolas* (ainsi nommoient-ils Villegagnon,) *est venu en ce* „ *Pays, nous ne mangeons pas la moitié de nos Ennemis.* Je pensois bien „ garder le petit Garçon pour moi; mais Villegagnon, me faisant rendre „ mes Marchandises, voulut l'avoir pour lui. Encore, quand je disois à „ la Mere que je l'emmenerois en France, elle répondoit, tant cette Nation a la vengeance enracinée au cœur, sans l'espérance qu'elle avoit qu'étant devenu grand il pourroit s'échapper, & se retirer avec les Margajas „ pour les venger, elle eut mieux aimé qu'il eut été mangé des Topinambous que de le laisser après elle.

Comment ils traitent leurs Prisonniers.

ON assure que la plupart des Brasiliens engraissent leurs Prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les laissent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa Fille ou sa Sœur. Cette Femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le tems à la Chasse & à la Pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du Captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'Aldeja sont invités à la Fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser; & nonseulement le Prisonnier est au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux Hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

de résistance ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps, mais ils lui laissent les mains libres; & dans cet état, ils le menent, comme en triomphe, dans les Aldejas voisins. Loin d'en paroître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la maniere dont il a souvent lié les Ennemis de sa Nation, & dont il les a rôtis & mangés; il leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque tems de spectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix piés, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses piés un tas de pierres; & les Gardes, se couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qni l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Leur avidité pour la chair humaine.

Aussitôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scene, s'avance la Tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au Captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la Sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du Pays; „ rens-moi la „ liberté, (lui dit-il,) & je te mangerai, toi & les tiens. *Hé bien*, re- „ plique le Bourreau, *nous te préviendrons. Je vais t'assommer, & tu seras* „ *mangé ce jour même*". Le coup suit aussitôt la menace. La Femme, qui a vécu avec le Mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger sa part du Malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & frottent les Enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiliens ont des coûteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pieces du corps & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées: c'est l'office des vieilles Femmes; comme celui des Vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation & pour se procurer souvent le même Festin (*v*).

(*v*) Lery *ubi supra*, ch. 15. Il raconte qu'arrivant un jour, sans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-iou*, il trouva qu'on y alloit tuer, avec ces formalités, une Femme prisonniere. „ M'approchant „ d'elle (dit-il,) & pour m'accommoder à „ son langage, lui disant qu'elle se recom- „ mandât à *Toupau*, quoique ce mot ne „ signifie pas Dieu parmi eux, mais seule- „ ment le tonnerre, & que je lui enseigne- „ rois à le prier; pour toute réponse, ho- „ chant la tête & se moquant de moi, dit: „ *que me bailleras-tu? & je ferai ainsi que* „ *tu dis.* A quoi lui repliquant, *pauvre Mi-* „ *sérable, il ne te faudra tantôt plus rien en* „ *ce Monde, & pense ce que ton ame de-*

DESCRIPTION DU BRESIL. CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

L'USAGE commun des Brasiliens est de conserver dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts; & lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés sur leurs Ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses & des bras, pour en faire diverses sortes de Flûtes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs Prisonniers, croyant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs Exploits. Lery prit soin de faire dessiner la figure d'un Brasilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

„ ILS nous présentoient souvent (dit Lery,) de la chair humaine pour „ en manger; & le refus que nous en faisions les chagrinoit, comme si „ nous leur eussions donné sujet de se défier de notre alliance: sur quoi je „ dois rapporter, à mon grand regret, que quelques Interpretes Normands, „ qui avoient passé huit ou neuf ans dans le Pays, y menant une vie d'A- „ thées, non-seulement se souilloient de toute sorte de désordres avec les „ Femmes, mais se vantoient d'avoir tué & mangé des Prisonniers. Un „ jour, que j'étois avec quatre ou cinq François dans un Village de la „ grande Ile, où l'on retenoit dans les fers un jeune Homme, que nos „ Sauvages avoient enlevé sur quelques Européens, nous trouvâmes l'occa- „ sion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon Portugais, „ qu'il étoit Chrétien, & qu'ayant été conduit en Portugal, il y avoit été „ baptisé sous le nom d'*Antonio*. Quoique Margaja, & déterminé à souf- „ frir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne seroit pas fâ- „ ché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compassion. Un des „ nôtres, Serrurier de profession, qui savoit assez l'Espagnol pour entendre „ quelque chose au Portugais, lui promit une lime pour couper ses fers, & „ convint avec lui que se dérobant à ses Gardes, tandis que nous nous ef- „ forcerions de les amuser, il iroit nous attendre dans un petit Bois voisin, „ où nous aurions pu le prendre en retournant à notre Ile. Cette espérance „ l'avoit jetté dans un transport de joie. Mais, sans avoir entendu ce qu'on „ lui avoit offert, les Sauvages conçurent quelque soupçon de notre entre- „ tien. A peine fûmes-nous sortis du Village, qu'ayant appellé leurs „ Voisins, pour assister à la mort du Prisonnier, ils le massacrerent ensem-

„ *viendra après ta mort*: elle, s'en riant „ derechef, fut assommée & mourut de „ cette façon". *Ibid.* p. 252. Au reste l'Auteur accuse d'erreur ceux qui ont écrit que les Brasiliens embrochoient les parties du corps pour les rôtir. Ils ont de grandes & hautes claies de bois, entre lesquelles ils les rôtissent avec un mélange de feu & de fumée; ce qui ressemble à ce que les Flibustiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles Femmes, ajoute Lery, aimant passionnément la chair humaine, recueillent la graisse qui dégoûte le long des grilles, en léchant leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vû, p. 257.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

„ bl Le lendemain, nous retournâmes chez eux avec une lime & d'au-
„ tres secours, sous prétexte de leur demander des vivres; mais, sans nous
„ répondre, ils nous menerent dans un lieu où nous vîmes les pieces du
„ corps d'Antonio sur le Boucan; & s'applaudissant de nous avoir trompés,
„ ils finirent par nous montrer la tête, avec des éclats de rire. Un autre
„ jour, deux Portugais se laisserent surprendre par nos Sauvages, dans une
„ petite Maison de Terre, assez voisine d'un de leurs Forts, qui se nom-
„ moit *Moripione*. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de coura-
„ ge, du matin au soir, & qu'après avoir épuisé toute leur provision de
„ poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils
„ avoient fait un grand carnage, ils n'avoient pû supporter une multitude
„ d'Ennemis, qui s'étoient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur
„ de tomber entre leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consi-
„ stoit en quelques habits de Buffle. Un de nos Interpretes eut, pour deux
„ couteaux, un grand plat d'argent, qui s'étoit trouvé dans leur Maison.
„ Nous apprîmes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans
„ leur Habitation, ils avoient commencé par leur arracher la barbe; qu'en-
„ suite ils les avoient tués & mangés cruellement; & que loin d'être atten-
„ dris de leurs plaintes, ils leur avoient reproché de ne pas savoir mourir
„ avec honneur".

ENFIN, comme tout est précieux dans un Voyageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Lery ajoute qu'un jour, les Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, „ se souvin-
„ rent qu'ils avoient dans leur voisinage une Habitation de Margajas, qui
„ s'étoient rendus à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient laissés
„ vivre en paix. Mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus mor-
„ tels Ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut prise
„ pour cette expédition. Ils firent un tel carnage, que les cris des Mou-
„ rans se firent entendre de fort loin. Plusieurs François, qui en furent
„ informés vers minuit, partirent bien armés dans une grande Barque,
„ pour se rendre à ce Village, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Mais
„ avant qu'ils y pussent arriver, les furieux Topinamboux avoient mis le
„ feu aux Maisons, & fait main-basse sur les Habitans qui en étoient for-
„ tis". Lery n'étoit pas du Détachement François; mais il apprit des autres, qu'ils avoient vu quantité d'Hommes & de Femmes en pieces sur les Boucans, & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étoient sauvés par Mer, à la faveur des ténebres, & vinrent demander un asyle dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas longtems sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne consentirent à les laisser sous la protection des François, qu'après avoir été appaisés par des présens.

Observation sur les Brasiliens Antropophages.

ON croit pouvoir conclure, de tous ces récits, qu'avec un goût si vif pour la chair humaine, non-seulement les Brasiliens se bornent à manger leurs Ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains & qu'ils tuent avec certaines for-

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

malités. On ne remarque point une seule fois, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui les a laissés maîtres du champ de Bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus; & tous leurs efforts semblent se rapporter à faire des Prisonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

Observation sur leur Religion.

CORREAL, qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ses lumieres, ne laisse pas d'y joindre quelquefois ses propres Observations. En reconnoissant par exemple, que les Indiens du Bresil n'ont aucune sorte de Temples ou de monumens Religieux, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du Monde, il prétend qu'ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité, & qu'ils lui rendent même une sorte d'hommage, en levant souvent les mains vers le Soleil & la Lune, avec des marques d'admiration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'assure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'ame, & des punitions pour le crime, comme des récompenses pour la vertu. En effet on a vu, d'après Lery, qu'ils font passer les gens de bien, après leur mort, derriere de hautes Montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils ne leur donnent pas d'autre occupation que de rire & de danser. De mauvais esprits, qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dès cette vie, sont les Bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les Plantes & les Fruits. Enfin leurs Fêtes ne laissent aucun doute, à Correal, qu'ils n'aient la connoissance d'un être, ou d'un principe, supérieur à la race humaine (*x*). On raconte, dit-il, qu'ils s'assemblent, à certains jours. Leurs Devins, qui président à ces assemblées, entonnent des chants, & commencent une danse fort vive, en secouant leurs *Maracas*, c'est-à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & sans cesser de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui se mettent à chanter & à danser comme eux, avec une exacte imitation des mêmes postures. Les Femmes s'agitent jusqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans se frappent la poitrine, & font un bruit incroyable. Après cette premiere scene, on se repose; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermede est court. On recommence à danser, avec cette différence, qu'on se place en rond, se tenant par la main, & pliant un peu le corps. La danse continue longtemps dans cet ordre & dans cette posture. Lorsque tout le monde est accablé de fatigue, on se divise en trois cercles, à chacun desquels un Devin présente sa Maraque, d'où il assure que l'Esprit leur parle. Il prend alors de longs roseaux, qu'il remplit de tabac allumé; & se tournant de divers côtés, pour en souffler la fumée sur les Danseurs, il les avertit que l'Esprit leur inspire de la force & du cou-

(*x*) Voyages de François Correal, Part. 2. chap. 7.

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

courage. Cette cérémonie dure au moins fix ou fept heures. „ Il eft certain, (conclut Correal,) qu'elle fuppofe quelque connoiffance d'un Etre fupérieur, à moins qu'on ne veuille prétendre que tout ce qui fe dit dans ces occafions n'eft qu'une formule vuide de fens, comme je l'ai entendu foutenir par un Miffionnaire Portugais. Pour moi, je fuis perfuadé que partout où il y a quelque apparence de raifon, il y a auffi quelque idée, vraie ou fauffe, d'un pouvoir au-deffus de nous; & que fi les lumieres ne font pas affez vives pour éclaircir cette connoiffance, il s'en conferve toujours quelques traits groffiers, que les plus brutaux ajuftent à leur maniere (y)".

Lery, qui fe donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une peinture beaucoup plus curieufe de ces Affemblées. Un jour (dit-il dans fon ftyle naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'ufage,) allant par le Pays avec un autre François, nommé Jacques *Rouffeau*, & un Interprete, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiva*. Le lendemain, de grand matin, lorfque nous nous difpofions à partir, nous vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voifins, avec lefquels ceux du Village fe joignirent dans une grande Place; & leur nombre fut bientôt de cinq ou fix cens. La curiofité nous retint. Nous vîmes tout ce monde fe féparer en trois bandes; les Hommes dans une Maifon, les Femmes dans une autre, & les Enfans dans une troifieme. Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous étions encore à déjeûner, on ne nous preffa point d'en fortir, mais on nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit fourd, tel que celui des Prêtres qui récitent leur Bréviaire. Auffitôt les Femmes, qui étoient au nombre d'environ deux cens, fe leverent en prêtant l'oreille, & fe ferrerent en un monceau. Enfuite les Hommes éleverent peu à peu la voix; & fort diftinctement nous les entendîmes chanter enfemble, fur deux Notes fort fimples, la fyllabe *Hé*, *Hé*, *Hé*, qu'ils ne ceffoient point de répeter. Tout d'un coup, nous fûmes fort étonnés que les Femmes, fe mettant à leur répondre, & d'une voix tremblante, répéterent auffi cette même fyllabe, & commencerent à crier fi fort, l'efpace de plus d'un quart d'heure, que les regardant, nous étions fort embarraffés de notre contenance. Non-feulement elles hurloient de toutes leurs forces, mais fautant avec beaucoup de violence, elles faifoient branler leurs mamelles, elles écumoient par la bouche, & quelques-unes tomboient évanouies. Je ne puis croire autrement, que le Diable ne leur entrât dans le corps. D'un autre côté, entendant de même les Enfans crier & fe tourmenter dans une Maifon féparée qui n'étoit pas loin de nous, il eft vrai que, quoiqu'il y eût déja plus d'une demi année que je fréquentois les Sauvages, & que je fuffe accoutumé à leurs manieres, j'eus alors quelque frayeur, & j'euffe bien voulu être dans le Fort. Cependant, après ce bruit & ces hurlemens confus, les Hommes firent une petite paufe; & les Femmes, comme les Enfans, demeurerent dans un

(y) Correal, *Ibidem*, p. 228.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

„ profond silence. Bientôt nous entendîmes recommencer les chants des „ Hommes, mais avec tant de douçeur & d'harmonie, qu'étant un peu „ rassuré par des sons si gracieux, je voulus sortir pour les entendre de près. „ Les Femmes voulurent me retenir; & l'Interprete me dit que depuis six „ ou sept ans qu'il étoit dans le Pays, il n'avoit jamais osé se présenter à „ ces Fêtes. Je demeurai un peu en suspens; mais faisant réflexion qu'il „ ne me donnoit aucune raison de sa crainte, & comptant sur l'amitié de „ quelques bons Vieillards de ce Village, où j'étois venu plusieurs fois, je „ n'écoutai rien, & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maisons de Sau- „ vages sont fort longues, semblables à nos allées couvertes de treillage, & „ revêtues d'herbes jusqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois „ continuer les chants, je fis avec la main une petite ouverture au paroi, „ dans le seul dessein de voir librement. Ensuite, ne voyant point qu'on „ se plaignît de ma hardiesse, je fis signe aux deux François, qui avoient „ les yeux sur moi. Ils suivirent mon exemple. Enfin lorsque nous fûmes „ assurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir, & qu'au „ contraire, ils suivoient joyeusement le cours de leurs chants & de leurs „ danses, nous entrâmes dans la Maison, où nous nous retirâmes dans un „ coin, pour jouir du spectacle". . . . .

La Description des danses sera réléguée dans une Note (z): mais observons que le récit de Correal est ici confirmé dans un point fort important, qui est la supposition d'un pouvoir invisible, ou d'un esprit de force, inspiré par les Devins. „ Pour conclusion, ils frapperent du pié droit, plus „ fort qu'auparavant; ils cracherent chacun devant soi, & tous chanterent „ deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans au- „ cune variété de ton, *Hé*, *Hé*, *hua*; *Hé*, *hua*, *hua*, *hua*. Comme je „ n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit „ que dans la grande Ballade ils avoient regreté, en premier lieu, leurs „ vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étoient consolés, par l'assurance de

(z) Ne changeons rien aux termes. „ Voici les morgues, gestes & contenances qu'ils „ tenoient: tous, près à près l'un de l'autre, sans se tenir par la main, & sans „ bouger d'une place, ains étant arrangés „ en rond, courbés sur le devant, guindant „ un peu le corps, remuant seulement la „ jambe & le pié droit, chacun ayant aussi „ la main dextre sur les fesses, & le bras & „ la main gauche pendant, chantoient & „ dansoient de cette façon. Au surplus, à „ cause de la multitude, il y avoit trois „ rondeaux, & au milieu de chacun trois „ ou quatre de ces Devins, richement parés de robbes, bonnets & bracelets, faits „ de belles plumes naturelles & de diverses „ couleurs, tenant au reste en chacune „ de leurs mains un *Maraca*, c'est-à-dire „ sonnettes d'un fruit plus gros qu'un œuf „ d'Autruche, afin, disoient-ils, que l'esprit parlât, & les faisoient sonner à „ toute teste; & j'observai que présentant „ souvent une canne de bois, longue de „ quatre à cinq piés, au bout de laquelle „ il y avoit de l'herbe de Petun, seche & „ allumée, se tournant, & soufflant de „ toutes parts la fumée d'icelle sur les autres Sauvages, ils leur disoient: afin que „ vous surmontiez vos Ennemis, recevez „ tous l'esprit de force; & ainsi firent par „ plusieurs fois. Or ces cérémonies ayant „ duré plus de deux heures, il y eut une „ telle mélodie, que ceux qui ne les ont „ ouis, ne croiroient jamais qu'ils s'accordassent si bien, sur-tout pour la cadence „ & refrain de la grande Ballade, à chacun „ couplet traînant leurs voix". L'Auteur donne les paroles de ce refrain, qui étoient *Heu*, *Houraure*, *Heura*, *Heuraure*, *Heura*, *Heura*, *Ouch*: & les Notes, qu'il réduit à sol fa mi, la la la, sol fa mi, fa mi fa re mi. *Ubi supra*, pp. 321 & 322.

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

„ les aller rejoindre après la mort & de se réjouir avec eux derriere les „ hautes Montagnes; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger; enfin qu'ils avoient célébré un ancien débordement „ d'eau, qui avoit noyé tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de „ leur race".

Témoignage en faveur de la bonté des Brasiliens.

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des Peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiliens manquent de raison & de bonté. Le même Voyageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ses termes. „ Une autre fois (dit-il) me trouvant avec quelques „ François dans un Village nommé *Okarentin*, deux lieues de Cotiva, & „ soupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient assemblés pour „ nous admirer, (car lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne „ mangent jamais avec lui,) nous les avions autour de nous, comme autant de Gardes, chacun armé d'un os de Poisson, long de deux ou trois „ piés, & dentelé en forme de scie; moins pour attaquer ou pour se défendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils disoient, dans leur „ langage: *petite Canaille, retirez-vous; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers.* Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, ayant observé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeste: *Que signifie cet usage que je vous ai „ vu, d'ôter vos chapeaux sans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé „ seul? A qui s'adressoit-il? Etoit-ce à vous-mêmes, qui êtes présens, ou à „ quelqu'un dont vous regrettez l'absence?* Je pris cette occasion pour leur „ donner quelque idée du Christianisme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que „ nous avions adressé nos prieres; & quoique ce grand Dieu ne fût pas visible, non-seulement il nous avoit entendus, mais il savoit ce que nous „ pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de „ l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y employai plus de deux heures. Ils m'écouterent avec de grandes marques „ d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit": Vous nous apprenez plusieurs bonnes choses, que nous n'avions jamais entendues: cependant vos discours me rappellent ce que nos Peres nous ont souvent raconté. Longtems avant eux, & si longtems qu'ils n'avoient pû tenir le compte des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme vous, vint dans ce Pays, tint le même langage que vous, & ne persuada personne. Ensuite il en vint un autre, qui nous donna sa malédiction, avec une Tacape, dont nous n'avons pas cessé de nous servir pour nous massacrer l'un l'autre: à présent, c'est un usage établi parmi nous; si nous venions à l'abandonner, nous deviendrions la risée de tous nos Voisins. „ Je repliquai, avec toute la force possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le „ jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur

Tradition qui semble regarder le Christianisme.

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

„ annonçois, leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, „ jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de „ ne plus manger de chair humaine; ils se mirent à genoux, pour faire la „ priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée „ avec beaucoup d'attention: mais le soir, lorsqu'étant couchés dans nos „ Hamacs nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes „ chanter plus furieusement que jamais, qu'il falloit se venger de leurs „ Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle est l'inconstance „ de leur naturel. "

Comment Lery s'explique.

Au reste Lery trouve, dans l'Historien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expressément, dit-il, „ que Saint „ Mathieu prêcha l'Evangile à des Peuples, qui mangeoient les Hom„ mes (*a*).

Fidélité des Mariages Brasiliens.

Quoique les Brasiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes naturels de justice & d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidellement que leurs plus barbares pratiques. L'adultere est en horreur dans toutes ces Nations; c'est-à-dire, que malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs Femmes & de les repudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fidelles à leurs Maris. Avant le Mariage, non-seulement les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs Amans: „ de sorte qu'il n'y en a pas une (suivant „ la décision de Lery,) qui entre vierge dans l'état du mariage ". Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations; & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari, sont assommées sans pitié. Une Femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance; car il n'est pas vrai, dit Lery, que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin (*b*).

(*a*) Niceph. L. 2. c. 41.

(*b*) „ Voici ce que j'en puis dire pour „ l'avoir vu. Un autre François & moi „ étant couchés en un Village, ainsi qu'en„ viron minuit nous ouïmes crier une Fem„ me, pensant que ce fut une Bête ravis„ sante, nommée *Janouare*, qui la voulût „ dévorer, & y étant soudain accourus, „ nous trouvâmes que ce n'étoit pas cela, „ mais que le travail d'Enfant où elle étoit „ la faisoit crier ainsi. Tellement que je vis „ moi-même le Pere, lequel, après qu'il „ eut reçu l'Enfant entre ses bras, lui „ ayant premierement noué le petit boyau „ du nombril, le coupa puis après à belles „ dents. Secondement, servant toujours de „ Sage-Femme, il enfonça & écrasa avec le „ pouce le nez de son Fils; ce qui se prati„ que envers tous les autres. Ensuite il le „ peintura de couleurs rouges & noires; & „ sans l'emmailloter, le couchant en un pe„ tit lit de coton, pendu en l'air, il lui fit „ une petite épée de bois, un petit arc, & „ de petites fleches, empennées de plumes de „ Perroquet; puis, mettant le tout auprès „ de l'Enfant, en le baisant avec une face „ riante, lui dit: *mon Fils, quand tu se„ ras venu en âge, afin que tu te venges de „ tes Ennemis, sois adextre aux armes, „ fort, vaillant, & bien aguerri.* Touchant „ les noms, le Pere de celui que je vis naî„ tre, le nomma *Oropacom*, c'est-à-dire *l'arc*

Description du Bresil. Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

Education des Enfans.

La premiere nourriture des Enfans eſt non-ſeulement le lait de la Mere, mais un peu de farine mâchée. On a déja remarqué que c'eſt le mari qui ſe couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des Voiſins ſur l'accroiſſement de ſa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; & portant ſon fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet uſage, elle reprend ſes occupations domeſtiques. L'unique éducation qu'on donne aux Enfans regarde la chaſſe, la pêche & la guerre: mais Lery s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Braſiliens ne connoiſſent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'uſer des droits du mariage en public. Il les repréſente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, ſans que leur nudité devienne jamais une occaſion d'y manquer; & par rapport aux Femmes, il nous apprend une ſingularité ſi curieuſe, qu'elle doit trouver place dans une Note (*c*).

Toute la férocité des Braſiliens contre leurs Ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paiſiblement entr'eux. Dans l'eſpace d'un an, Lery ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de ſéparer ceux qui veulent ſe battre, on leur laiſſe la liberté de ſe ſatisfaire; mais ſi l'un des combattans eſt bleſſé, ſes Parens font la même bleſſure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué ſon Adverſaire. La Loi du Talion eſt toujours obſervée dans la derniere rigueur.

Occupations des Femmes.

L'Occupation des Femmes, après les autres ſoins qu'on a rapportés, eſt de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur maniere de filer (*d*) & de faire (*e*) les tiſſus. Elles font auſſi

„ *& la corde:* & voilà comme ils en font à „ tous les autres". *Ubi ſup. ch.* 18. *pp.* 351. *& ſuiv.*

(*c*) „ Il y a davantage; c'eſt qu'en l'eſpace d'un an que nous demeurâmes au „ Pays, fréquentant parmi eux, nous n'a„ vons jamais vû les Femmes, quoique tou„ jours nues, avoir leurs ordes fleurs. Vrai „ eſt que j'ai opinion qu'elles les divertiſ„ ſent, & ont une autre façon de ſe purger „ que n'ont celles de par deça; car j'ai vu „ de jeunes Filles, en l'âge de douze ou „ quatorze ans, leſquelles les Meres ou Pa„ rentes faiſoient tenir debout, les piés „ joints, ſur une pierre de grais, leur inci„ ſoient juſqu'au ſang, avec une dent d'A„ nimal tranchante comme un couteau, de„ puis le deſſous de l'aiſſelle, tout le long „ de l'un des côtés & de la cuiſſe juſques „ au genou; tellement que ces Filles, grin„ çant les dents avec grandes douleurs, ſai„ gnoient ainſi un eſpace de tems; & pen„ ſe, comme j'ai dit, que dès le commen„ cement elles uſent de ce remede, pour „ obvier qu'on ne voie leurs pauvretés. Si „ l'on demande comment elles peuvent être „ ſi fécondes, vû que cela ceſſant aux Fem„ mes, elles ne peuvent avoir d'Enfans? Je „ répons que mon ſujet ne m'oblige pas de „ ſoudre cette queſtion". *Ibid.* p. 357.

(*d*) „ Après avoir tiré le coton des touf„ feaux où il croît, elles l'éparpillent avec „ les doigts, ſans autrement le carder, & le „ tiennent par petits monceaux auprès d'el„ les. Leur fuſeau eſt un bâton rond, de „ la groſſeur du doigt, & long d'un pié, le„ quel paſſe droit au milieu d'un petit ais ar„ rondi. Elles attachent le coton au plus „ long bout de ce bâton, le tournent ſur „ leurs cuiſſes, & le lâchent de la main. Le „ rouleau virevolte ainſi ſur le côté.

(*e*) „ Elles ont des métiers de bois, éle„ vés devant elles comme ceux de nos Ta„ piſſiers, ſur leſquels elles ourdiſſent, en „ commençant leurs tiſſus par le bas; les uns „ en façon de rets ou filets à pêcher, & les „ autres plus ſerrés, comme gros canevas. „ Les Hamacs, qui ſe nomment *Inis* entre „ les Braſiliens, ſont pour la plûpart longs „ de cinq à ſix piés, & larges d'une braſſe, „ plus ou moins. Tous ont, aux deux bouts, „ deux boucles, faites auſſi de coton, aux„ quelles on lie deux cordes, pour les ſuſ„ pendre à quelque piece de bois qui traver„ ſe exprès les Maiſons. Dans leurs cour„ ſes, ils les pendent entre deux arbres.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

les vaiſſeaux de terre, qui ſervent pour les liqueurs & les alimens: quoique rudes & groſſiers en dehors, l'intérieur eſt non-ſeulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en ſechant. Elles ont d'ailleurs des couleurs griſâtres, dont elles font, avec des pinceaux, diverſes figures ſur ce fond blanc, ſurtout dans la Vaiſſelle où l'on ſert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur ſervice de table. Mais l'Auteur obſerve que n'ayant aucune regle de peinture, & ne ſuivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même eſt d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a repréſenté la forme, contiennent pluſieurs Familles, chacune a ſes partitions, qui compoſent des Logemens ſéparés.

Humanité des Braſiliens pour les Etrangers.

SI l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'eſt pas différente de celle des Bêtes, la plupart des Braſiliens reçoivent humainement les Etrangers. On eſt même ſurpris de trouver dans leur traitement une reſſemblance d'un Village à l'autre, qui ſemble partir d'un fond de Société. Lery commence par faire obſerver, que ſi l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choiſir le *Mouſſacat*, c'eſt-à-dire le Pere de Famille, chez lequel on veut loger conſtamment; parce que celui, auquel on s'eſt d'abord adreſſé, s'offenſeroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voyageur qui ſe préſente à ſa porte, il le preſſe de s'aſſeoir dans un lit de coton, ſuſpendu en l'air, où il le laiſſe quelque tems ſans lui dire un mot: c'eſt pour ſe donner le tems d'aſſembler ſes Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains ſur leurs yeux. Bientôt elles laiſſent tomber des larmes de joie; & ſans ceſſer de pleurer, elles adreſſent mille choſes flatteuſes à leur Hôte : „ Que tu es „ bon! Que tu as pris de peine à venir! Que tu es beau! Que tu es vail- „ lant! Que nous t'avons d'obligation! Que tu nous fais de plaiſir, &c!" Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendriſſement. Lery aſſure qu'il a vu des François, réellement attendris du ſpectacle, pleurer auſſi *comme des veaux*; mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le cœur ſi tendre, de jetter du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'eſt retiré dans un coin de la Cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre Ouvrage, comme s'il ignoroit ce qui ſe paſſe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il ſe porte? reçoit ſa réponſe, & lui demande encore quel ſujet l'amene? On doit ſatisfaire à toutes ſes queſtions. Alors, ſi l'on eſt venu à pié, il fait apporter de l'eau, dont ſes Femmes lavent les piés & les jambes au *Mair*: c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite, il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur le champ tout ce qu'il a de Venaiſon, de Volaille, de Poiſſon, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du Pays.

VEUT-ON paſſer la nuit dans le même lieu? Non-ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel Inis blanc; mais, quoiqu'il faſſe ſi peu de froid au Bre-

„ Lorſque les Inis ſont ſales, on les dégraiſ- „ ſe avec l'écume d'une eſpece de cour- „ ge, qui ſert de ſavon ". *Ibid.* pp. 364. *& ſuiv.*

Description du Bresil.

Caractere, Moeurs, Usages, &c. des Brasiliens.

fil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du Mair, avec une sorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, fort semblable à nos écrans. „ Le soir, (ajoute Lery, qui parle encore de lui-mê„ me,) pour ne rien souffrir de nuisible à notre repos, il fit éloigner tous „ les Enfans. Enfin, se présentant à notre réveil, il nous dit: *Atour As-* „ *saps*, c'est-à-dire, *parfaits Alliés*, *avez-vous bien dormi?* Nous répondî„ mes d'un air satisfait. *N'importe*, (repliqua-t-il) *reposez-vous encore*, „ *mes Enfans; car je vis bien, hier au soir, que vous étiez extrêmement fa-* „ *tigués*. Comme c'est l'usage, dans ces occasions, qu'on leur fasse quel„ ques présens, & que nous ne marchions jamais sans avoir chacun notre „ sac de cuir, plein de petites Marchandises, qui nous servoient de Mon„ noie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'est-à-dire „ que nous donnâmes au Vieillard des coûteaux, des cizeaux & des pin„ cettes; des peignes, des miroirs, des bracelets & des boutons de verre „ aux Femmes; & des hameçons pour la pêche, aux Enfans (*f*)".

L'Auteur se fait ici demander, si malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il se croyoit sans danger parmi des Barbares dont il connoissoit la cruauté par d'autres preuves? Il répond „ que loin de trembler „ pour sa vie, il dormoit parmi eux d'un profond sommeil; que s'ils dé„ testent leurs Ennemis, qu'ils assomment & qu'ils mangent, ils portent „ une extrême affection à leurs Amis & leurs Alliés; que pour les garantir „ du moindre déplaisir ils se feroient hacher en pieces; enfin, qu'il se „ croyoit moins exposé chez les Antropophages du Bresil, qu'on ne l'étoit „ alors en France, où les différends de Religion sembloient autoriser la per„ fidie & le meurtre."

Leurs Maladies & leurs remedes.

Dans leurs maladies, les Brasiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que s'il est question d'une plaie, un Voisin se présente aussitôt pour sucer celle d'un autre; & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zele. Outre diverses sortes de fievres, & d'infirmités communes aux autres Indiens de l'Amérique Méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des Femmes. Il assure qu'ils la nomment *Pian*, sans expliquer d'où leur vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iles. La description qu'il en fait, & ses funestes

(*f*) C'étoit un présent royal pour ces Sauvages. „ Je dois faire entendre combien ils „ font cas de ces bagatelles. Dans une au„ tre Habitation, mon Moussacat, m'ayant „ prié de lui montrer tout ce que j'avois „ dans mon *Carameno*, c'est-à-dire dans „ mon sac de cuir, fit apporter une belle & „ grande Vaisselle de terre, dans laquelle „ j'arrangeai tout mon cas. Lui, émerveillé „ de ce qu'il voyoit, appella aussitôt les au„ tres Sauvages & leur dit: *Je vous prie,* „ *mes Amis, considérez un peu quel personna-* „ *ge j'ai en ma maison; car puisqu'il a tant* „ *de richesses, ne faut-il pas qu'il soit bien* „ *grand Seigneur?* Cependant, tout ce qui „ lui sembloit si précieux étoit, en somme, „ cinq ou six couteaux emmanchés de diver„ ses façons, autant de peignes, deux ou „ trois miroirs & autres petites besoignes, „ qui n'eussent pas valu deux testons dans „ Paris ". *Ibid.* p. 378.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

communications (*g*) jettent un nouveau jour sur l'origine des *maux* vénériens en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Montagnes, les Brasiliens n'ont gueres d'autre remede que l'abstinence: ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles consistent moins en cérémonies, qu'en pleurs & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout, dans une Fosse ronde, que Lery compare à un Tonneau; les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, & liés avec le corps. Si c'est un Chef de Famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son Inis & ses armes. Lorsque les Habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque Famille met sur les fosses de ses Morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui se nomme *Pindo*, & qui se conserve longtéms seche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens, sans pousser des cris.

Exemples de la Langue du Bresil.

On doit reconnoître pour un mérite particulier dans un Voyageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues Etrangeres, surtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la Nature. Lery s'est distingué par ce soin. Non-seulement il avoit appris le Langage des Topinamboux; mais ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du secours d'un Interprete, qui en avoit passé sept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les observations qu'il nous a laissées: & Laet en confirme l'exactitude (*h*) par la comparaison qu'il se glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit aussi vécu longtems en différentes parties du Bresil. Ce n'est pas que la plupart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue; mais on a déja remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laet y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens & par leurs fréquentes dispersions.

Premiérement, les Pronoms substantifs sont *Ché*, moi; *Té*, toi; *Ahé*, lui; *Or*, nous; *Pée*, vous; *Aurahé*, eux. A la troisieme personne du singulier, *Ahé* est masculin. Le féminin & le neutre sont *Aé*, sans aspiration. Au pluriel, *Aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brasilienne *Guengave*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe substantif *Aico*, je suis; *Ereico*, tu es; *Oico*, il est; *Oroico*, nous sommes; *Peico*, vous êtes; *Auraheoico*, ils sont. Le

(*g*) „ Cette contagion se convertit en pustules, plus larges que le pouce, lesquelles „ s'épandent par tout le corps & jusqu'au „ visage. Ceux qui en sont entachés en portent les marques toute leur vie. On voit „ de jeunes Enfans, nés apparemment de „ Peres & de Meres attaqués de ce mal, „ qui en sont tout couverts: & j'ai vu, en „ France, un Interprete, natif de Rouen, „ lequel s'étant vautré en toute sorte de dé„ bauches avec les Filles Sauvages, en avoit „ si bien reçu son salaire, que son corps & „ son visage étoient aussi défigurés que s'il „ eut été vrai ladre. Les plaies y étoient „ tellement imprimées, qu'impossible lui fut „ de jamais les effacer. Aussi est cette maladie plus dangereuse qu'autre part, en „ cette Terre du Bresil ". *Ubi supra*, ch. 20. p. 391.

(*h*) *Ubi supra*, lib. 16. cap. 1.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Le tems imparfait, c'est-à-dire qui n'est point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on étoit alors, est désigné par *Aquoémé*, qui signifie *en ce tems-là*. *Aïco aquoémé*, j'étois alors; *Ereico aquoémé*, tu étois alors; *Oico aquoémé*, il étoit alors. Pluriel: *Oroico aquoémé*, nous étions alors; *Peïco aquoémé*, vous étiez alors; *Aurahé oico aquoemé*, ils étoient alors.

Tems parfaitement passé. On reprend le verbe Oico, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-mené*, qui signifie *tems jadis*, tems accompli. Exemple dans un autre verbe: *Assa voussou gatou aquoémené*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Aïco*, je suis, est *Aïco iren*, je serai; c'est-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Impératif, *Oico*, sois; *Toico*, qu'il soit; *Oroico*, que nous soyons; *Tapeico*, que vous soyez; *Aurahé toico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *Taugo*, qui signifie à l'instant.

L'Optatif: *Aico momen*, que je serois volontiers! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe: *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms, singuliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploie pour l'infinitif.

Autre verbe: *Aiout*, je viens, ou je suis venu; *Ereiout*, tu viens, ou tu es venu; *O-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel: *Oroiout*, nous venons ou vous êtes venus; *Peiout*, vous venez, ou vous êtes venus; *Aurahé iout*, ils viennent, ou sont venus. *Aiout aquoémé*, je venois alors. *Aiout aquoémené*, je vins ou suis venu en tel tems. *Aiout iren*, je viendrai. En un mot nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eiot*, viens; *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peiot*, venez. Les mots *Eiot* & *Peiot*, ont le même sens; mais Eiot est plus civil entre les Hommes, & Peiot ne s'emploie gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Teu umé*, venant.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le pronom possessif *mon*. *Ché Acan*, ma tête. *Ché Avé*, mes cheveux. *Ché viva*, mon visage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché sshua*, mon front. *Ché ressa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Ayouré*, le col ou la gorge. *Asseoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derriere. *Poui assoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré*, les fesses. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie. *Requié*, le ventre. *Pourou assen*, le nombril. *Cam*, les mamelles. *Oupy*, les cuisses. *Rodupenam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Pussempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'Ame ou la pensée. *Enegouve*, l'Ame, après qu'elle est sortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. *Rementieu*, *Rapoupit*, Parties honteuses.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Les articles, pour la déclinaison des substantifs, sont: *Ché acan*, ma tête; *Te acan*, ta tête; *Tacan* sa tête; *Oro acan*, notre tête; *Pe acan*, votre tête; *Aurahé acan*, leur tête.

Lery ajoute plusieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le Poisson. *Essessit*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Fa vecu ouy amo*, fais de la farine. *Emogip caouin amo*, fais du *Caouin*; c'est le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u ichesué*, apporte-moi de l'eau. *Queré mé che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poé*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouassi*, j'ai faim. *Nam ché iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché ussé*, j'ai soif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je sue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fievre. *Ché carocu asti*, je suis triste. On remarque que *carocu* signifie proprement, le soir, l'obscurité. *Aicotevé*, je suis dans l'embarras. *Ché poura oussoup*, je suis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je suis joyeux. *Aico memovoh*, je suis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je suis dans une situation agréable. *Ché remiac oussou*, mon Esclave. *Ché remiboié*, mon serviteur. *Ché royac*, mon inférieur. *Ché Pouracassare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, une Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Moussacat*, Pere de Famille, qui reçoit les Passans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, Fanfaron. *Roup*, Pere. *Requeyt*, Frere aîné. *Rebure*, Frere puîné. *Renadire*, Sœur. *Rure*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Aiché*, Tante. *At*, ma Mere, en lui parlant. *Ché si*, ma Mere, en parlant d'elle. *Ché Rayit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfans de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle se nomme *Roup*, comme le Pere; & le Pere donne les noms de Fils & de Filles à ses Neveux & ses Nieces. *Mac*, le Ciel. *Couarassi*, le Soleil. *Iascé*, la Lune. *Tassi tata oussou*, l'Etoile du Berger. *Tassi tata miri*, toutes les petites Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Paranan*, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aosa ita*, pilier d'une Maison. *Topuo ita*, faîte d'une Maison. *Tura ita*, Poutre traversiere. *Igoura houy bairah*, toute espece de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitcu*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard. *Ibucturé*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Pays. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maison. *Ohécouap*, Riviere, ou courant d'eau. *Uhpaen*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou*, Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient 30 ou 40 Hommes. *Tgueroussou*, Navire. *Puissa-ouassou*, Filet de pêche. *Inguea*, grand Bateau pour la pêche. *Inqueït*, Bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiseau. *Pira*, Poisson.

Les Brasiliens n'ont que cinq noms pour les nombres: *Augépé*, 1; *Mocou-*

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

cin, 2; *Mossaput*, 3; *Oïoucoudic*, 4; *Ecoinbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler; car la traduction en est toujours littérale. Lery se présente, pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprete parle pour lui.

Dialogue Brasilien.

L'Indien: *Ere ioubé*: Es-tu arrivé? L'Interprete: *Pa, aiout*; oui, je suis venu. Indien. *Thé! augé ni pò*. Que c'est bien fait! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu? L'Interpr. *Lery-Oussou*; une grosse Huître: Sur quoi il faut remarquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familiere, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux sont obligés de prendre celui de quelque substance du Pays: & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Oussou*, signifioit une grosse Huître.

L'Indien. *Ere iacasso preneg?* As-tu laissé ton Pays pour venir demeurer ici? L'Interprête *Pa*; oui. L'Indien. *Eori deretani ovani repiaci*; viens donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac! Aout ir endé repiac aout! ché rairé Thé! Oueretè Kevoji Lery-Oussou Ymeen!* Le voilà donc venu par deçà, mon Fils Lery-Oussou; le voilà, qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher Fils, hélas! *Ererou té carameno?* As-tu apporté ton sac? L'Interpr. *Pa, arout*; Oui, je l'ai apporté. L'Ind. *Maé pererout te Carameno pouopé?* Qu'as-tu apporté dans ton sac? L'Interpr. *A caub*, des vêtemens. L'Indien. *Mara vaé?* De quelle couleur? L'Interp. *Soboui eté*, bleu; *pirenk*, rouge; *joup*, jaune; *son*, noir; *souboui massou*, verd; *pirienk*, de plusieurs couleurs; *pegassou avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. L'Ind. *Maé pamo*; quoi encore? L'Interp. *A cang aubéroupé*; des chapeaux. L'Ind. *Seta-pé?* Beaucoup? L'Interp. *Itacouperé*; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'Ind. *Aïpoguo?* Est-ce tout? L'Interp. *Etimen*; non. L'Ind. *Esse non bat*; nomme donc tout. L'Int. *Coromo*; prens un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connoissoit, & de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvoit offrir. Ensuite, s'adressant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de maniere, qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am reco iendesué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; soyons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particuliérement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich meïendé maé recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*; ne soyez pas mauvais mes Enfans; *Ta peré eo ihmaé*; afin

que vous ayez des biens; *To erecoih poaïté amo*, & que vos Enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire;* Nous n'avons point de biens de nos Grand-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih;* j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avoit laissé; *apocu maé ry oi Jerobiah*, me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte; *jenderamouin resuiè pyec potategué aven aire;* ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh! oip otarheté ienderamouïn réco hiaré te iendesué;* oh! qu'il est heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous soient venus. *Iendé porrau oussou vocare;* c'est ce qui nous met hors de tristesse: *iende-co ouassou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En sassi piram lenderé memy non apé;* il ne fait plus de mal à nos petits Enfans lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari;* menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis: *Toeré coih mocap o maé aé;* qu'ils aient des Arquebuses, qui sont leur propre bien, venu d'eux. *Mara me senten gatou merin amé;* pourquoi ne seroient-ils point forts? *Mé mé taé morerobiarem;* c'est une Nation qui ne craint rien. *Ty senanc apouau mar am iendé iron;* éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré;* ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouéh;* tout ce que j'ai dit est vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue:

L'Ind. *Emourbeou deret anüchesué;* parle-moi de ton Pays & de ta demeure. L'Interp. *Augebé, derenqué escourendoub;* c'est bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'Ind. *Iach; marapé deretani reré?* Comment s'appelle ton Pays & ta demeure? L'Interp. Rouen. L'Ind. *Tau ouscou pé ouim?* Est-ce un grand Village? L'Interp. *Pa*, oui. L'Ind. *Moboui pe reroupicha gatou?* Combien avez-vous de Seigneurs? L'Interp. *Augepé.* Un seulement. L'Indien. *Marapé seré?* Comment se nomme-t-il. L'Interp. *Le Roi Henri Second.* L'Ind. *Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim?* Pourquoi n'avez-vous pas plusieurs Seigneurs? L'Interp. *Moroéré chih gué*, nous n'en avons pas plus: *ore ramouin aré*, dès le tems de nos Grand-Peres. L'Ind. *Mara picue pée;* comment vous en trouvez-vous? L'Interp. *Oraicogue;* nous en sommes contens; *oréé mac gerre*, nous sommes ceux qui ont des biens. L'Ind. *Epé nocré coih peroupicha mac?* Votre Prince a-t-il beaucoup de biens? L'Interp. *Jeré coih*, il en a beaucoup; *Oréé maé gerre, a hepé*, tout ce que nous avons est à ses ordres. L'Ind. *Oraïvi pé oge pé?* Va-t-il à la guerre? L'Interp. *Pa;* oui. L'Ind. *Mobouitave pé-iouca ni mac?* Combien avez-vous de Villages? L'Int. *Seta gatou;* plus que je ne puis dire. L'Ind. *Nirosée nouih icho perte?* Ne me les nommeras-tu point? L'Int. *Ipoë copoï;* il seroit trop long. L'Ind. *Iporrenc pé paratani?* Le lieu dont vous êtes est-il beau? L'Interp. *Iporrota gatou;* il est fort beau. L'Ind. *Eugaïa pé per ance?* Vos Maisons sont-elles comme ici? L'Interp. *Oicoé gatou;* il y a grande différence. L'Ind. *Mao vaé;* comment sont-elles? L'Interp. *Ita gapé;* elles sont toutes de pierre. L'Ind. *Iouroussou pé?* Sont-elles grandes? L'Interp. *Iouroussou gatou;* fort grandes. L'Ind. *Vate gatou pé?* Sont-elles fort hautes? L'Interp. *Mahmo;* merveilleusement. L'Ind. *Eugaïa pé pet ancinim?* Le dedans est-il comme ici?

L'Interp. *Erimen*, nullement. L'Ind. *Esoé nonde rete renondau eta icheſué*; nomme-moi les choſes appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou; & Lery obſerve avec admiration, que l'Interprete, ſachant fort bien le Grec, trouvoit pluſieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Breſil (*i*).

Description du Bresil.

(*i*) Pages 400 & ſuivantes.

---

§. V.

Hiſtoire Naturelle du Breſil.

Animaux du Bresil.

Si la ſituation de cette vaſte Contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend auſſi qu'étant déſerte dans pluſieurs grandes parties, & ſurtout fort montagneuſe, elle en doit contenir quelques-uns qui lui ſont propres; ce qu'on attribuera moins, ſi l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, ou même à l'inſtinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conſervation. Thevet, dont perſonne ne rejette le témoignage ſur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité pluſieurs fois, ont recueilli là-deſſus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voyageurs.

Lery commence par déclarer, ſans exception, que dans tout le Breſil on ne voit point un ſeul Animal qui ait une reſſemblance entiere avec les nôtres (*a*). Il ajoute qu'entre les Animaux du Pays il y en a fort peu que les Habitans ſe plaiſent à nourrir, & que par conſéquent il n'y a point de diſtinction à faire entre les Sauvages & les Domeſtiques.

Tapirouſſou.

Le premier & le plus commun eſt celui qui ſe nomme *Tapirouſſou* (*b*). Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à-peu-près celles d'une Vache; mais il n'a point de cornes: il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus ſeches, le pié ſans aucune apparence de fente, & fort ſemblable à celui de l'Ane: auſſi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aiguës & plus tranchantes, ſans les faire jamais ſervir à ſa défenſe. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des pieges, qu'ils dreſſent avec aſſez d'induſtrie. Ils font un cas extrême de ſa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des Boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien ſéchée, elle eſt ſi dure, que l'Auteur la croit impénétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France, pour faire d'autres eſſais; mais dans l'extrêmité, où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine, elles furent mangées toutes deux grillées, comme tous les autres Cuirs du Vaiſſeau. La chair du Tapirouſſou reſſemble, pour le

(*a*) *Ubi ſupra*, pag. 152.
(*b*) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrette*, & Thevet *Tapihiri*.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

goût, à celle du Bœuf; & les Brasiliens la boucanent. Lery prend cette occasion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (c).

Maniere Brasilienne de boucaner.

Le Sco-assou.

Le plus gros Animal du Bresil, après le Tapiroussou, que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache*, est une espece de Cerf, que les Brasiliens nomment *Sco-assou*. Il est moins grand que le nôtre; son bois est plus court, & son poil est de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs, au Bresil, que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Le Ta-jassou.

Le Sanglier du Pays, nommé *Ta-jassou* par les Sauvages, a sur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique Méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il souffle, & qui sert à la respiration: mais quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les piés du nôtre, les mêmes dents, c'est-à-dire, crochetées, pointues, & par conséquent très dangereuses, il n'en est pas moins différent par son cri, qui est effroyable, que par le trou qu'il a sur le dos.

L'Agouti du Bresil.

Le Tapiti.

L'Agouti du Bresil est une Bête rousse, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair est un fort bon aliment. On en distingue une autre espece, qui se nomme *Tapiti*.

Rats des Bois.

Les Bois sont remplis d'une sorte de Rats, de la grosseur d'un Ecureuil, & de poil roussâtre, dont la chair est aussi fort délicate.

Le Pag.

Le *Pag* est un Animal de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais sa chair a le goût de celle du Veau; & sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, seroit en Europe une fourrure estimée.

Lynx.

L'Auteur Portugais assure qu'il se trouve au Bresil, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverses especes; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. Il ajoute que c'est une gloire égale,

(c) „ Ils fichent (dit-il,) assez avant dans „ la terre, quatre fourches de bois, de la „ grosseur du bras, distantes en quarré d'environ trois piés, & hautes de deux & „ demi. Ils mettent sur icelles des bâtons „ en travers à un pouce ou deux doigts „ près l'un de l'autre; ce qui fait comme „ une grande grille de bois: tellement „ qu'en ayant plusieurs plantées dans leurs „ Maisons, ceux qui ont de la chair, la „ mettant dessus par pieces, & faisant avec „ du bois bien sec, qui ne rend pas beaucoup de fumée, un petit feu lent dessous, „ en tournant & retournant de demi-quart „ en demi-quart-d'heure, la laissent ainsi „ cuire autant qu'il leur plait. Et parceque „ ne salant pas leurs viandes pour les garder, ils n'ont aucun autre moyen de les „ conserver, sinon de les faire cuire, s'ils „ avoient pris en un jour 30 Bêtes fauves, „ elles seroient incontinent toutes mises par „ pieces sur le Boucan, pour éviter qu'elles „ ne s'empuantissent. Elles y demeurent „ quelquefois plus de vingt-quatre heures, „ jusqu'à ce que le milieu soit aussi cuit que „ le dehors. Ainsi font-ils des Poissons, desquels même quand ils en ont en grande „ quantité, ils font aussi de la farine. Ces „ Boucans leur servant de saloirs, de crocs, & „ de garde-mangers, vous n'iriez gueres en „ leurs Villages que vous ne les vissiez garnis, non-seulement de Venaison ou de „ Poisson, mais aussi le plus souvent de cuisses, bras, jambes, & autres pieces de „ chair humaine de leurs Prisonniers de „ guerre". Au reste Lery accuse Thevet d'erreur, lorsqu'il assure que les Brasiliens ne mangent jamais de chair bouillie. *Pag.* 155.

pour les Brasiliens, de tuer un Lynx à la chasse, ou un Ennemi en guerre.

Le Sarigoy ou Carigue.

Le *Sarigoy*, suivant Lery, ou *Carigue*, suivant l'Auteur Portugais, est une espece de Putois, dont le poil est grisâtre; & pour lequel sa puanteur donne du dégoût aux Brasiliens; mais Lery, & d'autres François, en ayant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiroient cette odeur infecte que de la graisse qu'ils ont sur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne.

Le Tatou du Bresil.

Le *Tatou* du Bresil est le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Espagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déja donné sa description: mais Lery nous apprend que les Brasiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Indiens, font de sa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. Laet rapporte, sur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & prises, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une sueur si salutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'est pas sa seule vertu: elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps; & suivant Monardes, les petits os de la queue du même Animal, guérissent la surdité (*d*).

Ses propriétés.

Le Tamandua, Animal singulier.

Le *Tamandua* est un Animal admirable. Sa grandeur est celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long; & sa queue, qui est plus longue que son corps, au moins du triple, forme une si grosse touffe de poil, que pour se défendre des injures de l'air, il s'en couvre entiérement. Il a la tête petite, le museau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui sert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'est pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

Hérisson, & singularité de ses épines.

Entre plusieurs sortes de Hérissons, les Brasiliens en ont un fort petit, dont les épines sont jaunâtres, & noires par le bout. On assure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénetrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y fasse toucher.

Le Jacaré.

Les Brasiliens ont une fort petite espece de Caymans, qu'ils nomment *Jacaré*, dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excede pas celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée; mais loin d'être nuisibles, on les prend en vie, & les Enfans s'en amusent. Lery en fut témoin plusieurs fois: ce qui n'empêche point que les grands Caymans ne soient aussi redoutables, au Bresil, que dans les autres parties de l'Amérique. Les Jacarés ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le Janouare, Animal vorace.

Le *Janouare* est un Animal vorace, que ses jambes hautes & seches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement léger à la course. Il a la grosseur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau tigrée, quoique d'ailleurs il ne ressemble point au Tigre. Toute sorte de proie lui convient, sans en excepter les Hommes. Aussi fait-il

(*d*) Livre XV, page 552.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

trembler les Brasiliens; & leur horreur va si loin pour lui, que lorsqu'ils en prennent un dans leurs pieges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir avant que de lui donner le coup mortel.

Hirara.

L'*Hirara* ressemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette*; mais on assure que ce n'est pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Aprés avoir ouvert, avec la même ruse, l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laissé le tems de se rassasier.

Singes du Bresil.

Il n'y a point de Pays au Monde où les Singes soient en plus grande abondance, & leurs especes plus variées. On en distingue une, que les Brasiliens nomment *Aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle sort un Mâle de couleur rougeâtre, qui passe, dans le Pays, pour le Roi des Singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si réguliérement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que montant quelquefois sur un arbre, il s'y fait entendre par des sons, qu'on prendroit pour une harangue; & que la nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le Palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge destiné à lui succéder, l'essuie fort soigneusement. Knivet assure que les Petiguares donnent le nom de *Ouariva* à cette espece de Singes.

On en distingue d'autres, qui se nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagoins*, ne sont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont aussi le poil roux; mais Lery leur donne le mufle, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du Lion. „ C'est „ (dit-il,) le plus joli Animal qu'il ait vu au Bresil; & s'il étoit aussi facile „ de lui faire passer la Mer qu'à la Guenon, il seroit beaucoup plus estimé: „ mais outre sa délicatesse, qui ne lui permet pas de supporter le mouvement d'un Vaisseau, il est si glorieux, que pour peu qu'on le fâche il „ se laisse mourir de dépit (*e*).

Le Hay.

Le *Hay* est un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme: mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les bois, il est extrêmement farouche; lorsqu'il est pris, il s'apprivoise aisément (*f*).

Le

(*e*) On ne laisse pas d'en faire passer quelques-uns en Europe; & Lery croit que c'est de cet Animal dont parle Marot, lorsque mettant en tête *Fripelipes*, son Valet, à un certain *Sagon*, dont il se croyoit offensé, il lui fait dire:

Combien que Sagon soit un mot
Et le nom d'un petit Marmot.

(*f*) „ Vrai est qu'à cause de ses griffes „ aiguës, nos Toupinamboux, nus qu'ils „ sont, ne prennent pas grand plaisir à „ jouer avec lui. Au demeurant, j'ai en-

Histoire Naturelle du Bresil.

Le Coati.

Le *Coati*, suivant l'Auteur Portugais, est un Animal de couleur brune, assez semblable aux Fibris-Castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les Singes, & l'on réussit quelquefois à l'apprivoiser: mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaisent. Lery en fait une peinture plus curieuse, qui mérite d'être rangée dans une Note (*g*).

Chats Sauvages.

Les *Chats sauvages* sont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulement aux Oiseaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher.

Le Jagoarucu. Chien sauvage.

Le *Jagoarucu* est une espece de Chien sauvage; ou du moins, son cri ressemble à l'aboiement des Chiens domestiques. La couleur de cet Animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légereté. Il vit de proie, ou de fruits, lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

Le Jaguacin.

On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en est pas même fort différent par la couleur: mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un Animal innocent, & qui passe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Biaracata.

Le *Biaracata* est de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très réguliere. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Le *Perico ligero*, ou le Paresseux, dont on a déja donné la description, est un Animal commun au Bresil.

Serpens.

Les Brasiliens mangent, non-seulement diverses sortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les intestins.

„ tendu non-seulement des Sauvages, mais „ aussi des Truchemens, qui avoient de„ meuré long-tems au Pays, que jamais „ homme, ni par les champs, ni à la Mai„ son, ne vit manger cet Animal; telle„ ment qu'aucuns estiment qu'il vit du vent. *Lery*, *p.* 169. Thevet le nomme *Haût*, ou *Haûthi*; & quoiqu'il en parle dans les mêmes termes que Lery, il croit qu'il se nourrit de feuilles d'arbres.

(*g*) „ L'Animal (dit-il,) que les Sauvages „ nomment *Coati*, est de la hauteur d'un „ grand Lievre, a le poil court, poli & ta„ cheté, les oreilles petites, droites & „ pointues; mais, quant à la tête, outre „ qu'elle n'est gueres grosse, ayant depuis „ les yeux un grouin long de plus d'un pié, „ rond comme un bâton, & s'étrécissant tout„ à-coup, sans qu'il soit plus gros par le haut „ qu'auprès de sa bouche, laquelle il a si „ petite aussi, qu'à peine y mettroit-on le „ bout du petit doigt, ce museau ressem„ blant le bourdon ou le chalumeau d'une „ cornemuse; il n'est pas possible d'en voir „ un plus bizarre, ni de plus monstrueuse „ façon. Quand cette Bête est prise, elle se „ tient les quatre piés serrés ensemble; & „ par ce moyen, penchant toujours d'un „ côté ou d'autre, ou se laissant tomber „ tout à plat, on ne la sauroit ni faire te„ nir debout, ni manger, si ce n'est quel„ ques Fourmis, de qui elle vit ordinaire„ ment par les Bois. Environ huit jours „ après que nous fûmes arrivés en l'Ile où „ étoit Villegagnon, les Sauvages nous ap„ porterent un Coati, lequel, à cause de la „ nouvelleté, fut admiré d'un chacun. Etant „ fort défectueux, j'ai souvent prié un „ nommé *Jean Gardien*, de notre Com„ pagnie, expert en l'art de Pourtraiture, „ de contrefaire, tant cet Animal, que beau„ coup d'autres extrêmement rares; à mon „ regret, jamais il ne voulut s'y adonner". *Ubi sup.* pp. 169 & 170.

Histoire Naturelle du Bresil.

Le Tonou.

Le *Tonou* est un Lézard gris, qui a la peau fort lisse, long de quatre ou cinq piés, & d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse; mais il n'est pas plus dangereux que les Grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea souvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoyé soigneusement & bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre, & d'aussi bon goût que le blanc d'un Chapon. „ C'est (dit-il,) une des bonnes viandes qu'il ait mangées en Amérique. Il voyoit d'abord, avec étonnement, les Sauvages apporter ou „ traîner des Serpens rouges & noirs, gros comme le bras, & longs d'une „ aune, qu'ils jettoient au milieu de leurs Maisons, parmi leurs Femmes & „ leurs Enfans; mais les leur voyant manier, sans aucune crainte, il s'ac-„ coutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Bresil „ n'en ait d'autres especes, dont la piquûre est fort venimeuse; & l'exem-„ ple qu'il en donne est effrayant (*h*).

Le Giboya.

Mais Knivet & l'Auteur Portugais nomment plusieurs, que Lery n'a pas connues. Le *Giboya*, ou *Jaboya*, Animal quadrupede, qui ne laisse pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt piés. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os, ensuite, la lechant de sa langue, il la met en état d'être facilement avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Giraupiagara.

Le *Giraupiagara*, nom qui signifie *mangeur d'œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légerement sur les arbres, qu'un Poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'Oiseaux.

Caninana.

Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le Boytiopua.

Le *Boytiopua*, Serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement

(*h*) „ Un jour, deux autres François & „ moi fîmes la faute de nous mettre en chemin pour visiter le Pays, sans avoir des „ Sauvages pour guides. Nous étant égarés „ par les Bois, ainsi que nous allions par „ une profonde vallée, entendant le bruit & „ le trac d'une Bête qui venoit à nous, & „ pensant que ce fut quelque Sauvagine, „ nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais „ incontinent, à dextre, environ à trente „ pas de nous, nous vîmes sur le côteau un „ serpent beaucoup plus gros que le corps „ d'un homme, & long de six à sept piés, „ lequel paroissant couvert d'écailles blanchâtres, âpres & raboteuses comme coquilles d'Huitres, l'un des piés devant levé, „ la tête haussée & les yeux étincellans, „ s'arrêta tout court pour nous regarder. „ Quoi voyant, & n'ayant lors, pas un seul „ de nous, arquebuses ni pistoles, ains „ seulement nos épées, & chacun notre arc „ à la maniere des Sauvages, qui ne pouvoient pas beaucoup nous servir contre ce „ furieux Animal, craignant néanmoins, si „ nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus „ fort que nous & ne nous engloutît, fort „ étonnés, en nous regardant l'un l'autre, „ nous demeurâmes tous cois en une place. „ Après que ce monstrueux serpent, ouvrant la gueule, à cause de la grande chaleur qu'il faisoit, & soufflant si fort que „ nous l'entendions aisément, nous eut contemplés près d'un quart-d'heure, se retournant tout d'un coup, & faisant plus grand „ bruit & fracassement de feuilles & de „ branches, par où il passoit, que ne feroit „ un Cerf courant dans une Forêt, il s'enfuit contre-mont, & nous passâmes outre, „ louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce „ danger". *Ubi sup. p.* 162.

de Grenouilles. Il doit être fort commun, puiſque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes ſtériles, pour les rendre fécondes.

Gaytiepu.

Le *Gaytiepu* ne ſe trouve que dans le Pays de *Rarim*. Il eſt d'une groſſeur extraordinaire, & ſi puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en ſupporter l'odeur.

Le Boyuna.

Le *Boyuna* eſt un Serpent noir, long & menu, qui répand auſſi une odeur fort déſagréable.

Le Bom.

Bom, qui ſignifie bruit, eſt le nom d'un gros Serpent qui jette une ſorte de cri, par lequel on eſt averti de ſon approche, quoiqu'il n'ait rien de nuiſible.

Boycupecanga.

Le *Boycupecanga* eſt fort gros; & les taches dont il a le dos marqueté font juger qu'il eſt des plus venimeux.

Quatre eſpeces de Jararaca.

On comprend quatre eſpeces de Reptiles ſous le nom de *Jararaca*. La plus grande, qui ſe nomme *Jararacucu*, eſt longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui ſemblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur ſi dangereuſe, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre eſpece, nommée *Jararcoaypitinga*, eſt auſſi venimeuſe que la Vipere d'Eſpagne, & n'en eſt pas fort différente par la forme & la couleur. La troiſieme eſpece ſe nomme *Jararaepeba*; elle a ſur le dos une ligne rouge, & le reſte du corps eſt de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & ſont de couleur de terre, avec quelques veines ſur la tête, comme les Viperes, dont elles imitent auſſi le ſifflement.

Le Curucucu.

Le *Curucucu* eſt un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois juſqu'à quinze palmes de long. Son poiſon eſt des plus ſubtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Braſiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec ſoin.

Briciningpeba, ou petit Serpent à ſonnettes.

Outre le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Breſil le nom de *Boicininga*, & qui y rampe ſi vîte qu'il ſemble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement ſubtil.

L'Ibiracua.

L'Ibiracua jette un poiſon ſi violent, qu'on voit ſortir preſqu'auſſitôt, à ceux qu'il a mordus, du ſang des yeux, des oreilles, des narines, du goſier, & des parties inférieures du corps. Auſſi ſa morſure eſt-elle mortelle, ſi le ſecours n'eſt pas donné ſur le champ.

Ibiboca.

L'Ibiboca eſt auſſi un des plus dangereux Serpens du Breſil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens ſont d'une lenteur extraordinaire.

Affreuſe quantité de Serpens au Breſil.

Les Voyageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuſe peinture des tourmens auxquels on eſt expoſé, au Breſil, par la morſure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il ſe trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans les Bois, dans l'intérieur des Maiſons, & juſques dans les Lits, ou les Hamacs. On en eſt piqué la nuit, comme le jour; & ſi l'on n'y re-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

médie pas aussi-tôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure, & par les plus puissans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques especes, surtout celles des Jararacas, jettent une odeur de musc, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les Scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

D'AUTRES Insectes, tels que la *Nigua*, qui se nomme ici *Ton*, les Mosquites, qui s'appellent *Tetin*, & les Papillons voraces, nommés *Aravers*, sont les mêmes, & causent les mêmes désordres que dans les autres parties de l'Amérique Méridionale.

OISEAUX.

UN Pays, aussi couvert de Bois que le Bresil, est la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiseaux. Lery n'y compte que trois especes de volailles domestiques, que les Brasiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, surtout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres sont des Poules d'Inde (*i*), production naturelle de leur Pays, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues; & les Poules communes (*k*), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avalent. Ils ne font pas plus d'usage des Cannes d'Inde (*l*), qu'ils nourrissent aussi dans leurs Habitations; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chai. de toutes les Bêtes dont la marche est lente, & même certains Poissons, tels que la Raie, qui nagent moins légerement que les autres.

Trois especes de Faisans.

ENTRE les Oiseaux sauvages qui se mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanassous*, trois especes d'une sorte de Faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en grosseur. Il assure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faisans. Les Mutons sont d'autres Oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du Paon, dont ils imitent aussi le plumage.

Cinq especes de Perdrix.

LES *Macacouas* & les *Inanbou-ouassous* sont deux especes de Perdrix, de la grosseur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres especes les *Manbouris*, les *Pegassous* & les *Pecacaus*, quoique d'inégale grosseur: les premiers ont celle des Perdrix communes, les seconds celle du Ramier, & les troisiemes celle de la Tourterelle.

L'Arat & le Canidé, Oiseaux merveilleux.

MAIS laissons ce qui n'est que Gibier, dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux Oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il, à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *Arat*, & l'autre *Canidé*. „ Ils sont de la grosseur d'un Cor-

(*i*) Nommées au Bresil, *Arignan-oussou*. (*k*) Nommées *Arignan-miri*.
(*l*) Nommées *Upac*.

„ beau. Ce ne sont point des Perroquets, puisqu'ils ne leur ressemblent „ point par le plumage. Cependant, comme ils ont les piés & le bec „ crochus, on pourroit les mettre de ce nombre, si presque tous les „ Oiseaux de l'Amérique n'avoient aussi ces deux propriétés". Mais la peinture de leurs perfections doit demeurer dans les termes de l'Auteur (*m*).

Perroquets du Bresil, & leurs plus belles especes.

Les Perroquets du Bresil étant les plus célebres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connoître les plus belles especes. Le premier rang semble appartenir aux *Araras* & aux *Macas*, qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes, sur l'estomac, sont d'un très beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat; & dans tout le reste du corps, d'un mêlange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs; & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un Rocher. Ils s'apprivoisent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

La seconde espece se nomme *Anapura*. Ses couleurs sont un beau mêlange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, distribués avec une variété surprenante. On préfere cette espece à toutes les autres, parce qu'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiser & à parler, elle est la seule qui ponde ses œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'Araruna, ou le *Machao*, mérite le troisieme rang. A la vérité le fond de son plumage est noir; mais si bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terres.

La quatrieme espece est celle que les Brasiliens nomment *Ajurucouros*.

(*m*) L'Arat a les plumes des ailes & celles de la queue, qu'il a longue d'un pié & demi, moitié aussi rouges que fine écarlate, & l'autre moitié de couleur céleste, aussi étincellante que le plus fin écarlatin qui se puisse voir: la tige, toujours au milieu de chaque plume, séparant les couleurs opposites des deux côtés. Au surplus tout le reste du corps est azuré. Quand cet Oiseau est au Soleil, où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage, sous le ventre, & à l'entour du col, aussi jaune que fin or; le dessus du dos, les aîles & la queue, d'un bleu si naïf, qu'il n'est pas possible de plus; étant advis qu'il soit vêtu d'une toile d'or par dessous, & emmantelé de damas de violet par dessus, on est ravi de telle beauté. Les Sauvages, en leurs chansons, font souvent mention de ce dernier, disant & répétant dans leur musique, *Canidé jouve, Canidé jouve, heura ouéh*; ce qui signifie: „ Oiseau jaune, Oi„ seau jaune, que tu es beau!" Combien que ces deux Oiseaux ne soient pas domestiques, étant néanmoins plus coutumierement sur les grands arbres, au milieu des Villages, que parmi les Bois, nos Toupinamboux, les plumant trois ou quatre fois l'année, font fort proprement des robbes, bonnets, bracelets, garnitures d'épées de bois & autres choses de ces belles plumes, dont ils se parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches, & surtout de ces grandes queues, si bien diversifiées de rouge & de couleur céleste; mais à mon retour, passant à Paris, un Quidam de chez le Roi ne cessa jamais, par importunité, qu'il ne les eût de moi. *Ubi sup. pp.* 173 & 174.

Histoire Naturelle du Bresil.

Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte; le cou & la crête sont jaunes; quelques plumes qu'elle a sur le bec sont bleues, & celles des aîles sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite espece est celle qui se nomme *Tuin;* verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée, pour sa docilité. Les Perroquets qui se nomment *Guiarubas*, c'est-à-dire *Oiseaux jaunes*, ne parlent point, & sont naturellement tristes & solitaires; mais ils ne laissent pas d'être en estime au Bresil, parce qu'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Noblesse faisoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Perroquet Brasilien, qui se nomme *Tapou*, tire sur la Pie par sa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui se relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'est un fort bel Oiseau; mais lorsqu'il est en colere, il jette une odeur très désagréable. Son occupation continuelle est à chercher tous les petits Insectes d'une Maison, pour en faire sa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parce qu'il attaque souvent la prunelle des yeux.

Lery n'a connu, au Bresil, que trois especes de Perroquets; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande espece; le *Marganas*, dont on porte, dit-il, un grand nombre en France; & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moissons*.

Le Guranhé-Engera.

Des autres especes d'Oiseaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui est de la grandeur d'un Pinson. Il a les aîles & le dos bleus, l'estomac & le ventre jaunes, & sur la tête une belle hupe de même couleur. Non-seulement son ramage est fort varié, mais il imite celui de la plupart des autres Oiseaux. On en distingue plusieurs especes.

Le Tangara.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage est moins un chant, qu'un simple murmure. On raconte que les Oiseaux de ce nom font entr'eux une sorte de danse, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur son plaintif, jusqu'à ce que le voyant relevé ils s'envolent tous ensemble. Comme on ajoute que le Tangara est sujet à l'Epilepsie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte, n'est qu'une attaque de ce mal.

Le Quereiva.

Les Brasiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la singuliere beauté de son plumage. Il a l'estomac du plus beau rouge, les aîles noires, & tout le reste du corps bleu.

Tucan du Bresil.

Suivant l'Auteur Portugais, le *Tucan* du Bresil n'a que la grosseur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec aussi long qu'on l'a représenté dans d'autres parties de l'Amérique Méridionale, c'est-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoise dans une Basse-cour, jusqu'à mener ses Petits comme une Poule. La couleur de son bec est jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de son plumage est jaune sur l'estomac, & noire dans tout le reste du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un si pe-

tit Oiseau peut soutenir un si gros & si long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le Guirapanga.

Le *Guirapanga* est tout-à-fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix si forte, qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à plus d'une demi-lieue.

Andougoacous.

Dans les Provinces intérieures du Bresil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Pays nomment *Andougoacous*. Elles ne different point de celles des autres Régions; mais on assure que l'espece de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les Aigles, les Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y sont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

On ne parle point du Colibri, qui est fort commun au Bresil, & pour la description duquel on a déja renvoyé aux *Exotiques* de Clusius: mais on doit observer que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Bresil; jusqu'à le comparer à celui du Rossignol, quoique tous les autres Voyageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbuch* par les Brasiliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guaiminibique*: il en distingue aussi deux especes, sous les noms de *Guacariga* & de *Guaracicaba*. On sait que dans les Iles Françoises ce petit Oiseau se nomme *René*, parce que dormant six mois de l'année, il semble renaître en s'éveillant; comme les Espagnols l'appellent *Tomineyos*, parce qu'avec son nid il ne pese que deux Tomins d'Espagne, c'est-à-dire vingt-quatre grains.

Le Panou & le Quianpian.

Le *Panou* est un Oiseau noir, de la grosseur d'un Merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de Bœuf. Le *Quianpian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate.

L'Oiseau lugubre.

Les Chauve-Souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang que celles de Guayaquil. Les Abeilles y ressemblent à nos Mouches noires d'Eté, & n'en font pas de moins agréable miel; mais la cire en est presqu'aussi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un Pigeon, que les Brasiliens respectent beaucoup, parce qu'ayant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la nuit, ils sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts. „ Une fois (dit-il,) qu'il passoit la „ nuit dans un Village nommé *Upec*, il faillit d'être insulté des Habitans, „ pour avoir ri de l'attention religieuse avec laquelle ils écoutoient cet „ Oiseau: *Tais-toi*, lui dit fort rudement un Vieillard, *& ne nous empêche point d'entendre les nouvelles que nos Grands-Peres nous font annoncer* (n)".

Poissons.

Entre les Poissons, la Manatée, ou le Lamantin, est d'une bonté singuliere au Bresil. Lery nous apprend que *Pira* est le nom général que les Brasiliens donnent à tous les Poissons, & qu'ils nomment les plus gros *Ca-*

(n) *Ubi suprà*, p. 182.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

mourou Ouaffou; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque espece. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroissent propres aux Côtes maritimes & aux Rivieres du Pays.

Acarapep.

L'*Acarapep* est un grand Poisson plat, dont la chair est d'une bonté, que Lery traite de merveilleuse. Il jette, sur le feu, une graisse jaune qui lui sert de sauce.

Acara-Bouten.

L'*Acara-Bouten* est un autre Poisson plat, visqueux & de couleur rougeâtre.

Inevouca, ou Raies de Rio Janeiro.

Les *Raies* du Fleuve de Janeiro & de la Marevescona, nommées *Inevouca* par Thevet, sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont sur la tête deux cornes assez longues; & sous le ventre cinq ou six fentes qu'on croiroit artificielles. Leur queue est non-seulement longue & déliée, mais si venimeuse, que de sa moindre piquûre elle fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a blessées. La chair du corps & les intestins mêmes n'en sont pas moins bons.

Beyupira.

Le *Beyupira*, que l'Auteur Portugais compare à l'Esturgeon, est fort estimé des Brasiliens. Il se prend en haute Mer, à l'hameçon. Il est long de six ou sept palmes, rond dans cette longueur, blanc sous le ventre, & noir sur le dos. On le trouve toujours gras, & d'excellent goût.

Baopes.

Le *Baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parce que ses yeux ressemblent à ceux du Bœuf, n'est pas fort différent du Thon par la grosseur & la forme, mais il n'a pas le même goût; sans compter qu'il est beaucoup plus gras: on tire, de sa graisse, une sorte d'huile ou de beurre.

Camarupi.

Le *Camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, est un grand Poisson dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il doit être fort gros, puisqu'on assure que deux Hommes suffisent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Piraëmbu.

Le *Piraëmbu* est peu différent du Poisson qu'on a nommé *Ronfleur* dans une autre Description, & jette aussi une sorte de ronflement: mais il est de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui servent à briser les coquillages dont il se nourrit.

Amayacus, & ses trois Especes.

L'Auteur Portugais assure que tout le Poisson des Côtes du Bresil est si sain, qu'on le fait prendre en remede aux Fiévreux, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il en excepte les Requins, dont le nombre est infini dans cette Mer, & qui entrent même dans les Rivieres. Il ajoute que leurs dents sont venimeuses, & que plusieurs Nations Sauvages s'en servent pour armer leurs fleches.

Amayaen, & ses trois Especes.

L'*Amayaen*, espece de Grenouille marine, est un Poisson court, de couleur variée, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la Grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espece, qui est armée de pointes, comme l'Hérisson, & beaucoup plus venimeuse que la premiere. Cependant on mange aussi la chair, après en avoir ôté

ôté la peau: elle passe pour un spécifique contre la dyssenterie. Enfin une troisieme espece, que les Brasiliens nomment *Itaeca*, est de forme triangulaire, & paroît avoir les yeux bleus. Elle a de venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Puraque.

Le *Puraque* des Côtes du Bresil est une espece de Torpille, dont la forme approche de celle d'une Raie. C'est Laet, qui croit pouvoir lui donner cette figure, d'après un dessein fait au Bresil; mais le Dessinateur la nommoit *Araoua Ouapebbe*. Peut-être le nom de *Puraque* lui est-il venu des Portugais. Elle engourdit, comme la Torpille, le membre dont on la touche, avec l'entremise même d'un bâton.

Caramaru.

Les *Caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les Serpens marins, qui se trouvent sur les Côtes du Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de Porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brasiliens assurent qu'on les voit souvent frayer avec les Serpens de terre.

Amorcati.

L'*Amorcati*, espece de Grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux piés des Passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte point un prompt secours.

Amacurub.

L'*Amacurub*, Poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *Bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

Icrepomonga.

L'*Icrepomonga* est un Serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singuliere, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la Puraque & de la Torpille. Tous les Animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroît moins vraisemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit: que si quelqu'un le touche de la main, elle s'y attache aussitôt; que si l'on y met l'autre main elle s'y attache de même; & qu'alors le Serpent, reprenant toute sa grandeur, entraîne sa proie dans la Mer, où il la dévore.

Ypupiapra, Monstres marins.

C'est apparemment sur le seul témoignage des Brasiliens, que l'Auteur Portugais parle aussi de ce qu'il nomme les Tritons & les Nereïdes. „ Ces „ Monstres marins portent, au Bresil, le nom d'*Ypupiapra*. Ils y sont dans „ une telle horreur, que leur vue seule fait quelquefois mourir les Sauvages „ de crainte. Ils ont la face assez semblable au visage humain; à l'excep- „ tion des yeux, qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les Femelles sont or- „ nées d'une longue chevelure, & ne paroissent pas moins distinguées par „ des traits plus agréables. On les trouve ordinairement à l'embouchure „ des Fleuves, surtout à l'entrée du *Jagoaripé*, qui n'est qu'à sept ou huit „ lieues de la Baie de tous les Saints; & vis-à-vis de Porto Seguro, où „ l'on assure qu'ils ont tué un grand nombre d'Indiens. Leur maniere de „ les tuer est en les embrassant avec tant d'ardeur, qu'ils les étouffent; „ car il n'y a point d'apparence qu'ils aient dessein de leur ôter la vie, &

„ ces étranges careſſes paroiſſent venir plutôt d'affection. Ils jettent mê-„ me des gémiſſemens, après les avoir étouffés; ils ſe dérobent, & ne „ touchent point aux cadavres, à la réſerve des yeux, du nez, du bout „ des doigts, & des parties naturelles, qu'ils leur enlevent. On en don-„ ne pour preuve, que les Indiens, tués par ces Monſtres, ſe trouvent „ ainſi mutilés, lorſqu'ils ſont jettés au rivage par les flots ". On ne s'eſt arrêté à ces fables, que pour faire obſerver combien il eſt ſurprenant qu'un Ecrivain auſſi ſenſé que Laet les ait copiées ſans aucune marque de doute (o).

Un jeune Peintre Hollandois, qui avoit paſſé quelque tems au Breſil, lui donna, dit-il, les figures de trois autres Poiſſons, fort communs dans cette Mer; l'un nommé *Ubitre*, qui n'a d'extraordinaire que la queue: elle eſt longue de plus de la moitié du corps, ronde, comme celle d'une Vache, & ſe releve de même. Par le reſte du corps, l'Ubitre eſt aſſez ſemblable au Brochet. Le ſecond, nommé *Aioua*, ou *Iahoua-katto*, eſt de la groſſeur des Poiſſons orbiculaires; mais la tête, qui reſſemble à la face d'un Bœuf, occupe la moitié du corps. La queue eſt fourchue. Le *Pira-Utoah*, qui eſt le troiſieme, a la forme tout-à-fait monſtrueuſe, & paroît auſſi du genre des Orbes. Outre deux cornes oſſeuſes & recourbées en arriere, ſa queue eſt faite en ſpatule, ſes levres ſont fort groſſes, & ſa gueule s'entr'ouvre avec une contorſion fort hideuſe.

COQUILLAGES.

Entre les coquillages du Breſil, l'*Apula*, ſemblable à la partie d'un roſeau qui eſt entre deux nœuds, eſt non-ſeulement une nourriture fort ſaine, mais, mis en poudre, il paſſe pour un ſpécifique contre les maux de ratte.

L'*Ura* eſt une Ecreviſſe de Mer, qui ſe trouve dans la vaſe, le long du rivage, en ſi grand nombre que non-ſeulement les Braſiliens maritimes, mais les Negres, employés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en eſt de bon goût, & fort ſaine, ſi l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* eſt une autre eſpece d'Ecreviſſe, mais plus grande, & qui a ſurtout la gueule ſi large, qu'elle peut contenir le pié d'un Homme. C'eſt moins un Animal aquatique que terreſtre; car on ne le trouve que dans le creux des roches, qui bordent la Mer. Au bruit du tonnerre, il ſort de cette retraite, & fait lui-même un autre bruit qui cauſe de la frayeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'Ennemi prêt à fondre ſur eux.

L'*Aratu* ſe tient dans le creux des Arbres voiſins de la Mer; mais il en ſort, pour ſe nourrir d'Huîtres & de Moules, avec l'adreſſe qu'on attribue aux Singes, d'y jetter, lorſqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de ſe fermer.

On ſe borne aux eſpeces qui ſemblent particulieres à ces Côtes; car on y trouve d'ailleurs en abondance preſque tous les coquillages, & les Huîtres y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuſe quantité, dont ils raſſembloient les écailles, après en avoir mangé la chair; & dans pluſieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le tems a couverts

(o) *Ubi ſuprà*, l. 15. cap. 12.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

OISEAUX MARINS.

d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

Entre les Oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Bresil, le *Guirantinga*, qui est de la grandeur d'une Grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu, dans toute sa longueur, de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand Oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort longtems. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singuliere de faire disparoître les cicatrices du visage: mais quoiqu'il se trouve partout, il n'est facile à prendre que dans les Iles désertes, où il dépose ses œufs. Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les aîles étendues remplissoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratonteon* tire son nom de l'Epilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer, par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses aîles ne lui servent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots; & les Brasiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges, & le bec fait en cuillere.

Le *Caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, surtout la prunelle, qui est d'un rouge très vif; & la voix si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le soir.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie; mais il a le bec oblong & recourbé, les cuisses grosses & les piés longs. Ses premieres plumes sont noirâtres; ensuite elles deviennent cendrées: lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles ne cessent point de conserver. Cet Oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de Poisson, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toîts. Il vole souvent en troupe; ce qui forme un très beau spectacle, sous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

Les Fleuves du Bresil abondent en Poissons, de toute sorte de grosseur.

Histoire Naturelle du Bresil.

Poissons des Fleuves du Bresil.

Sans parler de ceux qui leur ſont communs avec les autres parties de l'Amérique Méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Hareng, s'il n'avoit la tête fort groſſe, les dents très aigües, & des écailles ſi dures depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair eſt d'un goût très agréable.

Le *Panapana* eſt de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuſe, comme le Chien marin. Du reſte, il reſſemble entiérement à la *Zygone*, qui ſe nomme Cagnole à Marſeille; c'eſt-à-dire, qu'il a la tête plate, difforme, & comme diviſée en deux cornes, à l'extrémité deſquelles ſont placés deux yeux, qui ſe trouvent ainſi fort éloignés l'un de l'autre. La queue eſt terminée par deux nageoires inégales, qui ont auſſi leur direction toute oppoſée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldrovande ont données de ce Poiſſon, ne s'accordent point.

L'Auteur Portugais donne le *Caruryuba* pour le plus grand, & le plus beau, de tous les Serpens aquatiques du Breſil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une eſpece de chaîne leur deſcend, par de belles ondulations de diverſes couleurs, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un Chien. Auſſi ſa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. Les Braſiliens lui attribuent des propriétés ſi peu vraiſemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

La *Matiima* eſt un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne ſort jamais des Fleuves. Ses couleurs ſont ſi belles, que les Sauvages ſe font gloire de ſe peindre le corps à leur imitation, & reconnoiſſent qu'ils lui doivent l'uſage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* eſt un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & ſa courſe eſt ſi prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les ſurprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Breſil, eſt fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante ſans en donner la deſcription.

Animaux, transportés au Bresil.

Les Chevaux Européens, tranſportés dans les différentes Capitainies du Breſil, s'y ſont multipliés avec tant de ſuccès, qu'on en fait paſſer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en eſt de même des Taureaux & des Vaches, dont quantité de Portugais nourriſſent de grands Troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne ſoient pas de la premiere beauté, & que particuliérement dans la Capitainie de Porto Seguro il croiſſe une herbe funeſte aux Beſtiaux, il ſe trouve des Cantons où rien ne manque à leur nourriture; telles ſont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, ſont excellens pour toutes ſortes d'Animaux. Auſſi la multiplication y eſt-elle prodigieuſe; ſurtout celle des Porcs, dont la chair eſt d'ailleurs ſi agréable & ſi ſaine, qu'on en preſcrit l'uſage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & ſi gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, ſont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient multipliées moins heureuſement; mais

dans le tems que l'Auteur faisoit ces observations, on commençoit à surmonter les obstacles.

Histoire Naturelle du Bresil.

Les Poules Européennes s'accommodent fort bien de la température du Bresil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquierent un plus fin.

Les Indiens du Bresil ont pris tant de passion pour nos Chiens, que non-seulement les Hommes en élevent quantité pour la chasse, mais que les Femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

Arbres et Plantes.

A tous les Arbres de l'Amérique Méridionale, dont on a déja donné la description, l'Auteur Portugais, & d'autres Observateurs, joignent, comme propres au Bresil, ceux qui suivent:

Mangaba.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne se trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne; jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une Fleur assez semblable à celle du Jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succede n'est pas plus gros que le premier; le dehors en est jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noyaux, ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain, & si léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité; ce qui oblige de le garder assez longtems, pour lui laisser le tems de s'adoucir. Les Brasiliens en font une sorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espece de lait, amer & visqueux.

Murucugé.

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au Poirier sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais en meurissant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur laétée, qui venant à se coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrette la rareté de cet Arbre: elle vient de l'usage où sont les Brasiliens de l'abattre, pour en cueillir le fruit.

Araca.

L'*Araca* est une autre espece de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les saisons de l'année. On en distingue plusieurs sortes, dont les fruits sont rouges, verds, ou jaunes; mais tous extrêmement agréables.

Ombu.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Cannes de Sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Medecins Portugais en composent des Apozemes, pour les fievres ardentes & les autres maladies chaudes.

Jacapuya.

Le *Jacapuya* passe pour un des plus grands Arbres du Bresil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, assez semblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ou-

vre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. On assure que mangés crus avec un peu d'excès, ils causent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne sont jamais nuisibles. La substance du bois est fort dure, & ne se corrompt pas aisément; ce qui le rend fort propre à composer les axes des Moulins à Sucre.

Araticu.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la grosseur n'excede point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs especes, entre lesquelles celle qui se nomme *Araticupanauia*, donne un fruit de qualité si froide, que l'excès en fait un venin. Son bois est de la nature du Liege, & sert aux mêmes usages.

Pequea & ses deux especes.

Le *Pequea* a deux especes; l'une dont le fruit ressemble à l'Orange, mais avec une écorce plus épaisse, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le dispute au Sucre; elle est mêlée de quelques pepins: le second Pequea passe pour le plus dur de tous les bois du Bresil. On le croit incorruptible: les Portugais le nomment *Setis*.

Jacatiba.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la grosseur du Limon, & d'un suc fort aigre. Son écorce a la même qualité, depuis le sommet des branches jusqu'à l'extrêmité des racines. Cet arbre est rare, & ne se trouve que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Gabueriba.

Le *Gabueriba* est un fort grand Arbre, qui distille d'excellent Baume, & que cette qualité rend fort respectable aux Brasiliens. Ils ouvrent légerement l'écorce, pour y insérer un peu de coton, qui s'imbibe, en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommée Baume, parce qu'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, se font distinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte son bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent singuliérement propre aux Edifices. Les Bêtes mêmes se frottent contre son écorce, apparemment pour en tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez commun dans la Capitainie de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, & vingt sortes de Palmiers.

Le Bresil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déserts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt sortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs se nomment le *Gerau* & l'*Tri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entieres de Pins, qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un usage plus sain.

Cupayba.

Le *Cupayba*, semblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une singuliere quantité d'huile, aussi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement à guérir les plaies, mais à faire disparoître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *Copal Tva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les Lampes; mais le bois de l'Arbre n'est d'aucun usage.

L'Ambayba ressemble aussi au Figuier, & se trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois; mais le sien est sans utilité. Ambayba.

On vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même espece, qui se trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuse, dont Monardès prétend que le nom Brasilien est *Abjegua*. Voici la Description qu'il donne de l'Arbre : ce n'est, dit-il, ni un Pin, ni un Cyprès; il est plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte, au sommet, une sorte de petites vessies, qui venant à crever, distillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent soin pour en rassembler une petite quantité. Elle sert à tous les usages du Baume, surtout à consolider les blessures, à chasser les humeurs froides, & à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on la prend avec un peu de vin. L'Auteur Portugais vante la vertu des feuilles contre les vomissemens, & conseille, pour les foiblesses d'estomac, de se frotter extérieurement de l'huile. Il prétend aussi que l'écorce & les feuilles, broyées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une substance huileuse qui a les vertus de l'huile même, & qu'on enleve aisément lorsqu'elle surnage. L'Ambaigtinga, & ses vertus.

La Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, assez semblable au Coing, mais rempli de grains, est un puissant remede pour la dyssenterie. Ighucamici.

L'Igciega produit une sorte de Mastic, d'excellente odeur. De son écorce broyée, il sort une liqueur blanche, qui se condense en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides. On en distingue une autre espece, nommée *Igtaigcica*, c'est-à-dire Mastic pierreux, dont la résine est si dure & si transparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Brasiliens s'en servent pour incruster leur vaisselle de terre. Igciega.

Le *Curupicaiba* est un Arbre dont les feuilles ressemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remede admirable pour les blessures & les pustules. Son écorce donne, par incision, une sorte de glue, que les Brasiliens emploient à prendre les Oiseaux. Curupicaiba.

Le *Caaroba* est un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Bresil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conserve pour le même usage. Il ne faut pas confondre cet Arbre avec un autre de même espece, qui se nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois est couleur de cendre, & la moëlle fort dure. Caaroba.

Le *Jaburandiba*, que les Brasiliens nomment aussi *Betelé*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espece de Betelé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la vertu dans ses racines, qui ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie. Jaburandiba ou Betelé.

Anda.

L'ANDA eſt un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois eſt propre à divers uſages: mais les Indiens tirent, de ſes feuilles, une huile dont ils ſe frottent le corps, & ſe ſervent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans laquelle on la laiſſe quelques jours, acquiert la vertu d'aſſoupir toutes ſortes d'Animaux.

L'Ajuratibira.

L'AJURATIBIRA n'eſt qu'un arbriſſeau; mais il porte un fruit rouge, dont les Braſiliens font une huile de même couleur, qui ſert auſſi à leurs onctions.

L'Ajabutipita.

L'Ajabutipita, autre arbuſte, donne par ſon fruit, qui eſt une ſorte d'amande noire, une huile qui n'eſt pas plus blanche, & qui ne ſert qu'à l'onction des Malades.

Janipaba.

LE Breſil a peu d'arbres auſſi beaux que le *Janipaba*. Sa verdure eſt admirable, & ſe renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & paſſent pour excellens contre la dyſſenterie. Leur ſuc, qui eſt d'abord aſſez blanc, noircit bientôt juſqu'à ſervir d'encre aux Sauvages, pour ſe faire ſur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après leſquels il n'en reſte aucune trace. On fait obſerver que c'eſt le ſuc du fruit verd, qui a cette qualité.

Jequitinguacu.

LE fruit du *Jequitinguacu* reſſemble à nos plus groſſes fraiſes; mais il contient, pour pepin, une ſorte de pois très dur, rond, noir, & luiſant comme le Jais, & dont l'écorce eſt d'une extrême amertume. On l'écraſe, pour le faire ſervir de Savon.

Merveilleuſe propriété d'un arbre.

DANS l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve, dans les lieux ſecs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches ſont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Eté comme en Hiver il ſe raſſemble une humeur aqueuſe qui ne déborde jamais, &, ce qui eſt beaucoup plus ſurprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puiſſe tirer. Chaque branche eſt ainſi comme une ſource inépuiſable; & l'arbre étant ſi grand, qu'il peut contenir juſqu'à cinq cens Hommes dans la circonférence de ſes branches, c'eſt une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour ſe laver.

Araboutan, ou Bois du Breſil.

L'ARBRE le plus célebre du Breſil, & duquel on croit que le Pays a tiré ſon nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan* ſuivant Lery, & d'*Oraboutan* ſuivant Thevet. Il eſt de la hauteur de nos Chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de ſi gros, que trois Hommes auroient peine à les embraſſer. Leurs feuilles reſſemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune ſorte de fruit. Le bois en eſt rouge, & naturellement ſi ſec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu eſt ſi forte pour la teinture, que, ſuivant l'expérience de Lery (*p*), ſes cendres mêmes, mêlées dans une leſcive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

LA

(*p*) *Ubi ſuprà*, *p*. 203. Il raconte comment on le chargeoit de ſon tems. „ A cauſe „ (dit il,) de la difficulté de couper ce bois, „ & parce que n'y ayant ni chevaux ni ânes, „ pour le porter, il falloit néceſſairement „ que ce fuſſent des hommes, ſi l'on ne „ s'étoit aidé des Sauvages on n'auroit pû „ charger un moyen Navire en un an. Ces „ Indiens donc, moyennant quelques robbes „ de friſe, chemiſes de toile, chapeaux, „ couteaux & autres marchandiſes, ſeulement avec les coignées, coins de fer, & „ autres ferremens qu'on leur bailloit, coupoient, ſcioient, fendoient, mettoient par „ quartiers & arrondiſſoient ce bois, mais „ auſſi le portoient ſur leurs épaules toutes „ nues, voire le plus ſouvent d'une ou deux „ lieues loin, par des montagnes & lieux „ fâcheux juſques ſur le bord de la Mer". *p*. 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Braſilien, qui peignent merveilleuſement le ſens natu-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Variété des bois de Teinture.

La variété des bois de teinture est extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes sortes de rouge; „ de blancs, (dit Lery,) comme pa„ pier; les uns qui ont les feuilles de l'épaisseur d'un teston, d'autres les „ ayant larges de dix-huit pouces, & de plusieurs autres especes".

Aouai.

Celui qu'il nomme *Aouai*, & Thevet *Ahovay*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du Pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espece de chataigne, en forme de cloche, & fort venimeuse: mais comme l'écorce sert, dans le Pays, à faire les sonnettes que les Brasiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

Hiouraé.

L'Hiouraé a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur; elle se mange, fraîchement levée du tronc. Deux Apothicaires François reconnurent cet arbre pour une espece de Gayac, & se confirmerent dans leur opinion, en voyant que les Brasiliens en faisoient usage, contre le *Pian*, qu'ils reconnurent aussi pour une espece de vérole (q).

Choyné.

Le *Choyné* est un arbre de moyenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit aussi gros que la tête d'un Enfant. La chair ne se mange point; mais l'écorce est si dure, que les Brasiliens, la perçant de divers côtés, en font l'instrument qu'ils appellent *Maracca;* & de ses parties creusées, de petites tasses qui leur servent pour boire.

Sabaucé.

Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noyaux, du goût & de la forme de nos Amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vases d'une grande beauté.

„ naturel de ces Barbares. Fort esbahis de „ voir les Francois, & autres des Pays loin„ tains, prendre tant de peine d'aller querir „ leur Araboutan, il y eut une fois un de „ leurs Vieillards qui me fit cette demande: „ *Que veut dire que vous autres Mairs &* „ *Peros*, (c'est-à-dire François & Portugais,) „ *venez de si loin querir du bois pour vous* „ *chauffer? N'y en a-t-il point en votre* „ *Terre?* A quoi lui ayant répondu qu'oui, „ & en grande quantité, mais non pas de „ telle sorte que le leur, lequel nous ne „ brûlions pas comme il pensoit, ains, „ comme eux-mêmes en usoient pour tein„ dre leurs cordons & plumage, les nôtres „ l'emmenoient pour faire de la teinture: il „ me repliqua; *voire: mais vous en faut-il* „ *tant?* Oui, lui dis-je, car y ayant tel „ Marchand, en notre Pays, qui a plus de „ frises & de draps rouges que vous n'en „ avez jamais vû par deçà, un seul achetera „ tout l'Araboutan dont plusieurs Navires „ s'en retournent chargés. *Hà hà*, dit mon „ Sauvage, *tu me contes merveilles.* Puis, „ pensant bien à ce que je lui venois de di„ re, plus outre dit: *mais cet homme tant ri*„ *che, dont tu parles, ne meurt-il point?* Si „ fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les „ autres. Sur quoi, comme ils sont grands „ discoureurs, il me demanda derechef: *&* „ *quand donques il est mort, à qui est tout* „ *le bien qu'il laisse?* A ses Enfans, lui dis„ je, s'il en a, & à défaut d'iceux, à ses „ Freres, Sœurs, ou plus prochains. *Vrai*„ *ment, dit alors mon Vieillard, à cette* „ *heure cognois-je que vous autres Mairs* „ *êtes de grands fols; car vous faut-il tant* „ *travailler à passer la Mer pour amasser des* „ *richesses à ceux qui survivent après vous,* „ *comme si la terre qui vous a nourris n'étoit* „ *pas suffisante pour aussi les nourrir? Nous* „ *avons des Enfans & des Parens, lesquels,* „ *comme tu vois, nous aimons; mais parce* „ *que nous sommes assurés qu'après notre mort* „ *la terre, qui nous a nourris, les nourrira,* „ *certes nous nous reposons sur cela*". pp. 204 & 205.

(q) Lery, *ibid.* p. 210. Thevet donne la maniere de l'employer. Son fruit, dit-il, est de la grosseur d'une Prune moyenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noyau qu'il contient est d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur lactée, qui tire sur le goût de la Régliste.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Pocoaire.

LE *Pocoaire* est un arbrisseau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige est si tendre, qu'un sabre bien affilé la tranche d'un seul coup. La description de son fruit & de ses feuilles lui donne beaucoup de ressemblance avec le Platane commun de l'Amérique. Thevet le nomme *Paquovere ;* & Lery assure que ses feuilles n'ont pas moins de six piés de long sur deux de large, mais qu'elles sont si minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pieces, il n'en reste que les côtes, qui les font ressembler de loin aux grandes plumes d'Autruche.

Whebehasou, & Pono-absou.

THEVET parle, & donne la figure d'un arbre qu'il nomme *Whebehasou*, dont les feuilles ressemblent à celles du chou ; son fruit est oblong, & d'une douceur qui le fait aimer passionnément des Abeilles. Elles ne lui laissent gueres le tems d'arriver à sa maturité. Le *Pono - absou*, décrit par le même Voyageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la grosseur d'une forte Pomme, qui contient six noyaux plats, dont les Amandes passent, au Bresil, pour un vulnéraire merveilleux.

Mamoera, deux arbres décrits par Clusius.

CLUSIUS, dans son Recueil posthume, a donné, sur les observations de Jean *Van Uffelen*, la figure & la description de deux arbres du Bresil, qui méritent une attention particuliere. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom de *Mamoera*, parce qu'ils sont de même espece; mais leur sexe est différent : l'un, qui est le mâle, ne donne aucun fruit, & porte seulement des Fleurs, suspendues à de longues tiges, & formant ensemble une sorte de grappe, à peu près comme celle du sureau. Leur couleur est jaunâtre; elles sont sans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire, la femelle ne porte que du fruit, sans aucune fleur. Ils doivent être voisins l'un de l'autre, sans quoi la femelle cesse aussi de porter du fruit. L'épaisseur ordinaire de son tronc est d'environ deux piés : il s'éleve de neuf, avant que de porter du fruit; ensuite tout le sommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit est rond, de la grosseur d'un petit melon de cette forme; il a la chair jaunâtre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient plusieurs grains, de la grosseur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul usage. Les feuilles, qui ressemblent à celles de l'Erable, sortent sur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux sexes de l'arbre. L'Observateur ignoroit le nom qu'ils portent entre les Indiens; mais il ajoutoit que le fruit se nomme *Mamaon;* „ apparemment, (remarque Clusius,) pour exprimer sa ressemblance aux mammelles, que les Espagnols nomment *Mamas & Tetas*". Ces deux arbres croissent dans la partie du Bresil qui renferme la Baie de tous les Saints.

PLANTES ET HERBES.

Aypi, espece particuliere de Manioc.

ENTRE les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espece particuliere au Bresil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. Les Brasiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remede certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi cru le Manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laet (r), parce qu'elles y sont accoutumées dès

(r) *Ubi sup.* Lib. 15. cap. 16.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

l'enfance. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine, & Thevet à celles de la Patte de Lion. Les Brasiliens font, de la farine de cette Plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *Ouyenta*; l'autre plus mou, c'est-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

Ananas du Bresil.

On ne parle point de l'Ananas, qui croît à présent jusqu'en Europe; mais c'est le Bresil qu'on peut nommer sa véritable Patrie. Il y est dans une si grande abondance, que les Sauvages en engraissent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés: 1°. l'écorce du fruit y est si dure, qu'elle émousse la pointe du fer; 2°. le jus, ou le suc, est un Savon admirable pour faire disparoître les taches des habits; 3°. l'Ananas du Bresil est un préservatif, & un remede, pour le mal de Mer (s).

Murucuca.

Le *Murucuca* est une plante d'une beauté rare, surtout lorsqu'elle est en fleur. Elle s'éleve, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit est rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient plusieurs noyaux, revêtus d'une sorte de mucilage, d'un goût agréable, mais tirant sur l'aigre. Les feuilles, broyées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuse vertu pour les ulceres malins.

Tajaoba.

La Plante nommée *Tajaoba* differe peu de nos choux simples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Jambig.

Le *Jambig* est une herbe fort salutaire, pour le foie & pour la gravelle.

Jetijeucu.

Le *Jetijeucu* ressemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les descriptions du Mexique. Sa longueur est celle d'une Rave commune, mais il est plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broyé, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fievre. Les Portugais ont aussi l'usage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui est de causer la soif; sans quoi, c'est une Plante des plus salutaires du Bresil.

Igpecaya.

L'Igpecaya, ou le *Pigaya*, est vanté pour la dyssenterie. Le corps de la Plante est long d'une demi coudée, & sa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broyée, & prise en infusion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Cayapia.

Depuis peu, observe l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remede d'une vertu presqu'unique contre toute sorte de venins, surtout celui des Serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens, c'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avale dans de l'eau. Il est spécifique aussi, pour la blessure des fleches empoisonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui ressemble à celle du Figuier.

Tiroqui.

Le *Tiroqui*, ou *Tareroqui*, est une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine divisée en plusieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs roussâtres, sortant de l'extrêmité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir presqu'aussitôt qu'elle est coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu est contre la dyssenterie.

(s) M. Prevost écrit toujours *Anana*, contre l'usage général, tant en Latin qu'en François, &c. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Les Braſiliens ſe font ſouffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde auſſi comme un excellent remede contre les vers, mal commun de cette Région. Elle ſe flétrit, après le coucher du Soleil: & la lumiere du jour lui rend toute ſa vigueur.

Embeguaca.

On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui ſont quelquefois au nombre de trente, & longues de pluſieurs coudées. L'écorce en eſt ſi dure, que les Braſiliens en font des cordes, qui ſe fortifient dans l'eau. Leur fumée, ſur des charbons ardens, arrête le flux de ſang, ſurtout dans les Femmes.

Caobetinga.

Caobetinga eſt le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de ſa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, ſemblable à celle de l'Aveline: ſes feuilles & les racines, broyées enſemble, raffermiſſent les chairs des bleſſures. Les feuilles entieres, appliquées ſur une plaie, s'y attachent juſqu'à la guériſon.

Cobaura.

L'Herbe, nommée *Cobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée ſur les bleſſures les plus invétérées, pour en chaſſer la pourriture & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broyées ſont excellentes pour les maladies cutanées.

Guaraquimyia.

Le *Guaraquimyia* reſſemble au Myrthe de Portugal. Entre pluſieurs vertus, il a celle de chaſſer les vers du corps, ſans autre préparation que de choiſir les meilleures feuilles pour les avaler.

Camara-Catimba.

Le *Camara-Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de muſc, & qui reſſemble à celle de la Girofflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir eſt un remede d'égale vertu pour les ulceres, les puſtules & les plaies récentes.

Aypo, ou Perſil du Breſil.

L'Aypo eſt un Perſil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne ſe trouve que dans les Provinces maritimes du Breſil, & proche de la Mer, ſurtout dans la Capitainie de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il eſt plus âcre que les Perſils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voiſinage de la Mer.

La Mauve du Pays, qu'on y repréſente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roſes.

Caraguata.

Le *Caraguata* eſt une ſorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, bleſſe par ſes pointes, lorſqu'il eſt de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaiſe qualité. Cependant on aſſure qu'il fait avorter les Femmes. On en diſtingue une autre eſpece, dont le fruit reſſemble à l'Ananas, avec cette extrême différence, que rien n'eſt plus inſipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une eſpece de lin, fort tenace, dont les Braſiliens font des filets pour la pêche.

Timbo.

Le *Timbo* eſt une Plante admirable, qui s'éleve, comme une corde, juſqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embraſſe comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuiſſe en groſſeur, elle eſt tout-à-la-fois ſi ſouple & ſi forte, que dans quelque ſens qu'elle ſoit pliée, elle ne ſe rompt jamais. Son écorce eſt un Poiſon mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où ſon venin ſe répand de toutes parts, & fait bientôt mourir les Poiſſons.

On trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Médecine

des Habitans, & surtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe est fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croissent à chaque pas, mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrein, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Bresil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannes & les Roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particuliérement la *Tucuara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, surtout dans les Bois, où l'humidité les nourrissant, ils s'élevent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Brasiliens est pour les Roseaux médiocres, parce qu'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de Pays, où les différentes especes de racines comestibles & de légumes soient en plus grand nombre. Les Feves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs especes de Pois, dont Laet donne la description. Une des plus curieuses a la cosse longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuse qui la couvre est bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans est brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui sont au nombre de dix, ont un pouce de long, sur un demi pouce de large, & sont séparés par une membrane fort mince. Leur couleur est un beau rouge, qui ne cede rien à l'écarlate.

Simples, Fleurs & Cannes.

Racines & Légumes.

Thevet décrit une espece de Feve, beaucoup plus grosse & plus longue que les nôtres, mais qui en differe encore plus parce qu'elle est sans nombril. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'aussi grosses que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery observe (*t*) „ qu'en les voyant hors de terre, on les croit toutes d'une même espece; mais qu'en cuisant, les unes deviennent violettes, les autres jaunes, & d'autres blanchâtres ". Comme il n'en a vu, dit-il, que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent se réduire à trois especes. Cuites sous la cendre, elles lui parurent d'aussi bon goût que nos meilleures Poires, surtout celles qui jaunissent, & qui loin d'être amollies par le feu se conservent aussi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre, comme le Lierre terrestre, & ressemblent à celles du Concombre, sans être si vertes (*v*).

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terrestre, dont Lery donne la Description, & que Laet trouva si curieux, qu'ayant eu l'occasion de s'en procurer, il se fit un devoir d'en publier la représentation gravée (*x*). Les Brasiliens le nomment *Manobi*. C'est une espece de Noisettes, qui croissent en terre, liées l'une à l'autre par de petits filamens, & dont la couleur est grisâtre. Elles ont la grosseur & le goût des Noisettes franches. Leur coque n'est pas plus dure que la cosse d'un Pois. Lery ayant dû les trouver

Manobi, fruit curieux.

(*t*) *Ubi suprà*, p. 224.

(*v*) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. „ Au reste (ajoute-t-il,) parcequ'elles ne portent point de graines, les „ Femmes sauvages, soigneuses au possible „ de les multiplier, ne font autre chose sinon (œuvre merveilleuse en l'agriculture) „ d'en couper par petites pieces; & semant „ cela par les champs, elles ont au bout de „ quelque tems autant de grosses racines, „ qu'elles ont semé de petits morceaux ". *Ibid.*

(*x*) Descript. Ind. Occid. l. 15. cap. 11.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

fort bonnes, puisqu'il se vante d'en avoir mangé beaucoup, on a peine à concevoir pourquoi il n'observa point si le Manobi a des feuilles & des graines (y). La figure de chaque fruit, telle que Laet la donne, ressemble moins à la Noisette qu'au Gland. Lery nomme les Feves du Bresil, *Commanda-Ouassou*, & les Pois *Commanda-Miri*. On a déja remarqué qu'*Ouassou* signifie gros; & *Miri*, mince ou petit.

Poivre.

CLUSIUS compte jusqu'à douze especes de Poivre Brasilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une, mais il en donne une description curieuse (z), qui differe un peu de celle de l'*Axi*, ou Chille.

FINISSONS, comme lui, par une observation, qui convient à tous les articles de ce genre: c'est que dans un Recueil de curiosités naturelles, l'Auteur, ou le Voyageur, est toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce qui peut répondre à son titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les termes de David, de représenter toutes les merveilles du Créateur? Mais il ajoute qu'en général (a), „ comme le Bresil n'a point d'Animaux qui soient „ tout-à-fait semblables à ceux de l'Europe, il a soigneusement observé „ qu'il n'a point d'Arbres, de Plantes, ni de Fruits, qui ne different des „ nôtres; à l'exception néanmoins du Pourpier, du Basilic, & de la Fougere, qui y croissent, dit-il, en quelques endroits avec les mêmes propriétés & de la même forme. Mais presque tout ce qu'on y a transporté „ du Portugal s'y est naturalisé fort heureusement (b) ".

Productions naturelles de l'Ile de Maragnan.

LA Description, qu'on a donnée de cette Ile, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville sur ses principales productions, c'est-à-dire sur celles du moins qui ne paroissent pas lui être communes avec le Continent du Bresil.

Agoutitreva.

ENTRE les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitreva*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges; & le fruit du Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte.

(y) *Ubi sup.* p. 225.

(z) La voici dans ses termes: „ Il se trouve au Bresil quantité de Poivre, non pas „ long, comme je l'avois mal nommé d'abord, mais cornu. Sa plante produit des „ feuilles comme la Morelle, mais plus larges & plus longues; la tige d'une coudée „ de haut, ou plus, verte, branchue & „ noueuse; des fleurs blanches, desquelles „ sortent des étuis, comme petits cornets, „ premiérement verts, puis après rouges & „ luisans comme corail, très acres au goût, & „ surmontant tout poivre, de leur acrimonie. „ La graine au-dedans est blanchâtre, comme aussi quelques cornets demeurent ainsi „ & ne rougissent pas; menue comme petite „ lentille, & semblablement de très fort „ goût; voire, si corrosif, que principalement avant que ce fruit soit sec, si quelqu'un en touche; & qu'il mette la main à „ son visage, ou autre partie du corps, la „ pustule leve incontinent, comme j'ai vû „ par expérience; aussi nos Marchands s'en „ servent seulement à la teinture. Mais „ quant aux Sauvages, le pilant & broyant „ avec du sel, lequel, retenant exprès pour „ cela de l'eau de mer dans des fosses, ils „ savent bien faire, ils appellent ce mêlange *Jonquet*, & en usent comme nous faisons du sel sur table: non pas toutefois „ ainsi que nous; car eux, prenant le morceau le premier, & à part, pincent, puis „ après, avec les deux doigts, à chaque fois „ le Jonquet, & l'avalent pour donner saveur „ à ce qu'ils mangent ". p. 227.

(a) Pag. 228.

(b) *Omnes pene hortenses herbæ, flores, radicesqué huc translatæ, tantopere adoleverunt, ut domesticæ jam videri possint.* Laet, ubi sup. cap. 15.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Araticou.

L'*Araticou*, qui ne differe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit est plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur.

Caoup.

Le *Caoup* a les feuilles du Pommier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange, à l'odeur comme à la forme, mais qui n'est rempli que de pepins.

Morgoya.

Le *Morgoya* est un arbuste, qui s'éleve beaucoup lorsqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde: elle a la forme d'une Etoile, les feuilles dentelées; & sa couleur est un beau pourpre. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en est fin lorsqu'il est cuit. Aussi en confit-on beaucoup au Sucre.

Quatre especes singulieres de Palmier.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uve*, l'*Inaïa*, & le *Carana-uve*, sont quatre especes de Palmiers, dont le premier est le vrai Palmier des Indes; le second porte un fruit rougeâtre de la grosseur d'un œuf, marqueté de noir, qui contient une sorte de Noix rouge, de très bon goût; le troisieme porte ses fruits en grappes, qui en contiennent quelquefois trois cens, de la grosseur d'une Olive; le quatrieme n'est remarquable que par ses feuilles, dont la forme est celle d'un Eventail. Son fruit est une espece de petite Prune, semblable à celle de Damas.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits ressemblent à la Prune.

Le Pacoury.

Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuilles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la grosseur des deux poings, célebre par sa bonté lorsqu'il est confit au Sucre.

Amijou.

L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'est le seul exemple d'une sorte de Pêche, naturelle au Pays, dans l'Amérique Méridionale.

Arasa.

L'*Arasa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorsqu'elle est dans sa parfaite maturité.

On passe sur quantité d'autres Arbres, que leur description fait juger les mêmes que ceux du Bresil, quoiqu'ils portent ici des noms différens.

Karouata.

Entre les Plantes, le *Karouata*, qui est une des plus estimées, porte, entre des feuilles, longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où sortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (*c*), assure qu'il s'en trouve aussi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville*. Ils sont remplis d'une matiere spongieuse, & de plusieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en est extrêmement agréable, mais que si l'on en mange beaucoup, ils tirent du sang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer Slyptongen par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

Yaramacaru.

Le *Yaramacaru* est une Plante admirable & presque monstrueuse, qui s'éleve de dix ou douze palmes, de la grosseur de la cuisse, & qui jette trois

(*c*) *Ubi sup.* l. 16. cap. 12.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer tant soit peu tranchant, on en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte, & la moëlle fort blanche. Elle ne produit aucune sorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue, à laquelle succede un fruit de la grosseur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne differe point de celui des Fraises d'Europe.

OISEAUX DE L'ILE DE MARAGNAN.

Ouyra, prodigieux Oiseau de proie.

ENTRE les Oiseaux, l'*Ouyra* (*d*), qui est commun dans l'Ile de Maragnan, est presque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui ressemble par la force & la férocité. Il enleve une Brebis & la déchire: il attaque même les Hommes & les Cerfs. Laet croit avoir vu une plume de ses aîles, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquetée de taches rondes, comme celles des Pintades (*e*). L'*Ouyra* n'est pas moins distingué par la force de son bec, & par celle de ses serres, dont les ongles sont extrêmement aigus. On fait observer que tous les Oiseaux de proie de cette Ile, ont le plumage d'une singuliere beauté

Le Salian.

LE *Salian* est un Oiseau de la grosseur d'un Coq-d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne se sert pas mieux de ses aîles que l'Autruche: mais il est si prompt à la course, qu'il échappe aux Chiens de chasse, & qu'on ne le prend gueres qu'a l'aide d'un piege.

L'Arou-mara.

L'*Arou-mara* est une espece de Pigeon, du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de son plumage en font un Oiseau digne d'admiration.

L'Ourou.

L'*Ourou* en est un de la grandeur d'une Perdrix, qui a la tête ornée d'une crête, comme nos Coqs de basse-cour. Son plumage est un charmant mélange de rouge, de noir & de blanc.

Rossignols de Maragnan.

LES Rossignols sont non-seulement fort communs dans l'Ile de Maragnan; mais on en distingue plusieurs especes, qui ont aussi le plumage fort varié.

Phénomene merveilleux.

DANS cette Ile, la saison des pluies forme un grand nombre d'étangs, où l'on remarque que sans communication avec d'autres eaux il naît quantité de petits Poissons, que les Insulaires enlevent avidement. Il n'en reste aucun dans la belle saison, & l'on conçoit que la chaleur qui seche les terres ne manque pas de les détruire: cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance; Phénomene que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature.

(*d*) Ouyra signifie Oiseau dans la langue du Pays; ainsi l'Animal qu'on décrit le porte par excellence.

(*e*) *Ubi sup.* lib. 16. cap. 13.

Fin du Vingtieme Volume.

tant
corce
te de
fleur
beau
n très

gnan,
vante
par la
même
, qui
aches
diſtin-
s ſont
e cet-

ec &
l'Au-
e chas-

& 'a
digne

ée d'u-
armant

agnan;
varié.
gs, où
tité de
e aucun
rres ne
la mê-
n mira-